LE MAGASIN PITTORESQUE

CHARLES FORMENTIN

Conservateur du Musée Galliera

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

SOIXANTE-SIXIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME SEIZIÈME



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION & DE LIBRAIRIE

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC XCVIII

MAGASIN PITTORESQUE

ANNÉE 1898



GALLIA. — Musée de Luxembourg. — Orfèvrerie de Lucien Falize. — Gravé par Crosbie.

GALLIA

Ce buste se trouve aujourd'hui dans la galerie de la sculpture au musée du Luxembourg. Avant le dernier remaniement des tableaux et des statues, il était placé au milieu de la première salle de peinture. Derrière lui s'étalaient les riches vitrines d'orfèvrerie et d'émaux..., et dans la pensée de son auteur il y trouvait un voisinage normal. En l'exécutant d'après l'original de M. Moreau-Vauthier, le maître orfèvre Falize n'avait en effet qu'une prétention : « J'ai voulu, affirmait-il, obtenir une œuvre de métier prouvant qu'en matière de style notre habileté est à la hauteur des meilleures époques d'art. » La tête de la Gallia fut taillée dans un morceau d'ivoire, coiffée d'un casque d'or enrichi d'émeraudes et de rubis. La gorge s'abrita sous une cotte de maille de vieil argent tendue par une armature d'or. Aux épaulettes, des faces de lion aux yeux d'émeraude rassemblèrent les bandes de cette armature. Une série de lanières de cuir frappé d'or se détacha du casque pour retomber autour du col. La décoration s'animait de motifs d'expression : le casque en tête de dauphin surmonté d'un dragon, et une tête de Méduse plaquée sur la poitrine au centre de l'armure. Tel quel, ce buste ne pouvait, en effet, trouver de termes de comparaison que parmi les œuvres similaires, les produits de l'orfèvrerie.

Mais sa place actuelle dans la galerie de sculpture, constituant une présentation d'honneur, on ne saurait récriminer contre un hommage qui s'adresse autant au buste original exécuté par M. Moreau-Vauthier, qu'à l'œuvre d'interprétation de Falize, et par elle à notre art décoratif dont l'orfèvre fut un des représentants les plus autorisés.

Dans la production si considérable de Falize, les amateurs apprécient principalement : la *Pendule Uranie*, or, ivoire et émail; la *Pendule Angelus*, ivoire et or, dans le goût du douzième siècle; le *Vase Sassanide*, en cristal de roche, or et émail, racontant simultanément les chasses du roi Kosroës et l'histoire de l'émail; le *Vaisseau de Pierre-le-Grand*, appartenant au grand-duc Vladimir ; la *Vague*, un surtout en argent massif (1), la *Couronne*, que le czar déposa sur la tombe de Carnot ; le *Marteau* et la *Truelle* (2) du pont Alexandre III; la *Couronne mortuaire* du duc d'Aumale; les quatre panneaux du prince de Béarn : *Gaston de Béarn*, *Gaston de Foix*, *Anne de Bretagne* et *Marguerite de Navarre* ; la *Palme d'olivier*, en or fin et massif que M. le Président Félix Faure déposa sur la tombe d'Alexandre III; et tant de productions parmi lesquelles une transposition en émail de la tapisserie de Sens : les *Trois Couronnements* (1), que se disputent en ce moment les musées de Kensington et de Berlin, est certainement une des œuvres les plus précieuses qu'ait laissées Falize, en tant que morceaux d'interprétation.

Le *Gobelet des Arts décoratifs* (2) termine dignement et cette série de pièces et une carrière qui s'était signalée par la remise en honneur des émaux cloisonnés et des émaux de basse-taille, les derniers perdus depuis le seizième siècle; par la création, dans l'ordre pratique, de la Chambre syndicale de l'orfèvrerie. Si Falize ne nous avait été enlevé si prématurément il y a quelques mois, de nouveaux projets, plus hardis encore que le *Gobelet*, eussent vu le jour pour l'Exposition de 1900, et affirmé à nouveau la foi artistique formulée dans le rapport sur la classe de l'orfèvrerie à l'Exposition de 1889. La rosette d'officier de la Légion d'honneur, qu'il reçut à cette occasion, avait été vaillamment conquise; et si le maître orfèvre n'a pas réalisé toutes ses idées, il a assez produit pour sauver son nom de l'oubli.

JEAN LE FUSTEC.

(1) Voyez page 377, année 1896.
(2) Voyez page 407, année 1896.

LE CARNET DE Mlle MARS

Une très généreuse intervention de Mme la princesse Mathilde a ramené l'attention sur la tombe de Mlle Mars, que les héritiers de la comédienne laissent abandonnée au Père-Lachaise.

Le nom de Mlle Mars est de ceux qu'on n'oublie pas, bien que l'on ne sache pas toujours exactement quels souvenirs il évoque. Par exemple, comme je demandais au bureau des renseignements du cimetière l'emplacement de son tombeau, un employé me posa cette question :

— C'est bien Mlle Mars, la *tragédienne*, que vous voulez?

Après tout, Célimène a joué Doña Sol, et le *Misanthrope* est aussi une tragédie humaine.

Ce fut une des fées du théâtre que cette femme née avec tous les dons des fées.

— Que veux-tu que je te dise? s'écriait Monval en l'écoutant. Tu n'as pas besoin d'avis, tu fais bien; laisse-toi aller à ton instinct ; il te conduira mieux que toutes mes leçons.

Elle prit des leçons cependant, et on connait cette très curieuse anecdote :

Mlle Contat attachait, un jour, une ficelle aux bras d'une fillette, son élève, et pendant la leçon, la jeune fille faisant instinctivement un geste, le fil cassa. Alors, souriante :

— Voilà, ma chère enfant, le fin mot de la comédie, fit Mlle Contat. Il faut ne gesticuler et ne casser le fil qu'au moment voulu.

Cette enfant était Mlle Mars.

(1) Voyez page 236, année 1896.
(2) Voyez page 27, année 1897.

Elle ne faisait, paraît-il, suivant en cela le bon avis de Mlle Contat, des gestes qu'au bon moment. Elle ne *cassait le fil* que lorsqu'il le fallait. Elle était variée dans son jeu de grande coquette et comme Talma disait : « De toutes les monotonies, celle de la force est la plus insupportable » elle eût pu affirmer que la monotonie de l'afféterie est plus irritante encore.

Nous n'avons sur Mlle Mars que des traditions ; qu'est-ce que cet art fugitif du théâtre ? Un charme qui s'évaporerait comme un parfum. Mais M. Ernest Legouvé qui a vu la « comédienne des comédiennes » nous disait sa puissance de séduction, son art parfait. Et mistress Trollope, dans un livre intitulé *Paris et les Parisiens en 1835*, dit à propos de cette Mlle Mars — qui avait alors cinquante-six ans, notez bien :

« Il y a réellement encore une séduction, une grâce, dans chacun des moindres mouvements de Mlle Mars, qui captive les yeux et ne permet d'errer vers aucun autre objet, fût-il incomparablement plus jeune et plus aimable. Comment se fait-il qu'aucune de toutes ces jeunes têtes ne peut apprendre à se tourner comme la sienne ? Qu'aucun de ces bras ne peut s'accorder avec cette noble aisance ? Les doigts mêmes, et gantés encore, semblent ajouter à l'expression de son jeu ; et l'actrice la plus tranquille, celle qui étudie le moins ses poses, trouve moyen d'augmenter l'effet de son rôle par les mouvements les plus ordinaires et les plus insignifiants ». Mistress Trollope ajoute, enthousiaste de Mlle Mars comme elle le sera de Lamartine : « Je consentirais volontiers à mourir pour quelques heures, si par ce moyen, je pouvais rappeler Molière au monde et lui faire voir Mlle Mars jouer dans un de ses chefs-d'œuvre. Ce qui fut incomparable, disent tous ceux qui ont entendu Mlle Mars, c'est sa voix, la plus délicieuse, la plus fraîche, la plus jeune des voix féminines. Le professeur Ricourt affirmait à M. Monval que Mars conservait cette voix caressante en buvant chaque jour — faut-il le dire ? — du bouillon d'ail. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à la fin, elle eut la voix de ses seize ans.

« Quinze jours avant sa mort, écrit un témoin, envoyant à M. de Kératry des notes pour le discours funèbre, quinze jours avant cette mort arrivée le samedi 20 mars 1847, à 9 heures du soir, sa voix avait conservé son timbre enchanteur, et à entendre du salon voisin de sa chambre à coucher le peu de mots qu'elle pouvait prononcer, personne n'eût pu se douter que c'était là l'organe d'une malade (1).

Que reste-t-il de tout cela encore une fois ? Une sorte de fantôme. Un nom. Mais un grand nom.

J'ai là, dans un sachet de vieille soie couleur puce un petit carnet que j'ai acheté autrefois, un carnet offert à Mlle Mars avec ce mot tracé en petites perles d'acier sur le cuir rouge : *Souvenir*. Le petit carnet, doublé de satin blanc, dort depuis des années dans sa couverture soyeuse qui ressemble à une douillette du temps jadis. Une main amie a brodé en soie couleur bleu de ciel ce nom acclamé : *Mars*, tracé là en lettres gothiques au-dessus d'une pensée encadrée de lauriers (toujours brodés de soie). Qui a donné, quel mort ou quelle morte, ce petit carnet rouge à Hippolyte Mars ?

Et ce qu'il contient est un peu ironique lorsqu'on se dit que c'est là le carnet de Silvia, le carnet de Célimène. Des comptes, des additions, des chiffres : « Reçu 50 fr. le 1er septembre. — 20 fr. qui m'étaient dus. — Dépense du mois de septembre : Aucune. — Dépense du mois d'octobre : 12 fr. pour des galons, 20 fr. pour un pouf, 13 fr. pour un tapis, 7 fr. de menues dépenses... Puis, en recette : « Caisse d'épargne, recette : 85 fr. ». Elle est ordonnée, Célimène. Cependant, deux sujets éternels qui tiennent au cœur des femmes ont leur place sur les petits feuillets, écrits au crayon, du carnet. Et je peux déchiffrer avec peine ces lignes écrites par Mlle Mars :

« Lundi, j'aimerai sa pensée,
Mardi, tout son orgueil fléchira sous ma loi,
Mercredi, son amour revolera vers moi,
Jeudi, je punirai son ardeur insensée,
Vendredi, tous les maux naîtront d'un fol espoir,
Samedi, son bonheur sera (*illisible*)
Dimanche, j'en serai justement admirée
Et de son cœur ainsi tous les jours adorée ».

Elle avait copié, les trouvant exquis, hélas ! ces verselets, elle les avait admirés sans doute, Mlle Mars qui trouvait *excessifs* les vers de Hugo !... J'aime mieux cette note du petit carnet rouge : « Mon crêpe rose... Une écharpe ou une couronne... Des souliers... Des roses blanches au bonnet de mariée... La robe de dentelle... Le voile de Suzanne... Mlle Lejeune... » Ce sont des *memoranda* de femme ou de comédienne, des indications de costumes qui dorment là sous la reliure du petit carnet où s'entrelacent les initiales de l'artiste : H. M. (Hippolyte Mars) sous une couronne de marguerites en petites perles d'acier. Et il me semble que ces notes, ces souvenirs sont aussi des inscriptions funéraires, et ce petit carnet aux ornements abolis me fait songer à l'urne de marbre que recouvre tristement la poussière dans le mausolée abandonné de Mlle Mars.

Mélancolie du passé !

Rien ne reste de nous, rien ne reste d'elle, pas même l'écho de la voix séduisante qu'avait encore la charmeuse à l'heure de mourir !

JULES CLARETIE
de l'Académie Française.

(1) Archives de la Comédie-Française.

L'HOTEL DES TÉLÉPHONES

L'autre matin, je visitais le bâtiment de la rue Gutenberg où sont installés les services centraux des téléphones. Je pensais qu'il serait intéressant d'apprendre aux lecteurs du *Magasin Pittoresque* qui, sans doute, l'ignorent, le fonctionnement de cette formidable administration, la manœuvre de ces appareils multiples et compliqués dont nous ne connaissons que le transmetteur installé dans nos appartements. Je dois dire tout de suite, que le très sympathique, très aimable et très distingué chef du poste central de la rue Gutenberg m'a guidé avec une bonne grâce dont je le remercie. La précision et la clarté des renseignements qu'il m'a fournis ont considérablement facilité la tâche que j'avais entreprise.

Et d'abord quelques explications générales sont nécessaires. Avant 1893 — date de la création du poste central de la rue Gutenberg — il y avait douze bureaux téléphoniques qui fonctionnaient à Paris. Ils étaient situés avenue de l'Opéra, avenue de Wagram, quai de Seine (Villette), place du Château-d'Eau, rue de Lyon, avenue des Gobelins, boulevard Saint-Germain, rue Lecourbe, rue de Passy, rue Lafayette, rue Étienne-Marcel et rue d'Anjou. La fondation du service Gutenberg a été le signal d'une transformation presque générale. Il a englobé la totalité des bureaux de la rue Étienne-Marcel, de la rue Lafayette, de l'avenue de l'Opéra, d'une partie de celui de la rue d'Anjou, et de celui de la place du Château-d'Eau, complètement supprimé depuis le commencement de l'année. C'est en somme le groupement de tous les postes du centre de Paris qui s'est opéré rue Gutenberg.



Cliché n° 1. — Deux surveillantes à leur bureau.

Depuis cette époque, d'autres bureaux ont été aussi réduits. C'est ainsi qu'une partie de celui de la rue du Château-d'Eau a été réuni à celui de la rue de Lyon, pour former le poste de la rue de la Roquette. Le bureau de Port-Royal a remplacé celui des Gobelins et s'est combiné avec une partie du service du boulevard Saint-Germain. Ce qui reste de ce dernier bureau avec celui de la rue Lecourbe, formera, l'année prochaine, le nouveau poste de l'avenue de Saxe. Tous ces bureaux communiquent entre eux par des lignes de service, dites auxiliaires, dont le nombre est calculé sur celui des abonnés, et qui fonctionnent sans le concours du poste central de la rue Gutenberg. Ainsi, par exemple, l'abonné de la rue Lecourbe qui demande un abonné de l'avenue de Wagram est mis en communication directe par une de ces lignes auxiliaires qui relient les deux bureaux que je viens de nommer. C'est donc une erreur de croire que tous les services sont centralisés rue Gutenberg et que toutes les communications y aboutissent. D'ailleurs le fonctionnement de tous les bureaux est identique. L'importance de celui de la rue Gutenberg provient uniquement du nombre considérable de ses abonnés qui, pour Paris seulement, est d'environ 9.000, tandis que le poste de Wagram, le plus important de tous les autres, ne compte que 2.900 abonnés. Le plus petit est celui de Passy, 700 abonnés environ. Le bâtiment de la rue Gutenberg, situé à côté de l'Hôtel des Postes, fut construit sur les plans de l'architecte Boussard. Il est tout en brique et en ciment, à l'exception des assises qui sont en pierre. Il est utilisé depuis le 1er septembre 1893. Les salles sont vastes et aérées; la lumière y pénètre violemment par de larges baies vitrées. Si, au premier abord, ce bâtiment a l'aspect uniforme et triste d'une caserne, on est immédiatement détrompé par la vision fugitive, au détour d'un couloir, d'un chignon bien tordu, d'un corsage moulant une taille fine, d'un visage frais et souriant.

Grâce aux bons offices du très accueillant chef du poste central j'ai pu visiter le bâtiment depuis les sous-sols, où se trouvent les accumulateurs, jusqu'à la galerie supérieure. Trois services y fonctionnent: le service interurbain au premier étage, le service des abonnés « spéciaux » du bureau Gutenberg au second étage, les abonnés des anciens bureaux de l'avenue de l'Opéra, de la rue Lafayette et d'une partie de la rue du Château-d'Eau au troisième étage.

Le lot de la rue Gutenberg se compose de 6.000 abonnés environ, servis par 531 dames employées, 41 surveillantes et 26 pointeuses. Comment ces 6.000 abonnés sont-ils mis en communication les uns avec les autres?

Voilà, je crois, la première question intéressante à traiter.

Quelques explications préalables sont cependant nécessaires :

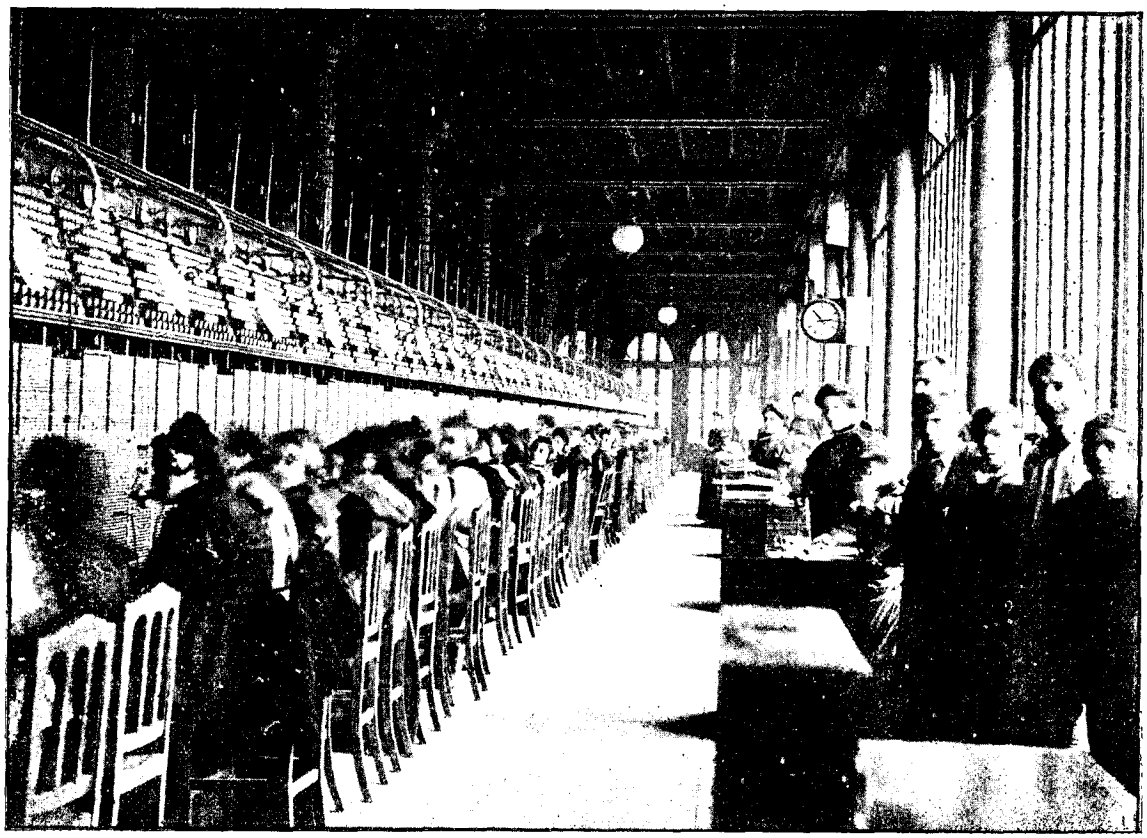
Vous vous êtes sans doute demandé pourquoi votre numéro téléphonique était toujours composé de 5 chiffres. Il y a une raison, que je vais vous expliquer.

Le premier chiffre est le numéro du bureau. Ainsi tous les abonnés spéciaux du bureau de la rue Gutenberg appartiennent à la série n° 1. Ceux de l'avenue de Wagram, au contraire, ont un 5 pour chiffre initial. Ceux de la rue de la Roquette un 9. Par conséquent, lorsque vous demandez par exemple le n° 505-61, la téléphoniste sait aussitôt que cet abonné appartient au bureau de l'avenue de Wagram.

Les deux derniers chiffres constituent le numéro personnel de l'abonné. Les deux chiffres intermédiaires sont les chiffres des centaines — à Gutenberg il y en a 60, puisqu'il y a 6.000 abonnés — dans lesquelles sont groupés les numéros particuliers à chaque abonné.

Prenons un exemple : Un abonné de Gutenberg a le numéro 126-42.

1 est le numéro d'ordre du bureau, 42 le numéro particulier de l'abonné, — lequel est classé dans la 26e centaine.



Cliché n° 2. — Une salle de Téléphonistes (3e étage de l'Hôtel de la rue Gutenberg).

Tous ces numérotages, toutes ces classifications ont pour but de faciliter la tâche de la téléphoniste, ainsi qu'on en jugera tout à l'heure.

Le cliché n° 2 donne une idée très exacte et très nette de la disposition d'une des salles, lesquelles sont toutes établies sur le même modèle. Elles sont de forme rectangulaire ; les téléphonistes en occupent le milieu ; sur les côtés, près des baies vitrées, se trouvent les tables des surveillantes.

Tout d'abord il convient de savoir que chaque téléphoniste est chargée du service de 80 abonnés environ qui sont toujours les mêmes et qui s'adressent toujours à elle quand ils ont une communication à demander. Ils sont classés de telle sorte qu'une téléphoniste a toutes les dizaines et toutes les unités d'une centaine. Aussi l'une d'elle aura par exemple la centaine 45 ; elle devra servir toutes les dizaines et toutes les unités de cette centaine. Il convient d'ajouter que ces centaines ne sont jamais complètes.

Mais si la téléphoniste a la mission de ne répondre qu'aux demandes de 80 abonnés environ, elle doit leur donner directement, et sans le concours des autres services, la communication avec les 6.000 abonnés du même bureau. Et voici comment :

Chaque téléphoniste (cliché n° 3) a devant elle trois panneaux constituant une table. Sur notre photographie, les bandes de bois qui séparent verticalement ces panneaux sont très apparentes, on y distingue même des taches blanches, qui sont des plaques sur lesquelles sont gravés les numéros des centaines. Les cavités qui apparaissent sur les panneaux et qui sont disposées en lignes horizontales, par

conséquent perpendiculaires à la bande de bois des centaines, représentent un nombre égal à celui des abonnés, — ou plutôt à celui des dizaines et des unités de la centaine. Elles sont précédées, sur la partie pleine de la ligne, d'un numéro gravé en caractères blancs, très distincts, et qui est le numéro de chaque abonné.

Sur une table spéciale, située tantôt sous le grand panneau (cliché n° 3), tantôt au-dessus (système perfectionné, cliché n° 2), sont établis les numéros des 80 abonnés, qui constituent le groupe de la téléphoniste. C'est ce qu'on appelle l'annonciateur. Chaque numéro est masqué par un volet qui tombe au premier appel de l'abonné, et qui, dans le système perfectionné, se relève automatiquement au moment précis où la téléphoniste répond à l'abonné.



Cliché n° 3. — Une téléphoniste à son appareil.

Au bas des grands panneaux, se trouvent 50 paires de cordons dont les extrémités sont garnies d'une fiche métallique. Sur le cliché on n'aperçoit que les fiches qui sont debout et qui ont l'apparence de quilles. Toutes ces paires de cordons correspondent à une clé d'écoute dont je vais définir plus loin le rôle. (Les clés sont aussi très visibles sur le cliché n° 3. La téléphoniste a la main sur l'une d'elles). Ceci dit, supposons que je sois abonné et que j'ai le numéro 154-22. Je sonne. Le volet qui masque mon numéro sur la table dont je parlais plus haut, tombe et découvre le chiffre 22, au groupe 54. La téléphoniste de ce groupe sait donc que c'est l'abonné dont le numéro est 154-22 qui l'appelle.

Elle prend un des doubles cordons qui sont au bas des grands panneaux et introduit la fiche métallique d'un de ces fils dans la cavité correspondant au numéro 22 de son abonné. Elle ouvre ensuite la clé d'écoute qui est reliée au cordon qu'elle vient de prendre et qui lui permet d'avoir la communication avec son transmetteur et son récepteur. Et elle peut parler à son abonné.

Je lui demande, par exemple, le numéro 136-44. Quelle opération fait-elle pour me le donner?

Elle se reporte à son tableau où sont inscrits les 6.000 numéros des 6.000 abonnés. Elle cherche d'abord à la 36e centaine, et elle tombe très rapidement dans la 4e dizaine sur le numéro 44. Elle porte la fiche métallique qui se trouve à l'extrémité de l'autre cordon; très légèrement, à l'orifice de la cavité de l'abonné que je demande. Si cet abonné est en communication, elle entendra un bruit très distinct. S'il est libre, elle enfoncera la fiche et, par le double cordon dont une des extrémités est dans la cavité correspondant à mon numéro et l'autre extrémité dans la cavité correspondant au numéro de l'abonné demandé, la communication sera établie. Quand un de ses 80 abonnés lui demande la communication avec un abonné ne dépendant pas du bureau Gutenberg, la téléphoniste, à l'aide d'un des fils auxiliaires qui sont à la disposition, obtient la communication avec le bureau auquel appartient l'abonné demandé. Elle donne à sa collègue le numéro de de cet abonné, et une opération semblable à celle que je viens de décrire se produit, mais c'est la téléphoniste du bureau dont fait partie l'abonné demandé qui me met en communication. Exemple : Moi, abonné du bureau Gutenberg, je demande le 505-26. Ma téléphoniste sait que le chiffre initial 5 est le numéro d'ordre du bureau Wagram. Elle sonne le bureau de Wagram et demande le 505-26, en établissant, à l'aide des cordons que j'ai décrits, la communication entre mon numéro et le bureau Wagram. A son tour, le bureau Wagram met en communication le groupe de ma téléphoniste avec l'abonné que j'ai demandé. Et, à l'aide de cette double communication, je parle.

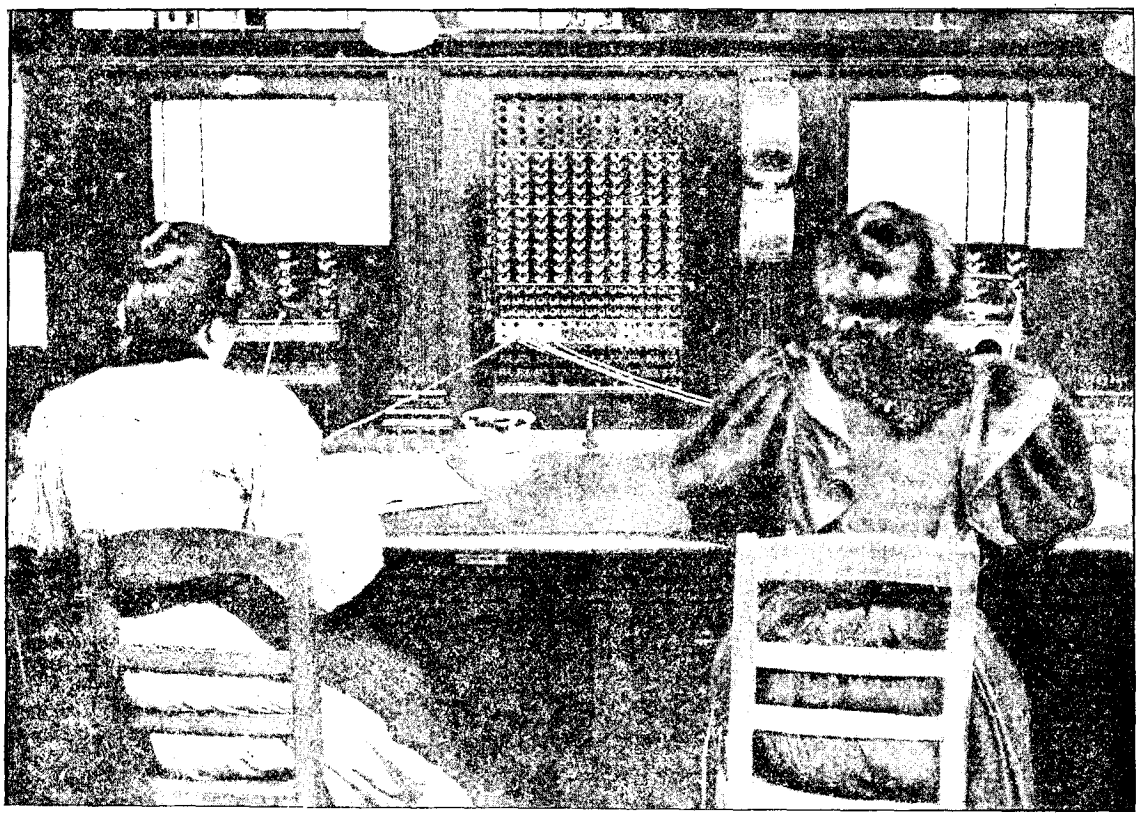
La téléphoniste met, d'ordinaire, quelques secondes à établir une communication.

J'ai dit plus haut qu'au troisième étage était installé le nouveau service (anciens abonnés de l'avenue de l'Opéra et d'une partie du Château-d'Eau réunis). Quoiqu'installé dans le bureau de la rue Gutenberg, ce service doit être considéré comme un des bureaux de l'extérieur. Son numéro d'ordre est 2.

Ainsi, quand un abonné de la rue Gutenberg (service n° 1) demande un abonné du service n° 2, la téléphoniste du n° 1 ne peut pas mettre directement en communication. Elle sonne sa collègue du troisième étage, exactement comme s'il s'agissait d'un abonné de Wagram ou du boulevard Saint-Germain. Les abonnés de ce service sont près de 3.000 (2.900 environ).

Au premier étage est établi le service interurbain (cliché n° 4). Son fonctionnement est identique à celui des services que je viens de décrire; seulement, sur les panneaux, ce sont des noms de villes qui sont inscrits et non des numéros d'ordre. Chaque téléphoniste dessert trois ou quatre villes d'importance différente, et sélectionnées de telle sorte que la besogne soit également répartie. Mais les villes sont choisies au hasard. Ainsi la même employée s'occupe de Londres et de Clermont-Ferrand.

L'abonné de Paris qui désire communiquer avec la province ou l'étranger doit déposer, au préalable, une provision. Quand il demande une communication, la téléphoniste prend son numéro, l'inscrit sur son procès-verbal et elle le rappelle quand son tour de parler est venu. Le tarif de communication est de 50 centimes



CLICHÉ n° 4. — Deux téléphonistes à leur appareil (service de la province et de l'étranger).

par 100 kilomètres. Avant de parler du recrutement et de la rémunération du personnel, je voudrais dire un mot des surveillantes (cliché n° 1). Il y a une surveillante par section, c'est-à-dire pour 3 tables de 9 téléphonistes.

Chaque surveillante peut suivre, par un fil qui communique avec l'appareil de chacune des dames employées, le travail des téléphonistes qu'elle a sous sa direction. Elle a, en outre, une ligne qui la relie au tableau des abonnés et qui lui permet de causer directement avec ces derniers.

On s'est, autrefois, apitoyé sur le sort de la demoiselle du téléphone. Des âmes sensibles protestèrent contre la cruauté d'une administration qui imposait à de jeunes filles, pour un salaire dérisoire, un travail comparable aux sept travaux d'Hercule.

Eh bien! de ma visite rue Gutenberg, je suis sorti, rassuré. Bien des gamines qui travaillent dans des ateliers de couture ou de fleurs, envieraient le sort de ces martyres de la communication à longue distance.

L'administration fut pleine de bontés et de prévenances pour ces jeunes fonctionnaires. Pour leur éviter toute fatigue et leur ménager un repos réparateur, elle décida d'organiser le service de telle sorte que chaque « dame employée » ne travaille qu'un jour sur deux. Ces demoiselles sont divisées en deux brigades. Une brigade fonctionne de midi à 7 heures du soir; et le lendemain de 7 heures à midi. Puis elle est remplacée par la seconde brigade qui assure le service pendant un laps de temps de même durée. Et pour ce travail de quinze jours par mois quelle est la rétribution de la téléphoniste? Lisez, et dites-moi si l'administration n'a pas été d'une folle prodigalité.

La téléphoniste entre d'abord comme stagiaire avec un salaire quotidien de 2 fr. 50. Au bout de cinq ou six mois, elle est nommée « dame employée » et touche 1.000 francs par an, plus une indemnité de séjour de 200 francs, plus une indemnité de nourriture de vingt sous par jour, ce qui fait, sans compter les dimanches, environ 1.517 francs par an! Or la téléphoniste travaille en moyenne 158 jours par an. Elle gagne donc près de 10 francs par jour et bénéficie de la retraite. Autrefois, les « dames employées » travaillaient dix heures par jour et même plus et étaient nourries à midi par l'administration. C'est pour remplacer le repas qu'on leur alloue une indemnité quotidienne d'un franc. Il est vrai qu'une fois par semaine elles doivent assurer le service de 7 heures à 9 heures du soir. Quant aux surveillantes, elles ont le même traitement, avec une haute paie supplémentaire de 200 francs.

Telle est la situation de la téléphoniste. Et notez qu'elle bénéficie encore d'une augmentation progressive assez rapide. Tous les 15 ou 16 mois environ, elle reçoit une augmentation de 100 francs. Elle en perd toutefois le bénéfice quand ses appointements ont atteint 1.800 francs. Les surveillantes jouissent du même avantage, avec, en plus, le privilége de la haute paie, qui peut s'élever jusqu'à 500 francs par fraction de cinq louis.

De cet exposé, il résulte que le sort de la « Demoiselle du téléphone » est des plus dignes d'envie. Il présente aussi toutes les garanties désirables et inhérentes au fonctionnarisme français. La position de la téléphoniste ne dépend pas du caprice d'un employé supérieur ou d'un abonné rancunier. Pour la révoquer, il faut des motifs très graves. Quant aux peines disciplinaires, elles sont plus nombreuses que sévères. Il y a la réprimande, le service supplémentaire du dimanche, la suspension, etc... Cela suffit pour expliquer l'indifférence qu'elles manifestent devant les menaces des abonnés!

Les employées du téléphone sont recrutées par le concours, comme dans toutes les administrations de la Ville de Paris. Par sa banalité et son insignifiance, ce concours est une simple formalité. Il se compose d'une dictée qui sert en même temps d'épreuve d'écriture; d'un dessin graphique, d'un problème sur les quatre règles, d'une question sur la géographie de la France et de l'étranger. Les postulantes doivent être âgées de dix-huit ans; elles prennent leur retraite à soixante ans.

Les surveillantes sont choisies parmi les dames employées, après avoir généralement fait un stage en qualité de pointeuse, dont les fonctions consistent à aider les surveillantes dans les travaux d'écriture.

J'aurais terminé si je ne voulais dire un mot des réclamations dont le personnel féminin des téléphones a entretenu le public par la voie de la presse. Elles étaient basées sur la difficulté du travail et sur les fatigues qu'il occasionnait. Je crois, pour ma part, qu'elles étaient exagérées. Il suffit de voir tous ces jeunes visages, frais et gais, ces tailles souples, cette agilité et cette dextérité de mouvements, pour constater que la maladie n'exerce pas d'irréparables ravages dans le personnel téléphonique.

Rien n'est plus pittoresque que cette longue rangée de têtes blondes et brunes casquées du récepteur en aluminium. Les mains vont et viennent, actives et expertes, sur les multiples pièces de l'appareil dans une agitation continue. Ces jeunes filles ont tellement l'habitude de remuer, de s'agiter, que nous eûmes toutes les peines du monde à les photographier. « Ne bougeons plus! » disait Hugonot, la main sur l'objectif. Vaine recommandation. Une tête curieuse se retournait, là-bas, au fond de la salle, une tête qui voulait être prise de face, sans doute. Et Hugonot était obligé de recommencer... Enfin, avec beaucoup de patience, il parvint à les saisir dans une relative immobilité. C'était un tour de force. Il démontra qu'on peut être un excellent photographe en même temps qu'un des artistes les plus remarquables dans l'art de la gravure. Je le remercie, comme je remercie au nom du *Magasin Pittoresque* toutes ces jeunes personnes, grâce auxquelles, Hugonot put faire les jolies photographies qui ont servi à ma démonstration.

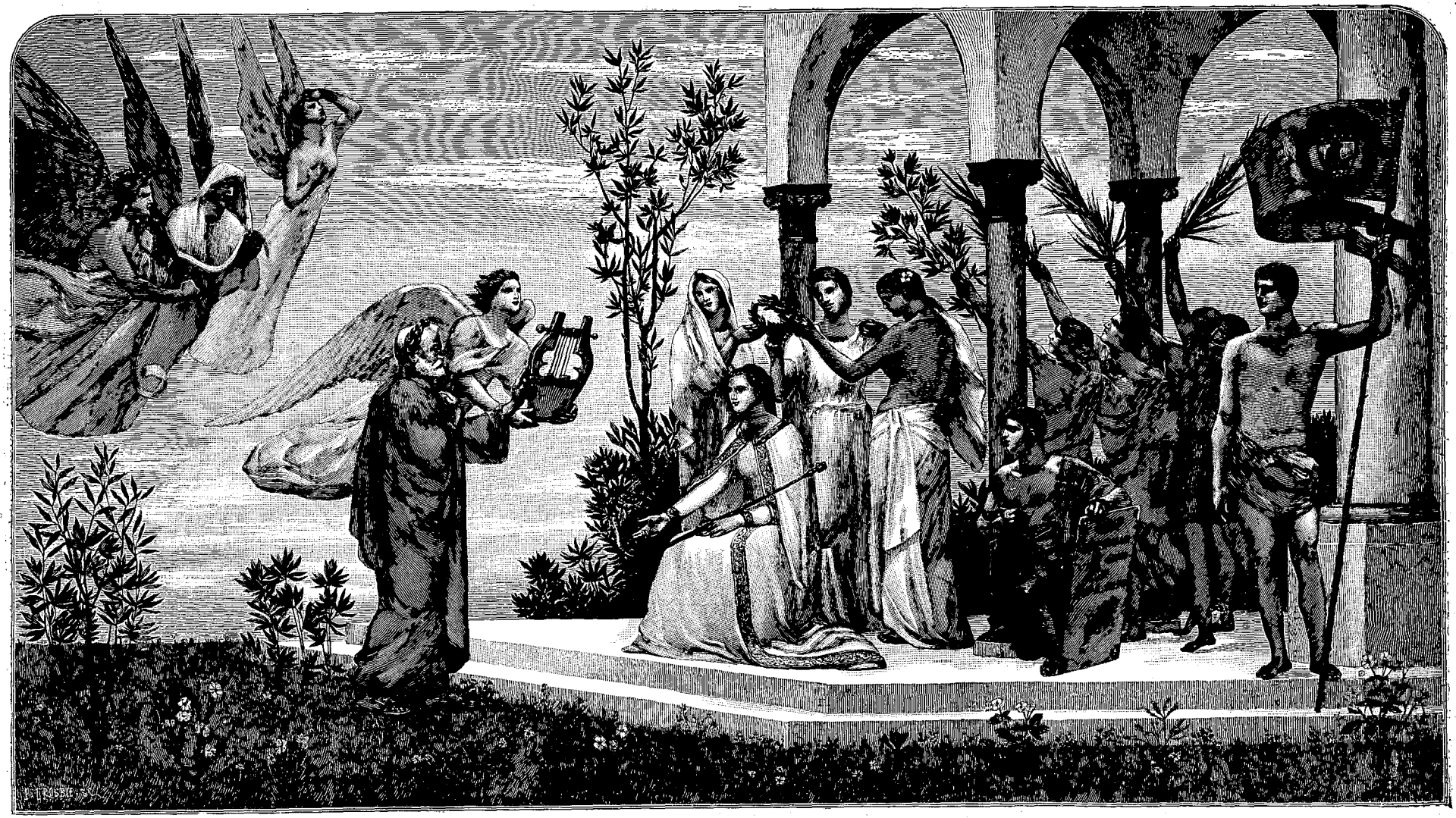
Merci, Mesdames.

GEORGES GÉLIS.

VICTOR HUGO ET PUVIS DE CHAVANNES

L'œuvre décorative dont les lecteurs du *Magasin Pittoresque* ont l'image sous les yeux fait partie de l'ensemble qui orne l'escalier du Préfet, à l'Hôtel-de-Ville de Paris. C'est ici le motif principal, le centre de la composition, le plafond qui a été exposé deux fois au Salon du Champs-de-Mars, la première fois, à l'état d'esquisse, en 1893, la seconde fois, à l'état définitif, en 1894. Le sujet est visiblement indiqué : *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris.*

Lorsque l'esquisse fut exposée, en camaïeu, elle était difficile à juger pour l'effet de plafonnement voulu par le programme et accepté par l'artiste. Le groupe des personnages apparaissait en lignes simples, avec la seule indication des attitudes. L'année suivante, l'œuvre achevée était déjà mieux explicative de sa destination. Mais j'insisterai sur ce point qu'il est nécessaire de la voir en place, là où elle s'encadre, dans les conditions de lumière et d'entours vues par l'artiste : elle est alors toute différente de ce qu'elle était au Salon, un peu perdue dans



VICTOR HUGO OFFRANT SA LYRE A LA VILLE DE PARIS. — Plafond par Puvis de Chavannes. — Gravé par Crosbie.

ces grands halls où par nécessité s'entasse la peinture moderne. Dans l'escalier de l'Hôtel-de-Ville, monumental sans doute, mais de proportions mesurées, en accord forcé avec la peinture de l'artiste, le plafond de Puvis de Chavannes prend un caractère de solitude et d'intimité, de douceur et de grandeur qui s'impose au visiteur avec une sérénité incomparable.

J'engage ceux qui ont admiré au Salon, il y a quatre ans, cette beauté de lignes, de couleurs, d'expressions, à entreprendre une promenade à l'Hôtel-de-Ville. Mieux que par toutes les descriptions et dissertations, ils se rendront un compte exact des nécessités de la peinture décorative. Ils sauront quelle quantité de lumière Puvis de Chavannes a su verser dans cet escalier demi-obscur par ce merveilleux ciel verdâtre aux nuages d'or qui se déploie derrière les personnages, à travers l'élégant portique, au-dessus de la bande de terre où croissent de fins arbustes et d'élégantes fleurettes. Les personnages, au nombre de quinze seulement, n'encombrent pas la composition, qui reste, en toutes ses parties, claire, spacieuse, ordonnée.

A l'angle, en commençant par la droite, une figure de jeune homme, virile, robuste, populaire, tient en main un étendard aux armes de la Ville de Paris : l'écusson, les fleurs de lys, la barque symboliste. Quatre jeunes gens agitent des palmes. Un autre, un genou sur le sol, tient d'une main une plaque où se lisent ces mots : *Paris, ville lumière, aux génies qui font sa gloire;* dans l'autre main, un style dont il va tracer une inscription nouvelle. J'avoue trouver dans ce groupe des six jeunes gens des attitudes et des expressions conventionnelles. Toutes mes préférences vont au groupe des quatre femmes placées en avant du portique. Celles-là sont vraiment charmantes, avec l'ingénuité, la candeur, la fraîcheur de jeunesse qui donnent, en notre temps, une saveur unique aux œuvres de Puvis de Chavannes.

La Ville de Paris, assise comme une jeune reine, garde néanmoins, malgré son manteau brodé et son sceptre précieux, comme une allure de gentille fille de nos faubourgs, non encore attristée et abîmée par la vie. Et les trois femmes qui tiennent d'un joli mouvement la couronne d'or au-dessus de la tête de cette jeune Ville de Paris, ces trois femmes enlacées comme les trois Grâces, sont bien aussi trois Grâces modernes, vivantes, comme nous pouvons les rencontrer et les admirer. Puvis de Chavannes les a vues telles qu'elles sont, n'en doutez pas, et il a su transporter dans sa grande composition historique et idéale, la beauté réelle de leurs attitudes, le charme de leurs mouvements.

C'est là sa grande force, ce goût et cette science de nature, cette faculté d'apercevoir partout où elles se trouvent ces qualités de vie et de style.

En face de ce groupe délicieux des femmes, s'avance Victor Hugo, chargé d'ans, d'œuvres et de gloire, et ici encore, dans ce contraste tout naturel, le peintre a exprimé la vérité avec une aisance incomparable. Ce vieillard couronné, drapé à l'antique, accompagné d'une figure ailée qui porte sa lyre, est en même temps que le Poëte, le Victor Hugo que nous avons pu voir parmi nous. Il est ressemblant de visage, de gestes, de démarche. Je l'ai vu ainsi, pour ma part, lorsqu'il discourait pour le centenaire de Voltaire, et encore, dans cet Hôtel-de-Ville même, au jour de l'inauguration, et encore, dans les rues de Paris où il cherchait les souvenirs de son existence de lutte et de pensée.

Trois autres figures apparaissent maintenant, à l'angle de gauche, dans le lointain du ciel, un génie portant le glaive, une vieille femme déroulant une banderole, une adolescente cherchant à voir au profond de l'espace. Je devine en elles la Justice, l'Histoire, l'Espérance.

Je voudrais encore, quoi qu'ils ne soient pas reproduits cette fois dans le *Magasin Pittoresque*, indiquer au moins les sujets des voussures et des tympans qui achèvent de décorer cet escalier de l'Hôtel-de-Ville. Puvis de Chavannes a représenté, autour de l'apothéose du poète, les qualités de Paris, tout ce qui fait la force historique de la grande ville et lui assure l'avenir. Il a ainsi personnifié par des scènes claires, des figures simples : le *Foyer intellectuel*, l'*Ardeur artistique*, le *Patriotisme*, la *Charité*, la *Fantaisie*, *l'Esprit*, l'*Urbanité*, l'*Intrépidité*, le *Culte du Souvenir*, et enfin la *Beauté*.

Mais je termine comme j'ai commencé. Allez à l'Hôtel-de-Ville contempler l'atmosphère vermeille qui enveloppe ces figures, allez admirer le grand ciel verdâtre et doré d'où tombe l'admirable lumière.

GUSTAVE GEFFROY.

CARTES DE VISITE

Les cartes de visite présentent cette bizarre particularité — découverte par les fabricants de statistique — que plus elles tendent à disparaître, plus leur nombre augmente. Cent millions, à Paris seulement : c'est un joli chiffre pour une institution en décadence.

Ces petits carrés de carton, qui aujourd'hui nous semblent indispensables, sont d'un usage assez récent : quelques détails sur leur histoire pourront offrir, en ce moment-ci, un intérêt d'actualité.

C'est au dix-huitième siècle qu'a été inventée la carte de visite, comme le billet de mariage. Vers 1760, dans sa boutique de la rue Saint-André-des-Arts, le sieur Croisey en tenait un assortiment très varié.

Il y en avait alors de deux sortes. Les moins coûteuses et les plus répandues portaient un simple cartouche dans lequel on écrivait son nom. Telles étaient, dans la célèbre collection du docteur Piogey, celle de la princesse de Palme — un cadre entouré de lauriers et surmonté de deux vases de fleurs — et celle de l'abbé Leblond, formée d'une guirlande de roses : ce qui pour un abbé me paraît légèrement anacréontique.

Sur des estampes minuscules gravées spécialement pour eux par d'habiles artistes, les délicats, les raffinés, fort nombreux à cette époque, faisaient dessiner soit leurs armoiries, quand ils en avaient — et même quand ils n'en avaient pas — soit des ornements ou des figures symboliques.

Un épagneul dressé sur ses pattes de derrière présentait un petit carton avec le nom de A. Bartsch, conservateur du cabinet des estampes de Vienne. Un âne portait sur le dos un drapeau dans les plis duquel était gravé le nom du peintre de batailles, Casanova. La générale douairière de Weissenstein, qui regrettait son mari avec ostentation, s'était fait représenter, sur ses cartes, en muse éplorée, auprès d'un tombeau que surmontaient une cuirasse et un casque.

En général les sujets de ces fines gravures sont beaucoup moins funèbres, et quelques-uns ont un charme emblématique. Au- dessus d'un cadre qu'entoure une guirlande de roses deux colombes se becquètent, et un amour, avec une des flèches de son carquois, écrit un nom : « La comtesse de Wurben ». Pour se payer la fantaisie d'une carte aussi aimable, il fallait être jeune, jolie... et peu cruelle, mais c'était le moindre défaut des grandes dames de ce temps-là.

On peut voir à la Bibliothèque Nationale — où les spécimens de cet art disparu sont fort rares — la carte de cet illustre gourmand, Grimod de la Reynière. Le nom et le titre, gravés dans un cartouche très compliqué, sont surmontés des attributs de la justice : une épée émoussée, une balance faussée, une toque qui ressemble à une bourse ; au-dessous, des livres, un encrier, une marotte... et un chat; à droite, un télescope sur une colonne. Ce rébus signifie évidemment que Grimod de la Reynière avait le droit de plaider — il en usait le moins possible — qu'il aimait les chats et les livres, s'occupait d'astronomie et qu'il était d'ailleurs à peu près fou.

Ces cartes de visite du dix-huitième siècle, plus grandes que les nôtres, étaient gravées sur beau papier de Hollande. Ceux qui les vendaient, se chargeaint assez souvent de les distribuer. Il n'y a guère que depuis cinquante ans qu'on peut les confier à la poste. Précieux avantage, qui leur permet de ne mettre que quinze jours pour aller, par exemple, de la rue Laffitte à la rue Drouot.

Sous la Révolution et le premier Empire, la carte de visite se transforme : elle devient gréco-romaine. On y prodigue les temples, les colonnes brisées, les urnes et les amphores. Un maître de poste écrit son nom au-dessous d'un char antique conduit par des amours. Le casque de Minerve commence à exercer ses ravages.

En 1814 et 1815, courtisans ou séditieux, ces petits carrés de carton, qui jusqu'alors ne s'étaient pas mêlés de politique, se couvrent de guirlandes de violettes, de fleurs de lys ou d'abeilles. En 1830, paraît la carte sans ornement, dont le caractère uniforme convient à l'universelle banalité. Ainsi disparaissent peu à peu les élégances d'autrefois. Seuls quelques fantaisistes protestent. Barbey d'Aurévilly *arbore* des cartes arc-en-ciel.

Un industriel invente en 1859, sans grand succès, les cartes de visite avec photographie, qui se vendent 40 à 50 francs le cent.

Une étude sur les cartes grotesques formerait un des plus curieux chapitres de l'histoire de la bêtise humaine (soixante-quatre volumes in-folio). M. John Grand-Carteret en possédait quelques-unes dans sa riche collection et entre autres celles-ci :

BERCHAT
Aspirant au Notariat

COSSON-LALANDE
Ancien élève du Lycée de Bourges

MINTENOIS
Ancien coiffeur, Homme de lettres

Les imbéciles sont toujours ridicules, les gens d'esprit le sont souvent. Voilà pourquoi Villiers de l'Isle-Adam ajoutait à son nom sur quelques-unes de ses cartes :

Candidat à la succession des rois de Chypre
et de Jérusalem

Une des cartes les plus bizarres que je connaisse, c'est celle de :

JUSTIN BARGINET
Officier de réserve et d'Académie

Je ne voudrais pas oublier non plus celle de :

LEFRANÇOIS (1859)
L'année dernière
Professeur de français à la cour de S. M. l'Impératrice
douairière de Russie

C'est sans doute la première fois que « l'année dernière » ait passé pour un titre honorifique.

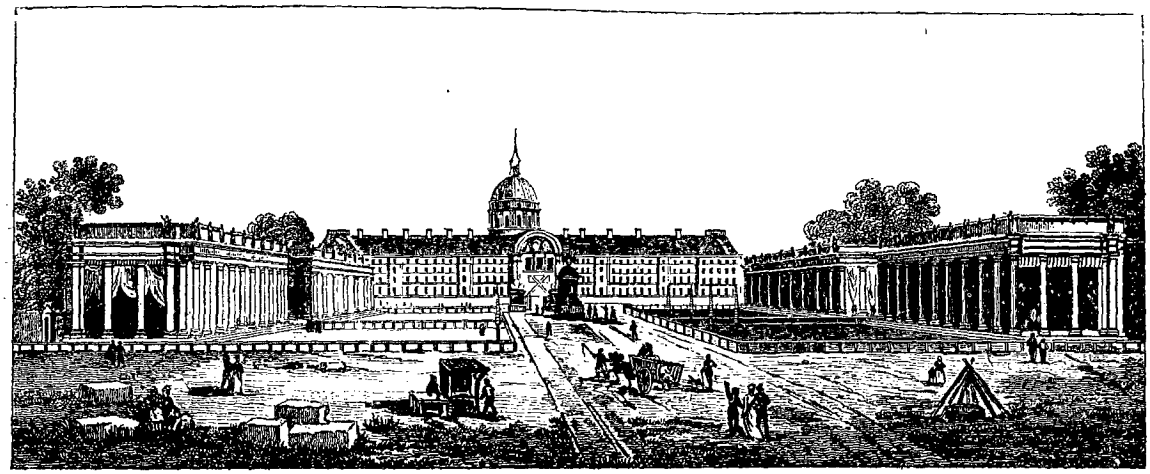
HENRI D'ALMÉRAS.

LES EXPOSITIONS D'AUTREFOIS

La disparition du palais de l'Exposition de 1855, remplacé par les palais de l'Exposition de 1900, rappelle l'attention sur les premiers concours industriels de ce genre, et il nous a paru curieux de les rappeler brièvement, d'après les documents de chacune de ces époques.

L'ancien régime n'avait pas voulu autoriser à Paris ces réunions de produits industriels. Des questions de privilèges corporatifs, de franchises provinciales, l'éloignement de toute innovation dans une haute société qui ne se soutenait plus que par la force des traditions, tout déconseillait l'agrément des demandes qui en furent faites à plusieurs reprises. Le gouvernement de la République, au contraire, se montra tout disposé à les encourager.

Le 1er vendémiaire an VII (21 septembre 1798) s'ouvrit donc la première Exposition nationale, au Champ-de-Mars, sous les auspices de François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur. Le rarissime catalogue qui nous a conservé en huit pages les noms des exposants, nous révèle une abstention presque complète des industriels de province ; ceux-ci sans doute avaient reculé devant les frais de déplacement et d'installation, et n'entrevoyaient pas encore le profit de la publicité. Dans les 68 boutiques du Champ-de-Mars, on ne vit guère que des exposants parisiens ; il est vrai qu'un certain nombre représentaient des maisons de province, et on put de cette façon admirer les tapisseries d'Aubusson, les étoffes de Cholet, d'Arpajon, de Toulouse, de Sedan, de Louviers, de Châteauroux, les aciers de la Nièvre. Le Creusot avait envoyé



Quatrième Exposition nationale, à l'Esplanade des Invalides (1806).

les cristaux dont il avait alors la spécialité, nous ne verrons sa métallurgie que plus tard ; Pont-Audemer des toiles peintes qui trouvaient grande faveur auprès du public, et des cuirs qui cherchaient à rivaliser avec ceux de Liège ; Versailles des armes. L'État avait groupé dans trois boutiques les objets les plus remarquables sortis des ateliers de Sèvres et des Gobelins, et les modèles des nouveaux poids et mesures du système décimal.

Parmi les exposants parisiens qui nous intéressent le plus, citons Bréguet et son horlogerie, Conté avec ses crayons, les impressions de Didot jeune. Douze récompenses furent décernées : à Payn fils (bonneterie de Troyes), à Botter (faïence de Chantilly), à Julien (fils et cotons d'Ermont (S.-et-O.), à Bréguet, Didot, Dihl et Guérard (porcelaines), Conté, Desarnod (cheminées), Lenoir pour ses instruments de précision, Clouet, pour sa métallurgie, Gremond et Barre (toiles peintes), Deharme (tôles vernissées).

On comptait 110 exposants, et le concours dura dix jours. Il attira beaucoup de visiteurs.

On croirait voir le diminutif d'une de nos grandes Expositions actuelles. Le principe une fois posé, on ne s'en est guère écarté. Comme pour rendre l'analogie plus frappante, il y avait déjà un *clou* : la prise d'un fort. Cette construction, en matières légères, toiles et cartons, élevée au Champ-de-Mars en face de l'autel de la Patrie, était prise d'assaut après un combat opiniâtre et réduite en cendres. Ce sont là du moins les promesses du catalogue, il faut croire qu'elles ont été tenues.

Le succès de cette tentative détermina le gouvernement à en assurer le retour à bref délai. Mais les circonstances politiques ne le lui permirent pas avant la fin de l'an IX. Cette Exposition s'ouvrit dans la cour du Louvre, sous la présidence du Premier Consul, elle dura cinq jours, réunit 220 exposants, dont cette fois un certain nombre de province. Il fut décerné 19 médailles d'or, 28 d'argent, 30 de bronze. Parmi les nouveaux récompensés, nous remarquons des noms connus : Mongolfier d'Annonay (papeterie), Ternaux de Louviers (draps), Jacob de Paris, le fameux ébéniste, qui demeura fournisseur de l'empereur, de Joséphine et de Marie-Louise.

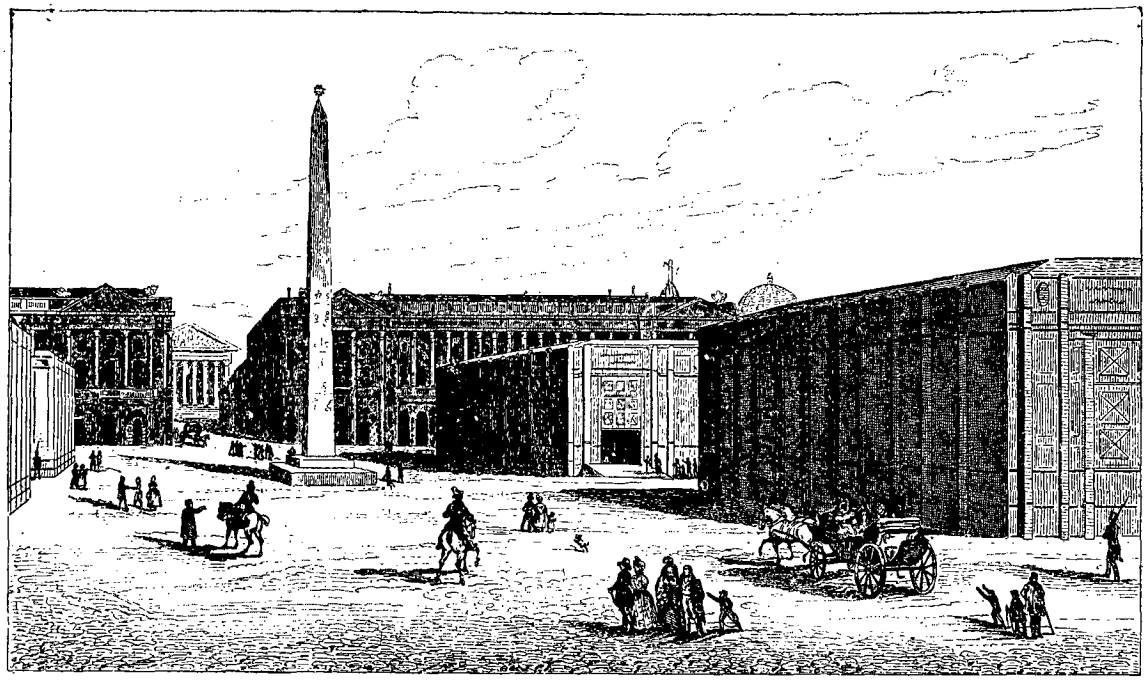
L'année suivante, la vogue de cette fête de

l'industrie grandissait. Le nombre des exposants fut de 540, et 73 départements étaient représentés. On remarque parmi les récompensés Odiot, l'orfèvre ; Sallandrouze, le fabricant de tapis d'Aubusson; Sandoz, l'horloger. La *Société d'Encouragement pour l'industrie nationale*, récemment créée par Chaptal, prit une part active à cette Exposition de l'an x et elle en fournit le jury.

La guerre fit reporter à 1806 la quatrième Exposition. L'affluence des exposants (1.422) obligea de quitter la cour du Louvre pour l'esplanade des Invalides. Les noms connus de nous sont nombreux à proportion. Utzschneider (poterie de Sarguemines), Oberkampf (toiles peintes), Thomire (bronzes), Japy, Dolfus-Mieg (toiles), Lepautre (horlogerie), Carcel (éclairage), Joubert et Masquelier (gravures et cartes géographiques), etc., outre les Odiot, Didot, Jacob, Montgolfier, Ternaux, déjà cités et récompensés.

Passons rapidement sur les Expositions de 1819, de 1823, de 1827, qui furent des copies des précédentes, avec un intérêt médiocre.

Mais celle de 1834, installée dans les quatre corps de bâtiments en charpente de 66 mètres sur 50, place de la Concorde, fut beaucoup plus brillante. Elle comprenait 2.447 exposants, et



Exposition de 1834 sur la place de la Concorde.

présentait un intérêt réel par suite de la rénovation des procédés de fabrication, et des derniers progrès accomplis dans l'industrie à la suite de la découverte de la vapeur, dont les applications commençaient seulement à devenir pratiques. Aussi voyons-nous paraître pour la première fois des noms qui ne tarderont pas à devenir célèbres: les Kœchlin, de Pongibaud, Thierry-Mieg, Derosne, Guimet, l'inventeur du bleu pour la blanchisserie, Erard, Pleyel, Pape, facteurs de pianos, Hachette, Pankoucke, libraires, Charrière (chirurgie), les verreries de Saint-Louis, les papeteries du Marais. Les industries des tissus et des métaux témoignèrent d'une transformation complète. A noter aussi la substitution définitive du sucre de betteraves au sucre de canne, l'invention de la chaux hydraulique, l'utilisation comme engrais du sang des animaux provenant des abattoirs, l'importation par Ternaux, des chèvres du Thibet, avec le poil desquels on faisait les précieux cachemires, et l'acclimatation des moutons mérinos, dont la laine était si estimée. La filature mécanique inventée par Philippe de Girard, les phares lenticulaires de Fresnel, ne firent leur apparition qu'en 1839, à l'Exposition des Champs-Élysées, où brillèrent notamment Christofle, Cail, Fourneyron, Schneider frères, Féray d'Essonnes, la manufacture de glaces de Saint-Gobain.

A l'Exposition de 1844, également aux Champs-Élysées, paraissent les chemins de fer et les bateaux à vapeur, la télégraphie électrique, le daguerréotype, la fonderie du Val d'Osne, les soieries Bonnet, de Lyon, la gravure sur bois avec Best, l'un des fondateurs du *Magasin Pittoresque*, les orgues de Cavaillé-Coll, la cristallerie de Baccarat, les objets d'art industriel de Froment-Meurice, les lithographies de Lemercier, l'orfévrerie de Morel, les porcelaines de Rousseau, les produits des ardoisières d'Angers.

Enfin la dernière Exposition nationale en 1849, qui pour la première fois reçut les produits de

l'agriculture, révéla au public les noms de Seillière et Davillier (tissus de coton), Jouvin (gants de peau), Ménier, Ruolz, Gouin, Secrétan, Lefébure (dentelles), Chocqueel (tapis) et fut l'occasion d'un grand succès pour l'industrie du livre, représentée principalement par les éditeurs ou imprimeurs : Didot, Hachette, Mame, Plon, Paul Dupont, Engelmann et Graff (chromolithographie), Silbermann (typochromie), etc.

Nous nous arrêtons ici. Le cadre plus vaste des Expositions universelles ne nous permet pas de citer des noms, ce serait l'historique de toute l'industrie contemporaine, et il faudrait des volumes pour rappeler les merveilles des Expositions de 1855 avec ses 16.000 exposants, de 1867, si brillante, de 1878, très intéressante au point de vue industriel, de 1889, cette foire du monde, si gaie, si bruyante, fête populaire par excellence.

Peut-être maintenant, et malgré tout ce que l'on nous promet, aura-t-on peine à faire mieux !

GASTON CERFBERR.

Alphonse DAUDET

M. Alphonse Daudet est mort : c'est un deuil nouveau pour les lettres françaises. Le siècle qui finit semble vouloir emporter avec lui les gloires qu'il vit naître et qui l'ont illustré.

Le « Magasin Pittoresque » consacrera prochainement au grand écrivain qui disparaît une page où nous essaierons d'analyser son œuvre. Pour aujourd'hui nous ne dirons que nos regrets. Le charmeur qui enchanta nos imaginations et nos âmes, le styliste dont les mots faisaient de la musique et les images du soleil, était un Maître.

Il n'eut pas l'immortalité académique : il aura celle que ses livres lui assureront.

Ch. F.

Gais propos du Cousin Jacques

Encore une farce de photographe !

Nous sommes tous, n'est-ce pas, habitués à considérer nos pensées intimes comme une propriété aussi personnelle qu'inviolable? Il nous faut rayer cela de nos papiers. Désormais, on va pouvoir lire dans nos cervelles comme dans un journal.

Telle est la nouvelle qui nous vient d'Amérique avec la preuve suivante à l'appui :

Après le décès d'un vieux savant égyptologue très versé dans les langues hiéroglyphiques et autres, on eut l'idée, pendant l'autopsie, de découper son cerveau en lamelles très minces qu'un photographe livra à l'indiscrétion de son objectif, puis, le cliché ainsi obtenu, fut agrandi à un certain nombre de diamètres.

O merveille du gélatino-bromure ! Sur la photographie de la matière cérébrale, on constata l'existence de circonvolutions qui n'avaient rien d'organique et il fut reconnu, après examen, qu'on se trouvait en présence de l'empreinte de caractères chaldéens, phéniciens, syriaques, etc.

Ce que signifiait l'assemblage de ces hiéroglyphes, on ne nous le dit pas. Il est probable que le photographe ne connaissait pas le chaldéen, ce qui peut arriver à beaucoup de monde.

Mais on voit d'ici le mauvais tour que peut jouer la photographie aux gens qui ont la fâcheuse coutume de penser dans leur langue maternelle au lieu de penser en syriaque.

Car il suffira de compléter cette nouvelle découverte par une application congrue de celle de Rœntgen pour opérer sur le vif aussi bien que sur le mort.

Les rayons X traverseront victorieusement les cervelles les plus opaques.

Et alors, ce sera la pensée à nu.

Voici un jeune coureur de dot qui se présente chez son futur beau-père. Salamalecs, poignées de main, etc.

— Ce cher Arthur !

— Cet excellent M. Poirier ! Puis-je enfin espérer ?...

— Pour la main de ma fille ? Ah ! ces amoureux, quelle impatience !

— Je ne m'en défends pas... J'aime tant Mlle Joséphine... Et puis l'honneur d'entrer dans votre famille...

— Je ne vous cache pas que de notre côté nous sommes flattés...

— Alors, votre réponse est...

— Une minute, Monsieur l'impatient... Je vais avoir le cliché tout à l'heure.

— Le cliché ?

— Oui, une idée de Joséphine. Elle cultive la photographie, Joséphine... Et hier, pendant que vous faisiez ma partie de piquet, elle s'est amusée à prendre un instantané de votre cervelle.

A ce moment Joséphine entre avec le cliché. Arthur se précipite, la bouche en cœur; mais Joséphine lui tourne le dos, remet le cliché à l'auteur de ses jours et se retire d'un pas de reine outragée.

A peine M. Poirier a-t-il jeté les yeux sur l'objet qu'il bondit :

— Sortez, Monsieur, je vous chasse !

Et il lui met furieusement le cliché sous le nez.

C'est la photographie des pensées d'Arthur jouant au piquet avec M. Poirier.

Alors, Arthur lit avec consternation :

« La fille, une petite dinde bête à mettre à la broche... Ah! si elle n'avait pas sa dot! La mère, une vieille toquée!... Le père, un pot à tabac majestueux!... En voilà deux que je flanquerai à la porte dès que je serai marié!... etc. »

Vilaine farce que votre invention, Monsieur le photographe d'Amérique. Quand nous saurons réciproquement ce que nous pensons les uns des autres, ça jettera souvent un froid dans les relations.

*
* *

Est-ce encore une farce, cette information cueillie dans un journal de médecine?

Jusqu'à présent, quand on avait eu la guigne de se casser un membre, le chirurgien rafistolait le membre en question, l'immobilisait dans un appareil *ad hoc* et prescrivait le repos le plus absolu.

Il paraît qu'on « va changer tout cela », comme dit le *Médecin malgré lui*.

Un rapport adressé à l'Académie de Médecine préconise, au contraire, le massage et la *mobilisation*.

Par ce mot évocateur des vingt-huit jours et des grandes manœuvres, il faut simplement entendre qu'au lieu d'immobiliser le membre fracturé, on doit le « mobiliser » à outrance, c'est-à-dire le faire manœuvrer d'une façon ou d'une autre.

Agiter avant de s'en servir, voilà comment se résume la doctrine nouvelle.

Va donc pour la mobilisation des os et gardons-nous, profanes, de railler avant d'avoir constaté les résultats.

L'avenir nous dira quelle somme de soulagement un candidat à l'amputation peut retirer d'une série de gambades exécutées selon la formule.

*
* *

En attendant, les échos des salles de chirurgie peuvent se préparer à en entendre de sévères.

C'est le matin, à l'heure de la visite. Le chirurgien, chef de service, fait son entrée dans une salle, suivi de l'interne et d'un cortège d'étudiants.

Il s'arrête devant un lit.

— Un blessé qu'on a apporté hier, dit l'interne.

— Luxation de l'épaule droite.

— Bon! Vous lui donnerez deux heures d'haltères le matin et deux heures le soir. Dans la journée, s'il s'ennuie, vous lui ferez faire un peu de barres parallèles.

Il passe au lit suivant.

— Docteur, dit le malade, je crois bien que j'ai une côte enfoncée.

Le chirurgien palpe son homme, le tourne, le retourne.

— Vous en avez même deux d'enfoncées, mon garçon... Allons, ça ne sera rien... Savez-vous faire le saut périlleux?

Tête du blessé.

— Non? Eh bien, ça vous l'apprendra.

Et se tournant vers l'interne :

— Faites-moi descendre cet homme-là dans la cour... Il s'exercera au saut périlleux... Dès qu'il saura l'exécuter correctement et sans effort, vous pourrez le congédier... C'est qu'il sera complètement guéri!

Reste à savoir si les intéressés se prêteront volontiers à ce mode de traitement. Telle est la force de la routine que beaucoup de personnes pusillanimes manifesteront peut-être une certaine hésitation quand, pour remettre leur jambe cassée, le docteur leur ordonnera vingt-cinq tours de piste, à bicyclette, sur un vélodrome.

LE COUSIN JACQUES.

ANDRÉ THEURIET

Les braves gens n'auront pas manqué d'être réjouis de la réception de M. André Theuriet à l'Académie française ; cette consécration de son honnête talent ressemblait à la remise solennelle d'un prix de vertu. L'ironie des choses, qui se plaît aux contrastes imprévus, semblait avoir pris plaisir à rendre plus saisissante, aux yeux de tous, la délicate simplicité de son œuvre, en l'opposant à la passion robuste et à la véhémence révoltée de l'œuvre d'Alexandre Dumas, auquel il a succédé.

En sorte qu'on vit rarement la turbulence pécheresse de la vie de Paris affronter aussi nettement la comparaison avec la placidité vertueuse de la vie de province, en la personne de deux hommes aussi dissemblables que cet alchimiste inquiétant de la passion moderne et ce doux poète des suavités sylvestres et des continences sentimentales.

M. André Theuriet a si bien conservé le goût de la vie simple des petites villes que les nécessités de son art ne l'ont pas même retenu à Paris. Il s'en est évadé, à quelques lieues, à Bourg-la-Reine, où le Pavé du Roi rappelle que ce village servit de relai, sans doute aux carosses de la cour qui reliaient Versailles à ce château de Sceaux, où la duchesse du Maine faisait concurrence aux splendeurs royales du siècle dernier. Il y occupe, là, une maison à deux étages, au-dessus d'un perron de quelques marches et adossée à un parc où sa rêverie retrouve, en miniature, la chère forêt qui est demeurée le seul domaine propre à la vie de son âme.

D'autres ont senti s'allumer en eux l'étincelle poétique, au contact du feu de la passion, dans les premières exaltations de l'amour, sous les premiers effleurements des mélancolies, ou parmi les bouillonnements d'admiration dont les transportait le spectacle du monde splendide.

M. André Theuriet a reçu ses premiers ravissements, de la forêt ombreuse, fleurie, recueillie et pensive.

Il s'est extasié, dès l'enfance, dans son silence frissonnant, traversé de chants d'oiseaux et propice aux émois d'amour qui s'avouent à peine et tremblent de s'être compris.

Ses yeux se sont émerveillés des caprices nuancés qu'y offrent les jeux de la lumière et de l'ombre, des azurs pâlis et des verdures dorées de soleil. Son âme a reçu l'empreinte des fraîcheurs joyeuses des jeunes pousses, des intensités des feuillages éclatants, des mélancoliques décolorations sous l'action dissolvante des brumes, des teintes de deuil où se résigne la désolation des ramures dépouillées et des immaculées blancheurs où la forêt s'ensevelit pour renaître plus joyeuse, plus fleurie et plus mélodieuse aux premières tiédeurs du printemps. Et cette féerie de couleurs et de discrètes mélodies, dans la songerie muette de la forêt, a tellement imprégné sa jeune sensibilité qu'elle ne s'est guère éprise d'autres émotions qui ne s'accompagnaient pas de la mélodie des oiseaux en liberté, de la plainte des sources en fuite sous la feuillée, du parfum des fleurs sauvages et des houles du vent d'automne à travers les ramures désolées.



André Theuriet.

Partout où sa vie errante de receveur de l'Enregistrement l'a entraîné, M. André Theuriet a emporté, avec lui, ce premier enchantement de sa forêt natale du Barrois dont son premier volume de vers, *Le Chemin des Bois* disait la fascination et que célébrèrent encore, comme un thème inépuisable en variations heureuses, *Le Bleu et le Noir*, *Le Livre de la Payse* et tant de romans d'une saine et pénétrante saveur rustique.

M. André Theuriet naquit à Bar-le-Duc, où son père était receveur des Domaines; il y grandit entre son grand-père, inspecteur des Forêts, ancien capitaine de dragons du Premier Empire, et sa grand'tante Thérèse, vieille fille demeurée fidèle à un amour contrarié et qui s'attendrissait encore, soixante ans après, à la vue d'un œillet rouge pieusement conservé dans un vénérable exemplaire de *Zaïre*.

On retrouve souvent la transposition de ce caractère touchant d'une âme fermée sur un souvenir d'amour et lentement desséchée par les années, comme l'œillet entre les pages vieillies du livre, sans avoir jamais livré d'elle que cette première exhalaison de son parfum, dans les romans de M. André Theuriet. Et ses personnages, généralement, y demeurent soumis aux règles de la morale des braves gens. Les hommes, souvent, y sont vulgaires, attachés à leurs intérêts et retenus par la crainte de l'opinion. Les femmes y sont belles, sensibles, mais rebelles aux entraînements du cœur. Elles subissent les orages de la passion et sont quelquefois brisées comme de nobles fleurs déracinées par la tourmente. Mais elles s'endorment rarement dans les délices de leur péché. Et l'amour, dans les romans de M. André Theuriet n'est pas, comme dans la plupart des romans contemporains, l'unique ressort des drames qu'il imagine, au milieu des décors rustiques où il se complaît.

L'âpreté paysanne, la dureté de cœur de certains êtres déshérités contre le charme ingénu et la grâce candide des natures privilégiées, la persécution malfaisante et sournoise des vieilles gens dont la vie est manquée contre des jeunes gens et des jeunes filles à qui l'avenir sourit, leur férocité à ruiner des bonheurs qu'ils ne connurent pas et qu'ils n'auront jamais, les tyrannies domestiques et les brutalités du libertinage campagnard ont fourni à M. André Theuriet des créations d'une réalité aussi puissante que demeurent poétiques ses personnages de charbonniers et de bûcherons ou ses aimables jeunes filles parées de toutes les fraîcheurs candides des fleurs de ses forêts.

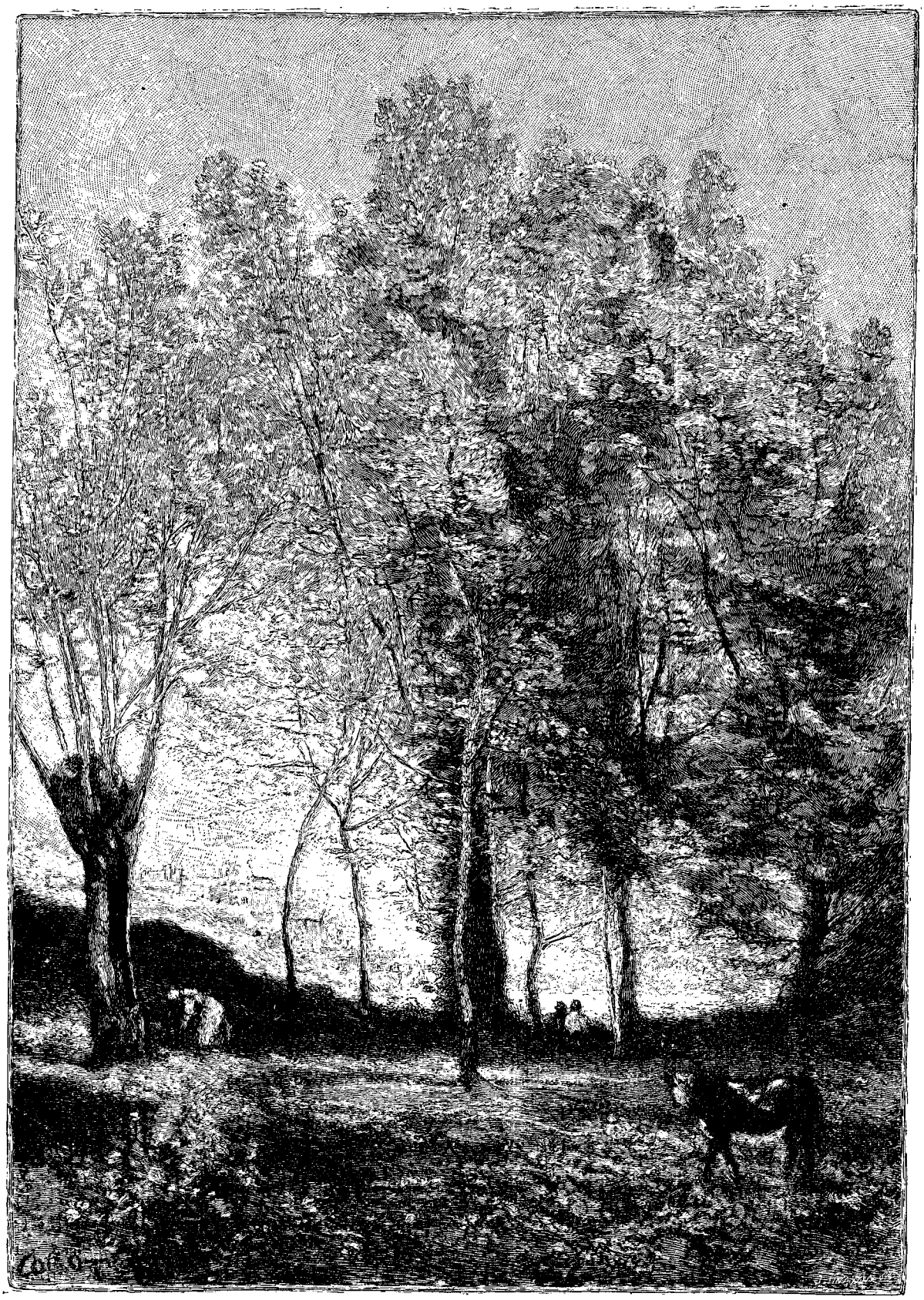
Ces personnages anguleux et rudes comme *Madame Heurteloup*, violents en leurs appétits comme *Jean de St-André* démontrent que M. André Theuriet a su voir la vie de province en observateur rigoureux autant qu'en poète ému. En lui le mirage poétique s'éclaire d'un sens précis de la réalité. Mais il a des notions exactes du devoir. Et il ne sait admettre que rarement les entraînements de la passion hors des voies où les honnêtes gens ont coutume de la tolérer. Aussi ses romans comme ses poèmes ont-ils la bonne santé morale affectionnée encore dans les familles où la vertu demeure en honneur. M. Theuriet y a évité toujours une peinture trop approfondie des misères humaines; il ne s'est pas inquiété de nous découvrir des nouvelles et rares formes de nos vices et de nos maladies morales. Il s'est contenté de nous émouvoir par de délicates analyses des douleurs et des joies communes qu'éveille, dans les cœurs les plus simples, l'impérieux amour. Et, de tous ses livres, s'exhale la senteur vivifiante des forêts fleuries et doucement chantantes, subtile essence des aromes du sol natal enfermée dans la douce magie de leurs pages, comme en des flacons délicatement ciselés.

Félicien Pascal.

Le Gérant : R. Simon.

Paris — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

PAYSAGE



PAYSAGE. — Peinture de Corot. — Gravé par Tinayre.

PAYSAGE

Le joli paysage, riant et poétique, dont on voit ci-dessus la gravure, n'appartient pas à une collection publique. Il ne paraît pas avoir d'histoire particulière, bien qu'il soit connu et apprécié des admirateurs de Corot.

C'est une de ces compositions que le maître travaillait à l'atelier, d'après des études, des souvenirs, des notes, méthode de travail sur laquelle nous dirons plus loin quelques mots. Combien s'est vendue cette peinture, jadis? Peut-être deux ou trois cents francs, au grand maximum. Combien vaut-elle maintenant, au taux actuel des Corot? Peut-être vingt-cinq ou trente mille francs au minimum.

Et il ne faut pas être bien vieux pour se rappeler le temps où ces œuvres étaient dédaignées et bafouées par les passants. On disait couramment, il y a encore vingt-cinq ans, il était de mode de dire, dans le public qui a une demi-prétention à juger les choses d'art : « Un Corot, ce n'est pas fini. » Pourquoi disait-on cela? On n'a jamais pu savoir. Ou plutôt on sait trop bien que cela devait se dire aussi du temps de Rembrandt et de bien d'autres peintres dont on n'ose plus dire de mal dès qu'ils se vendent cher.

En peinture, lorsqu'un tempérament vraiment original et neuf se révèle, on dit généralement que ce qu'il produit « n'est pas fini ». En musique, on dit que c'est « trop savant ». L'Empereur Joseph disait à Mozart que la *Flûte enchantée* : « Il y a trop de notes là-dedans », et le compositeur répondait : « Sire, il y a juste autant de notes qu'il faut. » De même, Corot aurait pu répondre au passant qui disait devant un de ses tableaux : « Ce n'est pas fini. — Monsieur, c'est fini juste autant qu'il est nécessaire ».

Le fini, en peinture, ne consiste pas dans l'excès de la minutie, dans la multiplicité des détails, mais dans l'*effet*. Dès que l'effet est obtenu, le tableau est fini. Or Corot est un des peintres modernes qui ont poussé le plus loin la science des effets : avec des moyens d'une simplicité extrême, *avec rien*, comme on dit dans les ateliers, la nature revit sous ce magique pinceau ; les arbres frissonnent au vent, les brumes légères du matin voltigent encore sur le sol tout trempé de rosée, les étangs se moirent d'argent, les horizons se teintent de nacre, les petites maisons lointaines sont encore endormies dans l'aube ou s'enfoncent peu à peu dans le crépuscule.

Et avec Corot tout cela donne l'impression du calme, de la douceur, du bonheur infini. Corot est un grand bienfaiteur, parce que ce fut toujours un esprit souriant, un grand et bon cœur, pitoyable à toutes les misères, mais ne voulant point, dans son œuvre, montrer le côté misérable des choses. Le paysage que l'on voit ici est un charmant exemple de son inspiration. A défaut d'autre titre, M. Alfred Robaut, le seul homme en France qui connaisse Corot à fond et jusqu'au moindre croquis, baptise ce tableau, dans son catalogue général : *Les prés boisés vers Granville*. Rien n'est plus exquis que ce coin de nature, le bout de pré où s'élèvent des grands arbres, où la bonne vache se promène, et où la bonne femme ramasse des brindilles, et où des flaneurs avisés sont venus s'étendre dans l'herbe, en vue de la mer calme et du coteau sur lequel s'étagent de ravissantes habitations. Heureux les gens qui, loin des tracas des villes, se contentent des joies modérées que peut donner cette modeste et pénétrante nature ! Ces *Prés boisés vers Granville*, puisque nous adoptons ce titre, appartiennent, comme nous le disions plus haut, à la série des peintures que Corot travaillait à loisir chez lui d'après ses souvenirs et ses documents. Il importe, pour bien comprendre ceci, d'esquisser à grandes lignes une division générale de son œuvre.

D'abord les dessins et croquis d'après nature. Il en est une quantité considérable, mais si dispersée maintenant ! Croquis dans les carnets de voyage ; études patientes de feuillé des arbres où pas une feuille n'est omise, travail de vrai primitif ; fusains larges et rapides ; enfin académies et dessins de figure, souvent d'une grande beauté.

Puis les peintures d'après nature : par exemple les admirables études que Corot fit en Italie dans sa jeunesse, si larges et si précises, d'une si incomparable puissance de lumière ; toutes celles qu'il faisait dans ses nombreux voyages à travers la France ; enfin toutes les études matinales qu'il rapportait des promenades à ses chers étangs de Ville-d'Avray. Peu à peu, il en arriva à transformer sur place, d'après nature, en prenant seulement pour point de départ ce qu'il avait devant lui. La stupéfaction fut grande d'un promeneur qui, un jour, voyant Corot peindre dans les bois de Ville-d'Avray et lui demandant : « Mais je ne reconnais pas, maître, le paysage qui est devant vos yeux », reçut cette réponse malicieuse : « Ah ! c'est que je vais vous dire : ce que je fais en ce moment, ce n'est pas d'ici ». Vrai mot d'artiste, qui éclairera ceux qui peuvent sentir les choses d'art, mais demeurera toujours lettre close aux réfractaires. Façon spirituelle et profonde d'exprimer que le but de l'art n'est pas la copie.

Cela nous achemine à parler de la troisième catégorie des œuvres : celles que d'après ces documents, réels ou interprétés, collectionnés en pleine nature, Corot reprenait, transformait, *composait*, soit pour en faire de belles et vastes solitudes, soit des paysages peuplés d'admirables figures.

Il resterait à parler de ces compositions et aussi des figures de Corot. C'est à peine si à pré-

sent on commence à reconnaître que Corot fut un peintre de figures vraiment de premier ordre, comparable à Velasquez, à Van der Meer de Delft, qu'il rappelle par plus d'un côté, la simplicité, la richesse sobre de couleur, la beauté frugale de métier. Mais nous sortirions de notre sujet qui était, pour cette fois, de commenter un simple paysage, et de dire comment un bout de pré avec quelques arbres et quelques maisons sur le bord d'une page, peut évoquer les plus artistiques et les plus poétiques pensées.

ARSÈNE ALEXANDRE.

UN SOUVENIR DE CHANTILLY

Un soir, après dîner, le duc d'Aumale, déjà vieux et, comme tous les vieillards, aimant à conter des histoires du passé, dit tout à coup aux spirituels convives qui l'entouraient et lui formaient une cour d'élite :

— Un jour l'Empereur Napoléon, *mon oncle*...

A ces mots quelques-uns des auditeurs sourient; les autres s'interrogent du regard, attendant la suite, en gens moins familiers avec le Gotha et étrangers à la continuation de l'Armorial de France par Borel d'Hauterive.

Le duc, né malin, avait prévu l'effet, et reprenant la parole :

— Cela vous surprend, Messieurs, sinon tous, du moins quelques-uns d'entre vous, de m'entendre parler ainsi, et pourtant rien de plus exact : Je suis neveu de l'Empereur, et comme vous n'avez pas les mêmes raisons que moi, en définitive, de connaître la généalogie de ma maison, permettez-moi de vous l'exposer en deux mots, à l'appui de mon dire :

« J'ai épousé, en 1844, Marie-Caroline, fille de Léopold, prince de Salerne, et de Marie-Clémentine-Françoise-Joséphine, archiduchesse d'Autriche et sœur de Marie-Louise, impératrice des Français... Marie-Louise était ma tante, et dès lors vous voyez bien que l'Empereur était mon oncle...

A propos de ma belle-mère, continua le duc, plusieurs d'entre vous l'ont connue, et ce qu'il y avait d'original et d'amusant en cette excellente femme, c'est qu'elle était aussi indulgente pour son terrible beau-frère que sa sœur Marie-Louise l'était peu, et c'est encore un trait que je signale aux amateurs de curiosités psychologiques. Du reste, tous ceux qui ont approché de la princesse de Salerne, et j'ai le plaisir d'en voir plusieurs autour de moi, pourraient en témoigner, si cela en valait la peine (1).

— Je n'avais jamais beaucoup songé, ajouta le duc, à ma parenté posthume avec l'Empereur; naturellement je connaissais la chose, sans y attacher plus d'importance que je n'y en attache encore. Ce qui m'y fait penser aujourd'hui, ce sont les *Souvenirs contemporains* de notre défunt collègue M. Villemain, que je suis en train de relire. J'ai beaucoup connu Villemain, dans ma jeunesse, lorsqu'il était ministre de mon père....

Mon Dieu! qu'il était laid! mais qu'il avait d'esprit, et quelle prodigieuse mémoire! Vous vous rappelez les vers de Barthélemy :

> Et le laid Villemain, professeur aux longs cours,
> Qui vendit sa jeunesse et son premier discours,
> Le jour qu'à l'Institut, lauréat néophyte,
> *Il brossa de baisers la botte moscovite...*
>
> (*Némésis.* — SAT. XV).

Aujourd'hui, comme alors, la chose paraîtrait toute naturelle. Les circonstances ne sont plus les mêmes, je le sais. Malgré tout, j'estime qu'il faut se garder du ridicule. On peut cultiver l'alliance russe, tout en observant un peu plus de réserve, un peu plus de dignité dans nos effusions.... Mais j'oublie que l'on m'a fendu l'oreille; plus que ça; on m'a rayé de l'armée, et je ne suis rien dans le conseil de nos gouvernants. Mais revenons à Villemain, ou plutôt à M. de Narbonne.

« Ch....., soyez donc assez aimable pour aller chercher le volume; vous le trouverez ouvert à la page 163, sur la table de mon cabinet de travail. Vous verrez, Messieurs, le passage est intéressant à bien des titres. Sans doute beaucoup d'entre vous le connaissent, mais quelques-uns de nos jeunes collègues n'ont peut-être pas eu le temps de le lire; ce n'est pas Loti qui s'inscrirait en faux. Ah! Messieurs, on ne lit plus guère Villemain aujourd'hui, et je trouve que l'on a grand tort. Mais voici le volume. » Et le prenant à la page marquée, le duc dit en forme d'exorde :

« Il s'agit d'une conversation entre l'Empereur et M. de Narbonne et relative au projet d'invasion en Russie.

« Je suis poussé à cette guerre, dit Napoléon, par la raison politique. La difficulté n'est que d'ordre moral. Il faut, en se servant de la force matérielle, accrue par la Révolution, n'en pas déchaîner les passions; relever la Pologne, sans l'émanciper; assurer l'indépendance de l'Europe occidentale, sans y ranimer aucun ferment républicain. C'est là tout le problème.

« Et alors, apostrophant plus directement M. de Narbonne : « Vous-même, lui disait-il, vous avez été *embabouiné* de toutes les idées nouvelles; vous avez cru à la Constitution de 1791;

(1) Marie-Louise, qui était la fille aînée de François II, empereur d'Autriche et de Marie-Thérèse de Naples, aimait beaucoup sa sœur, plus jeune qu'elle de sept ans. Elle lui avait donné, ou légué, une merveilleuse parure en *Diamants roses*, qu'elle avait reçue en cadeau de Napoléon, et qu'à son tour la princesse de Salerne donna à sa fille, la duchesse d'Aumale, morte en 1869.

Nous tenons ce petit détail d'un des plus fidèles et des plus intimes confidents du duc d'Aumale. A. L. B.

au Roi-citoyen ; à l'Assemblée Souveraine, faisant la paix et la guerre. Je ne vous en veux pas. Le plus honnête homme se trompe ; le plus habile a besoin d'expérience. Mais vous vouliez l'impossible, et vous avez eu ce tremblement de terre, où a péri mon *pauvre oncle Louis XVI.*

« Encore un coup, vous agissiez en bon Français; vous travailliez à faire une armée, en attendant un chef pour la commander. Vous ne saviez pas où j'étais ; je ne me connaissais pas moi-même, etc., etc.

« Sauf erreur, c'est, je crois, une des rares fois que l'Empereur ait fait allusion à sa parenté avec Louis XVI.

« Lorsqu'il signait, de sa grande et belle écriture à la Louis XIV, le brevet qui nommait le jeune Corse lieutenant en second au régiment de la Fère, le roi Louis XVI était loin de prévoir que ce petit échappé des maquis serait un jour son successeur et devait être son neveu.

« L'Histoire a de ces étrangetés. »

Là-dessus, le duc demeura un instant pensif, et cessa de parler.

« Mais l'histoire que V. A. R. devait nous raconter ? se hasarda à dire l'un des académiciens présents.

« C'est fait, répliqua le duc en souriant; si je vous ai mis l'eau à la bouche, c'était pour *placer mon mot;* c'était pour vous intriguer un peu, et causer à quelques-uns d'entre vous une fugitive surprise.»

ARMAND LE BRUN.

ALBERT VANDAL

La notoriété du nouvel académicien n'est pas encore très étendue. Elle s'est établie d'abord dans le cercle étroit de la haute société parisienne, avant de descendre vers le monde des lettres et de pénétrer jusqu'au grand public.

Mais le rayonnement limité de la renommée de M. Albert Vandal ne tient pas seulement à la distinction de sa naissance et de sa situation de famille ; il s'explique aussi par son âge, par la discrétion de sa vie et par le genre même des travaux qui lui ont ouvert, de bonne heure, les portes de l'Académie.

M. Albert Vandal n'a guère que quarante-quatre ans ; il est professeur à l'École des Sciences politiques où il fut, naguère, un brillant élève. Les succès qu'il y avait obtenus, lui ouvraient une brillante carrière au Conseil d'État. Mais les attaches monarchistes de sa famille étaient trop notoires pour qu'à la période de luttes politiques passionnées, durant laquelle il fut proposé pour un poste de maître des requêtes, il n'eût pas à en souffrir. Son nom trois fois proposé fut trois fois repoussé. Il se retira de lui-même et se consacra tout entier à l'étude de l'Histoire.

Il avait déjà manifesté de réels dons littéraires dans un volume de voyages : *En karriole à travers la Suède et la Norwège*, qu'il avait publié à vingt-deux ans. Il devançait ainsi l'engouement scandinave qui sévit encore sur les jeunes générations

M. Albert Vandal n'a pas été moins bien inspiré dans le choix des sujets historiques dont il a fait l'objet de ses études. *Louis XV et Elisabeth de Russie*, *Une Ambassade française en Orient sous Louis XV*, *La Mission du marquis de Villeneuve*, comme *Napoléon et Alexandre Ier*, ouvrage en trois volumes, qui lui a valu, deux fois, le grand prix Gobert à l'Académie, semblent n'avoir tendu qu'à établir les bases historiques de l'alliance que viennent de contracter la Russie et la France.

L'Académie a su gré à M. Albert Vandal de l'utilité immédiate dont ses ouvrages ont pu être à notre vie nationale. Il a démontré que les actuelles relations d'amitié des deux peuples n'étaient que la reprise de traditions déjà anciennes. Et, il a, dans son plus récent ouvrage,



M. Albert Vandal.

adopté aussi les opinions enthousiastes de notre jeunesse, sur Napoléon. Ce dont M. d'Haussonville n'a pu se défendre de le blâmer. Et c'est bien à tort, puisque c'est à l'œuvre magnifique de ce grand homme que nous pouvons encore, le plus raisonnablement, demander l'aumône de gloire et de fierté dont nous avons quelquefois besoin pour ne pas nous sentir trop inférieurs parmi les peuples.

Et quoi qu'il demeure inaccessible au grand public, M. Albert Vandal n'est pas déplacé à l'Académie où l'on tient toujours en grand honneur, la discrétion, la distinction, la modération dans les manières autant que dans les œuvres. Si ses ouvrages ne sont pas éclatants, ils ont la valeur correcte, le bon ton, le talent aimable qu'on prise tant, dans la bonne société.

JACQUES DU VELAY.

NOS VOISINS D'OUTRE-MANCHE

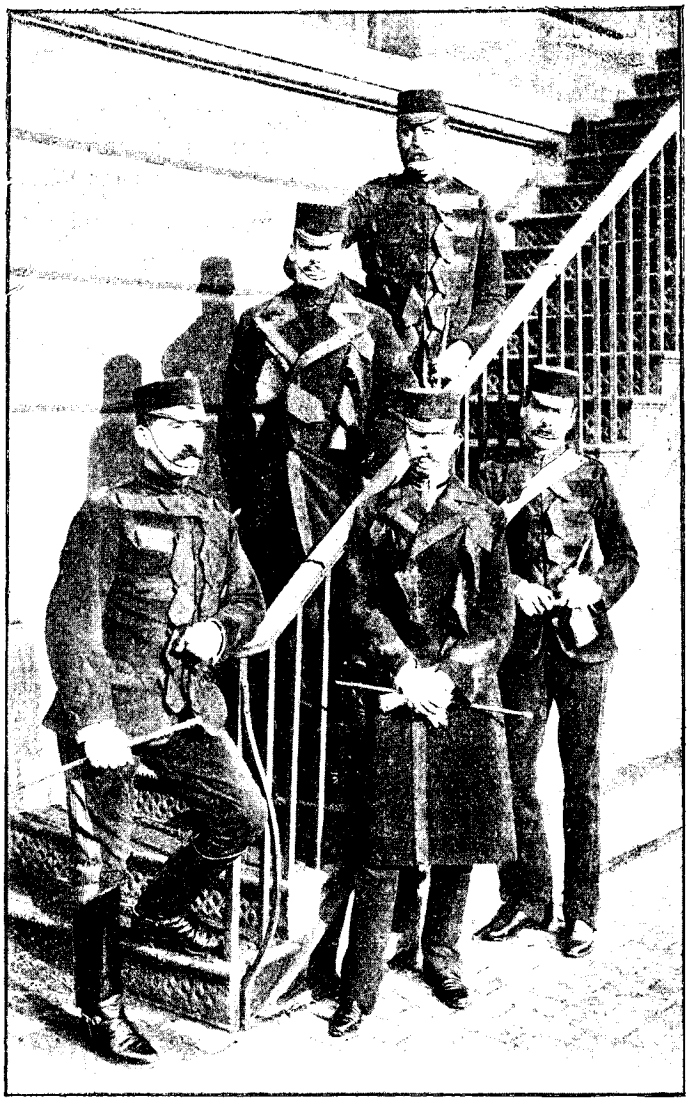
QUELQUES MOTS SUR L'ARMÉE ANGLAISE

« Le canon est l'*ultima ratio* des rois », a dit Richelieu.

Peut-être John Bull y aura-t-il bientôt recours pour soutenir ses prétentions actuelles.

et réparer les échecs subis récemment par ses troupes sur les frontières de l'Indoustan. La valeur de celles-ci est incontestable. Si leurs prouesses, auxquelles le Parlement anglais a d'ailleurs rendu hommage, n'ont pas réussi à repousser l'ennemi, nous en verrons la cause un peu plus loin.

L'armée anglaise n'a pas cessé d'être une armée vaillante, possédant des qualités de premier ordre : l'élégance des uniformes, la prestance martiale des hommes, la belle apparence des chevaux, l'air calme et digne sont autant de caractéristiques des troupes de la Reine. Sous le rapport de l'uniforme, l'armée anglaise tient une des premières places en Europe.



Officiers de l'armée anglaise.

On est forcé de convenir que *Tommy - Atkins* est autrement coquet que son confrère *Dumanet* — ce n'est pas d'ailleurs très difficile, ledit Dumanet étant un des soldats les plus mal habillés du monde civilisé. En ce qui concerne l'Angleterre, la bonne tenue du soldat n'est pas seulement une question d'uniforme ; l'anglo-saxon est naturellement bien fait ; et d'autre part, les sous-officiers instructeurs, qui sont en réalité des gens de métier, façonnent les recrues de main de maître, et vous transforment en quelques semaines le Gallois le plus lourd, ou l'Irlandais le plus malpropre, en un gaillard pimpant, aux allures un peu automatiques, il est vrai, mais aussi imposant sous les armes qu'irréprochable à la promenade. L'artillerie à cheval, habillée presque comme l'était celle de la Garde Impériale de Napoléon III, les *Horse-Guards* (Gardes du Corps), et toute la cavalerie en général, sont simplement splendides.

C'est un fait digne de remarque que la plupart de ces soldats si luisants de propreté et pleins d'une majesté quelquefois théâtrale dans leurs évolutions, appartiennent aux couches sociales les plus inférieures.

On le sait, l'armée anglaise se recrute par voie d'engagements volontaires. Le raccolement, tel qu'il avait lieu en France sous l'ancien régime, se pratique régulièrement en Angleterre ; il s'exerce naturellement parmi les piliers d'estaminets, les ouvriers sans travail (et qui n'en cherchent pas), commis de magasin dans la débine, etc. L'et cœtera laisse sous-entendre bien des choses.

Mais ces qualités négatives ne constituent pas nécessairement de mauvais soldats — au contraire. Les héroïques troupes de Wellington, à Waterloo, se composaient des plus abominables chenapans de la Grande-Bretagne.

Le soldat anglais est indiscutablement brave ; et s'il prend part, un jour ou l'autre à quelque conflit européen, ce n'est pas sous le rapport de la solidité qu'il péchera. — Ce qui ne veut pas dire que l'armée du Royaume-Uni n'a pas de point faible ; loin de là !

La valeur des troupes n'est pas tout, sur un champ de bataille ; nous en savons quelque chose.

Mais n'anticipons pas.

Une des forces de l'armée anglaise consiste dans son corps de sous-officiers. Comme instructeur, comme chef d'escouade ou de pièce, le sergent anglais, aussi bien au point de vue purement technique qu'à celui de la dignité personnelle, n'a pour rival que le sous-officier allemand. Il a peut-être même plus de *respectability* que ce dernier, qui ne reste pas si longtemps au service et après une dizaine d'années passées sous les drapeaux, entre dans les « em-

plois civils ». En Angleterre on a une tout autre façon de comprendre la situation des sous-officiers qu'en France; les officiers leur laissent une grande indépendance, n'interviennent que rarement dans les petits détails du métier, et par cela même développent chez leurs inférieurs immédiats, deux qualités primordiales : le commandement et l'initiative. Le sergent anglais vieillit sous le harnais; respecté de ses subordonnés, estimé de ses chefs et *soutenu* par eux, il acquiert bientôt au régiment une situation dont il ne serait pas sûr de trouver l'équivalent dans la vie civile.

Quel est donc le point faible dans l'armée anglaise? Les opérations d'Égypte et d'Afghanistan nous autorisent à répondre : c'est le commandement.

Les officiers sont avant tout des *gentlemen;* passionnés pour les exercices physiques, braves jusqu'à la témérité, ils sont extrêmement endurants et excellents à entraîner leurs hommes à l'assaut.

Mais leur instruction technique n'est peut-être pas à la hauteur de celle de leurs confrères de France ou d'Allemagne.

Les études de Saint-Cyr et de l'école de Fontainebleau sont plus fortes qu'à Sandhurst et à Woolwich; et d'autre part, les officiers allemands sont tenus en haleine avec plus de soin et de sens pratique que ceux du Royaume-Uni.

Enfin, il n'y a pas, à proprement parler, d'École de guerre en Angleterre.

Dans ces errements de nos voisins d'Outre-Manche, il faut faire la part des traditions. Jusqu'à une époque relativement récente, les grades s'achetaient. Les officiers apportaient au régiment des goûts de gentilhomme — et on sait que ces goûts ne comprennent pas généralement les études sérieuses.

Même aujourd'hui il y a encore une porte ouverte au favoritisme, et trop de jeunes gens — des fruits secs du high-life — s'introduisent dans les rangs des officiers sans passer par les écoles, ni même par la troupe. Il leur suffit de se faire nommer lieutenants dans la *Milice* — sorte de réserve dont les hommes servent volontairement — et au bout de deux ou trois ans, après avoir assisté à quelques exercices et surtout dépensé beaucoup d'argent à tâcher d'éclipser leurs camarades, ils sont admis dans l'armée régulière, au même titre que les élèves de Sandhurst et de Woolwich.

La haute administration de l'armée, dans les campagnes de Wolseley en Égypte et dans certaines expéditions contre les Afghans, a fait preuve d'une incurie qui laisse loin derrière elle celle, si souvent mise en avant, de l'Intendance française pendant la guerre franco-allemande.

Quelle serait l'efficacité de l'armée anglaise dans un conflit européen? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. Seule, elle ne peut rien entreprendre contre aucune des grandes puissances, car ses effectifs sont trop restreints, ses forces trop disséminées. Elle ne pourrait donc agir qu'en collaboration, ou bien se borner à défendre le territoire britannique en cas de débarquement. Mais dans cette dernière hypothèse, c'est surtout sur sa flotte que John Bull, avec raison, fonde ses espérances.

George Nestler Tricoche.

PIERRES PRÉCIEUSES

IMITATIONS, REPRODUCTIONS, LES MOYENS DE LES RECONNAITRE

La reproduction et l'imitation même des pierres précieuses ont fait depuis quelques années de tels progrès, qu'il nous a paru intéressant d'en résumer l'ensemble. Les Anciens savaient fabriquer d'admirables verres, depuis les fameux vases murrhins, que les Romains promenaient fièrement dans leurs triomphes, qu'ils estimaient à des prix fabuleux et sur la nature desquels on n'a jamais été d'accord, les uns les regardant comme de la fluorine, d'autres comme de l'améthyste, d'autres enfin comme une très jolie porcelaine, jusqu'à ces grandes colonnes d'émeraude, si vantées par Pline, qui étaient probablement des verres colorés, comme certaines matières vitreuses, d'un beau bleu, qu'on trouve dans de très vieux tombeaux et dont le secret de fabrication est perdu.

Mais ces imitations n'avaient rien de commun avec les pierres auxquelles elles prétendent ressembler, malgré qu'un certain nombre ait pu faire illusion. Les modernes ont pu réaliser ce qui était impossible aux anciens, qui ne connaissaient rien de la nature véritable des pierres; ils ont pu les reproduire intégralement avec leur composition chimique, leurs formes et toutes leurs propriétés, en sorte qu'il n'y a aucune différence scientifique entre les naturelles et les artificielles.

CARACTÈRES, IMITATIONS ET REPRODUCTIONS DES PIERRES PRÉCIEUSES

Qu'appelle-t-on une pierre précieuse?

Tout le monde sait définir une pierre. C'est une matière naturelle, insoluble dans l'eau, qu'on rencontre à la surface ou dans les profondeurs de la terre, qui est plus ou moins transparente, au moins sous une faible épaisseur, qui peut être d'un aspect terreux, ou briller d'un éclat très vif, tantôt vitreux, tantôt gras, opulent, mais différent de l'éclat métallique.

Pour qu'une pierre soit dite précieuse, il faut qu'elle ait un grand éclat, qu'elle soit bien transparente, ou, suivant l'expression des lapidaires, d'une belle eau, qu'elle soit, ou incolore, ou d'une coloration agréable et qu'elle soit plus dure au moins que la pointe d'un burin. Cette qualification

dure ne s'applique pas à la résistance, à la cassure, qui est la ténacité, mais à la résistance au frottement. Une pierre est dite plus dure qu'une autre, lorsque frottée contre celle-ci, elle la raye et n'en est pas rayée. On peut dire à ce point de vue que toutes les pierres vraiment précieuses, celles de la plus grande valeur commerciale, sont plus dures que le quartz ou cristal de roche, les demi-précieuses conservant une dureté supérieure à celle de l'acier, mais inférieure à celle du quartz. La turquoise seule, qui se rangerait parmi les demi-précieuses à cause de sa dureté un peu faible, atteint quelquefois des prix excessivement élevés.

On peut dire aussi qu'une pierre précieuse doit être infusible, au moins à la température des foyers ordinaires.

Les pierres précieuses doivent généralement leurs couleurs à des matières étrangères qui s'y trouvent associées en quantités quelquefois si petites, que l'analyse chimique peut à peine les déterminer, encore moins les doser. Comme de temps immémorial on a donné le nom de *rubis* aux pierres rouges, de *saphirs* aux bleues, d'*améthystes* aux violettes, de *topazes* aux jaunes, etc., il a fallu ajouter à ces noms des épithètes qui permettent des désignations spécifiques pour des matières de compositions chimiques très différentes, mais teintes de la même couleur. C'est ainsi que la dénomination de rubis oriental empêche de confondre la pierre rouge, fournie par l'alumine, avec le rubis spinelle qui est un aluminate de magnésie, ou le rubis de Bohême, qui est une variété de silice.

PIERRES PRÉCIEUSES PROPREMENT DITES
DURETÉ SUPÉRIEURE A CELLE DU QUARTZ

Diamant. — De toutes les pierres, celle qui réunit au plus haut degré toutes les qualités qui leur méritent le nom de précieuses, c'est le diamant, et le diamant n'est qu'une variété de carbone.

Le carbone partage, avec la pierre philosophale rêvée par les alchimistes les propriétés les plus contradictoires ; mais, tandis que la pierre idéale, dont la fabrication a été poursuivie avec tant de passion par les amateurs du mystérieux au siècle dernier, est en somme irréalisable, puisque toutes les propriétés les plus contraires devant exister ensemble dans la même matière s'y détruiraient mutuellement, ce sont les différentes variétés du carbone qui les possèdent chacune de leur côté. Une de ces variétés, appelée *charbon des cornues à gaz* est sonore et conduit bien la chaleur et l'électricité, ce qui la fait utiliser dans l'éclairage électrique ; une autre, *le graphite, matière naturelle*, en restant opaque, prend l'éclat métallique, et elle est assez tendre pour qu'on en fasse des crayons ; une autre encore, le *charbon de bois*, est terne, légère, fragile, facilement combustible, et, sans parler ni de la houille, ni du lignite, la variété de carbone la plus dense de toutes, le *diamant*, est parfaitement transparent, au point que, si on le place devant soi, on peut apercevoir les objets placés par derrière, comme au travers du verre le plus habilement fabriqué ; il a en même temps la propriété de briller, lorsqu'on le regarde à une petite distance, sous une légère obliquité, d'un véritable éclat métallique, blanc, aussi net que celui de l'argent le plus pur. Malgré toutes ces propriétés qui le distinguent, il brûle très lentement, il est vrai, dans un courant d'air ou mieux dans l'oxygène et, à une haute température, il donne, comme les autres variétés de carbone, en brûlant, de l'acide carbonique.

Taillé suivant des règles qui remontent en partie, au moins à des époques très éloignées, bien qu'elles soient attribuées dans leur ensemble à Louis de Berquem, joaillier de Charles-le-Téméraire, il jette les feux les plus étincelants et s'illumine des couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel (*fig. 1*).

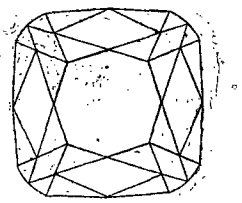


Fig. 1.

On peut user dessus les outils les plus durs sans l'entamer, c'est la plus dure de toutes les matières connues, ce qui avait fait dire à Pline le naturaliste que, si on frappe d'un coup de marteau un diamant posé sur une enclume, il fait voler en éclat l'enclume et le marteau et l'on peut, en l'enchâssant au bout des perforateurs en faire un outil qui perce les montagnes ; mais cette dureté est celle que la pierre présente à l'usure ; le diamant, comme l'invulnérable Achille, a ses côtés faibles et, lorsqu'on pose sur un de ses cristaux une lame tranchante, inclinée dans une direction convenable et sur cette lame un marteau, on peut au moyen d'un léger choc, le fendre ou, comme disent les lapidaires et avec eux les savants, on peut le *cliver*.

Il se clive suivant les directions des faces que ses cristaux montrent le plus souvent, celles de deux pyramides à quatre faces qui ont un carré pour base commune et dont les huit faces, à forme de triangles équiangles, constituent ensemble un octaèdre régulier. C'est sous la forme d'octaèdres, dont les faces sont surmontées souvent elles-mêmes de pyramides à trois ou à six faces surbaissées et arrondies (*fig. 1*) que se rencontre le diamant, presque toujours cristallisé ; on connaît cependant des cristaux ayant la forme de cubes ou de dés à jouer ; mais ils sont plus rares.

Quelquefois les cristaux s'enchevêtrent les uns dans les autres et produisent de petites masses qui ne peuvent se cliver, ni par conséquent se tailler, qu'on appelle *Boorts* et qui, mêlés sous le nom d'égrisée, après pulvérisation, à de l'huile d'olive, sont employés à la taille des belles variétés.

Le diamant est souvent incolore, fournissant alors les pierres les plus estimées, rarement rose, plus rarement encore bleu, quelquefois d'un vert

clair et assez souvent jaune. Les moins éclatants sont les jaunes; quelquefois ceux d'un jaune un peu orangé s'irisent de feux splendides en face de vives lumières; mais le plus ordinairement cette couleur est ingrate et déprécie beaucoup la pierre. Aussi a-t-on cherché à les décolorer. Par la chaleur on n'obtient rien, ou quelquefois on ne fait que les rendre laiteux en les chauffant; mais il est un procédé qui a été employé avec succès par quelques joailliers, il y a quelques années. Il suffit de déposer avec un pinceau dans un coin du dessous de la pierre une goutte d'encre d'aniline, pour qu'elle paraisse absolument incolore; ce truc a été condamné par la loi; mais un particulier a évidemment le droit d'en user pour son compte. Ce procédé était connu depuis longtemps.

Il est décrit dans Ferrandus Impératus, savant de la fin du dix-septième siècle, à moitié alchimiste.

« Il y a des gens, dit cet auteur, qui, trouvant qu'un diamant a trop de jaune, y appliquent de la teinture d'indigo, et toutefois d'indigo pur, sans fumée, qui est utile aux diamants jaunes, de même couleur que la topaze. Car, le bleu d'azur, mêlé au jaune, donne l'illusion d'une nuance verdâtre et celle-ci dans la profondeur de la pierre joue l'eau courante, qui flatte l'œil ».

Imitation du diamant. — Le diamant doit son éclat gras, caractéristique, appelé *adamantin* à son pouvoir de renvoyer presque comme un métal les rayons de lumière qui le frappent du côté de leur origine, sans les laisser passer, lorsqu'ils tombent à sa surface, même sous une faible obliquité. Or, les sels de plomb jouissent de la même propriété. Aussi communique-t-on au verre cet éclat en faisant entrer dans sa composition une certaine quantité de plomb; le verre prend alors le nom de *strass*.

Le diamant est doué aussi de la faculté d'étaler largement la lumière, de disperser le spectre lumineux produit par les rayons qui l'ont traversé; le thallium donne en partie au verre ce pouvoir dispersif. On vend dans le commerce des matières vitreuses qui donnent, une fois taillées, de fort beaux effets de couleur, et qui peuvent faire illusion à des yeux peu exercés; mais elles sont moins brillantes pour un grand nombre d'incidences de la lumière, moins dures et plus altérables à l'air que le diamant.

Reproduction. — Il y a plus de trente ans, Despretz a cru avoir obtenu du diamant aux dépens des charbons d'un arc voltaïque produit par une pile de six cents éléments; il paraît que ce savant a formé, dans ces conditions, de petits octaèdres noirs, qui étaient sans doute composés de carbone; mais l'étude n'en a pas été faite avec toute la sévérité d'observation nécessaire en pareil cas et l'expérience n'a pas été répétée. A plusieurs reprises depuis, a on annoncé la reproduction du diamant avec plus ou moins de fracas; mais après une enquête minutieuse on a constaté que le but poursuivi n'était pas atteint. C'est à M. Moissan qu'on doit la reproduction du diamant qui n'est plus discutée aujourd'hui.

Pour se rendre compte du procédé employé par l'éminent chimiste, il faut se rappeler que le fer fondu dissout quelques centièmes de son poids de carbone; cette dissolution effectuée vers 1700° dans les hauts fourneaux donne la fonte, qui se solidifie à environ 1200°. Le plus souvent, le charbon reste incorporé à la fonte, quand la température s'abaisse; il y a, comme disent les physiciens, sursaturation. Pour forcer le charbon à s'isoler, il fallait augmenter la quantité de carbone dissous et la chute de température. Il fallait d'abord un four capable d'être porté aux températures les plus élevées possible.

C'est ce que M. Moissan a réalisé dans son four électrique.

Ce savant chimiste pratique dans une brique de chaux vive une cavité où pénètrent des baguettes de charbon entre lesquelles jaillit un arc électrique, qui atteint 3000°, sans dépasser cette température où le carbone se volatilise. Il faut pour cela une machine à vapeur de 50 chevaux donnant dans le circuit d'une dynamo un courant de 450 ampères et 70 wolts, ce qui met en jeu par secondes 31,500 watts de puissance. Ces températures appliquées aux charbons de cornue de l'arc électrique en font du graphite, malgré leur abri de chaux.

(*A suivre.*)

E. JANNETTAZ.

LA FAMILLE

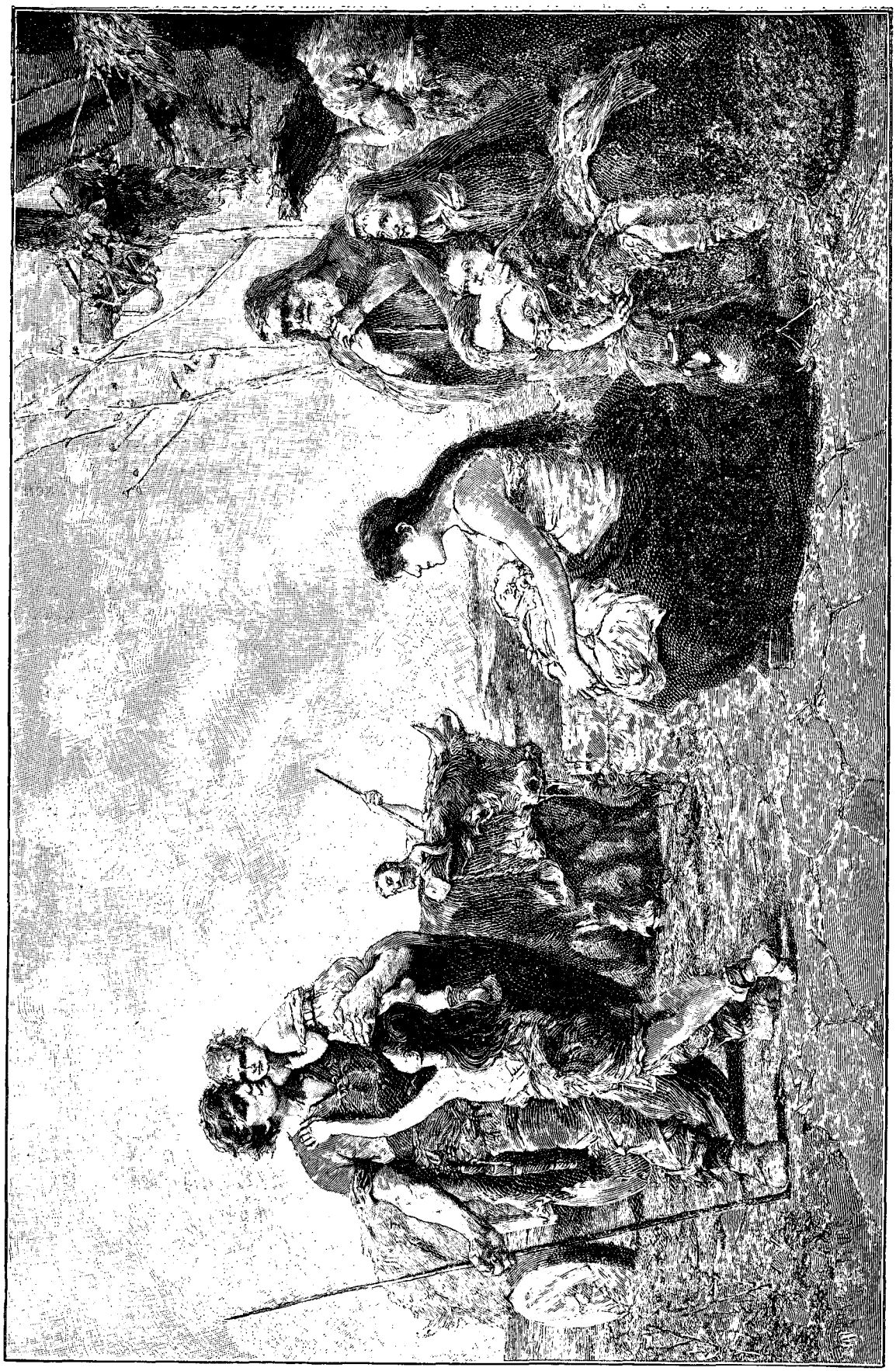
Au Salon de 1882, M. Moreau de Tours exposa *La Famille* qui figure aujourd'hui dans la Salle des mariages de la mairie du deuxième arrondissement de Paris.

La reproduction de cette œuvre, que nous donnons ici, a été gravée par M. Delochie qui a rendu consciencieusement l'idée du peintre. La délicatesse des nuances d'ombres et de lumières exprime la vigueur et la souplesse de son burin.

La décoration des Salles de mariages est d'une utilité incontestable. C'est le symbole des institutions qui parle aux yeux, qui rappelle la vie sous toutes ses formes. Jusqu'ici on s'est souvent écarté du but réel de l'exemple. Le passé, trop loin de nous, est constamment exhumé alors que la vie actuelle offre des scènes plus significatives, toujours délaissées par les artistes. L'enseignement des faits sociaux ne mérite pas une pareille exclusion.

Il faut regretter que l'ambition d'une prompte renommée pousse les artistes vers l'allégorie insipide ou la représentation d'immenses sujets d'histoire souvent insignifiants. Notre siècle mérite bien une place dans les représentations de l'art décoratif.

La Famille reporte l'esprit aux temps antiques. Elle fait revivre en nous les principes de cette association humaine, ses devoirs, ses vertus domestiques.



LA FAMILLE. — Peinture de M. Moreau de Tours. — Gravé par Deloche.

Constituée par le droit privé, elle a son organisation particulière où chacun remplit son rôle sous l'autorité abusive du père. Les croyances religieuses guident le monde et les mœurs

créent le droit primitif qui donne au chef de famille le droit de vie et de mort.

La mère, placée sous la domination du mari, doit être soumise. Son rôle consiste à perpétuer la famille. Aussi le mariage n'est-il pas le résultat de l'amour, du désir de vivre ensemble pour s'aider mutuellement dans les difficultés de la vie. Ce n'est que plus tard avec le progrès de la civilisation, avec l'adoucissement des mœurs et l'affaiblissement des vieilles croyances, que les êtres tendront à s'unir par sympathie.

Il est intéressant de suivre à travers les âges toutes les conséquences sociales qui découlent de ce petit corps constitué et qui ont subi des modifications importantes au fur et à mesure des événements.

Le droit primitif fait de la propriété un droit de famille, indivisible, dont le père reste l'usufruitier. Il a le droit de vendre ses enfants, d'en tirer le plus de profit possible par le travail. Seul, il peut paraître en justice. Par suite il reste responsable des délits commis par les membres de sa famille.

Si la religion lui imposa des obligations, elle lui donna l'autorité et des droits. Mais la femme et l'homme eurent une dignité égale. Et dans toute la famille, le sentiment du devoir fit naître le respect et l'affection.

La Famille, de M. Moreau de Tours, est d'une époque moins reculée où l'intelligence s'est transformée. Mais l'humanité peine et lutte encore pour l'existence en demandant à la terre tout ce qu'elle peut donner.

La journée est finie. L'horizon s'adoucit dans les dernières lueurs. Un chariot antique, aux roues pleines et massives, conduit par deux bœufs à la gueule baveuse, est arrêté, lourdement chargé de la récolte du foin, sur le seuil de la maison rustique.

Le serviteur fait encore un dernier effort pour arrêter les animaux à l'aspect pesant, fatigué.

En avant, le père de famille, la figure tendrement souriante, malgré le rude labeur de la journée, embrasse son petit garçon qu'il tient sur le bras gauche. Une fillette, les cheveux dénoués, s'élance à son cou, veut partager les caresses paternelles.

L'homme, les jambes écartées, l'aiguillon dans la main droite à terre, supporte cet assaut en une attitude naturelle. Mais son regard va droit à sa jeune épouse assise, avec un bébé endormi sur ses genoux. Les bras nus, la poitrine découverte, sa longue chevelure tombant sur ses épaules, elle fixe avec douceur son mari aimé dont elle semble attendre le baiser du retour si désiré.

Derrière elle, se tiennent les grands parents et un autre garçon, la figure heureuse, les yeux dirigés vers le nouveau venu.

Pendant qu'il coupait la moisson, sa famille ne restait pas inactive. Elle s'occupait du ménage, pratiquait l'économie domestique. La mère prodiguait sa tendresse à son nourrisson, disait un mot aimable, conseillait ou réprimandait les autres enfants soumis à la surveillance, à la direction des vieux parents pleins d'attachement pour eux. Ne fallait-il pas que le chef de famille trouvât en rentrant le repos et la nourriture qui devaient lui donner de nouvelles forces?

La physionomie de tous ces êtres dit la bonne entente, la cordialité qui les unit.

Les enfants sont souriants de bonheur. Les parents, malgré leurs traits ravagés par les durs travaux d'autrefois ont une douce expression de résignés, de courageux. Ils ont une attitude digne, consciente du lourd labeur quotidien qui incombe à ce fils, leur unique soutien.

Le grand espace, aux champs ingrats, le coin de l'habitation primitive, l'habillement, les accessoires, sont les témoins d'une vie précaire, au jour le jour. Le père, musclé, solide, semble accomplir machinalement sa tâche, son devoir naturel. Les jours, les ans, la fatigue auront raison de lui, en feront un corps débile semblable à celui des grands parents qui demeurent maintenant au foyer, sans grande utilité.

Dans leur attitude muette et profonde, ils ressemblent à des personnages bibliques. Le vieux, barbe blanche, la tête recouverte, le corps complètement enveloppé, appuie ses deux mains amaigries sur un long bâton. Sa femme, assise sur un banc à côté de son petit-fils, le bras droit appuyé sur l'épaule droite de l'enfant, semble plaindre le courageux père de famille. Ils ont accompli leur cycle de labeur pour élever leur enfant.

C'est son tour aujourd'hui à donner le pain quotidien, à les protéger contre les rigueurs de la température.

Assistance mutuelle, partage des peines et des malheurs sous le même ciel, sous le même toit, telle est la règle de conduite, l'obligation qui s'impose à chaque membre de la famille.

Les enfants nombreux sont la distraction et la joie. Ils ont le sourire qui encourage, qui rend plus fort pour supporter les fatigues, les vicissitudes de la vie rustique si dépendante des hasards de la température. Leurs jeux, leur activité bruyante égayent le paysage un peu rude. Aux heures chaudes, tièdes ou ensoleillées, la famille vient s'asseoir au seuil de la demeure, faite de terre battue ou de pierres plates.

Les regards s'intéressent aux choses environnantes, au vol des oiseaux, aux aspects changeants des ciels et des terres cultivées. Ils suivent au loin la silhouette mouvante du père

occupé aux champs. Et les heures passent ainsi au milieu du travail domestique, quelquefois distrait par un spectacle de nature, par le hasard des choses.

Cette grande étendue, sous un ciel d'automne clair, mouvementé, comme à l'approche du couchant, dit aussi le bonheur de la vie des champs si enviée des anciens, si délaissée de nos jours. Vie de liberté, d'indépendance absolue qui rend l'homme son propre maître et lui permet de guider ses travaux, son repos à sa convenance, en tenant compte des moments propices, à chaque saison.

Ce bonheur champêtre, traduit par le tableau *La Famille*, me rappelle les curieuses recommandations adressées au laboureur, par Hésiode, dans son admirable livre : *Les Travaux et les Jours*. Ces préceptes remarquables, émanés du pasteur sur l'Hélicon, prouvent que ce poète adorait la tranquillité des campagnes. « O Persès ! dit-il, grave bien ces conseils au fond de ton âme : que l'envie, joyeuse des maux d'autrui, ne te détourne pas du travail. Ne regarde pas les procès d'un œil curieux et n'écoute pas les plaideurs sur la place publique. On n'a que peu de temps à perdre dans les querelles et dans les contestations lorsque, pendant la saison propice, on n'a point amassé pour toute l'année les fruits que produit la terre et que prodigue Cérès.... Travaille si tu veux que la Famine te prenne en horreur et que l'auguste Cérès, à la belle couronne, pleine d'amour envers toi, remplisse tes granges de moissons. La Famine est toujours la compagne de l'homme paresseux. »

Tout serait à citer de ces sages conseils qui s'adressent aussi bien à l'agriculture qu'à la famille. « Agis toujours avec prudence. L'occasion en toute chose est ce qui vaut le mieux, dit-il encore. Conduis une épouse dans ta maison, quand tu n'auras ni beaucoup moins, ni beaucoup plus de trente ans : c'est l'âge convenable pour l'hymen. Que ta femme soit nubile depuis quatre ans, et se marie la cinquième année. Epouse-la vierge, afin de lui apprendre des mœurs chastes. Choisis surtout celle qui habite près de toi. Examine attentivement tout ce qui l'entoure, pour que ton mariage n'excite pas la risée de tes voisins. Car s'il n'est pas pour l'homme un plus grand bien qu'une vertueuse femme, il n'est pas un plus cruel fléau qu'une femme vicieuse qui, ne recherchant que les festins, brûle sans flambeau l'époux le plus vigoureux et le réduit à une vieillesse prématurée. »

Il me paraît superflu d'en dire davantage sur la famille après Hésiode qui sut si bien établir des règles de conduite pour la vie.

DÉSIRÉ LOUIS.

DEUX SONNETS
de
MIGUEL DE CERVANTÈS

A la mémoire des trois mille Espagnols morts aux combats de la Goulette et du Fort de Tunis (1574).

I

Le sonnet de la Goulette

Heureux esprits, captifs délivrés par la mort,
Pour les œuvres du bien que vous fîtes sur terre,
Vous qui, du plus profond de ce val de misère,
Au plus haut point des cieux montâtes dès l'abord ;

Vous qui de votre chair exerçâtes l'effort,
Votre âme consumant d'honneur et de colère,
Qui, mêlant votre sang avec le sang contraire,
Teignîtes la mer proche et le sable du bord ;

A vos bras, dont trop tôt la force fut ravie,
Ce n'est point la valeur qui manqua, c'est la vie :
Bras vaincus, qui pourtant furent victorieux.

Entre le fer sanglant et la muraille noire,
Votre chute vous vaut — ô retour merveilleux ! —
Le renom dans ce monde et dans le ciel la gloire.

II

Le sonnet du Fort

De ces murs écroulés, des créneaux de ces tours,
Du milieu de ces rocs dénudés et sauvages,
Trois mille âmes, fuyant les terrestres servages,
Vivantes, ont monté vers de meilleurs séjours.

Héroïques soldats, sans espoir ni recours,
Ils raidissaient leur force en d'inutiles rages,
Quand, à la fin, le nombre accablant les courages,
Leur vie a par le glaive achevé son beau cours.

Le voilà donc, ce sol impie et déplorable,
A nul autre en malheurs égal ou comparable
Dans les siècles présents, dans les siècles passés !...

Mais de son âpre sein, mais de ses flancs infâmes,
Jamais plus nobles corps ne se seront dressés,
Jamais n'auront au ciel monté plus nobles âmes !

AUGUSTE DORCHAIN.

COUVRE-PIED EN DENTELLE DU LIT D'APPARAT
DE LOUIS XIV

Nous avons publié dans notre numéro du 15 décembre 1897 un article sur le couvre-pied du lit d'apparat de Louis XIV. Il y a lieu de rétablir ainsi qu'il suit une phrase dont le sens s'est trouvé altéré par l'omission de quelques mots :

« De l'avis de M. Bart, dont l'opinion a toute « autorité en la matière, ce couvre-pied dut « être exécuté par les plus habiles dentellières « de l'époque, à la demande des princesses de « la famille royale, vers 1682 ».

MOUSSAH

Mon père était meunier, comme mon grand-père et comme tous mes parents. Le métier tenait de famille : tous les Riquet possédaient des moulins — grands ou petits — dans le bon pays normand.

Notre moulin s'appelait le Grand-Riquet parce qu'il était le plus important de la contrée. Il semblait que notre farine était plus fine et plus blanche que celle obtenue par les autres meuniers, car on nous apportait le blé moissonné à plusieurs lieues à la ronde.

Aussi, sans cesse, tournait en chantant la



Le moulin du Grand-Riquet.

roue du Grand-Riquet. Toute mon enfance fut bercée par la cantilène monotone et douce de l'eau et des vannes. A tous mes souvenirs se mêle le tic-tac du vieux moulin, si vieux que ses murailles tremblaient lorsque, aux jours d'orage, la rivière débordée heurtait la roue avec plus de violence.

Mon vieux moulin! Depuis longtemps tu n'existes plus. On a démoli tes murs moussus, détruit ta roue joyeuse et vaillante pour construire à ta place quelque paresseuse et banale villa. Cependant tu chantes toujours en mon souvenir l'humble chanson d'autrefois. Mon vieux moulin! Que ne donnerais-je pas pour respirer encore la bonne odeur de farine qui flottait partout entre tes murs et pour pouvoir, comme au temps de mes dix ans, suivre d'un regard rêveur les remous scintillants de la brave rivière qui depuis tant d'années mêlait sa chanson à ta chanson...

Le Grand-Riquet était situé hors du village, à plusieurs kilomètres des dernières maisons. Nous menions une vie très retirée, ne voyant guère que les garçons de ferme et les charretiers qui nous apportaient le blé à moudre.

Mon père était de nature renfermée et il nous parlait rarement à mes frères et à moi. Ma mère — je la vois avec son visage pâle et son douloureux sourire de poitrinaire — était trop faible pour s'occuper du moulin. Tandis qu'une épaisse servante et deux manœuvres aidaient mon père dans sa rude besogne quotidienne, elle vaquait aux soins du ménage, s'arrêtant parfois, harassée, pour lire pieusement quelques pages dans un vieux paroissien gonflé d'images de sainteté. Mes frères, plus âgés et plus exubérants que moi, s'en allaient dès le matin à l'école et n'en revenaient guère avant la nuit. J'étais d'un caractère contemplatif assez peu ordinaire chez un petit garçon comme moi; je passais mes journées à rêver et écouter la chanson du moulin. Mon père me rudoyait parfois en me reprochant ma paresse, mais ma mère l'apaisait en lui disant de sa voix douce :

— Voyons, Pierre, il est si jeune, si jeune....

Je me souviens du tendre regard dont elle m'enveloppait après avoir prononcé ces paroles. Elle m'aimait plus que ses autres enfants, parce que j'étais le dernier venu et que mes frères l'effrayaient un peu avec leurs manières de grands garçons sauvages et tapageurs.

J'étais très jaloux de l'affection maternelle; aussi fus-je désagréablement surpris lorsqu'un soir, en rentrant d'une escapade dans la prairie voisine du moulin, j'aperçus ma mère tenant sur ses genoux un enfant qui paraissait dormir à poings fermés.

Mon père se tenait debout devant elle, dans une attitude méditative.

A ma curiosité, se mêla un sentiment de dépit. Que venait faire chez nous ce petit étranger, et de quel droit prenait-il une place qui, malgré mes six ans bien sonnés, me semblait ne pouvoir appartenir qu'à moi?

J'en étais là dans mes réflexions, lorsque l'enfant agita les bras et ouvrit les yeux.

— Quel âge lui donnes-tu? demanda mon père d'une voix brève.

— Guère plus de deux ans.

— C'est du propre! Abandonner des moutards de cet âge-là, en plein air, par ce temps de chien!

On était en automne et une bise, aigre déjà, entraînait les feuilles mortes dans une sarabande folle autour des grands arbres du jardin.

Ma mère ne répondit pas : elle embrassait le « nouveau », longuement. Ah! je le voyais bien, elle l'aimait déjà, ce petit intrus! Le fait est que c'était un bel enfant, mais d'une beauté originale qui m'intriguait.

— Pour sûr, dit mon père, ce petit-là n'est pas Normand. Regarde ces yeux noirs et ce teint bronzé....

Moi, je songeais... Et je me rappelais une histoire, une très longue histoire que ma mère nous avait lue quelque temps auparavant et dans laquelle on parlait aussi d'un enfant abandonné. Oui, oui, je m'en souvenais bien... Il s'agissait d'un petit marquis enlevé par des bohémiens puis laissé nu et presque mourant à la porte d'une ferme isolée. Après bien des aventures, l'enfant était reconnu par sa mère qu'un monstrueux personnage persécutait depuis longtemps... L'éternel et banal roman-feuilleton!

Ma mère y pensait comme moi, car elle dit à mon père :

— C'est peut-être bien un petit riche qu'on viendra nous réclamer un jour en nous donnant une belle fortune — de quoi pouvoir faire rebâtir le moulin!

— Des bêtises! fit mon père en haussant des épaules. Comme dans ton roman, n'est-ce pas? Tiens, ma pauvre Annie, tu es par trop simplette pour ton âge. Une fortune! Si tu crois... Mais ce n'est pas tout ça. Puisqu'il est là, ce p'tiot, il faut le conserver et le soigner jusqu'au jour où on viendra le rechercher... si on vient! Moi, je vais voir au moulin.

Et il descendit.

***

Alors je m'approchai et demandai :

— C'est donc vrai, il reste avec nous?

— Mais certainement, répondit ma mère. Et pour satisfaire ma logique enfantine, elle ajouta : — Où veux-tu qu'il aille, tout seul, dans la nuit? Il est trop petit, il ne sait pas...

Je répétai gravement, convaincu :

— C'est vrai, il ne sait pas.

Pendant ce dialogue, le « nouveau » fixait sur moi ses grands yeux noirs et brillants. Quand il vit que je l'observais, il eut un sourire, un bon sourire de petit camarade, et je fus désarmé.

Je l'embrassai à mon tour, ne pensant plus à lui en vouloir d'être venu se placer entre ma mère et moi.

Tout à coup, il s'élança violemment en avant et il manqua d'échapper aux bras qui le maintenaient.

— Moussah! s'écria-t-il d'une voix suppliante. Moussah!

— Que dit-il? fit ma mère en le ramenant contre sa poitrine. Moussah? Qui çà, Moussah?

Une expression de colère se peignit sur le visage de l'enfant et, par deux fois, il répéta cet appel incompréhensible.

Il allait pleurer, lorsque ma mère, pressentant ses larmes, redoubla de câlineries et lui fit oublier la cause de son chagrin.

Elle me raconta alors comment mon père avait trouvé l'enfant étendu sur la vieille pierre de meule qui gisait près de la porte du verger. Comme toutes les femmes, ma mère était romanesque. Il y avait dans cet abandon d'enfant un mystère qu'elle s'efforçait d'éclaircir en songeant au roman-feuilleton lu et relu tant de fois.

— Sûrement, disait-elle, c'est un petit riche... un fils de comte ou de marquis. Son linge est fin et tout bordé de dentelles.

C'était une fille de chouans et elle avait le respect des titres nobiliaires.

— Un fils de grande famille!... Il nous faudra bien le soigner — n'est-ce pas? fit-elle en me regardant.

Bien le soigner! J'oubliai que quelques minutes auparavant j'avais embrassé le « nouveau ». Bien le soigner! Cela ne voulait-il pas dire que lui seul serait choyé, câliné, qui sait? aimé, et que moi... Ah! par exemple!

J'allais répondre — qu'allais-je répondre? — lorsque pour la seconde fois mon regard rencontra le sien. Il y avait dans ces yeux noirs et profonds un je ne sais quoi de prenant, de charmeur qui fit subitement tomber ma colère. Non, vraiment, je ne pouvais lui en vouloir à ce petit, qui paraissait si petit à un grand garçon de six ans comme moi?

Et je répondis, bien sincèrement :

— Oui, m'man, il nous faudra bien le soigner...

***

Mon père accomplit les formalités exigées par la loi en pareil cas et le « nouveau » entra dans la famille.

On décida de l'appeler Moussah, comme cette personne inconnue qu'il ne cessait d'appeler ardemment.

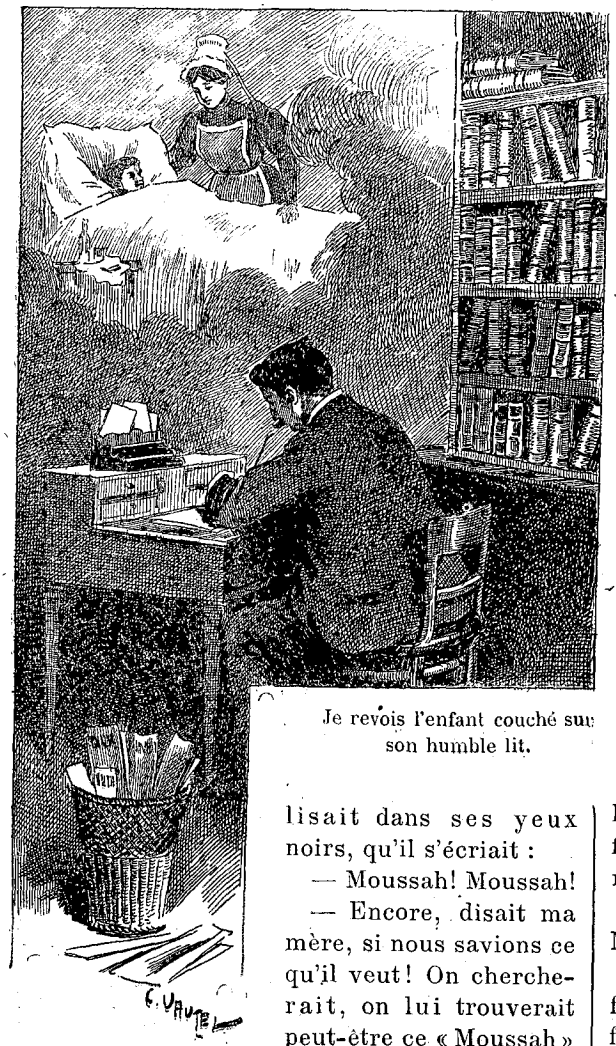
Moussah! Moussah!... j'entends encore ces syllabes mystérieuses que l'enfant persistait à prononcer tantôt avec une expression de prière, tantôt avec une sorte de fureur. Moussah! Moussah! Et, à ces mots, dont l'accent résonne toujours en moi, se mêle la monotone chanson du moulin qui, sachant sans doute que la famille s'était agrandie, travaillait plus vaillamment que jamais.

Toute la journée, Moussah s'épuisait en appels éperdus. Rien ne pouvait le distraire, lui faire oublier l'objet de sa tristesse ou de sa colère. La nuit, parfois, lorsque la roue du moulin cessait enfin de tourner et que, seule dans le silence, la cantilène murmurante de l'eau montait jusqu'à moi, j'entendais le même appel suppliant : Moussah! Moussah! et cette angoisse de tout petit me paraissait si douloureuse que j'en avais presque envie de pleurer.

— Non, disait ma mère, il ne sera jamais de la famille. Nous aurons beau faire, beau l'aimer... Il y a quelque chose entre lui et nous. Il n'oubliera pas...

— Bah! répondait mon père, dans quelques mois, il ne pensera plus à ce « Moussah »; on lui donnera un autre nom et il sera comme les autres, un bon et brave Riquet, qui se blanchira la peau et les cheveux avec la farine de notre moulin. Tu verras...

Mais les semaines passaient et l'enfant n'oubliait pas. Ses appels restaient aussi fréquents et c'était avec un morne découragement qu'on



Je revois l'enfant couché sur son humble lit.

lisait dans ses yeux noirs, qu'il s'écriait :

— Moussah! Moussah!

— Encore, disait ma mère, si nous savions ce qu'il veut! On chercherait, on lui trouverait peut-être ce « Moussah » auquel il tient tant.

Hélas! son passé était pour nous une nuit obscure dans laquelle nous ne pouvions rien lire! D'où venait-il, comment s'appelait-il?... Rien ne pouvait nous l'apprendre. Et tout cet inconnu enveloppait l'enfant d'un mystère qui nous effrayait un peu.

Moussah! Moussah! Dans mon imagination, ces mots ne pouvaient s'adresser qu'à un être extraordinaire, fantastique, et j'avais peur, la nuit, lorsque l'enfant lançait son cri dans l'épais silence, de voir surgir de l'ombre, tout à coup, quelque personnage étrange et menaçant.

* * *

Cependant Moussah dépérissait à vue d'œil. Ses yeux s'emplissaient d'une indéfinissable mélancolie. Quand je les regardais de près, il me semblait y découvrir des horizons lointains, des paysages merveilleux pleins de toutes ces choses magnifiques dont j'avais parfois entendu parler et qu'avec le fervent désir d'inconnu qui gît au fond des jeunes cœurs, j'aspirais à voir, ardemment. Oh! ces yeux d'exilé, quels mirages j'y découvrais, et que tout cela était donc loin, loin de notre vieux moulin!

Les joues de Moussah se creusaient, ses mains devenaient diaphanes. Toute la journée il restait étendu dans le lit que je lui avais cédé pour partager celui de mon frère aîné.

Ma mère disait :

— Le pauvret n'ira pas loin. Il ne peut vivre, cela se voit bien, pardi!

Et lorsqu'on se penchait sur ce petit visage morne, on entendait un souffle si faible, si faible, et on comprenait, à peine :

— Moussah! Moussah!

Mon père hochait de la tête et répétait :

— Il s'en va... je le vois bien maintenant. Pourtant, il ne lui manque rien; on le soigne, on le dorlote... Mais voilà, c'est si fragile ces enfants de riches! Parlez-moi des petits paysans : ça tient à la vie, ça s'y cramponne. Enfin!

On fit venir un médecin qui avoua ne rien comprendre à la maladie de Moussah.

— C'est de la faiblesse, dit-il pour en finir. Donnez-lui des fortifiants.

Mais Moussah ne voulait rien manger. Il restait immobile, les yeux grands ouverts et — qui sait ce qui se passe dans ces petites âmes? — tandis que la plainte de l'eau prisonnière et des vannes montait jusqu'à lui, berceuse et douce, peut-être rêvait-il à l'autrefois, aux là-bas ensoleillés qu'il ne devait plus revoir.

Et toujours, toujours ces mots : « Moussah! Moussah! » revenaient sur ses lèvres pâles.

Pour le guérir, ah! point n'était besoin de fortifiants ni de médicaments prétentieux, il fallait lui donner *cela*, cette chose que nul d'entre nous ne pouvait connaître. On restait impuissant devant ce petit lit d'agonie. Qu'importaient notre amour et nos soins à cet enfant qui, sans doute, se souvenait d'une autre sollicitude et d'une autre tendresse.

Et, lentement, Moussah se mourait. Chaque jour, elle diminuait, la tremblante flamme de vie qui éclairait ses grands yeux noirs.

Les années n'ont pas effacé ces choses de ma mémoire. Je revois l'enfant couché sur son humble lit aux draps rudes, les mains inertes, les yeux perdus... Et ce souvenir ne se sépare pas de celui de l'éternelle mélopée du moulin, sorte de trame sur laquelle se brodaient alors toutes mes joies et toutes mes tristesses.

Moussah est mort un matin de décembre qu'endeuillait un brouillard opaque et glacé. Depuis plusieurs jours, il n'avait desserré les

lèvres que pour prendre un peu de lait. A quoi cela lui eut-il servi d'appeler encore? Il avait dû sentir que tout était fini et que maintenant Moussah ne viendrait plus.

Pauvre petit Moussah! Tu es parti en emportant ton secret, et sans doute aussi l'espérance qu'enfin tu allais retrouver, bien loin de nous, dans quelque pays d'azur et de clarté, l'être adoré si longtemps attendu...

CLÉMENT VAUTEL.

EN PASSANT
(A REMIREMONT)

Jamais on ne dira assez combien la fine et cordiale ville de Remiremont est digne d'amour. Son étrange église, toute hantée par des anges, soutenue par des colonnes tendues de marbre noir, ses maisons à pignons, ses épaisses arcades, ses ruelles enchevêtrées comme des coupe-gorges où on n'exercerait plus, ses larges rues, constamment traversées par un flot lustral, forment un ensemble d'irrésistible attrait.

— Hé, quoi, voyageur, tu peux partir?

— Oui, mais il y a toujours une part du cœur qui reste à Remiremont, ou tout près.

Les souples montagnes, tantôt blanches comme des fantômes vierges, tantôt blondes et verdissantes, tantôt couronnées de pourpre et d'or sublimes, sont un écrin gigantesque dont on n'explore jamais assez les replis.

Récemment, j'ai trouvé un bijou de bonté, de dévouement, d'hérédité mystérieuse : c'est le pain de pitié.

Dans les rues de Remiremont, des enfants passaient par bandes, jeunes Lorrains aux cheveux couleur de poussière mouillée, aux yeux clairs, à la bouche volontiers close. Ils portaient des branches, dépouillées de feuilles et fourchues. A chaque pointe était fixé un petit pain rond.

La distinction enviée était d'avoir la branche la plus haute, la plus fourchue, la plus chargée de pains.

Tous ces menus porteurs de pains de triomphe venaient d'un lieu mystérieux qu'on appelle la *léproserie*.

A quelque distance de Remiremont, dans une gorge un peu sombre et toujours charmante, il y avait jadis un refuge destiné aux lépreux, ces misérables êtres, jetés hors de l'humanité, dont ils étaient l'horreur.

Redire les ravages du mal incurable, à quoi bon? N'ajoutons pas aux maux la description qu'on en peut faire.

Le bon Joinville écrivait en tressaillant :

« Leur chair quittait leurs os comme haillons fangeux ».

Puis il laissait tomber sa plume.

Pourtant, il fallait nourrir ces vivants cadavres. Pour éviter la contagion, on déposait à certains jours, sur des pierres déterminées, un certain nombre de pains, et l'on s'enfuyait.

Aujourd'hui, dans la pure vallée de la Moselle, parmi les montagnes fraîches, la lèpre n'existe plus. La léproserie seule existe encore.

Il est conservé également, l'usage de mettre, à certains jours, des pains sur les pierres d'autrefois. Les enfants vont les y reprendre afin de les fixer aux branches fourchues.

Certes, en voyant le joyeux et touchant cortège, on pourrait se demander si une seule de ces âmes naissantes possède l'intelligence exacte du symbole. Non! pas une seule sans doute. Mais qu'importe? Les idées éternelles s'effacent. Les sentiments se perpétuent. C'est ainsi que se forme l'âme des nations.

Il y a des arbres dont le tronc est composé de ce qui reste des feuilles. Ainsi, ils grandissent vers le ciel, en superbe témoignage des printemps écoulés. Dans les vestiges durcis dont leur tronc est formé, on ne reconnaîtrait guère les palmes élancées et flexibles d'autrefois. Il ne demeure qu'un tissu de fibres solide, où la sève circule. De même, dans nos cœurs, il y a maints souvenirs qui échappent à notre conscience, mais qui constituent, par leur inconsciente complexion, la qualité de notre vie sociale.

Saluons ces petits Lorrains qui continueront une tradition de délivrance, et rompons avec eux ces pains de tendre pitié.

ÉMILE HINZELIN.

ALPHONSE DAUDET

Celui qui devait devenir plus tard un des plus grands romanciers de ce siècle, ne fut d'abord qu'un modeste petit conteur. Tout frais débarqué dans la grande ville, dépaysé sous un ciel qui n'était pas le sien, Alphonse Daudet, encore grisé de son soleil et du parfum de ses collines bleues, éprouva le besoin de nous dire les souvenirs de la terre natale. Ses premières pages, toutes de fantaisie et de lumière, furent inspirées, peut-être, par de la nostalgie.

Avec les *Lettres de mon moulin*, ce fut tout de suite la perfection dans un genre où d'autres se fixèrent avec succès. Le débutant se montra d'emblée l'égal des meilleurs dans l'art de dire des riens avec une grâce exquise.

Paul Arène passa sa vie à nous raconter ses flâneries et ses rêves au pays de Provence; cela lui a suffi pour prendre une place dans les lettres françaises à côté de Guy de Maupassant, le roi des conteurs.

Alphonse Daudet ne se borna pas à nous chanter les horizons roses, les farandoles et les oliviers pleins de cigales. Son vieux moulin désemparé lui parut un jour une villégiature monotone : le curé de Cucugnan, le petit sous-préfet vautré dans l'herbe, les vieux qui sommeillent recroquevillés sur leurs chaises, dans la bonne senteur du thym et de la bergamotte, le père Gaucher qui se grise, la chèvre qui s'échappe dans la montagne où sont les loups, tout cela n'était pas toute l'humanité. Pour un écrivain qui a de l'imagination et de la tendresse, il y avait autre chose à faire que d'écrire de riants petits tableaux. Au lendemain de la guerre, Daudet se réveilla de ses nonchalances ensoleillées. Ses *Contes du Lundi* palpitèrent de patriotisme et d'émotion.

Ce n'était déjà plus le poète qui s'amuse et

charme, mais l'écrivain qui vibre et remue.

Alors s'ouvre pour Alphonse Daudet la voie où d'année en année il marchera triomphant. Le conteur qui rit fait place au romancier qui observe. Voici venir la série des livres où la vie est étudiée par un philosophe d'humeur tendre, où se dressent des types dont le réalisme n'exclut pas la fantaisie : le *Petit Chose*, *Jack*, *Fromont jeune et Risler aîné*, le *Nabab*, les *Rois en exil*, *Numa Roumestan*. Quels trésors de sensibilité, de grâce et de pitié! Et quel style incomparable, fait de clarté et de musique! Le réalisme d'Alphonse Daudet, sa passion de la vie et de la vérité qui, dans *Sapho*, éclatent si puissamment, ne l'attirent jamais dans la boue : il se penche sur les misères sans se salir. Son ironie n'est jamais sombre ni grincheuse; on sent qu'il est bien du pays du gai soleil.

Un jour, comme pour faire trêve aux romans d'analyse et d'observation où désormais il se complaît, Alphonse Daudet se délasse en un vaste éclat de rire. Il crée *Tartarin*, ce type extravagant dont on a voulu faire une satire, Tartarin le hâbleur, l'impétueux, l'encombrant. Tous les travers, tous les ridicules et aussi quelques qualités de l'homme du Midi, le romancier les réunit dans un même personnage inoubliable, presqu'homérique; et cela nous vaut un chef-d'œuvre. Cette création a longtemps servi d'armes à ceux que le tempérament méridional agace : ils ont voulu voir dans cette exubérante fantaisie comme une amende honorable de l'auteur né à Nimes et à peu près Provençal.

Je sais bien, pour le tenir d'Alphonse Daudet lui-même, combien c'est peu la vérité. Le chantre de Tartarin n'a jamais eu l'intention de ridiculiser ses compatriotes, et l'histoire des Tarasconnais féroces et vindicatifs est une légende à dormir debout. Daudet, même en son ironie blagueuse, ne fut jamais un Méridional ingrat: il aima toujours de son pays le parler sonore, le geste tumultueux; les félibres qui trouvèrent si souvent sa porte ouverte, en savent quelque chose, eux qui songèrent un jour au père de Tartarin pour présider leur cour d'amour.



Alphonse Daudet.

N'a-t-on pas aussi reproché à Alphonse Daudet d'avoir, dans ses romans les meilleurs, témoigné de l'ingratitude? On a dit que dans le *Nabab*, dans les *Rois en exil*, dans *Numa Roumestan*, dans l'*Immortel*, dans l'*Évangéliste*, le romancier oublia facilement les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié et fit revivre des personnages dont la mémoire aurait dû être respectée. Et je crois bien que cette critique attribue à l'écrivain des malices exagérées. Comme Molière, Alphonse Daudet prenait son bien où il le trouvait, et ses types les plus réussis furent ceux dont le modèle lui était familier.

Il y a quinze ans, un mal vint le surprendre qui aurait pu altérer ce caractère tout d'affabilité et de séduction : en pleine gloire, en pleine jeunesse, alors que la vie lui souriait dans le succès de ses œuvres et dans les joies de son foyer, il se sentit irrémédiablement frappé. Au milieu des plus affreuses douleurs, Alphonse Daudet garda la sereine impassibilité d'une grande âme. Son cœur restait jeune dans un corps martyrisé. Cette tête jadis belle comme celle d'un dieu triomphant ressemblait à celle d'un Christ douloureux; seuls, les yeux avaient encore leur flamme, comme un reflet de ce qui vivait toujours dans la pauvre enveloppe usée.

Henri Heine, qui fut atteint du même mal et souffrit comme Daudet les pires tortures, n'eut pas le courage de contenir sa colère révoltée. Ses dernières œuvres, belles quand même, respirent l'amertume et la haine : le malade blasphème, en des vers indignés, et la terre et les cieux. De Daudet, il ne nous reste pas une page irritée. Même en écrivant la *Doulou*, ce livre qu'un fils pieux nous donnera demain, il avait encore, j'en suis sûr, cette même tendresse pour les êtres et les choses, ce même amour de la vie dont débordent ses livres écrits aux jours heureux.

CH. FORMENTIN.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

ABRAHAM GRAPHEUS



ABRAHAM GRAPHEUS. — Musée d'Anvers. — Portrait par Cornelis de Vos. — Gravé par Jarraud.

Les visiteurs du musée d'Anvers s'arrêtent toujours avec surprise devant ce curieux portrait. Beaucoup sont un peu interloqués de la singulière physionomie de ce bonhomme, et de son plus singulier accoutrement.

Nous avons entendu les plus bizarres réflexions de la part des touristes et des badauds.

Le plus souvent les visiteurs disaient: « C'est un orfèvre ». D'autres : « C'est un domestique ». Certains même : « C'est un fou ». Or le digne et excellent Abraham Grapheus, messager de la Corporation de saint Luc, ne fut ni un fou, ni un orfèvre, ni un domestique.

Nous venons de dire tout d'une traite son vrai et unique titre. Pendant près de quarante ans, Abraham Grapheus le Vieux, rendit, dans les fonctions de « Messager » les services les plus dévoués à la puissante corporation. Entre autres attributions, il avait celles — et l'on voit qu'il les considérait comme des plus im-

portantes, puisqu'il s'est fait peindre ainsi — de garder et d'entretenir les magnifiques orfèvreries qui constituaient un des trésors et une des gloires de la gilde : les prix qu'avait remportés la corporation de saint Luc dans les concours avec les autres corporations artistiques et littéraires. Avoir la garde de ces trophées, c'était en quelque sorte être un porte-drapeau.

Ainsi voyez quelle importance le sentiment de sa mission a donnée au vieux Grapheus, de quelle gravité, de quelle autorité est empreinte sa physionomie. Ce sont là des choses dont il nous est difficile de nous rendre compte aujourd'hui dans notre société démocratique et dépourvue de vrai cérémonial. Dans les fêtes sociales, il n'y a plus rien de semblable à l'étiquette des anciennes corporations. L'huissier dans un ministère, le suisse dans une église, sont des domestiques. Ils n'attachent guère d'importance à leurs fonctions et elles n'en ont pas.

Au contraire, dans les gildes, de saint Luc ou autres, tous avaient à cœur l'éclat de la Société, sa fière tenue, tous collaboraient à l'œuvre commune. Les syndics, messagers, et tous autres dignitaires de tout rang, étaient d'actifs, riches et influents personnages.

Notre Abraham Grapheus a, sur la poitrine, des médailles, plaques, insignes ; ce sont des parchemins d'orfèvrerie, si l'on peut parler ainsi. Pour un gouailleur parisien, ce serait « de la ferblanterie ». Mais cet esprit-là fait long feu devant un beau portrait comme celui-ci, et nous aurions peut-être tort de nous faire gloire de notre dédain de l'étiquette et de la tenue. Le Messager a noué par dessus son pourpoint, un tablier d'étoffe grise ; sur le bras, il porte une blanche serviette avec laquelle il manipulera, entretiendra nettes, les superbes coupes d'or ou de vermeil.

Je ne sais pourquoi, mais cette image m'apparaît comme quelque chose de plus qu'un simple portrait d'un vieux fonctionnaire blanchi dans l'exercice de ses fonctions. Elle me semble donner une leçon de fierté, d'enthousiasme, de prise au sérieux de la situation dignement conquise par une vie exemplaire, un zèle sans relâche au service d'une corporation.

Tous les admirables tableaux de Franz Hals au musée de Harlem, ces truculents banquets où boivent et mangent de fiers et gais cavaliers en atours de guerre et de fête, ont cet accent d'enthousiasme. Un passant vulgaire regarde et n'y voit que des ripailles, un esprit réfléchi et élevé y voit des célébrations. La toile de Cornelis de Vos offre moins d'entrain, mais autant de conviction.

D'ailleurs le maître flamand qui nous a laissé ce portrait, entre bien d'autres, était un peintre sage, pondéré, doué de plus d'application que de verve. Mais quel beau peintre, cependant!

Cornelis de Vos peut être étudié à fond quant à l'œuvre et quant à la personne. L'œuvre est nombreuse dans les musées flamands, et de la personne il nous a laissé lui-même un document large et précieux : avec son propre portrait entouré de sa famille. Flamand par excellence, il est grave et bon vivant, sérieux et affable. Sa bonne femme, en beaux ajustements, ample collerette, corsage guindé, manchettes de dentelles, jupe de moire, est assise près de lui, très heureuse, très fière, mais sans la moindre arrogance. C'est étonnant que les deux époux ne se tiennent pas par la main. Mais ils ont un charmant et double trait-d'union, deux fillettes, dont l'une est debout, l'autre sur les genoux de son père. Intérieur riche et confortable, cela va sans dire.

D'ailleurs Cornelis de Vos faisait bien ses affaires. Il était achalandé et consciencieux. Apparenté à d'importantes familles artistiques (il était beau-frère du grand peintre d'animaux Sneyders), il était en excellentes relations avec Rubens. L'on conte que le chef de l'école flamande du dix-septième siècle, lorsqu'on venait lui demander un portrait et qu'il avait trop de besogne, renvoyait les solliciteurs à Cornelis de Vos : « Allez vous faire peindre par lui, disait-il, c'est un autre moi-même ».

Pourtant il y a de grandes différences entre les deux artistes.

Du reste c'est encore la très belle époque de la peinture flamande (Cornelis de Vos vivait de 1585 à 1651), l'époque où la tradition technique des admirables primitifs n'était pas perdue, et où l'esprit moderne s'affirmait vigoureusement.

Le *Portrait d'Abraham Grapheus* nous a appartenu un moment... par droit de conquête, ainsi qu'en témoignait le petit papier suivant : « Nous, 22 thermidor, l'an II de la République Une et Indivisible. Nous, Barbier, lieutenant d'hussard, et Léger, adjoint aux adjudants généraux nommés par les Représentants du peuple pour la recherche des peintures et sculptures dans les pays conquis, reconnoissons avoir enlevé deux tableaux des salles de l'Académie : un portrait de Devos, et l'autre une Sainte Famille par Rubens ».

Ce n'est pas tout. Les pièces d'orfèvrerie représentées par Cornelis de Vos, furent, avec bien d'autres, livrées aux Français en paiement d'une contribution de guerre frappée sur la ville d'Anvers en 1794 et impitoyablement fondues, converties en monnaie.

Heureusement le vieil Abraham Grapheus était mort depuis bien longtemps et il ne put deviner cette humiliation qui, s'il l'eût prévue, eut sans doute abrégé ses jours. Le tableau fut restitué à la Belgique en 1815 ; mais les orfèvreries sont loin. C'est une des supériorités évidentes de l'art sur l'argent.

JACQUES VERNAY.

LES PYGMÉES DE L'AGE DE PIERRE

La science a depuis longtemps fait justice de la légende des géants. Il ne fallait pas de longues recherches pour constater que les ossements gigantesques où l'imagination populaire croyait reconnaître les restes des Titans qui avaient essayé d'escalader le ciel n'étaient pas autre chose que les débris de quelque mammouth ou de tout autre animal préhistorique.

La question des Pygmées a donné lieu à plus de controverses. De loin en loin le hasard amenait la découverte du squelette d'un homme de très petite stature; mais suivant l'opinion la plus accréditée, cette insuffisance de taille devait être attribuée à un caprice de la nature et à un défaut de développement normal particulier à l'individu plutôt qu'aux caractères distinctifs d'une race.

Les découvertes de Krapf, de Schweinfurth, de Stanley avaient déjà fortement ébranlé cette doctrine. Les plus célèbres des explorateurs qui s'étaient avancés jusqu'au centre du continent noir avaient rencontré sur leur passage des tribus de nains. Du moment où des peuplades de Pygmées existaient encore de nos jours en Afrique, il paraissait assez vraisemblable que les ossements de *nannocéphales*, c'est-à-dire d'hommes à petite tête, découverts en Sicile et en Russie, au lieu d'être attribués à des cas isolés de dégénérescence individuelle, provenaient d'une race d'hommes qui avait vécu sur le sol de l'Europe, à une époque très reculée.

Les fouilles entreprises au Schweizerbild, près de Schaffhouse, de 1892 à 1896, ont élucidé les derniers doutes qui pouvaient subsister encore sur la question des Pygmées préhistoriques. Ces travaux, dirigés par des savants d'une compétence indiscutée, aboutirent à la découverte des ossements de quatorze hommes fossiles. Neuf de ces squelettes étaient de taille moyenne, c'est-à-dire d'environ 1m60, et les cinq autres autres étaient des Pygmées qui ne dépassaient guère 1m30.

A quelle époque cette race d'hommes *nannocéphales* dont l'existence n'était pas même soupçonnée, a-t-elle vécu sur le continent européen ? A quelques milliers d'années près, les fouilles du Schweizerbild permettent de répondre à cette question.

Un premier point est hors de doute : les Pygmées d'Europe ont vécu pendant la période *postglaciaire*, c'est-à-dire à une époque qui a suivi la dernière poussée en avant du grand glacier du Rhin dans la direction des Alpes. D'autre part, il n'a été retrouvé dans la couche du sol où ont été découverts les squelettes des cinq hommes nains, aucun ustensile de métal. Les Pygmées de Schweizerbild ont par conséquent vécu pendant la période où le genre humain ne connaissait pas l'usage des métaux. D'ailleurs les objets trouvés autour d'eux prouvent jusqu'à la dernière évidence qu'ils ont vécu à l'âge de pierre.

Seulement cette première étape ou plutôt cette préface de la civilisation a eu une très longue durée, et il s'agit maintenant de savoir si les fossiles en question ont existé pendant la période *paléolithique* ou la période *néolithique*. La première de ces époques se distingue de la seconde par des signes caractéristiques assez faciles à reconnaître. L'homme *paléolithique*, c'est-à-dire du plus ancien âge de pierre connait l'usage du feu, il brise les os des animaux pour en extraire la moëlle, il fait des instruments de musique avec les os des oiseaux, il se sert de pierres pour en faire des marteaux et des enclumes, mais il ne sait pas les tailler. Il n'a d'autre part absolument aucune notion de l'art de la poterie.

Pendant la période néolithique, au contraire, l'industrie primitive du genre humain réalise deux grands progrès. Elle emploie des outils en pierre taillée et elle sait fabriquer des objets de poterie grossière faite à la main sans l'aide du tour.

On a recueilli des débris de poterie dans les fouilles du Schweizerbild, mais les ustensiles en pierre taillée y sont en petit nombre et ce sont les vestiges de l'époque paléolithique qui dominent. De tous ces indices, il est permis de conclure que les nains du Schweizerbild ont vécu au début de la période néolithique, c'est-à-dire au commencement de la seconde moitié de l'âge de pierre. Les Pygmées dont les squelettes viennent d'être découverts près de Schaffhouse, ont existé à coup sûr pendant la période de transition qui s'est écoulée entre l'époque des steppes et celle des forêts. Pendant cette période intermédiaire, les hommes tendent de plus en plus à utiliser les ramures du cerf pour en faire des ustensiles de travail tandis qu'auparavant ils n'employaient guère que les dépouilles du renne. Alors, le climat du centre de l'Europe devait se rapprocher de la température actuelle de la Suède. L'ours, le loup, le renard, le sanglier, le cheval, existaient en grand nombre dans les forêts primitives du continent européen, mais le chien n'avait pas encore fait son apparition.

Il est hors de doute que les Pygmées du Schweizerbild vivaient au début de l'âge néolithique, mais cette race d'hommes nains ne remontait-elle pas à une époque antérieure, et les premiers rudiments de la civilisation paléolithique doivent-ils lui être attribués? L'état actuel de la science ne permet pas d'élucider cette question et il serait, à notre avis, téméraire d'affirmer que des nains ont été les premiers habitants de l'Europe. Un seul fait est certain, c'est qu'ils existaient avant que l'industrie humaine connut l'art de se servir des métaux, et qu'il y a eu un moment où ils se sont trouvés en présence d'une race d'hommes plus grands et plus forts qui les ont anéantis.

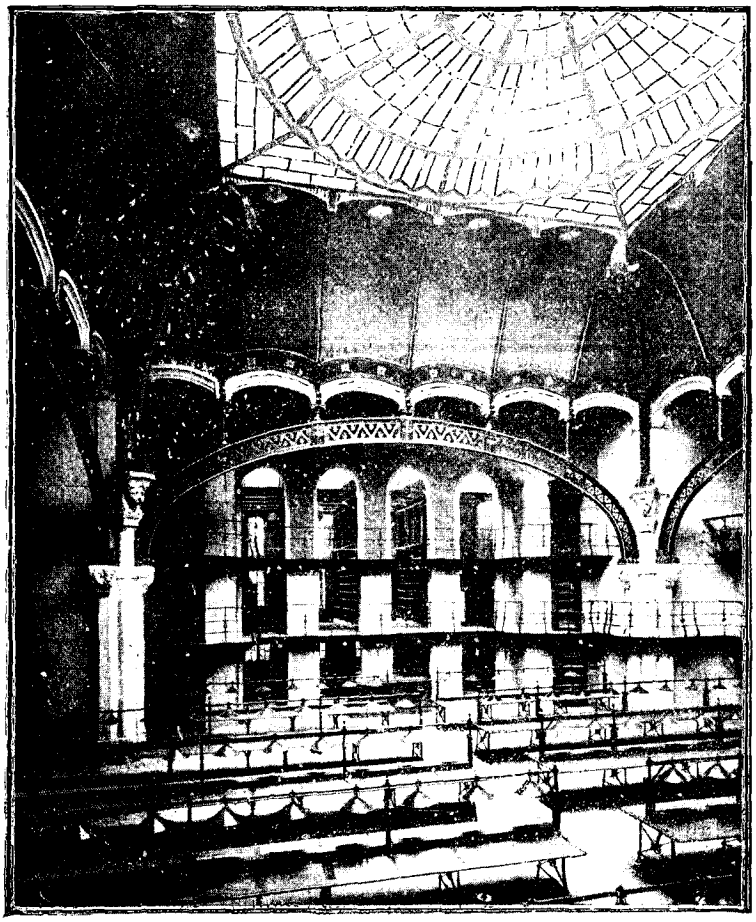
G. LABADIE-LAGRAVE.

LES NOUVELLES CONSTRUCTIONS
DE L'ÉCOLE DE DROIT

L'achèvement des constructions de l'École de droit contribue à donner une nouvelle physionomie à ce quartier de Paris, si intéressant, et déjà profondément modifié par l'édification de la nouvelle Sorbonne et la reconstruction du lycée Louis-le-Grand. La Faculté de droit, établie dans les bâtiments que Soufflot construisit sous le règne de Louis XVI pour les Écoles de droit de l'ancienne Université de Paris, en face du Panthéon, occupe aujourd'hui après une série d'agrandissements tout le quadrilatère compris entre la place du Panthéon, la rue Cujas, la rue Saint-Jacques et la rue Soufflot.

Le nouveau corps de bâtiment, récemment ouvert aux étudiants, est l'œuvre de M. E. Lheureux, architecte honoraire de la ville de Paris.

Il s'élève en bordure des rues Soufflot et Cujas, avec façade principale sur la rue Saint-Jacques, et couvre une superficie de 1.800 mètres. Les trois portes monumentales en bronze, donnant sur la rue Saint-Jacques, présentent d'intéressants détails artistiques, du plus heureux effet. Elles sont entourées de motifs d'ornementation sculptés dans la pierre même. Les deux pavillons d'angles sont surmontés d'élégants frontons qui, avec les perrons des trois entrées, atténuent l'aspect généralement sévère d'un édifice destiné à l'enseignement.



Grande perspective de la salle de lecture.

Les nouvelles constructions comprennent un rez-de-chaussée et deux étages. Le rez-de-chaussée est occupé par une salle des Pas-Perdus, en bordure de la rue Saint-Jacques, avec loge de concierge, à gauche, et vestiaire de professeurs, à droite; une grande galerie reliant la salle des Pas-Perdus aux anciennes constructions et desservant les amphithéâtres; deux grands amphithéâtres contenant chacun 220 places, par tables de deux places, avec chemin de chaque côté, de manière à permettre à tout élève de sortir sans déranger les autres; une grande salle de lecture pour la bibliothèque, contenant 230 places d'environ 80 centimètres chacune et ayant toutes des chauffe-pieds; enfin, un dépôt de livres contigu à la salle de lecture et communiquant facilement avec celle-ci par trois larges baies.

Le dépôt des livres et la salle de lecture sont, de même que tous les autres services, chauffés par la vapeur à basse pression, et munis de l'éclairage électrique. La salle de lecture reçoit la lumière du jour par un vaste plafond vitré occupant le centre de la coupole; elle est, sur trois de ses faces, garnie par trois étages de casiers auxquels on accède par des escaliers disposés dans les angles de la salle.

Le nombre des volumes réunis dans les deux locaux, peut être évalué à soixante mille. Le premier étage comprend : six salles à usage de conférences, d'examens et d'enseignement; six cabinets réservés aux professeurs, et une grande galerie desservant, comme celle du rez-de-chaussée, toutes les salles et reliant les nouvelles constructions aux anciennes.

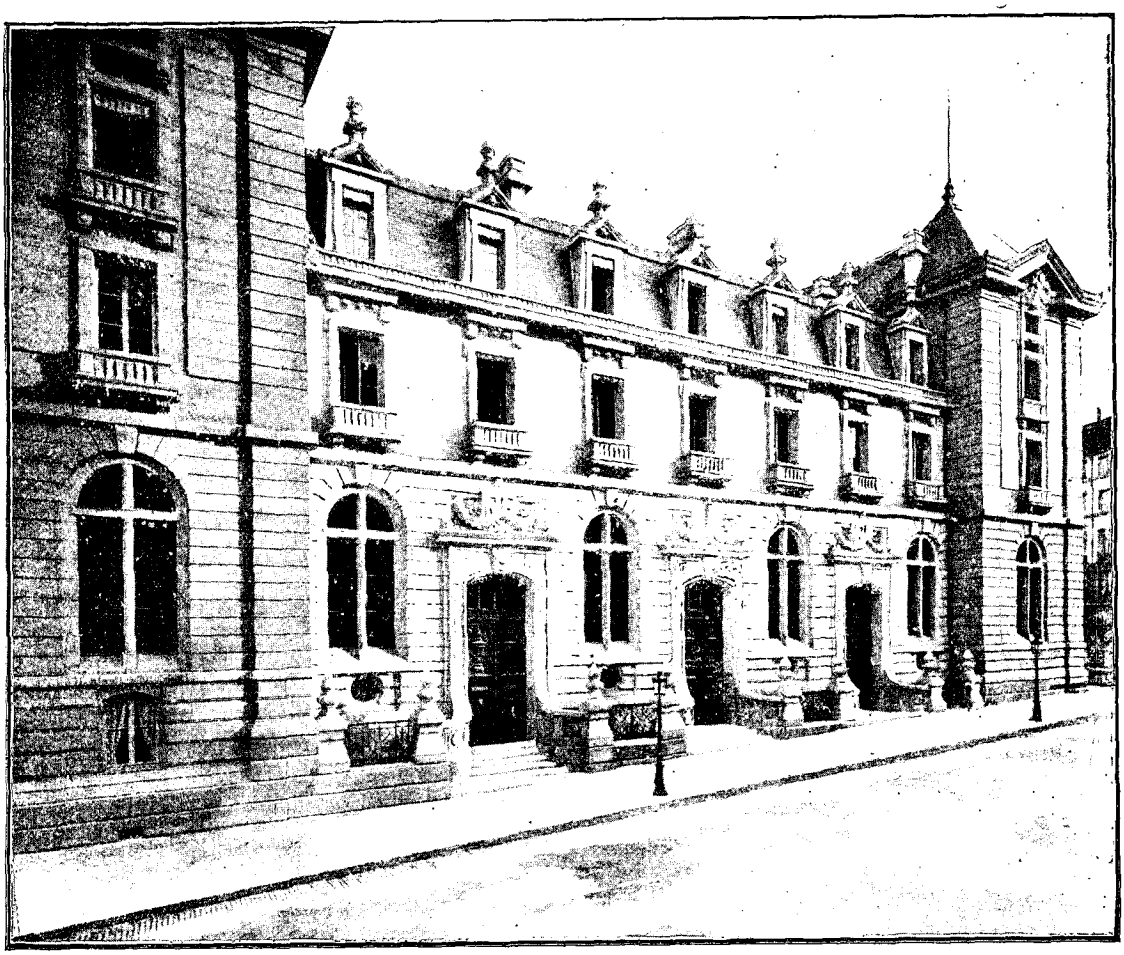
Le second étage présente les dispositions suivantes : quatre salles semblables à celles du premier étage et destinées aux mêmes usages; une salle consacrée aux distributions de prix, salle voûtée, avec ossature métallique, et possédant un hémicycle; enfin, une grande galerie correspondant à celle du premier étage, mais plus élevée, comme le sont, d'ailleurs, toutes les pièces de cet étage.

Deux escaliers desservent les étages dont nous venons de faire connaître la distribution. L'un, le plus grand, a son accès dans la gale-

rie du rez-de-chaussée; son limon est double, en acier ajouré, et sa rampe est en fer forgé; l'autre, le plus petit, a son accès dans la salle des Pas-Perdus et sur la rue Cujas.

L'impression qui domine, à l'intérieur, est une impression de grandeur, due à la façon dont l'architecte a tiré parti de l'espace dont il disposait. Il convient, à ce propos, de faire observer que, pour ces nouvelles constructions, l'acier a été employé comme élément de structure, et demeure complètement apparent dans les planches et dans les voûtes. Il fait ainsi partie intégrante de l'architecture proprement dite, au lieu d'être, comme dans la plupart des cas, dissimulé dans la pierre. On a, de la sorte, obtenu un caractère architectural tout à fait particulier, et bien spécial à l'emploi du métal utilisé concurremment avec la maçonnerie.

Ce caractère est surtout appréciable dans les détails, aussi bien que dans l'ensemble, de la salle de lecture de la bibliothèque, où il produit le maximum d'effet monumental et décoratif qu'on en peut tirer. Cette salle importante, qui efface le souvenir de sa devancière, est, du



Façade rue Saint-Jacques.

reste, bien traitée à tous les points de vue; la décoration en est à la fois sobre et gracieuse, et s'harmonise avec l'architecture. Les fermes qui relient les piliers et supportent le dôme sont ajourées; celles qui prennent leur point d'appui sur le sommet de ces piliers donnent naissance, à leur extrémité supérieure, à des feuillages en métal qui, semblables à des volutes, retombent en spirale aux quatre angles du plafond. C'est bien là, en un mot, le cadre qui convient à un sanctuaire du travail. Il en est de même pour la salle des distributions de prix, au second étage, bien que la structure de cette dernière ait été conçue différemment.

L'origine de la Faculté de droit est peu connue. On sait seulement qu'il existait, au treizième et au quatorzième siècles, des Écoles de droit au clos Bruneau (rue Saint Jacques-de-Beauvais et rue du Fouare). Il paraît, en outre, que la profession d'avocat fut libre (que les temps sont changés, Mademoiselle Chauvin!) jusqu'au seizième siècle. Une des premières ordonnances réglementant cette profession est celle de 1525, rendue par François Ier. La chaire de droit français ne fut établie que longtemps après les six autres.

La Faculté de droit, réorganisée par Napoléon Ier, comprend aujourd'hui six chaires magistrales de droit civil, trois de droit romain, deux de droit administratif, une de législation et procédure criminelles, une de procédure civile, une de droit criminel et législation pénale comparée, une de droit commercial, une de droit des gens, une d'histoire du droit romain

et une d'histoire du droit français, une de droit coutumier, une d'économie politique, une de pandectes, une de droit constitutionnel, une de science financière, une d'histoire du droit, une de statistique, de droit commercial maritime et législation commerciale comparée, une de droit public général, une de droit international public et privé, et une de droit musulman.

Elle a, en outre, des cours complémentaires de droit international privé, de législation coloniale, de droit romain, de droit pénal et législation industrielle, enfin, de droit administratif. Au cours de la précédente année, elle a compté 3.363 étudiants, fait passer 6.791 examens pour les différents degrés du baccalauréat, de la licence et du doctorat, et délivré 633 diplômes de licenciés et 162 diplômes de docteur en droit.

Embelli, modernisé par des transformations successives, le quartier des Écoles semble, maintenant, paré pour les luttes futures que nous réserve le siècle prochain.

VICTORIEN MAUBRY.

PIERRES PRÉCIEUSES

Suite. — Voyez page 22.

M. Moissan enferme du charbon de sucre fortement comprimé dans un cylindre de fer doux hermétiquement clos. Puis, il fond dans un creuset de dimensions convenables, au four électrique, 150 à 200 grammes de fer doux, et, dans le bain de métal liquide, il introduit le cylindre plein de charbon, et il retire aussitôt du four le creuset, qu'il trempe dans un seau d'eau. Il se forme une couche de fonte solidifiée. Alors le creuset est exposé à l'air. En se refroidissant, la fonte extérieure se contracte et comprime la masse intérieure, qui est ainsi soumise à une pression considérable. Dans ces conditions, le carbone se dépose à l'état de diamant. Il suffit de dissoudre dans les acides toute la fonte; le résidu est un mélange de plusieurs variétés de carbone, de graphite, d'un charbon assez dense, en grains isolés, amorphes, et de petits cristaux, les uns noirs, les autres incolores, transparents, à forme d'octaèdres, dont les faces portent les mêmes impressions triangulaires que ceux du diamant naturel. Ce mélange est analogue à celui qui caractérise le carbone emprisonné dans les météorites de Canon Diable et qu'on observe aussi dans les terres bleues diamantifères du Cap. Dans le Bluye Claye du Cap, M. Moissan a pu distinguer une multitude de petits diamants blancs, microscopiques, mêlés à des diamants noirs, à du graphite et à du charbon amorphe.

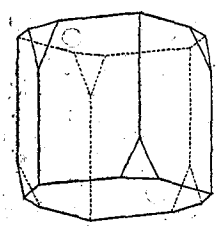


FIG. 2.

Le diamant est donc intégralement reproduit, avec toutes ses qualités, mais en cristaux qui ne sont guère distincts qu'au grossissement de 500. Aussi cette découverte, scientifiquement très intéressante, ne menace-t-elle pas jusqu'ici le commerce si important de cette belle pierre.

Rubis, saphir. — Les rubis et les saphirs proprement dits, qu'on appelle ordinairement orientaux, sont les plus précieuses des pierres colorées rouges ou bleues. Elles se distinguent de toutes celles qui offrent les mêmes couleurs par leur composition chimique et leurs propriétés. Elles sont composées uniquement d'alumine. Les minéralogistes appellent *corindon* l'alumine naturelle, qui cristallise en prismes hexagonaux, en parallélipipèdes à faces de losanges, en doubles pyramides à six faces (*fig. 2 et 3*). Le corindon, ou alumine naturelle, est coloré dans le rubis en rouge sang de bœuf, en rouge écarlate, et dans le saphir en bleu plus ou moins clair.

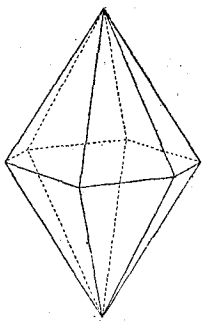


FIG. 3.

Rubis. — Le rubis est la plus estimée des escarboucles des Anciens. C'est la pierre sur laquelle tout le moyen âge a raconté le plus de fables. Il pèse à volume égal 4 fois plus que l'eau ; sa densité est donc de 4. Il a une grande dureté, un éclat très vif. Quand il atteint la grosseur d'une lentille, qu'il est d'une belle eau et taillé en brillant, il peut dépasser la valeur d'un diamant de même dimension.

Reproduction. — Aussi les chimistes se sont-ils appliqués depuis le commencement du siècle à le reproduire, et ils ont réussi. Gaudin l'a obtenu du premier coup. Il fondait tout simplement de l'alumine à la flamme du chalumeau oxyhydrique, après y avoir introduit une très petite quantité de chromate de potasse. Le rubis ne diffère, en effet, de l'alumine chimique fondue à une haute température que par sa coloration, qui est due à quelques millièmes d'acide chromique. Tandis que le cristal de roche ou quartz fondu, lorsqu'il reprend la forme solide après refroidissement, n'est plus que de la silice à un état à peu près vitreux, qui ne possède ni la densité, ni les propriétés, ni les formes cristallines, dont la nature l'a doué dans le quartz, l'alumine liquéfiée par fusion se prend par refroidissement, comme l'eau dans la glace; elle oriente ses éléments ou molécules parallèlement les uns aux autres lorsqu'elle se prend en masse, lorsqu'elle se solidifie, et cette masse est aussi régulièrement cristallisée que la glace naturelle. Il est vrai que les globules fondus par Gaudin étaient petits et à contours arrondis, mais lorsqu'ils sont taillés, on ne peut plus savoir quelle était leur forme initiale. Après Gaudin, Ebelmen chauffa dans un four à porcelaine un creuset renfermant de l'alun d'ammoniaque. A la haute température que peuvent procurer ces fours, tous les éléments chimiques de l'alun, acide sulfurique, eau, ammoniac, se volatilisent; il ne reste que

l'alumine dans le creuset, et, dans ces conditions, l'alumine non-seulement a la structure cristalline, mais encore elle se revêt de formes extérieures identiques à celles du rubis de la nature. Plus tard, Sainte-Claire Deville et Caron, par un procédé assez compliqué, ont produit des lames hexagonales un peu plus larges que celles d'Ebelmen, mais toujours aussi minces.

Feil, qui fournissait aux astronomes ces belles masses de verre irréprochable qu'exige la construction de leurs grands objectifs, a cherché aussi à perfectionner la fabrication de l'alumine cristallisée; il est parvenu à donner aux cristaux un peu plus d'épaisseur. Puis, il s'est associé à l'éminent chimiste, Frémy, ancien directeur du Muséum d'histoire naturelle, qui s'adonnait, de son côté, à l'étude de cette question; leurs essais furent heureux; les cristaux fabriqués ainsi étaient plus épais et plus riches en facettes. Après la mort de Feil, Frémy, l'éminent professeur du Muséum, a choisi M. Verneuil comme collaborateur. Ces deux savants mélangeaient ensemble une partie de fluorure de calcium et 12 d'alumine dans un creuset porté à une température suffisamment élevée. La silice du creuset n'exerce aucune influence vis-à-vis du fluorure qui a un grand pouvoir minéralisateur ; l'alumine cristallise et l'on voit se constituer de magnifiques lames hexagonales, d'une épaisseur déjà remarquable, biselées sur les bords par des faces cristallines très brillantes, d'un très vif éclat, qu'on peut colorer en rouge par un peu de chrome. De jolies parures ont été composées avec ces petits cristaux. Frémy a offert aux collections minéralogiques du Muséum toute la série des pierres qu'il a obtenues en collaboration avec M. Verneuil. Tous les auteurs de ces essais que nous venons de citer n'avaient qu'un but : reproduire le rubis avec ses formes cristallines et toutes ses propriétés; le succès a été scientifiquement complet.

Mais d'autres s'étaient proposé un résultat plutôt commercial. Il y a quelques annés, on a vu apparaître des pierres d'une belle eau, d'une riche couleur, d'un éclat opulent, taillées en cabochons, quelquefois en brillants, dont un assez grand nombre étaient beaucoup plus grosses que celles qu'on était habitué à voir offrir dans un aussi court espace de temps sur le marché. On parlait de nouvelles mines de rubis, d'une fécondité inattendue, mais de régions peu explorées et quelque peu imaginaires. On y regarda de plus près et, sollicité par le haut commerce, M. Friedel constata qu'un grand nombre de ces matières avaient réellement toutes les propriétés de couleur, de dureté, de densité du rubis naturel, mais qu'on observait à la loupe dans leur intérieur des bulles rondes analogues à celles produites dans les masses fondues par le dégagement des bulles gazeuses qu'elles avaient dû laisser échapper en se consolidant. Il semble que cette substance, évidemment artificielle, est fabriquée par le procédé de Gaudin, que l'industriel a réussi à appliquer à des masses beaucoup plus volumineuses. Il a d'abord été vendu de ces rubis pour des sommes assez considérables; mais force a été aux négociants de rendre l'argent.

Aujourd'hui le commerce en est libre, à la condition qu'ils soient mis en vente sous le nom de *rubis fabriqués*. On peut voir dans les collections du Muséum un charmant rubis taillé en brillant, d'une grande beauté, qui ne le cède en rien pour aucune de ses qualités aux pierres naturelles, si ce n'est qu'il coûte quatre fois moins cher. Un rubis fabriqué, que MM. Dupuis frères vendent à Genève au prix d'environ 100 francs le carat (0 gr. 205) vaudrait, s'il était naturel, jusqu'à 500 francs.

Saphir. — Il est, comme le rubis, composé essentiellement d'alumine; mais c'est une alumine colorée en bleu. A quoi est due cette couleur? Au chrome ou au fer? L'analyse n'y découvre pas de chrome. Quand on porte un saphir à une température élevée, on n'y observe pas de changement bien sensible de coloration. En tous cas, ce n'est plus ce virement du rouge au vert qui est si net dans le rubis. Il suffit en effet de placer un rubis entre les deux extrémités d'une pince à lames de platine et de l'exposer au chalumeau à une haute température pour le voir se colorer en vert. Ramené à la température ordinaire, il reprend sa coloration rouge. La même observation peut être facilement faite sur les pierres rouges que les minéralogistes rapportent au spinelle, dont il sera parlé plus loin et que les joailliers appellent *rubis spinelle*. Ces rubis perdent et reprennent de même leur coloration à des températures élevées ou basses; ils contiennent plus de chrome que les orientaux.

Certains saphirs d'un bleu très foncé, comme ceux du Riou Pouzouliou, à Expailly, faubourg du Puy (Haute-Loire), paraissent d'un bleu verdâtre à une température élevée, mais ils ne se colorent en vert à aucune température. Le saphir contient ordinairement du fer, et l'on connaît des matières vitreuses fabriquées par les Anciens, colorées en bleu par des combinaisons ferrugineuses. Feil a reproduit le saphir avec une de ses formes naturelles, celles de prismes hexagonaux modifiés par des facettes pyramidales sur leurs arêtes basiques; mais il colorait son alumine en bleu au moyen de cobalt, et le saphir n'en contient pas plus que de chrome.

En résumé, le rubis est certainement coloré par un oxyde du chrome, le saphir plutôt peut-être par un oxyde de fer.

Spinelles. — Les spinelles, dignes du nom de pierres précieuses, sont des combinaisons d'alumine et de magnésie, d'un rouge vif, et qu'on appelle pour cette raison rubis spinelles. Comme les rubis orientaux, ils sont colorés par du chrome, ainsi qu'il a été dit précédemment. Ils sont d'un prix inférieur à celui des orientaux, bien que quelquefois très élevé. Ils sont environ trois fois et demie

plus lourds que l'eau; plus exactement, leur densité est de 3,6, d'après M. Damour.

Quelques variétés contenant des oxydes de fer, les *pléonastes*, sont noires; on les emploie comme bijoux de deuil; mais elles sont bien pesantes; elles ont une densité qui dépasse 4.

La dureté des spinelles est très voisine de celle des topazes. Ils ont un vif éclat.

Reproduction. — Ebelmen a reproduit le spinelle incolore en fondant ensemble dans les fours à porcelaine de l'acide borique, de l'alumine et de la magnésie. L'acide borique dissout les bases, puis s'évapore à la température où elles se combinent en formant un aluminate de magnésie. En y ajoutant un peu de bichromate de potasse, Ebelmen a eu le spinelle rose.

M. Stanislas Meunier a formé des cristaux de spinelle fort petits, mais très nets, en plaçant dans un creuset de graphite, d'abord une couche de magnésie fine et tassée, en dessus une couche de chlorure d'aluminium et de fluorure d'aluminium et de sodium en poudre impalpable, puis un mélange d'alumine et de carbonate de magnésie en excès.

Cymophane. — La combinaison naturelle de l'alumine et de la glucine fournit d'assez belles pierres, qui offrent souvent un chatoiement assez agréable, auquel fait allusion le nom de cymophane que leur a donné Haüy; elles sont quelquefois d'un jaune d'or vif, très éclatant, et devaient sans doute faire partie de ce que Pline et les Anciens appelaient *chrysobéryls*. Leur densité est un peu supérieure à celle des spinelles : 3,7 environ; leur dureté voisine de celle des corindons; elles rayent, comme le corindon, toutes les autres pierres.

Reproduction. — On la doit encore à Ebelmen, qui fondait à une température élevée a un mélange de 47,5 d'alumine, 12,8 de glucine et 39,6 de borax, celui-ci employé comme fondant.

Sainte-Claire Deville et Caron ont modifié heusement ce procédé. Ils chauffaient un mélange de fluorure de glucinium, de fluorure d'aluminium et d'acide borique; il se forme du fluorure de bore qui s'évapore et favorise la cristallisation de l'aluminate de glucine.

Une variété, verte le jour et à la lumière électrique, rouge à la lumière du gaz, contient du chrome; lorsqu'elle est suffisamment transparente, elle porte le nom d'Alexandrite et elle est très recherchée, surtout en Russie. Elle vient de Sibérie.

Imitation. — On ne peut guère considérer comme imitant l'Alexandrite des morceaux de verre auxquels une très petite quantité d'or donne la propriété de paraître rougeâtres ou verdâtres, suivant l'incidence sous laquelle on les regarde et qu'on vend dans les villes d'eaux, comme provenant des montagnes voisines, par exemple en Auvergne, où les marchands les offrent sérieusement, et quelques-uns avec conviction, sous le nom de *pierres du Mont-Dore*.

Émeraude. — La pierre la plus estimée des dames françaises après le diamant, les rubis et le saphir, est l'émeraude.

Le nom d'émeraude en minéralogie comprend toutes les combinaisons naturelles du silice, d'alumine et de glucine. Dans le commerce, on réserve le nom d'émeraudes aux variétés d'un beau vert d'herbe, celui de béryls aux variétés d'une autre couleur. Ici, nous ne parlerons que de l'émeraude du commerce. Cette jolie matière est d'une couleur si caractéristique, que son nom représente un vert d'une nuance particulière. Ce beau vert, qui, suivant l'expression poétique de Pline, repose et charme la vue, est dû encore à du chrome qui s'associe en très petites quantités dans la pierre à ses éléments chimiques essentiels, mais à un degré d'oxydation différent de celui qu'il présente dans le rubis.

Lévy, qui a été longtemps directeur du musée de la Nouvelle-Grenade, à l'époque de la plus riche production des filons de Muso, croyait que la coloration verte pouvait être attribuée à un hydrogène carboné que l'analyse chimique lui avait découvert dans l'émeraude; mais Wohler a montré qu'aux plus hautes températures, même à celle de la fusion, qui décomposerait un hydrogène carboné, quel qu'il fût, l'émeraude reste verte. Nous avons vérifié cette observation; mais, comme nous l'avons fait remarquer, le calcaire qui renferme l'émeraude est noir et nous en avons extrait des grains d'anthracite, c'est-à-dire du charbon. Or, les émeraudes offrent deux variétés; l'une d'un vert clair; l'autre de même couleur, mais de teinte plus foncée, où un noir velouté se marie agréablement au vert, et celle-ci d'un prix en général bien plus élevé que la précédente. Pour nous, les premières variétés sont colorées uniquement par un oxyde de chrome, les autres le sont à la fois par le chrome et par du charbon. L'une comme l'autre de ces matières colorantes est disséminée dans la pierre en particules aussi petites que les molécules même de la pierre et, par conséquent, invisibles même aux plus forts grossissements du microscope; il en est ainsi d'ailleurs de toutes les matières colorantes ou tinctoriales. Depuis nos observations, M. Damour a trouvé de l'anthracite sur une émeraude de Muso.

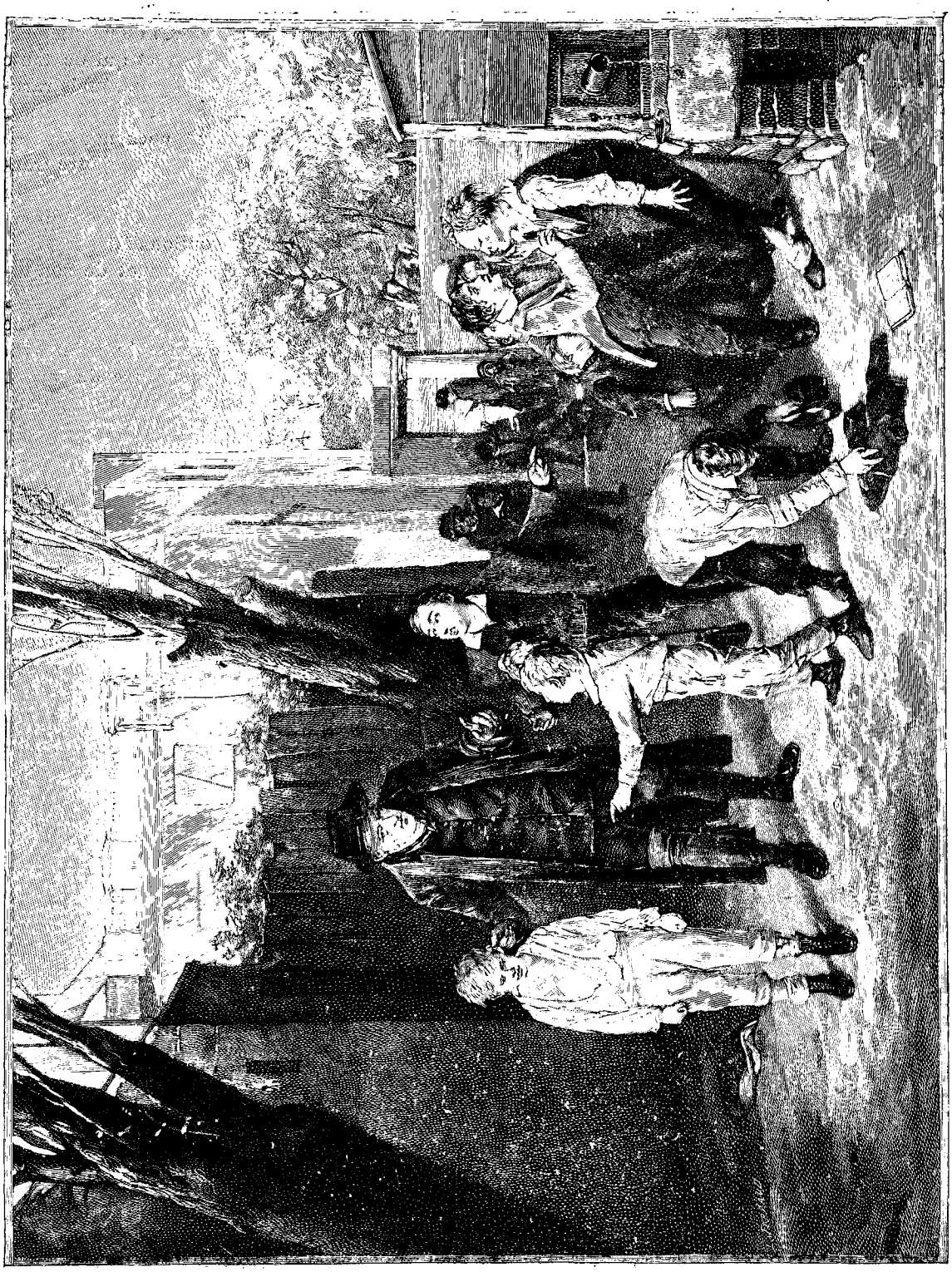
L'émeraude est toujours cristallisée. Les Anciens, Théophraste, Pline, avaient signalé la forme de ses cristaux qui sont des prismes à 6 faces, dont la base et la section droite sont des hexagones réguliers. Les cristallographes modernes ont décrit les petites facettes qui tronquent les arêtes et les angles de ces prismes et quelquefois même les coiffent de pyramides hexagonales. La densité de l'émeraude n'est pas très grande, environ 2,7 et sa dureté dépasse sensiblement celle du quartz; mais elle est inférieure à celle de la topaze. Elle a un vif éclat.

(*A suivre.*) E. JANNETTAZ.

LE COMBAT INTERROMPU

William Mulready, de qui le Louvre possède une charmante petite peinture, l'*Abreuvoir*, et de qui une œuvre importante, *Le Combat interrompu*, est reproduite ici par la gravure, fut un des meilleurs peintres de genre de l'école anglaise, dans la première partie de ce siècle.

On commence, chez nous, à mieux connaître cette école, et même à se passionner pour elle,



LE COMBAT INTERROMPU. — Peinture de Mulready. — Gravé par Jarraud.

Cependant on l'apprécie mal encore, je veux dire qu'elle est placée entre une ignorance peu excusable et un enthousiasme qui ne raisonne pas assez.

Qu'il nous soit permis, en quelques mots, à propos de ce bon peintre sur lequel nous donnerons après quelques détails, de mieux préciser notre pensée. Nous disons que le public français ne devrait pas ignorer l'intérêt de l'école anglaise. En effet celle-ci a exercé sur nos propres peintres, vers le milieu de ce siècle, une influence très grande. Les peintures de Constable, exposées à Paris en 1824, firent l'admiration générale, et plusieurs des artistes

qui devaient plus tard constituer l'école dite de 1830, durent beaucoup sinon de leur talent, du moins de leur entrain, à cette exposition du grand paysagiste : ils s'appuyaient sur un exemple superbe et indiscuté.

De même encore, en 1855, à l'Exposition universelle, les peintres anglais avaient une section importante, et, entre autres le Mulready qui nous occupe remportait un vif succès avec neuf de ses tableaux de genre. Depuis, à toutes les Expositions, nos voisins se sont fait connaître chez nous. Faut-il rappeler encore l'enthousiasme de Géricault, de Monnier, de Lami, pour l'école anglaise, la chaleur avec laquelle Delacroix parlait de Wilkie, un des rivaux de Mulready et même supérieur à lui? Enfin, chez Sedelmayer, il y a quelques années, et la saison dernière à l'École des Beaux-Arts, des expositions caractéristiques de maîtres anglais ont eu lieu, où mainte belle chose était révélée au public.

J'ajouterai que des collections telles que celle de M. Groult, incomparablement riche en Turner, en Reynolds et en Gainsborough, et celle de M. Chéramy, où Constable brille du plus vif éclat, ont été visitées à Paris par tout ce qu'il y a de curieux ou de passionnés d'art à Paris. Il n'y a donc pas d'excuse à l'ignorance du public français, qui ne devrait pas moins bien connaître l'œuvre des peintres anglais du dix-huitième siècle et de la première moitié du dix-neuvième que nos successeurs devront avoir pour familière celle de Rossetti, de Burne Jones, d'Holman Hunt, de Millais, de Watts, que des vulgarisateurs zélés se sont appliqués à faire aimer.

Ou plutôt il y a une excuse, et considérable : la négligence des administrations qui, d'époque en époque, ont laissé monter à des prix élevés les peintures de l'école anglaise, qu'elles auraient pu et dû acheter à des prix très modérés au moment où les artistes les célébraient, et qu'elles se sont préoccupées, d'ailleurs bien vainement, d'acquérir au moment où elles étaient hors de prix.

Car maintenant, c'est un fait, ces œuvres sont inabordables, et même le plus riche collectionneur ne peut pas toujours se les procurer, fût-ce à des prix qui font frémir. Aussi la vogue est-elle venue et dans le monde spécial des connaisseurs ou de ceux qui se croient obligés de s'en donner les airs, l'école anglaise est-elle l'objet d'un enthousiasme que nous n'avions pas tort, tout à l'heure, de qualifier d'excessif.

C'était un spectacle bien curieux que celui du public à la récente exposition de l'École des Beaux-Arts. Il y avait là d'admirables portraits de l'école française : des Latour, des Largillière, des Rigaud, puis des David, des Ingres, des Delacroix d'une force et d'un intérêt indicibles. Or, c'est tout au plus si on daignait les honorer d'un coup d'œil. En revanche, on poussait des cris d'affolement devant des portraits de Reynolds et de Gainsborough, pour lesquels certainement nous professons beaucoup d'admiration, mais qui étaient souvent de simples échantillons, auprès de ce que possèdent les galeries anglaises, et qui de toute façon pouvaient parfois être égaux, mais rarement supérieurs aux morceaux signés de nos grands peintres, méconnus chez nous parce qu'ils ont seulement le léger défaut d'être français.

Mais ce n'était pas le procès de l'excellente école anglaise que nous voulions faire ici, et il est temps de parler de Mulready et de son tableau.

Ce tableau, *Le Combat interrompu*, est une des meilleures scènes de genre du peintre; il fait partie de la galerie de peinture du musée de South-Kensington. Il est compris dans le don superbe de plus de trente œuvres de Mulready qu'un collectionneur, M. Sheepshanks, fit à son pays.

La scène est joliment composée, comme toujours chez Mulready, et chaque personnage y apporte une allure bien observée, une physionomie juste et vive d'expression. Au moment où deux écoliers se boxaient de leur mieux, et où leurs camarades faisaient cercle, les encourageaient, est entré le maître de l'école; aussitôt le groupe s'est dissipé, les combattants se sont arrêtés, le maître en a pris un, le plus acharné, par l'oreille, tandis que l'autre, aidé de ses camarades (ses témoins peut-être!) va s'appuyer près de la pompe, où sa bouche et son nez éprouveront le bienfait de l'eau fraîche. Et l'on dit que le duel n'existe pas chez nos voisins ! Quant au combattant que le magister tient prisonnier et penaud, c'est le plus jeune des deux, mais il rage encore, et ferme, et sa bouche serrée, ses poings fermés indiquent qu'il n'a pas renoncé à « offrir une autre tournée » à son adversaire. Deux des assistants déposent, l'un pour, l'autre contre, et le résultat de cette enquête, certainement, ne satisfera pas tout le monde. Tel est l'apprentissage de la vie et de la justice.

Mulready n'a pas mis plus de philosophie qu'il n'en faut dans cette querelle d'écoliers, mais elle plaît par une couleur agréable, un dessin spirituel, et enfin un accent de race presque aussi prononcé que celui qu'on voit chez les petits maîtres hollandais et flamands, inspirateurs évidents de l'école anglaise de genre et de paysage.

Toute proportion gardée, bien entendu, car de même que Van Dyck, Rubens, Rembrandt, que Reynolds et les autres portraitistes anglais prirent pour modèles, demeurent supérieurs à leurs émules, les peintres de genre, et les paysa-

gistes (sauf peut-être en quelques toiles de Constable et du vieux Crome), n'atteignent pas la richesse et l'esprit merveilleux de Pieter de Hooch, de Terborch, de Ruysdaël et de Téniers. Mais c'est déjà fort beau d'y faire songer un peu.

Mulready avait étudié ces admirables hollandais, particulièrement vers 1807 à 1809. Il était né à Ennis, dans le comté de Clare (Irlande) en avril 1786, mais il était venu de bonne heure à Londres et il avait été reçu comme élève à l'Académie royale à l'âge de quatorze ans. Il fut un des rares artistes qui eurent les honneurs de l'élection comme associé, puis comme académicien, dans l'espace de moins d'une année. Une particularité qui ajoute de l'intérêt à la carrière de Mulready, c'est que parmi ses œuvres de début figurent une quantité de ces livres ou albums pour les enfants, si répandus en Angleterre, et qui forment à l'heure actuelle une bibliothèque aussi amusante, aussi originale, que presque impossible à dénombrer. Dans ces petits livres de deux sous, dans ces penny books, Mulready prenant pour prétexte les fantaisies sur la vie des animaux, dépensait beaucoup de verve et de bonne humeur, et il était déjà célèbre dans le petit peuple avant de conquérir, dans le monde, une nouvelle célébrité comme peintre de genre. Il a eu la sagesse de se renfermer dans ces sujets, et de se consacrer aussi un peu au paysage. Heureux les petits-maîtres qui se contentent de leur modeste et riche domaine! L'*Atelier du menuisier*, le *Retour du cabaret*, le *Choix de la robe de noce*, le *Passage du gué*, enfin de nombreuses scènes rustiques ou écolières, voilà ce qui a diverti nos pères qui n'avaient point mauvais goût, et cela reste encore, par la bonté du métier et l'esprit dans l'exécution, digne de figurer en bonne place dans les musées.

W. Mulready mourut en 1863. L'avant-veille de sa mort il avait encore le crayon à la main.

Le Combat interrompu est un bon exemple de sa manière au moment où il suivait encore de près les traces des Van Ostade et des Téniers. Peint en 1815 et exposé en 1816 à la Royal Academy, le tableau passa dans les collections de lord Withworth, du comte de la Warr, de M. Sheepshanks, et enfin du South-Kensington museum.

ARSÈNE ALEXANDRE.

LE SEMNOPITHÈQUE DOUC

Les Semnopithèques sont des Singes asiatiques qui ressemblent beaucoup aux Cercopithèques ou Guenons du continent africain par leur conformation générale et par le développement de leur queue, plus longue que la tête et le tronc, mais qui ont le corps plus svelte et le museau plus pointu, surtout dans leur jeune âge. Ils offrent aussi des affinités avec les Colobes, ces beaux Singes noirs et blancs, à longue fourrure, qui vivent dans les forêts du Congo et de l'Abyssinie et, comme ces derniers, ils ont l'estomac divisé en plusieurs compartiments rappelant les poches de l'estomac des Ruminants. Cette disposition, jointe à l'absence d'abajoues, indique immédiatement que les Semnopithèques se nourrissent plutôt d'herbes, de feuilles et de bourgeons, que de fruits et de graines. Tel est, en effet, leur régime ordinaire; mais à l'occasion ils ne se font pas faute de piller les vergers et les champs de céréales. Leurs membres, et surtout ceux de la paire postérieure, sont allongés et relativement grêles. Ils sont entièrement velus, à l'exception de la plante des pieds et de la paume des mains et le sommet de la tête, la nuque, la région des oreilles, le corps et la queue sont également revêtus de poils soyeux qui sont fréquemment teints de couleurs vives et qui parfois deviennent assez abondants pour constituer une véritable fourrure. C'est ce qu'on observe en particulier chez le Semnopithèque ardoisé (*Semnopithecus schistaceus*) qui vit, il est vrai, dans l'Himalaya à 2, 3 et même 4,000 mètres d'altitude, dans des régions où la neige persiste pendant une grande partie de l'année. Souvent aussi les poils du sommet de la tête forment une sorte de toupet, les yeux sont ombragés par des sourcis épais et proéminents et les oreilles se dissimulent sous de longs favoris encadrant la face qui est dénudée et dont la peau présente quelquefois des couleurs vives et tout à fait insolites. Ainsi chez le Semnopithèque aux pieds noirs (*S. nigripes*) qui se trouve en Cochinchine, dans les forêts qui bordent le Mékong, les yeux sont entourés chacun d'un large cercle jaune, de la couleur dite jaune de Naples, contrastant vigoureusement avec la teinte gris ardoise du nez et du museau. L'animal semble porter des bésicles dorées; mais ces ornements bizarres disparaissent trois ou quatre jours après la mort. Il n'en subsistait aucune trace sur les dépouilles qui furent envoyées au Muséum, il y a quelques années, par M. R. Germain et qui servirent de types à M. Milne Edwards pour sa description du *Semnopithecus nigripes*. C'est seulement à la fin de l'année dernière que cette particularité fut révélée par M. Beck, administrateur des Affaires indigènes, qui adressa au Directeur du Muséum de nouveaux spécimens de Semnopithèque aux pieds noirs, sur la face desquels il avait reproduit au pinceau les couleurs observées sur des animaux vivants aux environs de Baria.

Le Semnopithèque aux pieds noirs n'est pas la seule espèce de ce genre qui se trouve dans l'Indo-Chine française. Une autre espèce, beaucoup plus anciennement connue, le *S. nemœus* de F. Cuvier, habite les forêts des environs de Tourane où les naturalistes de l'expédition de la *Bonite*, Eydoux et Souleyet, rencontrèrent, il y a plus de soixante

ans, des bandes nombreuses de ces Singes, que l'on désigne vulgairement sous le nom de *Doucs*. Dans ces derniers temps, la ménagerie du Jardin des Plantes a même possédé deux Doucs vivants qui avaient été donnés au Muséum par M. le comte de Barthélemy et nous avons pu en faire prendre, d'après le vivant, des croquis que nous compléterons par une courte description. Le dessin, en effet, si exact qu'il soit, ne peut donner une idée de la variété et de la vivacité des couleurs qui se juxtaposent sur le pelage du Semnopithèque douc. Toutes les parties supérieures, depuis le sommet de la tête jusqu'à la croupe, sont d'un gris délicat, finement vermiculé de noir, tandis que la région postérieure et la queue sont d'un blanc immaculé. Ces deux teintes sont séparées par une bande transversale noirâtre et, du côté du front, le gris est limité également par un bandeau foncé. La face, presque glabre et de couleur jaunâtre, est encadrée par de longs favoris blancs et par une barbiche de même couleur.

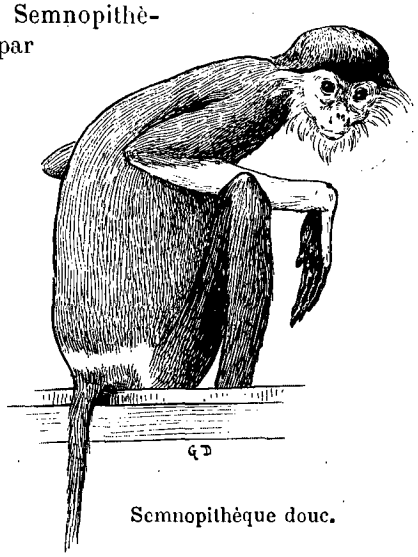
Les parties inférieures du corps sont couvertes de poils plus laineux et généralement plus ternes que ceux des parties supérieures; cependant le haut de la poitrine est orné d'un croissant d'un roux marron vif que vient toucher de chaque côté une bande noire, large et nette, s'étendant sur l'épaule. Sur les cuisses on remarque une bande analogue. Au contraire, l'avant-bras et le dessus de la main sont d'un blanc pur; la jambe et le cou-de-pied d'une belle teinte marron; enfin les doigts des quatre membres sont garnis de poils noirs qui se raréfient sur les dernières phalanges. La longueur de l'animal, parvenu au terme de sa croissance, est de 1m20 environ, y compris la queue qui mesure à elle seule près de 60 centimètres.



Semnopithèques doucs.

En dépit de leurs couleurs brillantes, les Doucs sont peu recherchés par les Annamites, et l'on n'avait eu que rarement jusqu'ici l'occasion d'observer en captivité ces Singes si richement vêtus.

On rencontre encore en Cochinchine une troisième espèce de Semnopithèques, nommée par M. Milne Edwards Semnopithèque de Germain (*Semnopithecus Germani*) en l'honneur du voyageur qui, le premier, en a donné des spécimens au Muséum.



Semnopithèque douc.

La Birmanie, l'Inde, les îles de Ceylan, de Java, de Sumatra et de Bornéo possèdent aussi des Semnopithèques de tailles et de couleurs variées, comme l'Entelle ou *Hanumân* des Indous, comme le Semnopithèque maure ou *Budeng* des Javanais, comme le Cimépaye ou *Simpaï* de Sumatra, comme le Semnopithèque céphaloptère qui est peut-être l'espèce dont le navigateur anglais Robert Knox a signalé, dès 1681, la présence à Ceylan, comme le Semnopithèque de Dussumier, le Semnopithèque à capuchon, etc. Tous ces Singes ont à peu près les mêmes mœurs que l'Entelle, dont les habitudes sont aujourd'hui bien connues. Cette espèce, que l'on voit assez fréquemment représentée dans les jardins zoologiques de l'Europe, est très répandue dans le nord de la péninsule indienne, depuis le sud-ouest du Bengale jusque dans le Guzzerat, la province de Bombay et le Dekkan, et elle est très peu farouche, en raison de la protection particulière dont elle a joui jusqu'à ces dernières années. L'Entelle était, en effet, consacré au dieu Hanumân, dont il a pris le nom et il était tenu en grande vénération par les Indous de plusieurs districts, qui lui permettaient de piller leurs champs et de circuler librement jusque dans les bazars. Parfois même, on déposait dans les greniers ou sous des hangars des dattes, du riz, des cannes à sucre que l'on offrait à la gourmandise des Entelles. Le célèbre voyageur Tavernier raconte que, de son temps, un jeune Hollandais faillit être écharpé pour avoir abattu d'un coup de fusil un de ces Singes sacrés, et à une date beaucoup plus récente Duvaucel, étant à Chandernagor, fut, pendant un mois, presque gardé à vue par les brahmines, désireux de l'empêcher, à tout prix, de tirer sur les Entelles qui mangaient les fruits de son jardin. Aujourd'hui, les Entelles ne sont plus entourés d'un pareil respect, qu'ils méritaient jusqu'à un certain point par les services rendus aux Indous, auxquels ils signalaient, par un cri rauque, la présence du Tigre dans les forêts et les jungles. Cependant ce cri, bien différent des notes graves et prolongées que les Semnopithèques font entendre principalement le matin et le soir, n'in-

dique pas toujours la colère ou l'effroi ; il traduit aussi tout simplement la surprise causée par la vue d'un Cerf sortant brusquement du taillis.

Les Entelles vivent ordinairement en troupes plus ou moins nombreuses, composées d'individus d'âges et de sexes différents. Deux de ces troupes, commandées, l'une par deux mâles, l'autre par un seul mâle, donnèrent un jour à un naturaliste anglais, M. T.-H. Hughes, un curieux spectacle. Arrivées en présence, dans une clairière, elles restèrent pendant plus d'un quart d'heure à se menacer, en grinçant des dents, sans en venir aux mains; puis le chef unique de la première troupe s'élança contre l'un des deux capitaines de la seconde et, dans un terrible corps à corps, ouvrit d'un coup de dent la gorge à son adversaire, mais il reçut de son côté de graves blessures; la lutte serait donc devenue inégale, si les femelles de la troupe du chef blessé n'étaient arrivées à son secours. Sans l'intervention de M. Hughes, elles auraient même fait pencher la balance dans l'autre sens, d'autant plus que les femelles du camp adverse ne bougeaient point (1).

En étudiant les mœurs des Semnopithèques à l'état sauvage, on pourra découvrir encore beaucoup d'autres particularités intéressantes. D'autre part, des explorations dans les montagnes boisées qui séparent le Laos de l'Annam révéleront probablement l'existence, dans cette région, d'une ou deux espèces distinctes de celles dont il est question dans cet article.

E. Oustalet.

RUDULPH-LE-LOUP

(LÉGENDE DU MOYEN AGE).

C'était à l'époque maudite où, traqués comme des bêtes fauves, les pastoureaux rebelles à leur reine s'égaillaient par les landes, dans une fuite apeurée; où, sous l'étreinte des noires misères, les pauvres gens se laissaient choir sur le bord des routes, appelant de leurs suprêmes vœux la mort libératrice.

En ce temps là vivait, dans la cité libre de Strasbourg, un tonnelier très riche et très avare nommé Rudulph-le-loup. Exilé loin de la foule, tel un lépreux, il gîtait en un taudis, aux portes de la ville, enterré dans le silence et l'ombre, cousu vif au linceul de l'oubli. Pour son avarice sordide, chacun le haïssait; pourtant, nul n'osait lui montrer les dents : les enfants tremblaient à sa vue, terrorisés par sa face sinistre où luisaient, ainsi que des tisons, deux yeux ardents; et les gueux qui s'en vont, la besace à l'épaule, courbés sous une croix de misère, se signaient trois fois en passant devant son seuil. Lui, indifférent aux hommes et aux choses, frappait le bois, tout le jour, de son maillet sonore; et, la nuit, des paysans attardés l'avaient maintes fois entendu compter des piles d'or.

Un dimanche d'été que le soleil se montrait radieux dans un ciel de turquoise, Rudulph, assis devant sa porte, vit s'avancer une pauvresse couverte de haillons, et toute voûtée par l'âge.

Oh! comme la douleur avait dû peser sur elle! Déjà la mort semblait marcher dans son ombre, prête à l'enserrer dans ses mains ravageuses. Elle s'avançait à pas lents, la mendiante, appuyée sur un méchant bâton de houx.

Quand elle fut auprès de l'homme, elle tendit la main, et sa bouche implora.

— Pour l'amour de Dieu, messire, soyez charitable! Me voici devant vous n'ayant ni sol ni maille, et je vais ainsi depuis des jours et des jours. Mes pieds se sont meurtris aux cailloux des chemins, mes mains ont laissé une goutte de sang à toutes les épines des forêts, et, voyez, mon corps n'est plus qu'une loque informe qui, demain peut-être, n'aura plus pour ultime litière que la terre fraîche d'un sillon... Oh! donnez-moi de l'eau, messire, pour apaiser la fièvre qui me ronge, rien qu'un peu d'eau, et le Seigneur vous le rendra mille fois en bonheur...

Sa bouche se révulsa sous l'effort des paroles émises, une faiblesse de tous ses membres l'abattit sur les genoux, inerte, prête à rendre l'âme.

Rudulph la contempla un instant, prostrée, puis, le doigt menaçant.

— Ça, dit-il, la vieille, tu veux boire : le Rhin coule à tes pieds, et, là-bas voici l'Ill, et, plus loin, des sources et des ruisseaux encore; choisis, mais vite emporte tes guenilles, et les exhibe à d'autres, plus facilement attendris.

La pauvresse s'était relevée comme par miracle. Elle se tenait droite devant le tonnelier, et un éclair de haine allumait ses yeux. Sa voix se fit vibrante.

— Cœur d'airain, je te connais enfin, et maintenant, sans remords, je puis t'infliger le châtiment que tu mérites : Vois-tu ce tonneau vautré dans la poussière; tu t'en vas l'emporter loin d'ici, le plonger nuit et jour dans tous les fleuves d'Alsace et d'Allemagne, sans jamais pouvoir l'emplir. J'aurais pu te prendre la vie, mais tu souffriras d'avantage à te traîner sur terre, plus misérable qu'un chien, sans espoir de pardon.

Ayant ainsi parlé, elle disparut au détour de la route.

Rudulph-le-loup riait à se tenir les côtes, amusé follement de la prophétie.

— Comment, vilaine sorcière, tu veux m'empêcher d'accomplir une œuvre si facile que d'emplir cette futaille ! Tu t'es raillée inutilement, car je vais à l'instant te prouver l'inanité de ta prédiction.

(1) Nous empruntons le récit de ce fait à la *Royal Natural History*, du professeur Lydekker.

Ayant chargé son tonneau sur l'épaule, il le plongea violemment dans le Rhin qui roulait au bas de la maison ses ondes murmurantes. Hélas! quand il l'en tira, le tonneau était vide! Deux fois, trois fois, dix fois, il le replonge à l'eau, et toujours l'en retire absolument vide. Alors, épouvanté de ce mauvais présage, la figure inondée des sueurs de l'angoisse, il lui semble, à lui, au maudit, que sa raison s'égare.

Il se lève, éperdu, veut gagner sa demeure; mais alors, c'est comme un aimant qui l'attire loin de chez lui, loin de Strasbourg. Il y veut résister, mais la force surhumaine l'entraîne....

Tel autrefois Caïn, le malheureux erra par lande et par bruyère, plongeant dans tous les cours d'eau rencontrés son tonneau de l'enfer qu'il n'emplissait jamais. Quand il se raidissait, le blasphème aux lèvres, une puissance étrange, affolante, le poussait en avant, et il entendait dans la nuit une voix terrible qui lui criait : marche! marche!

Et lui, fantôme vivant, marchait, marchait toujours, homme sans volonté, corps sans âme.

L'été, le soleil l'accablait, écrasé sous son fardeau; la bise d'hiver le cinglait de ses lanières cruelles, lui gelait la moëlle dans les os. Et il allait toujours, toujours, sous la double raillerie du temps et des passants.

Il parcourut ainsi l'Alsace, sa patrie, la rêveuse Allemagne et la verte Hongrie. Il plongea son tonneau dans le Rhin, dans le Mein, plus tard dans l'Elbe et dans l'Oder, plus tard encore dans le Danube, et toujours en vain.

Quand il eut parcouru des contrées immenses, que ses cheveux furent devenus blancs sous l'éternel martyre, et que ses pieds meurtris refusèrent de le porter plus avant, il tomba demi-mort au seuil de sa maison. Alors une émotion toute neuve pénétra dans son cœur; il avouait son crime, s'amendait enfin. Et une prière très humble monta de sa bouche vers le ciel, prière attendrie où revenaient les mots d'amour et de pardon. Et soudain, de ses yeux gonflés par la douleur une larme tomba, une pauvre petite larme, infime gouttelette puisée à la source du repentir, et qui remplit le tonneau.

JACQUES YVEL.

M. GUSTAVE LARROUMET

Depuis qu'il a abandonné la direction des Beaux-Arts, M. Gustave Larroumet s'est affirmé comme un des écrivains les plus complets et les plus divers de la littérature contemporaine. Critique d'art, chroniqueur, critique littéraire, auteur de dix volumes sur le théâtre, professeur en Sorbonne, c'est aussi un conférencier qui a, mais sans pédantisme, l'érudition des vieux maîtres de la faculté, la parole élégante et persuasive, et même ce modernisme fantaisiste de conférencier de la Bodinière et d'autres lieux tout aussi peu universitaires. Membre de l'Institut, l'Académie française le guette. J'espérais que nos Immortels lui offriraient le fauteuil d'Henri Meilhac. Lui qui a si bien parlé de Marivaux, qui a trouvé des mots si charmants et des périphrases si gracieuses, pour nous vanter l'œuvre de cet exquis écrivain, avec quelle finesse, quel esprit, il eut analysé le talent si fin et si spirituel de l'auteur



Gustave Larroumet.

de *Ma Cousine!* Il l'eut fait en outre avec des qualités qui sont bien siennes, et qui ne courent pas les rues, par les temps d'Ibsénisme et de comte Prozor que nous vivons, c'est-à-dire des qualités de clarté, de simplicité, de concision, que vous retrouvez dans toute sa production, même dans ses besognes les plus hâtives, telles que ses articles de journaux, comme dans les sensations de voyage en Orient, qu'il vient de publier dans un grand quotidien, et qui sont une restitution si fidèle et si nuancée et si pittoresque des choses qu'il a observées. Ce sont toujours ces qualités qui constituent la valeur et le charme de sa parole. Le talent de M. Larroumet offre donc l'exemple d'une parfaite harmonie.

L'autre jour, en Sorbonne, j'assistais à son cours de rentrée. Il devait nous parler d'Ho-

race. Et j'étais, depuis un instant installé à ma place, lorsque tout à coup une clameur s'éleva, un cri formidable de « vive Larroumet » retentit... Car il est d'usage en Sorbonne d'acclamer le conférencier sympathique, comme il est de tradition de huer celui qui a cessé de plaire ou celui qui n'a jamais plu. Je consulte ma montre. Il est quatre heures. M. Larroumet est ponctuel. Il apparaît en redingote d'ordonnance, avec la rosette de la Légion-d'honneur. Il s'asseoit. Sur la table, devant lui, il n'a que son verre, sa carafe, un livre auquel il empruntera dans un instant quelques brèves citations et une feuille de papier blanc. Le silence s'établit. Il commence.

Sa voix très claire, très pleine, s'entend admirablement de tous les coins de la salle, si j'en juge par la netteté avec laquelle elle me parvient au gradin supérieur où je suis assis. Voix étrange d'ailleurs, où plusieurs accents se combinent, particularité que l'on retrouve souvent dans la voix des gens qui ont beaucoup voyagé. Certaines syllabes traînantes et chantantes me rappellent l'accent des populations de l'est, tandis que l'écrasement, l'accentuation lourde de quelques autres, caractérisent la prononciation des paysans de l'Auvergne ou du Roussillon. Certains mots vifs, brefs, comme avalés, me font songer au débit précipité des Tourangeaux et des Berrichons, et, ma foi, en certains cas, sur certaines syllabes — surtout les labiales — M. Larroumet jette parfois la fantaisie et le pittoresque du plus pur accent parisien. Cela est très agréable à entendre. Et cette prononciation peu banale donne de la saveur à la parole qui est toujours chaude et vibrante.

Pendant qu'il parlait, j'examinais son attitude. Si la parole est d'une limpidité merveilleuse, d'une irréprochable correction et d'une facilité d'autant plus extraordinaire que M. Larroumet improvise, le geste est d'une étonnante précision. Il commente, il explique, il développe, il conclut, en même temps que la parole. Large et ample quand M. Larroumet a parlé du devoir, mou et rond quand il a parlé de l'amour, saccadé et tâtonnant quand il nous dépeignait les affres de ces hommes dans le cœur desquels se livrait le plus douloureux des combats; net et sec quand il concluait, je ne crois pas qu'il soit possible de donner au geste plus de vie intense et d'expression. Et les jeux de physionomie! Et les cabrioles du lorgnon! Et le renversement du buste sur le dossier de la chaise! Et l'avancement du corps vers l'auditoire comme pour donner plus de poids, plus de persuasion à la pensée! Et la caresse de cette voix étoffée et mâle, experte en l'art des nuances, tantôt lente et souple, tantôt rapide et rêche! Et la sûreté de cette diction toujours maîtresse d'elle-même, qui ignore les hésitations et les répétitions, qui se joue des traquenards que tendent les difficultés de la syntaxe à l'orateur inexpérimenté!

Qu'il parle de Marivaux ou de Racine, de Corneille ou de Beaumarchais, ou d'un moderne, l'art oratoire et les procédés de critique de M. Larroumet ne varient jamais; et celui qui l'a entendu une fois, est fixé sur le talent fait de clarté, de simplicité, d'érudition profonde et diverse, et aussi d'un amour passionné des lettres qui a inspiré à M. Larroumet des pages de critiques que devront consulter, plus tard, ceux qui voudront connaître d'une manière parfaite notre art dramatique et ses plus illustres représentants.

GEORGES GÉLIS.

LE DEUIL DES RUCHES

Il était, et il est encore d'usage dans bien des pays, d'arrêter tout travail lorsqu'un membre de la famille est mort; les animaux eux-mêmes sont mis au repos tant que le corps demeure à la maison. On doit voir dans cette coutume non-seulement une déférence pour le défunt, mais aussi la trace d'une superstition d'après laquelle il arriverait malheur à ceux qui n'observeraient pas ce repos de convenance.

A cette idée se rattache sans doute également le deuil des ruches, qui se pratique encore dans beaucoup de communes de la Normandie, de la Picardie, de l'Artois et du Nord.

Les animaux de la maison ou de la ferme, dépendant directement du maître, peuvent être dispensés aisément de tout travail, il suffit de ne pas les sortir, et comme aussi bien le fermier que les serviteurs, s'abstiennent de tout labeur, cette grève générale ne présente aucune difficulté.

Mais il est une catégorie de travailleurs qui échappe à cette direction, ce sont les abeilles. Comment arrêter leur activité, comment leur faire comprendre la gravité des circonstances et la nécessité de s'associer au deuil commun?

Voilà pourquoi; dans le Pas-de-Calais, par exemple, on va frapper trois coups sur chaque ruche pour attirer l'attention de ses habitantes, et on leur dit trois fois : *Un tel est mort.* Dans la vallée de la Hem, il y a même une formule, qui est la suivante : « Réveillez-vous, petites bêtes du bon Dieu, un grand malheur vient d'arriver. Votre maître (ou votre dame, ou un tel) est mort. »

Lorsque l'enterrement a eu lieu, on avertit de même les abeilles, sans doute parce qu'elles ont dès ce moment la liberté de reprendre leurs occupations habituelles, comme tous les autres serviteurs de la maison.

Cette coutume, assez singulière, dont l'origine pourtant est explicable, a dégénéré dans

beaucoup d'endroits, et l'on a exagéré le symbole en faisant porter aux ruches le deuil du défunt. Dans une grande partie du Boulonnais, notamment, les ruches sont garnies de crêpe, tout au moins d'une étoffe noire qu'on enlève après les funérailles. On croit que sans cette précaution l'essaim déserterait la maison, ou périrait par les maléfices que lui jetterait l'âme du défunt.

Enfin, par entraînement et excès de précautions, il existe encore certaines communes, Ochtezeele, Rubrouck, Merkeghem, entre autres, où l'on fait part du décès aux chevaux, et où l'on place de même un crêpe noir au-dessus de la porte de l'écurie, mais comme ce dernier usage est une exception, tandis que le précédent est général dans la région, il faut croire que le deuil des ruches seul avait sa raison d'être, et en effet nous avons vu que le point de départ de cette coutume est facilement explicable.

G. C.

LA VIERGE DE DOULEUR DE MOISSAC

La petite ville de Moissac, dans le Tarn-et-Garonne, a le privilège de posséder plusieurs œuvres gothiques fort remarquables. La plus connue est le portail de l'église qui est orné de sculptures, les unes en marbre, les autres en pierre calcaire. Ce portail date des onzième et douzième siècles.

Nous reproduisons ici une statuette de la Vierge de Douleur qui, retrouvée il y a quelques années, a été scellée dans le mur de la chapelle de l'hospice de Moissac. Cette statuette est haute de vingt-quatre centimètres.



La Vierge de douleur de Moissac.

La Vierge est agenouillée. Une sorte d'ample voile, qui lui recouvre la tête, l'enveloppe tout entière, dans des plis harmonieux et simples qui ne laissent qu'à peine deviner le corps. La figure et les mains seules apparaissent, ou plutôt apparaissaient, car il ne reste rien de ces dernières. Les deux restes des poignets, serrés l'un contre l'autre, dans l'échancrure que forme le voile, indiquent que la petite Vierge avait les mains jointes. Le visage, encadré dans un serre-tête, qui ne laisse voir ni les cheveux, ni les oreilles, ni le cou, est admirable d'expression. Les paupières baissées, la bouche contractée, il semble qu'elle contemple douloureusement, étendu devant elle, le corps de son divin Fils.

Cette statuette qui est en pierre calcaire date, suivant M. Ernest Rupiu, le distingué archéologue de Brive, à qui on doit tant d'heureuses découvertes artistiques, du seizième siècle.

C'est l'aumônier de l'hospice, le R. P. Daniel qui, ayant reconnu le caractère artistique de la Vierge de Douleur de Moissac, l'a fait sceller dans le mur de la chapelle afin qu'elle soit à l'abri de toute main indiscrète.

L'auteur de ce petit chef-d'œuvre est malheureusement inconnu. Il avait été donné à l'hospice de Moissac, il y a une cinquantaine d'années, par un M. Cayron.

A. P.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15 rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

SOUS L'EMPIRE



SOUS L'EMPIRE. — Statue en marbre par M. Van der Straeten. — Gravé par Crosbie.

C'est en 1894 que le joli marbre du statuaire belge Van der Straeten fut exposé au Salon des Champs-Élysées. L'accueil qu'il y reçut fut flatteur. Nul n'était plus digne, en effet, parmi les morceaux de genre, de fixer l'attention. Il s'imposait par un ensemble de qualités vraiment rares : le charme souriant de la physionomie, la nonchalance aisée de la pose, l'équilibre et la souplesse des formes, le rythme heureux et léger de la composition. Le *Magasin Pittoresque* se devait de ne pas le laisser tomber dans l'oubli. On lui saura gré de l'avoir repro-

duit, et d'avoir employé à cette reproduction le burin délicatement nuancé de Crosbie.

Cet hommage, une fois rendu à l'artiste et à son traducteur, hâtons-nous de formuler une critique, tout accessoire d'ailleurs, et qui n'enlève au morceau rien de son mérite, mais une critique pourtant nécessaire, d'autant plus nécessaire que M. Van der Straeten ne l'a pas seul encourue.

L'erreur que nous tenons à relever lui est commune avec neuf sur dix des artistes qui pratiquent la reconstitution historique et qui, pas plus que lui, ne se piquent d'exactitude et ne se soucient peu ou prou d'être vrais. De la mode et du costume d'autrefois, ils ne retiennent que ce qui est susceptible d'ajouter, dans leur composition, à la grâce et d'encadrer avec agrément leur figure. On me permettra de trouver qu'ils ont tort.

Où M. Van der Straeten a-t-il pris que les contemporaines de Napoléon Ier se coiffaient comme les jolies femmes du temps de Charles X ou de Louis-Philippe? Comment l'élégante torsade qui surmonte cette tête mutine se fût-elle arrangée avec le diadème à la grecque et les couronnes de fleurs ou les hideux marabouts de plumes blanches qui sévissaient alors dans la toilette de bal?

Dirai-je à M. Van der Straeten que le corsage de sa belle, pas plus que sa coiffure, n'est conforme aux usages du temps? Lui apprendrai-je que le décolletage en carré ne fut de mise qu'en des circonstances très rares, avec un luxe effroyable de bouillons, de ruches et de plissés dont la séduction n'est pas précisément démontrée, mais dont l'absence, involontaire ou non, eût choqué? Lui expliquerai-je que, dans le dos, l'échancrure était toujours en pointe et descendait jusqu'au ruban de taille, juste au-dessus du nœud? Aurai-je la cruauté d'ajouter que la jupe n'eut jamais, dans ses plis, le moëlleux que M. Van der Straeten a jugé à propos de lui donner? La mode était aux étoffes transparentes, mousselines ou gazes pailletées d'or, garnies d'une profusion de guirlandes où le jasmin et la rose de mai, l'héliotrope et le myosotis se mariaient et confondaient amicalement leurs feuillages.

Oublierai-je enfin l'imprudence que M. Van der Straeten a commise en négligeant de percer les oreilles de sa contemporaine d'Austerlitz? Pas de bijoux, passe encore! Mais pas de boucles d'oreilles! Grand Dieu, quel sacrilège! Ignorez-vous, Monsieur, la mode des camées ou celle des pendeloques en brillants? N'avez-vous jamais feuilleté ni un journal de modes ni une collection de gravures de l'époque? Ne vous est-il jamais arrivé, dans la succession d'une grand'mère, de recueillir une paire de boucles d'oreilles en topaze? Vraiment, Monsieur, votre ignorance des modes impériales me fait peine, et j'hésite à poursuivre la liste de vos innombrables erreurs. Tout au plus consentirai-je à vous dire que l'escarpin de soirée n'était pas de forme ronde. Seul, le bout pointu se portait. Conclusion :

L'aimable statue que nous reproduisons ici est de son temps, c'est-à-dire du nôtre. Parisienne ou Gantoise, elle a le type, elle a le caractère et l'accent de nos jours, et le titre qui lui convenait, le seul bon, n'était certes pas : *Sous l'Empire*. Il fallait l'intituler : *Fin de siècle*.

T.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL
ET LES ACCIDENTS

Innombrables sont les services rendus par la télégraphie aux voyageurs.

Sans elle, sans les communications permanentes et instantanées qu'elle établit entre toutes les portions d'un réseau de voies ferrées, comment pourrait-on lancer les trains à des vitesses vertigineuses sans avoir à déplorer de fréquents accidents, incomparablement plus fréquents que ceux trop fréquents déjà, hélas! dont les voies ferrées sont le théâtre.

La télégraphie est un auxiliaire indispensable des moyens de locomotion si rapides et si multipliés de notre époque. Sans son concours on ne pourrait qu'en tremblant se confier à ces trains-éclairs, qui ont besoin d'être avertis de la présence des obstacles placés sur leur route immuable; car, ces obstacles, ils ne savent ni les tourner ni les franchir; c'est pour eux la catastrophe si à temps ils ne s'arrêtent pas.

Le long du chemin parcouru par les express, de distance en distance, sont échelonnés des gardiens de leur sécurité; ces gardiens communiquent entre eux télégraphiquement. Quand la présence d'un obstacle vient à leur connaissance ils en avertissent leurs voisins, et ceux-ci, par des signaux, doivent aviser le train en marche assez tôt pour qu'il ne se brise pas sur l'obstacle.

Remettre le soin de sa sécurité à un tiers est toujours chose fâcheuse. Combien n'est-il pas préférable de se trouver en état de pourvoir soi-même à sa propre sécurité.

Lors de l'affreux accident survenu au Péage-de-Roussillon dans les derniers jours de décembre dernier, un train arrêté par une avarie de ses freins, le train n° 10, fut télescopé par le rapide n° 20, qui ignorait son arrêt et le suivait à quinze minutes d'intervalle.

Tout fait croire que l'accident est dû à la coupable négligence d'un employé, d'un de ces gardiens de la sécurité des voies échelonnés sur leur parcours.

Le conducteur du train en détresse fit ce qui

était réglementaire pour couvrir son convoi, il se porta en arrière et plaça des pétards sur les rails ; mais avant qu'il ait eu le temps de disposer assez loin ces systèmes d'avertissement, les seuls à sa disposition, le rapide n° 20 arrivait, et, emporté par son élan, écrasait la moitié des wagons du train n° 10.

Si ce dernier train avait eu la possibilité de communiquer télégraphiquement avec les stations en arrière, fort probablement la catastrophe aurait été évitée, car le rapide n° 20 eut pu être prévenu à temps de l'obstacle placé sur sa route.

Si les deux convois avaient possédé le moyen de correspondre entre eux, l'accident n'eut certainement pas eu lieu, cela va de soi.

La solution de ces si importants problèmes de la communication des trains en marche avec les stations voisines et avec les autres trains est-elle donc irréalisable ?

Au point de vue théorique, évidemment non. Au point de vue pratique, par contre, cette solution se heurtait jusqu'ici à de grosses difficultés plutôt de nature économique que d'aucune autre nature. Tous les procédés d'intercommunication proposés se ramenaient en effet à ceci : installer entre les voies un conducteur électrique se reliant, d'une part, avec les trains en marche au moyen de contacts métalliques portés par les locomotives, et d'autre part avec les stations au moyen de branchements également métalliques.

La longueur des voies ferrées actuellement exploitées en Europe — pour ne parler que de celles-là — atteignant le chiffre fabuleux de 260.000 kilomètres, six fois et demie la circonférence de l'équateur terrestre, et des milliers de locomotives circulant sur ces voies, on se rend compte, en effet, de la dépense formidable qu'eût entraîné le plus simple des systèmes d'intercommunication de cette sorte.

Les indemnités à payer aux voyageurs écrasés étant loin de représenter l'intérêt d'un pareil capital, on laissait économiquement les trains se télescoper ou se prendre en écharpe, et, les dividendes des actionnaires y trouvant finalement leur compte, tout était pour le mieux dans les meilleures des administrations.

Or, voici qu'une nouvelle découverte va rendre conciliable la sécurité des voyageurs avec l'intérêt des actionnaires. Les trains en marche pourront, à peu de frais, communiquer entre eux ainsi qu'avec les stations voisines ; il en sera de même et plus aisément encore pour les paquebots.

Cette découverte, merveilleuse dans ses résultats, merveilleuse aussi dans sa conception, est celle de la télégraphie électrique sans conducteurs intermédiaires, dite télégraphie sans fil.

L'électricité, personne ne l'ignore, si elle est une voyageuse incomparablement rapide, est par contre d'un caractère fort difficile. Pour qu'elle daigne aller d'un point à un autre il lui faut un chemin à elle, un fil de métal continu tendu entre ces deux points. Obligé de se plier à ces exigences, jusqu'à aujourd'hui l'homme avait partout tendu docilement de ces fils réclamés par la voyageuse. Dorénavant, plus ne sera besoin, dans un grand nombre de cas, de s'imposer pareille sujétion pour communiquer à distance au moyen de l'électricité.

La voyageuse a-t-elle donc renoncé à ses exigences? Non pas, mais on a tourné la difficulté en utilisant ses services d'autre façon. Le courant électrique ne voyagera plus, il agira en influençant à distance un autre courant.

L'électricité est, en effet, personne si sensible que le simple voisinage d'une autre électricité suffit pour apporter en elle des troubles faciles à enregistrer au moyen d'appareils simples. Plaçons en regard, mais sans contact, deux fils conducteurs parallèles, verticaux par exemple ; dans l'un faisons passer un courant électrique discontinu, ou, ce qui revient au même, d'intensités variables, et dans l'autre un courant continu. Ce second courant subira des variations brusques en rapport avec les variations du premier. D'après des expériences récentes ces variations se font sentir d'autant plus loin que les fils verticaux employés sont plus longs.

Pour utiliser cette propriété en vue des communications à distance entre trains ou paquebots en marche, installons à l'avant des locomotives, sur le pont des navires, des poteaux légers en fer placés verticalement et d'une hauteur aussi grande qu'il sera nécessaire ou possible. Dans ces poteaux faisons passer un courant électrique dont les alternances régulières indiqueront de façon simple et précise sur quelle voie court le train, quelle route tient le paquebot.

Comme, dans tous les cas, nous avons affaire à des agents de transport pourvus de puissantes machines, l'électricité indispensable pourra être produite presque sans frais par la simple interposition d'une machine dynamo-électrique sur l'un des organes rotatifs de leurs moteurs.

Grâce donc à une dépense de premier établissement assez faible, chaque train et chaque navire se trouvera pourvu d'un appareil qui avertira en permanence de son approche, sur terre les gares et les trains voisins, sur mer les paquebots et les ports dans un rayon assez étendu.

Chacun se trouvant ainsi prévenu de la proximité d'une de ces masses en mouvement qui dans certaines circonstances font autant de dégâts que le plus formidable des projectiles, chacun, sachant à temps quelle route elle tient, discernera instantanément si son arrivée cons-

titue un danger. Les accidents deviendront dès lors pour ainsi dire impossibles.

Les distances auxquelles pourront se signaler trains ou paquebots, et auxquelles par réciprocité ils pourront, eux aussi, connaître l'approche des agents de transport de même nature, varieront, comme il a été dit précédemment, suivant la hauteur du conducteur électrique vertical dont ils seront munis.

La nécessité, pour les trains, de passer sous les tunnels et les ponts limitera forcément cette hauteur à quatre ou cinq mètres.

Les paquebots pourront posséder normalement des appareils avertisseurs beaucoup plus élevés, atteignant au besoin la hauteur des mâts auxquels ils s'appuieront.

Enfin les flottes de guerre, grâce à l'emploi de ballons captifs dont les câbles d'attache métalliques constitueront à peu de frais ces conducteurs verticaux, seront à même, par temps calmes, de développer dans les airs des appareils avertisseurs de 300 mètres à 500 mètres.

Des expériences récentes et dignes de foi ont permis de conclure que la portée de ce mode de communications varie de 250 mètres à 500 mètres, suivant la pureté de l'air, pour un conducteur vertical de un mètre de longueur, et est proportionnelle à la longueur de ce conducteur.

En supposant donc que les communications s'effectuent dans les conditions les plus défavorables à la transmission des ondes électriques, un train en marche signalera sa présence et la route qu'il suit dans un rayon de plus d'un kilomètre autour de lui; un paquebot à des distances supérieures à une demi-lieue, et une flotte, munie de ballons captifs, pourra échanger des télégrammes avec une autre flotte éloignée d'une centaine de kilomètres.

Tel est le nouveau système de télégraphie, dite sans fil, d'invention récente et actuellement à l'ordre du jour; tels sont les services principaux qu'il est appelé à rendre.

Outre cette application immédiate à une augmentation notable de la sécurité des voyages rapides, outre des applications d'ordre militaire, analogues à celle dont il vient d'être parlé à propos de l'intercommunication des divisions navales opérant dans le voisinage les unes des autres, la télégraphie sans conducteurs intermédiaires sera susceptible, il n'y a pas à en douter, et peut-être dans un avenir prochain, d'utilisations pratiques plus courantes encore. Déjà, aujourd'hui, il est prouvé que théoriquement on pourrait, grâce à elle, communiquer télégraphiquement entres Calais et Douvres moyennant la simple érection, au bord de la mer, en face de ces localités, de deux mâts métalliques de 80 mètres de hauteur. Théoriquement encore, et n'était la courbure de la terre, il suffirait d'un fil métallique de 2,000 mètres maintenu vertical par un ballon captif planant à cette altitude pour pouvoir correspondre entre Paris et New-York par dessus l'Atlantique!

La télégraphie sans fil, d'une installation beaucoup plus économique que la télégraphie actuelle, et par surcroit susceptible de plus nombreuses applications, détrônera-t-elle un jour sa sœur aînée? Cela n'a rien d'improbable.

Léo Dex.

LA STATUE DU CUIRASSÉ MASSACHUSETTS

Ceux de nos lecteurs qui ont connu l'ancienne marine à voile, non pas les élégants et puissants quatre-mâts au gréement en acier, mais les vieux bricks, les trois-mâts classiques, à la bonne et solide coque de chêne, se souviennent assurément que c'était jadis la coutume d'orner leur proue d'une figure. La dite figure, la poupée, comme on l'appelait parfois, placée à l'avant, immédiatement au-dessus de l'étrave et sous la guibre et le beaupré, représentait souvent un personnage, une divinité plus ou moins profane dont le navire portait le nom, et il n'y avait pour ainsi dire pas un navire qui se respectât qui n'eût une statue en bois de cette sorte décorant son avant.

C'était là une habitude d'autant plus tenace, qu'elle pouvait se réclamer d'une tradition antique : une excursion rapide au riche Musée de la marine de Paris ou, simplement, un retour aux souvenirs historiques, nous en convaincrait bien vite. La description des flottes de Ptolémée Philadelphe montre les trirèmes avec une tête de dragon à l'avant; d'autres ont tout uniment des yeux de poisson peints de chaque côté de l'étrave, afin, sans doute, d'augmenter la ressemblance d'un bateau avec un poisson nageant à la surface de l'eau. Le fameux *drakar* des Northmans avait, d'après les chroniqueurs scandinaves, la forme d'un dragon, et la figure de l'avant était précisément la tête de cet animal fabuleux, à laquelle on donnait une expression aussi féroce que possible. Le géant des vaisseaux scandinaves, celui qu'avait construit Thorberg pour Olaf Trygvason, roi au douzième siècle, portait lui-même le nom caractéristique de « Long Serpent ».

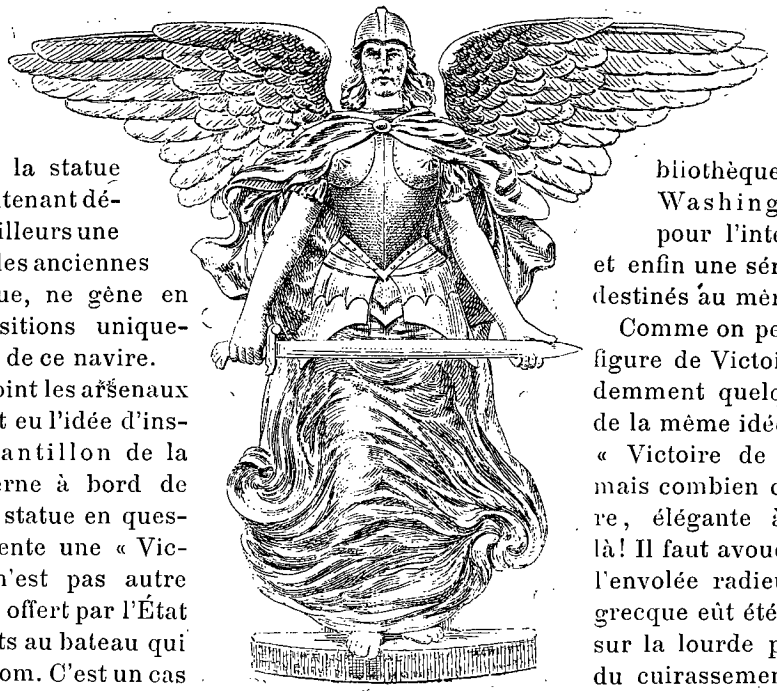
Si nous nous reportons à une époque beaucoup plus voisine de nous, nous voyons, que le fameux *Bucentaure* de la République de Venise, qui fut rasé par Napoléon Ier, ne portait plus seulement une figure, mais une série de figures, une grande statue de la Justice, puis la Paix; en avant d'elles étaient des Amours, le Lion ailé de Venise, en dessous Neptune, etc.

Et cette coutume des figures de proue se retrouve à travers le monde; l'ancien bateau de promenade du roi de Birmanie, par exemple,

avait un avant formé d'une énorme tête de faisan. Mais on peut dire maintenant que, tout au moins dans les marines des nations civilisées, et sauf peut-être sur les bateaux en bois que les Norvégiens continuent de construire, l'habitude a totalement disparu. Comme de juste, l'observation en est encore plus vraie pour les navires de guerre, où l'on sacrifie toute ornementation aux questions d'offensive et de défensive.

Et cependant, c'est sur un grand cuirassé, appartenant à une nation des plus pratiques, que nous trouvons une curieuse exception à cette règle.

Il s'agit du cuirassé américain *Massachusetts*; mais empressons-nous de faire remarquer que la statue dont il est maintenant décoré, et qui a d'ailleurs une place autre que les anciennes figures de proue, ne gêne en rien les dispositions uniquement militaires de ce navire.



VICTOIRE AILÉE. — Statue en bronze du cuirassé *Massachusetts*.

Ce ne sont point les arsenaux de l'État qui ont eu l'idée d'installer cet échantillon de la sculpture moderne à bord de ce cuirassé; la statue en question, qui représente une « Victoire ailée », n'est pas autre chose qu'un don offert par l'État de Massachusetts au bateau qui porte le même nom. C'est un cas fréquent que des villes ou des États offrent un présent quelconque au navire dont ils sont pour ainsi dire le parrain, quand ce navire est définitivement armé, mais généralement alors le cadeau est un service en argent qui prend place dans le salon du Commandant.

Le plus beau de ces services a été offert par la ville de San-Francisco au croiseur du même nom; le *Brooklyn*, lui aussi, a reçu un cadeau semblable qui vaut, paraît-il, une cinquantaine de mille francs. La législature de Massachusetts ne voulut pas être en reste de générosité, mais pour se signaler par l'originalité, elle décida de rompre avec les traditions en donnant au cuirassé *Massachusetts* une figure emblématique en bronze; en envoyant son cadeau, elle exprimait le désir que la figure fût placée à un endroit élevé du navire, autant que possible sur la tourelle d'avant.

Son vœu a été exaucé, et nous pouvons reproduire une photographie montrant la « Victoire ailée » en place, sur le cuirassement de la tourelle avant, entre les embrasures des deux énormes pièces accouplées qu'abrite cette tourelle.

L'auteur de la statue, ou plutôt du relief, est M. Pratt, un artiste encore très jeune, né en 1867 à Norwich, dans le Connecticut; d'abord élève de l'École des Beaux-Arts de Yale, il a ensuite travaillé avec Augustus Saint-Gaudens à New-York, puis il est venu dans l'atelier de Falguière, à Paris. C'est donc un ciseau quelque peu français, et à ce titre ses œuvres peuvent nous intéresser doublement.

Il a déjà de la réputation en Amérique, puisqu'il avait été chargé de faire pour l'Exposition de Chicago, deux des grands groupes de l'entrée, et que depuis, il a sculpté six grandes figures pour la façade de la Bibliothèque du Congrès à Washington, une autre pour l'intérieur du dôme, et enfin une série de bas-reliefs destinés au même édifice.

Comme on peut le voir, cette figure de Victoire ailée est évidemment quelque peu inspirée de la même idée que la fameuse « Victoire de Samothrace »; mais combien celle-ci est légère, élégante à côté de celle-là! Il faut avouer du reste que l'envolée radieuse de la statue grecque eût été fort mal venue sur la lourde paroi métallique du cuirassement. Précisément l'artiste a cherché surtout la puissance dans cette femme cuirassée, le casque en tête, un sabre à la main; et pour lui donner la force, il a peut-être dépassé la mesure en la dotant d'un masque masculin.

En outre, les plis de sa robe s'enroulant à gauche et à droite de ses jambes sont d'un mouvement assez peu heureux. Mais la tentative est vraiment curieuse. En regardant bien le dessin, on apercevra sans doute, gravé sur l'épée, le simple mot « Victory », Victoire; sur le socle, une double inscription porte d'abord : « Don de l'État de Massachusetts », puis, au-dessous : « Faites votre devoir et l'honneur est sauf ». C'est une belle devise pour le navire qui, en toutes circonstances, voudra la légitimer; mais nous espérons bien qu'il n'aura pas l'occasion de la justifier dans quelque sanglant combat où un projectile brutal n'aurait pas grand'peine à anéantir l'œuvre d'art de M. Pratt.

DANIEL BELLET.

PIERRES PRÉCIEUSES

Suite. — Voyez pages 22 et 38.

Imitations. — L'émeraude est une des pierres les plus faciles à imiter. Sans parler de ces verres grossièrement colorés par de l'oxyde de cuivre, qui sont déjà d'un agréable effet, Feil avait réussi à donner à des verres dans la composition desquels il fait entrer de l'alumine, à la température très élevée de ses fours, une dureté, un éclat, qui se rapprochent de ceux des pierres naturelles. Au moyen d'oxydes métalliques, il les teignait de couleurs très variées. Il en a fabriqué ainsi qui ressemblent à l'émeraude à s'y méprendre; mais c'était une imitation.

Reproductions. — M. Hautefeuille, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences, est parvenu à reproduire l'émeraude, avec sa composition chimique, ses formes, sa coloration, sa dureté, telle que la nature nous la donne avec tant de réserve.

M. Hautefeuille place dans un creuset de platine 11 gr. 50 de silice, 31,58 d'alumine, 2,64 de glucine et recouvre le tout de molybdate acide de lithine, qui joue le rôle d'agent minéralisateur; il chauffe le creuset d'abord au rouge sombre pendant 24 heures, ce qui permet la formation d'une combinaison lithique où entre de l'acide molybdique, puis à 800° pendant 15 jours, et c'est pendant cette opération que s'isolent des cristaux d'émeraude qui s'accroissent de plus en plus. Ces cristaux sont fort jolis, peuvent être colorés au moyen de chrome, mais ne pourraient pas encore satisfaire aux besoins du commerce, à cause de leurs petites dimensions.

Aigue marine. — Elle a la même composition, la même forme, les mêmes propriétés que l'émeraude; aussi les minéralogistes ne l'en distinguent-ils pas. Mais le commerce est dans l'usage de donner un nom spécial aux émeraudes d'un vert d'eau, celui d'aigue marine, *aqua marina*.

Ces pierres sont d'une couleur plaisante, bien qu'elles n'aient pas le charme de l'émeraude proprement dite; elles ont un éclat assez vif, quoique vitreux. Ce sont des pierres vraiment précieuses, quoique d'une valeur secondaire.

Phénacite. — On ne peut guère parler de l'émeraude, sans mentionner la phénacite, qui est également une combinaison de silice et de gélatine, mais sans alumine. La substance appelée ainsi par Haüy, parce que ses cristaux ont une grande analogie avec ceux du cristal de roche et peuvent induire en erreur un observateur peu versé en minéralogie, la phénacite est estimée surtout en Russie, où l'on en trouve les plus beaux échantillons. Elle est souvent transparente, incolore; on la taille en brillants; elle a un éclat vif, une densité supérieure à celle de l'émeraude, une dureté à peu près égale.

Reproduction. — Elle a été reproduite en même temps que l'émeraude par M. Hautefeuille au moyen de silice et de glucine mélangées en proportions convenables et chauffées pendant quinze jours dans un creuset de platine à environ 700°; l'agent qui a réussi comme minéralisateur était ici du vanadate de lithine.

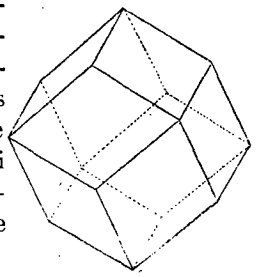


Fig. 4.

Grenats. — Les grenats sont des combinaisons de silice, d'alumine et d'oxydes de chaux où de fer, parfois de manganèse ou même de chrome. Ils cristallisent sous des formes à douze faces, qui sont des losanges (*fig. 4*), ou à vingt-quatre faces, qui sont des quadrilatères (*fig. 5*). Les plus recherchés en joaillerie sont des silicates d'alumine et de protoxyde de fer, que les minéralogistes appellent *almandins*, d'un vieux nom emprunté aux Anciens.

Almandins. — Ils sont d'un beau rouge, ordinairement un peu orangé par transparence et ils ont une assez petite valeur; certaines variétés cependant, qui contiennent ordinairement un peu de manganèse, ont une couleur qui leur permet de rivaliser avec les rubis. Ils sont franchement rouges et à une lumière vive, artificielle, d'un beau rouge groseille. On les appelle *syrians;* ils font partie des anciennes escarboucles. Il est quelquefois difficile de distinguer ces belles variétés des véritables rubis sans une analyse chimique. Les différences de coloration échappent à l'œil. Ces grenats et ces rubis ont la même densité; les grenats, il est vrai, sont moins durs que le rubis qui les raie; mais, dans certains cas difficiles, on hésite à s'en rapporter à un seul caractère; l'analyse chimique résout nettement la question; mais, quand il s'agit de matières d'une aussi grande valeur, on n'est pas porté à en sacrifier, même une parcelle, surtout quand elles sont taillées.

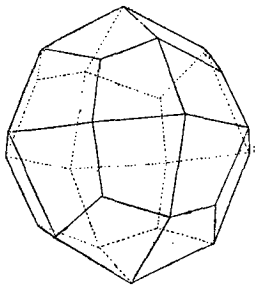


Fig. 5.

On peut alors chercher à observer une lumière vive et fixe, comme la pointe de la flamme d'une bougie au travers de deux facettes qui ne soient pas trop inclinées l'une sur l'autre. Les grenats ne font que dévier légèrement l'image de la flamme; les rubis la font voir double. On peut aussi, surtout lorsque la pierre n'est pas trop épaisse, la placer sur le porte-objet des microscopes polarisants, munis de deux nicols en croix et donnant l'obscurité; les grenats laissent le champ de vision à peu près noir; les rubis, surtout lorsqu'on les incline, rétablissent la transparence et laissent passer une certaine quantité de lumière.

Si l'on peut sacrifier un petit fragment, une esquille de la pierre, la distinction est facile à établir au moyen du chalumeau, petit instrument

dont se servent les minéralogistes et les bijoutiers pour fondre les corps. Le grenat almandin est facilement fusible et le rubis ne l'est pas.

Grenats pyropes.— Ceux-ci sont infusibles. Ce sont des silicates de magnésie, dont plusieurs variétés colorées par du chrome, sont d'un beau rouge et fournissent des rubis assez estimés, lorsque, ce qui est rare, elles sont un peu volumineuses. Elles contiennent plus de chrome que le rubis oriental; aussi, lorsqu'on les chauffe, elles deviennent d'un vert si foncé qu'elles paraissent noires; à froid, elles reprennent leur couleur rouge.

Tourmalines. — Silicates très complexes, contenant de l'alumine, du fer, du manganèse, de la lithine, de la soude, de la potasse, de la magnésie, de la chaux, de l'acide borique, quelquefois du fluor. Certaines variétés, souvent lithifères, peu ferrugineuses, sont d'un beau rouge et peuvent aussi, une fois taillées, remplacer le rubis; on les nomme *Rubellites*. La dureté en est un peu supérieure à celle du quartz; la densité varie de 3,02 à 3,08.

Topazes. — Combinaison de silice, d'alumine, où le fluor se substitue en proportion assez considérable à l'oxygène. Ce n'est pas la topaze de Pline, qui était une pierre d'un jaune verdâtre et qui doit correspondre en grande partie à notre péridot. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, un évêque savant, saint Isidore de Séville, appelait déjà topaze une pierre qui a la couleur du vin blanc des Gaules. La topaze du commerce est en effet d'un jaune d'or assez vif, d'un jaune de vin blanc, d'un jaune safran.

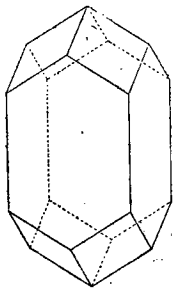


Fig. 6.

Quelques variétés sont roses ou d'un rouge rosé clair. Quand elles sont limpides et bien taillées, elles sont attrayantes. On les nomme *Rubis du Brésil*. Les jaunes, malgré leur éclat quelquefois assez vif, n'ont pas une grande valeur. On connaît une variété d'un bleu clair appelée *Saphir du Brésil*, et une d'un vert de mer, confondue parmi les aigue-marines, dont la plupart sont des silicates d'alumine et de glucine, comme l'émeraude.

On peut donner une coloration rose aux topazes jaunes du Brésil en les enveloppant d'amadou et en brûlant cette enveloppe. Lorsqu'après la combustion on enlève les cendres, on voit la topaze devenue d'un rose quelquefois un peu ingrat et généralement moins flatteur que celui des pierres qui offrent naturellement cette coloration.

La topaze est plus dure que le cristal de roche et plus pesante : sa densité est de 3,53 environ.

Zircon. — Combinaison de silice et d'un oxyde terreux appelé zircone. Certaines variétés, telles que celles du Riou-Pouzouliou, ruisseau qui coule à Expailly, faubourg du Puy (Haute-Loire), sont un assez joli rouge. Lorsque les cristaux qui ont la forme de prismes à section droite carrée, terminés par des pyramides à quatre faces (*fig. 6*), sont assez gros, on les taille et on les vend comme *hyacinthes*, pierres d'un rouge tournant à l'orangé. Le zircon est plus dur que le quartz, moins dur que la topaze, et il est quatre fois et demie plus lourd que l'eau; il pèse environ 4,65.

Cordiérite ou **Saphir d'eau.** — Combinaison de silice, d'alumine, de magnésie et de fer, dont les cristaux ressemblent à des prismes hexagonaux réguliers et sont colorés souvent en beau bleu, mais dans une seule direction, tandis que dans les autres, ils paraissent d'un blanc grisâtre ou jaunâtre; c'est cette propriété de présenter plusieurs couleurs suivant les directions où on les regarde qui distinguent ces saphirs des *orientaux*, composés exclusivement d'alumine, ceux-ci ayant une couleur bleue d'intensité à peu près constante dans tous les sens. Le nom de Cordiérite rappelle celui de Cordier, savant professeur du Muséum, qui a, le premier, observé dans cette matière, le phénomène de la variation de la couleur appelée *polychroïsme*, qu'on retrouve plus ou moins prononcé dans la plupart des substances qui cristallisent sous des formes autres que celles qui se rattachent au système régulier, qu'on aperçoit même dans le *saphir oriental ou proprement dit*, mais à un degré très faible.

Le saphir d'eau a une densité et une dureté voisines de celles de l'émeraude. Taillé dans la direction convenable, ordinairement en cabochon, il joue le saphir oriental, surtout quand il est monté.

Péridot. — On taille le plus souvent en cabochons, c'est-à-dire sous une forme arrondie, quelquefois sous la forme à degrés (*fig. 7*), qui offre le sommet pyramidal de celle dite en brillant (*fig. 8*), mais très simplifiée, le péridot, silicate de magnésie et de fer, qui pèse 3,35, qui a une dureté inférieure à celle du quartz, qui se désagrège dans les acides et qui est d'un vert jaunâtre ou d'un vert bouteille clair.

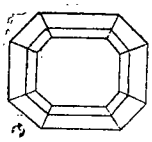


Fig. 7.

Idocrase.— C'est un silicate d'alumine, de fer, de chaux, à composition assez complexe, ayant une dureté supérieure à celle du péridot, mais rayé par le quartz, dont la couleur est ordinairement assez voisine de celle du péridot. On l'appelle souvent *Gemme du Vésuve*.

Epidote. — Autre silicate d'alumine, de fer et de chaux, un peu hydraté, que ses formes naturelles distinguent du péridot et de l'idocrase, mais dont certaines variétés ont une couleur analogue. Même dureté et même densité que dans l'idocrase.

Si on envisage le péridot, l'idocrase et l'épidote comme pierres précieuses, on peut appliquer aux trois le jugement un peu sévère porté sur le péridot : qui en a deux, en a un de trop.

PIERRES DEMI-PRÉCIEUSES
DURETÉ ÉGALE OU INFÉRIEURE A CELLE DU QUARTZ

Quartz. — Ce nom d'origine germanique est

donné par tout le monde aujourd'hui au cristal de roche, crustallos de Théophraste et de Pline, qui avait bien décrit sa forme constante, celle qui domine dans tous les cristaux, d'un prisme hexagonal régulier, terminé aux deux extrémités par des pyramides également à six faces (*fig. 8*). Il est ordinairement transparent et quelquefois d'une limpidité absolue; il a l'éclat un peu plus vif que celui du verre, mais il ne fait pas beaucoup plus d'effet aux yeux. Il est notablement plus dur que le verre et il a une densité qui est à peu près la moyenne de celle des pierres : 2,65.

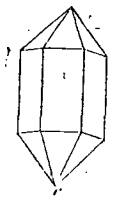


FIG. 8.

Il peut présenter toutes sortes de colorations, parmi lesquelles la plus estimée est la violette. Le quartz violet s'appelle *Améthyste*. Taillé, il a un aspect flatteur, sans atteindre un grand prix. La coloration en est due à un mélange de matières étrangères, où le manganèse doit avoir le principal, sinon l'unique rôle colorant.

Le quartz même coloré agréablement, même d'une belle eau, n'est plus qu'une pierre demi-précieuse; à plus forte raison en est-il ainsi de ses variétés simplement translucides, les *agates*, dont les colorations vives offrent souvent des dispositions fort gracieuses, et surtout des variétés opaques, les *jaspes*, qui sont souvent colorés en rouge, en vert, en jaune, etc., en général par des oxydes métalliques, mais qui servent à l'ornementation des meubles, ou même des édifices, sans être utilisés dans les parures.

Opale. — Au lieu de se présenter en cristaux, dont la masse présente des éléments moléculaires, régulièrement orientés comme l'attestent les observations des physiciens, qui ne peuvent être exposées dans cet article, la silice se montre quelquefois en masses informes, à structure gommeuse, associée dans ce cas à une certaine quantité d'eau, dont la proportion varie de 3 à 12 pour 100. Elle a une dureté un peu plus faible que le quartz, qui la raie, une densité moindre aussi : environ 2; elle est quelquefois presque transparente, toujours translucide et souvent colorée comme les agates, soit par du fer, soit par d'autres matières, probablement organiques. Elle est en général sans valeur; mais, quelques variétés, dites opales nobles, tout en étant incolores et d'une assez grande translucidité, sont traversées par des fissures, où la lumière subit des décompositions produisant des irisations brillantes, qui les font payer quelquefois fort cher.

Reproduction. — On a reproduit le quartz de bien des façons.

De Senarmont chauffait dans un tube de verre à 350° de la silice gélatineuse en suspension dans l'eau et chargée d'acides carbonique et chlorhydrique. Daubrée s'est contenté de chauffer de l'eau dans un tube à 320°; le verre se décompose et abandonne de la silice qui forme du quartz bipyramidé.

MM. Friedel et Sarrasin ont produit des cristaux de quartz bipyramidé en maintenant au rouge sombre de la silice amorphe dans de la lessive de potasse.

MM. Hautefeuille et Margottet ont soumis la silice amorphe au tungstate de soude, qui, après une série de réactions, donne lieu à la formation de cristaux de quartz à pointements très aigus. Ils ont également réussi en chauffant au rouge sombre de la silice avec du chlorure de lithine et un peu de lithine.

Lapis Lazuli. — Silicate d'alumine et de soude avec chaux, soufre et acide sulfurique. C'est une pierre opaque d'un beau bleu où sont disséminés des cristaux de pyrite, que Pline comparait emphatiquement à un ciel d'azur parsemé d'étoiles d'or. Quoique très estimée, elle sert plutôt dans la confection des mosaïques ou au placage que pour la parure. On sait reproduire la matière colorante du lapis, qu'on appelle *outremer*.

Turquoise. — Les turquoises sont des phosphates d'alumine, colorés par un phosphate de cuivre en bleu céleste, en bleu clair, qui conserve sa teinte à la flamme d'une bougie. Elles sont opaques, au moins sous l'épaisseur où on en fait usage. Entourées de brillants ou d'autres pierres de couleur différente, elles plaisent et ont beaucoup d'amateurs. On les appelle ordinairement *turquoises orientales*, pour les distinguer d'autres matières, dites *turquoises nouvelle roche*, qui sont des dents d'éléphants fossiles, dans l'ivoire desquelles s'est infiltré du phosphate de fer. Ce phosphate de fer qu'on rencontre isolé dans la nature, se comporte dans la dent où il a pénétré comme dans les mines où il a cristallisé librement. Incolore, au moment de l'extraction, il s'oxyde à l'air et prend une coloration d'un bleu verdâtre, qui devient avec le temps de plus en plus foncé.

Imitations. — On en trouve dans le commerce de fort bien réussies, qui se vendent à bas prix, et dont la plupart sont faites de celluloïde et fondent ou brûlent à la flamme d'une bougie.

PROCÉDÉS PRATIQUES POUR LA DÉTERMINATION DES PIERRES PRÉCIEUSES.

Le meilleur est évidemment celui qui n'altère, ni le poli, ni les contours des pierres, lorsqu'elles sont taillées. Il consiste à en prendre la densité. On sait que la densité d'un corps solide est le nombre qui exprime combien de fois ce corps est plus lourd que l'eau, ou, en termes plus scientifiques, le rapport entre le poids de ce corps et celui d'un égal volume d'eau. Ce rapport, à vrai dire, devrait être appelé *poids spécifique*; mais, comme nombre, il est égal à la densité.

Pour des pierres peu denses, on a souvent avantage à employer le procédé suivant, qui est très rapide et qui s'applique à des fragments même très petits.

(*A suivre.*)

E. JANNETTAZ.

UN PEINTRE LITHOGRAPHE



LA CLAQUE. — Lithographie de M. H.-P. Dillon. — Gravé par Jarraud.

Parmi les artistes qui s'amusent à suivre les foules, à noter les sensations de la rue en observateurs que séduisent toutes les manifestations de la vie parisienne, une place à part doit

être faite à M. Henri-Patrice Dillon, le jeune peintre qu'une remarquable série de tableaux et de lithographies, exposés à nos divers Salons et consacrés presque tous à des scènes du boulevard ou à des défilés de types populaires, a déjà mis en vedette.

Le grand charme de ces pages si bien vues, c'est l'animation extraordinaire qui s'y constate; les physionomies s'épanouissent, les lèvres chantent ou égrènent les perles du rire, les yeux ont des profondeurs étranges, les mains se crispent. Un souffle de vie intense passe ici sur toute chose et de réels sentiments se lisent sur les figures. Pour citer un exemple de la psychologie émue que M. Dillon associe si magistralement à son art, je choisirai l'admirable lithographie des *Ballons rouges* qu'il exposa au Salon de 1894. Il n'y a rien de plus suggestif.

Devant le Guignol des Tuileries se presse en demi-cercle la cohue des enfants et des badauds. Le spectacle est attrayant : c'est le seigneur Polichinelle qui rosse ses coutumières victimes.

Mais ne croyez pas que le peintre ait songé à grouper simplement dans son hémicycle en plein vent des personnages attentifs à suivre les péripéties du drame habituel de ces modestes tréteaux. Il a cherché avant tout à fixer par le crayon la physionomie particulière de chaque spectateur. Lorsque nous allons au théâtre, nous ne sommes jamais si empoignés par les jeux de scène que l'on ne puisse observer sur notre visage la trace de nos préoccupations personnelles, de nos soucis, de nos joies ou de nos tristesses. Les farces de Guignol surtout, si amusantes qu'elles paraissent à la badauderie, ne sauraient nous absorber entièrement. C'est pourquoi tous les personnages gardent, dans la lithographie de M. Dillon, leurs caractères distincts : têtes bouclées de mioches, figures de jeunes filles, fa-



Étude de Chats.

ces mornes de promeneurs portent toutes la trace des rêves, des calculs ou des ambitions qui les agitent. Sur les gradins du petit hémicycle, dans le grand repos du jardin, chacun s'abandonne à ses pensées préférées et suit abstraitement dans le bleu le vol de ses illusions.

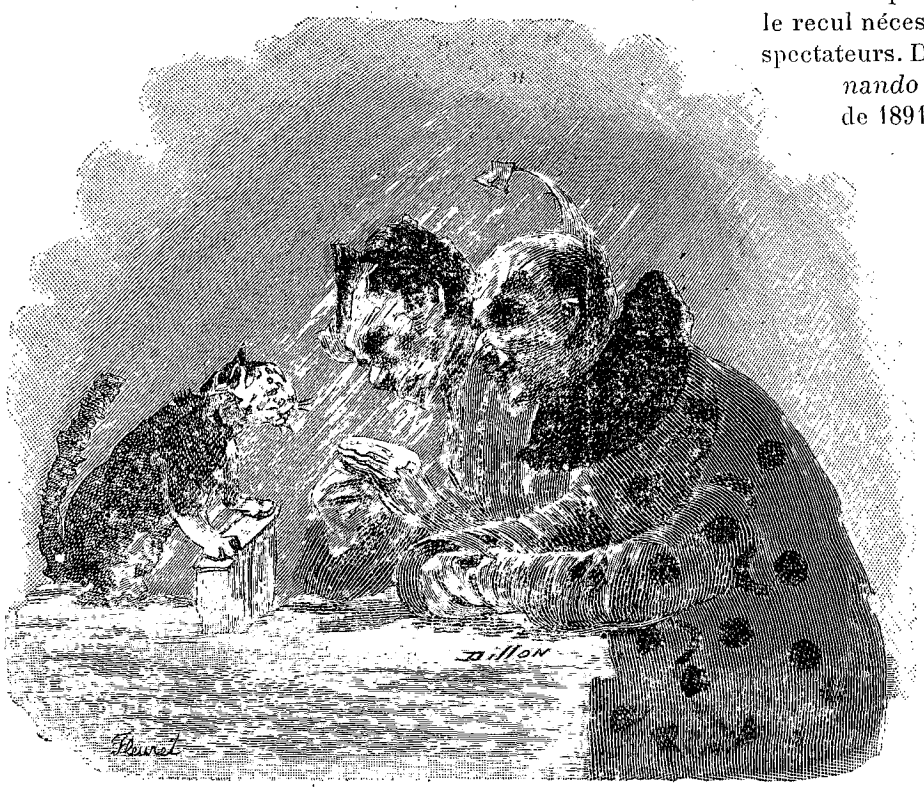
Celles-ci sont symbolisées par les ballons rouges qu'une marchande promène au bout d'un fil. Elle est là, au premier plan, angoissée elle-même par la névrose des désirs, l'accorte marchande; elle sourit, elle aussi, à son rêve intérieur, et semble heureuse de sa fonction même qui est de vendre des ballons, de vendre pour quelques sous du bonheur en baudruche aux enfants qu'aguichent les jolis globes aériens dont la tache pourpre éclate sur le fond vert du jardin. C'est un tableau exquis. N'avons-nous pas tous nos rêves, nos illusions, bulles de savon ou ballons rouges, jouets d'un jour ou d'un instant? C'est ce qu'a voulu dire le peintre en cette lithographie devenue très rare et que se disputent les collectionneurs.

La Claque, une autre des belles lithographies parisiennes de M. Dillon, tirée malheureusement à quelques exemplaires seulement (nous la reproduisons par la gravure) indique aussi l'ordre particulier des recherches auxquelles s'est voué l'artiste. Les chevaliers du lustre qu'il nous montre déchaînant, de leurs larges battoirs, les tonnerres d'une admiration de commande, ont été dessinés d'après nature au cirque Fernando. *La Claque* a été exposée au Salon de 1895 en même temps que *Les Sandwichs*, lithographie qui nous donne un pittoresque aperçu de la Foire aux pains d'épices.

Les cirques, les théâtres, les concerts, les fêtes foraines ont un grand attrait pour M. Dillon qui peut à son aise s'y livrer à ses observations familières et y recueillir, perdu dans la foule, les croquetons les plus variés. C'est au cirque de la rue Saint-Honoré que je le rencontrai récemment, dessinant les fameux chats du dresseur Wallenda, et qu'il a bien voulu détacher de son calepin, pour le *Magasin Pittoresque*, les dessins qui accompagnent cet article. C'était à l'heure matinale des répétitions, le monde bigarré des clowns et des écuyères s'agitait autour de nous; sur une table placée à l'entrée de la piste avaient été apportés les quatre félins qui devaient prendre part à la représentation du soir.

Ils paraissaient écrasés par l'importance de leur rôle, les pauvres chats. Constamment enfermés en des caisses grillagées et séparés les

uns des autres, ils ne connaissaient d'une vie plus libre que ces trop courts instants où leur maître les assujettissait aux difficiles labeurs



La Leçon.

de la piste. C'étaient de jeunes chats, absolument quelconques, des enfants de la bohême féline ramassés au hasard des tournées. Ils avaient été instruits patiemment par le dresseur qui nous déclara n'avoir pas consacré moins d'une année et demie à la préparation de la curieuse comédie du chien se détachant de sa chaîne pour aller voler le déjeuner de son maître et placer, en l'absence de celui-ci, un chat près du plat vide afin de faire croire que le chat était l'auteur du larcin. L'isolement où vivaient ces chats qui ne se rencontraient que sur la piste explique la singulière posture gênée qu'ils avaient, rassemblés autour d'une assiette garnie de viande dont ils n'osaient s'approcher. Ils observaient entre eux une réserve presque farouche et ne répondaient que par de timides miaulements aux agaceries des clowns.



Le Papillon.

Elles sont hantées d'un monde si bizarre, ces coulisses des cirques et des théâtres, on y perçoit sous un jour si particulier l'envers des choses, que l'on comprend l'attrait exercé par ce fantastique sur les artistes et les chercheurs de documents rares. Cependant M. Dillon s'embusque moins derrière les portants de théâtre pour voir les acteurs que pour observer avec le recul nécessaire la salle et les spectateurs. Dans son *Cirque Fernando* notamment (Salon de 1891), il a représenté les longues galeries de cet établissement chargées d'expressives figures vivement éclairées par la lumière des lustres. Évidemment, la comédie est souvent aussi bien dans la salle que sur la scène, et cette intéressante page le démontre avec éloquence.

De nombreux types parisiens ont été fixés sur la toile ou sur le papier par M. Dillon. La *Bouquetière*, toile exposée au Salon, date de 1881 et remonte aux débuts du peintre. L'*Appel des danseuses* est de 1890. Un autre tableau, le *Cabinet de lecture*, porte le millésime de 1892.

Trois toiles envoyées depuis au Salon, *Dégustation*, *Chansons* et *Brodeuses*, peuvent faire suite à cette série ainsi que les lithographies *O hé!* (1893) et *Mardi-Gras* (1895) qui retracent des scènes du carnaval. L'*Ondée*, une charmante composition, d'un sentiment très parisien, valut une médaille à son auteur. Je néglige dans cette énumération quelques grandes toiles comme la *Mort de Paul Bert* et les *Hospitalisés de Sommières*, qui ne manquent pas d'importance mais dont le sujet s'écarte du caractère habituel des œuvres de l'artiste.

Son talent très spécial et d'une psychologie si raffinée a besoin de scènes plus douces pour prendre tout son essor. Représenté par les *Ballons rouges*, la *Claque*, le *Cirque Fernando* et l'*Ondée* à l'Exposition du Centenaire de la lithographie, il a ravi les amateurs de beaux dessins qui parlent à l'âme autant qu'aux yeux. Ce fut pour beaucoup une révélation. Depuis ce succès, un bout de ruban rouge, très mérité, met sa joyeuse flamme à la boutonnière du jeune maître.

Ces superbes lithographies, l'artiste les exécute comme ses toiles, au chevalet, et c'est penché sur son appui-main de peintre qu'il confie à la pierre les physionomies dont il excelle à rendre l'humanité.

On sait que la lithographie, art trop longtemps délaissé après de brillants commencements, bénéficie maintenant d'une sorte de renouveau. De grands artistes l'ont relevée d'une décadence amenée par l'abus des procédés et le dédain de la composition originale. M. Dillon a été des premiers à favoriser ce mouvement de rénovation et à rendre à la lithographie le secret de ses splendeurs perdues.

HENRI FLAMANS.

LA PHOTOGRAPHIE DANS L'ART

Parmi les inventions de ce siècle les plus fécondes en résultats, la photographie tient une des premières places. Ce rayon de soleil rendu captif a transformé bien des industries.



Étude de Lion.

Quel a été, quel sera dans l'avenir, le rôle de la photographie dans l'art? Ce rôle, nous le savons, est nié par beaucoup d'artistes, et par ceux surtout qui se servent le plus de ce moyen mécanique, mais cependant, à mesure que les procédés se perfectionnent, l'épreuve photographique est appelée tous les jours davantage au secours de l'artiste, soit comme modèle à copier servilement, soit comme préparation du travail, soit enfin comme document à consulter.

De ces services rendus par la photographie, les deux premiers, surtout, ne sont pas sans soulever de sérieuses critiques.

L'objectif photographique est un appareil beaucoup plus perfectionné que notre œil; il donne les images plus nettes, plus isolées de l'atmosphère ambiante, il arrête le mouvement instantanément, et le fixe; il en résulte qu'une épreuvre photographique ne nous représente pas une image telle que nous l'avons vue; tout le monde, par exemple, connaît ces étonnantes épreuves décomposant le galop du cheval, et qui nous ont révélé sur la position des jambes, aux divers temps de ce galop, des détails tout à fait inconnus; eh bien, ces épreuves nous ont valu, de la part de certains artistes, des séries désolantes de chevaux galopant d'une manière bizarre, avec des mouvements de bêtes de l'Apocalypse; jamais personne, eux moins que tous autres, n'avaient vu les chevaux courir ainsi, mais triomphalement ils s'écriaient :

— Quoi que vous en pensiez, ce mouvement est exact, puisque la photographie, à défaut de votre œil, l'a saisi au vol.

Et pourtant la plupart de ces copies d'après photographies vous donnent le vertige, ou vous exaspèrent comme un non sens!

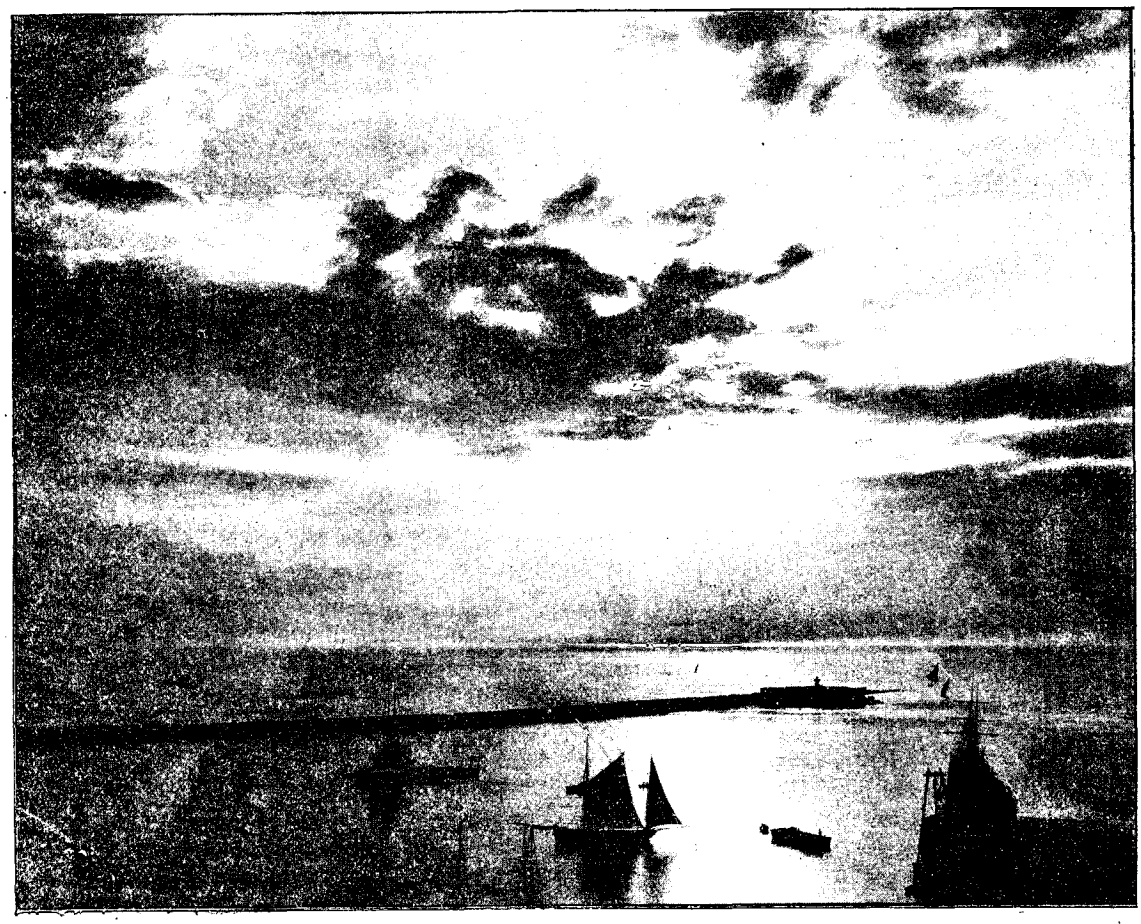
Les autres copies de figure, académie, paysages, participent, dans une proportion moindre, il est vrai, des mêmes inconvénients.

Voulez-vous copier un portrait? La photographie, selon les circonstances de la pose, efface les traits ou en exagère les rapports; s'agit-il du nu? les contours sont secs, les chairs sans vie; quant au paysage, il est déformé par la différence des plans; tout le monde sait que l'objet le plus rapproché de l'objectif se trouve démesurément augmenté en comparaison de ceux qui entrent dans le plan le plus éloigné. La photographie perd ainsi son principal avantage, qui serait de représenter la vérité absolue, exempte de toute fantaisie, de toute aberration de l'œil; en ce qui concerne surtout le paysage, loin d'atténuer ces défauts, elle les exagère. Donc, il est interdit à l'artiste vraiment digne de ce nom, de copier la photographie, sous peine de mettre sous nos yeux un dessin qui ne nous donnera pas l'illusion parfaite des choses.

Il convient encore de ne pas perdre de vue ce principe fondamental de l'art, à savoir que l'être représenté doit avoir une personnalité propre, provoquer en nous un sentiment, faire vibrer en nous l'âme, l'imagination, la sensibilité. L'artiste aura-t-il à représenter un lion?

Nous n'aurons pas besoin de compter les poils de la crinière et des moustaches, mais nous devrons nous sentir en présence du roi de la création, du symbole de la force, de la noblesse, de la fierté ; la photographie ne nous donne rien de tout cela : c'est un lion, tout bêtement, qu'on nous passe le mot, car combien en trouve-t-on parmi ces rois de la création, dont la physionomie est laide et banale ? Tandis que les Assyriens, avec des représentations très imparfaites, nous ont donné des lions d'une admirable puissance de rendu. De même, le portrait sera froid, et on ne sentira pas derrière le masque, la pensée, la vie du modèle, dont les maîtres savent si bien saisir les fugitives manifestations.

Mais où l'épreuve peut rendre des services, c'est dans l'indication des détails, à titre de document ; l'artiste qui aura fixé sur le papier ou sur la toile les grandes lignes de son œuvre, pourra sans inconvénient recourir à l'épreuve photographique pour obtenir des indications que son œil ou sa mémoire ne lui fournirait pas. Par exemple, celui qui aura vu sur mer le curieux effet de nuages et de lumière que nous donnons ci-contre, aurait eu peine à en saisir tous les détails pendant le peu de temps qu'il a duré ; la photographie lui en fournit les



Effet de soir en mer.

moyens ; dans mille autres circonstances analogues, l'appareil instantané et fidèle pourra être appelé utilement au secours du peintre.

Si, pour conclure, nous devions prendre parti et décider quelle est la part qui peut revenir à la photographie dans le dessin ou la peinture, nous n'hésiterions pas à dire que le mieux, pour ceux qui ont conscience de leur mission, est de la laisser au photographe professionnel, car si elle est quelquefois utile aux artistes, elle ne peut être que nuisible à l'art.

GASTON CERFBERR.

Gais propos du Cousin Jacques

Toutes les femmes du monde vont bientôt avoir leur conférencier, comme elles ont déjà leur couturier et leur modiste. La Bodinière ne leur suffit plus.

Il paraît, en effet, que lorsqu'une mondaine donne une soirée de gala, le suprême du chic veut qu'elle serve à ses invités, en plus du champagne du buffet et des accessoires du cotillon, une conférence d'un bon faiseur.

Pour la circonstance, on embauche un spé-

cialiste du genre. Il arrive à l'heure dite, dans le frac professionnel, s'installe au bout du salon devant un verre d'eau et raconte sa petite histoire à des habits rouges ou noirs et à des robes décolletées qui l'écoutent plus ou moins. L'opération terminée, il se lève, salue, empoche son cachet et puis s'en va. Alors, on se met à danser. J'ignore si c'est de joie.

Le lendemain, les reporters high-life, rendant compte de la fête, peuvent légitimement rééditer le vieux cliché du « dernier salon où l'on cause ».

***

Jusqu'à présent, les maîtresses de maison qui sacrifient à la nouvelle mode ont bien voulu prendre la peine de traiter elles-mêmes directement avec leur conférencier. C'est une courtoisie dont il faut leur savoir gré. Mais cela durera-t-il ?

Et n'est-il pas à craindre que, plus tard, MM. les marchands de paroles, définitivement confondus dans le clan des fournisseurs attitrés, ne voient leur susceptibilité mise à l'épreuve par des contacts qu'ils ne recherchent certainement pas.

La belle M^me^ O. de Portugal doit donner, le lendemain, une soirée dont tout Paris parlera. Les préparatifs s'achèvent. Elle fait appeler son maître d'hôtel.

— Jean, tout est-il prêt pour demain ?

— Oui, madame la comtesse.

— Le fleuriste ?...

— Commencera la décoration de l'escalier et des salons, ce soir.

— Le glacier ?...

— Commandé pour neuf heures.

— Le tapissier ?...

— Est déjà à la besogne avec ses hommes.

— Très bien, Jean.

Jean va se retirer. La belle M^me^ O. de Portugal le rappelle.

— Ah ! j'oubliais... Jean ?

— Madame la comtesse ?

— Le conférencier. Il faudra que vous commandiez un conférencier pour onze heures précises.

— Oui, madame la comtesse. Quel prix madame la comtesse désire-t-elle mettre ?

— Tâchez de me trouver quelque chose de bien, dans les cent cinquante francs.

Heureux le conférencier si M. Jean daigne se déranger en personne. Peut-être se contentera-t-il d'envoyer un valet de pied.

***

Dans ces conditions, les conférenciers désireux de prospérer feront bien d'abdiquer tout préjugé mesquin et d'ouvrir carrément boutique dans les quartiers riches, un magasin coquet, élégant, étincelant de glaces et de dorures à l'instar des pâtissiers.

Sur la devanture on lira en lettres d'or :

MACHIN, LITTÉRATEUR

Causeries chaudes ou froides à toute heure
Conférences sur commande

On porte en ville.

Il ne leur restera plus alors qu'à attirer la clientèle par les procédés en usage dans le commerce.

Mais, à coup sûr, celui qui arrivera le plus tôt à la fortune sera celui qui, le premier, aura eu l'idée de donner à M. Jean le sou du franc.

***

Une autre mode qui commence, elle aussi, à s'infiltrer dans certains salons, c'est l'occultisme. On épilogue sur le corps astral et on recommence avec conviction à faire tourner des guéridons comme il y a quarante ans. L'hiératisme, le mysticisme, le kabbalisme et autres machines en isme sont à l'ordre du jour.

Quelques maîtresses de maison ont même eu l'idée d'organiser à leurs five o'clock des petites séances d'envoûtement.

Cette pratique de sorcellerie n'a d'ailleurs rien de bien sorcier. On sait en quoi elle consiste.

Vous allez dans un bazar, vous achetez une poupée de treize sous et vous lui dites : « Poupée, tu t'appelles... (ici, le nom de la personne à envoûter).

Généralement, la poupée ne répond rien. C'est humiliant, mais quand on se livre à l'occultisme, il faut savoir faire des sacrifices d'amour-propre.

Alors, vous vous munissez d'une longue aiguille à tricoter et vous l'enfoncez sanguinairement dans le son de la poupée (pour la mise en scène, voir la *Reine Margot*).

Le résultat est foudroyant et meurtrier. Dès que l'aiguille a poignardé la poupée, l'individu visé par vous, immédiatement, à quelque distance qu'il se trouve, mord la poussière quand bien même il serait en train de prendre un bain.

Ça ne rate jamais. Demandez plutôt à nos plus distingués démonographes.

***

Si, par hasard, le maléfice ne produit pas son effet, on peut affirmer hardiment que, dans ce cas, il y a eu maladresse excessive de la part de l'opérateur.

Exemple :

Un La Palférine que je connais, individu dénué de scrupules mais couvert de dettes, a voulu dernièrement liquider sa situation vis-à-vis de ses créanciers en les envoûtant.

Il se procura un pierrot, un polichinelle et un arlequin auxquels il tint ce discours : « Toi, tu es mon bottier; toi, mon tailleur; toi, mon propriétaire. » Puis, il estramaçonna à grands coups d'aiguille à tricoter.

Le lendemain, il se présenta chez ledit bottier avec la figure de quelqu'un qui se prépare à suivre un convoi funèbre.

Qui trouve-t-il?

Son bottier lui-même, le dos au feu, le ventre à table, qui s'arrête de ronger un pilon de volaille pour lui demander :

— Est-ce que vous m'apportez un petit à-compte?

* * *

Assurément, c'était une grosse désillusion, mais l'insuccès de cet envoûteur ne prouve rien que sa profonde inexpérience.

En effet, j'ai su depuis :

1° Que pour se livrer à son opération magique, il n'avait pas revêtu de robe noire parsemée de flammes rouges, ni coiffé de bonnet pointu;

2° Qu'il n'y avait chez lui ni chauves-souris, ni hiboux, ni poules noires, pas même un crocodile empaillé;

3° Enfin qu'il avait négligé de se procurer les ingrédients sataniques de rigueur, à savoir : le cœur d'un enfant nouveau-né, des cordons de soulier provenant de la chaussure d'un culde-jatte et une dent de crapaud mâle cueillie à minuit, au moment de la pleine lune.

Étourdi, va!

LE COUSIN JACQUES.

L'ALOUETTE

— Envole-toi, l'alouette!
Guetteuse du matin, fleur vivante du sol
Où tu sautillais rapide et fluette,
Prends ton vol!

Elle monte, et chante, et monte,
Comme un élan d'amour qui s'enlève en priant.
Et du haut de l'aube elle nous raconte
L'Orient.

L'alouette a deux patries,
Le sol natal où sont endormis nos aïeux,
Le sol parfumé de choses fleuries
Et les cieux.

C'est l'hôtesse du mystère
Qui palpite dans les rayons couleur de miel
Et qui va porter l'odeur de la terre
Près du ciel!

C'est la terre qui s'élève,
C'est l'âme des sillons qui s'exalte vers Dieu,
Gravissant l'aurore et baignant son rêve
Dans du bleu!

Plus haut pour mieux vivre! [bois,]
Plus loin des prés, des champs, des hameaux et des
C'est l'âme qui monte et qui se délivre
De son poids!

Ivre de lumière et folle
De crier dans l'espace idéalement pur,
Prière qui plane et foi qui s'envole
Dans l'azur,

C'est l'âme en fureur de croire,
Et l'homme agenouillé dans les plis du labour
Regarde vibrer cette étoile noire
Du plein jour...

EDMOND HARAUCOURT.

LE CARILLON DE LEVALLOIS-PERRET

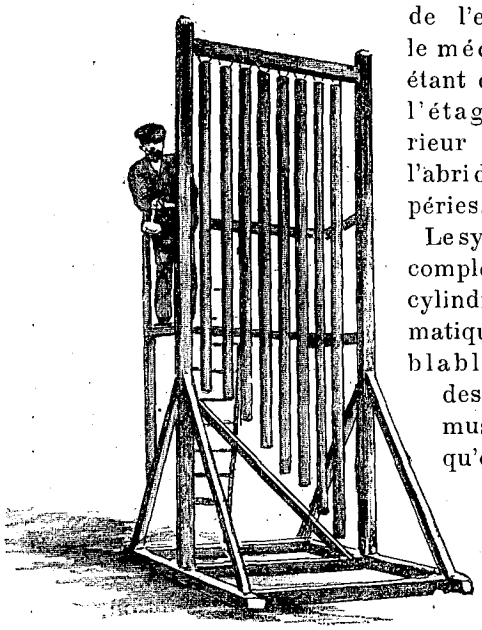
En ce temps-là (1846), la banlieue était heureuse. Selon la saison, Levallois offrait aux Parisiens en promenade l'imprévu de ses rues bourbeuses ou le charme de ses tonnelles fleuries. Que ces temps sont loin ! Avec les années vinrent les habitants, et ces derniers, fort nombreux aujourd'hui, mais plus ambitieux que leurs devanciers, éprouvèrent le besoin d'embellir leur cité. C'est alors qu'ils conçurent le projet d'élever un Hôtel-de-Ville, que l'on achève actuellement, et de le rendre célèbre dès le premier jour. Cet édifice se distinguera des monuments similaires par l'adjonction, dans le campanile, d'un carillon nouveau modèle, c'est-à-dire à cloches tubulaires.

Le système, dont l'application en grand se fait pour la première fois à Levallois, est d'origine anglaise. Expérimenté d'abord, mais dans des proportions beaucoup plus modestes, à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre et dans une maison religieuse de Mouveaux, près Tourcoing, il présente de réels avantages, tant au point de vue de l'économie que de l'harmonie.

Le carillon tubulaire consiste dans une série de tubes en métal d'une composition spéciale, suspendus par des cordes dans un châssis, et sur lesquels on frappe soit à la main, à l'aide d'un marteau, ce qui permet de jouer des airs comme avec les anciens carillons, soit automatiquement, quand l'appareil est relié à la sonnerie d'une horloge publique. Il donne des sons très harmonieux et d'une irréprochable pureté. La grande difficulté de l'accord des cloches est évitée par ce moyen, les tubes pouvant être accordés d'une manière parfaite. Si le son est trop grave, on rogne le tube jusqu'à ce qu'il soit au point; dans le cas contraire, on le rogne encore, pour obtenir la note suivante, et le tube insuffisant trouve ainsi son emploi, alors qu'une cloche, fût-elle défectueuse, doit être utilisée quand même telle qu'elle est. En un mot, le son s'obtient d'une façon mathématiquement juste.

Le carillon de Levallois se compose de 18 tubes de 69 millimètres de diamètre extérieur. La série chromatique est formée des notes allant de *sol* à *do*. La note la plus grave, le *sol*, a 2 mètres 40 de longueur et pèse plus de 45 kilos ; le *do* a 1 mètre 43, et son poids dé

passe 26 kilos. Le poids total de ces tubes atteint 625 kilos. Les dimensions de la coupole ne permettant point d'aligner les 18 tubes, ceux-ci se feront face, à raison de 9 tubes par rangée. Ils seront maintenus dans la position verticale par des traverses en fer et seront, seuls, visibles de l'extérieur, le mécanisme étant disposé à l'étage inférieur et mis à l'abri des intempéries.



Vue du carillon tubulaire.

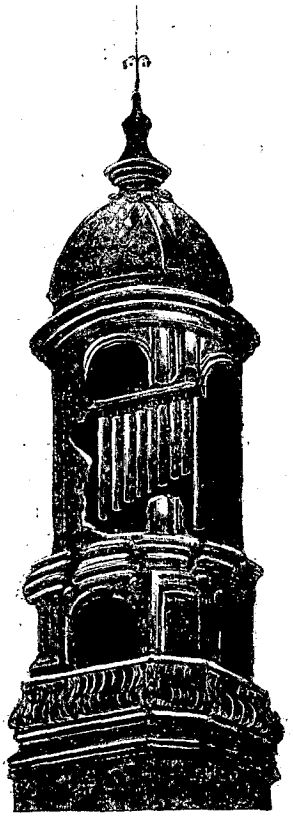
Le système est complété par un cylindre automatique, semblable à ceux des boîtes à musique, et qu'on reliera électriquement à l'horloge. Ce cylindre rendu mobile pour les changements d'airs, comprend 23.000 trous dans lesquels sont vissées des cames qui déclanchent les leviers supportant les marteaux. Ceux-ci sont actionnés par un rochet dans lequel réside le principe du mouvement et qui, tournant constamment, lance, au moment voulu, le marteau sollicité. Différents appareils, dont le détail nous entraînerait trop loin, accélèrent le jeu de la sonnerie dans des conditions exceptionnelles; on peut sonner à raison de deux notes par seconde. Tous les intervalles sont des demi-tons. Le carillon comprendra également un clavier dont les touches déclancheront les marteaux; il s'entendra à près d'un kilomètre.

Le campanile, dont la hauteur est de 20 mètres, est construit en fer et revêtu de cuivre rouge martelé, avec ornements martelés à la main sur des modèles en plâtre. Les balcons sont en fer forgé. Le motif d'horloge, reposant sur un ordre ionique, est en pierre blanche de Tercé. Le cadran central mesure $1^{m}75$ de diamètre. Il est surmonté d'un groupe composé de deux personnages : une femme, symbolisant la ville de Levallois-Perret, à laquelle un enfant présente les balances de la Justice. Les deux statues inférieures représentent le Commerce et l'Industrie, sous les traits de Mercure et d'une femme accompagnée des attributs d'usage.

Le monument est de style Louis XIV; sa hauteur totale atteint 57 mètres. La façade principale, longue de 44 mètres, se compose d'un avant-corps et de deux ailes. Le soubassement est traité en bossages, et l'étage du dessus est d'ordre ionique; il se termine par deux pylônes d'angle. Les grilles des trois grandes baies sont en fer forgé.

Le carillon de Levallois, en raison de sa nouveauté, est sans doute appelé à prendre rang parmi les plus renommés. Au nombre de ces derniers, il convient de citer, en France, celui de Dunkerque, à juste titre le plus célèbre; ceux de Châlons-sur-Marne, Perpignan, etc., et, à Paris, celui de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont la restauration va être entreprise en vue de l'Exposition de 1900. A l'étranger, le carillon de Malines vient en premier lieu; il ne possède pas moins de 30.000 kilos de cloches, dont près de 9.000 pour la plus grosse; celui de Bruges est également remarquable. La Belgique a d'ailleurs la spécialité de ces sortes de sonneries; les carillons de tout ordre y abondent, et leur importance varie généralement entre 30 et 50 cloches. Le cylindre du carillon de Middelbourg (Hollande) se recommande par les dimensions de son cylindre, dont le diamètre atteint près de 3 mètres.

Le premier carillon fut, dit-on, construit à Alost (Belgique) en 1487. Les antiques carillons nécessitaient parfois des efforts considérables; aussi a-t-on, peu à peu, renoncé à l'exécution à la main, pour la remplacer par un mécanisme intermédiaire entre la touche et le marteau, ce qui a pour effet de rendre l'effort presque nul. Actuellement, l'électricité entre en scène, et, d'autre part, l'apparition des tubes de métal substitués aux cloches fera sans doute abandonner celles-ci, dont le plus grave défaut est de trop prolonger le son.



Carillon installé dans le campanile.

Il y a des pièces spécialement écrites pour carillons. L'une des plus célèbres du genre est le *Carillon de Dunkerque*.

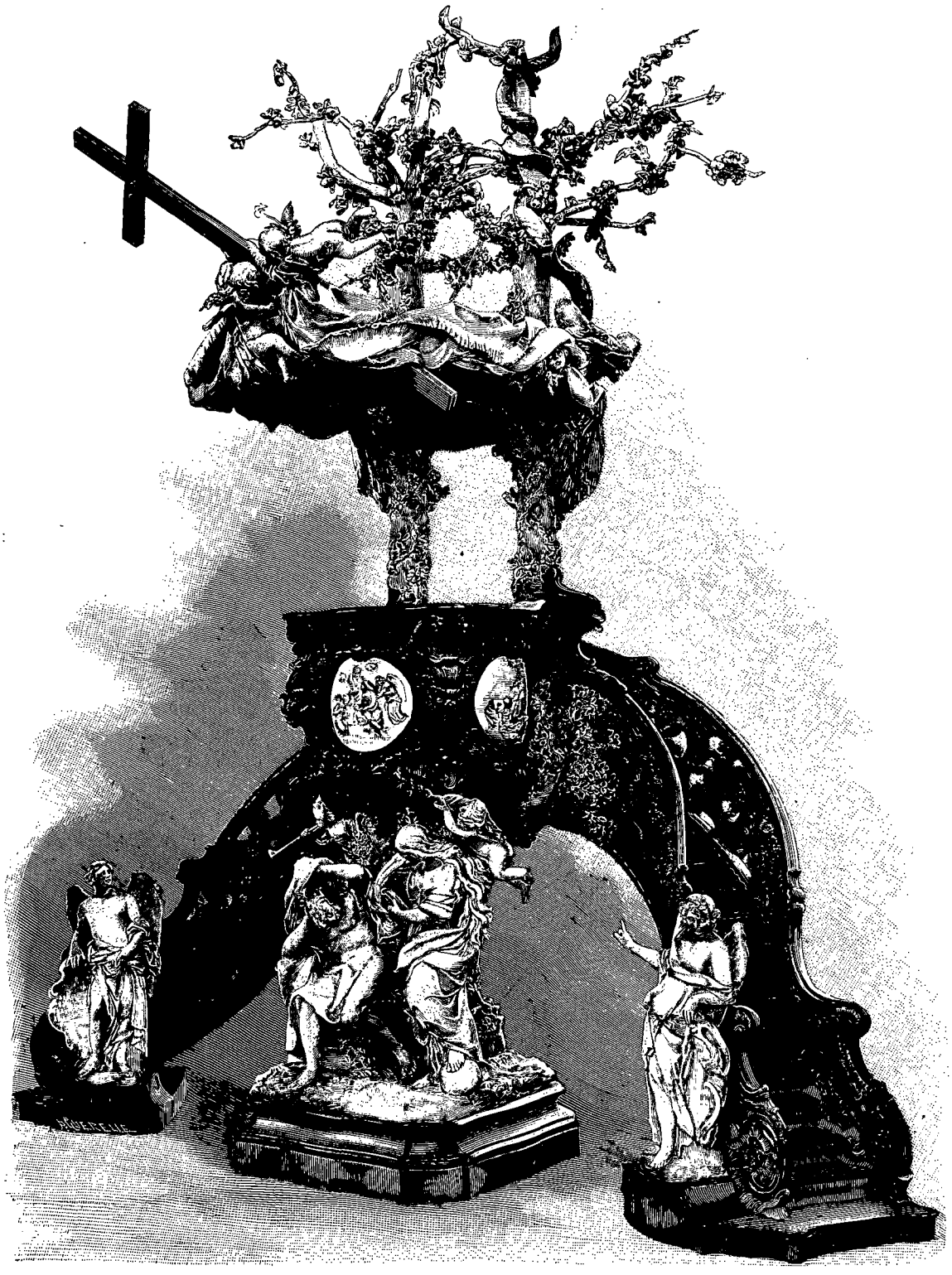
Quoi de plus poétique qu'un carillon égrenant ses vieux airs dans le silence de la nuit?

VICTORIEN MAUBRY.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur.
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA CHAIRE DE SAINT-BAVON



CHAIRE DE L'ÉGLISE SAINT-BAVON A GAND. — Gravé par Guérelle.

Dès qu'on fait un peu connaissance avec ces grandes cités flamandes, Bruxelles, Gand, Liège, Bruges, on est saisi d'un respectueux enthousiasme pour les richesses d'art qu'elles conservent à notre admiration. L'Art, en ces villes si vivantes, malgré l'apathie dont nous avons coutume de croire que leurs habitants sont atteints, n'y était pas, aux temps anciens, le privilège de quelques-uns, comme en notre pays de féodalité et de noblesse courtisane; il

y était l'apanage de tous; il revêtait les objets les plus usuels, de grâce et de beauté. Et il est bien des régions françaises où l'on pourrait faire la même constatation, mais elles demeurent disséminées dans de vastes étendues déshéritées, tandis que l'exiguïté du territoire belge rend plus frappante l'abondance de merveilles qui fourmillent jusqu'en de simples bourgades du royaume.

L'organisation sociale de ces cités, qui se constituèrent, de bonne heure, en communes démocratiques, était particulièrement apte à cette floraison d'art qui les conserve illustres dans le monde entier. La prospérité générale qui accompagna la conquête des libertés civiles, dans ces communes flamandes, permettait aux artisans comme aux bourgeois, d'embellir leur vie paisible, par l'agrément qu'ils exigeaient dans les menus objets de leur ameublement comme dans leurs habitations et dans leurs monuments publics. Et on ne trouve vraiment rien qui détonne, dans le mobilier d'une ancienne maison bourgeoise de Belgique, pas plus que dans une église, ou dans un hôtel de ville.

Dans la plupart de nos églises de France, la chaire à prêcher n'est guère qu'une sorte de vaste baquet en charpente soigneusement polie, où l'orateur sacré disparaît à mi-corps, comme s'il était convenu que les grands mouvements oratoires lui demeurent interdits. Il n'en est pas de même en Belgique. Beaucoup de chaires à prêcher y sont de véritables œuvres d'art. Celle de Sainte-Gudule, à Bruxelles, est un pur chef-d'œuvre de la sculpture sur bois due au ciseau de l'un des Van Brughen, et celle de la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, érigée par le sculpteur Laurent Delvaux, si elle n'a pas la même originalité, n'en est pas moins une œuvre riche en motifs gracieux et somptueuse dans son ensemble noblement décoratif.

Il est aisé de s'apercevoir que l'œuvre de Laurent Delvaux n'est pas contemporaine de l'édifice qu'elle contribue à meubler. Ces rampes mollement et voluptueusement infléchies, cette profusion de volutes qui s'y enroulent et s'y suspendent en mouvements aisés et heureux opposent le contraste imprévu d'une sorte d'efféminement luxuriant avec la sévérité tout immatérielle des piliers élancés comme de fervents désirs, et des voûtes ogivales pieusement recueillies sur l'ardeur des prières exhalées des lèvres de tant de générations successives.

L'église de Saint-Bavon, en effet, date de la belle période des églises ogivales. Elle s'élança du sol, pour ainsi dire, comme une efflorescence magnifique de l'abbaye de Saint-Bavon, fondée par des moines bénédictins, sous le vocable d'un des ducs de Hainaut, un peu saccagée par la Révolution, achetée et démolie, pierre par pierre, par un riche Gantois nommé Maës, qui mourut assassiné par des voleurs. En 1500, Charles-Quint fut baptisé dans cette église. En 1559, elle fut érigée en collégiale et cathédrale. Et ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que Laurent Delvaux, par acte passé devant Me Van Thiegen, notaire, s'engagea à exécuter cette chaire en bois de chêne et marbre d'Italie, avec statues, figures d'anges, bas-reliefs et ornements, moyennant la somme de 15,000 florins du Brabant.

Laurent Delvaux exécuta scrupuleusement sa commande, ainsi qu'on peut le constater par la belle gravure de M. Guérelle. Les influences de l'esthétique plus humaine et même féminisée de son époque, si sensibles dans les jolis contournements des rampes de sa chaire, n'annihilèrent pas cependant son sens religieux, quoiqu'on découvre plus de grâce aimable que de céleste expression au visage et à l'attitude accueillante de son ange qui invite, d'un geste noblement engageant, les fidèles à prêter l'oreille à la parole de vérité.

Fidèle au goût de réalisme et de vérité qui distingue l'école flamande, Laurent Delvaux s'est heureusement gardé des allégories et des emblèmes qui auraient pu concourir à l'expression générale de son œuvre. Ayant à symboliser l'enseignement de la Foi catholique, il a élevé sa chaire, sur la scène qui en est la base, sur la faute d'Adam et Ève qu'il montre chassés du Paradis terrestre par deux angelots armés, l'un d'un court glaive flamboyant, et l'autre d'une trompette où retentit la menace de la voix même de Dieu.

Et, reliant la faute à son rachat, tandis que les deux arbres, dont l'un soutient les enroulements du serpent symbolique servent à la chaire de haut dossier, il a planté triomphalement, dans le dôme somptueusement drapé, la croix rédemptrice soutenue, avec quels aimables efforts, par des anges un peu bouffis, qui font penser aux Amours employés à draper les lits des belles dames de l'époque. Et ce mélange des grâces rieuses d'un temps où la chair s'émancipait, avec l'expression du drame austère de la rédemption, donne à l'œuvre de Laurent Delvaux je ne sais quelle saveur d'aimable anachronisme qui prête à rêver.

Cette œuvre est la plus remarquable de Laurent Delvaux qui, né en 1695, passa 9 ans en Angleterre, y exécuta, entre beaucoup d'œuvres, le mausolée de Jean Sheffield, duc de Buckingham, dans l'église de Westminster, et après un voyage en Italie, se fixa à Nivelles où il mourut en 1778, comblé d'honneurs par le prince Charles de Lorraine. Il a laissé la réputation d'un maître consciencieux et correct, en qui le défaut d'inspiration s'atténuait par un amour sérieux de son art.

JACQUES DU VELAY.

A PROPOS DE « SOUS L'EMPIRE »

M. Van der Straeten, l'auteur de l'œuvre remarquable : *Sous l'Empire*, que nous avons reproduite dans le dernier numéro du *Magasin Pittoresque*, a bien voulu répondre aux légères critiques de notre collaborateur.

« Je n'ai nullement eu l'intention, écrit-il, de faire une reconstitution de modes de l'époque, mais bien une fantaisie ayant l'ensemble de son caractère. Ce caractère, je ne l'ai pas exclusivement puisé dans des journaux de modes, que je connais par cœur... mais dans les œuvres de l'époque, et spécialement dans la *Récamier* de David, en tous points respectable et qui reproduit une des plus belles figures du Premier Empire.

« Je n'y vois ni bijoux, ni boucles d'oreilles, ni bouillons, ni ruches, ni fleurs. J'y ai puisé le caractère de la coiffure qui, à mon avis, gît *surtout* dans les mèches caressant nonchalamment les joues et le front, et qui est bien distinct de celui de 1830, où, bien qu'il y ait une torsade (un peu exagérée chez moi, mais licence artistique utile et excusable), on trouve des boucles volumineuses sur les tempes, qui élargissent la tête et lui donnent un ensemble tout différent.

« Quant au décolletage en pointe, et a la chaussure, je m'en suis rapporté au costume et aux escarpins qui ont été gracieusement mis à ma disposition par une vieille famille du Faubourg, et provenant d'une aïeule.

« Maintenant... Monsieur T... m'acquittera-t-il ? ou trouvera-t-il qu'il y a lieu de m'appliquer dans une large mesure le bénéfice des circonstances atténuantes ??...

« Recevez, en attendant, etc...

VAN DER STRAETEN ».

M. Van der Straeten peut être tranquille : s'il y a des licences permises aux poètes, il doit y en avoir aussi pour les sculpteurs.

LE CHEMIN DE FER DU SOUDAN FRANÇAIS

Le Passé

Si nous jetons les yeux sur une carte de l'Afrique occidentale, de ce vaste promontoire situé dans l'Ouest du 10° degré de longitude Est, si nous suivons le cours des deux principaux fleuves qui l'arrosent, le Sénégal et le Niger, une particularité remarquable frappe tout d'abord l'esprit le moins prévenu.

Cette particularité, c'est le rapprochement et le parallélisme des parties supérieures des deux cours d'eau, et l'on comprend comment l'idée de mettre en communication les portions navigables du Sénégal et du Niger au moyen d'une route terrestre a pu hanter l'esprit du grand pionnier de la civilisation française dans le Soudan, du général Faidherbe.

Dans les instructions qu'il donnait au lieutenant de vaisseau Mage, envoyé en mission précisément peur reconnaître et déterminer la ligne de jonction entre le Sénégal et le Niger, l'illustre gouverneur s'exprimait ainsi :

« Le but, disait-il, serait d'arriver, quand on jugera à propos d'en donner l'ordre, à créer une ligne de postes distants d'une trentaine de lieues entre Médine et Bammako ou tout autre point voisin qui paraîtrait plus convenable pour y créer un centre commercial sur le fleuve. »

Les successeurs de Faidherbe tournèrent malheureusement leurs efforts dans d'autres directions, puis ce fut 1870, la défaite, les jours sombres où la France mutilée, meurtrie, ne pouvait que se rassembler sur elle-même, soigner ses blessures sans songer à des accroissements de territoire par delà des mers.

En 1879 seulement on songea à reprendre le projet de la pénétration vers le Niger.

Le problème du Soudan français renaissait après un sommeil d'un quart de siècle.

On se mit immédiatement à l'œuvre avec une activité fébrile, trop fébrile malheureusement. Mal étudiée, projetée sans tenir compte des conditions physiques et climatériques des régions à affronter, l'entreprise devait aboutir à un nouvel échec.

On ne tint pas compte des époques de bonne navigabilité du Sénégal pour envoyer personnel et matériel, la fièvre jaune s'en mêla, deux incendies successifs détruisirent à Kayes, tête de ligne de la voie, une quantité énorme d'approvisionnements.

D'autre part, et dès que nous avons voulu pénétrer dans le Soudan, l'islam intolérant et féroce, l'islam des marchands d'esclaves déguisés sous le titre de prophètes, s'était dressé contre nous, résolu à un combat à mort, comprenant que notre présence à ses côtés c'était la fin du joug barbare sous lequel, depuis un siècle, il courbait les populations noires.

Amadou, Samory, Mahmadou-Lamine, nous opposèrent une résistance sans pitié que seuls purent vaincre les efforts de nos braves troupes de la marine, commandées par les chefs vaillants qui se nomment Borgnis-Desbordes, Combes, Galliéni, Archinard, pour ne citer que les principaux.

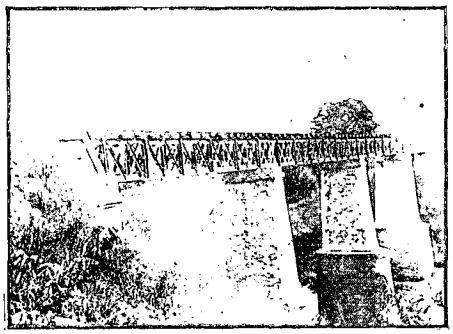
Mais tout cela avait coûté cher. Il y a, du Sénégal au Niger, environ 450 kilomètres à franchir. On avait prévu qu'une somme de 54 millions serait suffisante ; à la fin de 1884, 25.287.000 francs étaient dépensés et l'on était arrivé au kilomètre 53. Après une vive discussion dans laquelle un député demanda, non sans quelque raison, si le chemin de fer du Soudan était construit avec des rails en or, le Parlement supprima tout crédit et n'inscrivit depuis lors au budget que les sommes nécessaires pour l'entretien et l'exploitation de la partie construite.

Chose singulière, c'est au moment où les vivres lui étaient ainsi coupés que la voie se mit à progresser. Lentement d'abord : en 1885, elle est au kilomètre 58, en 1886 au kilomètre 62 et enfin en 1888, elle atteint Bafoulabé au kilomètre 132.

Singulier chemin de fer d'ailleurs. On a décrit les lignes audacieuses que tracent les Américains : dégringolant les pentes, escaladant les rampes, franchissant les torrents au petit

bonheur sur des ponts en bois. Encore les trains arrivent-ils à destination, cela advenait bien rarement au Soudan français.

Un voyage de Kayes à Bafoulabé rappelait en grand le jeu des montagnes russes. Pour remonter une rampe raide d'accès, locomotive et wagons se laissaient tomber sur la déclivité qui



Pont de Galougo.

la précédait. Souvent, essoufflée, la machine s'arrêtait à mi-route ; on priait alors les voyageurs de descendre, heureux quand on ne les réquisitionnait pas pour pousser à bras et aider ainsi le train à franchir le mauvais passage.

Un souvenir personnel, et un mauvais souvenir, me reste d'un voyage que je fis au mois de mars 1888. Le chemin de fer m'avait abandonné, moi et mes hommes, au kilomètre 78. Pendant trois jours il nous fallut attendre que des plates-formes, poussées à bras, vinssent nous rechercher. Les arbres sont, à cette époque de l'année, entièrement dépouillés de feuilles, et, pour tout abri, dans la plaine brûlée, un gigantesque baobab nous offrait l'ombre protectrice de son tronc énorme. Afin d'en profiter nous devions sans cesse tourner autour en suivant le soleil. En traçant un cadran sur le sol, nous eussions constitué l'aiguille d'une immense horloge, certains ainsi de savoir toujours l'heure. Au bout de trois jours, quand les cris des pousseurs nous annoncèrent l'arrivée des plates-formes en même temps que la délivrance, la peau de mes mains et de ma figure, soulevée par un superbe coup de soleil, me donnait l'apparence d'un homard cuit. En 1889, le commandant Archinard, prenant une mesure depuis longtemps souhaitée, militarisa le service du chemin de fer et plaça à sa tête un officier de l'artillerie de la marine.

Ce furent d'abord le capitaine Klobb, puis le lieutenant Huvenoit qui le dirigèrent.

A ce dernier revient l'honneur d'avoir mis définitivement sur pied la ligne de Kayes à Bafoulabé. Il en rectifia le tracé, en reprit la pose. Au commencement de 1892 les trains circulaient enfin régulièrement.

Épuisé des fatigues d'un séjour de trois ans, Huvenoit venait mourir en France, mais l'œuvre qu'il avait entreprise était en bonnes mains. A partir de ce moment, c'est à des officiers du génie, détachés de la section technique des chemins de fer, qu'ont été remis l'entretien, l'exploitation, le prolongement du chemin de fer du Sénégal au Niger.

Et ils se sont glorieusement acquittés de leur tâche.

Les colonels Marmier et Joffre, le commandant Rougier, sont bien véritablement dans la partie de son œuvre qui leur incombe, les continuateurs, les metteurs en œuvre des idées du glorieux officier de leur arme, du général Faidherbe.

Un dernier pas a été franchi et un pas important, par la construction, près de Bafoulabé en 1896, d'un superbe pont de 450 mètres jeté sur le Bafing. A Bafoulabé, en effet, la ligne se heurte, comme à un fossé, au cours du Bafing, une des deux rivières qui viennent par leur réunion constituer le Sénégal. Trois années durant on se heurta à cet obstacle, aujourd'hui heureusement franchi. Ce tour de force, la construction d'un pont de pareille longueur, à 1.200 kilomètres à l'intérieur de l'Afrique, fait le plus grand honneur à son auteur, le capitaine Calmel. Il marque le début d'une ère de prospérité pour notre Soudan, dont l'esprit peut à peine concevoir la grandeur. Nous tâcherons tantôt de le montrer, mais en attendant de voir ce que sera et fera le chemin de fer du Sénégal au Niger, voyons d'abord ce qu'il fait et ce qu'il est.



Construction des piles du pont de Mahina sur le Bafing.

Le présent

Certes il ne faut pas demander au chemin de fer du Soudan dans son exploitation la rigueur absolue, l'exactitude mathématique et compassée que nous sommes habitués à trouver dans

ses congénères de France. Plus primitif, le service peut rester plus bon enfant. Personne ne s'en plaindra d'ailleurs.

Un train par jour va généralement de Kayes à Bafoulabé, et un autre de Bafoulabé à Kayes.

A 8 heures ils partent de ces deux points pour être rendus vers 5 heures du soir. Le tarif comprend, en principe, quatre classes, mais en réalité il n'y en a que deux, on pourrait même dire qu'il n'y en a qu'une, car c'est généralement sur les plates-formes déjà bondées de marchandises que s'empilent les noirs des 3e et 4e classes. L'heure du départ comme celle de l'arrivée sont de petits événements dans la monotone existence de nos postes soudanais. C'est un ami, un ancien compagnon qui revient du haut pays et qu'on va attendre, ou bien, au contraire, un camarade qui part pour l'intérieur à qui on fait la conduite.

A un coup de sifflet du chef de gare, car il y a une gare à Kayes, et c'est même un monument de quelque importance, répond le sifflet de la machine et le train s'ébranle.

Il dépasse bientôt l'embranchement qui conduit à Médine, un des principaux points de commerce du Soudan, et s'engage dans les col-



Un train sur le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé.

lines. Puis c'est Sabouciré, où se livra, en 1879, un combat sanglant, qu'on laisse sur la gauche et l'on arrive à Diamou où une grande case, garnie de bancs et de tables, permet aux voyageurs de consommer à leur aise les provisions qu'ils ont emportées avec eux.

Au *buffet de Diamou* le chemin de fer fournit l'eau filtrée rafraîchie dans des gargoulettes, mais l'heure n'est pas encore venue — elle viendra — où une buffetière accorte servira des déjeuners par petites tables.

L'aspect du paysage devient ensuite plus mouvementé, il faut passer de nombreux torrents, dont l'un, le Bagouko, assez important. Mais c'est au Galougo que l'on rencontre le premier ouvrage d'art considérable, un pont de 60 mètres de longueur. Pendant longtemps, avant la construction de celui du Bafing, il fit l'étonnement des indigènes et l'admiration des européens même, étonnés de trouver si loin dans le centre de l'Afrique, un ouvrage de fer d'une telle importance.

On arrivait ainsi, il y a deux ans à peine, au terminus de Bafoulabé. Depuis lors, la ligne franchit le fleuve, elle se termine actuellement dans les environs de Dioubeba.

Le mouvement commercial qui suit actuellement la voie ferrée est encore de relativement minime importance. Un seul point, Médine, à 18 kilomètres de Kayes, est véritablement un centre commercial. En 1896 la recette de ce chef a été cependant de 160.000 francs.

Quant aux voyageurs, on avait déclaré d'abord que les noirs n'avaient pas notion du temps ni de la distance et ne prendraient jamais le train. L'expérience a prouvé la fausseté de cette assertion. La paresse native, l'orgueil des races nègres, jointes aux difficultés de circulation

durant la saison des pluies ont été autant de facteurs rétablissant l'équilibre. Bien plus, prendre le train est devenu, pour les gens « chics », un sport. Comme ils sont peu au courant des tarifs, on voit fréquemment les noirs venir demander au guichet « Donne-moi pour cinquante sous de chemin de fer ». Avec cela, ils vont où ils peuvent. Arrivés au but, si leur bourse est vide, ils s'en reviennent à pied.

Quelques accidents, survenus dans les débuts, avaient aussi fait craindre qu'un sentiment de frayeur, bien naturel après tout, n'enrayât la bonne volonté des voyageurs indigènes.

Il n'en fut rien, mais les marabouts musulmans, malins, qui vendent sous forme d'amulettes des préservatifs contre tous les dangers ont simplement ajouté une branche à leur fructueuse industrie : depuis que le « cheval de feu » circule dans le Soudan français, ils tiennent commerce de « gris-gris contre chemin de fer ». Avec son verset du Coran ou ses signes cabalistiques tracés sur un morceau de papier enfermé dans un sachet pendu au cou par un mince cordon, le nègre brave déraillements et collisions.

Mais là où véritablement le chemin de fer a rendu les plus grands services, c'est en abrégeant le pénible voyage de nos soldats. Autrefois on mettait douze jours à accomplir le chemin que la locomotive fait aujourd'hui parcourir en quelques heures. Nombre d'existences humaines ont été ainsi sauvées et, cette raison serait-elle la seule, qu'elle semble suffisante pour répondre aux détracteurs de la ligne du Sénégal au Niger.

L'Avenir

Devant les heureux résultats obtenus avec de si faibles moyens depuis 1888, seulement par le dévouement et la persévérance de ceux qui ont pris part aux travaux du chemin de fer, le Gouvernement d'abord, l'opinion publique ensuite, sont revenus de leurs préventions primitives.

Continuer comme jusqu'ici ? Évidemment la ligne eut atteint tôt ou tard son but, son terminus extrême, puisqu'elle ne cessait de progresser. Mais dans combien de temps ? Les calculs les plus optimistes répondent en vingt-neuf ans. C'était inadmissible.

Heureusement le Soudan pacifié, apaisé, commence à produire, les impôts rentrent, les douanes perçoivent.

Le colonel de Trentinian, qui a définitivement mis sur pied, au point de vue économique notre jeune colonie, a jugé le moment opportun de poser à nouveau la question de la construction rapide du chemin de fer.

Une expérience déjà de quelque durée a permis d'établir des chiffres et un devis serré des dépenses. Une étude sérieuse et complète a été faite du tracé par les colonels Marmier et Joffre. On sait que 20 millions sont nécessaires, sans alea, pour atteindre le Niger. Voici les propositions qui sont soumises au Parlement pour l'achèvement de la ligne ferrée, et qui, nous n'en doutons pas, seront acceptées à la discussion du budget de 1898.

L'État s'engage à contribuer pour 12 millions aux dépenses sous forme d'une annuité de 500.000 francs pendant vingt-quatre ans.

D'autre part, la colonie du Soudan français, sur son budget personnel, s'oblige à fournir annuellement une somme au moins égale.

Sur cette double garantie, la Caisse des dépots et consignations, certaine de rentrer dans ses fonds, intérêts et amortissement compris, prêtera par annuités de 3 à 4 milllons, suivant les ressources en travailleurs indigènes, la somme nécessaire à l'achèvement de la ligne.

Dans ces conditions, on peut avoir terminé l'ouvrage en six ou huit ans. La lenteur causée par la construction des ouvrages d'art, les nécessités du recrutement des ouvriers, l'attaque par un seul bout du tracé dont la partie arrière doit-être dans un certain état d'achèvement pour permettre l'accès des trains chargés de matériaux, s'opposent seuls à ce qu'on aille plus vite.

On jugera alors sainement, lorsque la ligne sera terminée, de l'effet économique d'une voie de pénétration sur un pays neuf. On verra affluer à Kayes et de là en Europe, par les voies maritimes, toutes les richesses non employées dont regorge le Soudan français.

Elles sont immenses, en effet, ces richesses ; nombreux sont les produits qui n'attendent qu'une main pour les récolter : gommes, caoutchouc, gutta, cire, oléagineuses, cuirs, laines, coton, bois, etc.., etc...

Le chemin de fer les recueillera sur son parcours, mais en plus le bief navigable du Niger de 1.700 kilomètres, situé au-dessous de son terminus, sera parcouru par des bateaux à vapeur, apportés par morceaux et remontés sur place.

Qu'est Tombouctou en ce moment ? Le lointain, le centre Afrique, un point qui semble inaccessible à la grande majorité de nos concitoyens.

Lorsque le chemin de fer sera achevé, Tombouctou se trouvera exactement à dix-huit jours de Bordeaux. En voici le décompte :

De Bordeaux à Dakar.	8	jours.
De Dakar à Saint-Louis (chemin de fer).	1	—
De Saint-Louis à Kayes (navigation fluviale, 1,000 kilom. environ)	4	—
De Kayes à Koulikoro (chemin de fer, 450 kilom.)	2	—
De Koulikoro à Tombouctou (navigation fluviale, 800 kilom.)	3	—
Total : .	18	jours.

C'est, en vérité, une premenade que l'agence Cook pourra proposer à ses clients, et les dix premières années du siècle qui va venir ne se passeront pas sans la voir faite par quelque touriste.

Une fois de plus, la parole véritablement prophétique de Stanley sera réalisée : « l'Afrique appartiendra au premier peuple qui saura y pousser le rail ».

HOURST.
Lieutenant de vaisseau.

PIERRES PRÉCIEUSES

Suite et fin. — Voyez pages 22, 38 et 54.

On place la pierre dans de l'éther ordinaire, dont la densité est de 0,75 à 0°; elle tombe toujours au fond du vase où l'on a versé l'éther; on verse peu à peu dans l'éther de l'iodure de méthylène, dont la densité est 3,5, jusqu'à ce que le mélange convenablement agité, puis ramené au repos, ait la densité de la matière qu'on essaie; à ce moment, celle-ci remonte à la surface du liquide. Alors on peut prendre la densité de ce dernier dont le vase contient une quantité aussi considérable qu'on veut. A l'aide d'une bonne balance, on pèse un flacon rempli d'eau, puis après avoir vidé ce flacon et l'avoir desséché, on le remplit du mélange d'iodure de méthylène et d'éther dont on cherche la densité; le rapport du poids du mélange au poids de l'eau du flacon est sa densité, qui est égale à celle de la pierre. On peut même, pour n'avoir rien à peser, introduire successivement à côté de la pierre, dans le mélange, au moment où il pèse autant que celle-ci, des échantillons de pierres précieuses de densité connue et voir ceux qui flottent à côté d'elle; le plus lourd est de la même espèce que cette pierre. Ce moyen n'est évidemment pas applicable aux pierres de densité supérieure à 3,5, c'est-à-dire aux plus précieuses. On peut l'utiliser pour distinguer le saphir d'eau qui a pour densité 2,6, du saphir oriental qui a une densité un peu supérieure à 4, si on ne s'en fie pas au dichroïsme signalé plus haut; on peut distinguer aussi par ce moyen les rubellites qui n'ont qu'une densité de 3 environ des rubis et des grenats dont la densité est supérieure à 3,7 et même à 4. On peut déterminer également l'émeraude par sa densité d'environ 2,75, les quartz jaunes par leur densité 2,6, tandis que celle des corindons vert et jaune, de la topaze, du chrysobéryl dépasse 3,5, c'est-à-dire la densité de l'iodure de méthylène.

Si l'on veut un procédé de la mesure de la densité qui s'étende à ces dernières matières minérales et, plus généralement, aux précédentes, il faut avoir recours aux procédés indiqués dans tous les traités de physique élémentaire et, particulièrement à celui de la balance hydrostatique, aussi sûr que rapide.

Quant à la dureté relative des pierres précieuses, pour l'éprouver, on en frotte deux l'une contre l'autre en appuyant une partie pointue de la première sur une région plane et lisse de la seconde. Puis, avec une pointe de celle-ci, l'on essaie de même de rayer une partie plane de la première; après le frottement, on observe sur le corps le plus tendre un sillon, une raie déterminée par le premier. Ce caractère exige donc qu'on ait une seconde pierre de nature connue, un grenat rouge, par exemple, pour essayer un rubis, ou inversement. Aussi n'est-il guère employé que par des hommes du métier.

En minéralogie, on a choisi 10 matières minérales, qu'on a classées d'après leur ordre de dureté, en commençant par la plus tendre. On a établi ainsi l'échelle des duretés : 1 talc; 2 gypse; 3 calcaire; 4 fluorine; 5 apatite ou chlorophosphate de chaux; 6 orthose, du Saint-Gothard, silicate d'alumine et de potasse; 7 quartz; 8 topaze; 9 corindon; 10 diamant.

Lorsqu'on dit que le lapis a pour dureté 5,5, cela signifie que le lapis est plus dur que l'apatite et moins que l'orthose. Jusqu'au numéro 5, les matières se raient avec l'acier, au moins par un frottement énergique; mais les pierres, pour être rangées au moins parmi les demi-précieuses, doivent avoir une dureté supérieure à 5.

Un autre procédé qui, malheureusement, exige des instruments et des connaissances scientifiques, ne demande pas plus que celui de l'évaluation de la densité, le sacrifice de la moindre parcelle du bijou.

L'instrument se compose de deux cristaux de spath d'Islande (carbonate de chaux), qui, après une préparation spéciale, sont appelés *Nicols* et possèdent la propriété de polariser la lumière, c'est-à-dire de ramener à une direction unique les vibrations de l'éther qui, dans un rayon de lumière naturelle, se succèdent dans toutes les directions possibles, perpendiculaires à celle de sa propagation.

Les 2 nicols sont enchâssés dans une monture et placés aux extrémités d'une pince appelée pince à nicols ou bien introduits dans un microscope, l'un au-dessous, l'autre au-dessus de l'objectif. Si on tourne un des deux nicols sur lui-même, autour de l'axe optique du microscope, par exemple, à chaque quart d'une rotation complète, on remarque que leur ensemble ne se laisse pas traverser par la lumière; le champ de vision est devenu opaque.

Si, à ce moment, on interpose entre eux un rubis spinelle, un grenat pyrope, un grenat almandin, rien n'est changé, l'obscurité persiste; mais si la matière interposée est un rubis oriental, la lumière est rétablie. Il est utile d'incliner un peu la pierre à droite et à gauche; car dans une certaine direction, qui est précisément celle où sont taillés la plupart des rubis orientaux, ceux-ci ne dissipent pas l'obscurité. Le saphir oriental et l'émeraude orientale, les to-

pazes, le chrysobéryl, rétablissent également la lumière. Celles qui n'éclairent pas le champ de la vision font partie des substances appelées *monoréfringentes :* les autres sont *biréfringentes.*

§ 3. *Résumé.* — Nous avons réuni dans le tableau suivant les caractères que nous venons de définir en regard des pierres de couleurs analogues, qu'ils distinguent les unes des autres.

COULEURS	DENSITÉ	DURETÉ	RÉFRINGENCE	NOMS DES MATIÈRES
PIERRES VIOLETTES OU ROUGES				
Rouge sang de bœuf, écarlate	4.1	9	Biréfringent	Rubis orient.
Rouge vif, parfois un peu violacé	3.65	8	Monoréfringent	Rubis spinelle
Rouge plus ou moins violacé, rouge groseille devant une lumière vive.	4.1	7.5	Monoréfringent	Grenat syrian noble
Rouge de feu, un peu orangé par transparence	3.75	7.5	Monoréfringent	Grenat pyrope
Rouge vif, plus ou moins pâle	3.1	7 5	Biréfringent	Rubellite var. de Tourmaline
Rose, à éclat vif	3.52	8	—	Topaze
PIERRES BLEUES (transparentes)				
Bleu de ciel plus ou moins foncé	4.1	9	Biréfringent	Saphir orient.
Bleu de ciel, tendant au gris ou au jaunâtre suivant la direction	2.66	7.5	—	Saphir d'eau
Bleu clair	2.66	7.5	—	Béryl
Bleu clair	3.535	8	—	Topaze
Bleu très clair	2.66	7	—	Quartz
PIERRES BLEUES (opaques ou à peine translucides)				
Bleu d'azur	3.1	5.5	Monoréfringent	Lapis
Bleu céleste, clair	2.7	6	Amorphe	Turquoise
PIERRES VERT-PRÉ				
Vert d'herbe	2.65	7.5	Biréfringent	Émeraude
Vert d'eau	2.65	7.5	—	Aigue-Marine
PIERRES D'UN VERT BOUTEILLE				
Vert jaunâtre, etc.	3.3	5 à 6	Biréfringent	Péridot
Vert jaunâtre	3.4	6.5	—	Ipocrase, Épidote
PIERRES JAUNES				
Jaune d'or, éclat vif	3.525	8	Biréfringent	Topaze
Jaune d'or, éclat adamantin	3.7	9	—	Cymophane ou Chrysobéryl
PIERRES INCOLORES, IRISÉES				
Irisations vives, brillantes	2	6.5	Amorphe	Opale noble Pierre de lune
Chatoiement	2.56	7	Biréfringent	var. d'Orthose
Chatoiement	3.7	9	—	Cymophane

La pierre de lune n'a pas été décrite; c'est un feldspath, silicate d'alumine et de potasse, de peu de valeur et peu souvent employé. Quant aux pierres fausses, appelées imitations, elles peuvent avoir des densités voisines de celles qu'elles imitent, lorsqu'on a introduit dans le verre dont elles sont fabriquées, des oxydes métalliques, lourds, en général, celui de plomb; elles sont toujours assez facilement fusibles et mono-refringentes. Les reproductions, lorsqu'elles sont bien réussies, ne peuvent plus se distinguer des matières naturelles, si ce n'est par certains accidents de fabrication, lorsqu'ils donnent lieu à des inclusions de bulles intérieures, comme il a été dit plus haut, à propos des rubis.

E. JANNETTAZ.

L'AIMABLE VISITE

ON nous a affirmé que M. Georges Cain, auteur du tableau gravé ci-dessous, et qui figura avec beaucoup de succès au Salon de 1896, reçut quelques jours après l'ouverture de l'Exposition la lettre suivante. Elle était écrite sur du vrai papier de fil, comme il ne s'en fait plus depuis longtemps, et d'une grande écriture très française, c'est-à-dire à la fois fière et distinguée, mais légèrement altérée par un tremblement. Enfin, ON ajoutait que l'encre en était un peu pâlie, comme cela arrive chez les personnes qui n'ont plus beaucoup le goût ni l'occasion d'écrire, et qui au moment de se livrer à cette occupation inusitée, ajoutent au fond séché de l'encrier quelques gouttes de vinaigre, suivant une recette de grand'mère.

« Monsieur, disait la lettre, c'est une bien vieille femme qui vous écrit; elle peut le dire sans coquetterie, puisqu'elle a aujourd'hui soixante-dix-huit ans sonnés.

« La scène que vous avez retracée avec tant d'esprit, laissez-moi vous le dire, et avec tant d'exactitude (cela j'en suis certaine!) je croyais être la seule à la connaître, à y avoir assisté. Il paraît que vous étiez, comme moi, caché derrière le paravent de notre salon, — ou du moins je l'ai cru lorsque j'ai vu l'autre jour votre tableau. Mais un de mes petits-neveux, qui accompagnait le fauteuil roulant dans lequel je suis forcée hélas! de faire ma promenade annuelle à l'Exposition des Beaux-Arts, m'a assuré, en sa qualité de personnage renseigné sur les choses du jour, que vous pourriez être presque mon arrière-petit-fils. Il m'a donné encore bien des explications très flatteuses à votre égard; mais elles n'ont point de rapport avec le sujet, et je ne vous veux point trop obséder de compliments.

« La vue de votre *Aimable visite*, comme vous l'appelez, m'a fait éprouver une chose bien extraordinaire, dont je ne me croyais plus capable depuis longtemps : une émotion! Elle m'a fait, d'un seul coup, revenir soixante-huit ans en arrière. Savez-vous que ce n'est pas peu?

« Oui, c'était bien notre petit Salon, rue du Temple, dans le vieil et vaste hôtel tranquille qui a été depuis jeté bas, remplacé par une maison de rapport, comme on dit (mais de rapports bien désagréables)! Ce sont nos boiseries, nos bibelots. Qui vous a renseigné sur la place des meubles? Qui vous a dit le goût des fleurs dans les vases, et jusqu'à la couleur des robes que portaient ce jour-là mes grandes sœurs?

« Et c'est encore notre chère maman, assise à sa place accoutumée, près de la cheminée, dans son attitude pensive, écoutant attentivement les graves paroles que prononçait, exactement posé dans le fauteuil où vous l'avez posé, M. de Sainte-Espérance...!

« Car cette « aimable visite » était surtout une visite solennelle, et qui, bien qu'il n'y parût pas, avait mis la maisonnée sens dessus dessous. M. de Sainte-Espérance, qui depuis quelques mois fréquentait dans notre maison, se prononcerait-il enfin pour ma sœur Élodie ou pour ma sœur Palmyre ?

« Vous pensez bien qu'une aussi petite personne que moi n'était pas admise à assister à une aussi importante conférence. (J'avais dix



L'Aimable Visite. — Peinture de M. Georges Cain. — Gravé par Deloche.

ans, et cela se passait au mois de mai 1828). Je n'étais même pas supposée au courant de la situation, mais si à dix ans une fille n'était pas déjà curieuse, et ne devinait pas tout ce qu'on ne lui demande pas de deviner, quand donc commencerait-elle? Je me glissai donc derrière un paravent qui se trouvait dans la partie de la pièce que vous n'avez pas représentée.

« Je demeurai là prisonnière deux longues heures, à écouter une conversation très difficile à comprendre, car il y avait beaucoup de réticences, beaucoup de sentiment, et

aussi beaucoup de choses très finement tournées.

« Hélas! Monsieur, je ne vous raconterai pas par le menu la suite de cette histoire. Tout ce que je vous dirai, c'est que la demande de M. de Sainte-Espérance, favorable à ma sœur Élodie (celle qui est assise) fit beaucoup de chagrin à ma sœur Palmyre (celle qui se tient debout adossée à la commode); mais celle-ci n'en fit rien paraitre. Seulement, par la suite, toutes deux demeurèrent malheureuses, l'une pour n'avoir pas épousé M. de Sainte-Espérance, l'autre pour l'avoir épousé. Mais ce sont là des choses de la vie, comme il s'en rencontre dans toutes les maisons. Et cela peut tout au plus signifier, en guise de morale, que les visites les plus aimables, pour ceux qui n'en sont que les spectateurs, ont parfois des suites qui ne le sont point pour ceux qui les rendent, ou qui les reçoivent.

« Je m'écarte bien des compliments que je voulais vous faire. Je voulais, Monsieur, vous parler bibelots et peinture, et je me mets à pleurnicher du coin de l'œil. Pour en revenir à nos moutons, je vous prie de ne point trop dédaigner les compliments d'une vieille femme. J'ai vu dans votre toile les marques certaines auxquelles on reconnait le véritable connaisseur, le savant et l'artiste (1); j'y ai vu aussi l'esprit de la touche et l'agrément de la couleur: songez que je suis peut-être la seule femme à Paris qui n'ait pas manqué un Salon depuis soixante ans. Cela ne fait-il pas frémir! Enfin, si je me suis enhardie à vous envoyer ces trop longues lignes et si je me suis attardée à vous faire perdre un peu de votre temps, c'est qu'il m'a semblé deviner chez vous un esprit souriant, indulgent et tendre, qui n'est point dupe de la vie, mais qui ne la hait pas.

« Là-dessus, Monsieur, je vous envoie une belle révérence, en intention seulement, car je ne me meus plus guère, moi qui saluais avec tant de grâce aux environs de 1836! »

Votre respectueuse servante,
AGLAÉ DE B...

Nous ne saurions ajouter un mot à cette lettre, estimant qu'elle vaut mieux que ce jargon inutile et ennuyeux qui s'appelle de la « critique d'art ».

ARSÈNE ALEXANDRE.

NOUVELLE VENUE

Ce fut une amère déception pour le comte de Coatmën lorsque son fils, qu'il avait envoyé faire son droit à Paris, lui demanda tout à coup de consentir à son mariage avec une élève du Conservatoire, Mlle Nadine Gomès. Le comte quitta précipitamment le manoir breton où il vivait retiré avec sa mère et sa fille, afin de compléter par lui-même les renseignements un peu trop brefs que lui donnait son fils sur une si importante affaire, et de s'efforcer de l'arracher à cette intrigue.

Il échoua; mais la douairière fut sa seule confidente au retour, et la jeune fille apprit seulement qu'à la suite de scènes regrettables, son père avait dû accorder le consentement sollicité pour éviter un acte respectueux.

Elle tenta vainement une question :

— Père, n'irons-nous pas au mariage de Christian?

Un regard froid et douloureux répondit à sa demande :

— Votre frère ne nous compte pour rien; nous n'avons pas à l'entourer dans cette circonstance.

Elle reprit doucement et d'une voix suppliante :

— O père, ne repoussez pas la nouvelle fille que Christian va vous donner. Dieu permettra peut-être qu'elle me remplace près de vous.

M. de Coatmën leva les yeux sur le visage pâle et décharné de son enfant, qui donnait une gravité inquiétante à ses paroles.

— Te remplacer toi, toi, mon ange! bégaya-t-il affolé; ah! tu ne peux comprendre ce que tu dis là!

Puis, après un moment de douloureuse réflexion, il reprit : « Je ne veux pas oublier pourtant que la nouvelle venue devient la dépositaire de l'honneur de notre famille; j'ai prié M. le curé de nous dire la messe dans la chapelle le jour du mariage de ton frère, afin d'obtenir de Dieu que l'hermine des Coatmën sorte pure de cette périlleuse épreuve. Je regarde comme mon devoir, cette union une fois accomplie, d'accueillir Mme de Coatmën comme l'une des nôtres. J'ai donc écrit à Christian de nous l'amener. »

— Que je serai heureuse de les voir, s'écria Marie un peu étourdiment.

— Ne te rejouis pas trop, mon enfant, fit le comte. Il est probable que Mme de Coatmën ne se plaira guère parmi nous.

En dépit de cette assertion, la jeune fille attendit avec impatience l'arrivée de son frère et de sa nouvelle belle-sœur. Le jour annoncé, elle avait semé des fleurs dans toutes les jardinières et égayé par quelques bibelots, pris ça et là, l'appartement destiné aux jeunes époux et que la grand'mère avait déjà visité, afin de s'assurer que tout y était correct.

Sa joie fut un peu glacée lorsqu'elle rentra dans le salon. La douairière, plus grave encore que d'ordinaire, tricotait près de la vaste cheminée où flambait un feu joyeux, malgré le soleil d'automne perçant à travers les vitres. Son fils marchait à pas saccadés et s'arrêtait parfois devant un gracieux pastel comme pour prendre à témoin de l'angoisse qui l'oppressait l'épouse disparue et à jamais regrettée.

(1) Notez que ceci était écrit près de deux ans avant la nomination de M. Georges Cain comme Conservateur du Musée Carnavalet.

Marie s'alla blottir dans l'embrasure de l'une des grandes fenêtres, les yeux rivés sur l'extrémité de l'avenue qui conduisait au manoir. Une toux sèche s'échappait par moments de sa poitrine. L'aïeule jetait alors un regard douloureux sur cette enfant frêle et à demi-pliée comme un roseau.

Aussitôt que Marie eut signalé l'arrivée de la voiture, M. de Coatmën s'avança avec courtoisie au seuil du manoir. Au moment où la jeune femme sautait lestement à terre, il remarqua, sans pouvoir le bien définir, une toilette trop originale pour être de bon goût et un sémillant minois, disparaissant en partie sous un assemblage désordonné de boucles folles. Avec une cérémonieuse galanterie, il offrit le bras à sa belle-fille pour la conduire jusqu'à sa mère, tandis que Christian, baisant la main de son aïeule, murmurait :

— Aimez-la, je vous en conjure.

Marie, un peu décontenancée, embrassa pourtant affectueusement la nouvelle venue, qui, mise à l'aise par un accueil auquel elle n'osait s'attendre, se livra avec étourderie à un bavardage parsemé d'argot. La jeune fille regardait son père avec étonnement et la douairière, impénétrable, baissait les yeux sur son ouvrage. Christian se sentait au supplice. Il prit un prétexte pour engager sa femme à se retirer et, en aparté, il lui fit remarquer, un peu sèchement, qu'il lui fallait montrer plus de réserve et de retenue au milieu d'un monde qu'elle connaissait si peu.

Au dîner, toutes les figures étaient assombries. Nadine, qui adorait son mari, avait le cœur gros de l'observation un peu amère qui lui avait été faite ; elle se sentait glacée et n'osait plus montrer sa nature primesautière. La soirée fut mortelle malgré les efforts de Marie, et même de M. de Coatmën, s'arrachant à sa préoccupation pour adresser quelques questions à son fils ou à sa belle-fille. A 10 heures, les domestiques entrèrent dans le salon et vinrent se ranger sur deux files. La douairière se leva :

— Nous allons faire la prière en commun, dit-elle à Nadine. Il faut, ma chère enfant, que vous connaissiez les usages de la famille, pour vous y accommoder si cela peut s'accorder avec vos goûts. Sinon, une autre fois, vous rentrerez à ce moment dans votre appartement.

Nadine s'agenouilla comme les autres et écouta sans paraître comprendre. Mais elle était résolue à étudier ce qui l'entourait, à s'identifier autant que possible à un genre de vie qu'elle ignorait. Elle aimait Christian, et, reconnaissante du désintéressement dont il avait fait preuve en l'épousant, elle voulait se montrer digne de sa nouvelle destinée.

Pourtant, il lui parut ennuyeux de rentrer dans sa chambre de si bonne heure. Elle s'accouda à la fenêtre et, saisie par l'impression artistique que lui fit éprouver un clair de lune qui argentait la mer au loin et faisait allonger en ombres fantastiques les arbres sur les pelouses, elle descendit doucement et se mit à errer autour du manoir.

Une faible lueur éclairait la chapelle et elle entendit les sons de l'harmonium qu'on s'efforçait d'assourdir. Curieuse, elle entra.

Le visage de Marie semblait diaphane dans cette demi-obscurité. A l'entrée de Nadine, elle se leva et vint à sa rencontre.

— O ma sœur, dit-elle avec émotion, Dieu vous envoie comme pour répondre à ma prière. Si vous saviez ce que je viens de lui demander.

Elle s'arrêta un instant, puis reprit :

— Mais d'abord, c'est de vous que je veux solliciter une faveur... Vous l'ignorez encore ; mais je suis bien malade. Je m'en rends compte et grand'mère aussi le sait bien. Chaque dimanche, c'est moi qui joue de l'harmonium à l'église ; mais je n'en ai plus la force. Vous êtes musicienne, ne voudriez-vous pas me remplacer ? Mon père et tous nous serions si heureux!

Nadine, après s'être efforcée de rassurer sa belle-sœur sur son état apparent, se mit à l'orgue et, saisie par sa passion pour la musique, en tira des sons si harmonieux que Marie l'écoutait dans une muette extase.

— Je ne connais pas vos morceaux religieux, dit la jeune femme au bout d'un instant ; mais pour cela je serai votre élève. Je voudrais tant me faire aimer un peu de la famille de Christian!

Marie l'embrassa tendrement.

— Voulez-vous que je vous confie ma prière de tout à l'heure, que j'agisse avec vous comme avec une véritable sœur...? J'ai fait là, pour la première fois, le sacrifice de ma vie. Jusqu'ici j'avais tant de peine, je ne voulais pas croire à mon état, ni me résigner à mourir si jeune... Mais en échange du sacrifice, j'ai demandé à Dieu que vous me remplaciez près de mes parents, toujours, jusqu'ici, fit-elle en montrant la table de communion.

Nadine eut un frémissement :

— Non, pas jusqu'ici, s'écria-t-elle, je ne puis, je ne suis pas digne, ah! vous ne savez pas!..

— Je ne sais qu'une chose, c'est que vous êtes aimée de Christian et qu'il faut que vous le rendiez heureux. Voulez-vous que nous nous associions pour celà? Je vous dirai tous ses goûts, tout ce qui lui plaisait dès son enfance. Les larmes la gagnaient :

— En échange, vous lui parlerez quelquefois de moi plus tard, n'est-ce pas?

Lorsque le comte entra au salon le lendemain matin, il trouva Marie et sa belle-sœur installées près d'une table à ouvrage dans l'embrasure d'une fenêtre. Nadine s'essayait, sous la direction de la jeune fille, à un tricot pour les pauvres et, malgré l'impatience de sa fougueuse nature, elle recommençait avec docilité.

Après déjeuner, Christian prit un fusil, pressé de revoir ses bois, sous prétexte de chasser. Marie passa son bras sous celui de sa belle-sœur et, un petit panier à la main, elles s'éloignèrent toutes deux.

— Il faut que je profite de ces dernières belles journées pour vous faire connaître mes pauvres, pour les remettre dans vos mains, dit la jeune fille. Bientôt je n'aurai plus assez de force pour faire le tour du village. Allons aujourd'hui chez la vieille Corentine : c'est la plus éloignée. Lorsqu'elles rentrèrent, Marie s'affaissa haletante dans un fauteuil.

— Autrefois, dit-elle, je faisais la lecture à grand'mère ; mais je suis oppressée et elle craint de me fatiguer. Son dernier *Magasin Pittoresque* n'a même pas été ouvert. Ne voudriez-vous pas me remplacer ?

Elles s'approchèrent du fauteuil de l'aïeule. Nadine commença la lecture. M. de Coatmën les rejoignit, et lorsque Christian rentra, il trouva les siens groupés dans une attitude familière et attentive. Il eut un sourire radieux, qui n'échappa point à sa femme, et l'encouragea.

— Tu sembles fatiguée, Marie, dit l'aïeule, je vais aller au fruitier pour préparer le dessert.

— Oh ! grand'mère, Nadine vous aidera. Vous lui montrerez où vous avez classé les différentes espèces.

— Ce serait abuser de la complaisance de Mme de Coatmën.

Nadine sentait que, plus que toute autre, l'aïeule voyait sa venue avec peine et elle éprouvait un véritable embarras vis-à-vis de cette grande dame, naturellement imposante. Le cœur dilaté cependant par le sain emploi qu'elle venait de faire de son après-midi, elle s'enhardit à répondre :

— Je serais très heureuse de vous être agréable, et d'ailleurs j'aime beaucoup ces simples occupations de la campagne.

Elle se prêta aux détails minutieux de la douairière et lorsque celle-ci rentra au salon, elle dit à son petit-fils :

— Nadine fera, je crois, une excellente maîtresse de maison. C'était la première fois que la comtesse l'appelait par son nom.

Après le dîner, Marie parla du talent de musicienne de sa belle-sœur, auquel jusqu'ici M. de Coatmën et sa mère n'avaient pas osé faire allusion.

Nadine eut le tact de choisir de la musique classique et M. de Coatmën demeura dans le ravissement en entendant cette magnifique voix de contralto. Lorsqu'au coup de 10 heures, les domestiques se présentèrent, suivant l'usage, pour la prière, il ne put s'empêcher de murmurer : « Déjà ».

A peine les jeunes époux furent-ils rentrés dans leur appartement, que Christian attira Nadine dans ses bras.

— Chère petite femme, tu as donc tous les charmes, fit-il avec émotion. Elle se sentait bien payée de ses efforts.

Les mauvais temps vinrent. Les forces de Marie baissaient chaque jour ; mais elle ne semblait plus avoir qu'une seule préoccupation : initier Nadine aux goûts de ses parents et aux soins qui l'occupaient avant sa maladie. Délicatement, elle lui faisait entendre ces mille riens auxquels sont habitués les gens de la meilleure société et qui constituent la distinction. Elle voulait en faire une autre elle-même.

Nadine n'avait cru d'abord, en s'y prêtant, qu'acquitter envers Christian un lourd devoir de reconnaissance ; mais petit à petit, le charme des habitudes aidant, elle prit goût à cette vie simple et bien remplie. Cependant elle sentait avec effroi que son soutien moral ne tarderait pas à lui manquer, et parfois les larmes lui montaient aux yeux en contemplant les ravages de la maladie. Lorsqu'elle voulut soigner sa petite-fille, les forces de la douairière la trahirent et Nadine vint la remplacer.

L'intimité des deux sœurs semblait s'accroître chaque jour, Marie cherchant à infuser toute son âme à la jeune femme. Avec une attention touchante, celle-ci s'efforçait d'imiter jusqu'aux gestes et aux accents de celle qui allait disparaître. Elle avait encore de vives saillies, de spirituelles échappées ; mais tout cela était voilé de retenue et d'une grâce timide qui lui donnait un nouveau charme. Christian, reconquis par son pays, se serait trouvé, sans la maladie de Marie, le plus heureux des hommes, sa femme elle-même le faisant pardonner.

La veille de Noël, la neige couvrit la terre ; il semblait que c'était le deuil de la nature pour une vierge. Marie eut une crise d'étouffement suivie d'un moment de calme.

— Tout à l'heure, dit-elle, je ne serai plus ; mais je vous le demande instamment, quand viendra l'heure de la messe de minuit, laissez-moi à la seule garde de la sœur et allez-y tous. Nadine prendra ma place. Et comme elle entendait un sanglot échappé de la poitrine de M. de Coatmën :

— Père, vous aurez encore une fille ! Ce fut sa dernière parole.

Ils lui obéirent et s'arrachèrent à la veillée funèbre pour gagner l'église, dont les lumières, perçant à travers les vitraux, faisaient scintiller la neige de mille couleurs. Comme l'avait voulu l'ange qui venait de les quitter, Nadine se plaça à l'harmonium et alterna les joyeux Noëls de la naissance divine avec les accents déchirants de ceux qui pleuraient. Mais, lorsque vint le moment de la communion, elle suivit la douairière à la sainte table. Marie ne lui avait-elle pas dit le premier soir : « Toujours... et jusque-là. »

CHARLES DE CASTELMOUR.

VASES ARTISTIQUES

DU MUSÉE DU PRADO

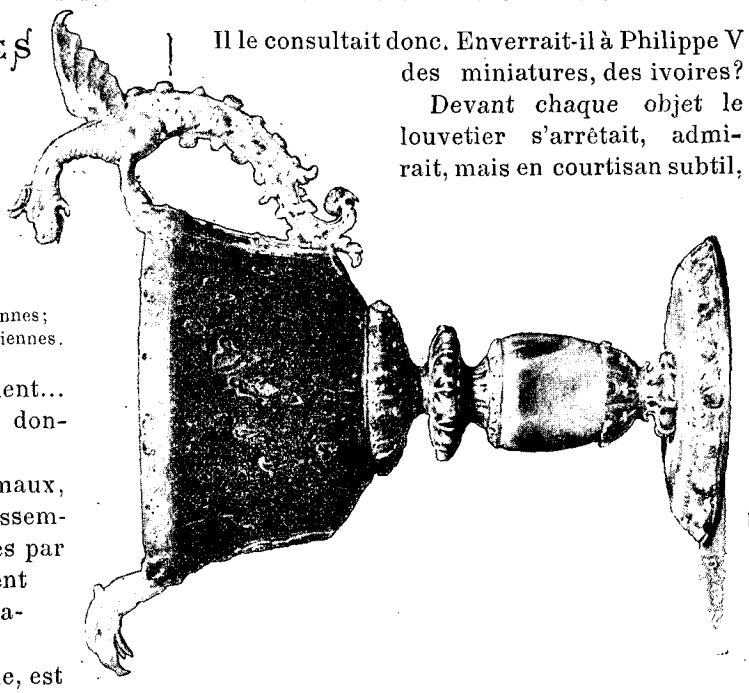
(MADRID)

Les vases reproduits ici me rappellent l'enfantin et classique compliment de Jour de l'An:

Ces *trois* petits verres vous donnent vos étrennes;
Ces *trois* petits verres vous demandent les miennes.

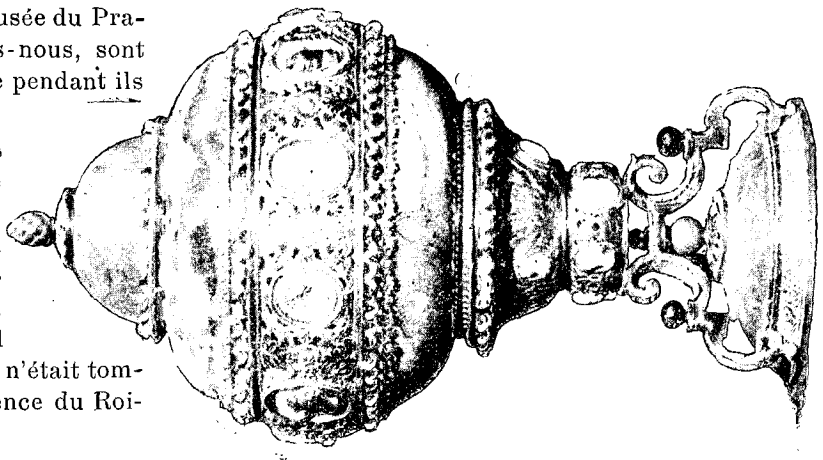
Car ces trois vases qui demandent... l'attention, sont susceptibles de donner... quelque surprise.

L'agate, le bronze ouvré, les émaux, pierreries, mêlés en un gracieux assemblage sont les matières employées par les artisans ignorés qui façonnèrent ces coupes d'agate sardoine et ce vase à parfums.



Vase agate sardoine Henri II monture or et pierres précieuses.

Mais l'étrange, l'incompréhensible, est que ces objets d'art, comme nous le faisait observer M. Alvarez, le tout aimable secrétaire-général du musée du Prado, ces objets d'art, disons-nous, sont inconnus en France. et ce pendant ils sont d'origine française.



Vase à parfums Henri II, garni or, camées et pierreries.

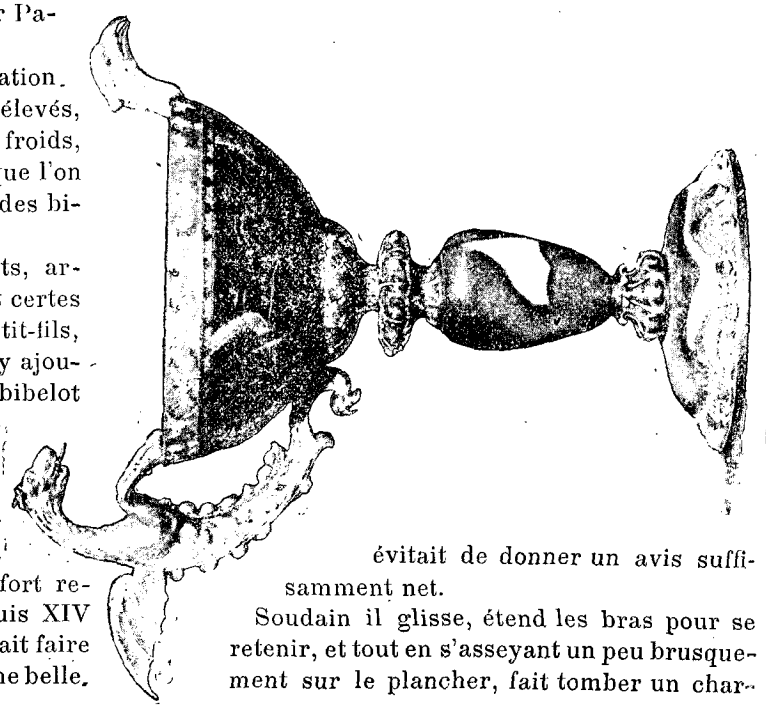
Des ciseleurs parisiens leur donnèrent le jour. Le palais du Louvre les abrita, et ils figureraient encore en bonne place dans les galeries des bijoux si... si M. de Braggue, louvetier royal dans une province du Midi, n'était tombé assis par terre en présence du Roi-Soleil, vulgo Louis XIV.

Voici l'anecdote :

Philippe V occupait le trône d'Espagne. Une ambassade allait quitter Paris, chargée de présents.

Le grand roi, qui avait l'adoration des hautes fenêtres, des plafonds élevés, des monuments majestueux et froids, avait aussi, cela est moins rare que l'on ne pourrait le croire, la manie des bibelots.

Chevaux, riches accoutrements, armes damasquinées lui semblaient certes de jolis cadeaux à faire à son petit-fils, mais c'était insuffisant. Il fallait y ajouter l'objet exquis, délicieux, le bibelot enfin comme nous disons nous autres modernes.



Vase agate sardoine Henri II, vèrre ciselé, garniture or.

Donc il se promenait dans les galeries du Mobilier Royal, accompagné d'un officier et de M. de Braggue, qui lui avait été fort recommandé par une dame. Louis XIV était galant, on le sait, et il voulait faire quelque chose pour le protégé d'une belle.

Il le consultait donc. Enverrait-il à Philippe V des miniatures, des ivoires?

Devant chaque objet le louvetier s'arrêtait, admirait, mais en courtisan subtil, évitait de donner un avis suffisamment net.

Soudain il glisse, étend les bras pour se retenir, et tout en s'asseyant un peu brusquement sur le plancher, fait tomber un char-

mant petit vase de bronze ouvré d'agate, d'émaux et pierreries.

Tout penaud, il restait aux pieds du monarque ; mais celui-ci daigna sourire :

— Relevez-vous, M. de Braggue, dit-il, vous m'avez tiré d'embarras.

Et prenant le vase que l'officier présent venait de ramasser :

— Il a résisté à une chute, il pourra donc soutenir les regards d'un roi.

Un pendant, une pièce de milieu furent bientôt joints, et Philippe V reçut les délicates pièces d'orfévrerie que représente notre gravure.

J'allais oublier de le dire : Monsieur de Braggue obtint la capitainerie-générale de l'Angoumois.

Moralité : Rien ne sert de courir, il faut *tomber* à point.

PAUL D'IVOI.

PRINTEMPS

Oui, printemps si tu veux ! Le vent, doux guitariste,
Pour que le pauvre nid dans l'arbre soit moins triste,
Aux rameaux noirs encor joue un air plein d'espoirs ;
Les matins sont mouillés et longs comme des soirs,
Mais, dans l'immensité frissonnante et pâlie,
Quelque chose tressaille et s'enfle et se délie !
Le printemps veut venir : ouvrez les cœurs, ouvrez
Les poitrines, ouvrez les portes. Vous vivrez !
Pleurez donc en rêvant : une larme de rêve
Est bonne aux yeux ainsi qu'une goutte de sève.
L'hiver n'a que des cris, le printemps a des voix.
La neige reste encore aux sillons. Mais je vois
Un coin d'azur, soyeux comme un coin de bannière,
Et la neige si tendre est déjà printanière !

H.

EN PASSANT

BALE LA SENTENCIEUSE

A Bâle, au hasard de la douce et honnête ville qui respire un si patriarcal délice, on ressent parfois quelque étonnement à lire les inscriptions, en latin cicéronien, qui foisonnent sur les pierres. On entreprend, par exemple, de déchiffrer, au fond de la cathédrale, en un marbre d'ailleurs trop jaspé, l'épitaphe du bon Erasme. C'est un renseignement que l'on cherche. On ne trouve que des superlatifs. « *Excellentissimis elucubrationibus.* » Passons ! On voudrait savoir où Erasme est mort : « *Vir ferventissimæ pietatis.* » Oui, c'est entendu. Est-ce ici qu'il est enterré ? « *Præclaræ fuit scientiæ, quippe qui...* » Au diable les tourneurs de périodes : ils font manquer les trains.

Avouons-le donc : à plusieurs reprises, sous ces fleurs de rhétorique, qui d'ailleurs sont vraiment des fleurs, nous avons regretté le grain de mil de l'exactitude. Des mots, des mots, toujours des mots !

Mais, en vérité, souvent ces mots sont d'une grandeur réelle, d'une sublime qualité, d'une portée très vaste et très efficace.

Un mot n'est pas toujours une enseigne vaine. D'autorité et de vertu, il peut devenir un mot d'ordre.

* * *

J'étais entré à l'Hôtel-de-Ville. Une fois de plus, j'admirais le luxe communal, grave et candide, au sein duquel tout cœur vraiment bâlois devait se dilater. Les fresques n'ont peut-être pas beaucoup de sens. Mais elles sont opulentes. C'est là leur sens véritable. Les salles boisées d'une riche et calme fantaisie, les plafonds sculptés d'un art minutieux, les tables de chêne où l'on s'accoude pour méditer, les tables de noyer sur lesquelles on se penche pour étudier des plans, tout est disposé à souhait pour manifester, entretenir, développer la fortune de très haute et très laborieuse Cité.

Or, les inscriptions ont justement ce même caractère de solennelle ampleur.

La porte qui donne accès dans la salle des délibérations, prend la parole :

« Toi qui passes ici, n'aie que la Ville dans ton cœur : oublie les dissentiments, les rancunes ; ne sois pas le représentant de quelques-uns, sois le conseiller de tous. »

Voilà, sans conteste, une période un peu creuse. Mais, en ce noble creux, se respire l'air de la liberté même.

On pénètre dans la salle de la justice. Au nouveau fronton de haranguer !

« Tu vas juger. Ne regarde pas qui tu juges, mais ce que tu juges. Efforce-toi de mettre ton intelligence sur un sommet de sérénité, *etc...* » *Etc.*, est encore la plus cicéronienne des façons de s'exprimer.

Il semble qu'on entende un rhéteur, en costume romain, le doigt levé, débiter, d'une bouche arrondie, force retentissantes leçons de morale sociale.

Mais quoi ! les bonnes gens de bonne volonté, et qui en ce lieu étaient légion, ont eu goût aux grandes attitudes du verbe.

Les sentences sublimes restèrent leurs divertissements. Ils ont ajusté leur âme à ces excès de sagesse stoïque. Telles déclamations rendaient véritablement le son d'une âme.

EMILE HINZELIN.

LE BRAVE CRILLON

C'est sur la place du Palais des Papes, dans la ville si pittoresque d'Avignon que s'élève aujourd'hui la statue de Crillon. Le *brave des braves* est debout, tête nue, la main sur son épée, à quelques pas du balcon d'où le Saint-Père bénissait autrefois la ville et le monde aux jours solennels.

Le soir, quand les derniers rayons du soleil couchant font resplendir de teintes violacées le sommet des murailles du Palais, lacérées de crevasses et découronnées de leurs tours, la lourde corpulence du héros, revêtu de l'armure aux épaisses lames de fer, s'harmonise avec

la masse gigantesque de pierre qui domine la ville de toute sa hauteur. A cette heure indécise, quand le regard essaye d'embrasser à la fois la formidable forteresse et la petite place au pied du rocher des *Doms* qui rappelle tant de souvenirs historiques et que l'imagination se reporte vers les époques passées, la vie du compagnon d'Henri IV apparait celle d'un chevalier du moyen âge égaré dans les guerres de religion.



Place du Palais des Papes à Avignon.

Simple cadet de famille cherchant gloire et fortune, il s'est immortalisé par sa seule intrépidité, comme Bayard qu'il avait pris pour modèle. Écuyer du duc de Guise, à seize ans il montait le premier sur la brèche aux sièges de Calais, de Guines et de Thionville, dans cette mémorable campagne de 1557 qui sauva la France de la domination espagnole. Capitaine de Légion sous Henri II, mestre de camp et colonel du Régiment des gardes sous Henri III, il a pris part à tous les combats livrés pendant la sombre période des guerres civiles. Il était à Rouen, à Dreux, à Jarnac, à Saint-Jean-d'Angely. A Montcontour il reçut vingt-quatre blessures. Devant La Rochelle, où les protestants s'étaient enfermés après la Saint-Barthélemy, combattant volontaire, il fut écrasé par le nombre et laissé pour mort dans une sortie. A l'attaque de La Bréolle par laquelle il voulut plus tard assurer la pacification de la Provence, il fut grièvement blessé.

Quand il se retira, la paix rétablie, sa santé était depuis longtemps ébranlée par l'âge et les infirmités, et son corps était couvert de blessures qui, dit Brantôme, « n'avaient pu le faire « mourir, car il les avait toutes reçues de belle « façon ».

Un des bas-reliefs du monument le montre présenté par Henri IV, comme le premier capitaine du monde, aux seigneurs florentins qui avaient accompagné à Lyon Marie de Médicis. Mais il n'avait aucune prétention à la science militaire. Bien qu'élevé à la dignité de lieutenant-colonel de l'Infanterie française, il n'eut jamais de commandement, si ce n'est celui d'une aile à Ivry et celui d'une partie de l'armée dans la courte campagne de Savoie.

D'ailleurs, à cette époque, la tactique était inconnue. Seuls Montluc, Condé, Coligny, les grands capitaines commençaient à comprendre le vrai but de la bataille qui est de culbuter l'ennemi.

L'action engagée, Crillon se jetait dans la mêlée à la tête de sa compagnie, ou seulement avec quelques hommes et parfois tout seul, frappant autour de lui comme les anciens chevaliers. Au combat, nous dit Brantôme, il fallait le compter « comme capitaine, lieutenant, porte-« enseigne, sergent de bande, caporal, piquier, « lancier ou arquebusier, car il était tout cela. » Il faut dire que les guerres à cette époque n'étaient la plupart du temps que des échauffourées où les chefs et le roi payaient de leur personne sans être maitres des soldats. Les armées du seizième siècle étaient très peu nombreuses; elles se composaient de bandes de piquiers et de mousquetaires, d'escadrons d'arquebusiers à cheval, précédant les lances de la gendar-

merie, et parfois d'escadrons profonds de *reîtres* allemands ou de quelques *carabins* éclaireurs.

Leur artillerie consistait en quelques pièces si lourdes, qu'on préférait souvent les abandonner pour avoir plus de légèreté. Quand on livrait bataille, ce n'était guère que par accident, pour enlever une position, un village. On faisait surtout des sièges; on s'emparait d'assaut des places et des bourgs fortifiés dont on saccageait les maisons et dont on massacrait les habitants.

Partout Crillon se battait au premier rang, partout il se signalait par son audace et par sa bravoure. Au premier siège de Paris il défendit à lui seul le faubourg Saint-Honoré. A la journée des *Barricades* il fit tête à l'orage par son énergie et sauva le roi Henri III de sa propre faiblesse. L'épisode du pont de Tours, qu'avec une poignée d'hommes, il débarrassa des soldats de Mayenne est reproduit sur l'autre bas-relief du monument. A Fontaine-Française, il s'élança au secours d'Henri IV prêt d'être enveloppé et que son imprudence a, ce jour-là, couvert de gloire. Impatient de tout repos, Crillon ne pouvait pas supporter l'oisiveté du service pendant les suspensions d'armes.

Si la paix le condamnait un moment à l'inaction, il s'en allait parcourir l'Italie, ou bien il accompagnait le duc d'Anjou dans son voyage en Pologne, ou bien il poursuivait les corsaires d'Alger et de Tripoli sur de mauvaises galères, ou bien, enfin, il partait sous les ordres de don Juan d'Autriche combattre les Turcs à Lépante.



Statue de Crillon.

D'un caractère violent et emporté, il conservait dans la vie privée les habitudes des camps, les jurements, les allures batailleuses. Intraitable sur le point d'honneur, il était toujours prêt, pour un mot, à mettre l'épée à la main. Une fois, il fallut que la reine intervint pour l'empêcher de se battre à la porte de ses appartements. Alors la valeur personnelle était seule estimée et un combat régulier dont on était sorti vainqueur donnait plus d'éclat que le gain d'une bataille. Cependant sa rude franchise, sa droiture, sa loyauté, plus encore que sa bravoure, lui avaient conquis l'amitié des princes et l'amitié de tous les partis. Catherine de Médicis qui connaissait la noblesse de ses sentiments n'osa pas l'associer au crime de la Saint-Barthélemy, et il s'éleva énergiquement contre cet horrible massacre.

Henri III ayant voulu le choisir pour frapper le duc de Guise, s'attira cette fière réponse : « Sire, je suis un soldat et pas un assassin ». Esclave de sa parole, il repoussa constamment les propositions de l'étranger, il traita Condé, qu'il aimait tant, comme un simple rebelle, il se brouilla avec le *Balafré* qui aspirait à la couronne. Catholique fervent, il se sépara de la *Ligue* devenue une faction vendue à l'Espagne en déclarant tout haut « qu'il fallait la jeter à la Seine ».

Enfin, lorsqu'Henri IV se vit obligé pour achever la pacification du royaume d'acheter les grands seigneurs, de pensionner les gouverneurs de province avec le trésor épuisé, lui qui était accouru un des premiers partager sa fortune et ses périls, l'aider à conquérir sa capitale et la France, il fut le seul qui ne voulut rien recevoir.

Sa renommée s'était répandue dans toute l'Europe quand il mourut à Avignon. Il s'était retiré dans son hôtel de la rue *Galante* où un jour il avait reçu à une partie de dés Henri III, Henri de Guise, Henri de Condé et Henri IV, qui tous les quatre devaient mourir de mort violente. Oublié par la Cour, s'occupant à distribuer en aumônes une partie de sa fortune considérable, plongé depuis l'attentat de Ravaillac dans une mélancolie profonde, une maladie cruelle l'emporta à l'âge de 74 ans.

En lui élevant un monument, la postérité n'a rendu qu'une justice tardive à la mémoire de ce héros dont l'âme et le cœur s'étaient donnés à la France deux siècles avant l'annexion du Comtat-Venaissin.

G. PINET.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

BAISER D'AIEULE



BAISER D'AIEULE. — Musée du Luxembourg. — Sculpture de M. Dampt. — Gravé par Crosbie.

La représentation de la vieillesse et de ses ravages sur l'être humain est moins fréquemment un thème pour les sculpteurs que la radieuse beauté et la plénitude des jeunes lignes. Pourtant elle a plus d'une fois inspiré la statuaire d'une façon saisissante.

La statuaire ancienne y a peu recouru pour la recherche du caractère. Les Égyptiens, sauf en quelques portraits ou statuettes familières, semblent avoir évité jusqu'aux traits qui pouvaient rappeler l'idée de décrépitude. La ride, l'affaissement, l'amaigrissement, tout cela est banni de la calme majesté de leurs figures sacrées, ou de la fière et troublante beauté de ces profils de femmes qu'on voit sur les bas-reliefs.

La Grèce était trop amoureuse de la jeunesse pour se complaire ainsi aux drames sombres que la vieillesse sous-entend. Elle voyait les aurores, ou les splendides journées, mais point les poignants déclins des crépuscules. Toutefois elle s'est doucement égayée de la vieillesse; non-seulement elle l'a raillée dans les bouffonneries de ses vases peints, mais encore il existe des figurines de Tanagra où sont copiées avec une âpreté singulière les rides et les déformations, les bouffissures ou les « salières ». Les Grecs pensaient que la vieillesse étant incontestablement un mal, mieux valait en rire.

Si de là nous passons à notre propre statuaire du moyen âge, nous voyons au contraire les imagiers ne manifester pour le vieillard ni répulsion, ni attraction, mais au contraire l'étudier avec une attention profonde.

Sainte Anne est souvent représentée à un âge avancé, mais il suffit de quelques indications assez sobres et assez simples, qui sont plutôt le schéma de la vieillesse que son étude fouillée et refouillée. Souvent au contraire les apôtres, les saints, les empereurs, les prélats ont ces rides austères, ces os saillants sous la peau desséchée, ces barbes que l'on devine grisonnantes ou chenues. Plus près de l'art moderne, l'admirable Moïse du célèbre puits de Dijon est une des plus grandioses représentations de la vieillesse qu'on puisse citer en exemple.

Enfin on trouverait dans les œuvres de Donatello, de Verrochio, des vieillards impitoyablement étudiés jusqu'au moindre repli des crevasses, jusqu'au cheveu rare et à la bouche édentée.

Mais il était peut-être réservé à notre siècle qui pousse très loin le particularisme dans l'art, de produire les figures les plus audacieuses de l'âge avancé, voire caduc, mais en cherchant dans l'expression morale un élément de beauté, ou simplement d'émotion, que la ligne refusait. Car enfin, la vieillesse est une chose affreuse en elle-même, et il ne faut rien moins que le rayonnement de l'intelligence ou de la bonté pour ne pas la rendre un objet d'effroi. Et cependant, des œuvres d'art sont *belles*, au sens moral du mot, qui n'ont même pas cherché à fixer ce reflet : je pense, par exemple, à la figure de vieille femme par Rodin, qui est au Luxembourg, ou bien à la *Misère* de M. J. Desbois, cette vieille ravagée, grelottante sous son haillon. Il est vrai que là ce que les artistes ont mis, c'est une beauté tragique, une beauté d'horreur. Mais ne croyez pas que les Grecs l'eussent reniée, car ils n'auraient point sans cela goûté Euripide.

La figure que M. Jean Dampt intitulait *Baiser d'aïeule* à un récent Salon et que l'on trouve gravée ici avec un grand talent par M. Crosbie, est un compromis entre ces deux conceptions de la vieillesse en sculpture : le particularisme du détail poussé fort loin, mais une expression sentimentale jetée sur ces ruines comme un vêtement.

Cette aïeule a une expression de tendresse amère, désabusée, desséchée, très originale et très vue. Sans doute les vieillards n'aiment pas à la façon des jeunes gens ou des gens de l'âge mûr. Tout s'est desséché en eux. Leur rire, comme leurs larmes sont une grimace spéciale, qui se ressemble beaucoup dans l'un et l'autre cas. Ils pleurent peu; ils se souviennent d'avoir pleuré, et encore...

Ils font, malgré leur visage parcheminé, leurs bouches édentées, leurs mains desséchées, bon ménage avec les tout petits enfants, qui sentent peut-être une faiblesse analogue à la leur et se trouvent attirés vers elle. Les enfants rient, les vieillards pensent; ils aiment à jouer ensemble, peut-être pour passer les heures d'attente : car ceux-ci attendent la fin, ceux-là le commencement.

Le groupe de M. Jean Dampt indique avec force ces contrastes et ces affinités. Comme exécution, il a des mérites égaux à ceux de la conception sinon même supérieurs. L'artiste, avec une vaillance qui n'est pas commune à tous les sculpteurs contemporains, l'a attaqué à même le marbre, dégrossissant lui-même son bloc, et ne laissant à aucune main le soin de l'achever. Aussi n'y sent-on point ce je ne sais quoi d'impersonnel qui, dans beaucoup de figures exposées aux Salons, décèle la collaboration un peu trop envahissante du praticien.

Peut-être la figure de l'enfant n'a-t-elle pas autant de caractère que celle de l'aïeule. Mais l'œuvre n'en est pas moins vivante et noble, vraie de sentiment et exécutée par un bel ouvrier.

ARSÈNE ALEXANDRE.

LE COMTE ALBERT DE MUN

M. le comte Albert de Mun qui vient d'être reçu à l'Académie française, succède à Jules Simon. Et nul ne s'est trouvé en meilleure situation que ce grand orateur catholique, pour louer dignement ce fervent philosophe spiritualiste, s'il est vrai que l'ardeur de la foi religieuse n'est qu'un épanouissement et une floraison plus haute de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

Et la foi religieuse est bien le trait caractéristique, l'originalité particulière de la physionomie de M. de Mun, puisqu'elle a été la génératrice de son éloquence, l'inspiratrice de son talent et qu'elle a transformé le brillant officier qu'il était en l'ardent orateur qu'il est devenu.

C'est en Allemagne, après la capitulation de Metz, que le capitaine de cuirassiers Albert de Mun, aide-de-camp du général Ladmirault, employa les loisirs douloureux de la captivité à méditer, en compagnie de son camarade, le comte René de La Tour du Pin, sur les causes des revers inouïs dont nos armes étaient frappées. Il apparut, à leurs consciences naturellement religieuses, que l'oubli des Droits de Dieu, au profit exclusif des Droits de l'Homme, était la cause profonde des malheurs où la prospérité de la France avait sombré. Ils embrassèrent résolument les doctrines du *Syllabus*, jurèrent une hostilité intransigeante aux principes de la Révolution, et douloureusement émus des misères du peuple, au spectacle des convulsions de la Commune, ils ne tardèrent pas à quitter l'armée pour se consacrer à l'amélioration morale et matérielle de son sort, par la diffusion de l'œuvre des Cercles Catholiques ouvriers.

Le succès de M. de Mun, auprès de ce public spécialement disposé à goûter son éloquence, fut immédiat et éclatant. Sa réputation s'étendit vite hors des Cercles d'ouvriers et se répandit dans la France entière. Les catholiques s'enorgueillissaient d'avoir trouvé en lui un successeur de Berryer et de Montalembert que la tribune française attendait. Vers 1879, les électeurs de l'arrondissemnnt de Pontivy l'envoyèrent siéger à la Chambre. Sauf, durant une éclipse de quelques mois, M. de Mun a appartenu, depuis cette époque, à notre personnel parlementaire où il conserve, parmi les orateurs de la Droite, le premier rang.

Tant que le catholicisme a confondu son opposition aux lois républicaines avec les espérances de restauration monarchique, M. de Mun a soutenu la cause royaliste avec la même ardeur que la cause catholique. Depuis que les conseils de Léon XIII ont séparé la défense des intérêts catholiques de l'opposition royaliste, M. de Mun a fait abnégation de ses préférences personnelles. Il est avant tout le serviteur dévoué et soumis de l'Église.

Son obéissance s'est inclinée jusqu'à l'adhésion à la République, issue de cette Révolution qu'il s'était juré de combattre jusqu'à l'extermination. L'évolution des événements contraint ainsi les plus fermes volontés à oublier, de quelque manière, leurs serments les plus sacrés.

Mais, si M. de Mun a dû se désintéresser de ses aspirations politiques, son action sociale aura été durable. Et elle ne se limite pas à l'influence moralisatrice qu'il a exercée sur la conscience des milliers d'ouvriers catholiques, dont sa parole enflammée a fortifié le goût du devoir et l'amour du bien. Elle s'étend à toute l'œuvre législative qui a amélioré la condition des travailleurs, par la limitation du travail des enfants et des femmes dans les usines et



M. le comte Albert de Mun.

les fabriques, par la création des caisses de retraites ouvrières et de secours en cas d'accident et de maladie et par l'attribution de la personnalité civile aux syndicats ouvriers.

M. de Mun n'entend pas la pratique du droit d'association, selon la méthode chère aux socialistes révolutionnaires qui veulent faire, du syndicat, une arme de guerre contre le patronat. Il préconise l'association entre patrons et ouvriers, sur le modèle des antiques corporations et aspire ainsi à établir l'union et l'harmonie entre le capital et le travail, en demandant plus de justice à l'un et plus de résignation à l'autre. Cet idéal social, à tout prendre, en vaut bien un autre.

L'éloquence de M. de Mun a fleuri magnifiquement l'aridité de ces doctrines. Elle est entraînante et chaleureuse. Elle fait appel au sentiment et provoque l'émotion; elle exalte autant qu'elle illumine; elle retentit, dans la noblesse et la beauté des images, qui font toujours surgir quelque vision radieuse d'héroïsme chevaleresque et d'antique grandeur. Et sa puissance réside, surtout, dans cette nostalgie des belles choses passées qu'elle laisse toujours à l'auditoire enthousiasmé.

FÉLICIEN PASCAL.

LES OMNIBUS DE LONDRES

Pour un Parisien qui arrive à Londres il n'est rien de plus difficile que de se mettre au courant de la question des omnibus. Toutes les notions que nous avons en France sur ce mode de transport se trouvent bouleversées. Les voitures, au lieu de longer le trottoir de droite, passent du côté du trottoir de gauche; le contrôleur ne distribue pas de numéros aux personnes qui attendent à la station et les correspondances sont entièrement inconnues. Les Anglais ne nous envient pas cette dernière institution dont ils ne veulent pas apprécier les mérites. Il est impossible de leur faire comprendre les beautés de cette procédure ingénieuse, compliquée et savante qui paraît avoir été inventée pour susciter des conflits permanents entre les Compagnies et les voyageurs.

A Londres le voyageur qui monte en omnibus reçoit du conducteur un ticket dont le prix varie suivant la longueur du trajet à parcourir. En général les tarifs sont très modérés. Nous sommes loin de l'époque où les premières voitures publiques qui circulaient dans la capitale de l'Angleterre faisaient payer chaque place 1 fr. 20 pour un parcours très restreint. Il est vrai que sans exiger aucun supplément de prix, l'administration mettait un journal à la disposition de chaque voyageur. A l'origine, ces voitures s'appelaient des *Shillibeers*, du nom du spéculateur qui, vers 1829, avait acclimaté sur les bords de la Tamise un mode de locomotion depuis longtemps employé en France. Dans la suite, les Anglais les ont appelées des omnibus et plus tard des *bus*, car nos voisins d'Outre-Manche ont la passion des monosyllabes et éprouvent le besoin d'abréger les mots, même dans le cas où ils sont dérivés du latin.

Aujourd'hui les omnibus de Londres n'offrent plus des journaux aux voyageurs afin de leur faire supporter plus patiemment les lenteurs de la route, mais en revanche les places coûtent moins cher. Le prix des tickets est de dix, vingt ou trente centimes, suivant la distance à parcourir. Il existe même des omnibus à cinq centimes. Ce sont des voitures à un seul cheval. Les voyageurs déposent le prix de leur place dans une sorte de tire-lire et ne sont en réalité soumis à aucun contrôle bien sérieux, car le cocher n'étant asssisté d'aucun conducteur, n'a guère de moyens de surveiller la recette.

Le régime du monopole qui est établi depuis de longues années à Paris, au profit d'une seule Compagnie n'a jamais été admis en Angleterre. Les omnibus qui parcourent les rues de Londres appartiennent à un grand nombre d'entreprises différentes. Les plus considérables sont la *General* et la *Road Car*; la première possède de sept à huit cents voitures et la seconde deux cents. Au-dessous viennent un grand nombre de Compagnies de moyenne ou de petite importance dont le public n'a pas, en général, à se plaindre. Ces entreprises modestes, mais bien administrées, fonctionnent en général aussi bien que les deux grandes Compagnies. En réalité les *pirates* sont seuls redoutables. Les Londoniens eux-mêmes ont quelque peine à les reconnaître, à bien plus forte raison les provinciaux et les étrangers sont livrés à leurs audacieuses exactions.

Sur le pavé de Londres, on appelle un *pirate* un omnibus qui n'a pas d'itinéraire certain ni de station fixe; c'est, en un mot, un omnibus en état de vagabondage. On le trouve partout où il y a de l'argent à gagner. A la seule condition d'observer les règlements de police sur la circulation des voitures dans les rues de la métropole, la législation anglaise permet à toute personne d'exercer comme elle l'entend l'industrie du transport des personnes ou des marchandises sur la voie publique. Malheur à l'imprudent qui par ignorance ou par étourderie sera monté à bord d'un *pirate*: on lui fera payer le prix de sa place trois ou quatre fois plus cher que s'il s'était adressé à une entreprise honnête.

Ajoutons que les hommes de l'équipage, c'est-à-dire le conducteur et le cocher, sont associés aux bénéfices, et comme ils ne sont soumis à aucune espèce de contrôle, ils fixent eux-mêmes la somme qu'ils jugent à propos d'allouer au propriétaire de la voiture. Seulement ils n'ignorent pas que celui-ci serait en perte et que, par conséquent, ils ne tarderaient pas à être congédiés l'un et l'autre, si la recette quotidienne était inférieure à trente francs; et avec cet instinct pratique des affaires qui caractérise les Anglais, sans distinction d'origine ni de rang, ils se résignent à laisser une rémunération acceptable au capital engagé dans l'entreprise.

Pour stimuler le zèle de leur personnel, quelques Compagnies de troisième ou de quatrième rang qui sont d'ailleurs administrées avec toute la sagesse et la vigilance désirables, allouent au cocher et au conducteur de chaque voiture un salaire qui varie suivant le montant de la recette. En général la quote-part est de 2 ou de 3 shilling par livre, c'est-à-dire de 2 fr. 50 ou de 3 fr. 75 par 25 francs.

Les grandes Compagnies n'ont pas besoin de recourir à ces moyens pour surexciter l'ardeur de leur personnel. Elles allouent à leurs cochers et à leurs conducteurs des salaires fixes, mais en l'absence de toute participation aux bénéfices, l'esprit de corps et la rivalité qui s'établit, entre deux entreprises dont le parcours est à peu près le même, suffisent pour que de part et d'autre les agents de tout grade redoublent

de zèle pour enlever à l'adversaire une partie de son trafic. Chaque cocher s'efforce d'arriver à la station avant l'omnibus de la Compagnie rivale et d'y rester jusqu'au moment où l'ennemi apparaît, de façon à repartir sous ses yeux sans lui laisser aucun voyageur à emporter. Parfois celui qui subit cette sorte de mystification essaye de prendre sa revanche en se dispensant de s'arrêter à la station et en essayant de dépasser son rival. Ce jeu dégénère trop souvent en une lutte de vitesse qui divertit les passants, quand elle ne les écrase pas, mais n'est pas du goût de la police. Le constable intervient et dresse un procès-verbal aux deux adversaires qui sont traduits devant le juge et perdent pour toujours leur emploi l'un et l'autre après avoir été condamnés par le magistrat.



Un omnibus londonien.

Le genre de tarifs adopté par les Compagnies de Londres, rend assez difficile la tâche des contrôleurs. En général ils se contentent d'un examen sommaire, mais de temps en temps ils montent dans l'omnibus qui continue sa route et procèdent à une vérification complète des tickets des voyageurs. Ils rencontrent parfois quelque mauvais vouloir de la part du public dans l'accomplissement de cette partie de leur tâche. Les vieux habitués qui prennent chaque jour à heure fixe les mêmes omnibus pour se rendre à leur bureau et revenir à leur domicile, donnent des signes d'exaspération manifeste lorsqu'on leur demande leur ticket.

Un contrôleur qui sait son métier doit les reconnaître et leur épargner une formalité qui leur paraît intolérable. D'ailleurs les fraudes sont difficiles à déjouer. Un conducteur sans scrupules peut profiter de l'inexpérience d'un provincial ou d'un étranger pour empocher le prix de sa place sans lui remettre de ticket, et si le voyageur descend de voiture sans que le contrôle ait été exercé dans l'intervalle, il ne reste aucune trace de l'abus de confiance commis au préjudice de la Compagnie. Il est vrai que pour surveiller leur personnel, les Compagnies font circuler sur leurs lignes un certain nombre d'agents secrets. A première vue aucun indice ne paraît attirer les soupçons du conducteur sur ce voyageur aux allures inoffensives qui paye le prix de sa place et a l'air de lire un journal comme s'il se désintéressait de ce qui se passe autour de lui. Mais il est bien rare que ce surveillant occulte puisse longtemps exercer ses fonctions sur la même ligne. Un cocher de la *Road Car* qui a été dénoncé pour avoir fumé une cigarette sur son siège avant cinq heures du soir, ou un conducteur qui est puni de trois jours de suspension de traitement pour avoir donné un coup de sifflet au départ de l'omnibus au lieu de faire sonner le timbre réglementaire, ne tardent pas à reconnaître le voyageur dont ils ne se sont pas suffisamment défiés et s'empressent de le signaler à leurs camarades. A partir de ce moment, l'agent secret ne peut plus surprendre aucune irrégularité dans le service et est obligé d'exercer sa profession sur une autre ligne où du reste il ne tardera pas à être découvert.

Pour toutes les petites infractions qui ne constituent pas des actes d'improbité, les conducteurs des omnibus de Londres méritent quelque indulgence.

A chaque instant leur patience est soumise à de cruelles épreuves.

Tantôt ils sont obligés de répondre aux questions peu précises d'un voyageur égaré dans l'immensité de la métropole du Royaume-Uni, ne sachant pas au juste où il se trouve et incapable d'indiquer clairement à quel endroit il veut aller, tantôt il est en butte aux exigences des voyageuses mûres qui à force de vivre dans les omnibus, finissent par considérer les agents de la Compagnie comme attachés à leur service personnel.

L'histoire de la vieille dame qui demandait au conducteur de faire arrêter l'omnibus pendant cinq minutes afin d'aller voir l'étalage d'un magasin est restée légendaire à Londres. Il doit y avoir beaucoup d'exagération dans

cette anecdote, mais elle n'en donne pas moins une idée des concessions exorbitantes qui seraient exigées des malheureux conducteurs s'ils n'avaient pas la ressource de s'abriter derrière le règlement.

Exposé pendant de longues heures de suite à toutes les intempéries et obligé de se contenter d'un salaire de 7 francs par jour, assez médiocre en somme si l'on tient compte des difficultés d'une profession qui exige un long apprentissage et des aptitudes parfois impossibles à acquérir, un cocher d'omnibus paraît avoir le droit de se plaindre de sa destinée et cependant il est au nombre des rares privilégiés qui trouvent plaisir à exercer leur métier.

Il ne peut descendre de son siège sans être pris de la nostalgie du fouet, tandis que pour la plupart des hommes c'est un véritable soulagement que de se soustraire pendant quelques jours aux travaux de leur profession. On raconte qu'un cocher d'omnibus de Londres ayant obtenu du directeur de sa Compagnie un congé de trois semaines, ne trouva pas de meilleur moyen de se distraire pendant ses vacances que de conduire chaque jour un *Four-in-Hand*.

Un homme habitué à ne conduire que trois chevaux considérait le fait d'en tenir quatre au bout de ses rênes comme le comble du bonheur d'ici-bas.

Les cochers de la *General* ont le choix entre un système de roulement qui leur impose alternativement, une journée de quinze heures, et une journée de neuf heures de travail, soit une moyenne de douze heures, et un régime uniforme de quatorze heures de travail par jour.

A première vue il semble que les cochers devraient être unanimes à opter pour une organisation qui un jour sur deux leur laisse quelques loisirs, mais l'autre système compte de nombreux partisans.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la rémunération supplémentaire de 1 fr. 20 par par jour qui les tente, non, le principal appât qui a permis aux Compagnies de revenir à la journée de quatorze heures, supprimée en principe depuis la grève de 1891, c'est qu'avec ce système de travail le même cocher conduit toujours les mêmes chevaux. L'idée d'abandonner à jour et à heure fixes « son attelage » à un suppléant inexpérimenté est un supplice intolérable pour un cocher qui aime « ses chevaux » et veille sur eux avec une sollicitude dont un propriétaire ne serait pas capable s'il n'était pas de la partie.

Malheureusement le cocher d'omnibus de Londres ne se contente pas d'aimer « ses chevaux », sa passion s'étend à toute la race chevaline.

Il se considère à bon droit « comme un homme de cheval » et à ce titre il ne peut pas résister à la tentation de jouer aux courses. Il vit et il meurt pauvre parceque ses économies vont s'engouffrer dans les sacoches des *bookmakers*.

G. Labadie-Lagrave.

LES ORCHIDÉES

En visitant une exposition d'horticulture on s'arrête, malgré soi, devant ces belles plantes qui, quoique de la même famille, présentent entre elles de si grandes dissemblances.

Les unes donnent d'énormes fleurs solitaires, les autres des épis ou des rameaux portant de nombreuses fleurs plus ou moins grandes qui, toutes, sont teintées de nuances délicates aux tonalités inconnues à celles des autres plantes.

Orchidées! ce nom évoque le grand luxe, les parfums capiteux, les fêtes brillantes dans les jardins d'hiver.

Elles sont, du reste, toutes ornementales, quelques-unes seulement sont utiles.

Plantes de luxe par excellence, leur collection attire le riche délicat comme le parvenu. « Mon gendre, s'écrie avec douleur, au duc de Bligny, Moulinet, le type de parvenu, si bien peint par Georges Ohnet, vous venez de couper une fleur de quinze louis! » L'épicier d'hier a des serres : son premier désir est d'avoir une collection d'Orchidées!

Plus d'un amateur s'est ruiné en cultivant ces belles fleurs. Il y a quelque temps, après avoir dépensé des millions à sa collection, unique au monde, un Américain, orchidophile passionné doublé d'un original, sir Erastus Corning, vient de mourir dans une profonde misère : ses amis ont dû se cotiser pour le faire enterrer.

Mr Corning avait des chasseurs de plantes sur tous les points du globe qu'il entretenait à grands frais. On raconte qu'il organisa jadis une expédition au Népaul pour se procurer une orchidée rare dont chaque échantillon lui coûta la bagatelle de 30.000 francs.

Depuis longtemps à Londres, à Covent-Garden et, depuis quelques années, à Paris, il existe de véritables marchés d'orchidées, où elles se vendent aux enchères publiques. Les jours de vente, les amateurs s'y livrent de véritables batailles pour obtenir à prix d'or telle espèce rare ou remarquable par sa beauté. Quelques-unes ont atteint des prix fabuleux. Il y a une dizaine d'années, une *Cypripedium sundersianum* a été vendue, en Angleterre, pour la somme énorme de 300 livres sterling. Aujourd'hui, nous sommes loin de ces prix fantastiques.

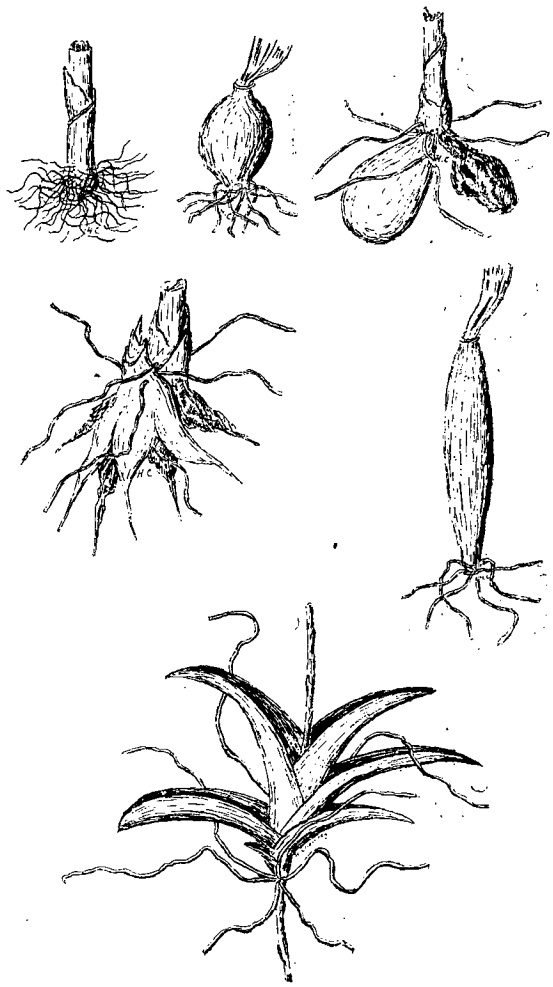
Dans ces dernières années, nombre de voyageurs ont rapporté en Europe de grandes quantités d'Orchidées vivantes ; ces introductions ont fait baisser leurs prix dans de notables proportions ; et, un amateur éclairé peut, sans trop grands frais, se constituer une belle collection.

Quelques botanistes et amateurs ont failli, plus d'une fois, payer de leur vie leur penchant pour les Orchidées, comme Bonpland, le compagnon de voyage du botaniste Alexandre Humboldt, en Amérique, ou, comme le naturaliste anglais Parish, aux Indes, dans les contreforts des monts Himalaya. Pour ma part, dans les Andes chiliennes, le désir de récolter une orchidée aurait pu me coûter cher, et je n'ai dû la vie qu'à la solidité de mon poncho, sorte de manteau en forme de couverture, percé d'un trou au milieu pour passer la tête, usité dans toute l'Amérique du Sud. Je me trouvai à Paseo de Indios *(Passage des Indiens)* en même temps qu'une commission d'ingénieurs, chargés d'étudier un chemin de fer qui devait traverser les Andes. Ces messieurs m'ayant invité à partager leur repas, je leur demandai si, dans cette région, certainement la plus désolée et la plus aride des Andes, ils n'avaient pas, au cours de leurs travaux, rencontré quelques végétaux intéressants; l'un d'eux me dit que, le matin même, il avait vu, sur un petit plateau avoisinant, quelques fleurs assez grandes, dont les pétales, en forme de vrillons, étaient blancs, teintés par places de jaune, de vert et de rose; les feuilles, ajouta-t-il, avaient l'aspect de celles d'un poireau. Bref, dans la description qu'il me donna de ces fleurs, je reconnus qu'il s'agissait d'une orchidée, originaire de la Bolivie, le *Cypripedium caricinum* de Lindley, nommé *Selenipedum caricinum* par le botaniste allemand Reichenbach; je résolus aussitôt d'en récolter quelques échantillons.

La chose n'était pas aisée; les fleurs se trouvaient sur le bord d'un petit plateau surplombant d'une quinzaine de mètres une large déchirure au fond de laquelle croissaient quelques maigres algarobes (1). Le sol, formé de mousse, de terre friable et de débris végétaux, me paraissait peu sûr ; j'avance avec précaution de quelques pas, les fleurs convoitées sont à deux mètres à peine, j'allonge déjà les mains, puis.... un bruit sourd, un nuage de poussière, une chute dans le vide, le fond de la déchirure, hérissée de rochers aigus, me semble s'élever. encore quelques pieds et je vais m'abimer sur le sol, quand je ressens un choc : je suis pendu par le cou; mon poncho s'est accroché aux branches d'un algarobe. Je pousse des cris perçants, on accourt à mon secours et on me dépend. Je me remets promptement de mon alerte, on m'accable de questions, je ne réponds point, je me jette à deux genoux.....; au pied même de l'arbre sauveur croissaient une dizaine de spécimens de la fleur convoitée.

Depuis cette époque, lorsque je vois une *Cypripedium caricinum*, un petit frisson désagréable me parcourt l'épiderme : elle me rappelle ma culbute.

Les Orchidées, dont il existe plus de 5,000



Différentes racines d'orchidées.

espèces, sont des végétaux phanérogames MONOCOTYLÉDONES, plantes herbacées vivaces, que l'on rencontre sur toute la surface du globe, même dans les régions boréales où l'on trouve la *Calypso borealis;* mais c'est dans les régions intertropicales que l'on rencontre le plus d'Orchidées et les plus belles.

En général, leurs feuilles sont vertes, néanmoins celles des *Anœctochilus* sont mouchetées ou marbrées de diverses couleurs et, par ce fait, font de cette espèce, aux fleurs insignifiantes, de magnifiques plantes d'appartement.

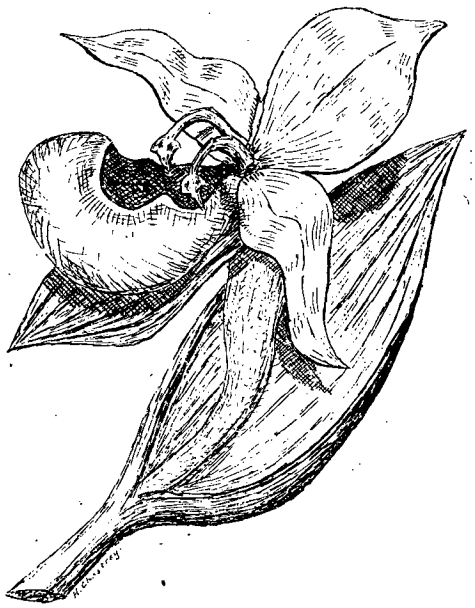
Les Orchidées sont généralement attachées au sol par une tige souterraine, qui se renfle

(1) L'algarobe, originaire des régions septentrionales de l'Amérique du Sud, est une sorte d'accacia dont les baies, comestibles, servent à fabriquer une boisson indienne alcoolique, la Kiva.

quelquefois au ras du sol en pseudo-bulbe, et, qui émet soit des racines filiformes ou charnues, soit un tubercule arrondi à son extrémité ou terminé en forme de doigts.

Quelques espèces sont aériennes et vivent fixées dans les arbres, comme les *Oncidium*, par exemple, mais, non en parasites, car elles tirent de l'atmosphère même leurs substances nutritives.

Les Orchidées sont des plantes peu élevées, leur hauteur dépasse rarement un mètre; quelquefois, comme dans les genres *Vanilla* et *Vanda*, la tige est indéfinie et grimpe dans les arbres aux branches desquels elles s'attachent par de petites racines sortant de ses nœuds, analogues à celles du lierre; mais, ce cas est exceptionnel.



Le sabot de Vénus *(Cypripedum calceolus)*.

La fleur des Orchidées est composée de trois sépales, qui constituent le calice, et de trois pétales qui forment la corolle.

Les pétales sont superposés aux sépales et alternent avec eux.

Les sépales sont semblables et placés symétriquement. Les deux pétales supérieurs sont de même grandeur et placés latéralement à la fleur; celui qui est médian et se trouve à sa partie inférieure se nomme *tablier* ou *labelle*; il est plus développé, en général, que les deux autres et sa forme, très variable, donne, parfois à la fleur un aspect étrange comme : dans le *Sabot de Vénus* (*Cypripedium calceolus*), originaire de nos montagnes, où il ressemble à un sabot; dans le *Selenipedium Sedeni* et le *Dendrobium crepidatum* où il a le forme d'une pantoufle; et dans l'*Odontoglossum crispum*, où il ressemble à une langue. Parfois la fleur a une structure générale d'une singularité et d'une bizarrerie remarquables. Les fleurs, réunies en épis, de l'*Orchis à l'homme pendu* (*Acera anthropophora*), rappellent vaguement la forme de petits pendus. Le *Cypripedium Parishii* a un aspect étrange, évoquant les fleurs fantastiques peintes par les Japonais, avec son labelle en forme de pantoufle et ses deux autres pétales étroits, longs de 15 centimètres, retombant en spirales de chaque côté de la fleur. Le *Catasetum peristeria* ressemble à une colombe qui vole, d'où son appellation d'*Espiritu Santo* (Esprit saint) que lui donnent les Hispano-Américains.

L'*Oncidium papilio* tire son nom de sa ressemblance avec un papillon; et, les fleurs en épis de l'*Anœctochilus Roxburghii* donnent l'illusion d'un essaim de mouches qui vient de se poser sur une tige.

Quelques Orchidées, les *Cattleya*, par exemple, donnent des fleurs solitaires énormes, qui atteignent jusqu'à 20 centimètres de diamètre; d'autres donnent des fleurs très nombreuses, généralement très petites, en épis ou en grappes dressés ou retombants, dont l'inflorescence atteint, comme chez les *Oncidium*, jusqu'à deux mètres de longueur.

En général, chez les Orchidées, le parfum ne le cède en rien à la magnificence. Les genres *Ærides*, *Angrœcum*, *Dendrobium*, *Odontoglossum*, *Santhopea*, *Vanda et Vanilla*, en particulier, dégagent des parfums fort délicats qui rappellent ceux de l'aubépine, du citron, du jasmin, du lilas, de la rose, de la violette, etc... Quelques-unes d'entre elles, au contraire, exhalent des odeurs repoussantes, le genre *Orchis* surtout : ainsi une plante fort commune en France, dans les prairies basses, l'*Orchis hircina*, répand autour d'elle l'odeur *sui generis*, si pénétrante et si désagréable, des étables à chèvres.

Bien qu'originaires, pour la plupart, des pays intertropicaux, les orchidées réussissent parfaitement en serre et même en appartement. Cela peut paraître étrange à première vue, mais on se rendra parfaitement compte de la réalité du fait lorsqu'on saura que l'orchidée vient rarement dans les plaines de faible altitude, mais plutôt sur les plateaux élevés jusqu'à 4.500 mètres au-dessus du niveau de la mer, comme l'*Oncidium* des nuages (*Oncidium nubigenum*), qui croît dans la Sierra-Nevada, à la Nouvelle-Grenade. Il y a une chose étrange à remarquer, c'est que les espèces originaires de nos régions telles que les *Orchis*, si délicates de forme, et les *Cypripedium*, aux fleurs bizarres, n'ont pu, malgré tous les soins apportés, s'acclimater, ou, pour mieux dire, se domestiquer ni dans nos serres ni dans nos appartements.

Les espèces terrestres se cultivent en pots. Voici comment on procède pour la plantation : on remplit le fond du pot avec des fragments de poterie et on dépose au-dessus un mélange de

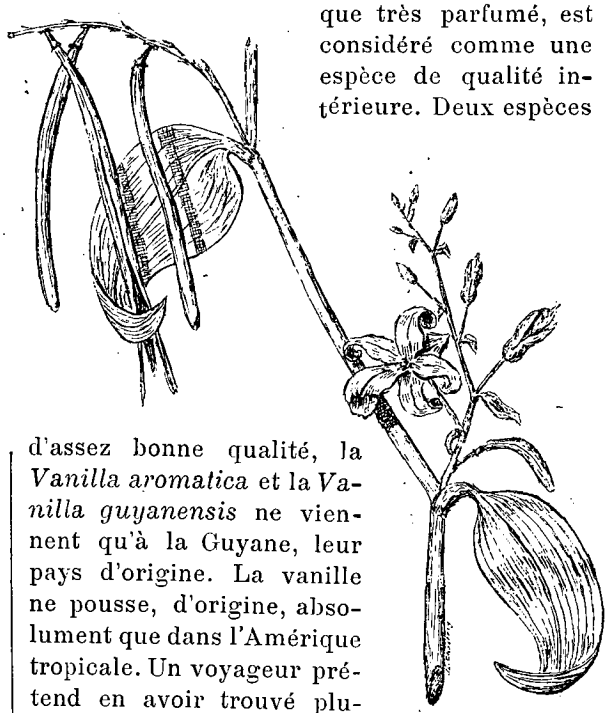
sphagnum (1), de charbon de bois en petits morceaux, de bois pourri et de terre de bruyère ou de terre de polypode (débris de fougère). On place la plante dans ce mélange en ayant bien soin de n'enterrer que les racines. Pour maintenir l'humidité dans le sol, on dispose, sur lui et autour de la tige, deux couches superposées de machefer et de mousse, le machefer en dessous. Les Orchidées, ayant une croissance fort lente, demandent à être arrosées très souvent, sans toutefois que l'eau d'arrosage séjourne dans le sol, aussi est-il bon de se servir de pots à un ou mieux à plusieurs trous. Les Orchidées aériennes, vivant dans l'air ainsi que l'indique leur nom, ne peuvent se cultiver dans des pots, car leurs racines demandent un courant d'air constant. On les enveloppe dans un mélange de mousse, de débris de fougère et de petits morceaux de charbon de bois, auquel on ajoute un peu de sphagnum, et on les place soit dans des paniers à claire-voie que l'on suspend, soit dans des jardinières, également à claire-voie, supportées par un pied; cette dernière disposition convient parfaitement aux espèces à tiges retombantes.

La multiplication des Orchidées se fait, en général, soit par semis, soit en sectionnant la tige souterraine en plusieurs tronçons que l'on replante; plus rarement on les multiplie par boutures comme certaines *Vanda* et les *Vanilla*. Pour quelques-unes, les modes de multiplication, par les semis ou par le sectionnement du rizhome ou racine souterraine, présentent de telles difficultés et demandent tant de soins que leur valeur serait augmentée d'une façon considérable; aussi, les horticulteurs qui s'occupent spécialement des Orchidées, les font venir vivantes de leurs pays d'origine et peuvent ainsi les livrer aux amateurs à des prix raisonnables.

Les Orchidées les plus remarquables par leurs fleurs et qui peuvent passer en appartement leur période de floraison, sont : les *Cattleya*, les *Catasetum*, les *Cypripedium*, les *Calanthes*, les *Lœlia*, les *Lycastes*, les *Mesdevallia*, les *Miltonia*, les *Restrepia*, les *Santhopea*, les *Selenipedium*, et quelques *Vanda*.

Les *Anœctochilus*, qui sont très recherchées et fort rares, ainsi que certaines *Cypripedium* sont cultivées pour la beauté de leurs feuilles et viennent bien en appartement, mais demandent des soins très attentifs.

Si les Orchidées sont presque toutes des plantes ornementales, il y en a quelques-unes qui sont utiles. Celle qui est le plus universellement connue amène un fruit qui sert, en pâtisserie, à parfumer crêmes et bonbons : je veux parler de la Vanille. L'espèce, dont le fruit est le plus fin et le plus recherché, est la *Vanilla planiflora* qui est originaire du Mexique. Elle croît aussi en Colombie, à la Guyane et en Bolivie, d'où sont originaires trois autres espèces moins parfumées, par conséquent moins recherchées, la *Vanilla sativa*, la *Vanilla silvestris* et la *Vanilla pompona*, qui donne, cette dernière, le Vanillon qui, bien que très parfumé, est considéré comme une espèce de qualité inférieure. Deux espèces d'assez bonne qualité, la *Vanilla aromatica* et la *Vanilla guyanensis* ne viennent qu'à la Guyane, leur pays d'origine. La vanille ne pousse, d'origine, absolument que dans l'Amérique tropicale. Un voyageur prétend en avoir trouvé plusieurs échantillons dans l'Afrique équatoriale; il n'en a pas rapporté, dit-il, parce qu'ils n'étaient pas à maturité; mais, étant passé moi-même et après lui aux points de production qu'il avait signalés, et, n'en ayant pas trouvé malgré de minutieuses recherches, je réfute hautement son assertion.



Tige de *Vanilla planiflora* garnie de fleurs et de fruits.

La vanille est cultivée et donne lieu à une industrie importante au Brésil, en Colombie, à la Guyane, au Mexique, au Pérou, au Vénézuela et à la Réunion où elle a été importée. Elle se multiplie par boutures que l'on plante au pied d'arbres à écorce rugueuse, qui ne tombe pas, de façon qu'elle puisse grimper au moyen de ses racines aériennes, sans risque de retomber; les boutures commencent à donner des fruits dès la troisième année. Les fleurs, vert pâle, de 4 à 5 centimètres de diamètre, sont réunies en grappes de 8 à 10 chacune et donnent un fruit en forme de gousse, variant, suivant l'espèce, de 15 à 30 centimètres de longueur. Lorsque les fruits sont arrivés à maturité on les enroule, un par un, dans des bandelettes de cotonnade, dans lesquelles ils restent enveloppés jusqu'à leur dessication complète : cette dessication se fait soit au soleil, soit dans des étuves portées à 45°. Lorsque les gousses sont sèches, on les met par bottes de 20 à 50, et on les livre ainsi au commerce d'exportation.

(1) On trouve le sphagnum et la terre de polypode chez tous les marchands de plantes d'un peu d'importance.

*

En dehors de son utilité culinaire, la vanille est à la fois un digestif et un stomachique. Son alcaloïde, la *Vanilline*, est employé de la même manière que la *caféine*, avec succès, pour accélérer la circulation du sang.

Les Turcs fabriquent avec les tubercules de certaines *Orchis* (*O. mascula*, *O. moris*...), une farine alimentaire, le Salep, très agréable au goût et analogue à l'Arrow-root. Les tubercules de la *Gastroda sesamoïde*, nommés pommes de terre de Tasmanie, sont également comestibles. Les Indiens Tobas de l'Amérique du Sud emploient, avec succès, disent-ils, les racines et les feuilles de l'*Epipactis latifolia*, soit en infusions, soit en cataplasmes, contre les rhumatismes; et les Chiliens se servent de la *Cypripedium pubescens* comme antispasmodique.

Dans leurs pays d'origine, on prend en infusions, comme digestif, les feuilles odorantes de certaines Orchidées; mais, sans nier leur action digestive, je crois que les habitants de ces contrées usent de ces infusions plutôt pour leur parfum que pour leur efficacité.

HENRY CHASTREY.

Gais propos du Cousin Jacques

L'un me heurte d'un air dont je suis tout froissé;
Par cet autre, je vois mon chapeau renversé.

Ces vers mélancoliques du mélancolique Boileau chantent dans ma mémoire en lisant qu'il est question de réglementer une fois de plus les occupations du sol de la voie publique par les étalages de marchandises, dépôt de chaises et tables, etc.

Les étalages !... O Boileau, tu n'avais pas prévu ces nouveaux *Embarras de Paris*.

Un Monsieur passe sur le boulevard.

Pan! dans le nez!

— Pardon, monsieur.

Naturellement, c'est le propriétaire du nez meurtri qui s'excuse.

Il continue son chemin.

Vlan! dans les côtes!

— Faites donc attention, imbécile!

Ces paroles sortent de la bouche d'un commis-épicier empressé à servir une livre de pruneaux sur le trottoir et que les côtes du monsieur gênent dans le libre exercice de sa profession.

Le Monsieur s'excuse encore et descend sur la chaussée.

— R'gardez-moi c't' abruti-là qui fait peur à mon ch'val!

Cette fois, c'est Collignon lui-même qui, du haut de son siège, se répand en invectives contre le malencontreux promeneur que Cocotte piétine d'un sabot vainqueur.

Le Monsieur s'excuse toujours.

Il se relève et remonte sur le trottoir pour recevoir dans le dos, le contenu bouillant d'une cafetière portée à bout de bras par un garçon tumultueux qui va servir un mazagran à « l'as ».

— Baoum!... Voyez terrasse!...

Mais pour le coup, c'en est trop! Sur la plainte du cafetier, le Monsieur est cueilli par deux agents et jeté sur la paille humide du violon où il apprendra ce qu'il en coûte de causer des dégâts dans les cafetières des commerçants patentés.

O pitoyable piéton! Puisqu'il t'est impossible de circuler sur le pavé de bois des rues et des boulevards, te sera-t-il permis de déambuler dessous?

Hélas, non! Égouts, conduites d'eau, tuyaux de gaz, fils électriques et téléphoniques se lèveraient tous pour protester.

Il ne te reste donc que la voie aérienne, comme les petits oiseaux?

Pas même! Car le spectre du Métropolitain se dresserait, farouche, devant toi et crierait :

— Halte-là!... On ne passe pas!... La voie aérienne, c'est à moi!

* * *

Lorsque paraîtront ces lignes, le budget de l'Exercice 1898 qui est en train de chercher son équilibre, aura probablement réussi à le trouver dans les poches des contribuables.

Hélas! ce n'est pas encore cette année que nous verrons l'assiette de l'impôt disparaître du vaissellier législatif. Il paraît que les réformes ne sont pas encore mûres, vous savez, ces fameuses réformes dont on parle depuis si longtemps et qui finiront bien par aboutir en ce monde ou dans l'autre.

Quand je songe qu'au lieu de se torturer la cervelle pour vider l'escarcelle de ses contemporains, il serait si simple de supprimer les contributions directes et indirectes, l'octroi, le monopole des allumettes, en un mot, tous les impôts de la Saint-Jean et d'obtenir en même temps des budgets qui se solderaient tous les ans par des bonis incommensurables.

Il suffirait d'une toute petite loi ainsi conçue :

« ARTICLE UNIQUE. — Tous les anciens impôts sont abolis. Ils sont remplacés par une redevance proportionnelle calculée en prenant comme base: pour les hommes, l'esprit, et pour les femmes, la beauté. — Les messieurs bêtes et les femmes laides sont, de droit, exemptés de cette contribution ».

Ah! c'est du coup que les contrôleurs et les répartiteurs en recevraient, des réclamations!

— Monsieur, dirait-on du côté des hommes, vous m'avez taxé à quatre cents francs. C'est indigne!

— Vous sollicitez un dégrèvement?

— Jamais de la vie! Quoi! vous m'évaluez quatre cents frans quand cet imbécile de Z... en paie cinq cents!...

* * *

Côté des dames, la scène serait encore plus mouvementée.

Une représentante de la plus belle moitié du genre humain fait irruption dans le bureau du contrôleur ahuri.

— Mal appris!... Rustre!... Grossier personnage!

— C'est à moi, madame, que?...

— Oui, c'est à vous! Je viens de recevoir ma feuille d'avertissement... Six cents francs, monsieur, six cents misérables francs!... Quel affront! Ah, je n'y survivrai pas!... Et vous avez l'impudence de taxer à mille francs cette espèce de Mme X..., ce manche à balai, ce laideron, cette limande, etc., etc.

La dame, suffoquant d'indignation, a une crise de nerfs. Le contrôleur lui fait respirer des sels.

— De grâce, madame, calmez-vous, je vais vous imposer pour deux mille francs.

La dame, *avec reconnaissance*. — Oh, merci! Je cours annoncer cette bonne nouvelle à mon mari.

Naturellement, dès le lendemain, Mme X..., la limande en question, implorerait, elle aussi, des centimes additionnels.

Vous verriez qu'avec cette louable émulation, sagement encouragée, on finirait par éteindre la dette publique.

Le Cousin Jacques.

LES EXCENTRIQUES

Nous avons déjà tracé les portraits de quelques excentriques, c'est-à-dire d'individus chez lesquels on constate de légers troubles cérébraux qui, nous l'avons dit déjà, ne sont que l'exagération de pensées, d'actes communs chez quantité de personnes d'un esprit parfaitement sain.

Il est d'autant plus utile d'appeler l'attention du public sur ces demi-malades qu'une hygiène rationnelle, dont nous tracerons les grandes lignes à la fin de cette étude, peut les guérir ou tout au moins leur permettre de s'arrêter dans leur marche vers une affection cérébrale nettement déterminée et par suite très sérieuse.

Dans cette nouvelle série d'excentriques, nous parlerons d'abord de la bizarrerie dans le jeune âge, dont les formes atténuées sont légion. Nombre de parents ne se préoccupent pas suffisamment de cet état de leurs enfants et, n'y attachant aucune importance, sont disposés à s'en amuser alors qu'il y aurait nécessité de réagir énergiquement contre de fâcheuses tendances.

L'excentricité, exceptionnelle dans la première enfance, n'est pas rare à l'époque de la puberté. Chez les bébés de 3 ou 4 ans, auxquels on permet une nourriture très excitante, ou chez ceux que des mamans un peu vaniteuses de leurs précoces talents donnent en spectacle à leurs amies et qui ne fatiguent pas suffisamment leurs nerfs par des promenades au grand air, on constate de brusques actes de violence, voire même de cruauté, tout à fait inattendus.

D'autre part, il existe des observations authentiques de jeunes ivrognes ou ivrognesses de 5, 6 et même 4 ans qui, pour satisfaire leur impulsion à boire (dipsomanie), n'hésitent pas à dérober des bouteilles de liqueurs. Disons tout de suite qu'il s'agissait, dans ces cas, d'héréditaires alcooliques.

Au moment de la puberté, les enfants, notamment les petites filles, traversent une période critique, surtout s'ils sont prédisposés aux troubles d'esprit par le nervosisme de leurs parents.

Telle gamine, jusqu'alors pleine d'entrain et de gaieté, devient morose, d'une timidité et d'une pudeur excessives; elle fuit la compagnie de ses camarades et pleure sans raison. « Elle a du vague à l'âme », dit-on par plaisanterie, sans se douter que cette tristesse, qui s'accroit de jour en jour, peut avoir les conséquences les plus dangereuses et peut même provoquer le suicide.

La période de la nubilité coïncide avec l'enseignement religieux, et l'enfant sentimentale a tendance à grossir tout ce qu'elle entend; aussi le mysticisme s'empare-t-il complètement de son esprit. Que certains troubles viennent la surprendre et l'effrayer à ce moment, et aussitôt elle se croira punie par les anges, en possession du diable. Il importe aux parents de ne pas traiter par le dédain cette phase de la vie enfantine, de donner à temps un avertissement utile qui préviendra toute terreur dangereuse.

Chez les petits garçons, l'excentricité se marque de préférence par de l'excitation: celle-ci peut exister du reste aussi chez les filles. Les enfants ne peuvent tenir en place et la nuit même ne les calme pas; or, l'absence de sommeil est le pire des excitants. Du matin au soir, ils taquinent bêtes et gens, et leur espièglerie peut se transformer en méchanceté véritable. A tout prix, ils veulent attirer l'attention sur eux, suivant les sexes: « faire l'homme ou faire la dame », tout en devenant dissimulés et hypocrites. Des faits trop nom-

breux montrent que l'impulsion au vol, à l'incendie, au meurtre, se produit chez des enfants que leur conduite antérieure prémunissait contre tout soupçon. Aussi ne doit-on pas hésiter, dès les premiers signes d'excitation, à traiter ces excentriques par la gymnastique, l'hydrothérapie, des promenades et des jeux qui donnent aux nerfs une détente indispensable. On a grand tort de croire et de répéter que « cela se passera avec l'âge ».

Le type qui nous servira de transition entre la jeunesse et l'âge mûr, l'*éternel entreprenant*, a souvent été fort admiré, trop admiré même dans son enfance. Son intelligence est perpétuellement en fermentation, ses projets, du reste souvent intéressants, sont aussitôt abandonnés que conçus. Lorsqu'il parle, ses idées ne sont pas incohérentes, mais elles pullulent avec tant de rapidité qu'il s'ensuit un certain désordre dans la façon de les exprimer. Les actes sont en rapport avec les pensées : promeneurs infatigables, ils quittent leur maison pour aller voir un ami qui les attend, puis brusquement, sans réfléchir, rebroussent chemin et abattent une longue série de kilomètres pour visiter une autre personne que surprend leur arrivée inattendue. Pour leurs affaires, il en est de même, ils sont continuellement à la poursuite d'une nouvelle situation sociale; on apprend qu'ils ont abandonné leur étude d'avocat pour devenir banquier, commerçant, fonctionnaire puis tout à coup, on les voit revenir, sans plus de motif, à la position qu'ils occupaient naguère. Comme on dit vulgairement, ce sont des c... pointus. Dans un salon, ils ne peuvent rester assis sur le même fauteuil; à peine installés à la campagne, ils s'apprêtent à partir pour la mer et bientôt la quittent pour la montagne. Leur préoccupation est moins la beauté du paysage qu'ils sont venus voir que l'heure du train du lendemain, que disons-nous, du jour même! « Eh bien ! partons-nous? » est leur éternel refrain. Ce sont de véritables Juifs-Errants aussi bien des carrières sociales que des voyages de plaisirs ou d'études.

Le Dr Campagne a tracé le portrait de deux types de manie raisonnante qu'on rencontre assez fréquemment dans le monde et qui constituent plutôt une débilité morale qu'une maladie proprement dite. Ils réalisent une variété d'excentriques des plus désagréables.

Les ORGUEILLEUX sont susceptibles, irritables, emportés, violents, pleins d'un amour-propre mal placé et chatouilleux à l'excès pour tout ce qui concerne leur mérite. Indisciplinés et indisciplinables, ils ne connaissent que leur volonté et ne se conforment à aucune règle gênante. Leur bonheur suprême consiste à se croire des types de perfection et de vertu alors qu'en réalité ils sont cancaniers, menteurs, paresseux, poltrons, dissipateurs et superstitieux. Indifférents à tout ce qui n'est pas eux-mêmes, ils traversent la vie sans aimer ni être aimés par personne.

Le type des ENVIEUX est observé plus souvent chez la femme. Toujours l'œil aux aguets, elle ne perd pas un mot, un geste des personnes qui l'environnent, afin d'y trouver un sujet de critique, de plainte ou de moquerie. Poussée par son caractère hargneux, elle sent un besoin incessant de contrarier ou d'attaquer quelqu'un. Prononcer un mot indiscret, humiliant ou blessant a pour elle un attrait irrésistible, un bonheur ineffable. Ses facultés intellectuelles, très remarquables quand elles opèrent pour le compte de la jalousie, manquent de vigueur, de sûreté, dans toute autre circonstance.

Dr GALTIER-BOISSIÈRE.

HYMNE A LA PAIX

La paix, sereine et radieuse,
Fait resplendir l'or des moissons.
La nature est blonde et joyeuse;
Le ciel est plein de grands frissons.
Hosannah! dans la forge noire
Et dans le pré blanc de troupeaux.
Salut! ô reine, ô mère, ô gloire
Du fort travail, du doux repos!

Viens, nous t'offrons l'encens des meules.
Reste avec nous dans l'avenir.
Les bras tremblants de nos aïeules
Sont tous levés pour te bénir.
Le front tourné vers ton aurore,
Heureuse paix! nous t'implorons;
Et nous rythmons l'hymne sonore
Sur les marteaux des forgerons.

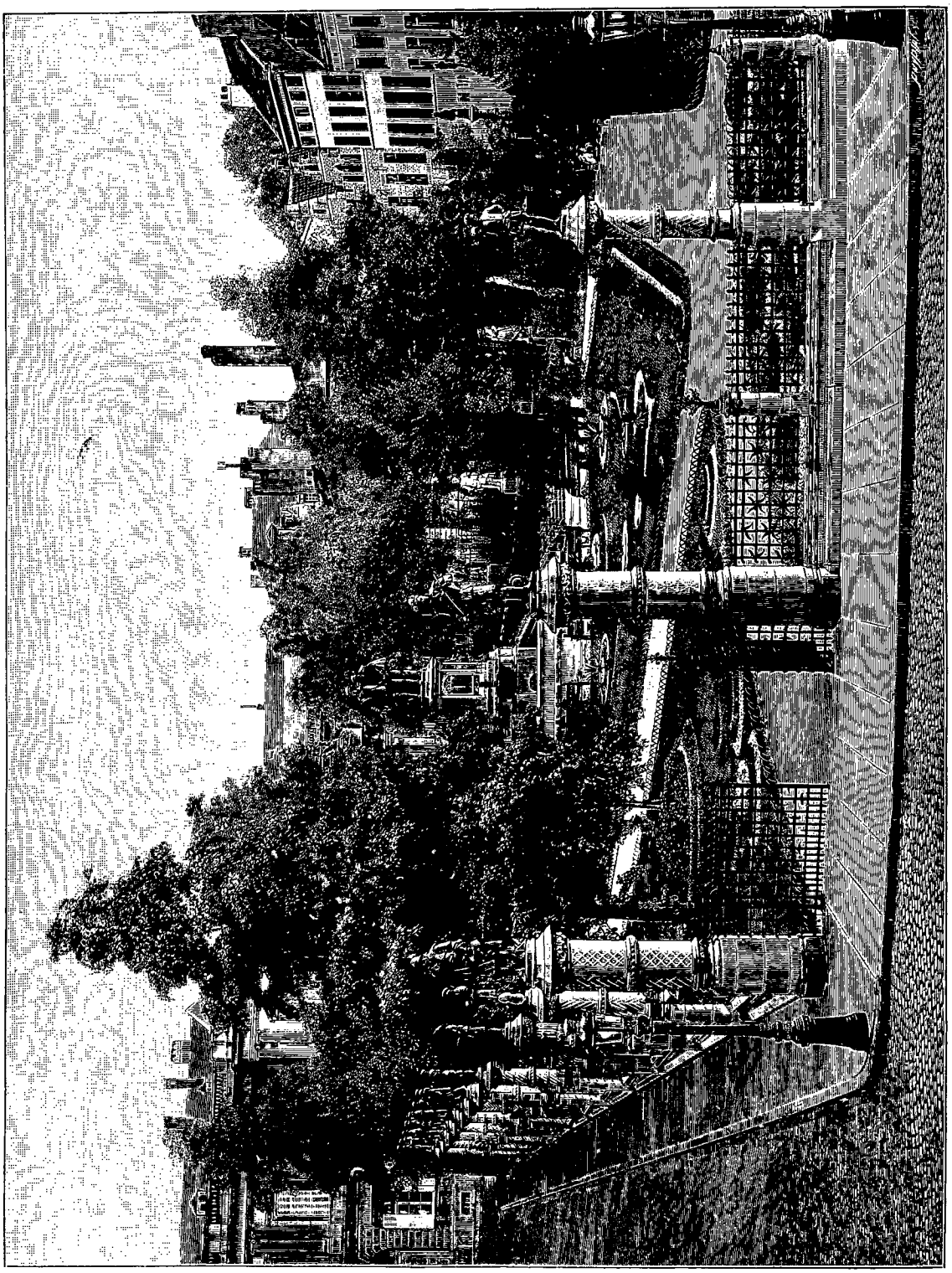
Reste toujours, reste où nous sommes!
Et tes bienfaits seront bénis
Par la nature et par les hommes,
Par les cités et par les nids.
Tous les labeurs sauront te dire
Leurs grands efforts jamais troublés;
Le saint poète avec la lyre,
Le vent du soir avec les blés.

Ainsi qu'un aigle ivre d'espace,
Monte toujours vers le soleil.
Le monde entier qui te rend grâce
Accourt joyeux à ton réveil!
Car le laurier croît sur les tombes,
Et ces temps-là sont les meilleurs,
Où dans l'azur plein de colombes
Monte le chant des travailleurs.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE SQUARE DU PETIT-SABLON A BRUXELLES

Le coin de Bruxelles où se trouve ce square est un des plus riches en art de cette capitale pourtant opulemment pourvue. Comme on peut le voir par notre gravure, la sculpture y a été prodiguée au point de donner à l'ensemble l'aspect d'un monument destiné à célébrer le sei-



LE SQUARE DU PETIT-SABLON A BRUXELLES. — Gravé par Puyplat.

zième siècle. C'est d'ailleurs ainsi qu'il faut le considérer.

La motif qui domine tous les autres est le groupe de d'Egmont et de Horn. Les deux cousins (la mère du comte de Horn s'appelait Anne d'Egmont) ont été immortalisés par le bronze, plus impartial que la tragédie et la musique, qui ont surtout glorifié d'Egmont avec Gœthe et Beethoven. La peinture aussi a voulu aussi ignorer le comte de Horn. Le cé-

lèbre tableau de Gallait, le peintre qu'on a appelé le Delaroche belge, est consacré aux « derniers moments du comte d'Egmont» seul. Ce tableau, après avoir figuré au Salon de Paris de 1853, fit partie de la collection Wagner à Berlin. Cette iconographie semble vouloir combler dans la mort celui qui fut le moins favorisé dans la vie. De Horn avait, en effet, reçu de l'Espagne plus d'honneurs et de dignités, et seul des deux condamnés du Brood-Huys, il pouvait demander à être jugé par le chapitre de la Toison-d'Or, en qualité de chevalier de cet ordre. Il mourut sans obtenir cette satisfaction.

Ce groupe, avant d'être placé dans ce square, avait figuré sur la façade de la Maison du Roi (1) (Brood-Huys), pour laquelle il avait été exécuté par le statuaire Charles Fraikin. Il fut inauguré à cette place le 16 décembre 1864 (2); et il y resta jusqu'en 1875, époque de la démolition de cet édifice, depuis lors réédifié. En 1879, une décision du conseil communal l'attribua au square du Petit-Sablon; et là, il devint le centre d'un ensemble monumental, d'une sorte de Panthéon national du quinzième siècle, dont la conception fait le plus grand honneur à son auteur, M. l'architecte Beijaert.

Derrière le groupe se rangent en hémicycle dix statues de marbre blanc représentant : Guillaume-le-Taciturne, de Marnix de Sainte-Aldegonde et le comte de Bréderode, personnifiant la résistance patriotique à la tyrannie espagnole; le savant géographe Mercator; Ortelius, qui donna à l'Europe le premier atlas de géographie de tout le monde connu; Dodonée (Dodoens), créateur de l'anatomie pathologique et d'un premier essai de classification des plantes; l'architecte Louis Van Bodeghem; le sculpteur Corneille de Vriendt; le peintre Bernard Van Orleij et Jean de Locquenghien, le bourgmestre à qui Bruxelles doit le canal de Willebroeck, qui mettait la ville en communication avec l'Escaut et la mer.

La grille du square s'appuie sur d'élégantes colonnettes surmontées de statuettes. Celles-ci représentent les Métiers par des figures d'artisans, caractéristiques et vigoureuses, disant par leur allure la gloire des vieilles corporations. Et ainsi se complète cette figuration du seizième siècle sur laquelle la verdure du square paraît agiter des palmes. M. Beijaert s'inspira, dans son projet, des anciennes Bailles de la Cour qui ornaient autrefois la Place Royale devant le Palais des Ducs de Brabant. Lors de l'inauguration solennelle, qui fut célébrée le 20 juillet 1890, Bruxelles, avec son sentiment artistique si intense, s'associa à la grande idée réalisée par l'architecte, en organisant un cortège historique rappelant les grands faits de son histoire nationale au seizième siècle.

Ce Panthéon en plein air a un cachet de grandeur et de grâce qui ne peut échapper au visiteur et dont Bruxelles peut être fière.

JEAN LE FUSTEC.

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, année 1896, page 17.
(2) Voir *Magasin Pittoresque*, année 1877, page 16.

Le Soldat de Marathon

Ce n'était qu'un soldat, obscur entre dix mille.
Quand on eut la victoire, il voulut, le premier,
En porter la nouvelle à sa lointaine ville,
Et partit, fier coureur, agitant un laurier.

Épuisé par sa course effrayante et sans trêve,
Il mourut, dès qu'il fut au terme du chemin.
Heureux qui peut de même, ayant atteint son rêve,
Mourir, la flamme au cœur et la palme à la main.

ARMAND RENAUD

LE CHATEAU DE VILLERS-COTTERETS

Le château de Villers-Cotterets, situé à 78 kilomètres de Paris — et que les Parisiens connaissent si peu, — est assurément, malgré toutes les mutilations dont il a été victime, l'un des plus intéressants spécimens de l'architecture Renaissance. Malheureusement, ses curiosités architecturales ne sont pas accessibles au public et une permission spéciale, difficilement accordée, est nécessaire pour pénétrer dans cette ancienne demeure royale, où les indigents du département de la Seine trouvent aujourd'hui un dernier asile.

Pillé plusieurs fois pendant les guerres qui désolèrent le règne de Charles VI, et plus tard complètement saccagé par les Anglais, l'antique manoir de Charles de Valois fut reconstruit, de 1515 à 1535, par François Ier, qui voulut substituer, à la forteresse de ses ancêtres, une maison de plaisance que les plus célèbres artistes appelés à sa cour se plurent à embellir. C'était la demeure favorite qu'il habitait chaque année, pendant la belle saison, et où il signa la plupart de ses ordonnances. Henri II et François II agrandirent le château où Catherine de Médicis fit de fréquentes visites. Charles IX, à l'occasion de son mariage, y reçut l'ambassade des princes protestants de la Confession d'Augsbourg, et Henri IV le visita également plusieurs fois, accompagné de la Belle Gabrielle.

Une ancienne gravure conservée à la Bibliothèque Nationale et que nous reproduisons, permet d'apprécier l'aspect qu'avait alors le château de « Villiers-Costerets », lequel, avec ses dépendances, fut donné, en 1661, par Louis XIV, à son frère Philippe d'Orléans, à titre d'apanage princier.

Les premières atteintes portées à l'élégante architecture des Valois datent de cette époque, notamment l'adjonction d'une corniche qui alourdit et défigure la façade du vieux château et dont le style n'est pas en harmonie avec le reste de l'édifice. C'est également, sans doute, vers cette époque que disparut une flèche élancée qui surmontait la façade principale. Villers-Cotterets était alors dans tout son éclat et ses parterres, dessinés par Le Nôtre, pouvaient rivaliser avec ceux de Versailles. Les chroniques du temps nous ont conservé le souvenir des fêtes données dans les somptueux appartements du château où les courtisans du prince applaudissaient en secret Tartufe, que le bigotisme de Mme de Maintenon avait fait proscrire du palais du Grand Roi.

La Révolution française mit fin aux splendeurs de la résidence des princes d'Orléans. Le château, devenu propriété nationale, fut dépouillé de ses richesses et servit à la fois de caserne, d'école et de maison d'arrêt. La création, en 1808, d'un dépôt de mendicité, participant à la fois de la prison et de l'hospice, nécessita des transformations maladroites qui achevèrent de le défigurer, et cette œuvre de vandalisme s'est poursuivie jusqu'à nos jours. La récente transformation du dépôt en maison de retraite pour les vieillards sera peut-être la sauvegarde de ce qui reste, car aujourd'hui l'Administration du département de la Seine semble avoir un réel souci des précieux vestiges confiés à sa garde.

Avec ses agrandissements et ses annexes, cet établissement occupe une superficie de plus de deux hectares. La porte principale, cintrée en anse de panier, s'ouvre sur la place du château et donne accès sous un porche rectangulaire que des pilastres accouplés divisent en trois travées. La voûte repose sur des consoles ornées de têtes sculptées que la tradition attribue à Jean Goujon, ce qui est invraisemblable, car le célèbre artiste, né en 1515, n'avait guère plus de douze à quinze ans à l'époque où fut exécutée la partie sculpturale du château.

A l'angle gauche de cette façade, s'élève un pavillon construit sous Henri II, où dernièrement encore était la prison communale, et qui, malgré les injures du temps, a conservé son élégance primitive. Le toit, très aigu, au-dessus duquel se dresse une haute cheminée, surmonte deux étages dont le plus élevé est orné de pilastres. A la face postérieure du pavillon est adossée une tourelle rectangulaire renfermant un escalier. Sur la frise du premier étage, nous distinguons les initiales entrelacées d'Henri II et de Diane de Poitiers, tandis que sur la face en retour, sont gravées celles d'Henri II et de Catherine de Médicis surmontées d'un lac d'amour et reliées par le croissant symbolique de la Maîtresse du Roi. Les façades du Louvre offrent, elles aussi, les mêmes emblèmes, mais avec une modification que Catherine, dès qu'elle fut devenue veuve, s'empressa d'apporter à ce monogramme injurieux, lequel, grâce à une légère altération de la forme du D, devint son propre chiffre enlacé à celui de son volage époux. Cette vengeance de femme outragée n'a pas atteint Villers-Cotterets.

Du bâtiment sur la rue — affecté à l'Administration, — jusqu'au vieux château, s'étend une vaste cour limitée par deux ailes latérales peu élevées. Celle qui confine au pavillon Henri II, a été construite au seizième siècle et des têtes de chevaux, sculptées au-dessus des portes, indiquent l'ancien emplacement des écuries. Le toit est décoré de vases de pierre supportés par des pilastres. L'aile droite, construite, en 1894, à peu près dans le même style, ne jure pas trop avec l'ensemble.

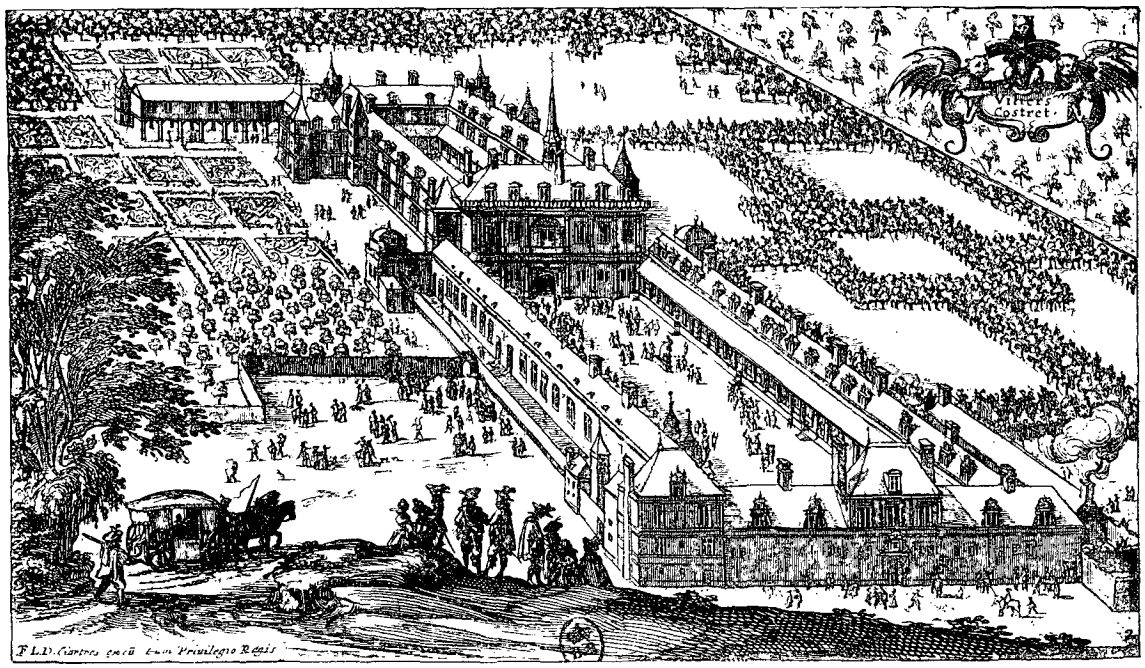
En longeant extérieurement cette partie du bâtiment, on voit deux hautes souches de cheminées richement sculptées, ornées de pilastres composites et doriques, ainsi que de salamandres, d'F couronnés et d'énormes fleurs de lis.

La façade postérieure — ou nord, — n'a pas conservé de traces de sa décoration primitive. Elle est flanquée de deux grandes tourelles circulaires qui ne méritent aucune description. Jadis des parterres fleuris ornés de fontaines jaillissantes, et d'où rayonnaient de larges avenues conduisant jusque dans la forêt, s'étendaient devant cette façade. Mais aujourd'hui, sous l'étrange prétexte de dissimuler les murs qui clôturent la maison de retraite, on a masqué par un épais rideau de cyprès, la perspective verdoyante du parc, et leur sombre feuillage donne, à cet asile de la vieillesse, une tristesse de nécropole qu'il serait vraiment humain — et surtout bien facile, — de faire disparaître.

La façade est, — ou de droite, — renferme les plus anciennes parties du vieux château. Elle est également flanquée de deux tourelles dont l'une, surélevée au-dessus de l'entablement, porte une souche de cheminée en briques ornée de salamandres et d'F couronnés.

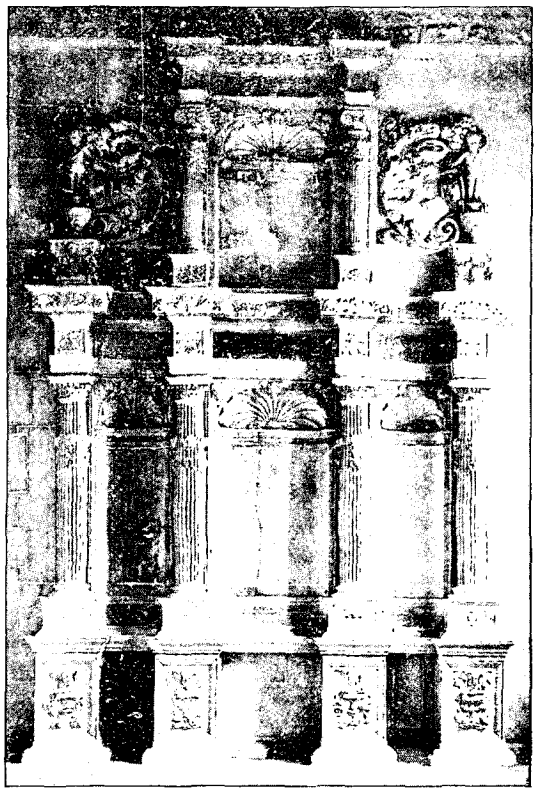
Une allée de tilleuls séculaires s'étend, dans la cour, entre le bâtiment de l'Administration et la façade du vieux château qui présente six travées séparées les unes des autres par des pilastres supportant des colonnes détachées que surmonte un entablement substitué, au commencement du dix-huitième siècle, à la corniche primitive. La frise de cet entablement offre une suite de consoles soutenant une ornementation massive qui, nous l'avons déjà dit, n'est nullement en rapport avec l'ensemble architectural. Quatre de ces travées sont ajourées, au premier étage, de fenêtres géminées à meneaux de pierre dont la partie supérieure est décorée de coquilles. M. Léon Pallustre,

dans sa savante étude sur les curiosités de l'Ile-de-France, a signalé ces fenêtres qui, d'après lui, sont un spécimen excessivement rare de l'architecture de l'époque. La travée



Le Château de Villiers-Costerets, d'après une estampe du XVIIe siècle.

principale renferme, au rez-de-chaussée, une porte au cintre très surbaissé, s'ouvrant dans un enfoncement au-dessus duquel se trouvent, au premier et au deuxième étage, des niches ornées de coquilles et surmontées de frontons triangulaires servant de support à des figures assises. Des vases enguirlandes terminent le tout. Au premier étage, règne une frise Renaissance, dans laquelle a été conservé un bas-relief provenant de l'ancienne façade. On y distingue le buste mutilé de François Ier entouré de guirlandes se terminant en têtes de faunes et que soutiennent des génies armés de massues. Dans la voûte d'entrée du château, des salamandres, des masques grimaçants, des chutes de fruits et de feuillage, des fleurs de lis et des F couronnés constituent une riche décoration dont l'élégance contraste lamentablement avec l'appropriation actuelle du monument. Ce porche donne accès dans une galerie, d'une curieuse architecture, dont la voûte est également ornée de guirlandes de fleurs et de fruits. Elle conduit aux cuisines, ainsi qu'à une cour intérieure appelée *cour du puits*, où l'on a récemment construit deux galeries couvertes, servant l'une de chauffoir et l'autre de salle de distribution de vivres.



Le Chateau de Villers-Cotterets.
Vue prise dans l'ancienne salle des États-Généraux.

Cette partie du château s'appelait autrefois la « Maison du Roi ». François Ier avait voulu l'édifier pour son propre usage, et M. Léon Palustre n'hésita pas à en attribuer la construction à Jacques et à Guillaume Le Breton, frères du célèbre Gilles Le Breton, architecte du palais de Fontainebleau.

Les deux frères restèrent jusqu'en 1570, époque de leur mort, attachés à la résidence de Villers-Cotterets et eurent, comme successeurs, Robert Daultier et Gilles Agasses.

Dans cette même galerie, commence un

escalier, dont la voûte surbaissée offre une série de caissons séparés par des tores de feuillage et que décorent des salamandres, des fleurs de lis, des animaux et des figures d'enfants d'une extrême fantaisie, exécutés dans le style italien du seizième siècle. Non loin de là, un petit escalier, établi sur plan rectangulaire, conduit à l'ancienne chapelle — ou Salle des États — aujourd'hui transformée en dortoir. Le plafond du premier palier, qui est à pans coupés, est orné de deux larges caissons dont les riches sculptures ont été mutilées durant la période révolutionnaire. La deuxième volée de cet escalier est sur-



LE CHATEAU DE VILLERS-COTTERETS. — Porte du vieux château.

montée d'un plafond rempant que divisent, en trois travées, d'élégants arceaux soutenus par des culs-de-lampe. Dans la première de ces travées, un bas-relief représente une nymphe endormie surprise par un satyre. Celui de la deuxième travée symbolise Vénus et l'Amour; le troisième, Hercule étouffant le lion de Nemée. Chaque caisson est encadré par une frise supportée par des consoles. Au premier étage, se trouve une petite loggia formant palier dont le plafond est décoré d'un bas-relief horizontal, d'une exécution très soignée, représentant une figure d'Amour. La balustrade de cette loggia se compose de deux panneaux en pierre dans lesquels des salamandres sculptées à jour ont malheureusement presque disparu sous une épaisse couche de lait de chaux. La volée du second étage comprend cinq caissons horizontaux dont les bas-reliefs représentent : Mercure, Jupiter et Ganymède, Pan apprenant à Apollon à jouer de la flûte et enfin une tête de génie ailé. Ces sculptures, que le temps a respectées, sont attribuées à Giacomo della Robbia. La volée du troisième étage est décorée de deux caissons dont le premier est masqué par

une construction ajoutée postérieurement. Le deuxième contient un F sculpté entre deux salamandres.

L'imagination se plaît à revêtir ces murailles dénudées des riches tapisseries des Flandres ou des ateliers Saint-Marcel et, dans un cadre si merveilleusement approprié au luxe voluptueux de ce règne, à grouper, sur cet escalier, les seigneurs de la cour et les femmes aux riches costumes. Mais cette vision des splendeurs disparues fait vite place à la réalité, lorsqu'on pénètre dans une immense pièce rectangulaire, à l'aspect froid et désolé, occupant tout le premier étage et où étaient logées jusqu'à ces derniers temps, quelques-unes des tristes épaves de la misère parisienne. Deux rangées de couchettes en fer surmontées de tablettes à l'usage des pensionnaires garnissaient cette salle aujourd'hui sans emploi qui, bien que connue généralement sous le nom de salle des États-Généraux, nous paraît avoir été plutôt l'ancienne chapelle royale.

L'ordonnance architecturale qui décore l'une de ses extrémités correspond parfaitement à la place que devait y occuper le maître-autel, et il est permis de croire que les colonnes doriques entre lesquelles sont disposées trois petites niches décorées de coquilles encadraient le retable de l'autel dont le contour extérieur est encore visible, formé de figures richement sculptées et d'un enroulement de fleurs. Les niches elles-mêmes devaient contenir des images de sainteté.

Les trois fenêtres géminées déjà décrites éclairent cette salle encore si belle dans son dénûment et que divisent, en trois travées, des colonnes cannelées ornées, aux deux tiers de leur hauteur, de guirlandes richement ouvragées portant le chiffre de François Ier. Un maladroit badigeonnage à la chaux a empâté les délicates ciselures qui formaient, sur ces murs dévastés, une véritable dentelle de pierre. Comment se fait-il que la Commission des Monuments historiques, dont le rôle est de sauvegarder les richesses artistiques de la France, ne proteste pas contre ces peintures soi-disant sanitaires qui dégradent tant de beaux monuments, aussi bien les sculptures Renaissance de Villers-Cotterets que les délicates nervures du palais des Papes à Avignon. Il y a là une incroyable négligence qu'on a le devoir de signaler.

Dans la partie supérieure de cette salle règne un entablement qui ressaute au-dessus des colonnes et supporte des vases richement décorés. La frise de cet entablement, très délicatement fouillée, reproduit, de distance en distance, l'écusson de France et celui des Valois encadrés, l'un et l'autre, de feuillages, d'arabesques et de fleurs harmonieusement combinés et d'un modèle exquis.

Il faut bien reconnaître que cet ensemble décoratif n'a aucun caractère religieux, ce qui semblerait donner raison à ceux qui prétendent que là était la salle des États. Mais c'est là un point historique qui échappe à cette étude purement descriptive.

La chapelle de l'établissement occupait, il y a quelques années, une ancienne orangerie située au rez-de-chaussée (côté est). Elle a été depuis transformée en dortoir et n'offrait d'ailleurs aucun intérêt artistique, ornée seulement de trois mauvais tableaux exécutés à l'époque déjà éloignée où des femmes peintres, généralement sans talent, étaient chargées par l'Administration préfectorale d'aller copier, au Louvre, des toiles destinées aux églises de la banlieue parisienne.

Telle est, dans son état actuel, l'ancienne demeure des Valois qui retentissait encore, au siècle dernier, du bruit des fêtes données par le duc d'Orléans, grand'père du roi Louis-Philippe, en l'honneur de son épouse morganatique, la belle Madame de Montesson. C'est assurément l'un des plus remarquables spécimens de cette belle époque de la Renaissance française dont les vestiges, devenus bien rares de nos jours, ont pu échapper au vandalisme utilitaire et néfaste qui a caractérisé la première moitié du dix-neuvième siècle et auquel on doit la mutilation de tant de merveilleux monuments. Les divers régimes, qui se sont succédé, lui ont porté de terribles atteintes, mais nous devons constater, non sans satisfaction, que l'Administration départementale semble entrée dans une voie nouvelle. Depuis que le dépôt de mendicité s'est transformé en maison de retraite, les travaux exécutés à Villers-Cotterets ont été conduits avec une extrême prudence, un grand respect des lignes architecturales et l'intention manifeste de sauvegarder le vieux château royal que sa destination nouvelle, si peu conforme à ses origines, préservera toutefois de la ruine totale et de l'abandon.

R. Brown.

POUR NOS FILS

Maintenant que tout le monde a dit son mot sur l'Instruction Publique, sur le système d'éducation et sur les programmes scolaires, qu'il soit permis à une maman de lycéens d'exposer très humblement ses idées ; et, non-seulement ses idées personnelles, mais encore celles de ses amies et connaissances qui se trouvent être à peu près les mêmes.

Si l'on demande de quoi viennent se mêler les femmes, je répondrai qu'en cela, du moins, elles se mêlent d'une chose qui les regarde. Elles ont bien le droit, peut-être, de s'inquiéter de la manière dont on élève leurs fils.

Ensuite, leur avis n'est pas tant à dédaigner.

Dans la plupart des familles, en effet, la direction des enfants leur est abandonnée sans conteste, et ce n'est que justice. Le père, pris par les occupations et les responsabilités, ne peut exercer une surveillance efficace; il n'apprécie que les résultats qui, souvent, sont trompeurs; tandis que la mère entre dans les plus petits détails, constate les avantages et les inconvénients de telle ou telle mesure, et se trouve, par conséquent, plus apte à juger en quoi pèche le système.

Commençons par le grand coupable : l'*internat*, et mettons-le sur la sellette. Après l'avoir prôné à outrance et en avoir abusé, voici maintenant qu'on le condamne sans appel. La vérité est, je crois, entre ces deux extrêmes.

Il est incontestable que la place de l'enfant est à la maison paternelle. Là seulement, il apprendra la vie, et c'est une école qu'il faut faire de bonne heure, si l'on veut qu'elle profite. Mais il est des cas, néanmoins, où l'éloignement s'impose.

Quand les parents ne sont pas à portée d'un centre universitaire; quand, par suite d'une industrie ou d'un commerce, le logement est insuffisant ou malsain; si la famille est une de celles où rien n'est régulier, où l'on vit à la vapeur, où l'on reçoit beaucoup et où l'on sort de même; si le père et la mère ne vivent pas en parfaite harmonie; s'il y a quelque danger de mauvais exemple; en bien d'autres cas encore, qu'il est difficile de préciser, l'enfant gagnerait à être interné.

Je dis *gagnerait*, car l'internat, tel qu'il fonctionne, ne peut offrir aucun avantage. C'est un vieux reste des idées de Napoléon qui aurait caserné les hirondelles s'il avait pu les atteindre, mais qui ne répond à aucun des besoins de la vie actuelle.

Je tiens à déclarer très haut que je ne fais pas ici le procès du corps enseignant; presque partout, du premier au dernier échelon, il est admirable, et ferait merveille si la chose était possible. Mais vouloir qu'un proviseur dirige avec fruit plusieurs centaines d'élèves (un lycée de Paris en compte 2,000; il a, il est vrai, deux directeurs); soumettre au même régime et aux mêmes programmes des enfants dont la constitution, le caractère, les aptitudes varient à l'infini, et dont les destinées seront tout à fait dissemblables : ce sont là des prétentions qui ne sauraient avoir un résultat satisfaisant.

Si les jeunes Anglais sont plus robustes, plus pratiques, plus débrouillards que nos enfants, c'est qu'ils sont élevés d'une manière toute différente.

En France, l'enfant qui entre au lycée en qualité d'interne, perd immédiatement sa personnalité. Pour le professeur, c'est une cervelle à bourrer consciencieusement; pour l'économe, un *numéro* à habiller et à nourrir. Qu'il travaille de façon à se maintenir dans une moyenne convenable, que sa tenue extérieure soit à peu près correcte, c'est tout ce qu'on exige de lui. Son âme se développera comme elle pourra, son tempérament de même; et si le système est opposé à sa nature physique et morale, sa nature se pliera au système, c'est bien simple. Avec trois ans de caserne pour parfaire ce bel ouvrage, voilà un garçon bien trempé contre les difficultés de la vie.

Le jeune Anglais, lui, est rarement interné, et presque jamais avant douze ou quatorze ans. Pour lui, l'internat se trouve mitigé par le régime tutorial, qui lui fait retrouver à l'école, une nouvelle famille. Ensuite, les programmes ne sont pas établis sur un plan unique comme celui de nos lycées; ils sont très variés et les parents peuvent choisir celui qui s'adapte le mieux aux facultés de leur enfant, ou à la carrière qu'il se propose d'entreprendre. Enfin, dernière condition qui relève de la morale autant que de l'hygiène, les internats anglais sont, autant dire tous, établis à la campagne.

Nous voulons avant tout, que nos fils soient savants; les Anglais, eux, veulent que les leurs soient des hommes d'action. « L'écolier, selon l'expression d'Herbert Spencer, doit être un *bon animal*, c'est-à-dire avoir un corps sain, robuste et résistant. Il faut aussi qu'il soit *une personne*, c'est-à-dire avoir une volonté et un caractère, qu'il sache se décider seul, persévérer dans sa décision et trouver à cela une sorte de bonheur fier » (1).

Une fois lancés dans la vie, les deux jeunes gens, préparés d'une manière tellement différente, ne sauraient marcher du même pas; et, trop souvent, c'est le nôtre qui reste en arrière.

Des esprits supérieurs tels que Herbert Spencer, Ruskin, Hamerton, Taine, Lorain, E. Montégut, Maneuvrier, Boudhors, Max Leclerc ont, jugé les deux systèmes avec une autorité devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner, pour peu que l'on soit impartial. Nous autres, qui voyons les choses de moins haut, nous apprécions surtout le tort immédiat fait à nos enfants : il est réel, indiscutable.

Si, au courant de cette étude, je prends parfois les écoles anglaises comme point de comparaison, ce n'est pas que je les croie absolument parfaites. Les réformes scolaires d'Outre-Manche ne sont pas si vieilles qu'il n'existe encore quelques spécimens du genre *Creakle* et *Squeers* si bien décrit par Dickens. En outre, le surmenage musculaire est à craindre presque autant que le surmenage intellectuel; et, sous prétexte d'éviter la fatigue cérébrale, il ne faut pas envoyer nos garçons se faire casser la tête au *foot-ball*. Mais on peut laisser de coté les exagérations du système anglais, et ne

(1) Max Leclerc (*Education des classes moyennes et des classes dirigeantes en Angleterre.*)

prendre que ce qu'il renferme de bon et de pratique.

Or, l'une des meilleures choses de ce système est le groupement de vingt à trente enfants sous l'autorité d'un maître (tutor ou house master) secondé par l'élève le plus raisonnable (prœpostor, monitor, head of the house).

Le tutor anglais vit en communauté absolue avec ses élèves. Non seulement il dirige leurs études, mais il partage leurs repas et leurs jeux, rectifie au besoin leur éducation et surveille leur hygiène. C'est pour eux à la fois un professeur et un grand ami indulgent; et la confiance qu'ils ont en lui, fait qu'ils ne se sentent pas une pauvre petite chose abandonnée, une unité dont on ne tient pas compte dans la collectivité.

Ce sentiment d'abandon que tous les jeunes lycéens éprouvent à un degré plus ou moins aigü, mais que les indifférents et les forts secouent assez vite, est extrêmement pénible pour les enfants tendres; et, loin de les aguerrir, il les décourage et leur ôte toute confiance en eux-mêmes.

Sans exiger l'adoption immédiate et complète du tutoriat, on pourrait demander certains changements qui rapprochent notre système actuel du système anglais.

Serait-il donc impossible de confier à chaque maître répétiteur une vingtaine d'élèves dont il aurait l'entière responsabilité, qui seraient sous sa direction aux études, au réfectoire, au dortoir, en promenade, aux récréations? des enfants qu'il finirait par connaître et aimer, dont les progrès et la santé l'intéresseraient, comme s'il était vraiment leur père. La surveillance s'exerçant sur un petit nombre de pupilles et toujours les mêmes, serait plus efficace et moins tracassière; les conseils affectueux remplaceraient avec avantage cette discipline impitoyable qui n'agit que momentanément et qui est une invite au mensonge et à la lâcheté.

L'enfant a besoin d'une direction unique; tiraillé entre tant d'influences, il s'ahurit et ne sait plus auquel entendre; un mauvais moyen pour acquérir cet état de *self-possession* qui donne une si grande force dans la vie.

Si quelques répétiteurs viennent arguer que tel n'est pas leur rôle, qu'ils n'ont pas conquis leurs brevets pour redresser des incorrections de tenue et signaler des accidents de croissance, s'ils ne comprennent pas toute la grandeur, toute la noblesse de la mission qui leur serait confiée, ils sont de mauvais maîtres; ils ont choisi la carrière de l'enseignement par hasard ou par intérêt, non par vocation.

On va chercher bien loin la cause pour laquelle certains établissements congréganistes ont tant de vogue; elle est pourtant fort simple. Elle tient surtout à cette camaraderie de bon aloi qui est la base des relations entre les élèves et les professeurs; à la surveillance très paternelle et très suivie qui enveloppe les enfants sans qu'ils en aient conscience, et, par conséquent, sans qu'elle leur pèse. De même, les succès universitaires qu'obtiennent ces établissements sont dus en grande partie au meilleur emploi que l'on y fait des facultés de l'élève.

Le personnel de nos lycées fera tout aussi bien, le jour où l'on voudra en tirer parti.

Mais pour que la révolution demandée fût vraiment efficace, il faudrait que les jeunes enfants — jusqu'à dix ans au moins — fussent uniquement confiés à des femmes. On s'oriente bien un peu dans ce sens, mais c'est timidement, et avec beaucoup de réticences.

Les classes élémentaires sont faites par des institutrices, et des femmes viennent, le matin, aider les plus petits à faire leur toilette. C'est un progrès, mais il est insuffisant. Il faudrait des surveillantes aux récréations, il en faudrait au réfectoire, il en faudrait au dortoir surtout.

Parfaitement au dortoir; l'idée n'a rien d'inconvenant. Dans la famille qui donc s'occupe des garçons, en dehors de la mère, si ce n'est une parente, une institutrice, une gouvernante, une femme, enfin. Le père le plus excellent n'entre pas dans les questions de détail; du reste, il n'y entendrait rien. Et l'on trouve naturel de confier une troupe de marmots à un jeune homme qui, fût-il animé des meilleures dispositions, manque totalement d'expérience.

Et puis, vraiment, ce n'est pas son affaire. Que l'on demande à un répétiteur de diriger des garçons qui savent déjà se débrouiller, soit; mais on ne peut pas exiger de lui qu'il fasse l'office de bonne d'enfants. Plusieurs m'ont raconté comme ils étaient empêtrés la nuit quand les petits se réveillaient en pleurant, qu'ils avaient peur ou qu'ils étaient malades; une femme se serait tirée d'affaire sans la moindre difficulté.

Ce sont ces devoirs, tout à fait en dehors de leurs capacités, qui souvent, les rendent grincheux et irascibles; et tout le monde en souffre. La santé des jeunes enfants a besoin d'une surveillance continuelle. Il ne s'agit pas de les mettre dans du coton, ni de les accabler de soins et de précautions dont l'excès est plutôt nuisible; mais il faut être à l'affut des moindres manifestations morbides afin d'en arrêter ou d'en restreindre l'évolution. Les lycées ont de très grands médecins et d'excellentes infirmières pour soigner les malades; quand elles auront des surveillantes expérimentées pour appliquer les mesures d'hygiène, ce sera encore mieux. Dans certains collèges parisiens, dans un, tout au moins, ce que nous proposons là existe en embryon : c'est l'institution de la *Mère de famille*, une brave dame qui s'occupe de panser les blessures légères, de débarbouiller les minois trop malpropres et de distribuer les

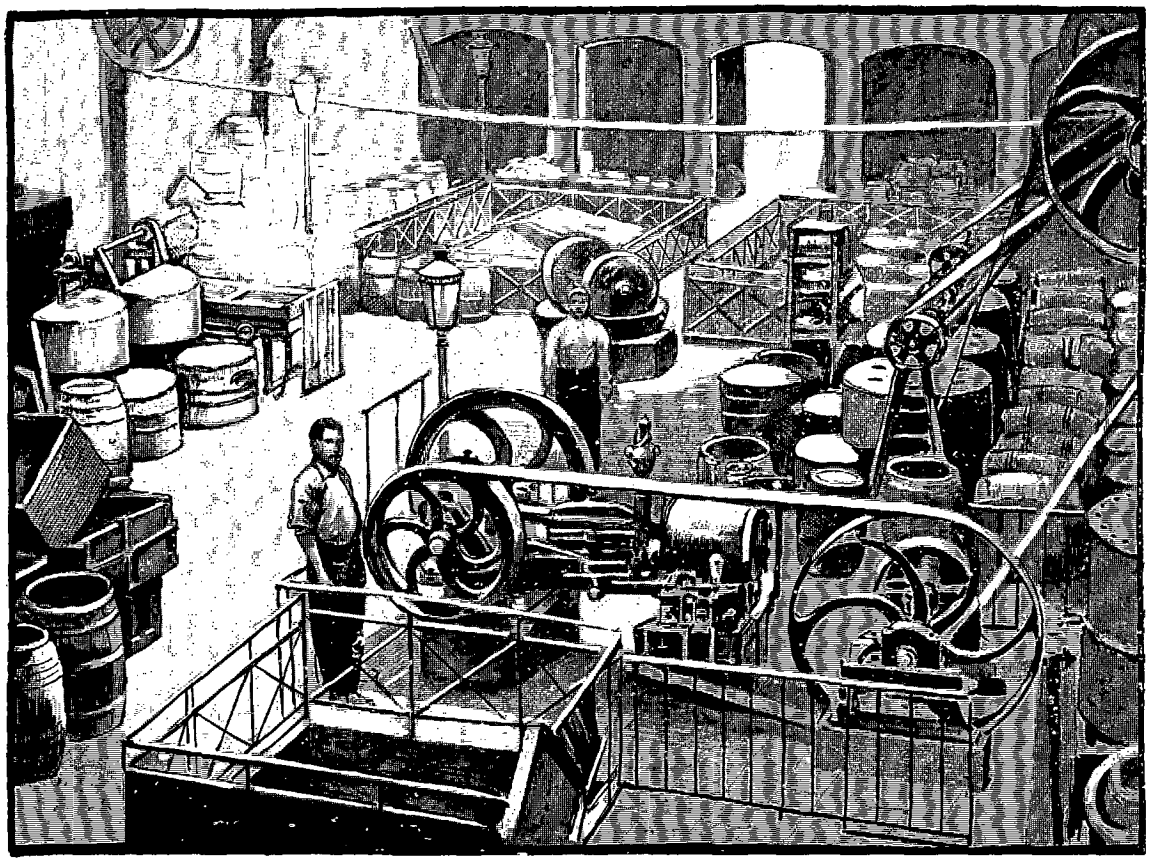
friandises aux privilégiés. Mais c'est là une maternité mal équilibrée : trop restreinte au point de vue des attributions, trop étendue au point de vue des sujets, puisqu'elle s'exerce sur cent cinquante à deux cents enfants. N'importe, il y a là une indication qu'il est bon de mentionner.

Messieurs de l'Université, donnez aux mères cette satisfaction. Que ces petits que l'on vous abandonne, parfois avec insouciance, mais parfois aussi avec une désolation profonde, retrouvent au lycée un bout de jupe pour s'y accrocher, des bras maternels pour s'y blottir. L'âme enfantine est souvent très délicate et très fière, il faut savoir la deviner; autrement la détresse et l'amertume s'y amassent et peuvent la fausser pour toujours.

JEANNE LEROY ALLAIS

LAVEURS DE CENDRES

Sous cette dénomination un peu bizarre est classée une industrie inconnue du public. Et pourtant, par l'importance des capitaux qu'elle met en mouvement et les services rendus à un groupe de corporations, elle mérite une mention toute spéciale.



Atelier de traitement des Cendres.

Son but est la récupération et l'utilisation sous une nouvelle forme des déchets de fabrication des bijoutiers, orfèvres, doreurs, photographes, de tous ceux, en un mot, qui, dans leurs manipulations, emploient l'or, l'argent ou le platine.

Si, pour les métaux communs, fer, cuivre, zinc, etc., la perte de quelques kilos de copeaux ou de limailles est insignifiante, il n'en est pas de même chez le bijoutier et l'orfèvre où la matière employée vaut de 120 à 2.500 francs le kilo; l'un comme l'autre doit soigneusement recueillir les moindres parcelles de ces précieux déchets.

Nous allons voir rapidement les précautions prises pour arriver à ce résultat en choisissant comme exemple un fabricant bijoutier.

Tout atelier bien agencé comporte un parquet entièrement recouvert de zinc se relevant à une certaine hauteur le long des plinthes, et formant ainsi une sorte de cuvette étanche qui conserve toutes les poussières tombant à sa surface. Cette précaution serait insuffisante, car les poussières adhérant à la semelle des chaussures seraient entraînées dans la rue ; pour y obvier, le sol est garni de claies en bois formées de baguettes assemblées et laissant entre elles des ouvertures carrées de 6 centimètres de côté; ces sortes de décrottoirs peuvent s'enlever facilement pour permettre le nettoyage du zinc.

L'ouvrier bijoutier travaille assis devant un établi échancré où s'emboite son corps; il a les

genoux recouverts d'une peau sur laquelle il recueille soigneusement les limailles provenant de son travail; réunies en quantité suffisante, ces limailles seront fondues en un lingot.

L'or, pour acquérir l'éclat que nous connaissons dans les bijoux, a besoin d'un polissage qui s'opère au moyen de poudres de plus en plus fines et de chiffons de drap imbibés d'huile; mis à part, ces chiffons seront brûlés et traités par la suite. Le métal employé à la fabrication du bijou courant n'est pas l'or fin, c'est un alliage de 750 parties d'or, le reste composé d'argent ou de cuivre en quantités variables suivant la teinte à obtenir. Il est quelquefois utile de donner à un bijou l'aspect de l'or fin; cette opération, connue sous le nom de « mise en couleurs », consiste à attaquer à la surface de la pièce le cuivre contenu dans l'alliage tout en respectant l'or; malgré les précautions prises, l'acide en dissout également une certaine quantité qui, sous forme de chlorure d'or, reste dans la solution : on précipite ces eaux et l'on recueille le précipité.

Enfin les eaux savonneuses provenant du lavage des mains, de la figure des ouvriers et ouvrières, du nettoyage des blouses et des tabliers, sont filtrées sur du charbon dans des tonneaux, ensuite évaporées, séchées et traitées avec les autres résidus de l'atelier.

Telles sont, à peu de chose près, les multiples précautions prises par le bijoutier pour réduire au minimum, le déchet, sa terreur constante. Le joaillier, l'orfèvre, le sertisseur, le graveur procèdent de façon semblable.

Une fois recueillies, il s'agit d'extraire de toutes ces matières l'or, l'argent, le platine qui s'y trouvent renfermés en proportion très variable. Ces opérations délicates — car elles exigent un personnel éprouvé — sont en grande partie faites dans une usine créée en 1859 par les bijoutiers de Paris, administrée et surveillée par leurs délégués; ce sont les différentes manipulations opérées dans cette usine que nous allons décrire.

Les balayures recueillies chaque jour sont réduites en cendres; on y joint les débris de creusets ayant servi à des fontes antérieures et qui peuvent contenir quelques grenailles. Deux modes de traitement s'offrent alors : l'un, le plus ancien, convient aux cendres riches; il est basé sur l'affinité du mercure pour les métaux et plus spécialement pour les métaux précieux.

Dans de grandes cuves cylindriques en fonte, on mélange une certaine quantité de cendres additionnées d'eau; on ajoute du mercure et toute la masse est malaxée au moyen d'un agitateur en forme d'hélice. Après 24 heures de contact, l'amalgamation s'est produite; il ne reste plus qu'à séparer le mercure des métaux dont il s'est emparé.

A cet effet, on place l'amalgame dans une cornue en fonte chauffée par un feux doux; les vapeurs mercurielles recueillies dans une cuve remplie d'eau se condensent, et le mercure ainsi obtenu peut servir à de nouvelles opérations

Quant au résidu resté dans la cornue, on le fond et on obtient ainsi 90 pour 100 du métal contenu dans les cendres. Celles-ci sont essorées dans des appareils analogues à ceux employés dans les lavoirs. On prélève un échantillon qui permet de doser exactement l'or et l'argent existant encore, et par là la valeur des cendres.

Ce procédé assez long convient surtout, nous l'avons dit, aux cendres riches. Un autre plus expéditif consiste à broyer les cendres sous de puissantes meules en fonte roulant sur une piste de même métal. On obtient de cette manière une poussière impalpable que l'on mélange à plusieurs reprises avant de prendre l'essai qui doit déterminer sa valeur.

Toutes ces cendres, qu'elles proviennent de l'un ou de l'autre mode de traitement, sont réunis en lots de 7 à 8,000 kilos et livrées à des hauts fourneaux qui en opèrent la fusion. Les lingots, résultant de cette opération, sont livrés aux affinages qui en séparent l'or, l'argent des autres métaux : nous dirons plus loin quelques mots de cette dernière opération.

Les produits plus riches, tels que limailles, copeaux, rognures, peuvent être fondus directement dans des creusets en terre réfractaire placés dans des fourneaux fortement chauffés. On ajoute au métal pour l'épurer et faciliter sa fusion différents produits tels que la soude, le borax, le salpêtre, dont chacun joue un rôle spécial et que l'on comprend sous le nom de « fondants ».

La matière en fusion est coulée dans les lingotières en fonte de forme rectangulaire.

Le lingot ainsi obtenu contient outre l'or, l'argent ou le platine (seuls métaux ayant une grande valeur), d'autres matières, cuivre, plomb, zinc, etc. Il faut, pour opérer la vente de ce lingot, déterminer d'une façon précise la quantité de chacun des métaux précieux contenus; cette opération se nomme essayage.

Elle consiste à prélever sur le lingot une certaine quantité de matière, à peser exactement un gramme de cet échantillon et à éliminer, au moyen d'une série d'opérations délicates : en premier lieu toutes les matières autres que l'or et l'argent dont on peut connaître ainsi le poids, puis à séparer l'or de l'argent. L'or subsistant en dernier lieu est pesé, et par différence donne le poids de l'argent.

Tous ces lingots, qu'ils proviennent soit de la fonte directe, soit des hauts fourneaux, subissent une dernière transformation « l'affinage. » Le but de cette opération est de séparer l'or, l'argent, le platine des bas métaux qui leur enlèvent leurs qualités et leur éclat, et de nous les rendre à l'état de métal fin. L'acide sulfu-

rique ou vitriol du commerce est avec la chaleur le principal agent employé. Le métal revivifié, affiné, est prêt alors à de nouvelles opérations.

Nous avons choisi le bijoutier comme étant le plus important producteur de déchets ; d'autres industries recueillent également leurs résidus : les doreurs, leurs époussetures, leurs bains ; les photographes, leurs clichés, leurs épreuves manquées. Les dentistes, les opticiens, les graveurs, tous ceux enfin qui peu ou prou emploient l'or, recueillent avec soin leurs moindres rognures.

Est-ce à dire que rien ne soit perdu ? Malgré toutes ces précautions, de notables quantités sont jetées à la rue, entraînées dans l'atmosphère sous forme de vapeurs. Toutefois la perte est infime en proportion des quantités employées, et des siècles passeront avant que le sous-sol de Paris, enrichi par ces pertes, puisse lutter avec la Guyane ou le Transvaal et tenter des compagnies minières.

MAURICE COFIN.

ÉLEVEURS D'ESCARGOTS

Notre avide gourmandise s'inquiète peu de savoir si tous les escargots, dont Paris fait une énorme bouchée, se cueillent au hasard de la recherche sous les feuilles de chou ou parmi les ceps noueux, comme nous faisions au temps de notre enfance quand, d'une voix menaçante, nous hurlions au mollusque récalcitrant :

Escargot, escargot
Montre tes cornes ou je te tue.

Nous n'imaginons guère l'élevage et l'engraissement de ces singulières bêtes à cornes. Les Romains pourtant, qui furent d'exquis gourmets, l'ont pratiqué bien avant nous ; et aujourd'hui même, en province et à l'étranger, ce modeste comestible est une source de petits bénéfices pour le paysan pauvre.

Je connais l'un de ces éleveurs, un petit homme actif, remuant, haut comme une chèvre, qui vend, suivant la saison, des œufs, du cresson, des écrevisses, et qui, tous ces gains réunis, se paie les dimanches le bal-musette de l'endroit où, accompagné de Madame et Bébé, il danse à jambes que veux-tu, en attendant que sa femme, mise en goût, lui passe à son tour l'enfant.

Devant sa maisonnette un bout de jardin sert de parc à escargots. Une haie le divise en deux clos où s'ébat son bétail à coquille. Les jeunes d'un côté, les parents de l'autre : coquilles blanches, coquilles brunes tournées en cône, contournées en spirale s'arrêtent, virent, avancent, reculent ; et c'est un grouillement de petites roulottes toutes penchées à droite, prêtes à verser, dirait-on, car l'escargot ne porte que très rarement sa coquille à gauche. Sur plusieurs milliers, mon éleveur en a trouvé quatre seulement. Aussi, quelle joie ! il a l'objet rare, ce que l'on voit peu, ce que l'on ne trouve guère ; et sa petite personne pétillante comme un écureuil, il m'explique ses escargots « gauchers ». Il prétend qu'ils lui valent le bonheur de sa maison autant et mieux que la corde d'un pendu, ou que le trèfle à quatre feuilles, qui possède, on le sait, des félicités magiques pour celui qui le trouve.

Le sol est jonché d'une litière faite de feuilles mortes et de fumier. Des branches de chêne dont le feuillage ne se flétrit jamais y font, l'été, des bosquets propices et des lacs d'ombres larges comme la main, où l'escargot se réfugie à l'abri de la chaleur, qu'il redoute plus que tout. En liberté, d'ailleurs, il vit sous l'envers des feuilles, au coin des grosses pierres, sous les tapis de mousse, partout où règne l'humidité.

Notre parc à escargots sera planté de choux et de salades, que nos élèves mangeront sur pied. On leur donnera encore de l'écorce et des aiguilles de sapin, dont ils sont très friands et qu'ils dévorent. Du reste, personne n'ignore la voracité de ces animaux redoutés de l'agriculteur, qui leur fait une chasse acharnée ; mon éleveur m'assure qu'en moins de deux heures, onze escargots mangent une tête énorme de salade. En hiver, ce petit monde excursionne peu. Pas de voyage autour de ma chambre ! On reste tapi, fourré dans sa chaumière, culbutée en pleine terre ou bien à l'angle du jardin, là où le hasard de l'hiver commençant nous a mordu de son gel brûlant. Mais comme l'on rit sous cape des frimas répétés ! Et comme l'on fait la nique à la bise ! Attendons patiemment le dégel. Viennent les beaux jours, l'escargot ressuscite ; et ce n'est pas un leurre : l'hiver est tout quinaud car, insensible au froid, comme la grenouille, sa victime n'était qu'engourdie. Le printemps revenu, l'escargot chemine comme devant, avec l'ardeur d'un touriste à gages. Et ne doutez point qu'il n'avance : 50 centimètres en une heure, affirme mon éleveur, qui l'a observé. C'est un sport nouveau ! 12 mètres en vingt-quatre heures ! A quand les courses d'escargots ? Je gage qu'un Anglais s'y mettra. Un guéridon serait l'hippodrome.

Deux fois l'an, en juillet et septembre, l'escargot, tout comme une poule, pond une énorme grappe d'œufs blanchâtres et opaques, pareils à ceux des truites ; après la ponte il meurt. Une partie de l'œuf, qui est transparente, constituera, dans quelques semaines, le châlet portatif du nouveau-né, que l'on séparera aussitôt de ses parents. Après deux ans, il est adulte et bon à être mangé.

1.000 escargots ordinaires sont payés à l'éleveur la somme de 10 francs ; mais ils doivent peser ensemble au moins 18 kilogrammes, ce qui fait 55 escargots au kilog. L'escargot de

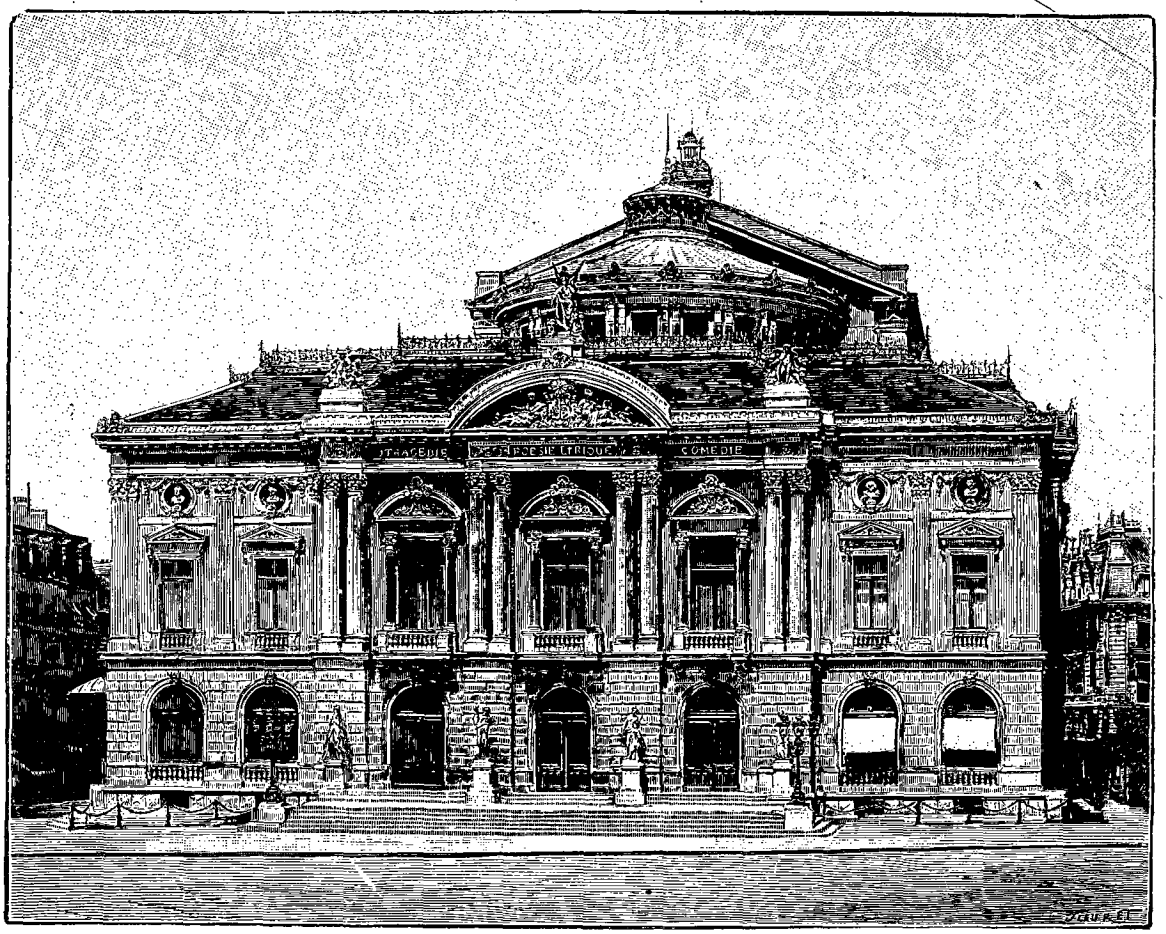
vigne, plus gros et plus lourd, se vend un peu plus cher ; il en faut 45 pour faire le kilog. Ils s'expédient presque tous à Paris, même depuis le fond extrême de la Suisse.

Et lorsque l'on songe aux dégâts que cause dans les champs cet animal destructeur et redouté du paysan, notre gourmandise s'excuse du fait qu'elle devient une question de salubrité campagnarde ; et nous voici du même coup utiles à l'agriculture et méritants du pays, comme ces oiseaux mangeurs de vers que protègent les arrêtés communaux. A. FLOTRON.

LE THÉATRE DE GENÈVE

Un théâtre à Genève et des plus somptueux qu'il soit en Europe ! Ceci n'a rien que de très naturel, Genève avec son lac ayant le privilège d'attirer régulièrement une nombreuse clientèle européenne.

L'ensemble du monument, construit d'après



Façade du théâtre de Genève.

les plans de l'architecte E.-J. Gosse, en plein centre de Genève, sur la place Neuve où se dresse la statue équestre du général Dufour, vainqueur du « Sonderbund », rappelle, dans ses grandes lignes et jusqu'à sa coupole, l'Opéra de Paris.

Pourtant il n'en est point une copie servile et conserve dans ses proportions réduites un cachet particulier d'élégance.

La façade, ornementée de colonnes et de sculptures personnifiant les différents genres littéraires, se décore au fronton des armes de la Ville. Elle est toute faite en marbre du Valais, où se marie heureusement la teinte grise et violâtre du grès de Berne.

L'aménagement intérieur est surtout luxueux. L'on admire, pour leurs balustres de marbre, les deux grands escaliers qui mènent à la première galerie ; et la décoration du « Foyer » réunit dans ses peintures à la fresque les noms des plus grands artistes.

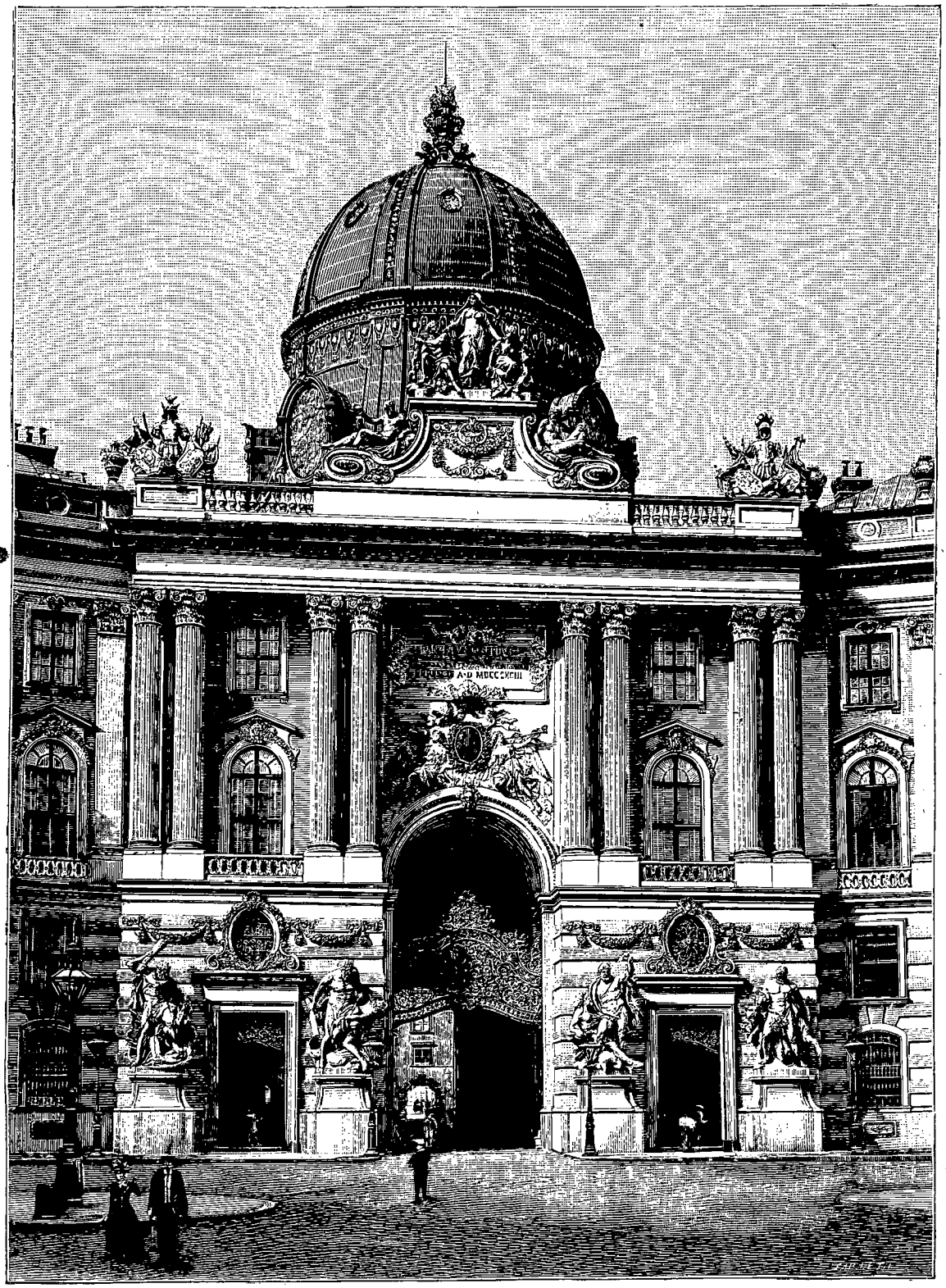
Il faut ajouter que ce théâtre, si richement construit et qui peut contenir 1,300 personnes, a coûté 4 millions de francs prélevés sur le fonds Brunswick. Chacun sait que le fameux duc de Brunswick, mort il y a quelques années, instituait la ville de Genève légataire universelle de sa fortune évaluée à 22 millions, à charge de lui élever un tombeau qui ressemblât à celui de Scaliger à Vérone.

A. F.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

PORTE DU PALAIS IMPÉRIAL DE VIENNE



PALAIS IMPÉRIAL DE VIENNE. — *Burgthor* (porte du Palais). — Gravé par Farlet.

Au cours d'un règne que les Turcs et la Pragmatique-Sanction occupèrent si complètement, Charles VI eut été excusable de ne consacrer que de rares préoccupations à l'embellissement de sa bonne et glorieuse ville de Vienne. Mais le vieux *Burg* d'Albert Ier, qui lui servait encore de Palais impérial, à une époque où l'architecte Fischer von Erlach bâtissait dans Vienne de somptueuses demeures et parsemait les environs de châteaux non moins

luxueux, lui sembla déplacé en ce dix-huitième siècle qui, si volontiers, se fleurissait dans tous les éléments de la vie. Fischer lui dressa un plan de reconstruction du *Burg*, et l'empereur l'arrêta et en ordonna l'exécution.

Malheureusement il n'en vit que le commencement. Son successeur, l'impératrice Marie-Thérèse, dans les loisirs que lui laissaient les événements et la fondation des écoles de peinture, de dessin, d'architecture, et autres créations, poursuivit mollement l'œuvre entreprise par son père. Après elle, l'empereur philosophe, Joseph II, fit continuer, mais sans beaucoup de zèle, l'exécution du projet de son aïeul. De sorte que c'est à l'empereur actuel, S. M. François-Joseph, qu'est échue la gloire d'avoir donné une vigoureuse impulsion aux travaux de reconstruction, lesquels ne sont pas encore terminés. Toutefois ils ne peuvent davantage rester en suspens. Le voisinage immédiat du *Burg* s'est tellement embelli que le Palais impérial ne saurait se priver plus longtemps des annexes qui lui manquent encore.

Le Burgthor, ou porte du Palais, que représente notre gravure, se trouve sur la *Michaeler-Platz*, face au *Kohlmarkt* où aboutit le célèbre *Graben*. C'est le quartier le plus somptueux de Vienne. Telle quelle, cette porte est dans tout le Burg, le seul morceau d'architecture resté fidèle au plan de Fischer von Erlach, du moins dans ses grandes lignes. Car l'ornementation offre des échantillons du goût de diverses époques; et la nôtre y a mis sa marque à côté de celle du dix-huitième siècle. Dans ce curieux mélange d'expressions de force et de douceur qu'elle présente, on remarquera que la figure de femme qui domine, sur le fronton, tout le motif ornemental, marie heureusement par sa grâce et sa vigueur, les deux termes d'un contraste peut-être un peu violent. Elle est comme la clef de cette décoration. Les groupes de marbre du rez-de-chaussée, peuvent se réclamer d'elle, aussi bien que les guirlandes des lucarnes et des fenêtres, et les grilles fleuries qui ornent le guichet central et les deux petites portes.

Le dôme, qui pèse sur le tout, n'ajoute rien à la richesse de cet ensemble.

Par l'ouverture du guichet central, on aperçoit dans notre gravure la *Burgplatz* intérieure. De l'autre côté de cette place, un second guichet livre passage vers la *Burgplatz* extérieure, sur laquelle resplendissent les façades de deux musées, du sévère et du puissant Palais de justice, de l'Hôtel-de-Ville gothique, du Parlement, de l'Université et de l'église votive. Le *Burg* impérial est de la sorte placé entre deux quartiers d'une décoration somptueuse.

Deux ailes lui manquent encore. Souhaitons que leur construction réussisse à rétablir l'harmonie entre les diverses parties du Palais: la plus récente, dont notre gravure ne présente qu'un morceau minuscule dans le fond, est celle du siècle dernier.

Parmi les morceaux sacrifiés par la reconstruction, il convient de signaler le *Burgtheater*, qui se trouvait à gauche du Burgthor.

Nos lecteurs verront au-dessus du guichet central une inscription latine relative à la réfection du Palais: En l'an de grâce MDCCCXCIII, dit-elle, François-Joseph 1er a achevé l'œuvre ancienne de la reconstruction de ce Palais, entreprise par Charles VI, et continuée par Marie-Thérèse et Joseph II. JEAN LE FUSTEC.

GABRIEL HANOTAUX

Homme d'État, diplomate, historien, orateur, M. Gabriel Hanotaux appartient depuis longtemps à la renommée. Pour lui souhaiter comme il convenait la bienvenue académique, M. le vicomte de Voguë n'a pas eu besoin, l'autre semaine, de chercher bien loin dans ses souvenirs. Il lui a suffi de remonter le cours de quelques années pour mesurer l'œuvre accomplie par le nouvel élu.

Il y a cependant dans son très beau discours une lacune : l'orateur nous a parlé du ministre, du savant, de l'écrivain ; il a élégamment caché sous les fleurs de sa rhétorique les fines épigrammes, traditionnelles dans la Maison; mais il n'a pas dit ce qui eût sans doute charmé la noble Compagnie : l'histoire simple et touchante des débuts.

Au lendemain du jour où M. Gabriel Hanotaux a eu les honneurs d'une apothéose académique, il me plaît d'évoquer un passé qui n'est pas encore très lointain et qu'il m'arriva, il n'y a pas longtemps, de rappeler ailleurs. Derrière le grand personnage qui fixe maintenant l'attention de l'Europe, et dont les moindres paroles ont un retentissant écho, je revois le professeur timide qui vivait, obscur, il n'y a guère plus de quinze ans, dans un coin de la vieille Sorbonne.

Sous les palmes brodées de l'habit vert, à la place de l'épée à poignée de nacre qui l'autre jour lui battait les flancs, mon imagination retrouve la redingote fatiguée et le gros parapluie du jeune maître de conférences dont je fus l'élève récalcitrant. M. Gabriel Hanotaux ne peut avoir oublié cette humilité pauvre dont se rehausse sa célébrité d'aujourd'hui.

Trois fois par semaine, vers les cinq heures du soir, on voyait passer, rue des Écoles, maigre et frileux, un tout jeune homme qui portait une serviette énorme. Il s'en allait, à pas pressés, tournait la rue à gauche, grimpait un vieil escalier de pierre le long duquel les murailles pleuraient d'humidité; puis, discrètement, entrait dans la petite salle où trois

étudiants l'attendaient, car la classe du professeur d'ordinaire ne dépassait pas ce chiffre : les jours d'hiver où il pleuvait très fort, elle allait jusqu'à la demi-douzaine, mais c'était tout.

Ah ! cette salle, je m'en souviens toujours. C'était au troisième étage, sur la cour de la Sorbonne, une pièce étroite où une bibliothèque moisie s'affalait contre les murs. Il y avait des bouquins dans tous les coins d'où s'échappaient de vagues odeurs rances. Comme une chaire eut encombré le maigre espace libre, le professeur s'en passait. Quatre chaises, un escabeau, une table, deux lampes à huile qui fumaient comme des cheminées d'usine : tel était le mobilier que la générosité universitaire mettait à la disposition du cours.

M. Hanotaux s'installait au bout de la table, déposait sa serviette par terre, plaçait en ordre devant lui des papiers et des fiches, nous comptait, besogne facile, d'un coup-d'œil rapide, puis commençait sa leçon.

Comme s'il eût parlé devant un public nombreux, M. Hanotaux donnait libre essor à son érudition déjà prodigieuse. Sa parole était claire, nerveuse, d'une impeccable précision. Ce n'était pas le verbiage éloquent et creux des conférenciers ordinaires : pour dire ce qu'il savait très bien, il n'avait besoin ni de grands gestes, ni de grands mots. C'était sobre et lumineux. On avait beau vouloir penser à autre chose; ce diable d'homme possédait le secret de forcer l'attention.

Avec lui, les obscurités de l'histoire s'éclairaient; les plus menus détails prenaient de l'importance. On sentait dans ses leçons, dont quelques-unes sont devenues de beaux livres, l'âme du savant épris des glorieux souvenirs du passé. Richelieu déjà hantait la pensée du jeune maître, et toutes les fois que le nom du grand ministre revenait sur ses lèvres, c'était une digression toujours intéressante où son admiration se pâmait.

Puis, la leçon finie, tandis qu'autour du poêle ronronnant, l'hiver, nous restions à dire des bêtises, M. Hanotaux discrètement se retirait. Avec sa serviette toujours bourrée, il redescendait l'escalier humide, frôlant les murs comme s'il eût craint de tenir trop de place, et regagnait son gîte, sous les toits, au quartier latin.

Quelquefois il prenait par le boulevard Saint-Michel, traversait les ponts et s'en allait à la *République française*. Le journal où régnait alors Gambetta daignait de temps en temps publier de lui des variétés littéraires ou historiques. C'est dans ces bureaux de rédaction d'ailleurs, que M. Hanotaux devait rencontrer les mains amies qui le sortirent de l'ombre. Un soir, Spuller et Jules Ferry le virent et s'intéressèrent à lui, comprenant quel caractère et quelle intelligence se cachaient chez ce jeune homme de vingt-cinq ans.



M. Hanotaux
(Phot. Benque, Bary succr.).

Quinze années ont suffi pour faire du petit maître de conférences un ministre puissant, un académicien considérable.

L'homme n'a pas changé. C'est toujours le même caractère opiniâtre, laborieux, réfléchi, de volonté froide et inflexible.

Mais son talent d'écrivain s'est affermi; sa prose, comme autrefois claire et robuste, a gagné en élégance; et les grâces académiques n'en sont plus bannies.

Ses discours d'homme politique n'ont jamais le défaut des improvisations risquées; ce sont des pages écrites avec le respect de la forme et le souci de l'idée.

M. Hanotaux ne croit pas, en effet, qu'un ministre des affaires étrangères appelé à traiter à la tribune les plus délicates questions, ait le droit de se livrer à de vains exercices de rhétorique. Son éloquence n'a pas le souffle qui enfle les phrases creuses; elle est faite de simplicité et d'énergie.

L'Académie française devait une place à l'homme qui écrivit si bien l'histoire de son fondateur.

Il se peut qu'au Palais Bourbon, l'œuvre du ministre prête à des controverses : au Palais Mazarin, son caractère et son talent seront unanimement honorés.

Ch. Formentin

LA NOUVELLE GARE D'ORLÉANS

Tout arrive, même le chemin de fer au quai d'Orsay. Après avoir donné asile à quelques générations d'animaux et vu grandir une flore digne des forêts vierges, les légendaires ruines de la Cour des Comptes vont faire place à une importante gare de chemin de fer. Désertées par leurs hôtes, qu'une longue quiétude avait réconciliés avec la civilisation, ces tristes solitudes deviendront prochainement un centre d'activité. Par une convention datée du 2 avril 1897 et ratifiée par la loi du 12 novembre suivant, l'État a cédé à la Compagnie d'Orléans, moyennant le prix de 10.500.000 francs, l'emplacement de l'ancienne Cour des Comptes et la caserne du quai d'Orsay, pour y édifier une nouvelle gare terminus.

L'œuvre entreprise par la Compagnie ayant été mise au concours, on avait prié les auteurs des projets de limiter leur travail à l'étude d'ensemble des deux façades principales, en vue de déterminer la disposition générale et le caractère architectural extérieur de l'édifice, sans entrer dans le détail des plans et coupes. De son côté, le Ministre des travaux publics, par un arrêté en date du 12 novembre, avait institué, pour l'examen de ces projets, une commission composée de MM. Charles Dupuy. Fallières, Poincaré, Millaud, Morel, Krantz,

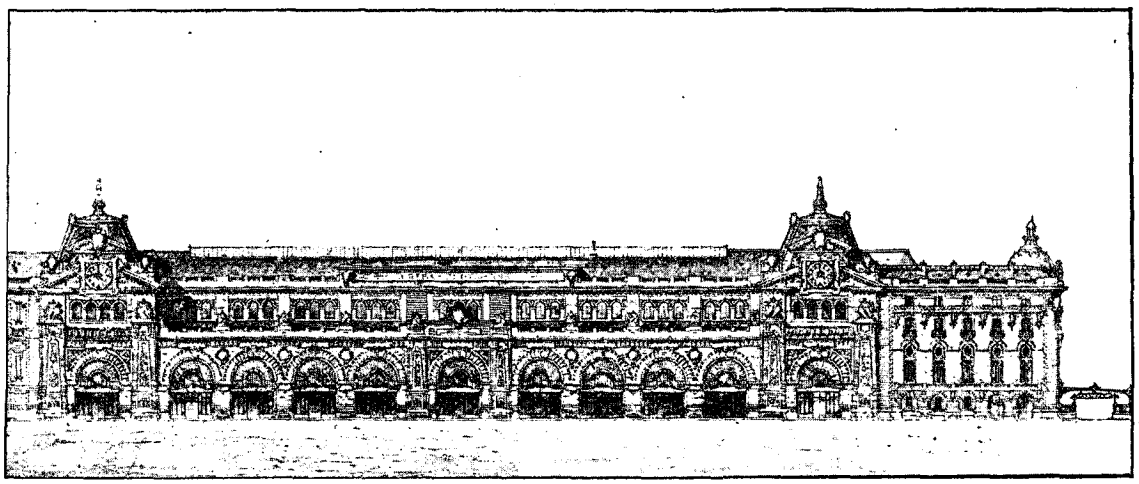


FIG. 1. — NOUVELLE GARE D'ORLÉANS. — Façade sur le quai d'Orsay.

Humbert, Jumel, Puvis de Chavannes, Bonnat, Lafenestre, Detaille, Pascal, Vaudremer, Sauton, de Selves, Lisch, Roujon, Haentchel, E. Bertrand, Nénot, Lorieux, Lefebvre, de Dartein, Pérouse et Peschaud.

C'est à M. V. Laloux, architecte de talent, fort épris de l'architecture romaine à son apogée, qu'est échu le soin de construire le nouveau monument que nous reproduisons. Le programme de la Compagnie d'Orléans comportait l'étude de trois solutions : une gare simple, sans hôtel ni bâtiments d'administration ; une gare avec hôtel secondaire situé à gauche, près de la Caisse des Dépôts et Consignations ; une gare avec un hôtel important qui prendrait accès sur le quai d'Orsay, entre le départ et l'arrivée. Dans ces trois solutions, le service de départ est établi parallèlement aux voies en bordure du quai, et celui de l'arrivée est aménagé à l'extrémité, avec sortie sur une cour spéciale, formant élargissement de la rue de Bellechasse. Au point de vue architectural, les deux premières solutions se présentent dans des conditions identiques ; la gare se trouve franchement isolée ; la seconde solution ne diffère de la première que par un moindre développement du bâtiment de départ sur le quai, M. Laloux s'est arrêté au choix d'une gare indépendante de tout autre bâtiment à étages multiples. La commission lui a seulement demandé d'accuser davantage les grandes lignes de la façade monumentale et d'accentuer le pavillon central, sans toutefois le détacher. Élégance et simplicité : tel est le mot d'ordre.

Située en face des Tuileries et voisine du Louvre, la nouvelle gare (*fig. 1*) doit satisfaire à la fois aux exigences d'une gare moderne et au cadre qui l'entoure ; c'est pourquoi l'artiste a adopté la pierre seule dans la construction apparente. Le besoin de libre allée et venue, aujourd'hui nettement exprimé par le public, et la nécessité, pour celui-ci, de pouvoir discerner immédiatement où se trouvent le départ, l'arrivée et les services accessoires, l'ont amené à faire large, libre et pratique, en même temps que solide et décoratif. Les façades sur le quai et sur la rue de Lille offrent chacune un développement de 170 mètres ; celle sur la rue de Bellechasse, 70 mètres environ.

Le bâtiment central présente en façade deux plans principaux : le plan de l'alignement général du quai, que doivent atteindre nécessaire-

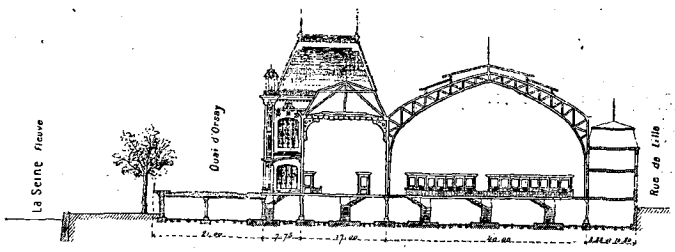


FIG. 2. — NOUVELLE GARE D'ORLÉANS. — Coupe transversale.

ment le centre et les deux extrémités, pour les communications avec le sous-sol, et le plan qui sépare le trottoir extérieur de la salle de départ, plan en recul de huit mètres sur le premier. Le premier plan est voisin de la bordure du trottoir couvert qui doit communiquer très largement avec l'extérieur. De là l'emploi de hautes et larges arcades, d'un portique monumental, s'avançant jusqu'à l'alignement général du quai, portique en pierre, destiné à relier plus décorativement qu'avec un portique en fer ou une marquise, les saillies de bâtiments exigées par le programme. Pour relever la silhouette de la façade, M. Laloux a décoré celle-ci de deux pavillons importants aux extrémités, pavillons surmontés de clochetons et qui accentuent l'harmonie existant entre le Louvre et les nouvelles constructions.

L'arrivée sera installée dans le fond même du hall central, le vaisseau principal de l'édifice. Le buffet et ses dépendances, qui doivent occuper l'angle compris entre le départ et l'arrivée, sont logés dans un bâtiment à étage d'une hauteur comparable à celle du palais de la Légion d'honneur.

Intérieurement, sauf au bâtiment du buffet, la lumière zénithale pénètre largement, éclairant à profusion le rez-de-chaussée, et, par le dallage en verre ou les parties libres de celui-ci, donnant encore aux voies et aux quais un jour abondant.

La salle de départ n'est séparée du hall central que par des supports métalliques espacés, et les deux nefs, combinant leur effet ne forment qu'un ensemble immense, qui se révèlera en entier aux voyageurs dès qu'ils franchiront l'enceinte (*fig. 2*).

L'hôtel (*fig. 3*), qui a l'aspect ordinaire d'une maison à étages, fait suite au départ et se retourne en occupant tout le front de la cour d'arrivée, masquant le hall central et recouvrant le vestibule de sortie aménagé au rez-de-chaussée. Il a son entrée principale sur le quai, se développe le long de la rue de Lille, et communique intérieurement avec les salles

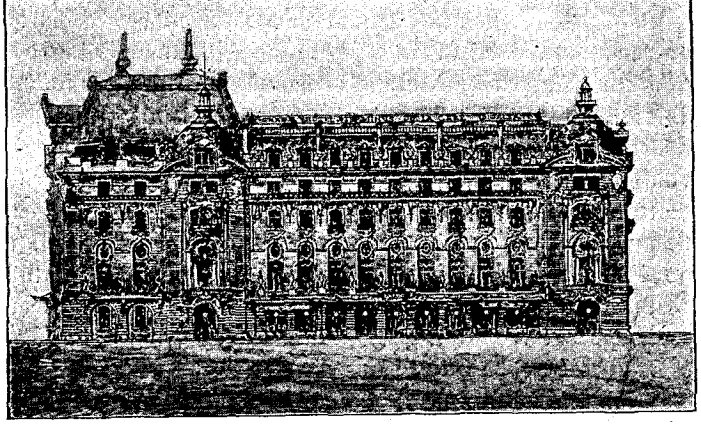


FIG. 3. — NOUVELLE GARE D'ORLÉANS. — Façade sur la cour d'arrivée, rue de Bellechasse.

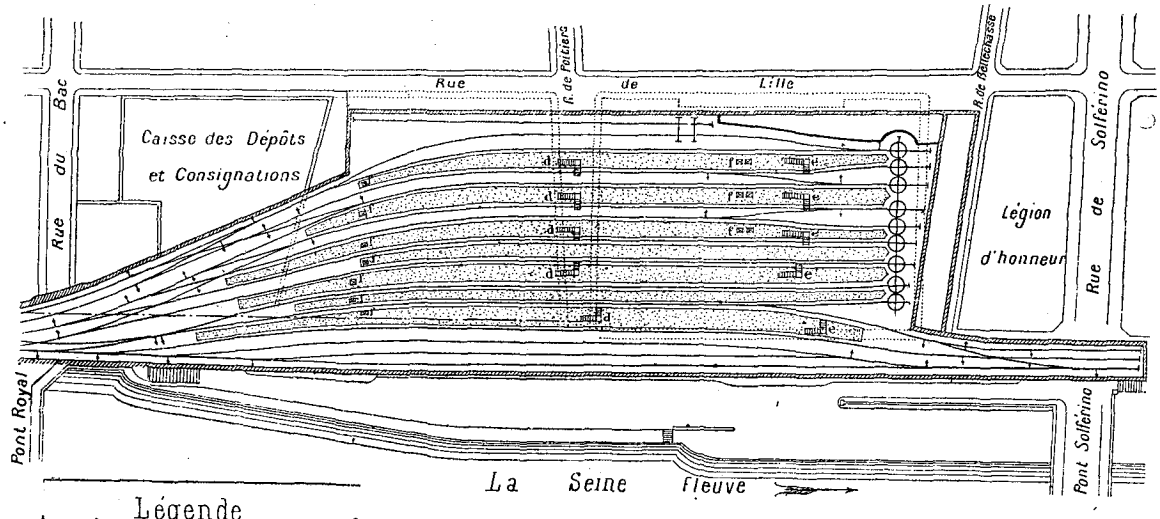


FIG. 4. — LA NOUVELLE GARE D'ORLÉANS. — Plan du sous-sol.

de départ et d'arrivée. Il comprend un corps de bâtiment avec pavillons aux extrémités, et est

traité conformément à sa destination spéciale.

En effet, un hôtel terminus n'aura jamais, à Paris surtout, qu'une clientèle de passage rapide, ayant besoin, au débarqué, de trouver le logis nécessaire pour la nuit ou quelques nuits. Cette clientèle n'est à l'hôtel que pour y dormir; elle n'y vit pas, n'y reçoit pas, et fuit au contraire le contact de la gare.

* * *

Les remaniements extérieurs étant presque impossibles dans la future gare du quai d'Orsay, on établira immédiatement cette gare en vue de la réception éventuelle des trains de Sceaux. Le projet prévoit l'arrivée de ces trains par une ligne à double voie indépendante de celle d'Orléans, mais pouvant être également utilisée pour le service de cette dernière.

La Compagnie, disposant de l'espace compris entre la Caisse des Dépôts et Consignations, le quai et les rues de Bellechasse et de Lille, donnera un grand développement aux installations du rez-de-chaussée, afin de réserver un développement non moins grand aux voies et aux trottoirs du sous-sol. Le sous-sol (*fig. 4*) occupe non-seulement l'emplacement de la caserne et de la Cour des Comptes, mais il s'étend aussi sous le quai et la rue de Poitiers, la rue de Bellechasse, et sous une partie du n° 1 du quai d'Orsay et de la Caisse des Dépôts et Consignations, ainsi que de la maison n° 1 de la rue du Bac. Toute cette surface est utilisée pour l'établissement des voies et des quais d'embarquement. Chaque trottoir du sous-sol est relié aux salles de départ et d'arrivée du rez-de-chaussée par des escaliers, des ascenseurs et des monte-charges. Cette indépendance des trottoirs permettra de réunir toutes les voies au fond de la gare, par plaques ou par aiguilles. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'aucune voie ne sera traversée à niveau par les voyageurs ou les bagages; le détail a son importance.

Le faisceau comprend quatorze voies, toutes accessibles directement de chacune des quatre voies principales. Une machine venue en tête d'un train peut se dégager par une voie quelconque, en tournant sur les plaques de $6^{m}20$, ou par la voie voisine, si elle est trop longue pour les plaques. De ces 14 voies, 10 sont desservies par des trottoirs de 6 et 7 mètres de largeur et dont la longueur, variant de 180 à 240 mètres, est suffisante pour les plus longs trains. Le plus grand nombre des supports qui soutiennent les grands bâtiments bordant le quai, sont implantés sur deux petits trottoirs de $3^{m}50$ et $4^{m}50$, ménagés entre les principales voies de départ. Ces deux trottoirs sont réservés à la circulation des chariots portant les bagages, lampes et bouillotes. Les locaux accessoires seront aménagés sous la rue de Bellechasse ou le long de la rue de Lille.

La ventilation du sous-sol sera assurée dans toute la partie centrale : 1° par les baies pratiquées dans le mur de quai et le long de la rue de Lille ; 2° par les deux grandes surfaces laissées à ciel ouvert sous le hall central ; elle sera complétée par des prises d'air aménagées sur l'emplacement du n° 1 du quai d'Orsay. On recourra à la ventilation artificielle pour le fond du cul-de-sac. Les trottoirs seront presque complètement éclairés avec la lumière du jour, soit par les ouvertures du grand hall, soit par les dallages en verre, qu'on pourra multiplier sur les trottoirs extérieurs et sur les planchers des grandes salles de départ et d'arrivée.

On accède au départ par le quai (*fig. 1*), et à l'arrivée par une cour comprise entre l'extrémité du bâtiment, la rue de Lille, la rue de Bellechasse et le quai (*fig. 1 et 2*). La salle de départ est formée d'une grande galerie de 21 mètres de large et 70 mètres de long, précédée d'un trottoir couvert, large de 8 mètres, et encadrée par les deux pavillons saillants, de 20 mètres de longueur. On dispose donc, pour les divers services du départ, d'un front de 110 mètres. Au droit de la galerie, le trottoir est en recul de 4 mètres sur l'alignement, de façon que le stationnement des voitures ne gêne pas la circulation générale. Les voyageurs de banlieue entreront par le pavillon ouest ; ils trouveront devant eux les guichets à billets, et, à leur gauche, l'enregistrement des bagages. Les voyageurs des grandes lignes pénètreront dans la galerie par le trottoir couvert ; ils rencontreront, à droite et à gauche, les guichets à billets, et, devant eux les bureaux d'enregistrement des bagages.

Tous les voyageurs de banlieue ou de grandes lignes gagneront le trottoir de leur train par des escaliers débouchant dans la salle de départ (*fig. 4*), ou à l'aide d'une grande passerelle franchissant toutes les voies. Sur cette passerelle centrale, ou aux abords, seront installés la bibliothèque, les cabinets, le café, le buffet, les salles d'attente, le télégraphe et le bureau du sous-chef. Les bureaux du chef de gare, des commissaires, etc., sont aménagés au bout de la passerelle, dans le rez-de-chaussée du bâtiment en bordure de la rue de Lille (*fig. 2*). Ce même rez-de-chaussée contient aussi la chaufferetterie, la lampisterie, les corps-de-garde, dortoirs, etc. Quant aux bagages, après enregistrement, ils seront conduits par chariots aux monte-charges, qui les descendront sur chacun des trottoirs, à la hauteur des fourgons de tête. Ces mêmes monte-charges manutentionneront les chariots de bouillottes et de lampes. La consigne est installée le long de la Caisse des Dépôts et Consignations (*fig. 4*).

Le contrôle des billets sera fait au haut de chaque escalier.

Les voyageurs descendus du train se dirige-

ront vers le fond de la gare; ils passeront sous la salle de distribution des bagages et monteront, par des escaliers ou des ascenseurs, dans le vestibule d'arrivée, situé entre la cour et le banc à bagages. Les bagages, posés sur des chariots, seront élevés par des monte-charges doubles derrière le banc de distribution, banc en forme de V, ayant un développement extérieur de 100 mètres. La consigne est située dans la partie voisine du rez-de-chaussée, le long de la rue de Lille (*fig.* 2). La cour, accessible des deux rues voisines et du quai, a 76 mètres de longueur, avec une largeur moyenne de 35 mètres.

Le lecteur a vu la nouvelle gare d'Orléans telle qu'elle sera, ou à peu près; il en connaît, par les détails que nous venons de donner, les dispositions essentielles; il sait quelles ressources elle offrira, à quels besoins elle répondra; il nous reste à expliquer comment se fera le raccordement avec la gare actuelle. Le raccordement avec la ligne des quais se fait par les deux voies centrales, qui plongent en pente de 11 m/m, pour passer sous le bâtiment d'administration de la place Valhubert. La pente ne commence qu'au delà du grand chariot qui réunit entre elles les voies de voyageurs, de la messagerie et de la poste. Les services de la messagerie et de la poste restent concentrés à Austerlitz.

Les trains allant au quai d'Orsay ou en venant stationneront dans la partie antérieure de la gare d'Austerlitz. Toutes les installations actuelles de cette gare sont donc utilisées soit pour les trains de passage, ayant leur tête au quai d'Orsay, soit pour les trains conservant leur terminus à Austerlitz. Les voies sont disposées en vue de l'échange rapide des machines et des wagons, pour les trains du quai d'Orsay, dans les deux sens. Nous rappelons, pour mémoire, que la place Saint-Michel sera dotée d'une gare intermédiaire.

La nouvelle gare d'Orléans, que nous venons de parcourir et de décrire d'après des documents communiqués par la Compagnie, donnera à ce quartier de Paris une physionomie totalement différente de celle que nous lui connaissions depuis près de trente ans. En même temps qu'elle fera disparaître à jamais des ruines dont l'aspect évoquait de pénibles souvenirs et faisait tache au milieu d'un décor somptueux, elle sera, pour les habitants du centre, une invitation à se répandre dans les charmants pays desservis par cette ligne. Aux noirs débris de ce qui fut la Cour des Comptes et au lourd silence que troublaient seuls quelques oiseaux, va succéder un élégant monument où règneront bientôt le mouvement et la vie.

VICTORIEN MAUBRY.

LES FILS DE LA VIERGE

Les fils de la Vierge flottent mollement, sous le ciel doux comme une gaze d'argent effilochée. Ils s'accrochent partout, aux toisons des brebis, aux ronces des chemins, aux dernières roses d'automne, et aux croix de bois du petit cimetière. Ils volent jusqu'au clocher bleu qui pointe entre les peupliers.

Rose au milieu de la prairie verte, Miette contemple. Elle est toute petite, et le monde est grand. Les choses lui sont merveilles, elle est merveille pour les choses.

Les chardons solennels, les mauves orgueilleuses inclinent leurs tiges au-dessous de sa tête. Les bœufs blancs et roux ruminent avec lenteur, leurs yeux étonnés tournés vers cette fleur inconnue, et le petit bouvier chante à pleine voix, en l'honneur de Miette.

Elle est belle, elle a trois ans. Ses yeux sont clairs comme le ciel, sa bouche est plus rouge que la fraise des bois. Le petit pâtre la regarde avec admiration.

Sa robe brodée est jonchée de brins de mauve et de menues fleurettes. Ses menottes ont saccagé tout ce qui est à leur portée, et elle gazouille de bonheur en arrangeant son bouquet d'herbes. Mais bientôt tout comme si elle était grande, Miette aspire à l'inaccessible. Les choses les plus lointaines lui semblent les plus désirables....

Elle voudrait toucher l'horizon du doigt, enfermer un nuage dans le creux de sa main. Mais, avant tout, ce qu'elle réclame, avec des cris d'impatience, renversée en arrière, les yeux brillants de convoitise, et les bras tendus avidement, c'est ce lambeau de voile céleste qui vogue au-dessus de sa tête, oscille, remonte, s'abaisse, s'écarte et lui échappe sans cesse, comme par jeu.

Ses yeux s'obscurcissent... Ceux qui lui veulent la vie si douce se hâtent de lui apporter le fragile trésor. Elle le saisit triomphante, le capte entre ses petites mains, comme un oiseau pris au piège. Ils sont à elle, les fils ténus tombés de là-haut. Elle entr'ouvre ses doigts, son sourire s'évanouit: elle demeure consternée....

Un peu de poussière, une souillure gluante et grise, c'est tout ce qui reste du léger tulle d'argent!

Tu ne sais pas encore, enfant, que les choses du ciel se fanent en touchant la terre.

Mathilde ALANIC.

LES VOITURES A COMPTEURS KILOMÉTRIQUES

On s'est préoccupé de tout temps de construire des voitures pourvues d'un mécanisme évaluant les distances et la première dont le souvenir ait survécu, a été décrite par Vitruve. A intervalles égaux, tous les mille pas, le mouvement des roues faisait tomber un caillou dans un plat d'airain. Le voyageur n'avait qu'à comp-

ter les cailloux à l'arrivée pour évaluer la distance qu'il venait de parcourir.

Les Chinois se servaient d'un procédé beaucoup plus perfectionné. Lou-Taou-Loune construisit en 1027, un char dont le mécanisme était très ingénieux. A chaque *li* parcourue — la li représente 576 mètres — une poupée de bois frappait sur tambour; toutes les dix lis, une autre poupée de bois agitait une clochette. Il faut reconnaître que ce système serait difficilement applicable à Paris.

En France, je ne connais aucun essai de compteur kilométrique avant la seconde moitié de ce siècle. Il y avait eu cependant des essais bien curieux dans la construction des voitures. On ne se doute pas des étranges véhicules qui, sous prétexte de progrès, ont traversé les rues de Paris. Dans l'*Indicateur général de toutes les nouvelles voitures* pour l'année 1829 je trouve: la *Tcho-Tching*, voiture-cuisine chinoise à vapeur, restaurant ambulant qui vendait du bouillon à 9 sous la pinte, des plats de viande à 4 sous, des plats de légumes à 3 sous, — *la diligence inversable à une seule roue* et composée d'une berline à chaque extrémité et de dix cabriolets sur l'impériale — *la nouvelle voiture omnibus*, qui allait de la chaussée de Vincennes à Neuilly par le faubourg Saint-Antoine, les boulevards, la place de la Concorde et les Champs-Élysées. Ce véhicule, le plus grand peut-être qu'il y ait jamais eu, avait une longueur de près de 10 mètres et pouvait contenir 100 personnes. Il était mû par 4 chevaux qui marchaient à l'intérieur sur un plan incliné. Je ne constate à cette époque aucune trace de compteur kilométrique, mais la petite course existait déjà, elle coûtait, en cabriolet, pour un quart d'heure, soixante centimes et, pour chaque minute en sus, deux centimes et demi.

C'est peut-être à Collignon que l'on doit les premiers essais de compteurs kilométriques. On sait que ce cocher irascible assassina en 1855 M. Juge qui s'était plaint de sa grossièreté. La Compagnie des Petites Voitures chercha dès lors — insoluble problème — un moyen de rendre impossibles les discussions entre les cochers et leurs clients. Dans les premiers mois de l'année 1861 elle proposa un prix de vingt mille francs à l'auteur d'un cadran qui, placé dans les voitures d'une façon apparente, permettrait d'indiquer le nombre de kilomètres parcourus.

En 1866, MM. Meuley, Verdier et C^e^, présentaient un compteur horo-kilométrique, auquel ils travaillaient depuis huit ans et qui semblait offrir toutes les garanties désirables.

L'appareil s'adaptait au siège de la voiture. Deux cadrans étaient juxtaposés, l'un indiquant l'heure, au moment où le voyageur montait dans la voiture, l'autre marquant la distance parcourue. Le premier cadran portait deux aiguilles, comme une montre; le second n'avait qu'une aiguille qui, partant de zéro à chaque voyage, inscrivait ensuite un à un jusqu'à dix les kilomètres parcourus et à mesure la somme à payer apparaissait et s'augmentait dans une ouverture faite au cadran.

Quand le voyageur s'arrêtait pendant le trajet l'aiguille kilométrique continuait à marcher à raison de huit kilomètres à l'heure. Si le voyageur voulait aller au pas, le cocher prévenu poussait un bouton, les mots *au pas* apparaissaient dans un guichet placé entre les deux cadrans; et l'aiguille, ne subissant plus l'impulsion des roues, marquait un kilomètre par sept minutes et demie.

Dans l'intérieur du compteur se trouvait un carton sur lequel s'inscrivaient automatiquement: le nombre, la durée de chaque voyage et la distance parcourue — les temps d'arrêt payés, les distances parcourues à vide — le temps passé sans emploi sur une place — l'entrée et la sortie des barrières — la durée de la marche au pas — les différences du tarif entre le travail du jour et de nuit.

Avec tant d'avantages, ce compteur avait sans doute de graves inconvénients, car il ne parait pas avoir réussi. Peut être les cochers lui reprochaient-ils les moyens de contrôle qu'il fournissait trop exactement à la Compagnie.

En 1868, au mois de février, un cadran kilométrique, pour les voitures de place, fut mis en usage. Il donna d'assez médiocres résultats, dérouta le public et ceux qui avaient mission de l'exploiter, dans leurs habitudes. On le supprima presque immédiatement.

Il fallut plus de vingt ans pour qu'on en revint à une idée qui était bonne. Le 30 mai 1889, un arrêté préfectoral, prescrivit une enquête sur la construction de compteurs horo-kilométriques devant indiquer nettement et sans ambiguïté au voyageur le chemin parcouru ou la durée de l'occupation de la voiture ou ces deux éléments simultanément et, d'autre part, le prix à payer sans division, au-dessous de cinq centimes ». Un ordre du jour de M. Paul Strauss, voté le 19 juin 1889 par 33 voix contre 26, donnait *six mois* aux loueurs pour adopter le compteur horo-kilométrique. Ces six mois durent depuis près de dix ans. Ce sont des mois administratifs.

HENRI D'ALMERAS.

FRANS HALS

Ce nom éveille en moi de délicieux souvenirs, de nobles jouissances de l'esprit. Il fait revivre d'agréables impressions de voyage et d'art ressenties dans ce curieux pays de Hollande où la nature prend des aspects particu-

culiers non entrevus dans les autres contrées. Frans Hals, à peine représenté au Louvre, apparaît à Haarlem et à Amsterdam dans toute sa beauté, dans toute sa force séduisante de peintre savant à la touche large, sûre et légère.

Après la visite inoubliable au musée de Haarlem, on reste conquis par l'œuvre vivante du peintre. Ces portraits admirables de régents, de régentes d'hôpital ou d'hospices des vieillards, ces repas des officiers du corps des archers, disent si bien le caractère de chacun en une physionomie naturelle, personnelle ! L'esprit de la touche, la couleur franche, raisonnée et solide, prouvent qu'on est en présence d'un maître profond observateur. Réaliste spirituel, quelque peu gouailleur, il a de la verve et de la vigueur. Son habileté, sa souplesse, sa facilité à remplir promptement une toile, indiquent un rare tempérament d'artiste libre de toute influence. L'attitude des poses, la netteté et la fermeté du dessin complètent son adresse si précise.



PORTRAITS DE FRANS HALS ET DE SA SECONDE FEMME. — Musée d'Amsterdam. — Gravé par Jarraud.

Né en 1584, à Anvers, suivant les uns, à Malines suivant d'autres, Frans Hals, qui fut élève de Karel Van Mander, se fixa de bonne heure (1600 ou 1604) à Haarlem, patrie de sa famille.

Il y mourut en août 1666.

On peut suivre au musée de cette ville l'évolution du peintre, ses progrès, l'affaiblissement de son talent. Cinquante années de travail lui

ont valu une renommée justifiée par son grand mérite.

De 1616 à 1630, le coloris s'affirme chez Frans Hals, les physionomies s'établissent, deviennent de plus en plus expressives. Une transformation se manifeste vers 1630. Le calme réfléchi des peintures, le relief plus parfait, plus léger, font un ensemble de force et de vie fidèlement traduit. Il devient un portraitiste supérieur, d'une franchise robuste.

Les années suivantes, son style s'élargit, peut-être sous l'influence des œuvres nouvelles de Rembrandt. Un peu moins de dureté, plus de fondu donnent de l'harmonie à ses toiles toujours vigoureuses et franches cependant. C'est l'époque des œuvres maîtresses : *Réunion des Officiers du corps des archers de Saint-Adrien (1633)*; *Officiers et Sous-Officiers du corps des archers de Saint-Georges (1639)*; et quelques superbes portraits qui dénotent un savoir parfait.

Il s'amuse aussi, entre temps, à peindre de petits médaillons, lui habitué plutôt à des personnages de grandeur naturelle. C'est une gymnastique curieuse où il reste aussi solide, aussi spirituel dans ces essais pleins de fraîcheur et de lumière.

Enfin, les portraits des régents et des régentes d'hôpital (1641-1664) conduisent Hals à une manière noire et grise qui convient au milieu ambiant, à l'habillement des sujets qu'il traite. — Le peintre conserve encore sa maîtrise, sa force d'expression, qui iront bientôt s'affaiblissant avec l'âge. — A 80 ans il peint ses deux derniers tableaux *(Régents de l'hospice des vieillards)*; *(Régentes de l'hospice des vieillards)*. — La touche faible, peu significative, simplifie avec trop d'abstraction, n'a plus la force de traduire la volonté de l'artiste. Les résultats de sa grande expérience ne sont pas secondés par sa vieillesse toujours fidèle à l'art aimé.

* * *

Des historiens d'art ont voulu voir dans l'ébauche rapide de Frans Hals une conséquence de ses prétendues habitudes d'intempérance, de sa vie de plaisirs. Expliquer ainsi son activité, sa facilité à exprimer une physionomie, un caractère, semble bien risqué, quelque peu maladroit. La réponse de Frans Hals à ceux qui lui demandaient pourquoi il ne faisait pas fléchir l'art devant l'amour-propre de ses clients, ne suffirait-elle pas à détruire cette légende?: « *Je travaille pour mon nom, bien plus que pour l'argent* », répliquait-il fièrement.

Et d'ailleurs ses nombreuses toiles si franches de verve, d'humour et d'observation ne détruisent-elles pas cette fausse réputation ? Un artiste intempérant pourrait-il fournir pareille somme de travail avec cette liberté d'art, cette sûreté et le consciencieux qui distinguent l'œuvre du maître ?

Frans Hals a toujours cherché à saisir l'effet du mouvement, de la couleur. Cette pratique difficile, où il a excellé d'ailleurs, ferait mieux comprendre la hardiesse, la vivacité de sa touche qui paraît donner à ses toiles un côté négligé. Cependant elles restent vibrantes, pleines d'enseignements pour les artistes sérieux.

Il serait temps de rayer des notices sur ce grand peintre, les suppositions fantaisistes qui ont jusqu'à ce jour entaché sa mémoire. Le haut exemple de sa vie de travail et de ses œuvres mérite bien cette réhabilitation tardive.

* * *

La gravure de Jarraud, que nous donnons, représente le portrait de Frans Hals et celui de sa femme en secondes noces, Lysbeth Reiniers. Peint vers 1616 par l'artiste, ce superbe tableau est actuellement au musée d'Amsterdam, et mesure 1m40 de hauteur sur 1m66 de largeur. Il provient de la vente Six Van Hillegom qui eut lieu en 1852, à Amsterdam, et a été payé la somme incroyable de 600 florins, soit environ 12.000 francs.

Les personnages, de grandeur naturelle, sont assis l'un à côté de l'autre à l'ombre de grands arbres. Hals est coiffé d'un chapeau noir à larges bords ; sa tête souriante est un peu renversée en arrière et penchée à droite. L'expression de la figure est ironique comme chez les observateurs. De petites moustaches encadrent ses lèvres épaisses, sensuelles. Sa barbiche large alourdit un peu l'air de distinction de ses yeux intelligents. La main droite, gantée de blanc, est passée dans le pourpoint de soie noire de l'artiste.

A sa gauche, sa femme vêtue d'une jupe noire et d'un corsage puce avec une grande fraise blanche. Elle appuie la main droite sur l'épaule de son mari, la figure doucement ironique et bonne, le nez légèrement retroussé, arrondi, spirituel comme ses yeux.

Dans ce portrait, Frans Hals apparaît un grand personnage, toujours prêt à railler. Lui et sa femme forment un couple de bons vivants, dont le regard dit l'amour de la gaîté, du bonheur de vivre.

Un paysage verdâtre sert de fond, représente un parc avec château et quelques personnes groupées dans le lointain où se lisent d'intéressants détails.

Tout cet ensemble, frais de coloris, est largement traité avec l'adresse et le savoir précoce du peintre.

Voici l'indication de quelques unes des compositions principales de Frans Hals.

A Haarlem: *Portrait du Peintre. Repas des Officiers du corps des Archers de Saint-Georges*

(1616); *Dito* (1627); *Réunion des Officiers du corps des Archers de Saint-Adrien* (1633); *Régents de l'Hôpital de Sainte Elisabeth* (1641); *Portrait de M. Albert Van Nierop* (1631).

A Amsterdam : *Portrait de Hals et de sa femme.* — *Les Gardes civiques* (1637); *Portrait de femmes.*

A Vienne : Un superbe *portrait de Willem Van Hugthuyren*, citoyen de Haarlem.

Les musées de Pétersbourg, du Louvre, possèdent aussi quelques tableaux du maître.

L'œuvre de Frans Hals a été gravée par Van de Velde, Blotolingher, Walton, Blockmoore, Mathau et Coclers.

DÉSIRÉ LOUIS.

LES RACES BOVINES FRANÇAISES

La France avec ses fleuves, ses rivières et ses ruisseaux qui distribuent l'eau de tous cotés, comme les artères le sang dans les diverses parties du corps, son climat mou et humide, rarement très chaud ou très froid, ses larges vallées, ses plateaux sur lesquels poussent toutes les plantes fourragères, et enfin ses montagnes revêtues d'herbe, est un pays merveilleusement apte à l'élevage des bêtes à cornes. Nombreuses et variées, les races doivent être ramenées à trois grands types généraux : races laitières, races de travail, races de boucherie.

Pays d'élevage par excellence, la Normandie semble le Paradis terrestre des animaux. Richesse et gloire des vallées, on les voit par troupes indolentes dans les pâturages ou ils vivent presque toute l'année, en liberté, jour et nuit, n'ayant qu'à paître, ruminer, dormir, distiller leur lait ou prendre de la graisse. On les retrouve encore sur les plateaux, dans les clos plantés de pommiers, à l'abri des grands arbres, murailles verdoyantes et ombreuses. Mais la Manche est le vrai pays d'origine de la race pure, de la race cotentine dont le type existe encore au Gutland d'ou il aurait été emporté lors de l'invasion des Normands.

De taille moyenne, au pelage très varié de couleurs, presque toujours taché de blanc et bringé, la race normande se distingue par la proportion et la beauté des formes, la souplesse de la peau et la finesse des os. Ses bœufs sont renommés pour la boucherie et elle est la première de toutes les races laitières françaises, avec ses bonnes et paisibles vaches aux larges cuisses qui ont peine à loger d'énormes mamelles gonflées comme des outres, véritables fontaines de lait.

Quel contraste entre la verte Normandie et la Bretagne sombre ! Sous un ciel presque toujours attristé par les nuages, qui tamisent la lumière blafarde du soleil, des landes mornes, hérissées d'ajoncs de genêts et de bruyères, s'étendent de chaque côté d'interminables routes. Mais une clochette de fer tinte dans ces solitudes et on aperçoit broutant une maigre pâture, de petites vaches pie noir. Vives, rustiques, sobres, ces bêtes minuscules sont d'une grande ressource pour la Bretagne pauvre. Elles justifient ce principe fondamental en élevage, qu'une race tient du sol, de l'atmosphère, des nourritures, des qualités ou des défauts qui lui sont propres et qui disparaissent presque toujours dans un milieu tout différent. Ainsi les Bretonnes prennent de la taille en Normandie et donnent plus de lait, mais c'est au détriment de la finesse de leur beurre. Par contre, les Normandes dégénèrent rapidement en Bretagne et leurs mamelles se tarissent.

Les éleveurs de la Mayenne l'ont depuis longtemps reconnue, cette influence du milieu. Comme leur sol, sans être aussi pauvre que celui de la Bretagne est loin de posséder la richesse de celui de la Normandie, ils ont formé une race, la race mancelle, croisement des races bretonnes et normandes, qui se développe bien, jeune, dans le pays et qui s'engraisse ensuite rapidement dans les pâturages de la Manche ou du Cavados.

Par contre, les métayers du Poitou ont adopté la race limousine dont les vaches, comme la plupart de celles à longues cornes, sont peu laiteuses, mais qui fournit des bœufs excellents pour le joug et ensuite pour la boucherie. De belle taille, au port majestueux, tous de couleur jaune froment, forts et doux, les limousins forment de magnifiques attelages. Rien n'est beau comme de les voir tirer la charrue, dans les champs caillouteux, sur la pente des coteaux, ou bien attelés quatre à un chariot, traverser les immenses brandes aux fougères mordorées, sans se rebuter jamais, malgré la charge et les difficultés du terrain.

Bien curieux aussi, ces bœufs béarnais accouplés à des chars aux roues en bois plein, et qui, avec un monotone et lent bruit de clochettes, cheminent sur l'admirable route de Bayonne à Hendaye, entre un décor théâtral de montagnes et des échappées de vues vers l'Océan.

Mais voici que les vallées deviennent plus profondes et que les cimes des Pyrénées se couvrent de neige.

On rencontre une race de bonnes laitières, la race lourdaise. Nourris l'hiver à l'étable, dans les vallées, dès le printemps, les animaux gagnent par troupes les pâturages communaux de la montagne, où ils passeront toute la belle saison, sous la garde de quelques vachers. Pour l'exploitation du produit de leurs troupeaux, les habitants des Pyrénées ont installé dans la montagne des fruitières coopératives, où le lait est transformé en fromages, qui sont ensuite vendus, et dont le prix est réparti entre tous les membres de l'association suivant l'apport de

chacun. Que de Port-Vendres on débarque à Marseille pour gagner l'intérieur de la noble Provence, en traversant les immensités mornes et pierreuses de la Crau, où dans l'air qui vibre surchauffé, le décevant mirage donne parfois l'illusion de lacs et de grands arbres. A la vue des Alpines si gracieuses de formes, mais dont une parure de lumière voile la nudité, et de ces champs d'oliviers au feuillage plus pâle encore sous la poussière, sur cette terre véritable miroir de la lumière, mais sans herbe et sans eau, on ne s'étonne plus de l'absence des grands troupeaux. Il en existe pourtant d'une race bien curieuse, la race des taureaux de la Camargue, qui servent uniquement aux courses.

A l'extrémité de la Basse-Camargue, non loin des Saintes-Maries-de-la-Mer, aux maisons couvertes de tuiles ou de roseaux, serrées autour d'une admirable église aux allures de forteresse, au milieu des dunes, des marais à l'eau bleu de Prusse où bruissent les roseaux, dans ces plaines sauvages, sans un arbre, et qui prolongent l'immensité de la mer sous l'infini du ciel, vous verrez les manades de taureaux sauvages. Petits, nerveux, le regard inquiet, au poil noir de jais, marqué de feu, ils paissent les enganes rares sur un sol tout gercé par la sécheresse et givré de sel.

Au Petit Badon, vers les salins de Girand, près du Valcarès, on rencontre d'autres manades de petits taureaux noirs que domine un croisé espagnol de haute taille, roux de poils, aux cornes immenses, bête plus redoutable encore. Le dimanche, Arles la voluptueuse est en fête, quand arrivent les taureaux dans de longues voitures, sous la conduite de gardiens à cheval. L'après-midi, dans les arènes romaines, écrasées par les tours sarrasines, sur les gradins en ruines, s'entasse tout un peuple attentif et passionné. Sous le regard des éclatantes filles d'Arles, les toreadors, vêtus d'or et de soie, jouent avec le petit taureau noir, le franchissent d'un bond à l'aide d'une perche, le taquinent avec leur manteau, le harcèlent de leurs banderilles et font enfin le simulacre de le tuer. C'est la course provençale, point sanguinaire, toute de ruse, de souplesse et de grâce.

Mais à côté de cette race uniquement destinée aux plaisirs d'un peuple épris des fêtes, en voici une essentiellement utile, car elle réunit les qualités de toutes les autres, c'est la race auvergnate. Sur ces belles routes qui de Clermont-Ferrand serpentent jusqu'au Puys, aux volcans morts, à travers la montagne couronnée de sapins et dont les flancs herbeux s'ornent de châtaigniers et de noyers séculaires, cela étonne de voir attelés à de rudimentaires charrettes de petites vaches, au poil rouge acajou. Ces bêtes courageuses gravissent non-seulement les pentes les plus escarpées, malgré une charge considérable, mais fournissent encore du lait. Si on songe qu'une normande, c'est-à-dire une laitière par excellence, ne trainant aucune charge, serait incapable d'aller de Clermont à Fontana sans s'arrêter plusieurs fois ou même se coucher de fatigue, on doit admirer les qualités des vaches auvergnates qui d'ailleurs, dans les pâturages des vallées, s'engraissent facilement.

N'avez-vous point été frappé en traversant en chemin de fer, de nuit, le Nivernais, d'apercevoir le long de la voie de grands fantômes blancs. Ce sont les bœufs au pâturage. De taille gigantesque, d'une force colossale, doux et obéissants, ils se montrent de merveilleuses bêtes de travail. Grâce à leur taille, à leurs aptitudes pour l'engraissement et à la richesse des herbages de leur pays, les Nivernais atteignent des poids considérables et remportent presque toujours les premiers prix au Concours agricole de Paris.

C'est à ce concours qu'on peut voir des spécimens de toutes nos races françaises variées à l'infini par la taille, les formes, les robes et les aptitudes aussi diverses que les milieux où elles sont nées et se sont développées. Mais si la France est un des premiers pays du monde pour le nombre, la variété et les qualités de ses bêtes de race bovine, elle est loin de connaître toutes les ressources de l'élevage comme des pays beaucoup moins favorisés qu'elle. Malgré les progrès accomplis, il reste encore beaucoup à faire. Lorsque les éleveurs français sauront soigner leurs bêtes comme les Suisses, les nourrir comme les Hollandais, les améliorer comme les Anglais et tirer le même parti du lait et du beurre que les Danois, alors seulement ils n'auront plus de rivaux dans le monde.

MAURICE LEMERCIER.

PHOTO-CANON

C'est l'inspection trimestrielle à bord de la *Minerve*, en rade de Santiago de Cuba.

La frégate, astiquée de la mâture au fond de la cale, a pris un air de fête, que le grand pavois, hissé tout à l'heure, contribue encore à lui donner.

Le pont, *briqué* à blanc, à chaux et sable, semble avoir été raboté à neuf : les rampes des escaliers vernies à sec, les pommes fourbies au clair, étincellent à l'envi. On se mire dans les cuivres des habitacles et les hiloires des panneaux. Les gabiers mettent la dernière main au *lovage* des *manœuvres* aux pieds des mâts, tandis que les canonniers donnent le coup de fion à leurs pièces.

A neuf heures, l'équipage, qui vient de prendre la tenue n° 1, fait irruption sur le pont par toutes les ouvertures, au bruit des clairons et

tambours sonnant l'assemblée, s'aligne à babord et à tribord par compagnies. Les officiers, sauf ceux de service, ont le pantalon à bande d'or et le bicorne. Les quartiers-maîtres et marins sont en chemise de laine, chapeau de



L'équipage s'aligne à babord et à tribord par compagnies.

paille avec coiffe, pantalon de toile.

Le quartier-maître Lahurec se distingue par la coquetterie de sa tenue : son pantalon blanc, qu'il a lui-même retaillé, est immaculé et porte encore, derrière et devant, les lignes correctes, symétriques, du pliage. La chemise de laine est agrémentée de piqûres non réglementaires, tolérées cependant. Il a passé à son cou l'amarrage de son sifflet, en coton tressé de nœuds bizarres et compliqués. Une rangée de médailles qui tient tout un côté de la poitrine, en complète l'ornement. Ce sont : la médaille militaire, deux médailles d'argent, petit et grand module, puis, celles commémoratives du Tonkin, Madagascar et du Dahomey ; enfin, une médaille de première classe en or, que je ne connaissais pas au quartier-maître.

L'appel est terminé. Un roulement de tambours annonce le commencement de l'inspection. L'amiral et l'état-major passent devant les hommes, s'arrêtant de temps à autre pour faire une observation, demander un renseignement, ou écouter les explications des capitaines de compagnies.

Nouvellement embarqué comme fourrier du détail, je suivais le groupe d'officiers, qui fit une pause devant Lahurec. Interpellé par l'amiral, le quartier-maître a vivement porté la main droite au chapeau.

Se retournant vers le capitaine de pavillon, commandant, l'amiral interroge :

— Mais, au fait, commandant, il est proposé pour second-maître, votre Lahurec?

— Oui, amiral, trois propositions ; il l'est également pour la croix.

— Et, rien de nouveau encore ?

— Rien!... Je crois que sa nomination reste accrochée au ministère par quelques bordées non oubliées ; la conduite étant maintenant irréprochable, cela ne saurait tarder, hein, Lahurec?

— Je l'espère, mon commandant, répond le quartier-maître.

— Vous m'en ferez souvenir, monsieur de Marquet, afin que je le rappelle à la prochaine occasion, dit l'amiral, en rendant, avant de s'éloigner, son salut au capitaine de la compagnie.

— Je n'y manquerai pas, amiral...

A notre tour nous passions devant Lahurec.

Le maître canonnier fit halte et, montrant la médaille d'or, qui se détachait, parmi les autres, sur la vareuse du quartier-maître, me dit :

— Vous ne connaissez pas l'origine de celle-là?

— ???

— Raconte-lui donc çà, à l'occasion, Lahurec, l'histoire en vaut la peine...

— Quand le fourrier voudra...

Flairant une aventure, je répliquai :

— Le plus tôt possible...

*
* *

A la suite de l'inspection, comme d'usage, l'aumônier dit la messe dans la batterie.

La cérémonie terminée, on dressa les tables pour le déjeuner, à la suite duquel on dis-



— J'étais à bord du *Dubourdieu*.....

tribua les doubles rations de vin. Puis, les permissionnaires, dont on fit l'appel, embarquèrent tout joyeux dans chaloupes et canots.

De quart ce jour là, je restais à bord. Lahurec était de service également. Je saisis l'occa-

sion, et rappelai au quartier-maître sa promesse du matin.

— Tiens, c'est une idée, me répondit-il; ça va nous faire passer le temps. Espérez un peu que je donne le coup de sifflet; et, sur un signe de l'officier qui faisait les cent pas sur la dunette, Lahurec lança un long coup de sifflet, suivi de modulations fantaisistes : puis, se portant à l'ouverture du grand panneau, il cria, d'une voix de stentor, cet avertissement, aussitôt répété dans tous les recoins du bâtiment par les quartiers-maîtres de mousqueterie!

— Les jeux et les sacs sont permis!

Pendant que les mathurins apportaient leurs sacs dans la batterie, en étalaient le contenu avec soin, que d'autres disposaient le jeu de loto, criant : « Allez! Rallie au loto, qui veut des cartons! » que d'autres enfin, déjà installés à la table qu'ils venaient de monter, préparaient de belles feuilles de papier fleuri, pour écrire au pays, nous allâmes, Lahurec et moi, nous asseoir dans le sabord voisin du gaillard d'avant.

— On peut en griller une, dit-il, en allumant sa pipe à la mèche en combustion, nous ne serons pas dérangés.

Pendant que je roulais une cigarette, il commença :

« — J'étais à bord du *Dubourdieu*, quand commencèrent les affaires de Madagascar. On nous expédia là-bas.

Des premiers nous étions à Majunga; ça commençait à chauffer. On *espérait* le général Duchesne et son armée. Toujours sur le qui-vive, *parés à appareiller*, j'vous prie d'croire qu'on n's'amusait pas.

J'allais cependant, avec la chaloupe, de temps en temps, faire provision d'eau douce à la rivière que l'on nous avait indiquée, à quelques *encablures* dans les terres. Comme notre présence avait fait rentrer à l'intérieur tous les indigènes, que, d'ailleurs, les alentours de la baie étaient occupés par de l'infanterie de marine, il n'y avait rien à craindre.

Cependant, pour parer à tout événement, la chaloupe était armée en guerre et portait, à l'avant, un canon-revolver « *Hotschiss* ». Le coffre renfermait une caisse de munitions.

Un aspirant nous accompagnait chaque fois; excellent garçon, très sympathique, il ne nous gênait pas beaucoup; ses poches étaient toujours bourrées de cigares qu'il nous distribuait généreusement.

Pendant que, par tolérance du commandant, nous lavions et séchions notre linge, lui s'étendait pour lire à l'ombre d'une voile dressée en tente au moyen de deux avirons.

Cinq ou six fois déjà nous étions allés à terre dans ces conditions, sans que rien d'anormal se soit produit; assurés que nous nous croyions contre toute surprise, nous n'enlevions même pas le *capot* du canon-revolver. Un jour, l'aspirant, M. Ward, qui est maintenant lieutenant de vaisseau, me fit appeler :

— Lahurec, me dit-il, tu enverras prendre, au poste des aspirants, une caisse que tu feras porter dans la chaloupe. Vas-y en douceur, c'est tout mon matériel de photographie, que je n'ai pas eu le temps de trier. Veille à ce que l'on ne casse rien : à terre nous prendrons quelques vues.

Je fis embarquer les objets que je recouvris d'un tapis.

Une fois rendus, pendant que les hommes installaient des filières pour faire sécher leurs frusques, M. Ward tira de la caisse son appareil, et se mit en devoir de le monter. Je le regardais :

— Diable! les sujets ne sont pas variés ici; aussi, dès que les chaloupiers auront fini, tu les rallieras, je ferai un groupe de tous, toi au milieu.

Je prévins les hommes, et nous voilà, comme bien vous pensez, très contents, d'avoir comme ça notre portrait, tous ensemble, surtout pour rien.

Le moment venu, je disposai mon monde à peu près par rang de taille, d'après les indications de l'aspirant. Tout était *paré:* je me mis au milieu et nous voilà, fixant tous le voile noir, sous lequel M. Ward se dérobait, pour mettre au point, attendant le signal. Tonnerre! nous aurions mieux fait d'ouvrir l'œil autour de nous. Ah! malheur de malheur! Quand je pense que nous n'avions même pas mis de factionnaire pour *veiller au grain!...*

Tout d'un coup, sans que personne de nous ait rien vu venir, rien entendu, nous voilà cernés en bloc par de grands diables noirs qui bondissaient en hurlant; on aurait dit, tellement ce fut subit, qu'ils sortaient de terre. Avant que nous ayons pu nous mettre sur la défensive, ahuris, nous étions appréhendés, ficelés comme des... saucissons (j'allais dire andouilles).

Sans avoir pu dire ouf! nous étions jetés en *pagaille* dans la chaloupe, qu'une dizaine de moricauds se mirent à hâler de la rive, au moyen de filin, pour nous faire remonter dans l'intérieur.

Nous étions prisonniers! Je vous laisse à penser si nous étions en rage de nous être laissés surprendre aussi bêtement. Le malheureux M. Ward, sur qui retombait toute la responsabilité, pleurait à côté de moi; il voulait me faire jurer que, dès que j'aurais les mains libres et une arme en mon pouvoir, je lui brûlerais la cervelle. Pour calmer son exaltation, je lui promis tout ce qu'il voulut, bien décidé, d'ailleurs, à ne rien tenir de ce que j'avançais.

Je cherchai à lui faire comprendre que puisque nous n'avions pas été escoffiés sur le coup,

c'est que l'on voulait tirer parti de cette capture. (Je sus plus tard en effet que l'on voulait nous garder comme otages).

* * *

Combien de temps restâmes-nous ligottés ainsi?... La lassitude que nous causait notre gênante position, les meurtrissures de nos membres, avaient amené la fièvre, qui nous faisait perdre la notion des choses.

Nous tombions dans un lourd sommeil dont nous sortions brusquement, réveillés en sursaut, sans pouvoir nous rendre compte du temps qu'il avait duré : peut-être plusieurs heures... ou bien... cinq minutes !

Enfin, la chaloupe s'arrêta : nous sentîmes qu'on la fixait solidement à des pieux enfoncés au rivage, où, déjà, deux ou trois pirogues étaient amarrées. On défit les ligatures de nos jambes ; un à un on nous fit descendre à terre.

Les membres engourdis refusaient de nous porter : avec cela, nous n'avions rien pris depuis notre départ du bord, ce qui n'était pas pour nous donner des forces, aussi nous faisions piteuse mine.

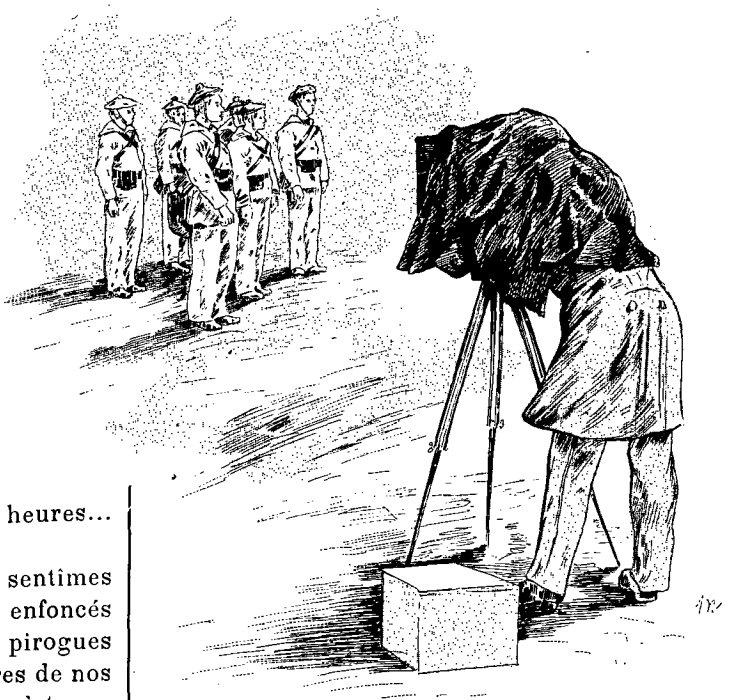
Moi qui en ai vu bien d'autres sans jamais désespérer, je sentis qu'il fallait relever le courage de nos hommes, et je leur dis assez haut pour être entendu de tous :

— Allons ! Allons, les enfants ! C'est pas l'moment d'perdre la boussole. Tant que tués et blessés, y a personne de mort...

Puisque nous ne sommes pas déjà *estourbis*, c'est qu'on tient à nous conserver. Du courage donc ! Il se trouvera peut-être une occasion de sortir de ce pétrin. En tout cas, pas de faiblesses ; s'il faut *avaler sa gaffe*, à tout prendre, montrons au moins à ces mal blanchis, que les marins français ne sont pas des femmes et que...

Un formidable coup de matraque, qui s'abattit sur mon crâne, me coupa la chique. Sur le moment, je vis mille chandelles et crus que j'allais tourner de l'œil. A force de volonté, je repris cependant mon aplomb et réussis à distinguer à travers le brouillard qui me couvrait la vue, un grand escogriffe de Malgache qui me regardait férocement menaçant, le gourdin levé, prêt à recommencer. Je me le tins pour dit, mais je pensai : « Toi, mon *lascar*, si jamais j'te mets le *grappin d'sus*, gare les jambes, ton affaire est claire, *espère* un peu...

On nous mena dans une case spacieuse où quelques nattes avaient été préparées sur lesquelles on nous fit signe de nous allonger. En commençant par l'aspirant, on nous délia les mains ; ensuite on fit circuler une espèce de gargoulette contenant de l'eau fraîche, dont



Je disposai mon monde à peu près par rang de taille.

chacun prit une large lampée, et qui nous parut délicieuse. Puis un vieux apporta à M. Ward une écuelle de riz où nageaient quelques morceaux de *bidoche;* chose étrange et qui m'étonna fort, ce vieux écorchait le français, car dans son baragouin je distinguai nettement ces mots : « *Mongir ! mongir !* »

Et comme l'aspirant, hésitant, le regardait d'un air hébété :

— Mangez toujours, mon lieut'nant, que j'dis, c'est toujours çà d'pris ; il n'faut pas s'laisser abattre ; c'est à vous de donner l'exemple...

J'*amarrai ma langue aussitôt*, car le grand diable à la matraque venait de se rapprocher de moi en roulant des yeux furibonds...

Malgré la fadeur du plat du jour, nous fîmes honneur à ce repas ; il apaisa la fringale qui nous creusait l'estomac.

La nuit se passa sans *avaro*. Au matin on nous fit sortir, après toutefois nous avoir ligaturés les uns aux autres. Au bout d'une heure de promenade, on nous fit réintégrer notre domicile. Quelques jours se passèrent ainsi ; malgré l'ennui que nous éprouvions, la confiance renaissait ; chaque fois du reste que j'en trouvai l'occasion, je ne manquai pas d'exhorter les hommes à la patience, de relever leur courage, autant toutefois que notre garde-chiourme voulut bien le permettre, car cet animal là me r'luquait tout le temps, comme s'il eût voulu m'avaler.

Le vieux qui avait l'air d'un curé, ou d'un chef, était venu à différentes reprises nous rendre visite. M. Ward à qui il s'adressait de préférence, avait su démêler dans son jargon l'explication qu'il lui avait donnée de son semblant de connaissance de notre langue ; il avait été

autrefois au service d'un missionnaire français. C'est lui aussi qui laissa entendre à l'aspirant, que l'on nous gardait comme otages; il l'informa en même temps qu'à la moindre tentative d'évasion on nous massacrerait sans pitié.

Les jours qui s'écoulaient et paraissaient si longs, nous donnaient cependant l'espoir que du *Dubourdieu*, d'où l'on ne pouvait manquer de faire des recherches, on aurait le temps de nous découvrir. Alors, gare la bombe, au premier signal nous serions prêts à seconder de toutes nos forces nos libérateurs.

*
* *

Un matin que nous terminions notre sortie monotone, je remarquai qu'on avait débarqué un tas de choses de la chaloupe. Les avirons, d'abord mis en tas, avaient été rentrés dans une case voisine de la notre, de même que la caisse contenant tout le *fourbi* de l'aspirant: fait digne de remarque, son appareil, encore tout monté, était resté intact.

Le vieux que nous appelions déjà le curé, étala sous nos yeux des portraits et clichés qu'il avait trouvés dans la caisse et avaient excité sa curiosité. M. Ward essaya de lui faire comprendre que ces photographies provenaient de l'appareil, ce qui amena sur ses lèvres un sourire d'incrédulité.

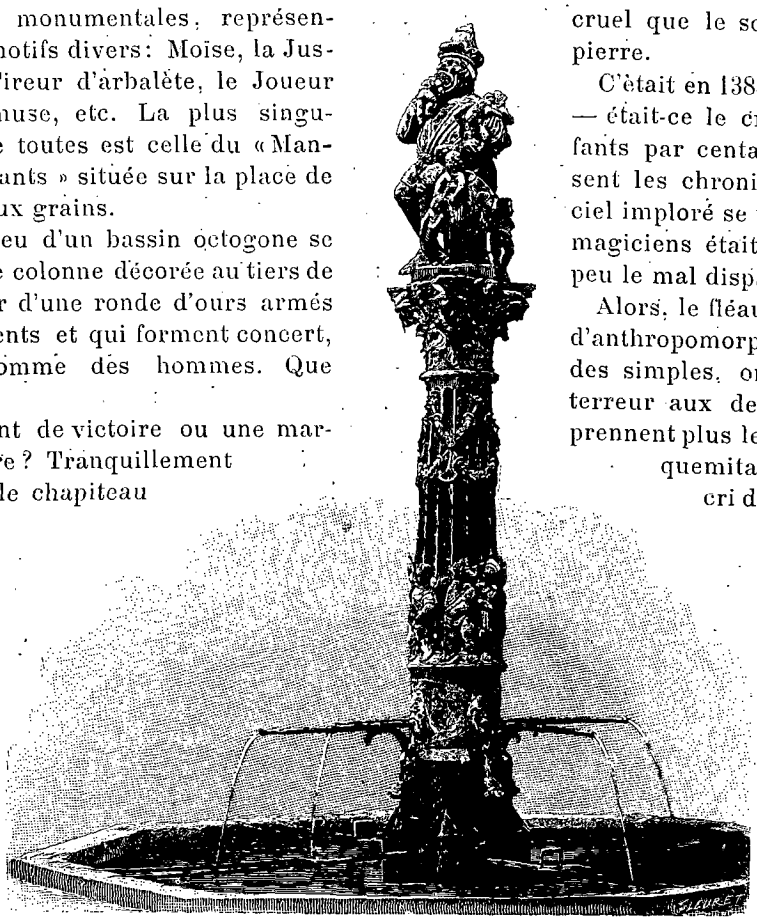
(*A suivre.*) P. LEMONNIER

LA FONTAINE DU MANGEUR D'ENFANTS A BERNE

Les fontaines de Berne, la ville fédérale et grise, ajoutent à son cachet gothique et moyenâgeux. Dans les rues, sur les carrefours, elles s'érigent, monumentales, représentant des motifs divers: Moïse, la Justice, un Tireur d'arbalète, le Joueur de cornemuse, etc. La plus singulière entre toutes est celle du « Mangeur d'enfants » située sur la place de la Halle aux grains.

Au milieu d'un bassin octogone se dresse une colonne décorée au tiers de sa hauteur d'une ronde d'ours armés d'instruments et qui forment concert, debout comme des hommes. Que jouent-ils?

Un chant de victoire ou une marche funèbre? Tranquillement assis sur le chapiteau et les dominant, coiffé d'une coiffure qui semble un shako sans visière, l'ogre, la bouche ouverte, les yeux ronds, engloutit un bébé entre ses fortes dents. D'autres sont prêts qui attendent leur sort.



LA FONTAINE DU MANGEUR D'ENFANTS A BERNE.

Un gamin, désespéré, s'écrase sous son bras gauche, et, de son aumônière, fillettes et bambins, à gros efforts tendus, le visage grimaçant se tordent, ils voudraient fuir.

Mais voyez, l'un d'eux y réussit. Oh! comme il trotte de ses petits mollets gras.

Le glouton de chair humaine n'est pas, comme on pourrait le croire, une folie d'artiste ou un conte de Swift, mais un souvenir cruel que le sculpteur a figé dans la pierre.

C'était en 1388, une terrible épidémie — était-ce le croup? — enleva les enfants par centaines. La désolation, disent les chroniques, était affreuse. Le ciel imploré se taisait; l'empirisme des magiciens était sans effet. Mais peu à peu le mal disparut.

Alors, le fléau passé, par ce besoin d'anthropomorphisme des peuples et des simples, on en voulut léguer la terreur aux descendants qui ne comprennent plus le symbolisme de ce croquemitaine, grimaçante statue, cri d'éternelle douleur, celui des pères et des mères à qui la mort a ravi leurs enfants.

Et je me souviens, d'il y a sept ans, lors du septième centenaire de la fondation de la ville de Berne. On avait pomponné ces fontaines: on leur avait donné un air de fête: elles étaient peignées: on avait rafraîchi leurs couleurs — car primitivement plusieurs étaient peintes — et l'ogre, sous son shako de couleurs, avait l'air de rire en avalant des babys. Comme les badauds s'amusaient!

ANDRÉ FLOTRON.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

RENTRÉE DE BAL



RENTRÉE DE BAL. — Musée du Luxembourg. — Peinture de M. A. Stevens. — Gravé par Crosbie.

Il y a dans les portraits de maîtres autre chose que l'image exacte d'un modèle et l'expression de sa physionomie propre. On y trouve, à côté d'une puissante observation psychologique, l'écho d'un temps, le reflet d'un milieu; ce sont des pages d'histoire. Un Holbein vous donne la vive impression d'une époque de savantes recherches, de méditation et de contro-

verse dans une société sévère et triste. Une femme du Titien, c'est la Venise des doges, fastueuse avec une pointe de mélancolie. Un portrait de Velasquez n'est-ce pas l'Espagne du temps de Philippe IV ? Et n'est-ce pas aussi le siècle de Louis XIV qui vit tout entier dans les portraits des Rigaud, des Mignard ou des Philippe de Champagne ? A la vue seule d'un portrait de La Tour ou de Greuze, on devine la société spirituelle, élégante et frivole des règnes de Louis XV et de Louis XVI, et pour parler de notre temps, un portrait de M. Ingres n'a pas besoin de porter sa date pour que nous y reconnaissions tout 1830, romantique, académique, oratoire et parlementaire.

Nous rangerons volontiers dans cette catégorie d'œuvres qui peignent une époque sous les traits d'un modèle choisi, l'œuvre de M. Alfred Stevens, qui figure avec quelques tableaux du même maître au musée des artistes vivants au Luxembourg, et dont nous donnons ici la gravure. C'est un portrait probablement, mais un portrait commenté pour ainsi dire, dans lequel le fond, les détails, les accessoires rappellent une période précise de notre siècle, celle du second Empire.

Une fête vient de finir aux Tuileries. Une grande dame — ne cherchons point son nom — rentre du bal, toute rêveuse du triomphe que lui ont valu son élégance et son étrange beauté. Elle est blonde avec des yeux noirs qui révèlent plus d'ambition que de tendresse. Toute sa personne respire une aristocratie hautaine, une nature habituée aux hommages. Peut-être garde-t-elle le souvenir d'un regard du maître tombé sur elle, ou d'un entretien dont il l'a honorée et qui fut remarqué de plus d'une rivale. C'est à cela qu'elle pense sans doute en défaisant d'un geste distrait et lent le bracelet qui va rejoindre les autres bijoux déjà déposés sur le meuble précieux près duquel elle est assise. La taille, aux fermes contours, au modelé de statue, s'épanouit parmi les flots de soie jaune d'or de la robe ; une de ces robes aux plis nombreux et bouffants qui rappelle les falbalas espagnols chers à la souveraine, comme un souvenir de son pays d'origine, et qui caractérisent la mode de ce temps.

Ils sont bien aussi du temps, ces meubles, ces ornements et ces bibelots qui l'entourent, ces joyaux un peu voyants, un peu lourds, sentant le luxe d'une société où dominent les parvenus ; ces panneaux de laque rapportés sans doute de quelque Palais d'Été chinois, hommage d'un Montauban, vainqueur des Célestes, et cette lampe au globe dépoli, qui porte sur sa porcelaine les armoiries largement étalées de la maison. Le peintre, nous serions tenté de dire le poète, a fait de tout cela un ensemble plein d'harmonie et de charme. Sur le fond sombre et bleuté, où s'esquissent l'armoire de Chine aux reflets dorés, un vase de majolique d'où émerge une plante des tropiques, et une gravure ovale dont les blancs éclairent la muraille, la figure se détache en vigueur, enveloppée de cette lumière douteuse que forment les premières lueurs du matin mêlées aux rousses clartés de la lampe.

D'un côté le visage, les chairs et les plis abondants et riches de la soie jaune s'éclairent du jour naissant qui entre dans le boudoir par une fenêtre qu'on devine. De l'autre ils reçoivent les caresses de la lumière nocturne qui s'exprime en des touches d'une délicatesse infinie, s'accrochant pour ainsi dire aux contours du visage, de la poitrine et des bras, et mourant dans les plis de l'étoffe qu'ils réchauffent.

Certes, M. Alfred Stevens a produit plus d'une œuvre qui eût mérité à un égal titre de figurer dans ce musée de nos meilleurs peintres contemporains ; mais aucune autre, à notre avis, ne saurait mieux caractériser que cette « Rentrée de bal » le ferme et délicat talent de l'artiste, et l'époque où il s'est surtout développé.

Quel dommage que cette toile exquise ait déjà subi les atteintes du temps ! Elle est déjà craquelée en plus d'un endroit. Mais cela ne l'empêchera pas de subsister plus longtemps que n'ont duré les choses qu'elle décrit et dont elle parle.

Comme c'est déjà loin, les robes à falbalas, la salle des Maréchaux, l'Empire !

PIERRE ROBBE.

LE PATRIARCHE DE L'ORIENT

Le synode des évêques grecs unis, assemblé récemment au couvent du Sauveur, situé près de Djouni dans le mont Liban, a élu patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient, Mgr Pierre Geraïgiry, évêque de Panéas, en remplacement de Sa Béatitude Mgr Grégoire Youssef Ier, décédé il y a plusieurs mois en sa résidence de Damas.

L'élection de Mgr Pierre Géraïgiry a été immédiatement confirmée par le Pape, qui a préconisé le nouveau patriarche dans le consistoire du 24 mars.

Cette élection est particulièrement intéressante pour la France, parce qu'elle est intimement liée à la question du protectorat séculaire de notre nation sur l'Orient chrétien.

Ce protectorat est actuellement battu en brèche par l'Allemagne. Il était donc d'une souveraine importance, au point de vue français, que le nouveau patriarche fût un ami de la la France. Notre ministre des affaires étrangères l'a admirablement compris ; aussi n'a-t-il rien négligé pour exercer sur l'élection du succes-

seur de Mgr Grégoire Youssef Ier une influence prépondérante, et l'élévation de Mgr Géraïgiry au patriarcat peut-elle être considérée comme une victoire à l'actif de la diplomatie française. Le nouveau patriarche, en effet, connaît et aime la France. Il a appris à la connaître pendant les quatre années du séjour qu'il y a fait, en résidence au grand séminaire de Blois, au lendemain de son ordination sacerdotale. Il a prouvé qu'il l'aimait, en multipliant, plus tard, sur le territoire de Zahlé, en Syrie, où il est né, et dans le diocèse de Panéas qu'il a administré pendant plusieurs années, les écoles françaises.

Or, que l'action du patriarche grec puisse être très bienfaisante au point de vue de la propagation de l'influence française en Orient, cela résulte évidemment des pouvoirs très étendus qui lui sont officiellement reconnus par la Porte, aussi bien que de l'autorité spirituelle qu'il exerce dans tout l'empire ottoman.

Indiquons brièvement ces pouvoirs et précisons cette autorité.

Au point de vue religieux, d'abord, la juridiction du patriarche grec est plus étendue et plus considérable que celle de n'importe quel cardinal, métropolitain, archevêque ou évêque. Il est soumis au Saint-Siège, car il reconnaît la primauté du successeur de Saint-Pierre; mais il jouit, dans l'administration de son patriarcat, de privilèges exceptionnels, qui font de lui, dans une certaine mesure, le pape de l'Eglise grecque unie.

C'est lui, en effet, qui nomme, qui consacre, qui préconise ses archevêques et ses évêques, tandis que les archevêques et les évêques de l'Église latine ne peuvent exercer aucune juridiction tant qu'ils n'ont pas reçu l'investiture du Souverain Pontife.

Il a le droit de convoquer des conciles, non pas bien entendu des conciles généraux, puisque sa juridiction ne s'étend pas au-delà de l'Eglise orientale, mais des conciles provinciaux. Pour tout dire en un mot, il exerce au point de vue disciplinaire, dans son patriarcat, c'est-à-dire dans l'Eglise grecque unie, tous les pouvoirs que le Pape exerce dans l'Eglise universelle. Je dis au point de vue disciplinaire, parce que dans toutes les questions de dogme et de morale il n'y a et ne peut y avoir qu'une autorité sans appel : celle du Saint-Siège.

Mais le patriarche grec n'est pas seulement le chef religieux de l'Eglise grecque. Il exerce sur tous les membres de cette Eglise une juridiction civile, qui lui est officiellement concédée par un firman du sultan et dont l'Eglise latine n'offre aucun exemple.

Ses archevêques, ses prêtres, ses fidèles, ne relèvent que de son tribunal dans l'ordre ecclésiastique, et dans tous les litiges auxquels peuvent donner lieu les mariages et les successions. Lui-même, enfin, est soustrait à l'autorité des tribunaux civils ordinaires.

Il ne peut être jugé que par le Conseil d'État présidé par le sultan.

Nous devons encore indiquer le nombre de sujets sur lesquels s'exerce l'autorité tant religieuse que civile du patriarche.

Ces sujets sont au nombre de 250.000 environ : 140.000 en Syrie, 25.000 en Égypte, 85.000 en Palestine.

Les titres officiels du patriarche grec sont



Mgr Pierre Géraïgiry, nouveau patriarche d'Orient.

les suivants : Sa Béatitude monseigneur Géraïgiry, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient.

Il n'y a jamais eu, dans l'Église universelle, que cinq patriarcats : ceux d'Antioche, de Rome, d'Alexandrie, de Constantinople et de Jérusalem.

Le plus ancien est celui d'Antioche, fondé par Saint Pierre et administré pendant douze années par le prince des apôtres, avant que ce dernier n'établit dans la Ville éternelle, où il devait trouver la mort, le siège apostolique.

Le patriarcat d'Alexandrie a eu pour premier titulaire Saint-Marc.

Le patriarcat de Constantinople remonte au quatrième siècle, à l'époque où Constantin fit de cette ville la capitale de son empire.

Le patriarcat de Jérusalem a été fondé pour honorer la ville qui fut le théâtre de la Passion et de la mort du Sauveur.

Le patriarcat de Rome a à sa tête le chef de l'Église universelle.

Le patriarcat de Constantinople n'existe plus en fait, parce que les chrétiens y ont cédé la place aux sectateurs du prophète.

Le triple patriarcat d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem a été réuni sur la tête d'un seul prélat, lors du schisme de Photius qui démembra l'Église grecque. Le haut clergé demeuré fidèle n'était plus assez nombreux pour qu'il parût convenable de placer trois évêques différents à la tête de ce triple patriarcat.

Ce haut clergé se compose actuellement de quatorze archevêques ou évêques, qui forment le conseil du patriarche.

Ajoutons que le patriarche de l'Orient est représenté à Paris par l'aimable et savant archimandrite de Saint-Julien-le-Pauvre, Mgr Homry.

S. B. monseigneur Géraïgiry résidera, comme son prédécesseur, au palais patriarcal de Damas.

JULIEN DE NARFON.

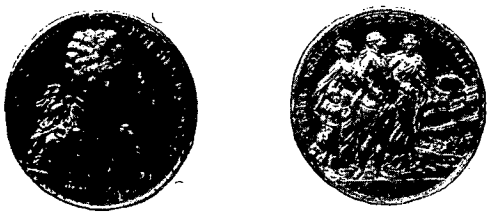
LES MÉDAILLEURS FRANÇAIS

Je viens de passer une heure en tête à tête avec ma collection de monnaies et de médailles.

Ma collection, que je n'avais guère regardée depuis dix ans, n'a rien de commun avec celle du duc de Luynes ou celle de Waddington. Le mot collection, qui implique l'idée de choix, est même assez impropre pour désigner l'amas de bronze verdegrisé, dont je m'énorgueillissais jadis.

Mais telle qu'elle est, commencée d'abord au hasard et comprenant tout, puis se subdivisant en monnaies romaines, françaises et étrangères, en jetons et en médailles, se spécialisant enfin dans les jetons de Bourgogne, et dans les médailles historiques populaires de notre siècle, il se trouve qu'en dépit d'énormes lacunes, elle présente encore un certain intérêt. Ainsi, les médailles anonymes de la Commune, ainsi, certaine médaille de grand module où Caqué a groupé, avec plus d'adresse que d'art, les principaux monuments de Dijon, ainsi quelques plaquettes ou médaillons gravés à l'eau-forte par un libéral enthousiaste de 1848, ainsi un Monneron de cinq sols, *doré*, pièce rare dont Charles Saunier ne cite point d'exemple dans son bel ouvrage sur Augustin Dupré, etc.

Ce qui m'avait incité à redevenir, pour un moment, le numismate amateur que j'avais été au temps révolu de mon adolescence, c'était l'ouvrage que M. Roger Marx vient de consacrer aux *Médailleurs français* (1). Si je l'avais eu, autrefois, j'aurais sans doute dirigé mes recherches vers un but plus artistique, et le guide qu'il constitue est en même temps suggestif et précieux. Ce que Rossignol et Fontenay sont pour les jetons, M. Roger Marx l'a été pour la médaille moderne. Bref et complet,



L'arrivée du roi à Paris, par B. Duvivier.

caractérisant d'un mot une œuvre et un artiste, son livre, illustré des plus belles héliogravures de Fillon et Heuse que j'ai jamais vues, est le *compendium* nécessaire de tout amateur et de tout critique.

Ce n'est pas à dire qu'il n'existait pas avant lui de travaux sur la glyptique. Au contraire, ils surabondaient, mais ils étaient épars dans des revues, ou enclos dans des ouvrages de prix inabordables. Ce n'était point ce qu'il fallait à notre époque, où seuls quelques heureux ont le loisir de vivre. Et puis, ils ne présentaient pas ce modernisme aigu, ce caractère d'avant-garde, qui est la définition même de M. Roger Marx.

M. Roger Marx est surtout de son temps. Il voudrait agir sur lui et le mettre « en beauté » comme nous voyons, à travers le mirage de l'histoire, celui de Phidias et celui de Pisano. Il l'a doté d'une monnaie nouvelle, il a préconisé la décoration murale des écoles, il a revendiqué le droit à l'art des objets d'usage domestique; dans cet ordre d'idées, il ne pouvait manquer, avocat persuasif des arts mineurs, d'élever la Médaille contre le buste, le tableau ou la photographie, et de demander pour elle la place importante à laquelle elle a droit, à son double titre de monument commémoratif (familial ou national) et d'objet statuaire.

Lors de l'Exposition de 1889, la création d'une section centennale de la Médaille a dégagé la voie à cette manifestation très particulière du génie français. M. Roger Marx, qui en avait été l'initiateur et l'organisateur, s'en institua aussi

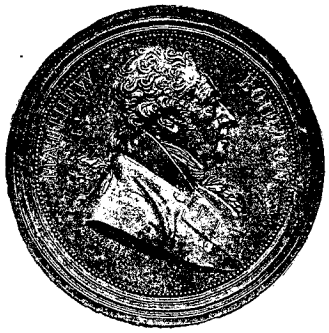


Portrait de Elliott, par J.-P. Droz.

l'annaliste. C'est cette notice, mise au jour, accompagnée de notes, puis suivie de documents et d'indications destinées à guider les amateurs, qu'il publie aujourd'hui. Elle va

(1) Roger Marx, les MÉDAILLEURS FRANÇAIS, depuis 1789. Notice historique suivie de documents sur la glyptique au dix-huitième siècle. *Société de propagande des livres d'Art.* (Lahure).

de Benjamin Duvivier à Roty, embrassant toute la série des médailleurs et fixant, avec une grande justesse d'expression, le caractère de



Portrait de Doulton, par Galle.

chacun d'eux. Gatteaux et Droz « demeurent les derniers artistes de transition (entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle) hantés par le ressouvenir des doctrines décoratives du siècle de Watteau et préoccupés des vérités de nature. » Andrieu est instruit « si ingénieux que pour figurer, suivant la convention de l'époque, la découverte de la vaccine, il montrera Esculape secourant la Vénus de Médicis ». Galle « jusqu'à l'extrême vieillesse, reste le ciseleur de boutons de ses débuts ». Ailleurs, il réunit, comme d'un trait de lumière, les portraits au crayon d'Ingres et les médaillons de David d'Angers, puis il parle d'Oudiné, qui reprend tous les essais de ses devanciers, les poursuit, les résume et, « d'un art asservi à la reproduction, fait un art libre, neuf par l'obligation imposée au graveur de ne jamais confier à l'acier que la reproduction de son cerveau ». Ponscarme « assujettit le sujet et le champ à la loi d'une enveloppe commune, rejette le listel inutile et contraint la légende, par le



La communication aérienne, par Degorge.

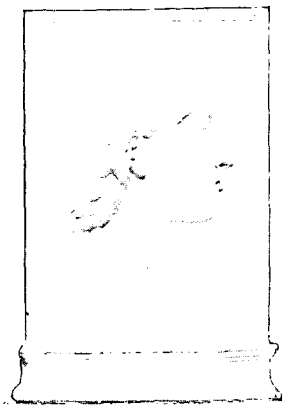
style approprié des lettres et la variabilité de leur disposition, à prendre le rôle ornemental, à participer pour l'effet au pittoresque de l'ensemble ».

On voit combien, chez l'auteur, le jugement est sûr et nettement exprimé. Sur Degeorge, sur Daniel Dupuis, sur Chaplain, sur Bottée, sur Vernon, sur Patey, sur Legros, mêmes réflexions typiques; sur Roty, une page de grande allure :



L'inauguration du port de Calais, par Bottée.

« Avec M. Roty, l'art du médailleur atteint sa pleine expression d'originalité, d'indépendance. L'allégorie, qui a répudié les mythes consacrés, s'humanise, s'individualise, de manière à découvrir au premier regard le sens des généralisations les plus abstraites; moderne par le type, le galbe, l'ajustement, elle revêt une forme définitivement dégagée des lourdeurs du second Empire, une forme jeune, svelte, nerveuse, dont la courbe se suit sans peine, sous l'envolée des draperies légères.



Rosa, par Vernon.

Et l'accord est exquis, quand, à l'allégorie, se mêle quelque réalité naïvement observée. Une médaille, une plaquette de M. Roty, c'est cette alliance imprévue : la fraîcheur souriante de l'imagination s'accompagnant de l'étude passionnée de la nature, l'invention s'ajoutant à la vérité pour se pénétrer délicieusement; c'est encore le métal qui s'anime et emprunte à la dégradation à peine accusée des reliefs et à la transparence des ombres le secret de la couleur, l'attrait de l'harmonie apaisée... »



Le centenaire (1779 à 1889) par Roty.

Et c'est ainsi que célébrant les médailleurs français, M. Roger Marx s'empare de leur procédé et fait lui-même, par le jeu savant de sa plume, une série de médaillons qui mérite de rester.

CLÉMENT-JANIN.

Le chemin des Sables

(PAYSAGE BRETON)

L'étroit chemin qui va du village à la mer
Serpente entre la lande agreste et les salines.
Il rampe sur la plaine, il grimpe les collines,
D'ajonc et de bruyère à demi recouvert.

L'âme de l'Océan flotte, éparse dans l'air;
Le vent du large y fait neiger des églantines,
Et parfois, soulevant un faix d'herbes marines,
Passent de beaux enfants au type étrange et fier.

Et la dune bretonne est si raide et si haute,
Qu'on entend sans la voir la vague sur la côte.
On devine la grève à l'âpre odeur du sel.

D'en bas, on n'aperçoit que l'azur implacable,
Et, tout clair de soleil, dans les chardons du sable,
Le joli chemin blanc qui monte au bleu du ciel.

MARCELLE TINAYRE.

LA COUR DES PINS ET LES BAIF

Le modeste manoir de *la Cour des Pins* est situé dans une plaine fertile, à trois kilomètres environ de La Flèche, sur le territoire de la commune de Verron, « non guières loin du Loir ».

Le Loir!... Ce nom évoque le souvenir du poète qui aima la jolie rivière, de Pierre Ronsard. Suivons depuis Vendôme son cours paresseux, au travers d'une aimable contrée; le flot limpide nous conduit près du lieu de la naissance et de la retraite d'un lettré, Lazare de Baïf, qui fut père de Jean-Antoine de Baïf, un des astres de la Pléiade.

Nous sommes à l'entrée de l'Anjou; et, à l'autre extrémité de la province, après que les eaux du Loir se sont mêlées à celles du grand fleuve, elles vont passer près de Liré, le « petit Lyré » de Joachim du Bellay. Cette vallée de la Loire traverse les exquises campagnes de l'Orléanais, de la Touraine et de l'Anjou qui furent le cœur de la France lettrée, érudite, élégante des Valois, la région des châteaux, des fleurs et des poètes.

C'est simplement une solide maison de hobereau. Son comble d'ardoises domine, non sans quelque fierté, les deux ou trois closeries modernes groupées sous son ombre. Elle était percée de hautes et larges fenêtres encore reconnaissables bien qu'aux deux tiers obstruées, qui lui prodiguaient son seul luxe, une lumière généreuse, et lui ménageaient la perspective de la plaine verdoyante, alors coupée de chemins creux aux talus ombragés, mais trop déboisée aujourd'hui; et dentelée seulement de minces rideaux de peupliers.

Les appartements s'élèvent au-dessus d'un rez-de-chaussée massif, presque aveugle, à usage de cellier, de bûcher, dont l'entrée est sur la face opposée. On accède à ces appartements par un escalier de pierre accolé au milieu de la façade principale et coiffé d'un auvent à piliers de bois; à droite, des constructions basses sont une étable, une écurie, la laiterie; et, sans doute, y logeaient aussi les métayers et les serviteurs du maître. Derrière, un verger confine au bief du moulin de la Cour des Pins, bas accroupi, sans caractère. Le bief est alimenté par le ruisseau du Loir, et ceint de *truisses* ou têtards séculaires.

Ce qui, non moins que sa hauteur, distingue ce logis des autres habitations rurales, c'est la robustesse de sa construction : de larges et lourds blocs de grès sommairement taillés forment les quatre arêtes d'un cube de maçonnerie en moellons de grès aussi. La pierre ne prend d'ornement que dans le cadre de la porte; malgré des remaniements maladroits, cette porte a conservé du caractère; elle est postérieure au reste de la maison; le tuffeau encore blanc des pilastres et du fronton date de la Renaissance; l'entablement, orné d'oves et de denticules, dissimulé en partie sur notre dessin par l'auvent, a été ajouté, pendant le seizième siècle, à un logis du quinzième par un maître épris du grec en architecture comme en littérature.

Sur le tympan de ce fronton est encore très lisible l'inscription grecque ΣΠΕΥΔΕ ΒΡΑΔΕΩΣ qu'y fit graver le sage philosophe. « Qu'est-ce que ça veut dire? » nous demanda le fermier. — Hâte-toi lentement. — Notre homme réfléchit, secoua la tête d'un air approbatif; la race angevine n'a pas l'humeur précipitée.

Le fief de la Cour des Pins, dont mention est faite dans des documents du quatorzième siècle, entra dans la famille des Baïf par le mariage de Jean, seigneur de Baïf, chevalier, sire des Tinnerelles et des Pins, avec Marguerite de Chasteigner de la Rocheposay, qui eurent deux fils, dont Lazare, le cadet, né en 1490, et deux filles, dont l'une, Madeleine, épousa François de Chources ou Sourches, chevalier, seigneur de Malicorne.

La terre de Baïf se trouvait entre les bourgs de Durtal et de Huillé aux bons vins blancs. Cette famille des Baïf était de bonne noblesse, fort bien apparentée avec les Laval-Boisdauphin, les Lenoncourt, etc., mais médiocrement pourvue de terres.

Le fief de la Cour des Pins, part de cadet, ne comprenait que trois métairies, dont celle de Génetay est encore debout, avec la closerie des Pins et le petit moulin. Les armes de la maison étaient de gueules à deux léopards d'argent.

Si maigre que fût le patrimoine de Lazare, il put cependant suffire aux frais de son éducation sous un maître illustre, Guillaume Budé. Celui-ci lui inculqua le goût des études juridiques et encore plus la passion des lettres grecques. Pour satisfaire cette passion, Lazare alla passer plusieurs années à Rome, auprès du savant crétois Musurrus. Pendant ce séjour laborieux, Baïf ne devint pas seulement un helléniste distingué; il dut étudier de près, avec une patiente pénétration d'esprit, les mœurs politiques et la diplomatie italiennes: il y noua aussi de belles relations qui firent son éloge à la cour de France.

Son fils nous conte, dans ses *Œuvres en rime*, cette partie de la biographie de :

Ce mien père, Angevin, gentilhomme de race;
Docte il revint en France, et comme il ne désire
Rien tant que le savoir, en Anjou se retire
Dans sa maison des Pins non guières loin du Loir
A qui Ronsard devait si grand nom faire avoir.
Le bon Lazare, là, non touché d'avarice
Et moins d'ambition, suit la Muse propice,
Et rien moins ne pensait que venir à la court,
Quand un courrier exprès à sa retraite court,
Le somme de la part du grand roi qui le mande
Et le venir trouver sans refus lui commande.
Qu'eût-il fait? Devait-il au repos s'amuser
Où vivait si content? . . . . . .
. . . . . C'est un pauvre héritage
De croupir au savoir sans le mettre en usage.

Lazare quitta donc son plaisant logis « où vivait si content », qu'il ornait à la grecque, et arriva à Paris. François Ier qui avait entendu parler avantageusement de Baïf (par qui?...) trouve justifiée la réputation du seigneur des Pins, et :

Il l'emploie ambassadeur aux seigneurs de Venise,

pour le bien de ses affaires apparemment, quoique Jean-Antoine ajoute :

Afin que né de lui, sur les fonds saint Moyse,
Je fusse baptisé du nom de mes parrains.

Si Lazare servit utilement les intérêts du roi (c'était en 1531), il ne resta pas insensible aux attraits de la société vénitienne. Il n'était plus un jeune homme, à 41 ans; il sut plaire cependant à une jeune patricienne, « pour l'amour du grec » peut-être, et malgré son caractère ecclésiastique (car il avait reçu les ordres; il est vrai qu'il ne paraît pas avoir exercé le ministère sacré). Le roman d'amour eut pour conséquence la naissance de Jean-Antoine en 1532.

Après un séjour de trois années à Venise, Lazare rentra en France et reçut la rémunération de ses services : les deux abbayes des Grennetières et de Charroux; celle-ci de l'ordre de Saint-Benoît convenait bien à un érudit, et elle rapportait un revenu de 6.000 livres. En outre il fut gratifié de deux charges, celle de Maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du Roi et celle de conseiller-clerc au Parlement de Paris. François Ier savait récompenser.

En faveur et honorablement renté, Lazare se montra, de plus, bon père; il avait emmené son fils avec lui :

Porté de çà les monts dès *sa* flouette enfance,
Par les soins de *son* père aux lettres bien instruit.

Durant ces premières années, Jean-Antoine fut-il conduit par son père à la Cour des Pins? C'est bien probable, car il a plus tard manifesté pour ce coin de terre un attachement de la nature de ceux qu'inspirent les souvenirs du premier âge.

Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour voir le petit enfant de la Vénitienne et du diplomate s'ébattre, en santé, sur le sein plantureux de la terre angevine, cependant que, dans la grande chambre à cheminée artistique, au milieu de la paix des champs, l'érudit composait, sur les notes rapportées de Rome, ses deux traités *De Re navali* et *De Re vestiariâ*, ou peinait sur ses traductions, en français, vers pour vers, de l'*Electre* de Sophocle et de l'*Hécube* d'Euripide.

En 1541 Lazare fut envoyé de nouveau en ambassade, mais en Allemagne, à la diète de Spire; il laissa aux Pins Jean-Antoine, encore trop jeune pour le suivre, et il emmena, en qualité de page, Pierre de Ronsard, âgé de 17 ans. Dans ses entretiens avec Baïf, Ronsard, encore inconscient de ses facultés, sentit s'éveiller en lui la passion des lettres; et, au retour il dut accompagner aux Pins Lazare, son guide, et y ébaucher avec le jeune Antoine des relations d'adolescent à enfant qui ne tardèrent pas à prendre un caractère plus intime, quand en 1544 Ronsard atteint de surdité, renonça à la carrière militaire et se consacra aux plus sérieuses études, sous la direction du savant Dorat, dans le collège de Coqueret où il retrouva Jean-Antoine de Baïf.

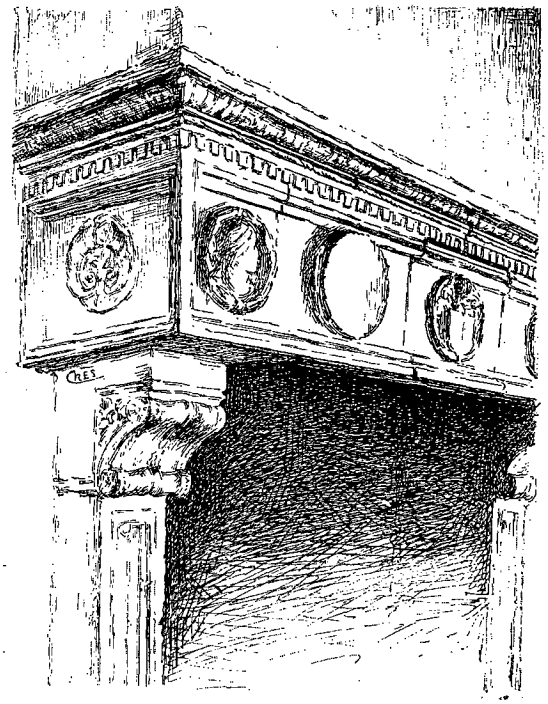
. . . . . « Chez lui premièrement
Notre ferme amitié prit son commencement,
Laquelle dans mon âme à tout jamais et celle
De notre ami Baïf sera perpétuelle (1).

Une heure critique sonna bientôt pour Antoine de Baïf; en 1547 il perdit son père, et quoique celui-ci l'eût fait légitimer, sa tante, Madeleine de Baïf, à l'instigation peut-être de son mari, le seigneur de Malicorne, lui contesta tout droit à l'héritage des Pins, quand, le 8 novembre 1547, il fut procédé à « l'Inventaire des meubles au lieu seigneurial des Pins, après le décès de messire Lazare de Baïf, chevalier etc...», à la requête des exécuteurs testamentaires du défunt (2). On ignore quelle influence lui

(1) Ronsard. — *Élégie à R. Belleau.*
(2) Baron de La Bouillerie, *Notice sur la commune de Verron.*

conserva au moins l'usufruit de son petit fief.

Et il s'en trouva bien ; les revenus le mirent en état de poursuivre ses études, d'acquérir de la renommée, de gagner les faveurs de Charles IX qui le pourvut d'une charge de « Secrétaire



Cheminée du manoir de la Cour des Pins.
(Dessin de M. Ch. Crès).

de la Chambre », et d'entretenir relations à la cour et échange de commerce littéraire avec ses amis de la Pléiade, Ronsard, Joachim du Bellay, Remi Belleau, etc...

Ce n'est pas ici le lieu d'écrire la biographie et la bibliographie d'Antoine de Baïf. Nous n'y relèverons que quelques traits touchant sa vie intime et l'histoire de la Cour des Pins.

Nous savons par Baïf qu'il resta libre de tout lien conjugal ; il nous le dit assez gaiement dans sa supplique en vers adressée, pendant les premiers troubles, aux Prévots et Eschevins de Paris contre ceux qui voulaient, ainsi que le dit Sainte-Beuve, le faire enrôler dans la *Garde nationale* du temps.

Messieurs, Baïf qui n'a ni rente ni office
En votre prévôté, ni pas un bénéfice
En votre diocèse, et qui n'est point lié,
Mais, s'il veut, vagabond ; ni veuf ni marié,
Ni prêtre, seulement clerc à simple tonsure »...

Libre de sa vie, Jean-Antoine avait, de bonne heure, excité l'amicale envie de Du Bellay :

« Qu'heureux tu es, Baïf, heureux et plus qu'heureux,
De ne suivre, abusé, cette aveugle déesse
Qui d'un tour inconstant et nous hausse et nous baisse,
Mais cet aveugle enfant qui nous fait amoureux !
Tu n'éprouves, Baïf, d'un maître rigoureux
Le sévère sourcil, mais la douce rudesse
D'une belle, courtoise et gentille maîtresse
Qui fait languir ton cœur doulcement langoureux ».

Du Bellay était alors, à Rome, au service de son parent le cardinal du Bellay. La *maîtresse* de Baïf était-ce la Muse, ou faut-il lui prêter une réalité plus positive ? Peut-être ; car quelques années s'écoulent, et nous apprenons que Jean-Antoine qui n'était « ni veuf ni marié, ni prêtre », avait un fils, Guillaume, un fils naturel ; cela devenait une tradition de famille. Plaisirs d'amour, un fils à élever, et misères du temps, semblent l'explication complexe des ennuis financiers qui ont éprouvé l'âge mûr de Baïf et dont il se plaint à M. de Lansac, quand il le prie d'agir pour que la pension accordée par la reine, Catherine de Médicis, lui soit payée plus régulièrement ; elle était en retard de quatre années (1).

A sa mort, survenue en 1591, le poète laissa-t-il les Pins à son fils Guillaume ? Rien ne le dit, et la petite lueur historique que l'illustration de Lazare et d'Antoine Baïf avait jetée un instant sur le fief de la Cour des Pins, s'éteignit complètement. Le manoir seigneurial où vécurent, où pensèrent, où écrivirent deux notables lettrés aux noms encore connus, où Ronsard rêva ses premiers vers, délabré aujourd'hui quoique vigoureux encore, abrite deux ménages rustiques fort insoucieux de tels souvenirs.



Manoir de la Cour des Pins.
(Dessin de M. Ch. Crès).

HENRI MÉTIVIER.

(1) Et pensione fac fruar
Quadrima quæ jam currit, annuam mihi
Regina quam jussit dari.

BIEN-ALLER

Penchées sur le ruisseau qui jase sous les arbres, les lavandières devisent gaiment, insouciantes et jolies. Leurs bras nus, hâlés par le soleil, enfoncent dans le courant les linges qui se gonflent. De grands coups de battoir, que l'écho répercute, soulignent leurs gais propos et leurs rires, et c'est un pittoresque spectacle que ces corps souples et sveltes de femmes, qui



BIEN-ALLER. — Peinture de M. Gaudefroy. — Gravé par Tilly.

d'un mouvement rythmique, se balancent au murmure de l'eau.

Et voilà que soudain les lavandières inquiètes prêtent l'oreille : elles ont entendu dans le lointain des jappements dont les violents éclats se rapprochent. C'est une meute qui poursuit, féroce, quelque important gibier. En quelques secondes d'une course éperdue, elle est arrivée jusqu'au ruisseau jaseur, jusqu'aux belles filles qui riaient à l'ombre des halliers. Il n'est plus temps d'abandonner le travail et de se protéger contre cette invasion tapageuse.

Les chiens sont déjà là; ils passent, en un train d'ouragan, cohue sans peur et sans gêne. Qu'importe l'obstacle dressé devant eux! Ils vont, gueule fumante, queue en trompette, bousculant tout sur leur passage. Leurs pattes ont trempé dans la lessive, leurs poils ont des éclaboussures de savon. Rien ne les arrête, pas même les cris de la lavandière que la meute a renversée.

Et tandis que la pauvre fille ouvre de grands yeux pleins d'effroi devant cet ennemi imprévu, sa camarade, les genoux bien campés dans sa boite, la regarde un peu moqueuse avec une envie folle d'éclater de rire.

PHOTO-CANON

(Suite et fin. — Voyez page 116).

L'aspirant lui proposa de faire son portrait: tout d'abord il refusa; finalement il se laissa tenter. Après maints pourparlers, il fut convenu qu'on ferait un groupe des gros bonnets du campement.

Par bonheur on n'avait pas touché aux boites contenant les plaques sensibles. Dès le lendemain, M. Ward braquait son appareil sur une demi-douzaine de moricauds qui s'étaient parés pour la circonstance de toutes sortes de grisgris et amulettes baroques.

Quand ils virent l'opérateur, qui s'était éloigné un peu de l'appareil, lever le bras pour recommander l'immobilité, voilà mes lascars, calmes jusque-là, qui sont pris d'une terreur folle et décampent à toutes jambes...

Ah! c'que nous avons rigolé; ils démarraient, fallait voir. On aurait dit qu'ils avaient le feu quelque part.

Il fallut que moi et les collègues, pour leur prouver qu'il n'y avait aucune sorcellerie là-dedans, vinssions poser devant l'objectif tout ligottés que nous étions.

Une case obscure dont on boucha toutes les fissures permit à M. Ward de préparer sa cuisine. Il travailla consciencieusement, car le lendemain les indigènes jetaient des cris d'admiration au fur et à mesure que l'aspirant retirait les épreuves des chassis, pour les plonger dans le bain fixateur.

***

Cette frousse intempestive m'avait donné une idée; je la communiquai à notre chef qui l'approuva. Dès que j'en trouvai l'occasion, je dis à l'ancien domestique du missionnaire :

« — Moi aussi j'ai un instrument pour faire des portraits, mais ils sont grands... comme ça, et je montrais la longueur de mon bras; je pourrais même faire tous les guerriers d'un seul coup; cela ferait un tableau... comme çà.., et j'étendais les deux bras en croix.

Émerveillé, il fut trouver M. Ward qui lui confirma la chose. La proposition soumise aux chefs, rassurés maintenant, les enthousiasma. On convint pour le lendemain.

Je mis quelques marins au courant; les autres furent avertis de se tenir prêts à tout événement.

A l'heure dite, ainsi que je l'avais demandé, on m'enleva mes ligatures, ainsi que celles des quatre hommes que j'avais réclamés pour me donner un coup de main.

Je me fis conduire à la chaloupe, toujours embossée dans une petite crique. A nous cinq nous eûmes tôt fait de déboulonner la colonne supportant le canon-revolver... car vous avez deviné, c'était là ce que j'appelais mon appareil... En trois voyages, le tout fut rendu à l'endroit choisi, où les noirs commençaient à se rassembler.

Les hommes, au courant maintenant, étaient ravis de mon idée, bien décidés à vendre chèrement leur vie, au cas où mon projet viendrait à rater : nous jouions le tout pour le tout; il n'y avait plus à reculer.

En un tour de main le « Hotschiss » fut fixé à un tronc d'arbre, scié à ras de terre qui servait de billot. La disposition du groupe me prit un peu de temps. Par un juste retour des choses, non sans une grande satisfaction intérieure, je plaçai notre gardien (celui qui donnait de si bons coups de matraque) bien en vue, au premier rang. Nous avions apporté, en guise de clichés, la petite caisse de fer contenant les projectiles. Le cœur me sautait dans la poitrine, et je tremblais bien un peu en enlevant le capot de toile goudronnée qui recouvrait le canon. Je le remplaçai en partie par un morceau de toile à voile, afin que le luisant des canons d'acier n'effrayât pas les indigènes. Tout était prêt.

— Çà y est, les enfants, allons-y gaiement : c'est la mort ou la délivrance...

Dissimulé par la toile, je mis à mon épaule la crosse du *moulin à café* (1).

Je pointai au beau milieu, prenant pour but l'homme au gourdin qui se redressait fièrement... Je saisis la manivelle, pendant que mon brigadier, Derrien, enfournait les projectiles dans l'entonnoir.

— Boum! boum! boum!... Ah! mes amis, quelle marmelade ! Le premier coup râfla toute une rangée de Malgaches. Notre garde chiourme fit une de ces galipettes... Malheur, quel saut!...

La plupart stupéfaits, ahuris, ne comprenant pas encore, restaient là sur place, pétrifiés.

Et boum! boum! boum! je tournais toujours la manivelle, et le moulin crachait... Alors seulement, ceux qui restaient, voyant les autres

(1) On désigne ainsi, à bord des bâtiments, le canon-revolver, à cause de la manivelle qui se meut comme celle d'un moulin à café.

fauchés par douzaines, se rendirent compte enfin. Ce fut une de ces paniques... ils faisaient des bonds de panthère, en hurlant de terreur, tombant, se relevant pour fuir de nouveau...



Dès le lendemain, M. Ward braquait son appareil sur une demi-douzaine de moricauds.

Je leur envoyai encore quelques pruneaux, puis, faute de but, le feu cessa.

— Leste, les enfants, à la case, dis-je alors. Reste-là, toi, Derrien, au canon, rengaine tout çà, paré à enlever.

En un clin d'œil, les chaloupiers, délivrés de leurs amarrages, couraient à la case où nous avions reluqué les avirons. Elle fut dévalisée en un instant. Quatre hommes enlevèrent le canon et son support sur les avirons disposés en civière. Deux autres se chargèrent de la caisse aux projectiles. M. Ward fermant la marche, nous courûmes à la chaloupe. On coupa les amarres, et cinq minutes après, ravi de sentir de nouveau entre mes jambes la barre de mon embarcation, je criais :

— Avant partout! Vive la France!

Et tous répétèrent : « Vive la France! »

Puis, personne ne dit plus mot. On souquait ferme, je vous en reponds; il fallait voir cette ardeur. On nagea ainsi avec douze avirons: quatre se relayant d'heure en heure, pendant toute la journée. Le soir tombait; je m'inquiétais déjà comment nous allions nous installer pour la nuit, quand un coup de feu tiré tout près nous fit sursauter.

— Ho de la chaloupe! articula aussitôt une grosse voix que je reconnus pour celle du maître de timonerie.

— Amis! France! Dubourdieu! hurlai-je radieux.

— Lève rames! commandai-je.

Un coup de barre changea la marche de l'embarcation, qui accosta doucement.

Aussitôt débouche sur la rive une escouade commandée effectivement par le chef timonier.

L'aspirant et moi nous débarquâmes. Tout de suite on tomba dans les bras les uns des autres.

Nous apprimes que l'amiral, las de faire battre le pays par de simples patrouilles, avait envoyé à terre la compagnie de débarquement tout entière, avec ordre à son commandant de ne rentrer qu'avec nous, morts ou vifs. La compagnie était là campée tout près.

Parons au plus pressé, dis-je alors; nos petites provisions sont épuisées, nous mourons de faim.

L'escouade nous distribua provisoirement ce qu'elle avait de vivres, que nous fîmes disparaître en un instant. Déjà on arrivait au-devant de nous. Le lieutenant de vaisseau Louet, commandant la compagnie de débarquement, que l'un des hommes était allé prévenir, arrivait en tête d'une dizaine de seconds-maîtres et quartiers-maîtres.

Nouvelles embrassades, poignées de mains, cela n'en finissait plus : tout le monde nous questionnait à la fois. Je dus raconter tout au



Je pointai au beau milieu.

long notre aventure. J'eus un succès, je n'vous dis qu'ça. Le lendemain matin, tout le monde regagna le croiseur. Je tins à rentrer dans ma chaloupe, à l'arrière de laquelle j'arborai le plus grand des pavillons disponibles. Et ce fut du délire, à bord, quand les longues-vues des timoniers nous eurent signalés.

Quelle rentrée! ce serait par trop long à raconter. Vous dire ce que je fus choyé!.....

Pendant quatre ou cinq jours je mangeai aux différentes tables du bord, en commençant par celle des premiers-maîtres pour continuer par celle des aspirants, puis au carré des officiers.

Je fus aussi mandé chez l'amiral, qui me félicita et m'annonça qu'il allait demander pour moi une récompense au ministre.

J'étais honteux, moi, à la fin, de tant d'éloges et ne cessais de répéter:

— C'est pas plus malin qu'ça; le premier calfat venu en aurait fait tout autant; fallait y penser et se débrouiller, voilà tout.

De là ma médaille d'or, 1re classe, s. v. p., dont je suis fier; elle me rappelle le bon tour joué aux Malgaches et la dernière galipette de notre gardien. Mais c'est pas tout ça, j'crois qu'il est l'heure de faire ramasser les sacs, je vous quitte. Et le quartier-maître s'esquiva pour donner le coup de sifflet voulu, me laissant sous l'impression admirative de la façon modeste et bon enfant avec laquelle il envisageait les choses: tout simplement il appelait ça « se débrouiller ».

Ils sont légion dans la flotte les gaillards de cette trempe, héros ignorés, poussant quelquefois le dévouement et l'amour du drapeau jusqu'au sublime, réalisant sans forfanterie la belle devise inscrite en lettres d'or au fronton d'arrière de leurs navires :

« HONNEUR-PATRIE »

P. LEMONNIER

VIEILLES MAISONS ET MAISONS NEUVES

La salubrité d'une habitation se résume dans un petit nombre de points : il faut avoir dans sa demeure de l'air, de la lumière et de l'eau limpide; il faut des canalisations expédiant promptement au loin les divers résidus que nous y versons; il faut enfin, que les diverses parois de la maison soient, le plus souvent possible, lavées, grattées, peintes ou enduites, pour enlever les poussières malsaines que provoque la vie concentrée dans un espace restreint. Pour arriver à établir ces principes si simples, il a fallu de nombreuses années et l'accord de plusieurs influences. Il a fallu d'abord la voix éloquente des philanthropes, secondés par les médecins et les savants; il a fallu que l'autorité usât avec fermeté de ses pouvoirs; et enfin (ce n'est pas la moindre influence) il a fallu les voyages et les expositions, pour montrer au Français, parfois routinier, ce qui se faisait hors de chez lui.



Vieille maison bourgeoise.

C'est vers 1850 que les philanthropes ont, les premiers, jeté le cri d'alarme.

Ces hommes de bien étaient surtout frappés par la situation misérable des habitations peuplées par la classe ouvrière dans les grandes villes; car si la population aisée possède les moyens de se prémunir contre les influences d'une habitation insalubre, les ménages d'ouvriers se trouvent, eux, sans défense contre le mal qui les mine.

Les hygiénistes prouvent sans peine qu'il vaut mieux se prémunir contre la maladie que de tenter de la guérir, et qu'il existe parallèlement à l'hygiène du vêtement une hygiène de l'habitation.

L'autorité ne manquait certes pas des pouvoirs nécessaires, elle possédait même un véritable arsenal de lois, dont quelques-unes très anciennes, mais que la routine faisait tomber en désuétude.

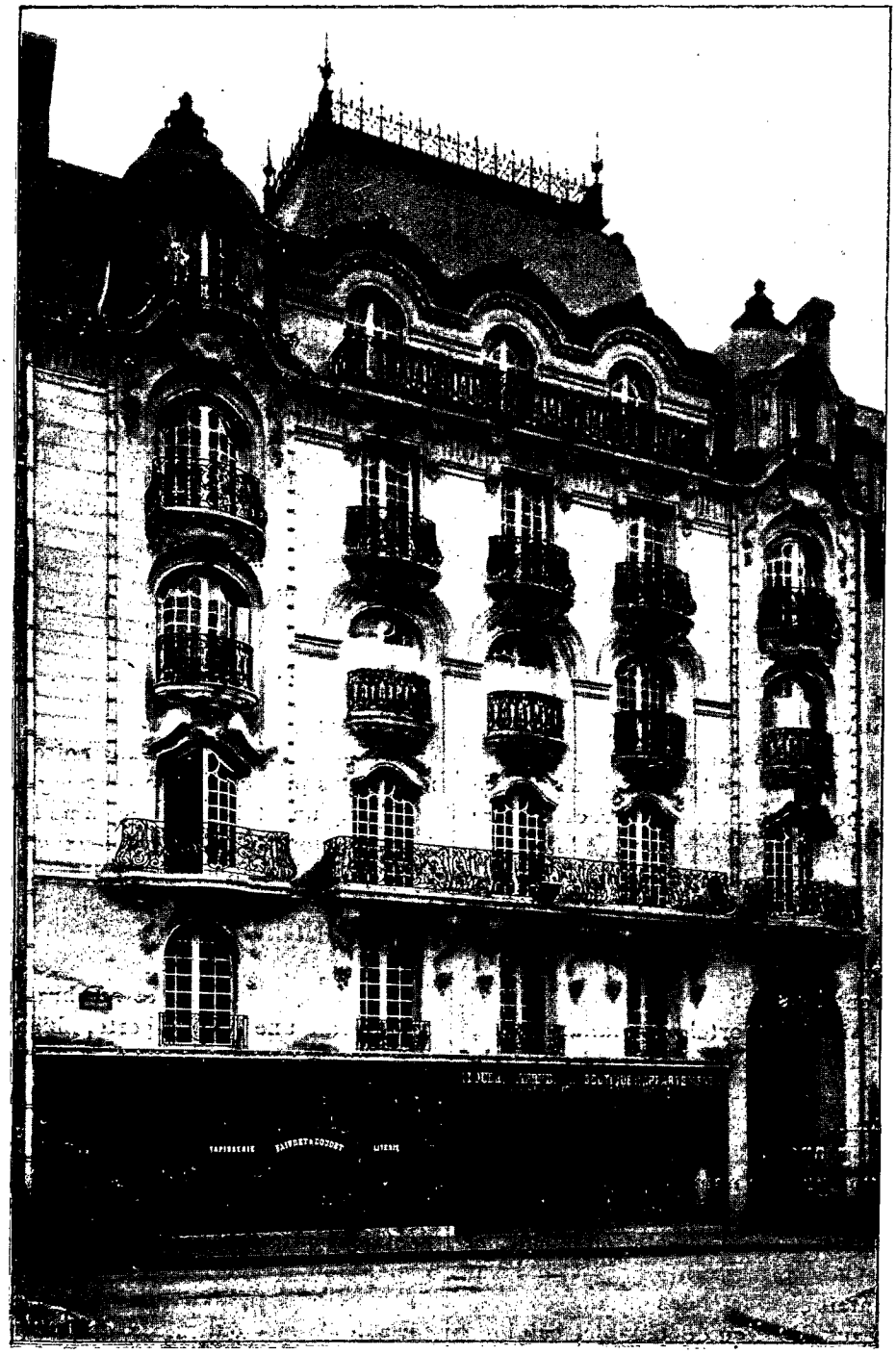
Ce fut alors que, grâce à la vigoureuse impulsion des législateurs du temps, des textes plus précis encore furent promulgués; la plupart visèrent Paris, il est vrai, mais les municipalités des grandes villes ont pu s'en inspirer largement. Car, hélas! nous ne serons contredits par personne, si nous affirmons que les campagnes n'ont presque pas suivi le mouvement.

Dans les grandes villes, où l'agglomération

est bien dangereuse, les pouvoirs publics ne se sont point contentés du rôle de gendarmes, car ils ont, en ce qui les concerne, largement donné l'exemple.

Examinons Paris.

Il faut, disions-nous, de l'air et de la lumière, et on a fait des expropriations très coûteuses, pour avoir des voies régulières et larges; on y a planté des arbres qui sont les meilleurs purificateurs de l'air vicié; ces rues ont été pavées de grès, et aujourd'hui de bois; elles ont été bordées de trottoirs réguliers,



Nouvelle maison, rue de Clichy, Paris.

pour éviter la formation d'une multitude de petits marécages malsains. Il faut de l'eau limpide, et l'on a capté à grands frais des sources, emmagasinées ensuite dans de vastes réservoirs, d'où les conduites souterraines les amènent dans toutes les rues, pour alimenter les fontaines publiques et les habitations particulières. Il faut une rapide évacuation de tous les résidus, des eaux malpropres, et l'on a créé une véritable armée de balayeurs et cantonniers, on a construit des égouts qui forment une seconde ville sous la première.

Étonnons-nous donc après cela, que l'autorité use si fermement des moyens de contrainte dont elle dispose, pour secouer l'inertie ou vaincre la résistance des particuliers!

Ceux-ci d'ailleurs, encouragés par le bon exemple, se mirent de la partie, ils corrigèrent peu à peu ce que leurs demeures avaient de défectueux; et ce fut, sans crainte de voir leurs magasins désertés, que les fabricants s'ingénièrent à trouver de nouveaux produits, employés par les constructeurs dans les bâtiments neufs.

Jusqu'à présent, c'est la population aisée qui a surtout profité des innovations. Il ne pouvait guère en être autrement.

Les gens riches peuvent seuls se permettre des expériences dont la réussite est parfois incomplète.

Ils étudient pratiquement tous les perfectionnements ; et si l'on songe que Paris ne s'est pas fait en un jour, on admettra que la population ouvrière profitera plus tard de tous ces progrès.

Du reste, parmi les nombreuses maisons bourgeoises que renferme Paris, il en est beaucoup qui ont plus de soixante ans d'existence, et où l'on n'a pu corriger que partiellement les erreurs de nos pères; des nécessités professionnelles obligent encore nombre de familles aisées à les habiter; lorsque vient l'heure de profiter de la fortune acquise, on va demeurer dans les quartiers neufs; les vieux appartements étant moins demandés, les loyers baissent et d'autres familles viennent y jouir d'une salubrité, relative sans doute, mais qui sera pour elles en grand progrès sur celle du temps jadis, et cela jusqu'au jour où le propriétaire aura intérêt à démolir lui-même et à reconstruire sa maison.

Revenons donc, par la pensée, faire une visite dans une vieille maison parisienne d'autrefois.

C'était dans une rue de fort médiocre largeur. Nous entrions par une porte cochère où le courant d'air était mortel, et il fallait parfois aller jusque dans la cour, chercher la loge du concierge et le grand escalier. Ici nous étions dans une maison bourgeoise, ayant une cour relativement grande; nos yeux étaient de suite attirés par une grande pompe que l'on manœuvrait péniblement. Songeons que la maison ne possédait pas d'autre alimentation d'eau, et que, chaque matin, un solide enfant de l'Auvergne, montait chez tous les locataires deux énormes seaux de liquide potable, celui de la pompe étant souillé de toutes les infiltrations malsaines. Ici pourtant, la cour est belle, si nous la comparons à celle d'une maison pauvre, où tout était noir, sale et sentait le moisi ; où la cour était un vrai puits et dont la loge de concierge, sans air ni lumière, gardait toute la journée son quinquet allumé. Noir encore était l'escalier, vrai casse-cou, où bien des odeurs fétides nous prenaient au nez et à la gorge.

Ici au contraire, nous arrivions dans une bonne maison bourgeoise, et nous pouvions entrer sans crainte de tomber.

Et pourtant, une mauvaise odeur nous saisissait encore au passage; c'était une écurie dont le ruisseau se déversait dans la cour, pour aller ensuite gagner la rue dans des gargouilles imparfaitement couvertes de plaques de tôle.

Nous entrions, nous montions l'escalier tournant, souvent fort raide, et nous arrivions essoufflés à un quatrième étage, qui nous paraissait extrêmement bas. Nous entrions dans une antichambre obscure pour nous diriger presque à tâtons vers la porte du salon. En attendant l'arrivée de la maîtresse de maison, nous examinions la pièce : c'était un salon avec des lambris gris et or surchargés d'une profusion de petites sculptures en carton-pâte, entièrement enfumées par les lampes dont les gaz noircissaient le plafond placé trop bas.

Nous sentions une vague odeur de fumée; on avait en effet disposé des bûches dans la large cheminée, mais les bûches fumaient et ne flambaient pas.

La maîtresse de maison nous montrait cet appartement, dont elle était assez fière, car les pièces principales étaient ornées avec une certaine recherche. Mais les chambres secondaires laissaient fort à désirer : l'une d'elles était sans cheminée et éclairée sur une sombre courette. La cuisine, toute noire de fumée, n'était pas plus claire ; le carrelage lui-même, avait pris une teinte sale, comme le médiocre fourneau tout revêtu de vieux carreaux de faïence bleue et blanche; l'évier sentait mauvais, mal fermé par un bouchon de cuivre, et (horrible détail), la cuvette d'eaux ménagères faisait en ce genre bien pis encore que l'évier. Enfin, dans le tortueux et sombre couloir, on entr'ouvait une petite porte, bien vite fermée; heureusement, nous n'avions rien vu, ce petit cabinet dont le nom se devine, n'avait nulle fenêtre pour l'éclairer.

Voilà bien le souvenir que nous laisse cette vieille maison. Nous n'avons nullement noirci le tableau, car si ces vieux appartements présentaient entre eux quelques dissemblances, ils étaient toujours fort peu habitables. Ainsi, parfois, la cuisine était claire, mais placée en face de la porte d'entrée, de l'autre côté du palier; aussi le dîner arrivait-il froid, et l'escalier était-il aux heures de repas, parfumé des relents de toutes les cuisines.

Aujourd'hui, la même dame s'est installée dans une maison neuve, d'un tout autre aspect, mais surtout d'un confortable dont l'assainissement est la principale raison d'être. Cette *maison-type*, que nous allons visiter, nous dédommagera des mauvaises impressions d'autre fois.

Ce bel immeuble est le fruit d'une bonne collaboration; c'est l'œuvre d'un architecte habile et d'un propriétaire ami du progrès. Car, en dehors de certains détails de construction, les prescriptions de l'administration ne visent en somme qu'un très petit nombre de points : on réglemente la hauteur de la maison selon la largueur de la rue, on exige de grandes cours, et on ordonne des hauteurs suffisantes à chaque étage; on veut que toutes les pièces, d'un cube minimum, soient éclairées sur cour ou sur rue, munies de cheminées, et enfin que les cuisines ou les buen-retiros soient au moins situés sur de bonnes courettes.

Eh bien ! non-seulement notre propriétaire a suivi toutes ces prescriptions, mais il a voulu faire mieux encore que ne l'ordonnait le règlement.

Ne pouvant monter plus haut que le maximum, il a préféré faire un étage de moins, pour donner plus de hauteur à ses appartements; et 3m50 à 4 mètres lui ont paru de bonnes moyennes. La Ville exigeait une cour de 60 mètres de superficie, et il lui a donné 200 mètres, il a trouvé moyen d'y planter quelques arbres verts ; ses cuisines ont été établies sur la grande cour, car il eût été trop mesquin de les éclairer sur une courette.

Puis ce propriétaire a profité de toutes les inventions nouvelles. C'est bien là l'influence du progrès, influence prédominante plus forte que les préjugés et plus puissante encore que les lois.

Nous entrons par une porte cochère pavée de bois; la loge du concierge est un salon accompagné d'une ou deux petites chambres, et d'une vraie cuisine d'où les odeurs ne nous parviennent point. Le vestibule du grand escalier est garni de plantes vertes; en hiver, nous sommes agréablement impressionnés par une bonne atmosphère de serre chaude, c'est le calorifère qui chauffe les pièces communes et même les appartements, et que l'on n'aurait garde d'oublier aujourd'hui. L'escalier est muni d'un ascenseur, d'une manœuvre facile et qui peut nous monter doucement jusqu'à l'étage voulu.

Une fois dans l'appartement, nous remarquons sur les murs des chambres, des papiers peints aux tons frais, renouvelés à chaque changement de locataire, en même temps que refaite est la peinture du plafond, rafraichie celle des murs. Les papiers peints, par suite du perfectionnement des machines sont, en effet, depuis quelques années, vendus à des prix modérés.

On les change souvent, l'industrie y gagne et l'hygiène aussi.

Dans ces pièces, tout est clair lorsque le jour luit, et, tout à l'heure, à la tombée de la nuit, on n'aura que de petits boutons d'ivoire à pousser pour voir étinceler de ravissantes petites lampes électriques. Le gaz a été délaissé, car il sentait mauvais, il surchauffait les pièces et enfumait murs et plafonds.

L'électricité a été installée dans toute la maison par un bon spécialiste; la nouvelle lumière est une reine exigeante qui n'aime pas la médiocrité; mal installée, elle serait presque aussi dangereuse que le gaz.

Malgré le calorifère allumé, on peut donner plus de chaleur encore; il y a des cheminées, et celles-là ne fumeront pas, car le fumiste qui les a établies sait que maintenant, il faut à chaque cheminée une prise d'air au dehors.

Les tuyaux de fumée, grâce aux règlements, ne sont plus ces gros coffres de plâtre, qui laissaient sur les murs des maisons en démolition des traînées sinistres, et dans lesquels un usage barbare avait fait grimper de pauvres petits ramoneurs. Ce sont aujourd'hui de mignons tuyaux en briques ou poteries sans fissures ni communications.

Les cabinets de toilette sont absolument clairs, et le constructeur y a posé des toilettes qui se vident intérieurement et au-dessus desquelles sont les robinets à eau chaude et eau froide. Voici encore une nouvelle amélioration, la salle de bains: on n'est donc plus obligé maintenant de faire une longue course et l'on ne risque plus de gagner du froid en sortant de l'établissement public. La salle de bains est une merveille: elle est revêtue partout de carreaux céramiques et par terre d'une claie en bois; les tuyaux d'eau, partout apparents, peuvent être continuellement visités, nous n'avons pas à craindre les inondations.

La cuisine est resplendissante de lumière, dallée d'un carrelage imperméable; en bonne place, un bon fourneau où l'on emploie indistinctement les charbons de terre et de bois et le gaz. A côté, un évier en marbre avec l'eau de source arrivant par des robinets nickelés, munis en plus de filtres (précaution un peu superflue).

Les eaux que nous rendons salies s'écoulent dans des tuyaux de plomb, portant plusieurs inflexions, dites syphons en S, dans lesquels l'eau s'accumule et empêche les mauvaises odeurs de remonter. Dans l'office, indépendant de la cuisine, est le timbre en étain pour le rinçage des verres. Les diverses épluchures ne sont plus descendues dans les petites boites de tôle, mais à chaque étage jetées dans la goulotte, sorte de grande cheminée en oubliette, montant de fond jusqu'en haut de la maison, et dont l'avalanche se déverse dans un vaste récipient vidé chaque matin.

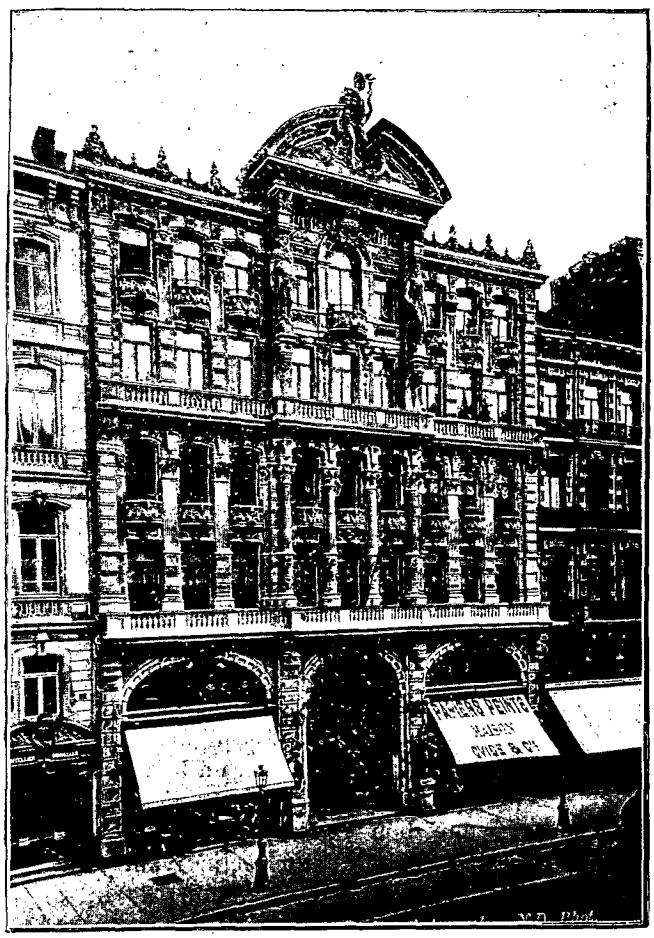
Point de mauvaises odeurs nulle part, les écuries ont été soigneusement éloignées dans une cour dérobée, et toutes les eaux ménagères et pluviales, coulent dans de gros tuyaux souterrains.

Il nous faut parler encore du *buen-retiro* (cette harmonieuse consonnance espagnole nous sauve du reproche de vulgarité et nous permet de traiter tout notre sujet). Ici encore tout est propre, plus de recoins poussiéreux ; un appareil de grès est muni d'une chasse d'eau, sorte d'avalanche précipitant à l'égout tout ce qu'elle trouve sur son passage.

Sur ce dernier point, malheureusement, les propriétaires et même le public formulent quelques protestations. D'abord l'eau ne monte pas d'une façon continue aux étages supérieurs dans les quartiers élevés de Paris. De plus, dit-on, la maison est assainie, mais on empoisonne les égouts et même les jolies rives de la Seine. Peut-être a-t-on été un peu vite en besogne ; nous devons espérer que tout s'améliorera par des canalisations spéciales, car nous sommes encore dans ce moment critique où ce qui était n'est plus, et où ce qui doit être n'a pas encore paru.

La perfection est-elle atteinte dans ce bel appartement ? Pas complètement encore. Ainsi les pièces sont hautes, mais point encore suffisantes pour les grandes réceptions. Que n'a-t-on imaginé, dans l'épaisseur des planchers, des rosaces et conduites de ventilation que l'on pourrait régler à volonté ?

Autre critique plus grave ! Si les cuisines se sont assainies, que dire en revanche des chambres exiguës mises à la disposition des serviteurs, et où règne en été la plus suffocante chaleur sous le zinc des toits ! Au point de vue moral, quoi de plus affligeant que cet entassement et ces promiscuités favorables aux complots domestiques, pour ne pas dire plus ? La solution serait pourtant simple dans les vastes maisons. Que ne profite-t-on des ascenseurs, pour faire tout en haut des appartements logeables sous les nouvelles terrasses en ciment volcanique ?



Maison primée de Bruxelles.

Quant aux domestiques (et la chose s'est déjà faite) ils pourraient avoir, à l'étage de leurs maitres, quelques chambres séparées de l'appartement par l'escalier de service. De cette façon, sans nullement nous gêner, le sort de nos serviteurs serait amélioré.

A part ces petits points noirs, félicitons-nous d'avoir déjà vu de si grandes améliorations.

A côté de la maison de grand luxe que nous venons de dépeindre, il y a des maisons bourgeoises qui, malgré leur prix de revient modéré, se rapprochent dans leurs grandes lignes de la maison-type.

Mais, comme nous le disions, les logements ouvriers laissent généralement beaucoup encore à désirer. Les philanthropes ne restent pas inactifs, et ils trouvent déjà parfois le moyen de faire profiter l'ouvrier de tous les progrès. Nombre de sociétés se forment dans ce but, et elles feront mieux encore. Espérons aussi que l'administration municipale voudra bien vendre à prix réduits, l'eau de source et l'eau de rivière (sous bonne pression) aux maisons ouvrières, qu'il serait, sans cela, impossible de faire, surtout après la nouvelle loi dite « Loi du Tout-à-l'Egout ». Dans les grandes villes on commence à construire comme à Paris.

Espérons que le progrès s'étendra aux campagnes où le paysan est toujours rebelle aux lois les plus élémentaires de l'hygiène. Ce sera long sans doute, mais depuis quarante ans n'avons-nous pas vu des transformations bien autrement grandes ?

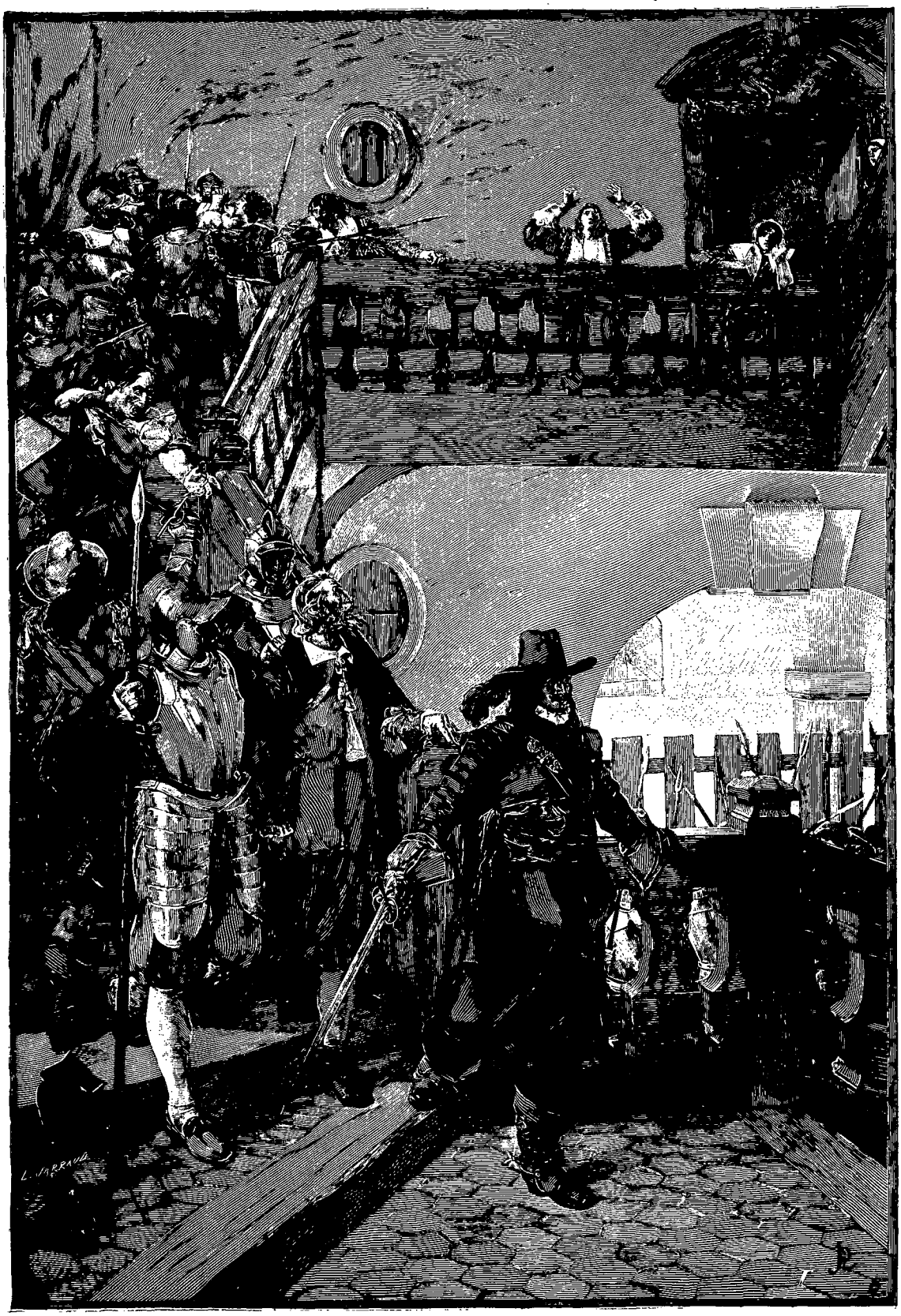
Travaillons donc pour améliorer sans cesse ; car la foi dans le progrès est un dogme de patriotisme et d'humanité.

ALBERT BRUNEL.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

L'ARRESTATION DU CONSEILLER BROUSSEL



ARRESTATION DU CONSEILLER BROUSSEL. — Salon de la Société des Artistes français de 1898.
Peinture de M. J.-P. Laurens. — Gravé par Jarraud.

L'œuvre que M. Jean-Paul Laurens expose, cette année, au Salon de la Société des Artistes français, complète la série des grandes scènes historiques qui lui ont été commandées pour l'Hôtel-de-Ville de Paris et dont le *Magasin Pittoresque* a déjà donné la nomenclature. Elles décorent le salon situé à l'angle du quai et de la place Lobau.

Avec Louis-le-Gros, l'artiste a montré la population parisienne misérable et famélique, accueillant avec plus de stupeur que de joie, ses premières franchises. A côté, Étienne Marcel sauve la vie du Dauphin qu'il a coiffé de son chaperon rouge et bleu, aux couleurs de la ville. Dans un cadre voisin, Jean Desmarais expie sur l'échafaud la sédition des Maillotins qu'il s'était efforcé d'apaiser. Vis-à-vis, Louis XVI, auquel Bailly offre la cocarde tricolore, pénètre dans l'Hôtel-de-Ville sous la voûte d'acier des épées que les échevins croisent sur sa tête ; enfin, comme pendant au nouveau tableau, Anne Dubourg, adressant à Henri II ses violentes remontrances.

L'arrestation de Broussel, que nous donnons aujourd'hui, est une scène originale, d'une belle allure et hardiment composée. Elle se déroule le long de l'escalier familial, aux lourds balustres de chêne, que le vieux parlementaire habitait, rue Cocatrix. La lumière crue d'un soleil d'été jaillit de la grande baie cintrée qui s'ouvre sur la cour éclairant toute la partie basse du tableau, et colorant d'une teinte chaude et rosée les murs ornés de briques des façades intérieures. Au premier plan, s'avance, dans son noir costume, un officier de police l'épée nue. Broussel le suit, assez calme quoiqu'un peu effaré. Le bonhomme n'aspirait pas à cet excès d'honneur et sa bourgeoise nature se prêtait mal au rôle du martyr. Des soldats, aux lourdes cuirasses, l'entourent et le poussent tandis qu'un officier, ceint d'une écharpe verte — Comminges sans doute — aidé de quelques gardes, maîtrise un serviteur zélé qui s'efforce de délivrer son maître. Dans le haut du tableau, au dernier plan, la femme et les filles de Broussel, son fils Louvières qu'on entoure, enfin la vieille domestique, dont les cris vont ameuter le voisinage. Tout ce monde s'agite et se meut dans une tonalité claire où seule, la silhouette de l'officier de police se détache en vigueur.

L'artiste a retracé l'épisode simplement, se souciant peu, sans doute, d'en trop mouvementer l'action et de vouloir ainsi pousser au mélodrame. La part faite à l'émotion semble volontairement effacée, reléguée à un plan lointain. Il n'a même pas voulu compliquer sa composition du chatoiement des étoffes et du luxe des costumes de cette époque empanachée. La scène se trouve ainsi simplifiée, non sans grandeur, comme la vivante antithèse du devoir accompli et de la force brutale.

Historiquement, l'arrestation du conseiller Broussel, par ordre de la reine-mère, ou plutôt du cardinal Mazarin, vrai maître de la France, fut un des événements les plus graves de cette époque troublée. Elle amena, dans Paris, une nouvelle journée des barricades. Pierre Broussel, que ses contemporains appellaient aussi Bruxelles, Brusselles et Bruselles, était déjà, en 1637, conseiller-clerc au Parlement de Paris. D'un esprit libéral et têtu, il fit, dès la régence d'Anne d'Autriche, dans toutes les discussions relatives aux impôts, une vive opposition qui le rendit bientôt populaire. Il obtint même, à force de persistance, la suppression de quelques intendances qui avaient été maintenues.

Il était alors plus que septuagénaire, mais l'âge n'avait pas altéré son énergie, et il mit le comble à l'irritation de la Cour en insistant, avec quelques collègues, pour que le Parlement continuât d'examiner les réclamations formulées en faveur de la liberté individuelle. C'est alors que, profitant d'un *Te Deum* célébré à Notre-Dame, en l'honneur de la victoire de Lens, Comminges, lieutenant des Gardes-du-Corps, fut chargé de s'emparer de Broussel.

L'arrestation fut très mouvementée. Au milieu des imprécations menaçantes de la foule, Comminges n'eut que le temps de faire monter son prisonnier dans un carrosse qui se brisa en route. Le sien fut mis en pièces par la multitude, et ce n'est qu'avec une peine extrême que l'on gagna Saint-Germain, tandis que Paris se couvrait de barricades et que le cardinal de Retz négociait vainement la liberté de Broussel. Enfin, après une nouvelle démarche du Parlement, la régente furieuse, mais impuissante, dut céder à la force. Toutefois, le peuple ne consentit à poser les armes que lorsque Broussel rentra dans Paris, le 28 août.

L'année suivante, à la demande du Parlement, Broussel devint gouverneur de la Bastille, dont le peuple s'était emparé. Enfin, en 1652, l'Assemblée générale de la Ville, convoquée par le duc d'Orléans, le nomma Prévôt des marchands. Ce fut là, croyons-nous, la dernière manifestation connue de sa vie politique.

Quand le calme succéda aux troubles de la Fronde, il tomba dans l'oubli et mourut obscurément.

Quelques historiens ont jugé le « bonhomme Broussel avec une sévérité qui nous surprend moins chez M. de Saint-Aulaire que de la part d'Henri Martin ». Ce dernier dit de lui : « Ce vieillard, qui avait toujours montré plus de passion que d'intelligence, n'était plus qu'un instrument aux mains des factieux ». Ce jugement paraît dur. Il est vrai que M^me^ de Motteville émet une appréciation fort différente et qui, malgré sa forme un peu dédaigneuse —

le dédain d'une grande dame pour un robin — est plutôt à la louange de Broussel : « Ce petit homme, écrit-elle, n'avait rien de recommandable que d'être entêté du bien public et de la haine des impôts ».

Voilà certes un entêtement peu banal! Il donne au personnage un côté de grandeur et de générosité qui ne permet plus de voir simplement en lui un vieillard têtu, brouillon et d'esprit borné. Broussel méritait donc de figurer dans cette galerie historique, où M. Jean-Paul Laurens, avec son habituel talent, fait défiler les amis du peuple et les défenseurs des franchises municipales.

Au surplus, il semble assez piquant — et du moins tout à fait d'actualité — au moment précis où le Conseil municipal s'occupe si activement de supprimer l'octroi de Paris, de voir placer officiellement dans un des salons de l'Hôtel-de-Ville, la modeste figure de ce grand et tenace ennemi des impôts.

R. Brown.

L'HOTEL DE SENS

Ce n'est pas la première fois qu'il nous arrive de parler ici de l'Hôtel de Sens. Dans un article antérieur consacré aux « Études d'architecture en France », le *Magasin Pittoresque* (1) l'avait déjà signalé à l'intérêt de ses lecteurs ; un dessin, inséré dans le texte, représentait la façade primitive reconstituée d'après une estampe conservée à la Bibliothèque nationale.

Son existence est ignorée d'un grand nombre de Parisiens ; beaucoup ne connaissent pas la rue de l'Hôtel-de-Ville, si noire, tortueuse, annihilée par le voisinage des quais. Il faut presque une nécessité ou le caprice fureteur d'un artiste pour s'y engager et la suivre dans ses détours. Les maisons, que l'exiguïté de la chaussée fait paraître prodigieusement hautes, y ont des entrées mystérieuses de bouges ; les ruisseaux sont bourbeux et stagnants, et quand, par les voies transversales, on aperçoit la Seine et la silhouette de l'Ile-Saint-Louis, on a des velléités d'évasion. Mais voici qu'au dernier coude se dresse une tourelle accotée à un mur en pignon, dont les lignes caractéristiques évoquent le moyen âge ; vite les masures adjacentes sont oubliées ; la construction s'ennoblit, une voussure ogivale se dessine un peu plus loin ; la curiosité fait place à la surprise lorsqu'au tournant de la rue on découvre la façade de l'Hôtel de Sens.

L'œil est charmé d'emblée par cette architecture aux lignes harmonieuses et souples. Leur caractère imprévu saisit tout d'abord : nulle symétrie dans l'ordonnance des massis et des ouvertures ; ici une fenêtre, là le tympan d'une porte, plus bas une autre fenêtre.

... Mais ces inégalités se pondèrent avec une rare justesse, et, comme devant une belle esquisse de peintre, le sentiment de l'artiste se délecte en des taches bien équilibrées, de même le goût de l'architecte se trouve admirablement impressionné par cette virtuosité de caprice où les proportions concourent à une harmonie aussi achevée.

La conservation du monument est un titre de plus à l'intérêt qu'il suscite ; elle est encore très satisfaisante à l'extérieur, et, quand on aura rendu à la porte principale les armoiries des archevêques de Sens que l'enseigne d'une verrerie remplace aujourd'hui, réparé quelques détails d'ornements, rétabli quelques feuillages à la base des tourelles, restitué aux pinacles leurs couronnements, l'Hôtel aura recouvré sa physionomie d'autrefois. A l'intérieur, la scène change. L'intéressante voussure du porche s'aperçoit encore. Malheureusement il est difficile de retrouver l'ancienne cour et les bâtiments latéraux, au milieu de l'encombrement des caisses, des ballots, à travers les constructions légères d'une immense vérandah. Une cheminée d'usine remplace la petite chapelle en saillie qui faisait face à l'entrée. Non loin de là, à grand' peine, le donjon se devine à sa porte surmontée d'une ogive décapitée, blanchie à la chaux. La naissance de l'escalier en spirale est assez curieuse : par là ont passé bien des hommes aux noms retentissants. Mais ces marches n'ont pas été meurtries par les sandales des prélats, par les mules emperlées des princesses... Certes l'industrie est une grande et saine chose, nous n'en disconvenons pas ; seulement, pour peu qu'on ait le culte de l'art et de l'histoire, on s'agace vite de cet envahissement commercial, l'œil s'énerve d'être constamment intercepté par un hall vitré ; on voudrait pouvoir mesurer la hauteur de la tour, embrasser l'ensemble intérieur du monument. Il y a dans une salle du rez-de-chaussée une gigantesque cheminée restaurée par la munificence du propriétaire ; on la soupçonne derrière un amoncellement de bocaux de toutes formes et de toutes couleurs.

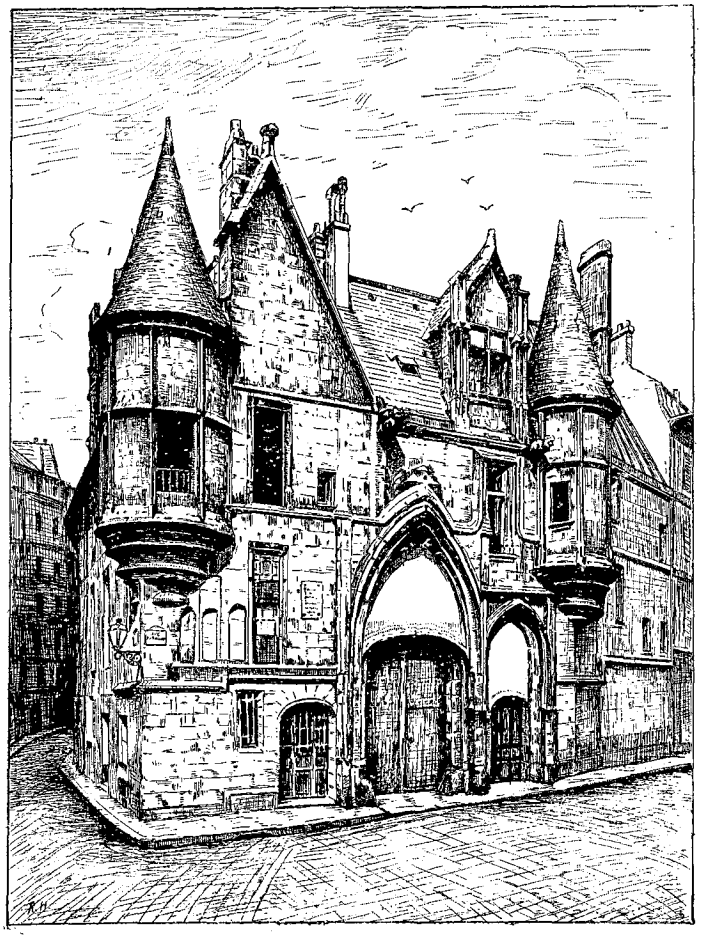
Il faut monter au premier étage pour voir enfin le donjon et les mansardes profiler sur le ciel leurs silhouettes ouvragées ; une vieille estampe, conservée à la Bibliothèque nationale, donne une juste idée de l'ancienne ordonnance des bâtiments. Sur ce dessin, l'Hôtel de Sens apparaît comme un spécimen remarquable du style ogival appliqué aux constructions civiles. La date de son élévation (1507) concorde avec la fin du moyen âge ; il en est l'une des dernières œuvres ; immédiatement après, la Renaissance commence.

(1) *Magasin Pittoresque*, septembre 1840.

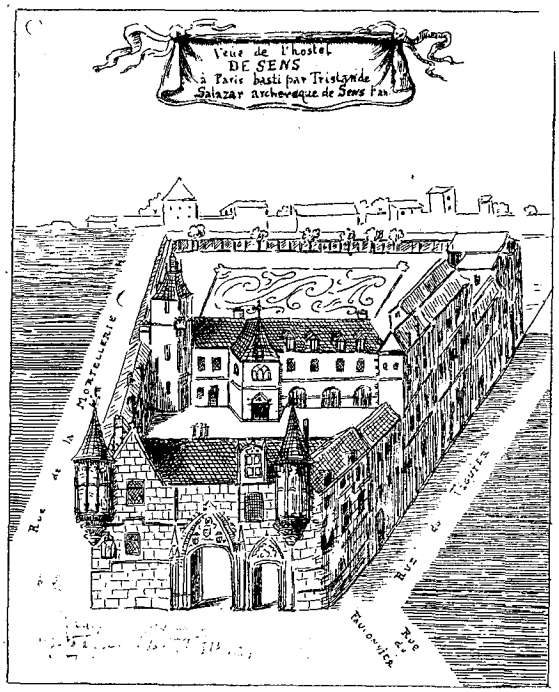
De son histoire on ferait un volume. Elle est féconde en grands noms et anecdotes. La mitre, l'épée, l'échelle de soie y ont joué leur rôle tour à tour et pendant près de deux siècles.

C'est une splendeur ininterrompue de pompe sacerdotale, de fêtes quasi-royales jusqu'aux bals et festins de la reine Margot.

Les archevêques de Sens, métropolitains des évêques de Paris, occupèrent longtemps le premier rang du clergé en France; ils étaient les hôtes assidus de la capitale. Ils se contentèrent d'abord de domaines sans attributions spéciales. Peu à peu ils se fortifièrent, leur fortune grandit avec leur crédit et, lorsque, vers 1500, Tristan de Salazar fit sortir de terre l'édifice actuel, leur puissance était incontestée.

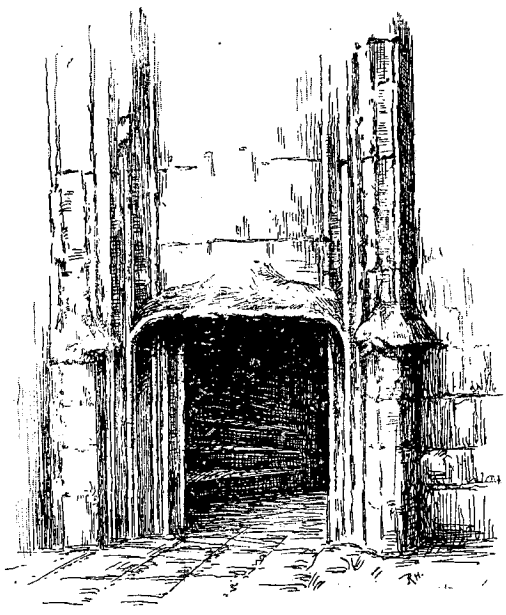


HÔTEL DE SENS. — Façade principale.



HÔTEL DE SENS (1507)
Fac-similé d'une estampe conservée à la Bibliothèque nationale.

La somptuosité de son apparence montre d'ailleurs suffisamment quels en étaient les seigneurs. Le caractère de l'Hôtel de Sens est, pour ainsi dire, mixte, et l'on peut facilement trouver à cet archevêché des allures de citadelle. En regardant au-dessus de la porte charretière, on voit, cachée dans le renflement de l'ogive, une meurtrière destinée sans aucun doute à tenir en respect les visites importunes; à mi-hauteur du donjon, on reconnaît une échauguette surmontée de créneaux : de ce poste d'observation, l'œil exercé d'un veilleur pouvait sans peine scruter les alentours et prévenir le danger des surprises. Les tourelles sur les rues ont certaines ouvertures fort exigües pour un visage, mais qu'une arquebuse remplirait à son aise. Tout cela a été déguisé par l'artiste avec les artifices d'une architecture charmante; on y sent une prudence, un souci de précautions bien en rapport avec les éventualités que pouvait présenter une époque

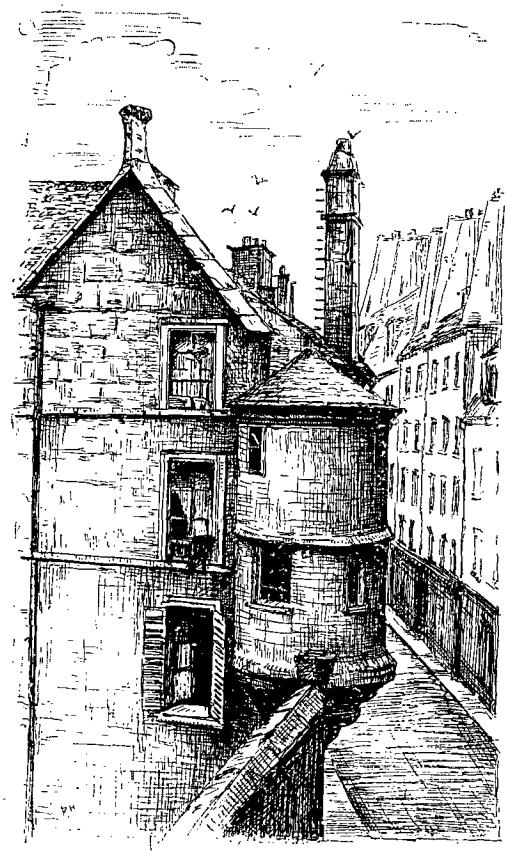


HÔTEL DE SENS. — Porte du donjon.

aussi mouvementée que le règne des derniers Valois.

Tristan de Salazar et ses successeurs eurent souvent maille à partir avec plus d'une force armée; leurs rapports avec la royauté, qu'ils prissent parti pour ou contre elle, ne se tinrent pas toujours dans les limites courtoises d'un baise-main et d'une oraison, un heaume de chevalier couronne fièrement le cœur de leur blason, le chapeau pourpré aux entrelacs soyeux ne vient qu'après, et les occasions ne sont pas rares où l'améthyste de leur anneau se raya aux ciselures du pommeau de leur épée.

Avec Étienne Foucher, du Prat, Louis de

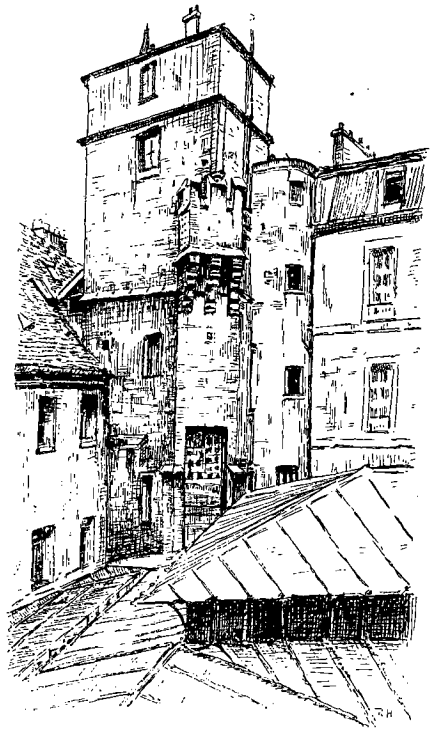


HÔTEL DE SENS.
Derrière de l'hôtel rue de l'Hôtel-de-Ville.

Bourbon-Vendôme, Louis de Guise et le garde des sceaux Bertrandi, successeurs de Tristan de Salazar, l'Hôtel atteignit à un degré d'éclat qui marqua son apogée.

Avec Pellevé, il fournit plusieurs fois un asile sûr à la Sainte Ligue, jusqu'au jour où Henri IV entrant dans Paris, le cardinal mourut de saisissement.

Quelques années se passent. L'archevêque Regnaud de Beaune, vient reprendre la résidence favorite de ses prédécesseurs. — Nous sommes en 1605. — Marguerite de Valois qu'un exil de vingt ans retenait captive au château d'Usson, forteresse bâtie par Louis XI, au fond de l'Auvergne, obtient la permission de rentrer à Paris. La physionomie de la capitale a bien changé depuis son départ; Henri IV est remarié. Elle-même n'est plus cette radieuse figure de jeunesse et de beauté, la perle de la cou-



HÔTEL DE SENS. — Le donjon.

ronne de France chantée par les poètes. Les ambassadeurs polonais dont elle a tant char-



HÔTEL DE SENS.
Rue de l'Hôtel de Ville (1867).

mé les yeux et les oreilles, seraient fort étonnés devant cette énorme femme au visage

couperosé, couvert de fard et dont le corps boursoufflé ne rappelle en rien celui des déesses. Elle a 53 ans ; mais son cœur est toujours jeune. Un essaim de pages lui fait cortège ; elle raffole de bals, de mascarades, et le fameux vertugadin, reliquaire singulier du cœur embaumé de ses amants repose toujours sur sa vaste personne.

L'hospitalité de Regnaud de Beaune s'ouvre toute grande à la reine de Navarre et l'hôtel devient, pendant un an, un séjour de plaisirs et de galanterie.

C'est le dernier reflet de cette cour des Valois, dont Marguerite est restée la personnification la plus séduisante. Chez elle, les manières, les discours, les costumes, tout est plus raffiné qu'au Louvre, où l'entourage du nouveau prince est encore un peu fruste. Elle joue au Mécène, recevant poètes, écrivains, artistes, qu'elle a toujours protégés. Celui qui sera saint Vincent de Paul est son secrétaire.

Elle aime — naturellement — et l'élu est un jeune homme, Saint-Julien de Date, simple laquais dont elle a fait un seigneur. Les enchantements se succèdent au palais de Sens. Les devises et les emblèmes du nouvel aimé couvrent les tapisseries et les voussures.

Un jour en revenant du couvent des Célestins, Date est tué en carrosse, dans les bras de son amie, d'un coup de pistolet. Le meurtrier est un envieux, Louis de Vermont. Marguerite est inconsolable et jure de rester sans boire ni manger tant que justice ne sera pas faite. Henri IV ne la laisse pas longtemps à jeun ; le lendemain, Vermont est décapité sous les fenêtres de l'hôtel que la reine quitte pour n'y plus revenir.

Après Regnaud de Beaune, sous Davy du Perron et son frère Jean Davy du Perron, la demeure des archevêques de Sens reprend son caractère paisible et sacerdotal.

En 1622, l'archevêché de Paris est créé ; nous assistons alors à un antagonisme qui ne dure pas moins de 40 ans, jusqu'au moment où l'autorité omnipotente de Louis XIV vient imposer silence... Et la décadence de l'hôtel commence.

Il devient le refuge de gens d'église assez obcurs. Il est loué à des parlementaires. Ses appartements sont délaissés peu à peu ; les décorations somptueuses se dégradent, les meubles se dispersent...

La Révolution arrive : il est vendu comme bien national.

Dès lors l'industrie s'en empare et l'occupe sans interruption jusqu'à nos jours.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de cette demeure. Elle est, comme on le voit, riche en souvenirs.

ROBERT HÉNARD.

Oiseaux de France

CHARDONNERETS

Dans mon jardin hospitalier,
Un couple a fait son nid de mousse,
De crin souple et de plume douce,
A la cime d'un vieux poirier.

Mille petites roses blanches
Parfument ce berceau discret ;
C'est un nid de chardonneret
Qu'avril balance dans les branches.

La mère y pond cinq jolis œufs,
Perles d'azur que l'air caresse,
Trésor de joie et de tendresse
Que le soleil bénit des cieux.

L'oiseau vaillant au cœur fidèle
Les couve en paix plus de vingt jours;
Le père chante ses amours
Sur un lilas, tout auprès d'elle.

Sous le feuillage, clair tamis,
Dans les rayons d'or il sautille
Avec sa chape à bord jonquille
Et son bec droit ceint de rubis.

Parfois, dans la blonde campagne,
Là-bas, il s'envole d'un trait
Vers le taillis ou le guéret,
Pour nourrir sa chère compagne.

De retour, le doux pélerin
A la couveuse bien tranquille
Apporte, de son geste agile,
Toute sa chasse, ver ou grain.

Pour consoler la solitaire,
Il la becquette en pépiant;
Ses yeux de jais, miroir brillant,
Disent le plus touchant mystère.

Alors, comme un aimable abbé,
A droite, à gauche, en assurance,
Il lui fait mainte révérence
En dandinant son dos bombé.

Puis il visite la tonnelle
Où, tout rêveur, j'écris ces vers;
Il se suspend aux rameaux verts
En fixant sur moi sa prunelle,

Après s'être distrait un brin
Par cet instant de gymnastique,
Vite il retourne à sa musique
Et module un nouveau refrain.

Dans une extase de douceur,
A sa mie encore il répète
Sa plus joyeuse chansonnette
En lui donnant son petit cœur.

FRÉDÉRIC BATAILLE

QU'EST DEVENUE L'EXPÉDITION ANDRÉE?

Le 15 juillet dernier, vers deux heures du matin, un oiseau vint se percher sur les cordages d'une baleinière qui naviguait dans les eaux du Spitzberg. Le matelot qui était de ser-

vice sur le pont alla aussitôt réveiller le capitaine afin de l'informer de cet incident. Furieux d'avoir été arraché aux douceurs du sommeil pour un motif de si peu d'importance, le commandant du bord rudoya son subordonné et lui adressa une courte mais énergique réprimande pour avoir inutilement troublé son repos. Pourtant après quelques minutes de réflexion, l'instinct de la curiosité l'emporta dans le cœur du marin sur le désir de réparer ses forces ; il prit son fusil, monta sur le pont et fit feu sur l'oiseau qui tomba dans la mer. Ensuite il donna l'ordre à un homme de l'équipage de monter en canot et de se mettre à la recherche du gibier qu'il venait d'abattre ; mais le matelot supplia le capitaine de ne pas lui infliger une aussi pénible corvée, pour s'emparer d'un misérable oiseau qui ne pouvait avoir aucune valeur et la baleinière continua de naviguer au milieu des blocs de glace dont l'Océan arctique est toujours couvert.

Quelques heures plus tard, l'*Alken*, c'était le nom de la baleinière, rencontrait un autre navire, et les deux équipages échangeaient aussitôt les dernières nouvelles qu'ils avaient reçues du monde civilisé. Le capitaine de l'*Alken* ignorait l'expédition d'Andrée, et son confrère lui apprit qu'il devait très probablement avoir tué un des pigeons de l'intrépide explorateur. Sans hésiter, l'auteur involontaire de cet inexcusable attentat donna à son navire l'ordre de revenir en arrière, puis il fit mettre deux canots à la mer qui réussirent, après de longues recherches, à retrouver le cadavre du malheureux messager. Aucun doute n'était possible, à l'une des plumes de la queue du pigeon était attaché un petit tube scellé d'un cachet de cire qui contenait une dépêche écrite en langue suédoise dont voici la traduction.

13 Juillet, midi et demi.

Latitude 82° 2′, longitude est 15°, 5′. Bonne marche dans la direction de l'Est en inclinant de 10° vers le Sud. Tout va bien à bord. C'est ma troisième dépêche par pigeon. ANDRÉE.

Au moment où le vaillant aéronaute écrivait cette dépêche, il était en route depuis quarante-six heures. Lorsqu'il était parti de l'île des Danois, au nord-ouest du Spitzberg, le vent soufflait avec une vitesse d'environ trente kilomètres à l'heure dans la direction du nord, en inclinant légèrement vers l'est. L'île des Danois est, en chiffres ronds, à 1.100 kilomètres du Pôle. Si Andrée avait suivi une ligne droite sans s'écarter de la direction que le vent avait prise au moment de son départ, il aurait fait un trajet de 46 fois 30 kilomètres, c'est-à-dire 1.380 kilomètres, et aurait par conséquent dépassé le Pôle de 280 kilomètres. Il est vrai que le vent ne soufflant pas tout à fait vers le nord, mais déviant un peu du côté de l'est, l'explorateur ne serait pas passé tout à fait au-dessus du Pôle, mais l'aurait laissé à gauche à une distance de 100 à 150 kilomètres.

Au lieu d'avoir fait un trajet en ligne droite de 1.380 kilomètres dans la direction du Pôle, Andrée, au bout de quarante-six heures de voyage, s'était avancé dans la direction de l'est et ne se trouvait à guère plus de 400 kilomètres de son point de départ. Évidemment une perturbation s'était produite dans l'atmosphère et le ballon avait suivi l'impulsion giratoire produite par une sorte de cyclone qui l'avait emporté en premier lieu dans la direction du nord, puis dans la direction de l'ouest et du sud, et enfin dans la direction de l'est. Le texte de la dépêche, qui fait mention d'une « *bonne* » marche du côté de l'est, ne laisse guère de doute sur la perturbation atmosphérique dont il avait dû être question dans les deux premiers messages confiés aux deux pigeons qui n'ont jamais été retrouvés. En employant cette qualification de *bonne*, Andrée se félicite évidemment d'être sorti de la zone où des courants circulaires lui avaient imposé de nombreux changements de direction.

Que s'est-il passé dans la suite? Une première hypothèse doit être à notre avis écartée. Du moment où le ballon était emporté dans la direction de l'est, il paraît à peu près impossible que Andrée et ses compagnons aient été ramenés au Spitzberg ou aient pris terre au Groënland. Pour qu'une pareille conjecture ait pu se réaliser, il faudrait admettre l'existence d'une seconde perturbation atmosphérique dont aucune trace n'a été constatée.

Il paraîtrait plus vraisemblable de supposer que le vent a continué de souffler dans le même sens et a transporté le ballon dans la Nouvelle-Zemble ou dans le nord de la Sibérie, mais il existe entre ces deux pays et le monde civilisé des communications assez fréquentes pour que des nouvelles de l'expédition Andrée aient eu le temps d'arriver en Europe depuis le mois de juillet ou le mois d'août de l'année dernière.

L'isolement de la Terre de François-Joseph **est au contraire à peu près absolu, et si le vaillant aéronaute et ses compagnons sont descendus dans ce pays au lieu de continuer** leur route dans la direction de l'est, ils sont probablement encore au nombre des vivants. Ou bien en effet, ils ont pris terre dans le voisinage du cap Flora où l'expédition Jackson avait établi ses quartiers d'hiver, et dans cette hypothèse, ils ont pu assez facilement affronter les rigueurs de la mauvaise saison, ou bien ils sont descendus du ballon trop loin du campement de l'explorateur anglais pour pouvoir s'y rendre en quelques semaines, et même dans ce cas, il n'y aurait pas lieu de renoncer à tout espoir. En été, le gibier est loin de faire défaut dans ces régions, et Andrée et ses compa-

gnons ont pu tuer pendant les mois d'août et de septembre un assez grand nombre d'ours et de phoques pour se nourrir pendant l'hiver.

Si les aéronautes, au lieu de débarquer sur la Terre de François-Joseph, sont descendus sur les glaces dont l'océan Arctique est presque toujours couvert, toute chance de salut n'aura pas été perdue pour eux, s'ils ne se trouvaient pas trop loin de ce pays relativement hospitalier. S'ils ont pu y arriver avant la fin du mois de septembre, il leur aura été assez facile de tuer assez de gibier pour renouveler leurs provisions. S'ils ont été arrêtés soit par la longueur du trajet soit par les difficultés d'un voyage sur la glace, qui sont à peu près insurmontables au mois d'août et de septembre, c'est-à-dire à une époque où la croûte solide qui recouvre l'océan Articque, présente de dangereuses solutions de continuité, il est malheureusement à craindre que l'expédition Andrée, n'ayant emporté que quatre mois de vivres, ait succombé à la famine pendant les derniers jours de l'année 1897. Enfin, il reste une dernière hypothèse, le ballon emporté dans la direction de l'est, a pu tomber non loin des côtes de la Sibérie dans une mer qui n'était pas encore recouverte par la glace, et, en pareil cas, la prévision que l'intrépide explorateur avait indiquée lui-même avec une héroïque et touchante simplicité se trouvera malheureusement réalisée.

Qu'arrivera-t-il, lui demandait une dame, peu de jours avant son départ, si votre ballon tombe dans la mer?

— Madame, nous serons noyés.

G. Labadie-Lagrave.

EN PASSANT

(A COLMAR)

A la table où André Marsy vient de prendre place, dans la salle de l'*Hôtel du Mouton noir*, à Colmar, il y a déjà quelques convives silencieux. On commence vaguement le repas du soir. Quand, tout à coup, derrière notre ami, une table demeurée vide se peuple d'un bout à l'autre. Des officiers allemands s'y installent; il s'agit de célébrer la fête de Pâques. Ce sont des agapes officielles! En tête, un officier gris à épaulettes en torsade; plus loin, un officier bleu sombre d'un grade aussi élevé: puis des verts, des blancs, des noirs, jusqu'à l'extrémité où se tient, sur le bord de sa chaise, un petit béjaune, yeux baissés dans son assiette ou dans son verre et qui, par contenance, mangera et boira sans interruption.

Entre ces hommes à mine pédante, gros fonctionnaires chauves ou demi-chauves, à moustaches de chats, de rats ou de goujons, siègent des femmes. Femmes légitimes, évidemment. La pudeur d'André Marsy cesse de s'alarmer. Tempes creuses, fronts plats, nez rougissants, bouches qui ne savent pas s'arrêter, cheveux incolores, yeux déteints! La face paraît sculptée à l'ébauchoir d'un borgne; la taille, façonnée à la serpe d'un aveugle. Et vêtues! Non, ceci n'était pas croyable, même aux regards d'André Marsy qui se délectaient âprement de tant de paradoxales inélégances. Cependant ils étaient une réalité, non pas l'invention d'un caricaturiste au coloris délirant, ces costumes hérissés de gros rubans à nœuds, ces corsages étranglés par des ceintures féroces, ces capotes de fleurs au squelette de fils de fer, ces dentelles noires soulevées par des ressorts de pendules. A quel rêve de négresse a-t-on emprunté les ocres, les citrons, les indigos de ce effronté bariolage!...

La conversation s'engagea, ineffable, puisque les mots sont incapables d'exprimer les cris. La voix des unes rappelle la crécelle qui tourne; celle des autres, la scie qui s'excite ou le hache-paille qui s'évertue. Les hommes de répondre à l'unisson.

A tout instant, on fait apporter du vin. Pauvre vin de notre Alsace, sève de nos collines qui ondulent là-bas, si fièrement et si gracieusement groupées!

Mais, avec un mouvement de gaieté, André remarque que, dans ce festin général, chaque convive commande individuellement sa consommation, tantôt un litre à large embouchure, tantôt un demi-litre à flancs étriqués, tantôt un flacon au cou mince, tantôt un demi-flacon, mignonne topette que l'on craint de voir disparaître, contenant et contenu, dans le gosier germanique. De cette façon il n'y aura pas de querelle à l'heure de l'écot. Les Allemands ne se querelleraient-ils donc pas entre eux?

C'est une femme qui fait le service de la table, une Alsacienne. Elle a deviné quel témoin était André Marsy et elle lui a glissé en passant deux mots français, avec un sourire plus français encore. André resta charmé de la qualité du sourire et des yeux. Les yeux noirs, gracieux, mobiles, entourés d'un cerne, brillaient comme des esprits. Le sourire éclatant montrait une sorte de confiance qui allait au cœur. Le profil, droit et brave, se couronnait des fines boucles d'une épaisse chevelure noire. Habillée d'une étoffe sombre légèrement bouillonnante aux manches, elle marchait en balançant un peu les épaules dans une aisance souveraine. « N'était son tablier blanc, que dis-je? avec son tablier blanc, murmurait André, elle semble la maîtresse, l'Invitée de la fête ».

Alors le fracas arrivait à son comble. Dans cette crise où des forcenés rivalisaient, la palme revenait à une femme, comme il convient. André la distingua. C'était une créature à masque de sarigue et qui certes n'avait pas la langue dans sa poche. Sarigue inouïe! Elle n'interrompait pas une minute son glapissement suraigu. De temps en temps elle riait, elle riait de manière à dominer, non pas seulement le tumulte universel, mais son propre tumulte. Elle riait comme une sarigue dont on aurait écrasé la patte. Cette manifestation de gaieté faisait grincer les dents...

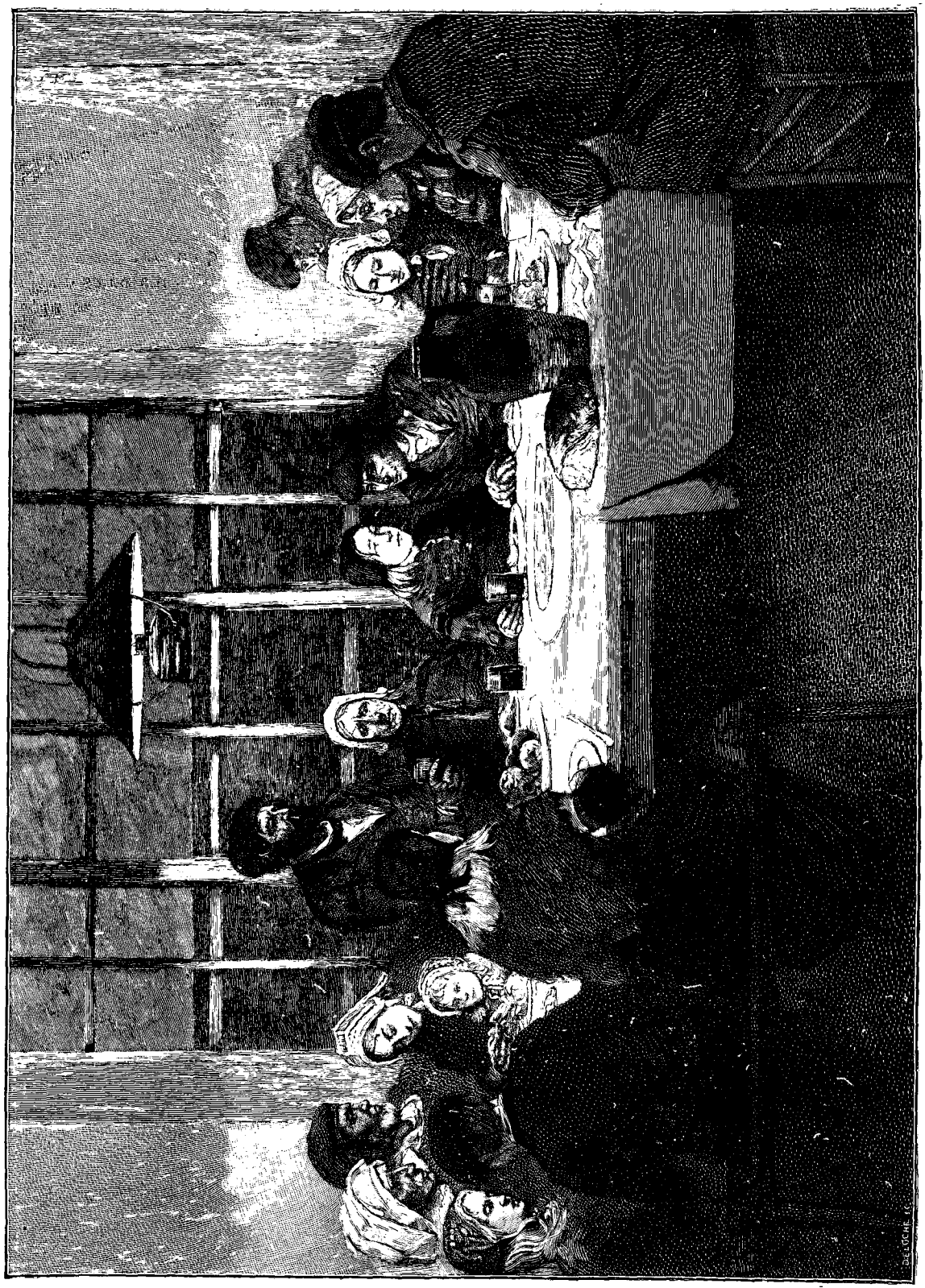
Sérieusement, amie française, amie aux yeux subtils et profonds, qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Ils se trouvent réunis en public, en un bon et correct hôtel, au milieu d'honnêtes gens qui écoutent. Quoi! ni pudeur, ni dignité, ni humanité. Hélas! l'Alsace est pays conquis, Mais, rassurons-nous: en pays conquérant, ils se conduiraient de même.

Émile Hinzelin.

AU PAYS DE LA MER

Le Tryptique, ou pour mieux dire le tableau en trois parties, que M. Charles Cottet expose cette année, sera certainement une des toiles les plus remarquées du Salon du Champ-de-Mars.

Au Pays de la Mer, tel est le titre général de cette œuvre, fidèle synthèse de la vie des marins bretons, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier, et dont nous donnons seulement la partie centrale et la plus importante.



AU PAYS DE LA MER. — Le Repas des Adieux. — Tableau de M. Charles Cottet (Salon du Champ de Mars). — Gravé par Deloche.

C'est le *Repas des Adieux*. Avant le départ pour une longue et rude campagne, la famille et les amis sont réunis autour d'un souper frugal. Un des matelots lève son verre à la pêche heureuse et au bon retour de l'équipage. La mère, grave, au milieu de la table, songe à un précédent départ, dont son homme n'est pas revenu. Une même impression de mélancolie se reflète dans les yeux de la jeune fille assise à

son côté, et c'est d'une oreille distraite qu'elle écoute son promis, pourtant pressant, semble-t-il. Les autres convives ont l'impassibilité calme que donne l'habitude de pareilles cérémonies.

Les panneaux qui encadrent la scène principale et la complètent, nous montrent ces gens pour un instant réunis, reprenant chacun de leur côté, leur existence toute de luttes et de dangers pour les hommes, de solitude et de résignation pour les femmes.

A gauche, *Ceux qui s'en vont*, la tâche faite, fument ou rêvent, étendus sur les bancs et les cordages d'un bateau qui s'enfonce dans la nuit.

A droite, *Celles qui restent*, assises sur des rochers au bord de la grève, l'éternel tricot aux doigts, attendent.

Par suite d'un heureux arrangement des lignes et des plans, la mer qui occupe une grande partie de ces deux panneaux, semble se rejoindre derrière la toile du milieu, élargissant l'horizon et dominant ainsi toute la composition, comme elle domine en réalité l'existence de tout ce monde, qui ne vit que par elle et pour elle.

Telle est l'œuvre dans laquelle le peintre a condensé en quelque sorte la série de tableaux exposés par lui au cours de ces dernières années.

Car bien que M. Cottet ne se soit pas adonné exclusivement à l'étude des marins bretons et qu'il nous ait rapporté de Venise et d'Orient des études très goûtées aux expositions des Orientalistes et de l'Art nouveau, on peut dire que c'est dans ces scènes intimes, comme *Deuil marin*, *Femme pauvre*, *Jeune veuve*, et dans des marines, comme le *Port de Camaret*, maintenant au musée du Luxembourg, que son talent s'est affirmé de la manière la plus complète et la plus heureuse.

Peut-être pourra-t-on lui reprocher dans cette dernière toile de n'avoir pas dégagé suffisamment sa composition et son dessin de l'influence des maîtres et d'avoir un peu trop idéalisé son sujet. Son repas est une Cène et ses personnages ont une expression et des attitudes qu'on est plus accoutumé à rencontrer chez les primitifs que parmi les pêcheurs du Finistère. Il n'en reste pas moins une œuvre forte et puissante qui ne laissera personne indifférent. Aux uns, elle plaira par la qualité et la solidité de la peinture, la recherche de la couleur chaude et enveloppée, et elle séduira les autres, par le sentiment et le charme mélancolique qui s'en dégage.

X...

MICROBES
D'AUTREFOIS ET DE DEMAIN

La science va vite et telle vérité qui, hier encore, était presque traitée d'utopie, après quelques années, semble une vieillerie, un inutile radotage dont il n'y a plus lieu de parler. Les hommes qui ont aujourd'hui quarante ans ne se hasardent qu'avec prudence à discuter avec leurs enfants sur l'électricité de crainte d'être « collés » par cette jeunesse qui jongle avec les *volts*, les *ampères* et les *ohms*, termes dont il n'était pas même question lorsque leur génération quittait les bancs du lycée.

Cette continuelle marche en avant s'accompagne d'un grand dédain des couches nouvelles pour les prédécesseurs, dédain qui vient trop souvent d'une profonde ignorance des opinions et des travaux de ceux qui, cependant, ont préparé la voie aux découvertes contemporaines. Ainsi, peu de gens s'inquiètent des idées de nos pères sur la contagiosité des maladies et nombreux sont ceux qui affirment, de bonne foi, qu'avant Pasteur tout ce qui concerne la cause des maladies était un domaine insoupçonné et dont nul ne se préoccupait sérieusement.

C'est là une grave erreur et les découvertes de ce grand homme ne sont, en fait, qu'un des gros anneaux de la chaîne éternelle formée par la pensée humaine.

Avant de parler d'une théorie nouvelle (qui peut-être sera classique demain) sur l'organisation des êtres microscopiques auxquelles diverses maladies doivent leur origine, nous voudrions dire un mot des idées anciennes sur le même sujet; le rappel de cette préface du Pasteurisme nous a semblé curieux.

Si Galien, ne pouvant résoudre le problème des causes des épidémies, s'était contenté de l'écarter en attribuant la multiplicité de ces maladies aux révolutions des astres, de bons esprits leur donnaient pour origine, dès l'antiquité, l'action de corpuscules trop petits pour être visibles à l'œil nu. La lutte commençait entre les savants dès qu'il s'agissait de déterminer à quel règne, animal, végétal ou minéral, appartenait la substance nuisible. A la fin du dix-huitième siècle, chacune des théories avait encore ses partisans.

Voyons d'abord le raisonnement des chimistes : tout dans l'organisme dépend de sels qui se combinent et se désagrègent à tour de rôle. De ces combinaisons dépend l'état de santé et de maladie et les divers tempéraments.

Guyot de Rumilly (1712), pense que certains corpuscules minéraux peuvent *devenir* vénéneux dans nos corps par leur union avec les différents sels surabondants qu'ils y trouvent. Cette possibilité est accrue par ce fait que le corpuscule est *poreux* et qu'il reçoit par suite facilement dans ses pores tous les sels nuisibles. Si aucun de ces sels ne prédomine, les corpuscules restent sans action. « Ils entrent en nous désarmés et, nous seuls leur fournissons les armes dont ils se servent pour nous détruire. L'homme porte donc en lui-même le principe de sa ruine ».

On voit que l'idée, considérée comme toute

moderne, de l'influence prédominante de la résistance vitale est déjà formulée ici d'une façon très nette.

La théorie des ferments-causes était énergiquement soutenue par nombre de médecins frappés de l'action rapide des levains et de la faible quantité nécessaire pour obtenir des résultats considérables (pain, bière, vinaigre).

Certains auteurs, Pestalozzi entre autres, avaient sur l'organisation de ces ferments des idées qui peuvent être considérées comme assez proches parentes de celles des chimistes dont il vient d'être parlé :

« Les levains sont, pour lui, de petits corps salins inorganisés et inanimés, capables d'exciter certains mouvements sur d'autres corps ».

Mais pour d'autres savants de ce temps, le ferment est déjà un organisme vivant qui, introduit dans le corps, s'y multiplie, s'y reproduit et, par son évolution, fait la maladie.

Le Dr Mollière de Lyon, dans un livre très curieux sur Goiffon, qui exerçait la médecine lors de la peste de Provence de 1720, nous a montré un précurseur des idées actuelles par son affirmation de la nature animée de l'épidémie. Pour lui, la maladie ne se forme pas en nous, elle vient du dehors..., « et celui qui suppose pour origine de la peste l'existence de vers, d'insectes, de petits corps animés, parait le plus raisonnable, eu égard à l'adhérence constante de ce principe contagieux à tous les corps auxquels il est attaché, et la légèreté et facilité avec laquelle il se communique si promptement ».

« Il est évidemment impossible d'assigner de semblables propriétés à un venin quelconque, ou, comme le veulent les auteurs, à un ferment qui ne peut se multiplier assez vite pour infester à la fois une si grande masse d'individus. Les ferments perdent de leur puissance en se divisant à l'infini ; tout au contraire le venin de la peste devient toujours plus fort, plus puissant et plus funeste à mesure qu'il se répand et se divise. Tous ces caractères ne répondent-ils pas à ceux d'une cause animée, vivante, capable de multiplier, de repulluler au bout de plusieurs années de sommeil, quand des conditions favorables se reproduisent de nouveau ». Cette opinion que le germe pestilentiel consistait en une masse innombrable de petits vers ailés qui, partant du corps infecté de ce mal voltigeaient en l'air comme par essaims et s'attachaient à tout ce qu'ils rencontraient, avait déjà été soutenue au dix-septième siècle par le Père Athanase Kircher, mais avec beaucoup moins de précision.

Goiffon reconnait que ces insectes sont invisibles avec les microscopes de son temps, qu'il croit perfectibles, mais ne voit pas motif pour cela à en nier l'existence.

« Quoiqu'il y ait de grandes différences entre les rapports de grandeur de corps d'un éléphant à celui d'une mite, il se peut néanmoins, et la raison ne s'y oppose pas, qu'il y ait des insectes qui, par rapport à la mite, sont ce que la mite est à l'éléphant ».

Il est difficile de mieux définir nos modernes microbes. Goiffon pensait, du reste, que d'autres insectes invisibles étaient l'origine de la variole, de la petite vérole. La conséquence pratique de sa conception de la cause de la peste était la proscription des marchandises venant de l'Orient. La désinfection devenait, avec cette théorie, une pratique logique et indispensable.

A une époque plus rapprochée de nous, l'auteur de Paul et Virginie, Bernardin de Saint-Pierre, avait soutenu une opinion (1) assez analogue à celle de Goiffon.

On lit, en effet, dans les *Harmonies de la Nature* : « Je crois qu'on peut attribuer la plupart des maladies contagieuses à des animalcules qui vivent dans des fluides et qui s'attachent à des corps au moyen desquels ils se communiquent par le contact. Il est certain qu'elles s'engendrent toutes par des temps chauds et humides qui sont les grands mobiles des générations végétales et animales. Ces

Fig. 1. — Principaux Microbes.



Streptocoque pyogène (pus). | Bacille de Koch (dans un crachat de phtisique). | Bacille de la diphtérie. | Bacille d'Eberth (fièvre typhoïde). | Bacille d'Eberth (avec coloration des cils). | Bacille virgule (choléra).

(1) Cette citation est extraite de l'intéressant journal, la *Chronique médicale* du docteur Cabanès.

mêmes maladies ne cessent que par des froids rudes ou des chaleurs arides, si contraires à toute espèce de génération. Celles qui naissent uniquement de la corruption de l'air ne se communiquent point par le contact, telles sont les fièvres d'automne et celles des pays marécageux. Quant à la gale, la lèpre, aux maladies pédiculaires, aux fièvres pourprées, à la rougeole, la petite vérole, la rage et la peste, qui ne se communiquent que par un attouchement plus ou moins continu, elles paraissent devoir leur origine à des animalcules invisibles qui vivent dans nos humeurs viciées et s'attachent même à de simples linges ».

Il est évident que ce naturaliste, surtout connu comme romancier fut, à la fois, un précurseur de Loti et... de Pasteur.

La description des microbes acceptés actuellement n'entre pas dans la présente étude, mais il nous a semblé utile, comme transition aux théories d'un novateur, M. le docteur Follet, de donner plus haut la physionomie des plus connus (fig. 1).

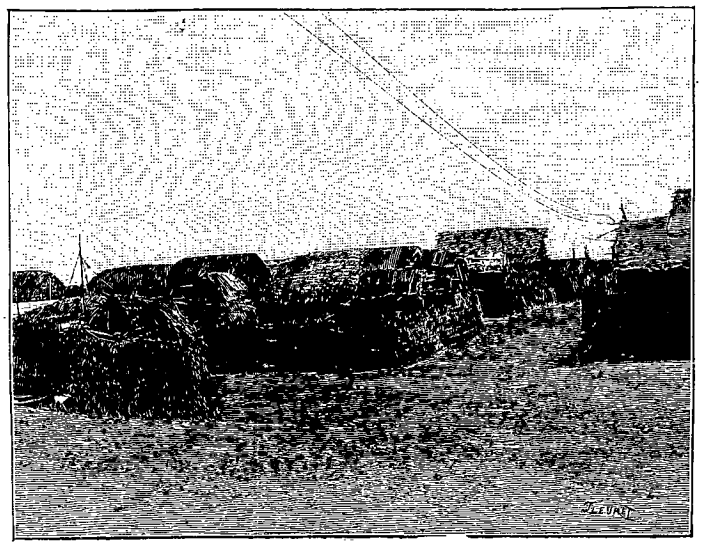
(A suivre). Dr Galtier-Boissière.

A DJIBOUTI

Le 25 décembre 1896, je quittais Marseille à destination de Djibouti, pour faire, en ce point de la côte africaine, des recherches zoologiques sur la faune marine, particulièrement riche et intéressante en ces parages; et le 4 janvier 1897, le *Djemnah* jetait l'ancre, à la nuit tombante, dans le large chenal jalonné de bouées qui constitue le mouillage de notre colonie.

Les lumières dansantes d'une flottille de canots entourent le navire, et sur le pont, dans le fracas des *stapfers*, grouille subitement une foule disparate de visages noirs et bronzés, patrons de barque, porteurs, mercantis, proposant aux passagers les objets « coloniaux » fabriqués en Europe avec un mauvais goût recherché.

Djibouti, qu'hier encore les atlas ne mentionnaient point, a remplacé Obock, jadis « capitale » de nos possessions de la baie de Tadjourah, aujourd'hui cadavre d'une ville morte qu'abandonnent peu à peu les derniers Danakils.



Groupe de paillottes.

Ses habitations désertes, où tout rappelle la vie absente et qui s'effritent peu à peu dans l'ardente fournaise du climat et le souffle du « Khamsine », son cimetière où se calcinent quelques croix noires, donnent au voyageur l'inoubliable impression d'une cité maudite dont les habitants se dispersèrent en quelque soudaine panique.

Sous l'éclatante lumière qui baigne toutes choses, Djibouti prend, lorsqu'on débarque, un aspect riant. Le « palais » du gouverneur dresse en sentinelle avancée sa bizarre architecture, et dans sa cour « d'honneur » veille un inoffensif canon qui, aux jours de liesse, remémore aux échos somalis la prise de la Bastille....

Derrière une ligne de maisons, militairement alignées à quelques centaines de mètres, se groupe le reste des habitations européennes, s'essayant à former des rues.

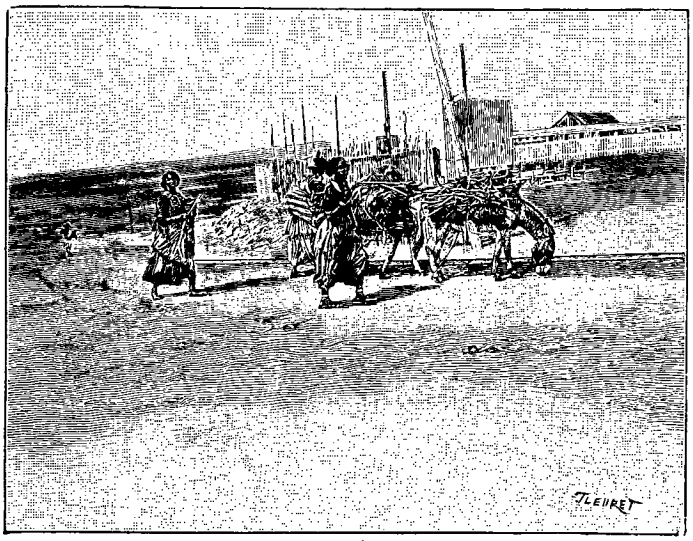
Le « diouane » où siège le gouvernement, domine le long rectangle de la place principale. Sous l'égide du drapeau national, on y rend la justice et l'on y vend des timbres. Pour un philatéliste, ceux-ci valent le voyage....

Des magasins arabes et grecs encadrent cette place. On vend, dans les premiers, des choses hétéroclites et en général fort sales, résines odorantes, pois chiches et dourah, bonbons gisant en de petites caisses vitrées, cotonnades voyantes.

Les débitants grecs ajoutent à ce fonds sommaire la trinité alcoolique des « apéritifs » de marque, qui donnent là-bas, l'illusion indispensable, paraît-il, de « l'heure verte ».

La ville indigène étend à droite le labyrinthe de ses rues toutes semblables, tirées au cordeau et bordées de paillottes identiques. Sur un squelette de bois aux invraisemblables courbures, dressé à grand renfort de liens, on étale une couche de paille grossière et de roseaux, et une palissade faite des mêmes éléments enclot une petite cour, jalousement fermée. Du côté de la terre, une frêle palissade à claire-

voie forme à la ville une barrière... théorique, avec quelques portes qui, par des rampes abruptes, conduisent dans la plaine grise et



Une « porte » de la ville.

basse qui s'étend jusqu'aux jardins d'Ambouli.

Le mouillage de Djibouti est fermé aux flots du large par une succession de plateaux madréporiques, reliés par des plages basses et des flaques lagunaires dont les racines des palétuviers fouillent la vase fétide. Cette digue fut conquise sur la mer par le travail incessant des coraux, qui sur tout le littoral, font reculer le flot devant la ligne de leurs récifs.

Le plateau du « Héron » isolé à marée haute, battu par la vague avec le plus de fureur, a ses parois abruptes creusées de cavités profondes.

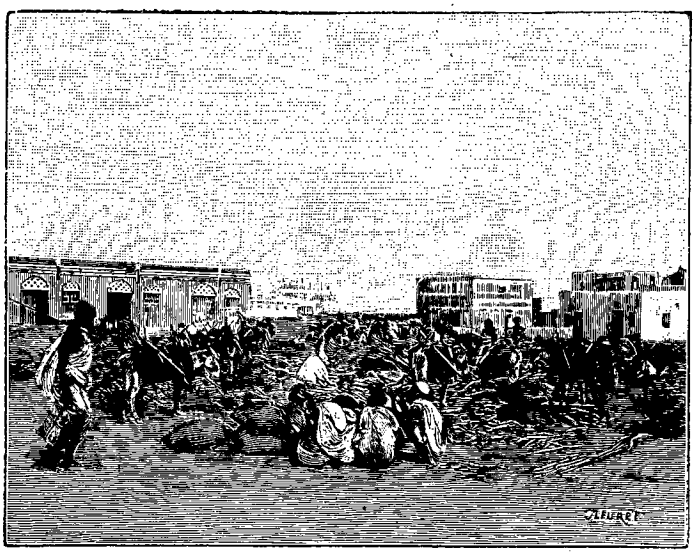
En quelques points, l'air emprisonné sous ces voûtes et comprimé par la poussée de la mer montante s'échappe à travers les fissures en un long et continuel mugissement, et, dans la profonde et sauvage solitude du lieu, on évoque malgré soi les poumons de quelque mystérieuse et cyclopéenne forge...

La jetée du chemin de fer Djibouti-Harrar, où les paquebots, à l'occasion, accosteront à quai, œuvre de patience où chaque « boutre » apporte sa charge de pierres, part du plateau du « Marabout » que les dépôts de charbon et les cales de radoub des Messageries emplissent d'un bruit d'usine. La voie ferrée atteint ensuite le plateau du « Serpent », où reposent, sous deux cubes jumeaux de pierre blanche les premiers Français qui moururent là-bas, et qu'une autre plage basse sépare de la ville. Le Djibouti de demain aura probablement peuplé de ses blanches maisons sa surface aride et calcinée, où vivent seules quelques touffes d'euphorbes et d'apocynées au suc laiteux, couronnées d'un bouquet de fleurs livides.

Nul dragon fantastique ne garde, malgré leur gracieux nom de conte oriental, l'entrée des jardins d'Ambouli. Une voie Decauville, à travers une plaine basse, souvent inondée et couverte d'efflorescences de sel, conduit sous leurs ombrages de palmiers et de grenadiers, où l'âpre lutte entre l'homme et le climat réussit à faire pousser quelques légumes à l'aspect minable. Notre pomme de terre y devient un petit arbre, sans nul tubercule. Mais les petits ruisseaux qu'entretiennent sans relâche les pompes et qui serpentent au long des allées, chantent une chanson délicieuse en ce pays de la soif, tandis que des milliers d'oiseaux s'ébattent et criaillent parmi les arbres dont leurs nids suspendus font plier les branches flexibles.

Le torrent l'Ambouli — à sec plus de onze mois par an — montre au-dessous son large lit de cailloux roulés, où la présence de l'eau se traduit par quelques mares saumâtres qui vont se perdre vers la mer en des fondrières fangeuses.

Bordant la vallée, une ligne de hauteurs barre l'horizon, dominée par deux tours carrées où s'ennuient quelques Soudanais, chargés de l'entretien des feux servant d' « amers » de nuit aux paquebots. Le paysage est, en ce point, d'une grandeur sauvage. Une mer grise d'acacias rabougris et hostiles, buissons d'épines aux feuilles minuscules, s'étend à perte de vue dans le lit du torrent, immobile, sans un souffle qui la fasse onduler, escalade les pentes dé-



Le marché.

chiquetées de ravins profonds, qu'elle interrompt de tapis d'une herbe courte et grise. La lumière brutale donne au basalte une teinte brune de sang figé, et dans cette suite infinie de croupes rougeâtres qui s'étend jusqu'aux cimes lointaines des plateaux abyssins, nul être vivant, si ce n'est la haute silhouette de quelque pâtre somali, sa lance en croix sur les épaules, ou la fuite lointaine d'un couple craintif de gazelles.

Le sol que l'on foule est une nécropole. Des monticules de pierres sèches, entourés d'un mur circulaire sont les tombeaux des chefs valeureux. Quelques pierres isolées, à l'entrée de l'enceinte, marquent les ennemis qu'abattit de sa main le héros qui, de son vivant, porta la plume blanche et le bracelet de fer.

C'est à travers ces solitudes que vont et viennent les longues files des caravanes, apportant du Harrar le café délicieux que les méchantes langues disent être baptisé « moka » sur la côte arabique. Les « abanes » ou guides de ces convois, qu'irritait le viol de leur paysage par les rails de la voie ferrée, déclarèrent naïvement ne point vouloir servir de conducteurs aux locomotives et abandonner à leur triste sort ces instruments diaboliques...

Si la faune et la flore terrestre sont peu variées dans ce désert de pierre inhospitalier, la vie pullule dans les eaux marines. J'ai pu jouir bien des fois du spectacle, toujours nouveau, de la mer phosphorescente, où chaque coup de rame fait jaillir une gerbe d'étincelles et où l'eau ruisselle des filets en nappe de feu. Et quelle magie que la traversée, par un temps calme, au-dessus d'un banc de coraux vivants, lorsqu'au travers d'une eau merveilleusement limpide apparaissent les chatoiements et les coruscations d'invraisemblables couleurs, poissons étranges, joyaux au sein d'autres joyaux, buissons de coraux, grosses tridacnes entr'ouvertes, toutes les irisations, les teintes irréelles, chaudes ou estompées, des bleus métalliques, des verts d'aigue-marine, des jaunes, des pourpres et des violets. Les piquants acérés des oursins chatoient dans l'eau lumineuse, des astéries rouges et violettes, des holothuries noires, vertes, tachetées de blanc s'étalent sur le sable calcaire que la vague enlève au récif.

La grève sablonneuse, où des légions de Pagures portent philosophiquement la coquille qui leur sert d'abri, est couverte des monticules que construisent, pour déblayer leur terrier, de gros crabes à l'air menaçant. Chaque individu de la bande affairée apporte entre ses pinces une « brassée » de sable, qu'il laisse retomber d'un air satisfait pour retourner aussitôt à la charge. Sur la laisse de la mer, que peuplent d'innombrables espèces d'annélides, de crustacés et de mollusques, des échassiers dressent leur longue silhouette blanche ou grise. J'eus pour collaborateur actif, pendant mes recherches à la mer, un Somali remarquablement intelligent, chasseur et pêcheur émérite et qui, par une exploitation méthodique et savante des passagers, était devenu propriétaire — nakoudah — d'un canot à voile qu'il mettait à ma disposition, lorsque l'impérieux besoin de ne rien faire le lui permettait.

Rapiécé et calfaté cent fois, le bateau manœuvrait à l'aide d'une mâture préhistorique qui excitait chaque fois mon admiration inquiète, lorsque nous allions, lui, ses deux matelots, mon « boy » et moi, draguer au large ou explorer les récifs. Nul soupçon de poulie à la perche échancrée qui constituait le mât, sur lequel on hissait à grand'peine la vergue et la voile rapiécée. Malgré tout, le canot filait rapide sur les eaux bleues du golfe, au chant monotone des matelots, dont l'étrange modulation m'est restée :

Bou ana, bourourou m'si
Bourouro i m'si.
. . . . . .

La belle et fière race des Somalis, paresseuse et rusée, compose la majeure partie de la population indigène. Quelques juifs venus d'Aden, d'une malpropreté repoussante, aux mèches en tire-bouchon sur les tempes, vendent « la belle bloume » d'autruche et fabriquent habilement quelques bijoux. De chaque côté de la rue principale, les marchands arabes débitent des couffins de dattes fermentées, des liqueurs rosâtres et douceâtres en des bouteilles douteuses, des pâtisseries innommées, au goût de graisse rance, des bols de gelée sucrée que lèche consciencieusement une marmaille à demi ou complètement nue, vous harcelant sans trêve ni pitié du « bah' chich » qui leur permettra de s'offrir de telles friandises.

Dans les cafés indigènes, les consommateurs se pressent. Les gargoulettes enfumées, chauffées sur la cendre d'un foyer à rôtir un bœuf, sont pleines d'une mixture enragée d'épices et d'écorces de café qu'on sert dans des tasses où l'on conserve, avec un soin jaloux, la crasse originelle. Et sur les sièges qui furent jadis nattés, autour de la « tanaka » à pétrole qui sert de table, les parties de cartes s'engagent sur les « taub » déroulés, ou bien l'orateur du groupe raconte, avec forces gestes, la chronique que commente de grognements approbateurs le cercle des « habitués » ou des oisifs. Ceux-ci passent, drapés de façon pittoresque dans la pièce de cotonnade qui fait le fond du costume, appuyés sur leur bâton ou accroupis sur les talons, dans la pose, frappante d'analogie, des personnages hiéroglyphiques égyptiens. Ceux que distingue un raffinement d'élégance ont leurs cheveux crépus teints en rouge par la

chaux, et leur haute canne, insigne du sexe fort, historiée de spirales et de clous de laiton.

Dès le matin, les fringants petits ânes, aux jambes zébrées de noir, partent dans le bruit de ferblanterie que font sur leur dos les « tanakas » vides. Dans le lit de l'Ambouli, des trous sont creusés à fleur du sol et remplis d'eau croupie où se lavent bêtes et gens. On en remplit les bidons et les outres faites d'une peau cousue, et on rapporte à la ville « l'eau potable » que constitue cette mixture fangeuse, puant la vase et le pétrole. Les Européens vont, en général, puiser l'eau dans des conditions un peu meilleures, et la purifient à grand renfort de filtres, mais l'eau n'en constitue pas moins, avec le charbon de bois, les peaux, les graines de dourah et les matériaux des paillottes, les éléments du marché quotidien, où l'on vend aussi force verroteries et où se tient, pendant quelques heures, le plus pittoresque brouhaha.

Vivant de leurs troupeaux, du mouvement que crée dans le port l'arrivée fréquente des paquebots, ne remplaçant le « taub » crasseux que lorsqu'il tombe en lambeaux, les Somalis n'ont pas de besoins et trouvent toujours, aux moments d'adversité, l'ami plus favorisé qui partagera le brouet de dourah et le mouton national. Peuples enfants, des jeux puérils les amusent. Un orchestre de Soudanais, installé à la nuit tombante près des portes de la ville, avait toujours autour de lui un cercle enthousiaste d'auditeurs. Le « capelmeister » manie, avec le sourire épanoui d'un homme sûr de son talent, une harpe aux sons quelconques, ornée d'une profusion de plumes et de verroteries.

Cela sert de prétexte à un déchaînement de tambours, peaux tendues sur des cylindres creux, et sur lesquelles s'escriment pendant des heures, avec une inlassable persévérance, les paumes des instrumentistes. Devant un tel flot de mélodie, les yeux brillent, les jambes s'agitent irrésistiblement, esquissent une danse guerrière, les bâtons levés dans un simulacre de combat. Une mélopée plaintive grimpe le long des voix fausses comme une bête étrange blessée, traîne sur les mots avec des inflexions cassées, des mines graves, pendant qu'imperturbables, les Soudanais continuent à marteler leur rythme, et qu'au loin, dans le gris de la plaine et du soir tombant, s'entendent les voix glapissantes des chacals.

Et dans ce coin de terre hostile aux hommes, où s'agitent pourtant convoitises, labeurs et souffrances des « civilisés », c'est avec une joie émue que l'on entend, lorsque vient le calme reposant des fraîches nuits tropicales, la naïve chanson des Somalis, hommes heureux à qui le charme de leur musique barbare donne un cœur d'enfant.

H. Coutière.

LE BOIS-HOURDY

Jadis, il n'était pas un coin de France qui n'eût ses traditions propres et n'y fût attaché. Naïves commémorations de faits historiques ou religieux, mascarades burlesques, parodies de vieilles légendes locales dont on eut peut-être été fort embarrassé de fixer l'origine, tout cela constituait un fonds inépuisable d'histoire provinciale anecdotique et jetait du pittoresque dans les localités.

Ces traditions — sauf celles, beaucoup plus résistantes, qui ont un caractère religieux — ont disparu avec les dernières diligences. Le chemin de fer, en frôlant les villages, leur a donné des airs de villes et il n'en a pas fallu davantage pour que s'envolât peu à peu ce qui nous était legs du passé.

Quelques localités, cependant, ont conservé leurs vieux usages. C'est ainsi que cette année défilait dans les rues de Saint-Claude l'étonnante mascarade des souffleurs, stigmatisant encore, après plusieurs siècles, la lourde oppression des moines de la région et raillant leur pruderie exagérée; c'est ainsi que, tous les ans, à dates fixes, on retrouve à quelques kilomètres de Paris, dans l'Oise notamment, la trace d'anciens usages païens qui se sont conservés tout en se transformant légèrement, tel le dimanche des brandons, des béhourdis, de la quintaine, toujours en honneur à Beauvais, Noyon, Breteuil, Précy et Chambly.

Par un reste de superstition, les habitants se réunissaient naguère dans la soirée du premier dimanche de carême, munis de torches qu'ils allaient jeter à travers champs, en criant, gesticulant et dansant, pour conjurer les mauvais sorts, l'ivraie, les mulots, etc. Dans la journée, avait lieu le « Béhourdis ». L'étymologie du mot *bou* (bois) et *hourdi* (travaillé), indique une escrime avec les perches ou lances, ainsi qu'il en est fait mention dans l'histoire du bon roi René : « Tournoy ou boulsordis d'armes ».

De là, les locutions connues dès le treizième siècle : *Dies hastitudii, dominica de lignis orditis*, dimanche ou dimanches des Béhourdis, Bouhourdis, etc.

De nos jours, le Béhourdis, devenu la fête du Bois-Hourdy, attire encore à Chambly une multitude de curieux. Elle est, d'ailleurs, très pittoresque et très mouvementée.

Le mercredi des Cendres, on va chercher dans le bois un arbre et des fagots. L'arbre est planté au milieu de la place du marché, surchargé de fagots mêlés de pétards et entouré de bottes de paille et de branchages. On le brûle solennellement le dimanche suivant, comme jadis on brûlait les brandons. Quant aux joûtes anciennes de béhourdis, elles sont

remplacées depuis plus d'un siècle par une cavalcade.

Jusqu'en 1746, on prenait l'arbre et les fagots dans un bois sis en terroir de Champagne (Seine-et-Oise), qui fut revendiqué à cette époque, nous apprend l'abbé Marsaux, par le prieur de Saint-Nicolas, de Pontoise. Fort heureusement, vers le même temps, François Marquis, marchand mercier, et Louise Le Roy, sa femme, firent don à Chambly, leur ville natale, de trois quartiers et demi de bois-taillis, près de Gaudicourt, au lieu dit des Châtaigniers.

C'est là, qu'autrefois, on allait chercher l'arbre en grand appareil. Au moment du départ du cortège, les hommes entendaient l'ordre suivant, répété chaque année :

On a l'honneur de vous prévenir, Messieurs, tant cavaliers que fantassins, que l'on ait soin d'écouter le commandement et que chacun ait une grande attention de suivre son rang, d'observer ses distances. Tous ceux qui seront désobéissants aux ordres du commandant ou des officiers subalternes, seront condamnés à 12 sols d'amende au profit de la masse de la troupe. Défense, sous peine d'être chassé et banni de la troupe, de jurer et blasphémer le saint nom de Dieu et celui de sa sainte Mère et de chercher aucune dispute. Défense de s'écarter de son rang dans la plaine et de galoper sous peine d'amende.



Place de Chambly le jour du Bois-Hourdy.

Aujourd'hui, les choses se font plus simplement et l'on réserve la cavalcade pour le dimanche, jour de l'embrasement de l'arbre. La fête est alors complète et tous y peuvent participer sans que le travail de la semaine en souffre.

Dès le matin du premier dimanche de carême, les tambours parcourent les rues de Chambly annonçant l'heure de la générale et du boute-selle et, vers midi, toute la jeunesse de la localité, costumée, se réunit sur le mail pour composer le cortège. La plupart des jeunes gens sont à cheval, ou groupés sur des chars comiques ; les jeunes filles sont réunies sur un char élevé, où l'une d'elles, entourée d'enfants, symbolise une déesse. C'est le plus vieux garçon du pays qui, costumé en postillon, a le privilège de conduire ce char, le clou du cortège.

Rien de vivant, de pittoresque, comme les préludes de la mise en marche. Marquis, Mousquetaires, Arabes, généraux de la Révolution, Zoulous, etc., fraternisent chez le marchand de vins avant le boute-selle ; puis, sur l'appel des tambours et des trompettes, enfourchent les chevaux réquisitionnés un peu partout pour la circonstance, et qu'ils montent sans selles — comme sans danger d'ailleurs — tous ces chevaux, solides percherons pour la plupart, n'ayant rien de particulièrement fringant.

Et voilà le cortège en marche.

La promenade dure jusqu'à la tombée de la nuit avec de nombreux arrêts devant les domiciles de toutes les autorités municipales et de plus longues stations devant les débits de boissons. C'est à la seule condition, d'ailleurs, de retarder le départ, de prolonger les arrêts en route et de repasser plusieurs fois dans les mêmes rues qu'on peut faire durer la promenade du cortège dans Chambly jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors, le spectacle devient assez impressionnant. Toute la population est massée aux abords de la place où se dresse l'arbre sacrifié. Les trompes de chasse résonnent tandis qu'un habitant de Chambly — c'était autrefois le syndic — met le feu à la paille qui entoure l'arbre. Les flammes montent rapidement, avec un ronflement sinistre, faisant éclater de minute en minute les pétards suspendus aux branches. De l'immense gerbe de feu jaillissent d'innombrables flammèches, petites étoiles filantes qui montent, pressées, vers le ciel, d'où elles semblent se répartir sur tous les champs des environs, image symbolique des brandons que les ancêtres allaient jeter jadis sur leurs terres pour conjurer les mauvais sorts.

JULES CARDANE.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

PORTRAIT DU CARDINAL D'YORK ENFANT



LE CARDINAL D'YORK ENFANT. — National Gallery de Londres. — Peinture de Largillière. — Gravé par Crosbie.

Cardinal York as a child, qui se trouve à la « National Gallery » de Londres, est un portrait peint par Largillière. Nous en donnons une jolie reproduction gravée par M. E. Crosbie.

La figure fine et belle de l'adolescent, ses yeux superbes, marquent une fierté, une noblesse naturelles. Le sourire des yeux et de la bouche, traduit avec art, suffit à donner du charme à l'attitude orgueilleuse de ce fils de Jacques III, né en 1725 et mort en 1807.

La fixité du regard semble indiquer déjà l'orgueil qui emplira la vie de Henri-Benoit Stuart, connu aussi sous le nom de Henri IX, titre royal qu'il prit à la mort de son frère. Ne renseigne-t-il pas également sur le fier dédain que le cardinal d'York sut toujours opposer au

malheur des dernières années de son existence si précaire ? Cette physionomie juvénile exprime un caractère.

A vingt ans, ce Stuart va se mettre à la tête d'une armée de 15.000 hommes pour descendre en Angleterre, sous les ordres du duc de Richelieu, afin de préparer le rétablissement des Stuarts. La défaite de Culloden (27 avril 1746) l'empêche de poursuivre sa route. Il retourne à Rome, il entre dans les ordres puis est nommé cardinal d'York en 1747.

La Révolution, les guerres d'Italie lui font perdre sa fortune. Il se réfugie à Venise où il est tiré de la misère par une pension de 4.000 livres sterling que lui octroie le gouvernement anglais. Ce portrait élégant, distingué, montre la correction, l'exécution facile qui se remarquent dans les œuvres considérables de Nicolas Largillière. L'expression est vivante. La draperie, les broderies et les menus détails sont traités avec la souplesse, le goût, la fraîcheur de coloris qu'on retrouve dans les toiles du maître. L'artiste a toujours donné du charme à sa peinture qu'agrémentait d'ailleurs un réel sentiment décoratif. L'ampleur des étoffes, la transparence des ombres, l'harmonie, s'allient avec la grâce et la vérité, la vigueur parfois et aussi une touche spirituelle. Souvent le modelé est incomplet bien que Largillière s'intéresse consciencieusement à l'art et s'y essaie heureusement dans toutes les branches.

Il eut une vogue immense qui le laissa cependant simple et familial, loin de la cour, et préférant sa clientèle bourgeoise à celle des nobles et du roi.

Arrivé jeune à la fortune, il travailla sans repos, exécutant facilement un portrait par semaine. On connaît de lui plus de quinze cents portraits. Il se fit construire un hôtel dont il peignit les plafonds et la décoration intérieure. Des œuvres remarquables d'autres artistes l'emplissaient jusque dans les escaliers, et le public était autorisé, à jours fixes, à venir visiter l'ensemble des collections.

Né à Paris, en 1656, il y mourut, en 1746. Son père, originaire de Beauvais, fut négociant à Anvers, d'où le jeune Largillière fut envoyé en Angleterre où il s'éprit de Van Dyck et s'amusa à dessiner au lieu d'apprendre le commerce. De retour à Anvers, il entre dans l'atelier d'Antoine Goubeau, puis il revient à Londres où Lesly lui fit obtenir la restauration des tableaux anciens de Windsor.

Largillière a subi l'influence de la peinture flamande et s'est approché de la nature. Amoureux du pittoresque et de la lumière, il fut supérieur dans les portraits de femmes auxquels il apportait plus de soins paraît-il, tout en conservant la liberté et la hardiesse de son pinceau.

Une promenade au musée du Louvre permettra de juger le talent de ce portraitiste dans : *Portrait du Président Laage; Portrait d'un échevin; Portrait de jeune femme; Portrait d'un magistrat; Portrait d'homme; Portrait du comte de Lachatre; Portrait de Largillière, de sa femme et de sa fille; enfin Portrait de Le Brun.* Il faut voir aussi *Le vœu fait à Sainte-Geneviève par la ville de Paris,* placé à Saint-Étienne-du-Mont.

La curieuse exposition des deux cents portraits de femmes et d'enfants, qui eut lieu en 1897 à l'École des Beaux-Arts, par les soins de la Société philanthropique, nous a montré deux jolis spécimens du faire de Largillière dans le *Portrait de la duchesse d'Orléans* et *La marquise de Lambert.*

DÉSIRÉ LOUIS.

AUX PHILIPPINES

De récents et cruels événements, ont appelé l'attention générale sur la « **Perle d'Orient** » ainsi que les Espagnols nomment, en un mélange de vérité et d'emphase, la splendide conquête de Magellan.

Encore que la grande île de Luçon soit presque tout entière civilisée, les mœurs en sont peu connues et l'étude de ses coutumes, d'un snobisme exotique si charmant, d'une originalité si séduisante, n'a été jusqu'à présent qu'à peine effleurée par les divers écrivains qui nous ont décrit ce pays.

C'est le matin. A l'ouest de Manille — cette vieille Ciudad de Philippe II, sertie comme un bijou barbare de ses murailles grises — des brumes légères, fines poussières d'argent, couvrent la base de la Sierra de Marivelès, cependant que les puissants sommets, comme détachés de la terre, montent en grand essor dans l'azur. A l'est, Cavite émerge des flots teintés d'un rose presque insaisissable.

De tous les faubourgs déambulent les Indiens tagals, marchands de lait de buflesse, de fruits, d'oiseaux de rêve. Coiffés du salacot incrusté de nacre et d'argent, voici, entre deux seaux de bambou mesurant deux mètres de hauteur, les marchands d'eau de source criant leur marchandise : « Tubig, tubig ».

Déjà poussés par des mains étonnamment fluettes, ces curieux panneaux de nacre qui préservent le *home* des ardeurs d'un soleil de feu, ont glissé sur leurs rainures et, rentrant les uns dans les autres, ouvrent la maison tout entière à la brise des matins. Des têtes brunes, jolies infiniment, apparaissent, interrogent le ciel... et tant soit peu la terre...

Les niñas (1) s'agitent, appels de voix jeunes, nasillardes un peu, recherche affairée des mille futilités nécessaires. Les muchachas (2) mi-

(1) Jeunes filles.
(2) Femmes de chambre, jeunes tagales.

gnonnes, familières, apportent, qui l'ombrelle, qui l'éventail, qui la boîte à poudre de riz, *vade mecum* des coquettes créoles.

Rieuses et bavardes, les niñas descendent le large escalier, traînant languissamment leur longue *bata* — robe du matin — de blanche mousseline, sur laquelle, moiré d'éclairs, coule le flot sombre des cheveux; mode d'antan, voluptueuse et simple, que nul usage européen n'a pu détrôner; et elles sont exquises, exquises de coquetterie, de fraîcheur, de nonchaloir appris et réellement talentueux, dans le flou de ces gazes neigeuses, sous lesquelles le satin des épaules et des bras transparait.



Femme métisse des Philippines.

Des voitures s'ébranlent en sortie piaffante, roulent vers la plage.

L'œil noir aux larges prunelles sous les paupières teintées de brun chaud, cherche... et trouve vite... Le patito, le novio n'est jamais loin. A cheval ou à bicyclette, correct, gommé, regommé de la tête aux pieds, il escorte sa belle, caracole, fait le joli cœur.

De la ville triste et sombre ou de ses faubourgs fleuris, sièges de toute la gaieté, de toute la vie endiablée de ce peuple, la foule afflue; une douceur de respirer, de sentir, d'exister, flotte dans l'air, s'insinue au plus profond de l'être.

Sur la plage blonde, en grand brouhaha de rires, de cris, les paravents se dressent, et très vite, mutines, provocantes, moulées à miracle en d'adorables costumes, dernier cri parisien, mais singulièrement raccourcis, señoras, niñas, indiennes, métisses, créoles, courent à la vague, marquant à peine de leurs petits pieds — vrais bijoux — le sable humide où luisent le mica et les coquillages roses.

Fières de leur victorieuse beauté, elles vont par bonds désinvoltes, compliqués dans leur apparence enfantine; et, superbes, hardies, ou mièvrement peureuses, se lancent à la mer.

C'est ici le bain chic, le bain supra select du high-life manillais; plus curieux encore celui des Indiennes.

La femme tagale, être amphibie, se meut dans l'eau avec la même aisance gracieuse que sur la terre; elle est là chez elle, y passe une partie de sa vie, y accomplit de vraies prouesses. Le corps gracile, moulé avec une compréhension très juste de la draperie dans un pagne bleu, elles plongent d'un élan souple, font jaillir vers le ciel l'eau tiède irisée de soleil.

Beaucoup plus loin se baignent les Tagals, aux traits légèrement écrasés, à la peau d'un brun égal velouté, aux cheveux plats et gras... Oh! si gras!

Chez certains éphèbes, le torse, où la lumière joue sur le bronze, a la beauté des races antiques et la pensée vient de l'incarnation de quelque jeune dieu égaré sur la terre, tel dans l'Inde le divin Khrisna.

Souventes fois il arrive qu'après avoir lavé au gogo (1), ses grands cheveux d'ombre odorés de calachuchy, l'Indienne soit obligée de les nouer afin qu'ils ne traînent pas sur le sol; singulièrement éprise de sa chevelure, elle la porte plus souvent épandue que relevée: c'est son orgueil.

La journée se traîne, écrasante, coupée de la sieste; vers cinq heures seulement le soleil devient supportable, l'embrasement général s'apaise; la vie reprend, chantante, remuante, heureuse, dans toute la joie facile, dans tous les plaisirs d'une existence de fête.

On attelle; nous faisons un grand détour pour gagner la mer; notre victoria conduite d'un train enragé — mode tagal — traverse un village délicieux, frôle des haies aux feuillages aigus où flambent de géantes fleurs.

Sous une brise à peine sensible, les longues feuilles de bananier éternellement déchirées en feuilles menues se balancent; les palmiers, les cocotiers, les ébéniers dardent dans l'éther leurs tiges sveltes, humides de sève brûlante.

Nous nous rapprochons des portes qui mettent en communication la ville murée et les immenses faubourgs dont quelques-uns fort élégants et fort riches; là, voitures indigènes et européennes se pressent; c'est l'heure select où tout le chic et « le gratin » manillais court au bord de la mer, va faire son persil à la Luneta « Proménat alamod » comme le disent les suprêmes du cru.

Le spectacle est unique : des métisses au visage que glace un hâle d'or, que caresse la noirceur de la chevelure, se pavanent en des robes aux couleurs rageuses; dans les cheveux un déconcertant échafaudage de plumes, de bijoux, de fleurs artificielles et fanées, achetées au « Chino » et, en dépit de la grande lumière

(1) Sorte de racine séchée et savonneuse.

qui tombe, brutale, sur ces accoutrements à la chien savant, elles sont étrangement séduisantes, ces métisses puériles et délicieuses ; leur afféterie, leur maniérisme même — supéressence de coquetterie — ont un ensorcellement inexplicable, mais absolument reconnu.



Rue de village aux Philippines.

Des Espagnoles, des créoles, quelques fins profils de royales brunes aux yeux mi-clos, passent, fuient. Quelques-unes, rares, des plus belles, ont conservé la merveilleuse mantille blanche ou noire, piquée d'une branche de fleurs où luit toute la pourpre, tout l'or infusé par le généreux soleil.

Tout à coup, un murmure confus, joyeux ; la ruée froufroutante des cigarreras sortant de la manufacture de tabac, aussi fières, pimpantes et joliment attifées — on ne sait par quel miracle — que si elles ne venaient d'échapper à l'écrasement de longues heures de travail et de chaleur.

Crânes et pétillantes, elles portent avec aisance une jupe traînante rayée de couleurs vives, jaconas, pour les jours ouvrables, satin pour les jours fériés.

Cette « saya » est strictement serrée par une pièce de faille noire qui, moulant les hanches, se croise gracieusement sur le côté. Pas de linge, seule une chemisette, assez courte ; un léger fichu posé en pointe sur les épaules tombe libre sur la poitrine.

Le pied nu, de forme parfaite, se blottit dans une chinela de velours brodée de perles que retient le petit doigt crispé sur le bord. La démarche a le balancement moelleux du « Ménéo » Havanais auquel la Philippinoise apporte, si possible, une virtuosité plus grande encore.

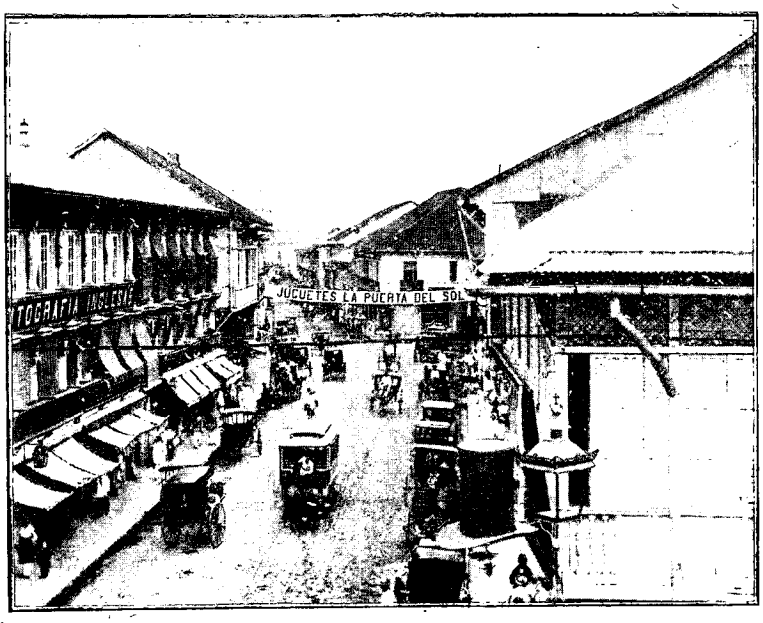
Les interpellations se croisent, avec des claquements de ripostes, des pétillements de mots d'une verdeur quelque peu risquée.

Comme l'Espagnole, la Manillaise se prétend pétrie de sel, — tel est le summum de la perfection féminine.

Le costume du Tagal est un comble de saugrenuité. Sur un pantalon en toile ou drap léger, flotte, pans au vent... une chemise ! Rien n'a pu décider l'indigène à priver les yeux de son prochain de la vue de ce vêtement nécessaire mais intime. Sur la tête, le chapeau melon ; dans les grandes occasions l'inévitable tuyau de poêle et l'habit noir par dessus la chemise à l'air... Il faut renoncer à exprimer ces choses...

Flirtant et coquetant, tout ce monde se presse à la Luneta, va, vient, se bouscule avec des rires discrets ; les voitures déambulent vers la plage, s'y rangent face à la mer, et de l'une à l'autre, c'est un papillonnement empressé de **pollos** (1), d'officiers de terre et de mer qui font leur cour avec toute la proverbiale galanterie castillane.

Quelques amazones trottent, des cyclistes pédalent ; cigarreras, indiens, chinois, japonais, se coudoient et toute cette humanité protéiforme bruit, étincelle sous les derniers rayons dardés.



Une rue de Manille.

A l'horizon, cependant, fournaise ronde et fulgurante, le soleil descend ; des draperies

(1) Jeunes gens.

somptueuses de sang et d'or voilent le ciel, prêtes à se dissoudre en l'ombre envahissante et très vite vient la nuit.

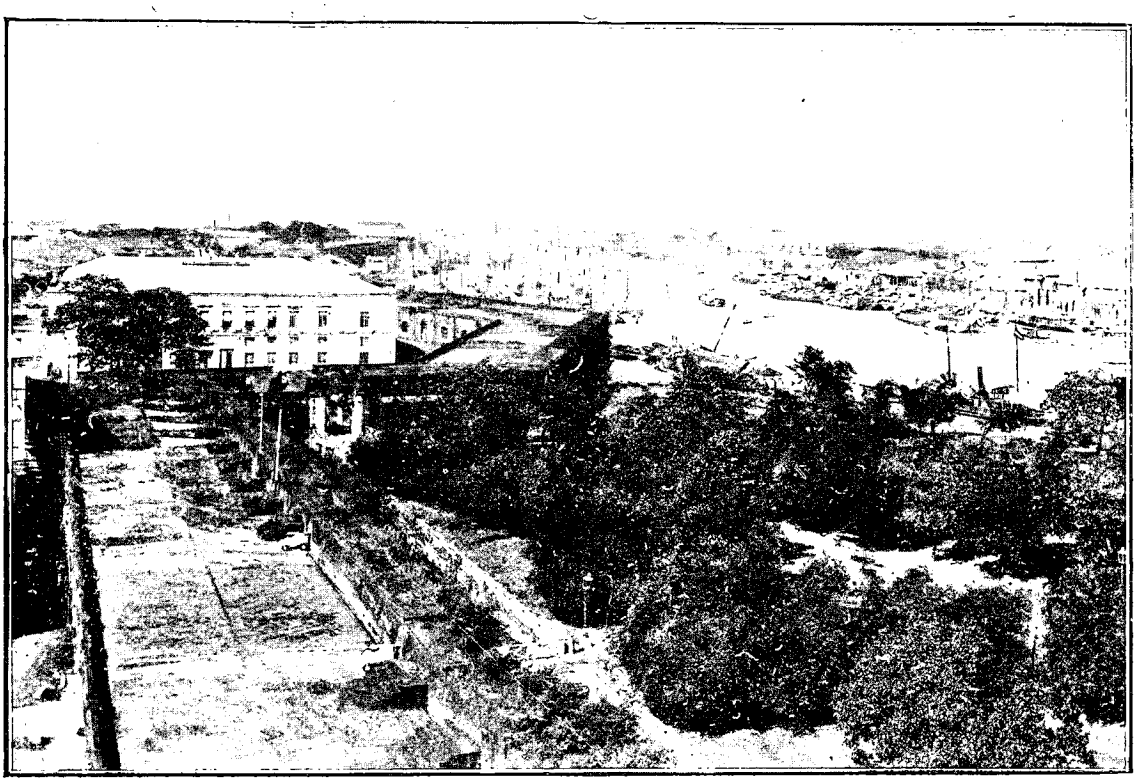
Tout s'ébranle, se précipite vers la ville en débandade folle. Sous les arbres colossaux, la brise alentie soulève à peine les feuilles tremblantes ; de temps à autre, mouvante et bleue, une lueur falote troue l'obscurité ; c'est, dans les cheveux de quelque métisse, le globule de verre où, telle les femmes Malabares, elle emprisonne les bichos-fuego (1), les lampyres frémissants.

A nuit close, Ciudad murée, faubourgs, allègres, tout s'enflamme, tout s'éjouit ; les théâtres flambent, les bals, les tertulias battent leur plein.

Dans les cases, au claquement des castagnettes, au tinrintintin exaspérant des instruments de bambou, les « daragas » coiffées de chapeaux d'homme exécutent les danses Flamencas ; c'est une véritable débauche de gestes, une recherche d'attitudes indicible.

Ces maisons indiennes ou métisses sont singulièrement hospitalières ; partout l'Européen peut entrer sans nulle présentation, certain de recevoir, même chez le plus humble, un accueil parfaitement courtois ; sa présence est un honneur.

Des nuages voilent la lune, et dans les rues noires on ne voit plus que les ombres plus noires des patitos et novios, dont la spécialité consiste à passer une bonne partie des nuits à cou-



Vue générale de Manille.

rir le guilledou sous le balcon de leurs belles. C'est l'heure des sérénades écoutées sans sauvagerie, et avec un peu de bonne volonté, on se croit à Barcelone, au temps romantique et charmant des marquesas d'Amaëgui.

Et tout là-bas, dans l'ombre, la mer pleure, le bambou frissonne, un son tremblé de guitare gémit.

A. DE GÉRIOLLES.

(1) Bêtes de feu.

NIDS ET ŒUFS

Le mois de mai « où tout aime et tout pullule dans la nature » est le mois des nids. C'est lui qui préside dans nos climats tempérés à la grande fête de la vie, aux noces universelles de tout ce qui respire. De toutes les chambres nuptiales où s'accomplit le grand mystère de la reproduction des êtres, le nid est la plus coquette, la mieux parée en même temps que la plus confortable. Les oiseaux seuls savent concevoir une architecture aussi raffinée, dessiner avec autant d'art des contours géométriques, poser des assises comme des maîtres maçons, et tisser des filaments comme Jacquart lui-même. Les mammifères, qui ne pondent pas — il en est cependant d'ovipares comme l'ornithorhynque et d'autres comme l'écureuil et le muscadin qui nidifient comme l'oiseau — n'ayant pas les mêmes besoins, ne possèdent pas cette science tout en prenant cependant certaines précautions ; et pourtant la plupart de ceux que nous avons domestiqués, ne craignent pas souvent d'abandonner leur progéniture aux hasards du chemin ou de la rue.

L'oiseau, chez qui le sentiment de la famille, le besoin de l'existence à deux est infiniment plus vif se construit un *home*, quelquefois véritable palais qu'il dédie à sa descendance; et, si curieuse qu'en soient l'architecture et la construction, l'œuf qu'il contient est peut-être plus intéressant encore à étudier dans ses formes, dans sa couleur, dans ses variations.

Le plus souvent la couleur de la coquille n'a pas le moindre rapport avec la couleur de l'oiseau, les poules noires pondent des œufs blancs et les poules blanches aussi. Les œufs dont la coloration est la plus vive et la plus voyante appartiennent aux espèces qui savent le mieux dissimuler leurs nids ou les placer dans les endroits les moins accessibles ; dans ces conditions, la couleur des œufs a beau trancher sur le milieu environnant, elle cesse de constituer un danger. Pour les oiseaux au contraire qui ignorent l'air de cacher leur nid, la nature a donné à leurs œufs une coloration presque identique à celle du terrain sur lequel ils ont pondu, c'est au point qu'il devient presque impossible de les découvrir même pour l'œil le plus exercé, tel est le cas de l'engoulevent, du vanneau, de la bécasse, dont les œufs placés dans un rudiment de nid, sont presque introuvables.

La dimension de l'œuf est en rapport, soit avec la taille de l'oiseau qui l'a pondu, soit avec le degré de développement atteint par le jeune au moment où il brise sa coquille. Si l'œuf est grand, relativement à la taille de l'oiseau, c'est que le jeune aussitôt éclos sera en état de courir ou de nager.

Les poules de nos basses-cours presque tous les oiseaux de mer et d'eau nous fournissent mille exemples de ce fait. Le Grand Corbeau et le Guillemot ont la même taille, cependant l'œuf du premier n'atteint pas le dixième de la partie du volume de l'œuf du second; c'est qu'à peine nés les jeunes guillemots sautent à la mer, et d'instinct, nagent comme leurs parents, tandis que les jeunes corbeaux viennent au monde aveugles, faibles, impuissants.

En général, les oiseaux dont les nids sont le plus artistiquement construits, pondent de petits œufs, et l'élevage de leurs jeunes est de longue durée.

La forme des œufs varie depuis la sphère géométriquement parfaite, jusqu'à l'ovale en passant par toutes les formes intermédiaires; quelques-uns ont les deux bouts coniques, d'autres ont l'un conique, l'autre sphérique. Dans le cas d'une ponte très abondante, il est évident que la forme conique permet de réunir plus d'œufs dans un plus petit espace; aussi les oiseaux qui ne pondent que deux œufs les ont-ils généralement sphériques. Le cône le plus prononcé se rencontre chez les espèces qui pondent plusieurs œufs d'un volume considérable pour leur taille. La bécassine, par exemple, pond quatre œufs très gros pour un oiseau aussi petit, mais leur forme très conique leur permet d'occuper peu de place dans le nid et de se placer plus aisément pendant l'incubation sous les plumes de la mère.

Dans une même espèce, les œufs sont sujets à de multiples variations de couleurs, particulièrement s'ils sont tachetés ou striés ; la coloration, au contraire varie très peu lorsque les coquilles sont unicolores, et encore n'est-ce souvent qu'une question de teintes à peine appréciable. De tous les oiseaux, le guillemot est celui dont l'œuf est sujet à la plus grande variation des couleurs; dans une colonie de ces oiseaux, c'est à peine si on rencontre dans les nids deux œufs ayant exactement la même coloration ; on croit cependant que l'œuf de chacun de ces oiseaux conserve chaque année la même teinte.

Le Guillemot ne construisant aucune espèce de nid et roulant sur le roc nu, son œuf unique aurait grande chance de rouler de ci et de là au moindre mouvement de l'oiseau, aussi est-il extrêmement conique, peut-être le plus conique que l'on connaisse. Chez certaines espèces, les grues par exemple, un œuf d'une coloration anormale reproduit exactement une teinte et un dessin qui sont anormaux chez une race voisine, appartenant à la même espèce d'échassiers.

Les oiseaux n'ont pas seuls le privilège de pondre des œufs recouverts d'une coquille et de les couver jusqu'à la naissance d'un petit. L'Australie, ce pays où l'histoire naturelle se permet des excentricités qui déroutent la science possède deux quadrupèdes qui pondent des œufs et les couvent, ce sont : l'ornithorhynque et l'échidné.

Le premier construit un véritable nid à l'extrémité de la galerie souterraine où il vit, le long des ruisseaux ; sur ce nid, il pond deux œufs qu'il couve avec assiduité jusqu'à l'éclosion. A peine nés, les petits ornithorhynques au lieu de demander la becquée à la façon des oiseaux, s'emparent des tétines maternelles, y appliquent leur bec de canard et les sucent comme font tous les mammifères; notons en passant que ce bec est d'abord pourvu de douze dents qu'il perd bientôt pour prendre la forme d'un véritable bec de palmipède.

L'échidné a d'autres mœurs, il ne fait pas de nid, il ne pond qu'un œuf; aussitôt la ponte effectuée, la mère introduit l'œuf dans une sorte de poche formée par les replis de la peau près des mamelles et l'y couve jusqu'à éclosion ; le jeune échidné reste, une fois éclos, plusieurs semaines dans la poche maternelle.

Les bizarreries dont nous avons parlé n'existent pas seulement dans la forme ou la coloration des œufs, on les retrouve dans le choix vraiment singulier où le nid est parfois construit : on écri-

rait tout un volume sur ces choix fantaisistes

Il ne se passe guère de printemps où vous ne lisiez qu'un facteur rural a trouvé au fond d'une boîte aux lettres un nid de mésange. Une autre fois c'est un oiseau qui a établi son *home* entre deux rails de chemin de fer et qui couve assidûment en dépit du tintamarre des trains qui roulent au-dessus de sa tête. Au printemps dernier, j'ai vu aux environs de Paris, un nid de roitelets installé dans un squelette de corneille suspendu à une branche comme épouvantail, et se balançant là au gré des vents. La vie renaissait dans ce cadavre, une douzaine de petits oiseaux au grand bec jaune piaillaient sur le lit de mousse occupant toute la cavité thoracique du corbeau mort. Du reste, les odeurs cadavériques n'effraient pas en général les oiseaux; on cite même le cas des bergeronnettes de Chine qui recherchent fréquemment pour nicher les squelettes humains que les Célestes installent en des cercueils mal clos, dans un coin de leurs champs.

De ces cadavres sortent en gazouillant des nuées d'oisillons ; leur gaieté contraste singulièrement avec l'intérieur de la chambre mortuaire qu'ils ont transformée en chambre nuptiale. Dans l'Afrique australe, ces mêmes bergeronnettes aiment les cimetières et nichent également dans les cadavres. Au musée de Londres on peut voir un nid de bergeronnettes installé dans un crâne humain, les cavités des yeux servent d'accès à ce singulier habitacle.

Lord Byron a adressé des strophes superbes à un crâne humain dont il avait fait une coupe à champagne : « Les vers qui l'ont sucé jadis avaient des lèvres autrement rudes que les miennes... ». Sans doute, mais si j'avais le choix, ce n'est pas aux lèvres d'un poète anglais que je léguerais la boîte osseuse où s'élabore une pensée; bien plus volontiers je l'offrirais à un couple d'oisillons en quête d'un domicile, heureux de penser que mon dôme crânien va enfin abriter un peu de calme et de bonheur.

PAUL MÉGNIN.

LE NOUVEAU JARDIN FLEURISTE DE PARIS

Dans quelques jours la Ville de Paris inaugurera son nouveau Jardin fleuriste qui fait miroiter, le long du Bois de Boulogne, à deux pas de Paris, ses serres immenses. Il remplace le Fleuriste de la Muette, dont les terrains vendus font place à de hautes maisons de rapport.

Avant l'établissement dans les Carrières de la Muette, en 1855, de cette manufacture horticole, la Ville de Paris possédait, dispersés, sans lien, sans direction unique, des pépinières et des terrains qui étaient loin de suffire à la production des plantes, des fleurs et des arbustes nécessaires à la décoration de ses promenades.

Quand il s'agit de meubler les squares nouveaux et les promenades qu'on venait de créer à Paris, on dut songer à fabriquer par milliers et à bas prix les plantes décoratives. M. Alphand, qui était un magicien, utilisa des terrains et des carrières abandonnées, à l'orée du Bois de Boulogne, et y créa le Fleuriste de la Muette qui avait 18.000 mètres de superficie et produisait annuellement 3 millions de plantes. Georges Sand déclare qu'elle n'oubliera jamais *ce qu'elle a vu là comme dans un rêve des Mille et une Nuits.*

Que dirait-elle si elle voyait le Nouveau Fleuriste avec ses 9 hectares, ses 80 serres, ses milliers de plantes de toutes formes, de toutes couleurs, de tous climats.

L'ancien Fleuriste était devenu insuffisant ; il ne pouvait plus suffire au renouvellement presque constant des plantes et des fleurs des squares dont Paris, comme une grande coquette, aime à changer souvent sa garniture. On décida de transférer ailleurs le grand laboratoire horticole, de l'agrandir, d'en faire une sorte d'Institut de botanique et d'horticulture appliqués, comme ces établissements de Leyde et de Kiew qui rendent de si utiles services à la richesse nationale des pays qui ont su les créer.

On choisit une partie détachée du Bois de Boulogne, où des chênes immenses abritaient des taillis sous lesquels souvent, vers le milieu de ce siècle, on allait galamment se couper la gorge.

Les travaux du nouveau Fleuriste ont commencé il y a deux ans ; on a gardé, en les utilisant fort intelligemment, les reliefs du sol ainsi que 5 ou 6 chênes bi-centenaires.

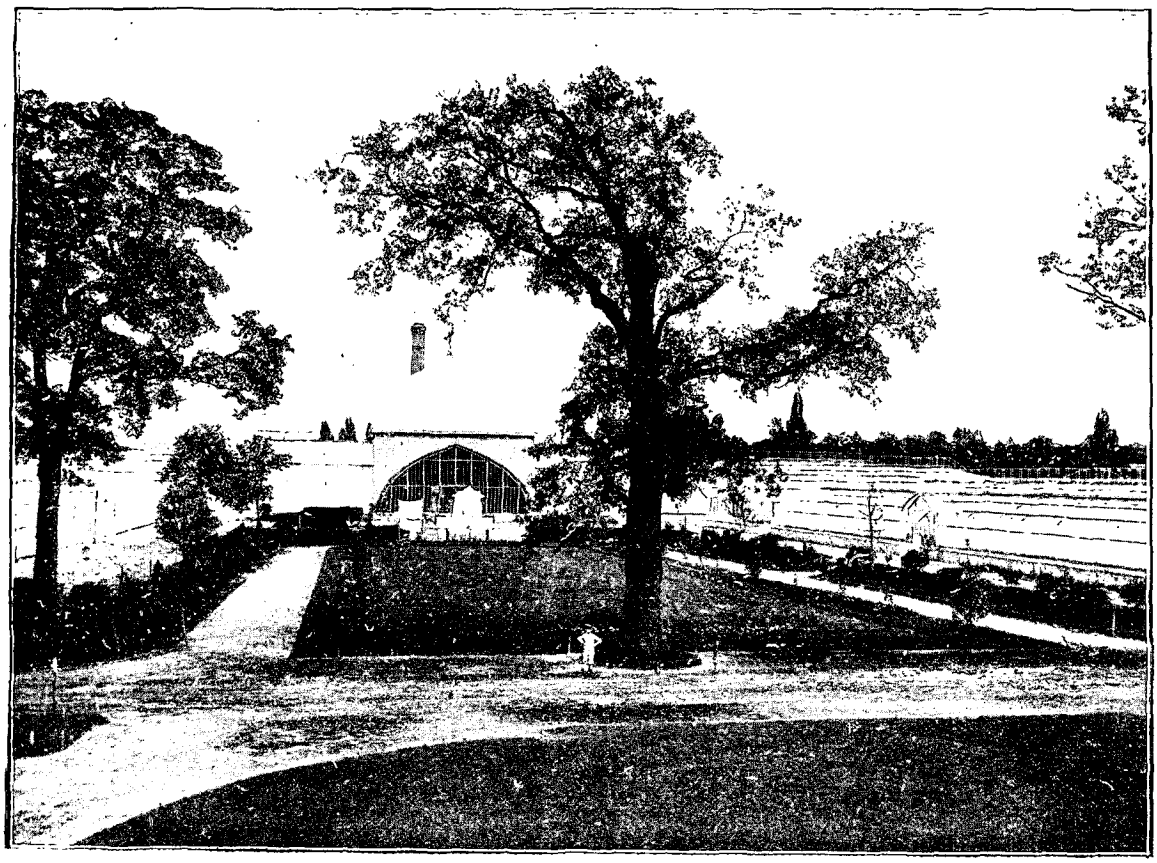
De chaque côté de l'entrée, deux bâtiments d'une architecture élégante et sobre, destinés aux bureaux et aux collections. Un escalier de haute allure descend vers un grand parterre à la française qu'encadrent de superbes serres. C'est la merveille du nouveau Fleuriste. Elles sont au nombre de 80, toutes de structures, de formes, de courbes différentes et, néanmoins, il se dégage de cet ensemble, une harmonie parfaite, tant est grande, avec la diversité des formes, la concordance habile des agencements.

La serre des palmiers est la plus remarquable de ce genre qui existe en Europe ; elle se compose d'une sorte de coupole haute de 25 mètres et de deux ailes hautes de 12 mètres. Les plaques de verre qui recouvrent ce grand jardin d'hiver sont posées sur une légère charpente en fer et nuancées d'une délicate teinte verte qui tempère les rayons du soleil. De vastes chaudières alimentent d'eau chaude la serre et y maintiennent une température constante. D'un tapis vert clair de lycopodes émergent les troncs velus des cocotiers, des palmiers, des bananiers, des dragonniers, des ficus au

port élégant et svelte, d'ou tombent des lianes bizarres.

Dans la serre voisine, à une chaleur de 30 degrés, s'épanouissent dans leurs formes étranges et leurs couleurs éclatantes, ces fleurs fantastiques semblables à des bêtes de l'Apocalypse, les orchidées : les unes, les népenthès à la face tigrée, les autres, avec une chenille vermillonnée, marbrées comme des pythons, armées d'aiguillons et de tentacules comme les pieuvres, ayant bec d'oiseau, griffes et ongles de felins, chatoyantes comme des colibris. En face, les plantes vertes, les cycas, les phénix et, du côté des fortifications qui bientôt vont tomber, une mer de chassis, aux vagues moutonnées, où s'abritent, frileuses, les boutures nouvelles. Dans ces couveuses artificielles éclosent et grandissent dans la tiède atmosphère, à l'abri des neiges et des frimas, les semis des plantes délicates et les boutures. C'est par centaines de mille qu'on bouture toutes ces plantes qui festonnent d'une bande éclatante nos massifs verts.

Par derrière, sont les serres à sevrage, et un sanatorium végétal où on redonne santé et vigueur aux plantes qui ont servi de garniture dans les fêtes municipales et que le gaz et la poussière ont a moitié asphyxiées et étiolées.



Vue du nouveau Fleuriste de la Ville de Paris au Bois de Boulogne.

Un immense calorifère donne à toutes ces pauvres exilées, grelottant sous notre froid et âpre climat, la chaleur douce, humide et pénétrante qui leur convient. Un réseau immense de tuyaux part de ce foyer bienfaisant et court, serpentant partout, sous les dalles de briques des serres.

Un régulateur thermo-électrique permet de doser à chaque groupe de plantes, suivant la délicatesse de sa constitution ou de son endurance au froid, le degré de chaleur qui lui convient. De vastes sous-sols abritent pendant l'été, où la vie chez eux s'arrête, les oignons et les tubercules des dahlias, des cannas, des tulipes, des begonias et des renoncules.

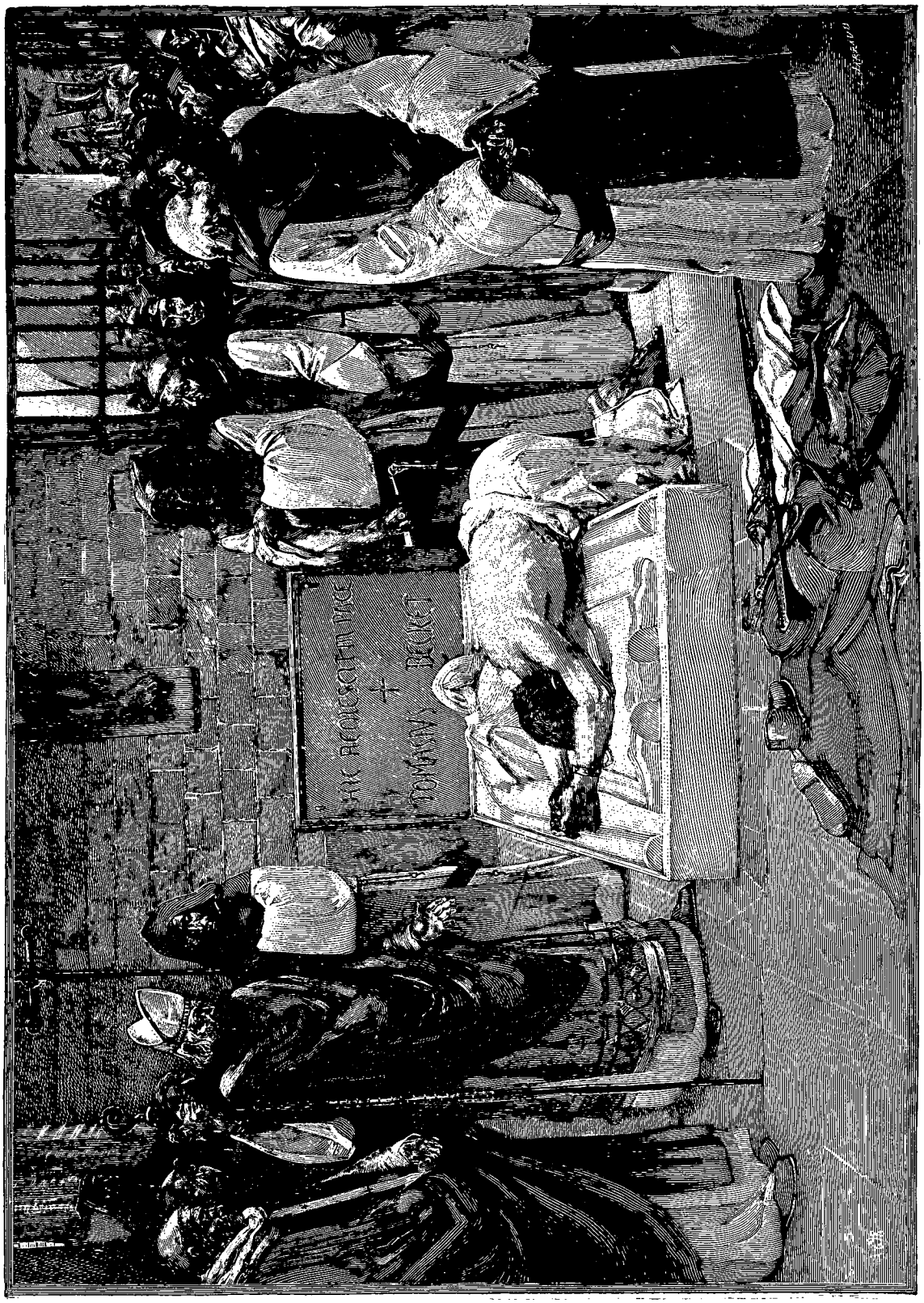
Devant la serre principale, à l'entrée, s'élève une superbe fontaine de Dalou, où, dans un médaillon d'un grand caractère, le maître vigoureux et puissant a sculpté un *Triomphe de Bacchus*.

Dans quelques jours, le nouvel établissement, unique au monde, ouvrira ses portes au public qui pourra aller y admirer ces merveilles florales, ces camélias et ces azalées qui sont en pleine floraison. Ce magnifique Musée horticole deviendra un lieu de promenade dominical où nos Parisiens, artistes, modistes, ouvrières pourront admirer, étudier et s'inspirer de ces fleurs, au coloris si frais et si éclatant, aux formes si élégantes et si charmantes et garder toujours le goût parfait, la fantaisie exquise qui les ont toujours caractérisées, eux les Athéniens du Nord, raffinés et délicats.

A. Callet.

HENRI II, ROI D'ANGLETERRE, SUR LE TOMBEAU DE THOMAS BECKET (1174)

Si M. Samuel Seeberger, l'auteur du tableau que nous reproduisons ici n'a pas cru devoir donner à cette scène moyennageuse toute l'ampleur qui, à notre avis, lui eût convenu, il a du moins le mérite de nous avoir donné avec toute la précision et la netteté désirables une ex-



HENRI II, ROI D'ANGLETERRE, SUR LE TOMBEAU DE THOMAS BECKET. — Salon de la Société des Artistes français de 1898. — Peinture de M. Seeberger. — Gravé par Jarraud.

cellente traduction de quelques pages bien curieuses des chroniques du temps.

Curieuse figure que celle de ce Thomas Becket, habile politique, vaillant capitaine, bon chevalier, somptueux et magnifique, puis tout à coup, élevé à l'épiscopat, rompant avec le

monde qu'il avait ébloui jusqu'au scandale, devenu austère et passionné défenseur de l'Église contre les prétentions de ce même Henri Plantagenet qui l'y avait fait entrer, croyant s'en faire un allié, sinon un défenseur de ses intérêts.

Un jour, dans un de ces accès de colère où le jetait souvent l'ardeur de la lutte, le roi s'était écrié : « De ces lâches qui mangent mon pain, il n'y en aura donc aucun qui me délivre du prêtre turbulent! » Et aussitôt un groupe de courtisans trop empressés à servir les rancunes royales s'en vont à Canterbury, siège épiscopal de Thomas Becket et après une scène d'une grandeur tragique abattent l'évêque martyr au pied même de l'autel.

Il faut lire dans les naïfs récits du temps tous les maux qui viennent accabler Henri II après ce forfait. Lorsqu'enfin le roi s'embarque à Barfleur, comme pour aller guerroyer dans l'île bretonne soulevée. « Peu de temps après, dit un chroniqueur, une tempête l'assaillit, et le roi, levant les yeux au ciel, demanda au Seigneur de le conduire au port du salut pour lui permettre de rendre la paix aux clercs et au peuple, et il forma en son cœur un vœu en l'honneur du bienheureux Thomas ».

Enfin, il aborde, il dépouille tous les insignes royaux et marche nu-pieds vers Canterbury, pèlerin pénitent et humilié. « Arrivé devant le tombeau de l'archevêque, continue le chroniqueur, il s'y prosterna la face contre terre et demeura longtemps en oraison, les mains tendues vers le ciel. Alors, tous les ecclésiastiques, qui étaient venus en grand nombre, donnèrent chacun trois ou cinq coups sur les épaules du monarque ».

C'est à ce moment précis, ou plutôt avant l'exécution de cette flagellation édifiante que M. Seeberger nous montre Henri II prosterné sur la pierre tumulaire, le corps nu jusqu'à la ceinture, sous l'œil hautain de l'évêque de Londres, et au milieu des moines et des prêtres armés de la sainte discipline.

P. R.

MICROBES

D'AUTREFOIS ET DE DEMAIN

(Suite et fin. — Voyez page 146).

Nous arrivons maintenant aux microbes de demain.

Pour M. le Dr L. Follet, on s'est mépris sur le rôle et la véritable signification des formes microbiennes. A son avis, les microbes ne sont que des formes transitoires destinées à assurer la conservation et la propagation d'organismes qui leur sont supérieurs et qui sont représentés dans notre économie par des masses gélatineuses auxquelles il a donné le nom de « plaques bactérigènes ».

Toutes les maladies dites infectieuses seraient causées par les moisissures vulgaires qui nous entourent et qui, lorsqu'elles pénètrent dans nos organes, soit que nous respirions leurs spores avec les poussières de l'air, soit que nous les absorbions directement avec nos aliments, soit de toute autre manière, seraient susceptibles de s'y adapter, de s'y développer et d'y végéter sous une forme nouvelle « la plaque bactérigène ».

Les plaques bactérigènes ne seraient donc que les formes alternantes d'organismes essentiellement polymorphes, au même titre que la rouille du blé, par exemple, qui végète tour à tour et sous une forme différente, tantôt sur le blé et tantôt sur un arbuste, l'épine-vinette.

Moïse, le grand hygiéniste, aurait eu le premier la divination de ce danger perpétuel qui nous menace, et c'est pour en garantir les Hébreux, qu'il leur recommandait de laver avec soin (nous dirions aujourd'hui aseptiser) toute pierre qui se couvrait de moisissures, et dans le cas ou les moisissures reparaîtraient, de la porter dans la plaine le plus loin possible de leur demeure.

De là viendrait l'insalubrité des lieux humides et sombres et pour le Dr Follet, le danger de conserver dans les appartements des fleurs, à cause des moisissures qui naissent sur la terre dans laquelle elles sont plantées ou dans l'eau des bouquets, si on n'a pas soin de la renouveler fréquemment.

Pour cet auteur, les masses gélatineuses n'ont échappé jusqu'ici aux observateurs qu'en raison de leurs formes indéfinies, de leur transparence parfois très grande, de la difficulté de les colorer.

Jusqu'à présent on s'était contenté d'expliquer la présence de ces éléments hétérogènes en les baptisant du nom de mucus, pigment, cristaux, etc.

C'est dans le sang et surtout dans le suc des tumeurs qu'il les a observées, tantôt libres et tantôt fixées sur les globules blancs qu'ils défigurent parfois au point de les rendre méconnaissables (*fig.* 2, A, B, C).

Souvent aussi les plaques forment comme une sorte d'enduit translucide autour de certaines cellules et, lorsqu'elles engendrent les microbes, on aperçoit ces derniers en suspension dans leur épaisseur, où ils se disposent parfois dans un ordre parfait.

D'après l'auteur, la plupart de ces parasites peuvent végéter longtemps et se multiplier dans un organisme, par scissiparité, ou par bourgeonnement, sans révéler autrement leur présence qu'en anémiant plus ou moins l'individu, de là de nombreux malaises qui passent inaperçus ou restent inexpliqués.

Mais qu'un incident vienne à se produire, un refroidissement, une intoxication, un trauma-

tisme, par exemple, que l'organisme vienne a être saturé, même localement, et ces masses gélatineuses peuvent s'organiser sur un point quelconque. C'est le microbe qui apparait.

On l'aperçoit dans le sein des masses gélatineuses et selon le milieu où elles se trouvent, il évolue tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Car pour le Dr Follet, les microbes sont avant tout polymorphes et tous sont susceptibles de passer par les différentes formes décrites : cocci, filaments, bâtonnets, chaînettes, streptocoques, etc. (1). La forme du microbe n'aurait donc qu'une importance toute relative.

Mais le véritable principe infectieux, la cause première du mal serait « la plaque bactérigène, car pour notre auteur, le microbe n'est que le trait d'union entre cette plaque et la moisissure, *c'est le stade de retour du champignon gélatineux parasite de notre organisme a la moisissure qui l'a engendré.* Il naît précisément là où la vie va s'éteindre.

C'est le commencement de la décomposition. C'est un effort de la nature qui, prévoyant la destruction de l'être qui nourrit le champignon ou d'une partie de cet être, met ce parasite sous une forme qui va lui permettre de résister aux agents de destruction du dehors et de reprendre sa forme première, la moisissure.

Cette forme apparaît quand l'organisme craque là où il est le plus faible, où il va céder, dans le pus, dans les crachats.

On la voit naître et s'organiser dans la transparence de la plaque gélatineuse. Ce sont les cocci qui apparaissent d'abord, ils se transforment en filaments; ces filaments se divisent en articles et deviennent des bâtonnets ou des diplo-bâtonnets plus ou moins longs, parfois des chaînettes d'éléments arrondis qui restent

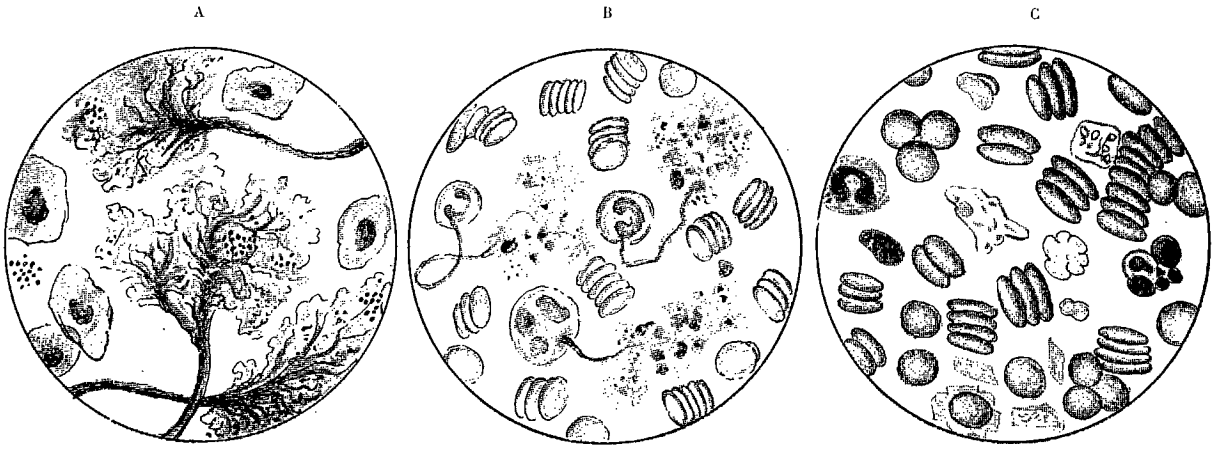


FIG 2. — PLAQUES BACTÉRIGÈNES DU Dr FOLLET :
A, dans le suc d'un cancer — B, dans le sang et adhérant par des sortes de filaments à des globules blancs.
C, dans le sang mais libres, quelques-unes sont en voie de décomposition.

isolées (streptocoques) ou s'embrouillent (staphylocoques). Ces filaments ou ces bâtonnets se résorbent en gelée et laissent en liberté les éléments arrondis.

Mais, parfois, une forme empiète sur une autre ; les filaments et les bâtonnets se résorbent en gelée avant de s'être divisés et dans cette gelée apparaissent de nouveaux cocci, et le cycle de recommencer.

Dans tel milieu, telle forme ne se produira pas, et telle autre apparaîtra seule, car le *milieu fait le microbe.*

A un moment donné pourtant, dans cette même gelée, au fur et à mesure qu'on s'éloigne du milieu vivant qui nourrit les plaques, apparaîtront des éléments plus gros. C'est l'acheminement de la plante vers la forme moisissure qui va succéder à la forme microbienne.

Et chose remarquable, ces moisissures commenceront à se développer sous des formes plus grandes, mais qui rappelleront les formes évolutives du microbe : coccus, filament, chaînette, et enfin formes ramifiées.

(1)Voir figure 1, page 147.

Nous pouvons être envahis par le parasite, cause première d'une maladie, sans pour cela présenter les symptômes cliniques de cette maladie, ce serait la théorie diathésique.

Nous pourrions par exemple, porter fort longtemps et même toute notre vie, dans notre organisme, les germes de la tuberculose et du cancer (le Dr Follet admet la théorie parasitaire du cancer), sans être ni tuberculeux ni cancéreux au sens propre du mot. Dans ce cas on peut mourir un jour d'une anémie causée par la présence du parasite ou bien par la ruine d'un de nos organes tué peu à peu par l'action délétère du parasite et par les toxines qu'il secrète.

Les localisations de ces maladies avec les phénomènes qu'elles comportent, ne seraient donc que des accidents dans le cours d'une maladie générale latente.

Pour la tuberculose, déjà dans sa thèse « De la présence dans le sang et le suc des tumeurs de plaques bactérigènes », le Dr Follet avait relaté le polymorphisme du microbe de cette maladie, et il avait suivi et décrit les transfor-

mations successives du bacille de Koch, selon qu'on le cultive dans certains milieux (*fig. 3*, A, B, C, D, E). Aujourd'hui il croit pouvoir aller plus loin et il pense que la transformation ultime de ce micro-organisme ne serait qu'un vulgaire aspergillus (moisissure).

Cette théorie des plaques bactérigènes dans le sang et la lymphe expliquerait ce fait que souvent les liquides dans lesquels le microscope ne révèle aucune forme microbienne, confèrent néanmoins une maladie donnée à l'animal auquel on l'injecte.

Dans ces cas le sang et la lymphe contiendraient ces champignons gélatineux appelés « plaques bactérigènes ».

D'après le Dr Follet, d'accord du reste en cela avec beaucoup d'autres auteurs, quand une maladie générale se guérit, c'est bien plutôt parce qu'un renouveau de vitalité régénère l'organisme et lui permet de triompher d'une crise en lui conférant une immunité relative vis-à-vis du parasite que parce que l'organisme s'est débarrassé définitivement du parasite. Cette théorie permettrait de comprendre pourquoi, longtemps après la guérison d'une maladie, telle que la diphtérie ou la typhoïde, on

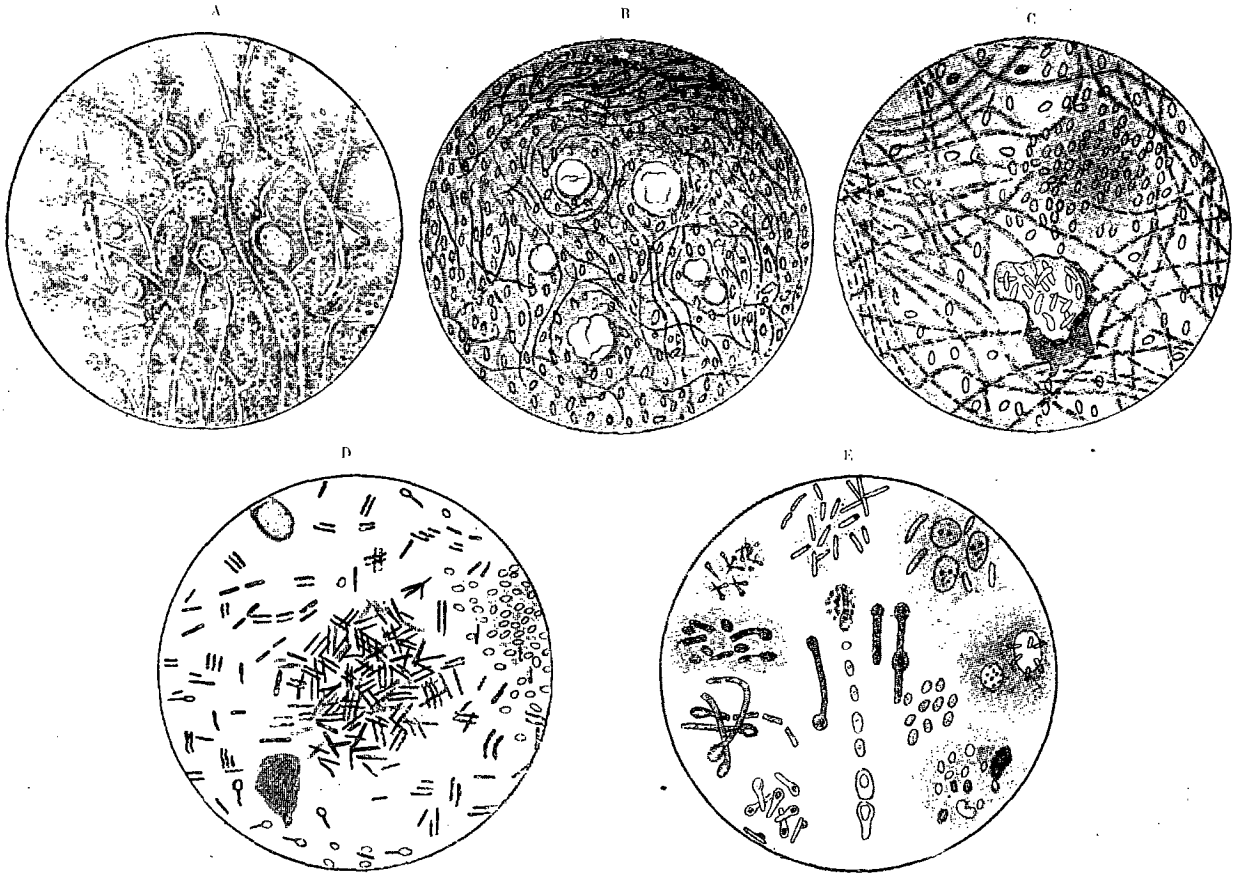


Fig. 3. — Evolutions successives du bacille de Koch — en culture A, B, C, D — sur milieu spécial E (d'après le Dr Follet).

peut encore retrouver les microbes regardés comme spécifiques de ces affections.

La variété de formes des microbes expliquerait encore pourquoi dans certaines maladies on a observé des formes très différentes. De ces divergences on a conclu que personne n'avait vu le véritable parasite, tandis qu'au contraire, pour le Dr Follet, les différentes formes décrites par les auteurs ne sont que les évolutions successives d'un même micro-organisme polymorphe.

Nous nous sommes bornés à résumer les découvertes de M. Follet pour notre public, peu versé en ces matières, en donnant les figures les plus caractéristiques de son ouvrage. Notre peu de compétence en travaux microscopiques ne nous permet pas de prendre parti, mais ce que nous croyons pouvoir affirmer, en notre simple qualité d'hygiéniste, c'est que les connaissances actuelles en microbie sont très loin d'être définitives.

Le bacille qui produit une tumeur blanche dans le genou est le même, assurent les microbiologistes, que celui de la méningite tuberculeuse ou des formes si diverses de la phtisie, la chose est possible évidemment, mais il n'est pas défendu de penser que ce résultat est dû peut-être à l'insuffisance de nos moyens actuels d'investigations. Il y a seulement cinquante ans, la plupart des maladies nerveuses étaient classées sous trois ou quatre vocables, actuellement leurs simples dénominations s'allongent en plusieurs pages. Dans vingt ans le bacille actuel de la tuberculose formera, sans doute, une nombreuse famille et l'on différenciera soigneusement les cousins-germains suivant leur degré de virulence. Un long chemin a déjà été parcouru depuis les insectes et les vers de Kircher

et de Goiffon, mais la route de la science est longue, et chacun apporte sa pierre pour qu'elle soit bien dallée et qu'on puisse y circuler sans encombre.

Dr Galtier-Boissière.

DÉLICATE ATTENTION

Ce soir-là un événement considérable se produisit à Châteauroux, au *Café du Commerce :* il était six heures et demie et, pour la première fois, depuis vingt ans, Arsène Létort, le vétérinaire et chef de la fanfare, était en retard pour la partie de manille aux enchères.

Ses trois partenaires, l'un après l'autre, tiraient leur montre, levaient les yeux jusqu'à la pendule, interrogaient du regard la caissière, le patron et froissaient les cartes avec un air navré.

— Arsène est un lâcheur ! fit Hippolyte Rondeau, le conseiller municipal.

— C'est un sale tour, appuya Darvennes, notable drapier de la préfecture, il aurait pu nous faire prévenir, s'excuser.

— Des amis de vingt ans ! conclut le commandant en retraite Sabretache. On ne peut pourtant pas commencer sans lui !

Le lendemain Arsène Létort ne vint pas davantage.

Le surlendemain les trois amis passèrent prendre des nouvelles chez le vétérinaire et ils eurent le mot de l'énigme : Arsène était malade.

La chose leur parut invraisemblable et le soir, pendant la partie qu'ils se résignèrent à jouer à trois, les quolibets et les bons mots firent fureur. Rondeau surtout fut intarissable. Un vétérinaire malade ! Quel bel exemple pour ses clients !

Les jours passèrent et Arsène ne revenait toujours pas... On ne riait plus maintenant au *Café du Commerce*, d'autant plus que Mme Létort était tombée dans des angoisses de mauvais augure et que le médecin consulté ne dissimulait pas ses inquiétudes.

La ville elle-même devenait triste. La fanfare chômait : plus de concert le dimanche sur la place publique, plus même de répétitions.

Un jour les trois amis, plus affectés que de coutume, se regardèrent en hochant la tête et sans oser s'avouer leur pressentiment.

Enfin Rondeau coupa ce silence pénible.

— Savez-vous qu'Arsène est très mal ?

— Au plus mal.

— Le docteur croit pouvoir avancer qu'il ne passera pas la semaine.

— Cet excellent Arsène, murmura Sabretache ému.

— Un si brave cœur !

— Pauvre ami !

— Oui, mais ce n'est pas tout ça, répartit Rondeau, il faut s'attendre à toute éventualité. Eh bien ! il m'est venu une idée. Nous ne pouvons pas laisser s'en aller un ami de vingt ans et j'ajouterai un des personnages les plus estimés et les plus importants de notre ville, sans lui témoigner d'une manière éclatante notre vieille affection. En outre, le dévoué organisateur de notre fanfare a droit à un tribut particulier. Je propose de lui faire une oraison funèbre, un discours que je prononcerai sur sa tombe...

— Ah ! c'est très gentil ça, fit le drapier.

— On pourrait aussi faire un piquet d'honneur avec les pompiers, ajouta le commandant.

— Parfaitement, poursuivit Rondeau... Donc je prononce un discours... Seulement comme la circonstance est impressionnante, pour ne pas être pris à l'improviste, je vais commencer à l'écrire et nous le corrigerons ensemble...

Le lendemain, après la partie de manille, le conseiller municipal tira de sa poche un papier où s'étalaient quelques lignes fortement raturées...

— C'est plus difficile qu'on ne croit, commença-t-il en manière de précaution oratoire... Je n'ai pas fini... C'est drôle comme c'est difficile de dire dans un beau style ce que l'on ressent si bien.

— Voyons toujours.

Rondeau se moucha, toussa, sirota une gorgée de vermouth et il lut :

— « Te voilà donc mort, pauvre ami, mort et enlevé à notre affection ».

— Mettez le pluriel, objecta Sabretache, ce sera plus fort : « nos affections.

Rondeau reprit :

— « Te voilà donc mort, pauvre ami, mort et enlevé à nos affections ... » *Nos affections* ? Enfin je veux bien... « nos affections. L'illustre ville de Châteauroux pleure avec nous la perte d'un de ses meilleurs enfants »... J'en suis resté là parce que ça n'allait plus après pour parler de la fanfare, de la musique et de tout le tremblement. Vous devriez m'aider...

— Voyons, répondit Darvennes, si l'on mettait une phrase comme ça. « La musique qui adoucit les mœurs et qui... qui... qui...

— « Qui enflamme le cœur des guerriers », trouva Sabretache.

— « La musique qui adoucit les mœurs et enflamme le cœur des guerriers est en deuil », termina Rondeau. Un silence se fit.

Les trois hommes avaient pris la pose de travailleurs absorbés par une laborieuse étude. Les idées s'envolaient. Leur cerveau était vide.

Sabretache trouva un prétexte pour mettre fin à cette situation pénible :

— Il est l'heure d'aller dîner, fit-il observer, les phrases viennent plus facilement quand l'estomac est satisfait.

On approuva cette réflexion judicieuse et l'on remit au lendemain la continuation du panégyrique.

Heureusement Arsène Létort prenait son temps pour mourir; car quinze jours plus tard, le discours n'était pas encore prêt. Les trois amis l'avaient emporté à tour de rôle, avaient ajouté qui un mot, qui une phrase, qui une rature, seulement il manquait la péroraison et ça ne venait pas. Les trois auteurs étaient décidément à court de ces phrases retentissantes qui enlèvent les bravos ou arrachent les larmes.

Le vétérinaire cependant baissait de plus en plus. Il fallait se préparer à la triste solennité.

— Donnez-moi donc le discours, fit un jour Darvennes, je vais le faire finir par mon fils qui est très fort sur tout ça... Il est en rhétorique au lycée.

Le lendemain en effet le discours était terminé. On ne fit pas de partie de manille ce soir là... Toute la séance fut consacrée à l'audition et à la discussion de ce morceau de littérature.

Rondeau se rengorgeait, prenant des poses, se grisait de l'effet des phrases grandiloquentes. Le patron du café s'était rapproché de ses clients pour ne pas perdre un mot et, à chaque regard de l'orateur, il approuvait d'un signe de tête.

— « Te voilà donc mort, pauvre ami, répétait pour la dixième fois Rondeau essayant d'arriver au ton définitif, mort et enlevé à nos affections. L'illustre ville de Châteauroux pleure avec nous la perte d'un de ses meilleurs enfants. La musique, qui adoucit les mœurs et enflamme le cœur des guerriers, est en deuil. Vois ces instruments silencieux, cette fanfare découronnée de son chef, cette bannière où flotte un crêpe lugubre. Vois cette population si souvent égayée par tes polkas, enivrée par tes valses. Car tu fus, Arsène Létort, tu fus un grand artiste, un créateur!... Grâce à ton zèle, nos paisibles citadins devinrent des instrumentistes accomplis. Dans nombre de concours de notre région, la *Fanfare de Châteauroux* obtint des médailles d'or qui attestaient ta valeur. Tu composais, avec quel charme! de jolis morceaux que nos femmes rejouent sur leur piano, avec admiration. Tu as servi noblement la cause sacrée de l'Art, la Cité, la République. Aussi, vois ces pompiers éplorés. Que dis-je ? la Nature tout entière s'associe à notre douleur. Nos fidèles animaux domestiques cherchent des yeux celui qui leur prodiguait des soins si tendres, et ils s'étonnent de ne plus le trouver. Quand les Romains voulaient faire l'éloge d'une vénérable matrone, ils disaient simplement : « Elle fut bonne épouse, elle soigna sa maison « et fila de la laine. » De même, pour célébrer dignement ta mémoire, nous n'aurons qu'à dire : « Vétérinaire accompli, musicien remarquable, « il fut bon époux, bon ami et bon citoyen ! »

Bientôt de table en table les consommateurs se passèrent le discours soigneusement recopié, et tous étaient unanimes à le trouver vibrant d'une émotion sincère. Le rédacteur en chef du *Phare de Châteauroux* en sollicita le communiqué pour le reproduire le jour même du convoi.

Le discours était prêt, Arsène pouvait mourir. Il ne semblait pourtant pas s'y résigner. Il traînait... traînait en longueur et, malgré sa réelle amitié, Rondeau commençait à en éprouver un froissement dans son amour-propre. Les semaines s'écoulaient et le vétérinaire allait plutôt mieux.

Un soir, à six heures, il fit son apparition au *Café du Commerce*, en criant d'une voix de stentor :

— Eh bien! et cette manille! Je demande ma revanche!

— Elle est bien bonne! s'écrièrent en chœur les trois amis... Pour ne pas affecter le ressuscité, ils convinrent tacitement de ne pas lui faire part de leurs funèbres préparatifs.

Bientôt, une nouvelle absence frappa le petit club des manilleurs. L'influenza les privait de Rondeau...

Un jour, quand ils furent de nouveau réunis, après quelques semaines, après maintes parties de cartes qui avaient provoqué quelques tournées supplémentaires, Rondeau ne put résister au besoin furieux de savoir quel effet l'oraison funèbre ferait sur son destinataire.

— Arsène, dit-il... On peut bien te le dire après tout... Tu es un homme que diable !... Nous t'avons bien cru expédié... Sais-tu ce que j'avais préparé pour toi ?...Non, n'est-ce pas !.. Ton oraison funèbre, mon cher, ton oraison funèbre!...

— Et tu aurais eu les pompiers, souligna Sabretache.

— Écoute-moi ça, continua Rondeau et, avec plus de pompe que jamais, il se mit à débiter le discours qu'il savait par cœur...

— C'est tapé hein!

Arsène Létort répondit par un éclat de rire.

— Nous avons eu la même pensée, fit-il.

— Comment ça?

— Eh oui! Pendant ta maladie, je t'avais composé une marche funèbre!

*
* *

A quelque temps de là, à une réception municipale la fanfare exécutait la marche funèbre dédiée à Hippolyte Rondeau.

— Superbe! superbe! s'exclamait celui-ci en serrant les mains au compositeur, très touché... Merci ! merci!

Au fond, il était un peu vexé de n'avoir pu jouir, lui aussi, de son succès oratoire.

PAUL GABILLARD.

BERCEUSE

I

C'est l'heure où les blanches étoiles
Fleurissent les cieux ingénus.
Abaisse, enfant, comme des voiles,
Tes paupières sur tes yeux nus ;
Que tes indécises pensées
— Brins d'espoirs, bribes de récits, —
Au creux du berceau balancées
Tissent des rêves indécis.

Dors, oh! dors encor!
Laisse que ton corps
Dans la nuit repose,
Tandis que l'esprit
S'envole et sourit
Vers les Edens roses.

II

Tu pleuras loin de ton aimée,
Tu saignas sur tous les chemins.
Homme! endors ta douleur calmée,
Espère en de meilleurs demains.
Si ta vie est dolente et grise,
Plonge aux mirages du sommeil,
Et que la trame s'en irise
D'un songe illusoire et vermeil.

Dors, oh! dors encor!
Laisse que ton corps
Dans la nuit repose,
Tandis que l'esprit
S'envole et sourit
Vers les Edens roses.

III

Voici ta dernière veillée,
Vieillard au lourd pas trébuchant.
Ton existence est effeuillée
De ce qui fut splendeur et chant.
O vain regret dans les ténèbres
De tes espoirs meurtris et nus!
Ton âme, au son des chants funèbres,
Va fleurir les cieux ingénus!

Dors, oh! dors encor!
Laisse que ton corps
Dans la nuit repose,
Tandis que l'esprit
S'envole et sourit
Vers les Edens roses..

Ernest JAUBERT

UN SOUVENIR D'HORACE VERNET

Dans ce moment-ci, on honore à l'École des Beaux-Arts la mémoire de trois grands artistes qui, de père en fils, illustrèrent leur époque d'un pinceau actif et intelligent.

Le premier, Joseph Vernet, né en 1714 à Avignon, était un remarquable peintre de paysages qui, après un long séjour à Rome, se spécialisa dans les marines.

Louis XV le chargea de reproduire les principaux ports de France. Il consacra dix ans de sa vie à cette œuvre aussi consciencieuse que belle, dont le Louvre possède tous les originaux.

Il mourut en 1789.

Carle Vernet, fils du précédent, naquit en 1758 ; il excella à peindre les chasses, les batailles, les scènes populaires, et fit de nombreuses caricatures, dans lesquelles son esprit caustique singularisa d'une façon comique, et d'un habile crayon, toutes les classes de la société.

S'occupant particulièrement des chevaux, il en étudia les allures et les formes, avec persévérance, s'attachant à rectifier le laisser-aller qui régnait, encore de son temps, pour représenter les attitudes de montures, dont les aspects doivent varier selon les différents services qu'elles sont appelées à rendre.

Carle Vernet commença aussi (c'était déjà un progrès) à modifier le cabrer violent imité de Lebrun et de Van der Meulen, ce galop légendaire du cheval qui, dans l'art, depuis avant la Renaissance, avait les deux pieds de derrière fixés au sol ; il en inclina un peu plus le corps en avant, le faisant poser seulement sur l'extrémité des pinces, puis enfin le détachant franchement de terre, en fit l'animal volant dont les membres étendus, divergent parallèlement par paires, formule synthétique de vitesse, qui devint l'allure rapide de convention dont se servirent depuis, Géricault, Alfred de Dreux, etc., jusqu'à nos jours, et que Horace Vernet, le fils de Carle, adopta tout de suite.

Le dernier de cette famille d'académiciens fut vite initié au dessin et à la peinture, et ne tarda pas à devenir l'émule de son père, avec lequel il travailla à de longues séries de lithographies très appréciées, représentant les races chevalines, avec les multiples et pittoresques occasions de les utiliser dans tous les pays.

Tout le monde a entendu parler d'Horace Vernet. Il était né en 1789 et mourut en 1863. En me faisant l'écho des notices le concernant, je dirai qu'il était le peintre vraiment patriotique et militaire de son temps, parce que dans ses nombreuses productions, il a tout retenu, tout écrit à la pointe du pinceau, le troupier

avec ses habitudes, et la bataille en précisant les différentes phases de la manœuvre et de l'action ; cela bien distinct, fidèlement, clairement et spirituellement rendu.

Voici à quelle occasion, je fis la connaissance du peintre. Étant entré en Italie, avec l'armée des Alpes, en avril 1849, j'ai fait, comme lieutenant au 66e, le siège de Rome. Après plusieurs mois de séjour, au commencement de janvier 1850, mon régiment, décimé par la malaria, dut rentrer en France pour se reconstituer.

On nous embarquait à Civita-Vecchia, lorsque mon colonel reçut, du commandant en chef, l'ordre de me faire retourner dans la ville éternelle. Très étonné d'apprendre que j'étais chargé d'une mission, dont on ne pouvait préciser la durée, je me rendis en hâte à l'état-major, et là, le général Baraguay-d'Hilliers me dit : qu'il m'attachait à la personne d'Horace Vernet, récemment arrivé, avec la commande pour le musée de Versailles, d'une grande toile représentant l'assaut du bastion 8. J'avais suivi toutes les péripéties de cet acte décisif du siège, et j'étais chargé de piloter le maître peintre. Après lui avoir remis ma lettre d'introduction, je m'aperçus, tout de suite, qu'il était d'un abord sympathique et facile, et commençai ma fonction de cicerone, en lui faisant visiter les endroits répondant le mieux au but cherché, c'est-à-dire la dernière résistance sur l'enceinte aurélienne.



Portrait et autographe d'Horace Vernet.

Vernet composa très vite son sujet, au moyen de mes croquis et des vues d'ensemble, précisant l'aspect que donnait, à la fin de juin, le terrain sur lequel allait s'animer, neuf mois après, et en hiver, l'épisode mouvementé de son tableau.

Ayant, pendant plusieurs semaines, réuni les détails graphiques, ainsi que les costumes nécessaires à la mise en scène du décor, nous revînmes en France. Je venais de vivre tout le mois de janvier dans une grande intimité avec Horace Vernet qui, plusieurs fois, m'avait exprimé le désir de me voir me rapprocher de Versailles, où il allait commencer son tableau, d'une trentaine de pieds, dans la salle du Jeu de Paume.

Nous nous séparâmes à Toulon et je rejoignis mon régiment dans les Pyrénées. Il y avait huit jours que j'étais avec un détachement sur la frontière d'Espagne, lorsque le vaguemestre me remit ma nomination d'instructeur à Saint-Cyr. Vernet ayant su que j'avais été proposé pour capitaine et pour la croix, à propos du dit assaut, alla trouver le général Oudinot, qui avait commandé l'armée du siège, en juin, lequel approuva le projet du peintre, et obtint immédiatement mon rapprochement de la capitale.

Pendant trois ans, j'ai assisté à la confection de son tableau avec le plus grand intérêt ; ce fut la dernière œuvre importante du peintre, qui venait de faire preuve d'une remarquable mémoire, et d'une vive décision, pour tout harmoniser dans les données encore assombries du jour, à peine naissant, qui enveloppe la composition de son épisode historique ; et, quoi qu'on paraisse aujourd'hui amoindrir le grand talent de Vernet, il eut de son temps une vogue justement acquise, étant bien né à l'époque où ce genre d'aptitudes artistiques se développa dans un favorable milieu. En 1852, je fis, en cire, le médaillon grandeur nature du peintre ; c'est le seul portrait qui le représente avec toute sa barbe. A ce sujet, il eut la fantaisie de me demander de caractériser, pour ainsi dire sa signature, en ajoutant à la petite palette, sur laquelle j'avais mis ses initiales, la trace de cinq couleurs, les seules dont il se servit pendant la dernière partie de sa vie, pour composer tous les tons de sa peinture.

Horace Vernet eut quelques contrariétés, à la suite desquelles il se décida tout à coup à quitter Versailles pour aller habiter Alger chez le général Yusuf. Le 16 août 1852, le dernier jour que je le vis, à Versailles, il me donna un petit portrait et une palette, cette dernière, disait-il, lui venait de son père. Depuis près d'un demi-siècle, j'ai rivé l'un à l'autre ces deux souvenirs.

E. DUHOUSSET.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

CYRANO DE BERGERAC

L'autre semaine au Champ-de-Mars, quelques jours avant l'ouverture du Salon, j'étais tombé en arrêt devant une statuette de Coquelin dans *Cyrano de Bergerac*, par Bernstamm.

J'admirais cette œuvre suggestive d'une belle et sincère exécution, lorsque le Directeur du *Magasin Pittoresque*, mon ami, m'aborde et me dit : « Mon cher Cadet, vous devriez bien m'écrire quelques lignes sur *Cyrano*, sur votre frère! » — « Mon cher Directeur, écrire!... Je ne suis pas un écrivain, moi, je ne suis qu'un acteur : le public me voit le fard aux joues, le blanc à la barbe, les yeux brillants et simulant des passions qui ne sont pas les miennes; parole à la bouche et non plume à la main.... quoique rien ne soit plus agréable que de faire les choses pour lesquelles on n'est pas fait.... le violon d'Ingres toujours!... J'ai déjà beaucoup écrit, — trop, trouve Jules Lemaitre, — car je me rappelle que cet illustre écrivain qui m'aime sincèrement et que j'aime infiniment, me disait : « N'écrivez pas, cher Cadet, jouez, vous jouez mieux; ce que vous écrivez n'est pas de la littérature! »



CYRANO DE BERGERAC.
Sculpture de Bernstamm (1). — Gravé par Crosbie.

Je sais bien qu'Alphonse Daudet, qui m'aimait beaucoup aussi, me disait jadis : « Oui, oui, écrivez, jeune homme, vous n'êtes pas fort bien élevé, vous manquez de tenue, mais vous avez de l'observation, une vision vivante, ce je ne sais quoi qui révèle l'écrivain de race, écrivez, mais ayez du goût ». Daudet trouvait que je manquais de goût. — Ce goût est-il venu? — Et je me rappelle qu'après ma conversation avec Jules Lemaitre (que j'ai continué d'aimer), je me trouvais à Nice avec mon ami Eugène Vivier, le célèbre corniste — philosophe, auquel je disais le conseil de Lemaître et que Vivier, qui m'aime beaucoup aussi — (en somme, je suis aimé), criait : « Ne l'écoute pas! Écris! je veux que tu écrives! Ils sont bons, les hauts barons de la plume de dire que nous manquons de littérature! — Mais ça amuse le public que nous écrivions ainsi; il ne nous lirait pas avec le même plaisir si nous écrivions comme les écrivains de profession : ça le change, le public.

Nous sommes imprévus, impossibles, nous avons des idées à nous. Les professionnels ont les idées de tout le monde, quelquefois les leurs. — Mais ces idées ne ressemblent pas du tout à celles qui papillonnent dans nos cervelles! Écris! « Je veux que tu écrives » me criait Vivier...

« Mais pardon, interrompit le Directeur du *Magasin Pittoresque*, je n'ai pas le temps d'entendre tout cela — qui est très intéressant sans doute — j'ai besoin que vous me promettiez quelques lignes sur Cyrano à propos de cette statuette ».

— Oui, oui, cher Directeur, quoique très occupé quelquefois à la Comédie, toujours dans les représentations à bénéfice — je vous promets d'écrire quelques lignes, pas de critique. Je ne m'élèverai pas au genre Benjamin Constant qui distribue félibrement le miel et le vinaigre à ses confrères dans ses promenades au Salon. Je parlerai de Cyrano en simple spectateur. D'abord je peux dire de cette comédie héroï-comique, — œuvre maîtresse aujourd'hui, chef-d'œuvre avant dix ans, — qu'en l'écrivant, Rostand a fait une bonne action. Il nous a arraché à tout un théâtre navrant, décevant, désolant : il nous a déseptentrionalisés. Il a fait revivre la bravoure française, la vaillance nationale, la gaieté de notre race dans une langue joyeuse, empanachée, fanfarante!

(1) A la suite de dissentiments entre l'artiste et l'Administration de l'Exposition, cette sculpture a été retirée du Salon.

Oh ! les jolis, jolis vers de théâtre ! Faisant flèche à tout coup, charmant l'oreille, remuant les cœurs, tirant des larmes qu'on sent couler avec délices, éveillant un rire sain qui reconforte et qui ravit.

Et les idées !... précises, originales et justes — toujours pittoresques et poétiques — enchâssées comme des pierres précieuses dans la monture des vers qui étincellent, chatoient, jettent des feux multicolores d'une joie et d'une tendresse de lumière incomparable ! Ah ! que je les aime, ces vers ! Je me rappelle que quand Coquelin étudiait son rôle (le plus beau de toute sa carrière), il en était tellement fanatique qu'il me disait :

« J'ai entre les mains une pièce *enivrante*. — C'est *enivrant*, comprends-tu ? Le public sera *enivré* en l'écoutant. »

Rappelez-vous le soir de la répétition générale où tout le monde s'embrassait de joie dans les couloirs. On ne voulait plus quitter le théâtre ; le rideau baissé, on redemandait les acteurs, l'auteur ; on criait *bis* follement... C'était du délire. Le public était enivré — il l'est encore il le sera toujours !

Un certain soir d'été, place de l'Étoile, l'Aîné me récita la scène du balcon. Je fus déjà enivré et manquai d'être écrasé par un tramway. C'eût été une jolie mort... De si beaux vers !

La France aujourd'hui est cyranesque. J'en ai eu la preuve pendant mon congé, au cours de la tournée que j'ai faite dernièrement. A l'est, au centre, au sud, à l'ouest, je n'ai vu que des gens en chemin de fer lisant *Cyrano* — aujourd'hui, tout le monde l'a lu — tout le monde commence à le savoir par cœur ! Je me suis amusé à réciter dans beaucoup de villes la *Ballade des Cadets de Gascogne* que Rostand m'avait autorisé à dire ; partout, dès que j'annonçais le titre, des frémissements couraient dans la salle et ensuite les applaudissements éclataient. Et je récitais ces célèbres Cadets de Gascogne en simple cadet de Boulogne, moi, sans nez et sans costume. Je vous le dis, *Cyrano* rayonne sur notre territoire, il gagne l'étranger ; ce nez projetera son ombre sur l'univers entier !

Coquelin avait déjà dit un peu de Cyrano avant d'incarner Cyrano de Bergerac. Il avait joué aux Français Scapin dans les *Fourberies de Scapin*, qui contiennent deux scènes du *Pédant joué*, entièrement prises par Molière à *Cyrano de Bergerac !* Jean Coquelin qui joue si joyeusement le cuisinier-poète Ragueneau, a joué aussi Scapin au Théâtre-Français. Moi-même j'ai joué Scapin et j'ai joué dans ma jeunesse le rôle de Chasteaufort dans le *Pédant joué*, à la Gaieté, aux Matinées de Marie Dumas (Sarcey s'en souvient bien). Ce Chasteaufort est un terrible matamore qui dit des choses cent fois plus extraordinaires que celles que dit Cyrano... Il n'est pas seulement Perce-Bedaine et Casse-Trogne ; il a tranché les Pyrénées d'un coup d'épée et le soleil s'est voilé — le jour de sa naissance — par jalousie ! ...Seulement un petit berger le menace et il prend la fuite ! Notre famille était destinée à interpréter du Cyrano de Molière, du Cyrano lui-même et du Cyrano d'Edmond Rostand !

Le Cyrano que Coquelin joue si brillamment est d'une si grande beauté morale, malgré son nez, il est si bon, si tendre, si brave ! Il est tellement à lui seul toute la chevalerie française. Il est si empanaché et si fier, si intransigeant quand il s'agit de justice et de vérité, il a tellement toutes les vertus — et il les a si éloquemment, si joliment, si gentiment, — qu'on les lui pardonne. Il nous attendrit en nous charmant. Et puis, avant de mourir il dit leur fait aux Mensonges, aux Lâchetés, aux Compromis, à la Sottise — et c'est un soulagement général. A l'époque de Cyrano, il y avait autant de sots et d'idiots qu'à présent, ce n'est pas peu dire. Et si les idiots d'alors n'avaient été que des sots — mais ils étaient méchants et malfaisants — comme aujourd'hui ! Que n'as-tu exterminé la race des idiots malfaisants, Cyrano !

Maintenant une touchante anecdote. M. X, directeur d'un grand journal étranger, journal infiniment répandu partout, assistait un soir avec deux dames à une représentation de *Cyrano*. L'émotion que leur produisit la pièce fut si extraordinaire ; M. X et ses deux invitées s'éprirent tant de Cyrano, qu'ayant appris dans le dernier entr'acte que le héros d'Edmond Rostand allait mourir à la fin de la pièce — ils ne voulurent pas entendre le cinquième acte : ils partirent avant pour conserver — uniquement — le souvenir de leur cher Cyrano vivant. Ils l'aimaient trop pour le voir mourir !

. . . . . .

Je suis ravi d'avoir vu cette statuette de Cyrano, puisque j'ai pu dire grâce à lui mon enthousiasme pour une pièce qui nous a révélé un maître, un grand poète dramatique.

Et pour finir, voulez-vous me permettre ? — Cyrano a eu du nez, mais Rostand en a eu encore plus que lui en faisant Cyrano !

COQUELIN CADET.

BRODERIE CONSERVÉE AU TRÉSOR DE SENS

SCÈNES ET COSTUMES DU TEMPS DE HENRI III

Comment et à quelle époque la curieuse tenture que nous reproduisons est-elle venue prendre place dans les collections du trésor de la cathédrale de Sens, on l'ignore. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle n'a pas eu, à l'origine, une destination religieuse. La nature des sujets qu'elle représente, — scènes d'épithalame, dit le catalogue du trésor, — l'indiquent assez : elle provient d'un ameublement profane.

Frise d'une tenture murale ou plutôt pente

d'une garniture de lit, cette pièce mesure $3^m,55$ de longueur sur $0^m,55$ de hauteur.

Entièrement exécuté en soie et à l'aiguille sur canevas, ce travail, désigné communément sous le nom de tapisserie au petit point, est, pour parler plus exactement, une broderie au point carré. Quelques détails, notamment les chevelures et les joyaux, sont traités au point lancé. Quant à la date, elle ne peut faire aucun doute : les étoffes à grands ramages, la bigarrure des couleurs et surtout la forme et les détails très caractéristiques des costumes accusent nettement le luxe inouï et les extravagances de la cour du dernier des Valois, le roi Henri III.

Le sujet a été inspiré par quelqu'un des romans de chevalerie si fort en vogue en cette fin du seizième siècle. Ces scènes galantes furent, en effet, le thème favori des trouvères et des poètes depuis le *Roman de la Rose*, jusqu'à l'*Heptaméron* de Marguerite de Valois et au *Temple de Cupido* de Clément Marot. Ici, elles se déroulent sous de verts ombrages. Dans ces jardins enchantés dominent surtout les arbres de verger, chargés de fruits luxuriants. Dans le feuillage se jouent des oiseaux, tandis que parmi l'herbe et les fleurs où cheminent des escargots géants, chiens, lapins et cerfs prennent leurs ébats. Au second plan, des châteaux dont les colonnades et les tours aux élégantes coupoles surgissent au milieu de fraîches pelouses et de pièces d'eau.

Trois scènes se succèdent. La première, à gauche, figure une promenade de dames de la cour et *le trait de l'amour*. Un seigneur, le faucon sur le poing, accompagne une princesse revêtue des plus riches atours. Elle porte un diadème ; des colliers étincelants, désignés alors sous le nom irrévérencieux de *carcans*, retiennent sur sa poitrine un petit miroir encadré de brillants. Ce luxe de bijoux est un signe du temps, comme aussi le chien minuscule que tient dans sa main la noble châtelaine. Une suivante soulève la longue traîne de la robe de gala.



Le trait de Cupidon et le Triomphe nuptial.

Ce premier groupe semble venir à la rencontre d'un second formé par trois femmes. L'une d'elles s'affaisse entre les bras de ses compagnes. La main sur le cœur, elle tombe en pâmoison sous le trait que lui décoche le dieu classique Cupidon.

* * *

Dans la scène centrale, nous assistons *au triomphe* d'un couple royal. Les deux époux sont traînés sur un char attelé de deux licornes, et escorté d'un lionceau. Assise sur un trône supporté par deux chimères et abrité par un dais à lambrequins de pourpre, la reine, un sceptre dans une main, un bouquet dans l'autre, semble écouter les accents de son compagnon qui s'accompagne sur une harpe. Devant eux est assis un singe ; sur leurs têtes voltigent des perroquets. Peut-être faut-il voir là une allusion à l'entrée d'Henri III en sa bonne ville de Paris, « dans une voiture pleine de petits chiens, de singes et de perroquets ».



Broderie du Trésor de Sens. — La promenade et le trait de Cupidon.

Sur le siège, un jeune page, couronné de lauriers, sonne de la trompette, tandis que sur les licornes qui leur servent de haquenées, sont assises deux dames, portant l'une une fleur, l'autre une verge. Suivant l'usage de l'époque, leurs

pieds reposent sur une planchette suspendue au flanc de leur monture.

La dernière scène enfin, représente la *sérénade*. Deux dames jouent l'une de la guitare,

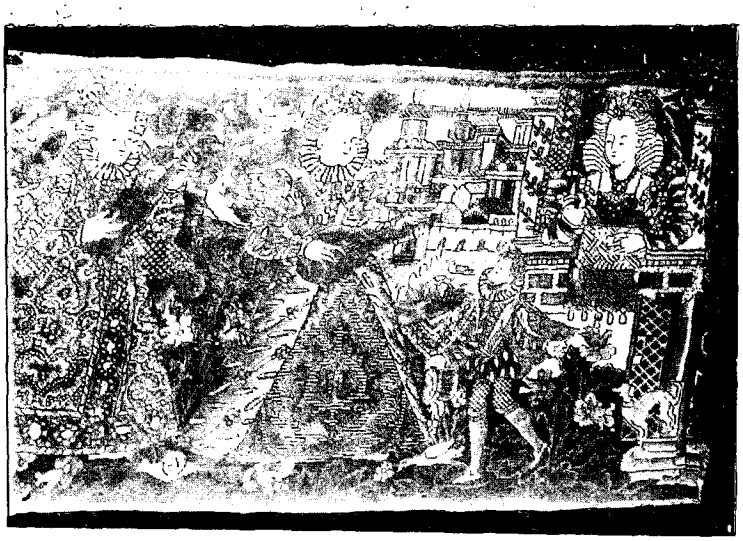


Le Triomphe nuptial.

l'autre de la mandoline, sous la fenêtre d'une princesse. Celle-ci semble les accueillir, pendant qu'un page nain vient les saluer et leur transmettre l'invitation de la maîtresse du lieu.

Sujet assez banal, il est vrai, mais dont toutefois le dessinateur a tiré un merveilleux parti décoratif. Ce qui charme surtout en cette composition c'est, avec la variété presque infinie des détails et des nuances, l'harmonie de l'ensemble.

Le goût des bigarrures et des couleurs dis-



La Sérénade.

parates régnait alors en maître. Porter les vêtements les plus compliqués et les teintes les plus diverses était la distinction suprême. D'Aubigné, pour faire sentir à ses contemporains le ridicule de cette tyrannie de la mode, a tenté de dresser la nomenclature des nuances inventées pour l'habillement. Les tons turquoise, orangé, feuille morte, vin, isabelle, pensée, etc... s'y marient avec les « couleurs de roi, d'aurore, minime, ventre de biche, fleur de seigle, gris de ramier et jusqu'au ton *racleur de cheminée!* » Le vert surtout était en honneur. D'Aubigné en cite une gamme complète vert naissant, vert gai, merdoie, vert brun, vert de mer, vert de pré, vert de gris.

De cette fantaisie de la mode, de ce besoin de trouver des nuances nouvelles est né, le croirait-on, le *Jardin des Plantes!* C'est pour venir en aide aux dessinateurs de patrons pour étoffes, alors aux abois, qu'un ingénieur horticulteur, Jean Robin, imagina de créer à leur usage un jardin où il cultiva toutes sortes de fleurs étrangères. Le brodeur ordinaire d'Henri IV allait chez lui dessiner et enluminer ses modèles : ce fut l'origine du Jardin du Roi (1).

En voyant revivre dans la broderie de Sens les splendeurs de la cour d'Henri III, on s'explique et les appréhensions qui suscitèrent les lois somptuaires, et la fièvre de luxe qui les fit toujours enfreindre. Henri III lui-même, qui en montant sur le trône avait renouvelé les édits de ses prédécesseurs, ne fut-il pas le premier à y contrevenir ?

Il fallait bien du reste que les yeux fussent éblouis et fascinés pour oublier ce qu'avait de grotesque l'accoutrement alors en usage. L'histoire du costume est souvent celle du ridicule; mais on doit convenir que la fin du seizième siècle est resté sur ce point hors de pair. Le costume féminin, depuis que sous François Ier, on avait renoncé aux simples et gracieuses draperies des robes antiques, avait donné au bas du corps la forme d'un ballon ou d'une cloche.

La vertugale, cette aïeule des paniers et de la crinoline, était de rigueur. Ce volumineux appareil de gros canevas empesé était recouvert d'une jupe d'apparat, et, pour la laisser voir, la robe s'ouvrait en pointe sous la ceinture ou se relevait en larges plis. Le buste emprisonné dans la basquine affectait la forme d'un cône renversé, sanglé à la taille et prolongé très bas par une pointe. Cette silhouette étrange était encore accentuée par les manches à gigot, ballonnées aux

(1) Quicherat, *Histoire du Costume.*

épaules et serrées aux poignets. Le cou, surchargé de colliers étant tantôt encadré dans une haute collerette plissée ou godronnée, tenue rigide contre la nuque par une armature de fil d'archal, tantôt emprisonné dans une de ces fraises monumentales dont Pierre de l'Estoile disait : « A voir la tête d'un homme sur ces fraises, il sembloit que ce fust le chef de St-Jean sur un plat ».

Le costume masculin ne le cédait en rien à celui que nous venons de décrire. Lui aussi comportait les fraises et la cape. Il possédait en propre les hauts-de-chausses mi-collants, mi-bouffants.

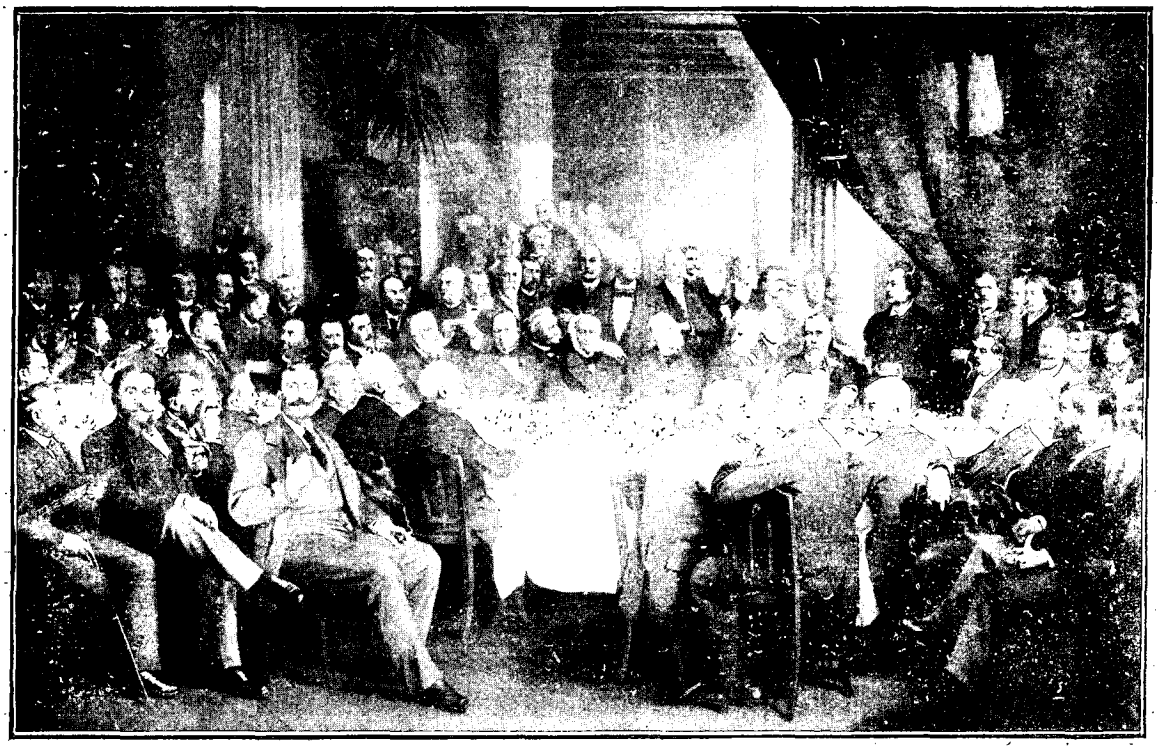
Mais sa singularité la plus extraordinaire était l'appendice du pourpoint, cette pointe inférieure, décorée du nom de *panseron*, qui rappelait la bosse de Polichinelle.

On comprend pourquoi de telles modes, nées d'un caprice, ne durèrent pas au delà du règne éphémère du prince qui avait présidé à leur apparition et qui leur a laissé son nom.

E. Chartraire.

LE DINER DE LA "POMME"

En exécutant cette composition hérissée de difficultés, le maître peintre Édouard Krug a suivi la tendance déjà ancienne de notre art à reprendre la tradition des tableaux de corporations, à nous léguée par les peintres hollandais. Mais alors que les corps scientifiques ou



La Pomme. — Salon de la Société des Artistes français de 1893. — Peinture d'Édouard Krug.

politiques avaient le privilège de tenter le pinceau de nos artistes, M. Krug a préféré sortir de la voie tracée. Il a trouvé un puissant intérêt à fixer en un document pictural, l'aspect d'une des associations provinciales qui ont aujourd'hui une place marquante dans la vie de Paris. La « Pomme » dont il est un des membres les plus anciens, avait tous les droits au choix de son pinceau, et parmi les personnalités qu'elle compte, un grand nombre justifiait par de hautes fonctions publiques et une célébrité incontestée l'utilité de cette œuvre.

Nos lecteurs peuvent en juger d'après notre gravure. M. Félix Faure préside cette réunion entre M. le général de Boisdeffre et M. Waldeck-Rousseau, son concurrent aux dernières élections à la présidence de la République. A la table voici Jules Simon, le président si souvent et si affectueusement acclamé. A sa droite, M. de Marcère, une des figures les plus aimées de cette société ; à sa gauche, M. Christophle, gouverneur honoraire du Crédit Foncier, puis M. Poubelle, notre ambassadeur près du Vatican. Au premier plan, les profils de MM. Paul Sébillot, général Lambert, Charles Canivet, Émile Durand, se meuvent en des expressions variées. Tout près du cadre, notre éminent paysagiste Guillemet fait face au public. Et d'ici de là se dissémine nombre de figures connues : MM. Armez, Yves Guyot, Bruman, le sympathique secrétaire-général de la Préfecture de la Seine ; Rousseau, le regretté gou-

verneur de l'Indo-Chine ; Charles Frémine, debout, disant son admirable poème : *La Forêt qui chante ;* près de lui, le très zélé et très distingué secrétaire-général de la Société, docteur Barré, et M. Margat-Morin, son généreux trésorier. Puis ce sont des gens de lettres : MM. Pitou, Avenel, Yann Nibor, Th. Botrel, O. Pradels, notre collaborateur Jean Le Fustec, Félix Frank ; des artistes de tout art : MM. Le Duc, Ogé, Planel, Chéron, et dans un coin, à droite, placé comme une signature, le portrait de l'auteur du tableau : M. Krug. Nous ne pouvons donner les 77 noms inscrits au bas du tableau.

Fondée en 1877, cette Société suit discrètement sa belle carrière, réunissant ses membres à Paris en un dîner mensuel, et tenant annuellement de solennelles assises littéraires, tantôt dans une ville normande, tantôt dans une ville de Bretagne. L'impulsion qui lui fut donnée par son fondateur, M. Paul Sébillot, et qui a trouvé un égal concours de bonnes volontés chez les Bretons et les Normands qui la composent, a été des plus heureuses ; et la « Pomme » n'a pas usurpé les fleurs de pommier ni les palmes dont le symbolisme égaie cette composition.

KERAVEL.

LES EXCENTRIQUES

Nombre de nos lecteurs connaissent dans leur entourage des formes plus ou moins atténuées d'envieux excentriques. Dans le domaine politique, ils sont loin d'être rares et Marat en constitue un type parfait. On sait que sa tête travaillait sans cesse et que, depuis ses jeunes années, il vivait dans une excitation maladive.

Il y a lieu de remarquer que ces funestes, ou tout au moins ennuyeux personnages ont, eux aussi, donné souvent, pendant leur jeune âge, les plus belles espérances par la variété de leur esprit qui fait place plus tard à une exaltation stérile. La lecture de certaines pièces d'Ibsen, la conviction de la nécessité de dire à autrui les vérités les plus désagréables a, d'autre part, donné naissance à une curieuse variété de Misanthrope.

Un autre type, celui des BAVARDS, est particulièrement complexe. Leur volonté de mener la conversation tient souvent à l'importance qu'ils donnent à leur propre personnalité. Ce sont les ennemis redoutés de tous les salons. La veille, ils ont rencontré quelque part la maîtresse de la maison, à peine sait-elle leur nom et cependant ils s'installent chez elle pour des heures entières, sans aucun souci des convenances. Familiers, volontiers même insolents avec les autres, ils sont extrêmement susceptibles et se blessent au moindre mot. Quelquefois on les trouve d'abord amusants parce qu'ils ne manquent pas de réparties, mais leur incessant esprit de taquinerie, leurs digressions interminables finissent par fatiguer. Certains, dont l'intelligence est courte, répètent la même histoire, sans se laisser émouvoir par l'étonnement, puis l'impatience de leurs auditeurs.

Le « Monsieur qui tient les fils » est une variété de ces bavards. Quelque soit l'insignifiance ou au contraire la gravité d'une affaire, il prétend la connaître mieux que les intéressés eux-mêmes. Enflammé par son sujet, il est prodigue de détails qu'il brode à mesure, mais qui, une fois exprimé, deviennent des vérités dont il ne doute plus et dont au besoin il témoignerait en justice. Inutile de lui poser une question sur la source de ses renseignements, l'origine en est mystérieuse, impossible à révéler mais absolument sûre. Qu'il s'agisse d'un fait historique ou de la cause du retard d'un train, il sait et n'admet aucune objection. Chacun a rencontré, dans ces dernières semaines, l'homme bien informé de la question Dreyfus, qui non-seulement explique tout, mais « fait son affaire » du succès. C'est du reste dans des périodes agitées, comme celles que nous traversons, que les excentriques continuellement excités par une idée qui devient l'unique ouvrage de leur esprit, quittent brusquement le domaine de la bizarrerie pour se transformer en véritables aliénés.

* * *

Un type moins fréquent mais loin d'être rare est le HIÉRARCHISÉ. Fonctionnaire, fils, souvent petit-fils de fonctionnaires d'une des multiples administrations publiques ou privées, il a eu, ainsi que ses parents, pour principal objectif de tous ses actes, le souci d'être *couvert* par l'approbation de ses chefs, de ne point faire un geste en désaccord avec les *précédents*. De bonne heure il a détruit soigneusement en lui cette malfaisante impulsion qu'on appelle l'initiative individuelle; mais, hélas, le voilà monté en grade et à son tour il doit *couvrir* ses subordonnés. Profondément convaincu de cette vérité antimathématique mais qui n'en est pas moins un dogme administratif, qu'une pyramide doit reposer sur sa pointe, il sent que sa responsabilité est en jeu à son tour et il en souffre cruellement. Un exemple récent nous montre quel effort doivent faire certains hommes pour arriver à « prendre sur eux une décision ». Un incendie avait éclaté dans une forêt, au voisinage d'un aqueduc ; des soldats occupés à établir le contre-feu, par une journée brûlante d'été, imploraient un peu d'eau pour apaiser leur soif intense, pour éviter des insolations qui se multipliaient ; prières, menaces, rien ne pouvait fléchir l'obstination du gardien de l'aqueduc auquel on demandait quelques litres d'eau. « Il n'était pas couvert ». Et pendant ce temps le télégraphe jouait entre les divers degrés de la hiérarchie aquatique jusqu'à un chef suprême qui, sans doute, s'est écrié « Qu'elle drôle d'idée de me demander une pareille autorisation ».

*
* *

Nombre de gens ont un coin de parcimonie : tel n'enverra pas une lettre utile pour éviter les quinze centimes de l'affranchissement, tel autre manquera un rendez-vous d'affaires, faute d'avoir pris une voiture, un troisième gagnera une fluxion de poitrine, en séjournant, par économie, sur l'impériale d'un omnibus par un temps glacial ou pluvieux. Cette parcimonie se réduit souvent aux dépenses minimes, et le même individu qui ne remplacera pas un chapeau manifestement hors d'usage, se payera un bibelot dont il n'avait nul besoin. Mais ce petit travers est peu de chose comparé au détraquement mental d'individus qui arrivent à se priver volontairement de l'utile, du nécessaire, de l'indispensable, laissant attachés des coupons à des titres d'un prix élevé qui ainsi ne rapportent rien. L'État, souvent leur seul héritier, recueille la succession et la Presse les flagelle. Ces avares ont-ils eu au moins la jouissance de tâter leur or, comme feu Harpagon? Nullement car l'enquête montre que depuis des années la cachette n'a point été ouverte.

Dr Galtier-Boissière.

M. GLADSTONE INTIME

Si l'humanité tout entière prend part au deuil immense qui frappe l'Angleterre en la personne de M. Gladstone, c'est que le grand homme qui vient de mourir, chargé d'années et de gloire, a attaché son nom aux nobles causes qui l'intéressent. J'ai là sous les yeux la lettre qu'il m'adressa en septembre 1896 plaidant la cause des opprimés arméniens. Il avait à cette époque quatre-vingt-six ans, mais rien dans son écriture ou dans son style ne dénote la fatigue d'un homme arrivé au terme de la vie.

L'homme d'État, si grand qu'il ait été, quelques services qu'il ait rendus à son pays, n'est pas à l'abri de la critique et du reproche.

Mais si on considère l'*homme*, l'écrivain et le philosophe qui chez lui ne faisaient qu'un avec sa forte personnalité, il n'y a plus qu'à admirer sans réserve.

De la bonté! De la bonté! Toujours de la bonté!...

Tels furent les derniers mots intelligibles qu'il prononça au milieu de son agonie.

L'homme d'État libéral avait fait ses adieux à la politique en 1894.

— Un vieillard, avant de terminer son existence, doit s'occuper de questions plus nobles que la politique, observa-t-il un jour.

Travailleur acharné, c'est surtout dans son château de Hawarden qu'il passait les heures les plus douces de son existence, entouré des siens et de ses trente-cinq mille volumes, où il puisait des trésors de connaissances.

Depuis qu'il était parvenu à l'âge d'homme, il avait réglé sa vie d'une façon en quelque sorte mathématique. Il se levait à sept heures, et à huit heures il était au travail. Dans ces derniers temps la maladie l'avait obligé de changer un peu ses habitudes, on le réveillait à huit heures et on lui servait son premier déjeuner dans son lit — un luxe contre lequel il avait longtemps lutté et qui lui fut imposé par Mme Gladstone, toujours soucieuse de sa santé. — Il ne se levait pas tout de suite, lisait pendant environ deux heures pour préparer le travail de la journée. A dix heures, il était debout et s'habillait en moins d'une demi-heure. L'idée de se faire assister d'un valet de chambre ne lui serait jamais entrée dans l'esprit. Quand il partait en voyage, il n'admettait pas qu'un domestique s'occupât de sa malle. Il empaquetait tout lui-même, et disposait ses affaires dans un ordre parfait que lui eût envié la plus méticuleuse des ménagères.

Mais revenons à la journée de travail de M. Gladstone. A peine sorti de sa chambre, qui se trouvait au second étage, il descendait au rez-de-chaussée et entrait dans son vaste cabinet de travail ou plutôt dans sa vaste bibliothèque, « le temple de la paix », comme il l'appelait. Dans sa bibliothèque il avait trois bureaux : le bureau politique, celui où l'homme d'État étudiait les problèmes du gouvernement des peuples, se trouvait à peu près abandonné depuis 1894. Le second bureau, réservé à ses travaux littéraires, théologiques ou philosophiques, fut au contraire très occupé jusqu'aux derniers mois de son existence. Il écrivit là son livre sur l'évêque Butler.

Tandis qu'il travaillait, personne n'avait l'accès de son cabinet de travail, sauf Mme Gladstone qui, assise devant le troisième bureau, écrivait des lettres ou se livrait à des recherches littéraires pour son mari. Exception fut cependant faite en faveur de plusieurs artistes qui nous ont laissé de beaux portraits de l'homme d'État, comme Millais et M. Mc Clure Hamilton, dont la toile se trouve aujourd'hui au musée du Luxembourg. Mais le modèle signifiait nettement qu'il n'avait pas le temps de poser. Il continuait à s'absorber dans son travail, tandis que le peintre, avec difficulté, fixait ses traits. A six heures du soir il quittait son cabinet de travail et se dévouait à sa famille. A dix heures il se couchait.

Si M. Gladstone a réussi à mener de front tant de travaux différents avec un égal succès, il le doit en grande partie à la régularité qu'il apporta dans le travail et aussi à sa préoccupation de ne pas perdre une minute.

Le matin du jour où il se rendit en voiture d'Hawarden à Chester pour prononcer son admira-

ble discours en faveur des Arméniens, il avait été absorbé entièrement par son livre sur Butler; personne ne s'en serait douté en l'écoutant.

Il eut toujours horreur des grandes fêtes ou des grands repas officiels. Il aimait par dessus tout son « home », où on le voyait toujours gai et heureux. Après avoir étudié les sujets les plus sévères, les plus ardus, il paraissait à table, l'air toujours souriant. Charmant causeur, il savait se mettre à la hauteur de toutes les intelligences, et aussi de tous les âges. Quand il parlait à un enfant, on eût dit qu'il était son camarade, et lorsqu'à l'ambassade de France à Londres il rencontrait Mlle Reichemberg, il lui parlait comme s'il avait été un abonné de vingt ans à la Comédie-Française.

Dans sa famille, il défendait qu'on parlât politique. Sa femme et ses enfants partageaient ses opinions, mais il estimait qu'il était d'autres conversations infiniment plus séduisantes que les conversations politiques. Les discussions littéraires l'attiraient.

Il n'ignorait rien de la littérature anglaise ni des littératures étrangères, et au nombre de ses auteurs modernes favoris, il comptait Guy de Maupassant « l'inimitable » Maupassant,



M. Gladstone.

comme il le désignait. En revanche il lisait peu les journaux, même les journaux anglais. Il se déclarait :

« Parcus newspaperorum (newspaper, en anglais signifie *journal*) altor et infrequens ».

D'ailleurs il n'avait pas le temps de les lire. Il était trop occupé... Avec beaucoup d'autres, il eût désiré qu'une journée eût vingt-quatre heures. Au sommeil il consacrait seulement sept heures: « J'aimerais bien en consacrer huit, disait-il en souriant, car j'ai horreur de me lever matin, mais on peut tout faire par habitude, et quand j'ai mes sept heures de sommeil, mon habitude est de me lever ».

Mme Gladstone, l'admirable compagne de sa vie, veillait sur lui comme sur un enfant. Quand il était premier ministre, elle allait avec lui à la Chambre des Communes, et montait dans la loge grillée réservée aux dames. De là elle surveillait le moindre geste du « grand old man », et aussitôt qu'il quittait la salle des séances, elle descendait et allait à sa rencontre, le forçant quelquefois à prendre comme réconfortant, un élixir composé de vin de Xérès et d'œufs battus qu'elle avait préparé elle-même.

Quand on parlera de Gladstone dans l'histoire, je suis certain qu'on n'oubliera pas la noble femme associée à sa vie d'une façon si étroite, et qui dormira un jour son dernier sommeil sous les voûtes augustes de Westminster à côté du « grand old man », dans la cité des morts illustres de la Grande-Bretagne, non loin de William Pitt et de Robert Peel.

MAURICE LEUDET.

L'ORDRE DE CHARGER



L'ORDRE DE CHARGER. — Peinture de M. L.-P. Sergent. — Gravé par Guérelle.

A l'horizon là-bas, où flotte la fumée des canons et d'où viennent des bruits sourds de fusillades, la bataille est depuis longtemps engagée. Mais la victoire est encore indécise; si

le renfort préparé n'arrive pas, la nuit descendra sur la plaine sans que le combat, commencé dès l'aube, ait fait des vainqueurs et des vaincus.

Et pourtant sur le coteau, d'où l'on domine l'étendue, des cavaliers attendent, anxieux. Leurs chevaux piaffent d'impatience, comme grisés par l'odeur de la poudre.

Mais, tant que l'ordre de charger n'est pas venu, il faut rester là, impassibles, sous les boulets qui de minute en minute font brèche dans les rangs.

Enfin voici une estafette : elle accourt, dans les hautes herbes, laissant derrière elle son cheval qu'un coup de canon a tué.

C'est la consigne si fiévreusement attendue : « En avant! »

X.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

On connait la boutade attribuée à un passionné bibliophile, à qui certain visiteur, aussi téméraire que naïf, demandait un jour à emprunter un de ses trésors :

« Je ne prête jamais de livres. Les livres prêtés ne sont jamais rendus... Parfaitement! Ainsi tous les livres que vous voyez là, ce sont des livres qu'on m'a prêtés et que j'ai gardés. »

Charles Nodier n'allait pas si loin et témoignait plus de scrupules. Il se borne à dire, en s'adressant à son ami Pixérécourt, autre fervent collectionneur, que

Tel est le triste sort de tout livre prêté,
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Le fait est que les emprunteurs ont été de tout temps, et bien plus que les rats ou les mites, bien plus que l'eau et le feu, la terreur des bibliophiles.

Ite ad vendentes! avait fait graver Scaliger sur le fronton de sa bibliothèque. Oui, « allez en acheter, » et laissez-moi les miens.

« Que le diable emporte les emprunteurs de livres! » C'était une des plaisantes devises dont le cynique et savant peintre du Moustier avait, à l'époque de Louis XIII, orné la porte de son cabinet, sous les combles du Louvre.

Avec plus de courtoisie et d'atticisme, Condorcet, — qui n'eût pas le courage, lorsqu'il fut arrêté dans une auberge de Clamart, de jeter loin de lui son petit *Horace* in-32 de l'Imprimerie royale, — Condorcet a exprimé le même sentiment dans ces jolis vers souvent cités :

Chères délices de mon âme,
Gardes-vous bien de me quitter,
Quoiqu'on vienne vous emprunter.
Chacun de vous m'est une femme
Qui peut se laisser voir sans blâme
Et ne se doit jamais prêter (1).

Mais il y a autre chose que de l'égoïsme et de la jalousie dans la passion des livres : la manie du vol, on l'a souvent constaté, vient parfois et progressivement s'y glisser; parfois et inconsciemment, le bibliophile devient voleur.

Combien de gens même sont encore à présent presque disposés à admettre, ainsi que Tallemant des Réaux en faisait jadis la remarque, « que voler des livres, ce n'est pas voler, pourvu qu'on ne les vende point après » ?

Comme à l'appui de cet aveu, l'indiscret auteur des *Historiettes*, conte plus loin la curieuse scène qui se passa un jour entre monseigneur Pamfilio (ou Panfili), devenu plus tard le pape Innocent X, et le susdit peintre Daniel du Moustier, celui qui envoyait si bien au fin fond des enfers les emprunteurs de livres.

« Le cardinal Barberin estant venu légat en France, durant le pontificat de son oncle, eut la curiosité de voir le cabinet de du Moustier et du Moustier mesme. Innocent X, alors monsignor Pamfilio, estoit en ce temps-là dataire et le premier de la suite du légat; il l'accompagna chez du Moustier, et, voyant sur la table l'*Histoire du Concile de Trente*, de la belle impression de Londres, dit en luy-mesme : « Vrayment c'est bien à un homme comme cela d'avoir un livre si rare! » Il le prend et le met sous sa soutane, croyant qu'on ne l'avait point vu; mais le petit homme (du Moustier), qui avait l'œil au guet, vit bien ce qu'avait fait le dataire, et, tout furieux, dit au légat « qu'il luy estoit extresmement obligé de l'honneur que Son Eminence luy faisoit; mais que c'estoit une honte qu'elle eust des larrons dans sa compagnie; » et sur l'heure, prenant Pamphile par les espaules, il le jeta dehors... et luy osta son livre.

« Depuis, quand Pamphile fut créé pape (15 septembre 1644), on dit à du Moustier que le pape l'excommunieroit et qu'il deviendroit noir comme charbon. « Il me fera grand plaisir, respondit-il, car je ne suis que trop blanc » (de barbe et de cheveux).

* * *

Un autre prélat italien, le cardinal Dominique Passionei, qui faillit devenir pape, lui aussi, et dont le président de Brosses nous a tracé, dans ses *Lettres sur l'Italie*, un si vivant et amusant portrait, était parvenu à se former

(1) Condorcet, qui déclarait un jour, dans les derniers temps de sa vie, à Mme Vernet, « n'avoir jamais fait de vers » (sauf son *Épître d'un jeune Polonais exilé en Sibérie*), est-il bien l'auteur de ce sixain, que lui attribue dans son étude sur l'*Amour des Livres*, le bibliographe et critique Jules Janin, quelque peu sujet à caution ?

une superbe bibliothèque par des procédés analogues à ceux d'Innocent X.

Envoyé en 1721 à Lucerne en qualité de nonce, Passionei s'était pris, pour les abbayes et couvents de la Suisse, d'une curiosité et d'une admiration singulières. Il les visitait sans relâche, s'arrêtait de longues heures dans les bibliothèques de ces établissements, et n'en sortait jamais que le manteau bien garni, amplement gonflé. Il en vint à imaginer un moyen d'appropriation moins compromettant et des plus expéditifs. Il prétexta des études à poursuivre, de longues recherches à effectuer dans ces bibliothèques ; il s'y faisait enfermer à clef pour ne pas être dérangé, et jetait par la fenêtre, à un de ses affidés, les plus précieux volumes.

Les Italiens — nous le verrons tout à l'heure encore par le fameux Libri — ont du reste toujours possédé de ces trop ardents collectionneurs de livres et de manuscrits. Paul-Louis Courier, à plusieurs endroits de sa correspondance, nous en donne de typiques exemples, — sans qu'il soit besoin de rappeler sa désagréable affaire avec les bibliothécaires de la Laurentienne de Florence, la très malencontreuse et célèbre tache d'encre faite par lui sur le manuscrit de Longus.

« Le marquis Tacconi, à Naples, grand trésorier de la couronne, grand amateur de livres, et mon grand ami, que l'on vient de mettre aux galères, avait cent mille livres de rente, et il faisait de faux billets ; c'était pour acheter des livres, et il ne les lisait jamais. Sa bibliothèque magnifique était plus à moi qu'à lui ; aussi suis-je fort fâché de son aventure. Tudieu, comme on traite la littérature en ce pays-là ! L'autre roi fit pendre un jour toute son académie, celui-ci envoie au bagne le seul homme qui eût des livres dans tout le royaume. Mais, dites-moi, auriez-vous cru que la fureur bibliomaniaque pût aller jusque-là ? L'amour fait faire d'étranges choses... »

Plus loin, Paul-Louis nous parle des manuscrits du Vatican qui « s'en vont tout doucement en Allemagne et en Angleterre. Le pillage en fut commencé par le révérend père Altieri, bibliothécaire. Il les vendait cher, *cent dix sous le cent*, comme Sganarelle ses fagots. Je crois qu'on les a maintenant à meilleur marché. Mais notez ceci, je vous en prie. Altieri vend les manuscrits dont il a la garde ; il est pris sur le fait, on trouve cela fort bon ; personne n'en dit mot, on lui donne un meilleur emploi. Moi je fais un pâté d'encre, tout le monde crie haro ! ».

*
* *

En fait de bizarreries et d'extravagances de bibliomanes, on peut citer le cas du marquis de Chalabre, qui mourut de désespoir, parce qu'il ne parvenait pas à mettre la main sur une Bible purement imaginaire, dont il avait rêvé le format, le caractère et l'impression, s'était lui-même créé le type, et qui n'avait jamais existé autre part que dans sa cervelle.

Un des grands libraires de Paris, était connu, il y a une cinquantaine d'années, pour son étrange habitude de fourrer dans sa poche les livres qu'il trouvait à sa portée à l'Hôtel des Ventes. Il ne se cachait pas, opérait à son aise, paisiblement, mais comme fatalement et inconsciemment.

On avait fini par supporter ces larcins et n'adresser aucun reproche, ne faire aucun affront, à ce maniaque. Les enchères venues, le commissaire-priseur annonçait les volumes manquants, et ajoutait en faisant retentir son marteau d'ivoire : « Adjugés à M. N...! ». Et M. N... ne contestait jamais, payait recta — et recommençait le lendemain.

Le plus curieux et le plus dramatique témoignage des folies et des crimes engendrés par la passion des livres nous est fourni par un libraire de Barcelone, qui vivait dans la première moitié de ce siècle. Ce libraire, appelé Vincente, ayant vu un de ses confrères l'emporter sur lui dans une vente et acquérir un ouvrage des plus précieux, un exemplaire, qui passait pour unique, des *Ordonacions per los gloriosos reys de Arago*...(1482), en conçut un si profond dépit, une telle rage, qu'il n'hésita pas à s'introduire la nuit suivante chez son rival et vainqueur, et à l'assassiner, pour s'emparer de l'inestimable bouquin. Arrêté le lendemain même, Vincente n'essaya pas de nier. On l'incarcéra, on instruisit son procès, et ce qui alors lui causa le plus vif chagrin et absorba son esprit, au point de lui faire oublier ses juges et le sort qui le menaçait, ce fut d'apprendre qu'on venait de découvrir à Londres un second exemplaire de ce livre, pour la possession duquel il n'avait pas craint de commettre un meurtre. Ainsi cet exemplaire tant convoité, si chèrement payé, n'était pas le seul, l'unique !

Ce n'est pas tout. L'instruction révéla que ce terrible amateur de livres n'en était pas à son coup d'essai, qu'il avait assassiné déjà *douze* de ses clients, et cela pour leur reprendre des ouvrages rares, qu'il leur avait lui-même vendus. Oui, à l'exemple d'un ancien maître ciseleur, héros d'un des meilleurs contes d'Hoffmann, de l'orfèvre Cardillac, qui ne pouvait se décider à voir passer en d'autres mains les artistiques bijoux qu'il s'était appliqué à ouvrer, et, la nuit venue, s'embusquait sur le chemin de ses acheteurs pour les dévaliser et les poignarder, l'Espagnol Vincente se refusait, malgré sa profession de libraire, à voir ses trésors s'en aller de chez lui pour toujours, et s'em-

pressait, dès qu'ils en étaient sortis, de les y réintégrer violemment et tragiquement, sans pitié ni remords.

Ce féroce monomane fut condamné à la peine du garrot, et, jusqu'au jour de son exécution, il n'eut qu'un souci en tête, ne demanda qu'une seule grâce, c'est que ses livres particuliers et ses collections ne fussent pas, après lui, mis à l'encan et dispersés, mais qu'on les déposât religieusement et intégralement à la bibliothèque publique de Barcelone.

Parmi les simples « gardeurs » de livres, on cite — d'après M. Jules Richard, dans son Traité sur l'*Art de former une Bibliothèque*, — l'académicien Villemain et un autre immortel, M. Louis de Loménie.

ALBERT CIM.

(*A suivre*).

LA FILLE DE L'ALCHIMISTE

CONTE

I

En l'an de grâce 1499, sous le règne du bon roi Louis, douzième du nom, la cité de Troyes comptait dans ses murs, plusieurs fameux alchimistes. Le plus célèbre se nommait maître Cornélius de



Sa grande barbe effarouchait les gamins.

Broëck. Ce prince de la science, flamand d'origine et sarrazin par l'humeur, habitait dans le faubourg de Sainte-Savine une maison de briques et de bois, ajourée comme une châsse. Son visage parcheminé, sa grande barbe effarouchaient les gamins, et son logis eût été le plus sévère du monde, sans la présence de sa fille Marie, la jolie Marie aux yeux d'agate, aux cheveux pareils à une quenouillée de soie d'ambre, où se mêleraient des fils d'or pâle et d'or clair. Elle gouvernait le ménage du savant et ne voyait personne, sauf sa servante Mahaud, et son parrain, un riche chaussetier de la rue Notre-Dame qui se nommait Elphège Champelardoux.

II

Un beau matin, le diable entra dans la maison de l'alchimiste, sous les traits d'un jeune étudiant gascon, messire Laurent des Gaves, qui, trop pauvre pour terminer ses études à l'Université de Paris, était venu se proposer comme aide à maître Cornélius. Et il ne lui fallut pas longtemps pour gagner le cœur de damoiselle Marie. Pour un diable, ce Laurent était un bon diable, car son amour, ignorant les maléfices, fleurissait en ballades et en tendres rondels.

Un jour de mai, dans le sombre laboratoire, Laurent des Gaves, tout en surveillant cornues et alambics, rêvait à certain rondel qu'il avait composé la veille. Il se proposait d'écrire ce chef-d'œuvre sur une belle feuille de vélin, et négligeait de copier la formule magique envoyée à Messire Broëck par son ami, un moine augustin de Strasbourg fort versé dans l'alchimie. Maître Cornélius avait confié cette formule à son élève avec de nombreuses recommandations de célérité et de prudence ; puis, las d'avoir passé la nuit précédente sur ses fourneaux, il s'était retiré pour dormir, car bien que les alchimistes soient fort au-dessus des autres hommes, ils n'en ont pas moins besoin de reposer au moins une fois tous les huit jours.

Terrible grimoire, tout hérissé de signes cabalistiques ! Avec un soupir de regret, avec un sourire incrédule, Laurent se mit en devoir de le transcrire, car maître Cornélius n'aimait point les gens inexacts. Mais quand il eût écrit le dernier mot au bas de la dernière page, il revint à son vélin immaculé et le couvrit de lignes inégales qui — la faute en était sans doute à l'impétuosité de l'inspiration — s'en allaient tout de travers.

Messire Laurent des Gaves entendit crier l'escalier sous le pas de son redoutable maître. Il comprit qu'il n'aurait pas le temps de serrer son chef-d'œuvre et que forcément, l'alchimiste s'en saisirait. « Ma foi ! se dit-il, mieux me plaît voir ma chanson en pièces que dans ses griffes... » Il prit donc le vélin qui gisait sur la table parmi quantité d'autres et le déchira, héroïquement. Puis, avec le calme de la conscience tranquille, il se tourna pour saluer son maître debout au seuil de la porte.

Messire Cornélius tout jaune, vêtu d'une pelisse de velours et d'un bonnet fourré, promena

un regard soupçonneux autour du laboratoire :

— Hum !... Que faisiez-vous à cette heure, messire Laurent ? Les fournaux sont éteints... l'alambic est fendu et la cornue a éclaté...

— Je vous obéissais, maître.

Il montra la table :

— Je terminais la copie du *Thesaurus magicus*.

— Et vous avez pris soin de ne pas abimer l'original, trésor inestimable, dû à la plume du révérend Erhmann Fürst ?

Il tomba dans un fauteuil.

— Jeune homme, fermez la fenêtre. Le grand jour nuit au recueillement ; les oiseaux crient et les fleurs empoisonnent...

Laurent ferma l'unique fenêtre du laboratoire pendant que l'alchimiste cherchait la précieuse formule dans un océan de manuscrits.

Soudain, le savant quitta sa pose méditative et se retourna tout d'une pièce vers son apprenti. Celui-ci trembla car il connaissait ce froncement de sourcils et cette expression indignée. Maître Cornélius ne dit pas un mot. Il aperçut les morceaux de vélin gisant sur le sol, les ramassa, les réunit, les regarda, puis maîtrisant sa colère, il dit au jeune homme stupéfait :

— Vous pourrez partir ce soir, messire Laurent des Gaves. Je n'ai point besoin céans d'un grand troubadour tel que vous.

Et d'une main frémissante il tendait à son élève le rondel de la Rose intact, étalant ses lettres gothiques et les fragments froissés, lacérés, salis du manuscrit d'Erhmann Fürst...



— Vous pouvez partir ce soir, messire.....

Miséricorde ! Laurent s'était trompé de feuille...

III

Le malheureux fut terrifié devant l'attitude résolue du maître. La sueur lui perla au front. Il ne songea pas à s'excuser, à s'expliquer, à alléguer comme circonstance atténuante que si la formule originale était perdue, il en restait du moins une superbe copie. Il se vit chassé de cette demeure si triste, si noire que la jolie Marie Broëck transformait en paradis. Il aurait pu invoquer en excuse l'ardeur de son chaste amour, mais les alchimistes ont le cœur durci et racorni par leur cuisine du diable. Après s'être révélé poète, Laurent eût mal fait ses affaires en se déclarant amoureux. Et quand il tenta de se défendre en belles périodes cicéroniennes, maître Cornélius sortit brusquement, sans le regarder ni l'écouter, emportant le *Thesaurus magicus* qu'Erhmann Fürst lui-même n'eut pas reconnu dans ce piteux état.

IV

Le soir de ce même jour, damoiselle Marie de Broëck était assise, toute triste, dans l'embrasure de sa croisée, devant un vieux rouet chargé de fine laine safran.

— Par Madame la Vierge ! disait Mahaud, la servante, ne vous désolez point, ma fille ! Un amoureux s'en va, dix autres viendront. Vous choisirez à loisir... Celui-là, d'abord, ne vaut pas qu'on le regrette, car c'était un vrai malandrin.

— Oh ! fit Marie, que dis-tu là, ma bonne ?... Tu ne connaissais pas Laurent.

Mahaud s'indigna :

— Je ne le connaissais que trop... Oh ! le sacripant ! Ma cuisine, quand il y venait, ressemblait

à un champ de bataille. Les carottes, les choux, les saucisses, mes plus beaux chapelets de champignons, je les retrouvais cachés dans des endroits impossibles!... Et le chat qu'il a trempé dans la marmite!... Et ce livre d'*archimie* que j'ai trouvé bouilli dans un ragoût!...

— Des plaisanteries sans méchanceté, ma bonne Mahaud!

— Des plaisanteries!... Ça ne s'oublie pas, ces affronts-là, mademoiselle, ça touche une ménagère au cœur!... Bon! voilà que vous le pleurez, maintenant, ce Sarrazin!

— Je ne peux m'en empêcher! dit la jeune fille en essuyant ses yeux.

Au même instant une grosse bonne voix enrouée cria d'un ton de plaisante colère :

— Notre-Dame! qui pleure donc ici?

— Personne, mon cher parrain, répondit Marie, tandis que Mahaud sortait discrètement et fermait la porte derrière messire Elphège Champelardoux.

(*A suivre.*) MARCELLE TINAYRE.

Chapeau Chinois

Les cloches reviennent de Rome:
Carillons bleus, carillonnez!
Je ne suis qu'un pauvre bonhomme:
Réveillons d'or, réveillonnez!...

J'ai mon triangle et mes sonnettes.
Pour rire aux tout petits enfants;
J'ai la caisse, les castagnettes,
J'ai les gros cuivres triomphants.

Dans mes courses de ville en ville,
J'ai, pour rythmer les fandangos,
Pris la campana de Séville
Et le cromorne des rois Goths.

Comme un bonze de l'Indo-Chine,
J'ai des timbres de cristal bleu;
J'ai de vieux moulins, dont l'échine
Tourne en grinçant pour prier Dieu.

Le Seigneur ait en paix mon âme!
J'emporte, toujours aux aguets,
Le bourdon noir de Notre-Dame
Et la clochette des muguets;

Et le saint beffroi de Cologne,
Et, pris aux fentes du granit,
Un bec claquetant de cigogne,
Un gros sou du Pape bénit.

Orage et chanson, dont s'effare
Toute la marmaille en émoi,
Comme un océan, la fanfare
Divague et danse autour de moi!

Et j'aurais, Prince de l'orgie
Des Sons lamés de nacre et d'or,
Dérobé, par charme et magie,
La canne du Tambour-Major :

Sans la note bizarre et frêle
Qui tremble dans l'ardent concert,
Plainte d'un sylphe sous la grêle,
Voix du vent dans le chaume vert,

Sans le cri d'oiseau, qui s'envole
A travers le concert grognon,
Depuis que Tsi-Tzette, la folle!
A fêlé de son pied mignon,

A fêlé, par un soir de fête,
A fêlé, par un soir moqueur,
Le grelot qui tinte en ma tête,
Le grelot qui tinte en mon cœur.....

Louis ERNAULT (1).

LA FÊTE DES FOUS

ET LA MÈRE-FOLLE DE DIJON

La Fête des Fous, qui renaît spontanément en notre société civilisée, était le meilleur passe-temps de nos pères. C'était un reste de ces *Saturnales* que les Romains avaient instituées en l'honneur de la déesse : en se convertissant au christianisme, les païens eurent peine à quitte leurs anciennes habitudes : il resta quelque chose du paganisme, et les prêtres de la religion nouvelle, pour ne pas la rendre odieuse aux nouveaux convertis, durent tolérer ces réjouissances, souvenirs d'une autre religion.



La Folie,
d'après une estampe ancienne.

Au cinquième siècle on appelait *Fous* ceux qui célébraient encore les saturnales : le nom resta.

Bientôt les Fous se multiplièrent, et ne trouvant sans doute pas assez de place au-dehors, entrèrent dans les églises. Le prétexte fut la Nativité de Notre-Seigneur. Ils eurent leur fête entre la Noël et l'Épiphanie.

Plus tard, afin d'éviter les graves désordres auxquels elle donnait naissance, les évêques choisirent la date de Pâques pour la célébration de la Fête des Fous; mais cette précaution aggrava le mal : les Fous n'en continuèrent pas moins à célébrer leur fête en janvier ; seulement ils la renouvelaient à Pâques.

La Fête des Fous a été aussi appelée fête des calendes, fête des Saints Innocents, fête du *deposuit*, parce que les clercs prenaient la place des évêques, comme autrefois, pendant les Saturnales, les esclaves prenaient celle de leurs maîtres.

*
* *

Voici quelques détails sur cette Fête des

(1) L'auteur de ces jolies strophes est le lauréat du concours de poésie tout récemment organisé à l'Odéon.

Fous, que nous avons pu nous procurer en feuilletant les manuscrits du temps. Un missel spécial était affecté à la cérémonie : il contenait les prières à réciter, la façon dont il fallait célébrer les offices, enfin toutes les instructions nécessaires. Mais, dans chaque ville, il y a des particularités intéressantes. Selon que l'église appartient à un métropolitain, un abbé, ou un évêque, les Fous élisent un archevêque de Fous, un évêque de Fous, un abbé de Fous. Dans les églises qui relèvent du pape, on élit un pape de Fous.

A Viviers, c'est par l'élection de l'abbé du clergé que la fête s'inaugure. Les jeunes chanoines, les clercs, les enfants de chœur concourent à cette élection. Une fois l'abbé élu, on chante le *Te Deum*, puis on le porte sur les épaules dans la maison où tout le chapitre est assemblé. A son arrivée, tout le monde se lève. On donne ensuite une collation en son honneur. Le jour de Saint-Étienne, on élit l'évêque des Fous. Un jeune clerc, après s'être revêtu des ornements pontificaux, de la chappe, de la mitre et de la crosse, et suivi de son aumônier, vient s'asseoir dans la chaire épiscopale et donne des indulgences.

A Lisieux, l'abbé est élu à la pluralité des voix, sous un gros orme près duquel on a placé des bancs, un tapis, un bureau. On montre encore de nos jours cet orme légendaire.

Ces abbés et ces évêques improvisés président les fêtes qui se donnent à l'intérieur de l'église. Ils mettent leurs habits à l'envers, portent une mitre en papier, et ainsi déguisés, ils bénissent le peuple. Les clercs lisent dans un livre qu'ils tiennent à l'envers, et font toutes sortes de grimaces. Ils portent des lunettes sans verre, qu'ils remplacent par des coquilles de noix ou des peaux d'oranges. Au pied de l'autel, ils mangent et boivent. Les uns sont déguisés en bêtes, d'autres en démons. D'autres poussent des cris d'animaux. Enfin, pour comble de folie, un orgue bizarre accompagne les chants grotesques. Cet orgue est composé de vingt-et-un chats enfermés dans des caisses étroites percées de trous qui laissent passer les queues de ces chats. Des cordes sont attachées à toutes ces queues et correspondent aux touches d'un clavier placé devant l'organiste, ce qui le met en relation avec les notes vivantes de son instrument...

Dans la cathédrale de Rouen, la veille de Noël ou bien le jour de la Circoncision, avait lieu la Procession de l'âne. La procession se composait des prophètes et des différents personnages chargés de représenter les scènes les plus connues de l'écriture sainte. Deux clercs ouvrent la marche ; viennent après, Moïse, vêtu d'une robe blanche, Amos le prophète, et Jérémie, et aussi Daniel, et Habacuc qui boite, et Balaam sur une ânesse. Celui-ci serre les rênes de toutes ses forces; mais l'ânesse se plaint de ces mauvais traitements. On chante la prose de l'âne, et on force l'animal à s'agenouiller. Le *Kyrie*, le *Credo*, le *Gloria*, se terminent invariablement par le cri trois fois répété de hihan! A l'*Ite, missa est*, le prêtre se tourne vers le peuple en disant : hihan! et on lui répond de la même manière.

Dans les monastères et les couvents on célébrait aussi la Fête des Fous avec les mêmes excentricités.

* * *

Nous ne pouvons décrire les cérémonies que la Fête des Fous ramenait tous les ans dans quelques villes de province telles que Douai, Beauvais, Langres, Auxerre, Besançon, Châlons, Troyes, Amiens, Sens, Beaune, Évreux, Autun, Rouen, Reims, Marseille, Aix, Lyon... Disons seulement quelques mots de la Société de la *Mère-Folle*, de Dijon.

La Société de la Mère-Folle, qui fut confirmée par un arrêté du duc de Bourgogne, en 1454, et plus tard par un mandement de Jean d'Amboise, se composait de cinq cents personnes choisies parmi les avocats, les marchands, les procureurs... Elle avait pour but de donner des spectacles au temps du Carnaval. La Société était présidée par le plus illustre de ces personnages, le plus spirituel ou le plus riche. Celui-ci s'appelait la *Mère-Folle*. Il avait une cour complète, des gardes à cheval, des officiers de justice, un grand écuyer, etc. La compagnie comprenait deux cents hommes d'infanterie. Elle portait un étendard sur lequel étaient peints des têtes de Fous, et inscrit cette devise : *Numerus stultorum infinitus est.* Ils avaient également un drapeau à deux flammes de trois couleurs, rouge, vert et jaune : une femme assise, tenant à la main une marotte à tête de Fou, et entourée de petits Fous, coiffés comme elle, d'un chaperon à deux cornes, était peinte sur ce drapeau.



La Mère-Folle
(Estampe ancienne).

Quand quelqu'un voulait faire partie de la Société, on le questionnait en vers, et il devait répondre de même. S'il ne trouvait pas la rime facilement, on remettait la réception à un autre jour. Le personnage était-il de rang élevé, il ne se levait pas pour répondre. Enfin, s'il était reçu, on lui mettait sur la tête un chaperon en trois couleurs. Après quoi, on lui expédiait des lettres-patentes sur parchemin, avec un sceau de trois couleurs.



Etendard de l'Infanterie dijonnaise. (Estampe ancienne.)

A l'époque du Carnaval, la compagnie parcourait la ville sur de grands chariots peints, traînés par six chevaux caparaçonnés. Devant le logis du Gouverneur, la maison du premier président du Parlement, et la maison du Maire, on récitait des vers.

Ceux qui prenaient part à cette cavalcade étaient masqués, avec leurs habits de trois couleurs. Quatre hérault avec leurs marottes, marchaient en tête du cortège. Après eux venait le capitaine des Gardes, suivi des chariots.

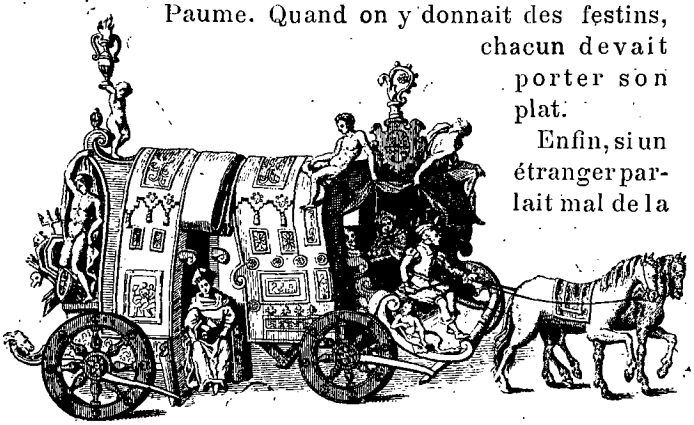
Derrière les chariots, une haquenée blanche portait la Mère-Folle précédée de deux hérault.

Six dames d'atours la suivaient, et six pages, et douze laquais; puis soixante officiers. Le quidam, suivi de cinquante cavaliers, et les Suisses, fermaient la marche.

Quelquefois, la Mère-Folle montait sur un chariot spécial, que traînaient deux chevaux. Alors, toute la compagnie suivait ce char en bon ordre.

S'il s'était passé dans la ville quelque chose d'anormal, comme un mariage bizarre ou un meurtre singulier, quelques membres de la Société se déguisaient et reproduisaient les scènes du mariage grotesque ou du meurtre. On construisait un théâtre sur un chariot plus large que les autres et capable de contenir un grand nombre d'acteurs; la ville assistait à ce spectacle. Les acteurs avaient le même costume que les véritables personnages, et leur ressemblaient de figure. On appelait cela faire marcher la Mère-Folle ou l'infanterie dijonnaise.

Si l'un des membres de la compagnie n'assistait pas à ses réunions, et s'il ne trouvait pas d'excuse valable, on le condamnait à payer une amende de 20 livres. Ces assemblées se tenaient habituellement dans la salle du Jeu de Paume. Quand on y donnait des festins, chacun devait porter son plat.



Le Chariot de la Mère-Folle (Estampe ancienne).

Enfin, si un étranger parlait mal de la compagnie, ou s'il avait porté préjudice à l'un quelconque de ses membres, on le citait devant la Mère-Folle. Celle-ci le condamnait, suivant la gravité de sa faute, soit à boire de suite plusieurs verres d'eau, soit à une amende élevée. Si l'accusé ne comparaissait pas, ou s'il refusait de payer l'amende, six gardes se rendaient dans sa maison : ils décrochaient les tapisseries, vendaient les meubles. Jusqu'à ce qu'il se fut soumis, les gardes se faisaient régaler à ses frais chez le plus prochain traiteur.

Les bourgeois, lassés des libertés que la compagnie prenait avec eux, se plaignirent à plusieurs reprises. Mais ce fut en vain... En 1630 seulement, un édit spécial, signé à Lyon par Louis XIII, abolit la compagnie de la Mère-Folle de Dijon, « voulant déraciner ce mal et empêcher qu'il ne renaisse si vite à l'avenir ».

G. DE LACAZE-DUTHIERS.

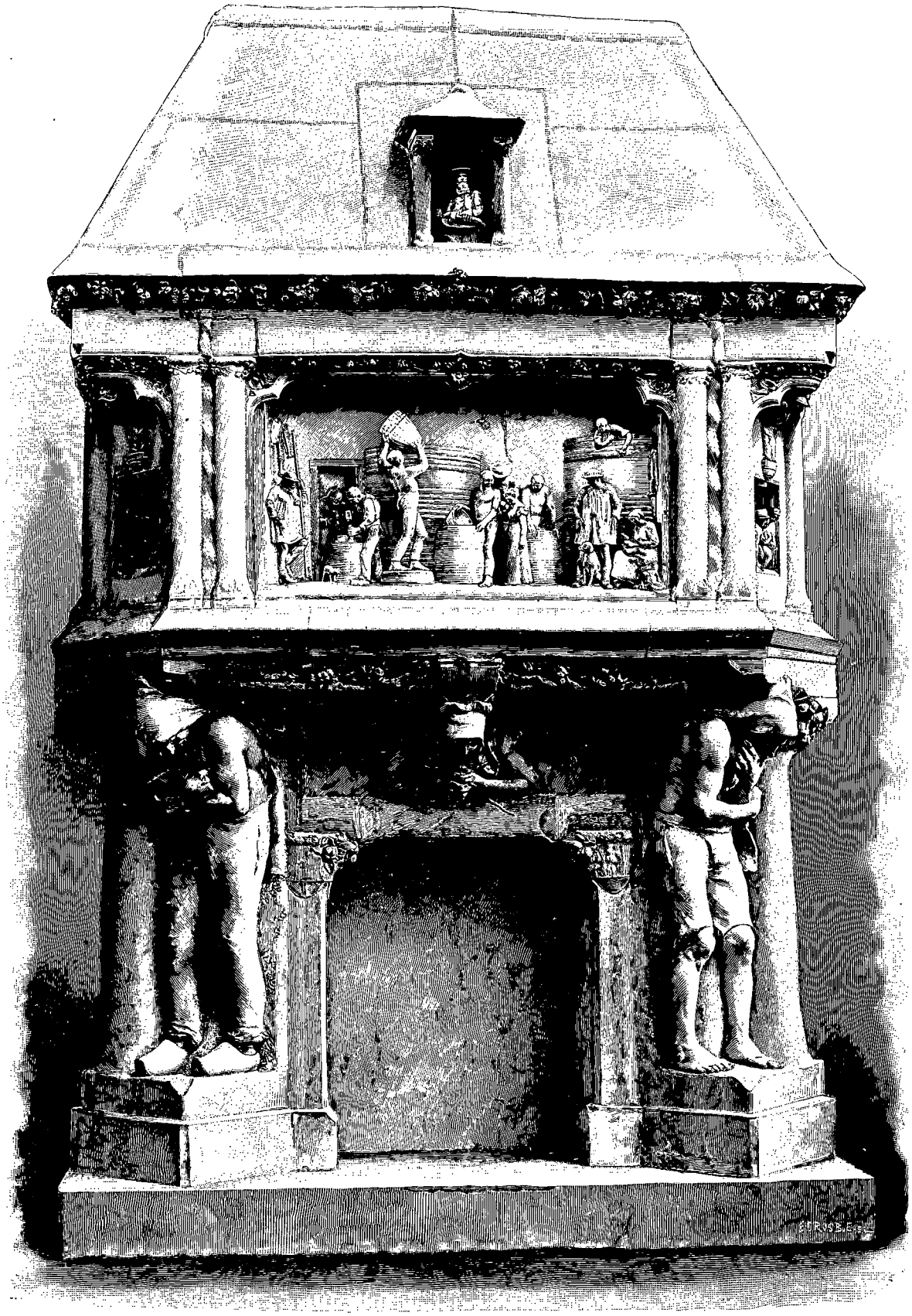


Sceau de la Mère-Folle attaché aux lettres patentes par un cordon de soie rouge (Estampe ancienne).

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE VIN



LE VIN. — Cheminée ornementale de M. Jean Baffier. — Salon de 1898. — Gravé par Crosbie.

Jean Baffier s'est acquis une place à part dans la sculpture contemporaine, par une recherche obstinée et heureuse de la poésie inhérente à l'âme des êtres et des choses simples.

Il serait oiseux de savoir quelle contribution les enseignements de l'École ont offerte à son talent. Il n'y a qu'à prendre son art tel qu'il est, sans s'inquiéter des procédés qui en ont favorisé le développement. Son inspiration est puisée aux sources mêmes de la nature, qu'il aime et comprend dans ses exactes manifestations, et elle en combine les plus humbles formes en une harmonie de mouvements et de lignes qui donne à tout ce qu'il en reproduit, une saisissante expression de vérité et de vie.

La cheminée ornementale qu'on peut admirer de lui, au Salon de cette année, et qui est classée au catalogue du Salon, sous ce titre : *Le Vin*, est un frappant exemplaire de cet art de M. Jean Baffier, volontairement ignorant de toutes les formes allégoriques, usitées dans l'ornementation, et soucieux d'offrir aux esprits les plus simples, une reproduction fidèle des scènes familières de leur vie. Tout est vivant et emprunté à la vie rustique d'aujourd'hui dans ces épisodes de la fabrication du vin, qu'il a voulu raconter, dans sa cheminée monumentale — depuis les deux vignerons d'âge mur, courbés en cariatides sous le manteau orné de feuillages dont ils soutiennent le poids, jusqu'aux vendangeurs empressés autour des cuves et au maître vigneron familièrement attentif avec sa famille à la surveillance du précieux travail de la préparation du vin.

Il n'est pas jusqu'au vieilleux, niché dans la haute lucarne qui ne concoure à raconter toutes les joies familiales qu'apportera le vin ; soit qu'il ait à égayer, de sa primitive musique, les noces prochaines où on le boira abondamment, soit qu'il ait à rythmer les danses dont sa généreuse ardeur de boi-son merveilleuse donnera le goût aux gars et aux filles de la ferme, durant les longues veillées d'hiver.

Les détails même de la construction de la cheminée sont empruntés aux productions du pays auquel visiblement elle est destinée. Ce sont des troncs d'arbres qui en forment les colonnes et le feuillage leur sert de chapiteau, avant de se déployer en guirlande gracieuse sous les corniches qui en soutiennent les deux étages harmonieusement distribués. Et tout l'ensemble de cette œuvre laisse une profonde impression de poésie empruntée à la vie rustique elle-même. En sorte que cette œuvre très réaliste et très moderne, a je ne sais quelle saveur antique, parce qu'elle ennoblit les objets les plus vulgaires, comme le faisaient les plus grands artistes des temps anciens. Il prend ses motifs d'ornementation dans la nature qui l'environne, comme les anciens le faisaient pour les motifs de leur invention si servilement imités depuis.

H. Houdon.

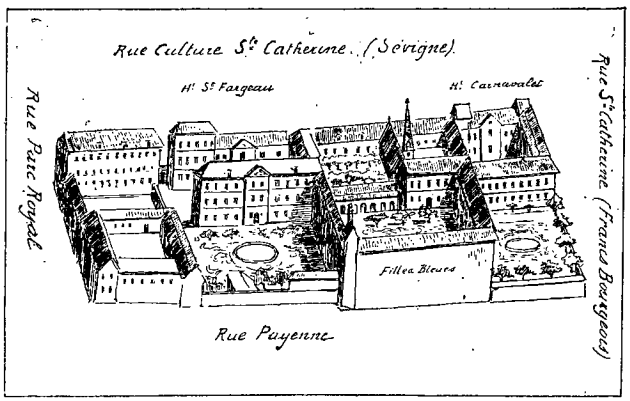
LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS

A L'HOTEL SAINT-FARGEAU

Le quartier du Marais, situé dans la partie est, de Paris, et compris aujourd'hui dans les troisième et quatrième arrondissements, jouissait de tout son éclat aux quinzième, seizième et dix-septième siècles. C'est à cette dernière époque que remontent la plupart des belles maisons qui rayonnaient autour de l'ancienne Place Royale, construite sous Louis XIII. Depuis, l'aristocratie, d'épée ou de robe, s'est déplacée, et les grandes demeures seigneuriales ont été transformées en magasins et dépôts de toutes sortes.

L'Édilité parisienne, soucieuse des intérêts artistiques, en a cependant sauvé quelques-unes, témoins les Hôtels Carnavalet et Saint-Fargeau, situés dans le même voisinage et appelés, de nos jours, à se prêter un mutuel appui.

Tous les deux, en effet, s'élèvent dans un même îlot rectangulaire formé par les rues des Francs-Bourgeois, Payenne, du Parc-Royal et de Sévigné (ancienne rue Culture-Sainte-Catherine), et d'une régularité presque parfaite, puisque ce long quadrilatère a 170 mètres sur la rue de Sévigné, 175 sur la rue Payenne et environ 78 sur les deux autres.



Hôtels Carnavalet et Saint-Fargeau. — Vue des hôtels à vol d'oiseau.

C'est au 29 de la rue de Sévigné que se trouve l'hôtel Le Pelletier Saint-Fargeau, que la Ville vient d'approprier pour y installer sa Bibliothèque. A gauche, cet hôtel tient au Lycée de jeunes filles Victor-Hugo, séparé lui-même de l'hôtel Carnavalet par la maison du 25, que la Ville a achetée.

A droite, toujours rue de Sévigné, le 31, dont l'entrée principale est au 5 de la rue du Parc-Royal, appartient à des particuliers, ainsi que les 7, 9, 11 et 13 de cette dernière rue, et les 18 (*sic*) et 14 de la rue Payenne. Les maisons portant les nos 12, 10, 8, 4 et 2 sont à la Ville, qui possède plus des 2/3 de l'îlot, puisqu'elle a

139 mètres en façade sur la rue de Sévigné et 143m 50 sur la rue Payenne ! soit une superficie totale d'environ 11,000 mètres, que la Ville n'occupe pas encore entièrement, mais qu'elle occupera bientôt.

L'hôtel Saint-Fargeau est orienté au levant, c'est-à-dire que l'entrée principale est rue de Sévigné. Avec les dépendances, qui pour le moment ne sont pas disponibles, il s'étend jusqu'à la rue Payenne sur une profondeur de 78 mètres et une largeur en façade de 46m 20.

Les jardins de l'hôtel, que l'on voit sur l'admirable plan de Louis Bretez (1739) (1) et qui donnaient sur la rue Payenne, aux nos 10 et 8 actuels, ont disparu. Au-dessus d'un hangar apparaît le fronton de l'avant-corps de la seconde partie de l'hôtel, au couchant, et au nord ; à gauche, l'orangerie existe toujours : elle empiète même sur le trottoir de 1m 75.

Maintenant que nous avons esquissé la topographie du quadrilatère où est enclavé l'hôtel Le Pelletier, nous dirons quelques mots de ses origines et des principaux personnages qui l'ont habité.

A l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'hôtel Saint-Fargeau existait, vers la fin du dix-septième siècle, l'hôtel d'Orgeval. Acheté en 1686 par Michel Le Pelletier de Souzy, intendant des finances, il fut reconstruit sur les dessins de P. Bullet, tel que nous le voyons aujourd'hui. Du 17 juillet 1687 au 18 juin 1698, Michel Le Pelletier acquit sept parcelles de terrain pour agrandir son jardin et son orangerie.

« Après lui, dit M. Sellier, le savant historiographe de l'hôtel, la maison patrimoniale passa à son fils, Michel-Robert Le Pelletier, seigneur des Forts et de Saint-Fargeau, seigneurie récemment achetée du duc de Lauzun. » Le Pelletier des Forts fut compromis, en 1729, dans un scandale financier — le Panama ne date pas d'hier — et obligé de résigner ses fonctions de contrôleur général des finances; il mourut en 1741. Jusqu'à la Révolution, l'hôtel fut habité par différents membres de la famille, dont le plus célèbre fut Louis-Michel, qui devint membre de la Convention nationale et devait périr assassiné, le 20 janvier 1793, chez Février, restaurateur au Jardin de l'Égalité : Palais-Royal actuel. La Convention adopta la fille de Le Pelletier, Suzanne-Louise qui, mariée en secondes noces, à son cousin Le Pelletier de Mortefontaine, vendit l'hôtel à Jean-Louis Lefèvre, mécanicien (2). L'immeuble, de 1803 à 1860, changea plusieurs fois de destination et plusieurs Institutions s'y succédèrent, dont la plus connue est l'Institution Jauffret. L'administration du Factage parisien a occupé ces mêmes locaux, qui appartiennent encore, en principe, aux héritiers Paillard.

(1) Dit Plan de Turgot.
(2) 11 mai 1811.

L'hôtel Carnavalet, acheté et aménagé en 1867 pour y installer le musée historique et lapidaire de la Ville de Paris, étant devenu insuffisant par suite des livres que l'on y avait provisoirement entassés après 1871, le Conseil municipal décida, en 1895, que cet hôtel serait rendu à sa destination première et spécialement réservé aux « monuments, statues, inscriptions, dessins, souvenirs et débris de toute nature se rattachant à l'histoire de Paris. »

Quant à la bibliothèque, qui avait grossi, puisqu'elle dépasse aujourd'hui 200,000 volumes, elle prit le parti d'émigrer pour être plus à l'aise, sans trop s'écarter toutefois de son premier asile. A cet effet, le Conseil Municipal eut, en 1895, la bonne pensée de prendre en location principale, avec promesse de vente, l'hôtel Le Pelletier. L'idée était d'autant meilleure que cet hôtel, comme nous l'avons dit, n'est séparé du musée Carnavalet que par le lycée Victor Hugo, qui a 27m50 de façade sur la rue de Sévigné et la maison de commerce, no 25, qui en a 26 sur la même rue.

Le lycée, propriété de l'État, et la maison voisine, propriété de la ville, ont été construits sur l'emplacement de l'ancien couvent des Annonciades Célestes, ou *Filles bleues*. Ce couvent avait lui-même remplacé le vieil hôtel Montmorency-Damville.

A première vue, l'hôtel Le Pelletier n'offre rien de remarquable, si on le compare surtout à quelques-uns de ses voisins ; mais il est vaste, il est bien distribué, il offre pour l'avenir des agrandissements faciles, sans parler de l'acquisition possible et vraiment désirable des maisons formant le côté septentrional du quadrilatère.

L'hôtel, qui se distingue par une grande porte marquée au fronton des lettres MLP entrelacées et répétées sur le linteau, se compose de quatre grands corps de bâtiments à deux étages, reliés entre eux et formant un carré presque régulier. Un superbe escalier conduit, sur la gauche, aux étages supérieurs ; un autre, pratiqué dans une tourelle, dessert le côté septentrional de l'hôtel.

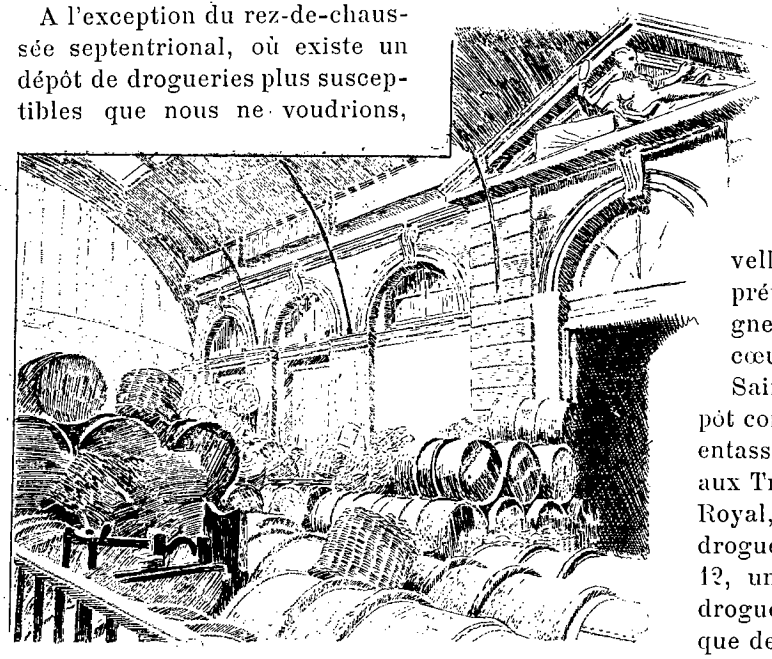
Du fronton occidental donnant sur l'ancien jardin se détache, en haut relief, l'image du Temps, à demi-couché et ayant près de lui la Faux et le Sablier symboliques.

Ce qui devait surtout contribuer au charme de cette résidence, ce n'était pas seulement son magnifique jardin, mais encore la grande Orangerie de 53m68 de long sur 8m60 de large, à droite du jardin, ou plutôt de la cour, occupée par le dépôt de glycérine de la rue Payenne.

L'ancienne Orangerie sert à la même industrie. Neuf arcades sont visibles de ce côté, avec une porte principale surmontée d'un fronton triangulaire, où l'on voit, en relief, une Vérité te-

nant un miroir et appuyée sur un fragment de cadran solaire.

A l'exception du rez-de-chaussée septentrional, où existe un dépôt de drogueries plus susceptibles que nous ne voudrions,



Hôtel Le Pelletier Saint-Fargeau. — L'Orangerie.

l'hôtel est dès maintenant occupé par les différents services de la bibliothèque : ateliers de reliure, dépôt de livres, salles de lecture, etc. Les anciens salons, transformés en bibliothèque, ont 5 mètres de hauteur et de tous ses côtés, surtout au couchant, l'éclairage est irréprochable.

Une galerie, longue de 27 mètres et large de 5, éclairée par une grande baie cintrée, sur la rue de Sévigné, et par un plafond vitré, part de l'hôtel Saint-Fargeau, traverse le premier étage du lycée Victor Hugo et de la maison de rapport n° 25 pour aboutir au musée Carnavalet, après un parcours de 53 mètres environ. La galerie du lycée est seule terminée pour l'instant.

Il est regrettable que toute l'ancienne décoration des appartements ait disparu, mais cela était inévitable après tant de vicissitudes.

L'œuvre de destruction n'a guère épargné que deux pièces : la première, dite *Salle des Commissions* et de la *Réserve*, où l'on voit encore deux belles glaces cintrées et deux belles portes du dix-septième siècle, dont les cadres, ou les chambranles sont délicatement sculptés.

La seconde rappelle seule aujourd'hui, dans l'ensemble comme dans les détails, l'ancienne ornementation de l'hôtel; c'est actuellement le cabinet du directeur, le savant M. Levayer. Cette pièce, qui n'a que 3m80 sur 4, est décorée blanc et or. On y remarque quatre grandes glaces cintrées, dont trois sont en douze panneaux boulonnés aux angles, comme à Versailles. Le long des pilastres qui délimitent les lambris et les glaces courent de fines arabesques représentant des fleurs, des fruits, des baldaquins, des casques, des boucliers, des trophés et attributs variés. La plaque de la cheminée est aux armes de Le Pelletier des Forts et de sa femme, Marie-Madeleine Guérin (1).

La Ville de Paris ne jouit encore que d'une partie de l'hôtel, avons-nous dit. Elle est liée par des baux à l'égard de plusieurs industriels. Elle ne les renouvellera pas, mais devant certaines prétentions, elle est forcée de se résigner. Et ce doit être bien à contre-cœur, quand on pense que dans l'hôtel Saint-Fargeau même il existe un dépôt considérable de produits chimiques, entassés au-dessous des salles réservées aux Travaux Historiques; rue du Parc-Royal, au 5, une grande pharmacie et droguerie vétérinaire; rue Payenne, au 12, un dépôt de glycérine; au 8, une droguerie médicinale; au 4, une fabrique de produits chimiques, contigüe au musée Carnavalet!

Jamais musée, jamais bibliothèque ne furent plus mal avoisinés, on en conviendra. Toutes ces maisons industrielles sont admirablement tenues, nous le savons, mais il ne faut qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie, et cette fois-ci, la Ville de Paris, si éprouvée dans la tourmente de 1871, n'a plus



Hôtel Le Pelletier Saint-Fargeau. — Cabinet du Conservateur.

de fautes à commettre. Tous ses œufs sont aujourd'hui dans le même panier.

(1) Dr Robinet.

Est-il vrai d'ailleurs que d'ores et déjà, la Ville de Paris n'ait pas le droit d'élever la voix? Il existe un décret promulgué le 15 octobre 1810, concernant les établissements dangereux, insalubres ou simplement incommodes, et ce décret n'a jamais été abrogé, que nous sachions.

Encore bien que les conventions fassent la loi des parties, il nous semble que la Ville de Paris ne peut ni ne doit aliéner certains droits d'ordre absolument supérieur et qu'elle n'a pas les mains liées dans l'espèce. Et puisqu'elle possède près des trois quarts du parallélogramme que nous avons décrit, qu'elle fasse un nouveau sacrifice en achetant, louant ou expropriant les quelques maisons donnant sur la rue du Parc Royal et formant l'encoignure des rues Payenne et de Sévigné, et la Bibliothèque, comme le musée Carnavalet, seront absolument chez eux, sans être plus gênés par l'espace et par le cauchemar incessant des explosions possibles.

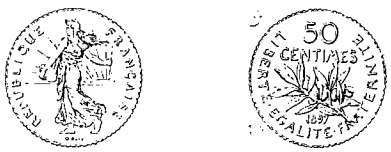
Et pour conclure : prière à nos Édiles d'aviser au plus tôt. C'est le cas de dire ou jamais :

« Il y a péril en la demeure! »

ARMAND LE BRUN.

LES MONNAIES FRANÇAISES

La France va émettre de nouveaux types de monnaies d'or, d'argent et de bronze. Déjà les premiers modèles de la monnaie d'argent ont paru dans la circulation, frappés avec un coin charmant du maître graveur Roty. C'est la *République semant*.



Le nouveau type de monnaie d'argent

On reproche à cette figure d'être trop fine pour une pièce destinée à passer entre tant de mains, et de représenter davantage une médaille qu'une monnaie, mais on doit la reconnaître bien plus artistique et bien plus moderne que la *Cérès* d'Oudiné, qui personnifiait hier encore la République, la République de 1848.

M. Chaplain est chargé de donner le modèle des pièces d'or, et M. Daniel Dupuis celui de la monnaie de billon.



Le nouveau type de monnaie de billon.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rappeler que le type actuel de la monnaie d'or remonte à 1791. On avait mis au concours la création d'un type monétaire nouveau, et les membres du jury furent ravis du projet de Dupré, qui représentait « le génie de la France, debout devant un autel, gravant la Constitution sur des tables avec le sceptre de la Raison *désigné par un œil ouvert à son extrémité*, le coq, symbole de la vigilance, et le faisceau, emblème de la force armée et de l'union».

C'était l'ordinaire complication symbolique de l'époque!

Si nous remontons beaucoup plus haut, à l'origine même de la monnaie française, nous voyons qu'après la disparition de l'empire romain et pendant la plus grande partie du moyen âge, la monnaie d'argent fut seule en usage, comme partout en Europe. L'unité monétaire courante était le denier d'argent, et on ignorait l'usage commercial de ce qui, dans l'histoire moderne, a été le facteur le plus puissant de la civilisation, l'or.

Florence, un moment à la tête du commerce avec l'Orient, créa le florin d'or, en 1252, sur les instances de ses principaux négociants, et cette monnaie servit de type à celles qui furent frappées plus tard en Angleterre, en Allemagne, en Flandre. En France, c'est Philippe de Valois qui fit frapper l'écu d'or; on n'avait frappé avant lui que des pièces d'or d'apparat, sans importance commerciale, parce qu'elles étaient réservées au roi et aux seigneurs, comme curiosité et témoignage d'opulence, ou pour des présents exceptionnels. Les gros royaux de Philippe le Bel, mis dans la circulation en 1295, sont donc un véritable point de départ pour l'histoire monétaire de la France. Peu après, on fit une importante émission de marcs d'or.

Les débuts de ce bi-métallisme, c'est-à-dire de l'adoption de deux monnaies pour les échanges commerciaux, furent signalés par des spéculations que l'ignorance des gouvernements, en matière économique, n'avait pas su prévoir. Il faut établir un rapport entre l'or et l'argent, c'est-à-dire déterminer avec quelle quantité d'argent on pourra se procurer la même valeur d'or. Faute d'entente entre les divers États, ce rapport n'était pas égal partout. Au même moment par exemple (1474), on échangeait en Espagne, où l'argent métal abondait, une livre d'or contre neuf et demie d'argent, tandis qu'il fallait donner plus de onze livres en Angleterre ou en Allemagne. Il en résultait que l'or d'Espagne était aussitôt accaparé pour être revendu en Allemagne. Les juifs, beaucoup plus avancés en matière commerciale, et bien organisés dans l'Europe entière par des relations continuelles, étaient à la tête de cette spéculation, qui dura jusqu'à nos jours. De là l'embarras des gouvernements, les haines contre

les juifs, les défenses souvent répétées d'exporter les métaux précieux; et ces défenses n'étaient pas vaines, car des négociants notables de Londres furent écartelés, au quinzième siècle, pour ce crime.

Aussi, en France, on voit le rapport de l'or à l'argent changé, en un seul siècle, plus de cent cinquante fois, avec un arbitraire que l'esprit moderne a peine à comprendre, et cela sans arriver, selon toute apparence, à entraver la spéculation. Par exemple, pour une période de dix ans :

1303	10.26
1305	15.90
1308	14.46
1310	15.64
1311	19.55
1313	14.37

Ainsi à quelques années de distance, une livre d'or valait dix livres ou dix-neuf livres d'argent. On conçoit à quels accaparements une telle manière de faire pouvait conduire. Les souverains se laissaient trop souvent tenter à exploiter eux-mêmes et à leur propre compte une situation dont ils étaient les arbitres. Ajoutez que les États imitaient et falsifiaient les monnaies du voisin, avec une déloyauté contre laquelle le pape lança en 1372, une bulle d'excommunication. L'histoire du moyen âge et de la Renaissance est pleine de ces difficultés monétaires qui faisaient disparaître tantôt les pièces d'or, tantôt les pièces d'argent, donnaient une prime importante à celles qui restaient dans la circulation, et faisaient par suite varier le prix de toutes les denrées. Ainsi, on voit le peuple lui-même et malgré toutes ordonnances royales, porter la valeur de l'écu d'or, de 50 à 65 sols.

En 1640, on décida une refonte générale des monnaies, et l'écu fut remplacé par le louis d'or, le rapport de l'argent à l'or fixé à 13 d'abord et plus tard à peu près de 15, taux auquel il est resté jusque vers notre époque, effectivement, et légalement jusqu'à aujourd'hui. On profita de l'occasion pour refondre les pièces espagnoles principalement les pistoles, dont un très grand nombre circulaient en France, à tel point que dans beaucoup de provinces on comptait par pistoles. Dès ce moment, le rapport légal adopté en France étant supérieur à celui des nations voisines, notre pays fut et resta en possession d'une bonne monnaie nationale, appréciée dans le monde entier. Pourtant, aux époques difficiles, le prix du métal s'élevait encore, et la monnaie disparaissait. Dans ces crises, à plusieurs reprises notamment sous Louis XIV, le roi ordonnait de fondre la vaisselle royale et celle des particuliers.

L'or était toujours la monnaie préférée pour les échanges; l'édit de Calonne, rendu en 1785 avait déjà donné à l'argent une certaine stabilité, en établissant un rapport fixe et adoptant l'étalon d'argent. L'administration républicaine proposa et fit adopter le système des deux étalons, l'un d'argent, ayant le franc pour base, l'autre d'or à neuf dixième de fin. Le système décimal remplaça le vieux système des livres tournois, le seigneuriage fut aboli, et le libre monnayage institué à la place du monopole de l'État, chacun fut libre de porter du métal à la Monnaie, et de le faire changer en pièces d'un poids correspondant. Il fallut encore cinquante ans pour que la reforme devînt définitive, par la disparition de toutes les anciennes pièces et par la transformation des anciennes manières de compter.

C'est encore le régime qui gouverne aujourd'hui nos échanges. Une seule restriction a été apportée : la frappe de l'argent n'est plus libre, l'abaissement considérable de l'argent métal présentant un danger, car avec 2 fr. 50 d'argent on pourrait obtenir une pièce de 5 francs ayant cours. Ce qui a changé aussi suivant les régimes et suivant les fantaisies, c'est l'effigie, et c'est ainsi que nous assistons encore à une transformation dans laquelle la tête de la République, à laquelle nous étions habitués depuis plus de vingt-cinq ans, disparaît.

Tout a été dit sur la nouvelle monnaie et les spécimens sont ou vont en être dans toutes les mains : nous ne nous y appesantirons pas. Mais nous tenons à parler, à cette occasion, d'un certain nombre de monnaies françaises dont la plupart de nos lecteurs ignorent sans doute l'existence; ce sont les monnaies coloniales.

Le régime monétaire des colonies varie suivant la situation géographique, les relations commerciales et les usages locaux. Tandis que nous avons imposé les monnaies françaises à certaines de nos possessions, nous avons dû, ailleurs, nous servir des pièces ayant cours depuis fort longtemps dans le pays et dont les indigènes s'obstinaient à se servir à l'exclusion de toute autre. Ainsi, même dans les Antilles, à la Guyane, où les monnaies ayant cours en France sont seules admises légalement dans la circulation, il a fallu tolérer l'usage des pièces de bronze de 5 et de 10 centimes aux effigies de Charles X et de Louis-Philippe, le commerce intérieur et la population nègre leur donnant une préférence marquée.

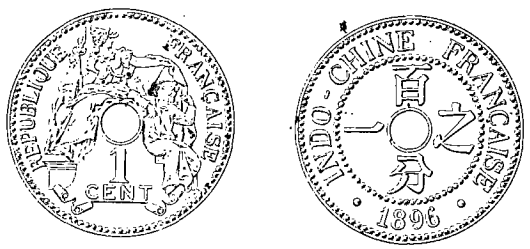
Au Gabon, la circulation monétaire comprend les monnaies françaises, et en outre la livre sterling dont la valeur légale est déterminée par des arrêtés de l'administration locale ; de même à Saint-Pierre et Miquelon, où, en outre, les pièces d'or des États-Unis sont admises dans les transactions commerciales.

En Cochinchine et dans nos possessions d'Extrême-Orient, la monnaie courante est la piastre d'argent, la seule que les Chinois connais-

sent et en laquelle ils aient confiance. Cette monnaie ne représente d'ailleurs à leurs yeux qu'un poids de métal-argent connu et un titre certifié exact par un gouvernement honnête; c'est la principale raison de la faveur persistante de la piastre dans ces pays; très souvent, si un marchand chinois a besoin de monnaie divisionnaire, il cisaille un morceau de piastre, le pèse et le donne ou l'accepte pour sa valeur en poids; dans ces conditions, il est évident que la valeur de la piastre doit monter ou baisser selon les fluctuations de l'argent métal; c'est ce qui arrive en effet, et depuis fort longtemps la piastre s'éloigne beaucoup de la valeur de notre pièce de 5 francs, à laquelle elle est analogue. Notre pièce d'argent vaut toujours 5 francs parce qu'on sait pouvoir la rendre à ce prix à l'État qui l'a mise en circulation, tandis que la piastre vaut, au poids d'argent, de 2 fr. 50 à 3 francs, suivant le cours commercial sanctionné par des arrêtés du gouverneur de la colonie.

Chacun des États européens qui a des intérêts en Extrême-Orient a fait frapper une piastre spéciale avec effigie particulière, qui circule au Japon, dans les ports chinois, en Indo-Chine, etc., et à laquelle les marchands accordent plus ou moins volontiers confiance, selon qu'ils la connaissent; mais ils préfèrent par dessus tout les piastres mexicaines, qui pendant trois siècles n'ont rencontré dans les transactions orientales aucune concurrence. Aussi, depuis 1537, époque où la frappe fut commencée par les Espagnols, jusqu'en 1895, le nombre des piastres mexicaines mises en circulation dépasse trois milliards. Enfin, si la piastre porte en outre un ou plusieurs poinçons apposés par des marchands chinois connus, cette garantie supplémentaire de bon aloi est très appréciée, et se paye volontiers quelques sapèques de plus, en manière de prime.

La centième partie de la piastre est le *cent*, qui vaut par conséquent un peu plus d'un demi sou; la sapèque est la cinq-centième partie de la piastre, soit un demi-centime environ; il circule aussi beaucoup de sapèques de zinc, dont il faut 4.000 pour une piastre, mais que les banquiers ne reçoivent pas, non plus que les caisses publiques.



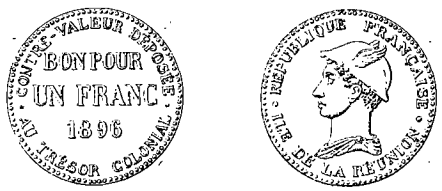
Le nouveau cent indo-chinois.

Non seulement la Monnaie de Paris frappe chaque année pour plusieurs millions de piastres, mais elle met en circulation un nombre important de *cents*, d'après le joli modèle nouveau (1886) de M. D. Dupuis, et de sapèques.

On remarquera que ces pièces sont percées d'un trou rond central permettant de les enfiler sur une cordelette, par suite de les porter et de les manier plus facilement. Il fallait que cette idée fût chinoise pour qu'on se refusât à l'adopter en France, pour nos pièces de cuivre tout au moins, car elle a le mérite de la commodité. Il se passera sans doute des siècles encore avant que nous nous décidions à adopter un modèle dont nous n'avons pas eu les premiers la conception. Les Chinois auraient-ils quelque raison de se croire plus avancés que nous dans la voie du progrès, et de nous traiter de barbares?

Les jetons en nickel qui circulent avec la garantie du trésor colonial, à la Réunion et à la Martinique, sont encore une forme peu connue de la monnaie française.

Dans ces colonies, où l'argent monnayé est très rare, parce qu'il sert constamment à payer au dehors les denrées que les habitants importent pour une plus grande valeur qu'ils n'exportent, on avait coutume depuis longtemps d'émettre des billets de banque destinés aux transactions locales; il en existait depuis un franc. Mais ce système avait de mauvais résultats par suite



Jeton métallique de la Réunion.

de manque de soins de la population nègre ou créole, et surtout de leur manque de poches, pour la plupart du moins. Les chiffons de papier se salissaient, se déchiraient, se perdaient, inspiraient une médiocre confiance aux travailleurs noirs, qui aiment à se sentir dans la main quelque chose de plus solide, de plus matériel que cette mince pellicule illustrée. On s'est donc décidé à frapper des jetons représentant un franc, et pouvant être échangés au trésor colonial pour cette valeur qui y est déposée en garantie; on est arrivé ainsi à peu de frais et sans craindre l'exportation de la monnaie, à augmenter la circulation monétaire dans les îles.

La pièce de la Réunion porte sur la face une tête de Mercure, avec le saladier renversé et les ailes, ce qui doit bien étonner les bons nègres de là-bas; ils l'identifient sans doute avec le Président de la République, grand manitou élu de toutes les colonies françaises! On trouvera préférable le bon de la Martinique, orné d'une agréable figure créole.



Jeton métallique de la Martinique.

Nous aurons terminé avec les monnaies coloniales françaises, quand nous aurons dit que la roupie d'argent indienne et ses subdivisions ont seules cours légal dans nos petites possessions de l'Inde. Le cours en est fixé chaque année au mois de novembre, pour l'année suivante, d'après le cours commercial moyen de l'argent métal pendant les douze mois précédents. Il résulte de cette manière de faire, un écart très appréciable entre le cours légal et le cours commercial de la roupie, et s'il arrive pendant l'année que le cours de l'argent s'élève, les spéculateurs drainent immédiatement toutes les roupies françaises, qu'ils se font remettre au cours légal, et qu'ils revendent au cours commercial en réalisant un bénéfice, tandis que nos négociants ne savent plus comment payer leurs achats ou leurs travaux, faute de monnaie ayant cours dans le pays. Ce sont les petits inconvénients de la vie coloniale!

Notre colonie d'Obock est trop restreinte pour justifier la création d'une monnaie spéciale. Là, comme sur toute cette côte nord-est de l'Afrique, on voit surtout les pièces d'argent autrichiennes, à l'effigie de Marie-Thérèse et au millésime de 1780, qui sont frappées encore aujourd'hui en Autriche. Les indigènes les ayant connues tout d'abord, n'en veulent pas accepter d'autres, sinon parfois les roupies indiennes: ces pièces autrichiennes sont appelées *Thalaris*. Le roi Ménélik a fait frapper à la Monnaie de Paris des thalaris à son effigie, mais il a quelque peine à les imposer.

A Madagascar, on a habitué de suite les indigènes à notre pièce de 5 francs, et ils l'acceptent volontiers. Dans les pays de protectorat, nous avons maintenu dans la circulation les monnaies ayant cours avant notre établissement. On a créé en outre une pièce d'or tunisienne de vingt francs.

CHARLES FLEURIGAND.

NOTRE RÊVE

Sonnet

Donc, en ce même instant, flottait à mon insu,
Au fond de tes regards humides de tendresse,
Ce rêve qui mettait dans les miens son ivresse :
Un doux et frêle enfant de notre chair issu.

Notre enfant! Quel espoir en lui serait déçu?
Quels dons ne recevrait, avec son droit d'aînesse,
Ce fruit de notre force et de notre jeunesse,
Ce fils, en plein bonheur, en plein amour conçu?

Car, pour te révéler jusqu'au bout ma chimère,
Je veux un fils : les fils ressemblent à leur mère.
Qu'il ait tes yeux, tes traits, ta fierté, ta douceur...

Et s'il doit retenir une part de moi-même,
Que son cœur seulement soit pareil à mon cœur,
Afin qu'un jour il sache aimer comme je t'aime!

Auguste DORCHAIN

AUX MINES DE KLONDIKE

Une circulaire toute récente, de M. Barthou, met le public en garde contre les manœuvres des agences d'émigration qui essayent de recruter des travailleurs pour les mines de Klondike.

On ne saurait trop applaudir à la sage prévoyance du Ministre de l'intérieur qui s'efforce de détourner les Français d'une aventure où les chances de succès sont extrêmement rares tandis qu'il est à peu près impossible, même aux hommes les plus robustes, de résister aux privations, aux fatigues et aux atroces souffrances que comporte un séjour de quelques mois dans la région la plus inhabitable du globe. Le district aurifère qui s'étend des deux côtés de la frontière qui sépare l'ancienne Amérique russe du territoire canadien est une immense nappe de neige.

Lorsque le gouvernement de la Maison-Blanche acheta, moyennant un prix de trente-six millions de francs, le territoire de l'Alaska à la Russie, il n'y eut qu'une voix en Amérique pour protester contre la prétendue « folie » du secrétaire d'Etat Seeward. Frère Jonathan, qui n'avait donné que quatre-vingts millions à la France en échange de l'ancienne Louisiane, c'est-à-dire de la vallée du Mississipi, presque entière, l'un des pays les plus fertiles du globe, dont le territoire a servi à former cinq États de l'Union, s'indignait d'avoir versé près de la moitié de cette somme pour acquérir « une réserve d'ours polaires et un nouveau réfrigérateur national ».

Cependant les Américains n'avaient pas aussi complètement renoncé à l'habitude de conclure des marchés avantageux que les adversaires politiques du président Andrew Johnson et de son ministre des Affaires étrangères affectaient de le répéter. C'était en réalité l'imprévoyante prodigalité de l'empereur Alexandre II qui, moyennant une compensation illusoire, avait privé la Russie d'une source de richesses inépuisables. Les dépouilles des phoques à fourrures des îles Prybiloff auraient seules suffi pour permettre aux États-Unis de s'indemniser en peu d'années de la somme déboursée pour le prix d'achat de l'Alaska tout entier; mais en dehors de cette source de revenus, qui d'ailleurs est loin d'être épuisée, les pêcheries

de saumon de l'ancienne Amérique russe avaient déjà rapporté pendant la période comprise entre 1884 et 1890 près de trente-huit millions de francs. Ce désert de neige et de glace réservait d'autres surprises aux nouveaux maîtres qui l'avaient acheté sans se douter de sa valeur; l'Alaska devait renouveler les miracles de la Californie et de l'Australie, l'Alaska allait devenir le pays de l'or.

Depuis une quinzaine d'années une Compagnie anonyme exploite avec succès les quartz aurifères de Treadwell. On sait que ce genre d'exploitation exige un outillage industriel très coûteux et l'on s'explique sans peine que des gisements où le métal précieux était si difficile à extraire n'aient pas excité les convoitises des chercheurs d'or. Aussi les vétérans de la Californie et des districts miniers du nord-ouest des États-Unis n'ont-ils pas songé un instant à chercher la fortune dans les environs de Treadwell, sur cette langue de terre ou plutôt de montagnes et de rochers qui dépend de l'Alaska et sépare le territoire canadien de la mer. Ces hardis pionniers ont préféré s'avancer vers le nord jusqu'au cercle polaire et explorer le cours inférieur du Youkon.

Avant la découverte des inépuisables richesses qui ont surexcité les imaginations de tous les aventuriers de l'Amérique et de l'Europe, le fleuve qui arrose le nouvel Eldorado n'était guère connu que des géographes de profession. Les profanes étaient loin de se douter que le Youkon porte à la mer deux fois plus d'eau que le Mississipi. Le pays que traverse ce cours d'eau colossal, qui pourrait presque rivaliser avec les Amazones, est peut-être la région la plus inhabitable du globe. Pendant l'hiver, le soleil ne paraît pas à l'horizon pendant plus de deux heures par jour, et la température descend à plus de quarante degrés au-dessous de zéro. Ce froid excessif ne disparaît que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Pendant les longues journées de l'été, les moustiques se multiplient à vue d'œil. Dans une très complète et très intéressante étude sur l'Alaska, récemment publiée dans le *Frank Leslie's Popular Monthly*, M. Herron nous apprend que les ours eux-mêmes ne peuvent résister aux morsures de ces innombrables insectes et qu'on les trouve étendus sur le sol les yeux fermés, le corps inerte, épuisés par la lutte de tous les instants qu'ils sont obligés de soutenir contre des myriades d'insaisissables agresseurs.

Dans ce pays où il semble que la nature se soit fait un jeu d'exercer ses rigueurs, la fertilité du sol ne rachète pas la sévérité du climat. En dehors de quelques arbres qui poussent sur le bord des rivières, le règne végétal n'est guère représenté dans la vallée du Youkon et de ses affluents que par des herbages à grosses fibres qui poussent sur les terrains recouverts de quelques centimètres de sol arable et par un immense tapis de mousse de deux pieds d'épaisseur qui s'étend sur les solitudes sans fin, où l'écorce terrestre est faite de gravier et de rochers. Pendant l'hiver, qui dure près de neuf mois, l'Alaska est couvert d'une couche de plusieurs mètres de neige, et pendant l'été, les voyages ne sont guère plus faciles. Les explorateurs qui s'engagent à travers les herbes imprégnées d'humidité ne peuvent pas continuer leur route au-delà de quelques centaines de mètres et n'avancent pas, d'ailleurs, avec beaucoup plus de facilité lorsqu'ils marchent sur la mousse qui s'enfonce à chaque instant sous leurs pieds.

Telle est la souricière qu'un caprice de la Nature a tendue à la cupidité de l'homme en faisant miroiter à ses yeux l'irrésistible appât de l'or. On ne saurait, en effet, donner un autre nom à cette prison de neige et de glace d'où il est impossible de sortir pendant les trois quarts de l'année et où l'on est sûr de mourir de faim si l'on n'a pas eu la précaution de se faire suivre d'un convoi de vivres assez abondamment pourvu pour durer jusqu'au retour de la belle saison.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on serait tenté de considérer le Youkon comme la grande artère naturelle qui est destinée à mettre les impuisables richesses de l'Alaska en communication avec le monde civilisé. Il convient d'ajouter qu'un assez grand nombre de mineurs se font transporter par mer jusqu'au port de Saint-Michel qui se trouve à l'embouchure du fleuve. Une fois arrivés dans cette ville, ils s'embarquent sur de petits bateaux à vapeur qui remontent le Youkon jusqu'au point où il reçoit les eaux de la Klondike. C'est au confluent de ces deux cours d'eau qu'a été improvisée la ville de Dawson-City, la capitale du pays de l'or.

Les mineurs, qui suivent cette route, s'exposent à des dangers assez graves. La navigation du grand fleuve de l'Alaska présente de si grosses difficultés, qu'en un petit nombre de semaines les sept bateaux à vapeur qui transportaient des voyageurs et des marchandises entre Saint-Michel et Dawson-City ont tous subi de graves accidents.

Aussi la voie de terre, qui est beaucoup plus courte, est-elle en général préférée. Les voyageurs débarquent au port de Juneau qui est à l'extrémité méridionale du territoire de l'Alaska. La vue que nous donnons de cette ville est prise de la mer. Le cadre qui l'entoure a la mélancolique grandeur des paysages du nord, mais cette sorte de terreur superstitieuse dont les hommes venus des climats tempérés ne peuvent se défendre au seuil des régions polaires où ils se sentent dépaysés comme s'ils entraient dans une autre planète et une autre civilisation, ne tarde pas à faire place à une pénible surprise. Avec ses rues étroites, boueuses, mal pavées, Juneau n'a dans son aspect rien qui

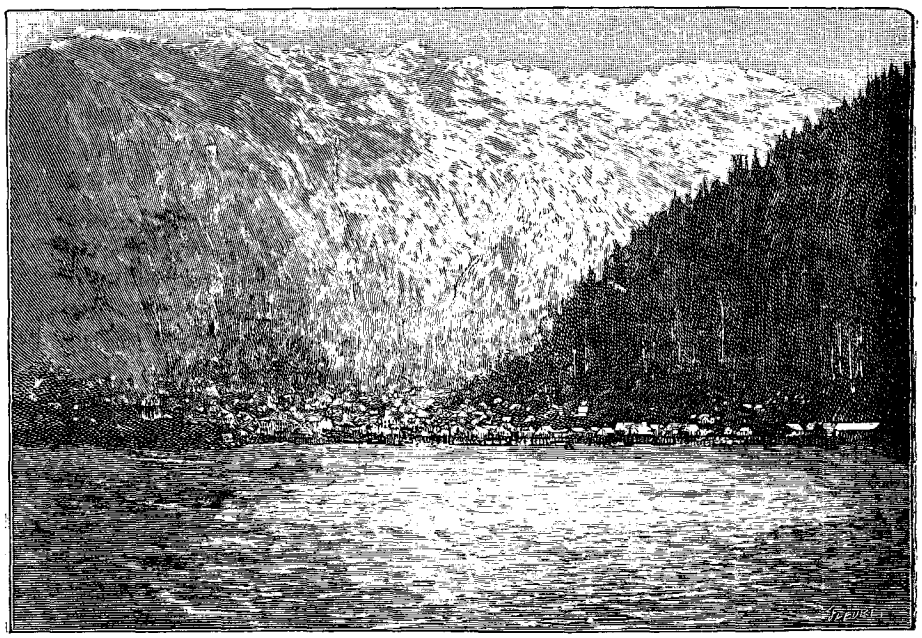
*

annonce la métropole commerciale de l'ancienne Amérique russe.

Le village de Sitka, qui est resté la capitale officielle du pays, se distingue par le nombre et la beauté de ses monuments. La cathédrale grecque orthodoxe de Saint-Michel et la résidence qu'occupait autrefois le représentant du gouvernement russe sont des édifices qui méritent d'être remarqués mais aucune population d'origine européenne n'est venue se grouper autour de ces constructions élevées à gros frais pour des fonctionnaires ou pour des services publics. En dehors des délégués du pouvoir central qui d'ailleurs sont en très petit nombre, la capitale administrative du pays n'est plus habitée aujourd'hui que par quelques centaines d'Indiens.

Juneau est au contraire une ville de trois mille âmes que la civilisation américaine à installée au seuil de l'Alaska. Ce chiffre paraît à première vue assez modeste, mais il est encore assez élevé si l'on tient compte de la rigueur du climat. Les pionniers des États du nord-ouest qui sont venus se fixer dans cette métropole improvisée n'ont pas songé à l'embellir et ont été attirés surtout par les salaires que leur offrait la Compagnie des mines de Treadwell, dont les machines à broyer le quartz aurifère ne mettent pas en mouvement moins de six cent quarante pilons.

Après un séjour en général d'assez courte durée dans la ville de Juneau, les mineurs traversent la chaîne de montagnes qui s'élève le long de la côte de l'Océan Pacifique.



Juneau (Alaska), point de départ des pionniers pour les mines d'Alaska.

A vol d'oiseau c'est un trajet d'une cinquantaines de kilomètres, mais il n'en faut pas moins trois semaines pour arriver au chapelet de lacs qui communiquent avec le Lewis, l'un des affluents du Youkon.

Les chercheurs d'or n'ont que l'embarras du choix entre les passes qui mettent en communication les deux versants de la chaîne, elles sont toutes également dangereuses et les porteurs Indiens qui transportent les convois de vivres et d'ustensiles dont les mineurs sont obligés de se munir, deviennent chaque jour plus exigeants. Au début, ils se contentaient de 60 centimes par livre pour transporter les bagages à travers la passe de Chilcoot, la passe du Chilcat ou la passe Blanche. Un homme portait 150 livres, une femme 60 ; les enfants aussi étaient mis à réquisition ; suivant leur âge, le fardeau dont ils étaient chargés variait de 30 à 40 livres, et c'était, à peu de chose près, le même poids que l'on faisait porter à un chien. Aujourd'hui les porteurs indigènes ne connaissent plus de tarifs. Ils sont maîtres de fixer eux-mêmes les prix qui leur conviennent, car ils ne sont pas en nombre suffisant pour transporter les bagages de tous les mineurs qui se présentent.

Les voyageurs qui n'ont pas assez d'argent pour faire face aux exigences des Indiens, sont arrêtés net à la première étape et se voient obligés de revenir à Juneau.

Ceux qui, grâce à un lourd sacrifice pécuniaire et au prix de fatigues excessives, ne sont pas restés à jamais ensevelis dans la neige et ont réussi à traverser une des trois passes, doivent encore s'attendre à subir de nombreuses épreuves avant d'être au terme de leur voyage. Une fois arrivés sur le versant occidental de la chaîne de montagnes, les voyageurs sont obligés de couper des arbres, afin de construire eux-mêmes sur place les bateaux dont ils ont besoin pour s'engager dans le chapelet de lacs dont les eaux se déversent dans le Lewis, l'un des principaux affluents du Youkon. Ces lacs sont reliés entre eux par de petites rivières où se

trouvent des rapides qui rendent la navigation très difficile et très périlleuse. Les rapides des Cinq Doigts et du Cheval Blanc ont causé des catastrophes sans nombre; on donne à ces parages sinistres le nom de tombeau des mineurs.

Enfin, après un trajet de quatre-vingt-dix jours, les mineurs qui ont survécu aux dangers et résisté aux fatigues du voyage, arrivèrent au confluent de la Klondike et du Youkon. Il serait excessif de donner le nom de la ville à cette agglomération de baraques de bois qui s'appelle Dawson-City. Dans le pays de l'or, les villes poussent et disparaissent avec une étonnante facilité. Les pionniers de l'Alaska avaient construit Circle-City sur le territoire américain à peu de distance des gisements aurifères qu'ils venaient de découvrir. A peine la nouvelle des prodigieuses fortunes faites en quelques coups de pioche dans le district de la Klondike s'était-elle répandue sur le cours inférieur du Youkon que la ville, née de la veille, était complètement abandonnée et qu'en moins de soixante jours une cité était improvisée de toutes pièces de l'autre côté de la frontière, assez mal délimitée du reste, qui sépare l'ancienne Amérique russe du territoire canadien.

La gravure que nous donnons ci-dessus permettra à nos lecteurs de se faire une idée de ces constructions hâtives. Il va de soi que dans un pays où un ouvrier gagne soixante-quinze francs par jour, les habitations sont réduites au strict nécessaire et tout souci de l'art est banni de l'architecture. L'unique préoccupation est de réduire au minimum indispensable la main-d'œuvre qui devient chaque jour plus rare et plus chère, car les charpentiers et les maçons



Une ville naissante au Klondike.

ne viennent pas sur les bords de la Klondike pour exercer leur métier, mais pour chercher de l'or. Si lucrative que soit leur profession, ils préfèrent encore la pioche du mineur qui peut brusquement leur ouvrir le chemin de la fortune. La fièvre de l'or n'est pas autre chose que l'une des formes les plus intenses de la passion du jeu.

D'ailleurs le travail est rude. Dès que le mineur est entré en possession de son *claim*, c'est-à-dire de la bande de terrain qu'il aura le droit d'exploiter, il est obligé d'allumer du feu sur le sol afin de faire fondre la glace qui rend la terre plus résistante que le rocher le plus dur. Grâce à cette méthode, un homme peut creuser le premier jour une excavation d'une trentaine de centimètres et le lendemain il doit recommencer la même opération. En général, ce n'est pas avant trois semaines de travail ininterrompu qu'il arrive au rocher sur lequel repose le gravier aurifère. S'il a atteint une profondeur d'une vingtaine de mètres sans avoir rien découvert, il ne lui reste plus qu'à recommencer la même expérience un peu plus loin. Quelquefois un mineur réussit du premier coup, mais souvent il est obligé de creuser vingt ou trente excavations sans obtenir aucun résultat. Lorsqu'il a été assez heureux pour rencontrer la couche aurifère, il perce des galeries et accumule pendant les mois d'hiver les graviers, la terre et le sable, qui contiennent du métal précieux. Au retour de la belle saison, les rivières et les ruisseaux se dégèlent, les chutes d'eau sont faciles à ménager, les opérations du lavage commencent, et sous la forme de poudre d'or et de pépites, font connaître à chaque mineur le profit net qu'il a retiré de ses rudes travaux de l'hiver.

Ceux qui ont été favorisés de la fortune ont hâte de s'éloigner, afin de se soustraire au plus vite aux périls d'un climat meurtrier.

Les mineurs assez robustes pour résister aux fluxions de poitrine qui ne sont pas rares dans le pays le plus froid du globe, sont tôt ou tard emportés par le scorbut. Il ne faut pas perdre de vue que tout ravitaillement étant impossible depuis le mois de septembre jusqu'au mois de juin de l'année suivante, les vivres frais sont à peu près inconnus sur les bords de la Klondike et du Youkon. Ajoutons que même les vivres con-

servés y sont tellement rares, qu'à Dawson-City, les mineurs imprévoyants qui n'ont pas emporté des provisions suffisantes sont obligés de payer 300 francs un sac de farine et 10 francs une livre de lard. La complète privation de viande fraîche et de légumes verts produit ses effets inévitables; il n'est pas d'homme qui puisse impunément se soumettre à un pareil régime prolongé pendant plusieurs années.

Il n'est pas de métier plus aléatoire que celui de chercheur d'or. Il n'est pas de loterie où un homme hasarde un plus formidable enjeu. Le *Frank Leslie's Popular Monthly* raconte les aventures du professeur Lippey qui avait quitté la petite ville de Seattle, où ses leçons ne lui rapportaient que de médiocres profits et était parti pour l'Alaska. Avant la chute des neiges, ce savant, qui depuis tant d'années attendait encore le premier sourire de la fortune, avait retiré plus de 750.000 francs de son *claim* dont il n'avait exploité que le quart. Mais si le professeur Lippey a trouvé la richesse dans ce pays désolé, combien d'autres ont été obligés, comme Robert Campbell, l'un des premiers explorateurs de l'Alaska, de manger les feuilles de parchemin qui remplaçaient les vitres de leurs misérables huttes et de dévorer dans un repas suprême les lacets de leurs souliers. G. Labadie-Lagrave.

L'ARRESTATION DE CONDORCET



L'arrestation de Condorcet. — Salon de 1898. — Tableau de M. Benoît-Lévy. — Gravé par Palis.

Le philosophe Condorcet, proscrit et hors la loi, promis à cet échafaud révolutionnaire qu'il avait contribué à dresser en permanence, avec ses amis politiques, s'était soustrait, par la fuite, à la mort fatale. Depuis des jours, il avait erré aux environs de Paris, anxieux, hagard, dissimulant mal son angoisse, à travers les villages de la banlieue. Il se croyait à peu près à l'abri des recherches des patriotes, qui ne plaisantaient pas avec les proscrits, dans le village de Bourg-la-Reine où sa fuite l'avait conduit. Et dans l'auberge qui lui offrait asile, il demandait à ses études coutumières, une diversion aux affres qui l'étreignaient.

Mais des patriotes vigilants ont été amenés par le hasard de leur promenade, de Clamart où ils sont membres du Comité révolutionnaire, dans cette auberge où ils ont éprouvé le besoin de se rafraîchir. Ils aperçoivent cet homme dont la mise leur est suspecte. Il lit et écrit. Ses mains sont blanches. Il n'y a pas de doute. C'est un ennemi de la Nation, un aristocrate qu'il faut saisir. Et ils vont s'élancer sur lui.

Condorcet aura cependant le temps de se précipiter par la fenêtre ouverte, dans le jardin où il boira le poison qui le soustraira au couteau révolutionnaire. Et M. Benoît-Lévy a bien rendu la méfiance et la férocité de ces brutes populaires, au moment où ils allaient porter leurs mains meurtrières sur l'un des hommes qui avaient le plus contribué à les émanciper.

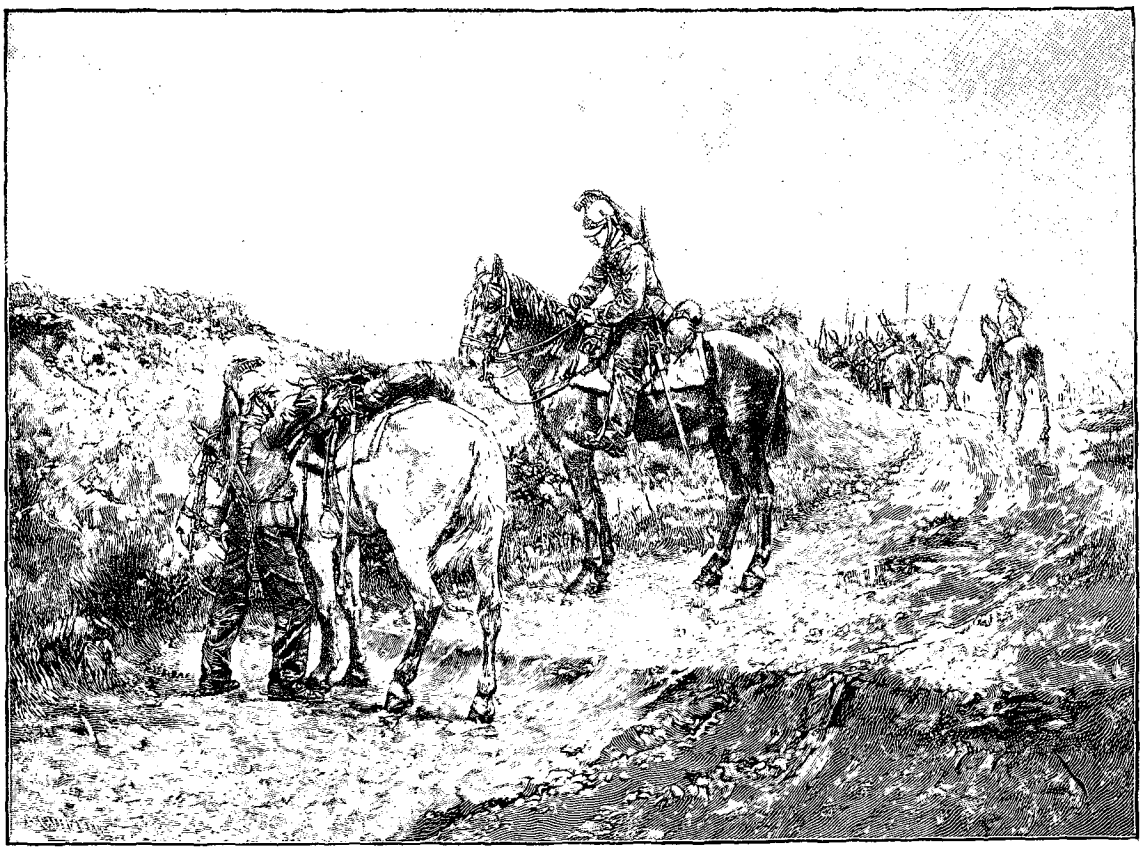
F. P.

CONTRETEMPS

La vie militaire est fertile en anecdotes. Et il est tout naturel qu'il y ait toute une peinture des épisodes qu'on ne trouve que dans ce métier, de même qu'il y a une littérature spéciale née de la vie militaire que nous avons tous à connaître momentanément. M. Berne-Bellecour s'est acquis une belle réputation parmi les peintres de la vie du soldat.

La scène à laquelle il nous fait assister ne tend à aucune évocation héroïque; elle vise à nous intéresser et peut-être à nous faire sourire, par son exact réalisme et par sa familiarité.

On est aux grandes manœuvres, le matin. Un ciel d'un bleu argenté, comme le bleu de la tunique d'un hussard, se dégage des brumes laiteuses qui ont contrarié les premières effusions de lumière d'une aube un peu fraîche de



CONTRETEMPS. — Salon de 1898. — Tableau de M. Berne-Bellecour. — Gravé par Guérelle.

la fin de l'été. Il traîne encore, sur la forêt mouillée de rosée, un peu de cette fumée d'argent que le soleil, lentement, absorbe.

L'escadron est en marche, depuis les premiers rayons de l'aube. Il a traversé le terroir du village hospitalier qu'il vient de quitter hâtivement.

Avant d'abandonner les terrains de culture, un trompette de dragons s'est détaché de la colonne en marche, vraisemblablement sans y être autorisé. Un accident sans doute s'est produit dans le harnachement de sa monture.

Pour le réparer, il s'est placé à l'écart contre un haut talus qui établit une limite naturelle entre la prairie rase où il a mis pied à terre et les taillis où l'escadron disparaît.

Mais on a eu évidemment besoin de lui pour accompagner une reconnaissance en avant de la colonne.

Son absence a déchaîné le zèle tremblant de chacun, tout au long de la hiérarchie. Et un sous-officier est revenu en arrière pour le ramener dans le rang. Et plus vite que ça ! Cependant qu'un adjudant retourné sur sa monture lui adresse des invectives qui doivent hâter sa mise en selle et, qui sait? quelque menace de salle de police. Et l'homme, flegmatiquement, va se remettre en selle, non sans songer philosophiquement, peut-être, que tout cela lui est égal, au fond, puisqu'il est de la classe, et que ça n'empêchera pas le major de lui signer son congé.

JACQUES DU VELAY.

LES CHIMPANZÉS

DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

A la tête des Quadrumanes de l'Ancien Monde se placent des Singes généralement de forte taille, complètement privés de queue, pourvus de membres antérieurs très allongés et ayant, au moins dans leur jeune âge, des analogies avec l'espèce humaine, aussi bien dans leur physionomie et la forme de leur crâne que dans la complication de leur cerveau et dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Ces Singes que l'on désigne, précisément à cause de leurs ressemblances avec l'homme, sous le nom d'Anthropomorphes ou d'Anthropoïdes, offrent, dans la nature actuelle, quatre types principaux qui, aux yeux de la plupart des zoologistes, représentent autant de genres différents, savoir : le genre Gorille, le genre Chimpanzé, le genre Orang et le genre Gibbon. Toutefois, il existe des plus d'affinités entre les deux premiers genres qui appartiennent tous deux à la faune des régions tropicales de l'Afrique qu'entre ceux-ci et le genre Orang, propre aux îles de Sumatra et de Bornéo. L'Orang, à son tour est encore plus nettement séparé des Gibbons qui sont déjà des Anthropomorphes dégradés se rapprochant à certains égards des Singes ordinaires. De ces Gibbons on connaît actuellement plusieurs espèces, distribuées sur l'Inde occidentale, la presqu'île de Malacca et les îles Malaises. Au contraire, on est arrivé, par des études récentes, à la fois zoologiques et anatomiques, à la conviction que les Orangs de Sumatra et de Bornéo appartiennent à une seule et même espèce.

Il est probable qu'il n'existe également qu'une seule espèce de Gorille, le *Gorilla gina* ou *Savageï* dont les domaines s'étendent, dans l'Afrique occidentale, depuis le Congo jusqu'au Cameroun, et qui est particulièrement répandu dans les forêts du Gabon ; mais plusieurs auteurs admettent l'existence, à côté du Chimpanzé ordinaire (*Troglodytes niger* ou *Anthropopithecus troglodytes*) qui habite la Guinée, le Gabon et une partie du Congo, d'une race ou même d'une autre espèce, le Chimpanzé nschégo (1) qui serait cantonné dans l'intérieur du Gabon et sur la côte de Loango. Enfin il y aurait encore, dit-on, dans les pays des Niams-Niams, une troisième forme, race ou variété, le Bam ou Chimpanzé de Schweinfurth. Mais la valeur de ces espèces ou de ces races ne pourra être bien établie que lorsque l'on possèdera dans les collections un beaucoup plus grand nombre de spécimens d'âges et de sexes différents, pris en diverses contrées de l'Afrique tropicale. Pour la solution d'une question qui paraît encore presque inextricable, il ne sera pas moins utile d'avoir en ménagerie des Chimpanzés que l'on entourera de tous les soins imaginables, pour les conserver le plus longtemps possible afin de suivre les modifications que l'âge apporte dans l'aspect de l'animal.

(1) *Nschégo ou Ndjéko*, est le nom donné au Chimpanzé par les Mpongoué du Gabon.

Je me hâte de dire que nos voyageurs en Afrique, les médecins et les fonctionnaires de nos colonies font dans ce sens les plus louables efforts pour procurer au Muséum des matériaux d'étude et c'est même en grande partie le désir de mettre en lumière le zèle de ces amis de la science qui m'a décidé à rédiger cette notice sur un sujet, en apparence, un peu rebattu. Les journaux scientifiques ont déjà, en effet, consacré d'assez nombreux articles aux Chimpanzés dont la plupart des ouvrages populaires d'histoire naturelle retracent longuement la biographie, parfois agrémentée de détails fantaisistes.

Même lorsqu'il est parvenu au terme de sa croissance, le Chimpanzé n'atteint jamais la taille du Gorille et ne dépasse guère 1^{m} 50 de haut. Son crâne est plus arrondi que celui du Gorille et sa physionomie est moins bestiale, plus humaine. Des sortes de favoris encadrent une face glabre dont la peau d'un rose clair, d'un rouge brunâtre ou d'une teinte noirâtre est toujours ridée, ce qui donne à l'animal, même dans le jeune âge, un aspect vieillot. Le nez est épaté, la bouche largement fendue comme par un énorme coup de rasoir, avec des lèvres minces et bombées, mais moins mobiles que chez l'Orang ; les oreilles sont grandes et bien ourlées et les yeux, dont l'expression était d'abord douce et caressante, semblent se rapetisser avec l'âge et deviennent durs et perçants en s'enfonçant sous des arcades sourcilières de plus en plus saillantes. Le tronc est court et renflé et les membres, beaucoup plus vigoureux qu'on ne pourrait le supposer d'après leur apparence, sont tellement disproportionnés que, lorsque l'animal est debout, les mains antérieures descendent bien au-dessous des genoux. Ces mains antérieures sont longues, sèches et un peu crochues, les Chimpanzés s'en servant constamment soit pour se suspendre, soit pour marcher en s'appuyant sur la face externe des doigts. Les mains postérieures, car se sont de véritables mains et non des pieds, ont des doigts plus allongés et un pouce mieux détaché que chez l'homme. Elles sont velues en dessus, de même que les mains antérieures et sont munies comme elles d'ongles aplatis. Sur les bras les poils se suivent de haut en bas, tandis que sur l'avant-bras ils remontent du côté du coude. Sur la poitrine, ils sont toujours plus clair-semés que le dos et sur le sommet de la tête ils sont séparés en deux touffes, comme par la main d'un coiffeur. Leur couleur varie suivant l'âge, le sexe ou la race. Ainsi

le pelage, qui est généralement chez les jeunes d'un brun tirant plus ou moins au roux, passe chez l'adulte au brun rougeâtre, au brun noirâtre, au noir ou bien, au contraire, au gris fauve.

Les Chimpanzés vivent en familles qui, généralement, restent isolées, mais qui, parfois, se groupent de manière à constituer de petites colonies. Ils se tiennent presque constamment dans les grandes forêts où ils se nourrissent de fruits sauvages ; toutefois, quand l'occasion s'en présente, ils visitent les plantations abandonnées. Dans certaines localités une partie de leur existence se passse sur le sol, et ils ne grimpent aux arbres que pour satisfaire leur appétit, tandis qu'ailleurs, et par exemple dans le pays des Niams-Niams, à ce que nous apprennent les voyageurs Pieggio et Schweinfurth, les Chimpanzés circulent continuellement à l'abri des regards, au milieu des galeries ombreuses que forment, à différentes hauteurs les branches des grands arbres, étroitement enlatrelacées et couvertes d'une épaisse frondaison.

La présence de ces Singes n'est alors révélée que par les cris perçants, les hurlements épouvantables qu'ils font entendre le matin et le soir, et qui parfois viennent troubler lugubrement le silence des nuits équatoriales.

Comme les Gorilles, les Chimpanzés se construisent sur les arbres des nids ou plutôt des lits de repos où la famille vient passer la nuit, à l'exception, dit-on, du mâle qui s'établit à un niveau inférieur, à la bifurcation de deux maitresses branches.

Ces Quadrumanes sont chassés pour leur chair dont certaines tribus se nourrissent et pour leurs crânes qui servent de fétiches. Les nègres du Congo et du Gabon les abattent à coups de fusil ou les percent de leurs flèches, tandis que les Niams-Niams préfèrent les envelopper d'abord dans des filets pour les achever ensuite sans danger à coups de lance. Quoiqu'ils soient moins forts que les Gorilles, les Chimpanzés adultes deviennent, lorsqu'ils sont blessés, de redoutables adversaires qui vendent chèrement leur vie en se défendant avec leurs mains et leurs dents. Aussi ne voit-on presque jamais en captivité que des Chimpanzés encore jeunes, qui ont été pris après la mort de leurs parents.

Le premier Chimpanzé qui parvint vivant en Europe fut amené d'Angola en Angleterre, en 1698, et fut décrit, sous le nom de *Pygmée*, par le docteur Tyson, dans un mémoire resté célèbre.

Un autre de ces Singes fut exhibé à Londres en 1738, puis vint le fameux Jocko, que Buffon vint étudier à Paris en 1740 et sur lequel il nous a laissé d'intéressants détails. Un quatrième individu fut apporté du Gabon à Londres en 1818, par le capitaine Payne qui étudia ses mœurs durant la traversée. A partir de cette époque, et surtout depuis 1875, le Jardin des Plantes de Paris, les *Zoological Gardens* de Londres et les jardins zoologiques de la Hollande et de l'Allemagne ont reçu, à maintes reprises, du Gabon, de la Côte d'Or, de Sierra-Leone ou de la Gambie des Chimpanzés qui ont pu être conservés en ménagerie pendant un, deux, trois ans ou même davantage. De tous ces Anthropomorphes, Mafuca, qui vécut en 1876 au Jardin zoologique de Dresde et que l'on prit d'abord pour une femelle de Gorille, et le jeune Edgar ou Aka, que j'ai eu le plaisir de connaître particulièrement et qui avait été rapporté au Muséum par M. Bricard, en 1892, comptent parmi les plus célèbres. Leur réputation, toutefois, tend à être éclipsée par celle de Baboun et de M'Balou, les deux Chimpanzés que M. le docteur Maclaud, médecin de notre colonie de Conakry, a envoyés au Muséum en 1896. Voici, d'après les notes que M. Maclaud a bien voulu me remettre et que je copie presque textuellement, l'histoire de ces deux intéressants pensionnaires du Muséum.

Baboun, le mâle, qui vit encore, est originaire des montagnes boisées du Fouta-Djalon. Il avait été donné par le fameux almamy Bokary, chef du Fouta, à M. l'administrateur de Beckmann qui l'offrit à M. J. Dybowski, alors de passage en Guinée. Celui-ci, à son tour, en partant pour le Gabon, laissa à M. le docteur Maclaud Baboun qui, par suite de ses changements de maitres, de résidence et de régime, était alors en si piteux état qu'on le jugeait perdu. Le pauvre Singe se laissa soigner et finit par guérir, grâce à l'amitié du boy du docteur, le fidèle Momo, qui partageait avec Baboun la nourriture et le couvert.

Avec la santé, Baboun recouvra la gaité et devint l'enfant gâté de Conakry. Toutes les portes lui étaient ouvertes, et le gouvernement, les douanes, les bureaux étaient chaque jour passés en revue. Généralement bien reçu par les blancs, il avait parfois maille à partir avec les nègres qu'il traitait d'ailleurs plus cavalièrement. Il poursuivait bravement les enfants peureux et les femmes enceintes qui craignaient que leur rejeton ne lui ressemblât; mais le moindre Roquet, un simple Mouton et surtout les Autruches du gouverneur le mettaient en déroute.

Le premier passant venu devenait son ami et... son véhicule : il s'accrochait à ses jambes ou à ses épaules et protestait bruyamment quand on ne voulait pas se prêter à ses fantaisies. Il avait appris à coudre avec les boys de la poste, à danser avec les infirmiers, à signer et à mettre le cachet avec les plantons du gouverneur, à laver avec les prisonniers, à enflammer des allumettes avec les polissons

qui font l'école buissonnière à Conakry. Les lits des Européens l'attiraient et il s'y oubliait volontiers, étendu dans une douce béatitude. Les



BABOUN.
(d'après une photographie prise par M. le Dr Maclaud).

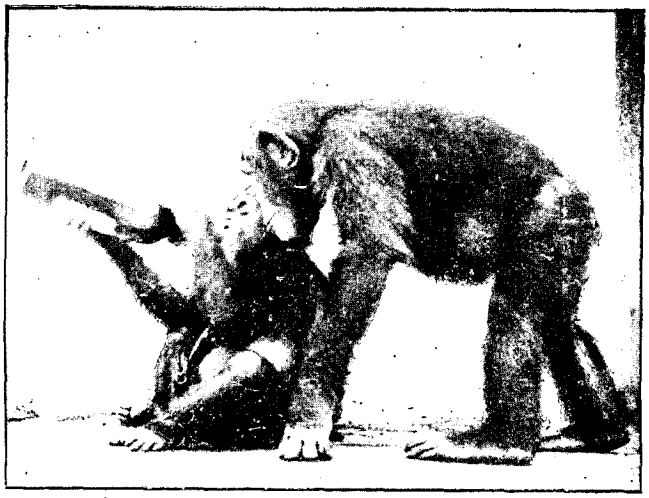
melons et les tomates du jardin de l'hôpital et les barils de cassonnade des *chops* des Sierra-Léonaises reçurent souvent sa visite ; mais, somme toute, jusqu'en janvier 1896, la conduite de Baboun ne mérita point de reproches sérieux. Vers cette époque il se découvrit un vif penchant pour les liqueurs fermentées et particulièrement pour le vin et le bitter. Pour un verre de cette dernière liqueur, il se pliait aux fantaisies les plus folles de ses hôtes ; il allait jusqu'à fumer, ce qui ne lui plaisait que médiocrement en temps ordinaire, et à boire un grand verre d'Hunyadi-Janos pour avoir droit à l'apéritif. S'il était déçu dans son attente, c'était une scène de désespoir : il s'arrachait les cheveux, se tordait les bras, frappait des mains sur le sol et de temps en temps reprenait des airs humbles et patelins. La scène se terminait généralement par l'attaque d'un boy inoffensif.

Baboun, se dérobant à toute surveillance, en vint à rentrer chaque soir dans un état déplorable. D'ordinaire il montait péniblement l'escalier du docteur en s'annonçant par des cris assourdissants ; mais, dans ses plus mauvais jours, il se contentait de regagner son hamac avec toute la gravité de l'ivrogne honteux.

Au mois d'avril 1896, M. Thuau, de Boffa, fit présent au docteur Maclaud d'une femelle de Chimpanzé, âgée d'environ 7 ans et beaucoup plus grande que Baboun. Cette femelle, qui reçut le nom de M'Balou, venait d'être capturée par les nègres ; aussi se montra-t-elle d'abord assez sauvage, faisant des bonds désordonnés lorsqu'on tentait de la caresser et n'acceptant pour nourriture que des fruits du pays. Mais, en moins de quinze jours, elle acquit toutes les mauvaises manières et les défauts de Baboun qui après avoir, au début, manifesté une certaine hostilité, était bientôt devenu son camarade et son associé. Sur un arbre énorme ils établirent un plancher en brindilles, recouvert de branchages, construction grossière ne réalisant que de très loin le type de ces habitations, que, au dire des noirs, savent édifier les Chimpanzés sauvages. C'est là que les deux complices se réfugiaient après avoir commis un mauvais coup ou reçu une correction méritée; c'est là qu'ils entassaient le produit de leurs vols, au grand détriment des promeneurs. N'y apportèrent-ils pas successivement des boîtes de conserves, des bouteilles et jusqu'à un jambon !

Le couple vagabondait dans les rues de Conakry, attaquant maintenant les Chiens, pourchassant les Moutons et les Chèvres, mettant en coupe réglée les arbres fruitiers, les étalages des bonnes femmes au marché et les calebasses de riz préparées pour le repas des indigènes. Baboun partait en éclaireur; M'Balou était chargée de l'action.

« Il est impossible, nous disait M. Maclaud, de citer tous leurs cambriolages. M'Balou brisait les portes que Baboun n'avait pu ouvrir avec la clé et le déménagement des comestibles commençait. Ce qu'ils ne trouvaient pas de leur goût était brisé. Je me souviens d'avoir vu M'Balou déboucher une bouteille d'huile et la renverser sur la table parce que le goût du liquide ne lui plaisait pas. En un seul jour le couple réussit à piller la cave des sœurs, à abîmer une machine à coudre, à voler la lampe d'un réverbère, à dévaliser ma chambre ». Baboun eut une autre fois la maladresse de se laisser choir du haut de son nid, ce qui lui brisa les incisives, mais ne le corrigea pas de



BABOUN ET M'BALOU.
(d'après une photographie prise par M. le Dr Maclaud).

son intempérance. Bref ces deux Singes firent tant et tant de coups pendables que le docteur Maclaud se décida à les envoyer en France, à la fin de juillet 1896.

Dans l'hiver qui suivit leur arrivée au Muséum, ils faillirent être emportés par une fluxion de poitrine, mais on parvint, à force de vin chaud et de sirops, à les tirer d'affaire. Cette maladie eut même un heureux résultat, car pendant leur convalescence on put, en substituant graduellement le sirop de baume de tolu aux grogs, faire perdre aux Chimpanzés leurs habitudes d'intempérance. Rien n'était curieux comme de les voir déboucher adroitement la bouteille de sirop, la prendre d'une main avec le goulot, la mettre en joue en la soulevant par la paume de l'autre main, boire à la régalade, remettre le bouchon et l'enfoncer d'un petit coup. Baboun, le plus jeune, se montrait le plus intelligent des deux, et maintes



BABOUN ET SA NOUVELLE COMPAGNE.
(d'après une photographie faite au Muséum et communiquée par M. Milne-Edwards).

personnes ont pu, comme moi, le voir, sur l'invitation de son gardien, tracer sur un papier des traits parallèles, des *bâtons*, avec un crayon qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index, introduire une clé dans une serrure et l'y faire tourner, enfoncer un clou, prendre des pinces et chercher à couper un grillage, etc. M'Balou, de son côté, faisait volontiers la femme de ménage, promenait une éponge ou un linge mouillé sur le socle de sa cage, balayait le carrelage et ramassait la poussière sur une pelle. Elle s'amusait à lutiner un petit Chat de Siam et un autre Chat, amputé d'une patte, dont elle avait fait son souffre-douleur. Pendant plusieurs mois elle resta gaie et bien portante, mais vers le mois de mai elle fut atteinte d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en quelques jours.

Heureusement, peu de temps auparavant, le Muséum d'histoire naturelle avait reçu un don, de M. Foufé, lieutenant d'infanterie de marine, un troisième Chimpanzé, une jeune femelle prise sur les rives du Niger. Celle-ci eut bientôt remplacé la pauvre M'Balou dans les affections de Baboun. Il la serrait tendrement dans ses bras quand il rentrait de ses promenades. Car Baboun n'était pas seulement autorisé à circuler dans la Singerie où tantôt il courait seul, à quatre pattes, tantôt il déambulait en donnant gentiment la main à la personne qui l'accompagnait; il avait aussi parfois la permission de sortir dans le jardin. La porte à peine franchie il manifestait sa joie par des cris assourdissants et grimpait prestement sur un arbre d'où il redescendait sans se faire trop prier. Il faut espérer que, le beau temps revenu, Baboun pourra reprendre ses promenades et fera longtemps encore la joie des visiteurs du Jardin des Plantes, où il vit depuis près de deux ans, fait sans précédent dans les annales du Muséum. Toutefois il est probable qu'en grandissant, ce Singe perdra quelques-unes des qualités qui le distinguent; car les Anthropomorphes ne se développent pas comme les enfants dont on soigne l'éducation : ils s'abrutissent avec l'âge et prennent une physionomie de plus en plus bestiale. E. OUSTALET.

LE CORSET

Une récente circulaire du Ministre de l'Instruction publique de Russie vient de proscrire le corset de tous les pensionnats de jeunes filles de l'Empire. C'est donc le moment de raconter l'histoire du proscrit.

L'origine du corset ne remonte pas à une époque aussi reculée que le croient certains auteurs. Cet instrument « de gêne et de mensonge », comme le dit si bien le Rapport des industries accessoires du vêtement, rédigé par le Jury international de l'Exposition de 1889, était inconnu des Grecques et des Romaines, aussi coquettes cependant que le sont, de nos jours, nos élégantes Françaises.

Pour faire valoir les beautés de leur corsage et apprécier la souplesse et la finesse de leur taille, les femmes de la Grèce et de l'ancienne Rome soutenaient leur poitrine et maintenaient leur taille avec des écharpes ou des ceintures, voire même avec de simples bandelettes adroitement disposées les unes sur les autres, et qui n'étaient en rien préjudiciables à leurs avantages corporels et à leur santé.

Les admirables chefs-d'œuvre de la statuaire antique prouvent qu'à cette époque la femme n'avait nul besoin de recourir au corset pour être belle. Il est vrai que Vénus, si souvent chantée par Homère, portait, ainsi que Junon, une ceinture richement ornée et qui dessinait leurs formes su-

perbes; mais ce n'était encore qu'une simple écharpe dont ces déesses avaient emprunté l'usage aux faibles mortelles.

Du reste, les hommes comme les femmes ont toujours été soucieux de conserver la majesté de leur maintien, et nous voyons dans l'histoire que Capitolinus, l'historiographe d'Antonin, mettait des corsets en bois de tilleul pour s'amincir la taille et donner plus d'élégance à sa démarche.

En France, sous Charles-le-Chauve, on portait déjà le justaucorps, et les gravures du temps représentent Richilde, femme de ce prince, revêtue d'un corset de ce genre.

C'est vers le milieu du douzième siècle que les élégantes mirent à la mode le *bliaud*, sorte de justaucorps qui se moulait exactement sur le buste. Au bliaud succéda le *hardie*, espèce de cotte qui emprisonnait la poitrine tout en laissant un jeu très libre à la respiration. En 1271, on abandonna les justaucorps pour adopter les vêtements étroits introduits en France par les Espagnols, mais portés surtout par les habitants de la Gaule Narbonnaise.

Au commencement du quatorzième siècle, les robes à corsages serrés et très décolletés laissaient à découvert tout le haut de la poitrine; mais vers 1350 les dames et les filles suivantes des Compagnies anglaises introduisirent chez nous une sorte de corset qui n'était autre qu'une mante en pelleterie entourant la taille. « Les *surcots* ouverts, c'est-à-dire évidés sur les côtés, dit Quicherat, constituaient alors avec les corsets de drap d'or ou de fourrures, les costumes de cérémonie des grandes dames ».

La Renaissance, pendant laquelle les lettres, les sciences et les arts brillèrent d'un si vif éclat, mit en vogue le *corsatus*, riche pourpoint qui avantageait la taille des hommes, et la *cotte*, sorte de camisole très ajustée et lacée par derrière, que les femmes portaient en guise de corset.

Ce vêtement fut bientôt remplacé par un instrument de torture que Marie de Médicis importa chez nous, en 1532, et que l'on appela *corset à busc*. Riolan, Winston, Van Swieten, Sœmmering et bien d'autres s'élevèrent inutilement contre cette mode ridicule, mais leurs conseils furent aussi méconnus que les édits royaux qui tentèrent d'en suppprimer l'usage. Ces cuirasses ou *basquines* étaient faites en fil de laiton et avaient une forte baleine cousue sur le devant pour leur donner encore plus de rigidité. C'est grâce à ce corset que s'obtenaient les tailles fines dites à l'*espagnole*.

Pour faire un corps bien *espagnolé*, écrivait Montaigne, quelle gehenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches (entailles) sur les costes, jusques à la chair vive. Oui, quelquefois à en mourir.

L'illustre Ambroise Paré disait avoir vu sur ses tables de dissection de jolies femmes, à taille fine, dont les côtes chevauchaient les unes sur les autres.

Aux corsets de laiton, succédèrent les corsets de bougran, armés de baleines de tous côtés, et sur lesquels on montait les robes.

Boursault, dans sa comédie des *Mots à la mode*, nous apprend comment le corset était fait à son époque, et de quel nom singulier il fut baptisé :

Enfin la *gourgandine* est un riche corset
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un fin lacet.
Et, comme il rend la taille et plus belle et plus fine,
On a cru lui devoir le nom de gourgandine.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le corset de bougran fut remplacé par une cotte de toile. « Le corset de nos dames, lit-on dans un article du *Dictionnaire des Origines*, publié à Paris en 1777, est un petit *corps* ordinairement de toile piquée et sans baleines, qu'elles attachent par devant avec des cordons ou des rubans, et qu'elles portent en déshabillé ». Sous le Directoire, on mettait un petit corset de basin, sans baleines, que nécessitait d'ailleurs le costume antique alors à la mode. Ce corset était dit à *la paresseuse*, et s'attachait par des rubans placés de distance en distance dans le dos. Il y eut aussi le corset à *poulies* et le corset à *combinaisons* que l'on pouvait serrer ou élargir à volonté.

Vers la fin du premier Empire, l'usage des corsets serrés et très hauts reparut, mais les corsets à busc ne revinrent à la mode que sous la Restauration. Ils furent de nouveau abandonnés vers 1820 et firent place au *corset moderne* qui se conforme encore très mal au contour du buste, mais ne l'emprisonne pas comme le faisait celui de Marie de Médicis.

C'est aussi en 1820 que parut, à Paris, la première fabrique de corsets. En 1829, on inventa un système de laçage instantané et, en 1832, les corsets sans coutures. Quant aux corsets tissés, ils furent imaginés un peu plus tard par un Suisse du nom de Jean Werly, qui établit à Bar-le-Duc une manufacture très importante de ces nouveaux vêtements, lesquels étaient tissés de façon à pouvoir s'adapter exactement à la forme du buste.

ALFRED DE VAULABELLE.

LA FILLE DE L'ALCHIMISTE

CONTE

Suite. — Voyez page 180.

Messire Elphège Champelardoux ressemblait singulièrement aux joyeux compères qu'un pinceau naïf peint sur les enseignes des rustiques cabarets. Il était rouge et jovial. Son costume de velours violet annonçait le marchand respectable qui a pignon sur rue et de beaux écus dans son coffret. Ce digne homme prit la petite main de sa filleule qui rougit sous son regard inquisiteur.

— On a pleuré ? dit-il.

— Non, parrain...

— Petite menteuse.... Savez-vous que j'ai reçu tout à l'heure la visite de votre ami ?... Ah ! tu deviens toute rose !... Pauvre mignonne !... Maître Cornélius est bien méchant.



Ce pauvre garçon m'envoie ici en ambassade.

— Oh non, il est surtout sévère... Et puis il aime trop le grand art!

— Et messire Laurent des Gaves préfère les jolis yeux de Marie de Broëck... Ce pauvre garçon que j'aime fort m'envoie ici en ambassade... Moi, je me moque des alambics et des grimoires comme de mon premier bonnet. Je me suis mis en tête de vous marier. Laurent recueillera le bien de son oncle. Il deviendra sérieux. Il te rendra heureuse et ton père, le savant, enragera.

— Mon cher parrain....

— Demain matin, je me promènerai avec Laurent sur la grand'route et vous vous expliquerez devant moi. Maintenant, fais-moi un joli sourire et va-t-en, car j'entends messire l'ogre.

Messire l'ogre, c'était maître Cornélius.

Marie s'enfuit comme un oiseau et le bon chaussetier se frotta les mains en pensant:

— Gare à la bataille!

La bataille fut chaude en effet. Maître Cornélius refusa absolument de se laisser convaincre et le chaussetier s'en alla, tout désolé.

Minuit!

Les douze coups ont lentement tinté au beffroi de la grande cathédrale et malgré le couvre-feu, sonné depuis longtemps, une lumière brille encore chez l'alchimiste, une pâle et vacillante lumière qui étoile la sombre façade de la maison.

Maître Cornélius est assis à sa grande table. Soudain, le pas d'un cheval retentit... Le savant tressaille, ouvre sa fenêtre et interpelle le cavalier en capuce noire qui vient de heurter à son huis.

— Eh! l'homme, d'où venez-vous et que voulez-vous céans?

— J'arrive du couvent des Augustins de Strasbourg et je demande maître Cornélius Broëck.

— Qui vous envoie?

— Le révérend père Erhmann Fürst.

L'alchimiste descend l'escalier, ouvre la porte et appelle Mahaud qui accourt en cornette de nuit.

— Préparez le repas et le coucher de notre hôte... Allons Mahaud! qu'on se hâte!... Et vous, mon ami, apprenez-moi pourquoi le père Erhmann vous a dépêché vers nous. L'homme tire une lettre de son escarcelle. Il ne sait rien. Les secrets d'alchimie ne sont point pour les frères lais.

Mahaud s'empresse en grondant et maître Cornélius, retiré dans son laboratoire, relit avidement la lettre du révérend Fürst.

« Cher maître et ami que Dieu garde, ce n'est point à la dernière formule du *Thesaurus magicum* qu'il convient de demander le secret du grand œuvre. Je vous envoie le testament scientifique du vénérable Arnaud de Villeneuve où se trouve, expliquée symboliquement, la préparation de la pierre philosophale... Personne jusqu'ici n'a pu la déchiffrer. Puisse votre génie, cher frère en Dieu, en pénétrer l'énigme. On dit qu'Armand de Villeneuve vendit ses papiers à un bohémien nommé Yanksy, et peut-être les descendants de ce bohémien en détiennent-ils la clef du mystère...

Maître Cornélius étudia patiemment la recette que le moine avait jointe à sa missive. Toute la nuit, il médita, fort de sa science et de son expérience; mais, au petit jour, il fut forcé de s'avouer à soi-même qu'il n'avait rien compris.

Recette de la pierre philosophale (1).

« Sache, mon fils, que je vais t'apprendre la préparation de la pierre philosophale.

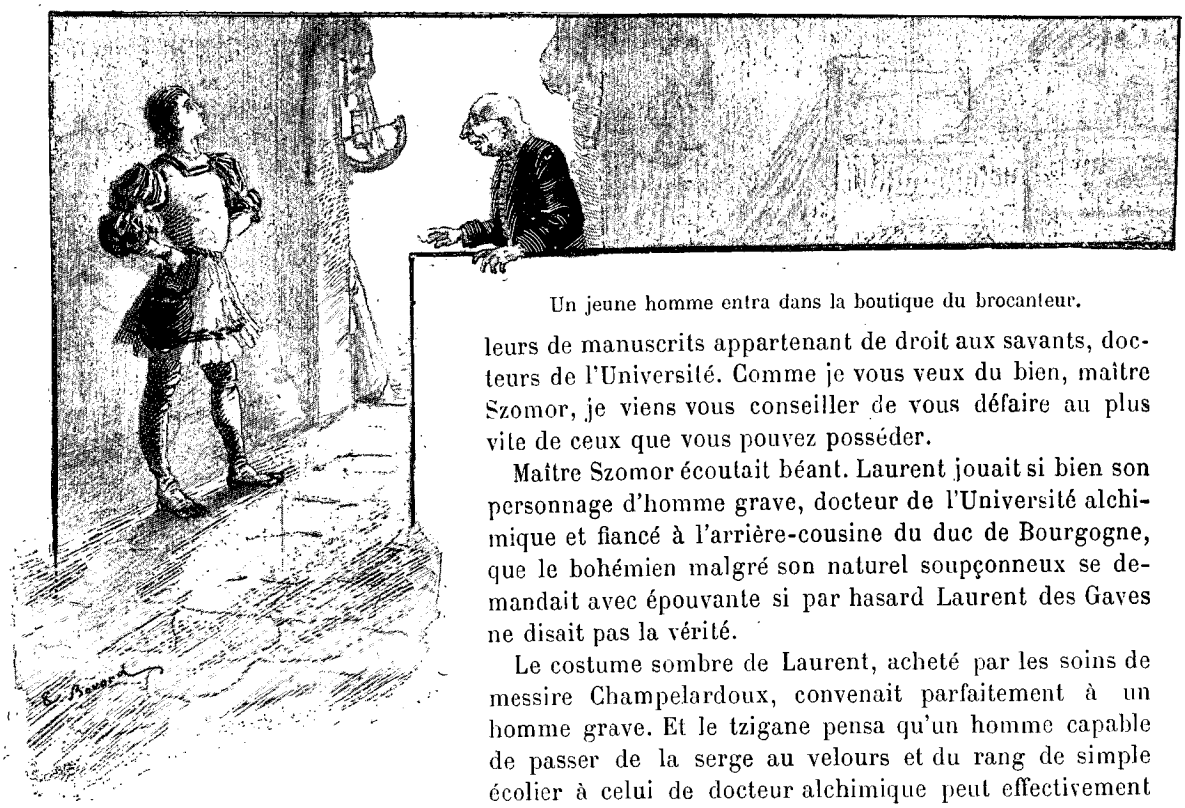
« Comme le monde a été perdu par la femme, il faut aussi qu'il soit rétabli par elle. Par cette raison prends la mère, place-la avec ses huit fils dans un lit. Surveille-la... Qu'elle fasse une stricte pénitence jusqu'à ce qu'elle soit lavée de tous ses péchés. Alors, elle mettra au monde un fils qui pèchera. Des signes sont apparus dans le soleil et dans la lune. Saisis ce fils et châtie-le afin que l'orgueil ne le perde pas... Cela fait, replace-le en son lit et lorsque tu lui verras reprendre ses sens tu le saisiras de nouveau pour le donner à crucifier. Le soleil étant ainsi crucifié, on ne verra point la lune. Le rideau du temple se déchirera et il y aura un grand tremblement de terre. Alors, il est temps d'employer le feu et l'on verra s'élever un esprit sur lequel tout le monde s'est trompé ».

Telle était l'apocalyptique recette offerte à la sagacité de maître Cornélius. Les savants du moyen âge aimaient à employer un langage figuré et Cornélius devinait que ce lit était un creuset, la pénitence une épuration et les signes du soleil et de la lune, des phénomènes chimiques. De même cette mère, ces fils, c'étaient autant de corps... mais lesquels?... Là était la difficulté insurmontable...

— Oh! ce bohémien! ce bohémien!... murmurait maître Cornélius en relevant sa tête fatigué au premier rayon de l'aurore.

Qui découvrira les descendants de ce bohémien?...

(1) Authentique.



Un jeune homme entra dans la boutique du brocanteur.

V

Brocanteur par état, Szomor Lajos possédait, rue du Fouarre, à Paris, une boutique de vingt pieds carrés pleine d'étoffes, de meubles, d'armes et d'argenterie.

Un beau jour, un jeune homme de bonne mine, aux cheveux noirs et la voix sonore, entra dans la boutique du brocanteur... Déjà, lecteur, vous aurez reconnu Laurent des Gaves. Mais complètement transformé, vêtu de drap fin et de velours, notre héros ne ressemblait guère au famélique élève de maître Cornélius. Il connaissait Szomor de longue date, car il lui avait vendu souvent quelque vieux livre ou loué un pourpoint de futaine pour ébahir les badauds à la fête des fous. On méprisait les tziganes, au quinzième siècle, mais les plus fiers étaient parfois heureux de leur acheter des amulettes et de leur demander les secrets de l'avenir.

— Eh ! quel honneur vous nous faites, messire ! Voilà près d'une année que le quartier déplore votre départie... Quel beau pourpoint !... Me le cèderez-vous ?... Ah ! il n'est pas à vendre ?.. Je l'aurais accepté en paiement de certaine petite dette.

Laurent des Gaves se campa le poing sur la hanche et d'une voix emphatique :

— Maître Szomor, je suis reçu docteur de l'Université alchimique et je vais prochainement épouser une arrière-cousine de Monseigneur le duc de Bourgogne... C'est vous dire assez que toutes mes dettes seront payées. Mais dans ma haute situation, je dois étendre une main protectrice sur tous les serviteurs de la grande Science. Or, mon intime ami, monsieur le Chancelier de France, va, sur ma proposition, rendre un nouvel édit contre les recéleurs — j'entends les recéleurs de manuscrits appartenant de droit aux savants, docteurs de l'Université. Comme je vous veux du bien, maître Szomor, je viens vous conseiller de vous défaire au plus vite de ceux que vous pouvez posséder.

Maître Szomor écoutait béant. Laurent jouait si bien son personnage d'homme grave, docteur de l'Université alchimique et fiancé à l'arrière-cousine du duc de Bourgogne, que le bohémien malgré son naturel soupçonneux se demandait avec épouvante si par hasard Laurent des Gaves ne disait pas la vérité.

Le costume sombre de Laurent, acheté par les soins de messire Champelardoux, convenait parfaitement à un homme grave. Et le tzigane pensa qu'un homme capable de passer de la serge au velours et du rang de simple écolier à celui de docteur alchimique peut effectivement prétendre à tout.

— Ainsi, murmura-t-il humblement, votre seigneurie consentirait à m'acheter toute ma bibliothèque alchimique. C'est que j'ai reçu des propositions avantageuses de messire Guy du Plantain, le sorcier de la rue aux Ours, qui offre bon prix des parchemins laissés à mon aieul par messire Arnaud de Villeneuve.

— Oh ! des manuscrits incomplets ! fit Laurent d'un ton dédaigneux. Je consentirais à les acheter par pure bonté d'âme et complaisance.

— Qu'il me coûte de m'en défaire ! gémit Samuel qui n'avait jamais pensé que ces parchemins eussent une valeur quelconque... Je ferai, messire, un grand sacrifice en vous les laissant pour soixante écus.

— Soixante écus ! s'écria Laurent.

Il possédait trente écus pour toute fortune, trente écus obligeamment prêtés par Elphège Champelardoux.

La discussion s'engage et le marchand commence à douter de la véracité et surtout de la solvabilité du jeune homme. Et puis, en mettant aux prises des confrères, il aura toujours le bénéfice des enchères. Guy du Plantain est riche, possédant trois fermes près de Senlis.

— Là, mon jeune seigneur ne nous fâchons pas. Je vais aller de ce pas avec vous chez votre savant confrère et ensemble nous estimerons...

— Je ne veux point de cela, s'exclame Laurent épouvanté du résultat de sa comédie. Une dernière fois, voulez-vous trente écus, oui ou non ?

— Merci bien ! fait ironiquement le bohémien. Demain matin les manuscrits seront au grand Turc, s'il les paie, mais ils ne seront plus chez moi. Et je cours de ce pas trouver messire Guy du Plantain...

Au revoir, maître docteur de l'Université alchimique.

(*A suivre.*) MARCELLE TINAYRE.

LES EXCENTRIQUES

Un type inverse nous est fourni par le CONTINUEL ACHETEUR. Dernièrement, traversant un de nos grands magasins de nouveautés, nous avions l'étonnement d'entendre un employé affirmer à une dame qu'il n'avait pas d'une étoffe dont nous voyions un gros paquet derrière lui. Lorsque la personne se fut éloignée, en manifestant son désappointement, nous eûmes le mot de l'énigme. « C'est une timbrée qui achèterait toute l'andrinople de Paris, mais elle est connue et les parents nous ont fait donner la consigne de lui affirmer qu'il n'y en a plus ».

Il n'est pas rare de voir ainsi des individus acheter des masses d'objets dont ils ne savent que faire. Quelquefois ils se spécialisent, et Paris apprit ainsi, un jour, qu'un M. B... avait acheté des milliers de petits tableaux dont la famille eut grand'peine à se défaire après sa mort. Cette toquade avait eu, au moins, l'avantage d'être utile à quantité de peintres malheureux, toujours assurés de conquérir chez lui le bienheureux louis.

De l'acheteur précédent au KLEPTOMANE ou voleur il n'y a qu'un pas : l'impulsion semble ici plus malhonnête parcequ'elle lèse un étranger : mais celui qui réduit sa famille à la misère par l'achat d'objets inutiles, ne la vole-t-il pas? De l'individu qui jette un jeton, un bouton dans la bourse d'une quêteuse, à celui qui triche au jeu la gradation est insensible. Le *véritable* kleptomane, c'est-à-dire celui qui vole pour entasser et non pour revendre, est un simple malade. Il a conscience de son coupable désir, mais ne peut résister à l'obsession qui le domine et dont l'intérêt est absent. Il ne fait aucun emploi de l'objet volé et l'oublie même souvent dans le meuble où il l'a placé, en rentrant, avec le produit de ses précédents larcins.

Bien différentes sont les bizarreries qu'entraine chez certaines personnes la *peur du contact* : la moindre poussière, une goutte imperceptible d'un jus sucré quelconque sur les doigts les rend profondément malheureux, et ils passent leur temps à se laver les mains. Les excentriques de cette variété arrivent à ne vouloir saisir les objets qu'avec un mouchoir ou un pan de vêtement.

Quelquefois la peur du contact procède d'une probité maladive. Esquirol raconte l'observation d'une jeune fille qui, dans la crainte de retenir sur elle une parcelle de la propriété d'autrui, prenait les précautions les plus minutieuses pour ne toucher à rien et passait tout son temps à se frotter les doigts, à secouer et à brosser son linge, ses vêtements, ses chaussures. D'autres ne peuvent se décider à quitter un vêtement parceque, avouent-ils, il faudrait soumettre les nouveaux habits à trop d'épreuves, avant d'être assuré qu'ils ne contiennent pas un objet redouté, une épingle ou une aiguille par exemple, dont ils tremblent d'être piqués.

Pour tous ces malades ou demi-malades, qu'elle est l'hygiène rationnelle? En premier lieu, il importe d'éloigner chez les descendants de nerveux, chez tous ceux qui montrent une tendance à l'excitation cérébrale, toutes les causes qui peuvent les prédisposer à cet état, en accentuer la gravité. Il suffit d'énumérer, avec Linas, les écarts de régime, une existence dissipée, irrégulière, la lecture assidue de romans, les études trop précoces ou trop sérieuses nécessitant une concentration d'esprit exagérée, l'exaltation religieuse, les veilles prolongées, les émotions trop vives, les froissements d'amour-propre, les vicissitudes qu'entraine la vie politique.

Quant au traitement préventif, nous en avons déjà dit un mot au sujet des enfants. Dès que l'excentricité tourne à la monomanie, il réside dans le changement de milieu, l'action bienfaisante de personnes à la fois habiles et énergiques qui sachent imposer leur direction, enfin dans le travail agricole et manuel et l'hydrothérapie. Dr GALTIER-BOISSIÈRE.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

(Suite. — Voyez page 178).

Mais ce n'est pas toujours pour les enfouir dans leurs vitrines, les contempler et les savourer, que les amateurs font main basse sur les volumes à leur portée et à leur convenance; c'est aussi pour en trafiquer.

En tête de cette seconde catégorie d'indélicats bibliophiles, un homme au nom prédestiné, le fameux comte Libri, mérite sans conteste de prendre place.

S'il est vrai, comme d'aucuns l'affirment, que c'est dans les bibliothèques d'Italie qu'on dérobe le plus de livres, le comte Libri avait été à bonne école et dû faire là-bas un sérieux apprentissage, avant de franchir les monts et venir travailler chez nous.

C'était du reste un homme de haute valeur, un mathématicien et un érudit de premier ordre, un très habile compère surtout, enjôleur émérite et incomparable.

Arrivé en France à vingt-sept ans et sans un sou vaillant, il était, trois ans plus tard, grâce à la protection d'Arago, nommé membre de l'Institut, en remplacement du géomètre Legendre, puis obtenait la chaire d'analyse à la Faculté des sciences de Paris et recevait, avec la croix de la Légion d'honneur, le titre d'inspecteur général de l'instruction publique, —

rien que cela. Il n'y a que les étrangers pour faire chez nous leur chemin aussi rapidement et aussi brillamment.

C'étaient les bibliothèques de province que le comte Libri avait spécialement mission d'inspecter, et sa façon de s'acquitter de cette tâche était vraiment originale et comique : elle consistait à dévaliser ces établissements ni plus ni moins, à écrémer toutes les collections qu'il avait à surveiller et à inventorier. Après chacune des tournées de M. l'inspecteur général, on constatait, dans les dépôts visités, des disparitions d'autographes, de pièces importantes, de livres rares... On estime qu'en cinq ans, de 1842 à 1847, Libri déroba pour 500,000 francs d'imprimés et de manuscrits, et que les ventes qu'il fit, tant en France, au début, que plus tard à Londres, ne lui rapportèrent pas moins d'un million. Avant de mettre en vente les livres volés, il les manipulait, les maquillait, en modifiait la reliure, les transformait : il était très habile dans ces délicates opérations.

Une première dénonciation, faite en 1846, resta sans effet. L'année suivante, à propos d'un précieux manuscrit dérobé à la bibliothèque de Troyes (une bibliothèque qui n'a pas de chance, comme nous le verrons plus loin), une seconde dénonciation se produisit et une instruction fut secrètement commencée contre cet étrange inspecteur général. Mais celui-ci avait empaumé quantité de gens, s'était créé nombre de protecteurs : M. Guizot, entre autres, le déclarait innocent envers et contre tous et le défendait mordicus.

La plainte, grâce à lui, allait encore être jetée au panier et l'affaire enterrée, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Le dossier Libri fut trouvé au Ministère des affaires étrangères et on décida de continuer aussitôt l'enquête. Malheureusement le coupable fut avisé de cette décision, et il eut le temps de se sauver, de gagner l'Angleterre, en emportant les 30,000 volumes qu'il possédait et qui, pour la plupart, provenaient de détournements et d'escroqueries.

Réfugié à Londres avec sa femme, Libri, qui fut condamné par contumace à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, ne cessa de protester contre cette sentence. Il s'obstinait à l'attribuer à des vengeances politiques, quoique l'instruction dirigée contre lui fût antérieure, ainsi qu'on le lui faisait judicieusement remarquer, à la chute du gouvernement de Louis-Philippe.

Tout le public, et notamment le clan des bibliophiles, s'émut de cette affaire, s'en passionna. Libri, malgré sa condamnation, conservait de nombreux et éminents partisans, tels que Gustave Brunet, Paul Lacroix, Achille Jubinal, Laboulaye, Paulin Paris, Alfred de Wailly, Mérimée surtout.

Lorsqu'en 1861, Mme Mélanie Libri adressa une pétition au Sénat et tenta de mettre en mouvement ses hautes influences pour faire casser le jugement prononcé contre son mari, le procureur général Dupin, si enclin à de mordants jeux de mots, ne manqua pas d'en décocher un à l'adresse des champions de cet écumeur de bibliothèques : « Dans cette affaire Libri, il y a des gens qui agissent vraiment avec une légèreté de... colibri! »

M. Léopold Delisle a clairement et péremptoirement démontré la culpabilité de l'ex-inspecteur général. Une partie des volumes dérobés par ce dernier ont été rachetés en 1888 aux frais et pour le compte du gouvernement français. Mme Libri elle-même n'a pu garder jusqu'à la fin de sa vie les illusions qu'elle avait ou faisait parade d'avoir sur la moralité de son mari. Elle est morte en 1865, ruinée par lui et édifiée à son sujet.

Ajoutons qu'une vengeance de Libri aurait, dit-on, donné naissance à la cruelle mystification dont fut victime, de 1861 à 1869, le mathématicien Michel Chasles. Ce serait Libri qui, pour le punir de lui avoir, après sa condamnation et sa déchéance, pris sa place à l'Institut, lui aurait dépêché le faussaire Vrain-Lucas avec sa mirifique collection d'autographes, lettres de Pythagore, de Néron, de Marie-Madeleine, de Cléopâtre, de Jules César, etc., sans compter les notes de Pascal et les fragments de Galilée, qui réjouirent si fort la galerie et clôturèrent la discussion.

***

Une autre affaire de vol, qui offre une grande analogie avec la précédente, c'est l'affaire Harmand, dont les débats se déroulèrent devant la cour d'assises de l'Aube, en février 1873.

Auguste Harmand occupait le poste de bibliothécaire de la ville de Troyes depuis 1842 : tout comme Libri, et selon une humoristique et véridique comparaison, ce maître loup avait été implanté dans la bergerie et mis ainsi à même de croquer toutes les brebis qui lui plaisaient. Insatiable était sa gloutonnerie, et les ravages causés par lui dans l'établissement dont il avait la garde excèdent toute estimation.

Dénoncé par le concierge de la mairie, qui avait remarqué les enlèvements de livres clandestinement opérés par Harmand et son complice, le libraire Dufey, Harmand fut condamné à quatre ans de prison. A l'exemple de Libri, il tenta de se faire passer pour une victime des fluctuations politiques et attribua les poursuites exercées contre lui à des inimitiés personnelles, spécialement à la rancune d'un ancien maire de Troyes : pas mieux que son émule et devancier, il ne réussit à donner le change.

Un bien curieux détail a été révélé dans le cours du procès. Harmand avait pris soin de faire disparaître du catalogue l'inscription des livres qu'il dérobait, en sorte que les experts,

MM. Ludovic Lalanne et Anatole de Montaiglon, ne trouvaient aucune trace de ces livres, et que leur tâche devenait à peu près impossible. Une découverte, qu'on peut qualifier de providentielle, leur permit de reconstituer une ample partie du catalogue authentique et de constater, d'une manière irréfutable, maintes des soustractions opérées.

C'était d'après des fiches mobiles que le catalogue avait été originairement établi, et, ce travail fait, ces fiches avaient été reléguées au grenier. Pendant de longues années les souris, qui abondaient sous ces combles, avaient eu loisir de grignoter ces paperasses et ne s'en étaient pas privées; si bien que des sections entières du catalogue, les « beaux-arts » et les « belles-lettres », par exemple, étaient réduites en miettes et anéanties. En revanche, d'autres sections, comme la « théologie » et l' « histoire », dont les fiches se trouvaient dans un autre coin de grenier, sous une soupente, étaient demeurées intactes : ce sont elles qui permirent aux experts de rétablir, pour ces sections du moins, le catalogue dans son intégralité. Mais d'où provenait cette différence dans l'état des fiches? Qui avait si bien défendu ces deux derniers lots contre les envahissements et méfaits de la gent souriquoise? Un hibou, qui s'était glissé sous les tuiles de la soupente et y avait depuis longtemps élu domicile, prenant ainsi l' « histoire » et la « théologie » sous sa protection.

Les soustractions commises dans les bibliothèques publiques par ceux à qui la garde en est confiée sont d'ailleurs très difficiles, et, par suite, relativement très rares. Le conservateur a toujours auprès de lui quelque aide, des sous-ordres, dont il lui faudrait tromper continûment la vigilance ou bien acheter la complicité, deux hypothèses également périlleuses.

Les larcins opérés par les lecteurs admis dans ces établissements sont aussi des moins aisés et fort peu fréquents, eu égard au nombre de ces lecteurs. Partout les plus minutieuses précautions sont prises pour décourager et évincer les voleurs.

Tout ouvrage qui prend place dans une bibliothèque publique, quel qu'il soit et quelle que soit sa provenance, qu'il arrive par voie d'achat, de don ou d'échange, est, aussitôt reçu, inscrit sur le registre d'entrée, marqué du numéro qui résulte de cette inscription, et frappé du timbre de l'établissement. Cette dernière empreinte, qui est à l'encre grasse, se fait toujours en plusieurs endroits, en deux au moins, sur le titre d'abord et indispensablement (le titre, c'est l'endroit qui se remarque le mieux et se voit le plus vite), puis à une page quelconque, mais toujours la même respectivement pour chaque bibliothèque. Si des planches sont jointes au volume, il est d'usage, en outre, d'estampiller chacune d'elles. Enfin souvent même la reliure porte sur les plats l'écusson de cette bibliothèque ou son anagramme gaufré et doré.

On voit que de marques et d'indices, rendus, autant qu'il est humainement possible d'y parvenir, indélébiles et indestructibles, le voleur est tenu de faire disparaître, si, ayant su esquiver la surveillance des gardiens et déjouer leur contrôle, réussi à emporter un ou plusieurs volumes — chose bien ardue et scabreuse déjà, — il veut trafiquer de son vol.

Mais, en supposant même que ces lessivages et grattages de feuillets aient été effectués avec la plus extrême habileté, quel est le bouquiniste ou le libraire qui, au moment de faire l'achat, en feuilletant le livre, ne les découvrira pas, n'en surprendra point quelques traces? Et que de mal, que de soins, de travail, de temps, quels tours de force pour exécuter plus ou moins bien ces lavages et suppressions!

Dernièrement un malheureux garçon s'est fait prendre par un libraire à qui il venait de proposer l'achat d'un ouvrage dérobé par lui à la bibliothèque Sainte-Geneviève, un *Traité de Machines à vapeur*. Il avait effacé, et Dieu sait au prix de quelles peines! les quatre indices de cet établissement, c'est-à-dire le monogramme de la reliure, le timbrage du titre, de la page 41 (tome I) et de la dernière page, il se croyait à l'abri de tout danger, sûr de son affaire. Hélas! il ne s'était pas aperçu que ce traité se composait de deux tomes reliés en un ; il n'avait pas enlevé, par conséquent, le timbre de la dernière page du tome I, ni celui du titre et de la page 41 du tome II, et ces empreintes ne tardèrent pas à sauter aux yeux du libraire et à amener l'arrestation du trop étourdi et peu scrupuleux personnage.

(*A suivre*). ALBERT CIM.

UN BUSTE PRÉSUMÉ DE Mme DE WARENS

Depuis quelque temps il est de mode de remplacer sur la cheminée du salon la pendule traditionnelle par un buste. C'est grâce à cette innovation que nous avons découvert celui qui fait l'objet de cet article. Ne médisons donc pas de la mode, puisque, sans elle, cette œuvre exquise pouvait rester encore longtemps ignorée.

Ce buste en marbre, dû au grand sculpteur Lemoyne (1), est-il vraiment celui de Louise-Éléonore de la Tour du Pil, baronne de Warens, comme quelques-uns le prétendent? En l'absence de renseignements iconographiques précis, nous avons consulté J.-J. Rousseau, qui avait été plusieurs années durant l'hôte et l'ami

(1) J.-B. Lemoyne, né à Paris, le 15 février 1704; mort aux galeries du Louvre, le 25 mars 1778.

de Mme de Warens, et voici la description qu'il fait de sa première entrevue avec elle :

« Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée; je vois un visage pétri de grâce, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse... Mme de Warens avait alors 28 ans, étant née avec le siècle... Elle avait un air caressant et tendre, un sourire angélique, une bouche avenante... etc... »

Jusqu'ici rien qui ne concorde avec le buste de Lemoyne, mais il y avait une lacune. Comment se fait-il que Rousseau passe sous silence ce nez légèrement retroussé, éveillé, espiègle et curieux et ce front large et découvert, qui décèle, tout de suite la femme d'une intelligence supérieure? Cette lacune nous avait fait songer.

D'un autre côté les portraits que nous avons vus de Mme de Warens sont tous différents les uns des autres. Celui de Déveria, paru en 1824, représente une grosse joufflue, au masque vulgaire; celui de Laguillermie, une tête effilée, avec un nez long et pointu. Quant à ceux de G. Jeanneret et d'Ambroise Tardieu, ils sont également fantaisistes et n'ont pas plus de rapport entre eux qu'avec ceux de Déveria et de Laguillermie, et surtout avec la description de Rousseau. Nous commencions à désespérer quand nous avons trouvé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale le portrait désiré. C'est une gravure ancienne, de Lebeau, d'après un portrait de Mme de Warens, fait par le grand portraitiste italien Batoni.



Mme de Warens, buste en marbre, par J.-B. Lemoyne.

Contemporain de Mme de Warens, ainsi que Lemoyne, Batoni ne composait pas seulement des tableaux religieux; il excellait dans le portrait, et au cours de ses voyages, il fit ceux de l'Impératrice Catherine, de Joseph II et de Marie-Thérèse. Il dut faire celui de Mme de Warens vers 1735 ou 1740.

Entre le portrait et le buste il y a une ressemblance frappante, et cela se comprend, puisque l'un et l'autre ont été faits par de grands artistes. Nous retrouvons dans la gravure le nez légèrement en éveil de cette femme aimable et faible, que Rousseau avait dépeinte, superficiellement, il est vrai, et dont le chanoine Boudet a laissé, de son côté, ce portrait moral qui complète si bien la description de Rousseau :

... « Elle avait des connaissances étendues et variées .. elle était curieuse et s'occupait, vers la fin de sa vie, des sciences occultes. Son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son humeur gaie et ouverte ne s'altérèrent jamais, et même au milieu de calamités diverses, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours, etc... »

Mme de Warens mourut en 1765 et le buste est signé et daté de 1770.

Mais cette différence de dates n'infirme en rien nos conjectures. Reste une objection : comment se fait-il que le Livret du Salon pour l'année 1771 indique bien sous le n° 228 la comtesse d'Egmont et ne parle pas de Mme de Warens? A cela nous répondrons que le même Livret mentionne, *in globo*, quelques têtes sous le n° 230, et peut-être le buste en question est-il compris dans le nombre. Il n'y eut pas de Salon en 1770.

Quoiqu'il en soit, l'œuvre est très belle et fait bonne figure à côté des bustes de Mlle Clairon, de Louis XV, de Crébillon et de tant d'autres, où Lemoyne a su, l'un des premiers, affranchir le portrait de la raideur et de la solennité classiques. Il y a, dans tous ses bustes, je ne sais quelle désinvolture aimable, un air de vie, une expression, une grâce, un soin du modelé, qui ont pu être égalés, rarement surpassés.

Et tous nos remerciements à M. Paul Fortin, le grand industriel, qui a bien voulu photographier, exprès pour le *Magasin Pittoresque*, l'œuvre de Lemoyne, qui orne actuellement son salon. Et dussions-nous être coupable d'*error in personâ*, le buste est si gracieux que le public ne saurait nous en vouloir de nous être trompé, en bonne compagnie du reste, en lui signalant une œuvre charmante de celui qui fut le maître des Pigalle, des Caffieri, des Pajou et des Falconet.

A. DE NURBEL.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur.
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

UN TABLEAU DE BOUCHER



UN TABLEAU DE BOUCHER. — Musée du Louvre. — Gravé par Deloche.

C'est une délicieuse page d'histoire anecdotique de l'art de l'ameublement, du bibelot, du costume et des mœurs que cette toile de Boucher dont une généreuse donation du Dr Malécot a enrichi le Louvre et que le catalogue intitule *Scène d'intérieur*.

Nous sommes en plein siècle de Louis XV ; dans un salon intime doucement éclairé, à gauche, par une de ces hautes fenêtres à petits carreaux qu'on imite aujourd'hui, en atténuant par des bandes croisées, la lumière violente et crue de nos glaces sans tain. Les murs sont garnis de hautes boiseries sculptées dans le style « coquille », élégant et léger, où les filets se détachent en or mat aux tons chauds et patinés, sur un fond vert clair velouté qui rap-

pelle le vernis Martin cher à l'époque. Sur la cheminée de marbre blanc aux volutes ornées, qui tient le milieu, et couronnée d'un trumeau qui est à lui seul une ravissante esquisse, une glace, d'une transparence à faire illusion, reflète le fond de la pièce. Un amateur pourrait s'attarder aux détails des appliques de bronze ciselé et doré, comme au cartel d'un goût exquis dont le cadran éclaire un panneau, à droite. De ci, de là, de petits meubles précieux, étagères chargées de porcelaines et de magots, fort à la mode alors, tables en marqueterie ou consoles aux courbes gracieuses répétées par la surface polie du parquet.

On doit aimer à se tenir dans cette jolie pièce et c'est sans doute le coin intime et préféré du groupe familial et charmant que nous y trouvons.

Il est deux heures, l'horloge nous le dit ; ce qu'on appelait alors le dîner vient de finir. Le café, dont l'usage commence dans la société, a été servi sur une petite table d'ébène, et la peluche cramoisie du tapis fait ressortir les jolis tons bleutés de la porcelaine fleurie, que Mme de Pompadour, détrônant la solennelle tristesse de la vaisselle plate, vient de mettre à la mode.

Deux jeunes femmes — deux jeunes mères qui lisent Rousseau sans doute — ont fait venir les enfants dans ce cabinet bien à elles. L'une, en délicieux négligé blanc dont les flots débordent le fauteuil où elle est assise, et les épaules recouvertes d'une pélerine rouge ornée de dentelles, invite d'un geste plein de grâce et de naturel un des petits à goûter à la liqueur sucrée. Mais l'enfant est fort occupé de son beau cheval coiffé de panaches et porteur de corbeilles fleuries. Il veut bien prendre la becquée, mais qu'on vienne la lui donner pendant qu'il caresse son fidèle alezan.

De l'autre côté de la table, la petite fille qui vient de laisser sa poupée sous la protection du jeune cavalier, se tient debout devant l'autre jeune femme vêtue de bleu et qui lui tend la bonne cuillerée. Vers la gauche et dominant le groupe, un valet de chambre vêtu de vert clair s'appuie à la cheminée, prêt à verser le contenu de la cafetière.

Telle est l'ordonnance générale de cette composition qu'il faut avoir sous les yeux pour en apprécier l'harmonie et le mouvement. Les figures sont dans un équilibre parfait, les attitudes et les gestes d'un naturel et d'une justesse qui enchantent, l'expression des physionomies pleine d'esprit et de grâce. La tête de la jeune femme à la pélerine rouge, le fin profil perdu et la coiffure de la seconde, leurs mains, leurs mains exquises et le buste penché du domestique sont des morceaux merveilleux d'exécution.

Mais une chose dont la meilleure gravure ne peut donner l'idée, c'est la lumière qui enveloppe cette scène, et la vibrante symphonie de ces couleurs qui pourtant, si hautes de ton, se fondent dans un admirable ensemble.

On a reproché à Boucher son afféterie, son manque de naturel, son dessin trop souvent lâché et sa couleur factice. Ces critiques sont malheureusement applicables à beaucoup d'œuvres au milieu de son immense production. Mais il en est peu assurément qui répondent aussi victorieusement à ces reproches que cette *Scène d'intérieur* dont le Louvre s'est enrichi. C'est vraiment l'œuvre d'un maître, né peintre et créateur.

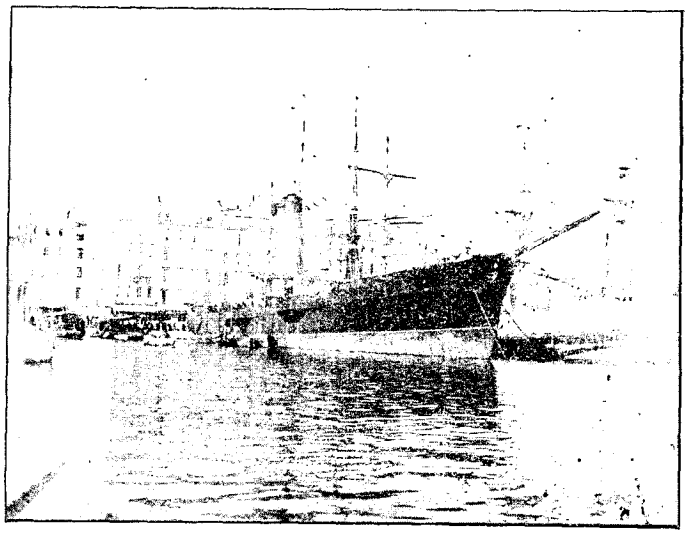
PIERRE ROBBE.

LES ÉCOLES ORIGINALES

L'ÉCOLE DE PÊCHE DE MARSEILLE

Dans le Vieux-Port de Marseille, en face de l'Hôtel de Ville dont la façade s'illustre des allégories dues au fier ciseau du Phidias français, Pierre Puget, un bateau-ponton est amarré. C'est un croiseur de troisième classe désarmé. Il s'appelle : l'*Hirondelle*.

Ce nom ne vous dit rien? L'*Hirondelle* est l'ancien yacht de l'impératrice Eugénie. Il a eu son temps de célébrité, de splendeur. Il a été de mainte fête. Il a assisté à l'inauguration du canal de Suez. Il a reçu des visites royales. Il a fait des périples fameux dont naguère poètes et dessinateurs soulignèrent les fastueuses escales.



L'Hirondelle.

Il eût pu être démoli pièce par pièce, vendu par morceaux Vieux, démodé, il ne pouvait plus faire figure dans la flotte. Il fait une fin

utile. Il est devenu une école professionnelle de pêche.

Quand, là-bas sur la Canebière, on a vu qu'on le destinait à cet usage, quelques loups de mer ont daubé les novateurs qui avaient eu pareille idée :

« La pêche, disait-on à Endoume et à Saint-Jean, mais ça s'apprend sur mer, en barque, avec les pêcheurs! Les pères en enseignent les secrets, les ruses à leurs fils. Que veulent ces messieurs qui se mêlent de nous montrer notre métier? »

On disait cela. Et maintenant que, depuis le mois de juin 1896, l'*Hirondelle* a fait ses preuves, plus d'un pêcheur envoie son fils à bord pour y être initié aux mille connaissances nécessaires qu'on y inculque aux apprentis.

C'est que cette école de Marseille est une école modèle. Elle est dirigée par un savant doublé d'un praticien, M. Paul Gourret, professeur de zoologie à l'École de médecine de Marseille. M. Paul Gourret possède à fond la faune ichtyologique du golfe de Marseille : sous-chef de station, il a exploré la côte dans ses moindre anfractuosités. Il connait zones, profondeurs, habitants; il sait le fort et le faible des engins employés par ses concitoyens. Amateur passionné, il a souffert de voir que le golfe se dépoissonnait. Il a constaté que le mode de capture qui n'épargne pas les jeunes sujets était cause du mal. Et il a acquis la conviction que l'on pouvait, que l'on devait apprendre aux pêcheurs, aux futurs « travailleurs de la mer », l'art, la science de pêcher.

Cette conviction, avec une belle ardeur d'apostolat, il l'a transmise à la Chambre de commerce, au Conseil municipal de sa ville natale. Il a gagné à son idée le ministre de la marine. Il a obtenu des subventions, des bourses. Il a fait des prosélytes. Il a recruté des maitres, des surveillants. Il a multiplié démarches, conférences, brochures, rapports dans les Congrès. Et voilà pourquoi l'*Hirondelle*, entre ses murs de bois, contient les classes, les dortoirs, les études des jeunes Méditerranéens, fournisseurs prochains de bouillabaisses.

C'est M. Paul Gourret qui m'a fait visiter l'École nouvelle. Avec un tel cicerone, j'ai pu tout voir et bien voir. J'ai vu les cuisines, sur le pont, reluisantes de propreté. J'ai consulté les menus. Viandes et légumes y ont leur place, mais le poisson domine; cela va de soi. Comme on l'a pris soi-même, au large, près du château d'If, cher à Dumas père, on le trouve meilleur. Et puis, de le manger, ça fait entrer le métier.

Les salles de travail sont fort bien aménagées. Je surprends les élèves en plein élan de labeur. Un capitaine de marine retraité leur explique les éléments de l'arithmétique. Et ils suivent très attentivement la leçon du professeur, ces bonshommes déjà cuits et recuits de soleil, bien à l'aise dans leur jersey rayé, dans leur pantalon de toile écrue et dont les pieds nus posent à même le plancher.

Les dortoirs, situés à l'avant, sont déjà fournis de hamacs. Ils ne sont pas encore utilisés. En attendant leur ouverture, des cabines de l'arrière reçoivent les pensionnaires. Car cette école — la première de ce genre en France — a des externes et même des auditeurs libres, tout comme une Université.

Et je suis descendu par les roides escaliers en fer que l'on sait, dans les profondeurs du vieux bâtiment, où j'ai contemplé les pièces pour les salaisons, pour la réparation des filets, etc. Tout cela, au jour le jour, se complète, s'enrichit d'instruments coûteux. Bientôt, grâce à des dons, à des libéralités, l'organisation sera à souhait.

Mais que fait-on à l'Ecole de pêche? quel est le programme des études ?

M. Paul Gourret a tracé un plan qui fait honneur à l'étendue et à la précision de son esprit. Il a combiné la théorie et la pratique dans une exacte mesure d'équilibre.

Comme il voulait donner aux jeunes gens l'instruction technique nécessaire à l'exploitation rationnelle du champ maritime, leur enseigner l'application à l'industrie des produits marins, il a tout fait converger vers l'objet qu'il se proposait.

Voulez-vous savoir ce qu'un pêcheur devrait apprendre? ce qu'il apprendra?

Voici ce qu'on enseignera aux novices de 10 à 20 ans :

« Description théorique des engins et filets adoptés en Méditerranée, avantages et inconvénients. Calage, dérive et traîne des filets. — Description, réparation, montage et conservation des voiles. — Qualités et résistance, procédés de conservation des cordages (chanvre, lin, coton, coco, alfa, sparterie, etc).

« Reconnaissance et mœurs des poissons et animaux marins comestibles ; indication de la taille minima des espèces adultes.

« Procédés de conservation, de salaison et de transport des produits de la pêche, montage et démontage d'un baril.

« Éléments de géographie et de géométrie. Cartes marines, lieues, milles, nœuds, latitude, longitude, degré de grand cercle, vents, courants, pleine et basse mer, marées, barres, dunes, fonds sous-marins. Boussole, compas de route et de relèvement, dérive, variation, correction des routes, renard, quartier de réduction, sonde, loch, octant, sextant, rapporteur, baromètre, thermomètre.

« Description des embarcations de pêche. École du gréeur et du manœuvrier (voiles, avirons,

gouvernail). Appareillage et mouillage. Règlement des routes à suivre en mer, règlement des feux et du balisage. Signaux de jour et de nuit à grande et à petite distance. Demande de secours en cas de naufrage ; filage de l'huile, natation, tenue des livres du bord et de pêche. Devoir des patrons. Rapport entre les armateurs, patrons et matelots.

« Notions élémentaires de droit maritime commercial. Assurances contre la vie et le matériel. Société de secours mutuels. Médecine pratique, contusions, luxations, fractures, plaies, piqûres.

« Premiers soins aux asphyxiés. Hygiène du pêcheur. Désinfection des bateaux. Exercices pratiques de pansement. Coffre à médicaments. »

Mais il y a aussi les matelots et patrons pêcheurs à qui l'on tient à donner des connaissances utiles.

Dans des excursions en mer qui ont lieu le deuxième et le quatrième jeudi des mois d'octobre, novembre, décembre, pour cette catégorie spéciale, il est donné un enseignement propre à compléter les notions de navigation usuelles. Et le public ? A l'usage du public il est fait douze conférences par an sur les fonds sous-marins, les procédés de multiplication et d'élevage des mollusques, crustacés et poissons comestibles, ainsi que sur les méthodes de conservation.

On n'oublie pas les instituteurs. Dans les écoles sises aux petites villes côtières, ils pourraient étendre l'action de l'École de pêche. Aussi les convie-t-on à des cours spéciaux, un jeudi par mois. On leur fait une conférence tantôt sur un sujet de pisciculture, tantôt sur les bassins et les cartes marines. Les notions apprises là, au contact des choses, en pleine ambiance maritime, ils pourront les répéter, les inculquer à leurs élèves.

Ils viennent nombreux à la conférence mensuelle. Ils savent qu'ils y acquerront le moyen de se rendre utiles dans les cours du soir qui, de toutes parts, s'ouvrent à l'heure actuelle dans notre pays, et qui visent de plus en plus à la spécialisation. Ils s'animent des connaissances qui leur permettront d'échapper à la banalité de l'enseignement général, qui les aideront à rendre service autour d'eux. Il serait à souhaiter que partout, dans les villes commerciales comme dans les cités industrielles, les « éducateurs nationaux » fussent orientés vers un savoir précis, adapté au milieu. Ils en tireraient parti en présence des jeunes gens de l'adolescence ouvrière et rurale dont ils ont entrepris la « seconde éducation ». L'exemple donné à Marseille est à imiter.

Comme on le voit, on ne perd pas son temps à l'École de pêche. Mais peut-être voulez-vous savoir comment chaque jour on l'emploie ?

Voici l'horaire d'été, de la saison active, du 1er mai au 1er octobre, car l'été commence tôt, finit tard, là-bas, sur la Côte d'Azur qui de Marseille s'étend à San-Remo.

LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI
Le matin de :	Le matin de :	Le matin de :	Le matin de :	Le matin de :	Le matin de :
8 à 10 h. Canotage. 10 h. 1/4 à 11 h. 1/2. Cours de navigation. 11 h. 1/2 à 12. Récréation.	8 à 11 h. Canotage. 11 h. à 12. Étude.	8 à 9 h. Reconnaissance de la pêche. 9 à 11 h Canotage. 11 h à 12. Étude.	8 à 9 h. 1/2. Géographie. 9 h. 1/2 à 10. Récréation. 10 à 11 h. 1/2. Cours de navigation. 11 h. 1/2 à 12. Récréation.	8 à 11 h. Canotage et natation. 11 h. à 12. Étude.	8 à 9 h. Reconnaissance de la pêche. 9 à 11 h. Nettoyage général du ponton 11 h. 1/2 à 12. Récréation.
Le soir de :	Le soir de :	Le soir de :	Le soir de :	Le soir de :	Le soir de :
2 à 4 h. 1/2. Filets. 4 1/2 à 5 h. Récréation. 5 à 6 h. Filets. 6 à 7 h. Étude. 7 à 7 h. 1/2. Récréation.	1 h. 1/2 à 2 h. 1/2. Étude. 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2. Ichthyologie. 3 h. 1/2 à 4. Récréation. 4 à pêche qui peut se poursuivre pendant la nuit.	2 à 4 h. Filets. 4 à 4 h. 1/2. Récréation. 4 h. 1/2 à 5 h. 1/2. Cours théorique sur les filets. 5 h. 1/2 à 7. Étude 7 à 7 h. 1/2. Récréation.	1 h. 1/2 à 2 h. 1/2. Étude. 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2. Enseignement primaire. 3 h. 1/2 à 4 h. 1/4. Récréation. 4 h. 1/4 à 7. Exercices pratiques de navigation.	2 à 3 h. 1/2. Filets. 3 h. 1/2 à 7 h. et au-delà. Pêche.	2 à 7 h. Nettoyage du ponton et des embarcations.

Chaque jour : Lever à 5 heures (été), à 6 heures (hiver).
de 5 à 5 h. 1/2. Nettoyage des cabines et du dortoir.
de 5 h. 1/2 à 6 h. Déjeuner.
de 6 à 7 h. Lavage du Pont.
de 7 à 8 h. Nettoyage du ponton, corvées par roulement hebdomadaire.
à 9 h. Coucher.

Maître dans cette École de pêche, je dédie ce détail aux enfants paresseux : il n'y a pas de vacances ! Seuls sortent les élèves que leurs parents, en août, réclament. Cela n'est pas pour

empêcher le succès. Déjà 12 internes, 10 demi-pensionnaires, 69 externes, depuis le 1er juin, se sont rangés sous les ordres de M. Gourret, et ont recherché son original et pratique enseignement.

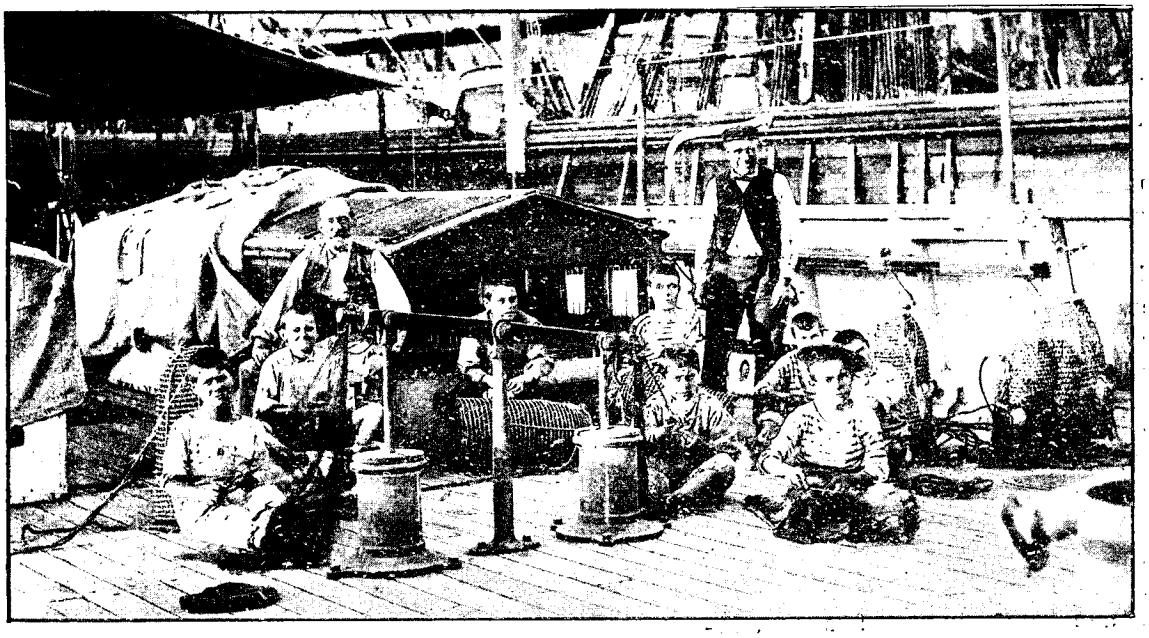
Ils s'en montrent enchantés. Cette vie au grand air leur plaît. Car la plupart des notions s'acquièrent sur la grande bleue. On part le soir, on rentre à trois, à quatre heures du matin. Près de l'*Hirondelle* se balance, fort engageante, la barque de pêche, la sous-école flottante, si bien nommée la *Malaterre*. Notez que le surveillant des disciples s'appelle Malaterre...



Canotage.

Pour faire toute cette besogne, le personnel n'est pas nombreux. L'on a visé à l'économie. Du reste, nombre d'enseignants improvisés n'acceptent aucun traitement. Ils croient à l'innovation et la soutiennent de leur savoir, de leur talent, de leur labeur.

C'est ainsi qu'aux côtés du directeur, de deux gardiens, d'un patron pêcheur, d'un serrurier-charpentier, d'un matelot, d'une cuisinière, qui ont un faible traitement, se sont rangés, à titre gracieux, un saleur, un avocat, un docteur en médecine, deux capitaines au long cours, et, cela va de soi, un instituteur.



Sur le pont de l'*Hirondelle*. — Confection et raccommodage de filets.

C'est là encore une victoire pour l'Enseignement populaire, orienté dans un sens professionnel et ce ne sera pas la dernière. Tout le monde comprend en effet aujourd'hui que l'heure est venue de donner à la jeunesse les éléments d'activité que les vieux programmes d'éducation ne lui fournissaient pas suffisamment. Nous avons trop de savants, pas assez d'hommes utiles.

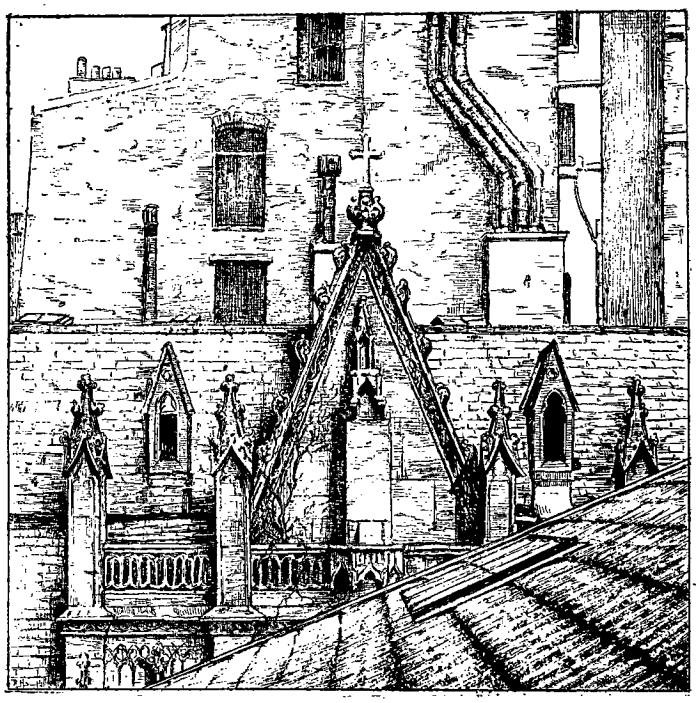
L'École de pêche de Marseille fera école.

Elle s'ajoute aux cours professés à l'île de Groix, par un brave instituteur de Lorient, M. Guillard, aux centres d'enseignement déjà ouverts aux Sables-d'Olonne, à Dieppe, à Boulogne, au Croisic, à la Rochelle, à Arcachon, à Philippeville, à Trouville, au Tréport, à Saint-Valery, à Villerville. Elle les complète et les achève. Elle synthétise ce qui ailleurs est épars et fragmentaire. Elle forme un tout harmonieux que, de l'étranger, on viendra étudier sur place.

Édouard Petit.

PORTAIL D'ÉGLISE, RUE DE VARENNE

Cet intéressant portail d'église se cache au fond des cours et derrière les hangars d'un loueur de voitures, au n° 16 de la rue de Varenne, à Paris.



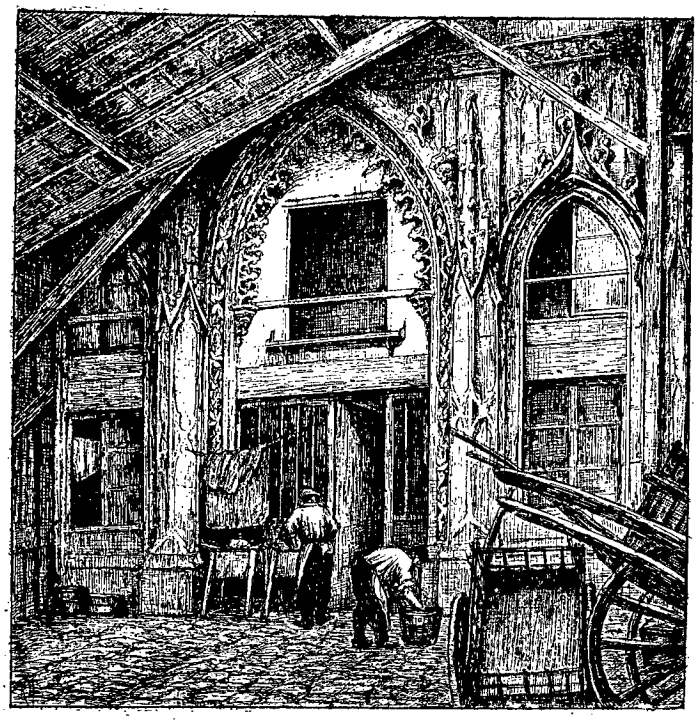
Partie supérieure du portail.

C'est un curieux spécimen de l'architecture religieuse de la fin du quinzième siècle. Ses formes fondamentales sveltes, ténues, effilées, ses ouvertures hautes et rapprochées, la richesse de sa décoration, sa légèreté et son élégance portent le caractère de l'art gothique expirant. Les feuillages ciselés le long des moulures et jusque sur les rampants des pignons reproduisent avec fidélité les délicatesses d'une végétation épineuse et tordue. Les crochets se suivent le long des arcatures et y développent à profusion les nervures de leurs chardons et de leurs choux frisés; ils se réunissent en bouquets richement épanouis à la crête des ogives, et, le long de la balustrade supérieure, un dessin de courbes alternativement convexes et concaves, accusant l'élément flamboyant en faveur dans ces sortes de constructions au début du seizième siècle, achève de donner à ce motif de sculpture monumentale, dont l'aspect se trouve inopinément détruit dans son ensemble par la toiture qui s'y appuie et le coupe en deux, l'apparence d'un bijou d'orfèvrerie.

Grâce à un état de conservation assez satisfaisant, il évoque dans son isolement et aussi par le contraste imprévu de la masse précieuse de ses pierres grises avec les éléments disparates qui l'environnent et le font valoir, la représentation de cette époque durant laquelle, pendant près de quatre siècles, le christianisme gouverna les âmes, inspira les arts, employa les artistes : l'époque des voussures étagées de figurines, des revêtements festonnés de trèfles, de pignons, de gargouilles, des colonnettes, des torsades et des rosaces chatoyantes ; toutes formes étranges, hardies, changeantes, susceptibles d'éveiller les sensations les plus vives, les plus extrêmes et les plus bizarres, conçues par une imagination nerveuse, surexcitée, par une poésie aux aspirations violentes mais un peu impuissante, fruits d'une inspiration combinée de mysticisme et de chevalerie.

C'est donc là une trouvaille importante que celle de ce fragment d'architecture gothique ; aussi bien serait-il intéressant d'en pouvoir indiquer la provenance, et malheureusement jusqu'à ce jour les recherches entreprises à cet effet n'ont donné aucun résultat.

Tout porte à considérer son emplacement actuel comme purement et simplement d'occasion. Aucune similitude significative de contact ne le relie aux constructions environnantes; rien aux alentours ne semble se rattacher dans le présent comme dans le passé à ce portail d'église.



Partie inférieure du portail.

Faisait-il partie du Musée des monuments français formé après la Révolution par Alexandre Lenoir, et aurait-il été acquis à la suite de la dispersion de ce Musée, par un amateur qui l'aurait fait appliquer à sa propre demeure? C'est une hypothèse peu probante.

D'autre part rien ne le rapproche de la chapelle de l'ancien couvent des Récollettes, établi il est vrai jadis en cet endroit, mais dont la fondation, remontant seulement à 1638, laisse bien loin derrière elle un édifice dont le style accuse une époque contemporaine du roi Louis XII.

Il y a là, par conséquent, mystère à approfondir.

La Ville de Paris, en mettant à exécution le projet de prolongement du boulevard Raspail, va bientôt exproprier les immeubles situés sur le passage de la future voie, et cette découverte s'en ira rejoindre au musée Carnavalet tant d'autres reliques qui racontent éloquemment l'histoire de la capitale.

Espérons que nos archéologues finiront par déchiffrer l'énigme de son passé et que l'origine de ces précieux restes ne nous sera pas longtemps inconnue.

ROBERT HÉNARD.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

Suite. — Voyez pages 178 et 205.

Quant aux vols de livres commis chez les éditeurs, brocheurs, libraires et bouquinistes, ils peuvent, comme les précédents, se classer en deux catégories : vols commis par le personnel de l'éditeur, du brocheur ou du libraire, ou par les employés des maisons en relation avec ce personnel et ayant accès auprès de lui ; — vols commis par le public, clients habituels ou passants.

Un éditeur s'aperçoit que des volumes disparaissent « en nombre » de chez lui, sans qu'il trouve trace de leur absence dans ses lettres ni sur ses registres. Il flaire une escroquerie non isolée, mais renouvelée, continue, combinée et organisée. Le coupable a nécessairement besoin de complices pour écouler sa marchandise. Où sont-ils, ces recéleurs ? Comment les découvrir ?

Un moyen, que j'ai vu employer, il n'y a pas très longtemps, consiste à marquer secrètement d'un léger signe au crayon et à un même endroit (comme on timbre à une même page les livres d'une bibliothèque) les volumes qu'on suppose devoir être pris, les plus exposés. Comme les libraires ou commissionnaires chez qui s'effectuent les achats en gros et les réassortiments ne sont relativement pas très nombreux et ont la plupart une spécialité, un genre attitré, les soupçons se trouvent vite circonscrits, et le recéleur, avec ses volumes marqués comme il vient d'être dit, ne peut nier sa complicité.

Une dizaine d'employés des principaux éditeurs de musique avaient imaginé, il y a quelque vingt ans, un truc aussi simple qu'ingénieux pour frauder leurs patrons. Ils pratiquaient l'échange entre eux, et supprimaient ainsi ou à peu près cet intermédiaire, toujours si compromettant, si dangereux, le recéleur ; ou plutôt, et selon le mot prononcé à l'audience, ils se faisaient les recéleurs les uns des autres. L'un d'eux, appartenant à la maison A, avait-il besoin d'une partition éditée par la maison B, il se rendait dans cette maison, s'adressait au commis avec lequel il était de connivence, et celui-ci lui remettait la partition demandée, en échange d'une partition de valeur équivalente, éditée par la maison A. Cette partition, le commis de la maison B trouvait moyen, un jour ou l'autre, plus ou moins vite, de s'en défaire, en en tirant profit. S'il ne la glissait pas dans le compte de son patron, il la passait à un troisième compère appartenant à une troisième maison C, qui lui donnait, en échange toujours, une publication éditée par cette maison C ; etc...

Un procès plus récent a réservé une assez désagréable surprise à celui qui l'avait intenté, un des principaux commissionnaires en librairie de Paris.

Depuis quelque temps, il remarquait une baisse insolite dans ses recettes, et, sur ses rayons, des vides non moins inexplicables. On le volait, il n'y avait pas à en douter, et les voleurs étaient ses propres employés. Il finit, effectivement, par en prendre trois la main dans le sac et les fit coffrer séance tenante. L'enquête démontra que ces employés ne se contentaient pas de détourner les livres de leur patron ; ils « travaillaient » aussi au dehors : envoyés en course chez d'autres libraires, ils promenaient une main agile dans les bons endroits, et ne s'en revenaient jamais sans un fructueux butin. Et ce qu'il y avait de plus grave, c'est que, ces livres ainsi dérobés, c'était à leur patron, leur accusateur d'aujourd'hui, qu'ils les revendaient à très bas prix.

Le juge d'instruction ne manqua pas de relever le fait, — qui fut encore rappelé à l'audience, — et de semoncer vertement le plaignant. Pour un peu, celui-ci eût pris place sur la sellette, à côté de ses accusés.

« — Comment pouviez-vous consentir à de telles opérations ?

« — J'ignorais la provenance de ces volumes.

« — Mais leurs prix infimes suffisaient à vous indiquer qu'elle était suspecte, cette provenance. Vous savez bien jeter les hauts cris quand c'est vous le volé, mais vous ne soufflez mot, lorsque ce sont les autres que l'on dupe, et que vous profitez de ces larcins.

« — Si j'avais pu deviner...

« — Est-ce que ce chiffre de 60 pour 100 de rabais n'était pas fait pour vous y aider à deviner? Est-ce qu'il n'aurait pas dû vous mettre en garde?...

« — Eh monsieur! Il y a de si grands rabais maintenant dans la librairie! »

Et c'est, paraît-il, uniquement grâce à cet argument, — argument valable et topique, il faut bien hélas! en convenir, — que notre homme s'en tira, les grègues nettes.

Une autre affaire, qui date à peu près de la même époque, et a fait aussi quelque bruit parmi les gens de lettres et dans le monde des éditeurs et libraires, faillit également causer de sérieux embarras à son auteur ou protagoniste.

Il y a des gens qui se plaignent toujours d'être volés : c'est une marotte chez eux. J'ai connu un éditeur, aujourd'hui disparu, qui, chaque matin, avait à vous faire part d'un nouveau détournement qu'il venait de subir et de découvrir; et ce qui le désespérait, le pauvre garçon, c'est que le commissaire de police, fatigué de ses plaintes réitérées, incessantes, ne voulait même plus le recevoir. Avec l'autre, le promoteur de l'aventure en question, il en alla tout différemment. Le commissaire lui ayant demandé un relevé des volumes qu'il déclarait lui avoir été dérobés, fut amené, à propos de je ne sais quel détail, à aller contrôler cet état sur les livres de commerce de cet éditeur. Celui-ci essaya d'abord d'éluder la chose : quoique régulièrement tenus, ses livres ne prouvaient rien ; tout se traitait verbalement chez lui, se passait en famille. Mais le commissaire insista, et il fallut s'exécuter. Or, deux ouvrages inscrits sur la liste des vols présentaient cette particularité, que le chiffre des exemplaires manquants était supérieur au chiffre des exemplaires tirés : on avait, autrement dit, volé plus d'exemplaires qu'il n'en avait été imprimé, qu'il n'en existait.

« — Mais alors c'est que vous n'inscrivez pas sur vos registres le chiffre exact de vos tirages! » objecta, non sans apparence de raison, le commissaire. »

L'éditeur répliqua que c'était, encore une fois, affaire entre lui et ses auteurs, « des amis, pour lui » ; que c'étaient ceux-ci eux-mêmes qui avaient désiré cette combinaison, demandé que ces chiffres ne concordassent point...

« — Mais pourquoi? Je ne saisis pas le motif...

« — Ce sont mes auteurs qui ont intérêt... pour la vente, monsieur le commissaire, pour grossir le total et allécher le public. Ne vous inquiétez pas : je leur en reparlerai... »

Et il faut croire, en effet, qu'ils se sont tous mis d'accord les uns et les autres, car cette curieuse découverte n'engendra pour lors aucun conflit.

* * *

Énumérer tous les procédés employés par les clients indélicats ou les voleurs professionnels pour duper les libraires et bouquinistes, serait interminable : je me bornerai aux faits présentant quelque instructive ou drôlatique particularité, et m'en tiendrai aux moyens les plus usités, aux trucs classiques.

D'abord, changer le volume de case ou de rayon, le faire passer tout doucement, en ayant l'air de le feuilleter avec attention, de la boite à deux francs dans la boite à vingt sous, et en proposer alors l'achat.

« — Mais, monsieur, c'est une erreur; ce volume est à deux francs.

« — Je viens de le trouver là cependant!

« — Un client l'y aura laissé par mégarde...

« — Ce n'est pas ma faute, à moi! Je ne suis pas responsable... Il était bien dans la case à vingt sous...

« — Enfin, soit! Prenez-le! »

Il y a ensuite le monsieur qui achète sans marchander un volume de peu de valeur, le glisse ostensiblement sous son bras, en continuant à bouquiner au même étalage, puis substitue à ce piètre volume un livre de même format et même apparence, mais d'un prix bien supérieur.

Il y a le client qui fait choix d'un volume à l'étalage extérieur d'une librairie, et dit au commis préposé à la surveillance de cet étalage : « J'entre dans le magasin... Je trouverai peut-être autre chose à ma convenance... Je paierai à la caisse. » Il ressort au bout d'un instant, — sans avoir rien payé du tout. Si le commis ou le patron s'aperçoivent du tour et se lancent à la poursuite de ce filou, ils devront faire bien attention de ne pas le rejoindre trop tôt; autrement, s'il n'avait pas dépassé l'étalage, il ne manquerait pas de leur chanter une maîtresse gamme :

« — Pour qui donc me prenez-vous? Vous voyez bien que je n'ai pas fini... Je suis encore en train de regarder vos volumes, et vous venez... Je ne m'en vais pas! N'ayez pas peur! Vous avez une singulière façon d'attirer le monde! » Etc.

Pour éviter ce malentendu et couper court à toute hésitation et subterfuge, il est d'usage, parmi les libraires étalagistes, de n'accoster un client de ce genre et le rappeler à ses devoirs qu'à vingt-cinq pas de l'étalage, ou simplement au delà de la première porte cochère qui y fait suite. Et encore est-on exposé à s'entendre répondre :

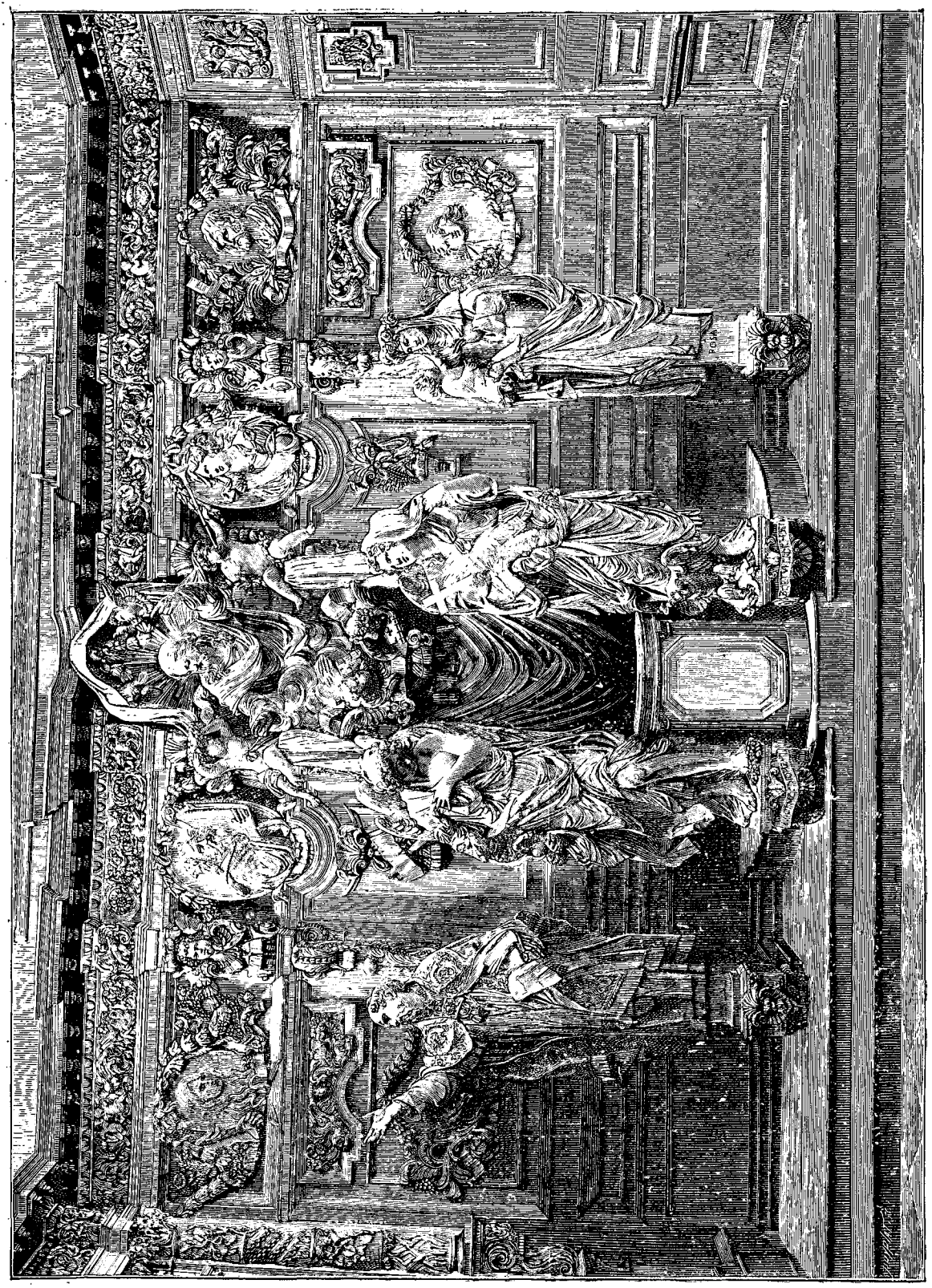
« — Ah! pardon! C'est, ma foi, vrai! J'oubliais de régler... Mille excuses! Je suis confus... Quel étourdi je fais! »

ALBERT CIM.

(*A suivre.*)

CONFESSIONNAL DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS

La richesse de la cathédrale de Notre-Dame d'Anvers est proverbiale. Depuis l'époque de sa construction, commencée au milieu du treizième siècle, elle a reçu des embellissements qui sont autant de chefs-d'œuvre apportés par les différents styles qui se sont succédé depuis



CONFESSIONNAL DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS. — Gravé par Puyplat.

lors. Son merveilleux clocher, auquel Jean Amélius et Apelmans ont attaché leur nom, dresse dans le ciel une succession de galeries à jour qui arracha des cris d'admiration à Napoléon Ier. Le grand empereur comparait la délicatesse de sa structure à celle d'une dentelle de Malines. Ses sept nefs parallèles et ses chapelles étaient autrefois remplies de meubles

précieux dont une partie, il est vrai, a disparu sous les coups des révolutions. Mais d'autres œuvres ont depuis comblé les vides. Et l'ensemble actuel ne souffre pas de l'absence de ces meubles. Ses boiseries sculptées sont particulièrement remarquables. Outre les stalles du chœur et les deux trônes épiscopaux où s'exerça l'inspiration du sculpteur Geerts, elle possède encore des confessionnaux où l'on trouve les marques les plus opulentes de la belle époque du dix-septième siècle. Le morceau que représente notre gravure, est d'un détail admirable, d'une inspiration facile et d'une exécution magistralement libre. Sous la frise si richement ornée, les quatre médaillons dont deux représentent le roi David jouant de la harpe, et une figure de femme en adoration, sont reliés par une guirlande d'un effet très heureux. La draperie soulevée par des têtes d'anges, et sous laquelle s'éclaire si heureusement le personnage divin dont la main droite se tend pour l'absolution, forme une ornementation exquise. La souplesse de ces détails se retrouve dans les draperies des deux figures debout au centre, et sur celles de gauche et de droite représentant Albert-le-Grand et sainte Rose. L. F.

EN PASSANT

(AU CIMETIÈRE DE LUCERNE)

Malgré ses deux flèches joyeusement élancées pour signaler au loin la ville, l'église de Lucerne est une chose un peu triste. Mais quelle heureuse rencontre que celle du cimetière voisin ! C'est un petit cloître à l'italienne, très sobre, très tranquille, où circule un air de cordialité.

Ce cimetière, on y est tout de suite chez soi ! Sous la légère toiture de bois, parmi les colonnes de fine pierre grise, on sent que les morts demeurent bonnes gens, d'humeur fort hospitalière, mais trop discrets pour retenir un hôte malgré lui.

André Marsy qui le visitait, tout en lui rendant pleine justice, osait seulement regretter, en son âme de peintre, que les fresques dont les murailles s'illustrent çà et là soient de si méchantes illustrations. L'honnête et pieux artisan qui les a tracées était décidément assez dépourvu de génie. Avec angoisse, André imaginait la patte lourde et lente du pauvre homme s'escrimant sur ces pompeux profils de madones ou de sauveurs.

Pourtant, qui sait si une telle gaucherie, en somme, ne s'harmonise pas avec la bonhomie du lieu? Qui sait si un chef-d'œuvre quelconque, hautain comme l'est tout chef-d'œuvre, n'y produirait pas une impertinente dissonance?

Tout à coup, André s'arrêta. Qu'est-ce encore que ceci ? Une, deux, trois, dix, vingt photographies.

Contre la muraille du cloître sont fixées des plaques commémoratives ; à chacune de ces plaques est scellé un médaillon, et ce médaillon de pierre contient la photographie du défunt.

Voici donc une collection d'excellents propriétaires sanglés dans leur redingote étroite qui ondule à tous les boutons, et de respectables dames à coiffe de dentelle, portant à leur cou un médaillon d'or qui renferme à son tour une photographie minuscule.

— Dieux ! songeait André Marsy, la photographie au second degré !

En face de la plaque commémorative, près de la colonnette du cloître, se dresse une sorte de stèle, évasée en bénitier, où trempe un frêle goupillon tout imprégné d'eau bénite. Jamais André n'avait béni de photographie. Le lieu était si plein de clémence qu'il n'hésita pas et qu'il lança quelques gouttes aux bonnes figures, éternellement souriantes et raidies dans l'épreuve de l'appui-tête.

Or, ces figures semblaient contempler, au delà du cimetière, un des paysages les plus miraculeux du monde: montagnes aux formes provocantes, arrondies, dentelées, démantelées, aiguës, aux teintes magiques : verdure mate du Righi, cendre tassée du Pilate, rouges silhouettes de rochers, broderies grises des menus rangs de sapins, éblouissantes flaques de neige, délicates crêtes roses de glaciers ; au fond, le lac frémissant, d'un bleu irrésistible, où la Reuss est forcée, en passant, de dissimuler sa fougueuse robe verte.

Par une arcade laissée libre, porte de gloire, cadre d'un divin tableau, les morts regardent cela. Mais, dans leurs yeux, dans leur sourire figé, il n'existe aucun reflet de tant de sublimité.

Ah ! si l'on pouvait !...

André, du bout de son crayon, essaye de retoucher les photographies, de leur communiquer la joie sérieuse, la filiale admiration de la nature. Entreprise bizarre ! Le peintre en aperçoit promptement l'impossibilité.

Par une association d'idées, il eut même un rire muet au souvenir de certain travail analogue, quoique opposé, auquel il s'était livré jadis. Très enfant, en effet, il s'introduisit dans le grenier de l'Hôtel de ville de Compiègne : en furetant, il découvrit, empilés, le nez à la cloison, les portraits des souverains successifs, faces à moustaches ou à favoris, à joues rebondies ou creusées. A côté de ces toiles d'où s'était successivement détachée la vénération des peuples, des ouvriers avaient oublié par hasard un pot de vernis noir. André conçut alors un projet plus sacrilège cent fois que celui des pires iconoclastes, car, détruire les images, ce n'est rien, mais les dénaturer ! Il prit, au bout du doigt, une goutte de vernis noir, et l'appliquant, tantôt ici, tantôt là, il réalisa d'idéales horreurs. Napoléon III se mit à loucher comme un ogre ; Louis-Philippe esquissa un sourire d'une diabolique ironie ; Charles X contracta des narines de dogue voluptueux, et Louis XVIII effila sur sa lèvre une brune moustache d'éphèbe. André rendait son forfait plus abominable encore par les réflexions dont il l'accompagnait. « Naîtra, se disait-il, dans quelques siècles, un historien, éloquent traducteur de manuscrits et de portraits, qui exhumera ces tableaux et qui, les déclarant authentiques parce qu'il les aura découverts à Compiègne, résidence éminemment monarchique, attribuera à chacun des originaux, nouveauté saisissante, sagace commentaire, révélation hautement philosophique ! les passions que je leur inocule ici, du bout de mon doigt ».

Par bonheur, André, au cimetière de Lucerne, n'avait plus son audace du grenier de Compiègne.

Il adressa donc un dernier salut aux photographies funèbres qui semblaient, dans leur bienveillance, pardonner aux rêveries déplacées du visiteur, et il reprit son chemin.

ÉMILE HINZELIN.

VITRAIL

Très pâle, et le hennin casquant vos beaux cheveux,
Lasse un peu — car c'était hier jeûne et vigile,
— Vous passez, un missel en votre main fragile,
Et vers votre candeur monte l'encens des vœux.

Tous, sur votre chemin, ancêtres et neveux
Baissent leurs fronts pieux ainsi qu'à l'évangile
Et, sachant votre chair d'une trop noble argile,
Renoncent à l'audace exquise des aveux.

Leurs cœurs sont pavoisés de lys blancs et de roses
Car vous passez, très pure, en des apothéoses
Fiançant vos yeux clairs à l'azur fraternel.

Et votre beauté frêle au peuple qui l'acclame
Semble, se dépouillant de tout lien charnel,
Le resplendissement impalpable de l'âme.

M. CANU-TASSILLY.

CABRETTES ET CABRETTAÏRES

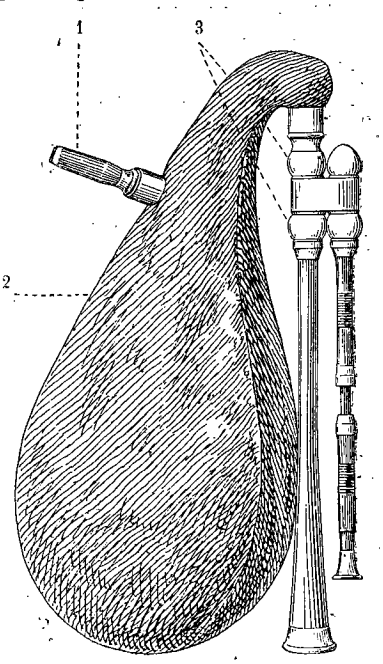
Lors des derniers cortèges de la Mi-Carême, les Parisiens n'ont pas été peu surpris de voir défiler, en tête des calvacades des étudiants, une trentaine de superbes gaillards, crânement coiffés de chapeaux de feutre souple aux larges bords, et jouant, sans se lasser, marches et bourrées, montagnardes et regrets. On avait dans ces *cabrettaïres* les plus authentiques des Auvergnats. Ils l'étaient des pieds à la tête ; jusqu'aux chapeaux qui sont commandés, pour ces circonstances, chez le fabricant d'Aurillac, M. Galery.

C'est qu'en effet, de temps immémorial, la *cabrette* (de *cabra*, chèvre) a été l'instrument national des Auvergnats. L'Ecosse a le *bagpipe* ; le pays des Galles, le *pibroc'h* ; les Abruzzes, la *sordelina* et le *zambogno* ; la Bretagne, le *biniou* ; l'Auvergne a la *cabrette*, *lo cobreto*. Tous ces instruments, on le remarquera, sont répandus — exception faite des Abruzzes — dans les pays où l'antique race gauloise parait s'être le mieux conservée ; tous se ressemblent dans leurs parties essentielles. Pourtant de légères différences les séparent.

C'est un peu à tort par exemple qu'on traduit le mot auvergnat *cobreto* par le mot français *musette*. La musette a d'anciens titres de noblesse. Selon Froissart, il y en avait au siège de Valenciennes (1340) ou « elles menoient grand bruit et grand tintin » ; on la retrouve en tête du cortège lors de l'entrevue de Bayonne (1565) et, sous Louis XIV, dans la bande instrumentale dite de la Grande Écurie. Au dix-huitième siècle elle fut fort à la mode ; Rameau écrivit pour elle des airs charmants et Chefdeville « hautbois et musette de la chambre du Roi » en fabriquait de fameuses. « On l'habille toujours, dit l'*Encyclopédie*, on enveloppe le porte-vent d'une espèce de robe que l'on nomme couverture.... Le velours et le damas sont ce qui convient le mieux pour faire ces couvertures, parce que ces étoffes sont moins glissantes que les autres étoffes de soie, d'or ou d'argent et par conséquent que la musette est bien plus ferme sous le bras.... On peut enrichir cette couverture autant que l'on veut, soit de galon, ou de point d'Espagne ou de broderie, etc., car la parure convient fort à cet instrument ». Elle y convenait si fort que la musette a joué, au dix-huitième siècle, un rôle décoratif et qu'on la retrouve dans une foule de motifs d'ornementation de l'époque.

En l'étudiant dans ces représentations on s'aperçoit vite des différences qui la séparent de la cabrette auvergnate. Ses hautbois ou chalumeaux sont munis de clefs ; l'accompagnement est donné par un organe spécial appelé bourdon ; l'air est introduit dans la poche à vent, au moyen d'un soufflet fixé à la ceinture et au bras et qui se manœuvre avec le coude.

La cabrette est moins compliquée. Elle se compose essentiellement de trois parties : 1° l'embouchure par laquelle on souffle avec les lèvres (bufèt) ; 2° la poche à vent (ouire) ; 3° les chalumeaux. Ceux-ci sont au nombre de deux : le hautbois (cormèl), percé de trous sur lesquels les doigts du cabrettaïre modulent l'air à jouer et la corne (roundinaïre) qui sert à l'accompagnement.

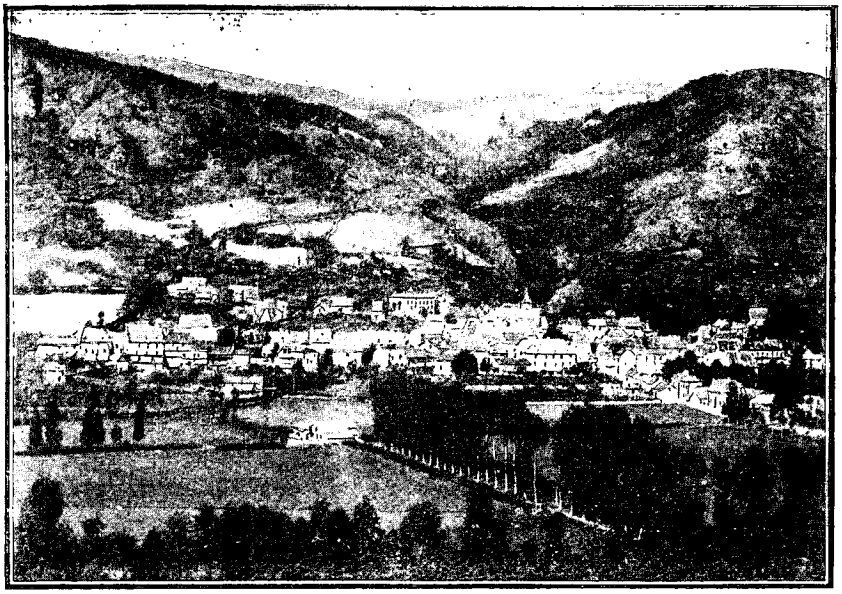


Les cabrettaïres vraiment artistes ont renoncé complètement à se servir du soufflet emprunté à la musette, qui donne un son toujours plus sec et plus dur que celui qu'on obtient en gonflant la poche à vent avec les lèvres.

L'aire de la cabrette est plus étendu qu'on ne pense. C'est l'instrument par excellence du massif central. Au sud, il dépasse Mende et Rodez ; au nord, il remonte jusque dans le Bourbonnais, le Berry et la Marche. Dans ces derniers pays, cependant, l'instrument est accordé autrement que dans le sud du massif central.

En somme, c'est surtout parmi les originaires

du Cantal, de l'Aveyron et de la Lozère que se recrutent les cabrettaïres de Paris, ceux que l'on a vus aux cortèges de la mi-carême. Ils forment une Société, société florissante, dont la bannière porte déjà plus d'une récompense et qui compte, me dit son aimable président M. Guitard, plus de cent membres.



Vue de Vic-sur-Cère (Cantal). (Cliché Castenié, à Aurillac.)

A Paris, malheureusement, les cabrettaïres ne sont pas dans leur cadre naturel. C'est en Auvergne qu'il faut les voir; c'est surtout dans le Cantal. Dans ce département, sur la ligne si pittoresque qui, par les vallées de la Cère et de l'Allagron, relie Aurillac à Clermont, dans le plus frais, le plus vert et le plus riant des paysages, se trouve la charmante petite ville de Vic-sur-Cère. Vic est l'ancienne capitale du Carladès et, en attendant que la mode en fasse une des villes d'eaux les plus agréables et les plus connues de France, elle offre aux visiteurs les sites délicieux de ses environs, les curiosités de sa vieille église, de ses maisons Renaissance et de l'ancien tribunal des juges d'appeaux du Carladès. C'est là qu'en 1888, le regretté A. Bancharel inaugura par un discours en pur auvergnat les concours de cabrettes et c'est là que, depuis, ils ont lieu chaque année. On y récompense non seulement les meilleurs joueurs, mais aussi ceux qui ont su décorer leurs instruments avec le plus de goût. Nous donnons à nos lecteurs la reproduction de l'un de ces concours. On y remarquera la fière allure du concurrent qui, au premier rang des spectateurs, attend le moment de jouer à son tour.



Concours de cabrettes à Vic, aux fêtes félibréennes de 1895. (Cliché Parry, phot. à Aurillac.)

Parisiens qui avez vu les cabrettaïres auvergnats à Paris, allez les voir chez eux, à Vic-sur-Cère, près de la source bienfaisante qui donne la force et la santé. Puis, quand vous aurez entendu les cabrettaïres, par une belle après-midi d'été, à l'ombre des hêtres séculaires et des sapins de la montagne, remontez le vallon qui s'ouvre derrière Vic et que vous pouvez voir sur la gravure.

Traversez, en vous rafraîchissant d'une tasse de lait crémeux au premier buron, le plateau du Coyan et allez jeter un regard sur la vallée de la Jordane, moins grandiose mais aussi gracieuse que celle de la Cère. Vous apercevrez en face de vous le *Suquet-de-los-Damos*, la roche des Fées. On voit parfois à son sommet, dans la rosée du matin, la trace de leurs rondes légères. C'est là, c'est au pied de ces escarpements, qu'en 1632, le cabrettaïre Pierre Mousset fut trouvé sanglant et blessé à mort. Il avait voulu faire danser les fées, mais quand il de-

manda sa récompense, quand il voulut prendre le baiser qu'à la fin de la bourrée la danseuse accorde au danseur, la fée s'évanouit dans l'air où pointait déjà la première lueur de l'aube, et Pierre, en essayant de la saisir, roula de la cime du roc. Pensez à lui en revenant à Vic, en foulant, pendant que le soleil couchant jettera, sur les puys, son rayon d'adieu, le gazon fin et serré qu'émaillent les boutons d'or et l'œillet de poète. Les airs rustiques de la cabrette voltigeront à vos oreilles tandis qu'au fond de votre mémoire chantera la douce légende du cabrettaire mort d'amour.

LOUIS FARGES.

LA FILLE DE L'ALCHIMISTE

CONTE

Suite et fin. — Voyez pages 180 et 202.

VI

Comme Laurent des Gaves tournait le coin de la rue du Fouarre, il vit que Szomor sortait en grande hâte de sa maison. Évidemment, le tzigane courait aux renseignements. Laurent eut un geste de dépit... Voilà donc à quoi devait aboutir tant de ruses et de finesses, le petit complot tramé entre Marie, Elphège Champelardoux et l'élève de maître Cornélius !... Il prévoyait que Samuel, connaissant la valeur des parchemins qu'il possédait redoublerait d'exigences... Qui sait même si Guy du Plantain ne profiterait pas de l'occasion?

Soudain notre héros sentit qu'on le tirait doucement par la manche. Il crut qu'un ancien camarade, surpris de le voir en bel ajustement, l'accostait au passage. Il resta muet de surprise en voyant une femme auprès de lui.

La gaze qui cachait les traits de l'inconnue était chargée d'arabesques, de perles, de fils d'argent mêlés à la trame et l'on distinguait à peine la ligne pourpre de la bouche, l'éclat mouillé de ses yeux noirs. Elle portait un riche costume oriental, une tunique verte à longues manches, des babouches jaunes. Elle écarta son voile et l'étudiant murmura le nom de Martza.

— Oui, dit la jeune femme, c'est moi, c'est Martza.

Et Laurent se rappelait le soir d'hiver où il avait défendu la juive contre les brutalités d'un soudard, au coin de cette même rue. Elle avait voué au chrétien une sorte de tendre reconnaissance, qui se traduisait par des regards et des sourires, quand il entrait dans la boutique du brocanteur.

— Vous êtes toujours belle, Martza, belle et farouche... Que voulez-vous à votre ancien ami?... Au moins, ma fille, ne me conduisez pas chez le vieux Szomor. Nous nous sommes quittés brouillés et je lui veux mal de mort.

La jeune fille mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut !... Ne me demandez rien. Vous serez content de Martza, je vous assure. Mon père est absent. Venez vite et ne faites point de bruit.

— Quel mystère ! s'écria Laurent.

Il suivit Martza. Elle entra dans la boutique, souleva une tenture et découvrit un escalier à vis. Sur un étroit palier, Laurent vit une porte ouverte...

Un coin d'Orient en plein Paris, une chambre du palais de Salomon, dans la masure d'un brocanteur, au quinzième siècle. La fenêtre grillée et placée très haut laissait filtrer une clarté qui n'était plus celle du jour mais un éternel crépuscule. Des tapis d'Orient aux douceurs de vieux velours, de somptueuses étoffes couvraient les meubles et les dalles de marbre blanc et noir.

Martza avait rejeté son voile. Elle avait le teint doré des Orientales, les sourcils allongés d'un trait noir, le nez fin, d'une délicate forme aquiline. Ses grands yeux rayonnaient de joie, d'orgueil, de tendre malice. Il lui semblait que les magnificences de sa retraite, dévoilées spontanément, devaient inspirer au jeune homme un certain respect pour la race bohème. Mais Laurent ne voyait dans ces trésors que le fruit des rapines de Szomor et il songeait que le tzigane ne risquait point de mourir sur la paille.

— N'est-ce pas, c'est beau, chez moi? disait Martza. Et si vous voyiez mes coffres, mes robes, mes bijoux !... La reine est moins riche que moi.

— Moins belle aussi, dit courtoisement l'écolier. Mais ma chère enfant, je ne puis admirer comme il convient toutes ces merveilles. Le temps presse et...

— Messire Laurent, vous êtes devenu docteur de l'Université alchimique? interrogea Martza avec déférence.

Laurent rougit.

— Vous devez être bien heureux.

— Bien heureux !...

— N'allez-vous pas épouser la cousine du duc de Bourgogne?

Le Gascon avait joué son rôle avec tant d'aplomb que Martza, cachée dans l'escalier, l'avait cru sur parole et l'admirait naïvement.

— Mon père vous refuse les manuscrits. Mais que vous importe maintenant, messire docteur?

— Il m'importe beaucoup, hélas !... Ah ! Martza, votre père a fait le malheur de ma vie !

— Le malheur de votre vie, messire? fit la bohémienne effrayée. Quoi !... Est-ce que ces maudits parchemins vous empêcheraient d'être docteur ?

— Docteur !... Je ne le suis pas et me soucie peu de l'être jamais. Je suis le plus infortuné des hommes et je vais m'aller noyer en sortant d'ici.

— Ciel ! gémit la pauvre Martza... Vous noyer ! Et pourquoi ?

Laurent était à bout de forces. Bohème ou chrétienne, Martza n'était pas moins une amie, une auxiliaire peut-être. Il lui raconta tout : son amour, ses revers, ses expédients. Il parla avec une

franchise si éloquente que la jeune fille s'attendrit.

— Non, non, cela ne sera pas... Consolez-vous, messire... Espérez !

— Espérer quoi ?

Laurent se trouva seul. Martza avait disparu et il entendait le claquemnet des petites babouches sur les marches de l'escalier. Elle apparut enfin, l'ambre de ses joues doucement teinté de rose, un rouleau de parchemin sous son bras.

— Venez ! dit-elle joyeusement. Voilà le gage de votre bonheur. Je dirai à mon père que vous êtes revenu en son absence et que vous avez payé les manuscrits soixante écus... Il n'en demandera pas davantage, car il ne reprend jamais l'or qui a touché mes mains.

— Ah ! Martza ! dit le jeune homme en s'agenouillant devant la jeune fille et en lui baisant les main. Vous êtes un ange sauveur. Je vous dois la vie... Je vous aimerai fraternellement. Et toute juive que vous êtes, si jamais le malheur vous frappe, mon foyer vous sera ouvert...

— Merci...

Martza regarda Laurent. Un voile de mélancolie couvrit son visage et elle se détourna en répétant :

— Merci et adieu... Pensez à Martza, quelquefois... Elle ne vous oubliera jamais.



« Consolez-vous, messire... Espérez! »

VII

Maître Cornélius travaille. Maître Cornélius gémit. En vain grondent les fourneaux plus rouges avec un bruit d'enfer. Maître Cornélius n'a point trouvé le secret d'Arnaud de Villeneuve.

A bout de patience, épuisé de fatigue, il s'endort, la tête dans ses mains. Il rêve qu'il est dans une plaine immense où des diables allument de fantastiques fourneaux. Des feux multicolores errent dans la nuit ; et tous les diables montrent des profils de bohémiens. Maître Cornélius va de l'un à l'autre... « Seigneur diable ou seigneur tzigane, est-ce à vous que messire Arnaud de Villeneuve ?.. » Mais avant même qu'il ait achevé sa phrase, le maudit s'est détourné avec un rire de dérision. Maître Cornélius est navré.

Brusquement, il se réveille au gai carillon des cloches. C'est dimanche... Les diables se sont évanouis en fumée et Marie Broëck vêtue de blanc et d'azur, aux couleurs de la Vierge, entre, un livre d'heures à la main. Elle est si jeune, si blonde, si blanche, si printanière que le cœur racorni de l'alchimiste frémit de joie. D'un joli mouvement, la jeune fille s'est assise sur le bord du grand fauteuil. Le vieillard sourit et murmure :

— Belle jeunesse !

Marie rougit et sa mine souriante et confuse révèle sa pensée à maître Cornélius.

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Mon père...

— Eh bien ?

— Espérez-vous ?...

— Ah ! le diable lui-même ne comprendrait rien à ce grimoire... Et dire que ces maudites petites lettres noires contiennent un trésor de science... Mignonne, j'en mourrai.

— Mon père, avant d'en mourir, pourquoi ne tenteriez-vous point de trouver le bohémien qui a hérité de Yanksy ?

— Hélas! mon enfant, il y a en France plusieurs milliers de bohémiens.

— Que faire alors?

— Je ne sais...

— Mon cher père, reprend la jeune fille, en s'inclinant vers Cornélius, je jurerais que les manuscrits de messire Arnaud de Villeneuve vous attendent dans les mains honnêtes d'un bon chrétien...

— Ma fille, vous perdez l'esprit.

— Pardonnez-moi... Je crois connaître... J'ose l'avouer... Je connais celui qui possède cet alchimique trésor.

— Parlez, ma fille... Je vous l'ordonne... Vous tremblez! Avez-vous donc commis quelque faute? Vous n'osez achever... Ce savant...

— Oh! mon père, s'écria Marie, je vais tout vous dire: ce savant, c'est un noble et docte jeune homme que je connus l'année dernière... vers Pâques-Fleuries. J'admirai sa bonne mine — je veux dire sa gravité... Il s'enhardit jusqu'à me parler, et moi, comme une fille bien instruite, je lui répondais exactement. Je le rencontrais partout, au mail, à la cathédrale, jusque chez messire Elphège Champelardoux...

— Ah! mon compère le connaît?

— Et il l'estime... Je trouvai bientôt ses discours si instructifs, sa science si douce, que j'accueillis l'aveu de son amour...

— Vraiment? Vous êtes bien audacieuse, ma fille!... Que ne venait-il me trouver, votre savant?

— Hélas! il avait tant de respect pour vous qu'il ne pouvait ouïr votre nom sans tremblement ni crainte...

D'ailleurs, il est pauvre et il appréhende...

— Suis-je un avare?

— Il y a peu de temps, je lui confiai votre souci dont il conçut une douleur bien vive. Il m'assura de son dévouement... Or, chez un certain Szomor Lajos, à Paris, il avait remarqué bon nombre de livres alchimiques. Il a fait le voyage et ce matin même il m'a fait savoir que le testament de maître Arnaud de Villeneuve était à votre disposition.

— Voilà un honnête garçon! s'écria l'alchimiste, transporté de joie... Cours le faire chercher, ma fille. Je n'aurai point d'autre gendre et je te sais gré d'apprécier les beautés de l'alchimie...

Au même instant la porte s'ouvrit et Laurent des Gaves vint tomber aux pieds de maître Cornélius qui le releva en le nommant son fils et bien-aimé élève.

VII

Un an plus tard, dans le jardin de la maison fleurie de houblon et de chèvre-feuille, Madame Marie des Gaves berce son premier-né. Messire Elphège Champelardoux contemple son filleul avec tendresse et Laurent, l'heureux père, est en extase, à quelques pas de là.

Messire Cornélius sort du laboratoire. Il agite son bonnet au-dessus du berceau et déclare avec ravissement que son petit-fils vient de lui sourire.

— Tredame! le beau petit seigneur! dit messire Elphège. Il aura tous les bonheurs de la vie. Il sera beau, noble... riche...

— Riche! dit le grand-père... Pas autant que je l'aurais voulu.

— Messire Arnaud de Villeneuve s'est donc trompé?

— Hélas! il a cru fabriquer de l'or... mais cet or c'était du vulgaire antimoine...

— Et cette expérience ne t'a pas dégoûté de l'alchimie, Cornélius..?

— Jamais, répond le savant. Je travaille. Je cherche. Je trouverai.

— Et vous, ami Laurent?

— Qu'importe? répond Laurent des Gaves. Je possède la pierre philosophale du bonheur : l'amour, trésor qu'on trouve dans les chaumières, dans les palais, et même chez les alchimistes.



Laurent des Gaves vint tomber aux pieds de maître Cornélius.

MARCELLE TINAYRE.

FIN

LE MAUSOLÉE DU DUC DE BRUNSWICK A GENÈVE

C'est encore un roi d'exil et le chapitre n'en est point clos depuis que Daudet en a ouvert les pages.

Certain jour, le 7 septembre 1830, après 7 ans de règne, le duc Charles de Brunswick se trouva sans duché. Ses sujets lui brûlèrent son château; il s'enfuit comme il convient, sans tambour ni trompette, et fit de Genève sa ville adoptive.

Avec ses gracieux environs parfumés d'aristocratie et du souvenir historique d'hommes illustres, cette ville lui plaisait surtout. C'est comme un boulevard aimable où l'on vient de partout. Et puis elle est enfin coutumière de l'asile. Les réfugiés de toutes sortes ne s'y comptent plus. Pour n'en pas être le moins illustre,

le duc aux diamants, comme on l'appelait, voulut s'y glorifier et malgré que ce fut plus petit que l'étroit duché, ce serait encore un coin de terre où il règnerait. Alors il força la reconnaissance par le legs de toute sa fortune — 22 millions — qui échut à la ville de Genève.

Nul n'ignore le retentissant procès intenté à l'heureuse légataire par des héritiers prétendus tels ou non, procès qui n'est point achevé et dont l'une des dernières scènes se déroulait, il y a peu de temps, par devant les tribunaux de la Seine.

Le duc Charles mourut en 1873. Aussitôt il fut décidé d'honorer sa mémoire et de le couler en bronze. Pour le moins il en payait les frais. Deux millions furent consacrés à l'érection d'un mausolée lombardo-gothique imité de celui de San Signorio Scaliger, le fameux philologue du seizième siècle et que l'on admire à Vérone. La direction en fut confiée à l'architecte Franel qui, pour ce faire, toucha 115.000 francs.



Mausolée du duc de Brunswick à Genève.

sont de Topfer. L'édifice, aujourd'hui, se termine par une flèche gothique. Primitivement, ainsi que le montre la photographie, il s'achevait en une pyramide tronquée où glorieusement le duc trônait. Mais cette statue équestre, haute de 2m70, œuvre du sculpteur Caën et fondue chez Barbedienne, mettait en danger la solidité du monument, et de plus était petite encore.

On la descendit, on l'installa tout proche, dans un décor de verdure et maintenant campé sur son cheval de bronze que supporte un piédestal gothique, le duc contemple, dans les soirs d'or, les pics des Alpes et tout ce panorama grandiose que l'on admire du quai du Mont-Blanc par les lueurs de la fin du jour.

L'ensemble de ce mausolée étonne par les

Le monument, haut de 20 mètres, s'érige sur la place des Alpes en rebord sur le quai du Mont-Blanc. Une large plateforme faite de marbre rose, dessinée en bassins dormants et parterres de fleurs et où l'on accède par un large escalier que défendent deux lions gigantesques taillés en marbre rose, est sertie, dans son centre, d'une chapelle hexagonale qu'une grille curieusement ouvragée entoure. Elle est de Moreau. A chacun des angles de la chapelle, six dais élégants surmontés de croix et pareils à d'étroites chapelles abritent six statues des ancêtres du duc. Elles sont de Kissling et d'Aimé Milliet. Ces chevaliers illustres bardés de fer, en cadenette ou vêtus de la longue tunique, montent la garde autour du rejeton déchu, couché sur son lit de pierre où l'a figé le ciseau du sculpteur Iguel, à qui l'on doit pareillement les bas-reliefs dont s'orne le sarcophage et qui représentent des scènes tirées de l'histoire de la famille des Brunswick. Les médaillons

fioritures, par le fini trop ouvragé et la préciosité que l'on y a mis. C'est le tombeau d'un parvenu qui étale ses millions. La ville de Genève, bourgeoise et satisfaite, ne pouvait s'empêcher de faire sonner ses écus sonnants, si heureusement trouvés de la même manière que le vieux duc affichait ses diamants.

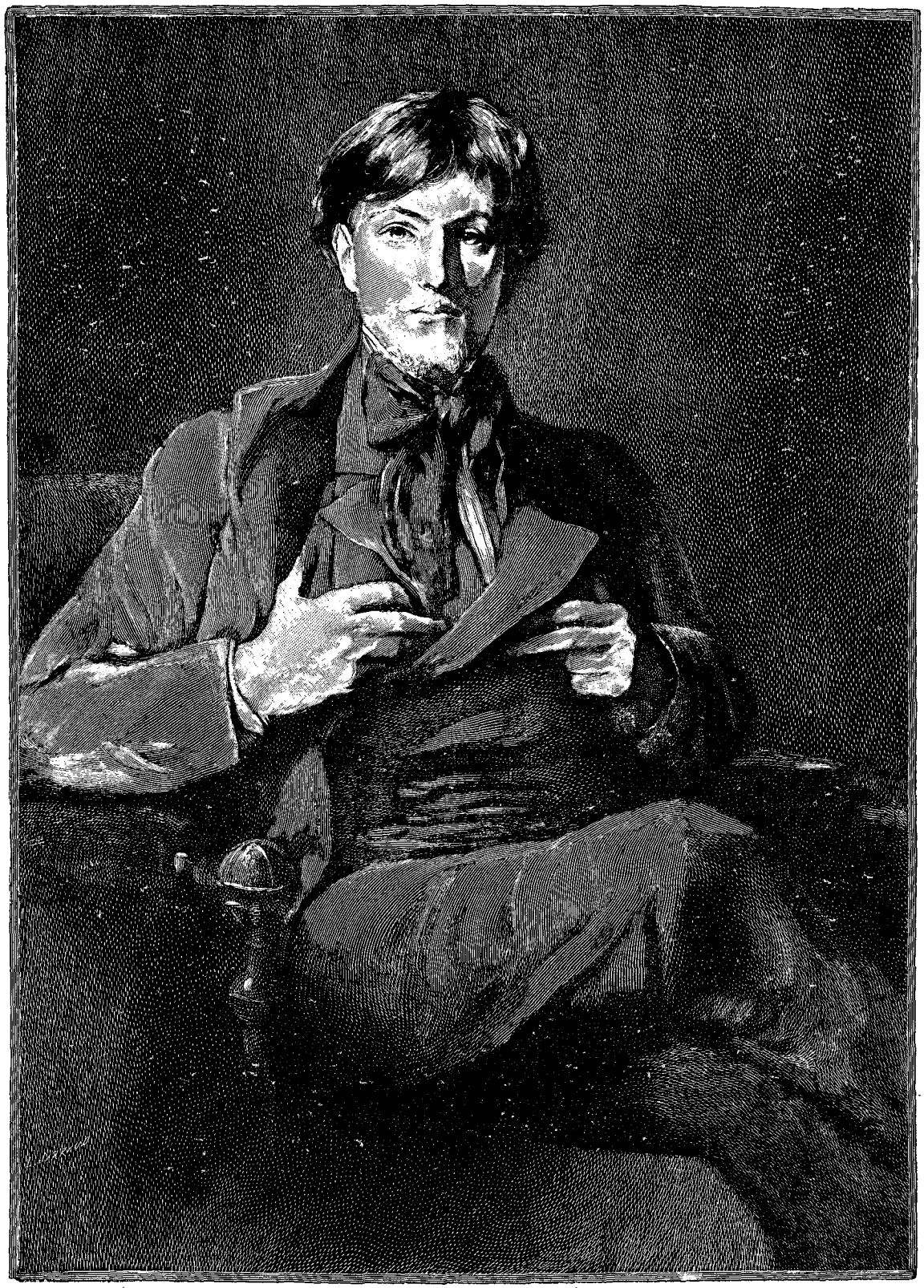
Et cependant, n'est-ce point une ironie mordante que ce despote exilé soit glorifié dans la plus libre des villes? Tant il est vrai que nul n'est prophète dans son pays et qu'il y a moins de mérite à se faire aimer d'autrui que de sa propre famille.

ANDRÉ FLOTRON.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

PORTRAIT PAR M. BENJAMIN CONSTANT



PORTRAIT PAR M. BENJAMIN CONSTANT. — Musée du Luxembourg. — Gravé par Jarraud.

Regardez longtemps un portrait de maître. Peu à peu les traits s'animent; l'œil du modèle vous saisit; on y sent passer comme la flamme de la vie, c'est lui qui vous regarde, vous sourit, vous parle, vous raconte ses pensées, son caractère, ses goûts ou ses passions. Et quand vous avez quitté le tableau, c'est une image à jamais fixée dans votre souvenir, une figure

familière qu'évoque avec une étonnante précision le nom de l'artiste ou celui du musée où vous avez rencontré l'œuvre.

Il y a dans les grandes collections un petit nombre de ces figures célèbres qui nous sont comme une famille donnée par l'Art, galerie de contemporains ou d'ancêtres qu'on va revoir avec une religieuse admiration et avec lesquels on aime à s'entretenir longuement des temps et des milieux où ils ont vécu. C'est qu'un portrait, quand il est l'œuvre d'un artiste de génie, nous vaut plus qu'un tableau d'histoire, qu'une scène de genre. Autour d'un Titien, d'un Rembrandt ou d'un Gainsborough, que de commentaires! Quel champ ouvert non seulement à l'analyse, mais aux souvenirs, à l'imagination, au roman!

Le beau portrait de M. Benjamin Constant, que nous donnons ici, dira sans doute à d'autres générations, lui aussi, l'histoire de notre temps, de cette fin de dix-neuvième siècle active, tourmentée, chercheuse passionnée de vrai, d'inédit, de nouveau, et sur laquelle passe comme une ombre de mélancolie faite de septicisme autant que de besoin de croire, d'aspiration vers la positivité et de regret d'un idéal non atteint.

A nous contemporains, ce portrait procure avec une haute jouissance esthétique, un merveilleux sujet d'analyse. Le peintre a choisi son fils pour modèle. Il le présente assis, bien de face, dans une attitude pleine de naturel, familière et reposée. Sur un fond neutre, — car rien n'est donné à l'effet, ni aux artifices des oppositions, — la tête s'enlève avec une intensité de vie saisissante. On sent sous les traits la puissante charpente du visage sur laquelle se modèlent les chairs d'un beau ton chaud éclairé par la pleine lumière qui vient de gauche. Le front à demi recouvert par la chevelure qui tombe négligemment, rappelle assez un Bonaparte premier consul ; le nez droit indique la volonté, la lèvre sérieuse est ombragée d'une moustache naissante, enfin le menton ferme et la joue large, achèvent cette figure dans laquelle vivent deux yeux clairs, au regard calme, profond, songeur et un peu triste.

Le col est entouré d'une de ces cravates de soie à larges plis et à bouts flottants comme on en voit dans les portraits de Deveria, et sur le fond noir du gilet, les mains se détachent, nerveuses, vivantes. Le reste du corps se dessine dans les plis du vêtement uniformément noir.

On ne peut imaginer un portrait plus admirablement simple et d'un plus grand effet. Il est peint dans une pâte ferme sans retouche, en traits nets et décisifs. Si la figure est belle d'expression, les mains sont une merveille de dessin et d'exécution. On dirait que l'artiste s'est plu à affirmer la supériorité de son talent sur ce point qui est comme la marque des maîtres.

Au bas de la toile sont inscrits ces simples mots : « *A mon fils André, Benjamin Constant, Décembre 1895.* »

Ainsi seront transmis à l'avenir comme un type du jeune homme de notre temps, les traits de ce représentant d'une famille trois fois célèbre dans le monde de la politique, des lettres et des arts.

PIERRE ROBBE.

LA NOUVELLE LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE HEILMANN

Quel nom l'avenir donnera-t-il à ce siècle si fécond en inventions nouvelles? Sera-ce le siècle de la vapeur ou celui de l'électricité, nul ne saurait le dire. Il nous semble que pour concilier tout le monde, on pourra appeler très justement notre époque : le siècle de la vitesse. Ce besoin, en effet, est comme la caractéristique déterminante du génie moderne. Depuis la locomotive, jusqu'à l'automobile, en passant par le télégraphe, le téléphone, la bicyclette et la machine à écrire, toutes les inventions de ces cent dernières années ont été inspirées par le besoin de se déplacer rapidement, d'être vite informé, de vivre vite.

Dans l'industrie des transports, plus peut-être que partout ailleurs, le goût de l'accélération s'est affirmé jusqu'à l'évidence. Nos pères se contentaient de voyager en patache, — aujourd'hui nous commençons à trouver trop lente l'allure des meilleurs express, — nos enfants verront l'ère de la traction électrique et des records vertigineux.

Ayant eu précisément la bonne fortune d'assister aux premiers essais de vitesse qu'effectue en ce moment la nouvelle locomotive Heilmann, entre Mantes-Embranchement et Rouen rive droite, nous avons eu la pensée d'offrir à nos lecteurs la primeur d'une description complète du merveilleux engin, qui sera sans doute mis en service le mois prochain, pour la remorque des trains rapides de fort tonnage.

Et d'abord, quelques mots d'historique.

Quoique la traction électrique soit née depuis vingt ans à peine, elle a marché, on peut le dire, à pas de géant, et cela dès le début. C'est en 1879 que Siemens et Halske inauguraient, à Berlin, le premier train mû par l'électricité. Si rudimentaire qu'il fût, l'appareil des ingénieurs allemands contenait déjà tous les organes essentiels que l'on retrouve, très perfectionnés, sur la plupart des locomotives actuelles à conducteur fixe.

Le City and South London Railway emploie, depuis plusieurs années, l'électricité comme force motrice. Toutefois, la vitesse effective de

ses trains ne dépasse pas 40 kilomètres. Enfin aux États-Unis, il faut citer le chemin de fer électrique métropolitain et la Compagnie du Baltimore-Ohio Railroad, laquelle vient de mettre en service une série de machines assez puissantes et pouvant marcher à plus de 60 kilomètres à l'heure.

Mais c'est la France, il importe de ne pas l'oublier, qui doit revendiquer la priorité pour les essais de traction électrique à grande vitesse.

Dans les premiers mois de l'année 1894, de très intéressantes expériences eurent lieu, on s'en souvient, entre le Havre et Beuzeville, puis entre Paris et Mantes, avec la *Fusée*, système Heilmann. Elles furent absolument concluantes. — Malgré des conditions plutôt défavorables, le nouveau moteur remorqua un train de charge moyenne à la vitesse de 80 kilomètres. Au point de vue de la puissance, la Fusée donna sa mesure en faisant démarrer avec facilité un train de 450 tonnes.

Pendant une seconde série d'essais, la vitesse maximum atteignit 108 kilomètres à l'heure. Le *Magasin Pittoresque* a, d'ailleurs, rendu compte, il y a quatre ans, de ces expériences.

Encouragé par ce début exceptionnellement brillant, l'inventeur entreprenait aussitôt l'étude et l'exécution de deux autres machines plus puissantes, d'un type entièrement nouveau. Nous donnons, d'après une photographie inédite, l'aspect général de l'une de ces dernières locomotives, l'autre étant de tous points pareille.

Voici quels sont les dimensions et les éléments principaux de la 8001, dont nous dirons ensuite les remarquables performances.

Longueur totale entre tampons . .	18m,59
Hauteur de la cheminée au-dessus du rail	4m,19
Nombre des roues	16
Diamètre des roues au contact . . .	1m,16
Poids de la machine en service . .	125t
Puissance	1.500 chev.

Comme l'on voit, il ne s'agit plus là de la Fusée d'autrefois, mais bien d'un véritable mastodonte d'une taille et d'une force incomparablement supérieures. Aussi, pour qu'il puisse circuler sur nos voies ferrées, l'a-t-on monté sur deux trucks mobiles, appelés bogies, par l'intermédiaire de huit ressorts d'acier. Le poids formidable de cent vingt-cinq mille kilos se trouve donc parfaitement équilibré et rigoureusement réparti sur tous les essieux.

Les premiers essais de la 8001, qui ont eu lieu il y a quelques semaines, ont consisté à remorquer des trains de charges et de vitesses croissantes. Avec un train de 300 tonnes (soit environ 100 tonnes de plus que les express actuels), l'allure s'est élevée progressivement de 50, 60 à 80 et 90 kilomètres. La dernière période d'essais en cours a donné jusqu'à présent d'excellents résultats.

Chose inouïe, même de l'autre côté de l'Atlantique, la locomotive Heilmann a pu, en palier, faire démarrer un train de 700 tonnes. Quant à la vitesse, sur la section de Mantes à Rouen, dont le profil est assez accidenté, elle a atteint 100 et même 115 kilomètres à l'heure. Le nouveau moteur a donc répondu, et au delà, à tout ce qu'on attendait de lui.

Rien n'est plus impressionnant que de voir, comme nous avons pu le faire, ce Léviathan de cuivre et d'acier, se mettre soudain en marche, sans secousse, presque sans bruit, gagner tout de suite sa vitesse et voler sur les rails à une allure vertigineuse, avec une souplesse, une stabilité sans égales.

Car c'est là une des particularités de la 8001. Grâce au système de suspension, plus de trépidations ni de pilonnements, par conséquent, suppression des mouvements dangereux auxquels les techniciens ont donné le nom de lacet et de galop. La stabilité est si parfaite, même aux grandes vitesses, qu'il est facile d'écrire sur la machine, ce qui serait absolument impossible « à bord » d'une locomotive ordinaire.

Montons maintenant sur la plate-forme du monstre et voyons de près ses organes.

Le principe adopté par M. Heilmann n'est autre que la transformation d'un travail mécanique en énergie électrique. Cette opération se fait en route, sur l'engin lui-même, au moyen d'une machine à vapeur dont le rôle est d'actionner deux puissantes dynamos génératrices, sources du courant électro-moteur. Ces dernières, du type Gramme à six pôles, ont un débit normal de 1.600 ampères. Des appareils spéciaux, d'une puissance de 125 chevaux chaque, calés directement sur les essieux, opèrent une sorte de torsion très énergique, sous l'influence de laquelle les roues se mettent à tourner.

Tous ces organes sont logés dans une vaste caisse-abri formant — ainsi que le montre la figure — une espèce d'avant-bec et terminée par un éperon destiné à diminuer la force de résistance du vent, qui croît, comme l'on sait, avec la vitesse. C'est ici que se tient le pilote. Il a sous sa main la commande du régulateur, du levier de changement de marche, du frein et du rhéostat.

Un tableau, placé à hauteur de l'œil, contient les appareils enregistreurs (voltmètres, ampèremètres, tachymètres) indiquant constamment l'intensité de la force électro-motrice et la vitesse du train.

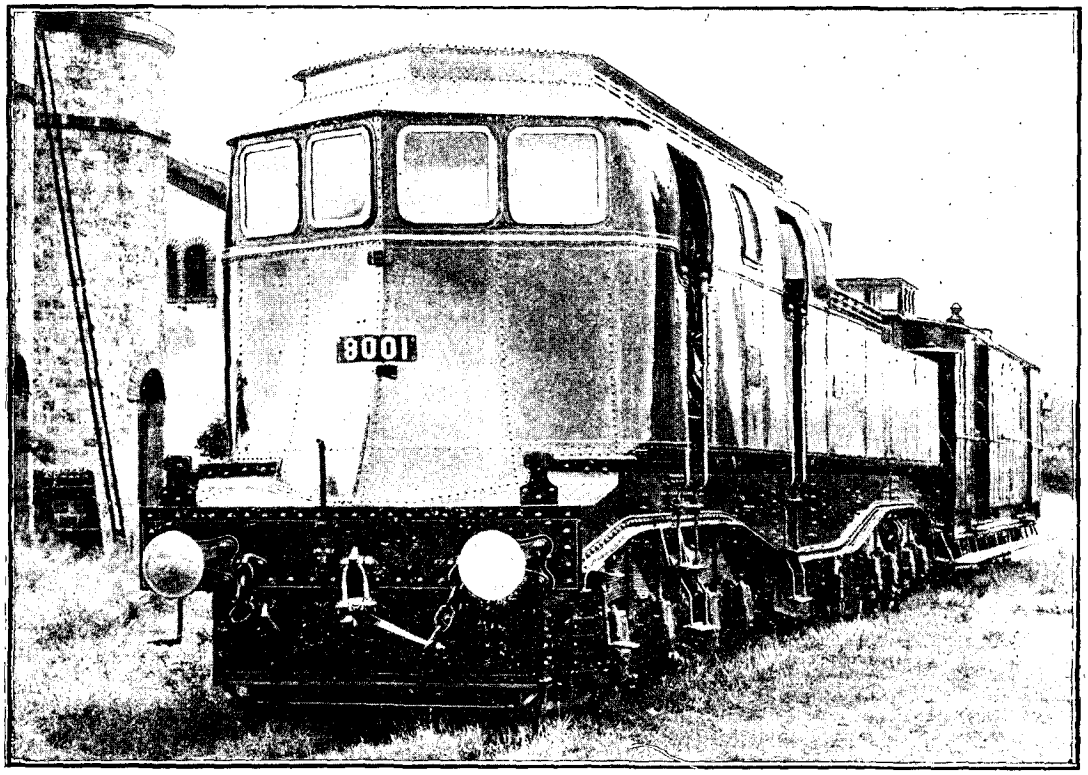
La première impression que l'on ressent, en pénétrant dans la cabine que nous venons de décrire, est celle d'une double surprise. On est

saisi d'abord à l'idée de tout le travail, de tout le génie inventif accumulés dans cette locomotive, résumé de tant d'années de tâtonnements et d'études collectives. Ensuite, on est étonné de se trouver là, sur une machine, si spacieusement, si confortablement même, et si proprement!

Comme dans la chambre de timonerie d'un paquebot, rien qui ne soit reluisant et net : les cuivres et les aciers — dûment astiqués — étincellent.

A l'abri de la cabine, où, entre parenthèses, pourraient tenir à l'aise une vingtaine de personnes, le mécanicien et le chauffeur, ainsi que les appareils, sont garantis de la poussière, de la suie et de la fumée.

Ajoutons qu'il y a deux postes de manœuvre, afin de faciliter la conduite de la machine dans les deux sens — en avant et en arrière. En outre, une petite dynamo excitatrice fournit l'électricité nécessaire à l'éclairage du train. La toiture sous laquelle se trouvent les différents appareils est éclairée par dix fenêtres latérales et couronnée par un lanterneau, de manière à donner



LA NOUVELLE LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE HEILMANN.

plus de jour au pilote et à rendre plus parfaite la ventilation sous l'abri.

Pour pouvoir effectuer de très longs parcours sans arrêt, la locomotive électrique a été munie d'un fourgon nouveau système, portant des caisses d'eau d'une contenance de vingt mètres cubes.

Grâce à ce dispositif, la 8001 peut franchir d'affilée plus de 300 kilomètres, à toute vitesse.

N'avions-nous pas raison de dire, en commençant cette chronique d'actualité, que la traction électrique, bien que née d'hier, avait déjà donné de merveilleux résultats. Aujourd'hui 100 kilomètres à l'heure, demain 150 peut-être.

Qui sait où s'arrêtera la conquête de la vitesse dans l'avenir?...

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

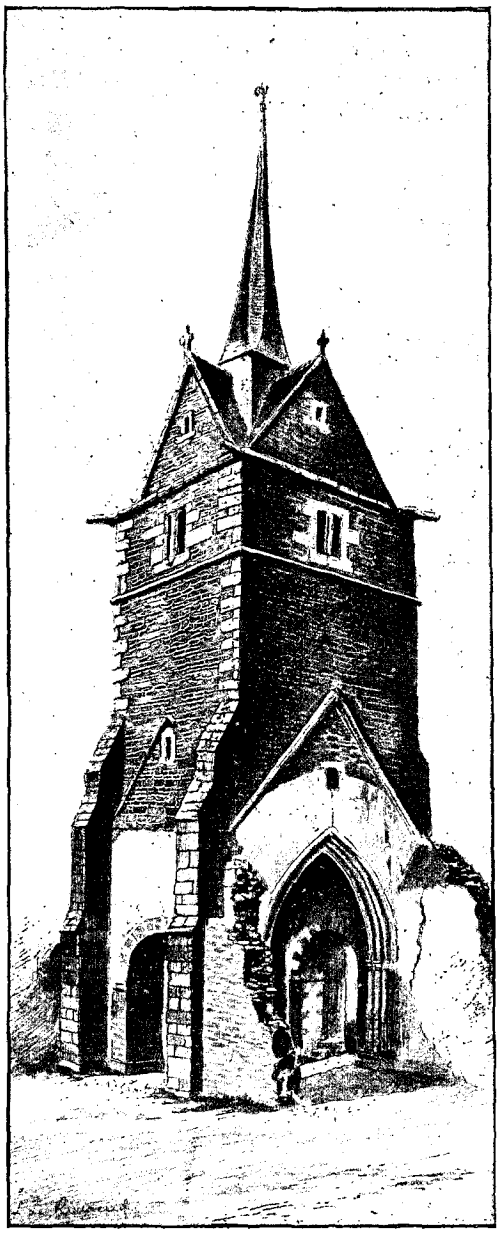
AUTOUR D'UN CLOCHER NORMAND. — GAVRAY

Le Val-de-Sienne est la partie la plus pittoresque de l'arrondissement de Coutances, et Gavray la partie la plus pittoresque du Val-de-Sienne.

Ce bourg, cher aux touristes, est assis sur le bord de la rivière dont le nom vient d'être cité, au pied de collines historiques, faites pour le plaisir des yeux. L'une de ces collines a appartenu à la forêt du lieu, asile de toutes les chouanneries du pays, *Mixtoudins* et *Faux-Visages* sous Charles VI et Charles VII, *Galans de la feuillie* sous Louis XI, *Nu-pieds* sous Louis XIII, *Chasseurs du roi* sous le Directoire. Une autre, au dire des archéologues, fut le théâtre de la lutte entre Viridovix, chef des Unelles, et Titurius Sabinus, lieu-

tenant de Jules César. Une troisième, souvent escaladée par les curieux, offre, avec une vue romantique, les restes d'une forteresse que Froissart appelle « le plus beau chastel de la duché de Normandie ».

Le château de Gavray, à l'ombre duquel s'est formé le bourg, a été ducal, puis royal. Bâti par les premiers successeurs de Rollon, comme tout château normand qui se respecte, il fut fortifié par Robert-le-Diable, dans sa « chevauchée » contre Alain de Bretagne (1031), et par Henri Ier, « Beau clerc, mais mauvais frère », dans sa lutte fratricide contre Robert Courteheuse (1105). Philippe-Auguste le réunit au domaine de la couronne, mais consacra les coutumes des « *burgois* », car le Normand tenait alors à la petite patrie, comme il tient aujourd'hui à la grande : les invectives du trouvère *André de Coutances* contre les Français en sont un témoignage. Saint-Louis et Blanche de Castille s'arrêtèrent dans ce château, quand « les Royaux » réprimèrent la *conjuration des Paynel*, protestation de l'esprit ducal contre la royauté. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, le trouva dans l'héritage de sa mère, en fit sa résidence favorite, y déposa ses trésors et le rendit, selon la *Chronique des quatre premiers Valois*, « imprenable d'assault de gens d'armes, de toute artillerie et de tous engins ». Peut-être ce Louis-Philippe du moyen âge y rêva-t-il la *Révolution anticipée de 1830*, la révolution qu'il faillit réaliser avec le concours d'Étienne Marcel. Trois grands officiers de la couronne y bataillèrent.



Tour de la vieille église de Gavray.

Le connétable Duguesclin le prit sur les Navarrais, après un long siège raconté diversement par les chroniqueurs, mais qui méritait que Froissart ne l'oubliât point dans ses *merveilleuses emprises et nobles adventures* (1378). Le connétable Arthur de Richemont l'enleva aux Anglais de haute lutte, dans une journée où les femmes eurent leur rôle (1449).

L'amiral Louis de Bourbon, comte de Valognes, gendre de Louis XI, s'en empara, à *l'abordage*, sur les Bretons du duc François II (1468), dans cette guerre du *Bien public*, où le bien public ne fut jamais en jeu.

A ces « apertises d'armes » s'ajoute, comme intermède, un chapitre de l'histoire des conversions célèbres.

Quatre vers de Villon, une page de Brantôme et quelques tirades d'Alexandre Dumas père ont popularisé la tradition des *Nuits sanglantes* de la Tour de Nesle, la légende des Princesses tragiques et mystérieuses.

L'une de ces princesses, Blanche de Bourgogne, a mené au château de Gavray le deuil de ses dramatiques plaisirs. Elle fut enfermée dans ce donjon (1312) par ordre de son beau-père Philippe-le-Bel, pour y méditer sur le roman de sa jeunesse.

C'est là, dit-on, qu'elle apprit à élever vers le ciel une pensée trop attachée à la terre. Quand elle sortit de cette mélancolique retraite, ce fut pour entrer à l'Abbaye royale de Maubuisson, où elle prit le voile, devint abbesse et mourut en odeur de sainteté. Un romancier, dont la famille est originaire de la Châtellenie de Gavray, M. du Boisgobey, s'est inspiré de cet épisode, qui eût mieux convenu peut-être à M. Anatole France.

L'importance du château détermina celle du bourg, déjà Sergenterie d'épée sous le duc Richard-sans-Peur.

Henri Plantagenet lui donna un bailli, et en fit l'un des quatre chefs-lieux du Cotentin.

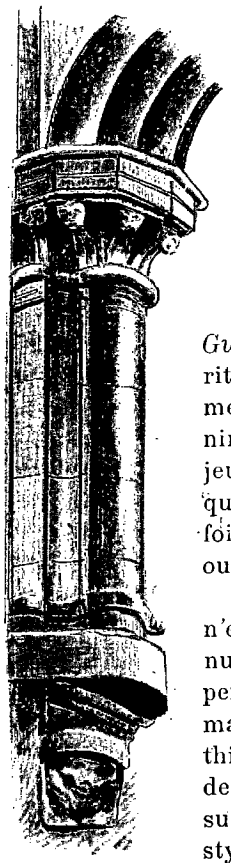
Philippe-Auguste lui donna une charte et en fit une des rares *communes* de la Basse-Normandie.

Charles-le-Mauvais lui donna une ceinture de douves et en fit une défense avancée de sa petite capitale normande. Quand sa « baillie » fut supprimée sous saint Louis, il conserva une vicomté et une gruerie royales. Sa « *cohue* » fut un rendez-vous de plaideurs. Les

Brébeuf, de la famille du poète, comptèrent parmi ses vicomtes.

Tel est le passé de Gavray « ville et chastel » : il fait bien dans le paysage forestier qui l'encadre. De ce passé, il ne reste qu'un témoin, la tour d'une vieille église du onzième siècle démolie récemment, une tour qui fut sans doute le beffroi de la *commune* à charte et la guérite de son *guet*.

Bientôt même il ne restera plus rien, si certaines prévisions se réalisent.



Console, pilier N.-E.

« Gavray se rajeunit, dit l'auteur d'un *Guide*, écho du bruit public : quand auront disparu quelques maisons et une vieille tour lézardée, le bourg aura de belles places pour ses marchés ». La tour lézardée — une tour est toujours lézardée quand on veut l'abattre — la tour du *Guide*, c'est la nôtre. Sa disparition rajeunirait Gavray comme celle de Notre-Dame rajeunirait Paris. C'est un de ces rajeunissements à propos desquels Victor Hugo a écrit autrefois des pages qui ne sont point oubliées.

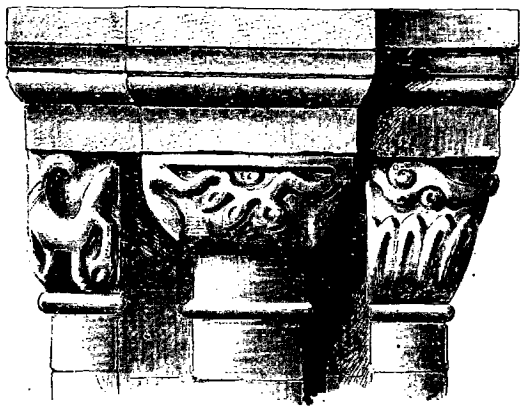
Sans doute cette tour carrée n'est point une merveille connue à cent lieues à la ronde. Cependant, avec ses piliers romans supportant une voûte gothique, avec son couronnement de quatre frontons triangulaires surmonté d'une flèche dans le style du quatorzième siècle, elle fait vraiment bonne figure. Plus d'un passant s'est arrêté à dessiner les têtes expressives de ses consoles, les godrons et les feuillages de ses chapiteaux. Elle est d'ailleurs un type de clocher propre à la région et tout type a sa valeur. Toutefois, elle ne vaut pas autant par ce qu'elle montre aux yeux que par ce qu'elle dit à l'esprit. Elle parle, en effet, à quiconque sait l'entendre. Elle a beaucoup vu; son langage a du prix pour ceux qui ne croient pas que la France date d'hier.



Chapiteau de la console du pilier N.-O.

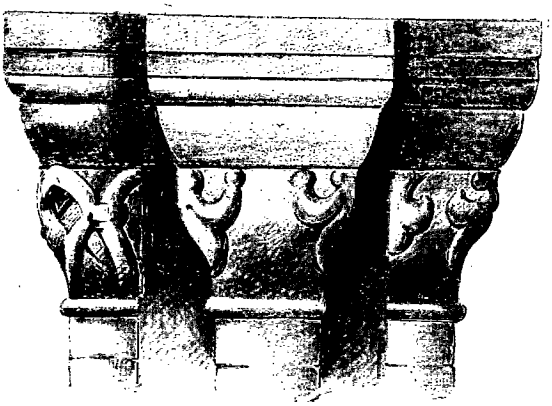
Un des collaborateurs du *Magasin Pittoresque*, M. Armand Le Brun, a proposé de la conserver, de l'entourer d'une grille et d'y placer la statue du roi Charles-le-Mauvais, un des calomniés de l'histoire. Mon Dieu! les Navarrais introduisirent dans la contrée les meilleures variétés de pommier : il convient qu'on s'en souvienne dans le pays des pommes.

Mais c'est par des raisons plus sérieuses que M. Le Brun soutient sa thèse : c'est en bonne compagnie qu'il défend la mémoire du *Roi de Gavray*, moins idyllique toutefois que celle du roi d'Yvetot. Il proteste, avec des érudits comme Secousse (1758) et des historiens comme Perrens (1860), contre le désobligeant qualificatif infligé à ce prince brillant, mais peu enclin au pardon



Pilier Sud-Est.

des injures, par des adversaires qui ne valaient pas mieux que lui. Il cite le mot, un peu vif, de Frédéric Morin dans *La France au moyen âge* : « à côté de Jean-le-Bon, Charles-le-Mauvais est un saint ». Il rappelle que, si Charles a fait alliance avec les Anglais au quatorzième siècle, Turenne et Condé ont combattu avec les Espagnols au dix-septième, sans que Fléchier et Bossuet leur aient refusé le bénéfice de l'oraison funèbre. Nos mœurs ne sont plus celles



Pilier Sud-Ouest.

des *Routiers* et notre patriotisme s'est épuré depuis *La Fronde*. Il ne faut point juger les hommes d'autrefois avec les idées de nos jours.

Quelle que soit la valeur de ces arguments, la statue de Charles-le-Mauvais ne s'impose pas. Quant à la conservation du clocher, elle ne comporte aucune réserve, ou plutôt elle n'en inspire qu'au point de vue du budget local. Pourvu qu'elle ne soit pas trop dispendieuse, elle obtiendra l'assentiment de tous ceux qui ont le goût du souvenir et le sens du décor. Lorsqu'un monument évoque le passé et orne le présent, il a droit de vivre dans l'avenir.

ALPHONSE LAIR.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

Suite. — Voyez pages 178, 205 et 215.

Entrer chez un libraire avec deux volumes sous le bras, déposer bien ostensiblement ces deux volumes sur une pile de livres, puis jeter un coup d'œil dans les casiers ou sur les rayons en conversant avec le commis ou le patron, et, au moment du départ, reprendre non seulement les deux volumes qu'on a apportés, mais y adjoindre deux ou trois de ceux qui sont empilés dessous, voilà encore une rubrique fréquemment en usage.

D'autres « amateurs » attendent, pour pénétrer dans le magasin, qu'il ne s'y trouve plus qu'un commis ou que le patron. Ils savent que telle catégorie de livres, les ouvrages de mathématiques, par exemple, sont rangés dans l'arrière-boutique ou au sommet des rayons. Ils demandent un volume de ce genre, et pendant que le libraire court bien loin ou grimpe à l'échelle, ils font rapidement rafle autour d'eux. Ils ne manquent pas de prétextes ensuite pour refuser le traité d'algèbre ou de trigonométrie présenté : « Il y a une édition bien plus récente... C'est un volume broché que vous m'apportez, je le voudrais relié... Relié comme ceci, pas comme ça... » Etc.

Une dame, qui a fini par acquérir une réputation légendaire parmi les bouquinistes des quais, — *la dame au parapluie*, comme on l'appelait, — avait imaginé de laisser choir, dans un parapluie qu'elle tenait appuyé contre elle, fermé, mais non roulé ni retenu par un caoutchouc, les livres qu'elle choisissait ; et son choix — insondable et cruelle énigme ! — tombait presque exclusivement sur les romans de M. Paul Bourget.

Un autre type non moins connu, c'est *l'amateur des premières éditions*, un petit boiteux qui ne marchait jamais qu'en s'aidant d'une canne, d'une belle canne en rotin, à bec d'argent ciselé, et ne se séparait jamais de son épaisse serviette de maroquin. Il parcourait les librairies où il savait trouver des éditions princeps des meilleurs romans modernes, et dès que les volumes par lui demandés, une quinzaine pour le moins, étaient empilés sur le comptoir, au moment de les examiner, il laissait tomber sa canne. Vite, le commis, par courtoisie envers un client, par égard envers un infirme, se baissait pour la ramasser, et cette demi-seconde suffisait au petit homme pour faire disparaître deux ou trois de ces exemplaires dans la serviette déposée sur le comptoir, à côté d'eux.

Il y a des voleurs qui poussent l'audace jusqu'à dérober en plusieurs fois, selon les circonstances et les facilités qu'ils rencontrent, des ouvrages en dix, quinze, vingt volumes. C'est même un indice pour bien des libraires, lorsqu'il manque des volumes à une collection : « On reviendra, se disent ils ; on voudra avoir le reste » ; et ils ouvrent l'œil et font bonne garde.

Une variante de ce procédé est en usage aussi parmi les bibliophiles peu scrupuleux. Dans un des sonnets qu'il a réunis sous le titre *Les Légendes du Livre*, un délicat érudit, M. François Fertiault, a chanté les méfaits perpétrés par un certain docteur R... chez les libraires de Lyon. Pour obtenir à bon compte des ouvrages de choix formant plusieurs volumes, ce disciple d'Esculape et de Mercure dérobait un quelconque de ces volumes ; puis, huit ou quinze jours plus tard, revenait, marchandait l'ouvrage..... « qui est incomplet, comme vous voyez ! »

> Alors à prix très bas il tâche qu'on le cède.
> Pour un dépareillé, bonne affaire ! On accède.

Et voilà le tour joué et l'ouvrage recomplété.

* * *

Les voleurs de livres, particularité à remarquer, appartiennent à toutes les conditions sociales.

Pour inspirer confiance à un libraire, ou plutôt et plus simplement pour avoir accès facile dans son magasin, il est nécessaire de posséder une mise convenable, la tenue bourgeoise, et aussi quelque instruction : en d'autres termes, c'est dans les classes libérales que les voleurs de livres doivent le mieux se recruter. Mais règle générale et qui se comprend de reste : les libraires se méfient des clients trop frileux, qui ne craignent pas de porter d'amples pardessus au cœur de l'été.

D'autre part, riches ou pauvres, homme ou « monsieur », femme ou « dame », tout le monde aujourd'hui sait lire — plus ou moins — et a le droit d'ouvrir un livre à un étalage. Or, rien ne s'enlève, ne se subtilise aussi aisément et prestement qu'un in-12 ou un in-18, voire un in-8°.

Il existe des gamins dressés au vol des livres, comme à bien d'autres vols, du reste, et qui opèrent sous la gouverne ou sous les yeux d'un chef de bande. L'un de ces « professeurs » ou « capitaines » a récemment été arrêté aux alentours de l'Odéon : il se plaçait régulièrement en embuscade dans le jardin du Luxembourg, contre la grille longeant la rue de Médicis, et, de là, surveillait ses élèves, qui allaient rôder sous les galeries et lui apportaient au fur et à mesure le produit de leur chasse. On ne braconnait pas au hasard, on ne tirait pas sa poudre aux moineaux : le commandant de la troupe connaissait les ouvrages en renom, avait la précaution de se tenir au courant des nouveautés à succès, et il les in-

diquait à « ses hommes ». Tout ce qu'on raflait était de bonne vente et de défaite facile.

Parmi les vols de livres qui ont fait sensation durant ces dernières années, on ne saurait passer sous silence ceux d'un prêtre, l'abbé B..., qui était attaché comme professeur à un grand établissement d'instruction de Paris. Il n'est guère de libraires ou de bouquinistes de la rive gauche qui n'aient reçu de cet ecclésiastique des visites fréquentes et nullement désintéressées, hélas! Des commis, qui avaient fini par éventer ses manèges et les dénoncer à leur patron, faillirent être soupçonnés eux-mêmes et congédiés.

Par malheur pour lui, l'abbé B.... — dont le cas d'ailleurs rentrerait plutôt dans la catégorie examinée au début de cet article, la catégorie des voleurs « qui gardent et ne revendent pas » — avait aussi la passion de la géologie : il fut pris en flagrant délit de vol d'échantillons de minéraux à l'École des Mines, on perquisitionna chez lui, et le pot aux roses fut découvert. Peu après, l'abbé B..., qui s'était enfui de Paris et réfugié en Normandie, a été, dit-on, trouvé mort au pied d'une falaise.

De l'avis de nombre de libraires, c'est aux approches des fins de mois, c'est-à-dire quand le vide est fait ou va se faire dans bien des porte-monnaie, que les vols sont de beaucoup le plus fréquents.

Les libraires et bouquinistes se défendent sans relâche, bien entendu, et s'efforcent de leur mieux d'opposer la ruse à la ruse. Des miroirs peu apparents leur indiquent à l'intérieur ce qui se passe au dehors, le long de l'étalage. Des interstices, d'imperceptibles fenêtres sont ménagées entre les piles de livres. Parfois le journal que le libraire tient à demi déployé devant lui et dans la lecture duquel il semble plongé, est percé d'un trou, ce qui permet au pseudo-lecteur de suivre tous les mouvements de tel ou tel client douteux. La plupart du temps, c'est un habitué, un voleur connu, un professionnel, que l'on guette ainsi et que l'on veut prendre. On lui tend des pièges, à ce chapardeur ; on s'ingénie à se débarrasser de lui et à en finir. On connaît ses goûts, on sait dans quels coins il se plaît à fureter, et on glisse là quelque petit bouquin tout à fait tentant et affriolant.

« Tu y viendras, mon bonhomme! Tu mordras à l'hameçon ! »

Et c'est ce qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne manque pas d'arriver.

***

Les ouvrages de bibliothèque et de référence courante, les livres de fond, sont ceux auxquels les chevaliers d'industrie et malandrins de profession s'attaquent de préférence. Le grand dictionnaire de Larousse notamment est l'objet de leurs convoitises et tout particulièrement exploité. Il va sans dire qu'une telle masse ne s'emporte pas en cachette, sous le bras. On procède ouvertement. On achète l'ouvrage tout relié, on fait déposer dans une manne d'osier ces énormes volumes — dix-sept avec les deux suppléments — et charger cette manne sur une voiture.

« Voudriez-vous me faire accompagner par un de vos employés? Je paierai à domicile.

— Rien de plus facile, Monsieur. »

Un des commis s'installe dans le fiacre, à côté du client; on part, et celui-ci, chemin faisant, raconte à son compagnon qu'il est principal clerc chez un notaire, et que c'est pour l'étude de son patron qu'il effectue cet achat. Arrivé à destination, — « Comme cette manne est trop lourde pour que vous la montiez tout seul! » — il prie le commis de vouloir bien grimper jusqu'à l'étude, au troisième : — « Vous êtes plus ingambe que moi, jeune homme! » — et de dire au garçon — « Vous n'aurez qu'à demander Théodore! » — de venir lui donner un coup de main.

« Moi, pendant ce temps, je garderai la voiture. »

Quand le commis redescend, sans avoir trouvé ni Théodore, ni notaire, ni étude, il ne retrouve pas non plus la voiture. Le Larousse et la manne, la belle et solide manne d'osier toute neuve, dans laquelle reposent les dix-sept tomes reliés, ont disparu avec elle et avec le soi-disant principal clerc. Il ne reste plus au commis qu'à rentrer au gîte l'oreille basse et narrer son infortune au patron.

Ajoutons, car l'histoire est authentique, que la manne et son contenu furent découverts le surlendemain dans la boutique de certain étalagiste : presque toujours on sait quel confrère peut acheter telle ou telle sorte de livres et de quel côté diriger les recherches.

ALBERT CIM.

(*A suivre.*)

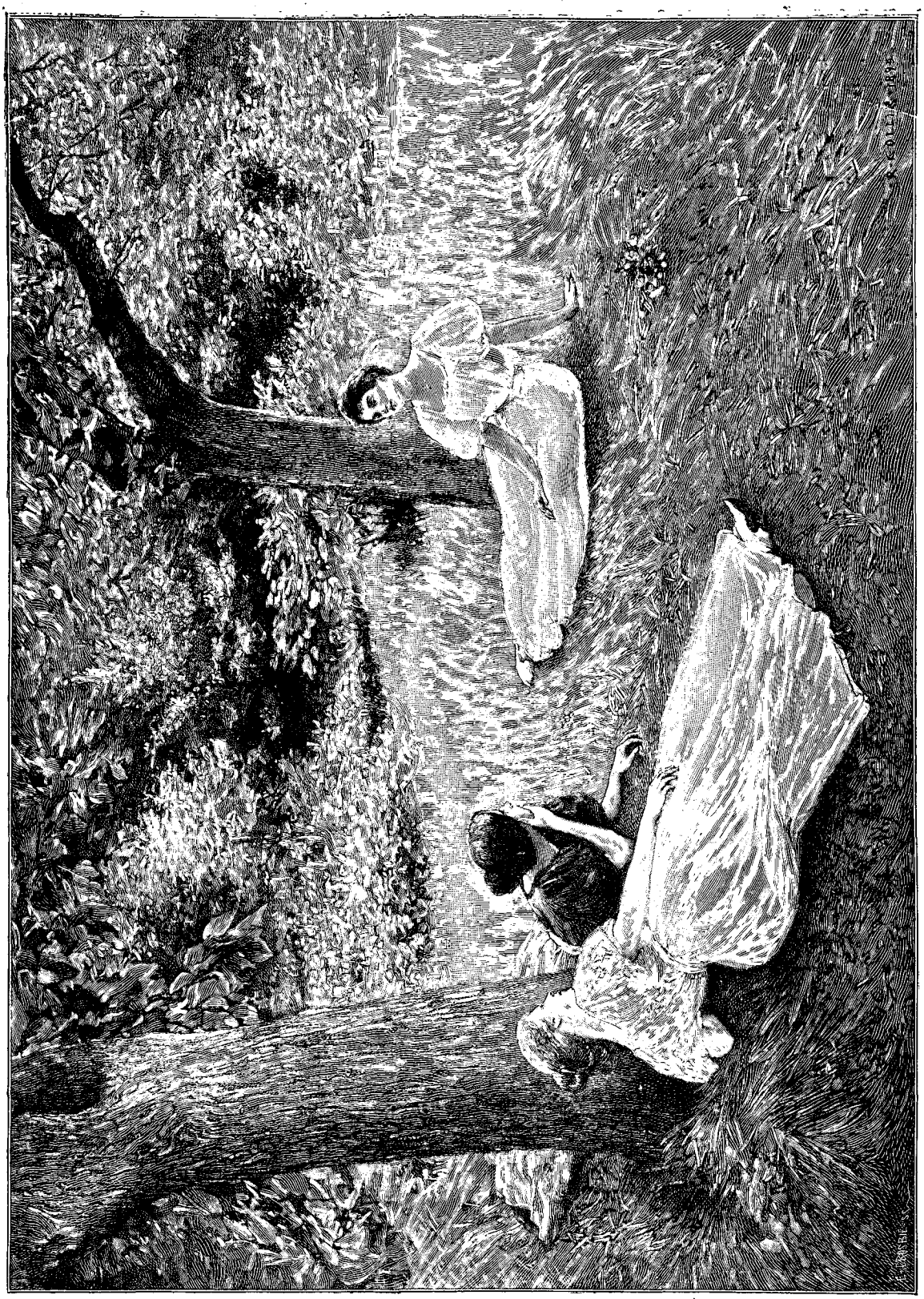
LES FOINS

Les montagnes, ce soir, sont d'un bleu ferme et doux,
L'odeur des foins coupés les remplit. Des bœufs roux
Traînent sur les prés ras la lente voiturée.
O paix des choses, paix tiède et démesurée,
Inquiétante au fond à force de douceur,
On se sent exilé dans ce charme oppresseur!
La maison blanche est close au loin. Je veux, mon âme,
Jusqu'à l'heure où ces monts se vêtiront de flamme,
Que tu demeures calme aussi. Ni soin, ni deuil ;
Trêve au travail cruel où se plaît ton orgueil,
Trêve à ce qui médite, à ce qui crée ou pleure.
Mon âme, ne sois plus mon âme, pour une heure!

Émile HINZELIN.

COIN DE JARDIN

C'est l'été, à l'heure chaude des siestes paresseuses. Sur une pelouse qu'abritent deux grands arbres, trois jeunes filles se reposent : on dirait que leur robe claire fait dans la verdure comme des taches de lumière. L'une d'elles semble doucement raconter quelque chose que ses compagnes écoutent en une extase ravie. Et les taillis épais défendent au vent qui passe de se mêler aux confidences de ce coin de jardin.



COIN DE JARDIN. — Peinture de M. Raphaël Colin. — Gravé par Crosbie.

Fantaisie d'artiste et de poète !

X

QUELQUES HABITATIONS DE CHATEAUBRIAND

A PARIS

Le 19 février 1787, un jeune sous-lieutenant du régiment de Navarre avait l'honneur de monter dans les carrosses du roi et de le suivre à la chasse. La *Gazette de France* mentionnait ce fait important et le nom de François-René, chevalier de Chateaubriand, paraissait ainsi pour la première fois dans un journal.

Le jeune officier était arrivé à Paris, qui était pour lui un pays nouveau, à la fin de l'année 1786. De 1787 à 1790, il y fit d'assez longs séjours mais sans y avoir eu de résidence fixe.

Il habita le plus souvent chez son frère aîné ou chez sa sœur, la comtesse de Farcy.

Au printemps de 1791, Chateaubriand quitta la France et après un voyage en Amérique et de dures années d'exil à Londres, il revint à Paris vers le milieu de l'année 1800. Sous le nom de Lassaigne, habitant de Neufchâtel, et avec un passeport que lui avait donné le ministre de Prusse à Londres, il se cacha d'abord dans un petit village des environs de Paris — devenu aujourd'hui un quartier très important — les Ternes. Quelque temps après, sur les conseils de Fontanes, il s'installa dans un modeste entresol de la rue de Lille, près de la rue des Saints-Pères. Quelques articles publiés dans le *Mercure* ne pouvaient lui donner de quoi vivre et le libraire Migneret qui s'était chargé d'éditer le *Génie du Christianisme* dut payer d'avance à l'auteur des sommes assez élevées qui durèrent peu.

C'est dans ce petit logement de la rue de Lille que Chateaubriand écrivit *Atala*. En 1801, dans une retraite que lui avait offerte Mme de Beaumont à Savigny-sur-Orge, près de Juvisy, il acheva le *Génie du Christianisme*. Paris attirait peu cet amoureux de solitude à qui les douceurs d'une tendre amitié faisaient oublier tous les bruits du monde; il ne quittait Savigny que pour aller voir dans le quartier du Marais, où elle habitait, rue d'Orléans, sa sœur Lucile, devenue Mme de Caud, qui devait mourir à 38 ans, le 11 novembre 1804.

Nommé en 1803, secrétaire de la légation de Rome et le 29 novembre de la même année, ministre de la République dans le Valais, Chateaubriand avait donné sa démission, le 20 mars 1804, le jour où fut annoncé dans Paris et crié de rue en rue, le « Jugement de la Commission militaire spéciale convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine de mort le nommé Louis-Antoine de Bourbon. » Il logeait à cette époque à l'hôtel de France, rue de Beaune, et dans la matinée où il apprit si brusquement la mort du duc d'Enghien, il était sorti pour aller voir, pieux pèlerinage, un cyprès que Mme de Beaumont avait planté dans l'ancien hôtel Montmorin, habité par elle, sur le boulevard neuf des Invalides, au coin de cette rue Plumet que devait illustrer Victor Hugo.

Parti le 13 juillet 1806, pour entreprendre son voyage en Orient, Chateaubriand revenait en France en 1807, au mois de mai. Le 24 mai, à Bordeaux, visité par un littérateur très médiocre qui a laissé d'assez curieux souvenirs, Edmond Géraud, il manifesta son désir de revoir Paris et en même temps son intention de s'en éloigner le plus tôt possible pour se loger dans les environs, dans quelque retraite un peu sauvage. « Il ne me faut, disait-il, qu'un petit coin de terre et de l'ombre et je vais tâcher d'amasser dix ou douze mille francs pour réaliser mon projet. »

Quelques mois après, il achetait pour trente mille francs (mais il en dépensa au moins autant en réparations indispensables) une « maison de jardinier » près d'Aulnay, dans la Vallée-aux-Loups. Il commença dans cet ermitage ses *Mémoires d'outre tombe*. Il y écrivit les *Martyrs*, les *Abencerages*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et cette insipide tragédie pour laquelle Lamartine manifestait une si vive admiration, *Moïse*. De toutes ses résidences parisiennes, ce fut peut-être la seule où une part de son âme resta attachée.

Il s'en dégoûta cependant, comme il se dégoûtait de tout, et en 1815 il la mit en loterie. Une souscription fut ouverte chez le libraire Denis à mille francs le billet. Quatre billets (sur quatre-vingt-dix) furent pris : trois par la duchesse douairière d'Orléans et un par M. Lainé. On se décida, et c'est par là sans doute qu'il eut fallu commencer, à mettre la maison en vente sur la mise à prix de 50.000 francs. Il n'y eut qu'une seule surenchère et le duc Mathieu de Montmorency, plutôt par amour de la littérature que par désir d'augmenter ses propriétés, acquit la maison de la Vallée-aux-Loups pour 50.100 francs.

De 1818 à 1820, Chateaubriand habita dans la rue du Bac, au n° 42, l'hôtel de Boulogne, construit au dix-huitième siècle par M. de Boulogne, fermier général, qui avait parmi ses commensaux Piron. Le charme principal de cet hôtel, c'était une belle terrasse qui dominait un vaste jardin planté de grands arbres. Il n'en reste rien aujourd'hui, qu'un souvenir.

Le grand écrivain, qui de plus en plus fuyait le bruit et la foule, resta toujours fidèle à la rive gauche, cette province de Paris. En 1820, il s'installait au n° 27 de la rue Dominique-Saint-Germain et c'est là qu'après sa disgrâce il ramenait du Ministère des affaires étrangères, aussi résignées que lui à leur changement de situation, ses deux chattes : « Mes bonnes amies, leur disait-il, le temps est passé de faire

les grandes dames. Il faut songer maintenant à prendre des souris. »

Dans une maison qui lui appartenait, rue d'Enfer, n° 116, Mme de Chateaubriand avait fondé, en 1819, en lui donnant pour dénomination les prénoms de la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, l' « Infirmerie Marie-Thérèse ». L'œuvre avait pour but, dans le principe, d'accueillir des personnes tombées d'un rang élevé dans la misère, mais depuis 1838, cet hospice, qui existe encore, servit de retraite aux prêtres malades ou infirmes. Dans les dernières années de la Restauration, Chateaubriand vint loger dans la maison de la rue d'Enfer et il y occupa longtemps un pavillon.

Pendant presque toute la durée du règne de Louis-Philippe, les habitants de la rue de Sèvres voyaient passer chaque jour, à la même heure, un vieillard à la taille engoncée — la nature, disait Girodet, l'avait *raté bossu* — que signalaient, en même temps que son exactitude, une redingote courte un peu démodée et une badine de gandin. Logé à cette époque rue de Sèvres pour se rapprocher de sa vieille amie, Chateaubriand, tous les jours, à trois heures, se dirigeait vers l'Abbaye-au-Bois, qui s'élevait au coin de la rue de la Chaise, dont une partie forme aujourd'hui le boulevard Raspail. Dans les bâtiments extérieurs de ce couvent, Mme Récamier, presqu'entièrement ruinée par des spéculations malheureuses, occupait un petit appartement au troisième étage.

Dans les dernières années, l'auteur des *Martyrs* ne pouvait plus aller à l'Abbaye-au-Bois qu'en voiture : il montait péniblement l'escalier à l'aide d'une canne. En 1846, la goutte dont il souffrait depuis longtemps dégénérait en paralysie, à la même époque où Mme Récamier, affligée d'une cataracte, devenait presque aveugle. Il fallait désormais, dans ses visites de plus en plus rares, porter dans un fauteuil jusqu'au troisième étage, le grand écrivain qui ne vivait plus que par la pensée.

Chateaubriand mourut le 4 juillet 1848, à 8 heures et demie du matin, dans le nouvel appartement où il venait de s'installer rue du Bac, n° 112. On prétend que le suicide termina cette existence qui avait été désolée par la tristesse et l'ennui. HENRI D'ALMERAS.

A PROPOS DE SANTIAGO DE CUBA

Le blocus de Santiago de Cuba par la presque totalité de la flotte de guerre américaine, les bombardements fréquents des ouvrages de fortification qui couvrent cette baie, bombardements sans grands résultats et dont la raison échappe, conduisent à croire que, dans une lutte contre des défenses terrestres, les navires de guerre sont à peu près réduits à l'impuissance. Quel spectacle, en effet, nous donnait encore, il y a peu de jours, Santiago de Cuba!

Celui d'une flotte obligée de croiser dans des conditions défavorables devant une côte ennemie. Cette flotte est éloignée de ses bases de ravitaillement, elle se trouve dans une des mers les plus mauvaises du globe, dans une mer sans cesse agitée, fréquemment parcourue à cette époque de l'année par de terribles tempêtes, dans une mer qui use rapidement les navires. Là où elle croise, les conditions climatériques sont des plus mauvaises; une chaleur lourde, humide, règne sans discontinuer, les équipages sont débilités par ce climat atroce, ils auraient le plus grand besoin de repos fréquents, et toujours ils doivent demeurer sur le qui-vive car en face d'eux à quelques milles veillaient encore, il y a quelques jours, de ces redoutables torpilleurs, filant trente nœuds à l'heure, dont une seule torpille coulerait le plus puissant des cuirassés. Ni de jour, ni de nuit, ces équipages ne peuvent goûter un repos cependant si nécessaire; à bord règne une chaleur torride, malsaine, énervante; le port ami le plus proche se trouve à quatre jours de route.

Cette flotte a donc le plus haut intérêt à en finir vite avec son adversaire. Or cette flotte est nombreuse, elle compte vingt navires de combat, ses unités sont puissantes, très supérieures comme armement et protection à celles de l'ennemi. Elle est presque à portée de canon de cet ennemi, si faible vis-à-vis d'elle, et ce qui l'en sépare, ce qui l'empêche seul de l'atteindre de ses coups sont un vieux fort en maçonnerie, un château datant du siècle passé, quelques batteries en terre élevées à la hâte, le tout armé de rares canons de valeur dont la puissance totale n'égale pas le dixième de celle de son artillerie.

Cette flotte a le plus grand intérêt à en finir vite et l'état d'énervement de son personnel l'incite aux pires audaces.

Que fait-elle? Elle tente presque journellement quelque chose contre les fortifications de son faible adversaire et chaque jour plus amèrement elle constate l'inutilité de ses efforts. Elle en est réduite finalement à appeler à l'aide une armée de débarquement!

Pourquoi? Qu'arriverait-il donc si, fonçant tête baissée sur l'ennemi, elle essayait de forcer la passe?

Pour nous en rendre compte, voyons tout d'abord d'un peu près quels sont les moyens des deux adversaires en présence.

Qu'est-ce au juste qu'une flotte cuirassée moderne? Qu'est-ce au juste que la défense fixe d'une côte, d'un port ou d'une passe?

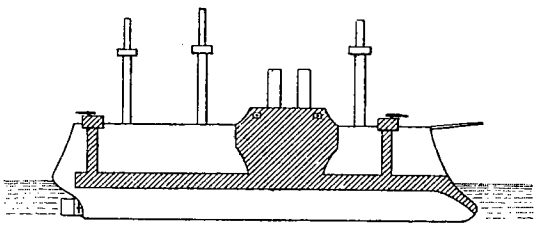
Ces deux adversaires devant avoir tout à la fois à cribler de coups leur antagoniste et à se protéger contre ses coups, quel est leur armement? Quels sont leurs modes de protection?

L'armement des cuirassés comprend, comme celui des côtes, les plus grosses pièces de canon connues, énormes pièces mesurant de 24 à 32 centimètres de diamètre intérieur, qui lancent des obus pesant plusieurs centaines de kilogrammes, contenant de formidables charges d'explosifs puissants, qui lancent en un mot avec précision, à une lieue de distance, de véritables mines organisées pour éclater seulement après avoir pénétré dans l'intérieur de l'obstacle qu'elles ont mission de détruire. Les cuirassés portent de plus des pièces d'artillerie légères à tir rapide, destinées aux combats à courte distance entre navires.

Ces projectiles sont si puissants, qu'un seul d'entre eux, pénétrant puis éclatant dans les parties basses d'un navire, suffirait à le couler, parce que son éclatement déterminerait dans la coque une énorme déchirure par laquelle la mer entrerait comme un torrent.

Vaisseaux de guerre et forts côtiers lancent aussi des torpilles, mais tandis que celles-ci sont impuissantes contre les forts, elles constituent un ennemi redoutable pour les escadres puisque, sans exagération au point de vue des effets produits, on a pu mettre la destruction du croiseur-cuirassé américain « Maine » sur le compte de l'explosion d'un de ces terribles engins. Contre les torpilles, les vaisseaux de guerre en manœuvre sont sans défense, ils ne comptent pour leur échapper que sur le peu de précision avec lequel peuvent être dirigées ces mines sous-marines, dès que la distance entre le point de leur lancement et le but à atteindre dépasse une centaine de mètres.

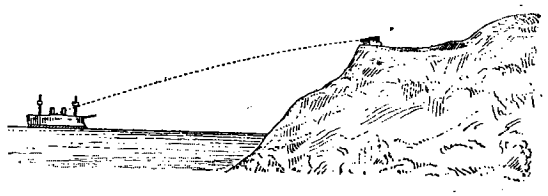
Contre les obus, les navires de guerre ont comme protection leurs cuirassements. Mais ces cuirassements, pour être efficaces, c'est-à-dire pour ne point se laisser pénétrer par les obus, doivent présenter des épaisseurs considérables ; aux courtes distances, inférieures à un millier de mètres, des cuirasses en acier de 45 centimètres d'épaisseur sont aujourd'hui insuffisantes. Afin de ne pas surcharger les cuirassés au point de les rendre inflottables, on doit donc limiter l'étendue de leurs cuirassements; ceux-ci ne protègent que les parties vitales, les œuvres vives du bâtiment : ligne de



Cuirassé d'escadre. — Les parties hachées sont seules revêtues d'une cuirasse.

flottaison, machineries, servants des grosses pièces d'artillerie; le reste du vaisseau demeure sans protection contre les coups de l'ennemi.

Les forts côtiers, eux, n'étant point limités par la question de poids, pourraient abriter leurs défenseurs et leurs pièces sous des épaisseurs d'acier invulnérables, mais par économie on emploie rarement ce mode de protection absolue et on se contente de placer pièces et servants derrière des parapets en terre. Si le fort ou la batterie est situé à une certaine élévation au-dessus de la mer cette protection par des parapets est, on le voit sans peine, largement suffisante contre les coups de l'en-



Tir plongeant d'une batterie contre un navire de guerre.

nemi, ceux des forts au contraire sont plongeants, et aux courtes distances peuvent même par leur inclinaison arriver à atteindre les œuvres vives du navire en passant par dessus sa cuirasse.

Par ce qui précède on voit combien la lutte entre forts, même non cuirassés, et navires, même cuirassés, serait inégale si le vaisseau ne possédait dans sa mobilité une protection qui certes rend ses coups plus incertains mais qui, par contre, rend très difficile de l'atteindre.

Les batteries qui défendent une passe se divisent en deux catégories : les batteries de bombardement destinées à la lutte contre les navires en haute mer et les batteries de rupture installées des deux côtés de la passe et destinées à tirer presqu'à bout portant sur les navires qui s'y aventureraient.

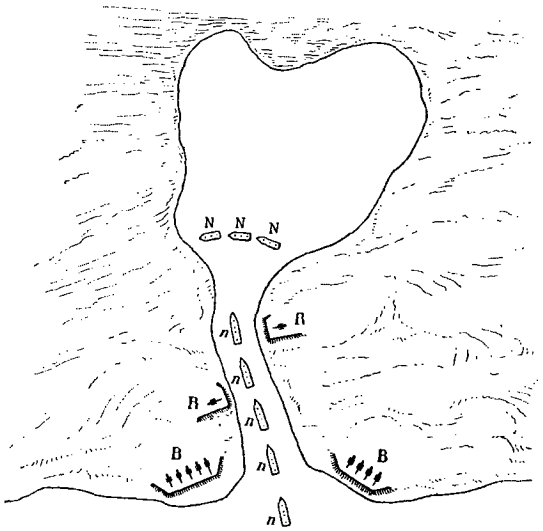
Ces dernières batteries possèdent généralement des pièces extrêmement puissantes, suffisantes pour percer tous les cuirassements à la faible distance à laquelle passera forcément d'elles le bâtiment qui s'engagera dans le chenal qu'elles enfilent. Ces pièces sont pointées à l'avance sur un des points que doit franchir le navire; à moins donc d'une inadvertance impardonnable de leurs canonniers, leurs projectiles ne peuvent pas ne pas atteindre le bâtiment, puisqu'il suffit de faire partir le coup de canon au moment où ce bâtiment passe devant un repère bien connu devant lequel il faut nécessairement qu'il passe.

Ceci posé, qu'adviendra-t-il d'une escadre qui se sera décidée à tenter de forcer le goulet d'un port ou d'une rade ?

Cette escadre, se plaçant en haute mer à une distance telle que ses cuirasses la protègent contre les coups de l'ennemi, couvrira ses forts de projectiles. Il lui sera aisé de le faire pour les forts dits de bombardement, et si leur armement est notablement inférieur au sien, elle pourra parvenir, sinon à les détruire, du moins

à leur imposer momentanément silence ; mais elle ne pourra rien contre les batteries dites de rupture situées, elles, à l'intérieur de la passe, puisque celles-ci sont invisibles de la haute mer, et protégées contre les coups venant du large par des massifs de terre latéraux.

Les batteries extérieures ou de bombardement réduites au silence, la flotte s'engagera dans le chenal de la passe. Si ce chenal est étroit, ses cuirassés devront s'y avancer en file indienne, un par un, les uns derrière les autres.



Forcement d'une passe par une escadre ennemie.
B, batteries de bombardement. R, batteries de rupture.
N, navires amis. *n*, navires ennemis.

Dès lors elle se trouvera à courte distance de la terre et sera en butte aux coups des torpilles immergées dans cette passe ou lancées de ses rives, puis à un certain moment son navire de tête arrivera à la hauteur d'une batterie de rupture qu'il apercevra seulement à l'instant où il débouchera devant elle. Il ne manquera naturellement pas de la couvrir de projectiles, mais comme il suffit que le ou les canons de cette batterie, pointés à l'avance, fassent feu au même instant, pour que le navire soit transpercé et coulé à coup sûr, il serait bien extraordinaire qu'il put échapper au choc des projectiles qu'il est d'une telle simplicité d'envoyer au but. A moins donc d'une circonstance exceptionnelle, voilà le premier cuirassé coulé dans le goulet.

Si le goulet est assez large, les navires suivant pourront éviter l'épave et continuer leur marche en avant.

Comme il faut un certain temps pour recharger les énormes pièces d'artillerie des batteries de rupture, quelques-uns de ces navires pourront sans doute éviter leurs projectiles, mais rien ne dit qu'ils éviteront ceux des batteries de rupture suivantes, qui elles n'ont pas encore tiré, rien ne dit qu'ils seront assez heureux pour échapper aux torpilles.

Cependant, s'il s'agit d'une passe assez large, en sacrifiant un navire par batterie de rupture, l'escadre pourra parvenir à forcer l'entrée ; mais si, comme à Santiago de Cuba, la passe est étroite, le premier navire coulé fermera tout passage aux autres, et si par malheur le dernier bâtiment entré a été, lui aussi, victime de l'ennemi, par exemple d'une de ses torpilles, l'escadre tout entière se trouvera prisonnière dans le goulet, dans l'impossibilité ni d'avancer ni de reculer, et par leurs feux plongeants, passant à ces courtes distances par-dessus les cuirasses, les batteries terrestres finiront tôt ou tard par avoir raison de ces navires immobilisés.

Enfin si une escadre du même parti que les artilleurs des batteries de côte occupe la rade, comme cela se présentait encore dernièrement à Santiago de Cuba, il ne lui sera pas bien difficile d'ancrer ses bâtiments de façon à enfiler le chenal de leurs feux, et, quand l'escadre ennemie se présentera, elle accablera à faible distance le navire de tête des projectiles de la totalité de ses canons, tandis que ce navire sera seul à lutter contre elle, sa masse empêchant le tir de ceux qui le suivent.

Il est possible que par suite d'un armement très inférieur à celui que possède l'adversaire, une passe étroite et longue puisse être forcée par une escadre audacieuse ; mais pour qu'il en soit ainsi, il faut de toute nécessité, ou que l'artillerie de la défense contienne peu ou pas de pièces modernes de gros calibre, ou que les défenseurs de cette passe soient mis dans l'incapacité d'utiliser leur matériel par une de ces causes indépendantes de toute prévision humaine et que, en tout cas, une escadre ennemie est dans l'impuissance de faire naître avec ses seules ressources. LÉO DEX.

LE PARAPLUIE DE M. PERMELIN

M. Permelin, resté seul, après le départ de ses amis, songea à régler les consommations. Huit heures venaient de sonner au coucou accroché derrière le comptoir où Mme Legorju, la belle et opulente cabaretière, trônait parmi les petits tas de sucre et les flacons de spiritueux. M. Permelin était de mauvaise humeur, ce soir-là ; d'abord il avait perdu, la manille lui avait été inclémente ; et il examinait, devant lui, une pile onéreuse de soucoupes qui semblaient le narguer. Il les prit l'une après l'autre, se livra à un calcul mental très rapide. 3 fr. 80 ! 3 fr. 80 de pernods, d'amers citron, de vermouts guignolet, bitter, cassis, etc. Subitement il tressauta. Comment cette soucoupe à filet d'or s'était-elle glissée parmi les soucoupes traditionnelles, les soucoupes à filet bleu ? Une consommation à 0 fr. 75 ! Qui avait pris cette consommation fastueuse ? Un pli amer fronça la lèvre de M. Permelin. Il murmura : « on profite de ma bonté ; on m'exploite... » Puis il appela le garçon, paya, laissa cinq sous de

pourboire, se leva, sa pipe à la bouche. Mais il pleuvait. Une pluie fine et drue battait les vitres. Le pavé ruisselait. Or M. Permelin n'avait pas son parapluie. Quand il avait quitté sa boutique, vers cinq heures, le ciel était bleu et uni. Maintenant il s'estompait de nuages noirs qui se groupaient, se rapprochaient de la terre, tandis que des grondements d'orage s'entendaient dans le lointain. M. Permelin ne se hasarda pas au dehors. Il avait le souci de sa santé et des vêtements clairs qu'il s'était commandés au début de la saison. Il rentra dans le café, demanda un vermout supplémentaire, resta un quart d'heure immobile, l'œil fixé sur la chaussée. Parfois, aussi, il scrutait l'horizon, dans l'espoir d'une éclaircie. Mais il dut se rendre à l'évidence. Il pleuvrait sans doute toute la soirée et toute la nuit.

Les plus minces contrariétés engendraient en son cerveau les plus grosses préoccupations. Comment allait-il rejoindre le domicile conjugal où Mme Permelin et sa fille, Augustine, l'attendaient avec impatience, sans doute, le dîner étant prêt depuis sept heures. Il y avait même un miroton. Cette pensée que le miroton brûlait dans la casserole de cuivre le remplit d'angoisse. Prendre une voiture? Il y songea. Quoiqu'il n'eut qu'un kilomètre à parcourir, il n'eut pas reculé, en toute autre occasion, devant cette dépense somptuaire. Mais il avait perdu à la manille! Pour une fois il maudit la manille qui était son jeu favori depuis trente années déjà! Huit heures et demie sonnèrent tout à coup, et le timbre sec, argentin, goguenard du coucou résonna à son oreille, comme un glas funèbre! Il jeta autour de lui des regards inquiets et fureteurs et il allait peut-être prendre la résolution de rentrer à pied, malgré la pluie, malgré la menace d'une bronchite probable, quand il aperçut, sur la banquette voisine, un parapluie, un parapluie oublié évidemment par des consommateurs imprévoyants.

Il n'eut pas une minute d'hésitation; sa décision fut immédiate à cause du miroton. Il se saisit du parapluie du geste simple de l'homme qui prend auprès de lui le parapluie qui lui appartient, se leva, salua la cabaretière d'un sourire et sortit. Sur la porte il ouvrit le parapluie, traversa la chaussée et suivit le boulevard en rasant les maisons. En route il levait les yeux sur l'objet dérobé. C'était un parapluie de femme, un parapluie fin, menu, dont la soie avait des teintes violettes et dont le manche flexible tremblait dans sa main épaisse. M. Permelin était un connaisseur; c'était aussi un psychologue. L'examen de ce parapluie lui suggéra deux réflexions dont il savoura la perspicacité : « C'est un parapluie très cher, pensa-t-il; c'est aussi le parapluie d'une femme élégante, et sans doute d'une femme jeune et jolie...

Une voix aigre le tira de sa réflexion. C'était la voix de Mme Permelin. Il était devant sa boutique, tenant le fameux parapluie ouvert sur sa tête, comme une auréole.

— Vous arrivez bien tard, Anatole, d'où sortez-vous?

Il prétexta de vagues occupations dans un quartier éloigné, embrassa sa fille, et pour échapper à toute explication complémentaire, traversa vivement sa boutique. L'odeur du miroton caressa délicieusement sa narine. Il interrogea :

— Mangeons-nous bientôt?

Madame Permelin répliqua sèchement :

— Il y a une heure que nous vous attendons sur la porte, sous la pluie.

Il ne répondit pas. Le couvert était dressé, il s'assit à sa place accoutumée, déplia sa serviette, tapota avec un couteau contre une assiette en attendant le miroton. Le repas fut silencieux. Il y avait des disputes en l'air, c'était certain!

M. Permelin passa une nuit agitée. Il songea au parapluie et, pour la première fois, il envisagea franchement l'action qu'il avait commise. Il la qualifia aussi avec sévérité. Le fait de prendre le parapluie d'autrui, même dans un lieu public, constitue un vol. Mais il se rassura aussitôt. « Demain, je le remettrai où je l'ai trouvé » pensa-t-il. Et à la pointe du jour, il s'endormit.

Il dormait même d'un sommeil profond, la tête enfouie dans l'oreiller, la bouche grande ouverte, quand Mme Permelin entra en coup de vent dans la chambre, l'air courroucé. Elle tira les rideaux, ouvrit les volets, la lumière pénétra violemment dans la pièce. Mme Permelin se planta devant le lit de son mari qui ronflait maintenant. Elle le regarda avec mépris; puis elle haussa les épaules et appela par trois fois, en élevant la voix : « Anatole... Anatole... Anatole... » M. Permelin répondit par un ronflement plus sonore — un ronflement long, dur, autoritaire. Alors elle se précipita sur lui, le secoua, enleva l'oreiller et l'envoya rouler près de l'armoire à glace.

La tête de M. Permelin heurta le bois du lit. Ce choc inattendu le réveilla. Il ouvrit les yeux, se dressa péniblement, bâilla et d'une voix pâteuse :

— Qu'y a-t-il, Caroline? murmura-t-il.

— Ce qu'il y a? je vais vous le dire... D'abord réveillez-vous... Etes-vous réveillé?

Il affirma :

— Je le suis parfaitement.

En effet il ouvrait les yeux de façon normale. Alors Mme Permelin qui tenait une de ses mains derrière son dos, brandit tout-à-coup sous le nez de son mari le fameux parapluie. Instinctivement il se gara :

— Oh! Vous n'avez rien à craindre! s'écria

l'épouse courroucée. Vous allez seulement me fournir quelques explications. D'abord, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ? Un parapluie, déclara-t-il avec conviction.

— Ne faites pas le mauvais plaisant, monsieur ! Hier vous êtes rentré à dix heures.

— A neuf heures.

A dix heures, je ne me trompe pas. Vous n'avez pas pu me dire d'où vous veniez. C'est la première fois, monsieur, depuis notre mariage que vous rentrez si tard et c'est aussi la première fois que vous rentrez avec un parapluie qui ne vous appartient pas, un parapluie qui...

Elle examina l'objet de sa colère, et, avec indignation, ajouta :

— Un parapluie de femme !

M. Permelin comprit la gravité de sa situation. Il essaya de protester.

— Mais non, ce n'est pas un parapluie de femme. Je l'ai acheté hier soir, parce qu'il pleuvait. Je ne pouvais, vraiment, rentrer sans parapluie.

— Bien. Et où l'avez-vous acheté ? Interrogea implacablement Mme Permelin.

Il sonda l'étendue de l'imprudence qu'il venait de commettre.

— Eh bien ! Non, ma chère amie, je ne l'ai pas acheté... J'ai eu tort de te dire... La vérité est plus simple....

Et il raconta son aventure — c'est-à-dire la vérité — en se noyant dans les détails, en pataugeant dans les explications — comme s'il racontait un mensonge.

Mme Permelin l'écoutait sans l'interrompre. Quand il eut terminé, d'une voix tranchante et dure, elle déclara :

— Vous mentez bien mal, mon ami, vous m'avez d'abord dit que vous aviez acheté ce parapluie, ensuite que vous l'aviez volé. Ce n'est pas la même chose. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous êtes rentré hier soir, à dix heures, avec un parapluie de femme. Je sais ce qu'il me reste à faire. Et elle sortit en claquant la porte derrière elle.

II

Permelin, brisé par cet assaut domestique, se rendormit. A midi, un remue-ménage, dans sa chambre, le réveilla. La bonne dressait son couvert sur une petite table. Il la questionna, stupéfait :

— Madame m'a dit comme ça : « Mon mari, à l'avenir, prendra ses repas chez lui.... » répondit paisiblement la servante.

Permelin se dispensa de toute réflexion. On lui servit le reste du miroton, des lentilles, un morceau de fromage, un demi-litre de vin, une tasse de café, le café que Mme Permelin faisait dans les circonstances tragiques — c'est-à-dire un peu de café combiné avec beaucoup de chicorée. Permelin fit la grimace, mais il se garda bien de protester. Vers une heure il descendit à la boutique et derrière le comptoir il aperçut, grave et majestueuse, sa femme, triste et pincée, sa fille, lesquelles ne lui adressèrent pas la parole. Il dit simplement :

— Je sors.

Et il se dirigea vers la porte. Mais la voix vinaigrée de sa femme le rappela :

— Vous oubliez votre parapluie... Vous ne pouvez pas sortir sans votre parapluie...

L'ironie de cette recommandation était d'autant plus cruelle qu'il faisait, cet après-midi là, un temps magnifique, un vrai temps d'été, avec un ciel pur, un soleil vif et mobile. Une gaieté de vie jeune et heureuse s'épandait sur tous les visages de femmes qui passaient en toilettes claires sur le trottoir.

Une rage folle s'empara de ses nerfs d'homme tranquille. Mais il se maîtrisa et sortit.

Dehors sa première réflexion fut désagréable. « Je serais beaucoup mieux avec une canne... » pensa-t-il. Des passants le coudoyèrent qui portaient des cannes fines, — des cannes qui frappaient le pavé avec un bruit sec et métallique, que Permelin essaya vainement d'imiter avec l'extrémité de son parapluie. Machinalement il se dirigea vers son café. Il était vide. « Tout le monde est à la campagne aujourd'hui... » lui dit Mme Legorju en lui adressant son plus aimable sourire. Legorju vint lui serrer la main.

— Tiens, vous avez votre parapluie ! Quelle singulière idée ! Il ne pleuvra certainement pas !

Permelin pâlit, puis rougit. Une envie impérieuse de briser l'objet maudit contre le marbre d'un guéridon germa dans son cerveau, mais il avait, en homme économe, l'horreur de la destruction. Ce parapluie après tout, était un parapluie comme un autre ! Et il se commanda un café, — un café sans chicorée, surtout !

Puis il s'abîma en de tristes réflexions. Il connaissait sa femme, son caractère rancunier et vindicatif, la durée de leurs querelles, les conséquences parfois terribles de leurs brouilles. Comment lui expliquer par un mensonge plausible la possession de ce parapluie puisque la version sincère avait paru invraisemblable ? Il le posa auprès de lui, sur la banquette où, précisément, il avait eu la malencontreuse idée de le prendre la veille. « On va peut-être venir le réclamer, songea-t-il, on le trouvera à la même place... »

Et il attendit. Personne ne vint.

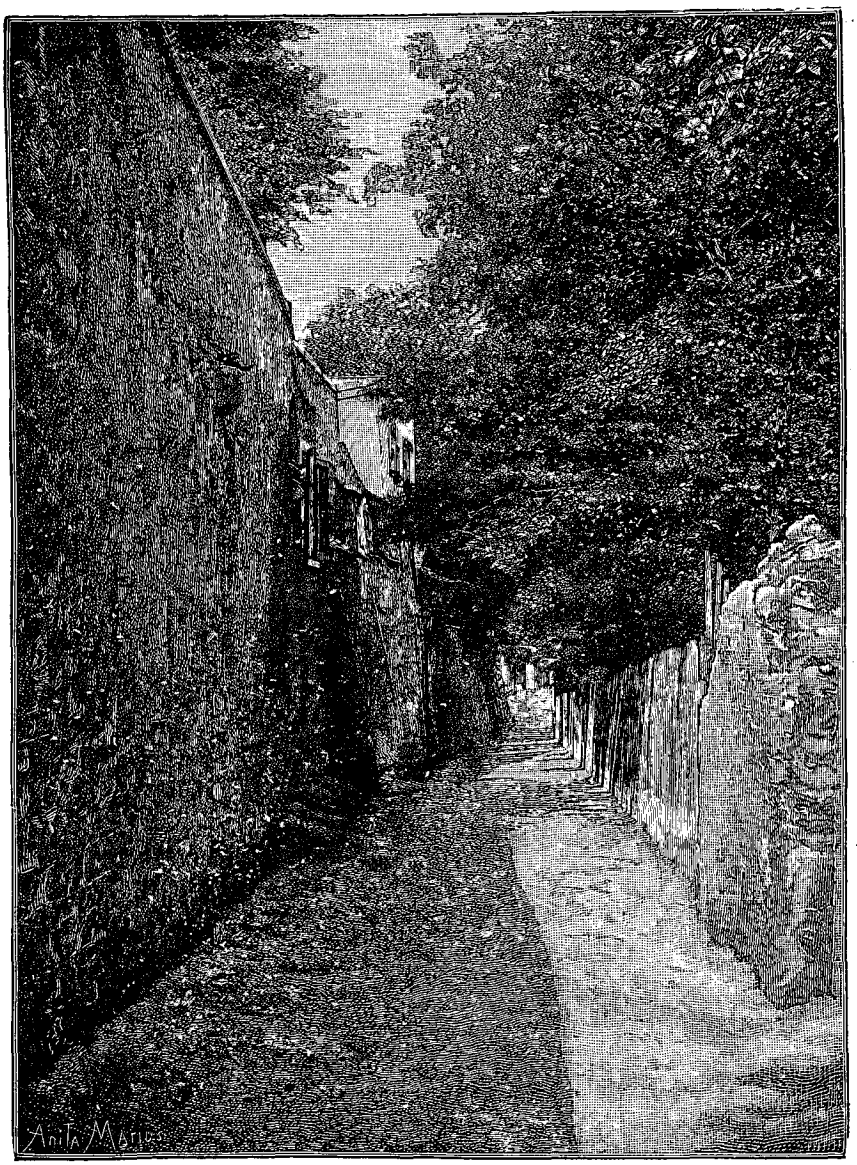
(*A suivre.*) GEORGES GÉLIS.

LA RUE SAINT-VINCENT

L'uniformité rectiligne qui semble être la physionomie idéale rêvée pour Paris par les bâtisseurs modernes n'a pas encore tout nivelé du

paysage parisien. Des îlots pittoresques, des puits de verdure, des oasis de fraîcheur et de silence ont été épargnés par la marée toujours montante de maisons rectangulaires juxtaposées les unes aux autres, sans relâche et comme à l'infini.

C'est ainsi que, lorsqu'on est parvenu au sommet de la Butte-Montmartre, après les mornes et lépreuses maisons, étagées comme en gradins d'amphithéâtre, de la rue Berthe, de la rue Gabrielle et de la rue Lepic, on a la surprise de tomber en plein village rustique, comme on n'en rencontrerait plus qu'à des centaines de lieues de Paris. On y trouve le dédale sinueux des rues qui serpentent au versant opposé de la colline, au-dessus des bâtisses serrées du quartier Ornano et de la plaine fumeuse de Saint-Ouen.



La rue Saint-Vincent, à Montmartre.

De toutes ces rues aux pavés disjoints, où le clapotement des ruisseaux d'arrosage et le caquètement affairé des poules en liberté répandent une rumeur rustique si imprévue, la rue Saint-Vincent est la plus silencieuse, la plus ensommeillée dans une torpeur champêtre, la plus isolée, brusquement, du mouvement et des bruits de Paris.

Elle paraît même tout à fait inhabitée dans la partie dont nous donnons, ici même, une vue dessinée avec une précision et une poésie véritablement évocatrices.

On y marche sur un sol en terre battue, sous une voûte épaisse de verdure. Les arbres des jardins en terrasses retenues par des murailles effritées, étayées de contreforts usés, étendent le fouillis de leurs branches noueuses et démesurées, au-dessus de l'étroit passage de la ruelle qui s'enfonce, par un coude brusque, jusqu'à la pente — terminée en escalier — de la rue du Mont-Cenis. Et, dans les terrains en contrebas, séparés de la rue par une palissade en planches, toute une végétation luxuriante et désordonnée grouille à l'abandon au pied d'arbres clairsemés dont les vigoureuses ramures viendront se joindre bientôt aux branchages des terrasses supérieures.

De rares maisons rongées de vétusté ouvrent des fenêtres aux vitres incomplètes dans ce foisonnement de végétations incultes et abritant on ne sait quelles vies indigentes, mystérieuses et séniles. Tout a un air de ruine, d'usure, de lente désagrégation, à tel point que les végétations et les verdures y semblent dévorer les pierres des murailles et y absorber même la terre du sol qui les nourrit, cependant que des Daphnis et des Chloé de barrière enlacent leurs noms gravés sur ces pierres qui se décomposent, sous l'ombre meurtrière des grands arbres.

JACQUES DU VELAY.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

COMBAT DE PANTHÈRES



COMBAT DE PANTHÈRES. — Musée du Luxembourg. — Sculpture de M. G. Gardet. — Gravé par Deloche.

La représentation de l'*animal* a varié de la façon la plus curieuse à travers les siècles.

On pense que dans les temps primitifs, les hommes eurent instinctivement, comme encore les peuplades dites sauvages de notre propre temps (s'il en reste), l'idée de reproduire de façon plus ou moins naïve sur leurs armes, leurs tentes, leurs vases à boire, les formes des animaux qui les entouraient, vivaient avec eux, ou contre eux.

Plus tard, lorsque l'art se formula et commença de s'abstraire, on songea à représenter la divinité, et l'animal, fut ou bien relégué au second plan, ou appelé à prêter quelques-uns de ses traits à cette représentation. Nous pensons, par exemple, à l'art assyrien et à l'art égyptien, où l'on voit le lion, le taureau, l'aigle, l'ibis, le chat, le cynocéphale, interprétés par l'art de la façon la plus symbolique et la plus arbitraire, mais aussi la plus mystérieuse et la plus émouvante.

On combinait les traits empruntés à l'animal avec d'autres traits ou formes empruntés à la figure humaine. Allez au musée égyptien du Louvre, et vous admirerez ces images étranges quoique simples, logiques quoique fantastiques et qui paraissent créées pour l'éternité par de grands artistes et de grands penseurs à la fois.

Les Grecs, qui pourraient être considérés comme venant à la suite, connurent admirablement l'animal — car ils connaissaient tout — mais ils semblent ne lui avoir accordé qu'un rang très secondaire. Les chevaux du Parthénon, merveilleux de mouvement comme de forme, les vaches et autres animaux sculptés par Myron, qui paraît avoir été un Barye de ce temps-là, sont pourtant dignes d'être cités comme des types de la sculpture animalière, chez les Hellènes. De toute facon, cette sculpture était pleinement naturaliste, ou naturiste, si on aime mieux.

Si maintenant nous passons à notre art du

moyen âge, nous trouvons une nouvelle et très curieuse incarnation de l'animal dans l'art. C'est l'animal fantastique mais exprimant un symbole moral très précis ou représentant le péché. Par exemple les quatre animaux compagnons des quatres Évangélistes (un de ces animaux est l'homme lui-même), puis la légion innombrable des bêtes grouillantes, moqueuses, caricaturales, joyeuses, terribles, cocasses, cauchemardesques, qui peuplent les cathédrales, se nichent sous les voûtes, surgissent sous formes de gargouilles, et allongent au-dessus de la pauvre vie humaine leurs gueules hilares et leurs cous démesurés. A ce moment la représentation de l'animal est tout à fait arbitraire et conventionnelle. L'artiste ne se préoccupe même pas d'étudier l'animal.

De notre temps seulement, on a rendu (s'il l'avait jamais eue) en vertu des principes de 1889, à l'animal sa qualité de personnage de premier plan, d'être indépendant, vivant et presque pensant. On s'est intéressé à son allure, à ses passions pour elles-même. Barye a été le grand champion des droits de l'animal. C'est lui qui a créé à proprement parler l'art de l'*animalier*. Puis sont venus des artistes extrêmement intéressants, comme Auguste Caïn qui a peuplé nos squares de groupes vraiment dramatiques, Jacquemart, et notre cher maître et ami Frémiet.

A leur suite, M. Gardet s'est fait une belle place en ces dernières années. Cet artiste, encore jeune, a su mettre beaucoup d'esprit et de vie dans ses groupes ou ses figures isolées. On se rappelle ses beaux chiens de marbre gris pour Chantilly, de ses amusantes perruches en onyx, de ses tigres combattant, groupe très remarquable qui est au Luxembourg. Les groupes qui lui ont valu cette année la médaille d'honneur du Salon et dont un est gravé ci-dessus, achèvent de le classer au premier rang. Les tigres et les lions eux-mêmes, qui, s'il faut en croire la fable du bon La Fontaine, sont très bons critiques en matière d'art animalier, auraient voté avec les confrères de M. Gardet.

ARSÈNE ALEXANDRE.

UN MOTOCYCLE DE COURSE

L'Exposition de l'Automobile-Club de France, qui vient de fermer ses portes, a été un grand succès. Elle avait attiré aux Tuileries une foule de visiteurs, simples curieux, profanes, amateurs ou techniciens, qui tous ont été unanimes à reconnaître les immenses progrès réalisés par les constructeurs, dans cette branche de l'industrie — si française — des voitures sans chevaux.

Dans l'impossibilité où nous sommes de mentionner, même d'un mot, chacun des modèles exposés, nous citerons seulement ceux qui nous paraissent avoir davantage retenu l'attention du public en général. Ainsi le cab électrique Jeanteaud, lequel a accompli la montée de la butte sacrée à Montmartre en 10 minutes, a remporté aux Tuileries un réel succès de curiosité. On a beaucoup remarqué également les tricycles à pétrole de Dion et Bouton, les voitures Mors à quatre places, la gracieuse voiturelle Decauville, les omnibus, phaétons, breaks et coupés Panhard et Levassor actionnés par des moteurs de 4, 10, 16 et 20 chevaux, le vis-à-vis très confortable et élégant de Peugeot. Mais le clou de l'Exposition a été sans contredit la dernière création de Léon Bollée.

Intermédiaire entre le tricycle de Dion et la grande voiture Panhard-Levassor, le motocycle de course système Bollée participe de l'un et de l'autre. Léger et mobile, comme le premier, il a, comme les automobiles plus puissantes, d'inconstestables avantages de robustesse et de stabilité. Le motocycle possède en outre la vitesse. On n'a pas oublié les lauriers dont il s'est couvert, lors des grandes épreuves de Paris-Dieppe, Paris-Trouville, Montgeron-Ozouer, et tout récemment dans la course de Périgueux-Mussidan, où la voiturette Bollée a parcouru 35 kilomètres en 36 minutes 45 secondes, soit à l'allure vertigineuse de 57 kilomètres à l'heure.

Ce record classe les motocycles dont nous parlons dans la catégorie des automobiles les plus intéressantes de beaucoup qui aient figuré à l'Exposition des Tuileries. Et comme ce moteur résume en lui-même tous les perfectionnements et renferme tous les organes principaux que l'on rencontre sur les autres machines, nous pensons que ceux, très nombreux encore, qui ignorent le fonctionnement d'une voiture à pétrole, nous sauront gré de leur expliquer avec quelque détail l'ingénieux mécanisme du motocycle Bollée.

Il s'agit d'un tricycle dont l'unique roue motrice est à l'arrière, les deux roues directrices étant à l'avant et guidées par le conducteur au moyen d'une simple manivelle qu'il tient de la main droite. De sa main gauche, le conducteur saisit un levier qui sert, en même temps, à embrayer, à débrayer et à arrêter la machine, et, au besoin, à faire varier la vitesse. Le cadre rectangulaire, en tubes d'acier étiré à froid sans soudure, supporte à la fois le voyageur et les appareils divers.

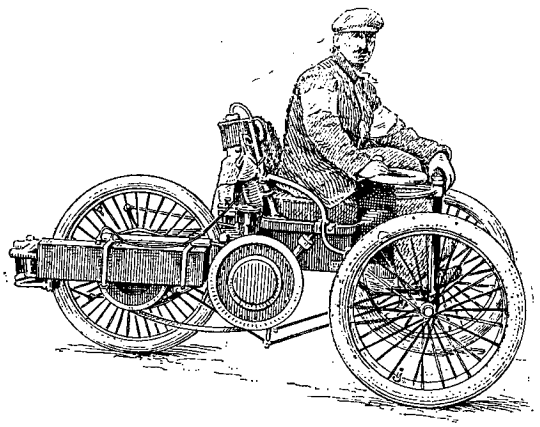
Quels sont ces appareils? Un réservoir d'essence placé sur le côté droit du châssis et pouvant contenir jusqu'à vingt litres pour les longues courses. Au-dessous du réservoir s'ouvre un tube qui conduit le liquide au carburateur, organe vital du moteur, sur le rôle duquel il est utile d'insister un peu.

Le carburateur est à proprement parler un appareil destiné à produire le gaz explosif,

formé par le mélange de l'air atmosphérique et de l'essence vaporisée. Il se compose de trois parties : un récipient où le liquide provenant du réservoir est maintenu à un niveau sensiblement constant, au moyen d'un flotteur, — une chambre d'arrivée pour l'air, communiquant avec l'extérieur, — enfin une pièce où l'essence s'échappant en pluie fine se mélange à l'air, dans des proportions voulues, pour constituer le gaz explosif.

Celui-ci pénètre dans la chambre dite d'explosions, que termine un tube de platine porté au rouge par un brûleur spécial. Ce tube incandescent fait exploser le gaz, qui se détend alors dans le cylindre et met en mouvement le piston. Une bielle réunit le piston à l'arbre moteur, auquel est fixé un volant.

Pour mettre en marche la voiture, il suffit, par l'intermédiaire du levier dont nous avons déjà parlé et que le conducteur tient dans sa



Motocycle de course Bollée.

main gauche, de faire entrer en prise deux engrenages qui transmettent le mouvement à la roue d'arrière. Et comme l'arbre moteur porte trois pignons dentés de diamètres de plus en plus grands, il s'ensuit une multiplication progressive de la vitesse, suivant que l'on met en prise l'un ou l'autre engrenage. La manœuvre est donc tout ensemble très simple et très rapide.

Adaptés à l'axe du volant, un régulateur et un levier à mannette permettent de régler, d'accélérer ou de retarder la vitesse du moteur, selon le travail qu'on veut lui demander, par exemple au démarrage ou à la montée d'une rampe. Enfin, pour éviter l'échauffement du cylindre dans lequel se meut le piston, cette partie du système a été munie d'ailettes de refroidissement qui suppriment la circulation d'eau et ses multiples inconvénients.

L'allumage du brûleur se fait en 3 minutes au maximum. Durant les arrêts, on laisse fonctionner le brûleur pour ne pas avoir à le rallumer chaque fois. Les roues du motocycle Bollée sont à rayons tangents renforcés et garnies de pneumatiques très épais (10 à 15 millimètres).

Dans les conditions normales, la consommation moyenne d'essence ne représente guère que 3 centimes par kilomètre. Le réservoir du moteur permet de franchir au moins 120 kilomètres; en outre, un coffre disposé sous le siège peut contenir, avec l'outillage, les pièces de rechange et tous les accessoires nécessaires, deux bidons de cinq litres d'essence chacun.

Nous reproduisons ci-dessus le motocycle de course, monté par Wilfrid, qui détient actuellement le record du monde — 57 kilomètres 142 mètres à l'heure — depuis le 4 mai dernier. Cette automobile de 4 chevaux, d'une longueur de 2 m. 20, pesait en ordre de marche 180 kilogrammes environ.

Ceux qui l'ont vue passer, comme un météore, au contrôle de Mussidan, répétaient, émerveillés : « Ça n'est pas une Bollée, c'est bien plutôt un bolide. » Et que le jeu de mots fût bon ou mauvais, l'impression n'en était pas moins exactement rendue.

Édouard Bonnaffé.

LE ROI DES GUIDES

Voici vingt ans et plus qu'il est roi, roi incontesté des guides de l'Oberland Bernois et de ceux qui, à Zermatt, Chamonix et ailleurs pratiquent le dangereux métier d'escalader les pics.

Né à Zaun, un petit village perché en nid d'aigle au flanc d'un rocher près de Meyringen, Melchior Anderegg, le roi des guides, est âgé aujourd'hui de soixante-dix ans. Il les porte aisément et s'apprête cet été encore à refaire le sentier des hautes cimes. Il m'en disait la nostalgie cet hiver dernier de sa voix grave, brève et chantante un peu. Ses yeux ne me fixaient pas mais leur bleu changeant voguait dans le rêve du passé et, par la fenêtre étroite de la chambre basse, ils fuyaient loin, bien loin, dans le ciel gris de ce jour d'hiver.

Je l'étais venu dénicher dans le châlet qu'il habite et que bâtit son grand-père. Une chaleur moite flottait dans la pièce. Assis sur un escabeau, j'eus vite mis mon hôte en chemin de me conter sa vie et toute sa carrière.

Sa pipe de buis, courte, s'éteignait. Il la posa, me contant qu'à peine adolescent, déjà il suivait son père à la chasse du chamois. Ce sport, coutumier des montagnards suisses, développa chez lui ses qualités naturelles de sang-froid et de courage hardi, et son pied s'affermit à narguer la menace des rocs polis. A la saison mauvaise, il s'essayait à sculpter le bois, c'était un modique gagne-pain; aujourd'hui, l'hiver venu, il en fait son passe-temps. Mais au retour de l'été, vite il quittait l'établi et se faisait porteur. C'est l'A, B, C, du métier de guide et l'enfance de l'art.

Chargé du bissac de provisions et des cordes, le piolet à la main, on suit la caravane et l'on marche en queue. C'est ainsi qu'on se dresse aux routes des glaciers et que l'on apprend la géographie des sommets.

Mais après quelques expéditions, Melchior Anderegg se résolut à changer de rôle : il serait guide. Ce n'était pas alors le métier officiel que l'État aujourd'hui consacre d'un diplôme.

Nul n'est guide maintenant qui ne peut satisfaire à l'examen institué. On réclame de ceux que tente cette carrière la connaissance approfondie de la carte des glaciers et des pics et des routes qui s'y croisent, comme le navigateur ne doit point ignorer les courants et les bas-fonds des mers.

C'est un Océan aussi que ces mers de glaces et ces cimes crevassées, Océan terrible autant que l'autre et qui éclate en tempêtes effroyables.

A de pareilles altitudes le ciel est tôt obscurci ; le moindre nuage est bientôt menaçant, il est gros de foudre et se crève d'éclairs.

Alors le brouillard monte des vallées et c'est l'ensevelissement de l'ombre falote et grise de la nue, traîtresse qui cache aux regards inquiets et au grincement du piolet dans la glace ces crevasses soudaines tout à coup élargies, profondes, infinies et qui entr'ouvrent leurs lèvres bleues.



Melchior Anderegg, le roi des Guides.

N'ignorant rien du danger qu'il savait affronter calmement et riche enfin d'une courte expérience où sa hardiesse s'était mûrie, mon hôte voulut faire ses preuves, et d'apprenti passer maître.

Il avait trente-et-un ans et se jugeait prêt. On était en 1859 et dans le moment où l'alpinisme, venant à la mode, prenait tout son essor. Le Wetterhorn que l'on venait de gravir pour la première fois ouvrait une ère nouvelle. On se mettait en goût. Depuis l'ascension du Titlis en 1737 et celle du Buet en 1770 par les Genevois de Luc, on n'était monté que sur le Mont-Blanc en 1786 et sur la Jungfrau en 1811 ; on sait que sur cette dernière se construit actuellement un chemin de fer.

Michel Anderegg débuta sérieusement par des ascensions restées célèbres. Il atteignait le Mont-Blanc par les Bosses du Dromadaire, et peu après le franchissait de Courmayeur à Chamonix par le glacier de la Brenda. Nul avant lui ne l'avait osé. Cette même année 1859, il déflorait les cimes vierges du Rympfischhorn et de la Blümisalp ; il traçait un chemin nouveau par le Roththalsattel et atteignait la Jungfrau par ce revers redouté.

Et sa carrière si heureusement ouverte allait de succès en succès.

C'était à chaque été maint fleuron encore arraché glorieusement à la couronne des cimes éternelles. Il m'en disait la magnificence et je l'écoutais d'une voix plus basse maintenant, mais plus chaude, veloutée, vibrante d'enthousiasme, me dérouler la grandiose vision des sommets et m'en expliquer l'attirance par ces mêmes souffles du large dont une fois respirés, le marin ne sait plus se passer.

Il aime l'âcre terreur des rochers qui s'émiettent et le bruit de mort des avalanches. Et son orgueil d'homme se grandit d'avoir impunément foulé de son pied lourd ces neiges où, dès l'aube du monde, seul le soleil jetait sa jupe d'or.

Il sait pourtant qu'ici, les morts ne se comptent plus, depuis qu'en 1800 se produisit, à l'ascension du Buet, le premier accident que l'alpinisme ait eu à déplorer. Depuis, oh! que la liste en est longue ! J'essayai d'entraîner mon hôte sur ce chapitre. Mais il s'assombrit et se tut un instant. Son visage prenait cette expression résignée et dure que je lui vis il y a un an quand, pour la première fois, je l'aperçus ouvrant la marche derrière les cercueils portés de front de deux guides morts au Wetterhorn. Pour lui, nul accident n'a terni sa carrière. Il n'ose dire qu'à lui revient cette gloire. Il n'y a pour comprendre la mort que ceux qu'elle a souvent menacés. Peut-être le cueillera-t-elle à l'heure des ascensions qu'il se promet encore.

Qu'importe! Il n'y veut point penser, satisfait de laisser derrière lui des fils qui suivent sa carrière et toute une tradition de métier qui a fait de lui un maître reconnu par ses qualités de prudence, d'admirable sang-froid et de hardiesse sans témérité.

Et n'allez pas croire que l'on gagne beau-

coup à courir la mort ainsi. Il y a un tarif officiel. Un guide pour la Jungfrau coûte 100 francs et un porteur 50 francs. Le Wetterhorn, moins élevé, s'abaisse à 80 francs pour un guide et il y faut deux jours. Mais aussi avouons que nul ne s'en tient au tarif officiel. Les dangers courus, la mort affrontée créent une communauté entre l'ascensionniste et ses guides. Leurs périls sont communs et, dans la vaste nature menaçante, en plein ciel, loin des villes et des hommes, toute barrière s'efface, il n'est plus rien qui nous distingue, l'on fraternise et l'on devient amis fervents jusqu'à l'heure du retour où l'on reprend son orgueil et son rang.

ANDRÉ FLOTRON.

LA VIE A LA CAMPAGNE

A côté de la vie moderne qui nous brûle le sang, détraque nos facultés les plus nobles en les assujettissant à des plaisirs factices dont l'inanité tôt nous désenchante, que l'on poursuit cependant dans une course vertigineuse, laquelle n'aboutit en fin de compte qu'à la poussière, il est une autre vie qui rectifie les idées, retrempe les ressorts de l'âme et du corps.

C'est la vie à la campagne, la vie en pleine lumière.

Celle-ci présente comme une halte saine nous dérobant au tourbillon des affaires et même aux supercheries d'un art conventionnel. Parler du soleil, du givre, de la neige, de la pluie, de la mystérieuse et captivante nature dont l'évolution annuelle nous enchante, parler de la feuillée rafraîchissante, de la faune et de la flore est déjà un charme auquel beaucoup sont sensibles.

Les choses de la nature : plantes, forêts, bêtes, nous consolent parfois de l'humanité.

Nous ferons donc mensuellement une trouée à travers ce monde si riche en observations où tout vous accroche au passage, depuis la moindre graminée, la fleurette, le fil de la Vierge, l'oiseau qui dévore l'espace, jusqu'aux hôtes des bois, ces êtres de l'ordre inférieur jetés dans le monde pour notre utilité ou notre plaisir.

Nous parlerons, selon le temps, des forêts et de ce qui s'y passe, des jardins sous leurs décors flambants comme des aurores aux jours des grandes noces, de la chasse, de la pêche, ces deux facteurs de la vie champêtre, de l'aviculture, en un mot, de toutes ces choses d'une attirance particulière.

Au mois d'août, la nature est dans tout son éclat.

A la période de fécondation générale a succédé l'épanouissement glorieux. Les plaines, vêtues de pourpre et d'or, remplissent l'air de leurs décors capiteux; et au milieu de ce décor de fête, la faune restaurée, les bois repeuplés jettent de roses espoirs au cœur des chasseurs. Car, tandis que les pêcheurs, depuis six semaines déjà, savent à quoi s'en tenir sur la population des domaines qu'ils explorent, ceux-là vivent dans une anxiété croissante de jour en jour.

Nous n'avons oublié ni les orages, ni les grêles brutales, ni les pluies persistantes qui ont marqué d'une si triste façon le printemps et le commencement de l'été.

Les moissons sont en retard, bien des seigles que l'on coupe pendant la deuxième quinzaine de juillet sont encore debout ainsi que quelques avoines. Aussi le voile en face duquel se dressent tant de points d'interrogation demeure-t-il très épais.

Le gibier certainement a souffert et beaucoup sur certains points.

Maître Jean-Lapin, dont l'antipathie pour l'humidité est notoire, n'a réussi que dans les terres légères ou sablonneuses. Des couvées de perdrix ont été détruites, et dans diverses contrées on ne compte que sur le recoquetage, maigre compensation hélas! Le faisan est dans le même cas. Quant au lièvre, il paraît se trouver en meilleure situation, ainsi que le chevreuil, qu'un hiver clément a prédisposé à une reproduction normale. Cependant il nous semble difficile de se prononcer par avance et un jugement définitif serait prématuré. Comme les moissons, le gibier peut avoir été décimé ici et épargné là. En la circonstance, chacun table sur ce qu'il voit; mais l'observation est nécessairement partielle. Attendons-nous à une année médiocre et espérons encore qu'elle ne comptera point parmi les pires.

Quoiqu'il advienne, les amis de Saint-Hubert escomptent déjà les joies de la campagne prochaine, et il faut bien le dire, sans remords pour le passé à cause d'un gaspillage parfois inconsidéré. La Providence, dont beaucoup ne s'occupent guère, n'est-elle pas là pour réparer les folles dilapidations des prodigues!

Tout en caressant leurs espérances, les propriétaires avisés veillent sur le gibier que recèlent ces blés que la faux va prochainement faire tomber. Ils se méfient des traineaux et des pantières dont l'œuvre de destruction va commencer. A mesure qu'un arpent se dépouille, la retraite du gibier se restreint; une plaine dénudée est aussitôt le point de mire des braconniers : aussi pendant ces longues nuits d'été, redoublent-ils de surveillance.

Un des meilleurs moyens à employer pour paralyser les effets des grands filets et des panneaux est sans contredit l'épinage. A peine la dernière gerbe est-elle mise dans la voiture, qu'il est de toute nécessité de planter des épi-

nes sur la terre dépouillée. Ces épines rameuses, plantées solidement à dix ou quinze mètres les unes des autres, seront un obstacle des plus efficaces pour empêcher les fileteurs de consommer la ruine de la campagne. En dehors des épines fixes, nous conseillons de jeter dans les champs des bottes d'épines ligaturées avec des ronces. Grâce à ce procédé d'une exécution facile, le grand drap des morts, ainsi qu'on le désigne, n'aura aucune action. Dès qu'un de ces bottillons roulants s'enchevêtrera dans les mailles du filet, celui-ci sera perdu et toute l'adresse des braconniers se trouvera impuissante en face de ce nœud gordien tout à fait imprévu, qu'on ne saurait trancher à l'aide d'un couteau. Alors adieu filet, vendanges sont faites! Ce procédé réussit à souhait dans les campagnes de grande culture.

L'épinage des terres en vue de protéger le gibier n'est point d'invention moderne, ainsi qu'on pourrait le supposer. Louis XIV le premier, inaugura ce système de défense contre les maraudeurs de l'époque dans les magnifiques plaines environnant les bois de Saint-Germain, non alors entourés de murs. Les plaisirs du roi s'en trouvèrent au mieux.

Les possesseurs de grandes plaines dénudées et sur lesquelles les arbres sont rares ne déchoiront point en usant à leur profit de cette royale trouvaille, qui n'a d'épines que pour les braconniers qui s'y jettent imprudemment.

L'industrie, semblable aux avocats qui plaident indifféremment le pour et le contre, travaille pour ou contre les braconniers suivant les circonstances. Elle a inventé une machine en fer ressemblant à une bouée, destinée à remplacer les bottillons dont je viens de parler. Cet engin, garni de crochets maintenu au sol par une chaine, équilibré de façon à demeurer toujours debout, est sans doute ingénieux, mais son emploi est si dispendieux qu'il serait peut-être difficile d'en trouver un spécimen.

L'épinage naturel employé par le grand roi pour les tirés de Fromanville et les champs de cultures en bordure de la forêt de Marly coûte peu, est à la portée de tous et fait œuvre assez sérieuse pour qu'on s'y tienne. Le tout est de le bien pratiquer. CHARLES DIGUET.

LE TRIPTYQUE DES PORTINARI (1)

HUGO VAN DER GOES

Sans avoir la prétention risible de révéler au monde un chef-d'œuvre, on peut dire du Triptyque des Portinari qu'il est mal connu du grand public. Il est plus illustre que populaire. Beaucoup de voyageurs, et des plus cultivés, reviennent de Florence sans l'avoir vu. Pourtant, les manuels les plus élémentaires le mentionnent et les Guides le signalent. Mais il a le tort grave de ne se trouver ni aux Offices, ni à l'Académie des Beaux-Arts, ni au palais Pitti. La visite de l'hôpital de Santa-Maria Nuova ne figure qu'au second rang sur le carnet des touristes, et ce n'est point d'ailleurs l'esprit des Flandres qu'ils viennent étudier en Italie. Ils se résignent donc tout naturellement à réserver au retable de Van der Goës le meilleur de leurs moments perdus. Comme il n'y a point à Florence de moments perdus, qu'il faut parcourir les églises, retourner maintes fois aux Offices, s'oublier au palais Riccardi ou à San-Marco, on laisse fuir les jours après les jours. Et lorsque sonne l'heure du départ, on s'arrache à regret de la ville sainte, sans songer que l'on abandonne derrière soi, pour ne jamais retrouver peut-être l'occasion de la voir, une des œuvres les plus exceptionnelles du génie humain.

Gardons-nous de tout blasphème contre l'Italie. Les joies que vous donne cette terre sacrée sont les plus parfaites qu'il y ait ici-bas; on en revient grisé, fanatisé, capable même des pires ingratitudes envers les formes de l'idéal qui ne furent pas celles de la beauté latine. Et cependant, alors que, dans le recueillement du retour, on repasse la revue de ses souvenirs, est-il rien qui puisse planer au-dessus de l'émotion, attendrie jusqu'aux larmes et spiritualisée jusqu'à l'extase, où vous ont plongé Hugo Van der Goës et son inoubliable chef-d'œuvre?

L'hôpital de Santa-Maria Nuova est situé sur une piazza déserte. Au bruit argentin de la sonnerie, arrive à pas furtifs un vieux custode. Il vous remet une carte jaunie, vous fait traverser la place, et, lentement, solennellement, comme s'il accomplissait un rite, ouvre plusieurs grilles vénérables, à grand fracas de serrures et de verrous. Ce bon gnome est peut-être remplacé aujourd'hui. J'avoue qu'il me serait pénible de ne plus le retrouver à son poste; il semblait s'être harmonisé avec le trésor dont il était le gardien paisible. Au détour de la dernière porte, il vous indiquait la muraille d'un geste amical, puis il se glissait dans un coin écarté, comprenant peut-être obscurément que tout verbiage de cicerone devenait injurieux et hostile en présence d'une semblable merveille.

Heureux les chefs-d'œuvre que l'on voit chez eux, loin des promiscuités fastidieuses que les musées infligent au génie, dans la paix sereine de quelque cloître, en un lieu recueilli et lointain. Rien ne trouble l'atmosphère autour de leur beauté; ils se livrent entièrement et vous prennent tout entier. Telle apparaît, dans la grande salle du vieil hôpital florentin, la *Nativité* de Hugo Van der Goës.

Le volet central du Triptyque représente l'Adoration des Bergers. Au centre, est agenouillée la Vierge, drapée dans une longue robe

(1) Cette remarquable étude est extraite de la luxueuse publication : *Les chefs-d'œuvre*, Laurens, éditeur.

d'un bleu foncé. Marie rappelle le type paysan des femmes de Flandre par la coupe du visage et le modelé du front; mais sa face, encadrée de fins cheveux d'or, resplendit d'une beauté surnaturelle. Toute pâlie encore et languissante, elle est déjà la mère de douleurs, celle qui, du premier vagissement au râle suprême, ne fera que trembler pour l'Enfant divin. On sent qu'elle plaint Celui qu'elle adore, et la tragédie du futur calvaire se lit sous ses paupières baissées. Ses mains amaigries et diaphanes, aux doigts de reine, se joignent dans un geste indéfinissable de tendresse et de pitié. Jésus est étendu devant elle sur des brins de paille disposés en rayons. Ne cherchez point ici ce majestueux enfant royal, dont abusera l'anthropomorphisme de certains maitres italiens. C'est un nourrisson, n'importe lequel, dans sa misérable nudité; le geste crispé de ses pieds, geste tout animal, participe encore de la première vie obscure dont il s'évade à peine. Seul de tous les personnages rassemblés sous le chaume de l'étable, il parait ignorant du mystère qui s'incarne en sa forme chétive. Sa divinité pénètre et ravit tous ceux qui l'entourent, mais rien de personnellement divin n'émane de lui-même. Il faut interroger le visage de sa mère, pour comprendre que ce nouveau-né, raidi et exsangue, est l'ébauche d'un Dieu.

Ceux qui nous diraient le mieux le mot de l'énigme, cherchons-les parmi ces Anges, de de toutes hiérarchies, qui composent la cour mystique du Fils de Marie. Les Angelots qui volent à droite dans le crépuscule ne semblent que de célestes oiseaux. Mais les deux adorants, si délicieusement caressés par l'aurore, que l'on voit planer au-dessus de Joseph et de la Vierge, savent vers qui ils descendent et de quelle mission ils sont investis; j'imagine qu'à l'aube de Pâques ils descelleront de leurs mains princières la dalle du tombeau. Deux éphèbes du Paradis, simplement vêtus de claires robes bleuâtres, se tiennent à la gauche de Marie, dans une immobilité sculpturale; spectateurs muets et attendris, on dirait qu'ils retiennent leurs larmes prêtes à couler. Au premier plan, cinq chérubins aux ailes multicolores, chamarrés de broderies et d'ors, resplendissants de pierreries, figurent les pages magnifiques du Roi des rois; ceux-là, beaux d'une beauté charmante, presque joyeux et prêts à sourire. Vis-à-vis de leur groupe éblouissant, à droite de la Vierge, deux autres Anges, les plus profonds de tous, demeurent en extase. Graves jusqu'à l'austérité, d'une noblesse virile, ce sont les deux dépositaires élus du secret terrible, les deux témoins parfaitement conscients. Ils symbolisent ce silence auguste qu'un miracle du génie a su peindre, et qui enveloppe tout le drame, silence à la fois si doux et si formidable qu'on souffrirait comme d'une profanation de l'entendre troubler par un bruit quelconque, fût-ce par le son d'une harpe du ciel.

Saint Joseph, type accompli de bonhomie robuste, adore et prie dans une attitude discrète. Tout près de lui, dans l'ombre, les plus humbles de tous les spectateurs : le bœuf et l'âne. Le bœuf lève lentement la tête, comme pour flairer quelque chose d'inconnu ; l'âne, courbé sur sa mangeoire, semble intimidé. On dirait qu'un souffle nouveau, traversant leurs consciences obscures, les pénètre d'une vague humanité. Mais rien n'égale l'expression de joie sublime répandue sur les visages des bergers. Le premier semble prêt à s'abîmer dans l'adoration ; un sourire, d'une infinie tendresse, illumine sa face naïve et rusée. Celui qui se tient à droite semble confondu que tant de petitesse puisse promettre au monde tant de justice. Un troisième, au rire heureux et presque hébété, veut s'emplir les yeux, le cœur et l'âme de la vue ravissante du Sauveur. Derrière eux, se hâte à grands pas un retardataire, anxieux et criant qu'on l'attende. Parlerai-je de leurs mains, de ces bonnes mains calleuses que la prière rend frémissantes, instruments dociles et parfaits de cette symphonie d'extase et de gratitude? Enfin, très loin, sur le sommet d'une colline, un ange tourbillonne au-dessus des pâtres qui ignorent encore la nouvelle; à la hâte éperdue qui les presse, on devine que ceux-là aussi arriveront bientôt, poussés par le vent du grand espoir.

Le meilleur et le plus pur de la pensée de l'artiste transparaît dans ce groupe des pasteurs. N'eût-il peint jamais que ces quatre bergers, le maître gantois nous apparaîtrait, non seulement comme un poète incomparable, mais comme une personnalité essentielle de l'art. Nul n'a rendu pareillement l'élan sublime qui porta vers la crèche de Bethléem la théorie des souffrants et des humbles.

Mais j'oublie qu'un tableau ne se décrit point. Nos lecteurs ont d'ailleurs sous les yeux une reproduction qui, si elle ne rend pas l'œuvre dans sa plénitude, la trahit toujours moins que mon style. Je renonce donc à décrire les volets : celui de droite, où la donatrice et sa fille sont protégées par sainte Marguerite et sainte Madeleine; celui de gauche, représentant Tommaso Portinari et ses deux fils, avec leurs patrons saint Antoine et saint Thomas. L'art du portrait n'ira jamais plus loin. Signalons, sur le volet de droite, au milieu d'une nature riante et dans la grâce d'un site italien, le cortège aristocratique des Mages; à gauche, la Fuite en Égypte, et saint Joseph soutenant Marie, avec un geste exquis de respectueuse sollicitude, pour lui faire descendre un sentier rocheux. Sur les revers, des grisailles un peu effacées, d'une exécution large et puissante, représentent l'Annonciation : l'Ange d'un côté, la Vierge de l'au-

tre. Le retable fermé ne présentait aux yeux que ces grisailles.

Dans quel état ce chef-d'œuvre nous est-il parvenu? On a parlé de repeints qui l'auraient défiguré? J'avoue qu'après un examen approfondi je n'ai pu trouver trace de retouches injurieuses. Je suppose que des nettoyages suivis de revernissages, aussi maladroits les uns que les autres, ont enlevé la patine ambrée dont le temps avait revêtu certains panneaux. Mais rien n'a disparu d'essentiel (1). La technique prodigieuse de Van der Goës apparaît dans son intégrité. L'analyse est impuissante à définir cette facture impeccable, aussi large que minutieuse, qui, tout en parachevant le moindre détail, réalise une impression d'ensemble d'une grandiose et parfaite unité.

Le tableau fut commandé à Van der Goës, de 1470 à 1475, par Tommaso Portinari, agent des Médicis à Bruges, pour être placé dans l'hôpital de Santa-Maria Nuova, que le banquier florentin avait créé de ses deniers. Ses proportions, du moins quand à la taille des personnages, sont les plus considérables qu'ait atteintes une œuvre flamande. (Nous ne parlons bien entendu que de celles qui survivent aux naufrages où toute une civilisation faillit sombrer).





Volet de gauche. TRIPTYQUE DES PORTINARI Volet de droite.
Portrait de Tommaso Portinari et de ses deux fils agenouillés. Portrait de la signora Portinari et de sa fille agenouillées.

On ne se trouve point ici en face d'une miniature agrandie, de quelque page enluminée de missel égarée sur un panneau de bois. Vierge, Anges, Patrons et Donateurs sont peints au moins à l'échelle humaine. Ils ont notre stature, je dirais qu'ils ont notre apparence, si la vie surnaturelle dont ils débordent ne nous les rendait distants et inaccessibles. Instinctivement, on s'écarte d'eux comme d'êtres sacrés et supra-humains.

Jamais je n'ai mieux compris, pour ma part, la vérité de la religieuse parole de Renan : « *Noli me tangere* c'est le mot de toutes les grandes amours. »

A une époque si magnifiquement féconde en représentations des mystères divins et où l'inspiration sacrée varia à l'infini ses formules,

(1) M. le Ministre des Beaux-Arts a eu l'heureuse pensée de charger un des maîtres du burin de graver le retable des Portinari. Après sa planche, si magistrale, d'après notre Van Eyck du Louvre, M. Léopold Flameng était tout désigné pour se mesurer avec le chef-d'œuvre de Van der Goës. L'éminent graveur a accepté d'enthousiasme. Un état, qu'il a bien voulu nous montrer, fait espérer une traduction digne du modèle. M. Flameng, ardent comme à vingt ans, nous disait hier encore qu'il considérait ce travail comme une des plus grandes joies de sa vie d'artiste.

Van der Goës apporte une conception nouvelle de l'art, de la religion et de la vie. On a prononcé, à propos de lui, les mots les plus fâcheux et les plus vulgaires. N'a-t-on pas parlé de « réalisme », de « naturalisme », que sais-je encore? Qu'est-ce que cela, sinon ne rien dire? A mon tour, je ne voudrais guère me servir d'un mot sur un autre mot, qu'il me plaît assez peu d'employer, l'abus qu'on en fait devenant intolérable : le mot de *moderne*. Aussi résisterai-je à la tentation d'écrire qu'un idéal plus moderne prend naissance avec Van der Goës. J'aurais peur de dépasser mon idée et plus peur encore de l'amoindrir. Disons qu'ayant vu, senti et rêvé « sub specie æternitatis », il fut en dehors, au-dessus et au delà de son temps. C'est le privilège des génies suprêmes de rester les contemporains éternels de tous les âges de l'humanité.

Quelle fut la destinée de Van der Goës? Les témoignages sont rares et douteux. Vasari le mentionne à deux reprises en l'appelant « Ugo d'Anversa ». Il semble le mêler sans discernement à Lodovico da Loviano, Pietro Crista, Luven Fiammingo, Giusto da Guanto. Guichardin le cite, et rien de plus.

que j'aime médiocrement, et parce qu'il se réclame d'une notion fausse, et parce qu'on prétend lui donner trop de sens contradictoires; c'est le mot *gothique*. A le prendre dans sa signification la plus acceptable, j'oserai dire toutefois qu'avec Hugo toute trace d'esprit gothique a disparu. Mais voici que je retombe



Triptyque des Portinari. — La Nativité. — Peinture de Hugo Van Der Goës. — Gravé par Jarraud.

« Hugues de Gand qui tant eut les tretz netz, » dit le vieux rimeur Jean Le Maire, dans sa « Couronne margaritique ».

Van Mander consacre une de ses notices à Hugues Van der Goës, peintre de Bruges (?). Il le donne comme élève de Jean Van Eyck et date son œuvre de 1480. Si incomplet que soit l'honnête historiographe, on sent chez lui une admiration raisonnée. « Voilà, dit-il en terminant, tout ce que j'ai pu recueillir sur l'habile Maître Hugues. J'ignore quand il est mort et où il eut sa sépulture..... *Cet ancien excellait à donner aux saints personnages une pieuse dignité.* » Et Van Mander conclut ainsi : « Je confie son nom à l'épouse d'Hercule, Hébé, c'est-à-dire à l'Immortalité. »

L'épouse d'Hercule accepte le legs. Mais il reste fort à faire à la critique pour remettre en lumière cette figure grande entre les grandes. Toutefois de récents travaux d'érudition nous aident à soulever quelques coins du voile. Nous devons plus d'un renseignement précieux aux derniers commentateurs de Van Mander et à M. Alphonse Wauters, dont les premières recherches remontent à 1864. S'il est établi que Hugo naquit à Gand, la date de sa naissance demeure incertaine. On sait qu'il jouit de son vivant d'une célébrité considérable et tint le premier rang parmi les peintres sous le règne fastueux du Téméraire. En 1467, il dirige, par ordre de la municipalité, la partie décorative des fêtes de l'avènement du duc Charles. En 1468, il préside aux solennités du mariage. De 1473 à 1475, il fonctionne comme doyen de la corporation des peintres.

Les dernières années de sa vie s'écoulèrent au couvent du Rouge-Cloître, non loin d'Anderghem, dans la forêt de Soigne. Un des moines augustins de ce prieuré brabançon, frère Gaspard Ofhuys de Tournay, nous édifie sur les circonstances de sa mort. Mieux vaut laisser la parole au chroniqueur, si éloquent dans sa naïveté :

« ... En l'an du Seigneur 1482, mourut le frère convers Hugues qui avait fait ici profession... *Il était si célèbre dans l'art de la peinture qu'en deçà des monts, comme on disait, on ne trouvait en ce temps-là personne qui fût son égal.* Nous avons été novices ensemble, lui et moi qui écris ces choses. Lorsqu'il prit l'habit et pendant son noviciat, parce qu'il avait été bon plutôt que puissant parmi les séculiers, le père prieur Thomas lui permit maintes consolations mondaines, de nature à le ramener aux pompes du siècle plutôt qu'à le conduire à l'humilité et à la pénitence. Cela plaisait très peu à quelques-uns : « On ne doit pas, disaient-« ils, exalter les novices, mais les humilier. » — Et comme Hugues *excellait à peindre le portrait*, des grands et d'autres, même le très illustre archiduc Maximilien, se plaisaient à le visiter, *car ils désiraient ardemment voir ses peintures.* Pour recevoir les étrangers qui lui venaient dans ce but, le père prieur Thomas autorisa Hugues à monter à la chambre des hôtes et à y banqueter avec eux.

« Quelques années après sa profession, au bout de cinq à six ans, notre frère convers, si j'ai bonne mémoire, se rendit à Cologne... Pendant que Hugues revenait de ce voyage, il fut frappé d'une maladie mentale. Il ne cessait de se dire damné et voué à la damnation éternelle, et aurait voulu se nuire corporellement et cruellement, s'il n'en avait été empêché de force, grâce à l'assistance des personnes présentes. Cette infirmité étonnante jeta une grande tristesse sur la fin du voyage. On parvint toutefois à atteindre Bruxelles où le prieur fut immédiatement appelé. Celui-ci soupçonna Hugues d'être frappé de l'affection qui avait tourmenté le roi Saül, et, se rappelant comme il s'apaisait lorsque David jouait de la cithare, il permit de faire de la musique en présence du frère Hugues, et d'y joindre d'autres récréations de nature à dominer le trouble mental du peintre.

« Malgré tout ce qu'on put faire, le frère Hugues ne se porta pas mieux, mais persista à se proclamer un enfant de perdition. Ce fut dans cet état de souffrance qu'il rentra au couvent... On était rarement d'accord sur l'origine de la maladie de notre frère convers. D'après les uns, c'était une espèce de frénésie. A en croire les autres, il était possédé du démon. Il se révélait chez lui des symptômes de l'une et de l'autre de ces affections ; toutefois, comme on me l'a fréquemment répété, *il ne voulut jamais nuire à personne qu'à lui pendant le cours de sa maladie.* Ce n'est pas là ce que l'on dit des frénétiques ni des possédés. Aussi, à mon avis, Dieu seul sait ce qui en était.

« ... Pour ce qui est des passions de l'âme, je sais de source certaine que notre frère convers y était fortement livré. Il était préoccupé à l'excès de la question de savoir *comment il terminerait les œuvres qu'il avait à peindre et qu'il aurait à peine pu finir, comme on le disait, en neuf années.* — Il étudiait très souvent dans un livre flamand... »

Se peut-il un drame plus poignant, plus mystérieux! A la suite de quelles rancœurs secrètes ou par quel suprême dédain des joies mortelles ce génie, saturé de gloire, vint-il s'ensevelir vivant dans l'ombre du cloître? Ou plutôt demandait-il simplement au monastère de le décharger des soucis de la vie, voulant avant tout achever son œuvre et asseoir à jamais sa renommée? Frère Gaspard semble croire que ce renoncement ne fut qu'une retraite et qu'avec « les pompes du siècle » le nouveau cénobite n'avait point rompu. Soit. Ne soyons pas romantiques en dépit des textes

et acceptons de la vocation mystique du maître l'explication la moins orageuse. Reste à comprendre cette tragédie de la démence, tout ce cauchemar de la damnation, cette fureur de désespoir et de repentir. M. Milanesi, dans une note de son édition de Vasari, nous fournit l'explication facile, celle qui vient tout d'abord à l'esprit : « per dispiaceri avuti in amore ». Sans doute, rien n'est plus acceptable, et cela flatte notre sourde rancune contre les milliers de crimes innocents que la femme commet contre la pensée. Si pourtant la cause du mal inconnu dont périt Hugo était plus haute et plus profonde? Si elle n'avait sombré, cette lumineuse conscience, que pour avoir trop aimé l'infini? Il y a aussi, dit quelque part un des plus charmants poètes de notre âge, « le vertige du gouffre d'en haut ». Le mal dont souffrit le roi Saül n'est que le frère de l'antique délire qui perdit et glorifia Prométhée. Ces folies-là contiennent tout le deuil et toute la noblesse de l'humanité. Ceux qui se font de l'existence un songe trop sublime portent un signe fatal et sacré. Hugo Van der Goës mourut peut-être de génie, comme on meurt de débauche. Ce héros de l'art en fut-il en même temps le martyr? Ce serait une bien belle légende. Pourquoi aussi ne point conclure humblement avec le pieux chroniqueur du Rouge-Cloitre? « Dieu seul sait ce qui en était. »

HENRY ROUJON.

P.-S. — Mon excellent ami, M. Camille Benoît, qui m'a conduit le premier devant le Triptyque de Van der Goës, a étudié passionnément l'œuvre du grand maître gantois. Il doit publier dans quelques semaines un essai de classification de ses peintures, ébauche d'une étude définitive. Je m'interdis donc d'aborder ce sujet, puisque M. Benoît le traitera bientôt, avec une autorité particulière.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

Suite et fin. — Voyez pages 178, 205, 215 et 231.

Le poids même d'un ouvrage n'est pas toujours un obstacle à son enlèvement immédiat : témoin le monsieur, dit « au mac-ferlane », dont on garde encore souvenance à la Maison Hachette. Ce particulier, qui arrivait obstinément affublé, été comme hiver, d'un long manteau à pèlerine, et s'était attiré déjà des soupçons très probablement mérités, trouva moyen un beau jour d'enfouir dans la doublure de son manteau douze tomes de la *Géographie* de Reclus, — ce qui représente la charge respectable de quarante kilogrammes, et fait l'éloge du tailleur fournisseur d'une étoffe aussi solidement cousue et aussi résistante.

Mais le plus joli tour — MM. les grippe-livres, comme leurs copains tire-laine et coupe-bourses, en ont des milliers dans leurs bissacs — fut celui qui advint, il y a des années déjà, à un libraire de la rue Soufflot.

Un passant,

Qui n'a pas dit son nom et n'est point revenu,

avise un matin à l'étalage de ce marchand un exemplaire du dictionnaire de Littré, cinq volumes reliés, en parfait état, avec l'étiquette 80 francs. Aucun commis n'est de planton, personne ne surveille, le trottoir est désert... Vite, notre homme, qui cherchait chape-chute, s'empare des cinq volumes, les glisse sous son bras, fourre dans sa poche l'étiquette compromettante, et s'apprête à fuir.

Mais où aller avec cet encombrant fardeau?

Et l'idée lui vient d'entrer chez le libraire même à qui appartient — appartenait plutôt — le Littré, et de lui en proposer l'acquisition.

« Un Littré? interrompt ce commerçant, je n'en ai que faire; j'en ai un en montre, en voilà encore deux autres là-bas... »

Cependant, flairant une exceptionnelle bonne affaire, il se ravise. Pour trimballer ainsi à travers les rues ces énormes et pesants in-quarto, il faut vraiment, songe-t-il, que ce pauvre hère soit dans une de ces débines! D'autre part, avec le Littré, on ne risque rien, ça se vend toujours...

« Et combien en voulez-vous, de votre exemplaire? demande-t-il.

— Le plus possible, réplique bravement l'autre.

— J'entends bien, mais... je ne peux pas vous en donner plus de trente francs. J'en ai déjà trois, des Littrés... C'est uniquement pour vous obliger...

— Mettons trente-cinq?

— Non, trente, pas davantage. Je n'y tiens pas, je vous dis...

— Allons, il faut bien en passer par où vous voulez!

— Laissez-moi votre adresse : je vous ferai payer à domicile, comme c'est la règle.

— C'est que... j'ai besoin d'argent tout de suite... absolument!

— Enfin! Tenez! Vous avez l'air d'un si brave homme! »

Et puis l'affaire était si bonne qu'il eût été déplorable de la rater.

Je vous prie de croire que les trente francs une fois en poche, ledit pauvre hère ne s'attarda pas à complimenter le libraire sur cette merveilleuse opération, et qu'il déguerpit presto. Mais on ne l'a pas encore oublié, « le coup du Littré », on s'en gaudit encore chez tous les marchands de livres et dans le monde « du papier ».

* * *

Malgré leur fréquence et sauf les cas tout à fait exceptionnels, les vols de livres sont néanmoins, on peut l'affirmer hardiment et sans velléité d'hésitation, les moins lucratifs de tous les vols.

A part ces gros et grands ouvrages dits « de

bibliothèque », dont il vient d'être question ; à part quelques nouveautés, et surtout les volumes rares, certains livres à gravures, quelques éditions princeps, les bijoux de bibliophiles, ces trésors toujours prudemment renfermés à clef sous vitrine, les livres dérobés sont d'une vente dérisoire, qui ne nourrit pas son homme.

Ce rabais de 60 pour 100, qu'avouait tout à l'heure un important commissionnaire en librairie, est couramment et de beaucoup dépassé dans les ventes en gros ou dans les ventes d'occasion, comme celles qui peuvent résulter de détournements et de larcins. C'est à 90 pour 100 de rabais qu'une de nos plus célèbres maisons d'édition a soldé, il y a quelques années, quantité d'exemplaires de beaux et bons ouvrages. C'est à peu près dans les mêmes conditions que l'excellent fonds de M. Jouaust, un des derniers imprimeurs de la vieille école, aussi lettré et érudit que soigneux et consciencieux, a été cédé. Pour le livre à 3 fr. 50, le plus répandu et partant le plus exposé à être filouté, le rabais, en dehors de la nouveauté, est bien plus considérable encore. Dans les ventes de fonds d'éditeur effectuées en ces derniers temps, le prix des volumes marqués 3 fr. 50 (sauf pour les auteurs en renom dont les œuvres peuvent, cas très rare, se trouver impliquées dans ces ventes) a varié de 0 fr. 05 à 0 fr. 30, c'est-à-dire a subi un déchet de 98 à 91 pour 100.

Voler des livres, dans ces conditions, c'est vraiment courir des risques et se donner du mal pour bien peu de chose. MM. les voleurs de profession s'en aperçoivent vite et ne s'attardent pas de ce côté : le jeu n'en vaut pas la chandelle. L'un d'eux, pincé tout récemment avec un ballot de volumes jaunes dont il cherchait en vain à se débarrasser, même au plus vil prix, répliquait avec indignation au commissaire de police :

« Mais, m'sieu le commissaire, c'est moi le volé là-dedans! V'là trois heures que je roule avec ce paquet, dont personne ne veut, dont je ne sais que faire, trois heures que je trime et turbine! C'est moi le volé, m'sieu le commissaire! »

Amère et douloureuse constatation, mais suprêmement exacte, indéniable et irréfutable, que cet infortuné écornifleur de bouquins semblait donner à méditer à tous ses acolytes ou émules.

ALBERT CIM.

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES

UNE RÉPUBLIQUE D'ENFANTS

Quoiqu'il soit possible de présenter sous le titre d' « excentricité » la *Junior Republic*, qui fonctionne depuis quelque temps dans l'État de New-York, il faudrait bien se garder de ranger cette institution parmi les pures et simples fantaisies écloses dans le cerveau fécond des Yankees.

Rien n'est plus sérieux.

Le but que s'est proposé M. William R. George, le fondateur de l'œuvre, est, en quelques mots, d'essayer de développer chez les enfants des deux sexes, pris dans les pires quartiers de New-York, l'économie, la responsabilité individuelle, le sens des affaires, le respect des lois, la connaissance du droit civil élémentaire, et enfin le patriotisme.

C'est là, comme on le voit, un vaste programme ; mais il est parfaitement praticable si — pour employer l'expression consacrée — on ne se noie pas dans les détails. Cet écueil, M. George l'a adroitement évité.

Pratiquement, l'institution consiste dans la réunion d'un certain nombre d'enfants, pour un temps déterminé, dans une propriété du comté de Tomkins. Là, comme l'indique le nom de la colonie, ils forment une république en raccourci, en miniature.

Ils ont un Congrès composé de deux Chambres — une Chambre des Représentants et un Sénat — les députés élus pour deux semaines, les sénateurs pour huit jours. Tout se compte par jours dans une république qui ne bat son plein que pendant trois mois !

On vous voit d'ici sourire, lecteur. Et cependant ce n'est là, en somme, qu'une école, où les leçons de choses dominent.

Dans les collèges commerciaux, les élèves passent successivement par tous les postes — commis, teneur de livres, caissier, etc.; — ici, les enfants acquièrent des notions claires et pratiques sur le mécanisme gouvernemental, les votes, la législation. Nombre d'entre eux, en quittant la colonie, en savent plus long sur ces graves questions que leurs parents mêmes.

La *Junior Republic* formant en quelque sorte un État dans l'État, vote ses lois particulières ; mais celles-ci ne peuvent naturellement intervenir que sur des points de discipline intérieure, la Constitution des États-Unis et celle de New-York devant être, avant tout, respectées.

Toutefois, ce n'est pas la besogne qui manque au Congrès! En fait, ces assemblées de bambins ont eu à affronter et à discuter, en petit, les problèmes les plus ardus de la politique moderne, ainsi que nous le verrons plus loin.

Chaque enfant est tenu de gagner sa vie ; pour cela il faut évidemment qu'il travaille un certain nombre d'heures par jour. Naturellement une sélection s'opère, dès le début, entre les travailleurs exercés (skilled labor) et les autres (unskilled labor). Les garçons font de

l'agriculture, du jardinage, de la menuiserie; les filles des ouvrages à l'aiguille, la cuisine, le ménage. Les uns et les autres ne peuvent avoir moins de douze ans, ni plus de dix-sept. La *Junior Republic* n'admet pas la rémunération en argent ordinaire. Toutefois, comme les *citoyens* ne font qu'y passer, et ne sont pas appelés à être toute leur vie des communistes, on leur paie leur travail dans la monnaie spéciale de la République.



La « JUNIOR REPUBLIC ». — Membres du Congrès.

Les salaires varient de 2 fr. 50 à 4 fr. 50 par jour. Les enfants apprennent ainsi une leçon spécialement utile pour eux qui, en ville, vivent dans une atmosphère peu moralisatrice — à savoir que la paresse conduit à la misère, et a pour résultat pratique un estomac vide.

Un des statuts de l'œuvre déclare qu'aucune taxe ne sera établie « pour supporter les garçons et les filles qui sont capables de travailler et ne font rien ».

Les dépenses auxquelles les jeunes colons doivent faire face sont les repas — qui coûtent de dix à vingt-cinq sous selon les « restaurants » — le logis, dix sous par nuit; et les impôts, trois sous par jour.

On voit qu'une stricte économie est nécessaire pour pouvoir joindre les deux bouts.

Cependant les enfants qui mettent de l'argent de côté — et il y en a beaucoup — peuvent l'échanger, à leur départ, contre des vêtements ou des provisions pour leurs parents. On cite des « citoyens » qui sont parvenus à avoir à la Caisse d'épargne de la République un *boni* de 50 dollars à la fin de leur séjour, qui est de deux mois en moyenne. Inutile d'ajouter que la plupart d'entre eux n'avaient jamais entendu parler de Caisse d'épargne auparavant.

Mais, dira-t-on, qu'advient-il des fainéants?

Les renvoie-t-on à leurs familles? Non pas, car le but de l'institution est précisément de moraliser. Le petit citoyen qui mendie est mis en prison. Seulement — et sous ce rapport la *Junior Republic* rendrait des points à bien des grandes nations — la prison, là, c'est le travail, et un travail très dur, combiné avec une nourriture extrêmement limitée.

Aussi, si les cellules s'emplissent chaque année au début de la saison, se vident-elles avec toute la rapidité désirable.



La « JUNIOR REPUBLIC ». — Jeunes prisonniers en costume de travail.

Écoutez cette confession faite par un des bambins, qui sortait de prison :

« Je ne *puis* pas être méchant davantage. Cela coûte trop cher! Si j'avais travaillé aussi *dur* quand j'étais libre que j'ai eu à le faire en prison, je serais aujourd'hui le garçon le plus riche de la République.

Maintenant je suis décidé à réussir! »

Et il réussit, car, quand il quitta la colonie, il était président de la Chambre des Représentants.

Croyez-vous que ce garçon-là oubliera la leçon?

Mais il faut bien remarquer que dans cette communauté, chacun est libre. Le colon n'est pas emprisonné parce qu'il ne travaille pas. Il n'est arrêté que s'il trouble l'ordre public, c'est-à-dire s'il mendie. Toutefois il faut qu'il travaille ou qu'il mendie, car ses concitoyens ne sont pas gens à le nourrir de leurs deniers. « La loi sur les pauvres a du bon, écrit une fillette. Ils doivent travailler pour leur subsistance comme nous sommes tous appelés à le faire dans la vie. »

Comme on le pense bien, un des premiers devoirs du Congrès, à l'origine de la Société, fut d'organiser la justice et la police. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'ici, comme dans les contrées les plus formalistes de l'ancien continent, les fonctions publiques exercent sur les citoyens une attraction considérable. Il y a là, pour ces enfants des rues, une occasion de recevoir un enseignement précieux. Ils apprennent à apprécier les bienfaits de l'instruction. Le plus souvent, ils ne sont pas, lorsqu'ils arrivent de la ville, en état de se présenter aux concours les plus élémentaires, — celui de policemen, par exemple — et la mortification qu'ils en éprouvent leur fait amèrement regretter le temps perdu à faire l'école buissonnière dans les carrefours de la métropole.

La colonie comprend quatre bâtiments en planches, et une tente d'environ cent pieds de long. L'une des baraques est le Capitole, ou Palais législatif. L'autre renferme la prison, le tribunal, les études des avoués et attorney. La troisième est un atelier et un magasin ou bazar. Enfin la dernière contient une salle de conférences, la banque, la poste, le dispensaire; et, au premier étage, le principal hôtel — le Waldorf. La tente est divisée en compartiments et forme deux autres hôtels et des restaurants.

Naturellement les enfants restent, en général, trop peu de temps dans la colonie, et la somme de travail qu'ils fournissent est trop minime pour que la *Junior Republic* puisse subsister sans le secours de souscriptions privées.

Mais, encore une fois, c'est une école, et non pas une communauté socialiste.

Un des traits les plus caractéristiques de cette institution, c'est la sagesse de ses membres en ce qui concerne la politique.

Sans doute des partis se forment — « ce qui est une bonne chose, remarque un sénateur de treize ans, car cela nous apprend à discuter...» — c'est là la conséquence des opinions personnelles de ces cervelles juvéniles sur les droits des femmes, les différents systèmes d'impositions, etc. Mais les politiciens de profession, dans cette heureuse république, ont toujours été réduits à l'impuissance par le bon sens de la classe laborieuse.

Nous ne saurions terminer cette petite étude sans mentionner la façon originale dont la fameuse question des tarifs se présenta aux jeunes législateurs.

Quelques enfants, plus économes que les autres, ayant reçu des cadeaux de fruits de fermiers du voisinage, ou ayant acheté à l'extérieur, avec de l'argent apporté de la ville, des friandises diverses, eurent l'idée de revendre ces victuailles à leurs concitoyens. Ces faits s'étant répétés, l'opinion publique s'émut. Les vendeurs de fruits et de gâteaux se procuraient un enrichissement anormal, car ils étaient payés en monnaie de la République, et n'en avaient pas déboursé pour se procurer leurs marchandises. La question fut soumise aux Chambres, appelées ainsi, tout naturellement, à discuter un des plus graves problèmes de l'économie politique.

Ceci est sans doute intéressant, mais ce qu'il faut voir surtout dans l'expérience tentée par M. George, c'est, non pas une étude sociale rétrospective, mais une des tentatives les plus intelligentes et les mieux conçues qu'on ait faites de nos jours pour l'amélioration des enfants des rues.

GEORGE NESTLER-TRICOCHE.

LE PARAPLUIE DE M. PERMELIN

Suite et fin. — Voyez page 237.

Il resta deux heures ainsi, guettant les rares consommateurs qui entraient et qui sortaient. Sur ces entrefaites apparut un de ses amis, — la face rubiconde et épanouie.

— Tiens, Permelin !

— Tiens, Ventenac !

— Un écarté ?

— Oui, ma revanche d'hier !

Les parties se succédèrent. Permelin perdit six apéritifs, dix cigares, quatre paquets de cigarettes, l'apéritif et le digestif du lendemain, avec les pousse-cafés de toute la semaine. Vers six heures, Ventenac déclara :

— J'en ai assez. Au revoir, Permelin.

Et Permelin resta seul, une fois encore, en présence d'une pile de soucoupes. Affolé il régla, se leva, se dirigea vers la porte. Il en franchissait le seuil quand la voix du garçon retentit à son oreille :

— Monsieur Permelin, vous oubliez votre parapluie !

Permelin secoua la tête avec le geste de l'homme que la destinée accable. Et il rentra chez lui, monta dans sa chambre où on lui servit à dîner vers sept heures.

Des journées, des semaines, s'écoulèrent ainsi longues, monotones, fastidieuses, partagées entre l'examen de la comptabilité commerciale et les séances au café Legorju où Permelin continuait à perdre. Sa guigne de-

vint même légendaire. Quand il apparaissait, des voix goguenardes, de tous côtés, le saluaient d'exclamations joyeuses :

— Tiens Permelin... Permelin et son parapluie... Nous allons lui passer nos soucoupes...

Permelin ne sortait plus sans son parapluie que la bonne lui mettait dans les mains, du même geste obséquieux, chaque matin et chaque soir, quand il se dirigeait vers la porte. Et le parapluie était, au domicile conjugal, l'objet des soins les plus attentifs et les plus minutieux. Il avait sa place désignée, près de la cheminée de la salle à manger, dans un coin solitaire, loin des parapluies légitimes de la maison. On l'époussetait, on le roulait soigneusement, on astiquait le manche qui reluisait comme un sou neuf. Un jour, par hasard, il plut, vers midi. Permelin rentra avec le parapluie mouillé et la bonne le fit sécher dans sa cuisine. Quant à Mme Permelin elle n'adressait plus un mot à son mari qui continuait à manger seul, dans sa chambre; et sa fille épousait les griefs imaginaires de sa mère!

Ainsi Permelin connut au foyer domestique, l'horreur de la solitude et l'affolement du silence.

III

Un soir Permelin quitta le café Legorju, par une pluie battante, mais ses préoccupations étaient si lourdes et l'horreur que lui inspirait le maudit parapluie si complète, qu'il ne songea pas à l'ouvrir. Il se dirigea vers son domicile d'un pas lent. L'eau ruisselait sur son chapeau de soie, trempait son complet neuf, souillait sa chemise ; il était transi, de longs frissons l'agitaient.

— Je vais peut-être mourir, pensa-t-il.... Ce sera la délivrance.

A quelques mètres de sa boutique, sur le trottoir, il aperçut une gamine, un trottin de modiste qui se hâtait, un carton à chapeau sous le bras. Elle aussi était trempée, la pauvre! La pluie l'avait surprise sans défense! Elle n'avait pas de parapluie.

Une idée traversa l'esprit de Permelin.

— Avant de mourir, je vais accomplir une bonne action.

Il pressa le pas ; il interpella la petite qui se retourna vivement, surprise, et montra à Permelin un visage jeune et gai, un nez retroussé, une bouche fraîche, un teint de rose et de lys sous un ébouriffement de cheveux blonds.

Il prit un air grave :

— Mademoiselle, ne vous étonnez pas de ma démarche. Je suis marié et père de famille et négociant. Voilà ma boutique, un peu plus loin. Vous avez des courses à faire encore. Moi, je suis arrivé. Permettez-moi de vous offrir ce parapluie.

Elle hésitait à le prendre, stupéfaite de cette offre bizarre. Permelin insistait. Elle le regarda longuement de son œil clair, semblable à un bleuet, et elle comprit que c'était un brave homme.

Simplement elle dit :

— Je vous remercie, Monsieur. Je vous le renverrai demain.

— Non, non, s'écria Permelin, gardez-le, je vous en prie, je vous le donne.

Et il s'éloigna vivement, laissant, immobile, sur le trottoir la petite qui le regardait avec étonnement.

Mme Permelin et sa fille étaient sorties. C'était la servante qui gardait la boutique. Permelin monta à sa chambre, se déshabilla, s'épongea, puis, comme il ne se sentait pas à son aise, se glissa dans son lit et s'endormit après avoir verrouillé sa porte. Des rêves de félicité, des rêves roses, des rêves radieux, des rêves de poésie égayèrent son sommeil. Il se leva de bonne heure, très dispos, ouvrit les rideaux de sa fenêtre. Il pleuvait à torrents.

Permelin songea à la petite de la veille.

— Au moins, elle ne se mouillera pas aujourd'hui, murmura-t-il.

Il fit sa toilette posément ; il se sentait heureux, léger, débarrassé d'une obsession. L'idée qu'il ne verrait plus le funeste parapluie lui donnait une gaieté d'adolescent.

— Et puis Caroline, va peut-être se calmer! pensa-t-il.

Il mettait sa cravate, en bras de chemise, devant sa glace, quand il entendit tout à coup un bruit formidable, un roulement de tonnerre, une charge de cavalerie, dans l'escalier. Inquiet il ouvrit sa porte; mais à peine avait-il paru sur le palier qu'un projectile inattendu vint s'abattre sur son visage, tandis que la voix de plus en plus âpre et courroucée de sa femme criait :

— Voilà votre parapluie, misérable.... Vous savez qui vous le renvoie, n'est-ce pas....

Permelin était aveuglé ; il avait reçu le parapluie sur le nez et il souffrait horriblement. Il ne pouvait répondre. Il entendit des claquements de porte, des heurts de meubles, des exclamations, des ordres brefs et précipités. Puis le silence.

Une heure après il descendit prudemment, sur la pointe des pieds, inquiet de ce calme. Mais en pénétrant dans sa boutique il faillit se trouver mal. Les volets étaient fermés! La maison était vide! Sur une table il trouva un mot de sa femme, écrit à la hâte : « Misérable, vous ne me reverrez plus.... »

Elle ne revint jamais, en effet. Pendant plusieurs jours Permelin fut inconsolable. Puis sa douleur s'atténua et disparut.

Il vendit sa boutique et il se consacra à la manille.

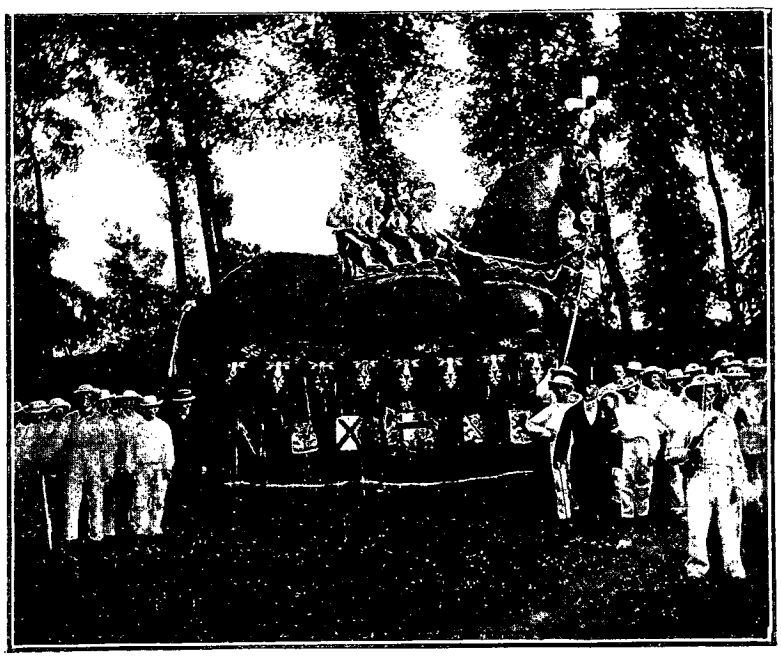
GEORGES GÉLIS.

LE CHEVAL BAYARD DE TERMONDE

Dans les réjouissances publiques du Nord de la France et de la Belgique revivent les vieilles légendes du moyen âge, et il n'est presque pas de ville qui, aux jours de grandes solennités, ou plutôt, comme on dit encore là-bas : aux jours de fêtes carillonnées, n'ait à y montrer, avec orgueil, quelque étrange et fantastique figure représentant tantôt un géant aux traits farouches, tantôt un animal monstrueux, auxquels s'attachent de pittoresques traditions locales.

Une de ces créations les plus curieuses est, avec le Doudou de Mons, le cheval Bayard de Termonde, petite ville de la Flandre orientale.

Figurez-vous un énorme cheval d'osier recouvert de toile peinte.



Le cheval Bayard de Termonde.

Trente-quatre solides porteurs, cachés sous une longue draperie, le promènent par toutes les rues de la ville.

Tout un cortège de chevaliers et de seigneurs le précède dans sa tournée. Sur le dos du monstre, quatre jeunes chevaliers figurent les quatre fils Aymon.

La cérémonie s'achève sur la Grand'Place où l'on décharge quatre petits canons au moment de l'apparition du cheval Bayard.

Au bruit des détonations, le destrier se cabre, s'avance vers l'artillerie, simule un combat et en sort vainqueur.

Il se retire ensuite en saluant le peuple qui le suit de ses longues acclamations...

Cette cérémonie n'a lieu que deux ou trois fois par siècle, et attire, chaque fois, un immense concours de monde.

Il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour que l'édilité termondoise autorise la procession et le combat de son cheval Bayard.

La tête du cheval, qui est en bois, est réputée un chef-d'œuvre. Elle fut sculptée au dix-septième siècle par un artiste en renom, Liévin Vandevelde, à qui ce travail sauva la vie. Voici dans quelles circonstances :

Liévin, comme beaucoup d'artistes de ce temps, était ivrogne et joueur. Un jour qu'il avait perdu au jeu tout son salaire, il n'osa plus rentrer chez lui et s'en fut à la campagne. Sur une route solitaire, il rencontra un homme chargé d'un sac d'argent. En proie encore aux fumées de l'ivresse qui égaraient sa raison, le sculpteur se jeta sur ce passant et essaya de le dévaliser. Mais l'homme avait la main solide; des paysans accoururent, et Liévin fut livré aux magistrats.

Le gibet attendait le misérable. Heureusement pour lui, la procession du cheval Bayard devait avoir lieu bientôt. Mais lorsqu'on s'occupa, sur l'ordre des magistrats, d'habiller et de parer le coursier pour la cérémonie, on s'aperçut que sa tête était entièrement rongée des vers.

Impossible de présenter dans cet état la noble bête aux innombrables étrangers accourus pour assister à la fête. C'était le déshonneur de la ville.

Pour comble de malheur, il n'y avait en ce moment à Termonde qu'un sculpteur, et il attendait, en prison, l'heure d'être conduit au gibet.

Les magistrats firent proposer à Liévin de faire la nouvelle tête du cheval, sous promesse que son corps serait, après le supplice, couché en terre sainte... L'artiste fit répondre qu'il se souciait fort peu de ce qui adviendrait de son corps après sa mort, et qu'il ne se chargerait du travail qu'à une condition : la vie sauve!

Le temps pressait. On fut bien forcé d'en passer par les exigences de Liévin Vandevelde.

Le jour de la fête, le maître parut suivi de deux aides portant la tête du cheval Bayard. Arrivé devant les magistrats il enleva le voile qui la recouvrait. Tous poussèrent des cris d'admiration devant le chef-d'œuvre.

La légende ajoute qu'à partir de ce jour Liévin s'amenda et renonça à la passion du jeu et du vin.

FRANZ FOULON.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

PORTRAIT DE DEUX CAVALIERS



PORTRAIT DE DEUX CAVALIERS. — Peinture de Van Dyck. — Gravé par Deloche.

Le double portrait gravé ici est bien le type des beaux et brillants ouvrages de Van Dyck en ce genre.

Ils ont le charme, la distinction et l'esprit. En somme quand on s'extasie aujourd'hui — nous ne voulons pas dire que ce soit sans raison, loin de là — devant les portraits de l'école anglaise moderne, il ne faut jamais oublier qu'elle est sortie à peu près tout entière de Van Dyck.

Des portraits en eux-mêmes, nous ne voyons pas trop ce qu'on peut dire de très développé; mais nous profitons avec plaisir de l'occasion de rappeler en peu de mots les caractères de cette peinture, qui est d'un habile artiste et d'un homme exceptionnellement recherché.

La carrière de Van Dyck est, entre toutes, celle d'un séduisant, d'un prédestiné, d'un être lumineux, qui brilla de son propre éclat et par cela même n'exerça point une séduction frauduleuse, fut aimé des dieux et mourut jeune. Il est de nature tendre et vive, une tendresse

qui ne va pas jusqu'aux passions farouches et qui pousse plutôt aux sentiments d'élégie exquise qu'au pathétique brûlant; une vivacité qui ne se perd point en coups d'aile dans la foudre.

Rubens était « un peintre qui s'amusait parfois à être ambassadeur. » Son élève est un cavalier qui ne saurait s'empêcher de faire de la peinture.

Il a connu dans sa vie des moments assez poignants pour pouvoir exprimer de vraies douleurs, de vrais élans. Mais tous ses goûts et l'éducation qu'il s'est faite veulent que ces élans s'expriment galamment, ne renoncent point à la grâce sans perdre de leur chaleur et que les douleurs demeurent nobles et décentes.

Une existence de plaisirs, de fêtes, de fréquentations brillantes, bien faite pour user rapidement une organisation bien équilibrée sans doute, mais plutôt frêle, ne le fait jamais renoncer à l'art, ni se relâcher au plus fort de sa vogue. Il aime l'art, disons-nous, mais il l'aime à sa manière, sans froideur, certes, mais sans ces grands gestes, qui, à son gré, effaroucheraient plus qu'ils ne convaincraient.

Il l'aime pour les jolies fêtes que grâce à lui il se donne, pour les griseries légères qu'il lui procure; mais il ne faut pas lui demander de l'aimer d'une façon âpre, exclusive, presque farouche, comme fait Rembrandt, ni même avec l'entrain d'imagination, conservé et soutenu par de profonds calculs, comme chez Rubens. On pourrait dire, au contraire, de Van Dyck, qu'il a moins d'entrain que Rubens et pourtant plus de sensibilité.

Cette sensibilité, d'essence très fine, et brûlant subtilement les nerfs même d'un homme qui ne croit pas se donner tout entier, fut une des causes de la mort prématurée de notre artiste, au moins autant que l'abus de la vie elle-même. Elle est vraiment ravissante et précieuse, cette sensibilité de Van Dyck; elle l'induit à rencontrer ses accents tantôt romanesques, tantôt si joliment tendres, ainsi que cette rare, cette incisive simplicité qu'à proprement parler il est le seul à posséder dans toute l'école flamande. Même chez les plus grands, ou bien la simplicité est tout à fait absente, ou bien elle se double d'un peu de lourdeur. Van Dyck, au contraire, est simple, lorsqu'il l'est vraiment, sans s'être donné aucune peine.

On ne devrait point oublier tout cela, comme on a trop de tendance à le faire, en revenant sans cesse au courtisan, au cavalier, à l'homme du monde, à tout ce qui est en un mot son extériorité, mais non pas le plus pur et le plus intime de son essence. *Pittore cavalieresco*, comme disaient avec une insistance malveillante ses camarades et ses rivaux. Ils affectaient de ne voir en lui que ce côté, alors qu'ils savaient bien que le peintre était encore plus parfait que le cavalier, et ils avaient de bonnes raisons pour ne pas le lui pardonner.

Admirons donc ces beaux portraits de cavaliers, comme ceux de nobles et charmantes dames, que nous trouvons dans les musées de Flandre, de Londres, de Munich, du Louvre, etc. Goûtons-les sans crainte d'être taxés de goût trop recherché et raffiné. Ils ont l'élégance suprême, mais ils ne sont point dépourvus d'humanité, et il n'est pas nécessaire de ne peindre que des brutes pour mériter le nom de penseur.

ARSÈNE ALEXANDRE.

RÉSURRECTION DE LA VIGNE

EN NORMANDIE

Il en est de certaines cultures, comme des races humaines elles-mêmes; elles s'épuisent à un moment donné, elles s'étiolent et dépérissent sans qu'on en sache bien la cause.

La vigne française, la première du monde, non par ordre chronologique, mais comme qualité supérieure, est malade depuis longtemps déjà. Est-ce la conséquence d'une culture intensive, d'un surmenage outré, d'un changement climatologique, ou bien encore, ainsi qu'on l'a dit, de l'introduction, en 1862, de certains cépages américains? Les hommes compétents ont écrit là-dessus des ouvrages appréciés. On a constaté le mal et ses progrès; on a essayé de l'enrayer, et, à part quelques médications, efficaces en petit, inapplicables en grand, le mildew et le phylloxera se sont, en général, montrés réfractaires. Malgré le prix relativement élevé du traitement phylloxérique, on l'emploie encore, surtout au début de la maladie, pour atténuer le mal et retarder l'invasion, et l'on fait bien de ne pas se décourager.

En présence, toutefois, des minces résultats obtenus, on a eu l'idée de reconstituer les vignobles français avec des sujets nouveaux et l'on a choisi ceux des cépages américains qui résistent au sol et au climat. Des expériences ont été faites sur plusieurs points de la France, et elles ont d'abord réussi; puis le mal a repris le dessus, et à l'exception des cépages dits *Vialla*, *Riparia* et *Rupestris*, employés surtout comme porte-greffes, on ne peut pas dire que l'expérimentation ait été absolument concluante.

Sans proscrire les vignes américaines, dont plusieurs ne sont pas sans mérite, nous avons le droit de dire que leurs cépages producteurs donnent, en général, des raisins de table et des vins bien inférieurs à nos raisins et à nos vins d'Europe. En outre, beaucoup de ces cépages sont peu fructifères et les viticulteurs ont bien fait de chercher ailleurs. L'Asie, longtemps méconnue, semblait pourtant tout indiquée. En Chine, par exemple, la vigne était cultivée bien

avant l'ère chrétienne, dans les provinces de Chan-si, de Petche-ly, de Honang, de Hon-quang, et aujourd'hui encore elle prospère en Mandchourie, à des altitudes considérables et sous un climat des plus froids. De même dans les îles du Japon, où elle atteint les proportions d'un arbre et produit, malgré les brouillards et les rigueurs du climat, des raisins abondants, d'un goût exquis et qui arrivent à parfaite maturité.

Cette qualité précieuse avait frappé un R. P. Lazariste, le Père David, un missionnaire qui avait longtemps voyagé dans ces contrées en évangéliste doublé d'un observateur et d'un patriote.

Un jour le P. David rapporta de Chine des pépins de raisins et, à son retour en France, il les remit, à titre de curiosité, à M. Romanet du Caillaud, qui en fit un semis. L'expérience fut satisfaisante et attira l'attention des viticulteurs, et entr'autres de M. Caplat qui, dès lors, s'occupait aussi de la reconstitution de nos vignobles.

M. Caplat se dit que puisque la vigne asiatique produisait des raisins excellents sous des climats aussi rigoureux, aussi humides que celui de la Mandchourie, il fallait en essayer dans un pays considéré aujourd'hui comme impropre à la culture de la vigne française, en Normandie, par exemple. Qui peut le plus, peut le moins.

Il sema donc les pépins chinois, apportés par le P. David, et des pépins japonais, apportés par M. H. Degron, non plus, comme M. Romanet du Caillaud, dans les contrées méridionales de la France, mais sur le plateau d'Alençon, où les vents du nord et de l'est ont deux à trois lieues de parcours sans que rien ne vienne en atténuer l'intensité et, de plus, exposé aux brouillards humides de l'automne. Les premiers essais qui s'échelonnent de 1882 à 1885 ne tardèrent pas à donner des résultats pleins de promesses.

En effet, M. Caplat obtint des premiers pépins chinois, semés en 1885, trois pieds, dont un devait lui donner, en 1890, plusieurs grappes et grappillons, et comme ce raisin, quoique jeune encore, lui parut bon, il résolut d'en poursuivre la culture et il attribua à cette vigne le nom de Vigne alençonnaise.

Le précoce Caplat, originaire du Japon, provient des semis faits en 1884 et 1885 et c'est aujourd'hui la plus belle vigne connue. Nous en parlerons ci-après.

Nous savions par la renommée les résultats acquis, mais nous avons tenu à voir par nous-mêmes, et, dans ce but, nous sommes allés à Alençon, ou plutôt à Damigny, qui peut en être considéré comme un faubourg. Nous avons visité avec le plus vif intérêt le vaste champ d'expérimentation et le vignoble de M. Caplat, et nous sommes revenus enchantés des résultats obtenus et qui dépassent tout ce que l'on pourrait dire. « C'est vraiment l'une des merveilles de la Normandie actuelle », selon l'expression de M. Tisserand, le savant directeur de l'Agriculture.

Maintenant que l'origine des vignes, dites normandes, est connue, on nous permettra d'indiquer sommairement les principales, celles qui ont déjà payé de leurs personnes l'hospitalité reçue :

La *Vitis Romaneti*, précoce et très productive ; vigne moussue à grandes feuilles cordiformes, ou trilobées ;

La *Vitis Pagnucci*, précoce et très productive, à grande végétation. Vin rouge. Bois rouge. Feuilles cordiformes et bois plus ou moins hispidé. Certaines espèces ont les feuilles tri, quatri et pentalobées ;

La *Spinovitis Davidi*, très curieuse, à feuilles cordiformes luisantes. Bois garni d'épines inoffensives ; grande végétation. Vin très coloré ;

La *Vitis Carrieri*, très tardive ; à feuilles bizarres, argentées en dessous ; très productive et convenant surtout aux pays chauds. Vin rouge ;

L'*Alençonnaise*, magnifique raisin de table, doré et exquis ; et la *Précoce Caplat*. Cette dernière espèce, à végétation tropicale, fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vue. Sous le climat froid et humide d'Alençon, elle mûrit ses raisins tous les ans du 10 au 30 septembre. C'est dire que dans toute la France et à toutes les altitudes on peut en obtenir du vin. Dans le Midi et même dans le Centre de la France on pourrait la vendanger en août. Le vin est bien coloré, magnifique et bon ; sa force alcoolique atteint 10 et 11 degrés. Les feuilles de cette vigne, pétiole compris, ont de $0^m,60$ à $0^m.85$ centimètres de longueur !

Toutes ces vignes, qui jusqu'à présent ont résisté au climat, sont d'une végétation puissante et vigoureuse. Un de leurs caractères essentiels est la précocité. « C'est ainsi, dit M. L. Lindet dans son savant rapport communiqué à l'Académie des Sciences, le 15 mars 1897, par M. Aimé Girard, qu'une vigne japonaise, connue déjà sous le nom de *Précoce Caplat*, donna du 15 au 20 septembre, des raisins mûrs à Damigny ! » L'analyse des vins produits par ces jeunes vignes, faite par ordre de M. Tisserand, a démontré que les quantités d'alcool, de tannin, de tartre et de cendres, sont deux fois plus grandes que dans les vins ordinaires.

« Il est facile de déduire de cette analyse, ajoute M. Lindet, les avantages que ces vins peuvent présenter dans le commerce, et dans lafabricaton des vins de coupage, dits de composition, où ils semblent appelés à remplacer les vins *teinturiers* d'Espagne et du Centre. »

Cultivées dans des régions plus chaudes que la Normandie, les vignes japonaises et chinoises donnent des résultats plus intéressants encore.

Dès à présent il reste acquis qu'elles peuvent, sous des climats relativement froids et humides, et d'où la vigne avait disparu depuis longtemps, rendre de sérieux services à la viticulture, comme producteurs directs et en raison de leur précocité, de leur rusticité et des qualités particulières de leur vin.

Depuis 1882, époque de leur acclimatation en France, les cépages sino-japonais sont restés indemnes du phylloxera, avril 1898, et cette invulnérabilité les met en bonne posture devant les vignes américaines.

Est-il besoin d'ajouter que les essais de M. Caplat, essais commencés il y aura tantôt 20 ans, n'ont pas été entrepris dans un but exclusif de spéculation? M. Caplat est un chercheur, un homme de bien, un bon Français, qui a voulu sauver, dans la mesure de ses forces, nos vignobles toujours menacés. Et la preuve, c'est qu'il envoie, à toutes les écoles de viticulture, d'horticulture et d'agriculture de



Raisin provenant d'un semis de vigne chinoise (1890).



L'Alençonnaise.
Grappillon de 1897.

France, des boutures et des pépins de toutes ses variétés de vigne, à titre absolument gratuit.

Des savants illustres, tels que M. Tisserand, le directeur de l'Agriculture ; M. Carrière, rédacteur en chef de la *Revue horticole;* E. André, le grand viticulteur ; L. Lindet, professeur à l'Institut national agronomique ; M. Pulliat, etc., ont encouragé l'œuvre de M. Caplat, motivant ainsi les nombreuses médailles et diplômes d'honneur obtenus en différents concours.

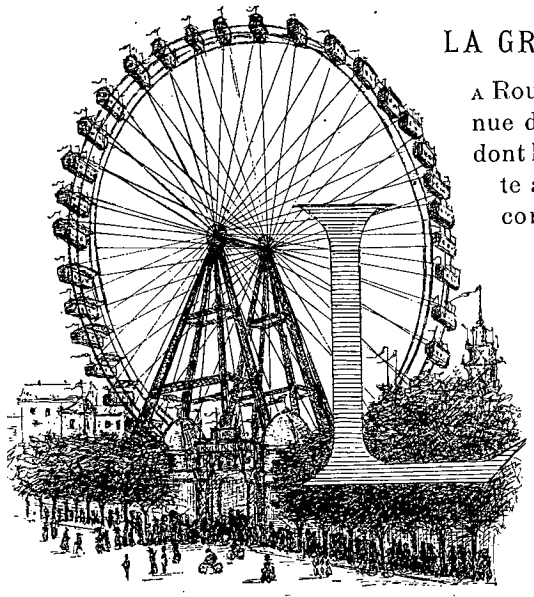
Tout récemment : mai 1898, la *Société nationale d'acclimatation de France*, présidée par M. Le Myre de Vilers, vient d'accorder à M. Caplat la grande Médaille d'argent pour l'acclimatation et la culture des vignes de Chine et du Japon, réalisées par ses soins en Normandie.

A l'heure actuelle, le vin produit est bon et il ne pourra que s'améliorer encore avec le temps et par des greffages successifs. Comme porte-greffes, les cépages sino-japonais sont incomparables et nous les voyons répandus aujourd'hui dans tous les départements français et demandés jusqu'en Amérique.

Un de nos collaborateurs distingué, M. Émile Fouquet, qui s'occupe très activement de viticulture, a expérimenté les nouveaux cépages dans ses propriétés de Coullon, près de Gien, et de Saint-Denis-en-Val, près d'Orléans, et il nous a confirmé, avec sa haute compétence, tout le bien que nous avions entendu dire des vignes acclimatées d'Orient par M. Caplat.

En terminant, nous sommes heureux d'associer dans un même sentiment de reconnaissance patriotique le R. P. David, MM. Foëx et Degron, M. Romanet du Caillaud, les vaillants explorateurs et précurseurs du sympathique et très intelligent viticulteur normand.

Armand Le Brun.



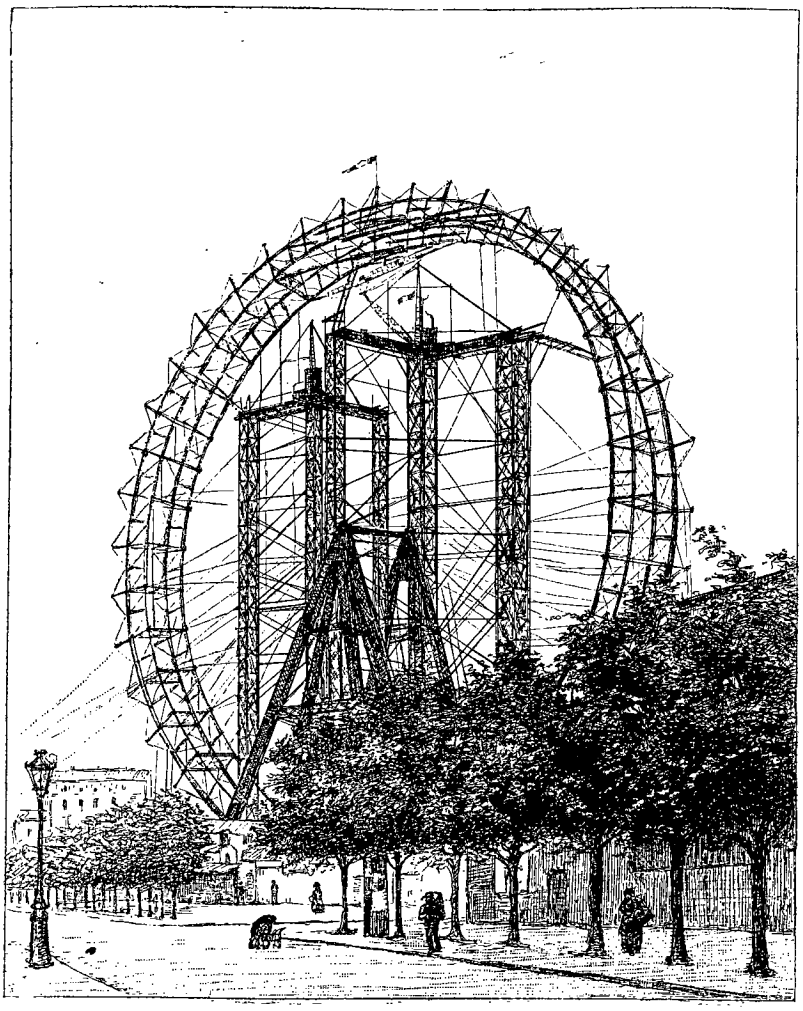
LA GRANDE ROUE DE L'EXPOSITION DE 1900

La Roue de l'avenue de Suffren, dont la puissante armature commence à dessiner sur le ciel le colossal contour de sa circonférence, est une des attractions futures de l'Exposition de 1900. L'état suffisamment avancé de sa construction réussit à donner dès aujourd'hui une idée exacte de son aspect définitif. On peut voir déjà à sa périphérie la place destinée aux cabines en tôle qui recevront les voyageurs; quelques-uns des rayons réunissent la jante à l'axe à l'aide de leurs câbles souples.

Enfin, à l'entour, des bâtiments annexes déploient sous forme de colonnettes et d'arcades naissantes les premières lignes d'une architecture élégante et recherchée. Décor séduisant, chargé d'encadrer le monstrueux appareil et de retenir le promeneur par l'attrait des plaisirs divers : cafés-concerts, restaurants à terrasses fleuries, théâtre avec scène complète, toutes choses aptes à faire de l'endroit un lieu de divertissements réunis, susceptible de rivaliser avec les merveilles du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées.

Ce n'est pas la première fois que nous voyons s'élever des Roues de ce genre. L'Exposition de Chicago avait la sienne. Le *Magasin Pittoresque*, dans son numéro du 15 septembre 1893, l'a signalée à l'intérêt de ses lecteurs. Elle avait 75 mètres de diamètre et passait pour prodigieuse. D'autres ont été montées ces dernières années à Londres, à Blackpool, à Vienne. La Roue de l'avenue de Suffren n'est donc pas, à proprement parler, une innovation; mais elle l'emporte de beaucoup sur ses devancières par l'ampleur de ses dimensions.

Entièrement en acier, elle ne mesure pas moins de 100 mètres de diamètre. La partie tournante, du poids de 650.000 kilogrammes, composée de deux poutres circulaires formant la jante, entretoisées par d'autres poutres en treillis, se meut autour d'un axe forgé d'un seul lingot et pesant à lui seul 36.000 kilogrammes.



La Grande Roue de l'Exposition de 1900.

Cet axe est placé sur deux pylônes formés de huit colonnes réunies quatre à quatre par l'intermédiaire de lourdes entretoises d'acier en treillis consolidées par des tireuses diagonales également en acier, et supportés par des fondations larges et profondes qui les rendent inébranlables aux violences des ouragans.

Les 160 rayons de la Roue sont constitués par des câbles souples en fil d'acier de 5 centimètres de diamètre; chacun d'eux est muni d'un appareil permettant, une fois à leur place, de les tendre et de les détendre à volonté.

Il y aura quarante vagons, dont plusieurs

vagons-restaurants, aménagés et tapissés somptueusement. Huit d'entre eux pourront être chargés et déchargés simultanément ; seize cents personnes environ y tiendront place. Quant au mouvement, l'impulsion en sera donnée par un double câble venant s'enrouler sur des treuils actionnés par deux machines à vapeur et munis de freins à actions instantanées susceptibles, s'il y a lieu, de produire un arrêt immédiat.

L'immense appareil emportera ses voyageurs dans les airs à une allure assez vive pour donner l'impression physique d'une ascension rapide. Mais, comme d'autre part le chemin parcouru est considérable, étant donné le développement de la circonférence, les visiteurs auront tout le loisir d'admirer le panorama grandiose de la ville, étendu au-dessous d'eux et vu sous des aspects aussi nouveaux qu'inattendus.

Telle est en peu de mots la structure de cet édifice, dont les charpentes, visibles de si loin, ont tant intrigué les passants depuis quelques mois. Nous le devons à une Société composée d'actionnaires français et anglais. Le capital engagé pour faire face aux dépenses est de deux millions et demi. La partie métallique a été confiée pour exécution, d'après des plans anglais, à des maisons françaises. L'ingénieur en chef chargé de conduire cette œuvre importante est M. Charles F. Hitchins ; il est secondé par un personnel composé de Français et d'Anglais.

Cette entreprise géante ne peut manquer d'acquérir d'emblée le succès et la vogue qui rendent rapidement populaires les innovations hardies dues à l'ingéniosité savante de notre époque. Le souvenir qu'elle suggère à l'esprit des prodigieux travaux de l'antiquité, accomplis à puissance d'esclaves aux prix de longs efforts, mis en parallèle avec la précision et la célérité relatives avec lesquelles est menée cette construction, est tout à la gloire de notre civilisation moderne, et, l'on ne saurait refuser à tous ceux qui prennent part à l'édification de la Roue de l'avenue de Suffren, en attendant la réussite définitive, une part d'admiration anticipée, sincèrement due à leurs efforts.

ROBERT HÉNARD.

EN PASSANT

(CHEMIN DE VAUCOULEURS)

Au coin de l'âtre, devant Jeannette qui fut Jeanne d'Arc, on parlait des villages incendiés, des hommes massacrés pour avoir défendu leur mère ou leur fille, de la fuite des pauvres gens, sans patrie dans la patrie elle-même, et de la grande pitié qui était au royaume de France.

Ces choses entraient dans l'âme de l'enfant aux joues pâles, aux yeux baissés.

D'autre part, elle avait vaguement entendu citer les héroïnes qui ont sauvé un peuple ou fait reculer une invasion. Elle en connaissait mal les noms et l'histoire. Ceci seulement existait pour elle qu'une femme peut être la rédemptrice d'un monde. De là, ses rêves.

Mais ce qui la poussa le plus et la soutint dans le rude passage du rêve à l'acte, ce qui la guida du chemin du Bois-Chesnu au chemin de Vaucouleurs, ce sont mille motifs, dont quelques-uns étaient assurément très précis, dont quelques autres sont restés, même pour elle, très enveloppés d'ombre. Or, ces derniers ont une singulière vertu. Leur combinaison ne forme-t-elle pas d'ordinaire ce qu'on appelle un miracle?

Comme beaucoup de simples âmes du quinzième siècle, Jeanne était touchée d'un merveilleux où diverses religions avaient associé leur grâce.

Lorsque les Dieux, les grands Dieux avaient été chassés des villes, ils s'étaient réfugiés dans les campagnes.

Païens, cela voulait dire aussi paysans.

Mais, dans la solitude rustique, aux sommets des montagnes presque nues, près des lacs à l'eau sombre, dans les clairières vertes des forêts, les Dieux étaient devenus plus candides, plus obligeants, plus voisins de la terre maternelle. En ce commerce avec les paysans, ils dépouillaient leur âpre élégance, leur hauteur d'art aristocratique et sec. C'étaient désormais de bons hommes de Dieux. A peine gardant assez de mystère pour faire frissonner leurs fidèles, ils étaient complaisants à qui savait les prendre, enclins aux services même un peu déloyaux, et, dans le désespoir, ces vaincus divins réservaient aux misérables, aux proscrits, aux persécutés, la ressource de leur complicité suprême.

Apollon, Mars, Mercure et tant d'autres étaient revenus aux étables et aux pâturages. Ils ne dédaignaient pas de collaborer avec les bergers et les fermiers. Ils se connaissaient en chevaux. Ils possédaient des secrets pour traiter les bêtes. Déguisés et diminués, ils hantaient les écuries, ils peignaient et tressaient les crinières, et peut-être, entre eux, à voix basse, s'entretenaient-ils alors des éblouissantes cavaleries d'autrefois, et de leurs chevauchées à travers les défaites ou les victoires des hommes, également triomphales pour eux.

Quant aux Parques, *Fata*, Elles, les fatales et souveraines Divinités, distribuant jadis ou tranchant notre existence, sublimes et pâles sous leur chevelure sombre, elles se nommaient maintenant les Fées. Elles présidaient aux naissances, aux mariages, aux fêtes. Leurs souvenirs de déesses rendaient plus aigus leurs caprices de femmes. Mais elles avaient profondément épousé le doux sol où elles habitaient. Bois, vallons, fontaines leur tenaient à cœur. Certains arbres surtout, ces arbres qui, juchés sur une colline, oubliés au repli d'une gorge bizarre, creusés et mystérieux, étaient pour elles comme des signes de rendez-vous.

On disait : les Arbres aux Fées.

N'était-ce pas à elles que certaines fêtes devenues chrétiennes s'adressaient en primitif hommage? Ainsi, en mars, la fête dite de *Lætare*.

Au pays de Jeanne, on y célébrait les Arbres et les Sources. Parmi les framboisiers et les ronces, il y avait une fontaine qu'on appelait : *La Fontaine-aux-Bonnes-Fées Notre-Seigneur*.

Vous remarquez que ces douces et inquiétantes amies, on les avait légèrement baptisées : une goutte de l'eau qui sourd entre les roseaux et la menthe, avait suffi!

Près de la fontaine, se déroule le chemin de Neufchâteau. Sa poussière blanche est effleurée, aux soirs de juillet, par l'ombre d'un hêtre admirable, l'arbre des Fées, des Dames, celui que l'on appelait le *beau Mai*.

Le souvenir dont Jeanne l'enveloppa en mourant a de quoi nous tirer des larmes.

Les Dames avaient accoutumé de cerner dans leurs danses et de relier l'arbre et la source. Aussi, au dimanche de *Lætare*, les filles et les garçons de Domremy venaient-ils suspendre des guirlandes à l'arbre, et tremper dans l'eau de la source des petits pains, pétris tout exprès la veille, après le coucher du soleil.

C'étaient des pains, de forme allongée et pointue, qui ressemblaient à un fuseau.

Gardons-nous de croire trop fermement que cette forme était un souvenir du fuseau de la première des Parques. Le symbole doit conserver le délicieux prestige du doute.

Jeanne était assidue à cet usage de faire ses fontaines, comme on disait. Elle n'avait aucun désir de savoir la vérité sur les Fées ni leur pouvoir. Elle a déclaré très fermement à ses juges qu'elle n'avait posé aucune question à leur sujet. Sa marraine les avait vues, mais non pas elle. Avec son sens si pur de toute perfection morale, elle ne s'arrêtait qu'à la fleur des choses, c'est-à dire à leur idée généreuse.

ÉMILE HINZELIN.

—«o»—

Musique au bord de la mer

Un soir, un soir d'été, calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
Une ineffable paix tombait des cieux en nous
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui, là-bas, se mouraient sur le sable.
Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain.
Chanta : ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau, qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût dit des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah! tristes, chantait-il, sont les roses fanées!
Tristes les jours perdus et les nuits profanées,
Les amours qu'un matin suffit à défleurir!
Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir,
La beauté que le temps inexorable emporte
Et la virginité du cœur flétrie et morte!...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours!
Doux les chastes baisers! Charmants les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'univers!
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même en se donnant la main!
Beaux les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles. »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement.
Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, en cet instant magique,
Goûté, dans un accord grave et délicieux,
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux.

AUGUSTE DORCHAIN.

UN VIEUX PLAN DU VIEUX PARIS

Qui de nous n'aime à revivre en imagination, dans les siècles passés, les lieux où nous vivons aujourd'hui? Qui ne ressent un attrait, fait surtout de mélancolique émotion, à scruter un vieux plan, à se dire en le scrutant : ici était telle chose que je connais; là se trouvait telle autre chose aujourd'hui disparue!

A ce titre, nous présentons à nos lecteurs ce fac-simile réduit d'un très vieux plan de Paris, l'un des plus anciens que l'on connaisse, puisqu'il date de 1567 et que son aîné, le plan de Seb. Munster, lequel lui est d'ailleurs bien inférieur comme facture, précision et détails, date seulement de 1548.

Le plan de Seb. Munster, le plus ancien des plans de Paris parmi ceux qui soient parvenus jusqu'à nous, avait pour auteur un cordelier allemand. Celui-ci est dû à un italien.

L'original doit en exister toujours à la bibliothèque de l'Institut, dans un recueil in-quarto de plans gravés dont le titre, assez long comme tous les titres, à l'ordinaire, de ce temps-là, est le suivant :

Dé disegni delle piu illustri citta et fortezze del mondo parte I, la quale ne contiene cinquanta. Con una breve historia delle origini et accidenti loro, secondo l'ordine dé tempi. Raccolta da M. Giulio Ballino.
In Venezia, appresso Bolognino Zaltieri, M D LXIX.

43 nombres inscrits sur le plan renvoient à une légende gravée au bas. C'est là un mode d'indication peu encombrant, dont l'utilisation révèle chez l'auteur un souci de clarté qu'on rencontre rarement à cette époque. Chacun de ces nombres se trouve, par là même, indiquer en langue italienne quel nom portait au temps jadis telle partie du vieux Paris ou tel de ses monuments en surcharge duquel les chiffres ont été dessinés.

Voici cette nomenclature :

1. IL PONTE PICCOLO (de nos jours encore: le Petit pont).
2. IL PONTE DE S. MICHIELE (a gardé le même nom aujourd'hui tout en changeant un peu de place).
3. IL PONTE DE LI MOLINARI (reconstruit, devint le Pont-Neuf, et a conservé cette dernière appellation).
4. IL PONTE DEL CAMBIO (actuellement: Pont-au-Change).
5. IL PONTE DE NOTRE-DAME (toujours pont Notre-Dame).
6. LA PORTA ST-HONORIO (au débouché de notre rue St-Honoré sur la rue Royale).
7. LA PORTA MON MARTE (à l'entrée de la rue Montmartre actuelle).
8. LA PORTA S. DONISE (depuis modifiée, orne aujourd'hui encore nos boulevards).
9. LA PORTA S. MARTIN (a suivi la fortune de sa sœur jumelle la porte St-Denis).
10. LA PORTA DU TAMPLE (à l'entrée de notre rue du Temple).

11. La porta S. Antonio (à l'entrée de notre rue St-Antoine).
12. La porta S. Vettore (dans ses environs se trouve la rue St-Victor actuelle).
13. La porta de Bordelle (non loin du Panthéon).
14. La porta S. Giacomo (vers le milieu de notre rue St-Jacques).
15. La porta S. Michiele (à peu près à la hauteur de la place de la Sorbonne).
16. La porta S. German (vers l'extrémité de la rue Dauphine).
17. La strada di Santo Donise (notre rue St-Denis actuelle).
18. La strada di Santo Martino (notre rue St-Martin actuelle).
19. La chiesa de Nostra-Donna (Notre-Dame-de-Paris).
20. L'hospitale di Santo Giuliano (à peu près à la moitié de la longueur de la rue St-Martin actuelle).
21. La chiesa di Santo-Martino (sur l'emplacement de l'École Centrale, ou peu s'en faut).
22. La chiesa du Tample (là où se dresse aujourd'hui le marché du Temple).
23. La strada du Tample (un peu différente de la rue du Temple actuelle).
24. La strada di Santo Honorio (notre rue St-Honoré, moins bien alignée qu'aujourd'hui, par exemple).
25. Santi Inocenti (dans les environs des Halles centrales).



Plan de Paris en 1567.

26. Borgo di Santo Martino (le faubourg St-Martin).
27. Borgo di Santo Donise (le faubourg St-Denis).
28. Borgo di Santo Honorio (le faubourg St-Honoré).
29. Borgo di Santo Marcello (quartier du Jardin des Plantes).
30. Borgo di Santo Giacomo (quartier du Val-de-Grâce).
31. Borgo di Santo Germano (faubourg St-Germain, encore actuellement).
32. Borgo di Santo Vettore (quartier St-Victor et Halle-aux-Vins).
33. Torre di Nelle (la fameuse tour de Nesles, chère aux romanciers).
34. La strada di Santo Giacomo (notre rue St-Jacques, du moins en partie).
35. La strada di la Herpe (actuellement quelque chose comme le boulevard St-Michel).
36. Il giardin del Re (à la pointe de la Cité, là ou se dresse la statue équestre du bon Roi Henry).
37. Il palazzo del Re (actuellement le Palais de Justice).
38. La Santa Capella (notre Sainte-Chapelle, si gracieuse aujourd'hui, si laide alors semble-t-il).
39. La strada di Bordelle (dans les environs du Panthéon).
40. La Sona fiume (la Seine).
41. L'Isola di Nostra Donna (une partie de cette île dût se souder plus tard à l'île de la Cité).
42. L'Isola delle Vache
43. L'Isola del Louviers

(ces îles et une fraction de l'île Nostra Donna constituent aujourd'hui notre île St-Louis).

L'ancienne enceinte intérieure de la rive droite, la seule qui sur le plan ne soit pas précédée d'un fossé plein d'eau, représente l'enceinte de Philippe-Auguste. L'enceinte extérieure, sur l'emplacement de laquelle sont tracés aujourd'hui les grands boulevards de Paris, était postérieure et datait du roi Jean ou de ses environs.

Léo Dex.

LA PARTIE DE CARTES

Voici l'un des thèmes favoris sur lequel Meissonier exerça plus d'une fois sa virtuosité.



La Partie de Cartes. — Peinture de Meissonier. — Gravé par Baudoin.

L'œuvre du maître contient plusieurs *Partie de cartes* que la gravure a, plus ou moins, popularisées. Celle que nous reproduisons ici est peut-être la plus parfaite sous le rapport de

l'observation et de la vérité. Examinez l'attitude, le mouvement, la physionomie des personnages.

Ils sont là quelques mousquetaires autour d'une table où va se décider un grand coup ; oubliez, si vous le voulez, leur costume qui, du feutre à l'éperon, est pourtant d'une exactitude absolue.

Mais regardez leur tête, étudiez l'expression variée qu'elle trahit.

L'un des deux adversaires vient de jouer : il a l'assurance tranquille d'un homme qui est sûr de gagner la partie ; à ses côtés, derrière lui, les camarades suivent son jeu avec un passionnant intérêt.

Celui-ci s'est arrêté de boire, celui-là sourit, moqueur.

Il y en a un qui fume et dont l'œil semble exprimer une dédaigneuse pitié; un autre, les bras croisés derrière le dos, et fièrement campé dans ses bottes, attend, impassible.

Du côté de l'autre adversaire, les attitudes sont moins fières. On est inquiet, on calcule, on cherche à deviner dans le coup précédent le coup qui va venir.

Et de tous ces personnages groupés avec un art infini, de toute cette scène où pas un détail n'a été oublié, se dégage une prodigieuse intensité de mouvement et de vie.

BISMARCK

Le prince de Bismarck est mort. Celui qui s'appellera dans l'histoire le Chancelier de fer s'est éteint le 30 juillet dernier, dans la somptueuse retraite de Friedrichsruhe où s'était réfugiée sa vieillesse rancunière et aigrie. Il avait quatre-vingt-trois ans.

Pour juger à sa véritable taille l'homme d'État qui disparaît, il faudrait qu'il n'y eût pas entre lui et nous *la ligne bleue des Vosges d'où monte à nos oreilles l'ardente plainte des vaincus*. Tant que ces lignes, pieusement inscrites au testament d'un grand patriote, n'auront pas cessé d'être vraies, il nous sera interdit de juger Bismarck avec impartialité.

L'Allemagne a le droit de l'admirer ; nous avons le devoir de le maudire.

Ch. F.

LA VISION A DISTANCE

Il n'est bruit en ce moment, à Vienne, que de la dernière invention électrique de Jan Szczepanik, le jeune Edison galicien, comme on l'appelle là-bas. Et cette rumeur ne se localise pas seulement dans la patrie de l'inventeur, la renommée a fait connaître son nom en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en France et même aux pays transatlantiques.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire en pareil cas, les imaginations ont singulièrement grossi l'importance pratique de la découverte. A vrai dire, le public s'est emballé, — qu'on nous pardonne l'expression en faveur de son exactitude, — sur des descriptions plus ou moins fantaisistes, et, comme toujours, a crié au miracle avant de savoir bien au juste de quoi il était question.

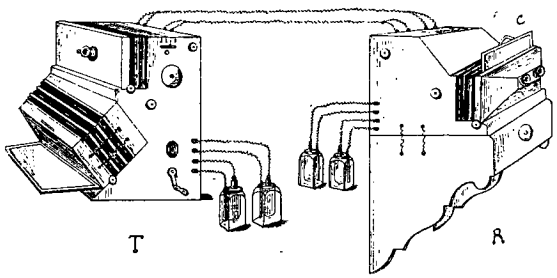
Bien que Jan Szczepanik se montre assez sobre de détails techniques sur son invention, en ayant réservé la primeur à l'Académie des Sciences de Vienne, laquelle, entre parenthèses, ne s'est pas encore prononcée sur sa valeur, nous sommes à même de donner ici, au moins dans ses grandes lignes, le principe du merveilleux appareil dont on a tant parlé.

Le télectroscope, nommé aussi *Fernseher* (voyeur à distance), se compose, ainsi que le montre notre figure, de deux postes : l'expéditeur et le récepteur, reliés par un double fil.

Par l'ouverture que l'ont voit à gauche du poste T, la lumière pénètre dans l'appareil et tombe sur un miroir spécial que nous décrirons plus loin.

Réfléchi par un second miroir, le rayon lumineux, relevé vers le sommet de la boîte, arrive à une plaque circulaire de sélénium, dont la conductibilité, et c'est là le nœud vital de l'appareil, varie suivant l'éclairage et l'intensité des couleurs.

Ces diverses variations sont transmises, au moyen d'un circuit électrique, au poste de réception R où se trouvent à peu près les mêmes organes, sauf que la plaque séléniée est rem-



Le Télectroscope.

placée par un prisme au-dessus duquel, suivant un angle convenable, on a disposé une lampe à incandescence.

Des électro-aimants impriment aux miroirs d'une part, et au prisme d'autre part, une série de mouvements rigoureusement synchrones, condition indispensable au fonctionnement même du télectroscope et à la netteté des images transmises.

Si le sélénium n'est pas éclairé du tout, il ne se produit aucun courant dans le circuit. Mais si, au contraire, un rayon lumineux vient à tomber sur la plaque séléniée, voici ce qui se passe :

Le courant s'établit aussitôt dans le circuit et porte à l'incandescence la lampe du poste récepteur dont nous avons parlé. Or, à la différence d'éclairage ou de couleur des images à transmettre, correspond une différence dans le degré de conductibilité du sélénium, par suite dans la force du courant.

La lampe émet donc une lumière d'intensité variable. En outre, grâce au synchronisme des mouvements du prisme et des miroirs, de tous les rayons provenant de la lampe, n'est décomposé par le prisme que le rayon dont la couleur concorde avec celle qui, à ce moment, éclaire le sélénium du poste expéditeur. Ce rayon unique, recueilli par les miroirs du récepteur, subit une double réflexion et vient finalement tomber sur un châssis vitré C où, par le double oculaire qu'on voit à droite de la figure, l'œil peut percevoir, ainsi que sur un écran, les variations lumineuses transmises à longue distance.

Chacun des miroirs des deux appareils est préparé de la façon suivante. Leur surface est recouverte d'une mince feuille de papier noir, excepté sur une ligne oblique, très mince, qui ne doit réfléchir qu'un rayon à la fois. En effet, ce n'est que par la succession très rapide de rayons différents tombant sur la plaque sélénièe qu'on peut obtenir une série de variations très rapides aussi, mais distinctes, dans la conductibilité de l'organe principal.

Chaque miroir est en outre fixé à une plaque de fer formant le levier d'un électro-aimant tournant autour d'un axe. Leurs mouvements rotatoires, parfaitement synchronisés, comme nous l'avons dit, permettent de décomposer l'objet à transmettre en une infinité de rayons successifs, se juxtaposant de manière à former, ainsi que dans le cinématographe, une image continue et animée.

Suivant les dires de Jan Szczepanik, on peut avec le télectroscope reconnaître très distinctement, sans ses propres couleurs, un objet quelconque en mouvement placé dans le champ du poste expéditeur et situé même à quinze ou vingt kilomètres du spectateur. Il est certain qu'en théorie, grâce à l'ingénieux dispositif adopté, le problème de la vision à distance semble définitivement résolu. Quant à la pratique, c'est une autre affaire, et, avant de se prononcer, il convient d'attendre le résultat des expériences publiques qui auront lieu bientôt, nous assure-t-on.

Le sélénium, dont les propriétés radio-conductrices avaient été signalées dès 1880 par M. Armengaud, dans une communication à l'Académie des Sciences, mais que Jan Szczepanik paraît avoir été le premier à utiliser, est un métalloïde noir d'aspect vitreux, qui présente, au point de vue chimique, une grande analogie avec le soufre. On le trouve à l'état de séléniure de plomb au Harz, en Allemagne.

Reste à savoir, si les plaques séléniées de l'inventeur galicien possèdent la sensibilité nécessaire, pour enregistrer et transformer en courants photo-électriques, des vibrations lumineuses, dont le nombre varie de 400 à 700 *trillions* par seconde, en allant du rouge au violet...

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

LES POÈTES A L'ABBAYE
DE WESTMINSTER

La conception si foncièrement égoïste que les Anglais ont de leur race et de leur mission ne m'est apparue avec quelque grandeur qu'à l'abbaye de Westminster.

Au sortir de l'encombrement si caractéristique de la Cité où, dans une poussée formidable et silencieuse, chacun court aux affaires — aux âpres affaires destructives de tout idéal — on s'arrête soudain étonné devant le hall splendide de *Westminster Abbey*.

A deux pas, la lutte, la vie. Ici, le résultat final de cette lutte et la récompense de cette vie — dans la mort. Quel contraste! Après la réalité brutale du *struggle* qui personnifie si hautement le caractère entreprenant de l'Anglo-Saxon, on est emporté dans un rayonnement de rêve, lorsqu'à travers le *Salomon's porch* apparaît la multitude marmoréenne des statues, fantômes immortels de l'histoire d'Angleterre. Et, devant ces monuments entassés de gloire disparue dont le souvenir demeure, c'est moins une sensation d'art qui vous caresse, qu'un sentiment de solidarité humaine qui vous réconforte et vous rassure. Des noms!... Des hommes! Du bruit qu'ils ont fait dans le passé, l'écho n'est pas perdu pour l'avenir. Et, depuis les Pitt, Canning, Beaconsfield, Malcolm, Peel, Palmerston — j'en passe — qui semblent encore se dresser dans la réalité de l'œuvre accomplie, jusqu'à ceux qui s'évoquent dans ce fameux *Poets corner* près des statues du grand Shakespeare, de Longfellow, de Dryden, Robert Burns, Jenny Lind, Thakeray, etc....; c'est une continuité ininterrompue d'annales glorieuses et instructives.

On a, de la sorte, la quintessence résumée et immatérielle du pays tout entier.

Quiconque l'a illustré, qu'il soit Whig ou Tory, noble ou manant, roi ou poète, pourvu qu'il ait contribué à développer, de quelque façon, la grandeur de la collectivité, peut prétendre reposer sous ces voûtes sonores d'où Cromwell lui-même, le grand Protecteur, n'a pu être entièrement chassé d'à côté des rois détrônés par lui.

Mais de tous temps, les rois ont eu des sépul-

tures magnifiques en des lieux consacrés. Qu'ils dorment sous l'amoncellement des Pyramides égyptiennes ou dans le silence glacial de l'Escurial, leur majesté anéantie revit, aux yeux des foules, dans la pompe persistante des mausolées de marbre. Ici seulement, avec la même solennité, se perpétue la majesté du génie. Dans une mêlée démocratique se rencontrent ceux qui ont commandé, ceux qui ont pensé, ceux qui ont chanté. Vous pouvez rêver dans la partie réservée aux Souverains et dans l'aile occupée par les nombreux hommes d'État.

J'ai rêvé longtemps dans le coin des poètes,

> Dans le même sépulcre à tous nos rois promis
> Ces poètes aimés demeurent endormis.

comme a dit l'un d'eux. Le premier qui y fut enterré est Chaucer, mort en 1400. Il avait longtemps vécu dans le voisinage de l'abbaye. Il y avait trouvé des inspirations heureuses, le calme des cloîtres, la protection des grands, la sécurité de la vie. C'est là qu'il exhala, dit-on, ces dernières paroles d'une poésie à la fois sauvage et profonde :

> Ici-bas tout s'efface, ici-bas, rien n'est stable.
> En avant, pélerin, ô brute, hors de l'étable !
> Lève les yeux au ciel pour y chercher ton Dieu.
> Mets un frein aux désirs : que l'âme délectable
> De toute Vérité te montre le saint Lieu.

Longtemps, il n'eut pour tombeau qu'une pierre toute simple, lorsqu'en 1551, sous le règne d'Édouard VI, un monument lui fut élevé. Mais ce retard n'est pas une preuve d'oubli. Chaucer, au contraire, était si vivant encore dans le souvenir de ses compatriotes, par son influence littéraire, que sa mort ne date réellement que du jour où, comme poète, il eut des successeurs, c'est-à-dire les continuateurs de son talent qui, au siècle d'Élisabeth, furent si nombreux et si brillants.

Parmi ceux-ci, il faut citer Spenser qui mourut en 1599. Son génie poétique, d'un caractère un peu théâtral, demandait des funérailles sensationnelles. Ces honneurs lui furent rendus par Devereux, comte d'Essex. Les poètes, ses amis, entourèrent son cercueil, écrivirent des élégies et des poèmes qui furent jetés dans la tombe avec les plumes qui les avaient écrits. On y vit, dit-on, Beaumont, Fletcher, Johnson et probablement aussi Shakespeare. Quelles funérailles! Et quelle tombe que celle où la plume du grand Will n'est peut-être pas encore réduite en poussière!

Camden rapporte qu'une inscription, depuis longtemps effacée, rappelait, à l'origine, que le voisinage de Chaucer avait été choisi à dessein, comme lieu de sépulture.

> *Hic prope Chaucerum situs est Spenserius, illi*
> *Proximus ingenio, proximus et tumulo.*

Sur le monument actuel, élevé en 1620, aux frais de la comtesse de Dorset, on lit cette inscription en l'honneur du *Prince des poètes* de cette époque, l'auteur de *Fairy Queen :*

« Le grand Spenser garde l'entrée de l'église sous cette simple pierre, mais ses œuvres sont plus glorieuses que tous les monuments de marbre et d'airain qui se trouvent à l'intérieur ».

Ainsi vont-ils se grouper autour de Chaucer. Après Spenser, Beaumont en 1615 et, un an plus tard, le plus grand de tous, si grand que tout à été discuté de lui, sa personnalité vivante et l'identité de ses restes mortels. Bass, dans son Élégie sur Shakespeare, dit :

« Illustre Spenser, étends-toi un peu plus près du savant Chaucer : et toi, aimable Beaumont, rapproche-toi un peu plus de Spenser, pour faire de la place à Shakespeare dans votre triple, quadruple tombe ».

Mais Shakespeare est enterré à Stratford et son monument ne fut élevé à Westminster qu'en 1740.

Michel Drayton, mort en 1631, auteur du *Polyolbion*, apprécié de son temps, mais bien oublié depuis. J'ai été tenté d'imiter Goldsmith qui, la première fois qu'il visita l'abbaye s'est écrié devant ce monument :

« Drayton ? C'est la première fois que je vois son nom ! »

Voici Ben Johnson. Lui aussi naquit et vécut dans les environs de l'abbaye, s'habituant à voir son berceau s'identifier avec sa tombe. Ceci fait comprendre la légende d'après laquelle il en aurait lui-même choisi l'emplacement. Un jour, dit-on, il demanda au roi Charles Ier de lui accorder une grande faveur.

— Quoi donc? dit le roi.

— Donnez-moi un carré de terre de dix-huit pouces.....

— Où? demanda le roi.

— Dans l'abbaye de Westminster!

Faut-il chercher dans cette fantaisie la raison qui le fit enterrer debout? Quelques-uns affirment qu'il voulut cette position afin d'être plus dispos le jour de la Résurrection. Jusque là, son corps devait connaître bien des vicissitudes. Dans les remaniements infligés à l'abbaye pour recevoir les hôtes nouveaux, les restes du poète furent maladroitement dérangés et déplacés. Au cours d'une de ces opérations, son crâne roula sur les dalles ; il était encore garni de cheveux roux.

Le monument qui lui avait été destiné immédiatement après sa mort, ne fut érigé que vers le milieu du siècle dernier « par une personne de qualité qui désira garder l'incognito. » Mais jusque dans cette glorification la malchance poursuit les mânes inquiets du poète. Par une erreur du sculpteur, il nous apparaît dans un habit boutonné à gauche — méprise qu'un simple tailleur eût évitée et qui inspira cette épigramme :

Ben Johnson, tu n'as pas vraiment beaucoup de veine!
En ton habit de pierre, on te voit étonné ;
Mais que ton âme, au moins, ne sois pas trop en peine,
Cet habit, qu'un sculpteur a si mal façonné,
Dans un âge meilleur, sera mieux boutonné.

Je passe devant les tombes de Robert Ayton, Thomas May, William Davenant qui vécurent dans les temps troublés des guerres civiles.

Abraham Cowley mourut en 1667. En apprenant sa mort, Charles II dit : « M. Cowley n'a pas laissé de meilleur homme en Angleterre. » Il eut aussi un enterrement solennel. L'urne a été élevée par George Villiers, duc de Buckingham ; l'inscription qui le compare à Pindare et à Virgile a été composée par Sprat.

Si la renommée de Cowley, si grande parmi ses contemporains, a subi depuis une éclipse, il n'en est pas de même de Dryden, enseveli tout près de lui. A l'occasion de ses funérailles, il se produisit un incident raconté par Johnson. Mais faut-il y ajouter une foi entière? Lord Halifax ayant offert une somme pour le service funèbre, le fils du noble lord Jeffreys interrompit l'enterrement sous prétexte de le rendre plus splendide. On voit d'ici l'indignation du doyen de l'abbaye, ayant tout préparé en grande pompe, les cierges, les tentures, les chœurs et attendant vainement le corps. On comprend aussi la colère du fils de Dryden qui aurait voulu hâter, dit-on, la mort de Jeffreys pour se venger de la même façon.

La tombe de Dryden ne fut longtemps qu'une pierre informe, mais tellement vénérée que Pope a pu dire en écrivant l'épitaphe de Rowe :

« Rowe, nous confions tes restes à cette urne sacrée, tout près de la poussière de Dryden : il est couché sous une pierre sans nom, à laquelle ta tombe servira de guide. »

Le reproche contenu dans ces mots décida Sheffield, duc de Buckingham, à élever un monument.

Les haines de partis se déchaînèrent, un instant, autour du nom de Milton. On oublia le poète pour ne voir que le régicide — dont le souvenir devait être aboli à Westminster — aboli seulement pendant une génération. Mort en 1674, il eut un monument à l'abbaye en 1737. Il avait contribué par son génie à glorifier le pays — sa place était à côté des autres.

Plus loin, le tombeau d'Addison, enterré en 1719.

Macaulay raconte qu'Atterbury, un Tory qui a aimé un Whig, vint au devant de la procession funèbre avec des torches et conduisit le corps le long de la châsse de saint Édouard et des tombeaux des Plantagenets, jusqu'à la chapelle de Henri VII — près du comte de Halifax, son patron. Mais ce n'est qu'en 1808 qu'il eut son monument — son image qui le représente bien tel qu'on se le figure, élégamment vêtu, en train de feuilleter un des derniers numéros du *Spectator*. Un pareil hommage était bien dû au maître ès-éloquence anglaise, au grand auteur satirique surtout « qui a su se servir du ridicule sans en abuser et réconcilier l'esprit avec la vertu. »

Congreve, mort en 1728, doit une partie de sa renommée à la visite que lui fit Voltaire comme au représentant de la littérature anglaise. Il doit son monument à l'admiration passionnée que lui témoigna Henriette Godolphin, seconde duchesse de Marlborough.

Dans le transept sud, Mathias Prior, à la fois poète et diplomate, auquel son fils fit élever un monument : le buste était un présent de Louis XIV.

Le sympathique Gay qui écrivit beaucoup pour l'éducation des enfants demanda à Pope, deux mois avant de mourir, de mettre ces vers sur sa tombe :

Tout nous prouve que cette vie
N'est qu'une âpre plaisanterie;
Je m'en doutais, hier matin,
Mais aujourd'hui, j'en suis certain!

Tous ces poètes enterrés les uns si près des autres avaient vécu dans l'intimité : l'intérêt qui s'attache à leurs tombes en est accru. Un seul y manque : pourquoi n'y voyons-nous pas Pope?

« J'ai entendu parler d'un certain Pope », dit le philosophe chinois de Goldsmith en parcourant le coin des poètes — « Est-il ici? »

« Attendez quelques siècles! » répondit le guide. — « Il n'y a pas assez longtemps qu'il est mort : on n'a pas encore fini de le haïr! »

Mais, en réalité, c'est par sa propre volonté que Pope manque à cette glorieuse collection. Enterré à Twickenham, il a écrit son épitaphe « pour celui qui ne veut pas être enterré à Westminster Abbey » :

Héros et Rois! Que chacun conserve sa place!
Laissez l'humble poète, au moins, en paix dormir;
Il n'a jamais flatté des gens de votre race;
C'est tant pis pour Virgile et tant pis pour Horace
Si son noble dédain leur apprend à rougir.

La série des poètes est interrompue. Mais on pourrait passer aussi la revue des souverains, des théologues, des savants enterrés dans l'abbaye de Westminster, sans compter les artistes, les musiciens et même les acteurs. Ce serait écrire l'histoire de toute une civilisation. Mais cette courte promenade ne constitue-t-elle pas déjà une petite anthologie qui permet de résumer en un seul coup d'œil la variété infinie des hommes célèbres ayant illustré leur pays dans le domaine des lettres? Certes, ils furent, de leur vivant, bien différents de talent, de race, d'origine. Peut-être même se sont-ils combattus dans le cours de leur existence. La mort a mis sur leurs discordes le sceau d'une admiration égale dont on voudrait retrouver l'équivalent dans notre Panthéon français.

Ce temple dédié aux gloires nationales, n'en contient, jusqu'à présent, qu'un résumé bien imparfait. D'illustres tombeaux y commencent seulement une série que, dans l'avenir, on aimerait à voir se compléter avec impartialité par des monuments et des statues élevés à la mémoire de nos grands hommes. De cette façon, l'imagination populaire pourrait retrouver dans un endroit unique l'image à la fois matérialisée et idéalisée de la patrie. Belle idée qui, inaugurée d'abord au Panthéon romain et à Santa-Croce de Florence, n'a reçu nulle part, je crois, une exécution aussi intense et aussi complète qu'à l'abbaye de Westminster, à Londres.

A. Schalck de la Faverie.

DOLOROSA

Ah! les heures terribles qui se succédaient ainsi, lentement, dans le morne silence de cette nuit d'inquiétudes!

Elle restait là, la pauvre femme qui attendait



Elle restait là....

son mari, la poitrine courbée, les oreilles tendues, concentrant l'activité de tous ses sens vers un unique but : percevoir un bruit révélant le retour de l'absent.

Il y avait des instants où quelque chose lui semblait résonner, dans le lointain ; alors, l'imagination excitée, s'accrochant aux espérances vaines, grossissait sans cesse ce qu'il lui semblait avoir entendu ; et cela s'enflait, se précisait, se rapprochait : c'était un pas, *son* pas! Hélas! rien ne sortait de l'ombre, ce n'était qu'illusion, un bourdonnement du sang qui affluait à ce cerveau angoissé! Et le silence se faisait encore, et le désespoir revenait, mortellement envahissant!

Vingt fois, — n'y tenant plus, — folle de terreurs inexpliquées, elle avait voulu se précipiter au dehors, se lancer au hasard, à sa recherche.

Mais s'il revenait pendant l'absence, que de minutes de radieux bonheur ainsi perdues, à courir après lui, tandis qu'il était déjà au coin du foyer, à l'attendre, elle qui avait tant attendu!

Et elle restait immobile, ployée sur elle-même, espérant toujours, l'œil sec, les doigts crispés, les tempes battant lourdement, suivant l'horloge dans sa marche immuable, frémissant à chaque heure nouvelle qui sonnait, éloignant à chaque tintement l'espoir.

Et le jour venait peu à peu, envahissant de ses lueurs pâles et tristes ce pauvre intérieur où une faible créature vivait des années en chaque minute, croulant dans sa douleur.

Elle n'attendait plus, elle attendait encore, le désespoir l'envahissait, et l'espérance vivait toujours, mais une espérance qui ne laissait plus que des impressions tristes. Pour cette âme en délire, rien ne pouvait plus venir que quelque chose d'affreux ; au contraire des heures de la nuit, elle avait peur maintenant que l'huis ne s'ébranlât, certaine qu'il ne s'ouvrirait qu'à une terrible nouvelle.

Elle en arrivait à souhaiter pour toujours le silence, jusqu'à ce qu'une torpeur la saisit elle-même et la laissât morte à cette place où elle restait brisée, anéantie.

Il fallait pourtant qu'elle sût!

Résolue, elle se redressa. Son enfant dormait encore, mignonne petite fille, souriant à quelque rêve de caresses maternelles. Doucement elle la prit, attentive à son souffle, l'enleva délicatement. Un tour de châle pour envelopper son trésor, et la voilà dehors, ne sachant où aller, qui questionner, se lançant au hasard, sans parvenir à mettre quelqu'ordre en sa volonté.

De lourds sanglots la convulsaient dans sa marche ; les passants matineux, les boutiquiers ouvrant leurs auvents la regardaient, inconsciente du spectacle que donnaient ses douleurs ; elle sentait vaguement pourtant cette curiosité, elle en avait une gêne, mais cela ne dominait pas assez son terrible état d'âme pour qu'elle s'y arrêtât.

Et puis, la contrainte lui était impossible ; il fallait, comme à la chaudière surchauffée, un échappement du trop-plein.

Elle voulait questionner, oui, c'était bien cela! Mais elle n'osait, craignant que, brutalement, à ses premières paroles, on ne lui dît!...

Un groupe enfin lui apparut qui l'effrayait moins. Il y avait là quelques bonnes femmes, dont l'une tenait par la main un petit garçon. Elle les connaissait vaguement, comme tant de gens que l'on finit par connaître, quand journellement on les rencontre sur sa route. Les braves commères la regardaient s'avancer, curieuses de son agitation, mais marquant — il le lui semblait du moins — une sympathie encourageante.

Brusquement, elle se dirigea vers elles.

— Mon mari! Vous n'avez pas vu mon mari? Elles n'avaient pas vu son mari, elles ne savaient pas.



Mon mari!... Vous n'avez pas vu mon mari?

— Mort! Allons donc! Il ne fallait pas s'effrayer si vite. Les maris, quelquefois, ma bonne, cela s'attarde dans les cafés; des amis les entraînent, ils oublient l'heure du souper, et le chemin de la maison. Mais, le lendemain, avec le jour, la raison revient et ils rentrent tout confus et tendres!...

— Non, son mari n'allait pas au café, il n'avait pas de fréquentations; ils vivaient tous les deux seuls, l'un pour l'autre, toujours, toujours! Il ne la quittait que pour se rendre à son travail, et quand il avait fini, il revenait vite sans jamais s'attarder.

— Alors, c'était autre chose, mais ça s'arrangerait, elle pouvait être sûre que ça s'arrangerait! En attendant, il serait bon, peut-être, d'aller chez le commissaire.

Et le groupe des braves femmes se serra autour d'elle, l'entraînant doucement.

* * *

On alla vers un rez-de-chaussée triste que marquait au dehors une grande lanterne aux vitres rouges. A l'intérieur, une grande pièce, des murs déblanchis, avec des affiches tout au tour, répétant à l'infini, en caractères épais : « Arrêté », « Arrêté », « Arrêté ». Au milieu, un poêle rouge et ronflant; des chaises vaguement empaillées, un long banc disjoint et crasseux; une grande barrière en bois brut, coupant la salle en deux : « Côté du public », « Côté du secrétariat ».

Dans ce recoin réservé, un homme devant une table surchargée de papiers de tous formats montés en piles croulantes, l'homme posté de telle façon qu'on ne sût s'il était à écrire ou à dormir, ne se révélant que par un dos étriqué, couvert d'une sorte de houppelande loqueteuse et luisante qui prenait, en un col trop large, jusqu'au haut de la nuque et s'aplatissait en bas contre l'arc-boutement de la jambe, balayant le parquet de ses pans effilochés.

C'était évidemment Monsieur le Secrétaire.

Monsieur le Secrétaire, malgré le bruit de la porte ouverte puis refermée, ne se dérangeait pas. Les bonnes femmes, intimidées, firent une petite toux d'avertissement, faible, d'abord, puis bruyante. Rien n'y fit, Monsieur le Secrétaire désirait apparemment qu'on le laissât tranquille.

L'une de ces dames se décida à lancer d'une petite voix de fausset, tout à fait engageante, cette modeste interjection :

— Il n'y a personne?

Monsieur le Secrétaire ne bougeait toujours pas.

Elle, la pauvre désespérée, ne voulait pas qu'on insistât. Qu'est-ce qu'il pourrait lui apprendre, le commissaire? Et puis, elle préférait sortir, aller, aller, toujours, en avant, à droite, à gauche, regarder dans toutes les ruelles, visiter tous les couloirs, interroger tous les passants!

Les autres savaient bien que cela ne servirait de rien, et que si on devait savoir quelque chose, on ne le saurait que par là.

Il y eut entre elles une petite discussion chuchottée; puis, la plus hardie prit la parole, lançant comme un coup de clairon :

— Monsieur!

Le dos parut s'émouvoir, il se fit un miroitement nouveau sur la loque qui le recouvrait, une voix se fit entendre dans une sorte de grognement.

— Qu'est-ce que c'est?

— Monsieur le Commissaire, c'est cette dame...!

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Monsieur, c'est son mari!...

— Qu'est-ce qu'il a?

— On ne sait pas, il n'a pas paru à la maison depuis hier!

— Il se sera pochardé!

— Non, monsieur le Commissaire! intervint-elle avec un flot de larmes; il ne boit pas! S'il n'est pas rentré, c'est qu'il lui est arrivé quelque chose; il sera tombé malade quelque part! Mort, peut-être!

Ici elle eut une nouvelle explosion de sanglots que couvrit aussitôt le bruit des paroles consolantes jetées au hasard par les bonnes femmes.

Monsieur le Secrétaire dut voir que, décidé-

ment, il fallait se déranger. Son corps s'ébranla, qu'on n'aurait jamais cru si long, là-bas, quand il était incliné sur la table; il vint tout près de la barrière, fit signe aux bonnes femmes, qui démasquèrent aussitôt la pauvre éplorée.

Il la considéra un instant. Elle était si touchante en sa douleur, si pâle, si tremblante et si implorante qu'il en eut une montée de pitié.

Il voulut dire quelque chose pour la rassurer; il ne trouvait pas. Et puis, il avait sa voix graillonneuse qui le gênait, et qu'il ne savait comment adoucir.

Il prit du temps, déploya un immense mouchoir où il mit quelques minutes son nez à se recueillir; puis, chatouilla gravement l'ourlet de son oreille des barbes d'une plume d'oie, puis toussa... Non! décidément, il ne se vit pas en état de parler comme il fallait à la pauvre femme.

— Il faut, fit-il en obliquant vers les commères, qu'on donne les nom, prénoms, le domicile; l'endroit où il travaille, ses habitudes. Il ne faut rien cacher! appuya-t-il sévèrement...

— Mais!.. voulut-elle dire.

— Chut, obéissez!

— Et ce jeune homme, reprit-il, en désignant le petit garçon qui avait suivi le groupe, ce jeune homme, qui est-il? Avancez, jeune homme, ne vous troublez pas!

— C'est mon fils, monsieur, dit une des femmes, imposant comme pour le protéger sa forte main sur l'épaule de son héritier, lequel rougissait, fléchissait sur ses jambes, se retenant d'éclater en sanglots, sous la crainte que le « Commissaire » n'eût quelque velléité de le mettre en prison.

— Ah, votre fils! Quel âge a-t-il?

— Douze ans.

— Grand pour son âge! Qu'est-ce qu'il fait?

— Il travaille avec son père, ils font...

— Je ne vous demande pas ça! interrompit-il rageusement; je vous demande ce qu'il fait là, ici!

— Monsieur, il est avec moi.

— Ah, très bien! Voyons, pas tant de verbiage! Qu'est-ce qu'elle disait?

— Monsieur...

— N'interrompez pas! Je vais vous poser des questions, vous répondrez. Ne vous troublez pas! Qu'est-ce qu'il vous a fait, votre mari?

— Mais il ne m'a rien fait, le pauvre! sanglota-t-elle.

— C'est juste, c'est juste! Il n'a pas paru depuis hier au soir; vous l'avez attendu toute la nuit, et vous venez ici pour avoir de ses nouvelles, n'est-ce pas? dit-il avec éclat pour bien faire sentir qu'elle perspicacité était la sienne.

— Oui, monsieur.

— Vous pouvez être tranquille, la police sait tout.

— Ah! fit-elle, se rapprochant.

— Doucement! Elle sait tout, mais pas tout de suite! Il faut le temps, que diable! Fiez-vous à moi. Si Monsieur le Commissaire veut bien me confier la direction de l'enquête...

— Il n'est pas là, le Commissaire? glissa insidieusement l'une des femmes, semblant vouloir faire entendre qu'elle préférait avoir affaire au bon Dieu qu'à son saint.

— Il n'y est pas, dit-il en lui jetant un coup-d'œil sévère, mais c'est tout comme. Lui ou moi, moi ou lui, c'est la même chose. Et peut-être...

Il s'arrêta net sentant qu'il allait se laisser aller sur une pente imprudente.

— C'est tout comme, reprit-il, s'adressant directement à l'abandonnée. J'ai le flair. Tenez, tel que vous me voyez..., tel que vous me voyez, crut-il devoir répéter pour mieux fixer l'attention flottante de la jeune femme, qui lui paraissait trop inconsciente de l'honneur qu'il lui faisait.

— Oui, monsieur! fit-elle, docile.

— Eh bien! je fus, le mois passé, chargé d'une enquête très délicate.

— Oui, monsieur.

— Cette enquête, il n'est pas nécessaire de vous dire sa nature, cette enquête ne réussit que grâce à moi : en huit jours, j'avais découvert le cadavre!

— Qu'est-ce qu'elle a! s'exclama-t-il tout à coup, stupéfait de voir la malheureuse, sur ce simple mot de « cadavre » pâlir subitement et s'effondrer tout à coup entre les bras de ses voisines. Ah! bien alors, il n'y a plus moyen! Ces femmes! Où est-il, le petit?



Qu'est-ce que c'est?

(*A suivre*). A. ELBERT.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE COCHE D'EAU



LE COCHE D'EAU. — Peinture de M. Henry Tenré. — Gravé par Guérelle.

Septembre 1810.

.... Ce matin, dernière grande étape du coche d'eau de Rouen à Paris. A la première heure du jour, sur le quai de Mantes où le bateau stationne, c'est un mouvement plein de vie et de gaieté; un entassement de caisses, de paniers, de ballots au milieu desquels des gens se hèlent, se heurtent; et des mariniers circulent affairés sans répondre à personne. Une procession de marchands, paysans, maquignons, colporteurs, maraîchers, nourrices, petites servantes, défile sur la passerelle et va s'entasser sur le pont. Puis c'est une jolie jeune femme qui fait sensation, accompagnée d'un enfant et suivie de domestiques portant des valises; un vétéran à l'œil d'aigle, aux longues moustaches, décoré, boutonné jusqu'au col; une vieille dame, à l'air très noble, avec des bandeaux blancs qu'on croirait poudrés, enveloppée dans sa large mante, et soutenue par un valet plein de soins. Et encore quelques belles filles évaporées, rieuses, qui passent avec de petits cris le pont branlant, et des jeunes gens bruyants, joyeux, qui s'en vont en chantant vers Paris qui ne les rendra pas de sitôt. Et pendant que le capitaine s'agite, distribuant les ordres, qu'un homme recueille le prix des places et que le timonnier s'installe à la barre, c'est un échange d'adieux, de baisers envoyés, d'appels, de mouchoirs agités, entre la rive où se pressent parents et amis et le bateau où tout le monde se presse sur le même bord.

Un bruit clair de grelots, des claquements de fouets : ce sont les chevaux tout pleins de floches et de harnais multicolores qu'on attelle au câble dont la courbe longue et gracieuse court du mât d'avant au rivage. En route!

Et bientôt, les dernières maisons de la ville disparues, tout bruit s'éteint sur le pont du bateau qui glisse lentement avec un doux frémissement sur cette route d'eau qui marche. Des groupes se forment, on cause à voix basse, on s'accoude au bordage, regardant fuir l'eau moirée que traverse parfois l'éclair d'argent d'un brochet qui passe.

Sur les collines onduleuses où éclatent sous le soleil les maisons blanches des villages voisins cerclés de verdure, des paysans s'arrêtent dans leur travail pour nous regarder passer. Ou bien ce sont de grands prés où l'on fauche les derniers foins et d'où les faneuses nous saluent de la main. Des pêcheurs isolés au milieu du fleuve sur des barques sans voiles ne daignent

pas relever la tête. Puis ce sont des trains de bois qui ondulent sous le remous que nous laissons derrière nous. Des barges lourd chargées, qu'on dirait près de sombrer, refoulant l'eau de leurs ventres rebondis, bariolées à l'avant et portant vers le centre de petites cabines pimpantes et fleuries d'où les familles de mariniers nous sourient.

Ailleurs ce sont des bourgs qui écroulent jusque dans l'eau du fleuve leurs murs gris et leurs toits rouges que domine la silhouette d'un vieux clocher de pierre, ou bien des villas qui alignent sur la berge leurs terrasses et leurs charmilles. Des couples s'y promènent. Et l'on se prend à envier leur bonheur. Qu'il serait doux de vivre là toute sa vie !...

C'est peut-être ce que pensait la jolie dame à l'enfant lorsque, voisins l'un de l'autre à l'arrière du bateau, nos yeux se rencontrèrent. Pourquoi ne lui ai-je pas parlé ? Rien ne dispose à la sympathie comme un voyage sur l'eau. On dirait qu'une sorte de parenté des cœurs s'établit dans la mélancolie de cette circulation lente et douce, bien différente de la promiscuité de la diligence ou de la chaise de poste.

Pourquoi diable aussi s'en est-il pris à moi, ce vieux monsieur à paletot noisette que je soupçonne d'être un maître en Sorbonne ou quelque régent de collège.

« Quel progrès, monsieur, finit-il par me dire, dans la façon de voyager par eau, depuis le temps d'Auguste ! » Et j'avalai, sans trop crier ma foi, car il ne manque pas de piquant, un petit morceau d'Horace qu'il me récita d'un trait : le voyage à Brindes.

« Déjà la nuit commençait à répandre ses ombres et parsemait le ciel d'étoiles, tout à coup des jurements retentissent et volent des valets aux bateliers, des bateliers aux valets. — Aborde ici ! — Combien en empiles-tu ? — Trois cents. — Ohé ! c'est bien assez. Tandis qu'on fait payer les gens, qu'on attelle la mule, une heure entière s'écoule, Les cousins sans pitié, les grenouilles des marais nous ôtent le sommeil. Le batelier gorgé de mauvais vin, et un compagnon à pied, chantent à qui mieux mieux leur bien-aimée absente ; enfin le piéton fatigué s'endort, et le batelier paresseux, attachant à une pierre la corde du bateau, laisse paître sa mule et ronfle couché sur le dos. Et déjà le jour paraissait lorsque nous sentons que la barque n'avance pas d'une ligne. Alors, l'un de nous à chaude cervelle, saute à terre et caresse rudement la tête et le dos de la mule et du batelier avec une branche de saule. Enfin ! nous débarquons !... »

Saint-Cloud ! Suresnes ! Meudon ! Tout le monde s'agite sur le pont, rit, chante, rassemble ses paquets. On voit déjà poindre les sommets de Paris. Tout à l'heure, au Pont-Neuf, sous les arbres du débarcadère, le coche rendra chacun de nous au terre à terre quotidien, marchands à leurs affaires, domestiques à leur service, régents à leur chaire, et la jolie dame à son mari que j'aperçois déjà sur le quai.

Pour copie : PIERRE ROBBE.

LE DRAPEAU DES ÉTATS-UNIS



Il en est des drapeaux victorieux comme des hommes illustres.

A peine sont-ils arrivés à la gloire que les érudits se mettent en campagne pour reconstituer leur généalogie. Les controverses qui viennent de s'engager à propos des origines du drapeau des États-Unis montrent avec quelle facilité les problèmes historiques les plus simples en apparence peuvent s'embrouiller et se compliquer au point de devenir inextricables. Les bandes rouges et blanches et les étoiles de l'Union américaine ont à peine cent vingt-et-un ans d'existence, et il est pourtant impossible de retrouver aucun document contemporain qui raconte d'une façon précise comment elles sont nées.

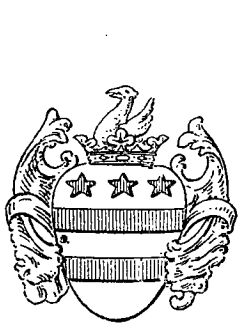
Suivant une version qui compte un assez grand nombre de partisans en Angleterre, Washington aurait, pendant le siège de Boston, fait coudre des bandes de coton blanc sur un drapeau anglais. Dans l'esprit du commandant en chef de l'armée des *insurgents*, pour nous servir de l'expression alors à la mode, ces bandes juxtaposées étaient l'emblème de l'Union qui venait de s'établir au prix de difficultés sans nombre entre les treize colonies révoltées contre la domination britannique. A peine avons-nous besoin de rappeler qu'à cette époque l'Union-Jack, c'est-à-dire le franc-quartier qui représente les croix de Saint-Georges, de Saint-André et de Saint-Patrick indissolublement enchevêtrées, n'existait pas encore dans le coin du drapeau anglais, de sorte que le premier drapeau américain improvisé au siège de Boston était fait de bandes blanches et rouges alternées et ne portait pas de franc-quartier bleu à l'angle supérieur le plus rapproché de la hampe. Aucun document digne de foi n'atteste que cette bannière arborée comme un symbole d'union par l'armée de l'Indépendance au moment où les agents de la Grande-Bretagne essayaient d'ex-

ploiter les rivalités survenues entre les colonies ait été immédiatement adoptée comme un emblème national et ait paru sur les champs de bataille pendant les campagnes d'été et d'automne de l'année 1776, un fait est hors de doute qu'elle n'a jamais eu de caractère officiel. Ce fut seulement au mois de juin 1777 que le Congrès des colonies qui siégeait à Philadelphie reconnut la nécessité de donner un drapeau définitif à la nouvelle patrie qui venait de faire ses preuves dans la bonne et la mauvaise fortune et s'était montrée digne de prendre place parmi les peuples de l'univers. Washington fut en réalité l'âme du Comité chargé de choisir les couleurs et les emblèmes nationaux des États-Unis d'Amérique. On raconte qu'un rayon de soleil, traversant les vitraux coloriés de la fenêtre qui éclairait la salle où délibérait la commission du drapeau, traça tout à coup sur le tapis qui recouvrait la table des raies lumineuses blanches et rouges. Émerveillé de cette apparition quasi-miraculeuse, le commandant en chef de l'armée américaine leva les yeux du côté de la croisée, aperçut un coin de ciel bleu sans nuage et dit à ses collègues : « Maintenant j'ai trouvé ce que je cherchais ».

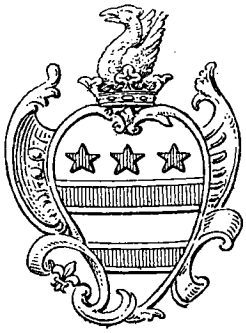
Cette légende est trop poétique pour être vraie. La conjecture la plus probable, c'est que Washington a pris le blason de sa famille pour en faire le drapeau de sa patrie. Ses ancêtres appartenaient à la toute petite *gentry*, c'est-à-dire à la classe qui occupait les frontières assez mal délimitées dans l'ancienne société anglaise, entre la noblesse et la grosse bourgeoisie.

Celui de ses aïeux dont les deux fils émigrèrent en Amérique est qualifié dans un acte officiel de 1619 de *filius generosi*. Cette qualification tenait le milieu entre celles de *filius armigeri*, c'est-à-dire de fils d'un chevalier dont l'origine n'était pas douteuse, et de *filius plebeii*, c'est-à-dire de fils d'un plébéien. Comme le plus grand nombre des familles qui recevaient dans les actes publics le titre de *generosus*, les Washington d'Angleterre avaient le droit de porter des armes et il est à remarquer que le fondateur de la République des États-Unis a conservé aussi bien dans l'obscurité de ses premières années qu'à l'apogée de la gloire, ce souvenir de l'héritage de ses aïeux. Les deux sceaux dont M. Moncure Conway a donné le fac-similé dans le *Harper's Magazine* sont : le premier de 1758, c'est-à-dire de près d'une trentaine d'années avant la guerre de l'Indépendance, et le second de 1783, c'est-à-dire de l'année où fut signé le traité de Versailles.

Washington portait : *d'argent à deux fasces de gueules accompagnées en chef de trois étoiles du même* et c'est évidemment dans son blason qu'il a cherché les matériaux dont il s'est servi pour traduire les symboles qui, suivant la volonté du Congrès, devaient être représentés sur le drapeau américain. Remarquons tout d'abord qu'il a pris les deux couleurs de ses armes qui sont le blanc et le rouge et la disposi-



Sceau de Washington, 1758.



Sceau de Washington, 1783.

tion de ses *fasces* qui ne sont pas autre chose que des bandes placées dans le sens horizontal. Seulement le général en chef de l'armée de l'Indépendance n'avait que deux bandes dans son écusson, tandis qu'il en fallait treize pour représenter les treize colonies qui s'étaient associées pour lutter en commun contre la domination britannique ; aussi les deux *fasces de gueules* des armes de Washington sont-elles devenues treize bandes horizontales rouges et blanches alternées.

Suivant une résolution votée par le Congrès le 14 juin 1777 le drapeau de l'Union devait en dehors des bandes alternées porter « treize étoiles d'argent sur un fond d'azur afin de représenter une nouvelle constellation. » Ce vote n'était pas autre chose que l'adoption pure et simple du projet préparé par le Comité qui, de son côté, obéissait avec une docilité parfaite aux inspirations du général en chef.

En faisant passer sur le drapeau de sa patrie les étoiles de son blason personnel, Washington avait reconnu que des emblèmes nationaux devaient être facilement compris de tout un peuple et ne pouvaient, par conséquent, contenir des fictions héraldiques trop manifestement contraires à la réalité.

Aussi les étoiles rouges sur un fond d'argent qu'il portait dans ses armes étaient-elles devenues blanches sur un fond bleu.

Ajoutons qu'il les avait disposées en cercle afin de représenter une sorte de constellation et qu'il avait eu la fantaisie de leur donner six pointes au lieu de cinq. Ce fut seulement à la dernière heure, sur les instances de Mme Élisabeth Ross, de Philadelphie, qu'il renonça à cette innovation.

En moins de vingt-quatre heures Mme Ross fabriqua le premier drapeau de l'Union américaine d'après le dessin que le commandant en chef de l'armée de l'Indépendance avait tracé lui-même.

Dans ses curieuses recherches sur l'histoire du drapeau américain qui ont été publiées par le *Munsey Magazine*, M. Rensselaer Dey nous apprend, qu'en 1795, une première modifica-

tion fut apportée à la bannière dont Washington avait fourni le modèle. Le Vermont et le Kentucky ayant été admis dans l'Union, le nombre des bandes horizontales blanches et rouges fut porté de treize à quinze et le franc-quartier d'azur compta deux étoiles de plus.

En 1818 le nombre des États s'était encore accru de cinq et le Congrès reconnut qu'il y aurait, au point de vue de l'harmonie générale du dessin et des couleurs du drapeau, un inconvénient grave à multiplier indéfiniment le nombre des bandes horizontales. Sur la proposition du capitaine S. E. Reid, il fut décidé que le chiffre primitif de treize bandes resterait immuable et qu'une étoile de plus serait ajoutée dans le franc-quartier du drapeau chaque fois qu'un nouvel État serait admis dans l'Union. Dans le modèle qu'avait préparé Mme Reid, les vingt étoiles que comportait à cette époque-là le drapeau américain étaient disposées de manière à former elles-mêmes une grande étoile, mais cette innovation ne fut pas adoptée. Le nombre des étoiles est maintenant de quarante-quatre.

Tous les drapeaux officiels des États-Unis sont fabriqués aujourd'hui à Brooklyn et à Mare-Island, près de San-Francisco. Ce travail est exécuté avec une précision mathématique. La largeur des bandes et les dimensions des étoiles sont calculées et reproduites avec une exactitude qui comporte à peine une marge d'un dixième de millimètre.

La première et la dernière bande doivent être rouges, le franc-quartier bleu doit porter sur les sept bandes supérieures et les dix dix-neuvièmes de la hauteur totale de la hampe doivent être couverts par l'étoffe du drapeau.

Faut-il aller plus loin et admettre que Washington ne s'est pas contenté de donner à sa patrie les étoiles et les bandes horizontales du blason de sa famille; mais qu'il a pris également l'aigle de son cimier pour en faire l'emblème qui, sur les sceaux officiels, porte les armes des États-Unis.

Bien que les recherches faites par M. Moncure Conway au British Muséum n'aient guère laissé de doutes sur la question de savoir si le cimier des Washington était un aigle et non un corbeau, la conjecture la plus vraisemblable est que le fondateur de la République américaine n'a pas dû attacher une importance capitale à une pièce héraldique accessoire et dont le caractère était très difficile à reconnaître avec une précision absolue. C'est plutôt le Congrès qui a voulu emprunter à l'ancienne Rome ses aigles, de même qu'il lui avait déjà emprunté le mot de Sénat pour l'inscrire en tête de la Constitution, et comme il lui empruntait aussi son ambition et sa conscience dans ses destinées.

G. Labadie-Lagrave.

L'EXPOSITION DE 1900

Le Palais de l'électricité et le Château-d'eau

Dans une Exposition destinée à caractériser le siècle qui s'en va et à faire entrevoir ce que sera le siècle prochain, l'électricité devait nécessairement prétendre à une installation particulièrement somptueuse. Connue seulement d'hier, au point de vue des ressources qu'elle met à notre service, l'électricité est la véritable fée du jour, celle à qui l'on peut tout demander, de qui l'on peut tout attendre. Le palais que lui consacre M. Hénard, au Champ-de-Mars, est digne de cette force mystérieuse qui se prête à toutes les fantaisies de l'artiste et s'allie à la grâce; il fait songer à quelque décor des *Mille et une Nuits* et nous transporte, par la pensée, au sein des merveilles futures qu'enfantera la divine étincelle.

Le Palais de l'électricité, avons-nous dit, a pour auteur M. Hénard; le Château-d'eau est l'œuvre de M. Paulin. Bien qu'elles aient une destination spéciale, ces deux constructions ne forment qu'un seul et même motif. Leur ensemble constitue une sorte de grand décor de fond, d'une décoration particulièrement brillante. Semblable à un rideau de proportions grandioses, le Palais de l'électricité masquera entièrement la Galerie des Machines. Trois millions ont été consacrés à cet écran artistique, ce qui explique son importance. Le motif du sommet, qui, sous l'aspect d'un génie armé d'une torche et entouré d'un soleil de cristal, représente l'Électricité, ne se dressera pas à moins de 70 mètres de hauteur, soit 4 mètres de plus que les tours de Notre-Dame.

Placé derrière le Château-d'eau, auquel il sera accolé, le Palais de l'électricité se divise extérieurement en deux parties : l'une visible, constituant la façade, et l'autre complètement cachée par les constructions environnantes. La façade proprement dite ne commence qu'à 25 mètres au-dessus du sol; il n'y a donc pas de soubassement, et les premiers motifs d'ornement courent à la hauteur d'une maison de cinq étages. La Galerie de l'électricité aura 420 mètres de longueur, soit toute la largeur du Champ-de-Mars; elle sera parallèle à la Galerie des Machines, qu'elle séparera du Château-d'eau et dépendances. En dehors du grand panneau décoratif qui domine l'ensemble des constructions du premier plan, les seules parties apparentes de la galerie seront les deux façades des extrémités, rappelant la forme des fermes qui constituent l'ossature du monument, et ornées de motifs décoratifs au staff.

L'intérieur de la Galerie aura 30 mètres de largeur et sera divisé en trois parties : un hall central rectangulaire, et deux ailes latérales. Pour l'édification de l'aile gauche, on utilisera les fermes de l'ancienne Galerie de 30 mètres

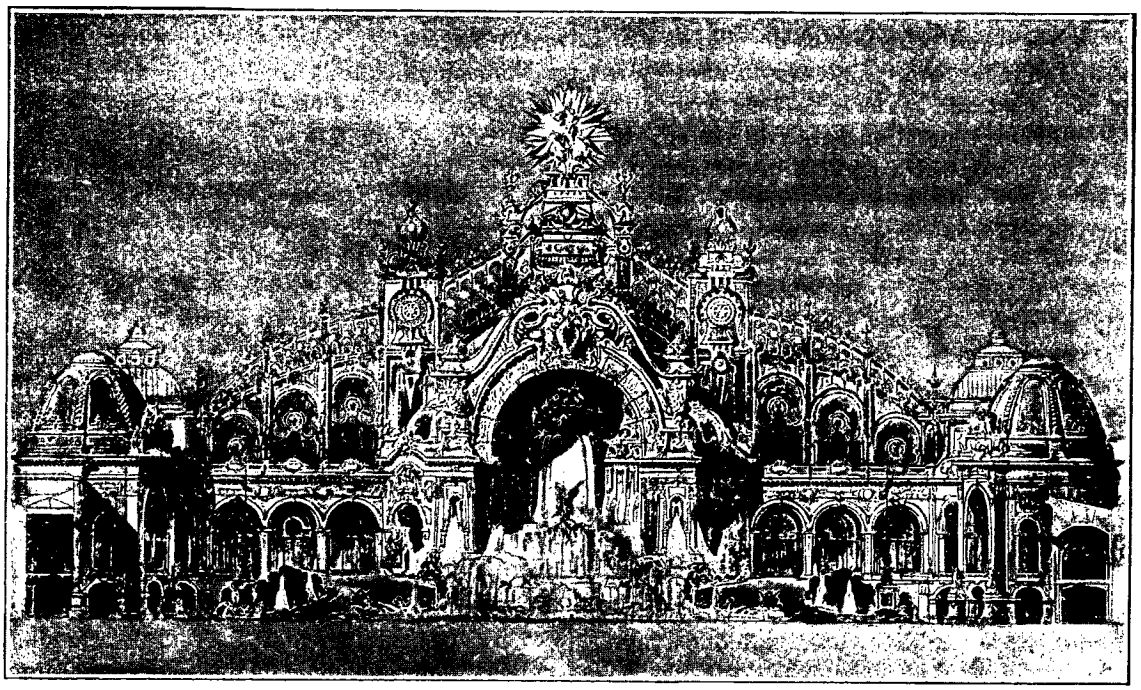
qui réunissait le Dôme central à la Galerie des Machines. L'autre aile, en tout semblable, sera construite avec des fermes neuves de même profil. Aux deux extrémités des galeries latérales et contre le hall du centre, deux escaliers monumentaux conduiront au premier étage ; l'un d'eux, qui est dû aux dessins de M. Dutert, est composé de motifs en fer forgé et en bronze.

C'est de ce palais féerique, où se verront en détail les multiples applications de l'électricité mise au service de la science, que partiront les fils invisibles chargés de distribuer la force et la lumière dans toutes les parties de l'Exposition.

La façade du Palais est une application nouvelle du métal et du verre dans la décoration extérieure d'un monument. Toutes les parties seront en zinc repoussé et en céramique transparente. Elles formeront un ensemble harmonieux, dont l'aspect sera rendu encore plus gracieux et plus brillant par les jeux de lumières changeantes qui, le soir venu, seront aménagés en cet endroit. Chaque clocheton deviendra un foyer lumineux ; chacune des lignes de l'édifice sera indiquée par une rampe de lampes à incandescence, et le tout variera périodiquement de formes et de couleurs, donnant ainsi l'illusion d'un palais enchanté.

Vue ainsi, la façade apparaîtra comme un immense rideau de dentelle en feu.

L'illusion sera complétée par le Château-



Exposition de 1900. — Le Palais de l'Électricité et le Château-d'eau.

d'eau, constitué par une infinité de jets d'eau lumineux et par une cascade également lumineuse. Le Château-d'eau s'étendra sur un développement de 115 mètres. Le style Louis XV le plus pur a présidé à l'ensemble de cette composition, qui sera merveilleusement encadrée. Le monument inférieur, qui formera contraste avec le Palais précédemment décrit, au motif central duquel il doit, pour ainsi dire, servir de soubassement, aura une apparence imposante. Le staff, imitant la pierre, est ici la matière employée.

Une vaste niche de 33 mètres d'ouverture et de 11 mètres de profondeur contiendra une sorte de grande vasque d'où toute l'eau de la cascade semblera jaillir. Celle-ci tombera, d'une hauteur de 30 mètres, en une nappe de 10 mètres de largeur et se répandra dans les divers bassins, de façon à produire le maximum d'effet décoratif. L'eau débitée, à raison de 1900 litres par seconde, sera fournie partie par une usine hydraulique établie sur le bord de la Seine, et partie par l'eau du réservoir de Villejuif. Le centre sera occupé par une allégorie de 10 mètres de hauteur, représentant l'Humanité conduite par le Progrès et s'avançant vers l'Avenir. Deux personnages disgracieux, étendus à terre et foulés aux pieds par le Génie du motif, figureront la Routine. A l'eau, la Routine ! Il faut espérer que celle-ci ne s'en relèvera point.

A droite et à gauche du sujet principal, deux galeries de 10 mètres de largeur épouseront la forme du jardin en cet endroit ; elles se termineront par deux rotondes surmontées de coupoles et servant d'entrées, l'une au Palais de la Mécanique, l'autre à celui des Industries chimiques. Deux rampes de 140 mètres de longueur entoureront le bassin du Château-d'eau et donneront accès au premier étage du Palais de l'électricité. Des dispositions intérieures permettront d'aménager des grottes avec perspectives à travers les nappes d'eau. Les visiteurs contempleront ainsi des effets aussi nouveaux qu'inattendus, qui effaceront le souvenir

des spectacles de même nature déjà offerts à leur curiosité. Le Château-d'eau et le Palais de l'électricité nous réservent bien des surprises. VICTORIEN MAUBRY.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Septembre, au décor unique, avec son cortège de séductions : excursions dans les bois aux parures indescriptibles, courses à travers les montagnes, navigation sur les fleuves et la mer sur des yachts de plaisance, chasse et pêche, effleurement de nos belles routes de France sur des chevaux de fer à la mode du jour, me semble le mois le plus accompli de l'année.

C'est celui qui offre le plus de charmes aux excursionnistes, aux amateurs du mouvement comme aussi aux rêveurs. S'il est vrai qu'en septembre la végétation perde de son activité; que tout au contraire les feuilles se préparent à tomber; qu'enfin à la campagne la première flambée nous annonce que nous sommes en route pour l'hiver, par la bizarrerie des contrastes, il nous transforme et nous rajeunit.

C'est l'époque des grandes vacances de l'esprit, l'époque de cure la plus efficace pour les maladies morales et physiques. On sait l'action qu'exercent sur l'éducation les exercices de plein air et les sports athlétiques.

Nous n'aurions pas grand peine à démontrer que la chasse est le plus parfait des sports, puisqu'il les résume tous, par conséquent que tout ce qui a été dit d'élogieux pour chacun d'eux lui est applicable.

Longtemps avant les jeux olympiques autour desquels on fait tant de bruit, Gaston Phœbus, comte de Foix, a dit excellemment en parlant de cet exercice :

« Bon veneur ne peut avoir, par raison, nuls des sept péchés mortels : premièrement l'oisiveté est la cause des sept péchés mortels ; car, quand on est oisif et négligent dans le travail, on ne s'occupe de rien, on demeure en son lit ou en sa chambre, et l'oisiveté est comme chacun sait, le fondement de tous les vices. »

Nous ne voudrions point affirmer que ce soit en vue d'éviter les sept péchés capitaux que les quatre cent mille porteurs de permis en notre beau pays de France se ruent chaque année à la conquête de la plaine et des bois ; mais la passion pour ce plaisir est tellement forte qu'elle démontre que la chasse est un droit humain, le plus ancien des droits, et qu'elle durera autant que le monde.

Non certes que la chasse d'aujourd'hui, restreinte, rapetissée, puisse être comparée à celle que l'on pratiquait et que nous-mêmes avons goûtée en notre prime jeunesse; néanmoins, telle qu'elle est à notre époque, elle porte avec elle un relent d'indépendance et de saveur qu'il serait oiseux de nier. Ce qui explique son caractère passionnel.

L'ouverture tient une place énorme dans le calendrier du chasseur; c'est le jour par excellence, on en parle trois mois à l'avance et six mois après. Pour les uns c'est l'émancipation, le premier combat d'une certaine lutte pour la vie, l'initiation peu flatteuse souvent aux ambitions sociales; pour d'autres c'est l'attrait captivant des souvenirs accumulés qui renaissent à chaque pas comme des inflorescences nouvelles.

Nous avons fait un nombre important hélas ! d'ouvertures, et c'est toujours avec le même plaisir que nous voyons revenir la date qui claironne gaiement aux oreilles jamais rassasiées.

Nous sommes tous ainsi. Les mauvaises fortunes inévitables dans la succession des jours n'en rebutent aucun.

J'ai connu le maire d'un village normand qu'une passion réelle pour la chasse incitait chaque année à se faire délivrer un permis. Or, ses déboires se chiffraient par années de bredouilles. Nerveux à l'excès, jetant son coup de fusil dès qu'apparaissait le gibier, il ne tuait jamais. Seulement au départ de la pièce il devenait pâle comme s'il eût été prêt à tomber en syncope.

Il se plaisantait lui-même sur sa maladresse et ne se sentait point humilié de ses déconvenues.

En véritable philosophe il se souciait peu des brocards et continuait à se promener à travers champs avec son fusil et son chien.

Un jour je le rencontrai, il était cramoisi : cette couleur anormale de son visage me frappa.

— Quoi donc ? lui demandai-je.

— Figurez-vous, me répondit-il tout ému, que je viens de descendre une perdrix !

— Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer ! Vous êtes content ?

— Ah oui !

Et il ajouta avec une simplicité qui ne manquait point de finesse :

— Quand je l'ai vue culbuter, j'ai cru qu'elle tombait du haut-mal !

Ce coup inattendu lui donna par la suite un peu de ce sang-froid dont l'absence totale paralysait ses moyens ; par la suite il tua de temps en temps une caille ou un perdreau. Son ambition n'alla pas plus loin : ses bonnes fortunes d'occasion, rares cependant, le rendaient le plus heureux des hommes.

Les amis de la bourriche, cette grande affaire de nos chasseurs du jour, auront un grand mépris pour ce pauvre fusillot.

Eux, les fusils ravageurs qui ne connaissent point les haltes pour respirer la fraîcheur à l'ombre d'une haie, qu'une pièce de gibier n'émotionne nullement, ne voudraient pas de

mon maire pour porte-carnier, cependant il marchait bien, je vous assure.

Tout en tenant compte de la vraiment trop excessive discrétion qu'il apportait dans la dépopulation des perdrix, nous nous demandons si cette chasse pittoresque avec un chien calme et sage, chasse exempte d'ambition n'était pas préférable au point de vue de la satisfaction à ces parties bruyantes où l'on ne voit que des rabatteurs du gibier affolé, et dont le brave chien est exclu! CHARLES DIGUET.

LE JAGUARONDI

La plupart des représentants de la famille des Félins, qui est largement répandue en Europe, et surtout en Asie, en Afrique et en Amérique, ont, comme le Chat sauvage et certains Chats domestiques, la robe rayée et tachetée. Chez l'un d'eux, chez le Tigre, les raies subsistent seules, chez d'autres, comme l'Once, le Jaguar et la Panthère, les taches affectent la forme d'anneaux et de rosettes, et c'est très exceptionnellement que, comme chez le Puma américain, comme chez le Lion de l'Atlas, du Soudan, de l'Abyssinie et de la Perse, les maculatures du pelage disparaissent entièrement, du moins à partir du premier âge, car chez les tout jeunes Pumas comme chez les Lionceaux nouveau-nés on aperçoit encore de petites taches qui rappellent la livrée ordinaire des Felidés. C'est à la catégorie peu nombreuse des Félins à pelage uniforme, ou presque uniforme, qu'appartient le Jaguarondi ou Yaguaroundi (*Felis juguarondi* de Lacépède) dont le Muséum a acquis, il y a quelques mois, un fort beau spécimen, qui a servi de modèle pour la figure ci-jointe.

Le Jaguarondi est notablement plus gros que notre Chat sauvage et de formes plus sveltes. Sa longueur totale dépasse un mètre et atteint parfois, dit-on, 1^{m}40, la queue mesurant, à elle seule, 0^{m}40 ou même 0^{m}60. Les pattes sont courtes, mais assez fines; le corps est allongé, la tête plutôt plate que ronde, avec le front peu saillant, le nez pincé, le museau un peu pointu, les oreilles arrondies, les yeux de grandeur moyenne, à pupille circulaire. Son pelage, doux et lustré, est d'un brun tirant tantôt fortement au noir, tantôt au gris et au rougeâtre. La nuance de la robe varie, en effet, non seulement suivant l'âge, le sexe et la saison, mais suivant l'humeur de l'animal et les conditions dans lesquelles il se trouve. Quand le Jaguarondi est tranquille, ses poils couchés ne montrent que leur couleur dominante, qui est un brun très foncé, mais, quand il est irrité ou malade, ses poils, en se hérissant, laissent voir les teintes grises de leur racine et de leur pointe, ce qui éclaircit la tonalité générale du pelage. Les femelles, toujours plus petites que les mâles, se distinguent aussi par leurs couleurs plus claires et plus brillantes.

Comme le Puma ou Couguar (*Felis concolor*), dont on le rapproche souvent, comme l'Eyra (*Felis eyra*) avec lequel les Indiens le confondent parfois, le Jaguarondi appartient à la faune du Nouveau-Monde. Il occupe une aire très vaste, dont le Rio Grande, dans le nord-est du Mexique, forme la limite septentrionale et qui s'étend à travers l'Amérique centrale, la Guyane et le Brésil jusque dans le Paraguay; mais ce n'est guère que dans cette dernière contrée qu'il a été étudié, d'une manière un peu complète, d'abord par don Félix d'Azara, le célèbre voyageur, ensuite par Rengger, l'auteur estimé d'une *Histoire naturelle des Mammifères du Paraguay*.

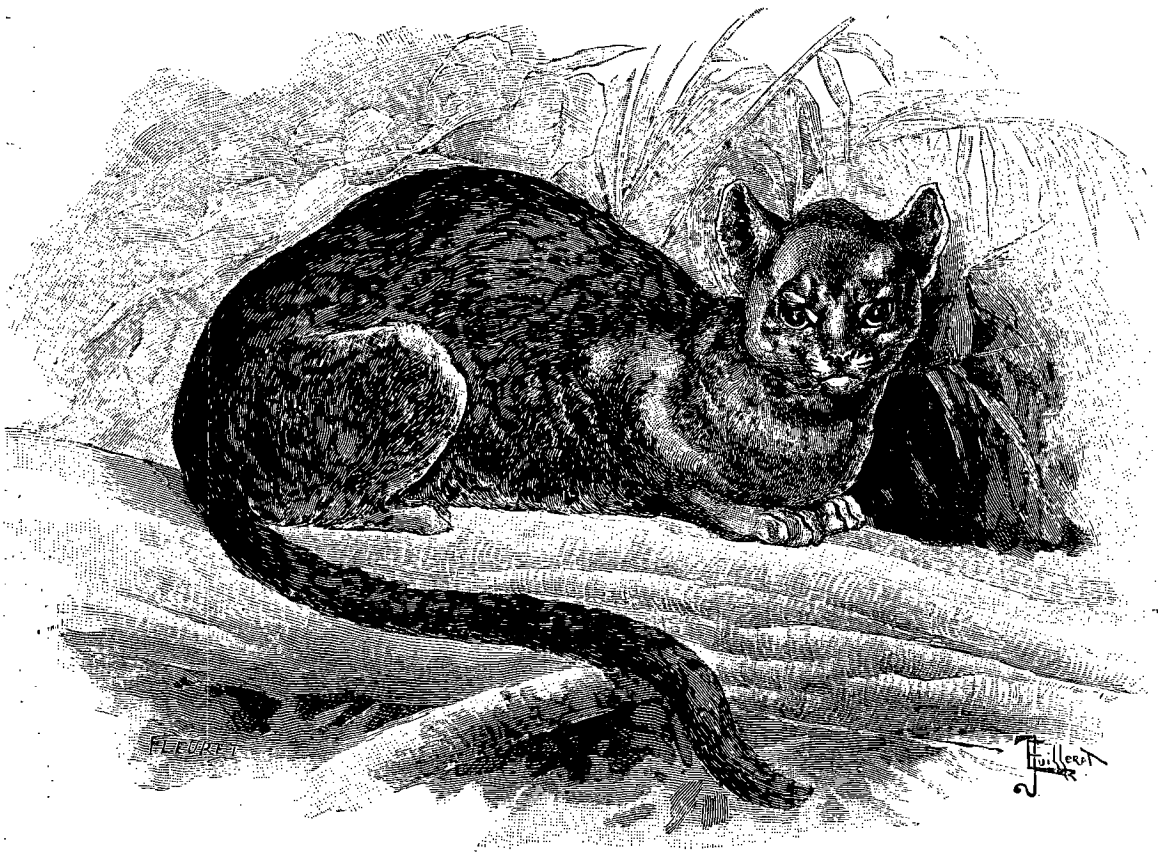
Le Jaguarondi est d'un naturel méfiant et farouche. Il vit isolé ou par couples à la lisière des forêts, au milieu des broussailles ou dans les ravins boisés, et ne se montre que rarement en terrain découvert. Il grimpe aux arbres avec une grande agilité pour surprendre les Oiseaux, les Singes de petite taille et les Écureuils ou pour capturer des Insectes; il poursuit les Agoutis et les jeunes Cerfs, et, si l'on en croit d'Azara, parvient même, de temps en temps, à s'emparer d'un Cerf adulte. Au moment où la bête viendrait à passer, le Jaguarondi s'élancerait brusquement sur elle, à la façon du Lynx et se maintenant solidement cramponné, en dépit des bonds désespérés de sa victime, ne cesserait de la mordre au cou jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée.

A la faveur des ténèbres le Jaguarondi pénètre souvent aussi dans les basses-cours, qu'il met au pillage, car de tous les gibiers, c'est peut-être encore les Gallinacés qu'il préfère. Aussi Rengger s'est-il servi avec succès d'une Poule comme appât pour attirer un Jaguarondi qui se tenait tapi dans une haie de Broméliacées. De cette façon on peut aisément, et sans courir le moindre risque, tuer le Jaguarondi dont la chasse ne présente jamais d'ailleurs de sérieux dangers et ne peut donner lieu à de bien vives émotions, car même lorsqu'on le débusque de sa retraite avec des Chiens, le Carnassier cherche presque toujours son salut dans la fuite, en se glissant prestement au milieu de buissons épineux où la meute a peine à le suivre ; parfois même il se jette à l'eau et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il se décide à faire tête à ses adversaires.

Malgré son caractère farouche, le Jaguarondi, lorsqu'il est pris très jeune, s'apprivoise facilement et devient aussi docile, aussi familier qu'un Chat domestique. Rengger en posséda plusieurs qui aimaient beaucoup à jouer et qui sollicitaient les caresses de leur maître, mais qui, en dépit de tous les efforts, de toutes les corrections, ne perdirent jamais leurs ins-

tincts sanguinaires et leur goût immodéré pour la volaille. Aussi était-on obligé de les tenir à l'attache avec une longue corde ou de les enfermer dans une cage, car aussitôt qu'on leur donnait un peu de liberté, ils se glissaient sournoisement dans la basse-cour et y commettaient quelque larcin en s'emparant d'un poussin ou même d'une Poule ou d'un Canard adulte. Il n'était pas facile alors de leur faire lâcher prise, et quand on était parvenu à leur arracher leur proie, ils s'élançaient furieux et cherchaient à mordre la main qui la leur avait ravie. Au lieu de boire avidement le sang, à la façon du Tigre et du Couguar, les Jaguarondis dévorent la chair à belles dents en maintenant la proie avec leurs pattes de devant. Une fois repus, après s'être léché les pattes et lissé la fourrure, ils s'allongent paresseusement ou se couchent en rond, suivant la température, et font la sieste pendant la plus grande partie du jour. Deux animaux de même espèce mis dans la même cage vivent généralement en bonne harmonie et ont tout au plus de légères querelles au moment des repas.

Comme le Jardin des Plantes de Paris, le Jardin zoologique de Londres et d'autres établissements analogues ont possédé ou possèdent encore des Jaguarondis, mais nulle part jusqu'ici on n'est parvenu à faire reproduire ces Carnassiers en captivité.



LE JAGUARONDI (dessin fait d'après nature à la Ménagerie du Muséum).

Nous avons fait tout à l'heure allusion à l'Eyra (*Felis eyra* Desmarest) que les Indiens confondent quelquefois avec le Jaguarondi. L'Eyra habite, en effet, les mêmes régions que le Jaguarondi et se rencontre, quoique toujours en petit nombre, depuis le Texas jusqu'au Paraguay, il a les mêmes dimensions que son congénère et porte également une livrée de couleur uniforme; mais il s'en distingue aisément par ses formes. Il est encore plus élancé que le Jaguarondi et rappelle un peu les Carnassiers du groupe des Belettes et plus encore les Genettes et les Mangoustes par sa tête fine et pointue, son corps svelte et sa longue queue. Sa robe est d'un jaune rougeâtre ou d'un brun marron très brillant, avec une tache blanchâtre de chaque côté du museau.

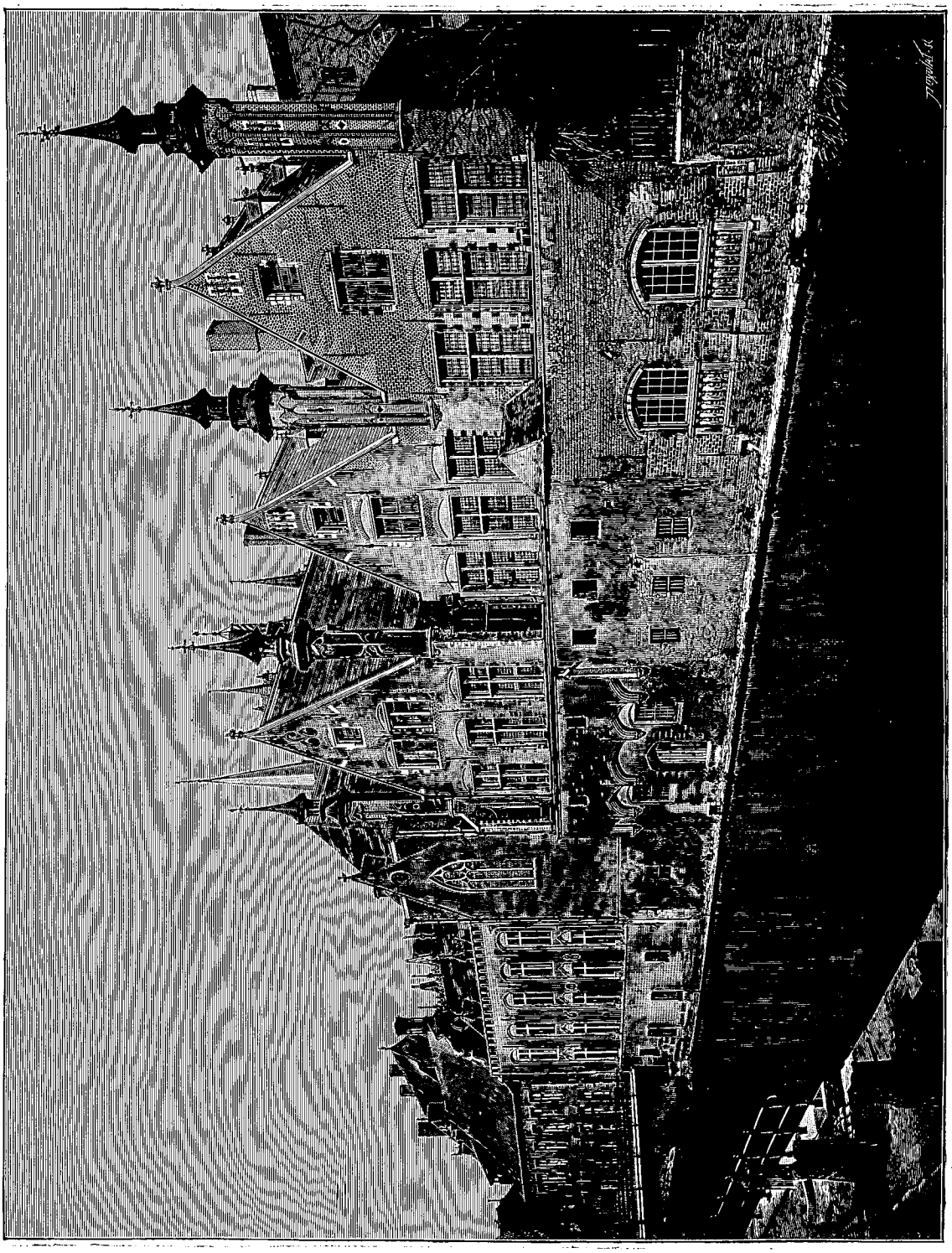
Comme le Jaguarondi, l'Eyra est avide de gibier à plumes et ne peut être laissé impunément dans le voisinage d'une basse-cour. Sans ce grave défaut ce serait un animal assez agréable à garder en domesticité, car il s'apprivoise aisément et folâtre volontiers avec des Chiens et des Chats. Rengger en avait un, qu'il avait élevé dès l'âge le plus tendre et qui vivait en bonne harmonie avec un Singe. L'Eyra ne se voit que rarement dans nos ménageries, qui possèdent en revanche assez fréquemment des Pumas.

De ces Pumas, dont nous aurons peut-être un jour à parler plus longuement, on distingue maintenant deux races, l'une propre aux États-Unis, à l'Amérique centrale et au Brésil, l'autre à la République argentine, à la Patagonie et au Chili.

E. OUSTALET.

QUAIS DE BRUGES

C'est en octobre ou novembre, surtout, qu'il faut voir Bruges, car alors la saison s'harmonise avec son automne de pierres. Les murs sont d'accord avec le ciel. Les nuages versatiles ont cessé de cheminer dans l'eau docile des canaux. Une brume uniforme s'y mire. Et



Quais de Bruges. — Gravé par Puyplat.

c'est la grande symphonie en gris, la musique du demi-deuil, aggravée par toutes les cloches de la Toussaint.

Dans cette pâleur de l'air, s'affinent et vibrent toutes les nuances des palais et des façades; leurs ors, leurs polychromies ressuscitent, les pignons déroulent leurs escaliers noirs. Les tours découpent une silhouette plus dramatique, surtout le Beffroi, couleur de rouille, de lie, de poussière et de couchant, tragique et belliqueux, parti comme en guerre vers le ciel, avec le vaste bouclier de son cadran.

Veilleur implacable, il obsède, il poursuit, à quelque endroit de la ville qu'on parvienne. On l'aperçoit au bout de tous les quais. Ah! ces quais de Bruges, calmes comme les avenues d'un cimetière! Et, tout au long, les canaux d'eau morte qui sont eux-mêmes des chemins de silence! Sur cette eau inanimée, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de constructions confuses et déjetées qui sont accroupies, au bord, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage. Des façades étranges qui n'ont pas de porte ou dont les fenêtres semblent des yeux d'aveugles. Rien ne transparaît, au dehors, de la vie du dedans. Logis clos. On dirait que dans chaque maison il y a un mort. Et cela fait qu'on parle bas, qu'on ose parler à peine, le long de ces quais mortuaires. Mais on a cependant la sensation d'une mort douce. Une mort sans souffrance et inévitable, une mort calme après une vie glorieuse, le glissement de la vieillesse à la mort, sans secousse — comme on s'endort. O douce mort de la ville! C'est Bruges qui est morte. Et c'est pour elle que toutes les cloches, là-bas, tintent! Sonneries, pieuses plutôt qu'affligeantes. C'est moins des glas qu'un effeuillement de sons, une pluie de fleurs — des fleurs de fer — répandues sur un cercueil!

Et voici venir, au long des quais, comme des Pleureuses, comme les servantes de la Mort, des femmes du peuple dans leurs mantes noires, ces manteaux à plis raides, avec un capuchon qui s'évase en forme de bénitier. Elles y marchent, ensevelies. Silhouettes à peine humaines! Ce sont des cloches plutôt, cloches de drap — noires aussi — et on croit, au lointain, entendre agoniser leur marche comme un glas.

Les cloches des églises s'en mêlent. Est-ce l'heure des obsèques?... La ville est morte décidément! La ville est morte! Et pour accroître le cortège, voilà les cygnes des canaux qui arrivent, processionnellement, et se rangent. Ils ont leur robe blanche de premières communiantes. Ils s'acheminent, d'un mouvement parallèle aux Béguines qui s'avancent au long des quais. Et les cygnes, en nageant, ne déplacent qu'à peine un peu d'eau. Et les Béguines, en marchant, ne déplacent qu'à peine un peu de silence.

Cortège calme, enterrement très triste et très doux en même temps... Est-ce une morte réelle ou des reliques qu'on accompagne? Est-ce un cercueil ou la Châsse peinte par Memling dans laquelle il n'y a qu'un peu de la poussière d'une sainte? Cela va-t-il durer longtemps ainsi, jusqu'au soir ou jusqu'à la fin des siècles peut-être?

On rêve, on ne sait plus ni l'heure ni le lieu. On s'éparpille dans les cloches, au fil de l'eau... On oublie tout, on s'oublie soi-même... On est déjà comme dans l'Éternité. Or soudain l'inexorable bourdon du Beffroi s'entend et ses sons vastes tombent — comme pour combler le silence, à la façon des pelletées qui comblent une fosse!

GEORGES RODENBACH.

LES ABORDAGES EN MER

La terrible catastrophe de la *Bourgogne* est encore présente à toutes les mémoires...

Depuis une dizaine d'années, le nombre des sinistres maritimes va croissant. Par suite de l'augmentation de la vitesse, les chances de collision deviennent chaque jour plus grandes: si les navires ne s'entrechoquent pas dans leur course rapide ou durant une manœuvre, ils vont s'empaler sur un écueil dissimulé à fleur d'eau. Ainsi ont péri, entre autres, le *Quetta*, en mars 1890, au détroit de Torrès, — l'*Utopia*, qui, l'année suivante, ayant été abordée par l'*Anson*, coula près de Gibraltar, — le *Solinoes*, naufragé sur la côte de l'Uruguay, en mai 1892, — le *Victoria*, coulé par le *Camperdown*, en juin 1893, — le *Reina Regente*, le *Gravina*, en 1895, — et tout près de nous, le *Flachat*, le *Drummond-Castle*, la *Ville-de-Saint-Nazaire*, l'*Utrecht*, le *Namchow*, enfin la *Bourgogne*.

Remarquons que dans ces diverses catastrophes, et nous n'avons rappelé que les principales, plus de 3.300 personnes ont trouvé la mort. Depuis ces dernières années, l'Océan-Moloch a donc fait une consommation vraiment effroyable de victimes.

Comme nous le disions au début, ce sont les collisions qui semblent aujourd'hui être le plus à redouter. Il est bien évident que l'intensité du trafic commercial sur les grandes routes maritimes, les dimensions, la vitesse et le tonnage croissants des paquebots font singulièrement augmenter les risques d'abordage.

Sans vouloir étudier la question de savoir si la sécurité de la navigation est suffisamment sauvegardée par les très nombreux règlements en vigueur, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin, il n'est pas inutile de rappeler ici certains moyens, d'application très simple, qui ont été proposés dernièrement aux autorités compétentes, en France et à l'étranger, afin de diminuer les chances de collision en mer, par temps de brume ou de brouillard, et d'en restreindre les désastreuses conséquences.

Le distingué chroniqueur scientifique, mon ami Emile Gautier, a, le premier, fait connaître le dispositif inventé dans ce double but par M. A. Brunel, un ingénieur rouennais. C'est extrêmement pratique, comme le lecteur va pouvoir s'en rendre compte, et l'on s'étonne que

cette idée géniale ne soit venue à aucun des mandarins de la Conférence internationale qui se sont réunis, il y a quelques mois, à Washington, pour codifier le règlement des signaux en mer.

L'appareil de M. Brunel se compose essentiellement et uniquement de deux sirènes tubulaires montées sur une même prise de vapeur et ayant chacune un diapason distinct, l'une donnant un son ou plutôt une note aigüe, l'autre donnant une note très grave. Un point, c'est tout.

En combinant ces deux sons, un bâtiment peut signaler dans la brume le quadrant du compas vers lequel il se dirige. Voici comment : s'il va au Nord, la sirène lancera, à intervalles réguliers, un coup aigu, puis un coup grave, — *Hi-Ho*, *Hi-Ho*, etc.; s'il va au Sud, l'appareil émettra deux coups aigus et deux coups graves, — *Hi-Hi*, *Ho-Ho*, etc.; si le bâtiment va à l'Est, ce sera deux coups aigus coulés, — *Hî-Hî*; et s'il va à l'Ouest, deux coups graves coulés, — *Hô-Hô*.

« Je viens sur babord », s'exprimera par un seul coup aigu. « Je viens sur tribord », par un seul coup grave.

Au moyen de ces deux sons, diversement combinés, on obtient une sûreté d'indications que la sirène actuellement en usage est incapable de donner. De cette manière, connaissant d'une façon précise leurs positions et leurs marches respectives, les navires s'éviteraient très facilement, car, comme le disait si bien M. le commandant Lebœuf, un des champions du système Brunel, il suffira toujours d'être averti qu'un bateau entendu par tribord fait du Nord, par exemple, quand on court soi-même à l'Est, pour savoir exactement quelle manœuvre on doit exécuter.

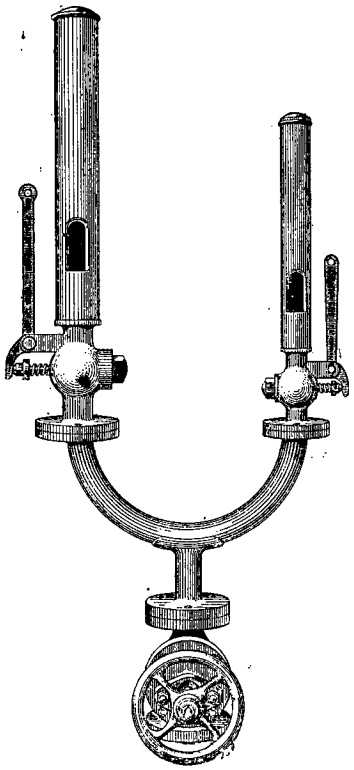
Il est à remarquer que les appels de sirène peuvent être au besoin commandés par la boussole. Leur automaticité et leur précision dans ce cas sont absolues.

La portée utile de l'appareil est d'au moins 4.000 mètres. Or un transatlantique développe en général une marche de 800 kilomètres en vingt-quatre heures, ce qui représente 555 mètres par minute. Il faudrait donc huit minutes pour qu'il franchisse la distance de 4.000 mètres qui le sépare de l'obstacle dangereux. En supposant que deux paquebots arrivent à la rencontre l'un de l'autre, il reste encore, à chacun d'eux, quatre minutes pour éviter la collision, temps déjà suffisant, dans la plupart des cas.

Mais si les steamers suivent les règlements prescrits en temps de brume, ils doivent modérer leur marche de moitié. Leurs commandants peuvent dès lors disposer de huit minutes et faire exécuter, avec tout le calme nécessaire, les manœuvres qu'ils jugeront convenables. Ils pourront même, sans aucun danger, donner l'ordre de stopper puis de faire machine en arrière.

Le système Brunel a en outre cet avantage, à savoir que, par les belles nuits où les abordages sont si fréquents, un bateau connaîtra, suivant l'importance et le volume du son, la route exacte et la distance d'un autre bateau rencontré dans les mêmes parages, chose qui est beaucoup plus difficile à déterminer avec les signaux lumineux seuls en usage actuellement.

Cette invention tellement simple et ingénieuse est appliquée depuis plusieurs mois à un remorqueur de Rouen, et, malgré le mouvement considérable qui fait de cette partie de la Seine un passage des plus difficiles à traver-



Sirène tubuluire de M. Brunel.

ser, il ne s'est jamais produit le moindre accident, le moindre entrechoc.

Tous ceux qui ont étudié la double sirène Brunel, à commencer par le vice-amiral Gervais, ont été frappés de son côté pratique et sûr. Le Bureau de l'État-Major de la Marine royale italienne en a prescrit à ses officiers l'examen attentif, et tout récemment encore, M. Péreire, Président de la Compagnie Générale Transatlantique, dans une lettre que nous avons sous les yeux, reconnaissait que l'emploi de l'appareil dont nous parlons était appelé à donner, dans l'application pratique, les meilleurs résultats. Faisons donc des vœux pour qu'une prochaine conférence internationale, mieux instruite que la première, généralise l'adoption de la sirène Brunel, dont l'alphabet phonique diminuera certainement, dans des proportions considérables, les risques d'abordage.

Il restera encore à régler l'importante question des cloisons étanches lesquelles, théoriquement, devraient toujours être fermées, et qui, au fait et au prendre, sont toujours ouvertes : — pour les besoins du service, d'abord, et puis pour la commodité de l'équipage et des passagers.

Si l'on veut faire des cloisons étanches de véritables garanties, il faudrait, ainsi d'ailleurs que l'ont maintes fois conseillé des gens du métier, que chaque compartiment possédât un panneau de sauvetage, montant de la cale sur le pont, et que la fermeture des portes de chaque cloison fût rigoureusement automatique.

EDOUARD BONNAFFÉ.

DOLOROSA

Suite. — Voyez page 270.

— Ici, m'sieu ! fit l'enfant revenu à la confiance, flatté maintenant de l'attention dont il était l'objet.

— Sais-tu écrire ?

— Pas bien, m'sieu.

— Eh bien alors, petit malheureux, que fais-tu, ici ?

— Monsieur, s'interposa encore la mère, il est avec moi ! Mais s'il faut quelque chose pour l'écriture...

— Évidemment, il faut quelque chose ! S'il avait su écrire, le petit, il aurait pris des notes sous ma dictée. Mais voilà, vous l'avez laissé polissonner, et quand ça pourrait se rendre utile !... Enfin, je vais faire tout seul !

Et il eut un soupir, marquant qu'il était habitué à ces corvées où il usait sa noble intelligence et les manches de sa houppelande.

Elle avait repris un peu de ses esprits et se mit humblement à répondre aux questions du secrétaire sur tout ce qui pouvait aider aux recherches. Et toujours, sereinement, quand il revenait sur cette phrase qu'il glissait à chaque instant, dans son obstination de policier : « Vous ne me cachez rien ? » elle répondait :

— Non ! je n'ai rien à cacher, je savais tout ce qu'il faisait, il ne me cachait jamais rien !

— C'est bien ! fit-il quand il eut fini de noter. Vous pouvez vous retirer.

— Rentrez chez vous ! reprit-il plus doucement, comprenant, à l'aspect de ce visage désolé, qu'il avait quelque chose de mieux à dire. Vous autres, accompagnez-la, vous lui tiendrez compagnie. Allons, ce ne sera rien, vous verrez ! Petit !

— M'sieu ?

— Suis ta mère avec la dame.

— Oui, m'sieu.

— Si là-bas vous apprenez quelque chose de nouveau, tu viendras me le dire en courant ; en courant, tu entends !

— Oui, m'sieu !

Et tandis que le groupe se retirait, il revint auprès du poêle qui ronflait et rougissait de plus en plus, s'escrimant un instant à le bourrer encore ; puis, étirant ses longs bras maigres,



... Il revint auprès du poêle.

ramassant autour de ses jambes d'échassier les pans de sa houppelande, il s'en retourna s'asseoir devant son pupitre, reprenant la pose de tout à l'heure, de recueillement ou de torpeur.

* * *

Elle s'en allait droit devant elle, serrant toujours son enfant contre sa poitrine, dolente, enfièvrée, suivie des charitables commères.

— Où allons-nous ? dit enfin l'une d'elles, fatiguée de suivre sans entrevoir un but.

Elle se retourna. Au fait, où allait-elle ? Est-ce qu'elle savait !

— Il faudrait peut-être, reprit l'autre, retourner à la maison.

Non, elle ne voulait pas, elle n'en avait pas la force ! Se retrouver encore seule, revoir la place où il se tenait d'ordinaire à ses côtés ; et tout ce qu'il touchait, et tout ce qui était à eux deux, que maintenant elle allait regarder seule ! Elle préférait s'arrêter là, sur ce banc ! Elles, pourraient aller à leurs affaires, elles reviendraient, si elles pouvaient ; mais elle ne voulait pas les déranger davantage ; elle n'était plus rien, n'avait plus besoin de rien !

— Mais, la petite ! lui dit-on.

La petite !

Elle eut un subit mouvement pour la serrer contre elle. L'enfant se réveilla ; par instinct, avant d'ouvrir tout à fait les yeux, la bambine tendit son petit bras hors du châle qui l'enserrait, et sa mignonne main alla droit aux lèvres entr'ouvertes de sa mère, y insinuant ses frêles doigts.

Vite, par un geste passionné, la main de la

mère monta jusqu'aux frêles petits doigts, les pressa contre sa bouche et deux grosses larmes silencieuses coulèrent longuement de ses pauvres yeux endoloris.

Les bonnes femmes sentirent qu'elle ne résisterait plus ; doucement, sans y mettre apparence de contrainte, elles l'entraînèrent, allant vers le logis. Vaincue, elle se laissa conduire.

Le charitable petit groupe resta là quelques instants encore, l'assistant dans l'émotion nouvelle qui la prit quand fut rouvert le foyer délaissé. Puis, il fallait bien que chacun allât à ses affaires ! mais on laissa le petit garçon pour veiller sur l'abandonnée.

***

Quand tout le monde fut parti, le bonhomme resta quelques instants, les bras ballants, à bayer aux corneilles ; puis, discrètement se mit à pousser du pied, en sautant de dalle en dalle, un bout de charbon roulé du foyer ; puis, il se lança dans l'inspection approfondie de tout ce que l'appartement pouvait contenir, s'intéressant surtout à ce qui était susceptible de renfermer quelque chose ; puis, trouvant qu'il faisait un peu noir, s'en alla donner un peu d'air aux volets restés clos. Un rayon de soleil filtra ; cela faisait une colonne lumineuse où dansaient d'infinis atomes qu'il se plut à troubler, à faire serpenter en passant les doigts au travers de leur masse scintillante ; enfin, las de ces plaisirs variés, il s'en alla se planter droit devant la pauvre femme, restée accroupie sur une chaise basse, tenant sur ses genoux son enfant.

Cette inattention persistante, qui le laissait ainsi isolé, ne pouvait pas faire l'affaire du bonhomme. Il sentait mériter mieux que cela ; et puis il fallait bien qu'on l'aidât à s'occuper à quelque chose, sinon ce n'était plus supportable !

La petite fille, sur les genoux de sa mère, commençait à s'agiter ; de ses mignonnes mains elle se dégageait du châle qui la couvrait, sournoisement aidée par le bambin qui sentait que là pourrait se trouver le moyen de s'amuser un peu.

Dès qu'il vit les petites mains libres, il leur tendit son doigt, qui fut aussitôt pris dans une pression moite, témoignant d'un vif désir d'entrer en relations. Il ne demandait pas mieux ; mais, déjà psychologue, sentant, sans l'avoir appris encore pourtant, que se faire prier c'était se faire désirer, il retira le doigt. Aussitôt se produisit, de l'autre côté, une manifestation véhémente ; le petit corps emmitouflé se retourna carrément tout d'une pièce, les mains s'avancèrent vivement à la conquête du doigt perdu, pendant qu'un petit œil curieux se dardait sur le bonhomme.

Pour répondre à l'assaut, celui-ci eut un claquement de langue tout à fait engageant, accompagné d'une série de petits mouvements rapides, de bas en haut, de ses narines et de ses lèvres, quelque chose rappelant l'aimable froncement de museau d'un jeune lapin en goguette ; à quoi l'autre crut devoir répliquer par une de ces manifestations bienveillantes qui tiennent de l'éclat de rire et du hoquet.

La glace était rompue !

Au comble de la joie, le bonhomme accentua la manœuvre, tendit hardiment les mains, où la petite fille se laissa aller, avide de mouvement. Lui, la prit à bras-le-corps, attentif pour-



Lui, la prit à bras-le-corps...

tant à ne rien brusquer, la tirant peu à peu des genoux de sa mère.

La mère, à travers sa douloureuse songerie, avait laissé échapper comme un vague sourire d'encouragement. Il était victorieux ! Il n'eut plus qu'un simple rétablissement à faire pour enlever sa proie, et l'emporta à travers l'appartement, droit vers les tiroirs d'une commode où il allait pouvoir fourrager, sous prétexte d'amuser la petite.

***

C'était une diversion pour la pauvre femme ; quelque chose de nouveau l'attirait dans ce jeu des enfants, étranger à ses lugubres pensées.

Les éclats de rire du petit être adoré, ses joyeux petits mouvements au bras de l'entreprenant bambin, tout cela ne laissait plus l'accablement la posséder tout entière. L'idée fixe était toujours maîtresse de son triste état d'âme, mais non plus maîtresse absolue ; l'obsession avait de fugitives accalmies, traversées par les doux rayons de la sollicitude maternelle.

Elle avait maintenant comme une sensation de vie ; ce cerveau accablé se reprenait à fonctionner, la perception des choses extérieures lui venait peu à peu, puis le sentiment de la fatigue de son pauvre corps resté si longtemps ployé dans l'accablante veille, de ses bras an-

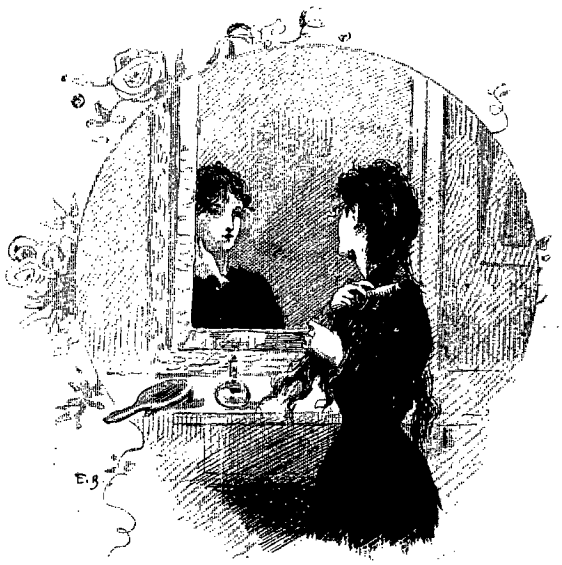
kylosés à tenir tant d'heures son enfant pressé contre son sein, de sa tête où pesaient ses lourds cheveux, tendant cruellement sur les racines.

Lentement, elle se mit sur son séant. Dans cet inconscient sens féminin qui surnage toujours, elle était venue vers la glace, prenant comme une amère satisfaction à se regarder si pâle, si défaite; et distraitement, sous la sensation de la pesanteur douloureuse de sa chevelure, elle la dénoua et se mit à promener le peigne dans les grandes ondes, machinalement soigneuse.

C'était son grand souci, dans les jours heureux : il aimait tant à la voir soigner ses beaux cheveux!

Et cela lui revenant tout à coup, quand elle se revit dans le miroir, avec son grand chignon lustré relevé haut sur la nuque, comme il le voulait toujours, sa douleur la saisit de nouveau. Et son esprit épouvanté se reprit à regarder au-delà de l'humble logis, au-delà de la rue, au-delà de la ville, fouillant dans l'inconnu, voyant son mari tantôt loin, bien loin dans la campagne, accourant vers elle, à grandes enjambées, tantôt près, tout près, dans un couloir obscur, frappé par une main criminelle, expirant sans secours, en lui adressant sa dernière pensée!

Puis, l'espoir lui revenait encore. Non, non! cela ne pouvait arriver; qu'avait-elle fait pour mériter un pareil malheur! N'y a-t-il pas une Providence, qui veille quand un danger menace les innocents; n'y a-t-il pas une miséricorde céleste qui plane sur tous et qui voit tout, prompte à sauver du désespoir une pauvre femme attentive à remplir ses devoirs d'épouse, de mère, servant de son amour doux et fervent l'amour de son mari? Non, ce n'était pas possible!



... Distraitement elle la dénoua.

A. Elbert.

(*A suivre*).

SUR LA BIDASSOA

Au moment de la dernière guerre carliste, une petite goëlette de l'État, le *Congre*, fut envoyée sur la Bidassoa pour défendre nos intérêts. Depuis lors lui succédèrent l'*Épieu* et le *Javelot*, qui ressemble à s'y méprendre à l'*Épieu* et eut la même mission.

Le *Javelot* n'a pas appareillé depuis sa venue — si nous ne faisons erreur. Et nous doutons beaucoup qu'il puisse même marcher au besoin. C'est sa baleinière qui sort avec le commandant.

Il est donc maintenant facile de comprendre pourquoi les matelots du *Javelot* élèvent des canards, des chiens, un mouton, même des porcs, dans des huttes qu'ils ont construites sur le rivage basque; comme ces braves marins ont encore le temps d'aller jouer à la « pilota », au jeu de paume de la gare ou de danser des farandoles avec les jolies filles du pays ou de Fontarabie...

Il convient de rapporter ici deux événements maritimes de la vie de l'équipage de ce stationnaire, si petits qu'ils soient, car ils ont été mêlés, plus tard, à la fonction même de Pierre Loti sur la Bidassoa et lui ont aussi fourni, d'ailleurs, l'occasion d'écrire une de ses plus belles pages. Les voici :

Le 25 mars 1886, la baleinière du *Javelot* fut envoyée pour reconnaître les passes de la Bidassoa à l'embouchure même du petit fleuve. Un matelot, ayant laissé tomber sa rame à l'eau, s'élança à la nage pour la reprendre, et fut noyé.

Une quinzaine plus tard, le 14 avril, l'équipage de corvée était à faire de l'eau potable. Quatre marins, munis chacun d'eux d'un baril d'une trentaine de litres, et conduits par un quartier-maître, arrivèrent sur la « plate » (1), qui devait les conduire à bord du stationnaire. La petite barque chavira: tous furent précipités à l'eau. Deux furent sauvés, quant aux deux autres, que l'on recherchait tout auprès du lieu de l'accident — le matelot Yves Benech et le voilier Félix Mello — ils furent trouvés enlacés et arrêtés par les chaines de tribord du devant.

La population basque — qui adore et choie les marins du *Javelot* — fortement impressionnée par ces accidents successifs, se joignit aux autorités civiles et maritimes de la région et fit de touchantes et magnifiques funérailles à ces pauvres et infortunés matelots. Même le commandant du stationnaire prit l'initiative d'une souscription qui permit d'acheter au cimetière d'Hendaye une concession à perpétuité pour les marins décédés de la station navale de la Bidassoa. Elle fut enregistrée sous le nom de *Chumk* — le 21 mai 1892.

Le lieutenant de vaisseau Viaud (Pierre Loti)

(1) Un petit canot du bord.

était alors commandant du *Javelot*, ayant pris pour la première fois le commandement de la station navale le 16 novembre 1891, en sortant du *Formidable*. Il était aussi depuis un an membre de l'Académie française, après le savant amiral Jurien de la Gravière, y occupant la *place de la Marine*.

Sous le titre *Profanation*, Loti a décrit minutieusement cette exhumation pour mettre les corps de ses marins dans le caveau, qui est désormais le leur. Il commence ainsi :

« Il s'agit de pauvres petits matelots bretons, enfants d'une vingtaine d'années, noyés il y a quatre ans dans les brisants de la Bidassoa et que l'on exhume aujourd'hui. Le cimetière où ils dormaient est devenu trop étroit, trop plein de morts ; il faut les réveiller et les déplacer. L'équipage de leur navire, que je commande en ce moment, vient d'acheter pour eux, à perpétuité, un terrain où pieusement on va les coucher tous ensemble. Et comme leur famille est loin, c'est à moi que revient le soin de surveiller ce changement de demeure... »

Le narrateur décrit l'exhumation du premier corps et continue :

« ... Là-bas, très loin, les nappes étincelantes de la mer viennent de se couvrir d'innombrables petites voiles blanches : toute la flottille des pêcheurs de Fontarabie qui prend gaiement le large, emportée par la brise légère. Sur le mur de l'enclos, des enfants frais et rieurs se sont perchés pour voir ce que nous faisons, et, près de moi, deux belles filles, coiffées du foulard basque, regardent tranquillement la corbeille si remplie.

Le vieux fossoyeur continue de fouiller avec ses doigts :

— Oh ! s'écrie-t-il, voyez si on a raison de dire qu'ils tombent tous du même côté, la tête sur la gauche ! La voilà, la tête, et regardez un peu de quel bord elle est tournée !... Oh ! ces dents, c'est-il blanc ! c'est comme du lait !

Il prend la tête dans sa main, l'élève hors du trou, toute suintante et rougeâtre, au plein soleil :

— Mais regardez-moi ces dents ! c'est joli !... Dame, aussi, des tout jeunes, des enfants comme ça, et des si beaux enfants qu'ils étaient !

Puis s'adressant aux deux belles filles qui sont là, curieuses et nullement recueillies :

— Le jour de leur mort, j'en connais plus d'une au pays qui a pleuré, allez !... »

Ne croirait-on pas lire une page de *Pêcheurs d'Islande*—ces autres marins Bretons ! J'ai tenu à citer cet extrait, car c'est l'épilogue de mon épisode maritime de la carrière du *Javelot*.

La terre basque a captivé et attiré Pierre Loti. C'est pourquoi le lieutenant de vaisseau Viaud est venu prendre à deux reprises — et autant que le lui ont permis les sacro-saints règlements maritimes — le commandement de la station navale de la Bidassoa.

Cette fonction n'est cependant pas une sinécure, comme on pourrait aisément le croire. Voyez plutôt. La station se compose de la canonnière *Javelot* et du *Nautile*, pour l'État français. L'Espagne entretient aussi dans ces eaux neutres, un stationnaire, le *Mac-Mahon*, qui a remplacé *El Tajo*, perdu en 1895 sur le rocher de Passages. Ces navires se concertent pour faire la police sur le fleuve et pour surveiller la pêche; ils interviennent aussi dans les conflits entre pêcheurs et se prêtent main-forte contre les contrebandiers de la frontière — car là aussi le « Midi bouge » !

Les commandants des stationnaires des deux États limitrophes font encore partie de la Commission internationale des Pyrénées, qui tient de deux à quatre séances par an, à l'Hôtel de Ville de Bayonne.

Ils s'y rencontrent aussi avec les maires de Fontarabie, d'Irun, d'Urrugne et d'Hendaye pour le tirage au sort de la pêche au saumon, qui a lieu du 1er février au 1er août de chaque année. Et là, ces commissaires internationaux désignent les pêcheurs qui devront faire les premiers la pêche, de midi du jour à midi du lendemain. Si le sort désigne les pêcheurs espagnols comme étant les favorisés, les pêcheurs de la première heure, ceux-ci pourront pêcher du 1er février jusqu'au 2 février à midi, le tour des Français sera du 2 au 3 février à midi, et ainsi alternativement jusqu'au 1er août, date de la clôture de cette pêche.

Les deux commandants français et espagnol ont encore de concert d'autres « corvées », mais de gala, celles-ci. C'est ainsi qu'ils assistent à Fontarabie à la curieuse et pittoresque solennité de la nomination de l' « Alcade de la Mer », le chef écouté de la Confrérie des pêcheurs de la Bidassoa, ainsi qu'aux joyeuses fêtes populaires qui l'accompagnent.

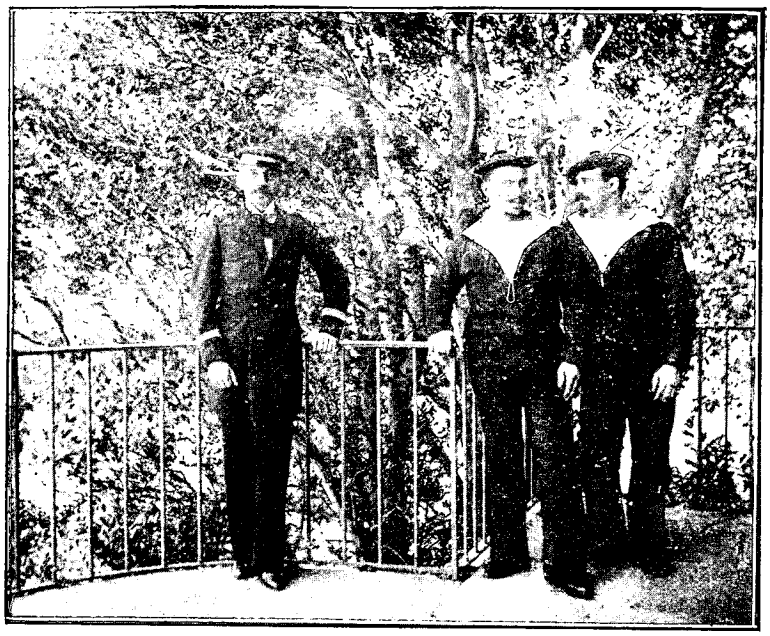
Dès le matin, le commandant Viaud, chez qui le sentiment de la discipline est très fort, expédiait ses affaires de chef de la station navale; vaquant aussi avec amour et ponctualité à ses devoirs d'officier et aux obligations de son sort maritime. Ensuite, l'officier de marine redevient Pierre Loti...

Loti aimait à se mêler à la foule. Peintre impressionniste à qui n'échappe aucun détail, observateur minutieux d'une fidélité scrupuleuse, il se plaisait à vivre la vie de ce peuple héroïque de Eskualdunac, à la fois montagnard et marin, honnête et contrebandier, énergique et doux, noble et poétique, quasi mystérieux comme ses antiques traditions. Il aima de préférence ces pauves gens, hardis et intrépides, joueurs de pelote effrénés ou contrebandiers de la frontière, amis de la joie et du soleil, mais aussi toujours vaillants. C'est ainsi que Loti s'est épris de la vie basque, allant même habiter à Ascain ou encore passer des nuits dans les auberges de la montagne pour mieux l'étudier.

Cela nous a valu son beau roman *Ramuntcho* et combien d'autres jolies pages sur l'étrange pays d'*Euskalerria*...

Les Pyrénées et les beautés de la vie basque

hantèrent toujours cette âme éprise d'idéal et d'inconnu, des larges espaces et des vastes horizons, de sensations nouvelles et de spectacles changeants. Cinq ans et six mois, jour pour jour, après sa première nomination sur le *Javelot*, le lieutenant de vaisseau Viaud revenait à Hendaye reprendre le commandement de la station navale de la Bidassoa. C'est pendant ce second séjour qu'il a écrit *Ramuntcho*, *Figures et Choses qui passaient*, l'idylle exotique, *l'Ile du Rêve*, le drame de *Judith Renaudin*, et autres prestigieux récits. Il a quitté ce commandement au premier janvier de cette année. Il ne se doutait pourtant pas encore que ce devait être son dernier. Mais l'inexorable loi maritime l'a voulu ainsi. Par un heureux hasard de la vie, qui arrange souvent bien les choses, c'est à Hendaye — qu'il habite toujours — et à deux pas de ce cher et regretté *Javelot*, que le commandant Viaud a quitté l'uniforme d'officier de la flotte. Mais si le « marin » n'est plus, Pierre Loti reste en entier aux lettres françaises... Pierre Loti aimait à recevoir à Hendaye les lettrés qui venaient pèleriner à son double *home* — le bord du stationnaire et la villa Dantin — ou encore excursionner dans les Pyrénées. Il a reçu ainsi la visite de la reine Nathalie de Serbie, Juliette Adam, Jules Claretie, le poète des matelots Yann Nibor, Jean Rameau, Calmann-Lévy, Ludovic Halévy, René Bazin, Louis Labat, etc., et d'autres que j'oublie.

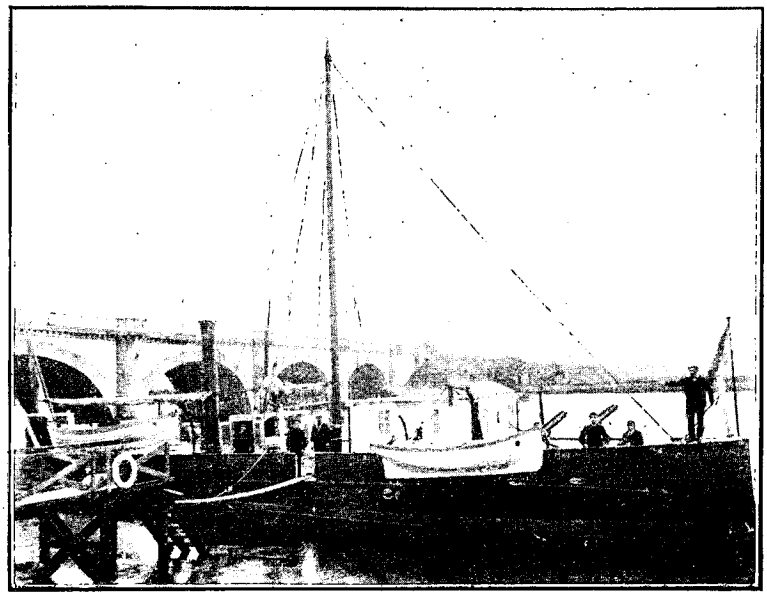


Pierre Loti (le Commt Viaud) et ses matelots du *Javelot* (Phot. de Louis Labat).

L'équipage du stationnaire se souviendra toujours de quelques-unes de ces visites, notamment de la première qu'y fit la reine Nathalie, les matelots enguirlandèrent alors de verdure et de plantes rares le pont en bois qui conduit de la rive au navire et couvrirent les rampes de pavillons de marine et de drapeaux français et serbes. C'est aussi en grand uniforme que le commandant Viaud reçut à son bord la charmante souveraine, tandis que l'équipage du *Javelot* était lui-même sous les armes à bord et en grande tenue.

Des *Irintzinalàri* sont appelés à donner une sérénade à la villa Dantin. Ces étranges musiciens espagnols poussent alors le cri particulier d'*Irintzina*, que tous les étrangers au pays basque trouvent étonnant et bizarre. Un vieux capitaine de la marine marchande nous a même déclaré n'avoir jamais entendu qu'une fois ce même cri dans tous ses voyages à travers le monde, et c'était à Bakel. Il était poussé par des noirs...

Des menaces de troubles planent aujourd'hui sur ce pays. Que vont devenir ces pacifiques souvenirs, si les prévisions pessimistes se réalisent?



La canonnière *Javelot* sur la Bidassoa devant Irun (Phot. de Louis Labat).

THÉOPHILE JANVRAIS.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

MADONE ATTRIBUÉE A PIERO DELLA FRANCESCA



MADONE DE PIERO DELLA FRANCESCA. — Musée du Louvre. — Gravé par Jarraud.

Piero della Francesca est un des plus grands peintres de l'Italie au quinzième siècle et un des plus grands peintres de tous les temps.

On vient d'acheter, au Louvre, une *Madone* que l'étiquette lui attribue, et dont on voit ici la reproduction. Jusqu'ici Piero della Fran-

cesca n'était pas représenté au Louvre; il est impossible de dire qu'il le soit encore, maintenant que ce tableau vient d'entrer au musée. Sans doute, ceux qui ont affirmé que cette *Madone* est de lui ont de bonnes raisons pour cela.

Mais ceux qui connaissent l'œuvre du Maître en ont de non moins bonnes pour affirmer que cette peinture ne peut pas donner la moindre idée de Piero della Francesca.

Les preuves? Allez les chercher à Florence, à Londres, à Borgo san Sepolcro et surtout à Arezzo, cette charmante petite ville, où dans l'église de Saint-François, Piero della Francesca a exécuté de prodigieuses fresques qui sont au nombre des plus grandioses et des plus originales peintures de toute l'Italie, sans excepter les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël.

L'idée que nous donnons de Piero en ces termes enthousiastes, mais nullement excessifs, on aura grand'peine à la concevoir devant la Vierge, d'ailleurs d'un dessin assez noble et d'une couleur soutenue que le musée a acquise moyennant la faible somme de 130.000 francs, et encore en se faisant aider par la Société dite des Amis du Louvre. Ce n'est ni le type favori de Piero della Francesca, type qui est comme une signature de lui, ni sa couleur brillante et légère, ni sa merveilleuse exécution. Peut-être cette Vierge est-elle de son atelier, ou d'un imitateur qui s'est assez habilement approprié un des effets où triomphe le Maître, la figure claire qui se détache sur un fond clair. Mais enfin, on ne retrouve certainement pas l'impression profondément émouvante que donnent les peintures d'Arezzo, ni même la charmante *Nativité*, de la National Gallery, à Londres, page autrement originale que cette bonne peinture dont les seuls défauts sont d'avoir été payée cinq fois trop cher, et d'être trop catégoriquement attribuée à Piero.

Londres n'est pas si loin que vous ne puissiez y aller pour faire la comparaison un jour de loisir.

Quant à Arezzo, je vous donnerai bien volontiers le conseil d'y aller aussi, quoique ce ne soit pas un si court voyage. Vous ne regretteriez pas votre temps et vos dépenses, car le pays est bien beau, et les seules fresques de San-Francesco valent le sacrifice. Elles retracent l'histoire de l'*Invention de la Sainte-Croix*.

Il y a des paysages admirables, des batailles d'une intensité et d'un mouvement à faire frissonner, des cortèges de guerriers, des princesses, d'un dessin grandiose. Bref, c'est l'œuvre d'un colosse.

A Florence, au musée des Offices, on retrouve sa marque jusque dans deux portraits de très modeste dimension, le duc d'Urbin et sa femme, et dans deux petites compositions allégoriques peintes au revers de ces portraits. Jusque dans ces moindres, mais précieuses œuvres, on retrouve la griffe du génie, tandis que dans le tableau du Louvre, on ne voit que le témoignage d'application d'un peintre bien sage, bien brave homme, mais nullement génial.

Piero della Francesca, né à Borgo san Sepolcro en 1423, avait été d'ailleurs, pour l'originalité, à une fameuse école : il avait été l'élève d'Andrea del Castagno, un peintre savant et puissant, doué d'un sens dramatique qui se rapproche absolument de la vision et de la conception modernes.

Piero della Francesca eut pour élève un certain Fra Carnevale d'Urbino, qui l'imita d'une façon assez étonnante, pour qu'on attribue à Piero lui-même une très belle peinture du musée de Milan, que pour notre part nous croyons bien de lui. Mais la *Madone* récemment entrée au Louvre n'est même pas de Fra Carnevale.

ARSÈNE ALEXANDRE.



UN Logis DE MOLIÈRE

Les plaques commémoratives indiquent contradictoirement d'ailleurs, la maison natale de Molière, celle où il est mort, et encore l'emplacement de cette petite maison d'Auteuil où tant il se plaisait. De toutes il ne reste plus une pierre; aucun souvenir matériel n'a survécu.

Et l'on oublie qu'il subsiste à Paris, en dépit des démolitions, une vieille construction où Molière abrita ses vingt ans, et, à quelques pas, un dernier vestige de cette salle du port Saint-Paul où il joua, vécut et souffrit.

Ce fut vers le 20 décembre 1644 que la troupe de « l'Illustre Théâtre », ainsi que s'appelaient les premiers compagnons de Molière, quitta le jeu de paume des Mestayers où elle avait débuté, pour venir s'établir au jeu de paume de *la Croix noire*, en la rue des Barrés, devenue, depuis 1867, la rue de l'Ave Maria.

Le jeu de paume des Mestayers occupait l'emplacement assez vaste que représentent aujourd'hui les nos 10, 12 et 14 de la rue Mazarine, les nos 11 et 13 de la rue de Seine.

L'emplacement du jeu de paume de la Croix noire est exactement le même que celui occupé actuellement par la propriété portant le n° 32 sur le quai des Célestins, à l'exception toutefois de la petite partie emportée par l'élargissement de ce quai sur lequel s'ouvrait l'entrée du public. La salle était bordée, du côté de la rue des Barrés, par deux boutiques; un couloir étroit, longeant celles-ci, donnait issue sur la rue : c'était là l'entrée des artistes.

Ces deux boutiques existent encore au rez-de-chaussée du n° 15 de la rue de l'Ave Maria que menace le pic des démolisseurs, et, comme au temps de l'Illustre Théâtre, les coloie le corridor humide, suintant et gras, que fróla la jupe de Madeleine Béjart. Il s'ouvre, sur la droite, par une porte du dix-septième siècle qui n'est pas sans intérêt, et, à son extrémité, on peut encore voir le vieux puits dont le ventre gris a été bâti il y a près de trois siècles, et sur la margelle duquel, Molière, rêveur, s'est sans doute appuyé.

Ce puits, disons-le tout de suite, ne vaut rien et n'a de valeur que par le souvenir; au point de vue archéologique pur, il est bien inférieur à celui qui se trouve à quelques pas de là, au n° 5 de la rue du Figuier, et que nous signalerons incidemment parce qu'il est curieux et généralement ignoré.

Molière, « l'Illustre Théâtre » étant établi au jeu de paume de la Croix noire, vint naturellement se loger à proximité, à l'une des encoignures de la rue des Jardins, « en la maison où demeurait un mercier ».

A quelle encoignure habitait ce mercier?

Les deux maisons, d'aspect assez misérable, sont, à n'en pas douter, les mêmes qui existaient du temps de Molière... Celle de droite qui porte le n° 14 de la rue de l'Ave Maria et le n° 5 sur la rue des Jardins, est haute de cinq étages, le dernier étant mansardé.

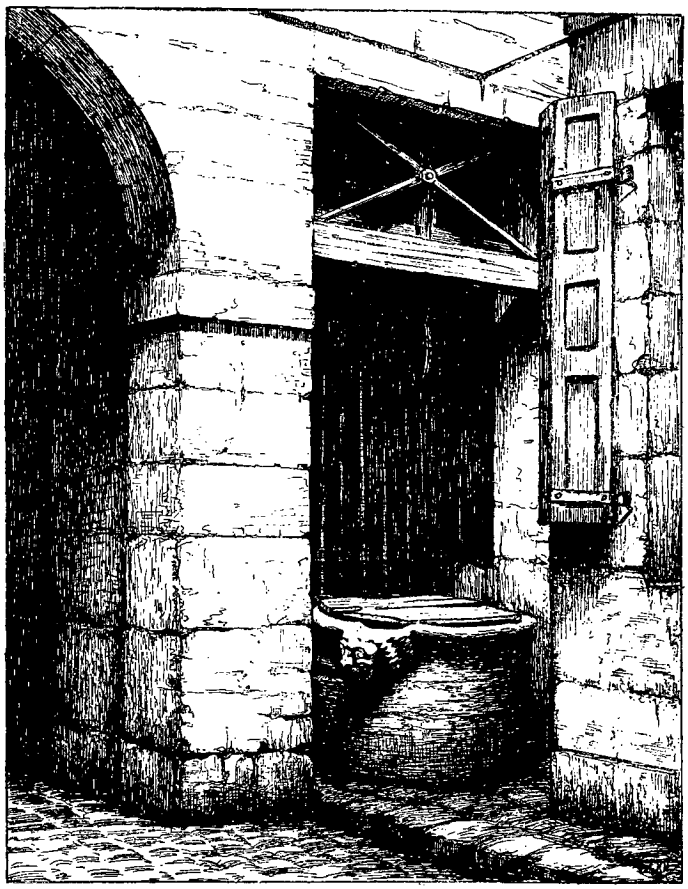
Les fenêtres étroites et hautes sont accolées deux à deux.

Un cabaret en occupe encore aujourd'hui le rez-de-chaussée ; et ce cabaret (c'est presque une certitude), doit être aussi vieux que vieille est la maison.

Ces établissements, comme le remarquait si justement Édouard Fournier, sont pour ainsi dire immuables. L'enseigne de celui-ci : « la Croix d'or » est aussi une preuve d'ancienneté.

Elle est bien du temps ; et, peut-être, fut-elle choisie pour faire opposition, avec avantage, à l'enseigne du jeu de paume voisin : « la Croix noire », où nous avons vu l'Illustre Théâtre venir s'installer.

Cette encoignure nous paraissant avoir été occupée par ce cabaret, même avant l'arrivée de Molière au port Saint-Paul, c'est à l'autre coin, celui de gauche, dans la maison numérotée 16 sur la rue de l'Ave Maria et 6 sur la rue des Jardins, que nous plaçons la maison du mercier ou logea le poète.



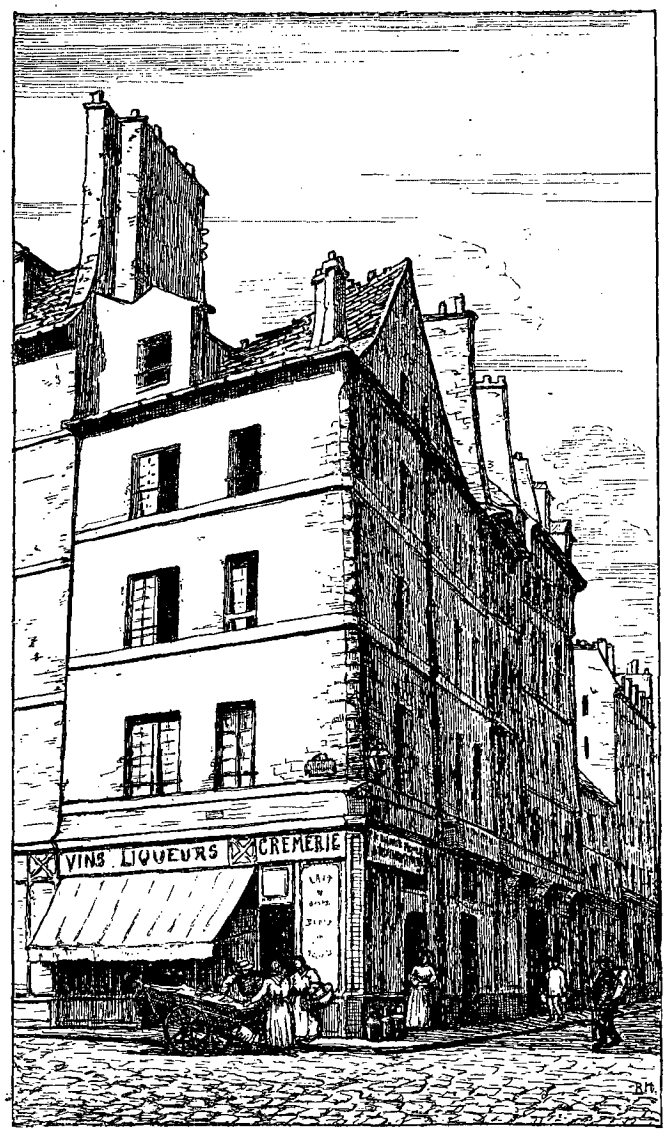
Logis de Molière. — Puits moyen âge, rue du Figuier, 5.

Le rez-de-chaussée « la boutique du mercier », aujourd'hui divisé, est occupé par une crémerie et une épicerie, et des transformations multiples en ont totalement modifié l'aspect ; mais la petite porte basse et voûtée qui s'ouvre sur la rue des Jardins, faisant rêver aux vieilles constructions du moyen âge, est encore celle qui vit rentrer plus d'une fois le jeune comédien presque désespéré devant les soucis du lendemain. Et il ne nous déplaît pas de voir dans la haute lucarne flamande qui s'ouvre tout en haut, celle qui éclairait le réduit, probablement assez chétif, où Poquelin rêvait à devenir Molière.

Le pauvre grand homme se trouvait alors aux prises avec les plus dures nécessités de la vie. La mauvaise chance l'avait suivi au port Saint-Paul, voisin cependant de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges), ce quartier des beaux esprits et des gens du bel air de ce temps-là. M. Eudore Soulié a analysé la

série d'actes d'emprunts et de reconnaissances souscrites au profit des fournisseurs qui nous montre assez dans quelle situation précaire se trouvait « l'Illustre Théâtre » vers la fin d'avril 1645.

Bientôt, malgré de courageux efforts pour conjurer l'adverse fortune, en dépit même de protections puissantes, l'association ne pût faire face à ses engagements.



Un logis de Molière, 16, rue de l'Ave Maria.

Une des plus grosses dépenses d'une entreprise théâtrale, la plus lourde, la plus criarde, était, à cette époque, l'éclairage.

Ce n'est pas qu'il ne fût modeste : il consistait en lampions et en chandelles. La rampe était formée d'une série de lampions posés dans une boite en fer-blanc, et des lustres, suspendus sur la scène et sur le parterre, supportaient des chandelles plus ou moins nombreuses que l'on mouchait pendant les entr'actes, afin de ne point interrompre le spectacle par cette opération intéressante.

Le moucheur de chandelles était généralement chargé de l'entreprise de l'éclairage : celui de « l'Illustre Théâtre » se nommait Antoine Fausser.

Soit qu'il fût de caractère peu patient, soit que des promesses irréalisées l'eussent indisposé, soit pour tout autre motif, il se lassa de n'être point payé; et, au commencement d'août 1645, Molière, directeur responsable, fut « pris de corps » à sa requête, probablement là, devant cette petite porte de la rue de l'Ave Maria dont nous parlions tout à l'heure, et emprisonné pour dettes au Grand-Châtelet, le « Clichy » de l'époque.

Un *quartier* spécial y était affecté aux détenus pour dettes; ils étaient nourris par le geôlier aux frais de leurs créanciers et suivant un tarif réglé selon le prix courant des vivres; on les appelait « les pensionnaires du geôlier ».

Il ne semble pas que le pauvre Molière resta longtemps *pensionnaire du geôlier*. Léonard Aubry, qui était, croyons-nous, un ami de Madeleine Béjart, le cautionna et le tira du Grand-Châtelet; les associés, d'ailleurs, par acte du 13 août « fait et passé à la Croix noire », s'engagèrent solidairement à l'indemniser « du cautionnement par lui fait pour eux afin de tirer de prison ledit Poquelin ».

Mais c'en était fait de l'Illustre Théâtre. La troupe se désagrégea peu à peu et Molière commença bientôt son « Roman comique ». Singulière coïncidence et qui vaut d'être signalée!

Cette vieille rue des Jardins-Saint-Paul, dont l'aspect s'est peu modifié depuis deux siècles et qui conserve encore toute sa saveur d'antan, cette vieille rue a abrité, dans des circonstances bien diverses de la vie, les deux penseurs les plus illustres dont la France s'honore : Molière rêvant à vingt ans les chefs-d'œuvre de son âge mûr, et Rabelais expirant.

Le souvenir du curé de Meudon s'attache d'ailleurs à ce quartier, et Charles Nodier, en passant devant le n° 8 de la rue du Figuier, dont le petit escalier à balustres se recroqueville modestement, rivé aux murs de sa cage, ne manquait pas d'ôter son chapeau pour saluer un de ses anciens séjours.

Hélas! Le cimetière Saint-Paul où il fut enterré au pied d'un arbre qui ne tomba que de vieillesse, n'a pas plus fidèlement gardé ses cendres que le cimetière Saint-Joseph celles de Molière!

Edmond Beaurepaire.

NUIT D'ÉTÉ

Le ciel, où flamboyait la splendeur de l'été,
Sous le flot déroulé des grands crêpes nocturnes
S'est éteint, golfe noir, béant, illimité,
Où monte l'océan des ombres taciturnes.

Les étoiles font poindre, en l'espace embruni,
De candides clartés au firmament sans lune,
Et, prises de vertige au fond de l'infini,
Parfois se laissent choir et meurent, une à une.

Les vieux arbres du parc, inclinés, incertains,
Versant leur paix muette à ce qui pense et souffre,
Conduisent, deux à deux, l'avenue aux lointains,
Où le mystère, avec les ténèbres, s'engouffre,

La terre, qui défaille aux voluptés du soir,
Livre en ardent effluve une haleine de roses,
Et la nature mêle en son chaste encensoir
Les parfums de la nuit au grand rêve des choses.

Tout s'abîme, tout sombre en un calme profond.
Sur l'immobilité sereine qu'il effleure,
Le temps semble peser d'un vol très las, très long.
Qui s'attarde, attentif au silence de l'heure.

Dans le sommeil des bois, deux cors, à l'unisson,
Elèvent en tremblant leurs voix de mélodie,
Chœur tendre et monotone, humble et grave chanson
Qui traîne sans finir sa lente psalmodie.

Et le pieux repos dont l'éther est empli,
Et la molle harmonie éparse dans la brise,
Font un apaisement de langueur et d'oubli
Où le regret s'endort, où le désir se brise.

P. de la COTE-FOREST.

A LA COUR DE PORTUGAL

Le Congrès international de la Presse tiendra à la fin du mois ses grandes assises annuelles à Lisbonne où de magnifiques réceptions sont préparées aux journalistes de tous les pays du monde qui doivent y prendre part. Parmi ceux-ci, bien peu sans doute connaissent déjà le Portugal, ses sites incomparables, les monuments témoins de sa grandeur passée, ses richesses artistiques. Aussi le voyage sera-t-il pour eux comme une révélation et la source d'impressions ineffaçables.

Nos compatriotes, surtout, auront la douce surprise de constater combien vive est la sympathie des Portugais pour tout ce qui touche à la France et l'illusion leur viendra, par moments, dans l'atmosphère de chaude et sincère cordialité qui les entourera, de se croire encore chez eux. Cette sympathie déjà ancienne et qui se traduisait par un véritable engouement pour notre littérature et notre théâtre, a trouvé, depuis une dizaine d'années, des raisons plus fortes de s'affirmer dans le culte voué par la nation à la jeune princesse française qui préside aujourd'hui, aux côtés du roi dom Carlos, aux destinées du Portugal.

Rarement, en effet, souveraine fut l'objet d'une semblable adoration et la mérita mieux que la reine dona Amelia. Le peuple lui sait gré d'avoir si vite modelé son âme sur l'âme portugaise et de s'être donnée toute entière à sa nouvelle patrie, tout en gardant au fond du cœur un pieux souvenir aux coins de France où s'écoula sa jeunesse ; il l'aime pour sa grâce simple, pour le charme qui se dégage d'elle, pour son inépuisable charité.

Avant la mort du roi dom Luis, le couple royal habitait le palais de Belem, poétique résidence dont les terrasses, étagées au-dessus des faubourgs de Lisbonne, dominent l'admirable rade du Tage, non loin de la tour de Belem, dont la masse carrée, si finement ciselée, s'avance si pittoresquement sur le fleuve. Actuellement, la résidence d'hiver de Leurs Majestés est le palais des Necessidades, à une demi-heure environ de Lisbonne. C'était autrefois un couvent, dont la fondation remonte à 1601. A cette époque où le fléau de la peste désolait Lisbonne, ceux des habitants qui avaient quelques ressources fuyaient dans les provinces pour y trouver un air salubre. Deux d'entre eux qui s'étaient retirés dans un ermitage où l'on vénérait une image de la Vierge, emportèrent secrètement avec eux l'image sainte en revenant à Lisbonne, et firent construire une petite église où ils la placèrent. Une association de marins se forma en l'honneur de la Vierge, invoquée sous le nom des « Necessidades ». Peu à peu la petite église s'agrandit et fut achevée en 1659. A la suite d'une dangereuse maladie, le roi Jean V fit construire la belle église que l'on voit aujourd'hui et le palais qui lui est contigu. Ce palais n'a rien de particulièrement remarquable comme architecture, mais sa situation exceptionnelle sur l'une des collines qui domine le Tage, presque en face du palais d'Ajuda, dont la masse imposante se dresse à quelque distance, explique la préférence qui lui a été donnée. L'intérieur du palais est somptueux et, dans les grands salons blanc et or, on remarque d'admirables œuvres d'art portugaises anciennes et modernes.

Au pied des escaliers et à l'entrée des appartements, le service d'honneur est fait par des hallebardiers en culottes écarlates, bas blancs, souliers à boucles d'argent, vêtement chamarré rouge et or, avec bande de vieille tapisserie, chapeau bicorne et hallebarde au poing. Cette garde étant composée de hallebardiers volontaires, présente des contrastes parfois assez amusants ; il y a là des hommes gros et d'autres maigres, grands ou petits, glabres ou étonnamment barbus ; mais le manque d'uniformité ne donne-t-il pas un caractère plus frappant à cette garde d'honneur volontaire.

Le roi dom Carlos et la reine Amélie observent rigoureusement la pieuse coutume des cours de la Péninsule qui veut que les souve-

rains donnent audience aux humbles et écoutent leurs doléances. La reine apporte à ces audiences, toutes les délicatesses de son cœur, toutes les ressources de sa naturelle bonté.

Deux enfants, deux fils, sont nés dans la famille royale, espoirs de la dynastie de Bragance. La reine n'a voulu laisser à personne le soin de surveiller leur éducation et sa tendresse maternelle unie au juste sentiment de l'orgueil national, les prépare noblement aux graves devoirs qui leur incomberont un jour. L'aîné, l'infant Louis-Philippe, est aujourd'hui âgé de onze ans et porte déjà avec une jolie crânerie l'uniforme militaire.

On sait que le roi dom Carlos et la reine Amélie ont, à un égal degré, la passion des arts. Le roi s'est en quelque sorte spécialisé dans les aquarelles de marines et quelques-unes de ses œuvres, reproduites dans des publications faites à l'occasion d'œuvres de bienfaisance, ont été justement admirées pour la franchise d'exécution et l'intensité d'impression qui s'en dégage. La reine Amélie s'attache plus particulièrement à reproduire dans ses dessins et ses aquarelles tout ce qui a un caractère national : vieux monuments historiques, fenêtres manuélines, portes finement travaillées de vieux monastères, arcades ciselées de salles de chapitres aujourd'hui désertées, objets de joaillerie religieuse, types régionaux, etc. Nous donnons ci-



Femme de Beïra.
Fac-simile d'un dessin de la reine Marie-Amélie de Portugal.

contre le fac-simile d'un des dessins de Sa Majesté, représentant une femme de la province de Beïra, portant sur la tête joliment encadrée par la caractéristique « capuchinha » le vase régional. Quel magnifique album, précieux pour l'archéologie artistique du Portugal, constituerait la réunion de tous les dessins et aquarelles de la jeune reine!

Au séjour de Lisbonne, où la vie est nécessairement fastueuse et réglée par l'étiquette, la reine Amélie préfère celui du château de la Penha, à Cintra.

La Penha est l'œuvre du roi dom Fernando, grand-père du roi dom Carlos, qui a dépensé des millions pour mener à bien cette construction essentiellement originale, capricieuse, fantastique comme un rêve. Non loin des ruines du château des Maures, sur un pic sauvage dominant toute la contrée, le roi dom Fernando a voulu évoquer une de ces antiques demeures féodales posées sur les bords du Rhin, amoncelant tours, donjons, machicoulis, herses, poternes, inscriptions sataniques, en un mot, tout ce qui pouvait rappeler les castels du moyen âge. Demeure admirable, dont la moindre partie est une surprise pour les yeux et dont l'ensemble a un caractère de noblesse sauvage particulièrement impressionnant. Et, tout autour du château, l'enserrant dans une ceinture extraordinaire d'arbres immenses et de plantes énormes, se trouve le parc royal où l'on accède par des chemins presque à pic, semés de blocs de rochers, de bois de sapins tordus jetés sur l'abîme, d'un effet pittoresque et sauvage à la fois. Du haut de la Penha, un admirable panorama s'offre aux regards. En bas, Cintra avec l'ancien palais royal surmonté de ses deux hautes cheminées coniques ; plus loin, Montserrate avec son parc célèbre ; plus loin encore, au fond de l'immense plaine, Mafra, avec la large tache carrée de son énorme palais aujourd'hui déserté. A gauche, l'Océan immense ourlant la côte de sa blanche écume et de ses flots nacrés ; à droite, au premier plan, les amoncellements de roches noires où se dresse, saisissante, la statue de Vasco de Gama, bardé de fer, et ceux où les ruines de l'antique château des Maures découpent sur le ciel bleu leurs lignes tourmentées. A l'horizon, se détachant sur les monts de l'Alemtejo, le merveilleux amphithéâtre de Lisbonne avec ses palais, ses églises, ses maisons peintes ou plaquées de faïences multicolores et l'admirable rade du Tage où les bateaux de pêche évoluent, semblables à des mouettes. Derrière, c'est l'Océan encore, avec la barre du Tage, défendue par les tours Saint-Jean et Bougiou ; puis Cascaës et, là-bas, vers Lisbonne, la jolie tour de Belem et le merveilleux couvent des Jeronymos, vraies dentelles de pierre dont les silhouettes blanches scintillent entre le bleu du ciel et le

bleu du Tage. La reine Amélie aime, dans la Penha, la solitude poétique, le calme et la simplicité de vie, l'absence d'étiquette ; c'est là qu'apparait dans tout son charme le caractère enjoué de la souveraine. Les journées s'écoulent rapides et paisibles entre les soins qu'elle donne à ses fils et les promenades à cheval qu'elle fait dans le pays, quelquefois seule, généralement accompagnée du roi. La reine Amélie est, en effet, une écuyère remarquable, souple et hardie. Lorsqu'elle séjourne dans les domaines de Villa-Viçosa, c'est un charme pour les habitants de la voir passer, par les belles matinées d'hiver, gracieuse dans le pittoresque costume national de l'Alemtejo et conduisant avec adresse les rapides et nerveux chevaux péninsulaires.



La Reine en costume de femme de l'Alemtejo.

Tandis que Leurs Majestés habitent le château de la Penha, la reine dona Maria-Pia, mère du roi, et son second fils, l'infant dom Affonso — dont la résidence d'hiver à Lisbonne est le palais d'Ajuda, — séjournent dans le vieux palais royal de Cintra. Soldat dans l'âme, le frère du roi se dépense dans tous les sports : équitation, yachting, chasse. La reine-mère, dont l'astre a un peu pâli depuis l'arrivée en Portugal de la princesse Amélie, n'en possède pas moins pour cela une cour assidue et brillante ; et le peuple, qui la sait pieuse et charitable, lui conserve une part de l'affection qu'il porte à la famille royale. A la fin de l'été, la Cour va s'installer à Cascaës, à l'embouchure du Tage ; cette plage devient alors le rendez-vous de toute l'aristocratie portugaise.

L'habitation royale de Cascaës est loin de valoir la poétique résidence de la Penha. A la luxuriante végétation de Cintra, à ses fontaines jaillissantes, à ses ombrages, succède le sol brûlant et nu du bord de la mer. La demeure royale est enchâssée dans les hautes murailles de la forteresse qui commande la barre et c'est à peine si, d'une terrasse du château surplombant le « paso » public, la vue embrasse autre chose que la plage, la ville de Cascaës et l'entrée du Tage. Le spectacle est encore beau, certes, mais nullement comparable à celui de Cintra, dont on voit encore au loin la pittoresque silhouette bleu sombre se profiler à l'horizon.

Le roi dom Carlos, cependant, adore le séjour de Cascaës. Intrépide nageur, il se trouve dès la première heure sur la plage et tient, à l'ombre des tentes qui la bordent, des réunions matinales familières qui ne manquent pas de charme. La reine et ses enfants se baignent dans une petite anse écartée, assez étroite et encadrée de roches qui défendent la souveraine contre la brutalité des lames.

Si l'aspect du château de Cascaës est de prime-abord plutôt triste, l'intérieur, grâce au goût exquis de la reine Amélie, est d'une intimité à la fois élégante et gaie. Les grands et petits salons de la reine abondent en menus objets d'art, céramiques et faïences de Caldas da Rainha où se retrouve la touche si personnelle du grand artiste portugais Raphael Bordallo Pinheiro ; peintures de Souza Pinto, petits objets d'orfévrerie révélant l'habileté rare des ouvriers de Porto, etc., etc. Et, sur les meubles, un grand nombre de photographies font vivre la jeune souveraine au milieu des princes et princesses de sa famille et de ses amis de France.

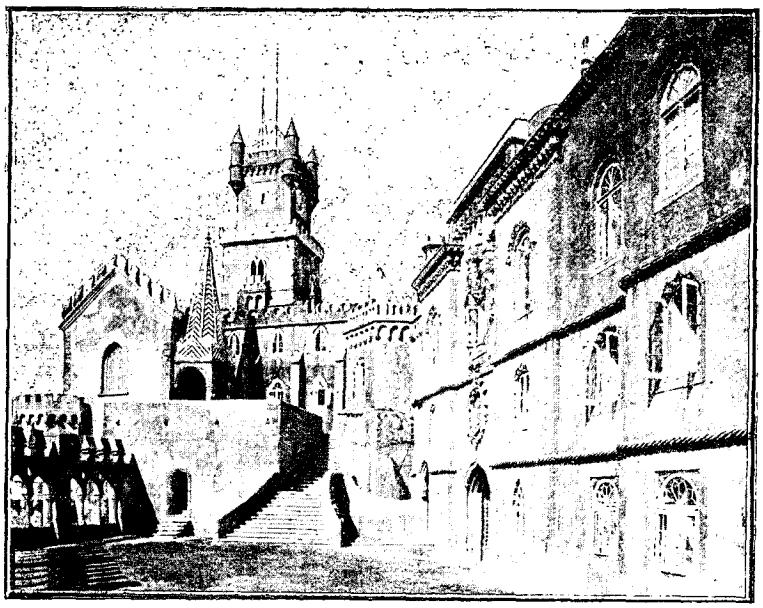
C'est dans ce cadre charmant que j'eus, en 1894, le très grand honneur d'être reçu par la reine Amélie. Sa Majesté, à peine rentrée du douloureux voyage qu'elle avait entrepris en Angleterre pour embrasser une dernière fois son père mourant, portait de longs vêtements de deuil qui donnaient à toute sa personne un charme élégiaque particulier.

Je n'oublierai jamais avec quelle émotion contenue la jeune souveraine me parla de l'attitude des Français en face du deuil qui l'avait atteinte. Tous les journaux avaient été unanimes à reconnaître l'honnêteté politique de Mgr le comte de Paris et s'étaient respectueusement inclinés devant sa tombe ouverte. La manifestation de ces sentiments avait profondément touché la jeune reine et, dans la tristesse insondable qu'elle éprouvait, ç'avait été pour elle une consolation de sentir les sympathies françaises s'affirmer ainsi, en dehors de toute passion politique.

Elle avait traversé Paris, au retour, avec un gros serrement de cœur, n'y étant point venue depuis son mariage et ne pouvant s'y arrêter.

Ce pieux souvenir gardé à la France, la reine Amélie brûlait de l'affirmer. On sait qu'elle en a trouvé, depuis, l'occasion en faisant à Paris un long séjour durant lequel sa beauté et sa grâce souriante ont fait la plus heureuse impression.

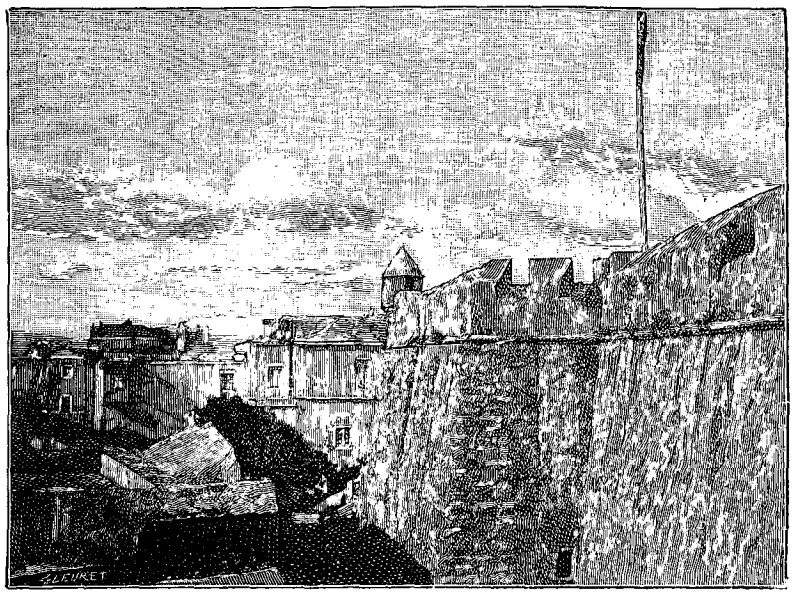
C'est de cette époque que date la fondation faite à Lisbonne par la jeune reine d'un magnifique dispensaire pour le traitement des maladies de l'enfance.



Château de la Penha, à Cintra.

Là encore, la reine Amélie a voulu tout faire par elle-même, allant jusqu'à étudier la médecine pour mieux pénétrer les besoins d'une œuvre qu'elle voulait parfaite et qui rend déjà en Portugal d'inappréciables services.

L'initiative personnelle est la marque même de sa charité, et les gens du peuple lui sont plus reconnaissants des consolations qu'elle va porter, dans leurs taudis, aux malheureux, que des larges aumônes qu'elle fait distribuer.



Château de Cascaës.

Nous avons dit plus haut que le roi dom Carlos était un sportsman accompli ; c'est surtout un grand chasseur, et quelques-uns de ses exploits cynégétiques dans les fourrés et taillis des collines de Mafra et d'ailleurs sont légendaires.

On aura une idée de son adresse extraordinaire comme tireur, par le détail suivant :

A Lagoa, sur le bord de la mer, non loin de Caldas da Rainha, existe un immense lac où les pêcheurs tendent de longues bandes de filets soutenus par des lièges, de façon à former une énorme circonférence. Pénétrant ensuite avec leurs barques dans ce cercle, ils battent l'eau de leurs rames et font un tapage infernal, de manière à chasser les poissons qui, affolés, vont se jeter dans les filets.

Mais, il faut croire que beaucoup de poissons flairent le truc, car, sur toute la ligne formée par les bouchons, on en voit bondir hors de l'eau à cinquante centimètres et passer par dessus le filet.

Le roi dom Carlos prend plaisir à accompagner les pêcheurs pour tirer les poissons au vol. Il en fait ainsi, avec une remarquable adresse un vrai massacre.

Dans tous ses déplacements de chasse, le roi dédaigne l'étiquette et il n'est pas rare de le rencontrer, avec la veste nationale des paysans, coiffé du feutre plat, guêtré et le fusil sur l'épaule, battant seul les forêts de ses domaines à la poursuite du gibier.

A Lisbonne, au contraire, l'étiquette est strictement observée et les cérémonies officielles, à l'occasion desquelles sortent les magnifiques carrosses sculptés et dorés datant du roi Jean V, se déroulent avec une pompe impressionnante.

JULES CARDANE.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

LOUIS XIV ET CONDÉ

Louis XIV ayant appris l'arrivée de Condé à Versailles après sa glorieuse campagne, vint à sa rencontre jusqu'au haut du grand escalier du Palais. C'était un honneur extraordinaire qu'il rendait au prince victorieux. Celui-ci, qui souffrait de la goutte, ne pouvait marcher qu'avec difficulté. Il pria donc Sa Majesté de lui pardonner s'il La faisait attendre.

« Mon cousin, répondit le roi en souriant, quand un homme est aussi chargé de lauriers que vous, il marche difficilement ».

NEWTON A LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le fameux mathématicien Newton fut élu à la Chambre des communes comme représentant de l'Université de Cambridge. Son entrée à la Chambre fit sensation. On ne doutait pas qu'il ne défendit avec éloquence les intérêts de ses commettants et qu'en peu de temps il ne fût mis au nombre des plus célèbres orateurs de la Grande-Bretagne. Pourtant, pendant quelques jours, à la surprise générale, il garda un silence obstiné. Des questions importantes étaient discutées : les occasions de déployer ses talents oratoires ne manquaient pas. Newton n'avait pas même l'air de s'en douter. Plongé dans ses méditations, il semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Enfin, un jour, il demande la parole.

Tous les membres de la Chambre lèvent la tête; les conversations cessent, on tend l'oreille; on ne veut rien perdre des paroles qu'il va prononcer.

« Monsieur le Président, dit-il avec beaucoup de calme: veuillez, je vous prie, donner des ordres pour qu'on ferme la fenêtre qui est derrière nous. Il vient un courant d'air qui pourrait enrhumer mes collègues et moi ».

Cela dit, il s'assied. Depuis, il n'a pas ouvert la bouche à la Chambre.

Il n'a pas été réélu.

NAPOLÉON ET FOUCHÉ

Un jour Napoléon fit venir le Préfet de police Fouché et lui dit avec colère qu'il était un maladroit, qu'il n'était pas digne d'être à la tête de la police, et qu'il ne savait rien de ce qui se passait.

« Je vous demande pardon, Sire, répondit Fouché avec le plus grand calme. Je sais que Votre Majesté a signé ma révocation et qu'Elle a cette pièce dans sa poche ».

Cette réponse calma l'Empereur qui conserva son ministre.

H. LECADET.

LES VIGNETTES DU PAPIER TIMBRÉ

De toutes les chasses, je n'en connais pas de plus captivante et de moins fatigante à la fois que la chasse aux.... vieux papiers.

On n'a pas tous les jours la bonne fortune de trouver, dans un lot de paperasses jaunies, un document capable d'éclaircir un problème historique ou même de mettre la main sur un de ces rarissimes timbres-poste de l'île Maurice dont un seul vaut une petite fortune (1).

Mais quand on est modeste en ses désirs et qu'on ne fait pas fi *de minimis*, comme le prêteur romain, on trouve encore à se satisfaire par la découverte soit d'autographes, soit de ces renseignements curieux qui sont comme les miettes de l'histoire de la vie économique d'autrefois. C'est ainsi que, plongé pendant plusieurs jours, dans le dépouillement attentif d'archives commerciales remontant à la fin du siècle dernier, je suis sorti de ce travail avec beaucoup de poussière, il est vrai, mais aussi avec une liasse de papiers timbrés dont l'examen m'a intéressé au point qu'il m'a paru possible de faire partager mon intérêt aux lecteurs de ce journal.

Peut-être quelques-uns d'entre eux seront-ils en mesure de compléter ce petit travail sans prétention. J'en serai très heureux et leur communiquerai très volontiers les originaux des pièces que je vais décrire.

Mes vieux papiers ne sont pas, ai-je dit, d'une antiquité bien vénérable. Les plus anciens sont de la fin du siècle dernier et datés des premières années de la Révolution, au temps de l'Assemblée, alors que les monnaies montraient encore, d'un côté, l'effigie de Louis XVI, *Roi des Français*, et de l'autre la légende, plus ambitieuse qu'effective : *Règne de la Loi.*

Ce sont, pour la plupart, des quittances, extraits de jugements, etc., portant des vignettes grossièrement imprimées à la main.

Celle qui est reproduite ci-contre (*fig. 1*) appartient à la catégorie des timbres dits à l'« Extraordinaire » qui, alors comme aujourd'hui, étaient apposées sur des papiers fournis par le contribuable, par les administrations départementales. On y voit une sorte de médaillon formé d'un rang de perles au centre duquel figure une fleur de lys. Autour la mention « La Loi, le Roi » et le nom du département. Un double rameau d'olivier encadre ce motif qui se termine, à la partie inférieure, par une banderolle qui porte les mots : MINUTE et 2 S. 6 D. (2 sols, 6 deniers).

Le dessin varie avec la valeur du timbre ainsi que le montre la vignette à 4 s. (*fig. 2*).

Les vignettes pour feuilles d'*expéditions* à 4 ou 6 sols ne sont pas d'une finesse plus

(1) Deux de ces timbres se sont vendus récemment au prix de 42,000 francs.

*

grande et d'une impression plus parfaite. Elles portent, comme les précédentes, le titre du



Fig. 1



Fig. 2

roi associé à celui de la Loi et placé après lui, comme il convient.

Après l'événement tragique du 21 janvier, la fleur de lys et les mots « Le Roi » ont disparu sur les vignettes par suite d'un simple grattage sur les cachets (*fig. 3* et *4*).

Existait-il, à cette époque, d'autres vignettes de papier timbré que celles que je viens d'indiquer? Cela n'est pas douteux, mais mes archives n'en renfermaient pas, et je serais très satisfait si quelque collectionneur, mis en goût par la lecture de cet article, pouvait combler cette lacune et me communiquer le résultat de ses recherches.

Quoi qu'il en soit, le dépouillement de mon



Fig. 3.



Fig. 4.

dossier m'oblige maintenant à franchir un intervalle de plusieurs années.

Nous voici à l'an VI et je trouve, au centre d'une feuille de citation devant le Tribunal civil de Montpellier, un timbre rectangulaire à angles coupés, montrant une femme assise appuyée de la main droite sur un tableau qui porte la mention : « 15 centimes ».

Un jugement de la même année est expédié sur un papier timbré dont la vignette est un carré occupé par une femme debout, drapée à l'antique, qui, de la main droite, abaisse un flambeau vers le sol et, de la main gauche, dépose une couronne sur une sorte d'autel surmonté d'attributs.



Fig. 5.

Le socle de l'autel, de forme rectangulaire, porte la mention : $\frac{25}{\text{CENT.}}$ (*fig. 5*).

Un autre jugement de l'an VII est expédié sur une feuille dont la vignette est un demi cercle dans lequel une déesse assise reproduit à peu près la même attitude que celle antérieurement décrite.

Les vignettes reproduites ci-contre, datées de l'an X, sont des timbres à l'« Extraordinaire » de 25 à 75 centimes (*fig. 6* et *7*).

Cependant les événements ont marché. Depuis 1804, l'Empire existe, mais la République subsiste. Ainsi que l'a fait remarquer récemment M. Aulard, dans ses *Études et Leçons sur la Révolution*, il faut se souvenir « que le « mot *Empire* n'avait pas alors le sens qu'on « lui attribue aujourd'hui. Il désignait moins « une forme de gouvernement que l'ensemble « du territoire de la France. »

Aussi trouve-t-on, sur les monnaies de cette



Fig. 6.



Fig. 7.

époque, la mention simultanée et en apparence contradictoire, des légendes : *Napoléon Empereur* et *République Française*. Il y a encore dans la circulation des pièces de cinq francs sur lesquelles on peut s'en assurer.

Le Sénatus-Consulte organique du 28 floréal, an XII, porte que le Gouvernement de la République est confié à un empereur qui prend le titre d'Empereur des Français.

Les lois sont promulguées au nom de Napoléon, par la grâce de Dieu et la Constitution de la République, Empereur des Français.

C'est cette mention que nous trouvons en tête des papiers timbrés qui sont des expéditions de jugements.

Les vignettes de ces papiers timbrés correspondent aux trois valeurs de 25, 50 et 75 centimes.

Celle de 25 centimes (*fig 8*) est un cachet circulaire représentant une déesse assise tenant, dans la main gauche étendue, une victoire ailée et dans la droite un long sceptre surmonté d'un bonnet phrygien.

Celle de 50 centimes nous montre un homme barbu, couronné d'épis, assis et « *appuyé d'une main sur une urne penchante* », dans l'attitude allégorique sous laquelle on personnifie les fleuves. En face de lui est un navire antique qui porte, sur sa voile tendue, la mention de la valeur du timbre (*fig. 9*).

La vignette de 75 centimes a la forme d'un hexagone allongé dans le sens de la hauteur. — Une Minerve casquée tient d'une main un flambeau, de l'autre un caducée (*fig. 10*).

Ces trois vignettes, surmontées de l'inscription REP.FRA, sont accompagnées d'un timbre

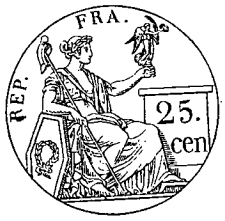


Fig. 8.



Fig. 9.

sec circulaire, identique, dont le motif est une femme debout portant un caducée et appuyée sur un autel (*fig. 10 bis*).

Les vignettes définitives de l'Empire, lorsque le mot même de République a été proscrit, ont pour symbole invariable l'aigle impérial qu'on retrouve à la fois sur les timbres noirs et sur les timbres secs.

Trois vignettes de 25, 50 et 75 centimes, cir-

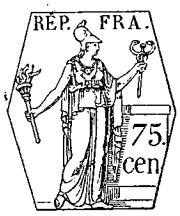


Fig. 10.



Fig. 10 *bis*.

culaires, forment la série complète dans laquelle apparaît, avec le caractère grec ou romain qu'ont toujours ces figurines, la grâce un peu mièvre des costumes nouveaux et du genre de coiffure que l'impératrice Joséphine avait mis à la mode (*fig. 11, 12, 13 et 13 bis*).

L'Empire est tombé. L'empereur est à l'Ile

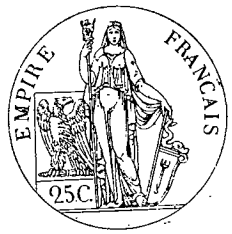


Fig. 11.



Fig. 12.



Fig. 13.



Fig. 13 *bis*,

d'Elbe et Louis XVIII aux Tuileries. La provision de papier timbré déjà fabriquée ne sera pas détruite ; mais elle reçoit un nouveau timbrage, où l'on voit, outre les vignettes que nous venons de décrire, de nouvelles vignettes circulaires de même grandeur avec des sujets différents (*fig. 14*).

Le timbre sec reste le même sauf que l'aigle a disparu et a fait place à un écusson orné de trois fleurs de lys. L'inscription ADM. DE. L'ENR. ET. DES. DOM. est remplacé par ces mots : TIMBRE ROYAL.

Quant aux figurines elles sont devenues : pour le timbre de 25 centimes une femme assise appuyée d'une main sur une double table de loi, et tenant de l'autre un sceptre (*fig 15*) ; pour le timbre de 50 centimes une femme droite, dra-



Fig. 14.



Fig. 15.

pée, courte de jambes et de profil vulgaire, appuyée sur une épée et tenant des balances (*fig 16*) ; pour le timbre de 75 centimes une femme debout, vue de face, tenant d'une main un rameau, de l'autre un objet circulaire qu'à première vue, on prendrait pour une couronne et sur la nature exacte duquel un examen plus attentif vous rend absolument perplexe (*fig. 17*).



Fig. 16.

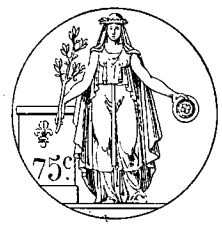


Fig. 17.

Ces vignettes sont d'une composition très inférieure aux précédentes.

Le double timbrage fut appliqué également au papier pour effet de commerce.

Il n'est par douteux que ces types ne présentent une certaine rareté.

Les Cent Jours passés et la provision de papier timbré épuisée, les figurines de la Restauration restent seules et n'ont plus à redouter un parallèle qui leur était par trop défavorable.

Elles sont accompagnées d'un nouveau timbre rond, imprimé en noir, portant un double L couronné avec la mention de « Loi de 1816, 2/5 ou 50 centimes en sus » (*fig. 18, 19*).

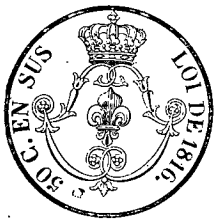


Fig. 18.

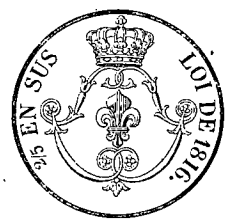


Fig. 19.

Le règne de Louis-Philippe amène de nouvelles compositions.

Cette fois avec la mention commune : « Tim-

bre Royal » qui n'existait pas auparavant, nous voyons : un Mercure assis pour le timbre de 35 centimes, une femme debout pour celui de 70 centimes, un guerrier armé d'une lance pour celui de 1 fr. 25. Médiocres compositions, d'un art peu supérieur à celles du règne précédent. Les timbres secs, d'un caractère toujours plus artistique que les timbres noirs, montrent une Justice armée de Balances *(fig. 20, 21, 22, 23)*.

A la fin du règne, les trois vignettes deviennent identiques. Mais les graveurs, dont les noms « Oudiné et Vauthier » sont reproduits au bas de la figurine, n'ont pas dû faire un grand effort d'imagination pour créer la déesse banale à la tête entourée de rares rayons qui

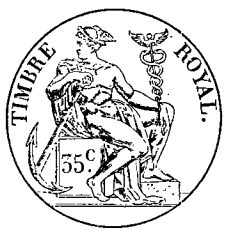


Fig. 20.



Fig. 21.



Fig. 21 *bis*.

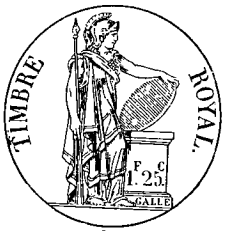


Fig. 22.



Fig. 23.



Fig. 24.

rappelle la Justice, par ses éternelles balances, et la Loi, par le glaive qui s'appuie sur son épaule droite.

Derrière elle, une table des lois est surmontée d'un œil du plus singulier et du plus lamentable effet, symbolisant sans doute la vigilance *(fig. 24)*.

Le timbre en relief est, sans effort, d'un caractère infiniment plus délicat.

La République de 1848 ne vécut pas assez longtemps pour créer des types nouveaux. Elle s'est contentée de supprimer sur les anciens le mot *Royal*, partout où il se trouvait *(fig. 25 et 25 bis)*.

Avec le Second Empire nous voyons reparaître l'aigle, son attribut obligé, avec une Justice droite et ses balances *(fig. 26, 27 et 28)*.



Fig. 25.



Fig. 25 *bis*.

Le papier timbré de la Troisième République, celui qui est en usage à l'heure actuelle reproduit, à l'aigle près, la vignette impériale.



Fig. 26.



Fig. 27.

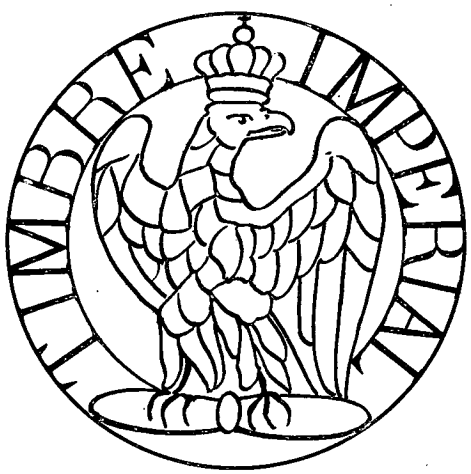


Fig. 28.

C'est dire que l'esthétique n'en est pas très élevée *(fig. 29 et 30)*.

Puisqu'un vent artistique souffle en ce moment sur toutes les productions du ministère des Finances, monnaies, billets de Banque, etc., il ne serait peut-être pas mal à propos d'étendre au papier timbré un égal souci de l'élégance des formes.



Fig. 29.



Fig. 30.

Une image gracieuse et riante, adoucirait pour le contribuable le regret qu'il éprouve certainement en payant si cher un papier dont la qualité et l'illustration sont également très médiocres.

HENRY VIVAREZ.

La Romance à la mode

La culotte collante, le bas de soie tiré sur un mollet dodu, l'escarpin verni, l'habit bleu et la chemise à jabot, le chanteur mondain débite la romance à la mode. Le buste penché, la main droite sur le cœur, il chante. Et sa voix doit avoir, certes, des inflexions caressantes et voi-



La Romance a la mode. — Musée du Luxembourg. — Peinture de Worms. — Gravé par Crosbie.

lées dans cette pièce somptueuse, garnie de tapis magnifiques, devant cet auditoire de femmes jeunes et belles, d'hommes de cour, de militaires qui, entre chaque couplet, applaudissent comme au théâtre. Chanteur de frivolités et de fadaises, aux poses prétentieuses et étudiées, ne différant que par le costume des chanteurs mondains d'aujourd'hui ! Chanson sentimentale, grivoise peut-être. Tableau de tous les temps qui pourrait être peint pour le Salon de l'an prochain, avec un auditoire de femmes habillées par les grands couturiers de la rue de la Paix, et de jeunes hommes vêtus par les tailleurs anglais !

Les costumes du Directoire et du Premier Empire étaient évidemment plus pittoresques et fournissaient aux peintres, mieux que nos vêtements funèbres, l'occasion de montrer leur science du coloris. Les femmes du tableau de Worms sont séduisantes et jolies. Les unes applaudissent, enthousiasmées, les autres profitent de cet enthousiasme pour « flirter » avec de beaux cavaliers, car il paraît que le goût du flirt fut aussi de toutes les époques ! Et, il faut bien le dire, ces seigneurs et ces militaires paraissent se préoccuper beaucoup moins du chanteur que de leurs voisines.

Et tandis que tout le monde écoute, chuchotte, sourit, le chanteur chante toujours.

G. G.

NOUVELLE MALADIE DES LAPINS

TRANSMISSIBLE A L'HOMME

Les lapins font beaucoup parler d'eux, depuis quelque temps, ce dont il faut plutôt les plaindre que les féliciter.

On n'a sans doute pas oublié l'émotion causée, l'an dernier à pareille époque, par la mise en vente, aux Halles, d'un lot de ces rongeurs volés, si je ne me trompe, à l'hôpital d'Auber-villiers, où ils avaient servi à des expériences de bactériologie.

Pendant quelques jours, personne, à Paris, ne voulut plus goûter au ragoût de lapin, par crainte d'avaler un morceau d'un des sujets inoculés. Mais comme il s'agissait de maladies expérimentales et absolument artificielles, l'effroi fut de courte durée chez les consommateurs.

La nouvelle affection qui règne dans les clapiers et sur laquelle M. le Dr J. Chatin vient d'appeler l'attention du Conseil d'hygiène publique de la Seine, est, au contraire, une maladie spontanée. La *coccidiose*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sévit d'une façon épidémique dans certains élevages. L'animal qui en est victime perd sa gaieté et son entrain ; il est atteint de diarrhée, son ventre se ballonne et quelquefois devient le siège d'une hydropisie. L'examen des organes d'un lapin malade sacrifié fait constater tous les caractères de l'anémie pernicieuse : les tissus sont pâles et exsangues, le sang pauvre est décoloré.

Mais, ce qui doit attirer surtout l'attention, c'est l'état du foie : ce viscère est augmenté de volume (hypertrophié, comme on dit en langage médical), parsemé de taches blanches dont la dimension varie de celle d'une tête d'épingle à celle d'une petite bille. Ces taches sont produites par des amas de substance de couleur et de consistance analogue à du fromage mou.

En somme la coccidiose est essentiellement une maladie du foie du lapin ; c'est dans cet organe qu'elle se localise presque toujours ; quelquefois, pourtant, l'intestin est touché, lui aussi.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant à connaître dans l'affection qui nous occupe, c'est l'être microscopique qui cause tous ces désordres (car on a deviné qu'il s'agit d'une affection parasitaire). Ce petit organisme si nuisible s'appelle la *coccidie*. Il n'est pas connu depuis bien longtemps et tous les auteurs ne sont même pas d'accord sur ses habitudes et sa manière de vivre. Mais ce qui est parfaitement établi, c'est son mode de reproduction et de développement.

Quand une coccidie a vécu pendant quelque temps dans le foie du lapin, elle s'y enkyste, c'est-à-dire qu'elle s'entoure d'une membrane qui l'enveloppe de toutes parts, (absolument comme le papillon du ver à soie s'environne de son cocon pour passer à l'état de chrysalide). Le foie devient donc le siège d'une infinité de kystes microscopiques (contenant chacun une coccidie), qui se détachent, cheminent avec la bile dans les canaux biliaires, tombent dans l'intestin et finalement sont rendus avec les déjections.

Or les lapins de choux ont, paraît-il, la déplorable habitude d'avaler leurs excréments et de leur faire subir, en quelque sorte, une seconde digestion.

Que résulte-t-il de cette infraction aux règles les plus élémentaires de l'hygiène? C'est que les kystes contenant des coccidies arrivent dans l'estomac où leur enveloppe est dissoute dans le suc gastrique.

La coccidie, ainsi mise en liberté, ne tarde pas à se diviser en huit autres petites coccidies très vivantes, très remuantes, qui savent parfaitement trouver la route du foie, en passant par les canaux biliaires. C'est par ce mécanisme que la maladie se déclare chez les lapins qui ne l'avaient pas encore et s'aggrave chez ceux qui l'avaient déjà (1).

(1) La coccidie qui, ainsi qu'on le voit, se multiplie par division en huit (par segmentation, suivant l'expression

Le lapin de garenne, qui vit en plein air et au soleil, n'est presque jamais atteint de la coccidiose, il peut la contracter dans les parcs humides, surtout quand il y est réuni avec un grand nombre de ses congénères.

Le lapin domestique, élevé à la campagne dans des locaux aérés et proprement tenus, n'est guère sujet non plus à la maladie qui fait, au contraire, de grands ravages dans les réduits étroits et obscurs.

Maintenant, question capitale, l'homme peut-il prendre la maladie en mangeant du lapin infecté ?

Oui, mais les exemples de coccidiose humaine sont encore très rares ; on n'en a recueilli que cinq observations dans lesquell s l'affection, à raison de sa rareté, n'a été reconnue qu'à l'autopsie.

D'abord le foie des lapins malades est seul nuisible ; la chair peut, au contraire, être consommée sans aucun inconvénient.

Mais, du reste, la cuisson prolongée tue infailliblement la coccidie et, comme on a l'habitude de manger le lapin bien cuit, le danger est réellement peu menaçant pour la santé publique.

Par contre, les chiens et les chats qu'on nourrit avec des foies crus de lapins infectés contractent facilement la maladie et contribuent ensuite à la propager.

* * *

De tout ce qui précède, il est facile de conclure aux moyens propres à nous préserver de la coccidiose.

Les voici énumérés :

1° Engager les éleveurs de lapins à tenir leurs clapiers dans les meilleures conditions possibles d'air, de lumière et de propreté ;

2° Exercer une surveillance active sur les lapins livrés à la consommation. A Paris ce service est assuré, dans les marchés, par les inspecteurs vétérinaires et, chez les marchands de comestibles, par ceux du laboratoire municipal.

On peut dire qu'il est fait très soigneusement et que les foies reconnus malades sont immédiatement détruits. Quant à la chair elle-même du lapin contaminé, nous avons vu qu'elle ne présente pas de dangers. On ne saisit donc l'animal tout entier que quand il est par trop amaigri et uniquement parce que, dans ce cas, sa chair serait insuffisamment nutritive ;

3° Ne jamais nourrir les chiens ni les chats avec des foies crus de lapins reconnus malades ;

4° Enfin et surtout recommander à nos cuisinières de faire cuire convenablement le foie de leurs lapins.

Telles sont les mesures grâce auxquelles on pourra éviter le développement de la coccidiose chez l'homme, sans nuire à l'intéressante et lucrative industrie des éleveurs de lapins et sans priver les amateurs de gibelotte de leur régal favori.

Dr Dhomont.

technique), n'a pas absolument besoin de sortir du foie pour accomplir son évolution. M. le docteur Paul Joly a montré que la segmentation peut aussi se produire sur place, dans le foie, et c'est ce qui expliquerait l'excessive rapidité avec laquelle cet organisme pullule chez les animaux infectés.

LE BOUCLIER

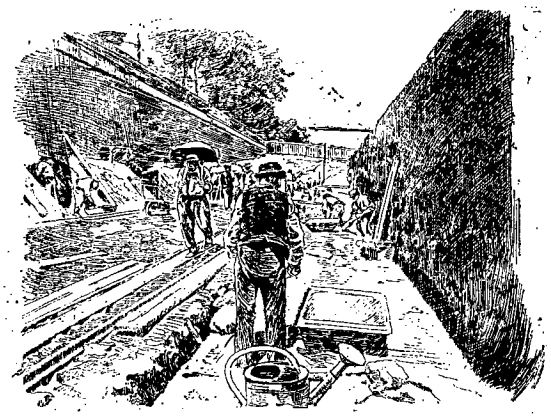
(AU CHANTIER DE LA GARE D'ORLÉANS)

Du pont d'Austerlitz au pont Royal, les quais de la rive gauche de la Seine sont actuellement livrés aux terrassiers et aux maçons pour les travaux de prolongement de la ligne d'Orléans.

Actuellement, la galerie souterraine est attaquée sur plusieurs points du parcours.

Mais les terrains dans lesquels elle entrera sont pour la plupart des terrains rapportés lors de la construction des quais ; c'est-à-dire des terres meubles, hétérogènes, difficiles à manier ; il faut, par suite, s'entourer des plus grandes précautions et tenir compte de la poussée énorme exercée sur les parties déblayées par les immeubles sous lesquels ou près desquels on passera.

La circulation sur les quais rend impossible l'ouverture de tranchées boisées et les ingénieurs ont recours au procédé dit du *Bouclier*.



La tranchée du quai Saint-Bernard.

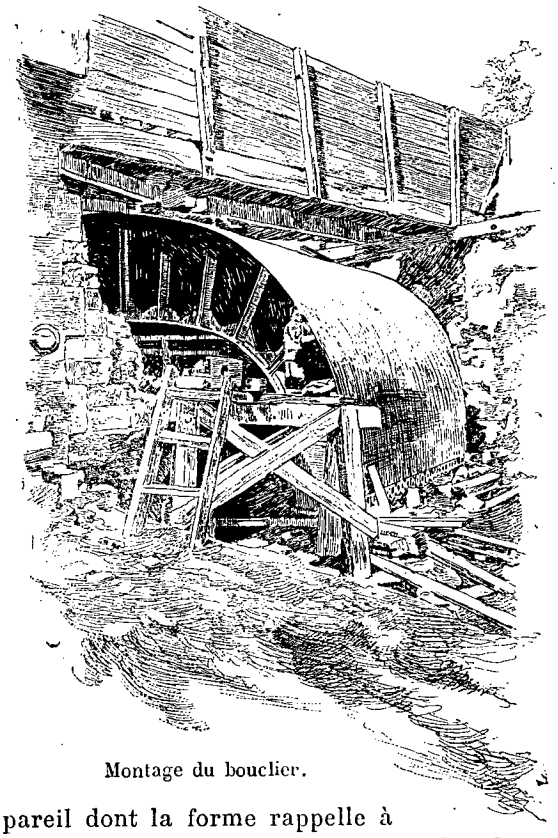
Les deux dessins, pris d'après nature et que nous donnons ici, représentent, l'un, l'intérieur du bouclier, et l'autre le montage de cet appareil.

L'emploi du bouclier dans la construction des souterrains ou tunnels, remonte à un siècle.

En Angleterre, plusieurs ingénieurs, et notamment M. Dodd, préoccupés d'éviter la dépense considérable du boisement des galeries et désireux d'assurer à la fois la sécurité des

ouvriers et la bonne exécution des travaux, tentèrent, vers 1798, l'emploi d'appareils pouvant être déplacés sous terre au fur et à mesure de l'exécution des déblais. Ces premiers essais furent malheureux, il y eut des accidents; et, critiqués assez vertement par l'opinion publique, les novateurs renoncèrent à leur système.

Ce fut en 1814, seulement, que l'on en reprit l'usage. Un ingénieur français, Brunel, chargé de l'exécution d'un petit passage souterrain sous les docks de Chatham (Angleterre), trouva la construction pratique du bouclier. Frappé par une observation qu'il avait faite sur le travail des tarets dans le bois, il conçut un appareil dont la forme rappelle à peu de chose près celui que l'on emploie de nos jours.



Montage du bouclier.

Le taret est un petit mollusque dont la tête a la forme d'une tarière minuscule. En tournant, il creuse sa galerie le long des fibres du bois et, derrière lui, à mesure qu'il a dévoré le bois, il tapisse sa percée d'une légère couche calcaire. Il évite ainsi d'être écrasé par le bois qui gonfle rapidement sous l'effet de l'humidité.

L'observation de la Nature avait une fois de plus fourni à l'homme le moyen de vaincre les difficultés du travail.

D'une façon générale, le bouclier se compose d'une solide charpente ou squelette métallique dont l'enveloppe en tôle d'acier sert de gabarit à la fouille que l'on veut entreprendre. Cette charpente se termine à l'avant par une sorte de visière ou avant-bec destinée à protéger le ou les ouvriers terrassiers qui procèdent au déblaiement des terres.

En arrière, une partie de la tôle se prolonge d'environ 50 centimètres et épouse la forme de la fouille au fur et à mesure que l'on déplace le bouclier. Ce déplacement s'obtient à l'aide de plusieurs vérins hydrauliques répartis dans l'intérieur de l'appareil et qui prennent leur point d'appui sur les murs déjà construits. Leur course est d'environ 60 centimètres.

Sous cette pression énergique l'ensemble se déplace et la visière coupe le terrain, généralement peu résistant quand on se sert de ce procédé. Si l'on rencontre d'ailleurs une résistance trop forte, on limite la course des vérins et on s'aide un peu de la pioche.

Lorsque le bouclier a été déplacé, il reste, en arrière, un vide entre la maçonnerie et le sol naturel; pour éviter le tassement ou l'éboulement qui ne manqueraient pas de se produire, on introduit, à l'aide d'un appareil injecteur spécial, fonctionnant par l'air comprimé, du mortier en quantité suffisante pour boucher le vide et pour assurer un contact parfait du sol et de la voûte.

Dans les travaux qui nous occupent, le voisinage de la Seine procure de grandes facilités pour l'enlèvement des terres qui, amenées par des vagonnets, sont jetées dans des chalands accostés à des appontements provisoires. Ces appontements communiquent par de petites voies ferrées avec la galerie en construction.

Afin de supprimer l'encombrement sous terre voici comment on procède. Le ou les ouvriers terrassiers qui déblaient à l'abri de la visière du bouclier, jettent les terres sur un plancher placé derrière eux. Elles sont reprises et lancées à la pelle sur une sorte de *noria* ou plutôt de toile roulante qui se meut d'une façon continue et conduit les déblais jusqu'aux vagonnets.

C'est également au *bouclier* que l'on procède à l'établissement du nouveau collecteur de Bièvre, sous le boulevard Saint-Germain.

Louis Valona.

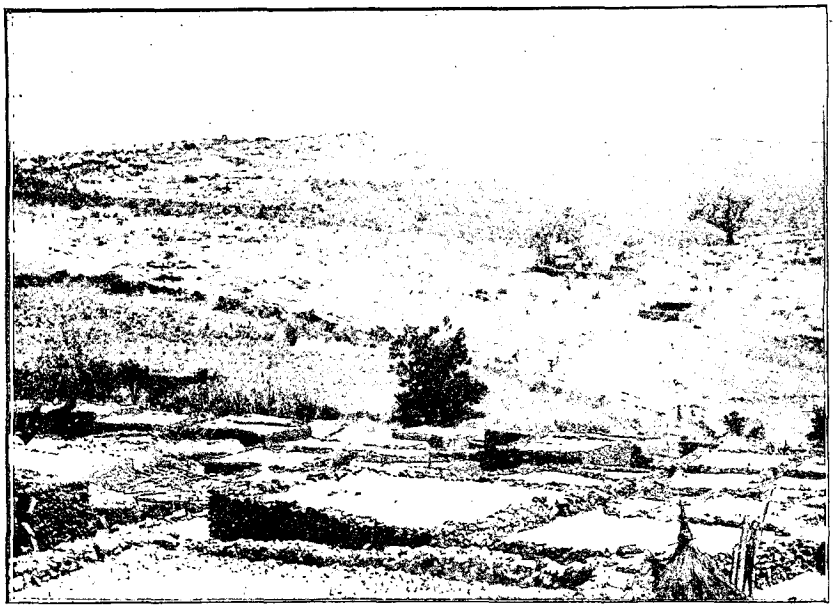
Au Pays du Négus

Abyssinie, mot magique, terre promise, évocation d'époques lointaines, de féeriques épopées, de mystères indéfinis, mirage de richesses, gage d'avenir, motif de regrets, cause de déceptions...

Autant de pensées diverses, contradictoires, éveillées par ce pays qui, un instant, s'imposa aux regards étonnés du monde civilisé.

La Légende du Lion, quel titre allégorique à donner à l'ouvrage qui montrerait l'Abyssinie et Ménélik, Lion vainqueur de la tribu de Juda,

sous leur aspect véritable! Car l'Abyssinie est surtout le pays des légendes et le passé curieux du peuple qui l'habite inspira des récits qui furent agrémentés, sous couleur de pittoresque, d'équipées fantastiques, de chevauchées troublantes, fabuleuses, approchant de bien près la fantasmagorie...



Vue de Harrar.

Un voile épais semble toujours recouvrir cette idole qui, aujourd'hui, accapare l'attention des plus indifférents et l'on se prend à vouloir pénétrer le secret de Ménélik, sphinx moderne, mis à la mode, dont les énigmes demeurent éternellement indéchiffrables. L'organisation du cerveau noir reste un problème que l'on désespère de résoudre.

A Djibouti-la-Blanche où l'on débarque pour s'engager ensuite dans le désert aride des Somalis, on est tout d'abord surpris d'y rencontrer si peu d'Abyssins.

Le commerce pourtant est intense, le mouvement des caravanes est considérable, toutes choses qui devraient plaire aux Éthiopiens d'origine judaïque : les sujets du Négus dédaigneraient-ils le contact européen ?

Nous franchirons bien vite le désert somali, souvent décrit. Les mimosas en constituent toute la végétation. Cela manque de charme. Et si le soleil n'avait pas, pour se faire pardonner son action brûlante, si souvent funeste, des levers et des couchers superbes, ce serait à maudire l'astre du jour que l'on bénit sous d'autres cieux.

A Harrar, le tableau change et à l'ennui éprouvé, qui naquit pendant dix jours de l'uniformité, succède un intérêt réel, compensation méritée.

Le terrain devient accidenté. La vie semble reprendre ; la nature a sa revanche. On voit grouiller des foules.

Les femmes, à peine vêtues, courent pieds nus, les seins au vent, avec, sur leur tête à chevelure crépue, un panier d'osier, de jonc, joliment ouvragé. Les hommes, la lance au poing, le bouclier vigilant, conduisent des ânes paisibles. Curieuse antithèse.

Allons au marché enclavé dans des maisons construites en pierre et en terre, aux toits de chaume. Partout, des femmes. Les hommes y viennent peu. Un Européen paraît-il, on l'entoure, on le regarde curieusement, sans sympathie mais aussi sans haine.



Marché à Harrar.

La population de Harrar, composée en majeure partie de *Gallas* conquis par Ménélik, ménage l'Europe. Elle compte sur elle pour la débarrasser de l'oppresseur et se placerait vo-

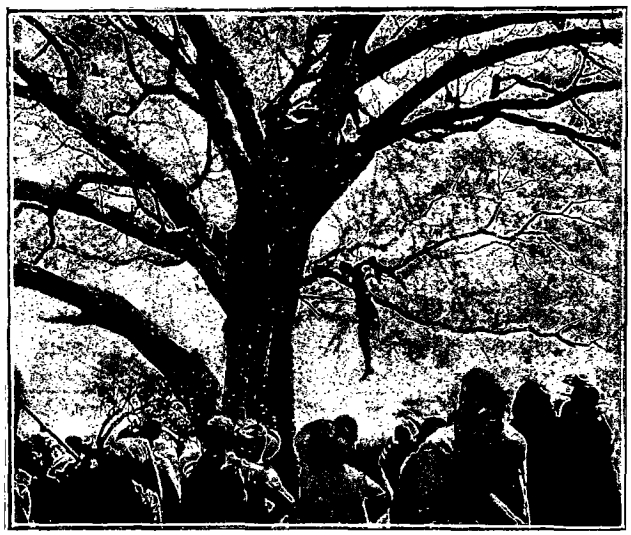
lontiers sous un protectorat, si elle devenait indépendante. Les Anglais le savent. Ils y vont envoyer un consul.

Les produits du pays sont nombreux. On cultive beaucoup le café, l'orge, le blé, le *dourah*, le maïs. Les bananes, les cédrats, les oranges, les citrons sont les principaux fruits qu'on y recueille.

En fait de monuments intéressants, il en est peu qui méritent de retenir l'attention.

L'ancien palais du ras Makonnen, gouverneur de la province de Harrar, n'offre rien de curieux. Tout au plus peut-on signaler la porte d'entrée ornée de queues d'éléphants desséchées qui en constituent toute l'originalité.

L'intérieur est banal. Dans une grande cour, adossé à un mur, est un banc de pierre sur lequel s'asseoit le ras lorsqu'il doit juger les différends nombreux qu'on lui soumet quotidien-



Une exécution capitale à Harrar.

nement. Nul profane n'y peut prendre place sans encourir les châtiments habituels, lesquels consistent en vigoureux coups de *courbache* appliqués par un spécialiste d'une remarquable habileté. La *courbache* n'est autre chose qu'une longue lanière en cuir d'hippopotame dont les blessures sont très vives.

Il nous a été donné d'assister, à Harrar, à une exécution capitale. Elle eut lieu derrière le nouveau palais que s'est fait construire le ras Makonnen, bâtisse géante et sans goût que surmontent huit sentinelles en bois peint, offrant une ressemblance frappante avec des bonshommes de pain d'épices. On a jugé à propos de leur mettre en guise de barbe des poils de vache d'un effet comique irrésistible.

Les Abyssins trouvent cela parfait.

Les détails de cette exécution ne manquent pas de cruauté.

Un homme avait volé, l'escopette au poing. Sa mort fut résolue. La pendaison eût lieu, sans raffinements spéciaux, comme d'habitude, simplement.

Tous les genres de mort, rapide ou lente, sont admis en Abyssinie. Le résultat importe seul.

On l'obtient.

Une populace avide de spectacles hideux se pressait au pied d'un arbre de végétation respectable dont les branches largement s'étendaient, semblant planer, majestueuses, au-dessus du condamné qui, patiemment, attendait.

Des cris rauques, féroces, se faisaient entendre, d'abord sourds, comme contenus, puis bruyants.

Au moment où, sous le menton maigri, décharné, on allait enrouler la corde, le condamné, d'une voix brève, saccadée, exprima :

— Faites vite, vous autres. Vous n'en tuerez jamais qu'un seul. Et moi, j'en connais huit qui ne verront plus le ciel.

Dernier aveu.

Et la fanfaronnade finale accompagnée d'un rire nerveux, sardonique, lancée en défi, on tira.

Le condamné se balança dans le vide, les pieds joints, les coudes au corps, les mains tordues derrière le dos.

Le soleil filtrait au travers des feuilles, se jouant sur le torse nu qu'il éclairait de reflets métalliques.

Un craquement. On regarde. C'est la branche qui cède? Courte alerte. La colonne vertébrale s'est rompue. L'homme roule les yeux.

Quelqu'un fait la remarque qu'il paraît souffrir atrocement.

Lentement, la mâchoire inférieure entrebaillée laisse couler la langue tuméfiée qu'un filet de sang colore d'un rouge vif. Puis, la bouche se contracte horriblement, les dents se resserrent.

C'est la fin.

Des exclamations retentissent, joyeuses : un homme est mort, un chrétien.

Dans les rangs éloignés de la foule, la bonne nouvelle, rapidement, se propage.

On exulte.

... Trois jours durant, le corps du pendu, proie des vautours, convoitise des hyènes, resta accroché à l'arbre.

Et, chaque soir, dans la nuit profonde, la prière des Musulmans s'égrena dans l'air en mélopée plaintive...

(*A suivre.*)

VICTOR GOEDORP.

LE TISSAGE PHOTO-ÉLECTRIQUE

Voici que l'écho nous apporte, encore une fois, la nouvelle d'une très curieuse invention de cet extraordinaire Jan Szczepanik, dont

nous avons décrit tout dernièrement le télectroscope.

L'Edison galicien aurait trouvé le moyen de simplifier d'une telle façon les procédés de tissage actuellement employés, qu'il serait possible désormais de fabriquer, en moins d'un quart d'heure, un foulard de soie, par exemple, orné du dessin le plus compliqué. L'invention nouvelle de Szczepanik, appelée, si elle tient ce qu'elle promet, à révolutionner l'industrie textile, ne sera rendue publique, nous assure-t-on, qu'en 1900, à Paris.

En attendant, essayons de donner une idée du merveilleux dispositif dont il s'agit.

Personne n'ignore qu'un dessin quelconque, avant d'être reproduit dans un tissu, doit être reporté d'abord sur des cartons perforés. Cette mise en carte, c'est le terme consacré, représente un travail extrêmement long et minutieux, qui ne peut être confié qu'à des ouvriers spécialistes très habiles, payés naturellement fort cher.

Si l'on veut, par hypothèse, reproduire un tableau ou les traits d'un personnage, il faut diviser son dessin en un nombre considérable de carrés, d'autant plus petits que les teintes sont plus variées, puis reporter ces carrés sur carton avec soin, enfin passer chaque carte séparément à la machine perforatrice.

Si le modèle est de dimensions un peu grandes, le metteur en carte se trouve avoir à perforer des millions et des millions de petits carrés. L'opération dure parfois deux ou trois ans.

Ces préparatifs si longs et coûteux, Jan Szczepanik les abrège et les facilite singulièrement par la photographie.

Il se sert, à cet effet, d'un appareil spécial construit à Vienne et dont l'objectif perfectionné a été fait sur commande par Zeiss, de Iéna. La chambre noire ne mesure pas moins de vingt mètres de longueur et l'on peut obtenir des négatifs directs de cent dix centimètres carrés.

Ces négatifs se forment sur des plaques de verre divisées en un million de petits carrés. Deux minutes à peine d'exposition suffisent pour reproduire sur le papier sensible au bromure d'argent le dessin choisi avec son quadrillé. Rien de plus simple, comme l'on voit.

La seconde opération consiste à perforer les cartons.

Grâce à un procédé très expéditif au charbon, Szczepanik reporte son épreuve sur une mince feuille de métal et complète son travail absolument comme s'il s'agissait d'une gravure ordinaire sur zinc. Les parties exposées à la lumière sont recouvertes de gélatine; pour les autres, au contraire, le métal reste apparent.

Or, tous ces points de la feuille métallique, lesquels représentent précisément les carrés à trouer, peuvent laisser passer un courant électrique, ce que ne sauraient faire les endroits masqués par la gélatine.

Ainsi préparée, la plaque de métal est placée dans une machine, également inventée par le jeune savant. Elle se compose, en somme, d'une rangée de contacts, reliés à de petits électro-aimants. Automatiquement, le « carton » — conservons-lui son nom — passe sous les contacts; un circuit se forme aussitôt, mettant en mouvement des poinçons d'acier qui opèrent en quelques secondes la perforation.

Jan Szczepanik a fait construire un métier Jacquart, mû électriquement, grâce auquel il pourra, à la prochaine Exposition, exécuter sous les yeux du public des mouchoirs en soie portant, au milieu, le portrait de leur propriétaire.

En dix minutes, la photographie sera prise, le carton préparé et le mouchoir tissé. Tout cela pour un prix minime.

L'inventeur affirme même qu'il lui sera possible de supprimer l'intermédiaire de la plaque métallique et de tisser directement d'après l'épreuve photographique originale...

Quoi qu'il en soit, le fait reste acquis dès maintenant que la mise en carte, avec le procédé de Jan Szczepanik, a été singulièrement simplifiée, et que le tissage photo-électrique est d'ores et déjà une nouvelle conquête de l'industrie moderne.

A l'Exposition jubilaire de Vienne on peut, en effet, admirer un superbe portrait de l'empereur François-Joseph, tissé sur soie, qui ne laisse aucun doute sur l'importance de cette étonnante invention.

EDOUARD BONNAFFÉ.

Gais propos du Cousin Jacques

Il existe, de par le monde, un docteur qui poursuit silencieusement, mais avec opiniâtreté, la tâche qu'il s'est imposée de cataloguer les hommes de génie en leur appliquant la méthode expérimentale de l'observation directe.

Ce docteur s'adresse au premier grand homme venu; il l'ausculte, le percute, l'examine du haut en bas, le fait tousser, sauter, marcher, courir, l'envoie se faire mensurer par le service anthropométrique, l'interroge sur ses goûts, ses antécédents, sa façon de vivre, note ses tics, ses manies, ses ridicules, etc., et consigne précieusement le résultat de ses observations sur un petit calepin.

Il paraît que nombre de nos grands hommes

se sont volontiers prêtés à ces investigations indiscrètes, dévoilant ainsi leurs tares physiologiques.

Assurément, l'idée du docteur peut être féconde en heureux résultats.

Il est clair, n'est-ce pas, que lorsqu'il possèdera le signalement minutieusement détaillé des grands hommes du jour, rien ne lui sera plus facile, en procédant à la façon des peintres qui empruntent à un modèle la tête, à un autre les membres, à un troisième le tronc, rien ne lui sera plus facile, dis-je, que de trier dans la masse des mensurations recueillies, les éléments nécessaires pour constituer ce qu'on pourrait appeler l'homme-de-génie-type...

Qu'il consente ensuite à donner la formule de ce type dans un petit Manuel, et voilà — du coup — la besogne des critiques artistiques et littéraires mises à la portée de tout le monde.

Au lieu de s'en rapporter, comme aujourd'hui, aux lumières parfois douteuses de son intellect, le critique n'aura qu'à ouvrir son Manuel pour distribuer l'éloge ou le blâme avec une sûreté géométrique.

« On annonce, écrira le critique, la centième édition du volume de M. Trois-Étoiles. Disons tout de suite que, si ce livre a quelque chose de remarquable, c'est son ineptie. Bien entendu, nous n'avons pas pris l'inutile peine de le lire; mais, sur notre invitation, l'auteur à comparu dans notre cabinet. Il s'est dévêtu devant nous. Avec notre conscience ordinaire, nous l'avons examiné à la loupe et mensuré au millimètre.

« Or, cet homme ne possède pas la moindre des qualités plastiques qui caractérisent l'homme de génie.

« Ce n'est qu'un fruit sec ».

*
* *

De cette façon, plus de réputations usurpées !

Mais, en revanche, plus d'hommes de génie crevant de faim, incompris, dans des mansardes sans feu.

Le critique bien imprégné de la méthode du docteur aurait tôt fait, tout en prenant son bock à la terrasse d'un café, de reconnaître sur le visage de cet inconnu qui passe, non pas le sceau, mais le nez du génie.

— Ciel ! le nez d'Eugène Labiche !

Il paie son bock, s'attache aux pas de l'homme au nez, prend son adresse et réunit, en hâte, ses confrères de la critique dramatique.

— J'ai découvert le nez d'Eugène Labiche !

Grand émoi chez ces messieurs qui décident de convoquer, d'urgence, le nez en question.

Le nez arrive, accompagné de son propriétaire qu'on invite poliment à se déshabiller.

Avec cette touchante bonhomie qui est l'apanage du génie, l'homme au nez s'exécute. Alors l'aréopage s'exclame :

— Les épaules de Richepin !

— Le mollet de Sardou !

— La rotule de Dennery !

— Oui, mais, critique un grincheux, il a les pieds de Bergerat.

— Pas du tout ! proteste un autre... Ce sont ceux de M. Melchior de Vogué.

— Quel homme ! quel génie !

Pendant cette discussion, le nez a froid.

— Est-ce que je puis me rhabiller ? demande-t-il. On s'enrhume, ici.

Et, comme preuve, il éternue.

— Ah ! s'extasie un convaincu, c'est ainsi que devait éternuer Molière !... Mon cher Maître, continue-t-il en s'adressant au nez, apportez-nous une pièce. Ce soir, nous l'imposons à Claretie, et demain, vous entrez en répétition au Français.

— Une pièce ? Quelle pièce ? demande le nez.

— Une pièce de théâtre, parbleu ! N'êtes-vous pas un auteur dramatique incompris ?

— Moi, répond le nez, je suis garçon tripier.

On doit s'attendre à quelques petites déconvenues de ce genre ; mais il s'en produira certainement très peu, tout juste assez pour démontrer que l'exception confirme la règle.

Le Cousin Jacques.

DOLOROSA

Suite. — Voyez pages 270 et 284.

Hélas, elle espérait en vain ! L'irrévocable était intervenu, broyant cette destinée dans son implacable étau !

Elle croyait tout savoir de lui, et inconsciemment elle avait trompé celui qui l'avait interrogée, là-bas, chez le Commissaire. Il était une chose qu'elle ignorait, son mari le lui avait caché ; et c'était de là qu'était venue la catastrophe !

Un faible, ce disparu tant adoré, et, comme tous les faibles, un esprit inquiet. Il s'étaient épousés comme on s'épouse chez les petites gens, par amour. Elle n'avait rien que sa saine jeunesse et sa merveilleuse beauté brune, et lui n'avait apporté dans les ressources du ménage qu'un bien mince emploi. Mais elle était active, économe et modeste, sachant tirer parti des moindres choses ; lui ne songeait qu'à elle, ne désirait rien qu'elle, et ils avaient débuté ainsi dans la vie à deux, heureux d'être l'un à l'autre, indifférents à tout ce qui était hors d'eux.

Puis, peu à peu, un sentiment nouveau avait

germé en lui, engendré par son amour même. Il s'était senti un jour presque honteux de cette médiocrité où il la tenait. L'ambition le prit de la voir dans un cadre plus brillant, de l'arracher à ce labeur quotidien du ménage, auquel pourtant elle se soumettait si gentiment, n'ayant d'autre souci que de tout tenir net en son humble logis.

Souvent il lui avait parlé de ce qu'il ressentait.

Elle ne voulait pas comprendre, elle se déclarait heureuse dans son petit intérieur, ne souhaitant qu'une chose, c'est que cela durât tel quel, longtemps, toujours !

Il avait fini par renfermer son ambition en lui-même, se persuadant que l'indifférence de sa femme, devant les perspectives de changements heureux qu'il lui faisait entrevoir, ne se manifestait que pour lui cacher son manque de foi en lui.

Cela le rendait fou parfois ; il s'imaginait son prestige atteint, il ne se voyait plus aimé que par un restant de miséricorde ; il devenait absurde, il était jaloux !

Il lui prenait ainsi des colères furieuses qu'il s'ingéniait à ne pas laisser deviner, colères sans motifs, qui couraient après des ombres, se débattant contre des fictions.

Il n'eut bientôt plus qu'une idée fixe, obsédante : faire fortune vite, très vite, avant qu'il ne fût *trop tard !* Car dans son imagination maladive il croyait voir le mal de la désaffection marchant à pas rapides, et la peur le talonnait.

Un petit incident survint qui devait précipiter les événements : un oncle à elle était mort, lui laissant quelques milliers de francs. Cruelle sans le savoir — comment se serait-elle doutée ! — elle avait fait valoir plaisamment le modeste héritage comme une véritable fortune, bâtissant de vastes projets avec ces faibles matériaux.

Elle croyait ainsi le railler doucement de ses ambitions ; il ne le comprit pas ainsi, s'imaginant des allusions mauvaises à la médiocrité où il la tenait.

Elle voulut que la somme fût mise de côté pour leur enfant ; il eut à s'enquérir d'un placement.

Il avait un ami dans la finance, il s'en alla lui parler de leur désir.

— Un bon placement ! lui avait dit cet ami, ça n'existe pas. Il faut faire des affaires.

Et il lui avait ouvert un bel horizon de gains faciles qu'il se chargeait de lui faire réaliser.

— Venez me voir quand vous serez disposé, avait-il ajouté sans avoir l'air d'en être trop pressé.

Et il y était allé, presque tout de suite ; et peu à peu il s'était initié à cette langue baroque de la bourse, à ces opérations plus baroques encore. Et depuis, il avait eu une existence double, allant comme auparavant à sa besogne quotidienne, plus exact et consciencieux que jamais, pour tenir cachée aux yeux de tous, de sa femme, surtout, cette surcharge à ses occupations ordinaires.

Cela avait duré deux ans, avec de terribles alternatives d'espérance et de désespoir, deux ans de supplice, où il lui fallait cacher tantôt un contentement trop intense, tantôt une désolation mortelle ; où, vingt fois, le succès lui souriant, il s'était retenu de la prendre dans ses bras, de lui jeter brusquement la bonne nouvelle de leur fortune doublée, en passe de tripler, par son initiative hardie, son intelligence des affaires, à lui, rien qu'à lui, dont elle avait eu l'air de douter ; ou, plus souvent, hélas ! la chance tournant, il avait été au point de se jeter à ses pieds, lui avouant sa faiblesse, sa misérable ambition, qui avait jeté au vent la petite fortune qu'elle lui avait confiée.

Puis, la complète débâcle était survenue, précipitée, dévorante, implacable ; tout son pécule était englouti, et plus encore ! une grosse dette avait surgi, alors qu'il croyait encore n'avoir perdu que son argent si follement exposé.

Et il s'était trouvé tout à coup en face d'une mise en demeure menaçante qui le laissait sans aucune chance de se rattraper à n'importe quoi, lui montrant, dans un avenir prochain, l'éclat d'un scandale qui lui ferait perdre sa place, les huissiers chez lui, et sa femme adorée jetée par lui dans un dénuement au bout duquel il entrevoyait la fin de leur amour.

Une lâcheté l'avait pris alors, tenace, invincible.

Il fut comme le noyé qui tient encore un bout de corde, qui sent que ses forces s'épuisent et préfère tout lâcher, pour ne pas prolonger ses angoisses. Nul réactif ne servit à relever son courage, pas même l'évocation de cette figure douce et chaste qui passait devant ses yeux ; au contraire, il n'en était que plus désespéré ; de plus en plus il sentait qu'il n'oserait plus affronter ce regard, qu'il était à jamais perdu, que mieux valait disparaître, pour s'épargner au moins l'humiliation de se présenter à elle en cette défaite, avec un triste aveu aux lèvres !

Et froidement enfin, débarrassé par une résolution extrême de ses terreurs, de ses regrets, de son désespoir, il s'était isolé de tout, braquant sa pensée sur un seul objectif : le suicide.

Son souci, dans ses dernières lueurs de raison, s'était seulement attaché à ne pas laisser trace de son corps : il avait honte, même

pour sa matière inerte, de reparaître devant elle !

Et il avait tout résolu ainsi, s'en allant un soir, automatiquement, loin, toujours plus loin, poussé par une force invincible, ne se sentant plus être, possédé par la seule idée fixe, ne songeant plus à rien de ce qu'il abandonnait, ne vivant plus que pour avoir la force de mourir.

Il était arrivé, coupant ainsi au hasard à travers la campagne, jusqu'au bord d'un ravin profond.

Au fond, si bas qu'il n'en apercevait que les grandes arêtes, il avait vu la roche nue, et sans plus regarder ciel ni terre, il s'était laissé aller !

Un bruit d'arbustes secoués, de cailloux roulant, puis, comme une commotion sourde, et plus rien : sa femme était veuve !



Il s'était laissé aller !

* * *

Quinze longs jours, elle était restée dans son horrible anxiété; puis, du bureau de police, était venue une lettre formulée en circulaire :

« Vous êtes invitée à passer au bureau du X^e^ arrondissement, pour une affaire qui vous intéresse. »

Affolée, elle avait couru à l'appel.

L'immuable secrétaire était là, toujours courbé sur son bureau, dans son atmosphère de poêle chauffé à blanc.

Muette, elle lui avait tendu la lettre de convocation, qui tremblait au bout de ses doigts.

Il était vivement venu vers elle, ayant un air de contrainte sur sa longue figure toute en angles.

Il avait une grosse corvée à remplir ; il fallait lui apprendre la découverte fortuite du cadavre, au fond d'un ravin, l'autopsie, établissant le suicide, les recherches faites dans les vêtements, ayant révélé tant de choses ignorées, par tout un dossier de petits papiers trouvés dans les poches, bordereaux d'opérations de bourse, lettres d'avis, réclamations impératives de règlement, menaces de poursuites, etc., découvrant les causes du désespoir final.

Toutes ces choses, il les tenait là, couchées dans un long rapport, dressé par lui, où il avait déployé des prodiges de calligraphie et des trésors de style. Mais il ne savait plus comment commencer. Il avait compté sur les ressources naturelles de son esprit et de son éloquence, il avait préparé des mots gradués pour ménager le premier coup qu'il lui fallait porter ; il avait tout prévu, hormis l'influence de ce beau regard éploré qui se tendait vers lui.

Alors, il se sentit lâche, il vit combien avait été brutale son idée de faire venir isolée, dans ce cadre revêche, cette pauvre petite femme, pour lui apprendre l'atroce nouvelle ; et puis, il calcula tous les embarras que cela allait donner, ce corps s'affaissant sous l'horreur de la révélation, n'ayant d'autre appui que le banc sordide, et lui, tout seul, pour aller la relever, lui donner des soins !

Il n'avait pas songé à tout cela, il y pensait maintenant, il lui en vint une immense sensation de gêne qui lui jeta du sang aux oreilles.

Il transigea.

— Monsieur le Commissaire n'est pas là, dit-il.

— Et..... vous ne savez rien? fit-elle en un hoquet.

— Rien! je crois pourtant qu'on est sur la piste.

— La piste!

— Oui, on a des doutes ; il est arrivé des renseignements.

— Lesquels?

— Je ne sais pas bien..... J'ai entendu dire, pourtant.....

Et tout à coup, il partit dans la voie qu'il s'était ouverte ; c'était après tout une bonne préparation. Il lui dit tout ce qu'elle avait ignoré jusque-là, lui montrant son mari courant après la fortune, lui dévoilant ses fausses spéculations et sa ruine.

Il s'arrêta là, il ne pouvait aller plus loin sans tout briser. Avec une délicatesse qu'on ne lui eût pas soupçonnée, il lui fit pressentir quelque chose de grave, non définitif pourtant, lui promettant, pour demain peut-être, des nouvelles plus précises.

— Je reviendrai, dit-elle d'une voix brisée.

— Non, ne revenez pas! Demain *on* ira vous voir, ce qu'*on* saura, *on* vous le dira!

* * *

Le lendemain, solennel, il était allé frapper

à sa porte ; deux voisines qu'il avait prévenues, étaient entrées comme par hasard avec lui. Elles s'étaient aussitôt placées auprès d'elle. Lui, avait arboré un grand air de dignité, et tout de suite il avait violemment soufflé en forme de soupir ; puis, dramatiquement, il laissa



Regardant avidement cet'e merveilleuse image de la douleur.

tomber ses longs bras, inclinant douloureusement la tête. Les deux voisines s'étaient encore rapprochées, et dans leurs yeux, qu'une buée ternissait, la pauvre veuve vit une immense expression de pitié.

— Quoi ? Voulut-elle dire.

Mais le coup était porté ; un grand froid l'avait prise au front, elle était tombée inerte entre les bras des deux femmes qui, doucement, avec des délicatesses infinies, la déposèrent sur un fauteuil.

Elle était restée là, insensible, la tête renversée, sa longue chevelure dénouée, blanche comme une statue de marbre. Et tandis que les voisines s'empressaient à la ranimer, murmurant à ses oreilles de ces mots inconscients de femmes qui sont des trésors de l'âme, lui, l'étique secrétaire, ne sachant que dire ni que faire, restait médusé, regardant avidement cette merveilleuse image de la douleur qui s'étalait oublieuse d'elle-même dans sa grâce touchante.

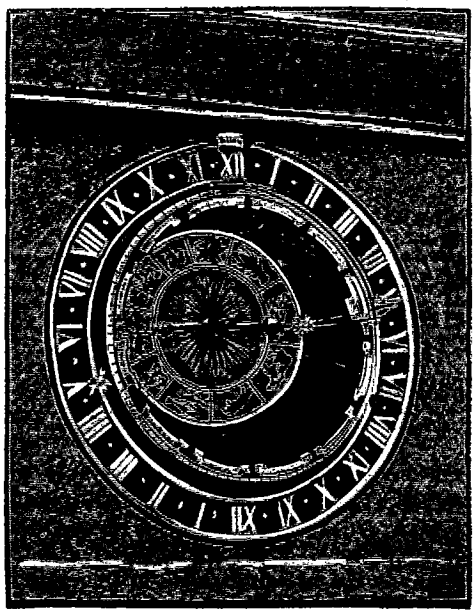
Il lui prenait ainsi des pudicités inconnues ; en regardant, il avait comme peur d'être vu, et ses joues prenaient des teintes carminées qui le gênaient comme d'indiscrètes révélations de son singulier état d'âme. Ses pensées prenaient une tournure contre laquelle il ne pouvait réagir. Son œil, voulant échapper à la vision troublante, s'était mis à parcourir l'appartement ; il inventoriait cet intérieur net et reluisant, attestant la régularité d'une existence vouée à l'amour du foyer. Et peu à peu, rapprochant l'idée de cette jeune créature abandonnée de son isolement à lui, de vagues projets germaient en son âme, allant jusqu'à la fusion possible, après le temps moral voulu laissé à la consolation, de leur commune solitude. Il se voyait déjà dans ce milieu si gentiment ordonné, si opposé aux sordidités de sa chambre garnie, se disant combien agréable serait de se retrouver là le soir, après la journée passée à ses misérables occupations, ayant à ses côtés, pour le dorloter, la petite femme qu'il sentait si aimante et si douce.

Il avait une position, après tout, lui, il était fonctionnaire ! Peut-être pas très haut personnage pour le moment, mais l'avenir, couronnant finalement ses hautes capacités, devait lui assurer une situation enviable. Vrai, il était un parti, un bon parti même ; il pouvait se figurer comme une providence survenant à point voulu pour tendre la main à cette infortunée, pour la sauver de la misère !

(*A suivre*). A. ELBERT.

LA TOUR DE L'HORLOGE A BERNE

En plein cœur de Berne, à la Tour de l'Horloge, se joue au coup de l'heure la plus jolie pantomime qu'on puisse voir.



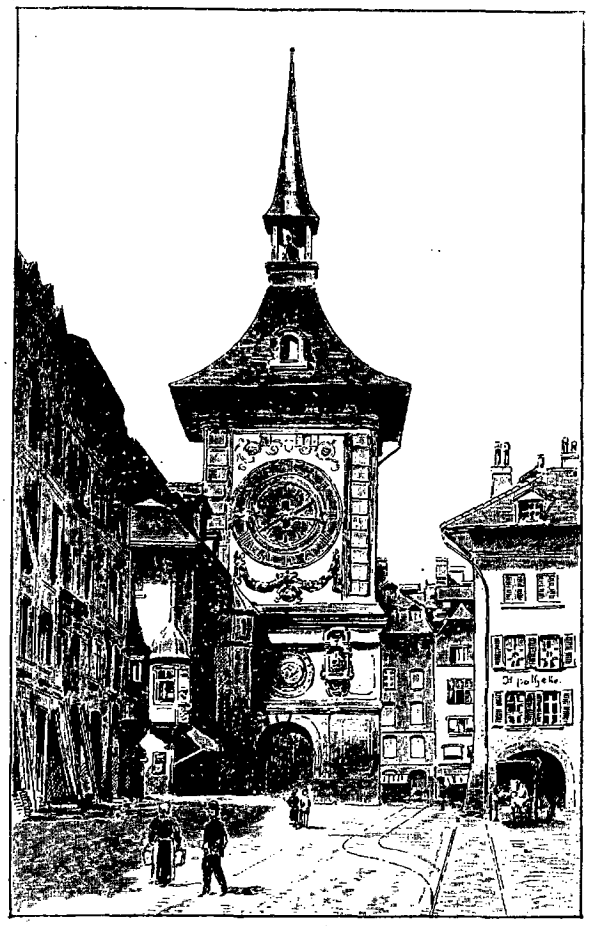
Cadran de l'Horloge.

Toute la scène se passe dans la niche accrochée au mur et que montre le dessin. On dirait l'étagère à bibelots d'un marchand de bric-à-brac. A gauche et à droite le coq de bois et

l'ours au bâton levé semblent guetter le Temps qui sous les traits d'un vieillard, le sceptre en main et le sablier renversé, attend accroupi que l'heure vienne d'annoncer sa fuite. Au-dessus de lui, juché comme un singe, les jambes ballantes sur la corniche, un bouffon en justaucorps s'apprête à faire tinter les deux clochettes qui riront à ses oreilles quand défilera aux pieds du vieillard une troupe d'oursons à la danse lourde.

Mais ces bibelots s'animent. Il est midi bientôt. Deux minutes encore. Les ailes éployées, le coq à deux reprises jette sa claironnante fanfare. C'est le signal. Les petits ours à la file s'emboîtent le pas. Le bouffon heurte gaîment les campanules d'airain pour marquer les quarts.

Il se tait maintenant. Un autre a repris. Là-haut, sous le clocheton de la tour, un forgeron debout bat l'heure lentement de son pesant marteau. A chaque coup le vieillard agite son sceptre, retourne par saccades le sablier, et de ses grosses lippes de bois, la bouche tour à tour ouverte et close, il invite l'ours son voisin à répéter ses gestes. Encore un troisième chant du coq et voici nos comédiens en posture pour l'acte prochain à l'heure suivante. Et ce sera à nouveau la même répétition de ce pimpant guignol où les marionnettes s'agitent comme l'on s'imagine les foires grouillantes de Lilliput.



La Tour de l'Horloge à Berne.

Cette tour de l'Horloge qui date du quinzième siècle et qui marquait alors la porte la plus occidentale de la ville est située aujourd'hui au centre de Berne à l'angle de la Grand'Rue et de la place du Théâtre. C'est en 1527 qu'un artiste étranger l'agrémenta de ces figures mobiles et de son Horloge au curieux mécanisme.

Dans l'orbe d'un cadran double divisé en 2 fois 12 heures, se meut un disque plein où sont peints les 12 signes du zodiaque et qui, pareil à une roue d'engrenage s'engrène sur 12 dents où sont gravés les 12 mois de l'année. Et pour compléter ce calendrier d'un genre nouveau, une plaquette mobile paraît et s'efface à la suite des jours dont elle écrit le nom au fronton du cadran.

Notre vie fièvreuse ne nous permettrait plus aujourd'hui de perdre un temps précieux, depuis que les Anglais en ont dit la valeur, à la confection de pareilles horloges astronomiques avec calendrier, système lunaire et zodiaque. A peine consacrons-nous quelques rares soins à conserver ce que nos ancêtres s'amusèrent à construire.

Pourtant la ville de Berne garde sa tour avec le soin jaloux d'un héritier qui veut entretenir dans la vieille maison les meubles anciens des parents.

Cette tour et son horloge sont bien la pendule et le socle qu'il fallait à ce décor de maisons renflantes à balcons.

Au dix-huitième siècle, on restaura cette ancienne porte et tout dernièrement on l'ornementa de peintures qui du côté de la place du Théâtre représentent les quatre saisons. La façade que nous montre le dessin et qui donne sur la Grand'Rue est enluminée des quatre âges de la femme. Ces fresques ont quelque aspect mièvre qui peut-être tient à la nature du sujet. Cela conviendrait mieux à un joli service de porcelaine. Cependant voyez donc à droite, en haut, la fillette nue qui tend les bras au papillon folâtre envolé de la gerbe de fleurs. Mais l'enfant a grandi. Sa coquetterie se mire au miroir d'argent où éclate sa beauté. Plus bas, parmi les fruits d'automne, assise sur la balustre de pierre, elle enlace ses deux petits enfants qui, bientôt appelés aux désirs de la jeunesse la quitteront pour un autre foyer. Et l'âge venu que reste-t-il? Un bâton et un vieux chat. Ce chat m'agace. Il détonne dans cette symbolique peinture en rappelant trop le sabbat des sorcières.

Mais nous sommes dans une ville à pignons et les pignons sont la guérite des chats.

ANDRÉ FLOTRON.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA ROCHEJAQUELEIN



La Rochejaquelein. — Statue par M. Falguière. — Gravé par Crosbie

Au cours de la retraite des Vendéens de Granville vers la Loire, la bataille du Mans du 13 décembre, mit en présence La Rochejaquelein et Marceau. La rencontre de ces deux figures jeunes, chevaleresques, victorieuses, est un des plus suggestifs épisodes de la Guerre des Géants. Aujourd'hui l'apaisement sur cette période est obtenu ; et il est permis de jeter un regard tranquille sur cette page d'histoire, et de se dire que la tenacité même de cette lutte

fratricide mit en évidence les plus hautes qualités de la race. Les personnages qui les incarnaient à cette époque nous apparaissent maintenant avec une égale auréole de vaillance et de désintéressement. L'un et l'autre peuvent se prévaloir d'une magnifique qualité humaine, la générosité dans la lutte, et la douceur pour le vaincu; et l'on peut saluer la statue de La Rochejaquelein après avoir applaudi à la glorification de Marceau. Ainsi a pensé la foule, puisque la statue que nous reproduisons a pu paraître au Salon en place d'honneur, sans soulever la moindre critique politique. Et sa présence sur la terre vendéenne ne saurait inspirer les mêmes sentiments qu'au temps où familièrement le comte de La Rochejaquelein s'entendait appeler «Monsieur Henri» par ses paysans.

Particularité remarquable, chez les géants *bleus* et les géants *blancs*, la même familiarité existait entre chefs et soldats. Du côté des vendéens et des chouans, elle résultait de ce que l'initiative de la guerre revenait au peuple. En Bretagne, en 1832, lors des soulèvements provoqués par la duchesse de Berry, on vit un exemple frappant de cette genèse des révoltes. Les bandes du Morbihan s'étaient formées sans que les châteaux fussent prévenus du soulèvement. Les chouans s'occupèrent de ces derniers seulement quand ils crurent l'heure venue d'aller y chercher des chefs pour les mener au combat.

Mais il est à croire qu'ils ne réussirent guère à enflammer d'enthousiasme les personnages à qui ils s'adressèrent; en revanche, il s'alluma derrière eux beaucoup d'incendies. Cela les changeait et ne ressemblait pas au temps où Julien Cadoudal et d'autres, à la première injonction, se mettaient à la tête des bandes soulevées. A cette époque-là les chouans ne laissaient pas brûler les manoirs derrière eux.

«Monsieur Henri», généralissime à vingt-et-un ans et mort avant d'avoir connu un régime de paix, n'a pas été le seul chef vendéen de ce nom. Aux Cent Jours, son frère, le marquis de La Rochejaquelein, maréchal de camp de la Restauration et commandant des grenadiers de la garde royale, voulut faire reprendre les armes à la Vendée contre Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Quinze mille volontaires répondirent à son appel; et la guerre recommença. Mais le marquis ne put la mener loin : il fut tué au combat du pont des Mathes par les soldats du général Estève, sans avoir pu conquérir les lauriers qu'il ambitionnait.

Ce nom de La Rochejaquelein, illustré par le jeune général de 1793, jette aujourd'hui de l'ombre sur le nom patronymique de la famille, qui est Du Vergier. Ce dernier a pourtant figuré aux Croisades. Mais l'autre a eu cette grâce d'être apporté dans la maison par une femme, Renée, fille de Jacques Le Mastin, seigneur de La Rochejaquelein, laquelle épousa un Du Vergier en 1505. L'histoire a imité les La Rochejaquelein; elle a donné une grande place au second nom, tout en gardant le premier sur ses tablettes.

JEAN LE FUSTEC.

LE LANCEMENT DU CUIRASSÉ "IÉNA"

L'arsenal de Brest vient de mettre à l'eau le cuirassé de premier rang l'*Iéna*. Ce vaisseau, construit sous la direction de M. l'ingénieur du génie maritime de Montchoisy, d'après les plans de M. Thibaudier, directeur du matériel à Paris, a été lancé avec un plein succès le 1er septembre à quatre heures de l'après-midi. L'occasion nous paraît propice pour donner, en même temps qu'une photographie du lancement, quelques détails sur cette opération, un des spectacles les plus émouvants et les plus grandioses que nos arsenaux puissent offrir aux curieux.

L'*Iéna* ne mesure pas moins de 122 mètres de long sur 21 de large et 14 de haut, son poids au moment de la mise à l'eau doit approcher 8.000 tonnes (huit millions de kilogrammes).

On comprend combien délicate et minutieuse est la manœuvre qui consiste à faire glisser le monstre, de la cale où sa construction s'est effectuée jusqu'au sein de l'élément marin. A Brest, la difficulté se complique des dimensions restreintes du port, qui obligent à arrêter le bâtiment après une course sur l'eau de moins de 200 mètres. Nous allons essayer de donner brièvement une idée de l'opération.

Les cales de construction sont constituées par un plan incliné très solide en maçonnerie, prolongé sous l'eau, à une certaine profondeur, par une *avant cale*. Dans des encastrements sont insérées une série de pièces de bois parallèles nommées *tins*; c'est sur la surface plane déterminée par la face supérieure des tins, qu'est montée la quille du bâtiment au début de sa construction. A mesure que ses *murailles* s'élèvent, on les soutient par de forts madriers nommés *accores*. Lorsque le bâtiment est achevé, il est donc posé par sa quille sur les tins, les accores servant à l'empêcher de tomber à droite ou à gauche. L'arrière est dirigé vers la mer.

Pour effectuer convenablement le lancement, il faut assurer les résultats suivants :

1° Faciliter le glissement du navire sur la cale;

2° Le maintenir droit dans sa course;

3° Le faire partir au moment voulu et assurer le départ à ce moment;

4° Guider le navire sur la cale et dans l'eau;

5° L'arrêter assez rapidement pour qu'il ne vienne pas choquer les quais situés, à Brest, en face du chantier de construction.

Examinons successivement les moyens employés pour obtenir ces résultats :

1° **Faciliter le glissement.** — Au-dessus des tins on introduit une *coulisse* (*fig. 1 et 2*) enduite de matières grasses, une *savate* également graissée et boulonnée à la quille du bâtiment glisse sur cette coulisse. Savate et coulisse sont introduites par morceaux en enlevant successivement un à un, pour les replacer ensuite, les tins qui ont servi à la construction.

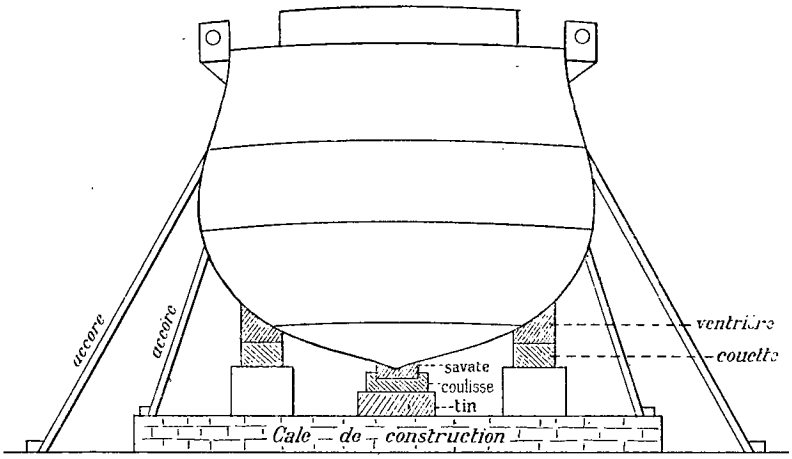


FIG. 1. — Coupe en travers du navire sur cale avant le lancement.

2° **Maintenir le navire droit.** — A droite et à gauche du bâtiment on dresse sur la cale une file de pièces de bois nommées *couettes*, leurs faces supérieures forment un plan exactement parallèle à celui des tins. Sur les flancs du navire on fixe, au moyen de forts boulons, des sortes de sabots nommés *ventrières*, dont la face inférieure parfaitement plane glisse sur les *couettes*.

On comprend, grâce à cette disposition, que le bâtiment ne puisse prendre aucun mouvement de balancement à droite ou à gauche, sinon les ventrières porteraient sur les couettes et arrêteraient l'inclinaison.

On peut alors enlever les accores, ce qui se fait par couple à un roulement de tambour, pour laisser le bâtiment absolument droit dans son axe.

3° **Être maître du départ.** — La savate, cette pièce de bois qui, avons-nous dit, est fixée à la quille, est prolongée sur l'avant du navire. Elle est chevillée dans sa partie débordante avec un énorme billot encastré dans le massif de la cale. Toutes les accores étant enlevées, la masse entière reste donc reliée au sol ferme par cette seule partie avant de la savate, et il suffira d'un trait de scie pour que l'énorme cuirassé puisse se mettre en marche.

Mais généralement il ne se mettra pas tout seul en mouvement. La force pour faire glisser deux corps l'un sur l'autre est en effet bien supérieure au premier instant du déplacement que par la suite.

C'est ce que l'on nomme le *frottement au départ*. Les cales ont généralement une inclinaison trop faible pour que la pesanteur seule puisse avoir raison de cet obstacle.

Il est donc nécessaire de prendre des mesures pour vaincre ce frottement au départ. Lorsqu'un premier déplacement du bâtiment aura eu lieu on pourra l'abandonner à lui-même, mais il faut lui imprimer une poussée initiale.

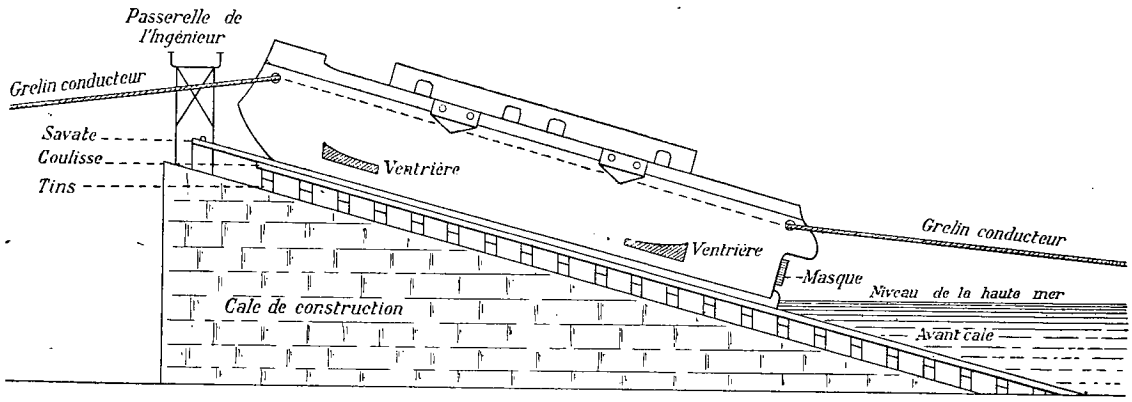


FIG. 2. — Dispositions de lancement. — Vue par le travers.
(Les couettes sont supposées enlevées pour laisser voir la savate et la coulisse.)

Pour l'*Iéna*, cinq *vérins*, sorte de presses hydrauliques agissant horizontalement ont été disposés : un sur l'avant du bateau, les quatre autres par couples, de chaque côté. Lorsque la semelle est sciée, on agit ensemble sur ces presses et l'on assure ainsi le départ.

4° **Guider le navire.** — Deux *grelins*, énormes câbles du diamètre de la jambe, sont tendus depuis la cale jusqu'à des points fixes situés en face et au delà de la course que doit accomplir le bâtiment en vertu de la vitesse acquise après sa mise à flot. Ils viennent passer à bord

dans d'énormes poulies, placées deux à l'avant, deux à l'arrière. A la simpe inspection de la figure 3 on voit que ce sont comme des sortes de rails qui guident le bâtiment dans une course rectiligne.

5° **Arrêter la course.** — Sur l'*étambot*, c'est-à-dire la partie la plus arrière du bâtiment, on établit un *masque*. C'est un plan de bois formé de forts madriers qui se présente normalement à la course du bateau et produit une résistance considérable dans l'eau. Les grelins conducteurs passent en outre à une centaine de mètres sur l'arrière de la cale dans deux grosses boucles fixées au bord d'un radeau (*fig. 3*). Par suite de cette disposition, lorsque le bâtiment s'approche il soulève le radeau qui vient s'appliquer verticalement contre l'étambot et joint son effet à celui du masque.

Enfin, en arrière du radeau et relié comme lui aux grelins, on dispose une *drome* formée de vieux mâts, de vieilles vergues hors d'usage dont le choc achève d'amortir l'*erre*, c'est-à-dire la vitesse restante du bâtiment.

Ces précautions suffisent généralement. Pourtant, on leur ajoute encore deux *câbles de retenue* (*fig. 4*). Ce sont deux énormes cordages repliés plusieurs fois sur le pont du navire et solidement fixés à terre. Chaque repli est amarré au pont par des *bosses cassantes*, cordes d'un diamètre moyen destinées à se rompre

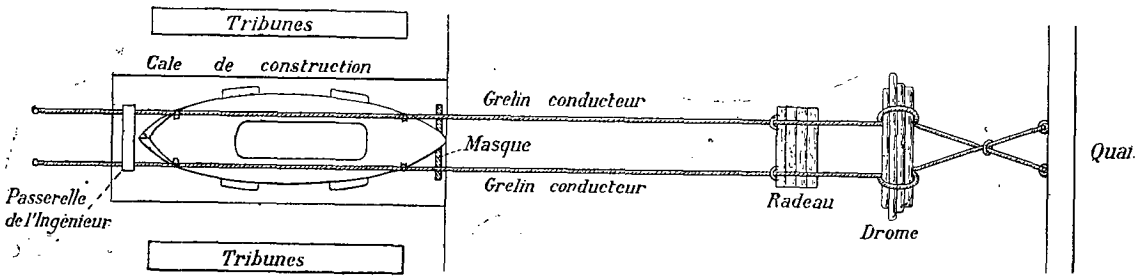


FIG. 3. — Disposition du lancement, vue à vol d'oiseau.

les unes après les autres lorsque le câble de retenue se tendra et à absorber pour le travail nécessaire à cette rupture une partie de la force vive du navire.

L'opération du lancement est à présent aisée à comprendre.

On choisit une grande marée pour avoir le plus d'eau possible et diminuer d'autant la course à parcourir sur la cale. Quelques jours avant, les ouvriers disposent les couettes et les ventrières. Ils introduisent sous la quille la semelle et la coulisse enduites de graisse. On pourrait alors enlever les accores, et c'est ce que l'on fait pour la plupart d'entre elles. Toutefois on en laisse généralement une douzaine en place afin de contenter la curiosité du public qui se presse dans l'arsenal dont les portes sont ouvertes et les consignes levées pour la cérémonie.

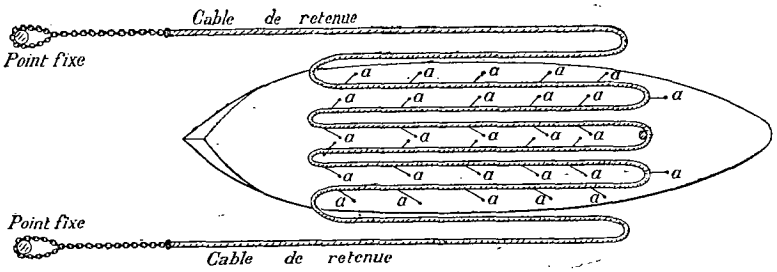


FIG. 4. — Disposition des câbles et des bosses cassantes.
aaa, bosses cassantes.

C'est en effet une véritable cérémonie. A droite et à gauche de la cale on a construit des tribunes pour les autorités. Le bâtiment est lui-même orné de pavillons et de feuillage. Une chapelle est élevée pour l'officiant qui vient bénir le nouveau-né. C'est, pour l'*Iéna*, à l'évêque de Quimper qu'a été réservé l'office d'appeler sur le vaisseau la protection divine.

Sur une haute passerelle dressée à l'avant du navire, l'ingénieur chargé du lancement se tient comme un capitaine sur son banc de quart. A son signal, que souligne un roulement de tambour, des ouvriers armés de masses abattent les dernières accores. Il importe que cette opération se fasse par couple d'accores et bien symétriquement de chaque côté pour ne pas faire incliner le bâtiment.

Huit solides charpentiers armés d'une énorme scie s'attaquent maintenant à la semelle. Pendant qu'ils rompent ainsi le dernier lien qui relie encore le vaisseau à sa cale l'eau monte doucement, car le temps a été calculé pour qu'elle soit à son maximum de hauteur, précisément à l'instant du lancement. C'est un spectacle toujours émouvant de voir la mer s'enfler, gagner à petites lames pressées sur le plan incliné de la cale, comme si elle avait hâte de prendre possession du nouvel enfant du génie humain qu'elle est destinée à porter.

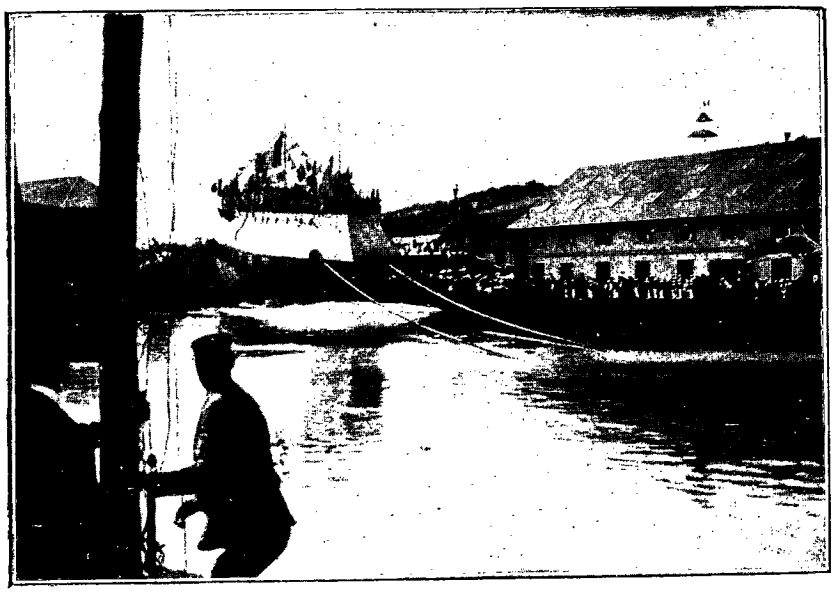
Mais la savate a brusquement cédé. Au tour des vérins d'agir. Il y a là un moment de réelle angoisse qui rend silencieuse et haletante la foule innombrable des spectateurs. Un accident ou tout au moins un contre-temps est toujours à craindre au dernier moment. Des bateaux se

sont refusés obstinément à se mettre en route. Le *Pothuau* est resté célèbre par l'entêtement qu'il mit à ne pas vouloir quitter sa cale et le lancement dut être remis à plus tard pour pouvoir doubler les moyens de poussée.

Mais tout d'un coup voici le monstre qui s'ébranle; d'abord à peine perceptible, son mouvement s'accentue. Le frottement énorme dégage une chaleur qui fait fondre, grésiller, et fumer la graisse de la coulisse. De toutes les poitrines part une exclamation, admiration et soulagement. L'arrière arrive à l'eau. Il semble qu'il va s'y engloutir, mais il se relève tandis qu'une énorme lame, que le masque pousse devant lui, bouillonnante vient se briser sur les quais. *La Marseillaise* éclate aux cuivres de la musique de la Flotte, les spectateurs agitent leurs chapeaux et, sur le navire lui-même, les ouvriers du Port poussent des vivats.

Il reste pourtant un dernier moment d'émotion. Il semble qu'emporté par sa vitesse le vaisseau va se briser sur le quai qui fait face à sa cale. Soudain, le radeau soulevé unit sa résistance à celle des bosses, des câbles de retenue qui rompent une à une.

Maîtrisé enfin, le bâtiment vient s'arrêter doucement contre la drome. L'opération a réussi, notre marine compte une unité de plus, forteresse flottante qui ira sur les eaux faire flotter le pavillon et commander le respect du nom français.



Le lancement. — L'arrière entrant dans l'eau.

Le cuirassé l'*Iéna*, dont notre marine vient de s'enrichir, est une modification, un perfectionnement du type *Charlemagne*. Il mesure 122m15 de long, 20m80 de large à la flottaison, son tirant d'eau est de 8m40 à l'arrière. Trois machines à pilon et à triple détente développant une force de 15.500 chevaux-vapeur lui imprimeront une vitesse de 18 nœuds.

Sa protection consiste en une ceinture cuirassée de 320 millimètres, dont le *can* supérieur est à 0m90 au-dessus de la flottaison.

Cette ceinture est destinée à garantir la partie du bâtiment voisine de la mer, à s'opposer à ce que les voies d'eau causées par l'artillerie de gros calibre ne donnent passage à la mer, entraînant ainsi la submersion du navire.

On se bornait autrefois à remplir cette condition et à abriter dans un réduit les pièces de gros calibre. On s'est bientôt aperçu que cela ne suffisait pas. Les parties hautes, les *œuvres mortes*, se seraient trouvées, dans un combat, démolies, rasées, et même en supposant que les avaries ainsi causées n'eussent point suffi pour empêcher de continuer de combattre, l'introduction de l'eau dans les hauts causée par les lames, par la vitesse même du bateau, l'auraient gravement mis en péril.

Aussi, sur l'*Iéna* comme sur ses similaires précédents, la partie haute, jusqu'à 2 mètres au-dessus de la flottaison, a été également revêtue d'une ceinture plus faible il est vrai, épaisse seulement de 120 millimètres, mais suffisante néanmoins pour défendre le personnel et le matériel contre l'artillerie à tir rapide de petit calibre. En outre, deux ponts blindés épais de 85 millimètres s'opposent à la pénétration verticale des projectiles et le poste de combat du commandant constitue un petit fort en miniature, protégé par une épaisse carapace d'acier.

Voici pour la protection, pour la défensive.

Pour l'offensive, l'*Iéna* dispose de :

1° 4 pièces de 305 millimètres logées deux par deux à l'avant et à l'arrière dans des tourelles cuirassées;

2° 8 canons de 165 millimètres à tir rapide, protégés par des masques d'acier de 72 millimètres d'épaisseur;

3° 8 canons de 100 millimètres à tir rapide;

4° 16 canons de 47 millimètres à tir rapide, sur les passerelles et dans les hunes;

5° 13 canons-revolvers de 37 millimètres;

6° 5 canons de 37 à tir rapide, pour l'armement des embarcations.

Toutes ces pièces ont un approvisionnement suffisant de munitions pour fournir au minimum trois heures de tir continu.

Une question qui s'impose de plus en plus à l'attention de nos constructeurs, est le *rayon d'action*, c'est-à-dire la distance que le bâtiment peut parcourir sans se réapprovisionner de charbon.

Sur l'*Iéna*, comme d'ailleurs sur son prédécesseur le *Charlemagne*, les foyers des chaudières sont disposés pour chauffer à la fois au charbon et au pétrole.

Grâce à sa disposition, l'*Iéna* peut franchir 5.200 milles (9.630 kilomètres) à la vitesse de 10 nœuds et 1.100 milles (2.037 kilomètres) à 18 nœuds.

Pour être complet ajoutons que l'*Iéna* porte 4 tubes lance-torpilles, deux aériens et deux sous-marins.

L'effectif de l'équipage sera de 600 hommes environ, le bâtiment entièrement terminé coûtera 28 millions et demie.

L'*Iéna* constituera celui de nos cuirassés à flot qui paraît le mieux approprié à la guerre moderne. De grands perfectionnements sont encore à souhaiter, portant surtout sur l'épaisseur des cuirasses protectrices et la puissance de l'artillerie moyenne à tir rapide.

Mais il résulte de la construction même de l'*Iéna* un grave enseignement. Ce cuirassé a été mis en chantier le 15 janvier 1898, il est donc resté juste sept mois et demi sur cale. Pareille rapidité de construction ne s'était pas encore vue. Elle est due surtout à l'activité que l'amiral Fournier avait su imprimer à tous les services du Port dont il était Préfet maritime. On comprend sans peine la nécessité *d'aller vite* en construction navale. Les navires actuels sont des machines extrêmement complexes auxquelles chaque jour apporte un perfectionnement. Arriver bon premier à posséder la flotte la plus neuve, la mieux au courant du progrès est d'une importance capitale. Autrefois les bâtiments de guerre restaient 2 et 3 ans sur cale. On voit combien, avec un peu de soin et de bonne volonté, ce temps peut être raccourci.

Ce n'est pourtant qu'en 1901 que l'*Iéna* sera définitivement prêt pour le combat. L'usinage de sa cuirasse, de ses canons, de ses tourelles cuirassées ne lui permettra guère d'être complètement en état avant cette époque. Il est du moins souhaitable que les retards qui se sont produits pour le *Charlemagne* et le *Gaulois*, auxquels manquent encore leurs canons, ne se renouvellent pas pour leur frère cadet. On a longtemps prôné la supériorité de l'Industrie privée sur la construction par les arsenaux et l'on a eu raison tant que ces derniers ont mis à leurs travaux une lenteur dangereuse et incompréhensible. Il est prouvé aujourd'hui qu'ils savent faire vite et bien. Nous espérons que nos grands usiniers sauront répondre à ces efforts patriotiques par des efforts parallèles et contribuer ainsi au point qui importe peut-être le plus à l'heure actuelle, au salut de la Patrie : la constitution d'une flotte de guerre capable de faire respecter par tous, sur les mers, le drapeau tricolore.

BAUDEUF.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Avec le mois d'octobre, le brillant oiseau du Phase, le faisan, entre en scène.

Non point que jusqu'alors il ait joui d'une espèce d'immunité parlementaire que lui créent et son rang d'espèce de condition à laquelle on ne s'attaque qu'avec des formes, et son habitat. Depuis l'ouverture, on ne s'est point privé de le houspiller un peu partout, dans les agrainages, puisque de par sa nature vagabonde il ne se fait point faute de déserter ses bois d'élevage pour courir dans les chasses banales. Or, là point de miséridorde ; il est de bonne prise. Mais, ce ne sont là qu'escarmouches sur des indisciplinés ou des étourdis : le gros de la troupe est demeuré intact dans ses cantonnements.

Le plein de la chasse de ce glorieux oiseau coïncide avec les grands arrivages d'automne et les départs des cailles, des râles rouges, de la canepetière et de bien d'autres espèces, lesquelles, si elles n'émigrent pas en masses se replient néanmoins vers le Midi.

Aussi, se préoccupe-t-on fort peu de ces départs successifs, l'attention se concentre sur ce luxueux hôte des bois que des élevages multiples et considérables jettent par milliers dans les grands domaines, aspergeant en même temps les chasses modestes qui leur confinent.

La chasse du faisan, tel qu'on le rencontre à l'état sauvage en Touraine, dans les forêts de Loches, d'Amboise, de Chinon, en Sologne et dans le Berry, à l'aide du chien d'arrêt, a un charme puissant : le chasseur se retrouve alors que son chien, son collaborateur attentif et infatigable, suit ardemment la piste de l'oiseau à travers les ronciers, les herbes blanches d'un terrain accidenté.

Mais on ne le chasse plus de la sorte là où il est en abondance, dans les départements de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise. On ne le chasse encore classiquement qu'en dehors de ses cantonnements dans les dépendances qu'il fréquente en étourdi et où il s'attarde imprudemment.

L'heureux chasseur en tournée qui démonte un coq est, par l'action passionnelle de cette chasse, aussi satisfait que celui que sa bonne étoile a fait bénéficier d'une réserve où il les tue par douzaines.

Dans les domaines engiboyés à grands frais, la poursuite du faisan est bien plutôt un tiré qu'une chasse comme on l'entend : tiré enfiévrant d'autant plus brillant toujours qu'il est le résultat de traques bien combinées qui ménagent graduellement les fusées de ce feu d'artifice vivant.

Ce *schooting*, si passionnant soit-il, n'a rien à voir avec la chasse à la perdrix et à la bécasse telle que la pratiquaient nos pères.

Le second Empire fut pour le faisan une ère de

prospérité prodigieuse. L'habile administration du prince de la Moskowa donna aux tirés un luxe qui laissait en arrière les plus célèbres légendes de la Monarchie. Aux chasses de Compiègne, de Fontainebleau et de Versailles, les tableaux atteignirent des chiffres presque fantastiques.

Depuis, le gibier est devenu l'objet d'un élevage sérieux, et si les tableaux des chasses en renom ne sont point aussi brillants que ceux des chasses Impériales, il est plus répandu, les élevages se faisant un peu partout.

En dehors du faisan commun, connu de tout le monde, qui se croise aisément avec le versicolore, spécimen un peu plus petit, très sauvage, rustique, et le faisan de Bohême à collier blanc, on a tenté d'acclimater, dans les parcs d'abord, et ensuite dans quelques chasses privilégiées, le faisan-vénéré, un des plus beaux oiseaux du genre. Sa beauté, sa taille, sa rusticité, la qualité de sa chair le désignaient naturellement à l'attention des éleveurs. Son vol est plus haut et plus rapide que celui du faisan commun ; il fuit à de très grandes distances et perche très haut.

Toutes ces qualités rendaient son acclimatation des plus précieuses.

Seulement, on s'est heurté à un naturel très appréciable dans les volières, mais funeste pour les animaux de repeuplement, nous voulons dire à un penchant nettement accusé pour la domesticité. Néanmoins, on a continué et multiplié les tentatives et l'on a pu se convaincre qu'à l'état sauvage il était moins confiant qu'on le supposait, bien que se défendant moins bien que le faisan commun, et qu'en fin de compte, il pouvait être regardé comme un oiseau d'avenir pour nos chasses.

Un grand éleveur, M. Darblay, a démontré par la pratique que le faisan-vénéré vivait en parfaite intelligence avec les faisans ordinaires; la seule différence qu'il ait observée est que les coqs sont toujours en bandes de vingt-cinq, il en est de même pour les poules. Ces oiseaux se cantonnent tellement, que dans une enceinte de bois où il s'en trouvait une douzaine, ils sont tous restés en compagnie d'une centaine de faisans communs.

Le domaine de Bois-Boudrau, où l'on pratique l'élevage en de grandes proportions, puisque chaque année on y fait naître environ quinze mille faisans et quatre mille perdreaux, Bois-Boudrau, disons-nous, compte dans l'élevage de ses faisans plusieurs centaines de vénérés, véritables oiseaux de chasse.

A Gros-Bois, on compte plus de trois cents vénérés dans le parc. Il y a quelques années le prince de Wagram pensa les détruire parce que, disait-il, ils se reproduisaient à l'excès et nuisaient aux autres faisans; mais leur beauté sans égale les sauva, on se contenta de les livrer à la chasse et dans la même année on en tua plus de cent.

Le faisan est un émancipé de la révolution ; chacun a le droit de lui couper les ailes là où il le rencontre. Aussi, personne ne s'en prive ; et à part la satisfaction très naturelle d'entrer en possession d'une pièce de cette importance, il y a aussi le plaisir très humain de se dire qu'à distance on fait incursion sur le domaine privé et qu'on prélève une dime sur le luxe d'autrui.

CHARLES DIGUET.

L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

Une existence qui avait commencé comme une idylle s'est terminée par un coup de poignard. L'impératrice Elisabeth d'Autriche restera la figure la plus tragique du siècle.

Lorsque l'empereur François-Joseph, obéissant aux impulsions de son cœur plutôt qu'aux exigences de la politique, épousa sa cousine, la seconde fille de Maximilien, duc en Bavière, les habitants de Vienne rangés sur le passage du cortège impérial éprouvèrent une sorte d'éblouissement. La jeune souveraine était belle comme une de ces princesses idéales qui n'existent que dans les contes de fées. Avec ses yeux d'un bleu très foncé, presque noir, son opulente chevelure châtain clair, son teint d'une blancheur mate, ses traits d'une impeccable régularité, il semblait que cette impératrice de dix-sept ans eut reculé les limites de la beauté humaine. Au contact de son front, les pierres précieuses de son diadème paraissaient s'animer et devenir vivantes comme des fleurs.

La nature ne s'était pas contentée de lui prodiguer les dons extérieurs les plus merveilleux. L'épouse de François-Joseph était venue au monde avec l'instinct des beaux-arts. Elle avait de remarquables aptitudes pour la peinture et surtout pour la musique. Sa voix était admirablement timbrée et si elle avait cultivé les dispositions naturelles dont elle était douée, elle aurait pu devenir une cantatrice de premier rang. Elle apprenait les langues les plus difficiles avec une rapidité qui excitait l'étonnement de ses professeurs et ses goûts littéraires, qui n'avaient pas eu le temps de se développer pendant sa première jeunesse, atteignirent dans la suite leur complet épanouissement, lorsqu'elle consacra la plus grande partie de ses douloureux loisirs à l'étude de Sophocle et d'Homère.

Par quelle fatalité ces dons exceptionnels sont-ils restés stériles? Quelle était donc la mauvaise fée qui n'avait pas été invitée à temps? L'impératrice Elisabeth avait eu la mauvaise fortune de régner de trop bonne heure.

L'expérience de la vie ne lui avait pas encore appris l'indifférence et le scepticisme dont elle

aurait eu besoin pour ne pas s'indigner des intrigues et des faiblesses d'une cour dont les sourdes machinations révoltaient sa droiture naturelle. Cette impératrice de dix-sept ans ignorait l'art de dissimuler et laissait parfois tomber de ses lèvres des paroles d'autant plus difficiles à pardonner qu'elles étaient spirituelles. L'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur François-Joseph, qui tenait à conserver intacte l'influence qu'elle exerçait sur son fils, ne laissa échapper aucune occasion de battre en brèche le crédit de la jeune impératrice et réussit à faire naître contre elle, dans le monde de la cour, un sentiment d'hostilité latente qui se propagea de proche en proche dans la ville de Vienne. Un jour vint où Elisabeth s'aperçut qu'elle était impopulaire. La mort de l'aînée de ses petites filles, âgée de deux ans et les déceptions éprouvées dans une vie conjugale qui avait débuté sous de si heureux auspices jetèrent une incurable tristesse dans le cœur de cette femme en même temps atteinte dans ses sentiments de souveraine, de mère et d'épouse. Elle chercha un dérivatif dans les exercices du corps.



L'Impératrice d'Autriche.

C'était l'époque où elle avait établi sa résidence à Gœdœllœ, l'ancien château des rois de Hongrie où l'admiration et l'enthousiasme qu'elle inspirait aux Magyars la dédommageaient de la froideur malveillante que lui témoignaient les Viennois. Levée à cinq heures du matin, elle montait à cheval après avoir pris une tasse de café noir sans lait et sans sucre, elle se promenait au galop jusqu'à midi dans les allées de l'immense parc qui entoure la somptueuse demeure des héritiers de la couronne de Saint-Etienne; puis elle dérobait à peine quelques instants à sa distraction favorite pour présider au déjeuner officiel du château et remontait ensuite en selle jusqu'à l'heure du dîner.

La catastrophe de Mayerling fut le dernier coup de massue qui écrasa ce cœur depuis longtemps brisé. Après avoir perdu un fils dont la mort avait été si mystérieuse et si tragique, l'impératrice Elisabeth ne monta guère plus à cheval.

Elle se mit à voyager sans cesse à travers le globe, mais de même que le chagrin montait en croupe de l'amazone qui, dans ses chevauchées à fond de train, essayait d'échapper à ses déceptions de souveraine et d'épouse, la mère infortunée de l'archiduc Rodolphe ne trouva sur aucun point de la terre un asile où elle put se soustraire aux étreintes d'une douleur qui devait durer autant que sa vie.

Elle crut un moment avoir découvert dans l'île de Corfou un de ces merveilleux décors où les enchantements de la Nature apportent aux grands chagrins de l'existence humaine l'apaisement à défaut de l'oubli. L'*Achilleion*, que l'impératrice Elisabeth fit construire comme une sorte de temple élevé à la mémoire de son fils dans l'île où elle voulait fixer sa résidence, est un monument curieux à étudier à plus d'un titre (1).

La femme qui a dirigé la construction de cet édifice était évidemment une lettrée et une artiste. On reconnaît en elle le sentiment de l'antiquité grecque. On voit qu'elle a compris et admiré les merveilles de l'architecture hellénique et qu'elle s'est pénétrée des chefs-d'œuvre de la littérature la plus puissante et la plus féconde qui fut jamais.

Pendant sa jeunesse l'impératrice Elisabeth avait appris le hongrois afin de récompenser le dévouement de ses fidèles Magyars en leur adressant la parole dans leur propre langue. Dans son âge mur, elle chercha une consolation et un dérivatif à sa douleur dans une étude approfondie de la littérature grecque.

Les aventures d'Ulysse et les infortunes d'Œdipe n'avaient jamais fait oublier à la plus malheureuse et à la plus lettrée des princesses d'Europe son admiration pour le plus grand des poètes de l'Allemagne contemporaine. L'épouse de François-Joseph professait pour Henri Heine une sorte de culte.

Il était dans la destinée de l'infortunée souveraine de porter malheur autour d'elle; un de ses rêves les plus chers était d'élever une statue à son poète favori; mais l'Allemagne n'a pas pardonné à l'illustre écrivain les sympathies qu'il a manifestées à l'égard de la France; et cette statue promise par l'impératrice d'Autriche-Hongrie, Heine ne l'aura pas.

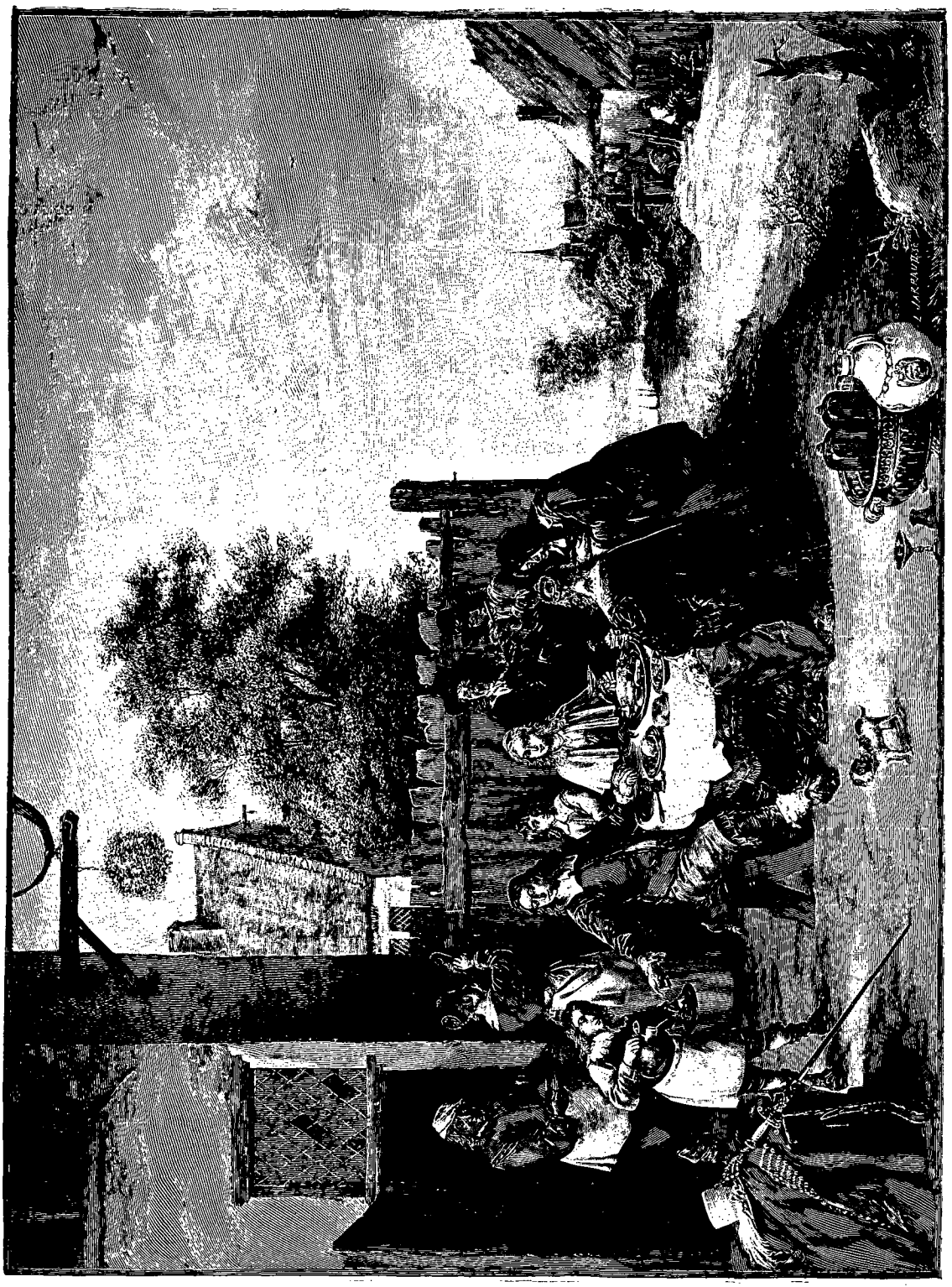
G. LABADIE-LAGRAVE.

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, année 1896, page 175.

L'ENFANT PRODIGUE

La gravure de Jarraud que nous offrons à nos lecteurs est la reproduction d'un tableau célèbre de David Téniers junior, fait en 1644, sur cuivre, et qui se trouve au Musée du Louvre. On prétend que le peintre s'y est représenté avec sa famille et ses domestiques.

Par son talent aisé, admirable de savoir, Téniers intéresse surtout parce qu'il a raconté



L'Enfant Prodigue. — Musée du Louvre. — Tableau de David Téniers junior. — Gravé par Jarraud.

la vie de son temps avec esprit. Observateur au coup d'œil rapide, chacun de ses tableaux est un récit vivant, une scène domestique d'une intimité leste et fine. Les gaietés villageoises, l'existence des bonnes gens, des bons gueux, excitent son pinceau si prompt à en fixer le souvenir. On goûte avec plaisir l'accent de vérité, la joie naturelle, la bonne malice de sa peinture. C'est une phase de vie lue et comprise sans effort. Chaque personnage parle, se

révèle comme un acteur. L'illusion est complète, on entend rires et paroles, l'on va même jusqu'à imiter les grimaces significatives des types. On assiste vraiment à la comédie humaine, et Téniers apparaît un causeur agréable, un bon vivant qui s'arrête à la franche gaieté, à la rudesse naïve de ses gens, à leur malice, à leur raillerie.

L'harmonie est parfaite entre les gestes, les attitudes et le sujet toujours agrémenté d'un délicieux paysage d'une tonalité superbe.

Voici l'Enfant prodigue, avide de plaisirs, en train de faire bonne chère devant une hôtellerie avec deux courtisanes.

Jouissons de ce joyeux festin où chaque personnage tient son rôle à merveille. L'Enfant prodigue a déposé sur le siège du premier plan ses beaux habits de gentilhomme, chapeau à plumes, manteau et rapière fièrement étalés. Deux musiciens, un violon et une flûte, près de la palissade de l'auberge, jouent des airs gais; l'un d'eux chante et s'accompagne, ouvre une bouche gouailleuse, grimaçante comme celle des types à la Brauwer. Quelle ironie en cette physionomie, en ces yeux, et jusque dans le geste de la main qui tient l'archet. On va t'en donner pour ton argent! semble dire ce violoneux mis en appétit par les plats succulents. Le flûtiste, plus sincère, paraît s'isoler de cette tentation ou du moins la subir plus philosophiquement.

Pendant ce temps, l'Enfant prodigue ne quitte pas la main d'une de ses jolies convives placée à sa gauche. La jambe droite un peu allongée, l'air à peine souriant, sérieusement doux, il tend le bras droit pour prendre un verre de vin que lui verse sur un plateau un jeune serviteur gentillet, dans une attitude aimable. Une vieille femme, la tête couverte d'une cape, l'air faussement malheureux, s'appuie sur un long bâton et demande l'aumône à l'autre courtisane, vue de dos.

Entre l'Enfant prodigue et la première femme, un petit page, à mine éveillée, attend les ordres, s'amuse de l'audace de la mendiante. Un petit chien est aussi de la fête qui sera lourde à payer s'il faut en juger par l'air réfléchi, intéressé de la servante inscrivant la dépense sur une planchette qu'elle appuie contre la palissade. La physionomie finaude et bonasse du domestique apportant les plats semble justifier les intentions de sa compagne.

Le site est pittoresque, sous un ciel gai. A l'horizon, coule une rivière, au bas du village dont on aperçoit le clocher. Sur l'autre bord, l'artiste, comme un fabuliste, a placé la moralité de son histoire : l'Enfant prodigue, appauvri et repentant, est agenouillé et prie devant l'auge à pourceaux d'une chaumière.

DÉSIRÉ LOUIS.

LE CHATEAU DE BOURBILLY

La région accidentée et sauvage qui s'étend de Saulieu à Avallon, entre les forêts du Morvan et les plateaux de l'Auxois, était autrefois couverte de châteaux; sauf ceux de Thil et de Charny, bien peu dominaient les hauteurs, presque tous, blottis au fond des vallées, barraient les routes et on ne les apercevait qu'en se heurtant à leurs poternes avancées; tels Chastellux, Epoisses, Bussy, Bourbilly, Marigny.

Le château de Bourbilly est le plus connu; il a deux clientèles que son nom ravit. Les âmes pieuses ne le séparent point du souvenir de la baronne de Chantal et de ces lettres d'une persuasion caressante et mystique dont saint François de Sales avait le secret; les gens de goût évoquent aussitôt la séduisante image de la marquise de Sévigné. A un siècle de distance, ces deux femmes vivifièrent cette solitude; elles y ont laissé les grâces de leur charité et de leur esprit.

Ce petit coin de Bourgogne est privilégié. Saint Bernard y vécut, le maréchal de Tavannes écrivit ses mémoires au château de Courcelles, Vauban à Saint-Léger de Foucherets et à Bazoches, Bussy-Rabutin au château de Bussy-le-Grand; Saumaise à Semur, Buffon à Montbard, Restif de la Bretonne à Sacy, Montalembert au château de la Roche-en-Brenil, le P. Lacordaire à Flavigny, y ont marqué leur empreinte.

***

On a fait un livre sur *Madame de Sévigné en Bretagne*, on trouverait en Bourgogne plus de matériaux encore pour en écrire un second.

C'est à la fille de Bussy-Rabutin, marquise de Coligny, que la France intellectuelle doit la publication des premières lettres dont Mme de Simiane compléta le recueil primitif de si mauvaise grâce. C'est du château de Grosbois, près de Vitteaux, que sortit le fameux manuscrit qui servit à l'édition *définitive* des *Lettres* que publia en 1868 M. de Montmerqué. C'est vraisemblablement de Bourbilly que provient la copie découverte à Dijon, par M. Capmas, en 1873.

M. Brunetière a raconté l'odyssée de ces copies précieuses, qui traînèrent pendant quinze mois, le long d'un étalage, soumises à tous les hasards du bric-à-brac, condamnées à des voisinages compromettants et souvent exposées au dehors à de dangereuses intempéries. Achetées à Semur au mois de janvier 1872, dans un lot de vieux papiers, il serait aisé, par une enquête un peu serrée, de remonter à leur origine. Il existe d'ailleurs, en Bourgogne, d'autres lettres inédites de Mme de Sévigné; on n'a point retrouvé celles qui furent écrites de 1661 à 1664, et M. de Guitaut conserve pieusement;

au château d'Epoisses, les originaux très nombreux de la correspondance d'affaires de la marquise avec sa famille ; d'autres enfin pourraient être recherchées dans les archives de l'évêché d'Autun où on les entrevit autrefois.

Quant aux archives du château de Bourbilly, il n'en reste que des débris à Dijon et à Paris ; le gros des parchemins fut sans doute détruit lors du sac du château en 1793. Par un étrange effet des vicissitudes humaines, il semble que les vandalismes de tous les genres se soient associés pour abolir les productions de l'esprit humain dans ce lieu où brilla l'intelligence dans ce qu'elle a de plus raffiné, de plus léger, de plus subtil et de plus aimable. Vers 1598, Mme de Chantal fit brûler tous les livres, frivoles ou licencieux, amassés pour désennuyer les longues soirées d'hiver. Elle redoutait la tentation de ces écrits *que les cervelles faibles admirent à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument; comme cet infâme Rabelais*, suivant le mot de saint François de Sales, *faisant profession de révoquer tout en doute, de mépriser tout; de se moquer des vieilles maximes*. Beaucoup plus tard, vers 1869 ou 1871, des scrupules pareils, qui parurent déplacés à notre époque de libéralisme et de discernement, aboutirent à la destruction par le feu des œuvres littéraires et philosophiques accumulées dans la bibliothèque des Chartraire et des Belle de Caux de 1729 à 1832.

*
* *

Le vieux château de Bourbilly, dont le nom reste attaché à tant de gloires, est peu connu, il méritait de l'être. Ses grandes ruines féodales, dont Lamartine et le comte de Montalembert crayonnèrent le profil, ont disparu, remplacées par les tourelles à toit d'ardoises édifiées par M. de Franqueville de 1868 à 1871.

Son histoire la plus récente a été résumée dans une notice publiée en 1872 dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles* de Semur ; mais les éléments épars de ses dramatiques annales se retrouvent un peu partout, et surtout dans les archives de ce château d'Epoisses qui fut témoin de tant de choses disparates, depuis l'affront que le moine Colomban fit à la reine Brunehaut jusqu'au procès des paysans de Toutry, qui dura trois siècles.

Le plus ancien titre connu est le dénombrement du mardi avant la Fête-Dieu de l'an 1399, par lequel Ysabeau, fille de Jean de Brenne, fait l'aveu du fief à son suzerain, Guy de Mello, seigneur d'Epoisses. Vient ensuite le Terrier dressé à Bourbilly, le 1er octobre 1442, sur enquête, par l'ordre de Louis de la Trémouille, comte de Joigny, dont le fils vendit la seigneurie à Claude de Montagu, lequel en fit don à sa fille Jeanne, l'an 1467, à l'occasion de son mariage avec Hugues de Rabutin.

Le terrier de 1442 fait la description du château : un donjon, des cours et courtils avec une enceinte flanquée de tours et des fossés où passe la rivière. D'après la déclaration des tenanciers, qui se déclarent serfs et corvéables, la seigneurie s'étend en longueur sur la rive droite du Serain, affluent de l'Yonne, depuis Plumeron et Forléans, au nord, proche Epoisses, jusques et y compris Sauvigny, au midi, proche Courcelles-lès-Semur. Ce sont des bois épais, avec des clairières défrichées où sont les villages de Plumeron, Foux, Forléans, Bourbilly-la-ville, Bourbilly-le-Château et Sauvigny. Autour du château, dans le vallon, un étang, deux moulins, une garenne.

C'est au printemps de cette année 1442 que les Écorcheurs mirent le pays d'Auxois à feu et à sang, *tuant tout, remuant et brisant tout*. Les habitants de Torcy, de Cernois, Menétoy, Forléans, Chassenay s'étaient réfugiés dans l'enceinte qui entourait la vieille église romane de Vic-de-Chassenay ; ils y furent forcés et massacrés. D'après le rôle des feux de l'Auxois, le nombre des familles tomba, à Bourbilly, de 25 à 6, à Sauvigny, de 11 à 3. Le terrier de 1442, achevé en 1444, fut l'inventaire du désastre, et les termes en sont navrants dans leur naïve simplicité.

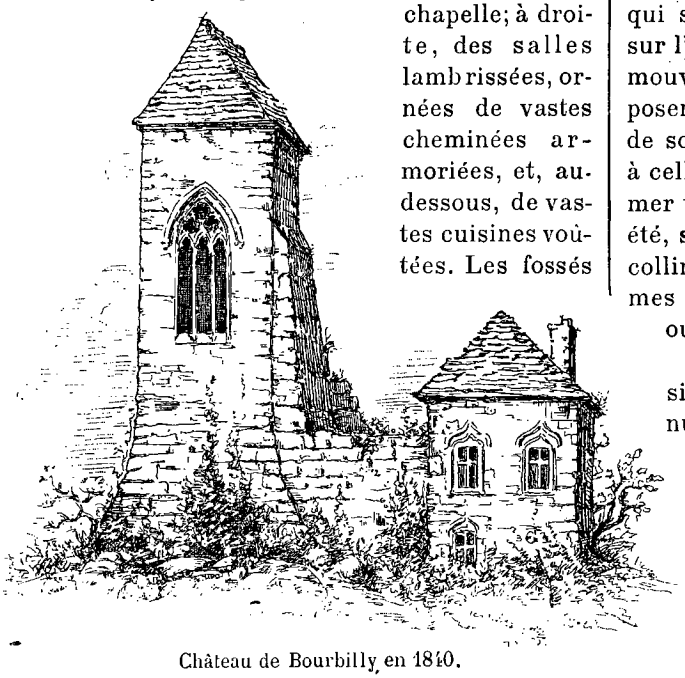
Christophe de Rabutin, celui que Bussy raille si fort de s'être fait peindre avec ses armoiries sur le dos, reconstruisit et agrandit le château, entre 1550 et 1567. Il reçut alors le caractère qu'il devait conserver jusqu'en 1867, et dont il ne reste que de frêles images, une sorte de plan panoramique dans un terrier de 1741 et le croquis que nous donnons.

Les lettres de Mme de Sévigné parlent moins de l'habitation que des bois qui l'entourent et du charme silencieux et sévère de cette nature agreste ; solitude faite exprès pour oublier le monde dans un grand amour, ou pour pleurer dans une grande douleur, a dit l'historien de sainte Chantal. En 1673, elle déplore la *rusticité* de son château, où il pleut toujours, ajoute-t-elle. En 1677, elle se décida à y faire des réparations qui *coûtèrent gros*. Les chemins d'accès étaient détestables ; on mettait six jours pour venir de Paris à Epoisses par Fontainebleau, Moret, Sens, Auxerre, et il n'est pas de petit voyage, vers Autun, Villeneuve, Bussy, où l'on ne marque les chevaux blessés, les carrosses brisés et les gens rompus en vingt endroits comme il arriva au comte de Toulongeon en 1678 sur la route d'Autun.

C'était un édifice vieux et sombre, à moitié enfoncé en terre, environné de fossés profonds et de cours, et assombri par des allées de vieux chênes.

Deux grands bâtiments parallèles, reliés au nord par le donjon, au midi par le grand portail, se dressaient au centre de l'étroite vallée.

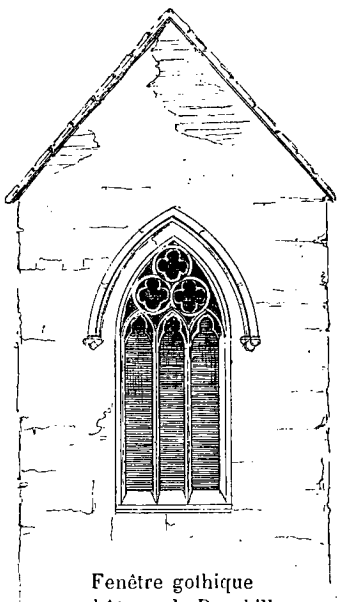
A gauche, tout en haut d'un mur terminé en pignon, s'ouvrait une vaste fenêtre gothique, dans le style du quatorzième siècle, c'était la chapelle; à droite, des salles lambrissées, ornées de vastes cheminées armoriées, et, au-dessous, de vastes cuisines voûtées. Les fossés



Château de Bourbilly, en 1840.

étaient convertis en marécages, la rivière avait repris son cours naturel vers la cascade du Peut-Cros, et l'on entendait à peine le bruit des eaux fuyantes. Hors de l'enceinte, près d'une tour à créneaux, le four des pauvres construit par Mme de Chantal.

Les abbés Bougaud et Moitel, dans leurs livres sur Mme de Chantal, ont peut-être exagéré les dégâts causés au cours des perquisitions faites par les Jacobins de Semur en 1793. On trouve, en effet, dans les rôles d'impôt pour 1791, établis en 1790, que le château, non habité, ayant des parties fort délabrées et utilisées seulement pour l'exploitation, n'est cotisé que comme bâtiment rural *avec une chambre à feu*, exactement comme les autres maisons du village, pour la somme modique de 9 livres.



Fenêtre gothique au château de Bourbilly.

L'aspect des lieux n'a pas changé. Tout est calme et recueilli autour de cette demeure. Lorsque M. de Lamartine y fut amené, vers 1829, par son ami M. de Capmas, il fut surpris de l'impression de silence et d'austère grandeur qui émane de ces bois. Il en fit plus tard le tableau charmant. Nul mieux que lui n'a rendu le frisson de ces brouillards humides qui sortent des saules et des hêtres, rampent sur l'herbe, montent, descendent au plus léger mouvement de l'air, se déchirent, se recomposent, s'éclaircissent de nouveau à un rayon de soleil et, par leurs ondulations semblables à celles des grandes vagues, imitent tout d'une mer tempêtueuse, excepté son bruit. Même en été, sitôt le soleil disparu derrière les hautes collines boisées qui ferment l'horizon, des brumes légères s'élèvent et couvrent tout de leur ouate.

En automne, matin et soir, c'est à peine si les tourelles émergent de cette mer de nuages où tous les bruits s'éteignent.

« Je serais fort heureuse dans ces bois, si j'avais une feuille qui chantât, s'écrie Mme de Sévigné. Ah! la jolie chose qu'une feuille qui chante! Et la triste demeure qu'un bois où les feuilles ne disent mot et où les hiboux prennent la parole. »

Dans son récit, à côté du château morne et ruiné, M. de Lamartine peint avec de vives couleurs le pavillon Louis XVI bâti par M. Belle de Caux, sur les fondations de la porte extérieure et du pont-levis. Ce cottage, échappé des bois de Richmond ou de Windsor, éclatait de jeunesse et d'élégance, au milieu d'une pelouse enceinte de barrières peintes à l'huile et entrelacées de roses tardives et de jasmins odorants. Fenêtres à grandes vitres de cristal éblouissant les yeux de la réverbération des derniers feux du jour, palefreniers en veste jaune promenant des chevaux sellés sur des allées de sable, jeunes femmes, hôtes, visiteurs empressés, tout annonçait la vie, le mouvement, l'opulence.

C'est M. de Capmas, son futur compagnon du voyage en Orient, qui fit faire au poète des *Méditations* la découverte de Bourbilly, ce désert qu'un nom qui revient joyeusement dans la mémoire suffit à peupler de visions; et, près de cinquante ans plus tard, ce sera un autre Capmas à qui nous devrons la découverte de papiers sortis de là. Le hasard vaut mieux que sa réputation, a dit à ce propos M. Brunetière; c'est un aveugle plus clairvoyant qu'on ne pense.

En histoire, le plus mince détail a sa valeur, pourvu qu'il soit exact.

Pour apprécier en leur entier les nuances d'un caractère ou les finesses d'une intelligence, il faut connaître le milieu où a germé cette intelligence et compter les étapes où ce caractère s'est formé.

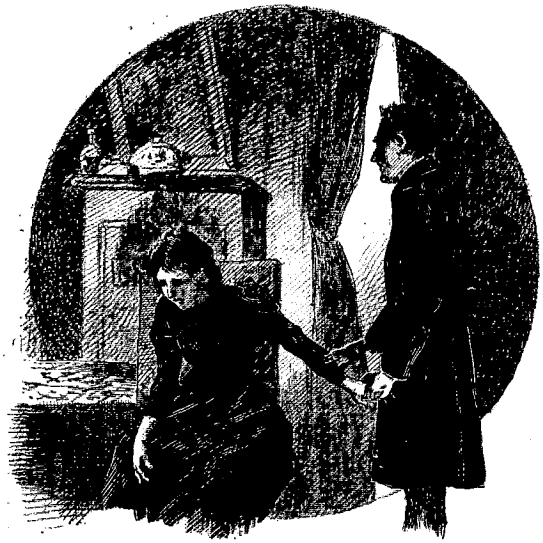
Flour de St-Genis.

DOLOROSA

Suite. — Voyez page 270, 284 et 308.

Et il se décida à commencer le siège tout de suite, à poser les premières parallèles.

Il s'était rapproché, combinant un sourire qui marquât à la fois commisération et affection, et il essaya quelques paroles consolantes. Il n'était pas à cet égard très inventif et tout se résuma en une seule phrase qu'il recommençait en attendant mieux, lui tapotant paternelle-



Et il lui tenait toujours les mains.

ment les mains : « Il faut se faire une raison ! »

Mais bientôt il lui fallut répondre à ses questions qui se pressaient fièvreuses, suppliantes. Elle voulait *le* voir, l'embrasser une fois encore au moins; elle serait calme, elle ne ferait rien que ce qu'on lui permettrait de faire, mais il fallait qu'on la conduisît vers lui.

Alors, avec une grande douceur, il lui dit que c'était impossible, que tout était fini, qu'il y avait quinze jours que *la chose* était arrivée, que *le nécessaire* avait dû être fait aussitôt, que lorsqu'elle serait vraiment en état de le supporter, il lui dirait l'endroit où elle pourrait aller prier sur lui; que, jusque-là il ne pourrait rien dire, qu'on le lui avait défendu et que quand même, pour elle à qui il s'intéressait vivement, bien plus qu'elle ne croyait, il n'aurait rien voulu dire.

Et il lui tenait toujours les mains et peut-être malgré lui, dans le zèle d'humanité qui le possédait, il les pressa si fort que, avec son instinctive pudeur féminine, elle eut une sensation qui la rendit un peu à elle-même. Il le comprit au raidissement de ces doigts qui, tout à l'heure, restaient inertes sous sa pression. Un peu confus, il retira sa main, revenant à cet état de demi-solennité qui lui était habituel.

Il avait maintenant fort à faire, du reste, l'appartement s'étant peu à peu rempli de voisines accourues pour soutenir de leur commisération manifestative la pauvre éplorée. Il lui fallait s'interposer pour tempérer les consolations trop débordantes. Puis, sa petite vanité d'homme connaissant ce que personne ne savait réclama quelque satisfaction.

Complaisamment, dans un recoin de la chambre, tandis que les plus zélées entouraient la jeune veuve, il se mit à raconter à mi-voix, au centre d'un groupe de curieuses, tous les détails de la catastrophe, avec ses origines. Et ce furent pendant quelques instants autour de lui, des « Bon Dieu ! » des « Bonne Mère ! » des « Saints du Ciel ! » à mettre tout le paradis en émoi. Il dut se retirer enfin, soucieux du « Vous êtes bien resté ! » qui l'attendait là-bas, au bureau. Il eût voulu, avant de partir, lui affirmer une fois de plus son dévouement, mais elle était trop entourée et cela l'embarrassait d'avoir tant de témoins de son zèle.

* * *

Lui parti, la sollicitude des bonnes femmes, que la présence du « Commissaire » gênait un peu, put se donner libre cours. Et c'était merveille de voir toutes les formes que prenait cette charité diligente et tendre que les petites gens portent en eux !

On parlait peu, à peine murmurait-on quelques mots, mais tous les yeux étaient mouillés, s'offrant aux regards de la dolente créature comme pour qu'elle y pût refléter sa douleur; et chacune, dans son touchant zèle miséricordieux, s'ingéniait à soulager cet immense désespoir. On lui tenait les mains, tout doucement, comme si on craignait de troubler sa torpeur accablée; puis, avec une sollicitude pieuse, de petits soins venaient, tamponnant doucement ces yeux voilés de larmes, glissant délicatement un oreiller pour soulager la fatigue de ce pauvre corps brisé, apportant un cordial à ces



Apportant un cordial...

lèvres décolorées. Elle avait beau vouloir résister, toutes ces sympathies la prenaient, l'envahissaient, et, malgré elle, portaient en son âme étreinte une impression calmante.

Comment vécut-elle cette semaine ? Elle ne le sut ; le secret resta tout entier dans cette charité infinie qui l'entourait, charité des humbles, charité du petit peuple, qui ne donne pas, qui partage, qui fait ainsi du secours qu'elle porte quelque chose de consolant et de réconfortant.

Puis, elle eut honte de s'abandonner ainsi à la sollicitude de tous ces braves gens. Elle se déclara forte, courageuse, elle ne voulut plus de la charitable assistance qui l'entourait : après tout ils ne pouvaient rester toujours à veiller sur elle ! C'était assez comme cela, elle allait se mettre au travail.

Quel travail ? Elle ne le savait pas elle-même, mais ce pauvre monde auquel elle disait cela, était si habitué à ne devoir qu'à sa seule peine les ressources de son existence, que cela lui devait paraître tout naturel et que, du moment où elle se déclarait prête à faire ce qu'ils faisaient tous, plus n'était besoin de s'inquiéter d'elle.

Et l'isolement vint ainsi.

* * *

Le secrétaire du bureau de police était revenu un jour, avec un luxe de souliers cirés et de redingote brossée, à émerveiller ceux qui étaient habitués à le rencontrer dans son accoutumé mépris pour les vains soucis de la toilette. Il apportait l'offre de l'assistance de « l'Administration », avec des idées très vagues sur ce que cette impersonnalité pourrait faire en cette occurrence.

Mais ce concours n'éveillait en elle que le souvenir de ces longues files de femmes déguenillées traînant des enfants souffreteux, qu'elle avait souvent vues aux portes de la mairie, attendant de grandes heures, transies sous la bise, la maigre prébende de la Charité publique. Elle ne voulait pas de cela, plutôt mourir !

Il la questionna sur ses ressources : c'eut été tôt fait de le dire, car c'était le néant ; mais une fausse honte la tenait, l'empêchant d'avouer sa détresse.

Il était pourtant arrivé avec l'idée bien arrêtée de poser définitivement ses premiers jalons, de s'offrir noblement en providence libératrice ; et plus il la regardait dans sa pâle beauté, plus il s'enthousiasmait du rôle qu'il avait voulu se donner.

— Vous ne pouvez rester ainsi, toute seule ! dit-il.

— Je ne suis pas seule, fit-elle montrant le petit être qui dormait là, dans le berceau, tout près d'elle.

— Oui, oui ! c'est vrai ; mais, justement, vous êtes deux !

— Eh bien !... fit-elle bravement, en le visant tout droit de son grand regard lumineux



Je ne suis pas seule, fit-elle...

— Si vous vouliez..

— Quoi donc ?

— Je pourrais vous aider.

— Vous !

Et il y eut dans ce « vous ! » un tel étonnement qu'il en fut mortifié.

— Je comprends, reprit-il, vous vous méfiez de moi.

— Pourquoi ?

Au fait, se dit-il, rentrant humblement en lui-même, ai-je l'air d'un don Juan, puis-je lui faire peur ?

— Je veux dire, fit-il, que vous ne me croyez pas capable de beaucoup m'intéresser à vous, de vous aider à franchir des difficultés...

— Non, dit-elle vivement, ce n'est pas cela ! Je vous crois, vous êtes bon, merci ! Mais je me tirerai bien d'affaire, nous sommes de si petites bouches, ma petite et moi ! Ne vous occupez plus de cela, allez, ce n'est pas la peine ; s'il faut que je vive pour elle, je vivrai, ne vous inquiétez pas.

Et comme elle s'était levée sur ces mots, ses beaux grands yeux semblant fixer résolument l'avenir, oublieux du pauvre diable qui était là remuant d'extraordinaires projets. Le malheureux, humilié et désespéré, vit bien que, comme cela lui était souvent arrivé en sa piteuse existence, il s'était attelé à d'irréalisables projets.

Gauchement, il s'inclina, ne trouvant plus rien à dire, repassant silencieusement ce seuil qu'il avait franchi tout à l'heure, se croyant cette providence au pied de laquelle la veuve devait tomber, aussitôt qu'elle daignerait se révéler.

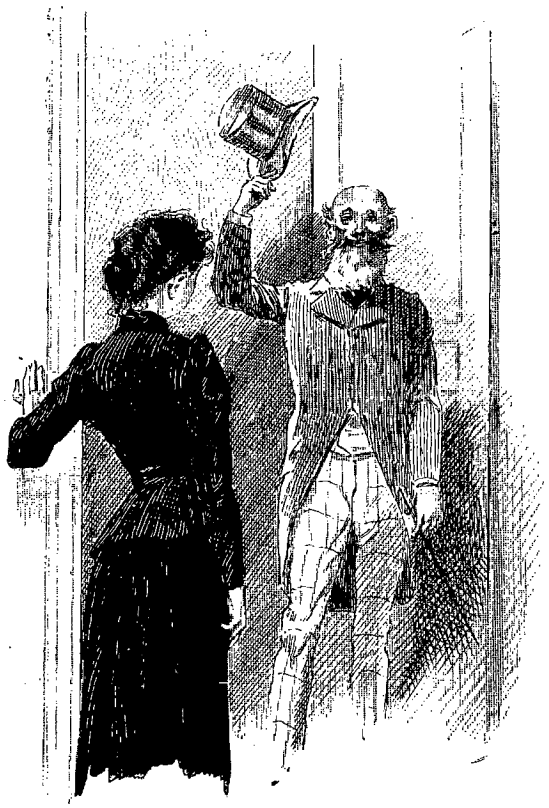
Seule, elle était seule désormais, ayant refusé

cet unique point d'appui qui s'était offert à elle. Chose singulière, elle en ressentait comme un soulagement; cette aide, pour elle, était un rattachement au passé, et tout son courage, pour l'avenir, ne lui paraissait résider qu'en l'oubli. Songeuse, elle commençait vaguement à asseoir ses projets, quand elle entendit heurter à la porte.

— Entrez, dit-elle indifférente.

Un homme entra qui la salua, la mine confite. Il n'avait l'air ni bon ni méchant, ni spirituel ni bête, ayant un cachet, un peu négligé, de *respectability*. Légèrement embarrassé, il toussa d'abord, puis, s'avançant plus résolu, il laissa tomber d'une voix grave mais adoucie, ces mots magiques :

— Je suis le propriétaire!



Je suis le propriétaire!

Elle se leva aussitôt, dans ce respect inné qu'ont les petites gens pour le grand personnage que représente ce bel emploi. Elle eut une humble inclination et avança un siège.

D'un geste, il marqua qu'on prenait une peine inutile.

— Je venais, dit-il...

Il s'arrêta, jugeant qu'il devait sacrifier quelque chose aux convenances.

— J'ai appris, reprit-il d'un ton de componction, le malheur...

Il s'interrompit encore, des yeux de la pauvre femme venait de surgir un flot de larmes. Plutôt ennuyé, il vit qu'il fallait attendre. Enfin les sanglots s'étaient arrêtés.

— Grand malheur, soupira-t-il;... c'est terrible de se trouver comme ça! Croyez que je prends une vive part... Bon époux et bon père, n'est-ce pas? Moi, certainement, je ne l'ai pas connu comme vous, mais dans le peu que je le connaissais... un bon locataire!

— Oui! répondit-elle machinalement, sans trop discerner le genre d'éloge.

— Bon locataire, en effet, reprit-il jetant autour de lui un coup d'œil d'apparence distraite, mais qui inventoriait pièce à pièce le modeste mobilier. Bien bon! Que voulez-vous... la fatalité!... la fa...ta...lité!

Ici, il eut une nouvelle pose, pour se donner le temps de supputer le pour et le contre de ses risques.

(*A suivre*). A. ELBERT.

LE CUPIDON DE PRAXITÈLE

AU MUSÉE DE MONTAUBAN

Ingres a légué au musée de Montauban, sa ville natale, ses collections de tableaux, d'objets d'art, et notamment toutes ses études, dessins et croquis dont la valeur est inestimable et dont la publication est à l'ordre du jour.

Parmi les objets d'art recueillis par l'illustre peintre durant son séjour en Italie, alors qu'il dirigeait l'École française de Rome, il y a des séries vraiment uniques de terres cuites, statuettes de vases étrusques dont la publication serait désirable au point de vue de l'histoire de l'art. Mais l'œuvre la plus remarquable par sa valeur artistique est sans contredit le Cupidon attribué à Praxitèle, qui est placé dans la dernière salle du musée comme en un sanctuaire.

Cette statue a une curieuse histoire.

D'après les écrivains de l'antiquité, plusieurs statues du Dieu malin étaient l'objet de la vénération des Grecs. Pausanias, Junius et Pline en parlent dans leurs ouvrages. L'une d'elles, placée dans le temple de Vénus à Mégare, était attribuée à Scopas. Deux autres étaient à Thespies : celle de Lysippe, en bronze, et celle de Praxitèle en marbre pentélique.

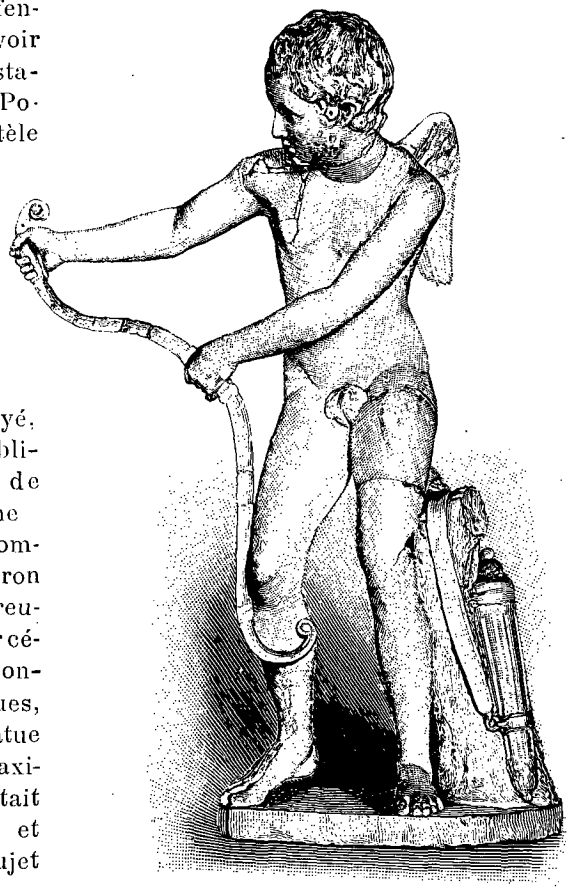
Dans son plaidoyer contre Verrès, le célèbre prêteur de Sicile, qui, comme chacun sait, était un féroce collectionneur ne reculant devant rien pour satisfaire sa « manie », Cicéron raconte que C. Héius, riche patricien de Messine, possédait dans son oratoire quatre statues admirables d'un travail exquis et très célèbres. L'une d'elles était un Cupidon de marbre, ouvrage de Praxitèle.

« C'est, dit-il, le même Praxitèle qui a fait le Cupidon de marbre que l'on voit à Thespies où sa beauté attire les étrangers. Lorsque Mummius enleva de Thespies les statues des Muses, il ne toucha pas à ce Cupidon parce qu'il était consacré ».

Cicéron était-il bien certain que Praxitèle avait sculpté deux statues du même Dieu? Nous en doutons, étant donné que les autres statues

de Thespies avaient été enlevées. Il est donc à présumer que celle de C. Héius était seule et unique. En tout cas, on ne doutait pas de son authenticité et on la regardait tellement comme un chef-d'œuvre de l'art grec que C. Claudius, prédécesseur de Verrès en Sicile, l'emprunta pour décorer le Forum en l'honneur des Dieux, mais plus scrupuleux que Verrès, il la rendit à son heureux possesseur.

Le collectionneur Verrès, d'après Cicéron, fit main-basse sur les quatre statues de C. Héius et même sur les autres qu'il possédait. Il est vrai, que pour sa défense, il prétendait avoir acheté les quatre statues de Miron, de Polyclète et de Praxitèle moyennant la somme dérisoire de 6.500 sesterces. Cicéron levant les bras au ciel s'écrie : Un Cupidon de Praxitèle 1.600 sesterces, ou 400 deniers ! Alors qu'on a payé, dans une vente publique, un bronze de grandeur moyenne 120.000 sesterces ! Comme on le voit, Cicéron qui d'ailleurs fait preuve dans ce plaidoyer célèbre de grandes connaissances artistiques, appréciait fort la statue du fils de Vénus. Praxitèle estimait que c'était son chef-d'œuvre, et on raconte à ce sujet l'anecdote suivante.



Le Cupidon de Praxitèle.

Phryné, à laquelle le sculpteur avait permis de faire choix de ce qui lui conviendrait dans son atelier, s'imagina de faire croire à Praxitèle que sa maison brûlait. « Sauvez mon Cupidon, s'écria-t-il ! » Phryné était fixée sur le choix à faire, elle prit le Cupidon et plus tard le donna aux Thespiens.

Le Cupidon du musée de Montauban est-il celui de Caius Héius, celui de Phryné et des Thespiens ? C'est là une question qui ne peut se résoudre que par des probabilités.

On ne connait pas l'époque où la statue fut découverte, ni le lieu où on la trouva. Visconti, le célèbre antiquaire, ne l'appelait pas autrement que « l'enfant chéri de Praxitèle ».

Le président de Thou en parle comme d'un chef-d'œuvre qu'il a admiré.

M. Crawford, riche collectionneur Anglais, l'acheta en Italie en 1785 et l'apporta à Paris. Pendant la Révolution, M. Crawford fut considéré comme émigré et ses biens saisis. Le Cupidon fut porté au Louvre où il fut très admiré jusqu'en 1815. L'Anglais profita de l'invasion pour réclamer de nouveau sa statue, et grâce à Wellington, on la lui rendit. Mais il la cacha chez lui de peur d'en être dépouillé de nouveau.

A sa mort, en 1828, M. Périé, conservateur du Musée de Nimes, la retrouva et en devint acquéreur, puis la céda au peintre Paulin Guérin.

Celui-ci l'exposa dans son atelier rue du Mont-Thabor, et quand il mourut on la transporta dans l'atelier d'Ingres, rue Mazarine, et des pourparlers furent engagés avec les célèbres collectionneurs de l'époque, le prince Napoléon, Pereire, Rotschild, et même le Musée du Louvre. Entre temps, Ingres s'était épris d'une belle passion pour ce chef-d'œuvre de l'art grec. Il fut indigné des offres faites et malgré sa modeste fortune, il l'acheta au prix de 8.000 fr. et en fit don au Musée de Montauban. Le Cupidon a été gravé dans le *Musée Français* de Robillard-Pérouville et Laurent (T. IV, p. 54), dans la *Galerie du Museum* de Filhiol (Liv. LVII, pl. 6), et dans le *Musée* de Landon (T. VX, pl. 16), etc., etc. Ingres l'avait lui-même dessiné au Musée du Louvre.

C'est donc, à tous égards, une œuvre de premier ordre que le Musée de Montauban est heureux de posséder. Il faut toutefois reconnaître que la statue avait subi les outrages du temps et qu'elle était assez mutilée. Un artiste italien — probablement au seizième ou au dix-septième siècle — a remplacé les parties disparues en gardant scrupuleusement les moindres fragments anciens en marbre pentélique, ce marbre qui a la teinte légèrement rosée et produit un si bel effet dans le nu. Les restaurations sont d'ailleurs très visibles et on peut retrouver le coup de ciseau du sculpteur grec là où le temps a respecté son œuvre.

ÉDOUARD FORESTIÉ.
Lauréat de l'Institut.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

SAINTE MARIE-MADELEINE & SAINT JEAN-BAPTISTE



Panneaux de Memling. — Musée du Louvre. — Gravés par Deloche.

MEMLING

Les deux adorables petits tableaux dont nous offrons aujourd'hui la reproduction à nos lecteurs, comptent parmi les plus précieux joyaux du Louvre. Ils sont de la main de Memling, ce merveilleux artiste, dont aucun tableau ne porte la trace d'une faiblesse quelconque, qui fut toujours égal à lui-même comme ces deux autres grands génies de l'art chrétien : Fra Angelico, le maître séraphique et Bach, le musicien inspiré des *Passions*. Les deux panneaux, réunis dans un même cadre, sont entrés dans nos collections vers le milieu du siècle; ils avaient fait partie d'abord de la galerie de Lucien Bonaparte et appartenu ensuite au roi de Hollande. Ils ont à peine un millimètre d'épaisseur, ce qui a permis à MM. Crowe et Cavalcazelle de supposer qu'ils avaient été sciés dans leur épaisseur et portaient sur le revers des grisailles détachées par cette opération. Il est plus que probable que les panneaux constituaient les volets d'un triptyque dont on a perdu la composition centrale. De telles pertes hélas ! ne se réparent pas, et l'on peut juger d'après les deux figures conservées de l'intérêt que présentait le panneau du milieu.

Saint Jean-Baptiste est vêtu d'une robe brune qui laisse ses jambes et ses bras à moitié nus. Il a, sur le visage, cette douceur, cette mansuétude accueillante qu'ont tous les saints Jean de Memling auxquels il ressemble du reste trait pour trait. Dans le fond s'élèvent des montagnes que surmonte un château (celui d'Hérode sans doute) et qu'arrosent les eaux du Jourdain. On remarquera dans l'éloignement quelques scènes de la vie du précurseur traitées avec une grande finesse, entre autres le baptême du Christ.

Sainte Marie-Madeleine, avec ses beaux cheveux dorés, sa robe de velours aux fines broderies, son manteau violet, son visage potelé et frais, ressemblait sans doute aux riches bourgeoises de Bruges que Memling rencontrait journellement. La sainte présente un vase de la main droite. Le peintre a reproduit dans le fond les scènes de la Passion auxquelles la sainte fut mêlée. Ici encore Memling a montré dans son exécution cette extrême minutie, cette habileté miraculeuse qui donnent à ses tableaux un étroit air de parenté avec les miniatures du quinzième siècle et les fait encore paraître plus beaux quand on les examine à la loupe.

Bien que l'on sache aujourd'hui d'une façon positive que les miniaturistes et les peintres de l'époque gothique n'avaient pas entre eux les relations techniques que l'on supposait tout d'abord, il est indiscutable que l'art de Memling a des affinités étroites avec celui des miniaturistes contemporains dont on conserve les œuvres à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles et à la Bibliothèque nationale. M. Vitet en a fait jadis une démonstration très claire. Du reste, à partir de Roger Van der Weyden, qui fut le maître de Hans Memling, la peinture brugeoise qui chez les Van Eyck, ces admirables initiateurs, avait toutes les particularités d'un art classique dans sa première phase, la peinture brugeoise, dis-je, se dramatise par la façon très libre et très personnelle dont on traite les scènes de détail. Memling est un peu aux Van Eyck ce qu'Euripide est à Eschyle.

Cet élément dramatique, les peintres sont allés le chercher chez les miniaturistes, qui, seuls, jusqu'à ce moment, avaient donné aux scènes religieuses et historiques qu'ils interprétaient la physionomie de la vie courante. C'est dire qu'en s'humanisant davantage, l'art s'abaissait quelque peu. En effet, si adorables, si expressifs, si profondément touchants que soient les chefs-d'œuvre de Hans Memling, si haut qu'il faille placer ces merveilles : la *Châsse de Sainte Ursule*, le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, l'*Adoration des Mages*, conservés à l'hôpital de Bruges, on ne saurait les mettre, suivant nous, sur le même rang de l'*Adoration de l'Agneau*, de Van Eyck, cette interprétation émouvante d'un passage de l'Apocalypse, cette page incomparable qui est à la peinture du moyen âge ce que la *Divine Comédie* est à la littérature.

Memling n'a plus la grandeur imposante, le pathétique naïf des Van Eyck. On s'est même fortement trompé jusqu'à présent sur le sentiment de son art. Ses œuvres étant exécutées avec une sorte de transparence et une extrême délicatesse de touche, sa facture rappelant celle des peintres de missels; enfin ses sujets étant toujours religieux — comme du reste ceux de tous ses contemporains, on a voulu voir en lui le *mystique* par excellence de l'École flamande. Il ne l'est pas plus que Van der Weyden, que Pierre Christus, que Hugo van der Goës, que Th. Bouts, que tous ces admirables maîtres que l'école de Jean van Eyck forma à Bruges dans le courant du quinzième siècle. Memling est un *naturaliste* comme tous ses émules, un observateur épris de vérité scrupuleuse, un peintre soumis respectueusement à la forme et à la couleur des choses et dont le sentiment réside précisément dans cette fidélité à traduire la vie exacte.

Seulement, le grand secret de cet art prétendûment idéaliste, c'est que l'atmosphère même où vivait Memling était tout autre que celle où vivent les artistes depuis la Renaissance. Le « mystique » se mêlait à la vie. Toutes les âmes étaient façonnées par l'éducation religieuse. L'élévation spirituelle était pour ainsi dire un état constant, ou si l'on aime mieux, n'était pas incompatible avec une existence très matérielle. Comme exemples frappants de

cette union de la vie vulgaire et du rêve mystique, les sculpteurs du moyen âge nous ont laissé un grand nombre de preuves dans leurs œuvres où les épisodes de « haulte graisse » voisinent avec les conceptions les plus pures. C'est ainsi que chez les peintres flamands de l'école gothique l'expression vient tout naturellement s'ajouter à l'exactitude objective.

Ce qui a contribué à fausser l'opinion sur l'art de Memling, c'est sans doute l'édifiante légende dont on entourait sa vie. On avait cru longtemps qu'il avait peint ses tableaux de l'hôpital en reconnaissance du service que lui avaient rendu les Frères de l'établissement. Ceux-ci l'avaient recueilli malade, mourant dans les rues de Bruges. Il aurait passé ses dernières années dans une retraite pieuse, exécutant de merveilleux chefs-d'œuvre. On sut plus tard qu'il n'en était rien, que Memling fut un notable bourgeois de Bruges possédant pignon sur rue. Enfin, M. A.-J. Wauters a mis sa personnalité en plein jour. Le peintre de la *Châsse de Sainte Ursule* est né aux environs de Mayence. Il est venu à Bruges attiré par l'éclat de cette ville et par la réputation de son école de peinture. Il voyagea beaucoup et mourut fort riche. C'est la vie de bien des artistes modernes qui résident dans les grands centres, font des séjours à l'étranger et meurent comblés d'honneur.

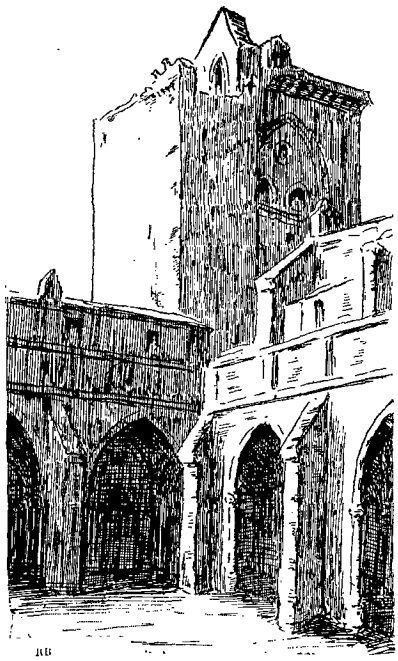
Memling vivant, si je puis dire, d'une existence normale, a peint son temps tel qu'il le voyait, tel qu'il était, sans s'embarrasser d'*au delà*. Que l'on fasse effort pour se replacer en imagination au quinzième siècle flamand, que l'on regarde ensuite nos deux petits panneaux, que l'on y admire le dessin exact, minutieux des mains, des étoffes, la simplicité des attitudes, la précision des feuilles et des fleurettes, la vérité du paysage... Et l'on reconnaîtra que Memling fut un *naturaliste* un peu moins intransigeant, un peu plus souple que ses contemporains, mais étroitement soumis à l'esthétique d'alors qui voulait que les peintres fussent avant tout de bons « ouvriers » capables de faire un portrait ressemblant des choses.

H. Fiérens-Gevaert.

VILLENEUVE-LES-AVIGNON

Le célèbre pont d'Avignon, — où, vu son extrême exiguité, il est absolument impossible de « danser tout en rond », — ne conduit plus à rien. Ce qui en subsiste n'atteint même pas l'île verdoyante de la Barthelasse qui sépare le Rhône en deux bras vis-à-vis du château des papes. Du côté opposé, une pile émerge encore du fleuve, incessamment minée par la violence du courant. En revanche Avignon possède, un peu plus loin, un pont moderne n'ayant pas, comme son devancier, une origine miraculeuse (1), mais où l'on peut passer et danser, comme dans la chanson, et qui mène directement à Villeneuve-les-Avignon, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, que la domination papale avait enrichie de palais et de monuments presque tous disparus. Quelques curieux vestiges révèlent encore l'antique splendeur de cette petite ville qui mérite une visite, et c'est une excursion bien facile constituant, pour les touristes épris d'archéologie, le complément indispensable d'une visite à la ville des Papes.

Lorsqu'on a traversé le Rhône et passé du département de Vaucluse dans celui du Gard, on trouve tout d'abord, vers la droite, une tour carrée couronnée de créneaux qui défendait autrefois l'accès du vieux pont et dont les murailles indestructibles sont d'une belle couleur orangée. A côté commence une raide montée conduisant au cœur même de la ville, joliment étagée dans la verdure d'une haute colline que les habitants appellent pompeusement la « Montagne ». Dès l'entrée de la principale rue, vis-à-vis de la mairie, une voûte ogivale s'ouvre sur l'ancien cloître du chapitre que domine, de sa



Le cloître du Chapitre.

masse imposante, un clocher carré orné d'élégantes arcatures. Quelques iris égaient, de leur verdure, cette cour silencieuse qui, sur chaque côté, présente trois arcades ogivales séparées par de puissants contreforts et dont les retombées reposent sur les chapiteaux ouvragés de pilastres romans. Une porte en bois, toute vermoulue, dont la rouille a rongé les ferrures, donne accès dans l'église fondée au quatorzième siècle par le cardinal Arnaud de

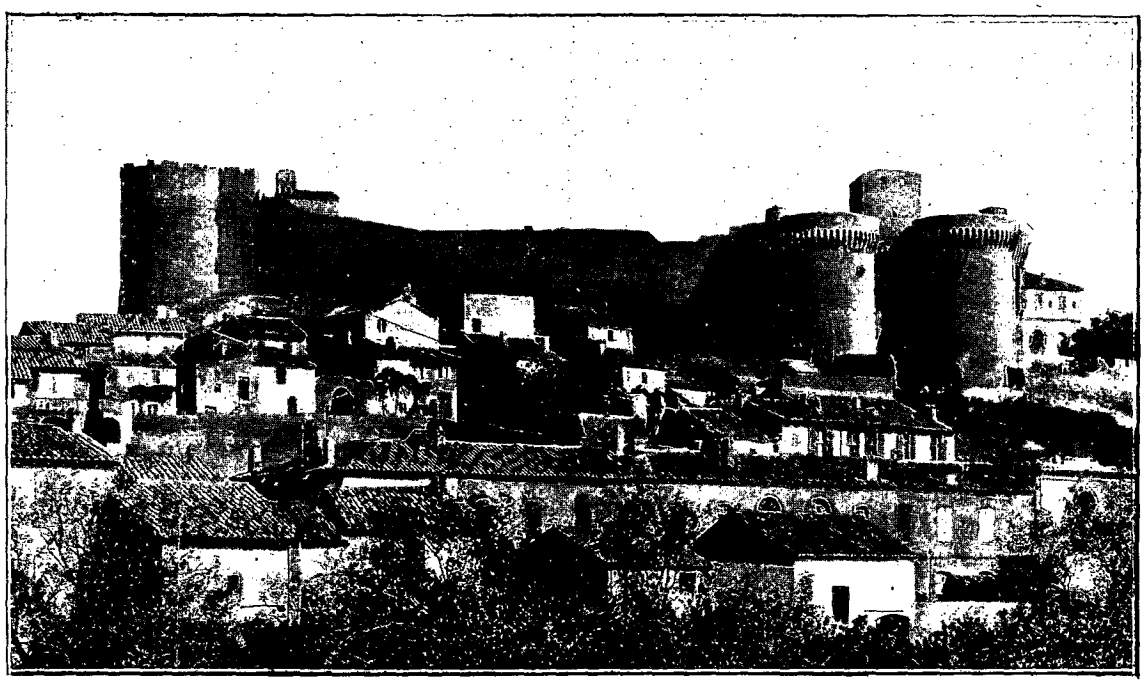
(1) La légende attribue à saint Benezet la construction miraculeuse du Pont d'Avignon que surmonte une chapelle consacrée à son fondateur.

Via. Elle est de style ogival et, dans le chœur, se trouve un magnifique siège en marbre blanc, orné de têtes d'anges. Quelques toiles de Mignard, une « Visitation » du Guerchin, un « Jésus au milieu des docteurs » de Philippe de Champaigne, décorent les chapelles latérales dont les arcs en ogives sont soutenus par des piliers délicatement fouillés.

En quittant l'église par la porte principale, que déshonore un porche moderne d'aspect disgracieux, une rue bordée d'arcades — la rue des Tanneurs — conduit à l'hospice où le tombeau d'Innocent VI, jadis dans l'église des Chartreux, fut transféré en 1835, et put ainsi échapper à une ruine totale.

Les rues en arcades sont très fréquentes dans le Midi, et la chaleur du climat les explique. Mais presque partout, elles offrent des cintres très surbaissés, tandis qu'ici les arcades affectent la forme ogivale la plus pure. Elles sont malheureusement défigurées par un badigeonnage multicolore qui contribue, peut-être, à accentuer la coloration générale déjà très intense, mais qui, par l'empâtement des lignes, nuit singulièrement à l'harmonie architecturale. Un remarquable portail du seizième siècle, avec chambranle mouluré à crossettes — dont la partie supérieure présente une frise ornée de rinceaux et de mufles de lions, — donne accès dans l'édifice hospitalier où se voit aujourd'hui le mausolée du souverain pontife.

Admirable, malgré les mutilations qu'il a subies, ce tombeau, en marbre blanc, a la forme d'une châsse ajourée de tous côtés. Des colon-



Fort Saint-André à Villeneuve-les-Avignon.

nettes d'une grande élégance, reliées par des arcades, supportent un dais orné de pinacles, de figures d'anges et de clochetons délicatement ciselés. Sous le dais, est étendue la statue en marbre du pape ayant, à ses pieds, un lion couché et, derrière sa tête, deux clefs de bronze. Ce tombeau, œuvre probable d'un artiste italien, porte sur une face, cette inscription à moitié effacée :

HIC JACET INNOCEN
TIVS PAPA SECTVS PRI
MVS FVNDATOR HVIVS
DOMVS QVI OBIIT AN
NO DŃI MILLESIMO
TRECĒTESIMO SEXA
GESIMO SECVNDO
DIE VERO DVODECI
MA MENSIS SEPTEM
BRIS CVIVS ANIMA
IN PACE REQVIESCAT

Quelques tableaux anciens — dont un attribué au bon roi René — plusieurs toiles de P. Mignard, notamment le portrait de la célèbre marquise de Gange ; des coffres, des monnaies et des bulles pontificales, des statues en pierre et en bois colorié constituent un petit musée pieusement conservé par les religieuses de l'hospice qui, moyennant une légère offrande, s'empressent d'en ouvrir la porte. Cette porte, en bois sculpté, provient de l'ancienne chartreuse où nous pénètrerons tout à l'heure.

On éprouve un intérêt très vif à circuler dans les pittoresques rues de Villeneuve, rues tortueuses, étroites, brûlées par le soleil, où la blanche poussière de Provence saupoudre, en les faisant valoir, les ornements des murs et les reliefs de l'architecture. Il n'est pas rare d'y voir de hautes fenêtres à meneaux de pierre et les baies ornées de sculptures y sont fréquen-

tes. Dans la rue de la Mairie, notamment, voici une porte en chêne sculpté du plus pur style renaissance, dont une tête de lion en fer forgé forme le marteau. Là était l'entrée du palais qu'habitait le cardinal de Luxembourg. Plus loin, un grand fronton coupé reposant sur des piédroits jadis ornés de cariatides, qui ont laissé leur silhouette marquée sur la pierre, constituait l'entrée monumentale de l'hôtel de Conti dont les ruines apparaissent au fond d'une cour où se voit un second portail encadré de guirlandes et couronné d'un linteau où des amours joufflus se jouent au milieu de rinceaux. Partout se dessinent des ornements délicats rongés par le temps. Les sordides masures qui ont surgi parmi ces débris, abritent des cheminées sculptées, et les cours spacieuses de cette demeure princière sont transformées en dépôts de fumier. Dans une dépendance de l'hôtel, se dresse une tour, haute de six étages, construite sur plan hexagonal et surmontée d'un petit dôme en pierre, qui renferme un escalier en hélice, rappelant celui de la tour de Jean-sans-Peur. Derrière, s'élève l'ancien palais du cardinal de Thury offrant une suite d'arcades ogivales qui, par des couloirs ruinés et malpropres, conduisent à la chapelle des Pénitents gris, édifice d'ailleurs peu intéressant qui date du dix-septième siècle. Vis-à-vis, s'ouvre un large porche ogival et, non loin de là, l'œil est attiré par quelques vieilles maisons d'une curieuse architecture. Dans la grande rue, un passage voûté conduit dans une première cour au



L'Église paroissiale.

fond de laquelle se dresse un beau portique du dix-septième siècle. Des pilastres corinthiens, encadrant une porte rectangulaire, supportent un riche entablement décoré d'un cartouche où l'on peut lire encore cette inscription :

DOMVS B.M.
VALLIS
BENE
DICTIONIS.

Un fronton triangulaire surmonté d'un vase de pierre couronne le tout. A gauche et à droite du portail, s'élèvent deux bâtiments en retour avec portes plein cintre également surmontées de frontons de même forme. Une population ouvrière assez nombreuse habite aujourd'hui



L'Église des Chartreux.

les ruines de la chartreuse du « Val de Bénédiction » jadis si riche, fondée, en 1356, par Innocent VI qui voulut y être enterré. C'est là incontestablement la partie la plus intéressante de cette curieuse petite ville à laquelle déjà la revue architecturale anglaise *the Builder* a consacré un intéressant article.

Un véritable hameau s'est formé entre les anciennes murailles qu'un impitoyable vandalisme a déchiquetées. Dès la porte d'entrée, commence une longue avenue où des bicoques sont venues se greffer sur les vieilles constructions. Des ouvertures ont été pratiquées dans les frontons, de sordides hangars sont adossés aux élégantes moulures des façades ; partout, sur le sol, où l'herbe pousse entre les dalles de marbre, des charrues, des herses, de rustiques carrioles et, au milieu de cette lèpre de constructions misérables, apparaissent, ça et là, de précieux vestiges d'autrefois. A l'extrémité de cette rue, une voûte profonde conduit, par une succession de cours, à l'ancienne église des Chartreux transformée en grenier à fourrage. Elle est précédée d'un porche carré dont les arcades sont ornées de pilastres. Au-dessus, s'ouvre une grande rosace béante. L'église est partagée en trois travées et les fines nervures de sa voûte ogivale reposent sur des culs-de-lampe décorés d'animaux sculptés et de têtes d'anges. Chaque travée est ajourée d'une fenêtre ogivale et le chœur, complètement démoli, laisse apercevoir, comme la toile de fond d'un

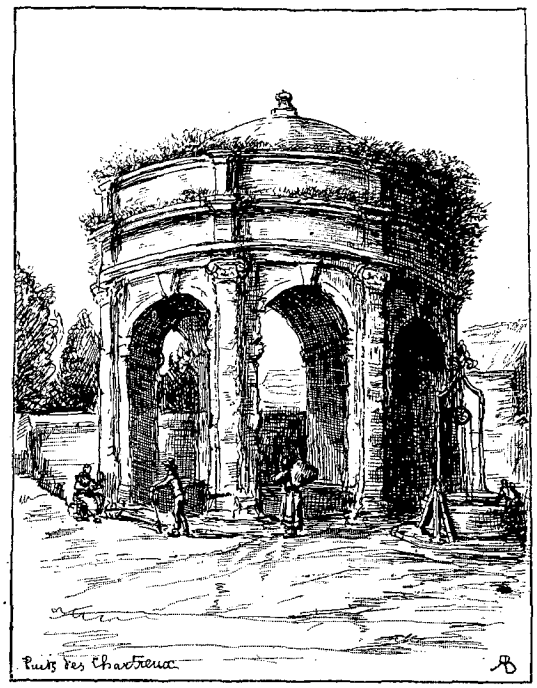
décor, les remparts élevés du fort Saint-André.

La cour du puits est une des parties les mieux conservées de la chartreuse. Au milieu d'un vaste potager, s'élève une élégante rotonde ouverte, composée de huit arcades plein cintre que séparent des pilastres ioniques. Au-dessus règne un entablement surmonté d'un toit de pierre couronné par un piédouche. Cet édicule abrite un bassin circulaire entouré d'une balustrade qui sert de lavoir aux habitants actuels du monastère. Non loin de là, sur le mur, une inscription latine rappelle une crue du Rhône, qu'on ne peut guère s'imaginer à une telle hauteur.

Usque ad hanc lineam
Ascendit Rhodanus
Die I° Mensis December
An 1735.

Un inextricable dédale de couloirs, d'arcades, d'escaliers aux voûtes fuyantes produit, à chaque instant, des aspects imprévus. Des rues mortes conduisent à des places désertes d'où rayonnent de silencieuses avenues dévastées par la main des hommes plus que par le temps.

Voici un cloître ogival aux arceaux brisés ; plus loin, une chapelle, au chœur pentagonal, que surmonte un beffroi et, dans une ruelle de ce Pompeï chrétien — où s'enchevêtrent les instruments aratoires — une autre chapelle, servant aujourd'hui d'écurie, dont les murs conservent des fragments de fresques encore visibles. Dans une cour voisine, une porte ornée de débris de statuettes conduit, par un escalier en spirale, dans un oratoire ogival assez bien conservé. Plus loin s'étendent de longs couloirs où s'ouvrent les cellules dévastées des anciens chartreux. C'est ici solitude complète et l'abandon, mais le radieux soleil du Midi dore ces ruines et les égaie.



Le puits des Chartreux.

Tout s'y harmonise comme dans un décor savamment agencé.

Si Villeneuve est pittoresque, vue du côté d'Avignon, c'est surtout des hauteurs opposées, principalement du mont Olivet, qu'il faut contempler dans son ensemble cette agglomération de ruines, de clochetons, d'arcades et de tours de formes diverses offrant, avec les violentes oppositions de lumière et d'ombre qui caractérisent la Provence, la tonalité particulière des pierres dorées et comme cuites par les rayons d'un soleil implacable. La masse imposante du fort Saint-André domine cet ensemble de constructions bizarres, et, tout en haut, à droite de la route nationale conduisant au pont du Rhône, s'élèvent les vestiges d'un monument appelé la « Belle-Croix », sorte d'oratoire ou



La Belle-Croix.

d'ex-voto du quinzième siècle, dont il reste encore un arceau ogival encadrant une croix de pierre et reposant sur des colonnettes à chapiteaux très ornés qu'accompagnent latéralement deux faisceaux de piliers supportant des fragments d'arcades.

Au sommet de la « *montagne* » de Villeneuve, qui n'est en réalité qu'une haute colline, s'élève le fort Saint-André, magnifique spécimen de l'architecture militaire au moyen âge, construit au quatorzième siècle, et dont les remparts crénelés sont interrompus par des tours épaisses également couronnées de créneaux.

On y pénètre par une belle porte plein cintre ornée de colonnettes à chapiteaux ouvragés, s'ouvrant entre deux énormes tours à machicoulis dont les rares ouvertures sont grillées. La trace de l'écusson de Philippe-le-Bel apparaît encore au-dessus de cette porte. Une rampe escarpée conduit dans la vaste enceinte fortifiée qui renferme une agglomération de masures pittoresquement groupées autour de la chapelle romane de Notre-Dame de Belvezet construite au onzième siècle. Les tours, qui s'éclairent d'une chaude coloration orangée,

sont curieuses à visiter et méritent les fatigues d'une assez pénible ascension.

Elles renferment des prisons voûtées dont les murailles conservent des traces d'inscriptions gravées par les prisonniers, d'anciennes cuisines et un four dont la pierre de fond porte les armes des Valois. On assure, dans le pays, que, sous ces tours, s'étendent de profondes oubliettes.

A côté du fort, se trouve une ancienne abbaye de Bénédictins dont le cloître renferme quelques tombeaux et une crypte surmontée d'une chapelle. Un peu plus loin, s'étend une longue terrasse supportée par des piliers massifs. Un couvent de religieuses occupe aujourd'hui ces constructions qui datent de la fin du dixième siècle. De ce point élevé, l'œil embrasse un admirable panorama dont la gaité suffirait pour effacer l'impression pénible des ruines que l'on a traversées. Au bas des tours, les derniers contreforts du mont Andéon s'abaissent en pentes rapides chargées d'oliviers dont le feuillage gris se marie à la sombre verdure des cyprès qui clôturent les jardins. On descend ainsi jusqu'au Rhône dont le vaste ruban d'argent s'unit, tout là-bas, à la Durance. Au delà du fleuve et des ombrages de la Barthelasse, se profilent la masse harmonieuse et superbe du palais des Papes, le rocher des Doms, la cathédrale, les remparts et les nombreux clochers d'Avignon, la « ville sonnante » de Rabelais. Puis, à l'horizon, la chaîne dentelée des Alpines que surmonte, à gauche, le mont Ventoux presque perdu dans les nuages. Enfin, à l'extrême droite de Villeneuve, la tour carrée de Philippe-le-Bel dont la teinte dorée contraste vigoureusement avec la verdure environnante.

Il y a là un tableau d'une harmonie parfaite où tout semble combiné pour le plaisir des yeux, et lorsque, de retour à Avignon, le voyageur se retourne vers la rive opposée, les monuments qu'il vient de parcourir — étagés sur les hauteurs de Villeneuve, — lui apparaissent au loin, non plus comme des ruines dévastées, mais comme une cité féodale, rivale orgueilleuse de la ville des Papes.

R. Brown.

CADEAUX-RÉCLAMES

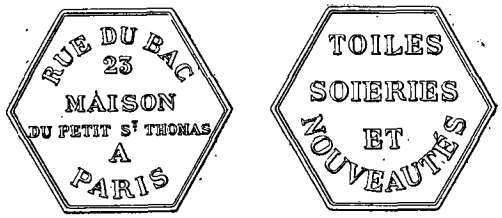
Les grands magasins du *Louvre*, du *Bon Marché*, etc... font la joie des enfants de leur clientèle, même de la clientèle de passage, en leur distribuant des ballons de baudruche que les bébés laissent voleter au bout d'une ficelle, et qu'ils promènent dans la foule, sur les trottoirs, non sans quelque ennui pour les passants.

La plupart des autres magasins gratifient leurs acheteurs de chromo-lithographies dont quelques-unes, très joliment dessinées, prennent dans les albums spéciaux, une place d'honneur.

Ces largesses intéressées constituent pour ceux qui les répandent si généreusement une dépense dont il leur appartient de calculer l'utilité.

Mais s'ils ont le mérite d'une aimable libéralité, ils n'ont pas celui de l'avoir imaginée les premiers.

En janvier 1840, date précise, les magasins du *Petit Saint-Thomas*, rue du Bac, avaient eu l'idée de donner aux enfants de leurs acheteurs de petites médailles-réclames en cuivre, de forme hexagonale dont voici la reproduction exacte. Le présent était modeste, assurément, et d'une naïveté charmante; mais c'était



Médaille-réclame en 1840.

nouveau; et les enfants se sentaient heureux et flattés de recevoir une belle médaille brillante comme de l'or.

La personne qui nous a remis ce petit document de l'histoire commerciale, se souvient encore de la surprise joyeuse qu'elle ressentit, ainsi que son petit frère également gratifié, lorsque, à la caisse, un commis élégant, leur remit ces jetons étincelants de l'éclat du cuivre neuf. Elle conserva son jeton en souvenir d'un temps où la jeunesse était facile à contenter.

Henri Métivier.

FORÊT

Le long d'un vieux marais. Un coin dans le feuillage.
Le marais est figé parmi les grands roseaux,
Et, dans l'herbage épais qui recouvre ses eaux,
Un insecte avec peine y trace son sillage.

A droite, des taillis entourés de réseaux,
Où le gibier abonde, où mon esprit voyage.
Un faisan au vol lourd a franchi le grillage
Et le bruit a fait fuir mille petits oiseaux.

Une mouche bourdonne. Un brin d'herbe s'incline.
Une fourmi gravit à mes pieds la colline
Qui recouvre le trou d'une taupe. — Distrait,

Je m'abandonne au rêve, à la béatitude.
— Devant moi, la forêt; derrière, la forêt. —
Oh! cette heure de calme! Oh! cette solitude!...

G. Boucher.

Forêt de Sénart.

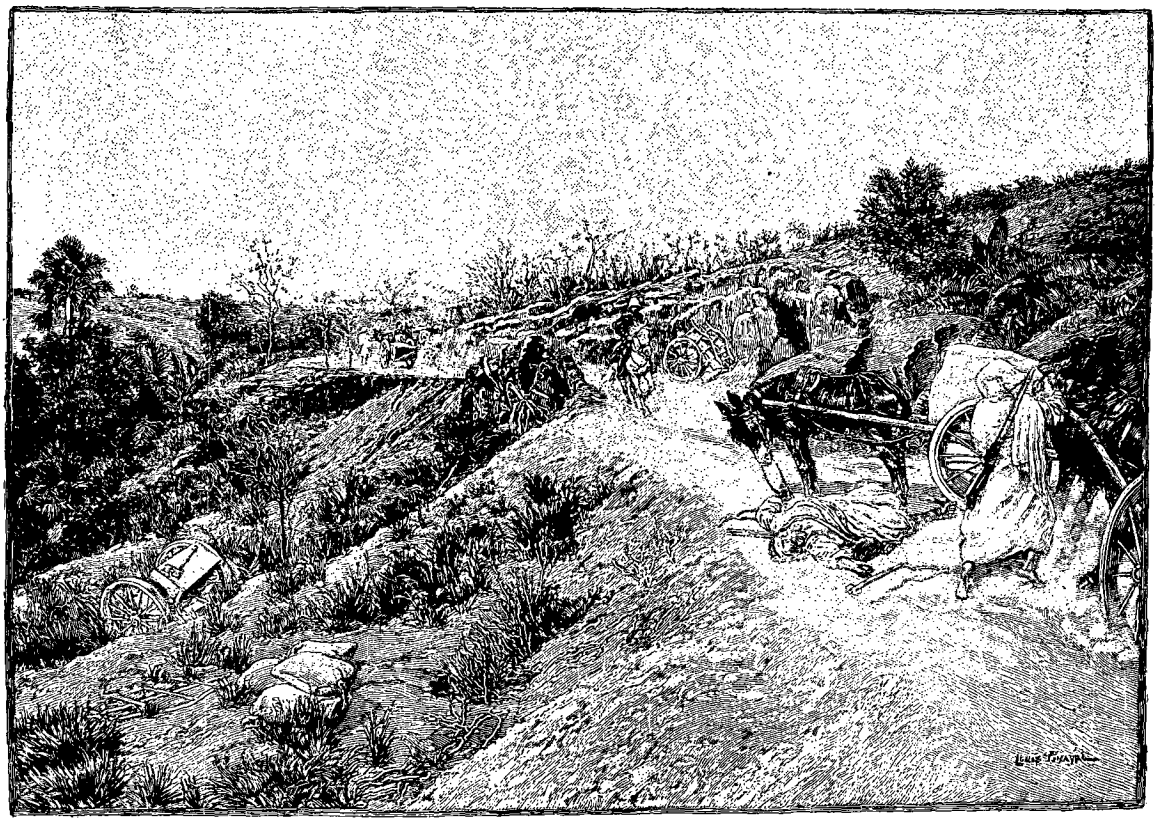
A MADAGASCAR

Le nom de M. Louis Tinayre n'est pas ignoré de nos lecteurs. Cet excellent artiste, que sa collaboration au *Monde Illustré* avait mis en bonne place parmi les dessinateurs de ce temps, a réalisé une œuvre aussi curieuse qu'intéressante en présentant au public, sous la forme d'un Diorama, les épisodes les plus caractéristiques de la campagne de Madagascar.

Envoyé par le *Monde Illustré*, M. Tinayre fut officieusement attaché à la section de cartographie, et put ainsi accompagner la colonne expéditionnaire jusqu'à Andriba seulement. On se rappelle sans doute que la route, construite par nos soldats au prix de fatigues inouïes, ne put être prolongée au delà d'Andriba. Une colonne légère partit seule pour Tananarive et, faute de porteurs, M. Tinayre ne put la suivre et assister à la dernière partie de ce voyage aussi dangereux que glorieux.

La collection des dessins et croquis publiés par le *Monde Illustré* fut donc, forcément, incomplète.

Il avait pourtant réuni des documents d'autant plus précieux qu'ils étaient uniques en leur genre. Deux dessinateurs seulement avaient pu participer au terrible voyage qui coûta la vie à



A MADAGASCAR. — La mort d'un convoyeur kabyle.

tant de nos soldats, mais le confrère de M. Tinayre, atteint par les fièvres pernicieuses presque inévitables dans ces pays si malsains, fut obligé de revenir bientôt en France. M. Louis Tinayre, sans être absolument indemne, résista mieux et s'acclimata plus vite. Il put voir les scènes pittoresques, héroïques et lamentables bien faites pour impressionner l'imagination d'un artiste, combats, assauts dans les villages indigènes, navrants intérieurs d'ambulances, défrichements des forêts vierges où, raconte-t-il, des oiseaux qui n'avaient jamais vu de visages humains se laissaient prendre sans méfiance par les voyageurs.

De même, le Diorama exposé au Palais de l'Industrie ne put offrir à la curiosité des visiteurs que huit tableaux résumant les incidents de la marche de Majunga à Andriba.

M. Tinayre ne pouvait représenter ce qu'il n'avait pas vu, à son grand regret, ce qui aurait vivement ému le public parisien : le paysage de Tananarive dominé par le drapeau aux trois couleurs.

Mais nous ne perdrons rien pour attendre, car l'infatigable artiste est reparti pour la grande île africaine, et profitant cette fois des avantages de la pacification, il ira jusqu'à la cité sainte des Hovas et y séjournera toute une saison.

Ne nous promet-il pas en effet, pour l'Exposition de 1900, un Panorama complet dont le « clou » sera la prise de Tananarive?

Il ramènera, par la même occasion, des artisans malgaches qui exécuteront les travaux de leur métier et seront un vivant commentaire de l'œuvre peinte.

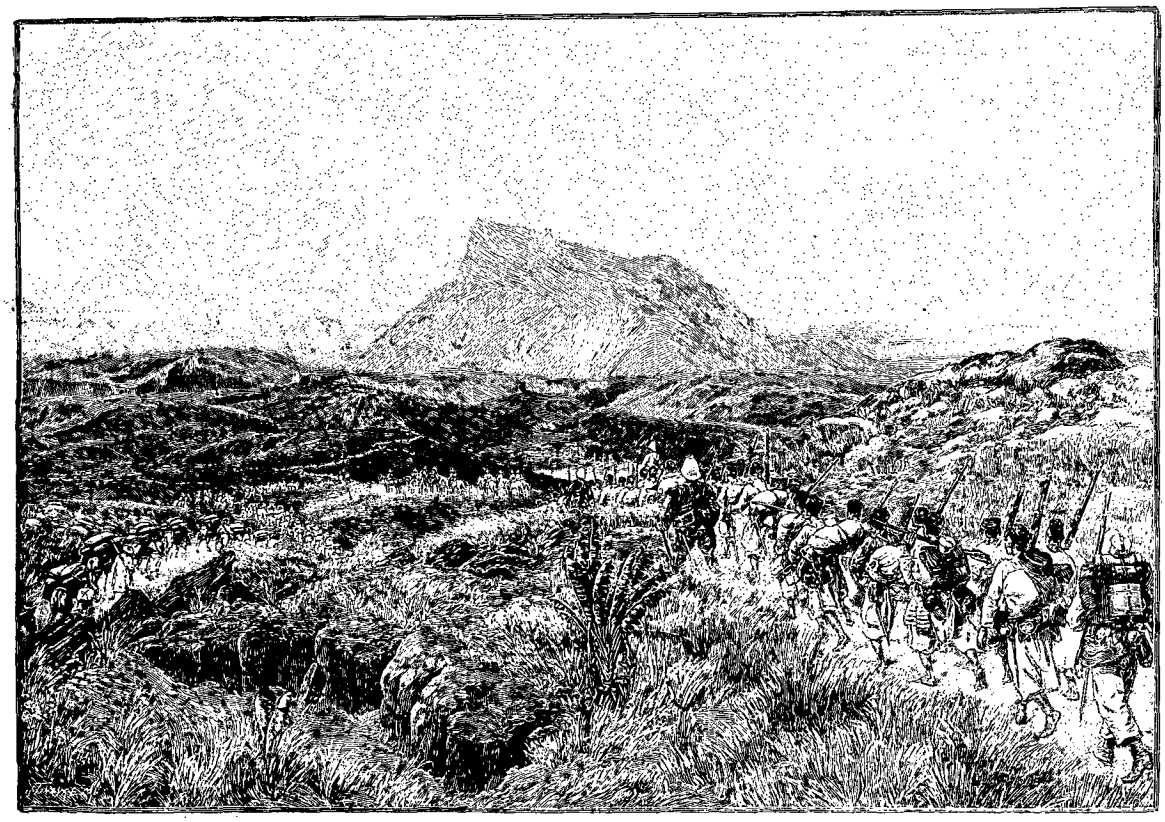
***

Nous donnons ici la reproduction de deux toiles du Diorama, qui ont obtenu un grand succès de curiosité au dernier Salon. La première représente un morceau de la fameuse route de 300 kilomètres qui s'étend de Majunga à Andriba. Un convoi de ravitaillement, aux environs de Suberbieville, est brusquement interrompu par la mort d'un convoyeur kabyle. Le corps git au bord du chemin, sous le soleil torride qui brûle la végétation rare et le sol rougeâtre. La voiture Lefebvre est arrêtée et l'on aperçoit l'officier convoyeur qui accourt au galop pour reconnaître la cause du retard imprévu.

Des voitures abandonnées gisent ça et là avec leur chargement, sacs de farine, de café, d'orge, de pain, provisions perdues et qui eussent été si utiles aux malheureux soldats décimés par la fièvre et les fatigues.

***

La seconde gravure a un intérêt plus général. C'est le départ de la colonne légère qui se dirige d'Andriba sur Tananarive, à travers



A Madagascar. — Marche sur Tananarive.

la partie la plus montagneuse de Madagascar.

On avait dû remplacer les voitures Lefebvre par des mulets chargés des approvisionnements et du matériel.

Le colonel Palle organisa un va-et-vient de convois commandés par des officiers de tous corps et de tous grades qui firent preuve d'un admirable dévouement. « Celui qui n'a pas vu cette longue file dans un nuage de poussière rouge, sous un soleil de feu, ne peut se rendre compte de la souffrance de ces braves », dit M. Louis Tinayre.

Sur un mamelon à l'horizon se trouve le général Duchesne entouré de son état-major : le général de Torcy, les capitaines Bossard et Duchâtelet, le porte-fanion, le maréchal-des-logis Bernard qui regardent défiler ces immenses convois de soldats et de mulets. Le fond des montagnes Ambohimenas, les pics gigantesques de Fanyvanao composent un décor de grandeur farouche à cette scène imposante.

***

Il n'est pas douteux que le Panorama de Tananarive n'obtienne un succès au moins égal au succès très légitime obtenu par ce Diorama. Le talent de l'auteur en est un sûr garant.

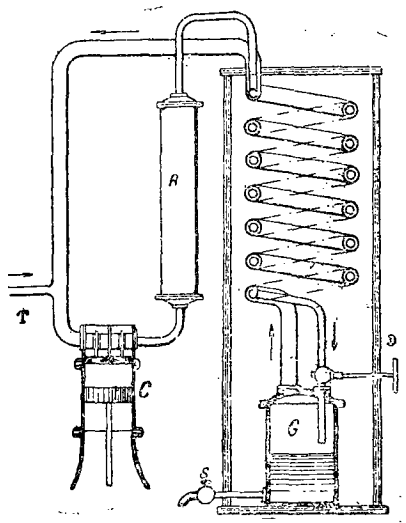
M. T.

LA LIQUÉFACTION DES GAZ

Vers la fin du dix-huitième siècle, deux physiciens français, Monge et Clouet, obtenaient le premier gaz à l'état liquide — l'acide sulfureux — en le refroidissant à la température de 8°. Peu après, Guyton de Morveau liquéfiait le gaz ammoniac par un procédé analogue.

En 1824, Davy et Faraday imaginèrent de combiner le refroidissement avec la compression. Ils obtinrent ainsi, à l'état liquide, le cyanogène, l'acide sulfhydrique, le chlore et le protoxyde d'azote.

Partant du même principe, Thilorier, en France, et le savant autrichien Natterer construisirent des appareils fort ingénieux permettant de produire, pour les besoins des laboratoires, d'assez grandes quantités de gaz liquéfiés. Le dispositif inventé par Thilorier est particulièrement intéressant, en ce sens qu'il a passé aujourd'hui dans le domaine industriel.



Machine de Linde.

Il se compose d'un générateur et d'un récipient de même apparence, ayant tous deux la forme d'un cylindre et une capacité de 5 litres environ. L'un et l'autre sont en fonte et renforcés extérieurement par des frettes en fer forgé. Un tube de communication les relie à la partie supérieure.

On introduit dans le générateur du bicarbonate de soude et l'on y suspend une sorte d'éprouvette en cuivre contenant de l'acide sulfurique. Après avoir adapté le bouchon, il suffit de faire osciller le cylindre autour des tourillons qui le maintiennent en son milieu. L'acide se répand sur le bicarbonate et dégage en abondance le gaz carbonique, qui se liquéfie aussitôt par la pression et vient se rassembler au fond du récipient.

Cette pression est si forte — on l'évalue à 50 atmosphères — que dès qu'on ouvre le robinet du récipient, le liquide jaillit avec violence et se vaporise très rapidement, une grande partie même se solidifiant sous forme de neige.

Pour obtenir à l'état liquide les gaz qui avaient jusqu'alors résisté à tous les procédés, Faraday, en 1845, eut l'idée d'employer un mélange réfrigérant composé d'acide carbonique et d'éther, qui lui donna des températures de 110 à 120 degrés au-dessous de zéro. En ajoutant la compression, il arriva à liquéfier l'éthylène et l'hydrogène phosphoré.

Quelques années plus tard, Andrews fit faire un grand pas à la question en démontrant, expérimentalement et théoriquement, qu'il existait, pour chaque gaz en particulier, une température au-dessus de laquelle il ne peut être liquéfié, quelle que soit la pression. C'est ce qu'on a appelé le point critique.

Des expériences subséquentes ont permis de déterminer la température critique des principaux gaz : elle est de — 118° pour l'oxygène, de — 146° pour l'azote, de — 234° pour l'hydrogène et se tient aux environs de 0° pour le bioxyde d'azote.

Se basant sur ce principe, M. Cailletet, en 1877, s'est attaqué aux gaz dits permanents et dont certains avaient été soumis sans résultat à des pressions de 1.500, 2.000 et 2.800 atmosphères. Ces six gaz rebelles étaient : l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le protocarbure d'hydrogène, le bioxyde d'azote et l'oxyde de carbone.

M. Cailletet introduisait le gaz à liquéfier dans un tube de verre à parois résistantes, reposant sur un bain de mercure et entouré d'un manchon où se trouve le mélange réfrigérant. L'éprouvette en verre est fixée, par un écrou de bronze, à la cuvette, laquelle a été mise en communication avec une presse hydraulique. L'eau comprimée par la presse agit à la surface du bain de mercure ; celui-ci monte dans le tube et réduit ainsi progressivement l'espace occupé par le gaz.

En produisant une détente brusque de la pression, M. Cailletet a pu réaliser, en janvier 1878, la liquéfaction de tous les gaz réputés permanents.

Plus récemment, M. Raoul Pictet a obtenu, par l'évaporation de l'acide carbonique liquide donnant un froid de 160°, la liquéfaction de l'oxygène. M. Cailletet, en abaissant la température par l'évaporation, dans le vide, du formène liquéfié, a recueilli des quantités notables d'oxygène à l'état liquide. MM. Wrobleski et Olzeswki, en évaporant l'oxygène lui-même, opération qui leur a fourni une température de 186°, ont obtenu, avec la compression et la détente, l'hydrogène à l'état liquide statique, et non plus sous l'apparence d'un vague brouillard.

Nous arrivons maintenant à la liquéfaction de l'air, qui est certainement une des découvertes

les plus curieuses de la physique moderne.

Elle est due au savant anglais, M. G. Dewar, qui, le premier, et tout dernièrement, est arrivé, au sens propre du mot, à mettre l'air liquide en bouteille, autrement dit à le produire en quantités relativement considérables. A tout seigneur tout honneur, le principe de l'appareil dont s'est servi M. Dewar, après l'avoir perfectionné, avait été imaginé, il y a quelques mois, par le professeur Linde, appartenant à l'École polytechnique de Munich.

Voici en quoi consiste la machine de Linde actuellement employée pour la production en grand de l'air liquide. Un compresseur système Whitehead, pareil à celui qui sert à l'approvisionnement des torpilles, refoule l'air, avec une pression d'au moins 200 atmosphères, dans un tuyau intérieur entouré de deux autres tuyaux concentriques en serpentin. L'air arrivant dans le récipient G est soumis à une brusque détente au moyen du robinet D. Il remonte alors, suivant l'indication de la flèche, dans le deuxième serpentin intermédiaire, et retourne enfin au récipient, en passant par le troisième tuyau extérieur et en refroidissant l'air comprimé qui circule dans les deux autres.

Lorsque la température avoisine 190° au-dessous de zéro, l'air liquifié vient goutte à goutte se former dans le réservoir de détente.

Un robinet S permet de l'en extraire quand l'opération est achevée.

Au cours d'une des dernières séances de l'Institut, M. d'Arsonval, l'éminent professeur au Collège de France a présenté à ses collègues, très étonnés, un litre d'air liquide. Le récipient qu'a imaginé M. d'Arsonval et grâce auquel l'on peut recevoir et transporter sans danger ce nouveau liquide, dont la température est exactement de — 191°, est composé de deux tubes placés l'un dans l'autre et soudés par le haut, après qu'entre eux a été fait le vide aussi complet que possible.

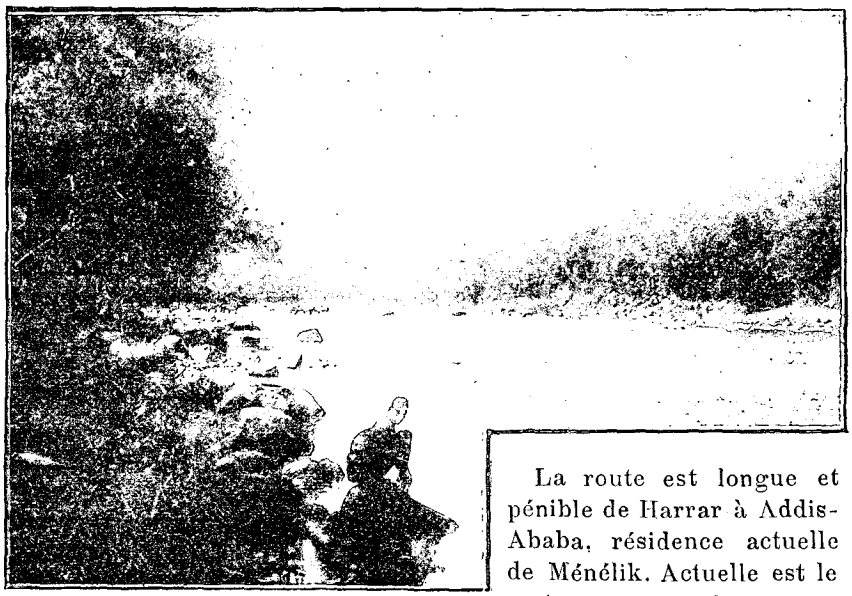
Dans les serpentins de Linde, on obtient assez aisément un litre et demi d'air liquide en une heure. Il sort de l'appareil à l'état laiteux mais très filant, et se clarifie par simple filtrage, absolument comme de l'eau. Un Américain, M. Tripler, en modifiant légèrement l'appareil que nous venons de décrire, est arrivé, ces jours-ci, à remplir, presqu'à jet continu, des cylindres en fer-blanc d'une contenance de 10 litres.

Détail peu connu : par suite du phénomène de caléfaction, on peut se verser de l'air liquide sur la main et en boire une petite gorgée sans inconvénient; il ne se produit aucune sensation de brûlure. Bientôt probablement, au lieu d'avoir à table une bouteille d'eau de Vichy ou de Contrexéville, on boira quelques gouttes d'air liquéfié venant des Pyrénées ou du Tyrol. Ce sera l'hydro-aérothérapie à domicile.

EDOUARD BONNAFFÉ.

Au Pays du Négus

Suite et fin. — Voyez page 304



L'Ouâche.

La route est longue et pénible de Harrar à Addis-Ababa, résidence actuelle de Ménélik. Actuelle est le mot propre car, récemment, l'empereur habitait Entotto qu'il abandonna pour Addis-Ababa où il ne se plaît qu'à moitié.

Le Négus se propose d'en partir dans le courant d'octobre.

On s'extasie volontiers sur la beauté des sites que l'on rencontre au cours de ce long voyage de 700 kilomètres. Il ne faut rien exagérer et, certes, si certains coins sont jolis et charment la vue, combien d'autres, par contre, sont fastidieux et monotones.

La région qui semble avoir le plus provoqué l'admiration des enthousiastes est la province du Tchercher. Nous n'avons rien vu, là, qui motivât pareils transports.

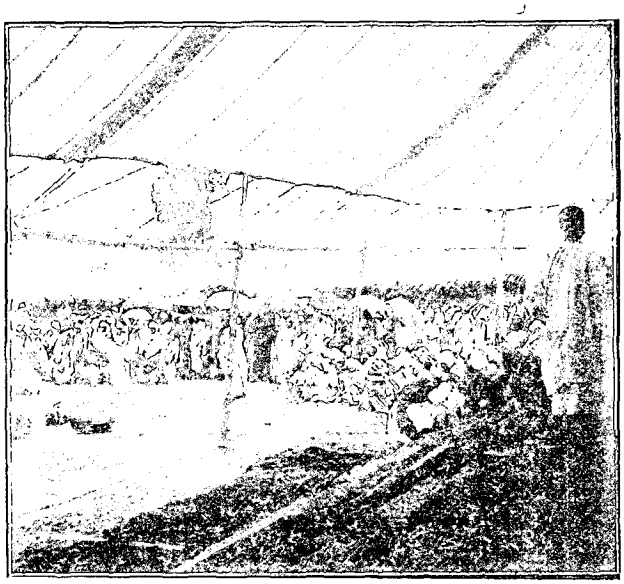
Après le Tchercher, nous entrons dans un nouveau désert habité par une foule de peuplades diverses : *Aroussis*, *Carayous*, *Aïssaboths*, *Itous*, etc.

Les casoars abondent. Les éléphants sont aussi nombreux. On rencontre généralement ces animaux sur les bords de l'Ouache, rivière fiévreuse, très encaissée, où règne une chaleur torride.

* * *

Nous voici à Addis-Ababa où le très distingué ministre de France en Ethiopie, M. Lagarde, nous présente au Négus. Le roi des rois nous reçoit accroupi sur un coussin recouvert de soie rouge. Son accueil est empreint de la plus grande affabilité.

Pendant quelques instants nous causons avec



La Fête de Pâques.

lui et les réponses que nous fait l'empereur dénotent une certaine intelligence, une compréhension relative des choses européennes.

Ménélik nous fait un peu l'effet d'un paysan normand, plutôt rusé que fin, plutôt madré que réellement intelligent. C'est un roué.

Quelques jours après cette première entrevue, nous fûmes invités à assister à la fête de Pâques. C'est une solennité religieuse que l'on célèbre avec éclat chez le Négus.

Durant cinq heures, celui-ci assista aux danses et aux chants ininterrompus des prêtres abyssins.

C'est une sorte de ballet au cours duquel on glorifie Dieu et les Saints, un mélange de théâtre et de religion.

La cérémonie se termine toujours par de fortes libations de *tedj*, hydromel très capiteux dans la composition duquel entre une plante appelée *guécho* qui le fait fermenter et lui donne des propriétés enivrantes très appréciées.

Les Abyssins ont la même religion que les Russes, à quelques nuances près, et le même culte que les Polonais.

* * *

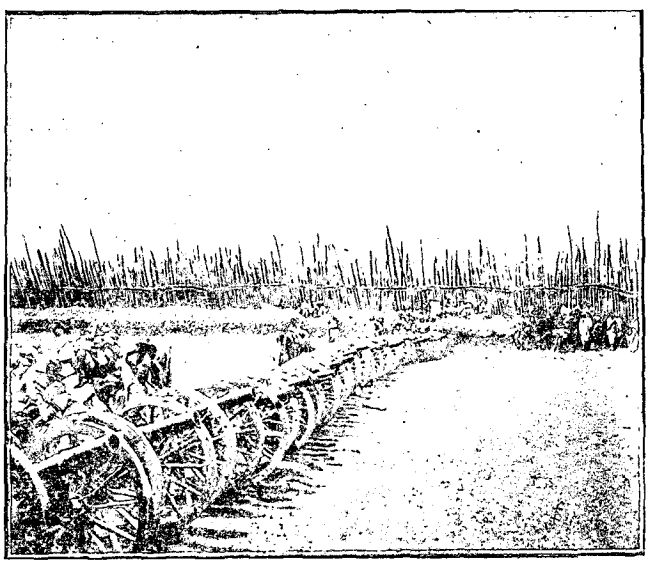
Plus par sa force numérique, par ses moyens de ravitaillement, par son habitude du climat que par sa valeur propre, l'armée abyssine a vaincu l'Italie. Les sujets de Ménélik tirent de ce fait une excessive vanité. Les Éthiopiens ont, sur la guerre, des théories qui leur ont réussi dans la pratique. Longtemps, ce petit peuple, entouré par les Musulmans, a réussi à conserver son indépendance tout en augmentant son territoire. On en a conclu que l'Abyssinie était supérieurement armée. On l'a proclamée invincible. C'est sans doute aller un peu loin.

Dans l'une des cours du *guébi*, nom sous lequel on désigne la demeure impériale, sont rangés les canons pris à Adoua. On les entoure d'une vénération réelle, bien que les Abyssins préfèrent de beaucoup le combat corps à corps à l'arme blanche, où ils sont redoutables.

Dans tout Abyssin, il y a le guerrier et le marchand : les fonctions ne sont pas incompatibles en Ethiopie.

A Addis-Ababa, le marché a lieu tous les jours. Les Gallas y viennent vendre leur production de blé, d'épices, de café. Les Abyssins ne travaillent pas, mais le commerce n'a, pour eux, aucun secret.

Le samedi est consacré à l'achat et à la vente des chevaux et des mulets. Un bon cheval vaut environ 90 francs; un mulet peut être vendu 200 et même 250 francs. La monnaie est toujours le thaler de Marie-Thérèse. Les pièces à l'effigie de Ménélik n'ont aucune valeur et ne sont pas reconnues. Pour les achats de peu d'importance, on se sert de morceaux de sel gemme appelés là-bas des *amouliés*. Au delà d'Addis-Ababa, dans le Oualamo, par exemple, les échanges se font au moyen de petits morceaux de fer taillés d'une façon spéciale.



Les Canons d'Adoua.

* * *

Par le très court et très incomplet exposé qui précède, on ne peut se faire qu'une idée impar-

faite du degré de civilisation de l'Ethiopie moderne.

Nous avons voulu simplement indiquer, esquisser sa physionomie, son caractère.

Volontairement, nous sommes restés dans une réserve actuellement nécessaire; mais nous pourrons revenir sur le sujet, qui n'est pas épuisé. Nous sommes trop portés à fonder sur des pays, inconnus presque, de trop grandes espérances. Il vaut mieux se tenir sur ses gardes et ne pas céder à de trop prompts emballements.

Restons dans la mesure et n'allons pas chercher en Abyssinie autre chose que ce que nous savons y trouver.

L'Abyssinie n'a rien de commun avec la musique. Là, une blanche ne vaut pas deux noires.

VICTOR GOEDORP.

DOLOROSA

Suite. — Voyez pages 270, 284, 308 et 325.

Avec son flair particulier d'industriel en petits loyers, il avait bien vite apprécié le peu d'importance de « la matière saisissable », par conséquent les chances qu'il aurait, s'il lui fallait, en un moment donné, mettre les huissiers sur pied, d'en être pour ses frais. Il en conclut qu'il convenait de ménager les choses pour amener une solution mettant ses intérêts à couvert.

— Oui, fit-il, toujours en quête d'une transition adroite pour arriver à ce qui lui tenait tant à cœur. Oui, vous étiez heureux dans ce petit appartement, commode, oui très commode, propre et... pas cher. N'est-ce pas?

— Non! dit-elle au hasard.

— Bien sûr! Et... vous pensez probablement... vous pensez rester ici? A moins que, se hâta-t-il d'ajouter, vos moyens... hein?

— Je ne sais pas, ça dépendra! Je vais chercher du travail.

— Vous êtes courageuse, c'est bien, cela! Et puis, pour le moment, vous n'avez pas à vous inquiéter, vous êtes en règle, le loyer est payé pour deux mois encore. C'est après!... dame! Ça sera dur peut-être! Voyez-vous, moi, je préfère vous le dire tout de suite, je n'ai pas les moyens d'attendre, j'ai des charges grosses, très grosses! Aux échéances, il faut que ça rentre. Alors si, plus tard, vous deviez être embarrassée, il vaudrait mieux, beaucoup mieux en finir tout de suite. Allez, je ne suis pas inhumain, quand la situation ne m'y force pas. Ainsi, supposons que vous vouliez partir maintenant. Eh bien, j'aurais le droit de vous dire : vous êtes liée pour tout l'autre terme! De sorte que, au cas où vous ne pourriez plus payer, je pourrais faire vendre le mobilier. Vous comprenez, n'est-ce pas?

Elle fit signe que oui.

— Mais je ne voudrais pas abuser de mes avantages, au contraire. Ainsi, si vous vouliez partir..... tout de suite, je vous laisserais faire, malgré mes droits. Comme cela, je pourrais me retourner pour louer à Pâques. Je sais bien, je cours de gros risques, je puis perdre un terme! Mais j'aurais fait quelque chose pour vous; ce serait une consolation. Qu'en pensez-vous?

— Vous avez raison, murmura-t-elle.

— N'est-ce pas? Alors, nous sommes bien entendus : vous me laissez l'appartement libre, et je renonce à mes droits.

— Oui.

— Vous aurez vite fait de déménager. Vous trouverez facilement les deux petites pièces qu'il vous faut, chambre et cuisine. Dans le quartier, il y en a beaucoup à louer..... présentement. On pourra s'adresser à moi pour les renseignements, je les donnerai très bons. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Oui.

Il se sentit heureux de la façon dont sa « petite affaire » s'arrangeait. Tout au plus eut-il un moment de regret quand, pensant à la facilité avec laquelle elle s'était laissé exécuter, il entrevit qu'il aurait pu peut-être obtenir qu'elle lui abandonnât quelque chose, cette petite commode, par exemple, que dans son expertise de tout à l'heure il avait jugée comme le seul objet dont on pût tirer quelque parti. Enfin, c'était fait!

Il craignit pourtant de ne pas avoir assez mis les points sur les i :

— Et vous allez vous mettre à chercher tout de suite?

— Oui, dit-elle.

— Et vous pensez que dans quelques jours...

— Il me faudrait peut-être une semaine.

— Une semaine! C'est beaucoup! Mais si vous croyez.... Allons, va pour une semaine!

— Merci!

Ce « merci » le réconforta. Il n'eut plus pour elle qu'un bon regard de commisération et, discrètement, dessinant un mouvement douloureux de la tête, gagna la porte qu'il ouvrit silencieusement et referma sur lui.

*
* *

Sa songerie reprit un courant plus actif: ainsi, tout était bien rompu de ce qui pourrait la rattacher au passé, tout, sauf la frêle enfant qui dormait là, inconsciente de ces calamités, portant l'espérance en son innocent sourire.

Elle la regarda longuement, et peu à peu ce petit être lui sembla passer dans son être à elle, l'envahissant tout entier, lui donnant comme une essence nouvelle de courage et d'amour. Elle ne souffrait plus, elle ne craignait plus rien, ne voyant rien au-delà de cette exis-

tence qui ne dépendait plus que d'elle désormais, qu'elle voulait voir fleurir sous l'irradiation de son dévouement.

N'osant la toucher, de peur de troubler ce calme sommeil, prise pourtant d'un violent désir d'expansion qu'elle ne se sentit bientôt plus la force de contenir, elle saisit un petit bout du châle sous lequel, toute recoquillée, dormait la petite, et se mit follement, à pleine bouche, à embrasser le tissu tout chaud de la chaleur du petit corps. Pour être plus près, elle s'était laissé aller, accroupie tout contre le berceau; et bientôt rassérénée, gagnée par ce calme de l'enfant, lassée de tant de veilles, elle s'endormit paisiblement, pour la première fois depuis la terrible nuit.

C'était un admirable tableau, comme une de



Ces deux visages qui se rapprochaient...

ces scènes de la Nativité qui commandent l'adoration.

Le corps de la jeune femme, encore paré de toutes les grâces de la première maternité, reposait là en une attitude sereine, laissant la tête, à demi-renversée, posée sur le bord du berceau où dormait l'enfant; et ces deux visages qui se rapprochaient, si purs tous les deux, semblaient n'attendre que l'auréole que l'on voit flottant sur la tête des élus.

*
* *

Elle se réveilla forte et les idées nettes: le plus pressé était de se procurer du travail; elle n'en était pas embarrassée; là-bas, à l'*Aurore Boréale*, où elle avait connu celui qui devait être son mari, elle simple ouvrière, lui modeste commis, on lui donnerait de l'ouvrage; on l'avait vue à l'œuvre, elle se sentait encore active et courageuse; chez elle, tout en gardant son enfant, elle pourrait bien abattre autant de besogne qu'elle le faisait jadis.

En un tour de main, sa résolution prise, elle fut prête à sortir et vite, tout droit, sans regarder autour d'elle, elle avait gravi ce chemin au bout duquel elle comptait trouver la réalisation de son espérance.

A l'*Aurore Boréale*, on la reçut de façon à relever son courage, le petit monde des commis et des commises, d'abord, empressé à lui montrer sa sympathie; puis le patron, dont l'accueil fut plus réconfortant encore. Un type à l'allure joviale, ce patron, un ex-commis-voyageur fatigué de la vie des tables d'hôte, qui s'était arrêté là, un beau jour, tenté par l'offre du fondateur de l'établissement qui lui donnait sa fille avec la maison en dot. La fille n'était pas très plaisante, mais la succession avait de sérieux attraits; il n'y avait qu'à fermer les yeux et ouvrir les mains, ce à quoi il s'était promptement décidé. Il ne s'en était pas trop repenti.

Le mouvement de son nombreux personnel suffisait à ses besoins d'activité, voir les autres s'agiter lui tenant amplement lieu d'exercices corporels; et tout doucement il marchait à l'apoplexie, montrant par son visage rubicond et sa lèvre toujours souriante que le chemin ne lui en paraissait pas trop rocailleux.

L'entrée de la jeune femme, dans le cabinet du patron fut saluée d'un aimable « Tiens, c'est vous, Thérèse! » qui, s'il ne marquait pas précisément une perception bien sensible de la situation de la pauvre veuve, semblait montrer au moins d'excellentes intentions à son égard. Au fond, cela valait mieux pour elle qui n'avait eu jusque-là que trop d'occasions venant rouvrir les écluses de sa douleur.

— Oui, monsieur, répondit-elle doucement, le regardant à peine.

— Ça me fait plaisir de vous voir, fit-il. Non pas que... mais enfin... n'est-ce pas?

Cela l'ennuyait tout de même un peu, le bon vivant, de penser que peut-être elle allait lui dire des choses tristes, et qu'il lui faudrait trouver des phrases émues pour lui répondre; il n'aimait pas ça, les choses tristes, et il cherchait le moyen d'esquiver la pénible éventualité qui le menaçait. Dans cette visée, en attendant mieux, il donna un peu plus d'essor à sa jovialité, lui montrant ainsi qu'autant valait ne pas remuer les souvenirs douloureux.

Elle comprit bien vite. Après tout que lui importait! Ne fallait-il pas songer à l'avenir?

— Je suis venue, fit-elle..... je sais que quelquefois vous avez du travail à donner au dehors... et alors...

— Ah, bien! dit-il soulagé de sa peur d'une scène d'apitoiement. Mais certainement, nous en donnons! Vous pouvez compter sur nous. Une gentille petite femme comme vous...

Il s'arrêta soudain, changeant d'attitude; une personne venait d'entrer, grande, sèche, anguleuse, fadement rousse, qui ne semblait pas précisément faite pour comprendre un trop aimable abandon. Et il termina la phrase commencée par un : « — N'est-ce pas, Léocadie ! » qui n'avait pas l'air de bien compléter sa pensée.



Il s'arrêta soudain changeant d'attitude.

— Qu'est-ce ? fit Léocadie, d'une voix peu engageante.

— C'est Thérèse, tu sais, cette pauvre Thérèse...

— Ah, bien ! dit-elle sans rien marquer sur son visage revêche qui prit forme d'intérêt quelconque.

Mais il avait une vague idée que ses derniers mots à Thérèse, trop empreints de galanterie, n'eussent été entendus par sa femme; aussi tenta-t-il un changement de destination.

— Je lui disais que tu étais une gentille petite femme, charitable, et que certainement tu lui donnerais du travail... s'il y en avait.

— Vous savez bien qu'il n'y en a pas !

— C'est justement ce que je lui disais; seulement, quand il y en aura, n'est-ce pas ?

— On verra.

— C'est cela, dit-il; vous voyez, elle est bien disposée, ma femme. Repassez de temps en temps, adressez-vous à elle, parce que moi, vous savez, les ouvrières, je ne m'en occupe jamais !

Et comme désespérée, elle esquissait un timide salut, allant pour se retirer.

— Attendez ! dit la grande femme... Mais, peut-être... Ça ne vous irait pas ?

— J'espère que oui, dit Thérèse revenant.

— C'est que, je vous préviens, ce n'est pas bien commode, et *on* ne paie pas beaucoup.

— Tout de même.

— Enfin, vous essayerez ! il vaut mieux ça que rien !

Et s'adressant à un commis.

— Descendez-lui les coupes de coutil !

Puis se tournant vers elle :

— On vous expliquera ce que vous aurez à faire.

Et comme Léocadie tournait les talons, sans plus s'occuper de la jeune femme, elle aperçut son mari qui esquissait à son adresse un sourire engageant.

— Venez, vous ! dit-elle.

L'autre suivit, docile, et de peur de paraître suspect de trop d'égards pour Thérèse, il lui cria d'un ton rogue, tout en disparaissant :

— Et surtout, tâchez de faire proprement !

* * *

Ah non ! ce n'était pas bien commode le travail qu'on lui avait donné là; mais assise sur sa chaise basse, tout à côté du berceau où l'être chéri lui souriait, elle y arrivait tout de même.

Et les points s'alignaient, se piquant dans le coutil rude qui repoussait l'aiguille, ne se rendant jamais qu'après un dûr assaut. Elle allait toujours, sans ralentir, orgueilleuse de sa vaillance, ne s'arrêtant jamais que pour jeter un regard vers le berceau, sur l'ange adoré en qui résidait tout ce qui l'attachait à la vie, tout ce qui lui donnait la force de travailler.

Au bout de trois journées, mordant un peu sur les nuits, elle avait vu la fin de sa tâche. C'était un beau commencement, cela l'enchantait, et, en empilant les pièces, leur donnant un joli pliage, son esprit marchait, supputant ce qu'il lui reviendrait. Sans trop vouloir s'illusionner, elle comptait qu'il y en aurait pour une dizaine de francs, au moins; elle était sûre ainsi de gagner couramment vingt francs par semaine, quatre-vingts francs par mois, de quoi faire des économies !

Elle dépensait si peu !

* * *

Impatiente de toucher son premier gain, elle courut à l'*Aurore Boréale*.

Pièce par pièce, le chef d'atelier examinait et chaque fois il avait un signe de satisfaction.

— C'est bien, fit-il enfin, voilà votre bon, vous pouvez passer à la caisse.

Très émue, elle prit le petit carré de papier qu'on lui tendait, impatiente d'y voir inscrite la somme qu'on allait lui donner. Ce n'était qu'un bulletin de réception, portant en marge une marque crayonnée, indéchiffrable.

Le cœur lui battant, elle se présenta au guichet de la caisse. Des doigts se tendirent, prenant le petit papier; une minute se passa, un siècle, puis les doigts reparurent déposant quelque chose sur la tablette, avec ce mot sacramentel :

— Voilà!

Avide, elle regarda; il y avait trois francs! Trois francs! Ce n'était pas possible!

— C'est le compte? murmura-t-elle.

— Eh bien, oui! fit une voix impatientée: douze pièces, à vingt-cinq centimes chacune, trois francs!

Cinq sous par quatre heures de travail! Les larmes lui en vinrent aux yeux, c'était le renversement de tout! Comment allait-elle faire pour vivre! Elle se sentait perdue, incapable, après tant de douleurs, de supporter ce nouveau déboire.

Qu'allait-elle devenir, mon Dieu!

Le chef d'atelier arriva par là, comme elle était encore médusée, devant ce guichet qui venait de se refermer.

— On vous a réglée? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, mais...

— Quoi donc?

— J'aurais cru... que ce serait plus.

— Comment, plus! Mais à ce prix-là nous ne pouvons pas fournir du travail pour tout le monde!

— Ce n'est pas beaucoup, tout de même, il faut tant de temps!

— Certainement, je ne vous dis pas, il y a des choses qui rapportent plus; peut-être, en voyant le patron!... tenez, justement... le voilà!

Il arrivait, le patron, se dirigeant vers elle, de son air engageant.

— Eh bien, Thérèse, fit-il, ça va?

— Oui, monsieur, mais...

Elle était adorable, avec son air timide et son émotion qui teintait ses joues de rose, ses beaux grands yeux si noirs et si expressifs, qui avaient un air de sainte implorant.

Il la regardait, semblant vouloir lui dire qu'elle ne devait rien craindre de lui, qu'il était tout à fait bien disposé pour elle.

— Voyons, fit-il enfin paternellement, il y a quelque chose?

Elle n'osait pas. Le chef d'atelier eut pitié d'elle.

— Elle trouve, dit-il, qu'on ne gagne pas lourd à ces confections, ce sont ces coutils, vous savez!

— Mais oui, parbleu, je sais, c'est très mauvais. C'est ma femme qui lui a fait donner ça, et alors vous comprenez...

Mais l'employé, paraît-il, n'avait rien à comprendre, car il n'eut pas l'air de croire que le patron s'adressât à lui et tourna aussitôt les talons en homme qui craint de se trouver compromis.

— Nous arrangerons mieux ça, la prochaine fois, continua-t-il; venez demain, à une heure, vous me demanderez; mais pas plus tard, à une heure, n'est-ce pas, c'est le moment où ma femme n'est pas là...

Il s'arrêta net: l'apparition revêche de l'autre jour venait de surgir. Elle arrivait, Léocadie, plus anguleuse que jamais. Avait-elle entendu?

Il fallait aviser.

— C'est Thérèse, ma bonne, fit-il en prenant un air détaché des choses d'ici-bas, elle rapporte son travail et justement je lui disais : c'est dommage, ma femme n'est pas là!

— Elle a fini? fit-elle sèchement sans la regarder.

— Je ne sais pas! Vous avez fini?

— Oui, je...

— Très bien! grinça l'autre en lui tournant le dos, sans plus de formalités. Puis s'adressant à son mari.

— On vous attend à l'expédition.

Et elle attendit qu'elle eût disparu pour disparaître à son tour.



Les larmes lui en vinrent aux yeux.

A. ELBERT.

(*A suivre*).

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégore, 15.

TIMOUR-LENG



TIMOUR-LENG. — Salon de 1898. — Statuette équestre de M. Gérôme. — Gravé par Guérelle.

Tamerlan, Timour-Leng, Timour-Beyg, Tleimoù-eul, Tamburlain et Tamburlam, la diversité des formes de ce nom atteste l'impression profonde qu'il a faite sur l'histoire. Tamburlain appartient à l'Angleterre, Tamburlam à l'Espagne et en particulier à Pierre Messie, qui a laissé une chronique en langue castillane à la gloire du conquérant. Du castillan elle a été traduite en français, d'où Fortescue la transporta dans la langue anglaise, bien que la Grande-Bretagne fût déjà en possession d'une vie du grand Tamerlan. Mais les Anglais ne se plaignirent pas de l'acquisition de ce nouveau document. Il en résulta même l'apparition de l'un des chefs-d'œuvre de leur théâtre.

Marlowe avait eu les deux versions sous les yeux. Il y puisa cet enthousiasme vigoureux et fécond qui s'exprima en une tragédie de deux parties de chacune cinq actes, intitulée *Tamerlan-le-Grand*. C'était une belle mesure pour une

pièce de théâtre. Mais le monde n'était pas encore blasé; et après le dixième acte le public de Londres était toujours en appétit et en réclamait encore. Ce fut un très gros succès. Et pourtant la lutte était vive en ce moment entre les poètes qui tenaient pour la rime obligatoire et les novateurs, parmi lesquels Marlowe, qui prônaient l'usage du vers blanc; de sorte que le Tamerlan eut à subir de vives attaques. Mais, soutenu par le public dont le suffrage prononce toujours en dernier ressort, Marlowe remporta une éclatante victoire.

C'est d'ailleurs le seul dramaturge qui ait été digne de se mesurer avec cette figure monstrueuse. En 1702, à Londres encore, Tamerlan reparut dans une tragédie de Rowe. Cette fois il fournit un prétexte à allusions aux événements contemporains. Sous le personnage du conquérant l'auteur avait voulu faire deviner le roi Guillaume III, et Louis XIV gémissait sous les traits du malheureux Bajazet. Ainsi rapetissée, la figure de Tamerlan n'excita pas l'enthousiasme qu'Edward Alleyn, l'interprète de Marlowe, fit vibrer en 1588.

Chez nous Pradon, en 1675, avait aussi voulu se mesurer avec le monstre. Mais ses vers tranquilles et pondérés ne purent pas s'élever à l'ampleur exigée par un pareil héros. En 1802, celui-ci apparaît encore dans un opéra de Winter, lequel ne fut pas plus heureux avec ses chœurs d'une valeur pourtant incontestable.

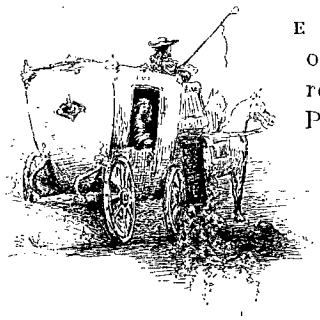
L'iconographie de Tamerlan n'est guère plus nombreuse. Et peut-être ne se fût-elle pas enrichie de la belle statue de M. Gérôme, si l'artiste n'avait été entraîné par ses études sur le cheval, à s'attacher aux figures des grands conquérants. Celle-ci avait une chance toute spéciale de le tenter. M. Gérôme possède en effet depuis longtemps un document de première valeur, et qui ajoutera aux yeux de nos lecteurs, un intérêt particulier à la gravure que nous leur présentons.

Le peintre-statuaire, parmi les richesses de son atelier, montre volontiers une armure complète de Tamerlan, depuis le casque jusqu'aux jambières de mailles, jusqu'aux carquois où il portait ses flèches et son arc. Le chanfrein du cheval est la représentation exacte d'une pièce admirablement conservée. De sorte qu'il est impossible de donner de Tamerlan armé un portrait plus fidèle. Pour le reste, l'artiste pouvait s'aider des mémoires de Baber, le petit-fils de Tamerlan, et même de ceux que l'on attribue au conquérant lui-même. Le monceau de têtes jeté sous le cheval évoque terriblement le charnier que laissaient derrière elles les troupes tartares; et le mouvement du cheval reniflant le carnage et la mort est d'une cruauté bestiale singulièrement expressive.

Rien de trop d'ailleurs pour ce monstre qui d'un geste faisait massacrer 100.000 hommes, emmurer des vivants, et s'amusait particulièrement à des carnages d'enfants. Après quoi, il rendait aux arts et aux lettres des hommages sincères. Dans la pièce de Marlowe, nous relevons un détail typique, attestant combien le dramaturge avait été frappé par le génie de Tamerlan. Il lui prête un projet de percement de l'isthme de Suez, et l'on était alors en 1587.

JEAN LE FUSTEC.

LES OMNIBUS



Le 18 mars 1662, les omnibus commencèrent à circuler dans Paris.

Leur invention, due à l'ingéniosité de Pascal, patronnée par Artus Gouffier duc de Roannès, Jean du Bouchet marquis de Sourches, et Pierre de Perrin marquis de Crenan, sanctionnée par un privilège royal, eut un succès immédiat et considérable. Mme Périer, la sœur de l'auteur des « Pensées », dans une lettre à Arnault de Pomponne, nous fait des « Carrosses à cinq sols » et de leur entrée dans la carrière, une description élogieuse et circonstanciée, qui ne nous laisse aucun doute sur la réussite de leurs débuts. Nous retrouvons dans ce récit, d'un style à la fois sobre et coloré, Paris plus jeune de deux siècles, avec son animation et ses habitudes, qui, à quelques particularités près, n'ont pas beaucoup changé. Une foule chamarrée s'agite et se presse autour du nouveau véhicule : seigneurs aux allures encombrantes, soigneux de leurs rubans et de leur perruque, galants musqués et coquettes, gens de robe et gens d'épée, financiers, bourgeois, gentilshommes : toutes gens que nous avons vus souvent chez Molière, et que nous reconnaissons là avec leurs saluts et leurs airs arrogants, leurs minauderies de façonnières et leur éventail, leurs embarras empesés et leur ton de bravaches pourfendeurs. Les commis ont peine à maintenir l'ordre : il n'y a que huit places d'intérieur et pas d'impériale : maint canon, mainte plume se trouve mal de la bousculade... Et comme nous sommes encore au temps des beaux esprits, la poésie s'empresse de célébrer l'événement en improvisant en son honneur.

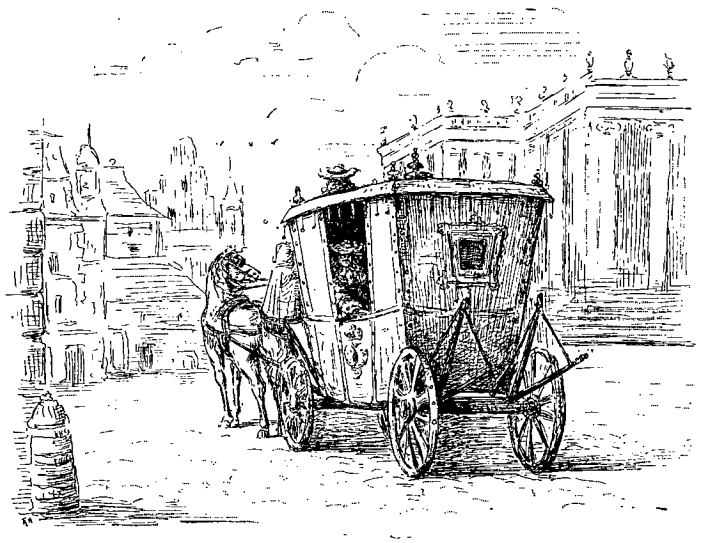
« Le 18 de mars, dit Jean Loret, poète normand, dans sa Muse historique, notre veine

« D'écrire cecy, prit la peine. »

L'établissement des carrosses
Tirez par des chevaux non rosses
(Mais qui pourront, à l'avenir
Par leur travail le devenir),

A commencé d'aujourd'huy mesme,
Commodité, sans doute, extrême,
Et que les bourgeois de Paris,
Considérant le peu de prix
Qu'on donne pour chaque voyage,
Prétendent bien mettre en usage.
Ceux qui voudront plus amplement
Du susdit établissement
Sçavoir au vray les ordonnances,
Circonstances et dépendances,
Les peuvent lire tous les jours
Dans les placards des carrefours.

De fait on devait, en faveur de l'innovation, faire à la veine poétique quelque saignée de circonstance. Le duc de Roannès avait dignement fait les choses : ses omnibus pouvaient rivaliser avec le fameux carrosse amarante de Trissotin ; quoique « l'or ne s'y relevât pas en bosse », l'impression produite à leur passage



Les Omnibus. — Carrosse à 5 sols (1662).

n'en était pas moins favorable, et certes « ma Lais » n'eut pas dédaigné d'y monter.

Assez semblables aux coches de campagne, mais cependant de forme plus noble et moins lourde, leur caisse était suspendue à l'aide de grosses courroies sur quatre moutons, et posée sur un train de quatre roues. Les moutons étaient des pièces de bois placées d'aplomb sur l'essieu, auxquelles on attachait les soupentes. Les banquettes étaient rembourrées, des fleurs de lys apposées en or sur fond d'azur par une, deux, trois, suivant le nombre des voitures, décoraient les traverses. Les casaques des cochers étaient bleues, armoriées des armes du roi et de la ville : plus tard ces livrées varièrent ; certaines furent rehaussées de galons aurore, blancs, rouges, orange, suivant les divers parcours.

La première ligne fit le trajet de la porte Saint-Antoine au Luxembourg.

La seconde route fut ouverte le 11 avril 1662. Elle commençait à la rue Saint-Antoine, vis-à-vis de la place Royale, et aboutissait rue Saint-Honoré, à la hauteur de Saint-Roch. La troisième route, ouverte le 22 mai 1662, partait de la rue Montmartre, au coin de la rue Neuve-Saint-Eustache et finissait au Luxembourg.

La quatrième ligne ou route du tour de Paris fut établie le samedi 25 juin 1662. Six carrosses partirent de la rue Neuve-Saint-Paul : trois à main droite pour aller du côté de la place Royale, trois à main gauche par l'Ile-Notre-Dame pour revenir rue Neuve-Saint-Paul. Il en fut de même des omnibus de la rue Taranne : trois allèrent à gauche et trois autres à droite.

Le 5 juillet 1662, fut créée la cinquième route. Elle partait de la rue du Poitou et allait au Luxembourg.

Les départs qui primordialement avaient lieu toutes les demi-heures sont bientôt doublés et se produisent tous les quarts d'heure. C'est au juste si l'idée de la correspondance ne vient pas à l'esprit des directeurs. Quand on arrive à un croisement de lignes, on a latitude de changer de parcours... mais il faut repayer. Des seigneurs de la haute noblesse ne se font pas scrupule d'user de ce moyen de locomotion. Sauval, dans ses « Antiquités de Paris » y place le duc d'Enghien à l'occasion. « Que dis-je, ajoute-t-il, le roi, passant l'été à Saint-Germain, où il consentit que les carrosses vinssent, lui-même par plaisir monta dans un, et, du château où il logeait, vint au nouveau trouver la reine mère. »

Enfin le théâtre s'en occupe et les met à la scène. Le Juif errant les y trouve à son goût et s'en sert, utilisant ainsi sa fatale et modique fortune.

Chevalier, comédien de la troupe du Marais, compose « l'Intrigue des carrosses à cinq sols ». Dans cette pièce, d'ailleurs fort mauvaise, et dont l'unique intérêt pour nous, consiste à y trouver mention de l'objet même qui en fait motif, Clindor, l'un des personnages dit au laquais conducteur :

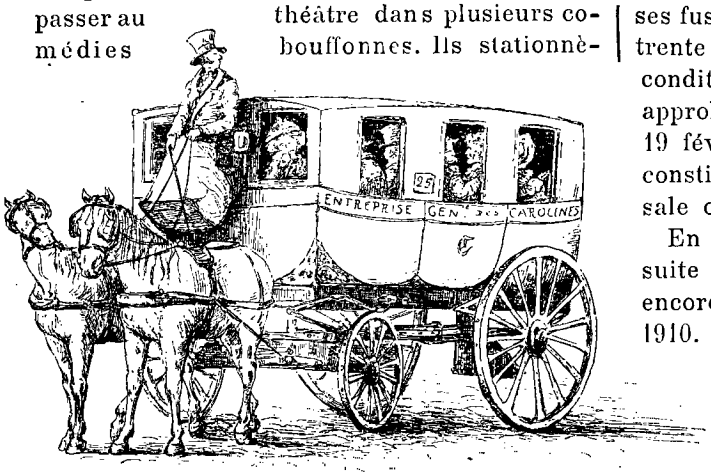
Tiens, petit enfant bleu, prends mes cinq sous marquez.

D'aussi brillants débuts semblaient assurer aux omnibus un avenir prospère. La faveur qui avait accueilli leur apparition tomba aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Un discrédit assez inexplicable s'abattit tout à coup sur cette entreprise que son but d'utilité publique aurait dû préserver des caprices de la mode, et la réduisit en moins de vingt années au néant le plus complet.

Il faut chercher les causes de cette décadence dans les ordonnances mêmes de l'opération. On ne prenait dans les voitures que des personnes d'apparence aisée : soldats, pages, laquais, tout le menu peuple en était banni. Le

premier mouvement de curiosité passé, le nombre restreint des places, les attentes aux bureaux, la longueur du trajet, choses qui encore de nos jours font la mauvaise humeur de bien des gens, furent autant d'objections qui firent regretter et ramenèrent les anciennes habitudes. Les personnages titrés revinrent aux carrosses de louage. Les fiacres qui fonctionnaient depuis la Fronde reprirent leurs avantages. La clientèle du duc de Roannès se réduisit brusquement. Elle ne se composa bientôt plus que de magistrats, avocats, maitres des requêtes, médecins, voyageurs affairés que mécontentait souvent la lenteur des départs. Une augmentation de prix vint soulever de nouveaux murmures. Les fiacres en profitèrent pour multiplier les embarras de compétition. Des débats suivirent qui menaçaient de s'éterniser; sur ces entrefaites, le duc de Roannès mourut. Les omnibus disparurent de la circulation.

Leur souvenir survécut. Quelque temps l'on put croire à une résurrection. On les vit passer au théâtre dans plusieurs comédies bouffonnes. Ils stationnèrent souvent en peinture sur la toile de fond du décor. Mais ce n'était là qu'un pâle reflet de leur gloire éphémère. Il faut attendre cent cinquante ans pour les voir reparaître sur le pavé de la capitale.

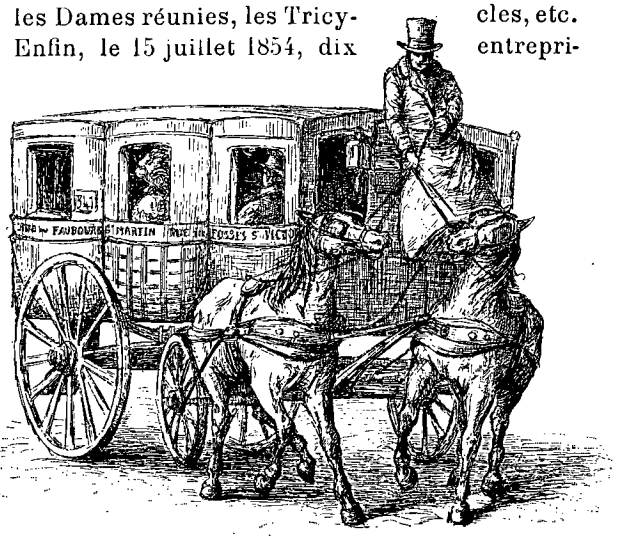


Les Omnibus. — Caroline (1828).

Certaines tentatives à cet effet sous la Révolution n'avaient pas abouti.

En 1819, M. Godot présenta une requête qui n'eut pas meilleur succès. En 1828, M. Baudry faillit essuyer semblable échec. Un événement inattendu plaida en sa faveur et réussit à remettre à la mode les véhicules délaissés depuis si longtemps.

La princesse Caroline, duchesse de Berry, paria 10.000 francs avec le roi qu'elle ferait une course dans ces pataches où personne ne voulait monter. Elle tint parole, gagna le pari, et du même coup rendit aux voitures publiques le succès qui les avait accueillies à leur création. Elles s'appelèrent alors des Carolines. Il y en eut peu après, une infinité sur le même modèle : ce furent les Dames Blanches, les Ecossaises, les Béarnaises, les Constantines, les Batignollaises, les Hirondelles, les Gazelles, les Parisiennes, les Excellentes, les Dames réunies, les Tricycles, etc. Enfin, le 15 juillet 1854, dix entrepri-



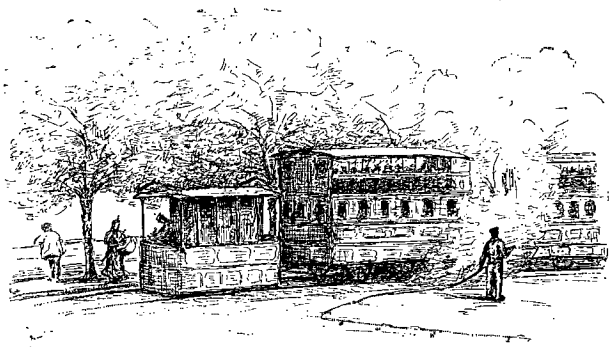
Les Omnibus. — Ecossaise (1828).

ses fusionnent et demandent une concession de trente années, qui leur est accordée suivant les conditions stipulées par le Préfet de police, après approbation de la Commission municipale. Le 19 février 1855, la Compagnie générale est constituée. C'est le véritable début de la colossale organisation qui fonctionne aujourd'hui.

En 1860, un nouveau traité est conclu à la suite de l'agrandissement de Paris : il est encore en vigueur et expirera seulement en 1910.

Quelques chiffres suffiront à démontrer la prospérité actuelle des omnibus.

Avant 1870 on comptait déjà une trentaine de lignes. En 1894 il y en a soixante-treize. Les tramways viennent ajouter leurs voies ferrées à ces développements de locomotion déjà considérables; ils roulent sur trente lignes. En 1897 cinq nouveaux trajets sont créés et dix-sept sont mis à l'étude.



Les Omnibus. — La traction mécanique.

Avec l'augmentation des services, l'aménagement des voitures se perfectionne constamment. Le nombre des chevaux, le nombre des places, les plates-formes, les impériales, la

traction mécanique se modifient et s'améliorent de plus en plus.

En 1885 les recettes s'élèvent à 119 millions; elles montent à 285 millions en 1893.

Ce sont là des preuves convaincantes de la fortune à jamais assise de la Compagnie des omnibus ; elle n'a plus à craindre désormais les revers qui avaient entravé son essor.

ROBERT HÉNARD.

COMMENT ON FAIT UN TIMBRE-POSTE

Ce petit carré de papier illustré et colorié, qui n'a l'air de rien du tout, le timbre-poste, savez-vous comment on le fabrique? Boulevard Brune, aux portes de Montrouge, devant les fortifications, sont installés les nouveaux ateliers. Ces bâtiments de construction récente, — il y a un an, à peine, qu'ils sont terminés — s'étendent sur une longueur de cent mètres et occupent par derrière de vastes terrains qui sont en partie inutilisés. Le passant lève les yeux devant cet immeuble, dont l'approche est défendue par une grille qui n'a rien de rébarbatif, et regarde le bâtiment central, d'aspect élégant et léger, avec des fenêtres hautes, un balcon, un perron, qui lui donnent les apparences d'un petit hôtel particulier, soigneusement entretenu. C'est là que se trouvent les bureaux de l'Administration, tandis qu'à droite et à gauche, en d'immenses bâtisses, construites en briques, sont établis les ateliers des timbres-poste et des télégraphes. Grâce à l'obligeance du très distingué chef d'ateliers, M. Gaumel, j'ai pu visiter de fond en comble, du rez-de-chaussée à l'étage supérieur, cet énorme bâtiment qui, au point de vue architectural, n'offre d'ailleurs aucun intérêt particulier, en ce sens qu'il ne se différencie pas des constructions analogues.



COMMENT ON FAIT UN TIMBRE-POSTE. Un coin d'atelier.

Les immeubles destinés à des exploitations industrielles qui ont été édifiés à Paris depuis dix ans, sont presque tous en effet disposés sur le même plan. Très spacieux, très éclairés, très aérés, ils présentent toutes les garanties désirables au point de vue de l'hygiène et de la facilité du travail.

L'atelier des timbres-poste est un vaste hall d'une hauteur de trois étages couvert d'une toiture vitrée qui est d'ailleurs l'unique issue par où pénètre l'air et la lumière. Le jour tombe d'aplomb et éclaire admirablement la salle des machines située au rez-de-chaussée et les deux galeries circulaires qui composent les deux étages du bâtiment.

Cette disposition des lieux offre un avantage considérable : il permet une surveillance prompte et facile. De tous les coins, en effet, l'œil embrasse l'étendue des locaux. Il suffit au chef de l'atelier de sortir de son cabinet, situé dans la première galerie, pour se rendre compte, en l'espace d'une seconde, de ce qui se fait du rez-de-chaussée à l'étage supérieur, et de juger de l'activité des deux cent cinquante ouvriers et ouvrières qui composent son personnel.

Plusieurs choses m'ont frappé dans cette minutieuse visite que j'ai faite en compagnie de mon très distingué collaborateur, l'artiste-dessinateur Robert Hénard. D'abord la très pratique installation des machines, l'admirable utilisation des locaux au point de vue de la rapidité des communications, puis le perfectionnement vraiment prodigieux de certains appareils dont j'aurai à parler et qui furent imaginés par M. Gaumel. Certes, je suis un profane en matière de mécanique et je ne chercherai pas — ce qui serait d'ailleurs peu intéressant — à me lancer dans la description technique du fonctionnement de ces machines! Mais je ne puis m'empêcher de constater, en me rappelant les explications si lumineuses de M. Gaumel, que le timbre-poste présente des difficultés de fabrication qu'on n'aurait peut-être pas aplanies, étant donnée l'importance des commandes, si l'art de la mécanique n'avait pas, surtout depuis vingt ans, réalisé des prodiges d'ingéniosité et de vitesse. Il serait fou de croire qu'on fait un timbre-poste comme une image d'Epinal par exemple. Vous allez en juger.

Me voici au rez-de-chaussée, devant une machine servie par trois hommes; c'est la première opération qui commence. De larges feuilles blanches de papier coquille disparaissent dans les engrenages et reviennent légèrement teintées. Ce fond de couleur qui est donné au papier destiné à la fabrication des timbres, sert surtout à empêcher, au cours des opéra-

tions subséquentes, le report lithographique; il diffère aussi pour chaque genre de timbre. Le timbre de 15 centimes, seul, est fait avec un papier sans teinture préalable; le fond de couleur est remplacé par un quadrillé blanc, obtenu à l'aide d'une encre blanche préservatrice. La machine qui sert à ce premier travail est une presse en blanc qui fournit un travail considérable.

Puis, cette opération terminée, vient celle de l'impression qui se fait sur une machine à platine qui fonctionne comme une machine à bras, et qui, avec une pression unique, imprime en même temps deux qualités de timbres. J'en ai vu une, servie par quatre hommes, qui confectionne, d'un côté les timbres à 15 centimes, et de l'autre les timbres à 5 centimes. Il y a deux formes, composées chacune de six clichés de trois cents figurines. La feuille de papier arrive sur ces tables et du coup trois cents timbres à 5 centimes (coloriage vert) et trois cents timbres à 15 centimes (coloriage bleu) se trouvent faits. En dix heures chaque machine de ce genre fournit six mille huit cents feuilles de trois cents timbres.

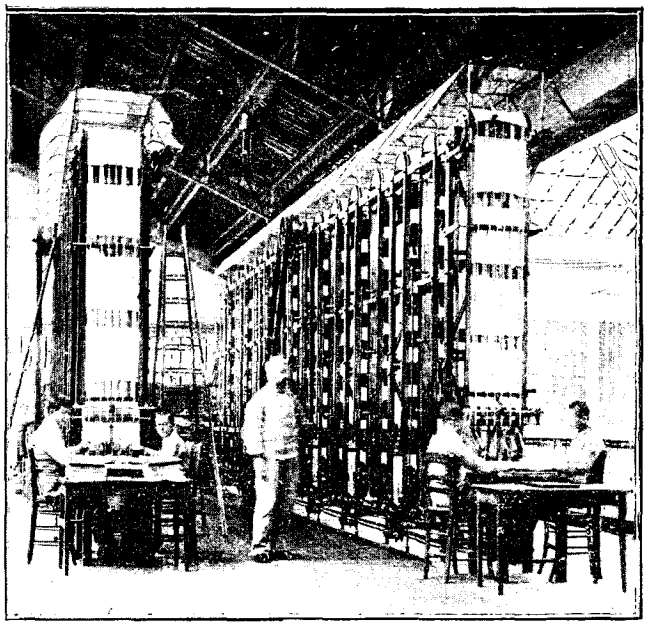
Les deux opérations que je viens de décrire, se font au rez-de-chaussée. Voilà donc une feuille de papier préalablement teintée, sur laquelle sont reproduits trois cents timbres. Elle va être expédiée maintenant au troisième étage où elle sera gommée et séchée.

L'appareil qui sert à cette troisième opération est de M. Gaumel. Je ne connais rien de plus simple et de plus ingénieux à la fois. M. Gaumel n'eut nullement besoin de nous expliquer le fonctionnement, nous le comprîmes au premier coup d'œil.

Cette machine, qui est très grande, sert, comme je le disais plus haut, à gommer et à sécher les feuilles de timbres. L'opération du gommage se fait mécaniquement à une extrémité de la machine, sous la surveillance de deux ouvriers; puis, quand la feuille est gommée, elle est saisie par une tringle garnie de pinces qui la conduit dans un séchoir mécanique où elle se trouve entraînée sur un parcours de 120 mètres environ entre une série de ventilateurs qui lui permettent de sortir complètement sèche de l'appareil.

Deux enfants sont chargés de recevoir les feuilles à l'extrémité du séchoir, où elles se présentent coupées en deux parties égales de 150 figurines chacune. Il y a ainsi des centaines de feuilles constamment en marche, et les ouvriers qui les recueillent n'ont pas une seconde d'inactivité. Et la perfection de ce travail — on ne saurait trop le répéter — est admirable.

La feuille qui part, enduite de gomme fraîche, d'un bout de la machine, arrive absolument sèche à l'autre bout, et cela se réalise

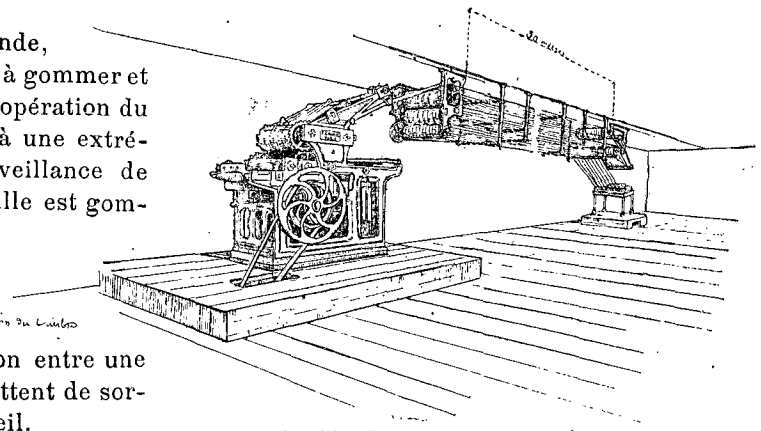


Comment on fait un timbre-poste. — Le séchoir.

en quelques minutes à l'aide de ventilateurs!

Un appareil à peu près semblable fonctionne pour les cartes-lettres. Nous le mentionnons en passant et le croquis très fidèle qu'en donne Robert Hénard suffit à en démontrer l'intérêt.

Voilà donc une feuille de timbres qui est teintée, imprimée, gommée et séchée. Il ne reste plus maintenant que l'opération du perforage; et me revoici au rez-de-chaussée devant la machine qui, entre chaque timbre, creusera ces petits trous qui servent à les détacher facilement et rapidement les uns des autres. Cela se fait très simplement à l'aide



Machine à gommer les cartes-lettres.

d'une machine servie par des gamins; cent feuilles sont perforées à la fois.

Et nous avons enfin une feuille de timbres terminée, prête à être livrée au débitant. Vous en avez vu comme moi dans tous les bureaux de tabac.

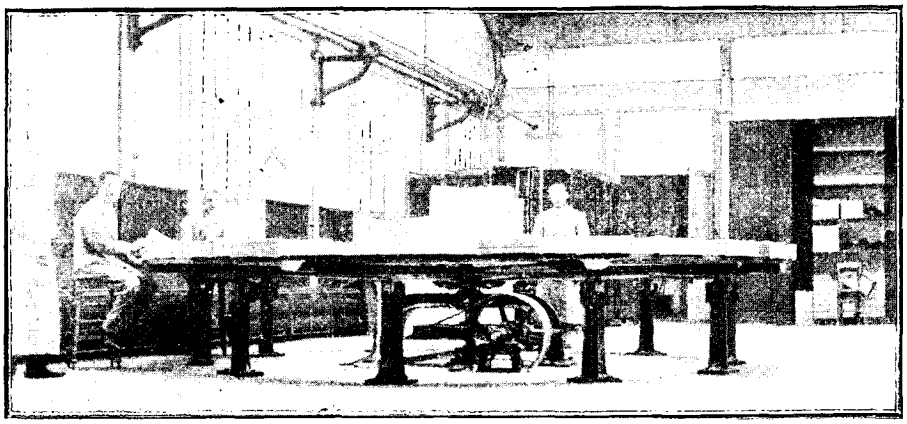
Voilà comment on fait un timbre-poste ! Faut-il ajouter que toutes les matières premières, encres, clichés, rouleaux sont fabriquées aussi, là-bas, dans des ateliers spéciaux que nous avons été autorisés à visiter.

Nous avons aussi visité l'atelier du clichage qui se fait par les procédés usités partout et qui n'offrent par conséquent aucune particularité digne d'être relatée; l'atelier des réparations mécaniques ; l'atelier du lavage des rouleaux ; la salle de « coulerie » des rouleaux ; puis les deux machines qui actionnent : l'une les ateliers des timbres, l'autre les ateliers du télégraphe. Elle ont chacune une puissance de 150 chevaux.

M. Gaumel nous a fait très justement remarquer avec quel soin tout était installé. « Les accidents sont ici impossibles, me disait-il... » En effet tous les monte-charges sont protégés ; ils sont dans des cages fermées à clef et qu'un homme garde ; toutes les machines sont garanties par un voile de fil de fer; et toutes les transmissions sont dissimulées en terre ou sous les plafonds.

*
* *

Notre visite était terminée. Il ne me restait plus qu'à demander à M. Gaumel quelques renseignements généraux, et c'est ainsi que



ATELIER DU TIMBRE-POSTE. — Table tournante.

j'appris que l'atelier du boulevard Brune fabriquait les timbres de France, des Colonies, de l'Ethiopie, de Monaco, de la Tunisie, sans compter les timbres commémoratifs de Grèce, et qu'elle en fournissait près de 1 milliard 500 millions par an, avec le concours d'un personnel très restreint en somme : deux cent cinquante ouvriers des deux sexes, bien rétribués d'ailleurs, puisque les hommes gagnent jusqu'à 11 francs par jour, et les femmes employées à la vérification des comptes, jusqu'à 50 centimes de l'heure, soit en moyenne de 4 à 5 francs par jour.

C'est M. Gaumel qui a la direction unique de ces ateliers où tout se fait mécaniquement, si j'ose ainsi m'exprimer, depuis l'opération la plus compliquée jusqu'à la plus simple, le pliage des cartes-lettres ou le reliage des carnets de mandats !

L'assemblage des feuilles de mandats-poste pour former des carnets de 200 de ces formules, se fait au moyen d'une table tournante tout récemment installée.

Elle évite la fatigue au personnel et facilite une plus grande production.

*
* *

Il n'y a que trois ans que les ateliers du boulevard Brune existent; et ils étaient inconnus du public. Il n'était donc pas sans intérêt de dévoiler les mystères de la fabrication de notre timbre national, cette minuscule vignette qui court le monde, messager de bonnes et de mauvaises nouvelles, et qui va presque toujours échouer dans l'album des collectionneurs.

GEORGES GÉLIS.

RÊVE MARIN

Ton amour est comme la mer,
Aussi profond que ses abîmes,
Non moins vaste, non moins amer,
Que ses vagues aux blanches cimes :

Parfois c'est l'embrun furieux,
La grande houle qui se pâme ;
Parfois l'Océan radieux
Dont la chanson nous berce l'âme.

Comme en l'horizon merveilleux
Je lis en ta prunelle ronde,
J'y vois passer, venus des cieux,
Les reflets verts ou bleus de l'onde:

Voilà pourquoi j'aime les flots
A la croupe ondoyante et vive ;
Dans tes chants ou dans tes sanglots,
Ton amour est la mer plaintive !

Pierre de MYRICA.

UN PAYSAGE DE CLAUDE LORRAIN

Voici l'ancêtre, l'initiateur, le maître et l'éternel modèle des peintres de paysage, le poète interprète de la nature dans ses aspects infiniment variés, de la mer, des eaux, de la plaine, de la montagne et des bois. Avant lui le paysage n'était qu'un accessoire, un prétexte à décoration dans des compositions solennelles, au fond desquelles on l'apercevait seulement dans la perspective des colonnades ou sous les arcades des palais. Ou bien encore il servait comme d'encadrement à des sujets religieux, à des épisodes de la mythologie ou de l'histoire, aux portraits et aux scènes de genre.

Lorsque Claude Gellée, dit Lorrain, à peine dégrossi par le graveur son frère, s'en alla, loin de sa famille et du pays natal, vers cette Italie qui était, de son temps, le pèlerinage obligé pour tous ceux qui voulaient devenir peintres, il y trouva des maîtres pour qui les beaux aspects de la nature étaient déjà des motifs suffisants de compositions où la figure humaine et les lignes architectoniques ne tenaient pas toute la place. Mais le paysage tel qu'ils le concevaient n'allait pas sans la présence de sujets sacrés, de héros ou de demi-dieux, ni sans la reproduction de ces palais et de ces grandes ruines qui semblent jaillir avec les plantes du sol de la campagne romaine où tant de générations ont laissé leur trace éternelle.

Dans ce modèle qu'ils avaient constamment sous les yeux, ils ne voyaient pas seulement la beauté propre des plaines verdoyantes, des masses d'arbres aux tons puissants, des eaux courantes et des montagnes pittoresques baignant leur cime dans l'azur et le soleil, ils trouvaient à chaque pas les souvenirs de l'histoire, et en reproduisant ces beaux vestiges ils imaginaient aisément la légende ou le poème humain qui, suivant eux, devait achever de donner la vie au tableau.

Dans le même temps naissait et se développait en Hollande et en Flandre une autre école de paysagistes tout différents, et qui ne furent pas ignorés du Lorrain. Ceux-là se placent franchement en face de la nature, et si la figure humaine et la « fabrique » sont souvent mêlées à leurs créations, sous l'influence inévitable des maîtres italiens, auprès desquels tout artiste doit aller recueillir alors les traditions de la technique et de la composition, ils relèguent bientôt ces motifs au second plan, jusqu'au jour où ils les rejettent décidément hors du cadre, trouvant dans le riche spectacle des campagnes, des forêts et des eaux un modèle suffisant dont ils s'efforcent d'exprimer l'impression pénétrante et la haute poésie.

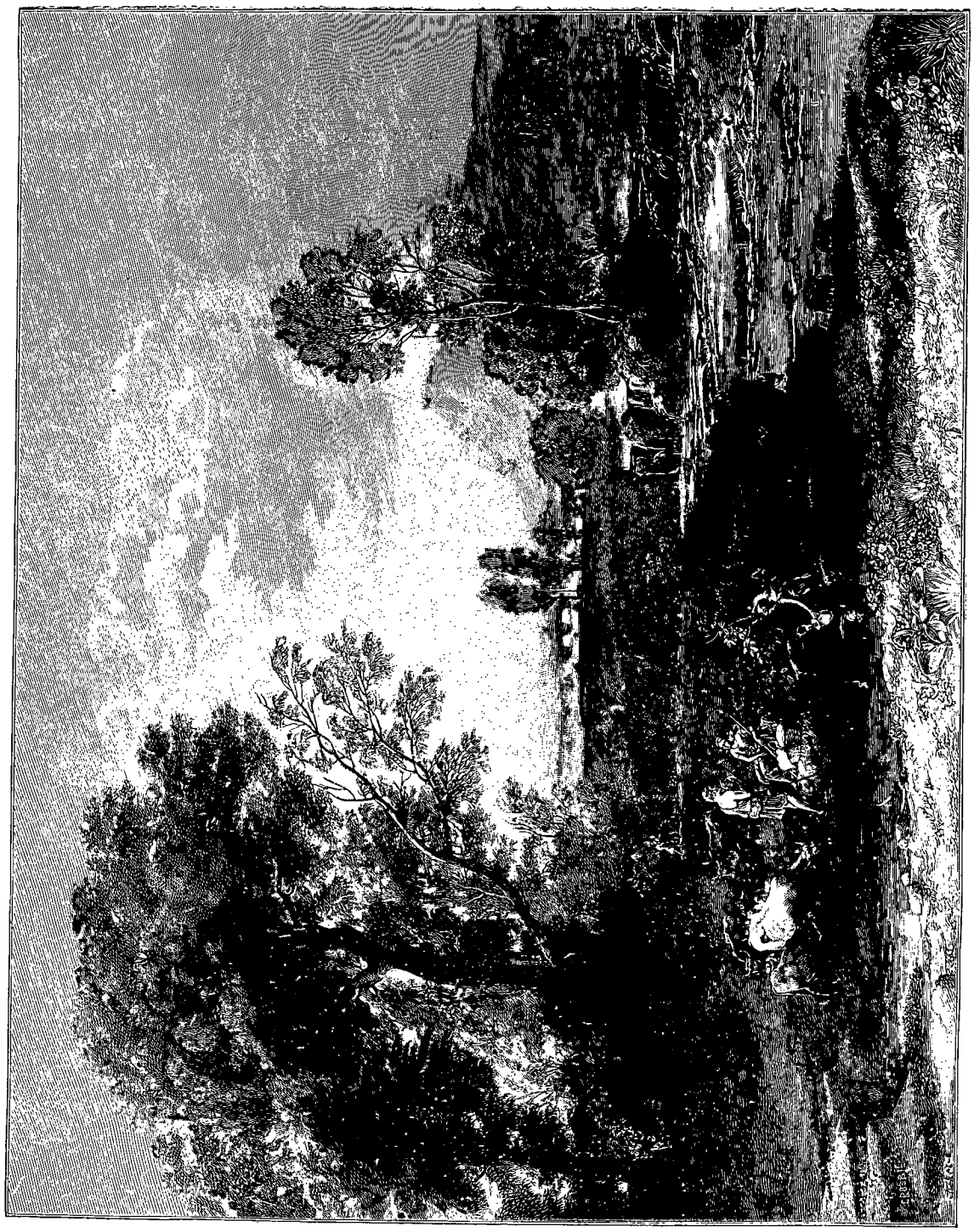
Lorsqu'on suit dans son vaste et riche développement l'œuvre de Claude Gellée, elle apparaît comme l'harmonieuse fusion de ces deux manières de comprendre le paysage. Ce sont d'abord des campagnes de Rome : temples antiques envahis par des frondaisons vigoureuses, châteaux ruinés, à l'assaut desquels monte la verdure des bois, ponts rompus sur des ruisseaux torrentueux où vont s'abreuver les troupeaux, pendant que des groupes de bergers sont assis sur la roche voisine. Mais peu à peu la campagne, les bouquets de bois, les champs ensoleillés, les montagnes jaunies, et les ciels, ses merveilleux ciels si vibrants de lumière, envahissent la toile, font reculer les motifs qui rappellent l'œuvre humaine, pour absorber tout l'intérêt et ne laisser de place qu'à la contemplation et au rêve devant la nature.

S'il peint la mer, et quels chefs-d'œuvre que ses marines! il nous la montre d'abord encadrée de quais majestueux où abordent les proues dorées de Cléopâtre, ou la galère d'Ulysse rendant Chryséis à son père. Mais c'est la mer, avec toutes ses harmonies, et la fraîcheur des aurores, et la splendeur aveuglante des soleils couchants, qui prend le milieu du tableau et fait presque oublier le développement historique.

L'admirable paysage que reproduit aujourd'hui le *Magasin Pittoresque* et qui appartient à la galerie royale de Dresde, est, suivant nous, un des plus caractéristiques de cette évolution du maître s'élevant peu à peu vers l'interprétation poétique de la seule nature. Ce n'est pas le paysage vu, sans additions ni accessoires, fidèlement retracé dans ses lignes, mais interprété par le génie du peintre, comme les grands hollandais en fournissent de si beaux exemples ; ce n'est pas davantage le paysage historique de l'école italienne, c'est un harmonieux mélange de la réalité et de la fiction. Les éléments qui concourent si merveilleusement à l'ensemble sont d'une vérité saisissante. On goûte la fraîcheur et l'ombre sous ces grands arbres du premier plan dont les rameaux puissants supportent le dôme sombre et luxuriant de leur feuillage balancé par la brise ; tandis qu'au pied de la roche moussue qui surplombe la rive, l'œil suit les détours capricieux du torrent qui court blanc d'écume sous la lumière chaude d'un ciel profond et limpide. Au delà, un ilot que couronne un bel arbre élégant et grêle, repose délicieusement le regard. C'est comme une étape qui l'arrête avant de le laisser courir vers les lignes vaporeuses des bouquets de bois semés dans la vallée et des montagnes qui ferment l'horizon.

Il semble pourtant que le peintre ait fait comme une concession à ses maîtres italiens dans deux motifs à peine indiqués dans la lumière diffuse : un pont lointain et une ruine vers la droite du tableau.

Nous nous garderons de traiter comme accessoire l'églogue charmante qui se déroule au premier plan. Si le paysage seul et sans ce détail suffit à notre admiration, ce groupe de bergers qui s'harmonise si parfaitement avec le site, parle à l'imagination et au souvenir. Tout s'anime avec lui des fictions panthéistes des poètes de l'Hellade qui peuplaient de demi-dieux les eaux et les bois, faisaient pleurer aux saules les larmes d'une nymphe, donnaient le laurier pour refuge à la pudique Daphné et enfermaient les sœurs dou-



Paysage de Claude Lorrain. — Musée de Dresde. — Gravé par Cvosbie.

loureuses de Phaéton sous l'écorce des aulnes dont les branches se tendent vers le ciel comme des bras désespérés.

> Tum Phaetontiadas musco circumdat amaræ
> Corticis, et cœlo proceras erigit alnos.

Sans doute, le doux poète du *Télémaque* rêvait de quelque paysage comme celui-ci, empreint de calme et de sérénité et tout plein de symbolisme antique, lorsqu'il préludait à l'un de ses récits par ces lignes qui pourraient servir d'inscription au chef-d'œuvre de Claude Gellée : « Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne située sur les bords du fleuve Xanthe... »

Pierre Robbe.

LA VIE A LA CAMPAGNE

Peu d'oiseaux ont autant fait discourir chasseurs et savants que la Bécasse, qui nous laisse ça et là bien des énigmes à déchiffrer.

Mais si la Bécasse a des points mystérieux d'aviation qu'il ne sera jamais bien facile d'établir complètement, elle conserve des habitudes d'une honneste dame : on sait à quelle heure la trouver et où la trouver.

En ses tournées qui peuvent nous paraître capricieuses, très normales cependant quand on étudie sa nature, elle est fort régulière.

En octobre, le dicton : « A la saint Denys, bécasse en tout pays » est exact.

A cette époque, l'aimable voyageuse a quitté les retraites élevées où elle s'était retirée pendant les chaleurs, et grâce à la prescience de la saison qui s'avance, elle a commencé son aviation et elle est partout. A la Toussaint ce ne sont plus seulement quelques individus isolés ; avec les brumes qui s'étendent de la plaine au bois, elle arrive en masse, se jette par les nuits sombres dans les taillis, les haies, et la phase de la lune coïncidant avec cette époque, est appelée judicieusement la lune des Bécasses.

Novembre est le mois où on en tue le plus, principalement en nos belles contrées de l'Ouest, ses hôtelleries de prédilection qu'elle n'abandonne qu'à regret lorsqu'un hiver trop dur la force à se replier vers le Midi, là où elle trouvera une nourriture facile.

L'atmosphère pluvieuse et brumeuse des côtes la retient toujours plus longtemps, quelquefois jusqu'au mois de mars, époque du retour. J'ai dit qu'on savait où la trouver. Elle revient annuellement aux mêmes auberges où elle a coutume de fréquenter. Tels boqueteaux, telles grosses haies doubles comme il y en a beaucoup dans la Manche, le Calvados, ont l'honneur de l'abriter de temps immémorial dès que l'heure de l'aviation a sonné.

On est presque toujours sûr de la rencontrer dans ces haltes qu'elle affectionne si les conditions atmosphériques sont bonnes et répondent aux inclinations de sa nature.

La Bécasse, gibier de premier ordre, nous arrive au moment où la plaine et les bois, largement écumés par les chasses quotidiennes et les battues, offrent déjà moins de ressources à l'âpreté des chasseurs, ainsi elle ajoute une nouvelle variété aux espèces et augmente le contingent sérieusement réduit.

C'est donc un renfort, une réfection dans les rangs. Toutefois, les chasseurs de Bécasses deviennent de plus en plus rares et ce noble oiseau n'est dans bien des circonstances qu'une pièce de rencontre que l'on tire en battue ou par accident lorsqu'il se présente à l'improviste. Il n'y a guère que les terriens, les rustiques, les vieux chasseurs qui s'adonnent à cette chasse véritable, passionnante lorsqu'on la connaît bien, difficile cependant, car elle nécessite de la part de celui qui veut s'y livrer avec succès, une connaissance approfondie des mœurs de l'oiseau et comme une sûreté de démarche qui ne s'acquiert que par l'expérience. Si pour toutes les chasses la nécessité d'un bon chien est prouvée, l'excellence du chien pour chasser la Bécasse est indispensable, soit qu'on le chasse au chien d'arrêt, soit qu'on se serve de cockers, des chiens hors ligne pour cette quête sous bois.

La Bécasse garde bien l'arrêt et est facile à tirer lorsqu'elle ne s'envole pas dans un bois au milieu des gaulis où elle se dérobe facilement à la vue ; mais elle est difficile à trouver ; c'est peut-être à cause de cela que la cohorte des chasseurs en battue qui aiment la besogne à moitié faite la dédaignent.

Ne regrettons nullement cette abstention ; il en restera davantage pour les coureurs de bois qui ne regardent point à leur peine.

Plus modeste peut-être que la Reine des Bois, mais aussi précieuse par ses qualités et par le nombre, la Bécassine nous arrive également à l'automne. Ici c'est le contraire de ce qui se passe avec la Bécasse : la Reine des Marais est très facile à faire lever, mais fort difficile à tirer. Au reste, la difficulté de ce tir est proverbiale. N'empêche que cette chasse toute spéciale donne de grandes joies aux chasseurs que n'ont point rebutés les déconvenues des débuts. La Bécasse et la Bécassine sont donc deux sérieux appoints pour ce mois dans lequel nous entrons, sans compter les migrateurs de toute sorte qui les accompagnent ou les suivront et viendront renforcer l'objectif du chasseur rustique, objectif qui n'est jamais si varié qu'en cette saison, confinant aux mois les plus durs de l'année.

CHARLES DIGUET.

L'ARBRE QUI PLEURE

Si la Nature s'est complue à produire des plantes bizarres, elle a toujours tiré, de cette bizarrerie même, une utilité pour le genre humain. En effet, quoi de plus extraordinaire et de plus utile qu'une plante qui, sous le soleil brûlant des tropiques, distille sa sève en une eau fraîche et limpide !

Indépendamment de sa singularité, l'arbre qui pleure, dont l'existence a été longtemps contestée, est d'un grand secours, pendant les temps d'extrême sécheresse, pour les indigènes des pays où il croît. Les premiers occupants du Brésil le mentionnaient, au commencement du dix-septième siècle, comme une merveille végétale, et se complaisaient à croire plutôt à de la magie (ce qui était dans les idées de l'époque) qu'à une cause naturelle. Le R. P. Léan-

dre, de la Compagnie de Jésus, fut le premier qui, l'ayant observé dans le bassin de l'Amazone, l'ait décrit et ait essayé d'expliquer la cause du phénomène.

L'arbre qui pleure est une légumineuse arborescente de la tribu des Brésillets. Les Indiens Guaranis l'appellent l'*Ossentoma* (arbre à l'eau) et les Espagnols, lors de la conquête, l'avaient nommé *Palo que llore* (arbre qui pleure) ; ce dernier nom lui est resté.

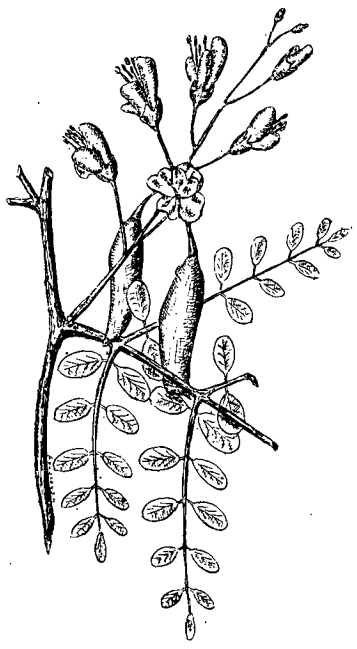
Il est, bien qu'y étant assez rare, originaire du Brésil, ainsi que tous les Brésillets, qui ont tiré leur nom du pays où ils sont nés. De Candolle le classe dans la sous-tribu des Cœsalpiniées et le nomme, ainsi que le professeur H. Baillon (qui le fait avec une certaine réserve) *Cœsalpinia pluviosa*. Charles Plumier, botaniste français de la fin du dix-septième siècle, en fait, dans son ouvrage *Plantarum Americanarum Genera*, un Brésillet sans lui donner d'autre nom que celui adopté par les Espagnols. Enfin Lamark, et plus tard, Hooker, qui le décrivent, le classent également parmi les Cœsalpiniées, et l'appellent, comme de Candolle, Cœsalpinia pluviosa.

L'arbre qui pleure a un port majestueux analogue à celui du chêne de nos forêts. Celui que j'ai pu observer, non loin des rives du Rio Tapajoz, affluent de l'Amazone, avait 1m30 de diamètre à sa base et sa hauteur était de 8 à 10 mètres ; son feuillage couvrait une superficie d'une cinquantaine de mètres de pourtour. Le tronc est droit, couvert d'une écorce grisâtre rugueuse, qui se fendille avec le temps. Les branches sont très ouvertes et touffues ; les feuilles se rapprochent par leur forme et leur disposition de celles de l'accacia d'Europe ; elle sont composées d'une dizaine de folioles ovalo-rhomboïdes de trois à quatre centimètres de longueur ; elles sont dures, épaisses, glabres, d'un vert très foncé, un peu plus clair à leur envers. L'arbre est toujours vert : ses feuilles desséchées ne tombent que lorsqu'elles sont remplacées par de nouvelles.

Ses fleurs, fort inégales et d'un blanc violacé, sont réunies en épis axillaires ; elles exhalent une odeur agréable, mais très atténuée. Ses fruits, plus petits que ceux du faux acacia commun, sont des gousses de sept à huit centimètres de longueur, offrant quelque analogie avec celles du petit pois, et contiennent quatre, cinq et quelquefois six graines, entourées d'une pulpe sucrée que mangent les Indiens. Ces graines ne germent point ; c'est ce qui explique la rareté de cet arbre.

L'arbre qui pleure croit au millieu des halliers, mais toujours au centre d'une clairière que l'eau qu'il distille transforme peu à peu en une pièce d'eau, dans laquelle vivent toutes sortes de plantes aquatiques. Par les plus fortes chaleurs, ses menues branches se couvrent d'une grande quantité de gouttelettes d'une eau limpide qui, en suivant les nervures des feuilles, s'écoule, en des jets assez gros, de l'extrémité des rameaux. Les indigènes, qui souvent n'ont pas d'autre eau potable à leur disposition, recueillent cette eau dans des jarres et s'en servent en guise de boisson et pour leurs usages domestiques. Un arbre, en pleine croissance, donne journellement deux à trois cents litres de liquide : c'est à peu de chose près ce que donnait le sujet sur lequel ont porté mes observations.

Cette eau est très limpide ; son goût est légèrement salé et acidulé, mais, comme elle est d'une grande fraîcheur, elle est, malgré cela, très agréable à boire. Quand on la fait bouillir, elle se couvre d'une écume analogue à celle de l'eau de savon, mais, cette mousse enlevée, elle redevient limpide. J'ai fait une analyse qualitative, très sommaire, de ce liquide : j'y ai rencontré des traces de chlorure de potassium, de carbonates de chaux et de magnésie et d'une matière organique mucilagineuse, qui doit être l'acide propre de cette variété de



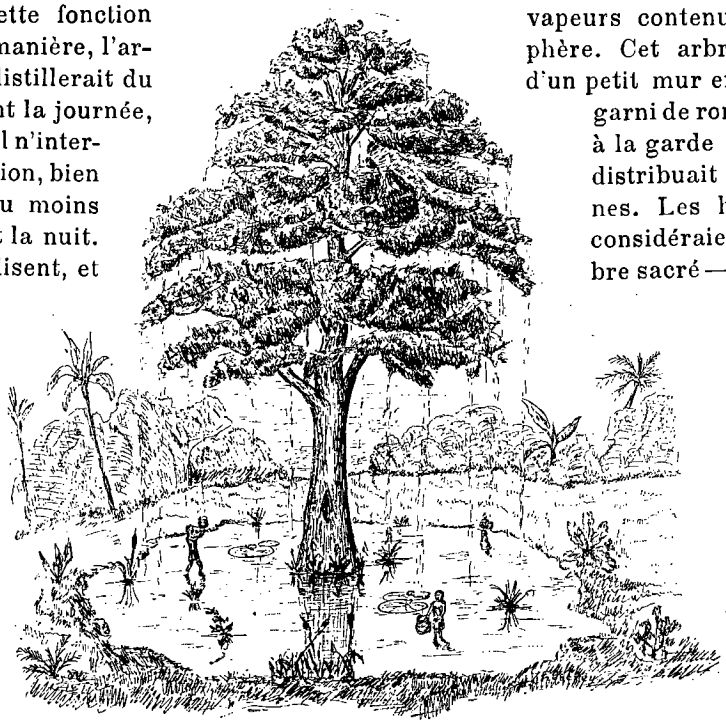
L'ARBRE QUI PLEURE. — Fleurs et fruits.

Cœsalpiniées. Pour ce qui est du chlorure de potassium et des carbonates, leur présence dans la sève de la légumineuse qui nous occupe, s'explique facilement. Dans toute l'Amérique du Sud tropicale, ces trois sels se trouvent en quantités assez considérables, dans la couche de terrain alluvionnaire sur laquelle repose l'humus, par conséquent dans laquelle elle prend les principes nutritifs qui lui sont nécessaires.

On n'est pas d'accord sur la nature de cette secrétion. Certains auteurs prétendent qu'elle n'est pas une fonction naturelle de la plante ; d'après eux, ses feuilles et ses rameaux absor-

bent pendant la nuit une rosée abondante qu'ils rejettent pendant le jour.

Cette hypothèse n'est pas admissible pour deux raisons : les autres espèces de Brésillets, dont la constitution tégumentaire est identique, ne jouissent pas de la même particularité ; et, si cette fonction s'opérait de cette manière, l'arbre qui pleure ne distillerait du liquide que pendant la journée, or il est prouvé qu'il n'interrompt pas sa secrétion, bien qu'elle soit un peu moins abondante pendant la nuit. D'autres auteurs disent, et avec plus d'autorité, que ce liquide n'est autre chose que la sève de l'arbre, expulsée au dehors par des voies naturelles ; en effet, les menues branches de l'arbre qui pleure portent, à la base des feuilles, deux petits opercules ou ouvertures par lesquels l'eau s'écoule sous l'impulsion des sucs de nutrition ascendants.



L'ARBRE QUI PLEURE.

L'arbre qui pleure n'est pas le seul arbre qui soit cité comme distillant de l'eau potable. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle il fut détruit par un ouragan, il existait, dans l'île du Fer, l'une des Canaries, un arbre qui donnait en abondance de l'eau à tous les habitants de l'île et qui, au dire des historiens, en donnait jusqu'à vingt-cinq fûts par jour, lorsque soufflait le vent d'est. D'après eux, cet arbre aurait été un laurier toujours vert qui, agissant comme un vaste alambic, distillait les vapeurs contenues dans l'atmosphère. Cet arbre était entouré d'un petit mur en pierres sèches, garni de ronces et était confié à la garde d'un homme, qui distribuait l'eau aux indigènes. Les habitants, qui le considéraient comme un arbre sacré — il est connu sous le nom d'Arbre Saint de l'île de Fer — l'appelaient *Garvé*. Un botaniste français, Bory de Saint-Vincent, l'a nommé *Laurus indica*, dans son histoire des plantes. Les descriptions qui en ont été faites par les botanistes et les voyageurs de l'époque, sont tellement confuses et contradictoires, qu'il est impossible de savoir exactement à quelle famille il a pu appartenir et s'il n'avait pas quelque lien de parenté avec l'arbre qui pleure, la Cœsalpinia pluviosa de de Candolle.

HENRY CHASTREY.

DOLOROSA

Suite. — Voyez pages 270, 284, 308, 325 et 341.

Ah ! quel triste retour, et combien elle sentit sa faiblesse quand elle se retrouva dans son pauvre appartement ! C'était donc cela la vie qu'elle allait mener, personne ne s'intéressant à elle, cet ouvrage qu'elle avait pris avec tant d'ardeur lui fournissant tout juste de quoi ne pas mourir de faim ! Et encore fallait-il qu'elle en eût toujours et, pour en avoir, qu'elle supportât ce mépris qu'on lui manifestait, sans rien faire sinon de se montrer passive et endurante !

Est-ce que ça allait continuer ? Est-ce que rien ne viendrait qui changerait quelque chose à son mortel isolement ? C'était ainsi fini de compter sur la Providence d'en haut, sur l'humanité d'en bas, et son courage, sa bonne volonté n'aboutiraient à rien, sinon à la tenir délaissée et besoigneuse, n'ayant rien que son amour à donner à cette pauvre petite chérie qui lui souriait, inconsciente de ses affreux soucis ?

— Eh bien, quoi, que disait-elle donc ! Était-elle la seule sur qui le malheur eût ainsi frappé, n'y avait-il qu'elle au monde qui se trouvât forcée de se suffire par ses propres moyens ? Fallait-il désespérer au premier mécompte ; elle n'était donc plus vaillante, elle deviendrait lâche, par hasard ; elle laisserait là misère la prendre sans essayer de lutter ? Allons donc !

Et puis ne lui avait-on pas promis, là-bas, de lui donner du meilleur ouvrage ? Ne devait-elle pas être protégée par le patron, qui avait l'air de lui porter tant d'intérêt ? Il devait être bon, ce patron, autrement se fût-il occupé d'elle ? Certainement sa femme était un peu sèche,

mais c'était peut-être son genre, et, après tout, un homme, ça commande, et quand il le veut bien! Et il le voulait bien puisqu'il le lui avait dit.

Ce n'était pas trop long d'attendre jusqu'à demain, le temps lui passerait vite, elle avait tant à faire; sa maison était restée tant en désordre, durant ces trois derniers jours passés à coudre! Et puis, sa pauvre petite qu'elle n'avait jamais laissée si négligée! Elle allait lui faire une belle toilette, elle aimait beaucoup ça, la petite, elle était si propre! N'est-ce pas?

— Réponds, bébé, n'est-ce pas? Nous allons faire ta toilette et puis, tu seras jolie, et ta maman t'aimera bien, ma belle, ma chérie, mon amour, mon trésor!



— Nous allons faire ta toilette.

Et tout s'éclipsa ainsi, de ce qui n'était pas eux deux, la mère et son petit enfant, et de gros baisers chantèrent, et les heures s'envolèrent, jusqu'à ce que le sommeil les prît, les rapprochant joue contre joue, ne faisant plus d'eux qu'un seul corps, d'où s'exhalait un souffle paisible et pur.

*
* *

On ne sait jamais de quoi se nourrit l'espérance, mais un rien, moins qu'un rien, un simple fluide suffit à la raviver, quand on la croyait à jamais éteinte; et on la voit renaître, prendre corps et se développer, sans qu'on ait perçu le plus infime indice de la mystérieuse substance qui a produit le miracle.

C'est ainsi que le cœur de Thérèse s'était rouvert, débordant presque, tandis qu'elle allait au rendez-vous que lui avait fixé le patron de l'*Aurore Boréale*. Et quand elle arriva auprès de lui, un peu essoufflée, elle portait dans sa fraîcheur rose et les beaux rayons de son regard quelque chose qui dut fort émerveiller l'ancien commis-voyageur, car il resta comme en extase, l'embarrassant par la fixité de ses yeux obstinément braqués sur son humble personne. Aimable comme elle ne l'avait jamais vu, bien qu'il fît d'ordinaire une très accueillante figure, il lui prit la main et la fit asseoir.

Elle n'osait pas, mais il insista, et elle y consentit craignant de mal répondre à tant de politesse.

Ses premiers mots furent tout en compliments sur sa bonne mine. Depuis le jour où elle était venue à l'*Aurore Boréale*, il avait songé à elle, rien qu'à elle, car il n'en connaissait pas de plus digne d'attention. Aussi, était-il bien décidé à l'aider, à faire tout ce qu'il pourrait pour rendre un peu de gaité à ces beaux yeux, voir sourire ces jolies lèvres, se creuser cette gentille petite fossette qui se dessinait sur sa joue rose.

Elle était assez gênée par tous ces compliments qui venaient comme grains de chapelet effilé, tandis qu'un regard les soulignait, qui devenait pas mal gênant, à la longue. Mais si, pensait-elle, le patron voulait s'amuser, en se moquant un peu d'elle, fallait-il qu'elle se fâchat? Elle savait bien qu'il ne pouvait pas dire cela sérieusement, et qu'il devait rire en lui-même de l'embarras où ses compliments la jetaient; était-ce la peine d'y prendre garde et de lui faire grise mine?

Et souriant gentiment, quoiqu'un peu contrite, elle attendait la fin de ce badinage sans conséquence, au bout duquel le patron, reprenant son sérieux, lui ferait sans doute donner ce bon ouvrage qu'il lui avait promis.

Lui, ne paraissait pourtant pas penser qu'il eût autre chose à lui dire que ce qu'il disait, revenant toujours sur sa jeunesse, sur sa beauté, s'empourprant petit à petit à lui répéter quel plaisir il aurait à faire pour elle ce qu'il n'avait jamais fait pour personne.

Il était venu s'installer sur ce canapé où il l'avait fait asseoir, assez près d'elle pour qu'elle fût obligée de se reculer un peu pour lui faire place; il lui avait pris la main comme par hasard, dans la chaleur de ses protestations de vif intérêt.

Elle ne savait plus que faire, une gêne l'envahissait qu'elle ne pouvait plus réprimer. Émue, rougissante, elle allait se lever, lorsqu'un fracas de porte violemment ouverte retentit, accompagné d'un éclat de voix qui sonnait comme un clairon faussé.

— Ah, c'est comme ça! disait cette voix.

Et quelque chose d'enjuponné fit irruption

dans l'appartement, venant se planter droit devant Thérèse et le patron de l'*Aurore Boréale*.

Ce fut alors une scène furieuse, dont la jeune femme se sentit vivement atteinte dans sa dignité.

— Madame! essaya-t-elle....

— Taisez-vous!... intima Léocadie, en même temps qu'elle pressait un bouton de sonnette.

Un garçon de magasin parut.

— Mettez cette femme à la porte, tout de suite, tout de suite, et si jamais je la vois ici, je vous y mets vous-même, à la porte, et ce sera pour toujours!

Atterrée, anéantie, rouge de honte, ses lèvres sèches se refusant à laisser passer un mot, elle suivit l'employé, traversant la haie du personnel de la maison accouru là attiré par les cris, curieux, chuchottant. Ce fut un horrible calvaire, car elle croyait sentir peser sur elle des regards moqueurs, méprisants; il lui semblait que le monde croulait, lui barrant la route, que jamais elle ne pourrait sortir de cette longue enfilade de salles qu'elle traversait les yeux fixes, les tempes bourdonnantes.



Atterrée, anéantie, rouge de honte...

L'air de la rue lui rendit un peu conscience d'elle-même, et surtout l'éloignement de ce lieu maudit où toutes ses illusions et tout ce qu'il y avait de pudeurs en elle venaient d'être foulés aux pieds. Tant qu'elle marcha, elle eut, dans le mouvement même et sous le souvenir si direct de l'outrage qu'elle avait subi, une fièvre qui la soutint; mais quand elle se retrouva chez elle l'accablement la prit, tout s'effondra, et, comme broyée, elle se laissa aller, tombant accroupie, sans force, sans idée.

Elle restait là, la tête perdue, ne voyant qu'une chose: que tout était fini, bien fini, qu'elle ne pouvait plus compter sur rien de ce qu'elle avait osé espérer, elle, la pauvre abandonnée, s'étant imaginé que la Providence allait s'inquiéter d'une infime créature comme elle!

Mais non! Sa destinée était bien trop peu de chose pour que le bon Dieu y prît garde; le malheur est le malheur, qui achève ce qu'il a frappé. A quoi lui avait donc servi de lutter? A souffrir plus longtemps, à expier plus durement le crime de n'être pas née sous une bonne étoile! Allons! ce n'était vraiment plus la peine qu'elle essayât encore; maintenant, elle était sûre d'être toujours vaincue, rien ne pourrait lui réussir, et autant valait.....!

Ses pensées s'arrêtèrent là subitement, effrayées de la pente où elles allaient glisser; l'abîme lui apparaissait béant; c'était horrible, et pourtant, il la tentait presque!

Et voilà que tout à coup, dans l'envahissement de ce mortel vertige, un petit bégaiement se fit entendre, ébauche de mots dont aucune autre oreille que celle d'une mère n'eut pu percevoir le sens. Il se réveillait, le petit être chéri, et ses bras mignons se tendaient vers elle, quêtant les mains qui toujours étaient là, à point voulu, pour les saisir.

Certes oui elle les entendait ces mots, ils lui disaient:

— Vite, prends-moi, gâte-moi, presse-moi contre ton cœur, tu es toute pour moi, et je ne veux que toi!

Comment ne pas répondre, comme il le voulait, le chérubin!

Et elle la prit sur ses genoux, l'enveloppa de sa chaude étreinte, et tandis qu'elle se pelotonnait pour la sentir mieux encore, souriant à ce bonheur qui la comblait ainsi, elle, silencieusement pleurait; et cela la détendait peu à peu et la soulageait presque.

L'enfant s'était rendormi; et la mère le contemplait si rose, si bien fait pour éclairer sa vie, qu'elle n'osa plus penser à ce qu'elle avait entrevu tout à l'heure, dans son accès de désespoir; et les pensées se mirent à tourbillonner encore, cherchant la bienheureuse issue par où l'espérance pourrait s'élancer, reprenant son vol.

Eh bien, oui! Elle irait trouver le secrétaire du bureau de police, et maintenant elle s'étonnait que l'idée ne lui en fut pas venue plus tôt. N'avait-il pas été bon pour elle, ne lui avait-il pas dit qu'il pourrait lui être utile? Pourquoi donc avait-elle tant hésité à user de cette assistance? Elle s'était montrée trop fière, et elle en avait été cruellement punie; mais il était temps encore et cette fois elle ne craindrait plus de lui dire qu'elle était une pauvre créature qui avait bien besoin qu'on s'intéressât à elle!

* * *

Et son parti bien pris, décidée à déposer toute fausse honte, elle se retrouva bientôt de-



— Vite, prends-moi, gâte-moi...

vant la maison à la lanterne rouge, puis dans cette grande pièce, aux murs déblanchis, au mobilier déplorablement crasseux, où deux fois déjà elle était venue.

Toujours, à la même place du fond, un grand dos apparaissait courbé sur la même table, surchargée des mêmes croulantes piles de papiers de formats variés mais d'uniforme teinte poussiéreuse. Et, comme déjà, quand elle eut toussé à plusieurs reprises pour annoncer sa présence, une voix se fit entendre, disant d'un ton rogomme :

— Qu'est-ce que c'est, encore !

— C'est moi ! fit-elle, tout discrètement.

— Qui, vous ? Alors, vous croyez comme ça...

Il s'interrompit soudain, il venait de regarder de son côté et de la reconnaître.

— Ah ! fit-il plus doucement, c'est vous ! Eh bien ?

Certainement il avait cru ne devoir jamais la revoir, cette petite femme si gracieuse, si intéressante ; il était surpris, mais d'une façon qui ne lui paraissait pas tout à fait désagréable, et il se disait que tout de même il ne convenait pas de le lui laisser comprendre, de peur de ne pas paraître avec tout son prestige.

— Peut-être, commença-t-elle à murmurer, je vous dérange.

— Je suis là pour ça ! dit-il de sa voix « parlant au public » puis, sur un ton moins administratif : voyons, qu'y a-t-il ? Ça ne va pas, n'est-ce pas ? Naturellement que si ça était allé, vous ne seriez pas venue me trouver. Enfin, voyons tout de même : la situation ?

Et comme il la voyait troublée, hésitant à répondre.

— Pas besoin d'expliquer, compris. Pas brillante, la situation, hein ? Pas de parents qui puissent...

Elle fit signe que non.

— Pas d'amis ?

Même signe.

— Toute seule, alors, et pas moyen de se tirer d'affaire.

— J'ai essayé, fit-elle.

— Connu ! Temps perdu ! Voyons, dit-il en écrivant à mesure qu'il parlait, nous avons dit : veuve, un enfant en bas âge, bon ! Un enfant du sexe féminin : faible et maladive...

— Mais je ne suis pas...

— Qu'est-ce que ça fait, il faut le mettre, autrement, impossible de réussir. Nous disons : et maladive ; l'enfant malingre et souffreteuse.

— Ma petite ! fit-elle froissée dans son orgueil de mère.

— Ça n'y fait rien, vous dis-je, c'est pour l'effet ! Nous disons : enfant souffreteuse. Depuis longtemps, continua-t-il à se dicter, cette pauvre femme, incapable de tout travail....

— Au contraire ! s'écria-t-elle.

— Oh bien non, alors ! Il n'y a pas moyen ! C'est indispensable, vous ai-je dit ! Vous me faites perdre le fil ! Voyons : incapable de tout travail, ne vit que par les secours que lui apportent des voisins charitables.

— Non, ça ! fit-elle indignée.

— Comment, non ! Ah, mais, voulez-vous oui ou non que je vous fasse inscrire au bureau de bienfaisance ?

— J'aimerais mieux mourir !

— Quoi, mourir ! Mais que diable vous faut-il, alors ?

— Mais, monsieur, dit-elle fièrement en re-



— Qu'est-ce que c'est encore ?...

levant son beau regard limpide, je ne veux pas d'aumône, je ne veux pas mendier ; je suis assez vaillante pour travailler, je veux trouver du travail !

— Du travail ! dit-il interloqué ; c'est cela que vous venez me demander, à moi ? Mais

comment voulez-vous! On ne tient pas de ces choses-là, ici!

— Alors, il ne faut plus espérer!... J'avais cru, pourtant!... Excusez-moi; bien sûr que si vous aviez pu!... Pardon! ajouta-t-elle douloureusement en faisant un mouvement de retraite.

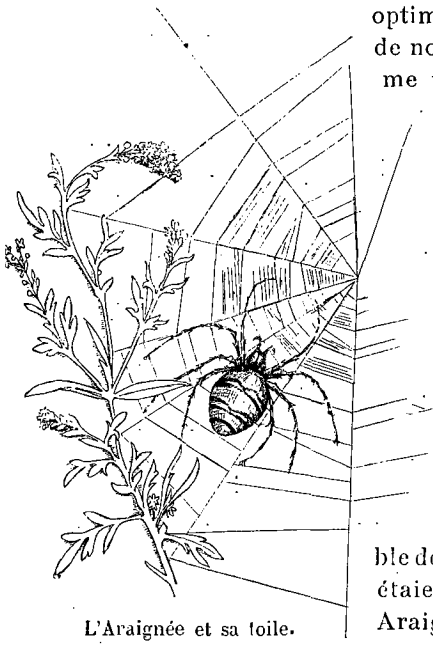
(*A suivre*).

A. ELBERT.

UN DUEL A MORT

Le spectacle de la férocité des animaux, même les plus petits, est bien fait pour consoler du spectacle de la cruauté des êtres humains. La lutte pour l'existence est une loi universelle.

Cette réflexion, empreinte d'une philosophie optimiste à l'égard de nos semblables, me venait à l'esprit par une chaude matinée de septembre, tandis que, blotti dans le lit d'un petit ruisseau desséché, parmi les ajoncs brûlés par le soleil, j'assistais aux péripéties d'une lutte terrible dont les acteurs étaient une énorme Araignée au ventre rebondi, rayé de jaune et de noir, et une Mante religieuse, insecte d'aspect rébarbatif, qu'on appelle vulgairement « prie-dieu » dans nos campagnes.



L'Araignée et sa toile.

La première n'a d'autres moyens d'attaque et de défense que sa toile, faite d'un tissu résistant, et tendue d'une berge à l'autre. Elle oppose une barrière infranchissable aux petits insectes arrêtés dans leur vol par des fils solides et gluants dont un seul suffit pour retenir une proie, papillon, sauterelle ou grillon.

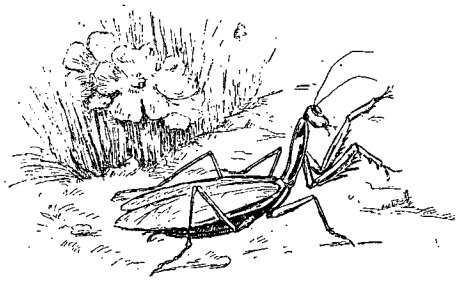
Embusquée dans un coin, l'immonde bête assiste impassible aux angoisses de sa victime dont les efforts désespérés ne font que paralyser davantage les mouvements.

Puis, tout d'un coup, d'un bond, elle est sur elle; le fil tenu qui s'échappe de l'extrémité de son abdomen devient un abondant faisceau de soie nacrée dont, à l'aide de ses pattes de derrière et par un mouvement de dévidage rapide, elle emmaillotte son adversaire, entouré en quelques secondes d'un abondant réseau qui lui servira de linceul.

La Mante, elle, malgré l'attitude recueillie qui lui a valu son nom, est puissamment armée pour le combat; ses membres antérieurs barbelés de pointes sur toute leur longueur, solidement musclés, sont terminés par un avant-bras vigoureux et un doigt acéré.

Dès que l'Araignée a aperçu son adversaire arrêté dans sa marche, par un fil de sa toile, elle a compris le danger qui la menace.

Au lieu de fondre sur lui, comme elle le fait pour un animal plus petit, elle recule prudemment, sans perdre de vue son ennemi. Un vent très vif balance la toile et ajoute aux mouvements de la mante qui fait de vains efforts pour recouvrer sa liberté. L'Araignée attend le moment propice; elle s'approche à pas mesurés, regarde, recule, avance encore par saccades, puis, jugeant l'instant favorable, attaque son ennemi par derrière et enroule autour de ses pattes quelques tours de sa soie que, sous l'influence de la colère ou l'imminence du danger, son abdomen secrète en flots abondants. L'adversaire replie sur lui-même son long corselet et la menace de ses bras puissants. La lutte est acharnée de part et d'autre. Le salut ou la mort sont au bout. L'Araignée s'arrête, observe, recule, change son front d'attaque puis renouvelle l'offensive. Cette fois la Mante a prévu le choc. Immobile, soit par fatigue, soit par tactique, elle attend, et dès que son ennemie est sur elle, d'un effort désespéré, elle l'étreint comme un lutteur qui saisit son adversaire à bras le corps.



La Mante religieuse.

Mais, dans cette étreinte, la pointe qui termine sa patte antérieure, se recourbe violemment et pénètre dans le dos de l'araignée.

Un liquide épais, visqueux, pustulant, jaillit de la blessure. L'Araignée, vaincue, agonise tandis que, par un dernier effort machinal, quelques flocons de soie s'enroulent encore autour de son ennemie. La Mante savoure son triomphe. D'une bouche gourmande, elle absorbe le liquide qui a souillé ses membres et accomplit cette toilette de victoire sans lâcher le corps de son ennemi mort. Le combat est terminé.

Alors, comme il faut une justice, surtout contre les forts, j'ai dégagé le vainqueur des entraves dont sa victime l'avait entouré et je l'ai écrasé sous mon talon. H. VIVAREZ.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA REINE LOUISE



LA REINE LOUISE. — Musée municipal « Wallraf Richartz » à Cologne. — Peinture de G. Richter. — Gravé par Jarraud.

En 1879, M. Gustave Richter enrichit de ce beau portrait l'iconographie de la reine Louise de Prusse. On sait que cette dernière mourut en 1810, au lendemain des campagnes malheureuses qu'elle suivit, vêtue en amazone, dans le costume de son régiment de dragons. On peut déduire de ce fait les intentions de l'artiste, choisissant pour la reine patriote un autre costume, ainsi que l'expression apaisée de son visage.

MON ONCLE ALPHONSE

(SOUVENIRS)

Depuis ma petite enfance, mon oncle Alphonse Daudet m'a toujours fait l'effet de ne pas être un homme ordinaire.

Non pas qu'il me parut plus grand ou plus petit que d'autres ; que son visage me semblât très joli (toute petite fille on ne remarque pas), mais dans sa façon de parler, de rire, de faire des gestes en racontant des histoires, je remarquai toujours quelque chose de très particulier.

Ce qu'il disait intéressait toujours vivement ceux qui l'écoutaient : le ton, la vivacité ou la lenteur de sa voix, les mots et leur accent, tout y coïncidait.

C'était toujours d'une charmante harmonie.

Était-il gai ou triste, content ou ennuyé, l'expression de sa physionomie toujours très vive exprimait nettement l'impression qu'il ressentait.

Trop jeune encore pour bien comprendre ce qui me frappait en lui, je disais à mes sœurs avec une entière conviction :

— Il n'est pas comme tout le monde, oncle Alphonse, il est « drôle ».

Ce mot « drôle », pour moi enfant, signifiait une foule de choses : « Il est remarquable, sympathique, intéressant, supérieur aux autres et je l'aime beaucoup ». Voilà ce que signifiait ce mot.

Ah ! je crois bien, qu'il n'était pas semblable aux autres, ce cher oncle Alphonse ! Sa bonté si grande, sa lucidité et sa finesse d'esprit, son intelligence vraiment rare, et aussi une souffrance et une résignation continuelles avaient fait de lui un être tout à fait supérieur.

A Champrosay, dans la maison de mes grands-parents, puis chez lui-même ensuite, nous passions tous les ans nos vacances ensemble.

C'est là, dans le joli jardin boisé de ma grand'mère, puis dans son grand parc plus tard, que je vois oncle Alphonse, lorsque j'étais toute petite fille, s'occupant de nos jeux, cherchant à nous faire rire et nous appelant « les petites puces », mes deux sœurs et moi.

Dans son cabinet de travail, lorsque l'aucomne commençait à paraitre, à la fin de la journée, entre chien et loup, il nous appelait tous les quatre, Lucien son fils et nous trois ses petites nièces, nous mettait sous sa couverture de voyage et nous racontait des histoires.

Mon Dieu que l'on était donc bien sous cette couverture, et que de voyages imaginaires ce cher oncle Alphonse nous y a fait faire !

— Venez en cabanette, nous disait-il en riant, et bien que parfois on eut un peu trop chaud dans cette cabanette, les histoires qu'il nous contait étaient si palpitantes, si intéressantes, que tous les quatre, sans bouger, nous restions blottis à son côté, oubliant tout à fait que nous étions sous une couverture.

Nous passions par tous les pays où il voulait nous faire passer. Que de contrées merveilleuses m'a-t-il fait connaître sous sa couverture de voyage !...

A la voix du loup, dans la chèvre de M. Seguin, qu'il nous raconta d'une façon charmante, je m'en souviens fort bien, lorsqu'il changeait sa voix pour imiter le « hou-hou » du loup qui se lèche les babines en apercevant la petite chèvre, nous tremblions de peur, les larmes nous venaient aux yeux en songeant à la petite chèvre, et c'est avec terreur que nous nous resserrions tous les quatre sous la grande couverture.

Mais s'il avait le moyen de tant nous émouvoir, il savait aussi nous faire bien rire. Il ne voulait jamais que nous le quittions sous une impression de peur ; quand on apportait la lampe sur sa table de travail, tout aussitôt il changeait. Nous sortions de la « cabanette ». Sa voix n'était plus la même ; il nous parlait de choses gaies, tout à fait comiques ; la dernière histoire racontée était toujours hilarante et nous quittions ce cabinet de travail tous les quatre ravis, en faisant beaucoup de tapage.

— Quel est donc ce monsieur, nous disait-il avec un beau sourire, que j'ai entendu tout à l'heure vous conter une si terrible histoire ? Moi ; je ne le connais pas.

En effet, l'expression de sa physionomie, le ton de sa voix, tout était tellement changé, que volontiers on eût pu croire que ce fut un autre oncle Alphonse qui parlait.

Je le vois encore dans des déjeuners au bois, des promenades en famille, jouant aux barres avec nous, cherchant des champignons sous bois, courant, chantant, apportant un entrain, une gaieté extraordinaires, mêlés à la plus grande simplicité. Il n'était point de ceux qui jouent le rôle du « grand homme », même dans l'intimité. Ses goûts de poète et de sans façon reprenaient le dessus ; il semblait oublier qu'il était le « maître », l'auteur des *Rois en exil*, de *Jack* et de *Tartarin*. La manière dont il plaisantait, dont il parlait à tous, grands et petits, était vraiment touchante et fort jolie.

Je me souviens qu'un jour à Champrosay, il y a de cela deux ans, il m'appela dans son cabinet de travail. Mon cœur battait vite en y entrant. J'étais fort contente et pourtant une émotion plus forte que moi-même me causait une étrange peur.

— Assieds-toi là, à mon côté, un petit instant, me dit-il, j'ai à te parler.

Je me mis à son côté, tout près de sa table de travail qui, pour moi, avait un aspect tant soit peu magique. Que pouvait-il avoir à me dire ? à me demander ?

Cher oncle ! ayant remarqué depuis quelques jours, sur ma physionomie, un air de tristesse,

il voulait aussi me consoler. Lorsque j'eus compris dans quelle intention il m'avait fait appeler auprès de lui, je ne pus m'empêcher de pleurer, et c'est en le prenant par le cou que je l'embrassai fort émue. Cela le toucha fort.

Alors, il me parla d'une manière charmante.

Il me dit qu'il nous aimait beaucoup toutes les trois, ses nièces, et moi, Renée, d'une façon toute particulière, qu'il me comprenait très bien, et que si j'avais quelques ennuis je ne devais point craindre d'en faire part à un vieil oncle.

A ce moment-là, c'était l'idée de mon avenir, de ma vocation qui me tourmentait. Mes parents désiraient que je me destine au bel art du dessin et de la peinture, et moi, je ne me sentais de goût que pour écrire.

Craignant de me tromper, j'avais peur de moi-même.

En quelques minutes, oncle Alphonse réveilla tout mon courage et je sentis, au plus profond de moi-même, un élan de hardiesse et d'espérance.

— Abandonne le dessin, me dit-il franchement, tu ne l'aimes point; ce n'est point ton goût; tu ne pourras jamais bien faire.

— Qu'est-ce que tu voudrais ? me dit-il après un moment de silence en me regardant bien en face, avec un paternel sourire qui m'avait toute devinée.

Eh bien! le croirez-vous ? Lâche que je suis, absurde que je fus à ce moment-là, un orgueil stupide m'empêcha de parler. Ce que je voulais faire? Le goût que je sentais en moi, au-dessus de toute autre chose, je n'osai point le lui avouer.

Lui l'avait compris.

Avec un mouvement de tête, un ton de voix un peu attristé de ce manque de confiance, de cet excès d'amour-propre qu'il sentait en moi : « Fais ce que bon te semblera, me dit-il, observe-toi, ne crains pas, cherche bien quel est ton goût, et quand tu l'auras trouvé, courageusement, lance-toi, commence ».

J'étais pleine d'enthousiasme ce jour-là. Décidément oncle était le « marchand de bonheur ». Je chantais en sortant de ce cabinet de travail magique.

Je pris la résolution d'écrire, surtout d'oser, de suivre ses conseils. Je le fis.

La dernière fois que je le vis, ce fut à un repas de famille, après un voyage que je venais de faire dans le Midi. Chose étrange! je trouvai en lui quelque chose de changé. Je n'aurais pu dire quoi. Il me semblait un peu vieilli. Sa barbe était plus grisonnante, ses cheveux un peu blanchis, cela me fit de la peine.

Pourtant il parlait toujours d'une manière aussi charmante en portant la tête haute, avec un air très bon; la voix était la même.

Qui m'eut dit, ce soir-là, que c'était la dernière fois que je l'embrassais, que je l'entendais causer?

C'était au mois de décembre, dans un nouvel appartement, où lui et sa famille venaient d'emménager.

La soirée se passa à faire de la musique.

Il me demanda de lui jouer des passages de *Sapho*, le nouvel opéra de Massenet dont il était fort enthousiaste.

C'est avec plaisir que je me mis au piano et déchiffrai la partition nouvelle.

Il parut très content, me remercia fort, me dit des choses aimables, d'un ton bien indulgent, et pendant que je déchiffrais il chantait même les plus jolis passages. Nous étions tous très gais ce soir-là, et lui, selon son habitude, nous apportait beaucoup d'entrain.

— Ma petite Renée, me dit-il en m'embrassant, tu es musicienne. C'est bien, cela.

Vous pensez si j'étais fière! Je l'embrassai, rougissante d'orgueil et de plaisir.

Un compliment de lui! Rien ne pouvait plus me satisfaire pour quoi que ce fut. Ce soir-là je me promis à moi-même d'apporter à oncle Alphonse quelques-uns de mes pauvres cahiers, premiers manuscrits, naïfs essais sur lesquels des conseils, des gronderies même de ce vrai maître, m'auraient causé tant de joie. Le Destin ne me permit pas de réaliser ce projet.

Durant cette même semaine, le jeudi soir, la Mort entra dans la famille et c'est lui qu'elle vint chercher : mon cher oncle Alphonse!...

RENÉE ALLARD.

L'ART INDUSTRIEL AU MUSÉE GALLIERA

Le musée Galliera, cette année comme les précédentes, est entré en possession de plusieurs œuvres d'art décoratif acquises aux Salons. Je voudrais signaler ces objets aux lecteurs du *Magasin Pittoresque*.

Je parlerai d'abord de Lalique, l'homme du jour. Lalique, pour avoir créé des bijoux, est devenu un homme célèbre. Son nom est aussi connu que celui de Benjamin Constant ou de Falguière. Mieux qu'un long discours, ce fait révèle le chemin franchi par l'art industriel dans l'esprit du public. On a beaucoup écrit sur cet artiste, il reste beaucoup à dire.

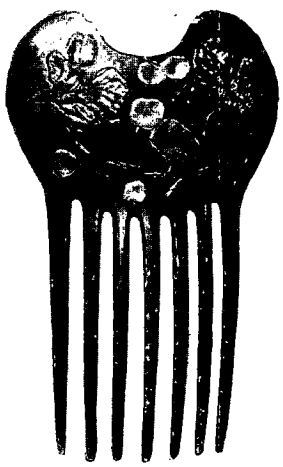
Parfois, on appelle Lalique, un joaillier. Pris dans sa signification ordinaire, ce titre ne saurait s'appliquer à lui. Un joaillier, pour le dire en gros, est un homme qui monte des pierres précieuses. Pour Lalique, les pierres ne sont pas un but, mais un moyen. Leur valeur intrinsèque lui semble absolument méprisable — au point de vue artistique, s'entend. Il ne les estime que pour leur couleur et le rôle qu'elles peuvent jouer dans l'ensemble d'un décor. Lali-

que est un coloriste dont la palette se compose de pierres fournies par la nature ou d'émaux.

La vitrine de Lalique, cette année, était toute pleine d'éblouissantes merveilles. A peine les portes du Salon ouvertes, les dames, jeunes ou vieilles, élégantes ou non, se pressaient autour, avec des frémissements de plaisir et d'envie. Les mots *délicieux*, *charmant*, *exquis*, et d'autres encore tombaient de leur bouche comme perles d'une bouche de fée. Pour tout curieux des mines féminines, il y avait là une très amusante récolte à faire.

Dans cette vitrine, se trouvait une collection de peignes d'écaille. Le musée Galliera possède l'un des plus beaux. Sur le fronton d'écaille blonde, court une branche de capucine en or, avec boutons et fleurs épanouies. L'effet est des plus gracieux. Grâce à Lalique, cet objet tombé dans une si insignifiante banalité a repris sa place dans le domaine de l'art.

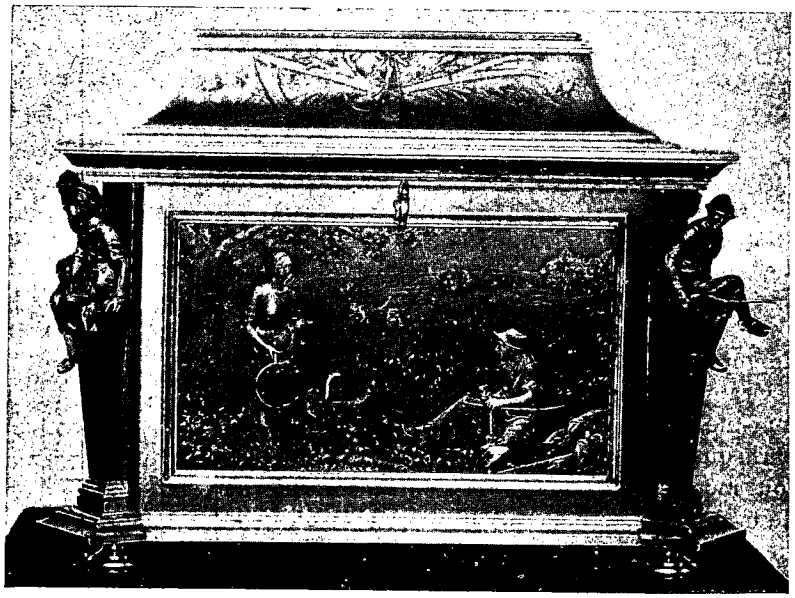
Le musée Galliera s'est enrichi également d'un coffret en argent, de Barré, commande de la Ville de Paris. Barré est un ciseleur qui, durant de longues années, fut asservi aux besognes fastidieuses et anonymes. Les Salons l'ont émancipé, lui comme tant d'autres. Aussi vite, il oublia sa mythologie. Il reprit le chemin des champs et se retrempa au contact de la nature, cette bonne mère nourricière de nos âmes aussi bien que de nos corps.



Peigne de Lalique.

Voulant chanter sur les faces de son coffret les travaux et les joies des champs, Barré n'a représenté ni Cérès, ni Pomone, ni Vertumne, dans leurs séculaires atours, mais les villageois et villageoises qui travaillaient sous ses yeux. Voici un faucheur qui bat sa faux, d'autres faucheurs qui avançant de leur pas lent et cadencé, taillent à larges coups dans la plaine mouvante et dorée. Voici encore des bœufs qui tracent dans la terre de profonds sillons, des bûcherons qui manient la cognée ou des femmes dont le dos se courbe sous le poids de lourds fagots. A côté des labeurs, l'idylle : un jeune garçon étendu sur l'herbe, le cœur en émoi, dit sa tendresse à une fillette qui tricote et sourit d'aise.

C'est, vous le voyez, le poème des champs exprimé de façon simple et claire, comme il convenait pour une œuvre de ciselure. Dans tous ces petits tableaux, Barré a répandu un vif sentiment de la nature et le souffle de la vie. Beaucoup de toiles, malgré les ressources de la couleur et le talent de leur auteur, leur sont fort inférieurs, sous ce rapport.



Musée Galliera — Coffret de Barré.

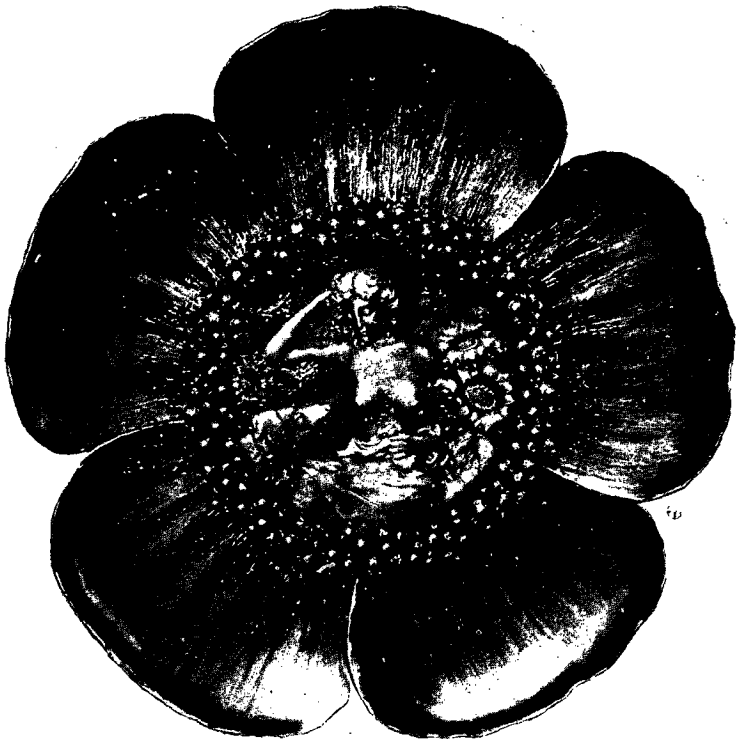
J'arrive à un plat en argent doré de Vernier. Vernier, encore un ciseleur inconnu hier, qui, grâce à l'hospitalité des Salons, s'est révélé subitement artiste de haute valeur. Il touche un peu à tout. Il excelle dans le portrait et ses médailles valent celles de nos médailleurs les plus célèbres. De plus, il est un des hommes qui ont le plus contribué à la rénovation de la bijouterie et de l'orfèvrerie contemporaines. Vernier est en pleine maturité et on peut attendre encore beaucoup de lui.

J'aurai terminé la revue des acquisitions du musée Galliera, en signalant un encrier en cristal de roche d'Aubé, où l'on retrouve les qualités de composition que cet artiste avait jusqu'à ce jour réservées à des œuvres de grande dimension. Aubé est un statuaire venu à l'art industriel — toujours grâce aux Salons — et il a déjà enrichi cet art de pièces fort remarquables.

Pour chacun de ces artistes, j'ai constaté l'influence bienfaisante des Salons. Jamais on n'insistera trop sur ce sujet. Un accès d'humeur de Meissonier nous a valu la rénovation de l'art industriel, en faveur de laquelle tant d'hommes de bonne volonté faisaient de si louables efforts, depuis bien des années. Petite cause, grands effets. Ce fait, entre autres enseignements, nous apprend qu'il ne faut jamais

désespérer du triomphe d'une cause juste. L'occasion favorable se fait parfois attendre longtemps, mais elle ne manque pas de venir.

Dans les vitrines du musée Galliera, parmi tant d'œuvres précieuses qui font penser plutôt à la collection d'un homme au goût délicat qu'à une collection municipale — que nos conseillers reçoivent ce compliment en passant — il en est une sur laquelle je voudrais m'arrêter un instant. C'est le coffret en fer damasquiné de Gauvin.



Musée Galliera. — Plat d'argent de Vernier.

Gauvin fut un très grand artiste et un très grand martyr. Tout son talent, toute sa force furent consacrés au truquage, lequel fut l'unique ressource des artistes industriels de sa valeur, durant les cinquante années qui viennent de s'écouler.

Comme Jean Garnier et quelques autres, lorsqu'il visitait les plus célèbres collections, il y voyait foule de ses œuvres inscrites sous le nom d'artistes de la Renaissance. Il entendait les phrases admiratives des visiteurs et se retenait à quatre pour ne pas leur crier :



Musée Galliera. — Coffret de Gauvin.

« On vous trompe indignement. Cette œuvre n'est pas de Benvenuto Cellini, elle est de moi. »

Mais la dure nécessité de gagner le pain de sa famille empêchait cet éclat.

Il courbait la tête et retournait à sa vie de misère.

Pourtant il conservait un espoir qui le soutenait. Durant de longues heures prises sur son sommeil, et au prix de sa santé, il travaillait à une œuvre où il mettait le meilleur de son âme et de son talent.

Il ne doutait pas que terminée, elle ne plut à un amateur généreux.

Et alors, c'était la liberté reconquise, toute une nouvelle vie d'indépendance qui recommencerait. Hélas cet amateur ne se trouva pas.

Dans un jour de misère plus dur que les autres, Gauvin dut donner ce chef-d'œuvre à un restaurateur, en garantie d'une dette.

Il en sortit pour aller au musée Galliera.

Mais éloignons notre vue de ce triste passé, que j'ai rappelé seulement pour marquer le terrain gagné par l'art industriel.

L'avenir s'ouvre plein de promesses pour les artistes qui s'y consacreront.

Quiconque d'entre eux aura du talent pourra prétendre à la plus haute notoriété.

Lalique en est la preuve.

Voilà cinq ou six ans que je bataille, en faveur de l'art industriel.

J'étais poussé par l'idée suivante :

« La décadence de cet art provient, non de l'insuffisance des artistes, mais de la situation effacée et humiliée dans laquelle ils ont été tenus, depuis un demi-siècle. Si, comme les peintres et les statuaires, ils ne relevaient que du public, au lieu d'être livrés pieds et poings liés à des négociants préoccupés uniquement de leurs intérêts commerciaux, la rénovation tant désirée s'opérerait comme par enchantement ».

J'ai été si bon prophète que je ne manque guère l'occasion d'en tirer quelque vanité. Lecteurs, pardonnez-moi cette faiblesse.

Arthur Maillet.

ROMANCE

Du bord de la source, une goutte pure,
Trop lourde, tomba dans le bassin clair.
— « Où vas-tu si vite? » et dans son murmure
La goutte reprit : « Je vais à la mer »

Une blonde enfant passa sans rien dire,
Et pour m'éviter fit un long détour.
— « Où vas-tu si vite? et dans un sourire
La fille reprit : « Je vais à l'Amour ».

Le lieu se remplit d'un silence sombre;
Et flûtant leur voix dans un lent effort,
Les échos railleurs chantèrent dans l'ombre :
— « Où vont-ils si vite? Ils vont à la mort ».

Edmond HARAUCOURT.

JÉRUSALEM MODERNE

Au moment où l'empereur d'Allemagne vient de lever sa tente de touriste sous les murs de la Ville Sainte, une rapide esquisse de la Jérusalem contemporaine peut n'être pas sans intérêt pour les amateurs d'actualités.

Autrefois, on mettait une journée pleine pour se rendre de Jaffa à Jérusalem (65 kilomètres) à cheval, en deux étapes, d'autant que les routes étaient lamentables.

Elles ont été refaites, dit-on, à l'occasion du voyage de l'empereur allemand; aussi le couple impérial a-t-il pu effectuer le trajet en six ou sept heures.

Pourquoi d'ailleurs Guillaume II dédaigna-t-il le chemin de fer si commode qui, depuis quelques années, relie Jaffa à Jérusalem? Scrupule de pèlerin sans doute, plutôt que fantaisie de touriste, amateur de paysages dégustés à petites doses. Car l'empereur devait savoir qu'il n'y a rien de plus monotone, esthétiquement parlant, que le pays de Judée.

Sitôt dépassés les jardins de Jaffa et les champs et pâturages de la plaine de Saron, le paysage devient extraordinairement inhospitalier.

Peu ou point d'arbres, si ce n'est quelques oliviers rabougris. La plaine s'effondre en ravins, en gorges plus ou moins ténébreuses et se renfle en collines lugubrement dénudées; de loin en loin, un hameau serti dans un fouillis de cactus, ou une ruine assez semblable à un éboulement de rocher qui la porte, quelque ancien couvent, une laure, un ermitage, une tour de garde — et ce paysage fermé au sud-est par un arrière-plan de montagnes bleuâtres imitant les ombellements d'un camp gigantesque dressé dans le ciel.

Tout s'en va.

Là où les contemporains de Jérémie rencontraient des lions, on ne rencontre plus maintenant que des cigognes, encore viennent-elles de Strasbourg, d'où la germanisation les a définitivement exilées (Guillaume II ne manquera pas de le supposer).

C'est au crépuscule généralement qu'on approche de Jérusalem, et l'aspect de la Ville Sainte, contemplée à distance, ne manque pas alors d'une certaine grandeur. Murailles crénelées, coupoles blanches sveltes, minarets, l'ensemble est presque majestueux et imposant. C'est une métropole orientale quelconque, mais il faut — en Judée — se méfier de ces mirages.

Voici que le soleil se couche et que s'éteignent les cinq dômes rayonnants de l'église russe (la colonie russe est placée comme en grand'garde à l'ouest de la ville). Déjà, par la trouée d'une ruelle où quelques têtes de palmiers desséchés piquent une note décourageante, on aperçoit les murs plutôt délabrés d'une basilique dont le nom sacro-saint, vénéré sur toute la terre, sonne faux dans ce décor des *Mille et une Nuits* : c'est l'église du Saint-Sépulcre. Et là, au pied des remparts, ces cafés, ces places encombrées, ce sol boueux, tout ce va-et-vient d'Arabes en haillons, de mendiants, d'aveugles, de bêtes et de gens malpropres, c'est comme la préface des misères que nous trouverons à l'intérieur de la ville turque.

La topographie de Jérusalem n'est guère compliquée.

La ville se divise en quatre quartiers essentiels marqués par quatre collines qui occupent à peu près les angles d'un quadrilatère.

Deux rues principales qui se coupent perpendiculairement par le milieu, traversent la cité d'un bout à l'autre. Ces rues se composent en réalité d'une succession de ruelles et de tronçons de rues s'amorçant les unes aux autres, chaque tronçon portant un nom spécial, généralement emprunté aux bazars qu'il traverse, à la porte à laquelle il aboutit, ou au métier dominant qui s'y exerce.

Ces deux voies essentielles séparent, au nord, le quartier franc ou européen du quartier musulman, et, au sud, le quartier arménien du quartier juif.

Le voyageur qui a étudié Jérusalem d'après les auteurs d'antan, ne pourra s'empêcher de faire, dès les premiers pas, une remarque générale, c'est que malgré le caractère immuable des cités orientales et la vie stagnante qu'on y mène, la physionomie intime et morale de la Ville Sainte ne répond plus aux descriptions qui remontent à plus de vingt ans.

Le quartier européen est aujourd'hui, je ne dirai pas le plus beau, mais le moins laid de la

Ville Sainte (autrefois ce privilège appartenait au quartier arménien).

La rue principale (rue Chrétienne) a quelques boutiques, une maison de banque, des hôtels, une librairie, etc.

Tout le reste du quartier ne se compose guère que de couvents, d'hospices ou d'édifices voués au culte. A considérer le quartier dans l'ensemble, coupé de ruelles tranquilles où l'on n'entend que des murmures d'orgue et des sons de voix pieuses chantant vêpres ou matines, à voir aussi les allures libres et dégagées des commerçants européens, on se croirait subitement transporté dans une petite ville exclusivement chrétienne, dont les chrétiens seraient les seuls et véritables maîtres.

Comme nous voilà loin de l'époque où Volney se plaignait de ce que les chrétiens de Syrie fussent soumis à la capitation, dite haradj, dont le billet portait ces mots remarquables : *djarr-el-ras — rachat du coupement de la tête!*

Le groupe des édifices pieux du quartier franc : couvents, hospices, temples, est traversé par cinq ou six petites ruelles tortueuses dont l'une aboutit à l'église du Saint-Sépulcre qui renferme le tombeau du Christ. Le quartier est limité, au nord et à l'ouest, par le nouveau faubourg de Jaffa qui s'étend jusque par-delà les fortifications.

C'est sur les terrains vagues de ce quartier, en dehors de l'enceinte, que s'élève aujourd'hui la gare-terminus du chemin de fer de Jaffa-Jérusalem.

C'est la religion grecque-orthodoxe qui est le plus considérablement représentée à Jérusalem; elle rivalise de puissance et de richesse avec l'Église arménienne. De plus les chrétiens grecs et russes ont centralisé dans leurs mains tout le commerce de Jérusalem, peu considérable d'ailleurs. Ce qu'on appelle la suprématie de la France à Jérusalem se borne à quelques écoles, dont l'une dirigée par les sœurs de Saint-Joseph, a une subvention annuelle de 1.200 francs accordée par le gouvernement au patriarche latin, et aux secours divers que notre pays prodigue volontiers aux moines espagnols ou italiens établis là bas.

Citons parmi ces derniers les Franciscains, gardiens séculaires du tombeau du Christ et qui, pendant les longues périodes de tyrannie et d'oppression turques, ont défendu les intérêts chrétiens avecun courage et une fermeté héroïques.

Le quartier musulman est naturellement, comme étendue, le quartier le plus considérable de Jérusalem. Il se compose des deux quartiers de Bezetha et d'Acra, bâtis en amphithéâtre sur les collines dont ils ont pris le nom, et du Haram (lieu saint des musulmans) dont les édifices s'élèvent sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon. Rien de particulier à dire de l'aspect de la cité musulmane qui ressemble à la plupart des villes turques connues.

De même, le quartier arménien ressemble au quartier franc. Ses principaux édifices, le patriarcat, le séminaire, la cathédrale de Saint-Jacques (une des plus belles de Jérusalem) s'étendent au nord jusqu'à la place des Postes et sont environnés d'immenses jardins appartenant au patriarche et aux principaux dignitaires de l'Eglise arménienne.

Quant au quartier juif c'est assurément le plus pittoresque, mais aussi le plus malpropre. Non que les miséreux soient en majorité parmi la population israëlite de la ville, mais parce que le juif indigène, qui est généralement un gueux, ne vit guère que des aumônes de ses correligionnaires d'Europe, ou ne se livre qu'aux plus basses industries quand il consent à travailler. Quant aux juifs immigrés ils ne se retirent à Jérusalem que lorsqu'ils ont amassé dans quelque autre partie du monde une fortune suffisante pour leur permettre de terminer leur existence dans le repos et l'oubli des spéculations matérielles.

Il est bon de faire remarquer ici que les israëlites ne sont nullement opprimés à Jérusalem, car les indigènes ne comptent pas et les juifs d'Europe, dont le nombre domine dans la ville, sont tous placés sous la protection de leurs consuls respectifs.

N'empêche que l'aspect général du quartier juif n'est guère réjouissant. Imaginez un amas compact de masures dont les interstices semblent exclusivement destinés à l'essorage du linge.

Sur des saillies de murs qui se touchent, interceptant la lumière du jour, dans l'air lourd de miasmes, des haillons flottent, achevant de boucher le ciel et chargés évidemment de guetter une peste toujours imminente dont ils répandront les germes sur les têtes des passants.

Le quartier paraîtrait mort, n'étaient çà et là quelques débits de vins, fuligineux et empuantis, où l'on voit des personnages fantastiques attablés devant des boissons improbables.

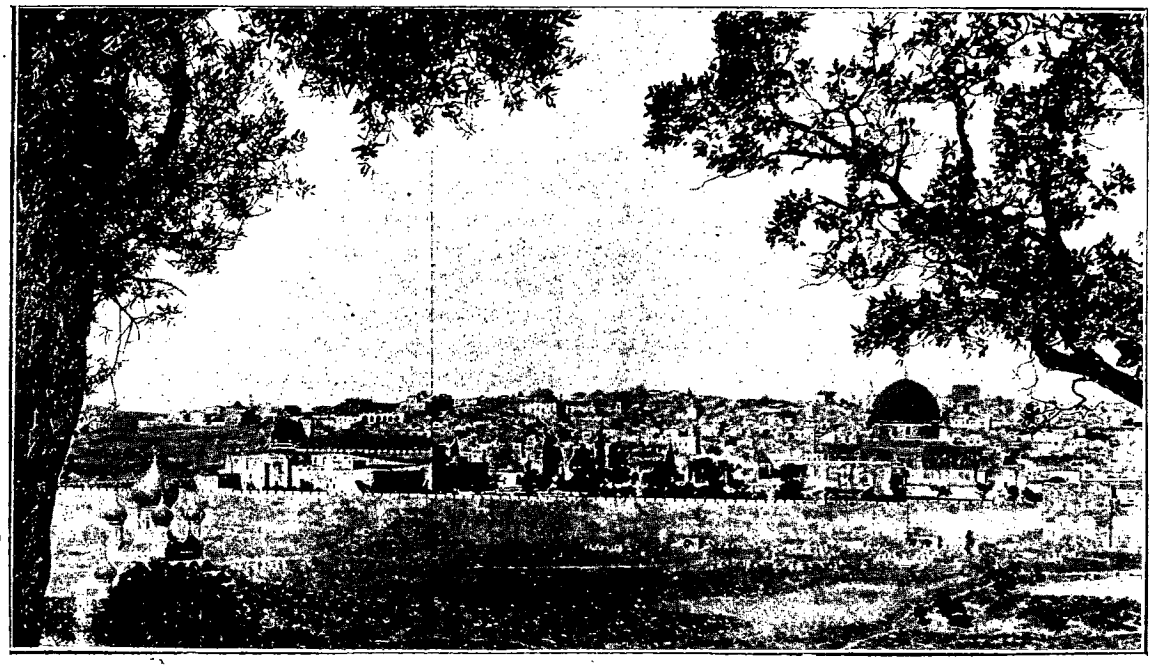
La rue des Juifs, qui est comme de juste la rue principale, est un peu plus vivante, un peu plus haillonneuse aussi que les autres. Quelques maisons sont percées, au rez-de-chaussée, de trous sombres, dont les habitants pratiquent des négoces vagues et indéterminés. La rue aboutit d'un côté au bazar central — un bazar de petite ville d'un médiocre intérêt — de l'autre à une place encombrée de bestiaux où domine le profil difforme du chameau. A chaque pas on est coudoyé par des fantômes à houppelande, portant les cheveux en tire-bouchon sur les tempes, des caricatures de juifs polonais,

les uns flânant, les autres affairés, tous également taciturnes.

Des lots d'ânes gris, et des femmes à perruque rousse, vieilles comme le monde, font également partie du tableau.

C'est à peine si j'ai besoin d'ajouter que le juif immigré, l'israëlite riche, n'a aucun contact avec cette population miséreuse dont les superstitions, la foi en des traditions déchues, triomphent des siècles et des climats, des mœurs et des costumes.

Une promenade rapide à travers ce ghetto suffit néanmoins à impressionner désagréablement l'Européen. Et volontiers il regretterait de n'avoir point imité Napoléon qui, ne pouvant se décider à fouler le sol de la Ville Sainte, s'est contenté de dire : « Jérusalem n'entre pas dans mon plan d'opérations. »



Vue de Jérusalem prise du mont des Oliviers.

JULES HOCHE.

LE DÉPART POUR LA FOIRE

La vie intime, le *home*, l'esprit de famille, le besoin d'anecdoctes et de romans vrais, les longs dimanches propres à la méditation, un peu tout cela et quelques autres raisons encore, font que l'Angleterre a toujours eu, depuis qu'elle a une école à elle, un grand nombre de peintres de genre. C'est au commencement et jusqu'au dernier quart de ce siècle qu'ils ont le plus et le mieux flori.

Tous ces artistes ont rendu la vie des villes ou la vie des campagnes avec une certaine observation un peu terre à terre, et un goût de composition légèrement sentimental. Leur préoccupation, souvent évidente, est d'imiter les petits-maitres hollandais. Ils y réussissent plus ou moins. Non qu'ils ne sachent pas dessiner et arranger. Au contraire, ils sont pleins de savoir autant que de bonne humeur et de saine philosophie. Mais leur couleur est souvent un peu dure et leur exécutiou un peu sèche et mince.

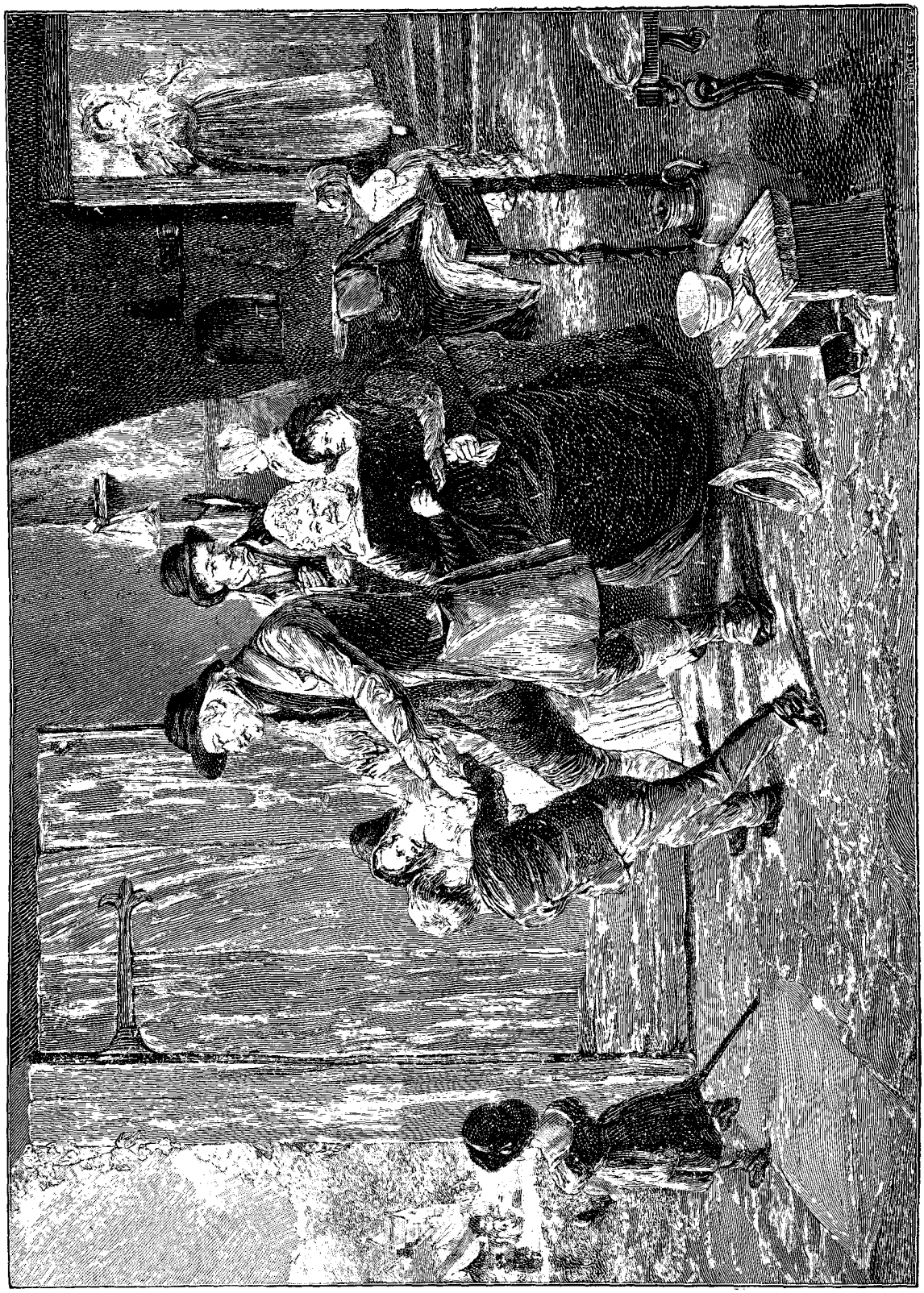
Quoiqu'il en soit, il y a dans leurs œuvres abondamment de quoi intéresser et amuser le public.

Parmi ces peintres de genre, ou d'intimité, comme on voudra, Thomas Webster occupe un rang distingué.

Il naquit en 1800, dans un des faubourgs les plus peuplés et les plus animés de Londres, Pimlico. On le destinait à la profession musicale; il changea l'archet contre le pinceau et s'en trouva bien. Il entra en 1821 comme élève à la Royal Academy. Tout d'abord, comme beaucoup de ses condisciples d'ailleurs, il voulut tenter de grands tableaux d'histoire, mais il ne tarda pas trop à s'apercevoir que sa véritable voie était le récit pictural de la vie familière et particulièrement des caractères et des jeux des enfants. Il se fit de cela une véritable spécialité, et de son vivant eut peu de rivaux dans ce genre. Si cela peut vous intéresser, nous ajouterons qu'il fut, en 1846, nommé membre de cette Académie où il avait débuté comme élève. Thomas Webster est mort en 1886, dans le duché de Kent.

Le tableau que l'on trouvera gravé ci-après caractérise bien sa manière. C'est le *Départ pour la foire*, ou plus exactement pour la fête du village. Des enfants impatients de goûter les réjouissances dont pour eux abondent les

baraques des saltimbanques et des marchands, entraînent de vive force leur vieux grand-père qui, par goût et par âge, est certainement un peu moins impatient qu'eux. La grand'mère donne à un autre enfant une de ces piécettes blanches que les grand'mères ont toujours en réserve et donnent souvent en cachette. Le reste de la famille assiste ou se prépare en souriant. En somme, c'est une aimable scène, qui se passe chez de braves gens, et la différence de caractère suivant les âges est étudiée et rendue avec cette sorte de malicieuse bonhomie qui est un des traits de l'*humour* anglais.



LE DÉPART POUR LA FOIRE. — Musée de South Kensington. — Peinture de Webster. — Gravé par Deloche.

Le *Départ pour la foire*, qui a son « pendant » obligé, le *Retour*, est, avec bien d'autres tableaux de Thomas Webster, au South Kensington Museum, à Londres.

JACQUES VERNAY.

DOLOROSA

Suite. — Voyez pages 270, 284, 308, 325, 341 et 356.

— Attendez, attendez! Du travail, hé, il vous faut du travail; eh bien, mais, je chercherai, je demanderai, quoique... Mais attendez donc sapristi! Écoutez : voulez-vous revenir demain ? Ce n'est pas loin, demain! Vous verrez que peut-être.. Entendu?

— Oui, dit-elle d'une voix lassée, je reviendrai demain.... je... je voulais vous dire que je n'ai pas d'autre espérance.... j'ai beaucoup hésité avant de venir.... parce que je pensais qu'il n'y avait aucune raison pour que vous vous intéressiez à moi!

— Si, si! je comprends que vous êtes une brave petite femme, vous verrez! J'ai peut-être l'air un peu.... n'est-ce pas? C'est le service qui fait cela, mais il y a là-dessous un bon cœur!

Et comme il avait voulu faire un geste éloquent, ouvrant l'espèce de je ne sais quoi qui lui servait de vêtement de travail pour se frapper sur le cœur, un crac déplorable se fit entendre, qu'accompagna la production d'un petit nuage de poussière.

— Là, bon, un accroc! Voilà ce que vous me valez!... Enfin, revenez tout de même!

Et grand en sa mansuétude il la congédia.

* * *

Longtemps, quand elle eut disparu, le brave garçon resta le nez en l'air, semblant la suivre des yeux à travers la porte refermée.

Vrai, il n'aurait jamais cru qu'une petite créature pareille pût l'occuper ainsi; et pourtant, il n'y avait pas à dire, elle l'occupait beaucoup! C'était très naturel, après tout, pensait-il, une pauvre veuve, avec un tout jeune enfant, sans protection! Et puis, si vaillante, si pleine de dignité; et puis si.... si jolie, si gracieuse! Évidemment ce n'était pas parce qu'elle était si jolie, si gracieuse qu'il s'intéressait à elle.... non! mais enfin...! Au fait, qu'est-ce qu'il avait à faire de cela? Est-ce que cela le regardait? Se voyait-il se laissant ainsi ensorceler, lui, avec son air rabat-joie, son grand nez et ses cheveux tout en crins, tenant un rôle d'amoureux vis-à-vis d'elle! Une belle occasion de se faire moquer de lui! N'importe! De ce qu'il ne pouvait avoir aucune idée de conquête, il ne s'ensuivait pas qu'il dût l'abandonner; au contraire, il aurait bien plus de mérite à l'aider!

Et sur ce beau sentiment il dépouilla rapidement l'espèce de je ne sais quoi qui avait eu du malheur, tout à l'heure, revêtit un grand vêtement ayant la vague apparence d'une redingote, se couvrit la tête d'un chapeau aux formes incertaines comme sa couleur, et sortit en lançant cet avertissement destiné à pénétrer



... A cheval sur un long banc.

dans le cabinet voisin, où deux employés de mince allure se faisaient face, à cheval sur les bouts d'un long banc auquel tour à tour ils imprimaient un mouvement de bascule :

— Je sors pour affaires de service!

Quand elle revint le lendemain, elle n'eut pas la peine de le questionner : aussitôt aperçue, il lui lança un victorieux : « Nous avons trouvé! » qui lui donna presque un éblouissement, tant elle avait fini d'espérer.

Il avait trouvé, en effet. Prolixe, il lui expliqua que c'était chez de très braves gens, riches, avec plusieurs enfants; qu'on la prendrait plusieurs journées par semaine, nourrie au déjeuner, avec deux francs par jour. On lui permettrait d'amener sa petite, si elle pouvait garantir qu'elle serait bien sage, et même, si cela pouvait lui faire plaisir, on lui céderait deux pièces, au cinquième, où elle serait chez elle.

Il parlait toujours, et elle croyait rêver.

C'était donc vrai, il ne se moquait pas d'elle, il était bien sûr?

— Comment, sûr! Mais si vous voulez, je vais vous conduire tout de suite; voulez-vous?

Elle eut, avec une montée de rougeur, un mouvement sur lequel il se méprit.

— Est-ce que vous avez honte de venir avec moi? C'est vrai, je ne suis pas un beau cavalier!

Elle lui dit qu'il avait mal compris, qu'elle ne savait pas s'il était beau ou laid, qu'elle sentait qu'il était bon et qu'elle était pénétrée de reconnaissance. Honte en sa compagnie, qu'elle idée! Mais elle avait eu peur d'accepter,

croyant qu'il n'avait fait cette offre que par pure complaisance.

— Pas du tout, pas du tout! s'écria-t-il; au contraire, si vous saviez quel plaisir cela me fait. Et puis, c'est peut-être plus convenable!

Et il lui dit, un peu embarrassé, que pour forcer la main à ces braves gens, qu'il avait obligés dans une circonstance particulière et qui étaient bien aise de lui rendre service à leur tour, il l'avait présentée comme une cousine.

— Une petite cousine, s'empressa-t-il d'ajouter, pour diminuer l'importance de sa supercherie.

Et comme, à cette révélation, il lui vit un peu d'effarement, il parut tenir à lui démontrer que cette alliance supposée n'avait rien qui pût lui porter ombrage, qu'il appartenait à une très honorable famille que la mort lui avait enlevée alors qu'il était trop jeune pour savoir défendre ses intérêts; que s'étant trouvé seul, un triste jour, avec un diplôme de bachelier incapable de le nourrir, il avait accepté cette place de secrétaire qui s'était offerte à lui au moment où il allait se trouver sans ressources.

Il disait cela tout simplement, et, bien qu'il eût encore son air bourru, il avait, ramené ainsi indirectement au souvenir de ses souffrances, un accent si singulièrement touchant, que tout émue, elle se rapprocha de lui, prenant, avec un geste de chaleureuse pitié, sa grande main dans ses petites mains.

Ce fut pour lui une sensation inédite, qui le laissa sans parole, embarrassé, effarouché, sous le coup d'une émotion qu'il fut un moment à dompter. Mais la peur du ridicule survint à temps pour lui fournir le réactif nécessaire, et il se dégagea gravement comme si, venant de tolérer une petite familiarité, il ne pouvait accepter qu'elle fût trop prolongée.

***

Elle alla donc avec lui, le secrétaire cheminant à ses côtés sans mot dire, la mine assez refrognée, semblant vouloir hâter le pas pour s'acquitter le plus tôt possible d'une corvée ennuyeuse.

— C'est ici! fit-il enfin en s'arrêtant devant une maison de belle apparence. N'oubliez pas la petite parenté; je vous présenterai, puis je vous laisserai vous entendre avec la dame. Vous me direz adieu comme si on avait l'habitude de se voir; il sera censé, du reste, quand vous serez installée, que vous me rendrez visite de temps en temps. Je ne vous dis pas cela pour vous obliger à le faire, c'est inutile, à moins que vous n'ayez encore besoin de moi.

— Mais... essaya-t-elle.

— Bon, je sais, vous vouliez me dire que la reconnaissance vous oblige... Des bêtises! Faut pas se déranger pour si peu, pas la peine! Entrons, voulez-vous?

Elle le suivit, le cœur lui battant fort. Et quand ils furent dans l'antichambre, après que le secrétaire se fut fait annoncer par une petite bonne venue au devant d'eux, elle n'eut plus d'attention que pour la porte par où la bonne était sortie, qui allait bientôt se rouvrir pour donner passage à cette maîtresse de maison dont dépendait son sort, et qu'elle se représentait comme une grande dame, majestueuse et troublante.

Enfin la terrible porte s'ouvrit, non pas solennellement, mais par une poussée brusque, et une petite femme replète apparut, toute en rubans, avec un visage épanoui, et de petits yeux ronds et brillants.

— C'est la personne? dit-elle sans autre formalité, en s'adressant au secrétaire.

— Oui, madame, répondit-il, et je crois pouvoir.....

— Elle me plaît. J'avais peur, d'après ce que vous m'aviez dit sur sa situation, qu'elle fût grande et maigre. Moi, je ne peut pas souffrir les gens grands et maigres. Ah! dit-elle s'arrêtant tout à coup en songeant quel effet ce qu'elle venait de dire pouvait produire sur le secrétaire si long et si peu en chair, pour les hommes, ça passe; au contraire, je ne déteste pas les hommes grands et maigres, mais les femmes, j'ai ça en horreur, mon mari aussi! Alors, je suis bien contente de la trouver ainsi. Moi, voyez-vous, je suis sans façons, ce que je



Une petite femme replète apparut.

dis, je le pense, et ce que je ne pense pas, vous ne me le feriez jamais dire! Nous ne sommes pas des gens de la haute, nous, quoique, il y a bien des gens de la haute qui se contenteraient de ce que nous avons. En tout cas, notre argent, nous ne l'avons volé à personne, comme il y en a tant! Mais, je vous tiens là! Dites-moi, madame, quand est-ce que vous pourrez

commencer? Madame? Comment faudra-t-il vous appeler?

— Thérèse.

— Thérèse! Voyez, c'est de la chance, le nom aussi me plaît. Ah! nous allons nous entendre! Vous savez, avec moi, il ne faut pas...

— Vous me permettez de me retirer? glissa le secrétaire qui voyait que l'excellente personne allait recommencer à dévider son chapelet.

— Ah, pardon! c'est vrai que vous vous êtes dérangé. Merci, n'est-ce pas!

— C'est moi, au contraire...

— Non, c'est moi! Vous ne vous figurez pas combien je craignais de ne pas trouver! Vous savez, ce n'est pas commode, au jour d'aujourd'hui; les gens de confiance, ça ne court pas les rues! Nous avions Héloïse, Héloïse, c'était notre ouvrière. Elle est partie pour se marier. Je lui ai dit : « Héloïse, certainement vous allez épouser un brave garçon, mais tout de même, vous nous regretterez! » Je lui ai fait un beau cadeau, toute une garniture de cheminée, deux douzaines de mouchoirs, six paires de bas, et je lui ai dit : « Si jamais vous êtes dans la peine.... »

— Eh bien, alors, je vais vous laisser, risqua encore le secrétaire.

— Ah, oui! Alors, bonjour, merci, n'est-ce pas? Tout de même, vous avez fini par vous rappeler où nous demeurions. Il a toujours peur, dit-elle en se retournant vers Thérèse, de nous gêner, votre... votre cousin, n'est-ce pas?

— Oui, madame!

— Savez-vous, nous ne sommes pas des ingrats. Il vous a raconté ce qu'il a fait pour nous?

— Non!... Oui!... Je crois...

— Vingt mille francs, qu'il nous a fait retrouver! Et sans jamais vouloir accepter ça! Aussi, quand il m'a parlé de vous, je lui ai dit : Tout de suite! Seulement, ça m'aurait embêtée si vous aviez été grande et maigre!... Alors vous nous quittez! s'interrompit-elle en voyant le secrétaire incliner sa longue taille et faire exécuter à son bras un demi-cercle, manifestation très apparente d'une prise de congé. Au revoir, n'est-ce pas?

— Au plaisir, madame; à bientôt, M..., Thérèse, lança-t-il hâtivement de peur d'avoir encore quelque chose à écouter.

Et il laissa les deux femmes seules.

On fut vite entendu : Thérèse devait venir tout de suite s'installer dans le petit appartement du cinquième, on lui donnerait quelqu'un pour faire son déménagement, et elle commencerait aussitôt. Pour le moment, comme il y avait un gros arriéré de lingerie au raccommodage, ses journées seraient toutes prises pendant quelques semaines; ensuite, on promettait de voir à lui trouver chez quelques amis de l'occupation pour les jours où on ne pourrait pas l'employer, de sorte qu'elle ne chômerait jamais.

A côté des désespérances de ces derniers temps, c'était le paradis qui s'entr'ouvrait, et non pas un paradis éloigné, mais tout à sa portée immédiate, car dès le lendemain son modeste mobilier était installé dans sa nouvelle demeure et elle prenait aussitôt possession de son emploi.

***

Une nouvelle vie commença pour elle, cette vie d'ouvrière à la journée dont on ne laisse pas un instant chômer le labeur, de peur qu'une minute ne se perde des heures qu'elle doit.

L'excellente personne chez laquelle le secrétaire l'avait amenée s'entendait à merveille à cette alimentation, localisant toutes les manifestations de sa sollicitude en cette phrase unique qu'elle lui servait, en apparaissant de temps en temps dans la pièce isolée où on l'avait installée :

— Quand vous aurez fini ceci, vous prendrez cela!

Dame, ladite excellente personne était à l'usage très positive, semblant considérer comme infiniment précieux le temps employé à son service, et sa cordialité et sa loquacité ne se réveillaient guère que lorsque, la journée finie, Thérèse pliait son travail; mais alors la jeune femme était pressée de retourner auprès de sa chère petite, et les minutes où l'autre la tenait là, à l'entretenir au hasard de sa verbeuse inspiration, étaient des siècles pour elle; de sorte qu'elle n'était guère en mesure de jouir de la débordante sympathie qu'on lui témoignait alors. C'était tout de même le bonheur, à côté de tant de terribles mécomptes éprouvés; elle avait le pain assuré, et aussi ce calme vers lequel elle aspirait.



— Quand vous aurez fini, vous prendrez cela.

Elle se trouvait heureuse. Heureuse! Comme

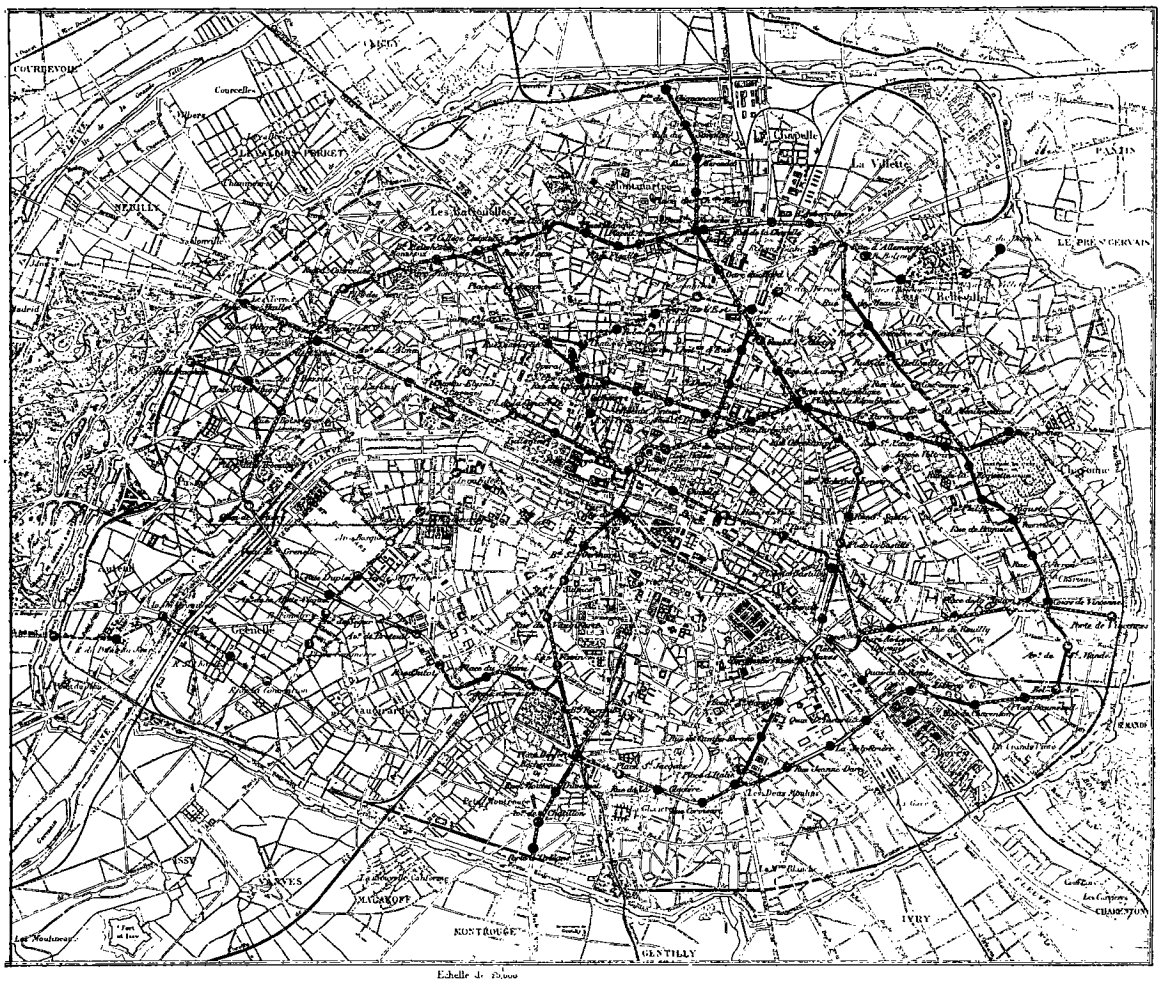
ce mot, qu'elle se répétait sans cesse pour bien s'en pénétrer, sonnait singulièrement au fond de son cœur! On eût dit un bruit allant se perdre au loin, sans trouver d'écho. Heureuse! Oui, assurément! N'avait-elle pas son enfant pour lui remplir l'existence? Et quand, la journée terminée, elle la prenait dans ses bras, ayant toute la soirée, toute la nuit pour l'avoir à elle, y avait-il une félicité comparable à la sienne? Qu'aurait-elle pu souhaiter de plus? Rien assurément!

(*A suivre*). A. ELBERT.

Le Métropolitain

Après avoir nécessité des enquêtes laborieuses et donné lieu à des appréciations variées, où perçait généralement un certain scepticisme, le chemin de fer métropolitain est enfin sorti du domaine de la légende. La loi du 30 mars 1898, en consacrant son existence, en a fait une réalité.

De tous les projets successivement présen-



Échelle de 1/20000

CARTE DU MÉTROPOLITAIN.

LÉGENDE : Souterrain. Tranchée. Viaduc. Station. Lignes éventuelles.

tés et étudiés, c'est celui qui comporte une double voie souterraine, avec tunnels en maçonnerie et la traction électrique, qu'on a définitivement adopté. Nous allons en faire connaître les dispositions générales, nous réservant, au cours des travaux, de montrer à nos lecteurs certains détails intéressants, concernant l'exécution de cette vaste entreprise.

Destiné au transport des voyageurs et de leurs bagages à main, le Métropolitain comprend les lignes suivantes : 1° ligne de la Porte de Vincennes à la Porte Dauphine ; 2° ligne circulaire par les anciens boulevards extérieurs ; 3° ligne de la Porte Maillot à Ménilmontant ; 4° ligne de la Porte Clignancourt à la Porte d'Orléans ; 5° ligne du boulevard de Strasbourg vers le pont d'Austerlitz ; 6° ligne de Vincennes à la Porte d'Italie ; 7° raccordement des lignes ci-dessus entre elles. La première de ces lignes et une partie de la deuxième devront être terminées pour l'Exposition. La durée de la concession est fixée à 35 ans, et l'ensemble du réseau devra être achevé dans un délai de 15 ans ; mais, d'ici là, Paris aura sans doute englobé une notable partie de la banlieue actuelle ; les nouveaux quartiers ré-

clameront leur part du Métropolitain, et celui-ci aura, dès lors, quelque parenté avec le travail de Pénélope. Le tracé comporte d'ailleurs de nombreuses sections destinées à relier la plupart des quartiers entre eux, et quelques lignes éventuelles; par exemple : d'Auteuil à l'Opéra.

Pour déterminer le point de départ de cette durée de 35 ans, le Métropolitain est divisé en trois réseaux, et, pour chacun d'eux, la concession partira de la réception de la dernière fraction du réseau et prendra fin 35 ans après cette date, les divers réseaux devant faire retour à la Ville de Paris successivement dans l'ordre de leur livraison. La Ville, ne pouvant exploiter directement le chemin de fer, a chargé de ce soin la Compagnie générale de traction, associée, dans cette entreprise, avec les établissements du Creusot. Ces Sociétés en ont formé une troisième, entièrement française, et qui a pour objet exclusif l'exploitation du Métropolitain. Selon toute probabilité, le nouveau chemin de fer souterrain aura atteint 65 kilomètres dès l'année 1905 et desservira 118 stations.

La largeur de la voie, entre les bords intérieurs des rails, sera de 1m30. La construction devra laisser réalisables, au point de vue technique, les pénétrations des grandes lignes et leurs raccordements dans Paris. La largeur du matériel roulant ne dépassera pas 2m10, y compris les saillies et les marchepieds; sa hauteur totale, comprenant les prises de contact avec les conducteurs électriques reliés aux usines de production, sera au plus de 3m40. Dans les parties à deux voies, la largeur de l'entre-voie, mesurée entre les bords intérieurs des rails, sera de 1m26. Les voies seront, suivant les exigences du parcours, établies en souterrain, tranchées ou viaducs. Les tranchées de la section circulaire, entre l'Etoile et la Chapelle, seront couvertes, sauf les prises d'air et jours nécessaires. Les voitures, soit automobiles, soit d'attelage, seront faites sur les meilleurs modèles et comprendront tous les perfectionnements indiqués par l'expérience. Suspendues sur ressorts, elles ne devront rien laisser à désirer sous le rapport de l'éclairage et du chauffage. L'accès des stations aura lieu par des emplacements arrêtés, d'accord entre la Ville de Paris et le concessionnaire, à la suite de l'enquête réglementaire. Le nombre des voyages faits tous les jours dans chaque sens est fixé à 135, au minimum, et chaque train comprendra au moins cent places. La longueur totale des trains ne dépassera pas 72 mètres, et la vitesse en marche atteindra 36 kilomètres à l'heure; mais le Préfet de police demeure libre d'autoriser une vitesse supérieure. Pour faire face aux charges qui lui sont imposées par la convention, le concessionnaire est autorisé à percevoir 25 centimes par tête pour la première classe et 15 centimes pour la seconde, d'un point quelconque du parcours à un autre point, ainsi que cela a lieu pour les omnibus. Les enfants au-dessous de quatre ans, tenus sur les genoux, seront transportés gratuitement. Il en sera de même des bagages et paquets peu volumineux, susceptibles d'être portés sur les genoux sans gêner les voisins, et dont le poids n'excédera point 10 kilos.

Les voyageurs transportés par les trains mis en marche jusqu'à neuf heures du matin auront droit, au prix de 20 centimes, à un billet qui leur permettra de reprendre gratuitement, dans l'autre sens, un des trains quelconques de la journée. Les élèves des écoles communales de la Ville de Paris seront transportés au prix de 5 centimes par enfant, lorsqu'ils voyageront collectivement, accompagnés d'un maître. Le nombre de places réservées à la 1re classe ne devra jamais, dans un train, excéder le tiers du nombre des places offertes. Toutefois, les voyageurs de 2e classe qui se présenteront devront, de droit, être transportés en 1re classe, s'il n'y a plus de places disponibles que dans les voitures de cette catégorie. Le Métropolitain est, avant tout, démocratique. Interdiction est faite au concessionnaire d'accorder aucune gratuité de transport en dehors des agents de service. Il convient d'ajouter que l'Administration des postes aura la faculté de fixer aux voitures de l'entreprise une boîte aux lettres, dont elle fera opérer la pose et la levée par ses agents. Les voitures recevront également, aux heures des départs réguliers, des sacs de dépêches escortés ou non d'un convoyeur et déposés dans un coffre fermant à clef.

Nous venons d'indiquer les conditions dans lesquelles fonctionnera ce Métropolitain modèle qui aura, bien avant sa naissance, donné lieu à tant de controverses. Après avoir exposé les avantages offerts au public, il nous reste à faire connaître ceux qui sont réservés au personnel.

Les salaires ou appointements des ouvriers et employés seront payés à la quinzaine et ne pourront être inférieurs à 150 francs par mois. Les hommes employés temporairement toucheront, au minimum, 5 franc par jour. La durée de la journée de travail ne pourra excéder dix heures. Un jour de repos par semaine ou deux demi-journées seront accordés au personnel, sans préjudice d'un congé annuel de dix jours sans retenue de salaire. Le salaire intégral sera assuré pendant les périodes d'instruction militaire, de même que pendant les jours de maladie dûment constatés, et, dans ce dernier cas, pendant au moins une année.

Les résultats financiers éventuels de l'entreprise intéressent tout naturellement la Ville, qui prélèvera une juste redevance sur le prix des places. Dans le Métropolitain, à raison

d'une moyenne de vingt trains de trois voitures par heure dans chaque sens, on disposera de 2.800.000.000 de places kilométriques. En admettant que chaque voyageur parcoure 6 kilomètres, il y aura place pour plus de 460 millions. Dans ces conditions, il suffira que le quart des places soient occupées pour que les frais de construction de l'infrastructure, incombant à la Ville, soient couverts. Pour trois sous, le public aura, pendant vingt heures chaque jour, la possibilité de traverser Paris en vingt minutes, et sera délivré de l'éternelle attente aux bureaux d'omnibus. Vitesse et bon marché : telle est la devise du Métropolitain. Allez ! Roulez ! VICTORIEN MAUBRY.

LA PLANÈTE DE WITT

Le nombre des petites planètes situées entre Mars et Jupiter est, comme chacun sait, considérable. Depuis que Piazzi, à Palerme, distingua la première — Cérès — le 1er janvier 1801, les astronomes en ont découvert plus de quatre cents.

Certains prétendent qu'il y en a un millier, d'autres affirment que leur nombre est beaucoup plus élevé qu'on ne croit. Quoi qu'il en soit, on doit constater que l'étude de ce groupe d'astéroïdes, débris sans doute d'une planète unique, n'a jamais fourni de renseignements bien utiles pour la solution des grands problèmes cosmographiques.

Herr Witt, de l'Observatoire Urania, à Berlin, vient cependant de découvrir une petite planète dont l'orbite est si remarquable qu'elle a tout de suite captivé l'attention des savants.

C'est qu'en effet, contrairement aux astéroïdes déjà connus, la nouvelle planète décrit une orbite excentrique qui la rapproche, à certains moments, plus près de la Terre que Mars, notre premier voisin dans l'univers.

Grâce à cette circonstance, il va être facile de déterminer avec précision la parallaxe du Soleil, et c'est là, personne ne l'ignore, un des éléments fondamentaux de l'astronomie. Or, au sujet de cette donnée si importante, les savants ne sont pas d'accord.

Dans la pratique, on admet que la parallaxe horizontale du Soleil est de 8",8. Mais, quand il s'agit d'effectuer des calculs un peu précis, l'approximation que les profanes ont adoptée est tout à fait insuffisante pour les professionnels du télescope. Il suffit, — et nous citons ce chiffre afin d'expliquer au lecteur l'importance de l'évaluation exacte de la parallaxe, — il suffit, disons-nous, d'une erreur d'un dixième de seconde pour rapprocher ou éloigner le Soleil, tout au moins théoriquement, de quelque 170.000 kilomètres.

La découverte de M. Witt, à part son intérêt propre, permet donc d'envisager la solution prochaine, cette fois précise, d'un problème fondamental.

Une fois seulement tous les trente ans, la nouvelle planète, qui tourne autour du Soleil en 645 jours, se trouvera à vingt et un millions de kilomètres environ de notre globe terraqué. A ce moment, elle sera notre plus proche voisine dans l'espace, après la Lune, bien entendu, dont la distance moyenne n'est que de 96.157 lieues. Comme la plupart des petites planètes, elle est de très faible dimension : son diamètre ne dépasse guère trente-deux kilomètres, aussi en temps ordinaire son éclat ressemble à celui d'une étoile de onzième grandeur. Cependant, lorsqu'elle s'approchera de nouveau de la terre, elle brillera comme un astre de sixième grandeur et, par conséquent, sera bien visible à l'œil nu. Ajoutons que ces derniers temps paraissent avoir été féconds en découvertes astronomiques intéressantes. Outre plusieurs comètes et nébuleuses, quatre petites planètes ont été signalées dans le groupement d'astéroïdes gravitant entre Mars et Jupiter. En juillet, M. Charlois, de l'Observatoire de Nice, annonçait la découverte d'une première planète ; et en septembre, MM. Wolff et Schwassmann, puis M. Millosewich, déterminaient les éléments de trois nouveaux astéroïdes très voisins, les numéros 436, 437 et 438, visibles, avec de puissants instruments, dans la constellation du Verseau.

Est-il besoin de dire, en terminant, que ces dernières planètes, comme celle de Herr Witt, ont été trouvées grâce aux appareils perfectionnés de photographie céleste en usage aujourd'hui dans tous les Observatoires ? Une pose de soixante ou quatre-vingt-dix minutes suffit en général : les étoiles se présentent, sur le cliché, sous la forme de petits disques plus ou moins ronds, tandis que les planètes, dont le mouvement apparent est sensible au bout d'une heure ou deux, tracent sur l'épreuve une mince traînée rectiligne. EDOUARD BONNAFFÉ.

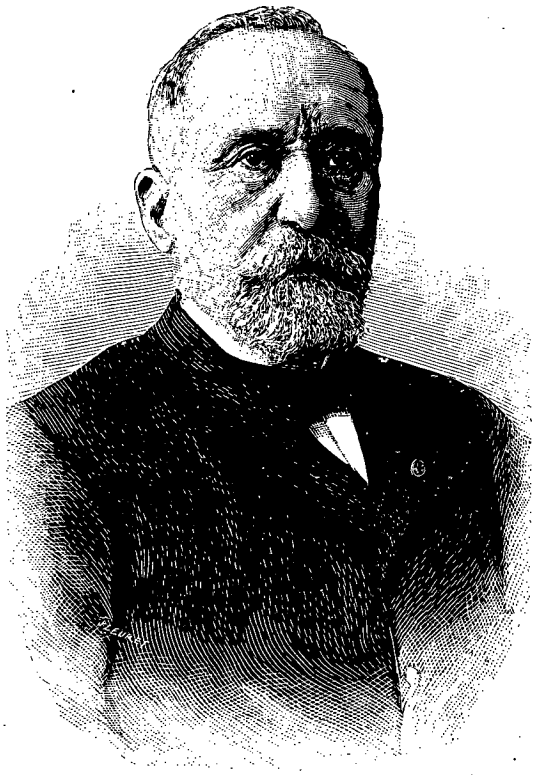
PUVIS DE CHAVANNES

Le 24 octobre dernier, presque sans agonie, après quelques jours d'un mal qui avait terrassé le corps sans altérer l'âme, Puvis de Chavannes est mort. C'est une des plus pures gloires de l'art français qui s'en est allée avec lui. Si les dernières volontés du Maître n'avaient pas exigé le silence, il y aurait eu sur sa tombe de belles paroles à prononcer. Les orateurs n'auraient pas manqué, j'en suis sûr, d'apporter des regrets et des excuses, car ce grand artiste, plus que septuagénaire, resta quarante ans de sa vie méconnu, dédaigné.

Ce sera l'une des tristesses de notre époque de penser que Puvis de Chavannes aura dû attendre l'heure de la vieillesse pour être compris et admiré. D'autres se seraient découragés

devant tant de dénigrement et d'injustice; mais il avait foi, lui, dans son œuvre, et poursuivit sa tâche, tout entier à son rêve qu'il devait un jour si superbement réaliser.

Puvis de Chavannes était né à Lyon le 14 décembre 1824. Son père, ingénieur des mines, avait voulu faire de lui un homme de science, mais une autre vocation irrésistible le tentait. A peine échappé du lycée, il s'en allait en Italie. Pendant de longs mois il vivait là-bas dans l'extase des chefs-d'œuvre, promenant ses jeunes rêveries sous le plus beau ciel du monde, sous ce ciel d'un bleu que sa palette devait plus tard refléter. Puis, il revenait en France, fréquentait quelques semaines l'atelier de Couture, et reprenait ensuite sa vie de solitaire et d'indépendant.



PUVIS DE CHAVANNES.

A l'un de ses jeunes amis mort trop tôt pour les lettres, à M. Paul Guigou, Puvis de Chavannes faisait un jour cet aveu : « Il m'a toujours plu, lui disait-il, d'aller à l'aventure, abandonné à mon goût, n'écoutant que mon instinct. » C'est pour n'avoir pas suivi les traditions banales et ne s'être pas enrégimenté dans une coterie, que cet artiste fut en butte aux ironies de la critique. Les hommes d'esprit eux-mêmes s'acharnèrent après lui; Edmond About épuisa à le ridiculiser tous les trésors de sa verve. Les imbéciles et les ignorants l'accusèrent de vouloir acclimater chez nous un art enfantin. On lui reprocha d'imiter avec gaucherie les Primitifs dont ses premières œuvres semblaient descendre, de faire fi de toutes les lois du coloris et du dessin.

Pendant un quart de siècle, Puvis de Chavannes subit sans s'émouvoir l'assaut de toutes les plaisanteries et de toutes les sottises. Pendant dix ans, les jurys le laissèrent obstinément à la porte des Salons. Enfin, les sévérités officielles un jour désarmèrent, et, pour la première fois, en 1859, une œuvre de lui ne fut pas impitoyablement refusée. C'était le *Retour de la chasse*, qui s'étale triomphalement aujourd'hui au musée de Marseille.

Ainsi, peu à peu, en dépit des railleries de la critique qui ne cessaient pas, Puvis de Chavannes s'acheminait vers le but qu'il devait atteindre si glorieusement plus tard. Son rêve était de marier l'harmonie des architectures avec la grâce sereine des couleurs que sa vision d'artiste découvrait. Il voulait sur les grandes surfaces murales faire des taches de lumière, faire vivre des personnages idéalisés, les placer en des paysages de poésie, entre des horizons vagues de plaines, de bois et de ciel.

Et c'est ainsi que nous vîmes naître de sa géniale pensée, se traduire en des œuvres immortelles, le *Ludus pro Patria*, *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris*, *La Paix et la Guerre*, toute cette série de merveilles éparses à l'Hôtel-de-Ville de Paris, dans les musées d'Amiens, de Rouen, de Poitiers, de Marseille, et cette suite de fresques admirables dont s'enorgueillit le Panthéon. Qui ne se souvient encore de la création sublime que nous vîmes au Champ-de-Mars ce printemps dernier : *Sainte Geneviève veillant sur la ville endormie*. On eût dit que l'artiste eût voulu mettre dans cette œuvre dernière le meilleur de son âme et de son génie. Quelle pureté dans cette figure idéalement belle! quelle sérénité en son allure protectrice! et quelle poésie dans cette atmosphère de silence et de paix!

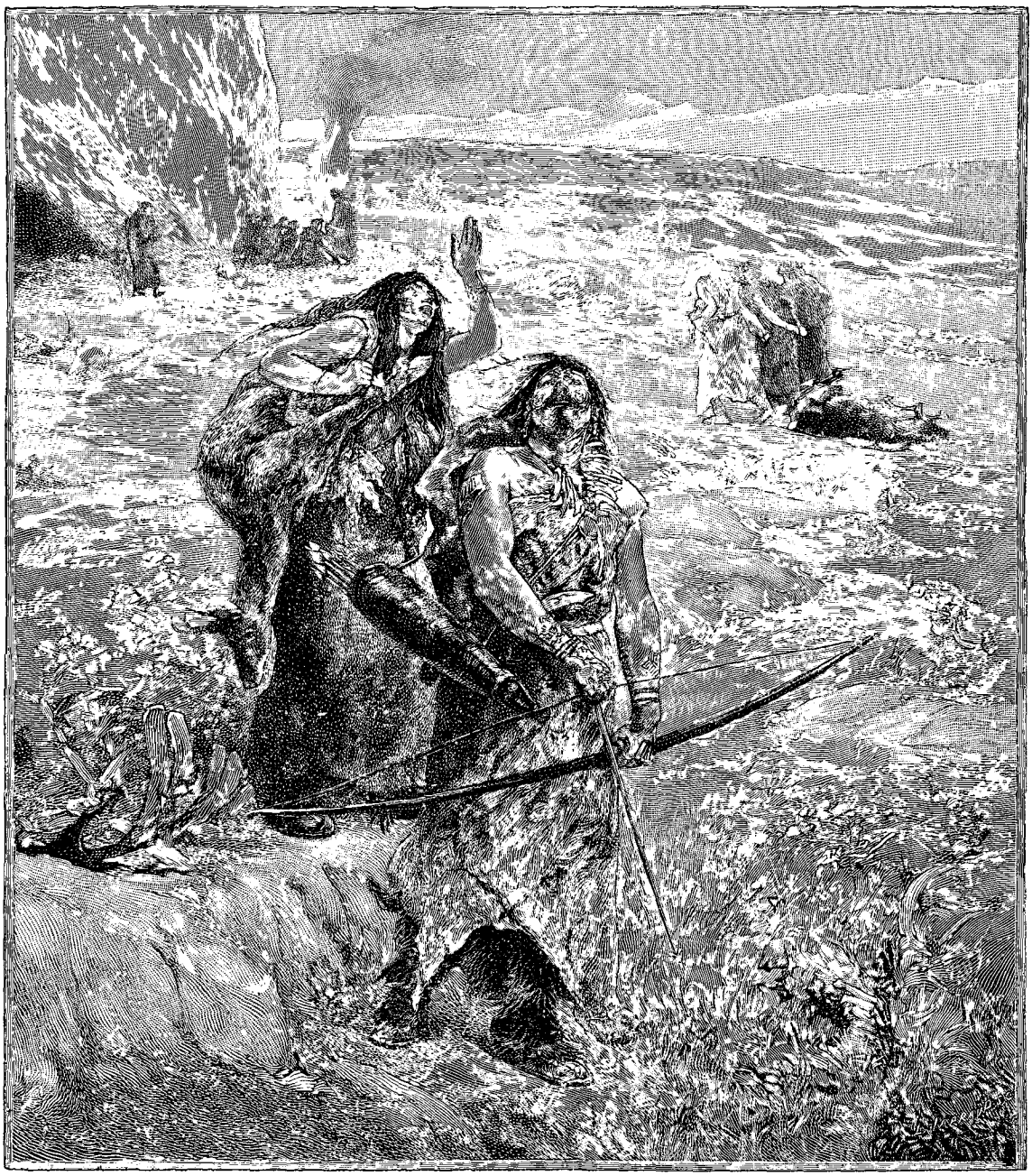
Devant cette œuvre éblouissante, l'Institut fut pris d'un regret : il songea à faire place dans ses rangs à Puvis de Chavannes. Mais la mort est venue empêcher la réalisation de cette bonne et tardive pensée. Ne le regrettons pas trop : Puvis de Chavannes ne serait pas devenu plus grand pour appartenir, après trente ans de chefs-d'œuvre, à une corporation officielle, tandis que l'indépendance dans laquelle il passa toute sa vie lui donne à nos yeux plus de noblesse et de relief. Esprit libre, cœur généreux, caractère simple et fier, Puvis de Chavannes meurt sans avoir abandonné une parcelle de son idéal, sans avoir abdiqué un seul instant sa dignité d'artiste. Saluons très bas cette haute figure : le siècle qui finit n'en comptera pas dans l'histoire de l'art beaucoup qui ressemblent à celle-là.

CH. FORMENTIN.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

LES CHASSEURS



LES CHASSEURS. — Muséum d'Histoire naturelle. — Peinture de M. Cormon. — Gravé par Jarraud.

Dans cette salle recueillie de l'amphithéâtre du Muséum d'Histoire naturelle, on est vite saisi d'une émotion attendrie et presque filiale, devant les panneaux décoratifs dont les murs sont illustrés et où M. F. Cormon évoque, avec une poésie vraiment visionnaire, le spectacle des industries progressives des premiers hommes. Sans doute on peut louer, difficilement, M. F. Cormon de la stricte vérité de ses peintures. L'immensité des âges révolus, entre cette enfance du globe, qu'il évoque, et notre temps, l'a mis dans l'impossibilité absolue de peindre d'après nature. Et il a dû, à l'aide d'une minutieuse documentation, imaginer une vérité conforme aux notions les plus exactes que la science ait assemblées sur ces temps assez avares de témoignages sur eux-mêmes.

Mais si M. F. Cormon a été obligé de suppléer, à la vue directe des sujets, qu'il avait à traiter, par l'érudition et par l'imagination, du moins peut-on le féliciter d'avoir reconstitué, d'intuition et d'instinct, à ces scènes primitives, la physionomie qui répond le mieux aux idées que nous pouvons en avoir.

Dans l'épisode des *Chasseurs*, que nous reproduisons ici, cette divination nourrie des images, que les poèmes nous ont léguées, de la terre dégagée des derniers cataclysmes, et des reconstitutions sagaces de la science, se manifeste puissamment et imprime fortement, dans

notre souvenir, la vision qu'elle tend à évoquer.

Sur la terre inculte encore, nue et quasi stérile, toute limoneuse des sables que les récentes submersions y ont roulées, émaillée çà et là de flaques bleuâtres où l'azur du ciel se mire et que les sables ont bientôt bues, quelques plantes sauvages, des chardons vigoureux et bizarrement découpés, quelques arbres, dans le lointain, annonçent la fertilité des friches futures. Les animaux sont encore le seul aliment offert à la tribu humaine, arrêtée au pied d'un contrefort de montagne taillé à pic et projeté au-dessus de la plaine comme un promontoire.

Chaque couple valide de la tribu s'est répandu dans la plaine, en quête d'une proie à frapper. Hommes et femmes sont uniformément vêtus de peaux de bêtes violemment conquises. L'homme a déjà découvert l'élan rapide et sûr que donne, à son trait meurtrier, la détente d'une lanière fixée aux deux extrémités d'une branche courbée en arc. Il a déjà atteint un cerf que sa vigoureuse compagne a chargé sur ses épaules et il se prépare à frapper dans l'espace un oiseau que le geste de sa compagne indique à des hauteurs inaccessibles.

D'autres chasseurs, de divers points de la vaste plaine, traînent leur butin vers le foyer allumé, au pied du promontoire terrestre. De sa flamme rouge et claire, où grille la venaison, jaillit une colonne de fumée bleue, épaisse et droite dans l'air paisible.

Tout le tableau est d'une tonalité argileuse et fauve, où la peau bistre de l'homme et de la femme s'harmonise, en nuances calmes, aux demi-teintes de bleu argenté du ciel que reflète l'air léger autour des personnages. Et une poignante sensation d'immensité solitaire et de silence anxieux plane, autour de ce groupe humain, qui n'en paraît pas impressionné, dans les lointains étendus à l'infini.

Le rêve n'a pas encore effleuré ces fronts étroits où la pensée sommeille, quand elle n'est pas excitée par la force impérieuse des appétits immédiats. Mais nous, que le rêve hante et souvent tourmente, nous nous sentons émus d'une émotion presque filiale, devant cette grande page de l'histoire de nos lointains ancêtres, où M. F. Cormon nous fait sentir, à sa manière, et si puissamment, que l'Art, aussi bien que l'Histoire, peut être une résurrection.

FÉLICIEN PASCAL.

LES NOUVELLES ALLUMETTES

Après plusieurs années de recherches et bien des essais infructueux, l'Administration des Manufactures de l'Etat, dans la personne de deux de ses ingénieurs les plus distingués, MM. Sévène et Cahen, vient de trouver un type d'allumettes qui semble donner satisfaction aux hygiénistes et aux consommateurs.

On n'a pas oublié, en effet, qu'à la suite d'une enquête officielle faite en 1896 par les docteurs Vallin, Monod et Magitot, il fut reconnu que sur 230 ouvriers employés aux manufactures d'allumettes d'Aubervilliers et de Pantin, 70 seulement pouvaient être reconnus indemnes de la terrible nécrose phosphorée. D'autre part, les anciennes allumettes ne présentaient pas, au point de vue de l'inflammabilité, les qualités pratiques indispensables.

Pour remédier aux divers inconvénients signalés, MM. Sévène et Cahen ont remplacé le phosphore blanc, éminemment toxique, par un corps inoffensif, découvert depuis quelques années par M. Georges Lemoine, professeur à l'Ecole polytechnique.

Cette nouvelle substance s'appelle le sesquisulfure de phosphore.

Chimiquement, le sesquisulfure en question est un corps jaune, sentant légèrement le soufre et inattaquable à l'air. Il ne se dissout point dans l'eau à la température ordinaire, se cristallise dans le sulfure de carbone, et s'enflamme à 95°. Sa densité est 2,1.

Pratiquement, les nouvelles allumettes se conservent bien plus longtemps que les anciennes. Même un peu mouillées, elles prennent feu par frottement sur n'importe quelle surface résistante. Elles n'émettent pas de vapeurs et ne crachent jamais.

La préparation du sesquisulfure de phosphore, qui est fort simple et se fait en grand aux usines de M. Coignet, à Lyon, exige cependant un certain soin. Il suffit de chauffer lentement un mélange composé de quatre parties de phosphore rouge contre trois de soufre en canons. A une température voisine de 160 degrés, la combinaison s'opère sans explosion, surtout si l'on a pris la précaution d'ajouter un peu de sable au phosphore rouge du mélange.

Pour faire la pâte qui constituera ce qu'on nomme le « bouton » de l'allumette, il reste à pulvériser le sesquisulfure ainsi obtenu, puis à le délayer avec une sorte de colle dans laquelle on a incorporé trois parties de chlorate de potasse.

Ce bouton mixte, au sesquisulfure et au chlorate, adonné, dès les premiers essais, les excellents résultats qu'on en attendait. Non seulement il ne produit pas, comme l'autre, des explosions accidentelles en cours de fabrication ou de transport, mais son allumage par friction est beaucoup plus facile et sa combustion est à la fois successive, régulière et complète.

Si nous ajoutons que la manipulation des nouvelles allumettes S. C. (Sévène-Cahen) est sans danger, pour ceux qui les confectionnent aussi bien que pour ceux qui s'en servent, on se rendra compte de l'important progrès acom-

pli au profit de tous. La toxicité du sesquisulfure de phosphore, même par absorption directe, est si faible, qu'on pourrait en ingérer jusqu'à cinq grammes par jour impunément, ce qui représente le poids des boutons d'au moins six mille allumettes. Or, l'ingestion de trois milligrammes de phosphore blanc suffirait à provoquer une mort rapide.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la couleur et la forme du bouton dernier modèle sont tout à fait pareilles à celles de l'ancien type.

Les allumettes S. C. ont donc été substituées aux autres sans que le public s'en soit en quelque sorte aperçu.

Leur fabrication a cependant été organisée dans trois des principales manufactures de l'Etat, à Saintines, à Bègles et à Trélazé, et les essais ont si bien réussi que l'Administration a décidé l'extension des procédés Sévène et Cahen à tous ses établissements. On compte arriver progressivement à une production normale annuelle de 30 milliards d'allumettes au sesquisulfure.

EDOUARD BONNAFFÉ.

L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC

ET LA RUE MAZET A PARIS

L'auberge du Cheval Blanc, dont la masse antique et disloquée par le temps, dernier débris du somptueux hôtel des archevêques de Lyon, se dresse en bordure de la rue Mazet, va bientôt disparaître.

L'humilité de son apparence délabrée au milieu des constructions qui l'environnent, sa façade extérieure où trois mansardes et un grand porche décèlent quelques vestiges d'architecture, l'aspect à l'intérieur de ses murs noirâtres où ça et là des lignes d'un style ancien soutiennent encore la vétusté des pierres, les profondeurs de ses écuries aux fortes poutres vermoulues, réveillent la curiosité du visiteur et suscitent dans son esprit le soupçon justement fondé de son origine reculée.

Nous sommes là en effet sur l'un des points les plus respectables du vieux Paris. La création de la rue Mazet remonte aux premiers jours de la capitale; elle est pour ainsi dire née avec elle : les siècles se sont écoulés lui apportant leurs transformations diverses, mettant des dalles sur son sol battu par le pas des patrouilles, de la lumière au coupe-gorge de ses angles, sans qu'aucun caprice ne dérangeât d'une ligne la place de ses bornes ni la courbe de ses détours.

Elle s'appelait primitivement « Allée des Murs » et confinait de très près à l'enceinte de Philippe-Auguste. Si l'on en croit les plans de la Ville vers l'an 1300, le chemin des fossés suivait la route tracée aujourd'hui par la rue Mazarine, la rue de l'Ancienne-Comédie et la rue Monsieur-le-Prince ; la rue Mazet était donc comprise dans le pourtour des murailles. Portion du chemin de ronde, elle était interrompue par des couvents dont les clôtures s'étendaient abusivement jusqu'aux ouvrages de défense. Le nom de Contrescarpe qui la désigna par la suite et pendant plusieurs siècles, semble par conséquent lui avoir été appliqué à faux, une contrescarpe étant l'escarpement d'une fortification du côté de la campagne.

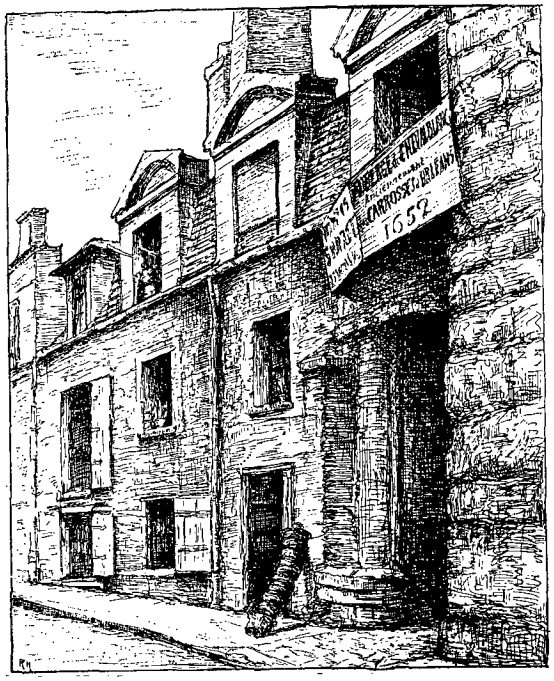
Lorsque l'enceinte de Philippe-Auguste fut dépassée, et que les édifices s'élevèrent à l'entour empiétant sur les anciennes limites, elle demeura intacte et conservée grâce à son rôle de communication entre la porte de Buci et la porte Dauphine. Toutefois ce rôle ne la mettait pas au rang des voies les plus passagères. Des cordiers surent profiter de sa tranquillité relative et y établirent leurs appareils de fabrication : des archers, des arbalétriers vinrent y ficher leur cible et s'y exercèrent au maniement de leurs armes. Elle conserva longtemps ce caractère de vie paisible à l'ombre des tours et des créneaux de la vieille enceinte, caractère que l'on retrouve souvent encore de nos jours dans les coins délaissés de toutes les cités, et que d'ailleurs les constructions élevées sur le côté oriental de son cours contribuaient à accentuer.

L'hôtel qui, sous les noms de Navarre, de Buci et de Lyon y subsista jusqu'au règne de Louis XIV, y étendait ses dépendances. Demeure habitée par intermittence, ses portes, rarement ouvertes à des hôtes suivis de cortèges retentissants, laissèrent surtout passer des litières de princesses et de prélats, et, si le silence de ses abords fut troublé parfois par un cliquetis d'épée, il faut l'attribuer à une aventure galante bien plus qu'aux ébats guerriers de quelque belliqueux seigneur.

Plus tard, le service des messageries de Paris à Angoulême-Orléans-Bordeaux changea l'aspect de ces lieux retirés en y apportant le fracas des carrosses et le grouillement de l'activité industrielle et commerciale.

Notre civilisation moderne lui a donné en 1869 le nom d'un médecin mort victime de l'épidémie de Barcelone en 1821. L'existence monotone et terre à terre des habitants des rues secondaires a enseveli de nos jours sous une apparence de ruelle demi-morte cette antique route qui évoque tant de souvenirs intéressants et que l'auberge du Cheval Blanc est la seule à rappeler maintenant.

Elle nous reste, nous l'avons déjà dit, d'un vaste hôtel qui depuis l'an 1300 environ jusqu'en 1600, à travers plusieurs démolitions et reconstitutions, et sous des appellations diverses, abrita des hôtes royaux, des chevaliers



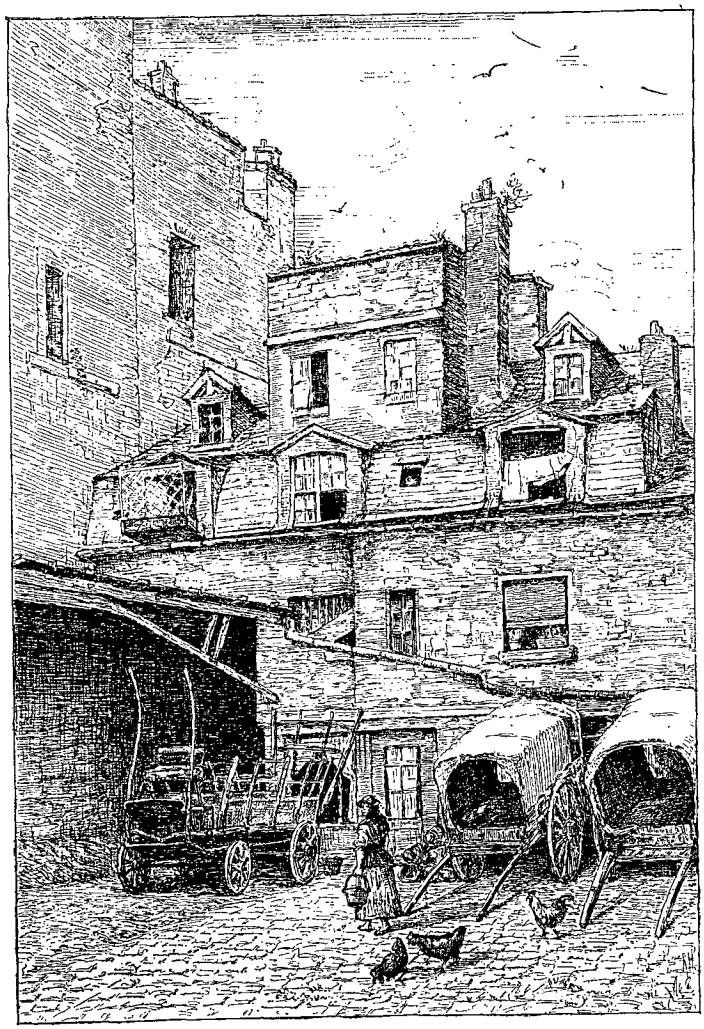
AUBERGE DU CHEVAL BLANC. — Façade rue Mazet.

des princes de l'Eglise et des bourgeois enrichis.

A l'origine, propriété particulière de Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, il fut légué à la mort de cette reine aux religieux de Saint-Germain avec injonction d'y fonder un collège. Mais les exécuteurs testamentaires le vendirent et firent bâtir sur la montagne Sainte-Geneviève. Simon de Buci, conseiller du roi Jean, acheta alors le domaine, le fit démolir et construisit à sa place une sorte de castel : il possédait déjà la porte voisine, qu'il avait baptisée de son nom et fait fortifier puissamment. La nouvelle demeure s'étendait jusqu'à la rue de la Barre maintenant rue des Grands-Augustins : elle était d'importance considérable et spécifiait assez la puissance redoutable d'un grand vassal de la féodalité. Les seigneurs de Buci cependant n'y séjournèrent pas longtemps. Ils la louèrent successivement à différents dignitaires de la couronne et notamment au roi Louis XII lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Ils l'aliénèrent peu à peu et finirent par la vendre à l'archevêque de Lyon qui la revêtit de son nom et de ses armoiries. Il est assez difficile de définir exactement ce qu'il en advint par la suite et à quel titre y habitèrent les personnages que l'on y rencontre. Quelques écrivains y signalent le passage de Me Guillaume Getrault, d'un certain Jehan de Bussy, du cardinal de Ferrare en 1543. Un nouvel archevêque de Lyon y descend en 1595. L'hôtel suit alors plusieurs phases restées obscures, de ventes et de morcellements partiels. Il devient un lieu de rencontre à peu près inoccupé. L'Étoille y place une scène entre Henri IV et Mlle d'Entragues.

On se demande avec perplexité quelle attribution pouvait avoir l'auberge du Cheval Blanc dans la maison des sires de Buci. En était-elle la partie réservée aux écuries et aux communs ? L'emploi qu'en firent par la suite le Polonais Turquisi qui y monta un manège, les carrosseries qui s'y établirent sous Louis XIV paraissent confirmer cette hypothèse.

Au moment ou cette ruine d'une époque aussi reculée va disparaître, nous avons voulu essayer de grouper autour de son nom quelques faits qui retracent sommairement son histoire. L'édifice n'apporte pas en lui-même grand attrait pour les amateurs d'archéologie et d'architecture pittoresque. Mais pour n'offrir au lieu de tourelles à fleurons, de pilastres à cannelures et de portiques aux cintres florissants



AUBERGE DU CHEVAL BLANC. — Cour intérieure.

que de pauvres lignes, où, dans une harmonie assez fruste, s'ordonnent quelques mansardes épatées, il ne saurait cependant manquer d'intéresser tous ceux qui, grâce aux indices même les plus humbles, essayent de soulever le voile du passé.

ROBERT HÉNARD.

LA VIE A LA CAMPAGNE

La mode est plus que jamais aux chrysanthèmes. Depuis près d'un siècle cette jolie et aimable fleur, qui s'épanouit au soir de l'année, est comme le dernier reflet crépusculaire éclatant de la flore que gagne le sommeil hivernal, a été l'objet de soins particuliers. Il s'en est suivi des créations multiples.

Les amateurs de fleurs en leurs promenades quotidiennes, n'ont pas été sans admirer aux étalages ces merveilles de formes et de couleurs et même de soleils aux capitules semi-doubles.

Il y aura tantôt cent ans que le chrysanthème fut apporté du Japon à Marseille par Pierre Blancard. Il s'accommoda parfaitement du climat toulousain sous lequel on le cantonna. Par suite de nouvelles importations, des variétés se créèrent. Cette fleur exotique porte un nom magnifique qui signifie fleur d'or, ce qui indique que sa couleur première fut le jaune, couleur qui a subi les plus extraordinaires variations. Le chrysanthème s'est prêté à tous les essais possibles de la part des horticulteurs. On l'a rendu minuscule comme une fleur de marguerite, puis on s'est appliqué à lui donner une ampleur inconnue jusqu'alors; dans cette voie on a obtenu des résultats magnifiques. Sa réduction a obtenu moins de suffrages que l'accroissement anormal de son volume, lequel semble être sa glorification.

Grâce aux semis les plus savamment combinés, on en est arrivé à produire des fleurs d'une beauté exquise en capitules solitaires, simples ou doubles, d'un effet décoratif absolument merveilleux.

Les couleurs les plus variées d'une tonalité puissante, depuis l'amaranthe, la lie de vin foncée, en passant par le soufre jusqu'au blanc pur, ont été obtenues.

Nous y avons perdu cette odeur fine et si singulièrement savoureuse que quelques espèces primitives de cette plante annuelle réservaient à ses modestes courtisans; mais elle a gagné en tenue languissante et voulue de puissante dame désireuse de se faire remarquer. Ses tons modernes : vieil or, vieux rose, havane, caroubier, loutre, chaudron, ont inspiré les peintres et glissé leur note jusque dans l'ameublement et même dans la toilette.

Le chrysanthème donne lieu à de multiples expositions qui sont de plus en plus suivies.

Celles qui ont lieu annuellement à la Société nationale d'horticulture et au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne impressionnent délicieusement les visiteurs qui s'y succèdent sans interruption tout le temps qu'elles durent. La Société d'horticulture l'emporte par le nombre des sujets; à la dernière on a parlé de quatre mille plantes environ. Les sujets exhibés étaient si remarquables que la promenade à travers ces floraisons radieuses causait un véritable enchantement. Disposées avec un art infini elles formaient un décor éblouissant.

Parmi les variétés qui ont le plus particulièrement captivé l'attention, nous citerons en première ligne, *Gloire rayonnante*, grande fleur couleur hortensia, dont les capitules enroulés en forme de tubes retombent gracieusement comme un duvet d'aigrette; le *Japonais*, très séduisant par sa couleur capucine ainsi que par ses capitules disposés de telle sorte qu'au lieu de découvrir le cœur, ils se rejoignent en griffes de velours convergeant vers le centre formé de peluche. En dehors de ces fleurs triomphantes — les altesses de l'espèce — le chrysanthème fleurit de la plus agréable façon le jardin le plus modeste, la fenêtre la plus humble; c'est aussi la fleur du souvenir, celle qu'on dépose sur les tombes comme une pensée du soir de l'année pour ceux qui ne sont plus.

Tout comme la ravenelle, cette giroflée d'or qui fleurit les vieux murs et les ruines, il est la fleur du souvenir.

De plus on a découvert qu'il ne se borne point à être une des plus jolies fleurs de la Chine et du Japon, mais encore qu'il a son côté utile. Dans l'Extrême-Orient, il entre dans l'alimentation des populations et jouit d'une certaine réputation dans la médecine indigène.

L'une des variétés, le « Tioki-Kiku » du Japon est fort apprécié lorsque ses fleurs ont macéré quelque temps dans du vinaigre de prunes et du sucre. En Chine il est également recherché pour l'alimentation.

Les fleurs du « Riuno-Gika » sont employées par les médecins japonais pour préparer des infusions toniques et sédatives destinées à combattre les affections inflammatoires. Ils en font une teinture pour diminuer la débilité. A l'usage externe, l'infusion de ces mêmes fleurs est employée comme collyre dans les maladies des yeux.

Tout récemment, on nous a vanté les qualités du chrysanthème comme salade. Selon cet avis sensationnel, sa fleur doit faire prochainement concurrence aux meilleures laitues. Sa préparation en salade est des plus faciles, a-t-on dit : faire tremper, cuire à grande eau, assaisonner et servir. Qui voudra en essayer, continue-t-on, en remangera!

Il nous suffit pour le présent de la regarder comme une des plus aimables fleurs décoratives qui se fait glorieuse avec les grands, modeste et bonne fille avec les humbles.

La passion des fleurs est devenue si vive et s'est si profondément emparée de toutes les classes de la société que ces charmantes productions de la nature dans lesquelles l'art a mis sa griffe sont devenues presque une des nécessités de la vie. Le pauvre veut avoir son jardin comme le riche, et comme le terrain lui fait défaut, il y supplée par des pots ou des caisses auxquels les fenêtres servent de support. Ces fenêtres de mansardes enguirlandées de volubilis, de gobéas ou de capucines sont du meilleur effet et donnent une note gaie, parfois attendrissante, dans des milieux sombres qui sans ces penderies multicolores auraient un aspect désolé. Sur les balcons des fenêtres, sur les appuis, même en caisses, la floriculture, quand arrive le mois d'avril, est possible sur une échelle assez grande.

Le rosier lui-même, le jasmin peuvent encadrer le jardin aérien d'un cintre de verdure et de fleurs. Nous ne parlerons pas des balcons somptueux et des riches jardinières où les plantes exotiques elles-mêmes peuvent se trouver dans les mêmes conditions que les plantes de serre. Les modestes fleurs annuelles sont à la merci de tous pour ces décors charmants qui ne coûtent presque rien et sont à la portée de tous.

Les fleurs remplacent les oiseaux qui se font rares, comme eux elles chantent le renouveau et les beaux jours.

CHARLES DIGUET.

NOTRE AMI LE CHAT

Est-ce que le chat aussi bien que le chien n'aurait pas droit au qualificatif d'« ami de l'homme » ? Car ce serait une erreur de croire que le chat est seulement selon le mot de Buffon « le domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité » ; c'est l'animal caressant par excellence, mais qui n'accordera ses caresses qu'à ceux chez lesquels il trouvera réciprocité ; du reste, le chat a pour lui les femmes et les poètes, dans notre siècle : Balzac, Hugo, Baudelaire, Théophile Gautier, Dumas fils, Sainte-Beuve, pour ne citer que ceux-là furent des *felinophiles* enragés et n'ont pas cru déroger en affirmant hautement leurs sympathies pour ce « tigre ».

Le chat est un philosophe et un indépendant ; tous les actes de sa vie dénotent un sens réfléchi beaucoup plus développé que chez certains autres animaux : on l'accuse volontiers de se trop souvent servir de ses griffes, mais je ne crois pas cependant qu'on puisse citer des exemples de chats qui griffent pour le simple plaisir de griffer. Voyez-le quand il joue, il fait patte douce ; mais par exemple, si on lui fait mal, il ne craint pas de rendre œil pour œil, dent pour dent, quand bien même il se sentirait le plus faible, et ce petit côté de son caractère est plutôt à sa louange.

Intelligent ? Certes il le montra dans maintes circonstances, et il faudrait plus d'un volume pour relater les faits d'intelligence, de loyauté, d'observation et de raisonnement qui font de notre ami le chat un des animaux les plus intéressants de ceux qui vivent dans notre compagnie.

Buffon, Florian et quelques autres ont dit que le chat n'était pas un animal domestique, c'est qu'ils ont seulement vu en lui un solitaire, qui veut être et rester indépendant. Assurément, si la domesticité consiste à changer les habitudes d'un animal, à forcer son obéissance, à le fixer malgré lui au foyer, à le faire vivre contre son gré au milieu de nous, le chat n'est pas un animal domestique au même titre que le cheval, le bœuf, la chèvre, et même le chien. Le chat, lui, consent à être notre hôte, mais il ne veut pas aliéner sa liberté en étant notre serviteur. Néanmoins, il est susceptible d'attachement, même à un très haut degré ; mais il faut le laisser à ses allures et ne pas trop solliciter ses caresses. Combien de chats vont au-devant de leurs maîtres qui rentrent après une absence ? Voici à ce sujet un exemple qui m'est personnel. Un chat, pauvre abandonné, vient un jour se réfugier dans une maison qu'il sentait amie et où il savait trouver bonne pitance et bon gîte. Il se prit de suite d'affection pour la personne qui, la première, le caressa, et restaura son pauvre ventre affamé ; depuis, devenu très sociable avec tout le monde, il réserve néanmoins les meilleures de ses caresses pour son amie, et si elle s'absente, notre chat se désole, la cherche, et ne la trouvant point, il va cacher son chagrin on ne sait où, il disparaît aussi longtemps que son amie n'est point là ; mais qu'il est prompt à reparaître, et quelle joie il manifeste dès son retour !

Pour obtenir l'affection d'un chat, il faut souvent bien peu de chose, mais il en faut encore moins pour la perdre.

J'ai déjà dit que le chat ne griffait pas sans motif, quoique on ait pu prétendre... Le chat, du reste, n'est jamais agresseur ; on a donc tort de le dire traître, mais le chat étant très excitable par l'électricité, c'est sans doute aux variations atmosphériques qu'il doit ses inégalités d'humeur.

Le système nerveux du chat — qui aurait en cela assez d'analogie avec celui des jolies femmes — est d'une excessive délicatesse ; c'est à force de le taquiner qu'on l'excite à sortir ses griffes ; les caresses trop prolongées l'énervent aussi, car s'il aime la main qui le flatte, il s'op-

pose à ce qu'on aliène trop longtemps sa liberté.

On a également accusé le chat — de quoi ne l'a-t-on pas accusé, notre ami? — de n'être ni sociable, ni docile. Sociable? Mais il vit en très bonne intelligence avec les autres animaux, j'en ai vu avoir pour compagnons de jeux et même de lit, des chiens, des singes, voire des rats, d'autres vivant avec des perroquets, des oiseaux, sans jamais chercher à leur faire le moindre mal, mais souvent à la condition que ces derniers ne soient pas en cage.

Le chartreux Vignaux-Marville raconte, dans ses *Mélanges*, qu'il vit à Paris, une dame qui par la force de l'éducation avait appris à un chien, à un chat, à un moineau et à une souris à vivre ensemble comme frères et sœurs; ces quatre animaux couchaient dans le même lit et mangeaient dans le même plat. Le chien, à la vérité, se servait bien le premier, mais il n'oubliait pas le chat, qui avait l'honnêteté de donner à la souris certains petits ragouts qu'elle préférait, et laissait au moineau les miettes de pain que les autres ne lui enviaient pas.

« Après la panse venait la danse, ajoute Vignaux-Marville, le chien léchait le chat, et le chat léchait le chien ; la souris jouait entre les pattes du chat qui, étant bien appris, retirait ses griffes et ne lui en laissait sortir que le velours.

« Quant au moineau, il voltigeait haut et bas, et béquetait tantôt l'un, tantôt l'autre, sans perdre une plume. Il y avait enfin la plus grande union entre ces confrères d'espèces si différentes, et l'on n'entendait parler ni de querelles ni du moindre trouble entre eux, tandis qu'il est impossible à l'homme de vivre en paix avec son semblable. »

Cette même douceur sociale se retrouve lorsqu'on possède plusieurs chats et qu'on les fait manger au même plat : ils font de suite bon ménage, chose rare chez les chiens ; ainsi cet animal qu'on dit être *égoïste* et *tartuffe* laisse sa pitance à ses compagnons, tandis que le chien, doux et caressant, arrachera à son voisin l'os qu'il convoite.

Il y a quelques années, au Jardin d'acclimatation de Paris, un singe victime de ses trop joyeuses gambades dut subir l'amputation d'un bras, on l'isola pendant sa maladie, et ce fut un chat qu'on lui donna comme compagnon. Rien n'était curieux comme de voir les soins constants dont le chat entourait son ami le singe. C'est du reste ce qui suggéra au directeur du Jardin, M. Porte, de mettre dans la rotonde des singes toute une famile de chats qui vivent là en très bonne intelligence avec la gent simiesque.

Une des particularités du chat est d'être d'une curiosité tout à fait étonnante, il faut qu'il sache tout ce qui se passe, il s'informe de tout, cherche à se rendre compte de ses actes et des choses qui le frappent, et cela souvent sans bouger, sans même avoir l'air d'entr'ouvrir ses yeux malins.

Est-ce bien un défaut? Et ne ressemble-t-il pas en cela à l'homme, aux singes et aux petits chiens? Vous les voyez souvent, nos amis les chats, paresseusement repliés dans un fauteuil, ou dans leur panier, fermant à demi les paupières, un philosophique sourire caché dans leur barbe; au moindre bruit, ils dressent les oreilles et regardent curieusement; s'ils ont vu ce qui les intriguait, ils reprennent leur somnolence interrompue ; sinon, sans avoir l'air de s'intéresser outre mesure à la chose, ils se lèvent, s'étirent, font le gros dos et doucement s'enquièrent de ce qui se passe. C'est de la malice direz-vous? Le chat serait-il chat, s'il n'était pas malin?

Mérimée, qui aimait volontiers à causer avec son chat des heures entières, disait de lui : « Il a tant d'esprit, quel dommage qu'il soit si susceptible ! » La susceptibilité est en effet un défaut du chat, cela je l'avoue ; mais une caresse donnée au moment opportun en a vite raison. L'instinct maternel et les sentiments de famille sont très développés chez les chats, cela je crois, personne ne le niera, à moins que ses féroces détracteurs ne l'aient ni connu ni étudié.

Souvent on fait un crime à messire matou de ne point faire la chasse aux souris. A qui la faute ? Je ne crains pas de le dire, c'est au maître qui aura négligé son éducation ; car malgré sa plus grande indépendance, il en est du chat comme du chien de chasse ; son instinct le porte à faire une chose, mais si on l'y habitue pas, il se néglige rapidement. Cela est si vrai que j'ai vu dans la même maison, chez un peintre de mes amis, deux chats : l'un prenait les souris, l'autre s'en souciait comme de son premier coup de griffe, parce que le premier avait été habitué dès son jeune âge à la chasse aux souris ; son maître avait eu la patience de prendre des souris à des souricières, et il les lâchait sous le nez du petit chat, qui, en peu de jours, comprit ce qu'on lui demandait ; depuis, il est devenu un chasseur enragé et fait de véritables hécatombes de rongeurs. L'autre chat, son compagnon, s'était éduqué seul, et ayant à manger à satiété, par ci, par là, il prenait bien quelques souris, mais par simple distraction. Ne faites donc pas aux chats un crime d'un défaut de dressage qui vous est imputable.

Fait curieux et qui mérite d'être noté : le chat a pour la valériane une véritable passion ; lorsqu'il en rencontre, il se roule et se jette dessus, et parait trouver à ces caresses contre cette plante un délice inouï, il s'enivre réellement de son odeur. Pourquoi la valériane produit-elle cet effet? Est-ce à cause de son odeur quelque peu analogue à celle de l'urine du chat? Ou simplement un phénomène nerveux,

le même qui se produit chez ceux qui aiment passionnément à caresser un chat? Guy de Maupassant ne disait-il pas que pour lui, il n'était pas de « sensation plus délicate et plus raffinée que la caresse donnée à leur robe tiède et vibrante? »

Depuis qu'en Angleterre, puis en Belgique, et ces dernières années en France et en Autriche on a organisé des expositions félines, on se préoccupe des différentes races de chats existants. Longtemps on ne connut que le matou, le vulgaire chat de gouttières, à la robe souvent si jolie, et le chat angora.

Des matous, on en rencontre partout et de



Chat sauvage.

toutes sortes, il y en a des tigrés, des blancs, des noirs, des fauves, etc. Quant à l'angora, il est plus rare, surtout s'il est entièrement blanc. C'est un animal fort joli, certes, et fort intelligent, mais paresseux, indolent, dormeur et frivole. C'est celui de tous les chats qui s'éloigne le plus du type primitif; il n'a ni les instincts carnassiers, ni la voracité des félins de grande taille. On le voit majestueusement trôner sur un meuble élégant d'un salon ou sur un coussin où il semble figé, dans une immobilité complète, comme un objet d'art magnifiquement réussi. Sa pose, et son attitude prolongées pendant des heures, lui donnent l'aspect d'un sphinx:

Ils prennent en songeant, les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes
Qui semblent endormis dans un rêve sans fin.

L'angora est plutôt un animal de luxe dont la place n'est guère que dans les salons; les souris et les rats le laissent assez indifférents. Il affectionne le coin du feu, les lits et les fauteuils, et ses mouvements sont plus lents que ceux du chat à poil ras.

Une espèce de chat très à la mode depuis quelques années est le chat Malar, ou de Siam; et il mérite cette vogue, par sa joliesse et l'originalité de sa robe. D'une nature assez délicate, originaires des pays chauds, ces chats [illegible] assez difficiles à élever. La couleur générale est le café au lait ou le gris argenté pâle avec les



Chat demi-angora.

extrémités, les oreilles, le masque, la queue et les jambes noirs. Les jeunes naissent presque blancs avec une petite ligne gris foncé sur le bord des oreilles; les extrémités noircissent graduellement jusqu'à l'âge de un an.

En France, il existe quelques familles de chats de Siam; parmi les plus pures, j'en citerai une qui vit depuis plusieurs années dans le laboratoire du professeur Milne-Edwards, au Muséum d'Histoire naturelle; une autre appartient au sénateur Waldeck-Rousseau, toutes deux de race très pure.

François Coppée possède aussi un chat de Siam, très joli et très doux, mais qui ne laissera point de postérité.

Les autres races de chats existent peu en France et si l'on veut en trouver des sujets, il les faut aller chercher en Angleterre où un club spécial,



Chat de Siam.

le *Cat'Club*, s'occupe exclusivement de l'amélioration de la race féline.

C'est cependant en France que l'armée des chats est la plus nombreuse.

PAUL MÉGNIN.

LA SAINT-NICOLAS

Nous avons, en France, la Noël, avec les charmantes surprises qui descendent la nuit aux enfants par le tuyau de la cheminée. Les Hollandais ont la Saint-Nicolas avec la même tradition et les mêmes joies domestiques. Le tableau de Jan Steen, que nous reproduisons



La Saint-Nicolas. — Peinture de Jan Steen. — Gravé par Deloche.

ici, fait revivre, avec une grande finesse d'observation, un intérieur de famille, le jour de la grande fête.

Cette bonne grosse fillette, gauchement embarrassée de tous les joujoux trouvés dans son soulier; ce grand dadais, qui pleure parce que la servante lui montre la verge découverte dans le sien; cette grand'mère qui sourit, ce vieillard qui observe, tout cela est traduit avec une vérité peut-être un peu prosaïque, mais que l'art du maître flamand a poétisée.

X.

DOLOROSA

Suite. — Voyez pages 270, 284, 308, 325, 341, 356 et 370.

Et pourtant, commes elles étaient longues, ces heures où, reléguée solitaire dans le recoin d'une fenêtre, elle tirait l'interminable aiguillée, n'ayant pas à ses côtés une présence amie qui vînt l'égayer. Comme ils étaient pénibles ces jours qui se succédaient dans leur implacable monotonie, sans une idée riante qui vînt les éclairer!

Certes, elle n'était pas à plaindre, on était bon pour elle, mais de cette bonté quelconque qui ne dit rien à l'âme, que l'on vous accorde comme la petite monnaie que la main laisse tomber au hasard.

La semaine se passait, dans cette impression de vide mortel, sans aliment pour cette pensée jeune qui fermentait en elle, avide de se poser quelque part, loin de sa prison. Le dimanche était bien plus terrible à supporter, sous l'ironie des brouhahas de la rue qui montaient jusqu'à elle, chantant la joie des processions de familles en fête, narguant sa triste solitude.

Plusieurs fois, elle avait essayé de sortir, mais la tristesse la prenait bien plus lourde encore, dans l'incessant coudoiement des groupes qui s'en allaient devisant joyeusement. Ils avaient des enfants au milieu d'eux, que l'on se passait de bras en bras, avec des cajoleries bruyantes, tandis que personne ne venait sourire à sa petite et qu'elles avaient l'air d'être ignorées de tous.

Et elle avait fini par préférer rester renfermée, en son désert du cinquième.

Non, elle n'était pas heureuse; elle perdait même la notion de la vie, car elle se sentait peu à peu envahie par la torpeur, perdant la perception du moi, devenant une sorte de chose qui végétait, qui ne comptait plus, qui n'était plus. Elle avait voulu lutter, eh bien! Elle avait lutté; mais pourquoi faire?

* * *

Et elle ne sut trop comment, un jour qu'on l'avait envoyée faire quelques emplettes, elle s'était trouvée devant la maison aux lanternes rouges; comment, une fois de plus, elle avait pénétré dans la grande salle aux murs gris, et comment elle avait osé jeter, à l'adresse du grand dos qui s'inclinait sur la table poussiéreuse du fond, ces mots bien osés, encore que timidement dits :

— Monsieur le Secrétaire, c'est moi!

Ce à quoi répondit l'invariable :

— Qu'est-ce que c'est encore?

Qui fut suivi, quand le dos se fut redressé, d'un « Ah! » qui était plutôt aimable. Puis une question vint :

— C'est vous! Eh bien, qu'est-ce qui arrive?

— Rien, fit-elle; je passais, et comme je vous l'avais promis....

Elle avait tout de même dans l'accent quel-



Elle s'était trouvée devant la maison aux lanternes.

que chose d'un peu embarrassé, et comme il ne pouvait se faire à l'idée qu'elle fût venue là uniquement dans un souvenir de gratitude, il la regarda fixement, comme dans ce qu'il appelait « l'exercice de ses délicates fonctions » il avait coutume de regarder ceux dont il prétendait sonder la conscience.

Elle était un peu pâle, avec un léger cercle de bistre autour des yeux, ses paupières s'abaissant sous une sorte de langueur morne que, même en ses jours de douleur intense, il ne lui avait jamais vue.

— Venez, fit-il, après l'avoir contemplée quelques secondes; et, lui ouvrant la barrière séparant le « côté du public » du « côté du secrétariat », il la fit pénétrer au fond, dans une pièce un peu moins sordide que la grande salle.

— C'est le Cabinet de Monsieur le Commissaire, lui dit-il en l'introduisant, il est en voyage, je le remplace.

— Et quand il l'eut fait asseoir :

— Alors, ça ne va pas tout à fait? Ne dites pas non, je le vois; qu'est-ce qui ne va pas, dites-le.

Mais c'était si embarrassant à dire, d'autant plus que cela ne portait sur rien, ou du moins sur rien qui pût lui valoir, croyait-elle, la pitié de son protecteur, rien non plus dont elle supposait qu'il eût le pouvoir de la soulager.

Il représentait pourtant le seul être qui fût venu à son secours, par seule charité, sans arrière-pensée; pourquoi ne lui parlerait-elle pas, ne fût-ce que pour parler, pour se soulager!

Et peu à peu, tandis qu'avec une délicatesse dont elle ne l'eût pas cru capable, il l'interrogeait. Elle lui dit toutes ses tristesses, ce navrant état de solitude morale où elle vivait et dont elle se sentait mourir. Et en ces choses si subtiles qu'elle ne savait trop comment dire et qu'il ne semblait pas fait pour entendre, ils se comprenaient à merveille, par un de ces phénomènes de révélation qui ont tout leur secret dans les sensations du cœur.

Elle avait fini, qu'il écoutait encore, tâchant d'appliquer sa méthode de classement à ce qu'il venait d'entendre, ahuri, dérouté, au centre de ce terrain si éloigné de son centre ordinaire d'action, où elle l'avait fait pénétrer.

— Évidemment... oui... certainement, finit-il par dire, les yeux vaguement fixés sur une affiche qui s'étalait devant lui, prescrivant aux ménagères la stricte observation des arrêtés municipaux sur le déblaiement des immondices. Évidemment, c'est un... isolement.... oui, un isolement.... je vous comprends. Il faudrait.... Écoutez, c'est une chose à voir... je vais y penser. Cela s'arrangera, allez, tout s'arrange! Ces jours-ci, dimanche peut-être..., car enfin je vous ai présentée comme une parente, je ne puis donc pas avoir l'air de ne jamais m'inquiéter de vous!... C'est cela, dimanche, j'irai rendre la visite de remerciements que je dois, et par la même occasion, je vous verrai. Nous reparlerons de cela! Il est bien possible que d'ici là il me soit venu quelque idée; un peu de patience, que diable! Allons, rentrez chez vous maintenant, à dimanche!



...Restant à ses côtés comme un compagnon.

Et au jour dit, il se trouva chez elle, n'ayant rien découvert encore, mais promettant de découvrir bientôt. Et le dimanche suivant, il était encore là, obtenant qu'elle sortit avec son enfant, restant à ses côtés comme un compagnon qui sait qu'il ne représente qu'un « faute de mieux », s'ingéniant pourtant à lui rendre supportables les heures qu'elle consentait à passer en son humble compagnie.

Et cela prit ainsi forme d'habitude, lui, trouvant de plus en plus de plaisir à venir, elle, simple et cordiale, paraissant insensiblement dépouiller en sa compagnie cette morne indifférence qu'elle avait jusque-là montrée pour toutes choses.

Mais il s'inquiétait, il avait l'appréhension d'une souffrance qui se préparait pour lui, dans cette liaison qui n'avait sa raison d'être que dans l'état d'isolement de la jeune femme, et qui cesserait fatalement le jour où le hasard mettrait sur son passage quelqu'un de plus digne d'elle.

Car il ne se faisait pas illusion, ce besoin de s'attacher à quelqu'un, qui s'empare tôt ou tard de tout être, et qui avait fini par le dominer, lui, le solitaire, depuis qu'il avait rencontré Thérèse, se légitimait bien à ses yeux par le charme qu'elle portait en elle, et aussi par sa touchante situation; mais cette raison ne pouvait rencontrer de réciprocité, il en avait la persuasion par le sentiment de l'infime attraction qu'il pouvait exercer sur elle, avec ses allures de rabat-joie et l'exiguité de son prestige. Il aurait bien voulu avoir la force de cesser de la voir, il ne le pouvait plus; il serait bien temps, pensait-il, quand on l'y forcerait!

Elle, ne sentait évidemment rien de tout cela; elle ne rêvait pas, ne s'embarrassait pas de tels soucis, ne se demandant jamais quelle place occupait dans son esprit son protecteur. Il lui apparaissait comme un objet familier aux côtés duquel on vit, qui est toujours là à point quand il peut être utile; et, précisément parce qu'il se présentait toujours à souhait, elle ne pouvait prendre la perception du sentiment qu'elle éprouverait s'il ne s'y trouvait pas.

Tout ce qu'elle sentait, c'est que la vie lui paraissait moins monotone, plus supportable, et que l'avenir n'avait plus les teintes sombres d'antan. C'était déjà beaucoup, ce n'était pas assez pour éveiller en elle de grands élans en faveur de celui dont la sollicitude l'avait amenée au point où elle était.

* * *

Cela dura plusieurs mois; elle avait retrouvé le calme, presque l'oubli, s'habituant à son existence de travail, sous cet état de passivité qui était dans sa nature même. Elle avait repris l'amour de son chez soi, revenant à sa passion de tout voir rangé et reluisant autour d'elle. Sa petite se développait, ayant déjà un joli babil qui la plongeait dans d'interminables extases. Et comme l'enfant adorait le secrétaire, fêtant toujours sa venue par d'aimables cris de joie, s'accrochant aussitôt à lui pour qu'il la prît

dans ses bras, la tenant élevée de toute la hauteur de sa longue taille, la mère aussi s'était habituée à sourire à sa venue.

Puis, un jour, il arriva solennel, paraissant porter un monde sous son chapeau, un chapeau tout neuf, un chapeau de soie, phénomène inouï! Chose plus extraordinaire encore, il ne prit pas tout de suite la petite dans ses bras, en entrant; et au lieu de s'avancer la main tendue vers la jeune femme, il s'arrêta au plus près, se laissant aller sur la première chaise qui s'offrit à lui.

Gravement, il posa son chapeau sur un meuble, regardant bien si quelque voisinage fâcheux ne pourrait pas menacer son lustre;



... Se laissant aller sur la première chaise...

après quoi, faisant porter sur ses genoux pointus ses grandes mains, il se mit à les faire aller lentement, comme s'il allait essayer sur ses pantalons une opération de lissage. Enfin, il toussa, une fois, deux fois, puis laissa tomber ces simples mots:

— Je suis nommé Commissaire à Mauvert!

— Comment, c'est cela! dit-elle avec une intonation rieuse. Moi qui croyais à votre mine qu'un malheur vous était arrivé, tandis qu'au contraire...

— Un malheur!

— Eh oui! Vous avez une si singulière figure, quelque chose de funèbre! Et puis ce grand chapeau, et puis bébé qui vous tendait ses petites mains et que vous laissiez s'impatienter!

— Vous ne m'avez pas bien compris: je suis nommé Commissaire à Mauvert! Mauvert, c'est loin d'ici, très loin, il va falloir que je parte, que je...

— Mon Dieu! fit-elle devenue tout à coup sérieuse, je n'avais pas pensé à cela! Il faut réclamer! qu'est-ce que ça leur ferait de vous nommer ici!

— Ici! ce n'est pas possible, pensez donc, ce sont des postes trop importants, ce n'est pas l'usage!...

— Alors... Vous avez accepté?

— Il le fallait bien. Que m'importe, au reste; je vis ici en sauvage, sans relations; ici ou ailleurs ça ne me changera pas; on ne s'occupera pas plus de moi, là-bas, qu'on ne s'en occupait ici.

— Eh bien, et nous!

— Vous?... Certainement... je... oui, je sais, vous n'avez pas beaucoup de relations non plus... Mais soyez tranquille, ajouta-t-il avec un singulier accent, en partant, je vous recommanderai à mon successeur et s'il vous arrivait quelque chose... d'ailleurs, dans un cas grave, vous pourriez m'envoyer un mot; on saura mon adresse au bureau.

Elle l'écoutait, les lèvres entr'ouvertes, ses grands yeux étonnés braqués sur lui:

— Quoi, votre successeur?... Je ne sais pas... mais il me semble, c'est la première fois que vous me parlez sur ce ton... drôle. Vous ai-je blessé? Je ne sais plus ce que j'ai pu vous dire, vous savez, quand on ne s'attend pas... Mais qu'ai-je donc dit?

— Rien, c'est moi peut-être...

— Pourquoi m'avez-vous parlé de votre successeur? Est-ce que je vous ai demandé à le connaître? Vous avez été bon pour moi, faut-il que je reporte ma reconnaissance sur un autre, parce qu'il occupera votre emploi? Vous me croyez bien fantasque et bien oublieuse!

— Je vous demande pardon. Certainement... Mais, c'est peut-être bête, moi-même je ne sais pas très bien ce que je dis. Que voulez-vous, en partant d'ici, il me semble que j'y laisserai quelque chose que... que sans doute je n'y aurais pas laissé... si je ne vous avais pas connue... Je ne sais pas si je... j'exprime bien ce que je ressens.

— Oui, c'est triste, dit-elle tandis qu'une buée ternissait son regard, qu'allons-nous devenir maintenant!

— Mais... il me semble... il y aura peu de changé pour vous; ma compagnie ne devait pas faire une grande place...

— Voyez-vous, ça vous reprend encore!

— Quoi donc?

— Vous recommencez à me parler avec ce ton drôle de tout à l'heure. Pourquoi? Vous aviez peur de ne pas me faire assez de peine, en nous laissant toutes seules, privées de notre seul ami!

— Non, ce n'est pas cela! j'aurais voulu au contraire que vous n'en ayez pas du tout, de la peine, comme cela, j'aurais été seul...

— Seul! Comme c'est singulier que vous n'ayez songé qu'à vous; et nous, donc!

— Vous! Vous êtes jeune, vous!... Moi aussi mais ce n'est plus la même chose: vous êtes si bien faite pour être aimée, et moi, qui pour-

rait m'aimer ! Non, je vous en prie, ne me dites rien, ne me regardez pas, laissez que je vous parle.... Au fait, que vous dirai-je ! Tenez, ne parlons pas de cela : je reviendrai demain, et deux ou trois fois encore, avant mon départ, cela ne vous gênera pas trop ?

La voix du secrétaire tremblait un peu ; elle voulut le regarder, mais il baissa soudain la tête, ayant l'air de s'inquiéter d'une chose qu'elle ne put voir et qui devait évidemment s'être placé à l'extrême pointe de sa chaussure. Et puis, il avait, parait-il, dans le fond de la poche de sa redingote, une autre chose qui ne voulait pas sortir, car sa main semblait y fourrager désespérément. Il y arriva, enfin : c'était un mouchoir qu'il fit émerger lentement, le portant jusqu'à son nez qu'il enfouit jusqu'à sa



C'était un mouchoir qu'il fit émerger lentement.

base : elle ne put savoir pourquoi il eut besoin d'expliquer cette manœuvre.

— Un gros rhume ! fit-il.

Et, semblant mieux à l'aise après cette explication, il se moucha bruyamment, se tamponnant du même coup les yeux... Quand il eut fini il parut soulagé, et c'est d'une voix tout à fait calme, bien qu'un peu enrouée, qu'il dit encore :

— Je vous demande pardon ; j'ai laissé un tas de choses en suspens, là-bas, je ne puis rester plus longtemps, je n'étais venu que pour vous annoncer la nouvelle, demain, j'aurai sans doute plus de temps, je reviendrai, si vous me le permettez.

— Bien sûr ! fit-elle de cette voix lasse, sans accent, qu'elle avait lorsque sa mélancolie la reprenait.

(*A suivre*). A. ELBERT.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

LA

LUNETTE-SIDÉROSTAT DE 60 MÈTRES

Le célèbre constructeur d'instruments astronomiques, M. Gautier, membre-artiste du Bureau des longitudes, travaille en ce moment à la construction de la fameuse lunette qui permettra aux visiteurs de l'Exposition de 1900 d'observer la lune avec un grossissement d'au moins 6.000 fois. Or, ce grossissement équivaut à un rapprochement de notre satellite, non pas à *1 mètre*, comme on l'a dit à tort, mais à 65 kilomètres, ce qui est déjà très beau.

En effet, le télescope de Yerkes, dans le Wisconsin, un des plus puissants qui aient jamais été construits, ne donne qu'un grossissement théorique de 1.000. En général, les observations faites sur la lune le sont à l'aide d'instruments qui grossissent entre 500 et 2.000 fois. Ce dernier grossissement est un des plus forts qu'on puisse pratiquement employer, encore faut-il, pour que les observations soient possibles, qu'elles aient lieu le matin ou le soir, lorsque l'air jouit d'un calme parfait et que l'atmosphère n'est troublée par aucune onde chaude ou froide.

Mais, revenons à la lunette de M. Gautier. Le tube de cet instrument mesurera 60 mètres de longueur et sera formé de 24 pièces de 2^m40 chacune, réunies par des boulons. Au lieu de reposer, comme cela a lieu d'ordinaire, sur un piédestal auquel il aurait fallu donner une élévation de 30 mètres, la gigantesque lunette sera fixée horizontalement sur des piliers et recevra l'image des astres par la réflexion du miroir d'un non-moins gigantesque sidérostat du système Foucault. Ce miroir sera mobile, à la façon des équatoriaux, et pourra renvoyer, tour à tour, dans l'axe de l'objectif, les rayons de tous les astres accomplissant leur course d'Orient en Occident, à la condition toutefois, que leur hauteur soit d'au moins 15 degrés.

Pour que l'instrument put embrasser toutes les parties du ciel, il aurait fallu l'impossible, c'est-à-dire que le miroir, qui mesure déjà 2 mètres de diamètre et 0^m30 d'épaisseur, eût des dimensions beaucoup plus grandes encore.

La première difficulté à vaincre pour la construction de la lunette-sidérostat était de couler un disque de cristal bien limpide, d'une dureté uniforme et d'une faible trempe. Les

glaceries de Saint-Gobain n'ayant pu se charger de ce travail, M. Despret, directeur des glaceries de Jeumont, offrit de l'entreprendre et réussit à couler un disque parfait, mais qu'il s'agissait de doucir, polir et argenter.

Pour cela faire, et pour avoir une planéité mathématique qu'il n'aurait pu obtenir même par le procédé des retouches locales de Foucault, M. Gautier a imaginé des moyens purement mécaniques, et qui n'en sont pas moins d'une délicatesse et d'une précision extrêmes.

Au-dessus du miroir, soutenu avec son barillet par une table de fonte horizontale et mobile, était un rodoir supporté par deux glissières parallèles, reposant elles-mêmes sur quatre piliers. Le doucissage s'est opéré au moyen d'un mouvement de transmission qui faisait tourner régulièrement le miroir et animait le plateau rodoir d'un mouvement continu de va-et-vient.

Le rodoir n'agissait pas directement sur la surface du disque, son rôle consistait à rouler sur sa surface un mélange d'eau et d'émeri plus ou moins fin, suivant le degré du doucissage. Les défauts de planéité étaient chaque matin corrigés à l'aide d'une méthode due à M. Gautier, et dont la précision est telle que l'on pouvait apprécier la minime dilatation que l'approche de la main faisait éprouver à la surface du disque douci.

Cette opération a demandé huit mois, et il n'a pas fallu moins de six semaines pour polir ce miroir qui pèse 3.600 kilogrammes.

Reste maintenant à procéder à l'argenture de cette pièce unique, et à la monter sur le bâti, haut de 12 mètres, sur lequel il pourra se mouvoir en tous sens et sans la moindre difficulté.

Le poids de toute la partie mobile du sidérostat, y compris celui du barillet, qui est de 800 kilos, atteindra 14.000 kilogrammes.

Le tube de la lunette, dont nous avons déjà parlé, aura un diamètre de $1^{m}50$ et pourra recevoir deux objectifs de $1^{m}25$: l'un visuel, l'autre photographique.

Ces objectifs ont été fournis par M. Mantois, le verrier bien connu, qui a fourni les verres des plus grands objectifs existants jusqu'à ce jour. Chacun des flints pèse 360 kilogrammes et chacun des crowns 220. Ils sont, comme le miroir, travaillés mécaniquement, et cette longue opération, confiée à MM. Henry, offre d'innombrables difficultés.

Voici comment ont été obtenus les disques dans lesquels on taille ces deux puissants objectifs : dans un creuset de forme appropriée, on a fait fondre la matière en la brassant énergiquement; puis on a forcé le feu de manière à fusionner tous les fils formés au brassage et obtenir une masse aussi homogène que possible. Ensuite, on a laissé refroidir lentement, et quand on est arrivé à obtenir un bloc convenable, on a cassé le creuset et procédé à son examen. Toutes les parties extérieures non homogènes, tous les fils non fusionnés ont été enlevés à la meule, après quoi on a remis le bloc dans un creuset pour avoir un disque de pur cristal, et l'on a recommencé sa vérification et sa fusion jusqu'à ce qu'enfin tout défaut ait disparu. Cette opération a duré plus d'un mois.

« La partie oculaire de la lunette, dit M. J.-D. Lucas, dans la *Revue des questions scientifiques*, sera pourvue d'un appareil photographique, monté sur un double cadre à deux mouvements rectangulaires : l'un en ascension droite, l'autre en déclinaison. Ces mouvements permettront de suivre, sans rappel sur l'instrument, les astres, planètes ou étoiles à photographier. En quatre minutes on obtiendra une photographie de haute précision.

La lune pourra être prise en un temps beaucoup plus court, de 0,5 à 1 seconde. Cela fait encore un déplacement appréciable de l'image au foyer, 1 à 2 millimètres, mais l'astre pourra être rigoureusement suivi au moyen des mouvements indiqués. »

Nous avons dit, en parlant du grossissement de la lunette-sidérostat, que le rapprochement de la lune à *un mètre* était chose presque impossible. En effet, à part les difficultés d'observation dues aux perturbations incessantes de l'atmosphère, il a été calculé par M. Lœvy, l'éminent directeur de notre Observatoire national, et par ses savants collaborateurs, MM. Henry, que pour avoir une image nette de la surface de notre satellite, il faudrait pouvoir construire un miroir d'une pureté absolue, mesurant 3 mètres de diamètre et pesant, au minimum, 8.000 kilogrammes.

Quelle est, maintenant, la destination future de la lunette que construit M. Gautier? Nous l'ignorons. Ce que nous pouvons dire seulement, c'est que les résultats obtenus seront surprenants. Ainsi, l'image directe de la lune au foyer de la lunette sera de $0^{m}60$; avec un oculaire amplifiant dix fois, le grossissement total serait de 6.000; il permettrait de suivre la marche d'un transatlantique et d'apercevoir un corps d'armée. Bref, un objet de 130 mètres de longueur sur la lune aurait, pour nous, une longueur apparente de 1 millimètre, ce qui est magnifique !

Disons, en terminant, qu'une fois achevé, le système optique de la lunette-sidérostat aura coûté, à lui seul, 600.000 francs, et que la valeur totale de ce bel instrument dépassera peut-être 1.400.000 francs.

M. Gautier, nous n'en doutons pas, mènera à bien sa colossale entreprise. Alors, il pourra jouir du succès bien légitime que lui aura valu ce merveilleux instrument, appelé à ouvrir de nouveaux horizons à la science astronomique.

ALFRED DE VAULABELLE.

Sonnet du Piano

A travers la vitre, Arthémis
Semble un falot loin d'une lieue,
Et j'écoute la jeune miss
Assise au clavecin à queue.

Elle est très blonde : au teint de lis,
Des yeux de porcelaine bleue ;
Tel, un portrait du temps de feue
La bonne dame de Genlis.

Mélancoliques amalgames
D'accords, d'arpèges et de gammes
Qui s'enroulent comme un anneau !

Quel trésor pour une famille,
Que d'avoir une jeune fille
Toujours assise au piano !

P.-P. Plan.

QUELQUES GROTTES DES ÉTATS-UNIS

Dans l'État de Missouri, le sol est creusé comme un gâteau de miel, suivant la pittoresque expression des Américains, si bien que le plus souvent ces excavations absorbent tous les cours d'eau de la surface. Une de ces grottes les plus curieuses est certainement celle qu'on désigne sous le nom de « Marble cave », la Caverne de marbre, qui se trouve à l'extrême sud du comté de Stone, et qui, jusqu'à ces dernières années, n'avait presque pas été visitée.

Pour parvenir à la « Marble cave », on grimpe une colline sur le sommet de laquelle s'ouvre brusquement à vos pieds une sorte de grande cuvette, d'entonnoir long de 60 mètres, large de 45 et profond de 16 à 17 environ. On descend d'abord une série de marches creusées dans le sol, puis on atteint le sommet d'une échelle de bois qui semble s'enfoncer dans un gouffre : en réalité elle n'a guère plus de 15 mètres de hauteur.

La salle dans laquelle on pénètre, salle formée d'un dôme ouvert en son centre, a des dimensions tout à fait remarquables : ce grand Amphithéâtre, comme on le nomme, a 45 mètres de large et 60 de long, et l'arcature magnifique qui en constitue le plafond est à plus de 49 mètres de ce qui joue le rôle de plancher. Ces dimensions sont imposantes. Le carbonate de chaux s'est déposé un peu partout en admirables stratifications, et naturellement il a donné naissance à d'innombrables stalactites ou stalagmites. Tel est, par exemple, le « Grand trône blanc », stalagmite qui n'est autre chose qu'une masse énorme d'onyx blanc, haute de 15 mètres et large d'autant. Elle est creuse et on peut monter à l'intérieur jusqu'à 7 ou 8 mètres. Tout auprès s'élève la « Sentinelle de la Salle de la Source ». La forme en est tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre : c'est le résultat de la réunion d'une stalactite et d'une stalagmite. La base en est fort élargie, puis, à une certaine hauteur, il en part deux fûts de colonne bien réguliers et divergents, qui ont au moins 6 mètres de hauteur et qui rejoignent la paroi inclinée du dôme.

En passant au pied de cette étrange sentinelle, on entre dans une salle qui n'est pas moins étrange : c'est la « Salle des Animaux », qui contient les restes momifiés de centaines et peut-être de milliers d'animaux, semblant presque tous appartenir à l'espèce carnivore. Sans doute étaient-ils autrefois entrés dans la grotte par quelques-unes des fissures qui sont aujourd'hui bouchées par les éboulements ; mais on ne sait comment expliquer cette accumulation.

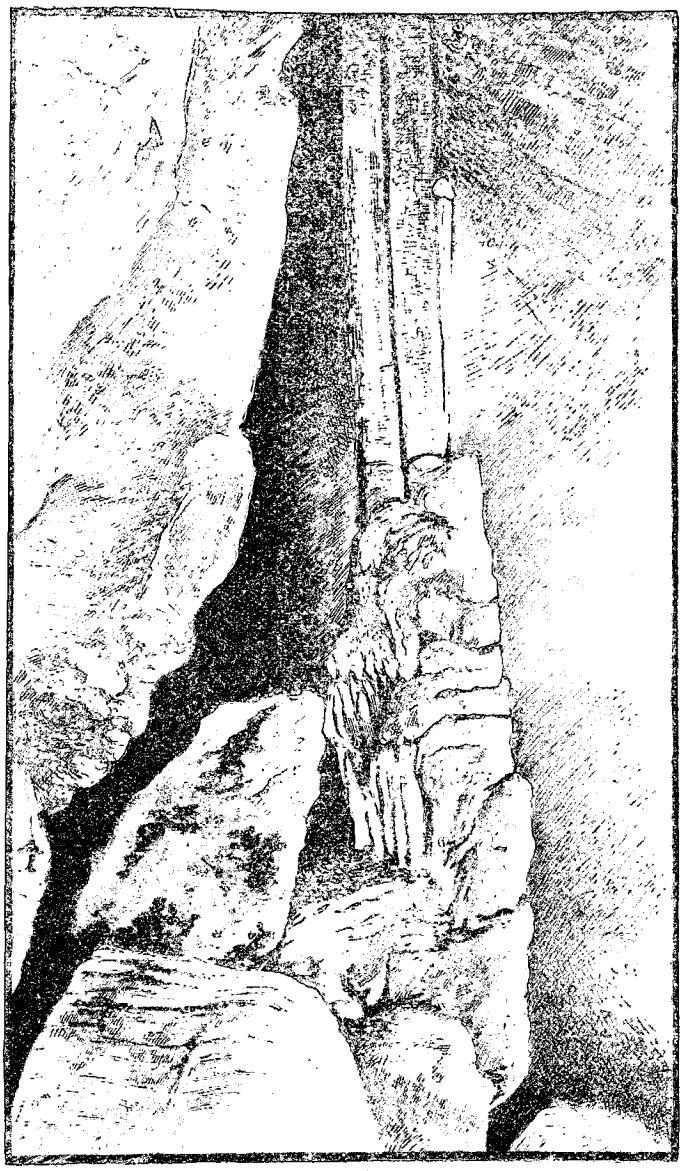
Les curiosités se succèdent et sont innombrables dans cette série curieuse de grottes communiquant par des passages plus ou moins étroits. Tantôt c'est une salle du plafond de laquelle tombe une cascade, tantôt une suite de petits lacs qui forment des chutes d'eau successives ; et partout l'on rencontre de magnifiques cristallisations de carbonate de chaux. La merveille des merveilles est certainement ce qu'on appelle le « Blonde's Throne », autrement dit le Trône de la *Blonde*, de la fiancée, de l'amoureuse ; ce mot blonde, qu'on trouve dans les vieilles chansons françaises, vient du Canada, où il s'est conservé. On n'y arrive qu'avec bien des difficultés, par des passages à peine assez larges pour le corps, en se traînant sur les genoux dans la boue et dans l'eau, mais on est bien payé de ses peines, car cette petite salle est une merveille : c'est un fouillis de stalactites et de stalagmites ; quelques-unes sont minces comme des feuilles de papier et elles sonnent comme du cristal quand on les frappe.

La « Marble cave » est assurément une des plus belles grottes des États-Unis, mais il y en a bien d'autres, notamment dans le Kentucky, où l'on pourrait citer celle du Mammouth, la plus connue, et aussi la « Caverne colossale », près de Proctor, dont la découverte est très récente. La visite en est grandement facilitée aujourd'hui par l'usage qu'on y a fait, avec beaucoup de précautions du reste, de quelques cartouches de dynamite ; on y admire surtout un dôme majestueux qui n'a pas moins de 52 mètres de hauteur. Tout autour de vous apparaissent, scintillantes, des cristallisations d'albâtre, des efflorescences de gypse ou encore des masses de gypse fibreux.

Tout cela c'est l'œuvre de l'eau, soit qu'elle creuse de puissantes failles dans le sol, qu'elle y évide des grottes, des couloirs, etc., soit qu'elle dissolve et entraîne lentement le carbo-

nate de chaux pour le déposer ensuite en concrétions brillantes. C'est encore l'eau, mais cette fois l'eau salée, qui a creusé sur les côtes du Pacifique certaines grottes aussi admirables que la « Marble cave » ou la « Colossal cavern».

Elles abondent dans les îles qui se trouvent sur le littoral de Californie, et en particulier vis-à-vis des comtés de Los Angeles et de Santa Barbara. Telle est celle qu'on rencontre dans l'île de Santa Catalina, à trois heures et demie tout au plus de Los Angeles : c'est une salle profonde dont l'entrée a bien une douzaine de mètres de hauteur à marée basse. On y constate d'ailleurs une profondeur d'eau formidable; quand on est à l'intérieur, on retrouve cette magnifique teinte bleue qui fait la réputation des grottes marines de Capri ou de Bonifacio. Au fond, s'ouvre un tunnel où l'on peut passer facilement en canot, à basse mer, en se poussant aux parois; l'eau y est peu profonde et l'on aperçoit le sol couvert de cailloux et de varech. Au bout d'une cinquantaine de mètres il débouche à l'air libre.



Grotte de l'île Santa Cruz.

Mais la grotte la plus imposante de toute cette région est celle de l'île Santa Cruz, en face Santa Barbara, qu'on atteint après une traversée de quarante kilomètres. L'entrée de la grotte est absolument imposante: autant qu'on en peut juger par approximation, elle doit former une arcade d'au moins 15 mètres de haut. Dès qu'on la franchit, on aperçoit, comme le montre assez bien la photographie que nous empruntons à notre excellent confrère *Scientific American*, une suite de salles qui se prolongent dans le noir. Assurément ce ne sont pas les vagues qui ont creusé la première de ces chambres, car la voûte est bien au-dessus de leur atteinte. Cette salle est du reste une merveille comme dimensions et comme aspect; on y pénètre naturellement en canot, et le bruit des avirons y éveille des échos innombrables et curieux. L'eau est transparente comme du cristal et d'un vert délicieux. La deuxième salle a un aspect tout autre : sa voûte, bien plus élancée, lui donne l'apparence majestueuse d'une cathédrale gothique ; elle est fort claire, précisément parce qu'elle s'ouvre juste en face de l'entrée qui donne sur la mer. Comme la roche, sur ce point, contient du soufre et du cuivre, les murailles offrent les couleurs les plus variées, vert, rouge, jaune, brun, etc., qu'on retrouve même sur le fond submergé de la grotte, tapissé en partie de varech aux teintes changeantes. On continue, et le canot entre dans une troisième et dans une quatrième chambre, où l'on entend le léger clapotis de la vague.

Tout à coup un mugissement formidable se fait entendre : ne craignez rien, c'est simplement un lion marin que les pêcheurs ont jusqu'ici épargné, et dont les échos de la grotte répercutent le cri.

Il ne semble pas qu'on ait jamais été jusqu'au bout de ces salles successives : il y aurait pourtant là, en dehors de la curiosité, un réel intérêt scientifique à satisfaire, car ces énormes excavations qui pénètrent le sol dans ses profondeurs, permettent au géologue les plus précieuses observations.

DANIEL BELLET.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LA FARANDOLE



LA FARANDOLE. — Salon de 1897. — Peinture de M. Garrido. — Gravé par Deloche.

Aux sons du clavecin, du violon et de la mandoline, la farandole déroule sa chaîne fleurie. Les gazes, les velours et les satins froufroutent en des mouvements souples et joyeux. Les belles filles rieuses montrent la blancheur de leurs dents et de leurs épaules. Et les fringants cavaliers, en leurs habits Louis XV, déploient la grâce précieuse de leurs gestes et la cambrure de leurs mollets. Tout est rire, parfum, musique, en ce milieu somptueux où la farandole déroule sa chaîne fleurie, aux sons du clavecin, de la mandoline et du violon.

X.

LES SABOTS DE LA VEUVE

CONTE DE NOEL

Du pain dans la huche, du cidre dans la cave, du lard pendu sous la haute cheminée où l'hiver flambait toujours un bon feu de bruyères, il ne manquait rien chez Yves Keraniou.

Sa barque était la plus finement gréée de celles qui se balançaient dans le petit port breton, sa femme, la ménagère la mieux entendue du village et lui, Yves Keraniou, passait pour le plus hardi pêcheur de la côte.

Quant à sa fille, Anne-Marie, c'était bien la plus jolie enfant qu'on put voir.

Elle avait de fins cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Souvent, Kloadec, le vieux perruquier, celui qu'on avait surnommé « Le chasseur de chevelures » parce qu'il faisait métier d'acheter aux filles pauvres leurs cheveux pour les revendre aux coiffeurs de la ville qui en fabriquaient des « postiches » pour les belles dames, Kloadec, en émerveillement devant la chevelure d'Anne-Marie, lui disait quand elle passait devant sa boutique :

— Veux-tu me vendre tes cheveux, Anne-Marie?... Je t'en donnerai cinq écus...

— Nenni! s'écriait la petite qui se réfugiait, terrifiée, dans les jupes de sa mère.

— Ni pour or, ni pour argent! renchérissait la mère encore plus glorieuse qu'Anne-Marie des boucles blondes de son enfant.

En ce temps-là, les Keraniou étaient heureux.

C'était une fête alors pour Anne-Marie quand revenait la veille de Noël.

Pendant que le père, de retour de la pêche, réchauffait devant l'âtre pétillant ses membres glacés par le froid humide de l'Océan, que la mère taillait de larges tranches de pain dans la soupière à fleurs, Anne-Marie se déchaussait et tout doucement déposait près du landier de la cheminée ses mignons sabots, sûre qu'elle était de les retrouver, le lendemain matin, remplis de jouets et de friandises.

— Le bonhomme Noël est venu!... Le bonhomme Noël est venu!... s'écriait-elle en battant joyeusement des mains.

Car, en ce temps-là, jamais le bonhomme Noël ne passait, les mains vides, devant les petits sabots d'Anne-Marie.

* * *

Mais aujourd'hui, hélas! plus de pain dans la huche, plus de cidre dans la cave.

Il y a longtemps que le lard a déserté la haute cheminée où charbonnent deux minces tisons serrés l'un contre l'autre, comme pour se réchauffer

Avec l'impétuosité d'un oiseau de proie fondant sur un nid de passereau, le malheur s'est abattu sur la maisonnée.

La femme du pêcheur s'appelle maintenant la veuve Keraniou.

En une nuit de tempête, la mer a pris son mari, le hardi matelot, et brisé, du même coup, sur les rochers, la barque au fin gréement, la fortune du ménage.

Or, c'est ce soir le 24 décembre.

A cette heure où la joie règne dans les familles on est triste chez les Keraniou.

Assises de chaque côté d'une petite table qu'éclaire faiblement la lueur fumeuse d'une chandelle, la mère et la fille viennent d'achever leur maigre souper, une simple bouillie de blé noir.

La veuve est soucieuse. Elle songe.

Elle songe qu'elle a dépensé son dernier sou le matin, que l'ouvrage chôme, et que demain elle ne saura comment donner du pain à son enfant.

Au dehors, la neige tombe à gros flocons et par les ais mal joints de la porte, la bise d'hiver entre, emplissant la chaumière d'un froid glacial.

Ah! la lugubre veillée de Noël!

— Maman, dit tout à coup la petite Anne-Marie qui a deviné les secrètes préoccupations de la veuve, pourquoi ne mettrais-tu pas tes sabots dans la cheminée?

La mère eut un douloureux sourire.

— Qui sait! poursuivit Anne-Marie. De même qu'il se plaît à récompenser les petits enfants bien sages, le bonhomme Noël connait peut-être un moyen de venir en aide aux pauvres mamans malheureuses... Mets tes sabots, petite mère.

Et prenant dans un coin les sabots de la veuve Keraniou, de lourds sabots grossiers, déformés par un trop long usage, elle fut les placer sur les cendres refroidies, près du landier, à l'endroit même où jadis, au temps prospère, elle déposait les siens.

Tu verras, petite mère, fit-elle avec confiance, tu verras que demain, Noël t'aura fait une surprise...

* * *

Dig, ding, don! C'est la nuit de Noël!

La cloche du village lance dans les airs son gai carillon. Dig, ding, don!

Maintenant la maison de la veuve Keraniou est noyée de ténèbres. Tout est silencieux, tout est noir.

Et pourtant, dans son petit lit, Anne-Marie ne dort pas.

L'oreille ravie, elle écoute les tintements sonores de la cloche, ding! don! pendant que, par la croisée, son œil se fixe sur une petite lumière qui, de l'autre côté de la rue, scintille comme une étoile.

C'est la lampe encore allumée dans la boutique du perruquier Kloadec dont, ce soir, veille de fête, le rasoir ne suffit pas à la clientèle.

Dig, ding, don! La cloche sonne toujours!

Mais que fait donc Anne-Marie?

La voici qui s'habille sans bruit.

Sans bruit, toute grelottante, elle se dirige, sur la pointe du pied, vers la porte... Elle l'ouvre... Elle se glisse dehors...

Où va-t-elle?

Un quart d'heure s'écoule... La voici qui rentre.

Tout doucement, elle va à la cheminée, se baisse...

A quelle étrange et mystérieuse besogne se livre-t-elle là?

Puis toujours avec les mêmes précautions, elle regagne sa couche.

Ecrasée par la fatigue de sa dure journée de labeur, la mère, plongée dans un sommeil de plomb, n'a rien entendu.

Dig, ding, don! Dig, ding, don!

* * *

Noël! Noël! C'est le matin de Noël.

A travers les fleurs de glace écloses pendant la nuit aux carreaux de la fenêtre, l'aube commence à poindre, une aube froide et blafarde de décembre.

Ménagère diligente, la veuve Keraniou se lève.

Mais lorsqu'elle voulut chausser ses sabots placés près du landier, une exclamation de surprise lui échappa.

O miracle! Un tintement argentin venait de retentir.

Stupéfaite, la veuve s'accroupit et que vit-elle?

Dans le fond des grossières chaussures, cinq beaux écus d'argent tout neufs qui brillaient à la clarté du jour naissant.

Au même moment, un rire clair s'éleva du petit lit d'Anne-Marie.

— Le bonhomme Noël est venu!... le bonhomme Noël est venu! s'écria l'enfant en battant joyeusement des mains.

Et au-dessus des couvertures, émergea une figure rieuse, une pauvre petite tête rasée, heureuse et fière de son sacrifice.

Car elle avait disparu, la soyeuse chevelure d'or, orgueil de la mère et parure de l'enfant.

Maintenant, ils se balançaient de l'autre côté de la rue, suspendus dans la vitrine du perruquier Kloadec, les cheveux d'Anne-Marie,

... ses fins cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Pour sa mère, Anne-Marie avait rempli le rôle du bonhomme Noël!

MICHEL THIVARS.

UNE MINE D'OR DANS LA MER

Chacun sait que l'or est le plus répandu de tous les métaux. On en trouve au sein de la terre, dans les pavés de nos rues et même sous la glace des pôles. Mais c'est la mer, assurent les savants, qui contient la plus forte proportion de métaux précieux. Suivant eux, des traces appréciables de cuivre, d'or, d'argent et de platine seraient tenues en dissolution dans l'Océan et représenteraient, en puissance, un trésor évalué à plusieurs centaines de milliards. Aussi, depuis quelques années surtout, un grand nombre de chercheurs se sont consacrés à l'étude de l'un des plus passionnants problèmes qui puissent se poser à l'intelligence humaine.

Le captage de l'or contenu dans la mer, telle est, résumée en une ligne, la question que viennent de résoudre, — à ce qu'ils prétendent, du moins, — deux Américains, MM. Prescott Jernigan et Ryan.

Il convient toutefois de rappeler qu'un savant norwégien avait déjà, sinon expérimenté, tout au moins réalisé un appareil à peu près semblable à celui des deux inventeurs américains.

De plus, il était arrivé à déterminer exactement, par suite d'une série d'observations très ingénieuses, la teneur en métal précieux des eaux de la mer Baltique, à savoir 20 milligrammes d'argent et 6 milligrammes d'or par tonne.

Comme les appareils imaginés par le chimiste norwégien, ceux dont se servent MM. Prescott Jernigan et Ryan sont basés sur le système électrolytique.

De grandes plaques de fer galvanisé, qu'on dispose à l'entrée d'une baie suivant un certain angle, constituent l'électrode négative sur laquelle vient se déposer le métal à recueillir, ainsi que dans le procédé usuel de la galvanoplastie.

L'électrode positive, placée à proximité, est représentée par des pieux de bois carbonisés, puis revêtus d'un enduit de graphite et de goudron.

Grâce à ce simple dispositif, formé de 114 accumulateurs, on peut traiter quatre mille tonnes d'eau de mer par jour. Et ce qui prouve que l'invention américaine n'est pas une vulgaire fumisterie, c'est que le bureau d'essai de la Monnaie, à New-York, vient de recevoir treize lingots, du poids de 2.862 grammes, provenant des nouveaux établissements électrolytiques de North Lubeck (Maine).

Toutefois, avant de nous prononcer sur la valeur de cette étrange découverte, nous préférons attendre la décision des experts, — non sans une pointe de scepticisme....

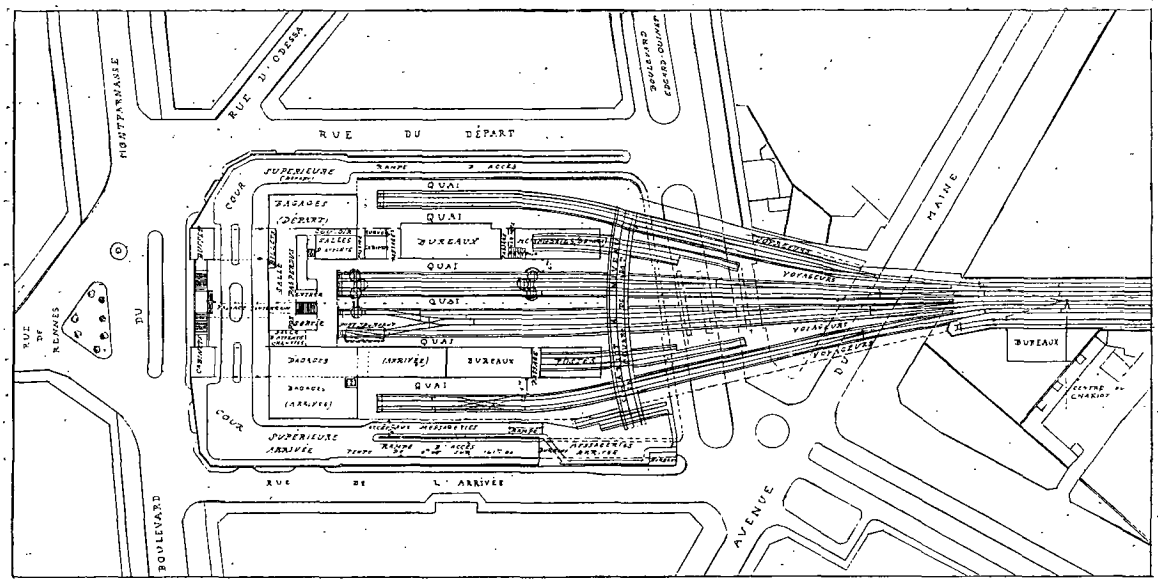
EDOUARD BONNAFFÉ.

LES TRANSFORMATIONS DE LA GARE MONTPARNASSE

Depuis quelques mois, la gare Montparnasse est en voie de transformation. Les travaux, qui doivent aboutir à un remaniement presque complet, ne peuvent donner jusqu'à présent qu'une idée assez vague de la construction définitive. Ce sont des ouvrages de sous-œuvre auxquels le passant jette un coup d'œil interrogateur sans que leur progrès quotidien sorte encore dans sa pensée de l'état de problème ou d'hypothèse. On ne saurait, en effet, des assises de l'escalier de la façade, de portions de murailles ébauchées, de pilastres indiqués, conclure du projet qui sera réalisé pour l'Exposition de 1900.

Nous devons à l'aimable bienveillance de M. Bossu, l'ingénieur distingué de la division, chargé de l'exécution de l'œuvre, les renseignements qui nous instruisent dès aujourd'hui des modifications futures. De nombreux dessins de plans, de coupes, de façade ont été mis à notre disposition, qui nous permettent de donner un compte rendu anticipé et suffisamment exact de l'organisation de l'édifice.

La gare Montparnasse est une des plus anciennes de la capitale. La ligne de Paris à Versailles (rive gauche) remonte à 1840. Elle fut, pour ainsi dire, l'embryon du réseau qui couvre un quart de notre pays. Les trains s'arrêtaient à l'angle du boulevard de Vaugirard et de l'avenue du Maine. Les locaux de cette première gare terminus subsistent encore : ils sont occupés en ce moment par des bureaux. Rien n'existait du viaduc et des bâtiments de la place de Rennes.



GARE MONTPARNASSE. — Plan de la voie et des constructions nouvelles.

En 1849, de nouvelles lignes furent ouvertes, le viaduc jeté et le point de départ avancé jusqu'à l'emplacement actuel. Ce que nous voyons maintenant ne diffère guère de ce qui fut fait alors. Des escaliers descendaient perpendiculairement au boulevard du Montparnasse; ils furent supprimés en 1863. A cette époque, on construisit les cours supérieures et les deux rampes d'accès; depuis, les dispositions du monument n'ont pas été changées.

La gare Saint-Lazare s'est métamorphosée jusqu'au méconnaissable. La gare de Lyon s'agrandit dans une mesure considérable. La gare d'Orléans se transporte au centre de Paris. Les transformations de la gare Montparnasse n'ont pas un caractère de rénovation aussi total : elles n'en sont pas moins de sérieuse importance.

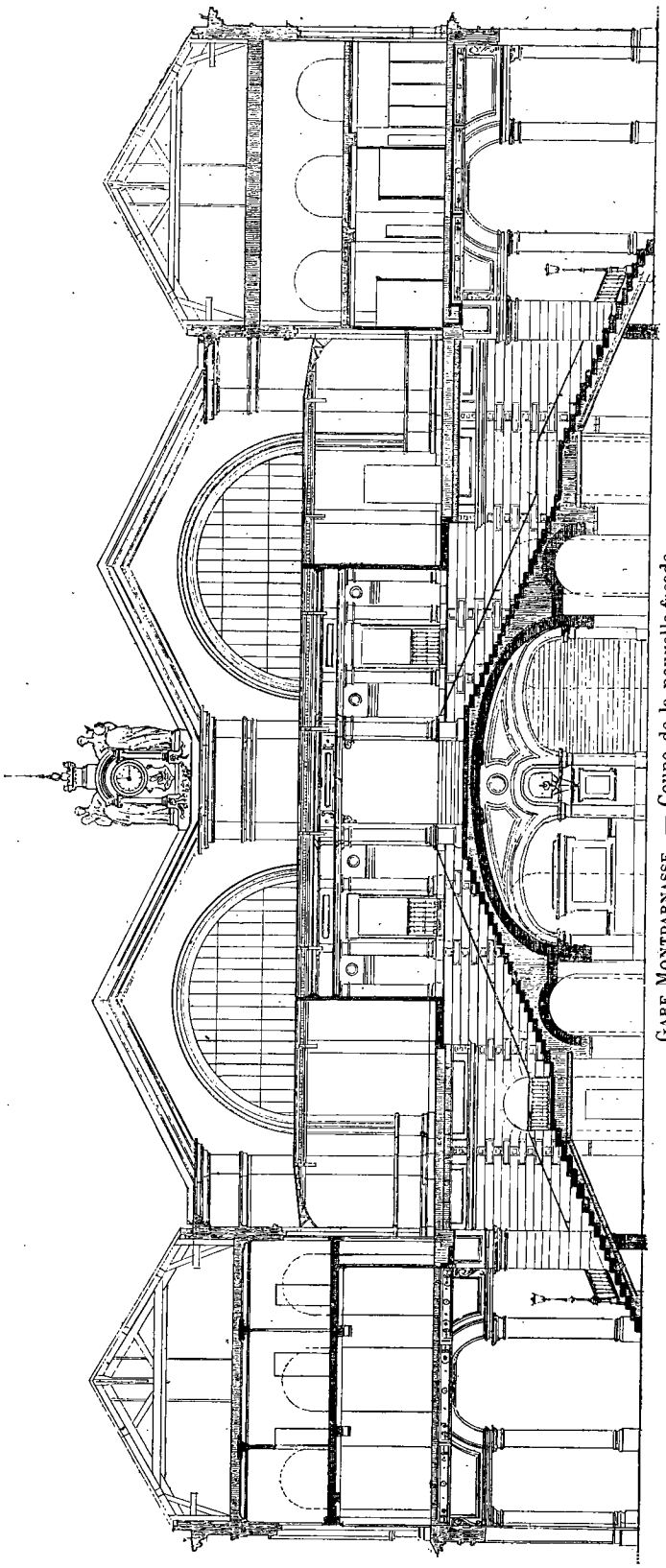
Les raisons qui les motivent relèvent toutes de l'insuffisance des moyens de communication. Les lignes de la banlieue sont surchargées les dimanches et les jours de fête : la ligne de Paris à Versailles, surtout jusqu'à Clamart, présente des encombrements difficilement surmontables. Si l'on ajoute les départs pour la province, on comprend sans peine qu'étant donné le nombre restreint des voies, le personnel se trouve souvent aux prises avec de grands embarras. Il faut former des trains supplémentaires, parfois même du côté de l'arrivée. L'Etat, qui jusqu'à Chartres fait voie commune avec la Compagnie de l'Ouest, rend la situation encore plus critique en apportant le surcroît de son propre service. L'exiguïté des issues, le rôle forcément multiple des dégagements compliquent la circulation, et sont autant d'infériorités qui démontrent chaque jour l'urgence d'améliorations immédiates.

L'élargissement du viaduc du boulevard Edgard-Quinet, la suppression des passages à niveau de la rue du Château et de la rue de la Procession, si dangereux et d'une surveillance si vigilante, une distribution nouvelle des escaliers et des passerelles de la station de la Grande-Ceinture, sont en dehors même de la

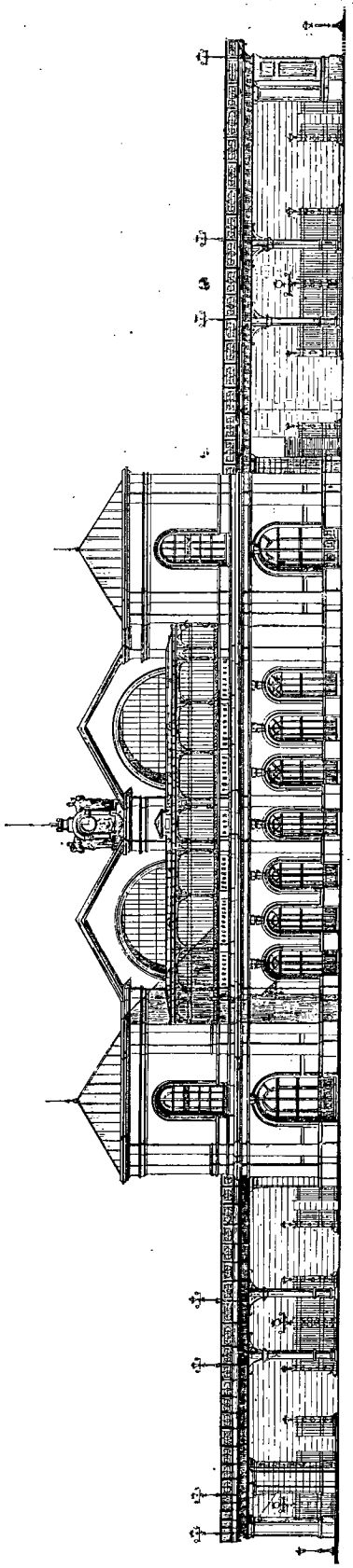
gare autant de projets dont la réalisation s'impose. Le plan que M. Bossu a bien voulu nous laisser étudier et dont nous donnons une reproduction fidèle, permet au lecteur de se rendre compte des dispositions futures.

Les deux faisceaux de voies tracés au milieu du terre-plein subsistent comme auparavant. Deux autres faisceaux, l'un à droite pour l'arrivée, l'autre à gauche pour le départ, sont créés à l'usage des grands parcours : ils déchargent d'autant les faisceaux du centre qui sont plus spécialement utilisés par le service de la banlieue.

De chaque côté des lignes centrales, et pres-



GARE MONTPARNASSE. — Coupe de la nouvelle façade.



GARE MONTPARNASSE. — Vue d'ensemble de la nouvelle façade sur la place de Rennes.

que au sortir de la nef, des portions de voies ferrées sont établies, l'une pour le service des Postes, l'autre pour celui des Messageries.

Toutes les lignes sont reliées entre elles par un chariot à niveau en courbe de 180 mètres de rayon : des plaques tournantes les mettent aussi en communication.

Les aménagements de la gare proprement dite sont également l'objet d'importantes modifications.

Les deux cours latérales sont couvertes.

Le rez-de-chaussée, à droite, salle de départ, guichets pour la distribution des billets, ascenseur, est réservé à la banlieue. Il comprendra en outre des bureaux, des locaux pour la consigne à l'arrivée. Le côté gauche sera réservé aux Messageries, à la consigne au départ pour la banlieue et les grandes lignes, aux bureaux des Messageries, à la consigne du commerce.

L'on accèdera au niveau des voies, par deux vastes escaliers parallèles à la façade, protégés par une vérandah, dont la toiture prenant naissance à la base des grandes baies vitrées, recouvrira l'emplacement de la terrasse qui réunit les pavillons : cette terrasse n'avait aucune attribution : c'est là, rappelons-le en passant, que vint tomber il y a deux ans la locomotive d'un convoi, animé d'une vitesse exagérée, que les obstacles des butoirs et de la muraille n'avaient pas réussi à arrêter.

Les escaliers conduiront à une sorte de hall, dit cour supérieure, qui sera le nœud de toutes les communications et de tous les dégagements.

Les voyageurs accompagnés de bagages y arriveront et en partiront latéralement grâce à des rampes construites sur des pentes : l'une de 0^m05 sur 121 mètres, l'autre de 0^m43 sur 123 mètres. Ces rampes seront établies dans une disposition inverse de celles que nous connaissons : l'une d'elles prendra les voitures à l'extrémité de la rue de l'Arrivée et les amènera avec leurs colis au niveau des voies, l'autre les dirigera vers l'extrémité de la rue du Départ. Au centre de la cour supérieure, s'ouvrira la salle des Pas-Perdus avec ses guichets pour les grandes lignes, ses salles d'attente dont l'une sera chauffée. A droite et à gauche se trouveront les comptoirs destinés à la réception des bagages, à leur arrivée et à leur départ. Les quais seront assez larges pour offrir une place suffisante à l'établissement de bureaux et de commodités diverses. Le service des Messageries et celui des Postes y termineront la série des bâtiments secondaires. Quant à la sortie des voyageurs, elle s'effectuera en majeure partie par un escalier souterrain prenant naissance sur le quai central derrière la salle des Pas-Perdus, et aboutissant par quatre volées successives en dehors de la gare, perpendiculairement à la façade. Cette issue, dont le but est de laisser s'écouler sans encombre le flot compact des arrivants, a reçu dans les bureaux le nom pittoresque de « vomitorium ».

Enfin le buffet du rez-de-chaussée aura son installation à l'étage supérieur dans le pavillon de droite, près des salles d'attente.

Pour opérer ces transformations, la Compagnie a dû exproprier quelques immeubles boulevard Edgard-Quinet; elle ne s'est pas arrêtée, nous l'avons dit plus haut, aux modifications et aux embellissements de la gare seule. D'autres ouvrages sont projetés aux passages à niveau de la rue du Château et de la rue de la Procession : le premier sera remplacé par un passage supérieur, le second par un passage inférieur.

Il ne faut voyager qu'une fois sur la ligne de Versailles pour remarquer le dédale des communications de la station de la Grande-Ceinture. Là aussi plusieurs changements seront effectués.

La conception du projet et sa réalisation relèvent de la direction générale de M. Morlière, ingénieur en chef de la Voie, et des ingénieurs en chef adjoints MM. Goupil et Vignes.

L'exécution des travaux est confiée à M. Bossu, ingénieur de la division, dont la grande expérience et l'activité sont une garantie assurée pour la réussite de cette difficile entreprise.

Nous ne saurions trop le remercier de nous avoir initié à la connaissance de l'œuvre qu'il dirige, et dont l'intérêt, nous l'espérons, sera goûté de tous nos lecteurs.

ROBERT HÉNARD.

EN PASSANT (A DORMANS)

Cette petite ville de Dormans intéressait André Marsy ! Si souvent il avait examiné, au vol des trains rapides, les maisons aux toits en équerre, entassées sur le bord de la voie. Si souvent aussi, dans les interminables convois de nuit, il avait entendu des voix crier : *Dormans*, *Dormans*, comme une vague invitation au sommeil.

Il voulut donc voir la ville de près et à loisir, *en avoir le cœur net*, comme disent les ironiques champenois. Il en sortit, le cœur plein.

Dans la rue principale, parmi les maisons basses et régulières, un café s'ouvrait très encombré et bourdonnant. C'était jour de marché au blé. Vêtus de blouses, coiffés de casquettes de soie, des paysans aux joues rasées se tenaient sur le seuil, faisant couler entre leurs mains des grains de blé, enfermés dans des sacs de papier ou de toile.

Le geste était à la fois caressant, attentif et scrupuleux. Entre ces larges mains gercées, épaissies et assombries par la terre, les grains de blé glissaient légèrement, ainsi que des grains d'or fin.

André pénétra dans le café. Autour des tables où étaient entassés des bouteilles et des verres de vin rouge très foncé, d'autres paysans, pareils aux premiers, parlaient confusément. Au fond, quelques-uns comptaient et étageaient des piles d'écus. Deux ou trois maniaient des cartes, mais ils ne jouaient pas. Tous étaient de taille

assez petite, de figure assez ronde, un peu colorée. Tous discutaient, débattaient, avec un air de badinage. Il n'était guère question d'affaires, au moins directement : le paysan met beaucoup de mots entre lui et la chose d'argent. Les bouteilles se vidaient, sans que le teint ou la voix s'échauffassent sensiblement.

En somme, dans tout cela, il y avait de la vie, partant de la beauté !

A la fin, André remarqua, contre le mur, assis sur une chaise, absolument immobile, un très vieux homme.

De ses sabots au bout fendu jusqu'à son bonnet noir usé et luisant, rien en lui qui ne fut épave d'humanité. Une barbe blanche, longue d'une semaine, avait poussé sur son visage, d'une couleur terreuse, indéfinissable, laquelle doit être la couleur même de l'indigence absolue.

En son immobilité aux yeux éteints et fixes, le vieux apparaissait comme une Idole de la Misère.

Que faisait-il dans tout ce bruit? Étranger entièrement aux discussions, aux propos, à la buverie, peut-être attendait-il qu'on le chargeât d'une commission qui lui fit gagner quelques sous.

Mais, dans son attente, il n'y avait pas une espérance, pas une idée. On le sentait loin de tout et au fond de tout.

En quittant le café, André suivit une route qui menait en haut d'une colline située au sud de la ville, et qui dominait la contrée. C'était un beau cirque de collines nues ou plantées de vignes. Au fond, verte, calme, unie, la Marne dessinait des circuits paresseux, comme si elle s'endormait en rond.

Ce lieu semblait fait pour une bataille décisive! Déjà, André voyait les collines pétiller de coups de feu, les vallées s'emplir de fumée, des masses d'hommes s'élancer à l'assaut des villages en feu. Sera-ce là?...

Or, ce n'était nullement de ces choses poignantes que se souciait un bon vieillard heureux, qui s'entretenait avec un jardinier appuyé sur sa bêche. Il disait avec conviction : « Il fera encore froid; cela ne fait rien : les jours allongent. Ah! il y aura des fruits cette année, s'il ne gèle pas trop. Les fraises filent et courent à travers la haie. Voici décidément le printemps! » Et c'étaient justement les rites et les répons de la banalité cordiale où les âmes simples se marient.

André était revenu à la ville. Il tournait autour de l'Église. Le clocher aux baies charmantes mais maladroitement réparées, l'attirait. Par la porte entrebâillée, il avait aperçu des murs badigeonnés et un vague plafond de réfection naïve. Brusquement, il s'arrêta près de l'abside.

Incomparable, ceci! Entre deux vastes fenêtres, une tour octogone flanquait l'Église. Des meurtrières, ça et là, y étaient ménagées. Elle se coiffait d'une pyramide de pierres brunes. L'ensemble paraissait simple et rude à souhait. Comme ornements, partout, des têtes en saillie.

Aux encoignures, à la base des colonnettes, autour des fenêtres, à la frise, des têtes d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, qui levaient, d'un même geste, leurs yeux vers le ciel. Toutes étaient également ingénues, informes, songeuses.

Or, près du toit, en manière de gargouille, une tête plus grande se détachait, lugubre, ravagée, désespérée, le menton appuyé sur les poings : elle regardait aussi le ciel, mais sans rien en attendre.

André tressaillit. Il reconnaissait le vieux homme du cabaret.

L'indigence absolue n'a qu'une face à travers les âges. Le bonheur, le plaisir, l'intérêt, modifient les visages de mille façons. Assurément, à l'époque où Dormans était une ville forte et vive; où le Lorrain y recevait sa balafre, où le château de grès, présentement fermé et résigné, débordait d'ambition et de tumulte; où les gens du peuple avaient pour lieu de réunion le parvis de l'Église et non l'entrée du cabaret, — les hommes qui hantaient ce lieu étaient légèrement différents de ceux qu'André venait d'observer.

Seul, dans son accablement, dans son immobilité de pierre funèbre, le malheureux, abandonné de tous et de soi, est au dessus des siècles : il participe à l'éternité noire. A la frise de l'Église, au mur du cabaret, André reconnaissait la même Idole de Misère.

Émile Hinzelin.

La Branche fleurie

Au jardin de mon père
— Chante colombe, vole ramier —
Près d'une source claire
Y avait un pommier...
Un jour, jour qui m'enchante,
Un seigneur suzerain
— Vole ramier, colombe chante —
Vint demander ma main.

Et mon père de dire:
— Chante colombe, vole ramier —
« Demain, gentil messire,
« Si fleurit le pommier,
« Par cette même sente
« Venez encor demain,
— « Vole ramier, colombe chante —
« Et vous aurez sa main ».

Avril allait éclore
— Chante colombe, vole ramier —
Mais l'arbre était encore
Nu comme en février...
« L'échéance est trop lente, »
Reprit le chevalier,
— Vole ramier, colombe chante —
« Fleurisse le pommier! »

Il dit; de sa main blanche
— Chante colombe, vole ramier —
Il cueillit une branche,
La mit à son cimier.
Et toute frémissante,
Je vis les bourgeons gris
— Vole ramier, colombe chante —
Rosoyer tout fleuris.

Et sur la branche rose
— Chante colombe, vole ramier —
La colombe se pose,
Et chante le ramier.
Sous le ciel qui s'enchante,
Doucement enlacés,
— Vole ramier, colombe chante —
S'en vont les fiancés...

Ernest JAUBERT.

LA MAISON DES BATELIERS

La célèbre Maison des bateliers de Gand, que l'on menace, hélas ! d'une destruction prochaine, n'est pas seulement un des plus ravissants spécimens de l'architecture civile de la Renaissance flamande, elle n'a pas seulement toute la valeur d'une œuvre d'art, elle se présente de plus à nos yeux comme le souvenir symbolique d'un merveilleux passé de richesse et d'activité. Il y a peu d'hôtels corporatifs en Belgique dont la physionomie soit aussi parlante, l'histoire aussi curieuse.

M. Hermann van Duyse, dans son intéressante monographie de Gand, cite le charmant édifice « comme un type accompli de l'architecture flamande au début du seizième siècle. » C'est à cette époque que les demeures des Gildes, corps de métiers, sodalités, confréries, etc., prennent en Belgique un remarquable caractère architectural et semblent vouloir exprimer par leur ornementation extérieure, l'orgueil et la richesse de leurs propriétaires. Les confrères, marchands, hommes de métiers, etc., se réunissaient dans ces beaux hôtels pour discuter les intérêts de l'association ou pour fêter leur saint patron par de fastueuses agapes. Les maisons de métiers conservées en Belgique ont été construites pour la plupart au seizième et au dix-septième siècles; celles du quatorzième et du quinzième qui existent encore sont d'un aspect beaucoup plus simple, et l'on n'en mentionne plus que quelques rares exemples.

La Maison des bateliers fut construite en 1531, ainsi que nous l'apprend l'inscription d'un philactère sculpté au-dessus de la porte. La façade est en briques et en pierres blanches de Baeleghem. Elle se termine en pignon pyramidal, divisé en trois rangs d'arcades que traversent des clochetons. A la hauteur du second étage règne une balustrade aveugle décorée d'armoiries. De belles sculptures, malheureusement très détériorées, ornent également le pignon. On a pu y distinguer, outre des briquets de Bourgogne, bien dessinés encore, deux bas-reliefs latéraux représentant des compagnons bateliers qui lèvent l'ancre et virent au cabestan. Enfin, dans un tympan qui surmonte la porte, un navire de haut bord identique à celui que portait le blason du métier, vient préciser la destination de l'édifice.

Le style de la Renaissance italienne commençait à pénétrer en Belgique lorsque les bateliers de Gand décidèrent la reconstruction de leur local. On reconnaît dans la façade les principaux éléments d'importation étrangère, bas-reliefs, frises sculptées; mais l'ensemble si joliment harmonisé par les jambages surmontés de cintres élégants rappelle encore très vivement l'architecture flamande du quinzième siècle telle qu'on peut l'admirer dans quelques belles habitations brugeoises—la maison de l'Argentier et l'hôtel de Gruuthuuse entre autres.

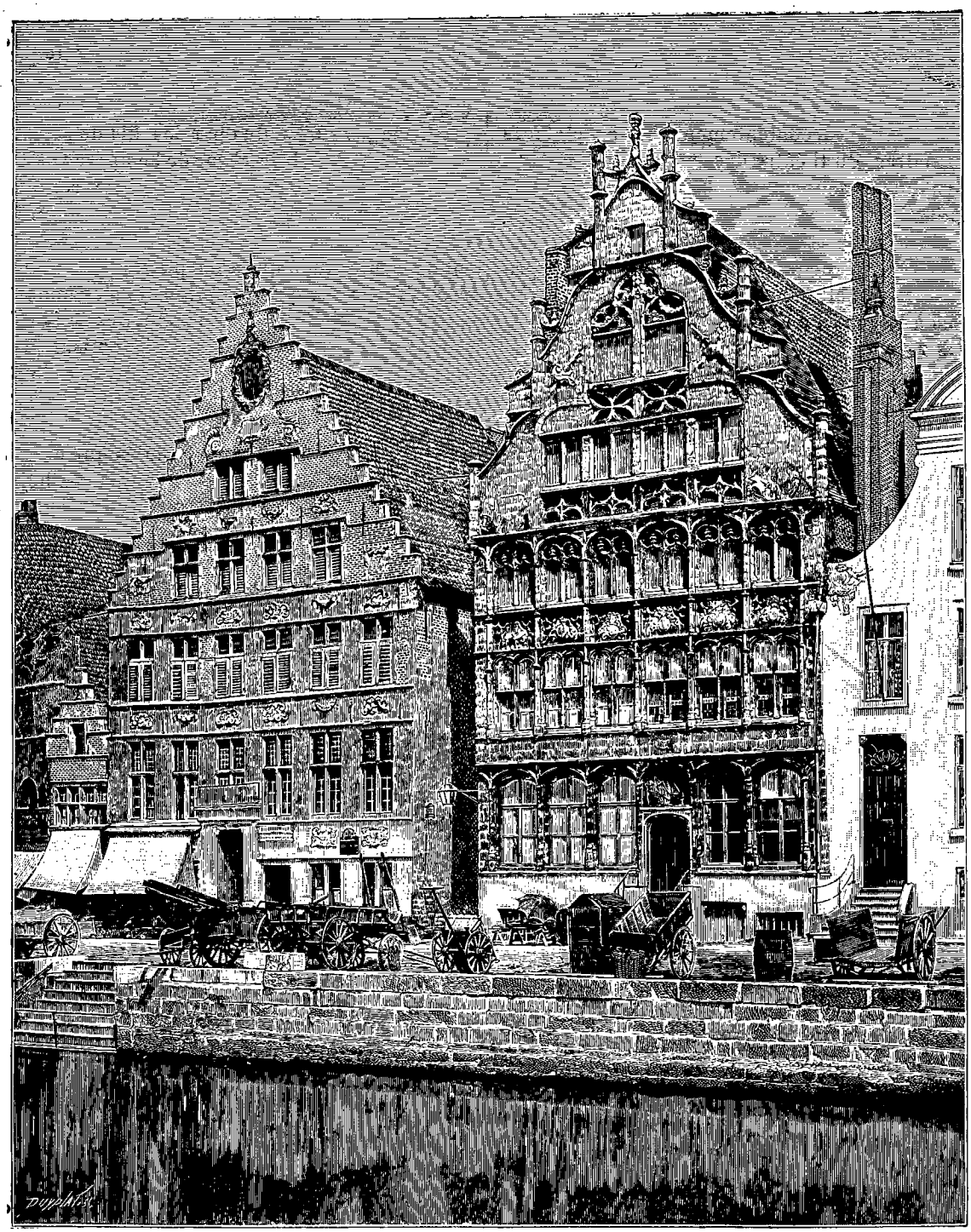
Notre gravure fera mieux comprendre que toutes les descriptions du monde le charme expressif de la Maison des bateliers. Dans une belle étude sur l'architecture belge parue dans *Patria Belgica*, M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, a dit avec raison que les maisons particulières du seizième siècle reflètent mieux que les grands monuments « la richesse d'invention de la Renaissance et la grâce élégante de cette époque unie au profond sentiment de pittoresque propre aux populations flamandes. » C'est vers le même temps, en effet, que s'élèvent ces autres bijoux architecturaux : la Maison des poissonniers de Malines, celle des charpentiers à Anvers.

Pendant deux siècles environ, les corporations flamandes rivalisèrent d'ingéniosité, d'imagination et de luxe pour la construction de leurs locaux, puisque les maisons de la Grand'Place, de Bruxelles, datent toutes de la fin du dix-septième siècle. L'ornementation des façades atteint à ce moment le comble de la variété et de la richesse. Les enseignes de pierre, les balcons, les consoles, les guirlandes de fruits, de fleurs, les dorures rehaussant les pilastres et les chapiteaux, la vive polychromie répandue sur les sculptures décoratives, contribuent à former un ensemble imposant, rarement d'un goût irréprochable, mais qui est resté l'expression la plus vivante de l'ancienne force corporative.

Les corps de métiers formaient parfois, on le sait, de véritables castes d'un accès très difficile. Jusqu'au commencement de notre siècle on n'était admis dans la Gilde des bateliers qu'à condition d'être fils de franc-batelier, bourgeois de Gand, propriétaire d'un bateau, et d'avoir fait trois ans d'apprentissage au service du même patron. Grâce à ces mesures, la Gilde devint riche et honorée. Sa chapelle possédait entre autres œuvres d'art le célèbre *Christ mourant* de Van Dyck, payé à l'artiste 133 livres et 8 escalins, soit 800 florins de Brabant, ainsi que nous l'apprend une quittance conservée aux archives de la paroisse Saint-Michel de Gand.

Ces bateliers, fiers de leurs privilèges, soucieux de l'indépendance communale, répondaient par une résistance acharnée à toute atteinte portée par le souverain aux libertés de la ville. En 1540, les Gantois se révoltent contre Charles-Quint qui avait prélevé sur la cité un impôt de 1.200.000 florins pour soutenir la guerre contre la France. La commune refuse

de payer et la résistance s'organise. La terrible faction des *Chaperons blancs* se réveille sous le nom des *Cressers* ou *Alarmistes*. Toute la ville est en armes. Charles-Quint obtient de François Ier l'autorisation de traverser le territoire français et tombe à l'improviste sur la ville... La vengeance du souverain fut terrible. Les citoyens firent amende honorable et payèrent un impôt énorme. Les bateliers avaient tous participé à la révolte des Cressers



La Maison des Bateliers a Gand. — Gravure de Puyplat.

et l'empereur, pour les punir, confisqua leur bel hôtel construit seulement depuis huit ans. La confrérie se reconstitua peu de temps après et retrouva son local et ses biens.

La Maison des bateliers mire aujourd'hui sa belle façade dans les eaux dormantes d'un canal délaissé. Le calme règne sur ces quais où s'agitait autrefois un monde de négociants, de « francs navieurs », de portefaix. C'est l'oubli, presque le sommeil après les heures tragiques et les siècles de prospérité, que seuls peuvent soupçonner les poètes épris de la vieille âme des choses.

H. Fierens-Gevaert.

DANS LE MONDE DES MARIONNETTES

Il y a quelque temps une rumeur étrange se répandit dans Paris. On annonçait que Guignol allait disparaître. L'émotion fut vive dans la capitale. Ce n'étaient pas seulement les enfants et surtout leurs bonnes qui protestaient avec énergie contre un arrêté de police qui les aurait privés de leur distraction favorite; les érudits et les archéologues s'associaient au mécontentement des spectateurs ordinaires du théâtre des marionnettes et ne voyaient pas sans un profond regret la fin d'une institution vieille comme l'univers.

Fort heureusement, les craintes ne tardèrent pas à se dissiper. Il ne s'agissait pas de supprimer Polichinelle, on lui faisait grâce de la vie, mais à la condition qu'à l'avenir il se montrât plus réservé dans ses propos et qu'il s'abstînt de rosser le commissaire, ou que tout au moins il ne s'acquittât de cette opération qu'avec les égards et la déférence qui sont dus aux agents de l'autorité.

Ainsi Guignol est sauvé ! Nous ne saurions trop nous féliciter de ce dénouement. Les marionnettes sont aussi anciennes que le monde et elles ont existé chez tous les peuples. On les retrouve dans les catacombes de Rome sous la forme de figurines d'ivoire à jambes articulées, et elles sont peintes sur les tombes de la vieille Égypte. Il est même à observer que ces personnages minuscules de bois et de cuir qui ont fait les délices des sujets des Pharaons sont munis des fils encore employés de nos jours pour mettre en mouvement les *fantoccini* d'Italie.

Le professeur Gustave Schlegel de l'Université de Leyde nous apprend que sous l'empereur Muh, qui régnait en Chine 1000 ans avant Jésus-Christ, un inventeur nommé Yen avait fabriqué des marionnettes de cuir qui donnaient l'illusion de la vie. L'imitation était si parfaite que le souverain, choqué des regards trop expressifs que ces acteurs de bois et de cuir lançaient sur les princesses de la famille impériale, ordonna que le directeur de la troupe fut décapité séance tenante, sans autre forme de procès. A titre de commutation de peine, Yen obtint que ce ne serait pas lui, mais ses marionnettes qui auraient la tête coupée. L'empereur Muh assista à cette exécution et put se convaincre que les personnages à ressorts articulés dont l'audace avait été si sévèrement punie n'étaient pas des criminels bien dangereux.

Quelques siècles plus tard, ce n'était plus dans l'Extrême-Orient, mais en Grèce que les pièces représentées par des acteurs de bois et de cuir captivaient la faveur populaire et faisaient une concurrence désastreuse aux chefs-d'œuvre d'Euripide et d'Aristophane. Ce genre de spectacle n'obtint pas moins de succès à Rome, et après avoir excité l'enthousiasme de tous les peuples de l'antiquité, n'a pas recueilli moins d'applaudissements dans le monde moderne. Pour écrire une histoire des marionnettes il faudrait entreprendre une histoire complète du genre humain. De tout temps ces petites poupées ont été une fidèle image de la société qui leur a donné le jour. Dans le Céleste-Empire, où rien ne change, le répertoire des représentations des ombres chinoises et des personnages suspendus par des fils de soie n'a guère varié depuis le règne de l'empereur Muh. Le même goût pour la stabilité se retrouve chez la race malaise. Un savant Américain, M. Francis Ziegler, nous apprend dans une très intéressante étude qui a été publiée par le *Harper's Magazine*, que les pièces jouées maintenant sur les théâtres de marionnettes de l'île de Java remontent à l'époque où l'islamisme n'avait pas encore pénétré dans l'archipel de la Sonde.

Il est vrai qu'à une date assez récente, les poupées aux longs bras articulés qui étaient chargées de représenter les exploits des héros et des demi-dieux indigènes ont été remplacées par des artistes de chair et d'os. Seulement les femmes qui paraissent sur la scène dans le *Wajang-Wong* ou le *Ringgit Tijang* doivent ressembler autant que possible à des marionnettes de bois. C'est pour elles le dernier mot de l'art. Afin que l'illusion soit plus complète, elles ne doivent pas ouvrir la bouche pendant toute la durée de la pièce. C'est le *Dalang*, le directeur de la troupe qui récite seul tous les rôles comme si les actrices, au lieu d'être vivantes, n'étaient que des pantins dont il ferait aller les fils.

Tandis que les peuples de l'Extrême-Orient conservaient avec une immuable fidélité à travers les siècles le répertoire traditionnel de leur théâtre de marionnettes, ce genre de spectacle subissait en Europe le contre-coup des modifications profondes qui s'opèrent à de plus ou moins longs intervalles dans les idées, les goûts et les mœurs des peuples civilisés.

Pendant le moyen âge, les spectacles donnés par les marionnettes ont eu un caractère essentiellement religieux chez toutes les nations de l'Occident. Les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient représentées dans les églises. Cet usage a disparu d'assez bonne heure en France, mais il s'est maintenu plus longtemps en Espagne et il a été conservé en Pologne jusqu'à la fin du siècle dernier. Le clergé polonais célébrait la fête de Noël en donnant, entre la messe et les vêpres, dans toutes les églises du royaume, un spectacle de marionnettes où étaient mis en action tous les événements qui se rattachaient à la naissance du Christ.

En Espagne, en France, en Allemagne, en

Italie, les marionnettes ont pris une physionomie nationale de plus en plus accentuée à partir du jour où elles ont cessé de figurer dans des pièces ayant un caractère exclusivement religieux.

En Espagne, les *titeres* expulsées des églises par une décision des autorités religieuses ont pris des allures héroïques sous les traits de Don Quichotte, du Cid et des toreadors. En Allemagne, le théâtre populaire a représenté tantôt des pièces fantastiques, impossibles à comprendre et tantôt de lourdes allusions politiques trop faciles à percer à jour. En 1731, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier voulant éviter des complications diplomatiques avec la Russie, se crut obligé de menacer des peines les plus sévères les entrepreneurs de spectacles en plein vent qui représentaient la disgrâce de Menschikoff.

En France, les marionnettes ont eu du penchant pour la satire, mais elles ont eu l'excuse d'avoir de l'esprit. Sous le règne de Louis XIV, Jean Brisché obtint un prodigieux succès avec les petites poupées qu'il faisait manœuvrer sur le Pont-Neuf. Les divertissements que ce Molière en plein air, qui s'était trompé sur sa véritable vocation offrait aux passants, attiraient d'autant plus de spectateurs qu'ils étaient absolument gratuits. Brisché, qui exerçait depuis longtemps sans éclat la profession de dentiste,



Pulcinella. Le carabinier. Stenterello. Cassandrino.

avait imaginé ce moyen pour faire affluer sur son estrade, auparavant peu fréquentée, une clientèle trop lente à venir.

Bien que les glorieuses traditions laissées par le fondateur du théâtre des marionnettes du Pont-Neuf se soient assez bien maintenues pendant le dix-huitième siècle, ce fut sur le sol classique de l'Italie que les *fantoccini* eurent la bonne fortune d'entrer dans les mœurs populaires et de devenir des personnages vivants. Il n'est pas de spectateur qui ne connaisse à fond le personnel de la troupe. Le brigand qui arrête le *Signore*, le carabinier qui arrive trop tard, le Roi, la Reine, la suivante, le général, le page, le moine, le soldat, le marin sont acclamés au moment où ils entrent en scène en exécutant les entrechats de rigueur et n'ont pas besoin de décliner leur qualité pour faire comprendre le rôle qu'ils ont à jouer dans la pièce.

L'ancienne Italie a pris plaisir à retrouver sa propre image dans ce spectacle essentiellement populaire. Elle a voulu que sur ce théâtre minuscule chacune des provinces de la Péninsule eut son représentant attitré. Cassandrino est un hâbleur intrépide, tout fier du sang romain qui coule dans ses veines. Stenterello est un pauvre paysan de la Toscane aux vêtements malpropres et à l'intelligence bornée, Polecenella enfin qui s'est appelé plus tard Pulcinella, et dont le nom a été traduit dans toutes les langues d'Europe, est chargé de personnifier le lazzarone de Naples.

Comment expliquer que ce poltron effronté et cynique, en état de révolte permanente contre toutes les lois divines et humaines, ait fait le tour du monde civilisé tandis que ses camarades de Toscane et de Rome n'ont pas franchi les frontières de leur patrie? Pulcinella était le bouffon de la troupe, et c'est à ce titre qu'il a obtenu droit de cité sur tous les théâtres de marionnettes d'Europe. Ajoutons qu'avec une souplesse toute napolitaine, il a su se prêter à tous les changements de nom et de caractère

qui lui étaient nécessaires pour acquérir une nouvelle nationalité. A Constantinople, il est devenu *Karagheuz*, c'est-à-dire le *Nez-Noir*, une sorte de Don Juan oriental qui déride la gravité des Turcs par l'impudente obscénité de ses gestes et de ses paroles.

En Allemagne, il s'est appelé Casperl, et ses bourdes et grossièretés lui ont enlevé la clientèle des enfants et l'ont relégué dans les bas-fonds de la société la plus suspecte des grandes villes.

En Angleterre, Pulcinella a jugé nécessaire d'abréger son nom qui était beaucoup trop long pour des gosiers britanniques. Il est devenu Punch et a joué à l'origine, dans le répertoire habituel du théâtre de marionnettes, le rôle du bouffon qui apparaît au moment ou personne ne l'attend, sans que son intervention ait besoin d'être justifiée. Autrefois Punch figurait dans la pièce qui représentait les scènes du Déluge et disait en montant dans l'arche : « Je crois, Monsieur Noë, que le temps est à la pluie. » Dans une autre pièce biblique il trouvait moyen de s'introduire à la cour de Salomon et avait l'impudence de s'asseoir sur le coffret de la Reine de Saba.

Ce bouffon attitré est bientôt devenu le principal, nous dirions presque l'unique personnage de la troupe. Une fois qu'il a été naturalisé anglais il a pris des allures shakespeariennes. Il a tué sa femme Judy, il a tué son fils, il a pendu le commissaire, il a pendu le Diable, il a pendu la Mort. Au dernier acte du drame il ne reste plus que lui.

Polichinelle est un très proche parent de Punch et de Pulcinella, mais il est inutile de raconter son histoire, tout le monde la connaît.

G. Labadie-Lagrave.

DOLOROSA

Suite et fin. — Voyez p. 270, 284, 308, 325, 341, 356, 370 et 386.

Quand il fut parti, elle resta longtemps à la place où il l'avait laissée, semblant suivre de ses grands yeux pensifs quelque chose qui dépassait le seuil de l'appartement. D'un mouvement machinal, elle avait pris contre son cœur sa petite fille qui, déroutée par le départ hâtif de son ami, était venue près d'elle; ses lèvres s'étaient appuyées sur le front de l'enfant, l'effleurant de caresses douces et longues, ces caresses des jours de découragement, qu'elle n'avait plus connues depuis qu'une sollicitude dévouée s'était révélée à elle, l'enveloppant de son affection discrète.

Cette journée lui sembla interminable, et ses pensées inquiètes, tournées au noir, se braquaient toujours sur sa solitude prochaine. Il lui semblait que tout allait être remis en question, de tant d'ennuis dont elle s'était crue à jamais soulagée, que les mauvais jours allaient revenir, qu'elle ne se sentirait maintenant plus la force de supporter.

Le lendemain il revint, comme il l'avait promis. Elle n'avait plus son visage souriant et ses jolies teintes rosées, et s'il y avait pris



Elle avait pris sa petite fille.

garde, il eut vu dans ses yeux, qui s'efforçaient de se dérober, des traces récentes de larmes.

Il y eut entre eux un silence embarrassant qu'aucun ne semblait vouloir interrompre le premier. Elle se décida enfin.

— Vous faites vos préparatifs? dit-elle.

— Oui, je m'en occupe ; ce n'est pas bien long, ni bien compliqué ; je ne traîne pas grand chose avec moi, et, entre mobilier et garde-robe !...

— C'est pour bientôt?

— Oui, bientôt..., peut-être trop !... J'aurais préféré.... mais, que voulez-vous !...

— Vous serez bien, là-bas?

— Oui, bien... ou mal, je ne sais pas... J'ai reçu une lettre..., il paraît qu'on a pour logement une jolie maison, avec un grand jardin... puis, comme situation, ce n'est plus dans les petits endroits comme ici, on est quelque chose, on ne vit pas en quarantaine, oui; c'est tout différent!

— Alors, vous allez être heureux?

— Heureux! Pourquoi? Est-ce du mien, cela! Heureux! Quelle drôle d'idée de me dire ce mot; c'est pour vous moquer sans doute! C'est singulier, tout de même, que vous pensiez....

— Je ne sais pas, cela m'a semblé. Je conviens que... peut-être, jusqu'à présent, vous n'ayez pas eu.... mais maintenant, que va-t-il vous manquer?

— O rien, en effet, dit-il avec une amertume qui peu à peu prit le ton de l'emportement, rien du tout, pourquoi me plaindrais-je? Des bras, des jambes, une tête, la faculté de boire, de manger, de dormir, tout aussi bien que la pre-

mière brute venue! Que peut-on demander de plus, n'est-ce pas, quand on est fait comme moi et surtout quand, depuis qu'on s'est senti exister, on s'est vu délaissé, rebuté, sans mère, sans parents, sans amis, sevré de tout avant d'avoir goûté de rien, n'ayant jamais connu ni amour, ni affection, ni amitié, ni sympathie, ni attention quelconque pouvant vous faire croire qu'il y a une humanité et que l'on est autre chose qu'un chien. Et encore! un chien, cela trouve souvent quelqu'un qui s'en inquiète, qui en fait son compagnon ; moi, je n'ai pas même pu trouver cela!

— Je vous demande pardon, fit-elle doucement, je n'avais pas cru....

— Mais non, ne vous excusez pas. J'ai tort, sans doute ; je dois être ridicule de vouloir me faire plaindre.... par vous, surtout!

— Je ne sais pas; à votre place, il me semble que je serais heureux : c'est si différent de nous, un homme!

Il y eut un silence lourd. Machinalement, elle avait repris son ouvrage, une mignonne collerette qu'elle ruchait, la posant de temps en temps sur les épaules de sa petite, pour juger de l'effet.

Lui, était resté sauvagement tout contre la porte, roulant dans ses doigts son chapeau dont les reflets semblaient le captiver. Seulement, il ne pouvait s'empêcher de jeter à la dérobée un regard sur elle; et il ne sut com-



Roulant dans ses doigts son chapeau.

ment le souvenir lui revint, vivant et précis, de ce tableau qui l'avait tant saisi, le jour, déjà bien lointain, où il était allé lui porter la nouvelle de l'événement qui la rendait veuve.

C'était toujours la même beauté sereine, ignorante de ses séductions, dans ce cadre net et ordonné dont elle savait si bien s'entourer; la mémoire évoquée lui donnait les mêmes impressions; et, comme jadis en la regardant, la pensée lui venait de l'ineffable bonheur de vivre à ses côtés, dans le rayonnement de son charme magique.

Et l'attendrissement le gagnait, dans la conception douloureuse de l'impossibilité de la réalisation d'un tel rêve, si doux et si vivifiant ; et malgré lui le mot vint à ses lèvres, dévoilant le secret de ses pensées.

— Comme on serait heureux!

Elle releva la tête ; et ce qu'elle vit la pénétra d'une immense pitié.

Le pauvre secrétaire était là, comme ployé sur lui-même, les yeux perdus, des yeux qui laissaient échapper deux grosses larmes, et dans cette physionomie toute en arêtes, un sentiment d'intense souffrance se lisait, qui la transfigurait, la faisant paraître belle, de cette beauté venant de l'âme, qui est un trésor de séduction.

En son délicat et discret instinct de femme, elle eut le sentiment de la confusion qu'il aurait à se laisser ainsi surprendre dans sa faiblesse ; et vite elle baissa la tête, attendant, opprimée, sous l'empire d'une émotion indéfinie, qu'il parlât encore.

— Thérèse, dit-il enfin d'une voix sourde, je suis un pauvre homme... Il faut que je vous parle de quelque chose... cela vous fera rire, sans doute, c'est si drôle!... Seulement, auparavant, je voudrais pouvoir vous expliquer comme me sont venus pour vous des... sentiments, oui, des sentiments... d'affection. Et alors, j..... Vous le voyez, je m'embrouille! Attendez! Alors, ces... sentiments, je suis resté longtemps... oui, très longtemps à ignorer leur... comme qui dirait leur... importance. C'est mon excuse, car j'aurais dû vous dire tout de suite, certainement j'aurais dû vous le dire... parce que, comme cela, cette confiance que vous m'aviez témoignée... eh bien, j'ai eu tort! Mais, ce qui est fait est fait et celà vous explique pourquoi je suis un pauvre homme.

Il s'arrêta. Dans son trouble, il croyait avoir dit des choses énormes, tellement, qu'il courba la tête sous la prescience d'un coup terrible qui allait l'atteindre, châtiant son audace.

Aucune parole ne vint du recoin où il n'osait regarder, et, quand il osa, il vit la jeune femme, non pas debout, indignée, le foudroyant de son attitude indignée, mais toujours assise à la place où il l'avait laissée, tenant son enfant enveloppée dans ses bras, tout contre sa poitrine, et comme perdue dans ses pensées.

— Thérèse! fit-il. Et sa voix avait pris un accent ému, désolé, suppliant, qui, bien plus que ce qu'il avait essayé de dire, peignait toutes ses angoisses.

— Oui! dit-elle, comme si elle avait parlé dans le lointain.

Il attendit : les lèvres un instant entr'ouvertes s'étaient refermées, et la rêverie l'avait reprise.

— Thérèse!... Là-bas, où j'irai, il y a un grand jardin, très grand, avec, paraît-il, de beaux arbres... et du gazon, vous savez, de ce gazon épais où les enfants peuvent courir, sans risquer de se faire du mal en tombant: comme la petite y serait bien, et vous aussi! Et puis, il paraît aussi que la maison est jolie, pas bien grande... on m'a prévenu qu'elle n'était pas bien grande, mais toute neuve, avec un beau parquet de briques rouges, et je suis sûr, oui, je crois pouvoir en être sûr, un beau robinet de cuivre à la cuisine, pour donner de l'eau à volonté. Je pense qu'au fond du jardin il doit y avoir un poulailler et, probablement aussi, un pigeonnier... S'il n'y en avait pas, j'en ferais construire un, je vous le promets. Et quand vous vous verrez au milieu de vos poules, de vos pigeons, avec la petite qui leur jettera du grain, comme vous serez heureuse!

— Que dites-vous là! fit la jeune femme qui s'était redressée, le fixant de ses beaux yeux étonnés.

— Je dis, s'écria-t-il, semblant prendre un parti désespéré, je dis que ce serait là bonheur, pour vous, pour la petite, et pour moi! Si vous saviez comme je vous aime et quelle félicité si vous acceptiez! Ne dites pas non, ce serait ma mort. Vous ne voulez pas me tuer, n'est-ce pas? Si vous saviez ce que je suis capable de faire pour vous assurer le bonheur et ce que serait votre vie, quand je serais là, toujours là, pour vous épargner tous les ennuis, pour veiller sur vous! Thérèse, vous m'écoutez, au moins!

— Oui, fit-elle d'une voix émue, je vous écoute.

— Hé bien!... Non, ne me répondez pas, ne me dites rien. Écoutez : je reviendrai demain. Chut! je vous en prie, vous allez voir: je reviendrai demain, et alors, voilà : je reviendrai... ne parlez pas, vous allez voir! Et vous ne me direz rien que ceci : partez!... Et cela voudra dire que je pourrai partir, pour aller tout préparer, là-bas, pour vous recevoir. Ou bien, vous me direz : ne partez pas!... Alors, ce sera comme avant, vous oublierez ce que je vous ai dit aujourd'hui, je reviendrai ici comme j'y venais ; vous n'aurez rien à craindre, je ne vous parlerai plus jamais de mes projets, je resterai ce que j'étais, sans autre ambition que de veiller sur vous aussi longtemps que vous le voudrez... Non! ne répondez pas, à demain, adieu!

Et il se précipita comme un fou à travers l'appartement, gagnant le palier, et, dans son empressement à l'atteindre, accrochant au passage une chaise, se butant contre une table et donnant de l'épaule en plein dans le chambranle de la porte.

* * *

Le lendemain il était là, pâle, les traits tirés, ne paraissant vivre que par les yeux, qu'il darddait avec une inexprimable angoisse sur les yeux de la jeune femme, comme si, avant la lettre, il eut voulu y lire son arrêt.

Elle avait son bon regard ordinaire, doux et clair, son visage était reposé; tout, dans la simplicité de sa contenance, la sérénité de sa physionomie, reflétait une résolution calme, puisée dans la réflexion mûrie.

Il ne dit qu'un mot:

— Hé bien?

Elle ne répondit que par une parole :

— Partez!

Et cela suffit pour que, comme un ouragan, comme une trombe, il vint s'abattre près d'elle, à genoux, en extase, murmurant des choses qui ne signifiaient rien, à force de vouloir trop exprimer.

Avec un sourire attendri, une lueur dans le regard aussi tendre qu'une caresse, elle fit, de ses mains tendues vers lui, un geste qui semblait vouloir l'arracher à sa prosternation ; il saisit ses mains chéries avec une humilité infinie, y imprimant dévotement ses lèvres, posant le sceau de leur indissoluble union.

* * *

C'était consommé, le pacte bien heureux venait de se signer : ils étaient deux, désormais,



Il se précipita comme un fou.

appuyés l'un sur l'autre, pour regarder l'avenir en face, deux pour veiller sur la mignonne enfant que la fatalité avait rendue orpheline, à qui la Providence venait de donner un second père.

Et dans le firmament se fit un grand tumulte d'ailes déployées, faisant rayonner partout les messagers de bonnes nouvelles, portant au plus



Il vint s'abattre près d'elle.

haut de la nue, où flottait un trône éthéré, l'annonce de la sainte victoire de la vertu et de l'amour.

A. ELBERT.

FIN

ADAM MICKIEWICZ

La Pologne, et avec elle tous les pays slaves, célèbrent cette année le centenaire du poète Adam Mickiewicz. Celui-ci, naquit en Lithuanie, le 24 décembre 1798. Quand il eut dix ans, on le mit au collège chez les Dominicains de Novogorodek, et c'est alors que Marie Wereszczka, la sœur d'un de ses condisciples, lui inspira un vif sentiment de tendresse. Ce n'était là évidemment qu'un amour d'enfant, mais, peu à peu, cet amour grandit et il jeta de profondes racines dans l'âme de l'adolescent. Aussi, quand plus tard, la jeune fille, oubliant le premier rêve de son cœur, épousa un rival du poète, ce fut un déchirement pour Mickiewicz, et il exhala sa douleur dans le touchant poème, *Les Adieux*, chef-d'œuvre de tendresse et de délicatesse.

L'abandon de l'aimée raviva la mélancolie qu'éprouvait l'orphelin depuis la mort de son père (1812), mais cette mélancolie ne fut pas stérile : elle donna au contraire au jeune homme un désir insatiable de savoir ; les sciences naturelles, surtout, captivaient l'attention de celui qui, toute sa vie, devait aimer la science, s'attachant à ce qu'elle renferme de vague, de nébuleux, pour en faire l'alliée de son génie poétique. L'histoire nationale et la tradition populaire lui fournirent aussi une autre source d'inspiration. En Lithuanie, chaque forêt, chaque lac, chaque pierre a sa légende, et la mythologie lithuanienne est peut-être la plus riche du monde. Suivant ce qu'a dit Mickiewicz lui-même au Collège de France, on y retrouve « le « brahmanisme de l'Inde, la tradition grecque « et romaine, tous les rites des anciennes idolâ- « tries de l'Europe et toutes les superstitions de « l'Europe moderne. » Le poète sut merveilleusement exploiter ces trésors, et souvent aussi il emprunta à l'histoire le cadre de ses créations. C'est alors que jaillissent sous sa plume des ballades exquises, telles que *Grazyna*, ou encore des chefs-d'œuvre impérissables comme *Conrad Wallenrod* et *Monsieur Thaddée*.

Conrad Wallenrod est un chant vibrant de patriotisme. Il eut un grand retentissement à cause de la thèse nouvelle défendue par l'auteur, qui, sous le voile d'un épisode de l'histoire de Lithuanie au treizième siècle, proclame comme un moyen légitime de défense, la trahison envers l'ennemi de la patrie.

Dans presque toutes les œuvres du poète, même dans ses chants érotiques, on retrouve le patriote exalté. On comprend dès lors comment le Polonais militant attira l'attention du gouvernement russe. En 1823, tandis qu'il était professeur à Kowno, Mickiewicz fut arrêté et emprisonné comme affilié aux sociétés secrètes qui, à cette époque, agitaient l'Université de Vilna. Trois ans plus tard, condamné à un exil perpétuel dans l'intérieur de la Russie, il quittait cette Pologne qu'il aimait tant et ne devait plus revoir.

On lui permit de résider à Pétersbourg, mais comme il y noua des relations avec plusieurs conspirateurs russes, on l'envoya à Odessa. De là, il obtint l'autorisation de faire une excursion en Crimée, ce qui lui inspira les *Sonnets de Crimée* devenus très populaires. « Lithuanie, « s'écriait-il, Lithuanie, tes forêts bruissantes « me chantaient plus harmonieusement que les « rossignols de Baïdat, que les vierges du Sal- « tier et je foulais plus gaiement tes fondrières « que les mines de rubis et les ananas d'or. »

Les Sonnets de Crimée valurent à leur auteur la faveur du prince Galitzin, qui, après avoir fait venir Mickiewicz à Moscou usa de son influence pour lui faire ouvrir les portes de Pétersbourg. Ce fut dans la cité des tsars qu'en 1828 le poète publia *Conrad Wallenrod*. On se demande comment cet ouvrage, interdit à Varsovie, échappa aux rigueurs de la censure de Pétersbourg. Bien plus, Nicolas offrit à l'auteur un emploi dans la diplomatie. Mickiewicz préféra à cette faveur impériale la liberté de visiter l'Italie. Il était à Rome quand, en 1830, la Pologne se souleva au chant de son *Ode à la Jeunesse*. Aussitôt, il se remit en route pour Varsovie, mais l'insurrection était étouffée avant qu'il eût atteint cette ville.

En 1832, c'est Paris qui donne asile au poète et qui, deux ans plus tard, voit publier *Monsieur Thaddée*, regardé par les Polonais comme le chef-d'œuvre de Mickiewicz, tandis qu'à l'étranger on lui préfère généralement *Conrad Wallenrod*. C'est encore en Lithuanie que se déroule l'action du poème, tableau saisissant de l'agitation produite dans la province par l'approche de la Grande Armée. Jusqu'ici, *Monsieur Thaddée* n'a pas été traduit en français, mais je crois que cette lacune sera bientôt comblée et qu'un fils de la Pologne, vivant en France depuis plusieurs années, a entrepris ce travail énorme de transformer en vers français un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature slave.

Peu de temps après la publication de *Monsieur Thaddée*, Mickiewicz épousa Céline Szymanowska.

Tourmenté par des soucis d'argent, il fut heureux, en 1839, d'accepter à Lausanne la chaire de littérature latine, mais sa joie fut plus grande encore lorsque, l'année suivante, Victor Cousin créa pour lui au Collège de France une chaire de littérature slave. Ses cours furent un triomphe : Français, Polonais, étrangers de toutes nations se pressèrent autour de lui pour écouter sa parole originale et vibrante.

Malheureusement, de tels succès eurent un triste lendemain. Égaré par de fausses doctrines, ébloui par le docteur Towianski qui prétendait être le Messie d'une religion nouvelle, Mickiewicz chercha du haut de la chaire à faire des prosélytes au Messianisme. Alors tous ses admirateurs se tournèrent contre lui, et pour calmer les esprits surexcités il fallut suspendre le cours du Collège de France. Ce fut seulement lors de la Révolution de février que le poète ouvrit les yeux.

Mickiewicz était à Constantinople quand il mourut du choléra, le 25 novembre 1855. Ses restes furent portés en France, et reposent au cimetière Montmartre.

*
* *

Mickiewicz, dont le nom s'est révélé au milieu des débats de l'art ancien et de l'art moderne, et qui a assuré dans ses œuvres le triomphe de celui-ci sur celui-là, personnifie la tendance de son époque. Le commencement du dix-neuvième siècle, en effet, fut marqué par la victoire décisive des romantiques sur les classiques, et ce mouvement, parallèle à la profonde transformation politique que subissait l'Europe, agita simultanément tous les peuples. L'humanité assoiffée d'idéal dans le domaine social, demandait à des formes neuves l'expression de sentiments nouveaux. Les poètes, qui incarnent l'âme même d'une nation, durent donc, pour impressionner leurs contemporains, abandonner les formes vieillies et rajeunir les éternelles luttes entre l'amour et le devoir. Le romantisme était créé.

La Pologne toute saignante encore des blessures reçues, aspirait après une ère de transformation, aussi elle répondit avec élan au signal que Gœthe donnait en Allemagne. Pourtant l'ancien parti, celui des classiques, voulut lutter contre l'esprit nouveau. Varsovie servit de retranchement aux réactionnaires, mais la jeune école avait des adeptes à l'Université de Vilna où une légion d'hommes la saluaient avec l'enthousiasme de leur vingt ans. Parmi eux, Mickiewicz les surpassait de toute la grandeur du génie et la cause soutenue par un tel apôtre devait nécessairement triompher.



Adam Mickiewicz.

Le poète est donc le pilier du romantisme en Pologne. Admirateur de Gœthe et de Byron, il s'imprégna de leurs idées, mais ne se laissa entraîner ni par l'érotisme de l'un, ni par la mélancolie de l'autre. Il ne fut donc pas leur imitateur. Par dessus tout, il ne cesse d'être Polonais, et c'est là le trait caractéristique de ses œuvres, qui sont restées essentiellement nationales.

Voilà pourquoi le génie de Mickiewicz sera éternellement aimé de ses compatriotes. Quand, l'année dernière, les nations slaves se préparant à célébrer le centenaire de Mickiewicz, la patrie du poète voulut lui ériger un monument immortel, une souscription fut ouverte. On répondit avec délire à cet appel et en quelques semaines 200.000 francs furent recueillis en Pologne. Et grâce à cet élan, la statue de Mickiewicz, œuvre du sculpteur Godebski, a trouvé à Varsovie le seul cadre digne d'elle.

Jean de Lisse.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur.
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abordages (les) en mer, 282.
Abraham Grapheus, tableau de Cornélis de Vos, 33.
Adam Mickiewicz, 407.
Aimable (l') visite, peinture de M. G. Cain, 72.
Alouette (l'), 63.
A Madagascar, tableaux de M. L. Tinayre, 336.
Amateurs et voleurs de livres, 178, 205, 215, 231, 251.
A propos de Santiago de Cuba, 235
Arbre (l') qui pleure, 354.
Arrestation (l') du conseiller Broussel, tableau de M. J.-P. Laurens, 137.
Art (l') industriel au musée Galliera, 363.
Auberge (l') du Cheval-Blanc et la rue Mazet à Paris, 379.
Au pays de la mer, tableau de M. Cottet, 145.
Au pays du Négus, 304, 339.
Autour d'un clocher normand (Gavray), 228.

Baffier, cheminée, 185.
Baiser d'aïeule, sculpture de M. Dampt, 81.
Bateliers (la Maison des), 400.
Benoît-Lévy, peinture, 196.
Berceuse, 167.
Berne-Bellecour, peinture, 197.
Bernstamm, sculpture, 169.
Bibliothèque (la nouvelle) de la Ville de Paris, 186.
Bidassoa (sur la), 286.
Bien-aller, tableau de M. Gaudefroy, 129.
Bismarck, 266.
Bois (les), poésie, 394.
Bois-Hourdy (le), 151.
Boucher (un tableau de), 209.
Bouclier (le) au chantier de la gare d'Orléans, 303.
Bourbilly (château de), 322.
Branche (la) fleurie, 399.
Broderie conservée au Trésor de Sens, 170.
Broussel (arrestation du conseiller), 142.
Bruges (quais de), 281.
Brunswick (mausolée du duc de), 223.
Buste présumé de Mme de Warens, 207.

Cabrettes et cabrettaïres, 219.
Cadeaux-réclames, 335.
Cain, peinture, 72.
Cardinal d'York enfant (portrait du), tableau de Largillière, 153.
Carillon de Levallois-Perret, 63.
Carnet (le) de Mlle Mars, 2.
Cartes de visite, 10.
Cavaliers (portrait de deux), par Van Dyck, 257.
Cervantes (deux sonnets de Miguel de), 27.
Chaire (la) de Saint-Bavon, 65.
Chantilly (souvenir de), 19.
Chapeau chinois, 182.
Chardonnerets (oiseaux de France) 142.
Chasseurs (les), peinture de M. Cormon, 377.
Chat (Notre ami le), 383.
Chateaubriand à Paris (quelques habitations de), 234.
Château d'eau (le palais de l'Electricité et le) à l'Exposition de 1900, 276.
Château de Bourbilly, 322.
Château de Villers-Cotterets, 94.
Chemin (le) de fer du Soudan français, 67.
Chemin (le) des Sables, 126.
Cheval (le) Bayard de Termonde 256
Chimpanzés du Muséum, 198.
Claude Lorrain (un paysage de) 362.
Coche (le) d'eau, tableau de M. H. Tenré, 273.
Coin de jardin, tableau de M. R. Collin, 233.
Combat de panthères, sculpture de M. G. Gardet, 241.
Combat (le) interrompu, tableau de Mulready, 41.
Comment on fait un timbre-poste, 349.
Compteurs kilométriques (voitures à), 111.
Condorcet (l'arrestation de), tableau de M. Benoît-Lévy, 196.
Confessionnal de la cathédrale d'Anvers, 217.
Constant (portrait par M. Benjamin), 225.
Contretemps (le), tableau de M. Berne-Bellecour, 197.
Cormon (les Chasseurs, peinture de), 377.
Corot (paysage de), 17.
Corset (le), 201.
Cottet (peinture de), 145.
Cour (à la) de Portugal, 293.
Cour (la) des Pins et les Baïf, 126.
Crillon (le brave), 78.
Cupidon (le) de Praxitèle, 327.
Cyrano de Bergerac, sculpture de Bernstamm, 169.

Dampt (Baiser d'aïeule, sculpture de), 81.
Dans le monde des marionnettes, 402.
Daudet (Alphonse), 14, 31.
Délicate attention, nouvelle, 165.
Départ pour la Foire, tableau de Webster, 368.
Deuil (le) des ruches, 47.
Deux Sonnets de Miguel de Cervantes, 27.
Dillon (un maître lithographe), 57.
Dîner (le) de la Pomme, tableau de M. Krug, 173.
Djibouti (à), 148.
Dolorosa, nouvelle, 270, 284, 308, 325, 341, 356, 370, 386, 401.
Dormans (En passant), 398.
Drapeau (le) des Etats-Unis, 274.
Duel à mort, 360.

Ecole de Droit (nouvelles constructions de l'), 36.
Ecole de pêche de Marseille (écoles originales, 210.
Ecoles originales, 210.
Eleveurs d'escargots, 103.
Empire (Sous l'), sculpture de M. Van der Straëten, 49.
Enfant (l') prodigue, tableau de David Téniers junior, 321.
Enfants (une république d'), 252.
Excentriques (les), 91, 174, 205.
Expédition Andrée (qu'est devenue l'), 142.
Exposition de 1900, 261, 276, 389.
Expositions d'autrefois, 12.

Falguière (La Rochejaquelein, sculpture de), 313.
Falize (orfèvrerie de), 1.
Famille (la), peinture de M. Moreau de Tours, 24.
Farandole (la), peinture de M. Garrido, 393.
Fête (la) des Fous et la Mère-Folle de Dijon, 182.
Fille (la) de l'Alchimiste, nouvelle, 180, 202, 221.
Fils (les) de la Vierge, 111.
Foins (les), 232.
Fontaine (la) du Mangeur d'enfants à Berne, 120.
Forêt, 335.
Fous (la Fête des) et la Mère-Folle de Dijon, 182.

Gais propos du Cousin Jacques, 14, 61, 90, 307.
Gallia, orfèvrerie de Falize, 1.
Galliera (l'art industriel au Musée), 363.
Gardet (sculpture de), 241.
Gare d'Orléans (la Nouvelle), 108.
Gare Montparnasse (Transformation de la), 396.
Gaudefroy (peinture de), 129.
Gavray (autour d'un clocher normand), 228.
Gaz (la liquéfaction des), 338.
Genève (théâtre de), 104.
Gérome (Timour-Leng, sculpture de), 345.
Gladstone intime, 175.
Grapheus (Abraham), 33.
Grottes (quelques) des Etats-Unis, 391.
Guides (le roi des), 243.

Hals (Frans), 112.
Hanotaux (Gabriel), 106.
Henri II, roi d'Angleterre, sur le tombeau de Thomas Becket, 161.
Hôtel de Sens, 139.
Hôtel des Téléphones, 4.
Hugo (Victor) et Puvis de Chavannes, 8.
Hymne à la Paix, 92.

Iéna (lancement du cuirassé), 314.
Impératrice (l') d'Autriche, 319.

Jardin (le nouveau) fleuriste de Paris, 159.
Jaguarondi (le), 279.
Jérusalem moderne, 366.

Klondike (aux mines de), 192.
Krug, peinture, 173.

Lancement (le) du cuirassé *Iéna*, 314.
Largillière (portrait du cardinal d'York par), 153.
Larroumet (Gustave), 46.
Laurens (arrestation du conseiller Broussel, tableau de J.-P.), 142.
Laveurs (les) de cendres, 101.
Liquéfaction des gaz, 338.
Locomotive (la nouvelle) électrique Heilmann, 226.
Logis (un) de Molière, 290.
Louise de Prusse (la reine), tableau de Richter, 361.
Lunette-sidérostat (la) de 60 mètres, 389.

Madagascar (à), 336.
Madone attribuée à Piero della Francesca, 289.
Maison (la) des Bateliers, 409.
Maladie (nouvelle) des lapins, 302.
Mangeur d'enfants à Berne (la fontaine du), 120.
Marathon (le soldat de), 94.
Marionnettes (dans le monde des), 402.
Mars (carnet de Mlle), 2.
Mausolée (le) du duc de Brunswick, 223.
Médaillons français (les), 124.
Meissonier (la partie de cartes, tableau de), 265.
Memling (panneaux de), 329.
Métropolitain (le), 373.
Mickiewicz (Adam), 407.
Microbes d'autrefois et de demain, 146, 162.
Miettes (les) de l'Histoire, 297.
Mines (aux) de Klondike, 192.
Mine (une) d'or dans la mer, 395.
Moissac (la Vierge de douleur de), 48.
Molière (un logis de), 290.
Monnaies (les) françaises, 189.
Mon oncle Alphonse, 362.
Moreau de Tours (la Famille, peinture de), 24.
Motocycle (un) de course, 242.
Moussah, nouvelle, 28.
Mulready (le Combat interrompu, peinture de), 41.
Mun (le comte Albert de), 82.
Musique au bord de la mer, 263.

Négus (au pays du), 304, 339.
Nicolas (la Saint-), 385.
Nids et œufs, 157.
Nos voisins d'Outre-Manche, 20.
Notre ami le chat, 383.
Notre rêve, 192.
Nouveau (le) jardin fleuriste de Paris, 159.
Nouvelles (les) allumettes, 378.
Nouvelle gare d'Orléans, 108.
Nouvelles constructions de l'Ecole de Droit, 36.
Nouvelle venue, nouvelle, 74.
Nouvelles, 28, 45, 74, 116, 165, 180, 237, 270.
Nuit d'été, 293.

Oiseaux de France : Chardonnerets, 142.
Omnibus (les), 346.
Omnibus (les) de Londres, 84.
Orchidées (les), 86.
Ordre (l') de charger, peinture de M. L.-P. Sergent, 177.

Palais (le) de l'Electricité et le Château d'eau à l'Exposition de 1900, 276
Parapluie (le) de M. Permelin, nouvelle, 237, 254.
Partie (la) de cartes, tableau de Meissonier, 265.
Passant (en), 31, 78, 244, 218, 262, 398.
Patriarche (le) de l'Orient, 122.
Paysage de Claude Lorrain, 352
Paysage de Corot, 17.
Pays (au) de la mer, 145.
Pêche (Ecole de) de Marseille, 211.
Peintre (un) lithographe, 57.
Petit-Sablon à Bruxelles (le square du), 93.
Philippines (aux), 151.
Photo-canon, nouvelle, 116, 130.
Photographie (la) dans l'art, 60.
Pierres (les) précieuses, 22, 38, 54, 71.
Plan (un vieux) du vieux Paris, 263.
Planète (la) de Witt, 375.
Poètes (les) à l'abbaye de Westminster, 267.
Pomme (le dîner de la), 173.
Portail d'église rue de Varennes, 214.
Portail Louis XV de la cathédrale de Metz, 375.
Porte du palais de Vienne, 105.
Portrait de deux cavaliers, par Van Dyck, 257.
Portrait du cardinal d'York enfant, par Largillière, 153.
Portrait par M. B. Constant, 225.
Portugal (à la cour de), 293.
Pour nos Fils, 98.
Prado (vases artistiques du musée du), 77.
Praxitèle (le Cupidon de), 327.
Printemps, 78.
Puvis de Chavannes, 8, 376.
Pygmées de l'âge de pierre, 35.

Quais de Bruges, 281.
Quelques habitations de Chateaubriand à Paris, 234.
Qu'est devenue l'expédition Andrée, 142.

Races (les) bovines françaises, 115.
Rentrée de bal, 121.
République (une) d'enfants, 252.
Résurrection de la vigne en Normandie, 258.
Rêve marin, 351.
Richter (la reine Louise, peinture de), 361.
Rochejaquelein (La), 313.
Roi (le) des Guides, 243.
Romance, 366.
Romance (la) à la mode, tableau de Worms, 301.
Roue (la grande) de l'Exposition de 1900, 261.
Ruches (le Deuil des), 47.
Rudulph-le-Loup, nouvelle, 45.
Rue (la) Saint-Vincent, 239.

Sabots (les) de la Veuve, conte de Noël, 394.
Saint-Bavon (la Chaire de), 65.
Sainte Marie-Madeleine et saint Jean-Baptiste, panneaux de Memling, 329.
Saint-Nicolas (la), tableau de Jan Steen, 385.
Semnopithèque (le) doué, 43.

Sergent, peinture, 177.
Soldat (le) de Marathon, 94.
Sonnet du piano, 391.
Sous l'Empire, 49, 67.
Souvenir (un) d'Horace Vernet, 167.
Square (le) du Petit-Sablon à Bruxelles, 93.
Statue du cuirassé « Massachussets », 52.
Sur la Bidassoa, 286.

Tableau (un) de Boucher, 209.
Télégraphie (la) sans fil et les accidents, 50.
Téléphones (Hôtel des), 4.
Téniers (David) junior (L'Enfant prodigue, peinture de), 321.
Tenré, peinture, 273.
Théâtre de Genève, 104.
Theuriet (André), 15.
Timbre-poste (Comment on fait un), 349.
Timour-Leng, statue de M. Gérome, 345.
Tinayre (L.), peintures, 336.
Tissage (le) photo-électrique, 306.
Tour (la) de l'Horloge, à Berne, 311.
Transformations (les) de la gare Montparnasse, 396.
Tryptique (le) des Portinari, peinture de Van der Goës, 246.

Vandal (Albert), 20.
Van der Goës (le tryptique des Portinari, peinture de), 246.
Van der Straëten (sculpture de) 49.
Van Dyck (portrait de deux cavaliers, peinture), 257.
Vases artistiques du musée du Prado, 77.
Vaucouleurs (Chemin de), 262.
Vernet (un souvenir d'Horace), 167.
Victor Hugo et Puvis de Chavannes, 8.
Vie (la) à la campagne, 245, 278, 318, 331, 381.
Vieilles maisons et maisons neuves, 132.
Vierge (la) de douleur de Moissac, 48.
Vigne (résurrection de la) en Normandie, 258.
Vignettes du papier timbré, 297.
Villeneuve-lès-Avignon, 331.
Villers-Cotterets (le château de), 94
Vin (le), cheminée par M. J. Baffier, 185.
Vision (la) à distance, 266.
Vitrail, 219.
Voitures (les) à compteurs kilométriques, 111.
Vos (Abraham Grapheus, tableau de Cornélis de), 33.

Warens (Buste présumé de Mme de), 207.
Webster (le Départ pour la Foire, peinture de), 368.
Worms (la romance à la mode, peinture de), 301.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Auberge (l') du Cheval-Blanc et la rue Mazet à Paris, 379. Autour d'un clocher normand : Gavray, 228. Bibliothèque (la nouvelle) de la Ville de Paris, 186. Broderie conservée au Trésor de Sens, 170. Château de Bourbilly, 322. Château de Villers-Cotterets, 94. Confessionnal de la cathédrale d'Anvers, 217. Cour (la) des Pins et les Baïf, 126. Fontaine (la) du Mangeur d'enfants à Berne, 120. Hôtel (l') de Sens, 139. Logis (un) de Molière, 290. Maison (la) des Bateliers, 400. Portail d'église rue de Varennes, 214. Portail Louis XV de la cathédrale de Metz, 375. Porte du palais de Vienne, 105. Rue (la) Saint-Vincent à Montmartre, 239. Tour (la) de l'Horloge à Berne, 311. Vases artistiques du musée du Prado, 77. Vierge (la) de douleur de Moissac, 48. Vieux (un) plan du vieux Paris, 263. Vignettes du papier timbré, 297. Villeneuve-les-Avignon, 331.

ARCHITECTURE.

Constructions (nouvelles) de l'Ecole de Droit à Paris, 36. Gare (la nouvelle) d'Orléans à Paris, 108. Mausolée du duc de Brunswick, 223. Théâtre de Genève, 104. Transformations de la gare Montparnasse, 396. Vieilles maisons et maisons neuves, 132.

ARMÉES, MARINES.

Abordages (les) en mer, 282. A propos de Santiago de Cuba, 235. Lancement (le) du cuirassé *Iéna*, 314. Nos voisins d'Outre-Manche : quelques mots sur l'armée anglaise, 20.

BIOGRAPHIE.

Bismarck, 266. Carnet (le) de Mlle Mars, 2. Cour (à la) de Portugal, 293. Daudet (Alphonse), 14, 31. Gladstone intime, 175. Hals (Franz), 112. Hanotaux (Gabriel), 106. Impératrice (l') d'Autriche, 319. Mickiewicz (Adam), 407. Mon oncle Alphonse, 362. Mun (le comte Albert de), 82. Patriarche (le) de l'Orient, Mgr Géraïgiry, 122. Puvis de Chavannes, 375. Souvenir (un) d'Horace Vernet, 167. Vandal (Albert), 20. Warens (Mme de), 207.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Art (l') industriel au musée Galliera, 363. Broderie conservée au Trésor de Sens, 170. Cadeaux-réclames, 335. Corset (le), 201. Gallia, 1. Médailleurs (les) français, 124. Monnaies (les) françaises, 189. Pierres précieuses, 22, 38, 54, 71. Sous l'Empire, 49. Vases du musée du Prado, 77. Vin (le), cheminée, 185.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

Bouclier (le) au chantier de la gare d'Orléans, à Paris, 203. Carillon (le) de Levallois-Perret, 63. Chemin (le) de fer du Soudan français, 67. Comment on fait un timbre-poste, 349. Ecoles originales : école de pêche de Marseille, 210 Eleveurs d'escargots, 103. Exposition de 1900, 261, 276. Expositions d'autrefois, 12. Hôtel (l') des Téléphones, 4. Jardin (le nouveau) fleuriste de la Ville de Paris, 159. Klondike (aux mines de), 129. Laveurs (les) de cendres, 101. Locomotive (la nouvelle) électrique Heilmann, 226. Métropolitain (le), 373. Monnaies (les) françaises, 189. Motocycle (un) de course, 242. Omnibus (les), 346. Omnibus (les) de Londres, 84. Palais (le) de l'Electricité et le Château d'eau à l'Exposition de 1900, 276. Photographie dans l'art, 60. Races (les) bovines françaises, 115. Résurrection de la vigne en Normandie, 258. Roue (la grande) de l'Exposition de 1900, 261. Télégraphie (la) sans fil et les accidents, 50. Tissage (le) photo-électrique, 306. Transformations de la gare Montparnasse, 396. Voitures (les) à compteurs kilométriques, 111.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Abordages (les) en mer, 282. A Djibouti, 248. A Madagascar 336. Au pays du Négus, 304, 339. En passant : A Colmar, 144; à Dormans, 398; à Remiremont, 31; au cimetière de Lucerne, 218; Bâle la Sentencieuse, 78; Chemin de Vaucouleurs, 262. Jérusalem moderne, 366. Philippines (aux), 154. Quais de Bruges, 281. Sur la Bidassoa, 286.

HISTOIRE.

Abraham Grapheus, 33. Adam Mickiewicz, 407. Arrestation de Condorcet, 196. Arrestation du conseiller Broussel, 137. Autour d'un clocher normand : Gavray, 228. Brave (le) Crillon, 78. Cardinal (le) d'York, 153. Drapeau (le) des Etats-Unis, 274. Expositions d'autrefois, 12. Fête (la) des Fous et la Mère-Folle de Dijon, 182. Gladstone intime, 175. Henri II, roi d'Angleterre, sur le tombeau de Thomas Becket, 161. Hôtel (l') de Sens, 139. La Rochejaquelein, 313. Miettes de l'histoire, 297. Patriarche (le) de l'Orient, 122. Plan (vieux) du vieux Paris, 263. Pygmées de l'âge de pierre, 35. Quelques habitations de Chateaubriand à Paris, 234. Reine (la) Louise de Prusse, 361. Timour-Leng, 345. Un souvenir de Chantilly, 19. Vases artistiques du musée du Prado, 77.

LITTÉRATURE, CRITIQUE, POÉSIE, MORALE, ÉDUCATION.

Abraham Grapheus, 33. Adam Mickiewicz, 407. Aimable (l') visite, 72. Alphonse Daudet, 31. Au pays de la mer, 145 Baiser d'aïeule, 81. Cardinal (portrait du) d'York enfant, 153. Chasseurs (les), 377. Coche (le) d'eau, 273. Combat de panthères, 241. Combat (le) interrompu, 41. Cyrano de Bergerac, 169. Enfant (l') prodigue, 321. Famille (la), 24. Frans Hals, 112. Hanotaux (Gabriel), 106. Larroumet (Gustave), 46. Madone attribuée à Piero della Francesca, 289. Médailleurs (les) français, 124. Mon oncle Alphonse, 362. Partie de cartes, 265. Paysage (un) de Claude Lorrain, 352. Peintre (un) lithographe, 57. Poètes (les) à l'abbaye de Westminster, 267. Portrait de deux cavaliers, 257. Portrait par M. B. Constant, 225. Rentrée de bal, 121. Sous l'Empire, 49. Sainte Marie-Madeleine et saint Jean-Baptiste, 329. Tableau (un) de Boucher, 209. Theuriet (André), 15. Timour-Leng, 345. Tryptique des Portinari, 246. Vandal (Albert), 20. Victor Hugo et Puvis de Chavannes, 8. Vin (le), 185.

Poésie. — Alouette (l'), 63. Berceuse, 167. Bois (les), 391. Branche (la) fleurie, 399. Chapeau chinois, 182. Chemin (le) des sables, 126. Deux sonnets de Miguel de Cervantes, 27. Foins (les), 232. Forêt, 335. Hymne à la paix, 92. Musique au bord de la mer, 263. Notre rêve, 192. Nuit d'été, 293. Oiseaux de France : chardonnerets, 142. Printemps, 78. Soldat (le) de Marathon, 94. Vitrail, 219.

Impressions, récits, nouvelles. — Contretemps, 197. Cour (à la) de Portugal, 293. Cyrano de Bergerac, 169. Délicate attention, nouvelle, 165. Dolorosa, nouvelle, 270, 284, 308, 325, 341, 356, 370, 386, 404. En passant : à Colmar, 144; à Dormans, 398; à Remiremont, 31; au cimetière de Lucerne, 218; Bâle la sentencieuse, 5; chemin de Vaucouleurs, 262. Fille (la) de l'alchimiste, nouvelle, 180, 202, 221. Fils (les) de la Vierge, 111. Jérusalem moderne, 366. Moussah, nouvelle, 28. Nouvelle (la) venue, nouvelle, 74. Parapluie (le) de M. Permelin, nouvelle, 237, 254. Photo-canon, nouvelle, 116, 130. Quais de Bruges, 281. Rudulph-le-Loup, nouvelle, 45. Sabots (les) de la veuve, conte de Noël, 394. Sur la Bidassoa, 286.

Education, morale. — Ecoles originales : école de pêche de Marseille, 210. Pour nos fils, 98. Une république d'enfants, 252.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES.

A Djibouti, 248. Aimable (l') visite, 72. Amateurs et voleurs de livres. 178, 205, 215, 231, 251. Bois-Hourdy (le), 151. Cabrettes

et cabrettaïres, 219. Cadeaux-réclames, 335. Cartes de visites, 10. Cheval (le) Bayard de Termonde, 256. Coche (le) d'eau, 273. Dans le monde des marionnettes, 402. Deuil (le) des ruches. 47. Dîner (le) de la Pomme, 173. Excentriques (les), 91, 174, 205. Fête (la) des Fous et la Mère-Folle de Dijon, 182. Gais (les) propos du Cousin Jacques, 14, 61, 90, 307. Grapheus (Abraham), 33. Guides (le roi des), 243. Philippines (aux), 154. Rochejaquelein (la), 313. Vie (la) à la campagne, 245, 278, 318, 381.

PEINTURE, ARTS DIVERS, ESTAMPES

Peinture. — Abraham Grapheus, peinture de Cornelis de Vos, musée d'Anvers, gravé par M. Jarraud, 33. Aimable (l') visite, peinture de M. G. Cain, gravé par M. Deloche, 73. Arrestation de Condorcet, peinture de M. Benoît-Lévy, gravé par M. Palis, 196. Arrestation du conseiller Broussel, peinture de M. J.-P. Laurens, Hôtel de Ville de Paris, gravé par M. Jarraud, 137 Au pays de la mer, peinture de M. Cottet, gravé par M. Deloche, 145. Bien-aller, tableau de M. Gaudefroy, gravé par M. Tilly, 129. Chasseurs (les), peinture de M. Cormon, Muséum d'histoire naturelle, gravé par M. Jarraud, 377. Coche (le) d'eau, tableau de M. Tenré, gravé par M. Guérelle, 273. Coin de jardin, peinture de M. R. Collin, gravé par M. Crosbie, 233. Combat interrompu, tableau de Mulready, Musée de South-Kensington, gravé par M. Jarraud, 41. Contretemps, peinture de M. Berne-Bellecour, gravé par M. Guérelle, 197. Dîner (le) de la Pomme, tableau de M. Edouard Krug, 173.

Enfant (l') prodigue, tableau de David Téniers junior, musée du Louvre, gravé par M. Jarraud, 321. Famille (la), peinture de M. Moreau de Tours, gravé par M. Deloche, 25. Farandole (la), peinture de M. Garrido, gravé par M. Deloche, 393. Henri II, roi d'Angleterre, sur le tombeau de Thomas Becket, peinture de M. Seeberger, gravé par M. Jarraud, 161. Madagascar (à) : la mort d'un convoyeur kabyle, marche sur Tananarive, tableaux de M. L. Tinayre, 336, 337. Madone de Piero della Francesca, musée du Louvre, gravé par M. Jarraud, 289. Ordre (l') de charger, peinture de M. L.-P. Sergen gravé par M. Guérelle, 177. Partie (la) de cartes, tableau de Meissonier, gravé par M. Baudoin, 265. Paysage de Claude Lorrain, musée de Dresde, gravé par M. Crosbie, 353. Paysage de Corot, gravé par M. Crosbie, 17. Portrait de deux cavaliers, par Van Dyck, gravé par M. Deloche, 257. Portrait du cardinal d'York enfant, par Largillière, National Gallery, gravé par M. Crosbie, 153. Portrait par M. B. Constant, musée du Luxembourg, gravé par M. Jarraud, 225. Portraits de Franz Hals et de sa deuxième femme, par Franz Hals, musée d'Amsterdam, gravé par M. Jarraud, 113.

Reine (la) Louise de Prusse, peinture de M. G. Richter, musée municipal Wallraf Richartz, à Cologne, gravé par M Jarraud, 361. Rentrée de bal, tableau de M. A Stevens, musée du Luxembourg, gravé par M. Crosbie, 121. Romance (la) à la mode, tableau de Worms, musée du Luxembourg, gravé par M. Crosbie, 301. Sainte-Marie-Madeleine et saint Jean-Baptiste, panneaux de Memling, musée du Louvre, gravé par M. Deloche, 329. Saint-Nicolas (la), tableau de Jan Steen, gravé par M. Deloche, 585. Tableau (un) de Boucher, musée du Louvre, gravé par M. Deloche, 209. Tryptique (le) des Portinari, peinture de Hugo van der Goës, à Florence, gravé par M. Jarraud, 248, 249. Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris, peinture de Puvis de Chavannes, plafond de l'Hôtel-de-Ville de Paris, gravé par M. Crosbie, 9.

Lithographie. — Claque (la), dessin de M. H.-P. Dillon, gravé par M. Jarraud, 57.

Sculpture. — Baiser d'aïeule, marbre de M. Dampt, musée du Luxembourg, gravé par M. Crosbie, 81. Buste présumé de Mme de Warens, sculpture de Lemoyne, gravé par M Crosbie, 208. Combat de panthères, sculpture de M. Gardet, musée du Luxembourg, gravé par M. Deloche, 241. Cyrano de Bergerac, statuette de M. Bernstamm, gravé par M. Crosbie, 169. Rochejaquelein (la), statue par M. Falguière, gravé par M. Crosbie, 313. Sous l'Empire, marbre de M. Van der Straëten, gravé par M. Crosbie, 49 Timour-Leng, statue par M Gérôme, gravé par M. Guérelle, 345. Victoire ailée, statue de M. Pratt, cuirassé Massachussetts, 53.

Gravure en médailles. — Médailleurs (les) français, médailles de Duvivier, J.-P. Droz, 124 : de Galle, Degorge, Bottée, Vernon, Roty, 125. Monnaies (les) françaises, 189, 191, 192.

Arts décoratifs. — Broderie conservée au Trésor de Sens, 171. Chaire de Saint-Bavon à Gand, gravure de M. Guérelle, 65. Confessionnal de la cathédrale d'Anvers, gravé par M. Puyplat, 217. Gallia, orfèvrerie de Falize, musée du Luxembourg, gravé par M. Crosbie, 1. Mausolée du duc de Brunswick à Genève, 224. Vases artistiques du musée du Prado, 77. Le Vin, cheminée par M. J. Baffier, gravé par M. Crosbie, 185.

Illustrations, Estampes. — Abordages (les) en mer, 1 est. : Sirène tubulaire de M. Brunel, 283. Adam Mickiewicz, 408. A la cour de Portugal, 4 est. : Femme de Beïra (fac-simile d'un dessin de la reine Marie-Amélie de Portugal), 294; la reine en costume de femme de l'Alemtejo, 295; Château de la Penna à Cintra. Château de Cascaës, 296. Arbre (l') qui pleure, 2 est. : Fleurs et fruits, 355; l'Arbre qui pleure, 356. Auberge (l') du Cheval Blanc et la rue Mazet à Paris, 2 est. : Façade sur la rue, Cour intérieure, 380. Au pays du Négus, 6 est. : Vue de Harrar, Marché à Harrar, 305; Une exécution capitale à Harrar, 306; l'Ouache, 339; Fête de Pâques, Canons d'Adoua, 340. Autour d'un clocher normand, Gavray, 5 est. : Tour de la vieille Eglise de Gavray, 229; Console, Chapiteau, Pilier sud-est, Pilier sud-ouest, 230.

Bibliothèque (la nouvelle) de la Ville de Paris, 3 est. : Hôtels Carnavalet et Saint-Fargeau, 186; Orangerie de l'hôtel Saint-Fargeau, Cabinet du Conservateur de l'hôtel Saint-Fargeau, 188. Bidassoa (sur la), 2 est. : Pierre Loti et ses matelots du *Javelot*, la Canonnière *Javelot* sur la Bidassoa devant Irun, 288. Bois-Hourdy (le), 1 est. : Place de Chambly le jour du Bois-Hourdy, 152. Bouclier (le) au chantier de la gare d'Orléans à Paris, 2 est. : Tranchée du quai Saint-Bernard, 303; Montage du bouclier, 304. Broderie conservée au Trésor de Sens, 4 est. : le Trait de Cupidon et le Triomphe nuptial, la Promenade et le Trait de Cupidon, 171; le Triomphe nuptial, la Sérénade, 172.

Cabrettes et cabrettaïres, 3 est. : Cabrette, 219; Vue de Vic-sur-Cère, Concours de cabrettes à Vic, 220. Cadeaux-réclames, 1 est. : Médaille-réclame en 1840, 335. Carillon (le) de Levallois-Perret, 2 est. : Vue du carillon tubulaire, Carillon installé dans le campanile, 64. Château de Bourbilly, 2 est. : Château de Bourbilly en 1840, Fenêtre gothique, 324. Château de Villers-Cotterets, 3 est. : le Château de Villiers-Costerets, Salle des Etats-Généraux, 96; Porte du vieux château, 97. Chemin (le) de fer du Soudan français, 3 est. : Pont de Galougo, Construction des piles du pont de Mahina sur le Baïng, 68; un Train sur le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, 69. Cheval (le) Bayard de Termonde, 256. Chimpanzés (les) du Muséum d'histoire naturelle, 3 est. : Baboun, Baboun et M'Balou, 200; Baboun et sa nouvelle compagne, 201. Comment on fait un timbre-poste, 4 est. : un Coin d'atelier, 349; le Séchoir, Machine à gommer les cartes-lettres, 350; Table tournante, 351. Cour (la) des Pins et les Baïf, 2 est. : Cheminée du manoir, Manoir de la cour des Pins, 128. Crillon (le brave), 2 est. : Place du Palais des Papes à Avignon, 79; Statue de Crillon, 80. Cupidon (le) de Praxitèle, 328.

Dans le monde des marionnettes, 1 est. : Pulcinella, le Carabinier, Stenterello, Cassandrino, 403. Daudet (Alphonse), 32. Djibouti (à), 3 est. : Groupe de paillottes, 148; une Porte de la ville, le Marché, 149. Dol orosa, 30 est. : 270, 271, 272, 284, 285, 286, 310, 311, 325, 326, 327, 342, 343, 344, 357, 358, 359, 370, 371, 372, 386, 387, 388, 389, 404, 405, 406, 407. Drapeau (le) des Etats-Unis, 3 est. : Drapeau, 274; Sceaux de Washington, 275. Duel à mort, 2 est. : l'Araignée et sa toile, la Mante religieuse, 360.

Ecoles (les) originales, école de pêche de Marseille, 3 est. : l'*Hirondelle*, 210; Canotage, Sur le pont de l'*Hirondelle*, 213 Exposition de 1900. 1 est. : le Palais de l'Electricité et le Château-d'eau, 277. Expositions d'autrefois, 2 est. : Quatrième exposition nationale à l'esplanade des Invalides (1806), 12; Exposition de 1834 sur la place de la Concorde, 13.

Fête (la) des Fous et la Mère-Folle de Dijon, 5 est. : la Folie, 182; la Mère-Folle, 183; Etendard de l'infanterie dijonnaise, Sceau de la Mère-Folle, Chariot de la Mère-Folle, 184. Fille (la) de l'alchimiste, 6 est. : 180, 181, 203, 204, 222, 223. Fontaine (la) du Mangeur d'enfants à Berne, 120.

Gare (la nouvelle) d'Orléans à Paris, 4 est. : Façade sur le quai d'Orsay, 108; Coupe transversale, Façade rue de Bellechasse, Plan du sous-sol, 109. Gladstone, portrait, 176. Guides (le roi des), 1 est. : Melchior Anderegg, 244.

Hanotaux (Gabriel), portrait, 107. Hôtel (l') de Sens, 6 est. : Façade principale, Fac-simile d'une estampe conservée à la Bibliothèque nationale, Porte du donjon, Derrière de l'hôtel rue de l'Hôtel-de-Ville, le Donjon, Rue de l'Hôtel-de-Ville. 140, 141. Hôtel (l') des Téléphones, 4 est. : Deux surveillantes à leur bureau, 4; Une salle de téléphonistes, 5; Une téléphoniste à son appareil, 6; Deux téléphonistes à leur appareil, 7.

Impératrice (l') d'Autriche, portrait, 320.

Jaguarondi, 280 Jardin (le nouveau) fleuriste de la Ville de Paris, 161.

Lancement (le) du cuirassé *Iéna*, 5 est. : Coupe en travers du navire sur cale de lancement, Disposition de lancement (vue par le travers), 315; Disposition de lancement (vue à vol d'oiseau), Disposition des câbles et des bosses cassantes, 316; le Lancement, 317. Larroumet (M. Gustave), portrait, 46. Laveurs de cendres, 1 est. : Atelier du traitement des cendres, 101. Locomotive (la nouvelle) électrique Heilmann, 228. Logis (un) de Molière, 3 est. : Lettre ornée, 290; Puits moyen âge rue du Figuier, 291; Logis de Molière rue de l'Ave-Maria, 292.

Microbes d'autrefois et de demain, 3 est. : Principaux microbes, 147; Plaques bactérigènes du docteur Follet, 163; Evolutions successives du bacille de Koch, 164. Mines (aux) de Klondike, 2 est. : Juneau (Alaska), 194; Une ville naissante au Klondike, 195. Motocycle de course, 343. Moussah, nouvelle, 2 est. : 28, 30. Mun (M. le comte Albert de), portrait, 83.

Notre ami le chat, 3 est. : Chat sauvage, Chat demi-angora, Chat de Siam, 384. Nouvelles constructions de l'Ecole de Droit à Paris, 2 est. : Grande perspective de la salle de lecture, 36; Façade rue Saint-Jacques, 37.

Omnibus (les), 5 est. : Lettre ornée, 386; Carrosse à 5 sols (1662), 347; Caroline (1828), Ecossaise (1828), Traction mécanique, 348. Omnibus (les) de Londres, 1 est. : Omnibus londonien, 85. Orchidées (les), 3 est. : Différentes racines d'orchidées, 87; Sabot (le) de Vénus, 88; Tige de *vacilla planiflora*, 89.

Patriarche (le) de l'Orient, 1 est. : Portrait de Mgr Géraïgiry, 123. Peintre (un) lithographe, 3 est. : Etude de chats, 58; la Leçon, le Papillon, 59. Philippines (aux), 4 est. : Femme métisse des Philippines, 155; Rue de village aux Philippines, Une rue de Manille, 156; Vue générale de Manille, 157. Photo-canon, nouvelle, 5 est. : 117, 119, 131. Photographie (la) dans l'art, 2 est. : Etude de lion, 60; Effet de soir en mer, 61. Pierres (les) précieuses, 8 est. : 23, 38, 54, 55, 56. Portail d'église rue de Varennes, 2 est. : Partie supérieure du portail, Partie inférieure du portail, 214.

Quelques grottes des Etats-Unis, 1 est : Grotte dans l'île de Santa-Cruz, 392.

République (une) d'enfants, 2 est. : la « Junior Republic » Membres du Congrès, Jeunes prisonniers en costume de travail, 253. Résurrection de la vigne en Normandie, 2 est. : Raisin provenant d'un semis de vigne chinoise (1890), Grappillon de 1897, 260. Roue (la grande) de l'Exposition de 1900, 2 est. : Lettre ornée, la Grande Roue, 261. Rue (la) Saint-Vincent à Montmartre, 240.

Santiago (à propos de) de Cuba, 3 est. : Cuirassé d'escadre, Tir plongeant d'une batterie contre un navire de guerre, 236; Forcement d'une passe par une escadre ennemie, 237. Semnopithèque douc, 2 est., 44. Souvenir (un) d'Horace Vernet, 1 est. : Portrait et autographe d'Horace Vernet, 168.

Théâtre de Genève, 104. Theuriet (M. André), portrait, 16. Tour (la) de l'Horloge à Berne, 2 est. : Cadran de l'horloge, 311; la Tour de l'Horloge, 312. Transformations de la gare Montparnasse, 3 est. : Plan de la voie et des constructions nouvelles, 396; Coupe de la façade, Vue de la nouvelle façade sur la place de Rennes, 397.

Vandal (M. Albert), portrait, 20. Vieilles maisons et maisons neuves, 3 est. : Vieille maison bourgeoise, 132; Nouvelle maison rue de Clichy à Paris, 133; Maison primée à Bruxelles, 136. Vieux (un) plan du vieux Paris, 1 est. : Plan de Paris en 1567, 264. Vignettes (les) du papier timbré, 34 est. : 298, 299, 300. Villeneuve-les-Avignon, 6 est. : le Cloître du Chapitre, 331; Fort Saint-André, 332; Église paroissiale, Église des Chartreux, 333; le Puits des Chartreux, la Belle-Croix, 334. Vision (la) à distance, 1 est. : le Télescope, 266. Voisins (nos) d'Outre-Manche, Quelques mots sur l'armée anglaise, 1 est. : Officiers de l'armée anglaise, 21.

SCIENCES.

Anthropologie. — Pygmées (les) de l'Age de pierre, 35.

Botanique — Arbre (l') qui pleure, 354. Jardin (le nouveau) fleuriste de la Ville de Paris, 159. Orchidées (les), 86. Résurrection de la vigne en Normandie, 258.

Géologie. — Mine (une) d'or dans la mer, 395. Quelques grottes des Etats-Unis, 391.

Mécanique. — Bouclier (le) au chantier de la gare d'Orléans, à Paris, 303. Carillon (le) de Levallois-Perret, 63. Comment on fait un timbre-poste, 349. Lancement du cuirassé *Iéna*, 3[illegible]. Locomotive (la nouvelle) électrique Heilmann, 226. Motocycle (un) de course, 242. Roue (la grande) de l'Exposition de 1900, 261. Tissage (le) Photo-électrique, 306.

Physiologie. — Excentriques (les), 91, 174, 205. Microbes d'autrefois et de demain, 146, 162.

Physique, Chimie. — Liquéfaction des gaz, 338. Lunette-sidérostat (la) de 60 mètres, 389. Mine (une) d'or dans la mer, 395. Nouvelles (les) allumettes S. C., 378. Pierres (les) précieuses, 22, 38, 54, 71. Télégraphie (la) sans fils et les accidents, 50. Vision (la) à distance, 266.

Zoologie. — Chimpanzés au Muséum d'histoire naturelle, 198. Duel à mort, 360. Jaguarondi (le), 279. Nids et œufs, 157. Notre ami le chat, 383. Nouvelle maladie des lapins. 302. Races (les) bovines françaises, 115. Semnopithèque (le) douc, 43.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1898

ALANIC (Mathilde), 111.
ALEXANDRE (Arsène), 18, 41, 72, 81, 241, 257, 289.
ALLARD (Renée), 362.
ALMERAS (Henri d'), 10, 111, 234.
BATAILLE (F.), 142.
BAUDEUF, 314.
BEAUREPAIRE (E.), 290.
BELLET (Daniel), 52, 391.
BONNAFFÉ (Edouard), 226, 242, 266, 282, 306, 338, 375, 378, 395.
BOUCHER (G.), 335.
BROWN (Ralph), 94, 138, 331.
BRUNEL, 132.
C (G.), 47.
CALLET (A.), 159.
CANU-TASSILLY, 219.
CARDANE (J.), 151, 293.
CASTELMOUR (C. de), 74.
CERFBERR (Gaston), 12, 60.
CHARTRAIRE (E.), 170.
CHASTREY (Henry), 86, 354.
CIM (Albert), 178, 205, 215, 231, 251.
CLARETIE (Jules), 2.
COPIN (Maurice), 101.
COPPÉE (François), 92.
COQUELIN (cadet), 169.
CÔTE-FOREST (P. de la), 293.
COUTIÈRE (H.), 148.
DEX (Léo), 50, 235, 263.
DHOMONT (Dr), 302.
DIGUET (Charles), 245, 278, 318, 353, 381.
DORCHAIN (Auguste), 27, 192, 263.
DUHOUSSET (colonel), 167.
ELBERT (A.), 270, 284, 308, 325, 341, 356, 370, 386, 404.
ERNAULT (Louis), 182.
F. (L.), 217.
FARGES (L.), 219.
FIÉRENS-GEVAERT, 330, 400.
FLAMANS (H.), 57.
FLEURIGAND (C.), 189.
FLOTRON (A.), 103, 104, 120, 223, 243, 311.
FLOUR DE SAINT-GENIS, 322.
FORESTIÉ (Edouard), 327.
FORMENTIN (Charles), 14, 31, 106, 266, 375.
FOULON (Franz), 256.
G. (G.), 301.
GABILLARD (P.), 165.
GALTIER-BOISSIÈRE (Dr), 91, 146, 162, 174, 205.
GEFFROY (Gustave), 8.
GÉLIS (G.), 4, 46, 237, 254, 349.
GÉRIOLLES (A. de), 154.
GŒDORP (V.), 304, 339.
H., 78.
HARAUCOURT (E.), 63, 366.
HÉNARD (Robert), 139, 214, 261, 346, 379, 396.
HINZELIN (Emile), 31, 78, 218, 232, 262.
HOCHE (Jules), 366.
HOUDON (H.), 185.
HOURST (lieutenant de vaisseau), 67.
IVOI (Paul d'), 77.
JACQUES (COUSIN), 14, 61, 90, 307.
JANNETTAZ, 22, 38, 54, 71.
JANIN (Clément), 124.
JANVRAIS (Th.) 286.
JAUBERT (E.), 167, 399.
KERAVEL, 173.
LABADIE-LAGRAVE (G.), 35, 84, 142, 192, 274, 319, 402.
LACAZE-DUTHIERS (de), 182.
LAIR (A.), 228.
LE BRUN (A.), 19, 186, 258.
LE FUSTEC (Jean), 1, 93, 105, 313, 345.
LECADET, 297.
LEMERCIER (M.), 115.
LEMONNIER (P.), 116, 130.
LEROY-ALLAIS (Jeanne), 98.
LEUDET (Maurice), 175.
LISSE (Jean de), 407.
LOUIS (Désiré), 24, 112, 153, 321.
MAUBRY (Victorien), 36, 63, 108, 276, 373.
MAZADE (Fernand), 391.
MÉGNIN (P.), 157, 382.
MÉTIVIER (Henri), 126, 335.
MYRICA (Pierre de), 351.
NARFON (de), 122.
NURBEL (de), 207.
OUSTALET (E.), 43, 198, 279.
P. (A.), 48.
PASCAL (Félicien), 15, 32, 196, 377.
PETIT (E.), 210.
PINET (Cte G.), 78.
R. (P.), 161.
RENAUD (Armand), 94.
ROBBE (Pierre), 121, 209, 225 273, 352.
RODENBACH (Georges), 281.
ROUJON (Henry), 246.
SCHALCK DE LA FAVERIE, 267.
T. (M.), 49. 336.
THIVARS (Michel), 394.
TINAYRE (Mme Marcelle), 126, 180, 202, 221.
TRICOCHE (G. Nestler), 20, 252.
VALONA (L.), 303.
VAULABELLE (de), 201, 389.
VAUTEL (Clément), 28.
VELAY (Jacques du), 20, 65, 197, 239.
VERNAY (J.), 33, 368.
VIVAREZ (Henri), 297, 360.
X. 129, 145, 177, 233, 205, 385.
YVEL (J.), 45.

FIN DES TABLES.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Académie nationale de Musique. — *LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG*, poème et musique de Richard Wagner, version française de Alfred Ernst.

La représentation à Paris des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* avait inspiré aux admirateurs de Wagner les plus vives appréhensions. Notre Académie nationale de musique serait-elle à la hauteur de sa tâche, et le public des premières aurait-il le droit de dire, après l'audition : c'était bien autre chose à Bayreuth, à Munich, à Berlin, à Vienne? — Telles étaient les anxieuses questions qui se posaient, et, pour quiconque connaît les écueils sans nombre dont cette œuvre est parsemée, il y avait réellement lieu de s'inquiéter.

Paris a victorieusement affronté cette redoutable épreuve; nulle part les *Maîtres Chanteurs* n'ont été mis à la scène avec une aussi grande perfection.

Commençons donc par adresser tous nos éloges aux vaillants et habiles directeurs de l'Opéra, MM. Bertrand et Gailhard, pour la splendide organisation de cette inoubliable soirée.

C'est à la savante traduction de M. Ernst que nous devons d'avoir pu apprécier à sa juste valeur l'œuvre de Wagner. Le sens réel, l'exacte signification des mots, les images poétiques, les moindres nuances de langage, tout y est reproduit avec la plus scrupuleuse fidélité. Le traducteur suit, d'autre part, sans jamais dévier, les périodes mélodiques de la partition, respectant les rythmes, la valeur des notes, les intervalles; en un mot, toute la pensée musicale du maître allemand. Aussi, bien que traduit dans notre langue, l'ouvrage reste entièrement ce qu'il était dans l'autre : un mélange de sentimentale tendresse, de verve irrésistible, d'ironie mordante, de fraîcheur printanière, comme aussi de saine et robuste gaieté.

L'orfèvre Pogner, un des Maîtres Chanteurs de Nuremberg, a résolu de marier Éva, sa fille, à celui de ses collègues qui sortira vainqueur du prochain concours de musique que doit donner la vieille cité allemande. Un jeune chevalier franconien, Walther de Storling, aimé d'Éva, se présente devant la corporation des Maîtres Chanteurs pour y subir l'examen qui confère, avec la maîtrise, le droit de prendre part au concours dont Éva est le prix. Il échoue dans cette épreuve, grâces aux perfides menées du maître chanteur Beckmesser, son rival.

Hans Sachs, le cordonnier maître chanteur, prend fait et cause pour Walther, et, lorsque Beckmesser vient, radieux, chanter une sérénade à Éva, il l'interrompt en assénant sur son empeigne de terribles coups de marteau.

Et Beckmesser de hurler pour se faire entendre quand même, tandis que Hans Sachs frappe à tour de bras pour lui couvrir la voix; ce qui attire tous les habitants du voisinage et donne lieu à une mêlée générale, sur laquelle s'achève cette scène d'un comique énorme et d'une grosse gaieté tudesque.

Walther, réfugié chez Hans Sachs, lui raconte un rêve qu'il a fait. Celui-ci lui apprend à composer sur ce rêve un chant de « maître » et s'empresse d'écrire les vers que Walther improvise en chantant.

Quelques instants après, Beckmesser, en venant voir Hans Sachs, aperçoit sur la table de celui-ci le poème de Walther; saisi d'admiration, il demande la permission de le prendre, et Hans lui abandonne malicieusement le dit poème que le rusé Beckmesser ne craint pas, le jour du concours, d'adapter à la musique de sa sérénade. Mais voici que l'air s'accorde mal avec les paroles; le rythme est incertain, la mélodie disparate, et le résultat... déplorable. Le peuple murmure, s'irrite, et Beckmesser, chassé honteusement, disparaît au milieu des huées.

Encouragé par l'échec de son rival, Walther s'avance, il chante, il se surpasse, et la foule, enthousiasmée, le proclame vainqueur.

Telle est la donnée sur laquelle Wagner a écrit sa partition. Il ne faut pas s'efforcer d'y découvrir un intérêt dramatique que le maître lui-même n'y a pas cherché. Son but était d'entrer en lutte ouverte avec l'ancienne école, d'ouvrir à l'art musical de nouveaux horizons, comme aussi de donner un champ plus vaste à l'imagination des compositeurs à venir. C'est d'ailleurs ce qu'indique, dans le livret, le triomphe de Walther de Storling qui, en s'abandonnant entièrement à son inspiration, a produit une œuvre nouvelle et marquée au coin de la plus puissante originalité.

Se livrer à une minutieuse analyse de cette partition si riche en beautés mélodiques et symphoniques serait, à la vérité, une tâche bien ardue. Les sentiments exprimés par les paroles y sont partout rendus avec une vérité frappante, depuis la scène de l'église jusqu'à la fin. Mais que préférer, dans cet amas de pages admirables, du ravissant dialogue des instruments accompagnant avec tant d'à-propos discret le langage scénique, ou des sonorités magnifiques des chœurs, mettant en si vive lumière les péripéties de la dispute ainsi que les accents de triomphe qui saluent, en un final étincelant, la victoire de Walther Storling?

Et le génial assemblage des thèmes de l'ouverture, la méditation de Hans Sachs (acte III), et l'incomparable *Prieslied* qui réalise le rêve de Walther, cette mélodie à laquelle Hans Sachs, ravi, donne ce titre expressif : « l'air béni du rêve matinal aux doux présages! »

Toutes ces merveilles ont déjà attiré et attireront longtemps encore le public à l'Opéra.

C'est à M. Taffanel que nous devons la mise au point des *Maîtres Chanteurs*. Conduit par lui, l'orchestre est irréprochable.

Quant aux chœurs, le meilleur éloge qu'on puisse leur adresser, c'est de dire qu'ils prennent une part vivante à l'action. Bravo, M. Claudius Blanc! faire répéter ainsi cent quatre-vingts choristes, arriver à les faire jouer, mimer et chanter avec cette sûreté et cette aisance, n'est pas chose facile, d'autant que ce n'était pas l'habitude à l'Opéra, et qu'on vous doit là une très heureuse innovation.

Les artistes chargés d'interpréter les différents rôles de la pièce se sont supérieurement acquittés de leur tâche. M. Delmas a bien compris le personnage de Hans Sachs, le brave cordonnier de Nuremberg, moraliste, poète et musicien quand ses loisirs le lui permettent; M. Alvarez conduit à souhait son superbe organe dans le rôle sympathique de Walther de Storling, et M. Renaud (Beckmesser) est, comme à l'ordinaire, un chanteur de premier ordre. Mlle Bréval a laissé de côté le beau masque tragique pour la douce et mélancolique silhouette d'Éva; elle a bien su donner à sa voix puissante les tendres inflexions de la gracieuse amante de Walther.

Nous avons remarqué beaucoup de verve et de joviale humeur chez Mlle Grandjean; M. Vaguet a interprété avec talent le rôle de David et M. Gresse a excellé dans celui de Pogner.

Beaucoup d'autres rôles sont tenus avec succès par

des artistes que nous voudrions pouvoir nommer, et dont la tâche est de parfaire une interprétation que, seul, l'Opéra pouvait donner.

Voilà donc les *Maîtres Chanteurs* installés à Paris; nous espérons que l'œuvre entier de Wagner aura bientôt sa place au répertoire de notre Académie nationale de musique. Que faut-il en conclure? — Que notre école française va désormais se mettre à la remorque du grand maître allemand? — Non. — Bizet, Franck, Reyer, Massenet, Lalo, Saint-Saëns s'éprurent plus ou moins de Wagner, mais ils ne l'imitèrent pas, et ils eurent amplement raison. Nous avons dit, dans nos précédents articles, le résultat médiocre qu'ont obtenu jusqu'ici les prétendus disciples de l'école wagnérienne. Rendons donc à Wagner ce qui lui est dû, mais nous, Français, ne cherchons pas à l'imiter, ce serait sûrement faire fausse route.

Opéra-Comique. — *SAPHO*, pièce lyrique en cinq actes, tirée du roman de M. Alphonse Daudet par MM. Henri Cain et Arthur Bernède, musique de M. J. Massenet.

La nouvelle œuvre de M. J. Massenet, *Sapho*, vient d'obtenir un très grand et très légitime succès, succès auquel on pouvait d'ailleurs s'attendre, car le maître français abordait encore une fois le genre sentimental, genre où il excelle incontestablement. Est-ce à dire pour cela qu'il ne puisse traiter des sujets plus élevés et que l'accès du drame lyrique aux larges envolées lui soit interdit? Non. Le *Roi de Lahore*, le *Cid*, *Hérodiade*, *Esclarmonde*, *Thaïs*, nous ont surabondamment prouvé le contraire. Nous voulons seulement exprimer cette opinion que Massenet est plutôt, musicalement parlant, le Racine de nos scènes lyriques qu'il n'en saurait être le Corneille, et que, s'il n'arrive pas toujours à se faire admirer du public, il possède du moins au plus haut degré l'art inappréciable de le séduire et de le charmer.

Tout le monde connaît le roman célèbre du maître regretté que la mort vient de nous ravir si prématurément. Massenet n'a pas hésité à le mettre à la scène avec la modernité du décor, des personnages et de l'action. C'était là une tentative hardie et que pouvait seul mener à bonne fin l'auteur de *Manon*. Il en a fait le digne pendant de cette œuvre, et c'est, croyons-nous, le meilleur compliment qu'on puisse lui adresser. Qu'on aille pas croire, cependant, que *Sapho* ressemble à sa sœur aînée! Non : tandis que bon nombre de compositeurs, d'ailleurs célèbres, ne se gênent pas pour s'inspirer de leurs précédents ouvrages, Massenet, lui, possède l'art de se transformer, tout en gardant à son talent ses caractères distinctifs : le charme et la séduction.

Le maître s'est imposé, cette fois, une tâche qu'il a suivie avec une inflexible rigueur. Le chant reste, dans son œuvre, le maître souverain, et l'orchestre y est constamment soumis à ses ordres. Il en résulte une longue série de phrases émouvantes soutenues par une harmonie riche et variée, le tout d'une irréprochable limpidité et d'une bien touchante expression.

Parmi les morceaux à citer dans *Sapho*, nous remarquons le prélude, la fête du premier acte, le joli tableau de mélancolique symphonie soulignant le retour de Jean dans sa famille, la scène navrante où Sapho brûle les lettres du bien-aimé, en se lamentant sur la solitude à laquelle elle vient de se condamner; puis la dernière scène, si impressionnante, où elle fuit celui qu'elle ne se sent pas en droit d'aimer.

L'interprétation de cette belle pièce lyrique a été parfaite, et nous sommes heureux d'en féliciter la direction de l'Opéra-Comique, l'orchestre et les différents interprètes de l'œuvre, notamment Mlle Emma Calvé, qui a fait du rôle de Sapho l'une de ses meilleures créations.

EMILE FOUQUET.

SCIENCES, LITTERATURE BEAUX-ARTS

Académie Française

La réception de M. André Theuriet a été une fête pour la mémoire de Dumas fils. L'éloge que le récipiendaire a fait du dramaturge en a été la première phase. Dans la seconde, la réponse de M. Bourget nous a tracé un portrait de Dumas d'une vigueur sculpturale, un portrait définitif que nous tenons à reproduire :

« Vous vous rappelez certainement comme nous tous cette haute taille, cette carrure d'athlète, ce port altier, ce masque surtout expressif et singulier, pétri d'intelligence et d'énergie, de gaieté virile et d'amertume cachée, d'ironie tout ensemble et de bonté, de sérénité courageuse et de mélancolie. Il y avait de tout cela dans ce profil accusé, avec son nez busqué, sa moustache hardie, son front éclairé de pensée, sa bouche à la fois indulgente et désenchantée — et quel regard!... Ses yeux clairs, comme enchâssés dans des paupières un peu saillantes, avaient cette lucidité chirurgicale des grands médecins, des grands confesseurs et des grands hommes d'Etat. Il semblait qu'à travers tous les mensonges et aussi toutes les pudeurs, toutes les ignorances et toutes les duplicités, ce regard-là dût toujours percer jusqu'au fond l'être sur lequel il se posait et discerner dans l'âme le point malade, la plaie secrète à sonder et à guérir. Un je ne sais quoi de martial répandu sur toute sa personne disait que ce grand homme de théâtre avait dans les veines du sang d'homme de guerre, en même temps qu'une allure d'aristocratie native révélait un atavisme de grand seigneur chez ce courageux ouvrier de lettres qui avait commencé la vie en travaillant de sa plume pour gagner son pain. Ses cheveux, vaguement crêpelés autour de ses tempes, finissaient de dénoncer l'inattendu mélange de races qui avait contribué à produire cette créature extraordinaire. Il n'était pas seulement supérieur, il était à part. »

. . . . . .

Plus loin apparaît le portrait moral, aussi net et aussi complet :

« Il s'est peint lui-même avec une exactitude photographique, et, passez-moi le mot, phonographique, dans le Ryons de l'*Ami des femmes* à qui Montégre demande : « Est-ce en ami que je dois vous aborder? » et qui répond : « En ami de la veille. Mais nous avons l'avenir pour nous... » En lui, comme dans Ryons, comme dans Jalin, son autre sosie, il y avait du bretteur de conversation et du don Quichotte. On le sentait redoutable et magnanime, toujours sur le qui-vive et cependant incapable d'abuser de cet irrésistible don d'épigramme. Ecrivant à quelqu'un qui lui tenait de près au cœur, il disait, donnant ainsi la meilleure définition de sa propre causerie : « Ce n'est pas l'esprit qui vous manque. Ne vous en servez, quand vous voudrez plaisanter, que pour plaisanter les choses, jamais les gens. Nous ne sommes pas assez longtemps sur la terre pour faire de la peine à quelqu'un, sous prétexte de rire un peu. Mais soyez sans pitié pour les orgueilleux et les insolents. Vous aurez de quoi vous rattraper... » Et il se conformait à cette règle,

rentrant ses griffes pour jouer sans blesser, à la manière d'un grand félin que l'on sait et qui se sent formidable, alors même qu'il est le plus pacifique. En même temps, on le sentait très bon, d'une bonté généreuse d'être fort, loyal d'une loyauté absolue, et intimement, complètement juste, d'une justice qui n'oubliait jamais un procédé délicat ou simplement gracieux. Aussi n'avait-on pas peur de ce terrible esprit qui n'a jamais sacrifié à une saillie, non pas même une amitié, comme tant de faiseurs de mots cruels, mais une camaraderie, une relation. Seulement l'arme était là, toujours prête. On devinait qu'il avait trop longtemps vécu dans un monde trop peu sûr, qu'il lui avait fallu, trop jeune, tenir tête à trop de trahisons, rencontrer trop d'hostilités. Moins puissant d'intelligence, et aussi moins honnête homme, il eût été un réfractaire. Moins noble de cœur, moins compatissant dans sa force pour les faiblesses des autres, il eût été un misanthrope. Il y a en lui les débris de l'un et de l'autre, mais amalgamés et fondus dans un moraliste, isolé lui-même au milieu du groupe des écrivains de cette sorte, car il est si hardi qu'il a parfois des allures de nihiliste et de destructeur; il est si passionné qu'il inquiète les consciences à la minute même où il prétend les guérir, et avec cela il est si vivant, si éloquent, si poignant qu'il ne permet pas l'indifférence. »

La réception de M. Vandal a suivi de quelques jours celle de M. André Theuriet. Le jeune historiographe, qui succédait à Léon Say, a prononcé l'éloge du grand économiste. Le discours par lequel M. d'Haussonville a souhaité la bienvenue au récipiendaire, a tracé les devoirs de l'historien en des considérations d'une grande élévation.

Académie des Sciences Morales et Politiques

Élection en remplacement du duc d'Aumale. — Trois candidats brigauaient le fauteuil laissé vacant dans la section d'histoire par le décès du duc d'Aumale : MM. Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique, Fagniez et Welschinger. Au premier tour de scrutin, M. Alfred Rambaud a été nommé par 24 voix contre 6 à M. Fagniez, 4 à M. Welschinger et 2 bulletins blancs.

Professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, sénateur du Doubs, M. Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, est l'auteur bien connu de travaux estimés sur l'histoire de la civilisation contemporaine en France, l'histoire générale de notre pays, et l'histoire de la Russie, pays qu'il habita longuement au cours de plusieurs missions qui lui furent confiées alors qu'il était encore attaché à la Faculté des lettres de Nancy.

BIBLIOGRAPHIE

Figures et Choses qui passaient, de *Pierre Loti*, Calmann-Lévy, éditeurs. — De ce livre où Pierre Loti a recueilli un choix de ses impressions, durant les années qu'il vient de vivre au bord du pays basque, se dégage surtout une sensation d'intense rêverie imposée à son imagination par la vie ambiante. En présence des objets extérieurs, il semble que l'âme de Pierre Loti devienne comme un réflecteur sur lequel vibrent les empreintes des hommes et des choses. Et l'âme de l'écrivain imprègne, en même temps, la sensation qu'elle a des choses et des hommes et d'une gravité originelle, d'une teinte de tristesse et d'ennui. En sorte que les figures et les choses dont Pierre Loti reproduit la vision gardent le reflet d'austère mélancolie et d'apitoyée tendresse qui les fixent dans l'imagination du lecteur et les rendent dou à son cœur.

Cette sensibilité douloureuse est le secret de l'émoi triste qu'on éprouve dans *Passage d'Enfant*, où tant de gémissante protestation contre l'aveugle cruauté de la mort se fait jour, à travers les souvenirs simplement et un peu minutieusement évoqués de la disparition brusque d'une âme charmante d'enfant. Et la précision des images fait le rare mérite des tableaux de la vie basque, si particulière, si pittoresque, si attachée aux traditions locales qui font la suite de ce livre, bon à lire et à savourer, au coin du feu, pour se donner prétexte à méditations et à profondes songeries.

Guillaume II intime, de *Maurice Leudet*, chez Juven, éditeur.

Le livre de notre confrère Maurice Leudet du *Figaro*, *Guillaume II intime*, nous fait pénétrer les moindres détails de la vie du souverain allemand, ce qu'il dit, ce qu'il pense, sa façon de vivre, sa méthode de travail, son activité dévorante dans les affaires de l'État, tout cela a été mis en relief dans ce livre fortement documenté et écrit d'un style alerte, clair, bien français.

M. Maurice Leudet a passé plusieurs années en Allemagne, et il a suivi à Heidelberg les cours du célèbre professeur Kuno Frœcher. Dans des pages de souvenir des plus intéressantes il nous parle de la vie de l'étudiant allemand que Guillaume II a vécue et donne les opinions successives de l'empereur allemand sur la littérature, sur les arts, sur les sports en général. Il n'oublie pas non plus de nous faire entrer à la Cour impériale et de nous en montrer les splendeurs et aussi les petitesses.

C'est, en effet, un ouvrage impartial qui n'a rien du pamphlet, mais rien non plus d'une apologie sans réserves. Signalons encore la couverture symbolique de Jean Veber : Guillaume II en croix sur son épée, les nombreuses illustrations qui accompagnent le texte et le chapitre final où l'auteur, jetant un regard philosophique sur les éventualités de l'avenir, voudrait voir se former, pour assurer la paix « avec l'honneur », une nouvelle triplice composée de la France, de la Russie... et de l'Angleterre.

Cette solution, des difficultés préconisées par M. Maurice Leudet, ne sera pas du goût de tout le monde, mais tous ceux qui liront ce livre écrit par un journaliste qui sait ce dont il parle, reconnaîtront que cette thèse est soutenue avec talent. Notre confrère ne voit qu'un seul ennemi à combattre : l'Allemagne, et, à son avis, le seul but à poursuivre pour le moment est d'abattre la puissance allemande qui menace à la fois les intérêts français, russes et anglais.

Guillaume II intime est donc un livre à lire. Si quelques opinions en peuvent paraître hasardeuses, il offre de précieux renseignements sur ce haut personnage qui tient essentiellement à garder l'opinion du monde fixée sur lui.

Annuaire astronomique et météorologique de *Camille Flammarion*, Ernest Flammarion, éditeur. — C'est par centaines qu'on pourrait énumérer les almanachs, si on en faisait le dénombrement chaque année. De toutes ces publications où les notions prophétiques sur les événements atmosphériques de l'année sont nécessairement fantaisistes, il n'en est pas de plus sérieux et de plus utile que l'*Annuaire astronomique et météorologique* de M. Camille Flammarion. Le savant astronome qui a dépensé tant de zèle à vulgariser cette science du monde qu'est l'astronomie, offre, dans cette publication, avec

son habituelle lucidité de style à tous « ceux qui vivent sur la terre en esprits éclairés, avides de s'instruire dans la connaissance de la vérité, à ceux qui aiment à avoir sous les yeux, au commencement de chaque année, le tableau sommaire des événements célestes qui doivent s'accomplir, une sorte de résumé du panorama de l'univers au sein duquel s'écoulent nos existences. »

On trouve, dans cet *Annuaire*, tout ce qui concerne l'ensemble des aspects célestes observables dans le cours de l'année, depuis les articles du calendrier de chaque jour, jusqu'au détail de toutes les observations à faire sur les étoiles, les diverses curiosités du ciel, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, à l'aide de figures et de cartes dont on reconnaîtra aisément l'utilité.

On n'y trouvera, au contraire, aucune prédiction météorologique, puisque la météorologie demeure encore une science incertaine, mais une série d'observations intéressantes à consulter. Et ainsi cet Annuaire devient le complément de l'*Astronomie populaire* de M. Camille Flammarion et donne à tous ceux qui ont le goût de la science céleste le moyen de se tenir constamment au courant des phénomènes astraux et d'observer tout ce qui peut les y intéresser.

M. Emile Bayard fait paraître chez Ch. Delagrave un ouvrage important intitulé l'**Illustration et les Illustrateurs.**

Une préface signée Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts, *rehausse encore de quelques pages cette* œuvre qui, par son caractère double, s'adresse à toute classe de lecteurs, tour à tour intéressante, documentée, et amusante par les anecdotes curieuses dont elle est remplie.

Nous recommandons vivement l'**Illustration et les Illustrateurs** *à nos lecteurs.* F. P.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

L'Exploration de l'Asie en 1897. — L'année 1897 qui vient de s'écouler a été particulièrement favorisée sous le rapport de résultats géographiques et voyages heureusement accomplis par d'explorateurs de différentes nationalités. Les travaux gigantesques entrepris par les Russes pour l'exécution du grand chemin de fer transibérien ont déterminé un ensemble de reconnaissances et d'explorations reparties sur toute la zone traversée par la voie ferrée. On sait que la ligne en construction est bien près d'atteindre, à l'heure actuelle, la capitale de la Sibérie orientale, Irkoutsk, et le grand lac Baïkal. Ce lac doit servir de moyen de transbordement pour l'entrée des trains dans la Mandchourie.

A peine connu il y a quelques années encore, le lac Baïkal a été, durant cette année, l'objet d'une reconnaissance spéciale par une petite flottille, chargée de préparer la voie aux gros navires qui ne tarderont pas à le sillonner en tous sens.

L'accueil particulièrement amical réservé aux Français en pays slave a engagé un grand nombre de nos compatriotes à aller étudier sur place les progrès faits par les Russes dans leurs vastes domaines de l'Asie.

Nous signalerons notamment les voyages faits par M. Saint-Yves, chargé d'étudier le système de colonisation adopté en Asie (Semiretché, Sibérie ; province de Ferghanah, Bokhara, Turkestan). M. Chaffanjon, accompagné de MM. Mangini et Gay, devait explorer la Sibérie au point de vue archéologique.

M. P. Labbé, rentré depuis quelques jours seulement en France, rapporte de précieux documents sur la vie et les mœurs des Kirghizes, peuple nomade qui occupe de vastes steppes de l'immensité sibérienne. Une exploration d'une importance exceptionnelle a été accomplie également par un savant suédois, le docteur Sven Hedin, qui parcourait, depuis l'année 1894, les hautes régions de l'Asie centrale : montagnes du Pamir et du Tian-Chan. Les voyages de M. Sven Hedin, appréciés par le monde des géographes à l'égal de celui effectué par Nansen il y a quelques années, au Pôle nord, feront époque dans les annales de l'exploration asiatique. Le voyageur suédois fait actuellement une tournée triomphale dans les principales villes de l'Europe : Stockholm, Saint-Pétersbourg, Londres. Il est attendu à Paris pour le courant de ce mois.

Un autre de nos compatriotes, le capitaine breveté de Contenson, a parcouru l'Arménie et une partie de l'Asie-Mineure où il a exécuté une série de levers topographiques destinés à combler les vides qu'on constate encore sur les cartes de ces régions.

A l'autre extrémité du continent, nous devons signaler deux explorations importantes menées à bonne fin durant l'année dernière : l'exploration commerciale lyonnaise en Chine, entreprise, il y a deux ans, sous les auspices de la Chambre de commerce de Lyon et dont les résultats très satisfaisants ne manqueront pas d'ouvrir une voie nouvelle au commerce français dans l'Extrême-Orient. — Notre colonie de l'Indo-Chine a été l'objet d'une exploration importante accomplie par M. le comte de Barthélemy qui avait pour but l'étude d'une voie de communication entre la grande artère indo-chinoise du Mékong et la côte, et l'examen des ressources des pays arrosés par ce fleuve. Les résultats de cette exploration sont en partie négatifs; le voyageur a reconnu l'impossibilité d'employer le Mékong comme moyen de pénétration au Laos ; le régime de ce cours d'eau le rend inapte à tout transport fluvial.

Ne quittons pas ce continent, berceau de l'humanité, sans saluer, au passage, deux voyageuses de mérite, Françaises également, qui représentent dignement dans ces lointains pays la renommée de notre race. Mme Isabelle Massieu, que ses précédentes excursions à travers les déserts de l'Afrique et de la Syrie, en Australie et dans l'archipel asiatique (Java, Sumatra, Bornéo), avait déjà formée aux grands voyages, termine en ce moment une grande exploration entreprise à travers l'Inde et la Chine méridionale.

La voyageuse doit terminer ce parcours par une pointe au Japon, d'où elle se rendra en Sibérie, et de là, reviendra en Europe, par le Turkestan et le Caucase.

Une autre Française, Mme H. Cros, s'était rendue à la fin de l'année 1896 aux Philippines qu'elle ne put pas aborder, à cause de la guerre, et dut se borner à parcourir nos différentes colonies de l'Indo-Chine, d'où elle se rendit également au Japon, et de là, après une traversée de l'Amérique, revint en France au mois de juillet dernier.

PROBLÈME

On demande d'inscrire dans un triangle de base a et de hauteur h un carré.

On donnera : 1° une construction purement géométrique; 2° l'expression de la longueur du côté du carré cherché en fonction des données.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES
ET MUSICALES

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.
CYRANO DE BERGERAC, par Edmond Rostand.

Voici l'un des plus éclatants succès de théâtre. Pour parler avec assez d'éloges de *Cyrano de Bergerac*, la critique à dû faire appel à de glorieux souvenirs : elle a comparé le jeune poète Rostand au plus grand de tous les poètes, et, s'il faut l'en croire, ce fut l'autre soir, à la Porte-Saint-Martin un triomphe semblable à celui de *Marion Delorme* et de *Ruy Blas*.

Il se peut que l'enthousiasme ait trouvé des mots excessifs pour juger cette œuvre ; mais il est certain, en dehors de toute hyperbole, que nous avons assisté à l manifestation d'un merveilleux talent. Le drame de cape et d'épée que la foule applaudit depuis un mois avec délire, est une des plus jolies choses qu'on ait vues à la scène depuis longtemps. La fantaisie lyrique d'Hugo, l'invention échevelée d'Alexandre Dumas, le caprice poétique de Banville, tout cela se mêle en une virtuosité éblouissante pour former une œuvre où l'originalité de la forme égale la richesse du fonds.

M. Rostand est allé chercher dans l'histoire un de ces types curieux faits de légendes bizarres et de vérités mal connues. Du vague écrivain batailleur et bohême que nous avons rencontré dans l'histoire des lettres au dix-septième siècle, le poète a fait un personnage d'un étonnant relief.

Cyrano, cadet de Gascogne, aime une belle jeune fille, Roxane, sa cousine. Mais, hélas ! la nature ne permet guère à son amour de triompher. Cyrano est laid, abominablement laid ; par dessus sa moustache de mousquetaire il arbore un nez invraisemblable. Les lazzis raillent cet appendice, et les jolies femmes y accrochent de cruelles plaisanteries. Et voilà pourquoi Roxane répond mal à la passion de Cyrano. D'ailleurs elle aime Christian dont le physique est irrésistible et qui n'a qu'un défaut, celui d'être un imbécile parfait. Christian a devant Roxane de belliqueuses attitudes et des sourires vainqueurs; mais sa langue est inhabile aux galanteries délicates ; elle bredouille quand elle s'aventure en quelque madrigal. Fort heureusement, Cyrano est là qui traduit par amour pour la belle dont il est dédaigné, les sentiments que son rival ne saurait exprimer.

Roxane ignorera longtemps la voix qui dans l'ombre, l'été, chuchote sur son balcon, tant d'amoureuses phrases : elle épousera Christian, tué presqu'aussitôt à la bataille ; et plus tard, veuve, sans amour, toute à ses regrets et à ses souvenirs, elle découvrira auprès de Cyrano agonisant l'homme qui l'avait éperdûment aimée sans oser le dire, et dont elle avait savouré l'âme exquise sur les lèvres d'un autre.

J'ai essayé de définir le talent de M. Rostand ; voici un morceau qui permettra d'apprécier la brillante allure de son vers sonore comme une fanfare. C'est le couplet où Cyrano, en un beau mouvement d'arrogance, fait sa profession de foi.

Et que faudrait-il faire?...
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse, au lieu de s'élever par force?
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
Des vers aux financiers? se changer en bouffon
Dans l'espoir vil de voir aux lèvres d'un ministre
Naître un sourire, enfin qui ne soit pas sinistre?
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud?
Avoir un ventre usé par la marche? une peau
Qui, plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale?
Exécuter des tours de souplesse dorsale?
Non, merci! Se pousser de giron en giron,
Devenir un petit grand homme dans un rond
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames.
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames?
Non, merci! Chez le bon éditeur de Sercy
Faire éditer ses vers en payant? Non, merci!
S'aller faire nommer pape par les conciles
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles?
Non, merci! Travailler à se construire un nom
Sur un sonnet, — au lieu d'en faire d'autres? Non,
Merci! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes?
Etre terrorisé par de vagues gazettes,
Et se dire sans cesse : Oh! pourvu que je sois
Dans les petits papiers du *Mercure François*?
Non, merci! Calculer, avoir peur, être blême,
Préférer faire une visite qu'un poème,
Rédiger des placets, se faire présenter?
Non, merci! non, merci! non merci!... — Mais chanter,
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre, — ou faire un vers;
Travailler, sans souci de gloire ou de fortune,
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune;
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortit.
Et modeste d'ailleurs, se dire : Mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles!
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César;
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite;
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul!

Cyrano de Bergerac, c'est M. Coquelin. On devine ce que peut être ce rôle interprété par un tel comédien.

Non, il n'est pas vrai que la poésie soit morte et que l'art dramatique français se perde en d'ibséniennes obscurités. Le drame joué à la Porte-Saint-Martin est une œuvre bien française et le talent de M. Rostand est de la bonne race, celle qui aime la clarté, la joie et l'esprit.

CH. FORMENTIN.

Opéra-Comique. — *ORPHEE*, opéra en quatre actes, paroles de Moline, musique de Gluck. Débuts de Mlle Marie Bréma.

Les débuts de Mlle Marie Bréma ont eu lieu dernièrement à l'Opéra-Comique dans le rôle d'*Orphée*, que Mlle Delna avait joué précédemment avec un succès considérable.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une comparaison entre ces deux artistes; contentons-nous de dire que, si Mlle Bréma a été longuement et chaleureusement applaudie, elle ne nous a cependant pas fait oublier Mlle Delna, qui excellait dans ce rôle.

Mlle Bréma est douée d'une voix puissante et bien timbrée, qu'elle conduit avec beaucoup d'art ; la prononciation est nette, bien que son accent d'origine (Mlle Bréma est Anglaise) lui donne parfois un peu de dureté, défaut que l'éminente artiste ne tardera sans doute pas à faire entièrement disparaître. C'est d'ailleurs une belle et noble tragédienne lyrique : sa mimique est pleine d'expression ; son geste, grand et juste ; son jeu, sobre et très impressionnant. Ces qualités sont indispensables pour faire valoir un rôle tel que celui d'Orphée, dont l'interprétation est si difficile.

Mlle Bréma a donc remporté un double succès tant au point de vue lyrique qu'au point de vue dramatique ; elle a fortement mis en relief les beautés de premier ordre de cet impérissable chef-d'œuvre, toujours plein de jeunesse et de fraîcheur, parce qu'il sait exprimer tous les sentiments de l'âme avec la vérité la plus sincère, animée de la surhumaine inspiration d'un incomparable génie.

Adressons, pour terminer, nos vives félicitations à

Mlle Marignan, charmante dans le rôle d'Eurydice, où elle a fort bien su donner, ce qui était une rude tâche, la réplique à Mlle Bréma.

Voilà qui inaugure bien la direction de M. Albert Carré, dont la nomination à l'Opéra-Comique a été, à juste titre, si favorablement et si sympathiquement accueillie.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Sciences.

Les Français à l'école de Woolwich. — M. Greenhill, l'éminent mathématicien anglais, professeur à l'école de Woolwich, présent à la séance du 4 janvier, a entretenu les académiciens des Français qui ont passé par cette école : M. Théodore Karcher ancien ami et collaborateur de Gambetta, directeur de la *Petite République* et du *Globe*, conseiller général des Ardennes, et M. Edmond Valentin, le dernier préfet de Strasbourg. Tous les deux professèrent à l'école anglaise, et quand ils l'eurent quittée, le gouvernement anglais leur servit une pension jusqu'à leur mort. Tous deux étaient des proscrits politiques, comme l'on sait. M. Karcher eut cette revanche singulière de voir un jour se présenter à son cours un troisième exilé, le fils de Napoléon III. A la sortie, le jeune prince s'approcha de lui et lui dit :

— Nous ne sommes, à l'école de Woolwich, que deux Français. Comme vous, monsieur, je suis exilé de ma patrie.

Sur le caractère du prince, M. Karcher a laissé des opinions favorables : intelligence au-dessus de la moyenne, vues hautes, conception facile, extrême impressionnabilité. Mais l'application et les efforts du prince ne se signalèrent qu'après la mort de Napoléon III, assez tôt encore pourtant pour conquérir de brillantes notes de sortie, auxquelles la faveur resta étrangère.

Eloge de Cauchy. — A l'ouverture de la séance annuelle, remise à janvier par suite d'un retard dans la remise des rapports sur les prix décernés par l'Académie, M. J. Bertrand a prononcé l'éloge du mathématicien Cauchy, et retracé d'intéressants souvenirs sur l'homme et sa famille. Après avoir montré le père de Cauchy dans ses fonctions de secrétaire du lieutenant de police de Crosnes, collaborant au transfert du cimetière des Innocents, délivrant une lettre de cachet contre Saint-Just, et plus tard échappant à la guillotine où la rancune de ce dernier fit mener le lieutenant de police, M. J. Bertrand présente quelques anecdotes sur le fils, entre autres sa première rencontre, en 1810, avec le mathématicien, dans une soirée où le directeur de l'École polytechnique produisait le jeune calculateur Henry Mondeu. Ce fut entre celui-ci et Cauchy un assaut où le petit prodige n'eut pas le dessus.

A retenir de cet éloge cette note de caractère. La franchise de Cauchy était sans limites. Le père de Ravignan, dans la chaire de Notre-Dame, avait risqué une digression sur la science. Le sermon à peine fini, Cauchy, son auditeur assidu, accourt, et du plus loin qu'il l'aperçoit, lui crie devant de nombreux témoins :

— Ah ! de grâce, mon père, vous qui savez tant de choses et les dites si bien, ne parlez jamais de ce que vous ne savez pas.

Le père de Ravignan eut l'esprit d'en rire, ajoute M. Joseph Bertrand, et d'en faire son profit.

Cauchy mourut à soixante-huit ans sans avoir connu la vieillesse.

Academie de Médecine.

Thérapeutique oculaire. — La trop vive causticité du nitrate d'argent, employé comme spécifique dans les affections secrétantes de l'œil, a inspiré à M. Darier la recherche d'agents n'entraînant pas cet inconvénient de provoquer la douleur et des réactions violentes. Le protargol (protéine et argent combinés) lui paraît remplir ces conditions. Son pouvoir pénétrant et son action bactéricide sont puissants ; il n'est pas irritant, et se conserve longtemps en solution. Il présente en outre le grand avantage de se combiner avec la cocaïne, et ouvre par ce fait un vaste champ à la thérapeutique oculaire.

BIBLIOGRAPHIE

Pâques d'Islande, par *Anatole Le Braz*, chez Calmann-Lévy.

A mesure que la réflexion donne de plus larges vues des choses, on s'aperçoit qu'il existe, sur terre, des pays particulièrement propices à la littérature, de véritables régions d'idéal. Les romantiques eurent l'Espagne et l'Italie où ils avaient trouvés les lieux d'élection de leurs rêves. Quelques modernes ont notre Bretagne, et parmi eux, M. Anatole Le Braz vient de s'y créer un jardin de rêves tout fleuri de visions pures, tout peuplé d'évocations d'un passé que nous croyons très lointain et qui se perpétue à nos côtés.

Le charme propre des œuvres de M. Anatole Le Braz réside en cette union intime des mœurs modernes du peuple breton avec les mœurs de ses ancêtres les plus reculés. Les marins, comme les paysans de Bretagne, ont la simplicité rude, la bonhomie accueillante, l'endurance résignée, la rêverie infinie, l'amour passionné de la mer et de leur coin de terre qu'ont eu les générations primitives établies en cette région de leur choix.

M. Le Braz fait revivre toutes ces âmes d'une si singulière intensité de vie intérieure, avec un art délicat et précis, d'une saveur un peu âpre, comme l'air vivifiant de la mer dont ses récits sont tout imprégnés. Et sur le réalisme vigoureux qui leur sert de solide fondement, jaillit, soudain, quelque floraison imprévue de poésie émouvante et simple, expression spontanée et saisissante de l'âme religieuse d'une race que la foi en Dieu et le culte des ancêtres embellit d'une noblesse éternelle.

Au son des Cloches, par *M. Emile Gebhart*, à la librairie Hachette.

Par l'élévation des idées et par l'amour des époques abolies, le livre de M. Émile Gebhart se rapproche du livre de M. Anatole Le Braz. Mais *Au son des Cloches* est d'une humanité plus générale, quoique l'émotion soi d'une suavité plus pénétrante dans *Pâques d'Islande*, malgré son localisme.

M. Gebhart a le goût de l'histoire, qu'il a contenté surtout par une remarquable série d'études sur l'histoire de l'Église. Si on ne sent pas, dans ces études, l'ardeur d'une foi sincère, on y découvre, au moins, le respect des âmes religieuses et des sentiments dont elles vécurent, durant leur passage terrestre.

Les récits dont se compose le nouveau volume de M. Gebhart forment une sorte de cycle, un peu pareil à une *Légende des Siècles* en prose, où des personnages de temps révolus nous apparaissent moins héroïquement religieux que dans les livres sacrés ou dans les *Vies des Saints*, et plus sujets aux infirmités des passions humaines.

Un goût très sûr de la vie intérieure, une prédilection pour les âmes méditatives et fermes dans la foi unis à un sens délicat du pittoresque reposant où vécurent tant d'hommes affamés d'émotions élevées et pures relie mystérieusement tous ces récits de M. Gebhart qui a le don magique de ressusciter toute une humanité pensive, absorbée dans de hautes pensées et tournées vers l'au-delà, au son prestigieux des cloches.

Les Déracinés, par *M. Maurice Barrès*, à la librairie Charpentier et Fasquelle.

Il n'est pas absolument sûr que ce nouveau livre de M. Maurice Barrès soit un roman tout à fait supérieur, mais il est certain qu'il est une œuvre très élevée et qui suggère les plus sérieuses méditations sur les malaises présents de notre vie intellectuelle et nationale. Si l'on doit reconnaître que M. Maurice Barrès est moins un artiste qu'un idéologue et que les considérations philosophiques et les théories interrompent trop longuement la trame de son récit et l'action passionnelle de ses personnages, au moins son idéologie débordante est-elle toujours d'un passionnant intérêt, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à établir les fondements de la conscience moderne.

La cérébralité domine tellement dans cette œuvre de M. Maurice Barrès que les épisodes de volupté, traités avec une acuité psychologique assez troublante, n'y prennent leur véritable importance qu'en raison directe de leur réaction sur la conscience des personnages. Et la pratique de l'amour, comme l'enseignement des professeurs, comme l'influence des maîtres de la pensée, comme les difficultés de la vie matérielle, et enfin l'ambiance intellectuelle de Paris n'est qu'une contribution partielle des phénomènes de la vie à la formation humaine d'un groupe de jeunes Lorrains déracinés du sol natal et livrés, sans point d'appui, à l'action des faits de la vie sociale sur leur individualité.

Cette œuvre qui tend à nous convaincre de la nécessité de la décentralisation administrative et des avantages du césarisme démocratique est surtout belle et haute par les sollicitations impérieuses et réfléchies qu'elle porte en elle-même. Et M. Maurice Barrès y donne vraiment une avantageuse mesure de sa clairvoyance intellectuelle et de la subtile et éloquente maîtrise de sa pensée.

FÉLICIEN PASCAL.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Madagascar. — *Etat actuel de la colonie*. — Deux années se sont écoulées depuis que les troupes françaises, commandées par le général Duchesne, sont entrées dans la capitale de l'Emyrne (30 septembre 1895). Un coup d'œil jeté sur les derniers évènements permettra de se rendre compte de l'état actuel de la grande île africaine, qui fait dès à présent partie intégrante du domaine colonial français.

Disons tout de suite que les progrès réels réalisés à Madagascar dans cet espace relativement court de deux années sont dus en majeure partie aux efforts du gouverneur général de l'île, le général Gallieni, qui s'était déjà révélé administrateur incomparable lors de son séjour, en qualité de résident, au Tonkin. Tous ceux qui reviennent de Madagascar : soldats, fonctionnaires, ingénieurs à la recherche d'une exploitation ou simples touristes, s'accordent à louer l'énergie, la perspicacité et le dévouement dont fait preuve le chef éminent auquel sont confiés les intérêts de notre belle colonie.

Au point de vue politique, la pacification de l'île paraît faire de rapides progrès. Un à un, les chefs indigènes viennent offrir aux résidents disséminés sur les côtes, leur soumission. Dans l'Emyrne (centre de l'île), la tranquillité régnante a permis aux autorités de rapporter diverses mesures, comme celle du passeport dont les Malgaches étaient tenus jusqu'à présent à se munir, pour pouvoir circuler librement la nuit dans la ville ou changer de lieu de résidence. Un autre point acquis, d'ordre moral celui-là, mais non moins important, est la soumission de nos ennemis blancs, les missionnaires anglais, si influents dans toute l'île et chez lesquels l'occupation française rencontrait naguère encore tant d'hostilité. Cette soumission s'est traduite par une affiche apposée dans les églises et par laquelle les prêtres anglicans engagent leurs fidèles « à se comporter en bons et loyaux sujets de la France ».

On sait, d'autre part, avec quel empressement, quels soins éclairés, le gouverneur général tient à renseigner le colon ou l'ingénieur qui désire s'établir dans cette colonie. Aux rapports multiples et détaillés envoyés fréquemment en France sur l'état de la grande île, vient de s'ajouter une publication mensuelle : *Notes, Reconnaissances et Explorations*, destinée à tenir le lecteur au courant de tous les travaux d'ordre géographique et économique qui se produisent à Madagascar; cette publication renferme, à côté de la description d'itinéraires parcourus par les officiers ou explorateurs civils, divers détails d'entreprises industrielles propres à engager le travailleur à venir chercher fortune dans ce pays.

Abstraction faite des gisements aurifères, assez répandus, mais dont la production est, comme partout ailleurs, plus ou moins aléatoire, Madagascar offre à l'initiative privée de vastes ressources dont les plus importantes résident dans l'exploitation agricole du pays. L'administration multiplie les efforts afin de faciliter aux nouveaux arrivés la jouissance de cette terre devenue française et susceptible d'offrir au colon une très honorable aisance. Un jardin d'essais a été créé à Nanisana, localité située près de Tananarive, destiné à renseigner le travailleur, français ou indigène, sur toutes les questions intéressant l'agriculture. Les études entreprises dans ce jardin portent sur l'acclimatement d'un certain nombre de plantes européennes, et sur l'amélioration à apporter à la culture des végétaux indigènes ou introduits depuis très longtemps et dont les produits pourront devenir l'objet d'un commerce important.

On s'occupe, d'autre part, à créer les éléments les plus indispensables à la prospérité d'un pays : les voies de communications. A cet effet, plusieurs projets ont été élaborés. L'un comporte l'établissement d'un chemin de fer entre Tananarive, la capitale actuelle, et Tamatave, centre principal de la côte ouest de l'île; une route carrossable devra relier la capitale à la côte est. Des travaux seront également entrepris pour l'aménagement et l'amélioration de ports, de havres, installation de phares, immersion d'un câble sous-marin tout autour de Madagascar.

Terminons par quelques indications sur le budget de la grande île, tel qu'il a été établi pour l'année 1897, par M. Riotteau, député, rapporteur du budget des colonies.

L'ensemble du budget général de la colonie s'élève : en recettes, à 4.500.000 francs; en dépenses, à 3.519.000. Les mêmes chiffres (7.565.000 environ) se retrouvent pour l'ensemble des budgets régionaux : Imerina, Diego-Suarez, Nossi-Bé, Sainte-Marie, Fianarantsoa. Quant

aux dépenses faites jusqu'à ce jour, elles se décomposent ainsi : Année 1895, 2.411.000 francs ; 1896, 1.201.000 francs ; 1897, 29 millions. En y ajoutant les frais de la campagne antérieurs à 1895 — 90 millions environ — on arrive au chiffre total : coût de la conquête, 125 millions de francs.

Chine. — *Compétitions européennes.* — La guerre russo-turque de 1876-77 a eu pour conséquences essentielles l'acquisition de divers territoires — aux dépens du vaincu — par l'Angleterre (Chypre), par l'Autriche (Bosnie-Herzégovine), par la France, d'une manière moins directe, il est vrai (Tunisie). La Russie, acteur principal, belligérant vainqueur, a dû se contenter de la satisfaction morale accordée à ses armes, plus, d'une indemnité de guerre — à échéance indéterminée.

Un phénomène identique se présente à la suite de la guerre sino-japonaise où l'empire du Milieu dut céder le pas à la puissance maritime du Mikado. Là encore, les bénéfices matériels ont été d'abord pour la Russie qui a acquis une influence prédominante sur tout le continent asiatique. Elle a obtenu en outre la cession d'un port sur le Pacifique, libre de glaces en toutes saisons de l'année et dont elle fera un excellent dépôt pour ses escadres de l'Orient. On sait que Port-Arthur, situé dans le détroit de Petchili, a été cédé par la Chine au gouvernement russe; cette place offre une belle rade, susceptible d'être élargie et assurera à la Russie une excellente position sur l'un des points les plus fréquentés de l'Extrême-Orient.

Prenant prétexte du meurtre de deux de ses nationaux, missionnaires dans la province de Chan-Toung (nord-est de la Chine), le gouvernement allemand a obtenue la concession d'un vaste terrain faisant partie de cette même province, avoisinant la baie de Kiau-Tchéou, dans la mer des Célèbes. Le choix de cette position s'explique par l'excellent abri que la baie offre aux navires ainsi que par la réputation de richesse houillère dont jouit la région à l'intérieur. Les quantités annuelles de charbon extraites par les Chinois est évaluée à 5.000 tonnes; ce chiffre sera certainement beaucoup plus élevé lorsque les engins européens seront mis en œuvre.

La région renfermerait en outre plusieurs mines d'argent et d'or. La baie elle-même, en forme de cuvette, protégée par des montagnes assez élevées, est renommée pour l'abondance et la grande variété de ses poissons. La ville de Kiau-Tchéou, située à l'extrémité nord-ouest de la baie, est un des marchés les plus importants de cette partie de la Chine. Ville historique, très ancienne, elle renferme, entre autres curiosités, le tombeau d'un général de la dynastie Tsin (255-206 avant J.-C.).

Le Japon. — *Evolution économique.* — L'évolution économique et industrielle dont le Japon a été le théâtre durant ces dernières années et qui avait fait une impression si profonde sur les esprits en Europe, ne paraît pas séduire nombre d'observateurs-économistes qui s'étaient rendus au Japon même pour examiner les résultats obtenus par ce peuple nouvellement acquis à l'industrie moderne.

A en croire les membres de la mission américaine (American Board of Missions), ainsi que les consuls anglais et autrichien dans ce pays, l'exploitation de la classe ouvrière dans les manufactures japonaises dépasserait en intensité celle des nègres employés autrefois par les conquérants, en Amérique. Désireux de faire concurrence à l'industrie européenne, les Japonais déploient une fièvre de travail qui décime souvent la population.

Pour un travail ininterrompu de 15 à 18 heures par jour, les hommes reçoivent un salaire variant de 50 centimes à 1 franc. Les femmes et les enfants gagnent habituellement 40 à 60 centimes par jour. Dans quelques centres éloignés, le travail d'une femme solide est payé 12 à 15 centimes par jour.

RECETTES UTILES

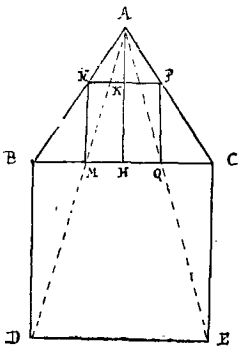
RÉPARATION DES ACCROCS AUX VÊTEMENTS. — Voici un petit tour de main, fort usité, paraît-il, en Angleterre, et qui permet de rendre aussi invisible que possible le désastreux « accroc » aux vêtements. On prend une feuille très mince de gutta-percha; on l'applique à l'envers sur la déchirure en rejoignant les côtés séparés et l'on passe un fer chaud sur le tout. La gutta-percha qui fond à 40 degrés, se dissout et soude les parties en contact, qui se tiennent parfaitement et solidement rejointes.

Assurément ce réparage doit être fait avec adresse et dextérité. Il en est de cette formule, ou de cette recette, comme de toutes les autres : la première condition pour qu'elle réussisse est d'être pratiquée par une personne, non seulement intelligente, mais encore adroite de ses mains. Mais, si l'on sait s'y prendre, le résultat récompense les efforts.

PROBLÈME

Exercice proposé. — Un négociant a acheté du cognac à 4 francs et à 5 francs le litre. — Il mélange les deux qualités et réalise un bénéfice de 1.000 francs en revendant le litre du mélange à raison de 6 francs. — Il réaliserait un bénéfice de 1.600 francs en revendant 7 francs le litre du mélange. — On demande d'indiquer la composition de ce mélange.

Solution du dernier problème.



Sur BC traçons un carré $BCDE$; joignons AD qui coupe BC au point M et construisons le rectangle $MNPQ$ inscrit dans le triangle ABC et dont l'un des sommets soit le point M que nous venons de déterminer.

Je dis que ce rectangle a ses côtés égaux, c'est-à-dire que c'est le carré demandé.

Les triangles AMN et ABD sont semblables on a donc

$$(1)\quad \frac{AN}{AB} = \frac{MN}{BD}$$

Les triangles ANP et ABC sont aussi semblables, on aura donc

$$(2)\quad \frac{AN}{AB} = \frac{NP}{BC}$$

En comparant les égalités 1/ et 2/, on voit que les seconds membres de ces égalités sont égaux

$$\frac{NP}{BC} = \frac{MN}{BD}$$

et comme par hypothèse $BC = BD$, il en résulte que $NP = MN$, par suite, $MNPQ$ est un carré ;

2° Désignons par x le côté du carré; les deux triangles ABC. ANP étant semblables, le rapport de leurs bases est égal à celui de leurs hauteurs

$$\frac{a}{x} = \frac{h}{h-x}$$

ou bien

$$ah - ax = hx$$

$$x(a+h) = ah \qquad x = \frac{ah}{a+h}$$

Ont résolu le problème : Duveau, à Rouen. — X. B. T., à Paris. — A. S., à Lunéville. — Loupiac, à Chartres. — Louis B., à Fresnes. — Futurix, à Nancy.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

CATHERINE, à la **Comédie-Française**. — *NOUVEAU JEU*, aux **Variétés**. — *PAMELA*, au **Vaudeville**.

M. Henri Lavedan, candidat à l'Académie, pourrait se dispenser de faire les visites traditionnelles : pour convaincre ses futurs collègues en immortalité qu'il est bien le successeur désigné de Meilhac, il lui suffirait de leur envoyer un fauteuil d'orchestre pour la Comédie-Française et les Variétés. Rien ne ressemble plus, en effet, à l'auteur de *Froufrou* et de la *Cigale* que l'homme d'esprit qui, dans le même mois, nous a donné *Catherine* et *Nouveau Jeu*.

Catherine, c'est la comédie tendre et sentimentale faite de délicatesses exquises, d'intentions morales et de passions généreuses. C'est l'histoire d'une jeune fille pauvre, maîtresse de piano chez une duchesse. Catherine est belle, intelligente ; sa grâce modeste a fait la conquête du jeune duc de Coutras. Catherine se sent passionnément aimée et elle aime aussi ; mais elle comprend que la distance qui les sépare tous deux rend tout mariage impossible. Fort heureusement la vieille duchesse, qui a reçu les confidences de son fils, est là pour aplanir les difficultés : c'est elle-même qui ira demander à l'humble maître de chapelle la main de sa fille pour le jeune duc.

Mais, au bout de quelque mois, ce ménage mal assorti dans ses origines, se trouble. L'arrivée dans la maison de la famille de Catherine est une cause incessante d'agacement et de froissement réciproques. Les habitudes simples et un peu trop sans-gêne de ces pauvres gens déplaisent au duc. Pour fuir un milieu qui le choque, le mari de Catherine reprend ses goûts aristocratiques en la société de sa cousine Hélène. C'est avec elle qu'il monte à cheval, s'égare dans la forêt, s'adonne aux sports élégants. Hélène lui paraît beaucoup plus duchesse que sa femme et ce prestige aidé un jour par un aveu, n'est pas loin de lui faire oublier son devoir. Catherine qui voit l'amour de son mari peu à peu diminuer, souffre en silence de cet abandon jusqu'à l'heure où folle de douleur à la suite d'une conversation surprise elle décide de partir. Mais le jeune duc, dégrisé par cette attitude fière, revient vers celle qu'au fond il n'a jamais cessé d'aimer.

Et maintenant, avec *Nouveau Jeu*, voici bien autre chose. Paul Gostard est un aimable fils de famille qui se pique d'être en tout et toujours extravagant. C'est pour être *nouveau jeu* qu'il épouse une jeune personne entrevue un soir dans un lieu de plaisir ; c'est pour rester *nouveau jeu* qu'au lendemain de la noce il retourne à ses habitudes de garçon. Mme Paul Gostard appartient à la même école philosophique et dédaigne le jeu ancien. Ce qui se passe de folies, d'incohérence et d'imprévu dans cette maison nouveau modèle, est invraisemblable. En fin de compte, les comiques héros de M. Lavedan, blasés sur toutes les émotions inédites, redeviennent « vieux jeu ». Et c'est la morale de cette amusante, ironique et spirituelle fantaisie.

Avec *Paméla*, de M. Victorien Sardou, jouée au Vaudeville, nous revenons à la comédie anecdotique. L'éminent académicien est un extraordinaire fureteur des secrets de l'histoire : il sait comme pas un déchiffrer les énigmes et les rébus dont nos archives sont remplies. M. Sardou est convaincu, comme tant d'autres qui prétendent avoir approfondi le mystère, que le dauphin Louis XVII n'est pas mort au Temple. C'est par l'intermédiaire de Mlle Paméla qu'il va nous le prouver.

Cette Paméla, qui tient boutique aux abords du Palais-Royal, est une personne jolie et sensible : elle s'intéresse fort au jeune prisonnier dont on lui a raconté l'affreuse captivité. Son rêve serait de le délivrer, et c'est à le réaliser qu'elle va appliquer son imagination généreuse. Pour sauver le dauphin, il lui faut à tout prix la bienveillante neutralité de Barras. Elle sait que ce membre du Directoire est galant et ne refuse rien quand une jolie bouche l'implore. C'est ainsi que Paméla pourra cacher dans un panier de linge l'enfant martyr et l'arracher à ses bourreaux.

Sur cette anecdote, M. Victorien Sardou a brodé des variations de virtuose. Comme toujours, il s'est montré incomparable dans l'art de filer une scène et de truquer une émotion. Paméla se dit « marchande de frivolités. » Il me semble aussi que l'œuvre est une frivolité dramatique...

CH. FORMENTIN.

A propos de la reprise d'*HAYDEE* à l'**Opéra-Comique**.

En remettant à la scène *Haydée*, l'une des œuvres les plus connues et jadis les plus goûtées d'Auber, la direction de l'Opéra-Comique a eu, croyons-nous, une très heureuse idée, car elle a par là même affirmé son intention de ne pas délaisser l'ancien répertoire, et de prouver, du même coup, aux compositeurs, qu'elle était bien décidée à encourager tous les talents, de quelque école qu'ils pussent se réclamer.

Nous n'attendions pas moins de ce fin discernement dont M. Albert Carré a déjà donné maintes preuves dans sa carrière de directeur de théâtre.

Rendons cependant justice à l'ancienne direction.

Tout le monde sait que le regretté M. Carvalho, tout en donnant, un peu fréquemment, peut-être, des auditions procédant invariablement de l'école wagnérienne, ne négligeait pas non plus l'ancienne école, et qu'il s'efforçait de contenter tout le monde en faisant alterner avec le *Pré-aux-Clercs*, les *Dragons de Villars*, *Galathée*, *Don Pasquale*, le *Barbier de Séville*, la *Dame Blanche*, etc..., les remarquables productions de l'art nouveau, telles que l'*Attaque du Moulin*, la *Navarraise*, la *Femme de Claude*, le *Spahi* et *Sapho*, etc.

Il faut avouer qu'actuellement la situation des directeurs de scènes lyriques est fort délicate : placés entre les adeptes de la nouvelle école qui traitent la musique qui charmait nos pères avec le dédain le plus absolu, et les partisans de l'ancienne école, qui prétendent que les novateurs ne sont bons qu'à endormir ou à agacer le public, ils ne savent souvent à quel saint se vouer.

Certes, on doit reconnaître que les louables efforts des novateurs en question ont amené, en ce qui concerne le drame lyrique, les plus heureux résultats, mais leurs théories nous semblent devoir s'appliquer très difficilement à l'opéra-comique proprement dit. Il sera bien préférable, dans ce genre, de s'inspirer des maîtres tels que Grétry, Monsigny, Hérold, Boïeldieu, Auber, etc..., et de nous rendre les belles soirées où l'on rentrait chez soi en fredonnant les mélodies entendues, qu'on cherchait à re-

rouver entièrement, sans toujours y parvenir, mais qu'une seconde audition fixait presque toujours dans la mémoire.

Et, en vérité, cette musique a-t-elle vieilli?

Qu'on mène à l'Opéra-Comique pour la première fois des adolescents, (exception faite de ceux qu'on aurait préalablement *wagnérisés*), leurs impressions ne seront-elles pas ce qu'ont été celles de leurs pères? et ne se délecteront-ils pas à l'audition des œuvres de notre vieille école française, si claire, si simple, et la plupart du temps si franchement inspirée qu'on y lit à livre ouvert, en se pénétrant à chaque page des limpides beautés qui y abondent. Notre beau ciel de France n'était pas jadis obscurci par les brumes épaisses du wagnérisme; on y respirait à l'aise; trop à l'aise, disent les savants harmonistes d'aujourd'hui, mais ne vaut-il pas mieux respirer trop à l'aise que de manquer d'air?

Que M. Albert Carré ouvre donc ses portes aux compositeurs inconnus restés fidèles, en ce qui concerne l'opéra-comique, aux vieilles traditions! Que diable! la verve française, la gaieté gauloise ne sont pas mortes, et nous serions si heureux d'applaudir des œuvres semblables à *Zampa*, *Haydée*, le *Pré-aux-Clers*, la *Dame Blanche*, *Si j'étais roi*, *Giralda*, etc. Nous citerions bien aussi la *Basoche*, si nous ne craignions de porter ombrage à la modestie du sympathique directeur de notre seconde scène lyrique.

C'est en puisant, sans parti pris, aux sources de l'art ancien et de l'art nouveau, que l'Opéra-Comique trouvera le succès et placera, au point de vue musical, notre pays au rang auquel il a droit d'aspirer.

EMILE FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Le mur gallo-romain de la Cité. — M. Ch. Sellier, conservateur-adjoint du musée Carnavalet, ayant informé l'Académie de la mise au jour d'un mur antique avec inscriptions, dans les fondations d'une maison en construction derrière l'église Notre-Dame, elle avait délégué MM. Héron de Villefosse et Cagnat pour prendre connaissance de cette découverte et se rendre compte de sa valeur. Dans un terrain sis rue Chanoinesse et rue du Cloître-Notre-Dame, face à l'île Saint-Louis, les deux délégués trouvèrent, en effet, un mur antique, soigneusement dégagé sur un point par l'entrepreneur de la maison en construction.

Sur un espace de 60 mètres environ, ils relevèrent des vestiges du même mur. Et l'examen des pierres leur apprit qu'ils étaient en présence de matériaux provenant de constructions antérieures, notamment de gradins d'amphithéâtre, sur lesquels étaient gravés des noms offrant l'aspect spécial des inscriptions murales populaires. Les découvertes faites en 1847, au parvis Notre-Dame, avaient déjà mis en évidence des pierres de même origine; et celles qui furent extraites rue Monge, en 1870, avaient déjà été rapprochées de celles-ci. La nouvelle découverte est en quelque sorte un troisième morceau du Paris gallo-romain, découverte précieuse pour laquelle l'Académie a demandé l'hospitalité du musée Carnavalet.

Academie des Beaux-Arts.

Le comte Delaborde et le poste de Secrétaire perpétuel. — M. le comte Delaborde occupe depuis le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Depuis près d'un quart de siècle, il fait apprécier à ses collègues son urbanité, sa distinction, son grand savoir. D'une santé robuste, sous une apparence un peu frêle, il donnait récemment encore le démenti à son grand âge par la vigueur de sa démarche. Aussi l'Académie a-t-elle été vivement et douloureusement surprise, de recevoir de lui une lettre où il la prie de prendre en considération ce grand âge, d'accepter sa démission et de lui désigner un successeur dans les fonctions de secrétaire perpétuel.

Pour répondre à cette lettre dans des termes qui exprimassent ses sentiments à l'égard de M. Delaborde, l'Académie décida à l'unanimité de lui demander de revenir sur cette décision, et de lui offrir un coadjuteur pour le délivrer de celles de ses occupations qui lui sembleraient trop lourdes. Elle lui délégua dans ce but les doyens de toutes les sections de l'Académie. Mais la réponse que rapporta cette délégation, tout en remerciant l'Académie de l'affection qu'elle venait de témoigner à son secrétaire perpétuel, maintenait la détermination première.

L'Académie exprima alors tous ses regrets dans un ordre du jour qui confère à M. le comte Delaborde le titre de secrétaire perpétuel honoraire.

Dans une séance suivante, notre éminent collaborateur M. Gustave Larroumet a posé sa candidature au poste vacant par la retraite de M. Delaborde, et a été élu à l'unanimité.

Académie des Sciences.

L'éléphantiasis et les rayons Rœntgen. — Une curieuse observation, relevée par MM. le docteur Sorel et Soret, du Havre, et communiquée par M. Mascart, tendrait à faire admettre que les rayons Rœntgen jouiraient de la propriété de guérir l'éléphantiasis. M. Mascart présente à ses collègues des photographies d'une main atteinte de ce mal, et qui aurait été guérie en trois poses, par l'action de ces rayons... Le mémoire exposant ce cas de guérison a été renvoyé à la section de médecine à fin d'examen.

Les mandarines. — Vous avez fréquemment observé des taches noires sur les mandarines, et vous vous êtes peut-être demandé à quelle cause on doit les attribuer. C'est la question que s'est aussi posée M. Trabut, directeur du service botanique d'Alger. D'après lui, elles seraient causées ou par la présence d'un champignon, ou par la piqûre de la mouche d'Espagne. Dans le premier cas, le dos des tranches verdit en regard des taches. Le champignon a pénétré dans la pulpe et causé des fermentations qui dénaturent le goût du fruit. Ce champignon, *septoria glaucescens*, produit de grands ravages dans les orangeries.

BIBLIOGRAPHIE

Le **Désastre**, par PAUL ET VICTOR MARGUERITTE, à la librairie Plon et Nourrit. — Il est des livres qui sont beaux comme de belles actions et qui répandent, comme elles, la contagion de l'effort, du sacrifice, du dévouement aux idées tutélaires.

Le **Désastre** de Paul et Victor Margueritte est un de ces livres bienfaisants. Et il est utile de le proclamer hautement, afin que les braves gens le lisent et qu'ils alimentent, à sa lecture, la noblesse et la générosité de leurs sentiments.

Le **Désastre** est moins un roman historique, malgré l'affabulation imaginée par ses auteurs pour relier leurs récits, qu'une histoire dramatique de la malheureuse guerre de 1870, limitée aux luttes sanglantes et vainement héroïques de l'armée de Bazaine, jusqu'à l'inexplicable capitulation de Metz.

Pierre du Breuil est un jeune commandant d'état-major, arraché, comme tous ses camarades, à la brillante vie de Paris, par la déclaration de guerre. Ses fonctions le conduisent à Metz, au Grand Quartier-Général. Ainsi placé au centre même qui doit animer et mouvoir toutes les opérations de l'armée, il reçoit directement le choc des impressions que le reflux des événements apportait à chacun, lorsque la communication des ordres qu'il a mission de transmettre, ne le mêle pas personnellement au spectacle de l'ardeur magnifique des troupes rendue inutile même dans ses succès, par la volonté entêtée d'un chef secrètement résolu à la laisser se dévorer elle-même.

Et l'on se sent oppressé par la fatalité mystérieuse de ce drame gigantesque, par cette obstination inintelligente de Bazaine à se tenir à l'écart de la victoire, dans le criminel espoir de se trouver, à un moment donné, avec une armée de 170,000 hommes, l'arbitre politique de la nation accablée sous la défaite. Comme si, victorieux, il n'eût pas mille fois mieux servi son aveugle et odieuse ambition !

Tant de colère sourde, tant de désespoir exaspéré animent ces récits du **Désastre** et tant de furieuse bravoure employée en pure perte, qu'on en poursuit la lecture, haletant, les poings crispés, la gorge serrée de fureur, jusqu'à cette sensation de tristesse accablée et de frémissante douleur qui arrachent des larmes, vers la fin du livre, aux officiers obligés de défiler, pour se rendre en captivité, devant cette allée de leurs drapeaux livrés, flamboyante comme une voûte de gloire, et qu'une sentinelle prussienne gardait.

Et de ce livre vivant, volontairement écrit sans souci d'une rigoureuse ordonnance générale, mais composé d'une accumulation de scènes rapides, de tableaux vigoureux et sobres et qui se font valoir jusqu'à produire une sorte d'obsession des personnages et des événements, se dégage cette idée fortifiante que nos défaites nous furent dues à la défaillance de notre foi en nous-mêmes autant qu'à notre médiocre organisation militaire et au défaut de génie des vaillants chefs de notre armée. Sauf Bazaine, qui apparaît dans toute la niaiserie déconcertante de son inaction volontaire, les autres généraux n'auront d'autre tort, devant l'Histoire, que d'avoir manqué de ces soudaines lueurs qui inspirent les initiatives heureuses.

Paul et Victor Margueritte ne dissimulent pas les fautes que nous eûmes à expier par ce désastre d'une défaite qui pèse sur nous, depuis bientôt trente ans et nous a rendu la vie plus dure à tous. Mais ils en parlent, d'un ton qui console notre deuil, au lieu de l'irriter par de complaisants tableaux de déroute.

Paul Margueritte est connu pour une dizaine de romans où le réalisme de l'observation s'atténue des délicatesses d'une subtile sensibilité. Victor Margueritte, son frère, était, il y a deux ans encore, lieutenant de dragons et occupait ses loisirs de garnison à rimer les vers de **Au Fil de l'Heure**, et à traduire une comédie de Calderon, **Le Pire n'est pas toujours Certain**, que l'Odéon doit représenter. Ils sont, l'un et l'autre, fils de l'héroïque général Margueritte, tué à la tête de cette charge des chasseurs d'Afrique, à Sedan, si follement brave qu'elle arracha, au roi de Prusse, des cris d'admiration. Ils ont donc le sens de l'héroïsme militaire, pour parler comme il convenait des choses de l'armée. Toutes les pages de leur livre brûlent de cette fougueuse ardeur, de cette ivresse héroïque dont bouillonna le sang de leur père, dans cette furieuse mêlée où il s'offrit en holocauste, avec ses régiments, à l'honneur du drapeau, à la sauvegarde de l'honneur de la Patrie. C'est pour cela qu'aux heures tristes où nous vivons, leur livre a toute la valeur et la vertu d'une belle action.

Premiers Pas, par Jules Lafforgue, à la librairie Lemerre. — La place nous manque, pour parler dignement de ces poésies de notre excellent collaborateur M. Jules Lafforgue, comme aussi de **La Cathédrale**, de M. Huysmans, qui mérite un long article et de **La Mission Hourst**, de M. le lieutenant Hourst, sur lequel nous aurons à revenir. Mais nous sommes heureux de signaler, à nos lecteurs, le jeune talent de M. Lafforgue qui a su préserver son inspiration des ridicules du symbolisme décadent, dont la vogue, il est vrai, décroît.

M. Lafforgue en est à cette période que tous les vrais poètes ont connue où l'on se plaît aux mélancolies, où les premiers heurts de l'âme avec la réalité lui arrachent des cris de poignante tristesse pour l'atteinte qu'elle porte aux belles illusions et aux nobles rêves. Il s'irrite aussi contre la médiocrité de ses contemporains et se plaît aux sentiments sincères et droits. Et tout cela est jeune, frais et charmant.

FÉLICIEN PASCAL.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Asie centrale et Pamir. — *A propos d'un récent voyage.*

Il y a trente-cinq ans, un voyageur hongrois, Arminius Vambery, désireux d'augmenter ses connaissances linguistiques, partit pour l'intérieur de l'Asie, et visita les Khanats de Bokhara, Khiva et Samarcande. Pour pénétrer dans ces pays, l'explorateur dut revêtir un costume de derviche.

Ce voyage eut, à l'époque, un retentissement égal à celui qu'aurait de nos jours la découverte du Pôle nord. Les conditions ont été modifiées depuis. Un chemin de fer conduit actuellement le voyageur jusqu'à Samarcande, devenu lieu des rendez-vous pour les touristes qu'attire l'antique civilisation des Mongols et des Tatars. Merv, Khiva et Bokhara sont transformés en simples provinces russes, et les Turcomans, anciens soldats de Gengis-Khans, s'exercent aux armes perfectionnées, sous les ordres d'officiers européens.

Aussi, les explorateurs concentrent-ils leurs efforts sur la partie montueuse de l'Asie centrale, les montagnes du Pamir et du Kian-Chan, ramifications gigantesques de l'Himalaya, destinées par la nature, à délimiter nettement les frontières entre l'empire hindou et l'ancien royaume des Khans.

Dès l'année 1870, la Russie d'un côté et les Anglais de l'autre, ces derniers prenant leur point de départ dans l'Inde, organisèrent une série d'expéditions en vue de reconnaître la forme et les dimensions de la vaste région pamirienne. Des Français s'en mêlèrent, et ce n'est pas sans une pointe d'orgueil que nous constatons les succès des voyages de Bonvalot, Capus, prince d'Orléans, de Poncins, Dauvergne, Dutreuil de Rhins et d'autres

Le docteur Sven Hedin, voyageur suédois, déjà initié

dans les voyages en Asie par des précédentes excursions en Perse et dans le Turkestan, entreprit, en 1894, l'exploration méthodique de la chaîne pamirienne dont il réussit à traverser les principaux sommets et qu'il entoura d'un réseau d'itinéraires qui n'avaient encore été foulés par aucun Européen. La première année d'exploration, 1894, fut consacrée à l'étude du versant chinois du Pamir, particulièrement du massif de Moustagata, digne continuation de l'Himalaya, dominant le désert d'une élévation de près de 8.000 mètres. Le voyageur parvint à faire l'ascension de cette montagne jusqu'à l'altitude de 5.900 mètres. Le sommet du Moustag est couvert d'une cuirasse de glace donnant naissance à un grand nombre de glaciers.

L'année suivante fut employée à l'étude du désert de Gobi. Enfin, l'année 1896 et une partie de 1897 furent consacrées à une exploration détaillée de la région du Lob-nor, vaste lac, souvent à sec, et dont l'exact emplacement avait donné lieu à diverses discussions entre voyageurs et géographes. Le retour de l'explorateur s'effectua par les montagnes du Kouen-Loun, au nord du Thibet, les monts de l'Altyn-Tay, du Nan-Chau et la vallée de l'Ordos, qu'il suivit jusqu'au cœur même de la Chine. Il se rendit ensuite à Pékin et revint en Europe par la voie de Sibérie.

Le docteur Sven Hedin fut fêté en France à l'instar de son semi-compatriote, l'explorateur polaire Nansen. Des séances extraordinaires ont été organisées en son honneur par la Société de Géographie, par le Club alpin de France; il fut reçu avec solennité par le Conseil municipal de Paris, et le Président de la République lui octroya les insignes de chevalier de la Légion-d'honneur.

L'accueil fait en France à Sven Hedin, après la réception grandiose ménagée, l'année dernière, à l'explorateur Nansen, montre bien dans quelle estime notre pays tient les œuvres scientifiques accomplies par les hommes de bonne volonté, quelle que soit la nationalité à laquelle ils appartiennent.

L'Empoisonnement par la moutarde.

Ils sont très réels, les dangers d'empoisonnement par la moutarde. M. Carles, qui les a observés, en a fait l'objet d'une communication à la Société de pharmacie de Bordeaux; et le *Répertoire de pharmacie* a reproduit son rapport. Dans celui-ci il est exposé que le mode de bouchage des pots est l'occasion des négligences qui causent la contamination de la moutarde.

Ordinairement le pot est fermé d'un bouchon de liège recouvert d'une capsule d'étain fortement mélangé de plomb. Or, quand une fois il a été débouché, il arrive souvent qu'au lieu de remettre au goulot le bouchon de liège on le coiffe simplement de la capsule métallique. Là est le danger. Il arrive alors que les vapeurs de vinaigre de la moutarde montent vers la capsule et en oxydent le plomb en un acétate qui adhère faiblement au métal, et au moindre choc retombe dans la moutarde. Cet acétate, à cause de sa couleur blanche, disparaît dans la masse; sa saveur n'a rien qui puisse avertir le palais de la présence d'un toxique; et nous l'absorbons inconsciemment. Au bout de quelques jours de pareilles ingestions, se déclarent des symptômes d'intoxication saturnine; et il y a bien des chances pour que nous nous trompions sur leur cause.

Il importe donc de boucher les pots de moutarde avec le liège. C'est le moyen d'éviter des malaises que l'emploi de la capsule de métal rend certains.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

PRÉPARATION DU PAPIER-IVOIRE ET DU PAPIER-PORCELAINE. — On se sert beaucoup aujourd'hui, soit pour prendre des notes au crayon qu'on peut effacer dès qu'elles sont devenues inutiles, soit pour l'impression des cartes de visites, de papiers dénommés : papier ivoire ou papier porcelaine. La préparation de ces cartons est très facile.

On prépare le papier ivoire en plongeant du papier couché ordinaire dans une solution composée de 12 parties en poids de baryte pour 2 parties de kaolin, 0,65 de bichromate de potasse et 30 d'eau.

Le papier-porcelaine s'obtient en trempant du papier-baryte, ou du papier couché, dans une solution de 1 gramme de sel ammoniac dans 120 grammes d'eau. Ce dernier papier peut être utilisé en photographie, on le sensibilise comme le papier albuminé ordinaire; après exposition on lave à l'eau salée; on vire au bain d'or. On fixe à l'hyposulfite de soude; et on lave à l'eau chaude puis à l'eau froide.

HYGIÈNE DES POISSONS ROUGES DANS UN AQUARIUM. — Pour faire vivre et prospérer les joyeux cyprins dans un aquarium, autant que le comporte la fragilité de leur existence décorative, voici ce qu'il convient de faire, au dire des éleveurs de cyprins les plus avérés : changer leur eau deux fois par semaine, leur donner tous les trois jours à manger quelques vers rouges que l'on trouve chez les pisciculteurs; ne jamais leur offrir de mie de pain qui les étouffe; mettre des herbes d'eau dans leur bocal; enfin, précaution indispensable, ne pas remplir complètement le bocal s'il est sphérique, afin que la surface de l'eau en contact avec l'air soit assez grande.

PROBLÈME

Un marchand de gibier a reçu deux bourriches, il a payé 96 francs la première qui contient des faisans, et 54 francs la seconde qui contient des bécasses. — Le nombre des faisans surpasse de 6 le nombre des bécasses. — Trouver ces deux nombres sachant que s'il y avait eu 6 faisans de moins et 6 bécasses de plus, les deux bourriches eussent été payées la même somme.

Solution du dernier problème.

Désignons par x le nombre de litres à 4 francs et par y le nombre de litres à 5 francs. — Le prix de revient de ce mélange sera donc égal à

$$4x + 5y$$

Le prix de vente sera, en revendant chaque litre 6 francs

$$(x + y)\,6$$

Le bénéfice sera de 1,000 francs, on a donc :

$$1{,}000 = (x + y)\,6 - 4x - 5y$$

ou bien

$$(1) \quad 2x + y = 1{,}000$$

Le prix de vente en revendant chaque litre 7 francs sera

$$(x + y)\,7$$

Et le bénéfice sera de 1.600 francs, on a donc

$$(x + y)\,7 - 4x - 5y = 1{,}600$$

ou

$$(2) \quad 3x + 2y = 1{,}600$$

Le problème est ainsi ramené à la résolution des équation (1) et (2)

En multipliant les deux membres de 1 par 2 on a

$$(1)\ 4x + 2y = 2{,}000$$

Si on en retranche (2) on obtient

$$x = 400$$

Et par suite

$$y = 200$$

Le mélange était donc composé de 400 litres à 4 francs et de 200 litres à 5 francs.

Ont résolu le problème : Societa dei commercianti, Lugano. — Bausine, à Niort. — A. S., à Lunéville. — Ern. Berthe, à Jonchery-sur-Vesle. — H. M. de Versailles. — Rosalie Righetti, à Bastia. — E. Guion, pasteur, à Guelma. — G. C., à Commercy.

(Solution par le raisonnement et par l'algèbre).

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

DON JUAN DE MANARA, 5 actes en vers, par M. Edmond Haraucourt, à l'**Odéon**. — *MARIAGE BOURGEOIS, par Alfred Capus*, au **Gymnase**.

Il sera dit que l'histoire de Don Juan demeure le thème éternel sur lequel s'exercent les romanciers et les poètes. En un petit livre qui est un pur chef-d'œuvre : *Miremonde*, M. Henry Roujon nous disait récemment les aventures du grand séducteur repenti; et voilà qu'un poète nous le présente à son tour, désabusé, l'âme vide, se réfugiant au couvent.

Le Don Juan que nous montre M. Edmond Haraucourt dans les cinq actes de son drame n'est plus le mousquetaire de vice, courant d'orgie en orgie. Son héros est jeune encore, mais il commence à avoir assez de la débauche facile et décevante. Don Juan veut se convertir. Il aime Dolorès, la fille du commandeur, et il a demandé sa main. Mais à la veille des fiançailles, son vieil instinct de libertinage se réveille. Il oublie Dolorès pour rendre hommage à Dona Luscinde, la sœur de sa fiancée. Une scène très émouvante nous représente l'audacieux séducteur s'abandonnant à toute la fureur de sa nature satanique, et Dona Luscinde n'échappant au deshonneur que par le poignard. Après avoir tué le Commandeur, Don Juan essaie de reprendre son existence folle d'autrefois; mais, hélas! il en a perdu le goût et le désir; les tentations ne mordent plus sur son cœur desséché; et, au milieu des fêtes les plus enivrantes, il exhale ses tristesses et ses rancœurs. Écoutez ce qu'il dit à la belle courtisane Inès :

« Tu ne comprends donc pas que l'amour, c'est du rêve,
« Que je l'égorgerais, ton rêve, en y touchant,
« Et que c'est par bonté que je me fais méchant!
« Tu ne comprends donc pas que la peine est féconde,
« Et que je donnerais tous les baisers du monde
« Pour pleurer d'un désir comme tu pleures-là!

Dolorès s'est enfuie au couvent des Carmélites où Don Juan est allé l'enlever sur le seuil même de la tombe où elle pleurait son père. Elle a consenti à devenir l'épouse de l'homme qu'elle ne veut pas croire le meurtrier du Commandeur. Mais Don Juan est incapable de trouver le bonheur : las de cet amour comme de tous les autres, il écoute les conseils du vieux moine franciscain qui lui ouvre les portes du cloître où il s'enfermera pour toujours.

Il se peut que le « Don Juan de Manara » de M. Edmond Haraucourt ne soit pas en tous points conforme aux règles de l'art dramatique : mais c'est une belle œuvre, d'un souffle puissant où sonnent des vers d'un métal solide et sonore. L'auteur de ce poème n'est peut-être pas un habile dramaturge; mais c'est un poète de large envergure et de noble inspiration.

* * *

« Mariage bourgeois! » Le titre seul est une ironie. M. Alfred Capus qui a beaucoup d'esprit et du plus fin, a voulu écrire une satire. Sa comédie, essentiellement morale, tend à prouver que l'amour tient peu de place dans les épousailles dont l'intérêt est le mobile principal.

M. Tasselin est un caractère pratique; il n'admet pas que ses enfants compromettent le prestige et la prospérité de sa maison en se mariant selon les lois du cœur. Un personnage très amusant et très habilement étudié traverse cette pièce un peu sombre : Piégoy est un type, espèce d'aventurier *qui* a fait fortune en des commerces équivoques; c'est lui qui protégera la famille Tasselin ruinée en faisant épouser sa fille au fils de Tasselin.

M. Alfred Capus n'a pas eu ici l'occasion de déployer librement son talent. Il excelle dans les observations à fleur de peau, dans les dialogues légers où les mots de situation s'entrechoquent et pétillent. Il ne faut pas lui demander d'aller au fond des questions sociales et de les trancher avec autorité.

Si la comédie : « Mariage bourgeois », n'est pas une étude de mœurs très fouillée, elle est néanmoins une œuvre agréable où l'intérêt ne languit pas.

CH. FORMENTIN.

Opéra-Comique. — Première représentation de l'*ILE DU RÊVE*, idylle polynésienne en 3 actes, tirée du roman de Pierre Loti, *Le mariage de Loti*, paroles de MM. A. Alexandre et G. Hartmann, musique de M. Reynaldo Hahn. — Reprise de *LE ROI L'A DIT*.

C'est à Tahiti, sous le règne de Pomaré IV, que se déroule, en sa langoureuse monotonie, l'idylle polynésienne que MM. A. Alexandre et G. Hartmann ont mise à la scène, avec toute l'habileté désirable, il est juste de le reconnaître.

Cependant, malgré de louables efforts, ils n'ont réussi à donner à leurs trois actes ni l'intérêt, ni l'action, ni la vie, ces éléments essentiels à toute œuvre théâtrale.

Il est d'ailleurs facile d'en juger d'après l'analyse succinte de cet ouvrage.

Un officier de notre marine, Georges de Kerven, a rencontré à Tahiti, sur les bords du ruisseau de Fatoua, la jeune Mahénu et ses compagnes. Aussitôt entouré par ce charmant essaim, il est couvert de fleurs et baptisé du nom de Loti. Naguère, le frère de Georges de Kerven reçut à la même place le même baptême fleuri, et sa douce compagne, Téria, lui donna le nom de Rouéri.

Georges, grisé par l'étrange beauté de Mahénu, cède bientôt à la passion qui l'entraîne.

Plus tard, le jeune officier rencontre Téria, la fidèle amie de Mahénu, il lui apprend la mort de Rouéri, son époux, qui, au bout d'une année d'un bonheur sans nuages, avait été obligé de se séparer d'elle.

La malheureuse Téria en a perdu la raison; mais malgré ce triste précédent, et sans même songer à l'avenir, Mahénu s'unit à Georges de Kerven.

Au dernier acte, qui se passe chez la princesse Oréna, Mahénu apprend le départ imminent du bien-aimé. Elle pleure, elle se désespère, et Georges, touché d'un si sincère amour, lui promet de l'emmener en France avec lui. Mais la princesse Oréna prie Mahénu de ne pas abandonner Taïrapa, son vieux père; elle dévoile à ses yeux un avenir qui ne serait peut-être qu'une longue série de déboires et désillusions.

Mahénu restera donc dans l'Île du Rêve et laissera partir son bien-aimé sans même lui dire adieu.

Certes, ils font merveille dans le roman de Pierre Loti, ces élans passionnés d'une primitive nature, ces aveux naïfs d'une âme à son aurore; comme aussi ces exotiques tableaux aux reflets multicolores, tantôt nébuleux et tendres, tantôt radieux et éblouissants; mais si vous voulez les transporter à la scène, quelle désillusion!... De nébuleux et tendres qu'ils étaient, ils deviennent obscurs et fades, et l'or si pur de leurs attirants crépuscules n'est plus que du clinquant sans éclat.

Espérons que nos compositeurs en finiront une bonne

fois avec cette étrange manie de vouloir quand même mettre en musique les romans de Pierre Loti. Que ceux d'entre eux qui ne peuvent résister à l'attrait des lointains horizons, se laissent aller à leur inspiration, mais au concert, et non pas au théâtre ! N'ont-ils pas pour eux l'exemple de Félicien David, et ne serions-nous pas ravis d'aller les applaudir dans un « Désert » comme celui que créa le génie de cet illustre compositeur?

M. Reynaldo Hahn a écrit sur *l'Ile du rêve* une partition qui, bien qu'elle renferme de fort jolis passages, est, le plus souvent monotone et disparate. Si l'on y trouve en abondance du Massenet, on y rencontre également Gluck et Léo Delibes.

Citons cependant les quelques pages qui se dégagent, non sans éclat, de ce pastiche lourd et d'un goût douteux. Ce sont, au premier acte, le début du duo d'amour de Mahénu et de Georges de Kerven ; au deuxième acte, scène III, le dialogue entre Téria, Mahénu et Georges, où Téria trouve des accents réellement inspirés, notamment dans ce passage : *Oui, je reconnais là son visage...* et, plus loin : *Ah ! laissez-moi pleurer...*

La chanson de Mahénu, au dernier acte, ne manque ni de charme, ni d'originalité, et la scène des adieux est, çà et là, empreinte d'un véritable sentiment dramatique.

Cet ouvrage a été interprété d'irréprochable façon, au milieu de ravissants décors, par Mlle Guiraudon et M. Clément, auprès desquels il convient de citer Mmes Bernaert, Marie de l'Isle et Oswald, ainsi que MM. Belhomme, Dufour et Bertin.

Le spectacle commençait par une reprise de *Le Roi l'a dit*, réduit maintenant à deux actes.

Le talent si délicat de Léo Delibes, sa mélodie facile et distinguée, son instrumentation toujours fine et spirituelle ont été unanimement goûtés. Et c'était vraiment plaisir de fêter une pléiade d'artistes consommés où brillaient à qui mieux mieux MM. Fugère, Carbonne, Isnardon, et Mmes Thiphaine, Laisné et Pierron, y compris les interprètes des rôles secondaires.

Allons en foule applaudir *Le Roi l'a dit* : c'est bien là notre véritable Ecole française, et c'est encore elle, qui à l'Opéra-Comique, est le mieux à sa place.

EMILE FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie Française

La réception de M. de Mun à l'Académie Française a été une brillante solennité. Une assistance très élégante et très nombreuse s'était réunie sous la coupole de l'Institut : elle n'a pas ménagé ses applaudissements au récipiendaire. Voici un des passages de son discours qui ont le plus vivement ému ses auditeurs :

« Ah ! ce collège de Vannes ! nous y avons tous passé, tant M. Jules Simon nous a promenés souvent dans ces salles basses, immenses et dallées, où l'on écrivait sur ses genoux, sans tables ni pupitres, sous les yeux du régent grimpé par une échelle dans sa chaire en forme de tonneau, entre des murs nus et noirs, soutenus au milieu par le fameux poteau, autour duquel, sur un signe du maître, les élèves allaient tout à coup, pour se réchauffer, danser, avec des cris perçants, une ronde frénétique. Nous en avons connu tous les maîtres, y compris ce professeur de physique, un peu improvisé, homme d'esprit cependant, sinon de science, qui jouait aux palets, en compagnie de ses élèves, avec les disques de la pile de Volta, et quand, de la salle voisine, le professeur de rhétorique envoyait quelqu'un se plaindre du bruit, répondait fièrement du même ton que Mirabeau : « Allez « dire à votre maître que nous sommes ici pour étudier les « lois de la nature et que nous lui laissons toute liberté « de faire ce qu'il voudra des lois de la rhétorique. »

. . . . . .

« Sa famille ne pouvait plus rien pour lui ; il n'avait plus le moyen de payer sa pension chez le père Daudé : c'était fait de ses études, de son travail, de son avenir ; le principal du collège eut pitié de lui et le recommanda à Mme Le Normand qui tenait la « psallette », c'est-à-dire la pension des enfants de chœur.

« J'avais là, dit-il, une chambrette sans feu, où mon « lit, une chaise de paille et une petite table de bois « blanc avaient bien de la peine à tenir... Je ne payais « que 25 francs par mois tout compris, et, comme on « m'avait exempté de la rétribution scolaire, mon budget « ne s'élevait pour l'année qu'à 250 francs. »

« Mais il fallait les trouver, ces 250 francs ! Son professeur, M. Le Névé, lui procura des leçons, à 3 francs par mois, tous les jours ; il eut huit élèves en deux séries de quatre : il avait quinze ans ! « Je donnais, dit-il encore, « ma première leçon le matin, de six heures et demie à « huit heures, et l'autre, le soir, de six heures à sept « heures. On me voyait passer dans les rues, en hiver, « avec ma petite lanterne et une pauvre veste d'indienne, « qui ne me protégeait pas contre le froid, le vent et la « pluie. On m'a dit depuis que j'inspirais aux braves « gens de la petite ville une sorte de respect » Une sorte de respect ! c'est un vrai, un très grand respect, qu'il faut dire : car je ne sais rien de plus touchant que le courage de cet enfant, gagnant, avec sa vie, le droit de travailler et d'apprendre. »

Ainsi débute cette biographie, dont les développements nous montrent la figure de Jules Simon sous son double aspect d'homme politique et de philosophe. Elle n'a pas omis ce trait essentiel de caractère, la bonté de cette grande figure, bonté proverbiale qui s'est si souvent dépensée dans les œuvres de charité, et plus encore en de discrètes manifestations dont l'appartement de la place de la Madeleine gardera le secret. M. de Mun a rendu un noble hommage à la mémoire de Jules Simon, noble par le tribut de justice qu'il lui rend, noble aussi par la nouvelle affirmation des opinions qui ont porté l'orateur à la célébrité, et dont personne d'ailleurs ne demandait le sacrifice.

La réponse de M. d'Haussonville n'a pas été moins élevée ; et les deux orateurs n'ont eu qu'à se féliciter de l'accueil que leur a fait l'assistance qui les écoutait.

Le second évènement académique du mois a été la réception de M. Hanotaux. Mon cher et éminent collaborateur Ch. Formentin vous a dit, dans le corps de la revue, les débuts du récipiendaire ; il vous a ainsi mis au courant des causes qui donnent un si puissant intérêt à cette réception. Celle-ci est un triomphe après la lutte, un triomphe qui est porté avec la même sereine modestie que d'autres, plus éclatants pour la foule, où le Ministre des affaires étrangères représentait le pays.

La présence de M. le Président de la République, assisté du grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch, et entouré de sa maison militaire et du corps diplomatique, donnait un éclat inaccoutumé et une signification spéciale à cette réception.

Nous extrayons du discours du récipiendaire ce magistral portrait de son prédécesseur, Challemel-Lacour :

« Quand vous le reçûtes parmi vous, M. Challemel Lacour s'était déjà comme dépris de la vie active. Il n'en connaissait plus que les honneurs, après n'en avoir ressenti longtemps que les amertumes. Vous l'avez vu, droit et fier, correct et net, la taille bien prise, la figure régulière, la barbe d'une blancheur de neige. Mais l'œil bleu vivait toujours. Il dardait les flèches d'un regard perçant et prompt ; et, sur les lèvres mi-closes, courait un sourire dont l'ironie muette contenait, non sans effort, les traits toujours prêts d'une parole toujours redoutable. Challemel-Lacour avait une élégance naturelle et une naturelle autorité. C'est ainsi qu'il cachait, aux regards superficiels ou indifférents, l'ardeur des passions qui l'avaient longtemps agité. Il laissait le repos monter vers lui. Mais la vie ne l'intéressait plus guère depuis qu'elle n'était plus la lutte. Et c'est pourquoi, sur sa belle et énigmatique figure, peu de gens pouvaient discerner les traits réels d'une personnalité qui se contenait et qui s'appliquait au calme et à l'indifférence ».

Le succès remporté par le nouvel académicien a été très vif. La réplique de M. de Vogüé, qui le recevait, n'a pas été moins goûtée. D'un patriotisme très élevé, d'une belle tenue littéraire, son discours a donné une impression de puissance et de sincérité ; il a été salué par de chaleureux applaudissements.

Académie des Sciences.

Les rayons X et la cécité. — La poursuite des études sur les rayons X ne se ralentit pas. Après tant d'autres expériences dont nous avons relaté un certain nombre, voici que l'Académie des sciences a entendu de la bouche de M. Marey, l'analyse d'un travail relatif à la perception des rayons Rœntgen par des aveugles. C'est à Paris, à l'Institut des jeunes aveugles, que les expériences ont eu lieu. MM. le docteur Foveau de Courmelles et Ducretet opéraient, assistés du docteur Landolt, chargé du diagnostic. Plus de deux cents aveugles ont été examinés, offrant des résultats très différents : négatifs pour les aveugles absolus ; faible perception, chez un petit nombre qui avait des notions de lumière, des rayons cathodiques et des rayons fluorescents. Chez d'autres, c'est l'une ou l'autre catégorie de rayons qui est perçue ; et certains, au lieu d'une impression lumineuse, ont éprouvé une sensation de douleur.

BIBLIOGRAPHIE

Sur le Niger et au Pays des Touaregs, que le vaillant officier, M. Hourst, notre collaborateur, vient d'éditer à la librairie Plon, est le récit détaillé de la mission d'exploration qu'il a effectuée, au long des boucles du Niger et à travers le pays des Touaregs. Le lieutenant Hourst a su mener à bien et pacifiquement une expédition dans laquelle avaient été arrêtés par la mort d'autres hardis explorateurs, comme Mage et Davout, qui avaient tenté de le précéder. Il mit un peu plus d'un an à parcourir, dans un léger bateau conduit à l'aviron, les boucles à peu près ignorées du Niger, du port de Kayes jusqu'à la mer. Il est parti de Kayes le 10 octobre 1895, et il est rentré à Marseille le 12 décembre 1896.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre en détail l'expédition de M. le lieutenant Hourst et d'en noter les aventures et les dangers imprévus. Le courageux explorateur a parcouru les immensités du continent africain avec une poignée d'hommes. Il a affronté les dangers du climat, les privations quotidiennes d'un pays privé de ressources sur de vastes étendues ; il a déjoué les perfidies des indigènes et triomphé de leurs méfiances. Il a tenu tête victorieusement aux périls naturels les plus effrayants, comme ce tour de force du passage des Rapides, où il avoue ingénuement qu'il a connu la peur, non sans la surmonter virilement. Et son livre, écrit avec un ton de franchise et de bonne humeur qui gagne la sympathie, est d'une lecture émouvante autant qu'instructive. Il donne de précieux renseignements en particulier sur les mystérieux Touaregs, dont on ignorait à peu près tout jusqu'à lui. De tels livres sont précieux pour les sensations d'audacieux courage et de tranquille témérité qu'ils inspirent, en un temps où les énergies ont une si fâcheuse tendance à se relâcher.

Pendant plus d'un quart de siècle Bismark a incarné à nos yeux le spectre allemand. Il est bon de se familiariser avec les spectres. Le livre que vient de publier chez Juven M. Jules Hoche, **Bismark intime**, nous fait pénétrer dans l'intimité de l'ex-chancelier et nous le montre tel qu'il est, c'est-à-dire parodoxal, égoïste et rétrograde, avec des éclairs de sentimentalité bourgeoise.

Le livre se rehausse d'illustrations originales qui nous retracent toute la vie du Chancelier, du bambin joufflu de Schonhausen au vieux solitaire du Sachsenwald ! A signaler encore la belle aquarelle de Jeanniot qui sert de couverture au livre, sensationnelle composition où le Bismark au narquois sourire, tout rouge du sang qui déborde de sa vaste chope, porte un toast à ses bons Teutons assemblés ! F. P.

Souvenirs d'un cavalier du Second-Empire, par le capitaine H. Choppin (Plon, Nourrit et Cie, éditeurs).

Ayant battu l'estrade depuis 1851, l'auteur a appris à connaître les hommes et a eu le temps de se faire de grands amis et quelques ennemis, d'éprouver bien des joies et pas mal de déceptions. Le capitaine a tout observé et tout noté comme dans une reconnaissance et à son rapport il a ajouté ses réflexions du moment et peut-être celles d'après. Aussi son livre est-il à la fois d'un soldat et d'un philosophe. Les traits en sont si nets que l'on éprouve à la lecture, l'impression d'avoir devant les yeux ce qu'a vu l'auteur ; et ce sont des choses tour à tour tristes ou joyeuses, héroïques ou banales, mais toujours caractéristiques. L'ancienne armée de France et celle d'Afrique, la Crimée, l'Italie, la vie de garnison se retrouvent dans ces pages émaillées de cent anecdotes, dont beaucoup de nos anciens chefs sont les héros. Le tout se termine par le récit des souffrances de Metz, de la captivité et de la Commune et des résistances aux nouvelles méthodes dont l'adoption bouleversa les coutumes de notre cavalerie. A.

A signaler : *La charité à l'étranger*, par M. Albert Montheuil (librairie May) : étude consciencieuse et très bien faite des modes de bienfaisance administrative pratiqués dans les pays voisins.

Un demi-siècle d'enseignement moderne, par M. Gaston Cadoux. L'auteur, un esprit très distingué, s'élève contre les abus de l'enseignement classique prodigué. Il croit qu'une culture intellectuelle poussée trop loin crée le plus souvent des déclassés et des inutiles, et qu'il vaut mieux assurer à la jeunesse une éducation moins raffinée et plus pratique, comme celle donnée au collège Chaptal. — Brochure courageuse et pleine de judicieux aperçus.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Cuba. — *Les prétentions américaines.* — La lutte si désespérément soutenue par l'Espagne contre les rebelles de sa colonie des Antilles menace de se transformer en conflit ouvert entre l'ancien et le nouveau monde, et plus particulièrement entre l'Europe et les Etats-Unis. Ces derniers, oubiant leur origine éminemment européenne, semblent traiter notre vieux continent en véritable ennemi et ne dissimulent pas leur haine contre tout ce qui n'est pas foncièrement Yankee. Ils émettent, en outre, la prétention d'étendre leur suprématie sur tous les pays faisant partie du continent américain ou situés à proximité du nouveau monde. L'adage : *L'Amérique aux Américains*, pouvait donc devenir fatal à tous les peuples d'Europe qui ont fondé, au prix de gros sacrifices, différentes colonies sur le territoire américain : Français, Anglais ou Hollandais.

Cuba, la reine des Antilles, paraît, jusqu'à présent, particulièrement exciter les convoitises du peuple des Etats-Unis. L'île occupe, comme on sait, une superficie de près de 119,000 kilomètres carrés ; sa population était, avant la guerre actuelle, d'un peu plus de 1,600,000 habitants. Les blancs ou créoles, tous d'origine espagnole, étaient au nombre de 1,100,000; on comptait près de 500,000 noirs, anciens esclaves, plus 40 à 50,000 Asiatiques (Chinois et Japonais).

Depuis l'année 1878, date de la dernière insurrection cubaine, le pays avait acquis une prospérité très grande. De larges réformes ont éte accordées par l'Espagne aux habitants de Cuba. En 1880, une loi proclamait la libération graduelle des esclaves. Un décret royal du 7 avril 1881 assimile les Cubains aux Espagnols d'Espagne, en leur octroyant tous les droits et privilèges des citoyens : garantie de leurs propriétés, liberté de penser, abolition de censure préalable pour tous les écrits. Les Cubains ont droit, en outre, à une représentation aux Cortès, à raison d'un représentant par 50,000 habitants, soit à 16 sénateurs et à 30 députés. Une loi promulguée le 15 mars 1895 donnait une notable extension à ces libertés, en instituant une sorte de conseil local, composé de 30 membres dont 15 seraient élus par la colonie même et 15 désignés par la couronne. Ces derniers devaient être choisis parmi les personnalités marquantes, fonctionnaires ayant déjà fait un séjour d'au moins quatre années dans l'île. C'était une sorte d'autonomie accordée spontanément à la grande colonie américaine; l'explosion de la révolte des Cubains n'a pas permis d'en faire l'application.

Au point de vue industriel, le pays a fait des progrès notables; l'industrie sucrière notamment, qui avait eu beaucoup à souffrir de la crise qui signala les années 1840 à 1860, se releva rapidement vers 1880 et n'a cessé de progresser depuis. Voici quelques chiffres pour la production de la canne à sucre, le principal élément de culture à Cuba : Année 1878, 530,598 tonnes; 1890, 645,894; 1891, 819,760; 1892, 976,789; 1893, 815,894; 1894, 1,018,028. La production du tabac, second par l'importance, se monte à 100 millions de francs environ par an.

L'un des côtés faibles de la grande colonie espagnole des Antilles, défaut habilement exploité par les Américains, est l'état d'ignorance où se trouve son peuple, fort arriéré au point de vue de l'instruction. Une grande université existe bien à la Havane; elle jouit des mêmes prérogatives que celle de la métropole et renferme les différentes facultés : philosophie, médecine, belles-lettres, droit; chaque province possède en outre une école d'enseignement secondaire. Les Cubains paraissent toutefois réfractaires à toute culture intellectuelle; leurs superstitions (1), leur profonde ignorance jointe à une routine déplorable les éloignent de tous les progrès modernes. Il est malheureusement avéré que les colons des Antilles ne sont pas à la hauteur des qualités merveilleuses du sol en leur possession Nul doute que ce même pays verrait ses productions augmenter sensiblement en valeur si un peuple jeune, actif, venait s'en rendre maître. Il appartient aux Espagnols à chercher à y porter remède. Les dévastations opérées durant la révolte actuelle (cultures détruites, maisons saccagées, monuments démolis) tant par les insurgés que par les troupes espagnoles ont déjà causé, dans ce beau pays, des ruines que de longues années suffiront à peine à réparer.

RECETTE UTILE

RECETTES CONTRE LES TACHES DES VÊTEMENTS. — Si vous avez à faire disparaître une tache de rouille ou d'encre sur nu linge, frottez le avec du jus de tomates mûres.

Les taches de graisse des étoffes qui se lavent, ne résistent pas à une petite quantité de soude dissoute dans de l'eau de pluie froide.

L'eau bouillante est un spécifique excellent contre les taches de fruits, et rend au contraire ineffaçables celles que font les œufs ou le sang. Dans le premier cas, afin de ne pas trop humecter l'étoffe, il convient de verser l'eau bouillante sur la tache au travers d'une passoire.

Pour le blanchissage du linge, nous recommandons de mêler à la lessive une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine.

PROBLÈME

Une feuille de papier a la forme d'un trapèze rectangle. On propose de découper dans cette feuille de papier un carré dont les sommets soient situés sur les différents côtés du trapèze.

Solution du dernier problème.

Désignons par x le nombre des faisans; le nombre des bécasses est alors $x - 6$.

Le prix d'un faisan est $\frac{96}{x}$, et celui d'une bécasse, $\frac{54}{x-6}$.

S'il y avait eu 6 faisans de moins, c'est-à-dire $x - 6$ faisans, la première bourriche eût coûté :

$$\frac{96\,(x-6)}{x}$$

S'il y avait eu 6 bécasses de plus, la deuxième bourriche eût coûté :

$$\frac{54\,x}{x-6}$$

Mais alors les 2 bourriches eussent été payées la même somme ; on a donc l'équation :

$$\frac{96\,(x-6}{x} = \frac{54\,x}{x-6}$$

En résolvant cette équation, et en remarquant que les valeurs de x et de $x - 6$ doivent être positives, on trouve :

$$x = 24$$

Il y avait donc 24 faisans dans la première bourriche et 18 bécasses dans la deuxième. — Un faisan valait 4 francs, et une bécasse, 3 francs.

Ont résolu le problème : Baufine, à Niort ; Mme G. de Keghel, à Gand ; Hatt, à Paris ; G. Rolet, à Paris ; Nichamiftikar, à Belleville (Rhône) ; Dubus, directeur de l'École Rollin, à Lille. A. S. à Lunéville.

Solution du problème de février, arrivée trop tard pour être insérée : un lecteur de New-York.

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, numéro du 1er février 1897.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

A la Comédie-Française : *LA MARTYRE*, drame de M. Jean Richepin. — **Au Gymnase** : *L'AINÉE*, comédie de M. Jules Lemaître. — **A l'Odéon** : *MON ENFANT*, comédie de M. A. Janvier de la Motte.

Si la grande poésie consiste à réunir des rimes riches, des métaphores lumineuses, des épithètes sonores et truculentes ; si la suprême habileté de l'art réside dans des cascades de rythmes, dans des fracas de mots, dans des combinaisons de sons imprévus, M. Jean Richepin est un grand poète. Sa maîtrise est incomparable : nul ne sait mieux que lui grouper des substantifs qui font de la musique, des adjectifs qui donnent de la couleur. Il a l'abondance du verbe et la variété des ciselures. C'est, en un mot, un virtuose à qui rien ne manque d'une brillante technique, rien... que la conviction.

Après Corneille, M. Jean Richepin qui a toutes les belles audaces, a voulu s'essayer au drame chrétien. Nous avions *Polyeucte* qui est un chef-d'œuvre ; nous aurons maintenant la *Martyre*, qui est une œuvre de talent.

Le poète n'a indiqué que d'une façon assez vague l'époque où il a placé son action. Dans tous les cas, c'est après l'avènement du Christ, sous un César quelconque de mœurs sanguinaires.

Flamméola est une jeune patricienne qui s'ennuie, une sorte de névrosée, comme on dirait aujourd'hui. Elle a la beauté, la richesse, la puissance ; mais toutes les joies dont elle est rassasiée lui paraissent vides et maussades. Il lui faut du nouveau, quelque chose d'extraordinaire, d'imprévu, qui réveille en elle le goût de vivre. Tandis qu'elle se plaint, alanguie, en sa somptueuse demeure, aux sons d'énervantes musiques, un montreur de phénomènes se présente. Que faut-il à Flamméola, à son caprice fatigué? Un nain affreux, une bohémienne jolie, un gladiateur, un bandit? Non, la noble ennuyée préfère l'un des deux hommes en tunique blanche qui s'obstinent devant elle à insulter le nom de César. Le montreur de monstres promène, en effet, comme deux curiosités rares, les apôtres Aruns et Johannès ; l'un intraitable dans son ardente foi, l'autre doux, évangélique, plein de miséricorde. C'est ce dernier que Flamméola trouve intéressant : elle l'aime, parce qu'il est beau ; elle l'admire parce qu'il est sublime. Sans souci pour sa dignité de patricienne, elle le suit partout, s'attachant à ses pas. Elle va avec lui aux faubourgs de Suburre dans les cabarets où grouille une population abjecte, dans les taudis où souffrent les malades et les mendiants. Le dévouement de Johannès fait naître en son âme une passion qui sera bientôt un danger pour elle et l'apôtre. Déjà, Aruns a deviné le caractère de l'attachement de Flamméola.

En présence des catéchumènes réunis au seuil des catacombes, il a violemment apostrophé la patricienne et rappelé Johannès au saint devoir qu'il semble oublier. Le gladiateur échappé des cages du montreur d'ours et dont la jeune patricienne s'est fait un esclave soumis, a compris, lui aussi, que l'apôtre est pour lui un rival. Ce bandit apprivoisé n'ose-t-il pas aimer sa noble maîtresse? Un coup de poignard maladroitement donné vient interrompre une idylle où la foi de Johannès un instant paraît chanceler. Mais cette foi se réveillera plus vigoureuse et plus triomphante ; toutes les séductions employées par la belle païenne pour tenter l'apôtre seront inutiles ; et nous verrons, au dernier acte, Flamméola devenue chrétienne, mourir au pied du gibet où Johannès est crucifié.

Il n'est pas douteux que ce dernier tableau est d'une impression poignante ; mais est-il réellement du grand art? Montrer dans un cirque, en plein soleil, en un décor grandiose, un martyr d'une beauté surhumaine attaché à la croix ; lui donner une agonie éloquente, mettre en relief une plastique superbe, tout cela n'est-il pas un procédé d'un réalisme par trop brutal? Les grands sentiments comme les grandes douleurs, n'affectent pas une forme à ce point étudiée et pompeuse ; une noble simplicité leur convient mieux. M. Jean Richepin a trop compté sur les effets de torse et de voix de M. Mounet-Sully ; il a atteint son but, puisqu'il voulait faire frissonner la foule : mais je ne suis pas sûr que le procédé dont il s'est servi soit digne de son talent.

*
* *

Quel admirable auteur dramatique nous aurions en M. Jules Lemaître, s'il avait un peu moins d'esprit et un peu plus d'âme ! Mais le sort de ce brillant écrivain sera, au théâtre, d'être la victime des innombrables qualités dont la nature l'a doté. L'ironie est une chose exquise quand elle est maniée avec un art délicat, mais elle a cet inconvénient de tarir les sources fécondes du cœur. Toutes les fois que M. Jules Lemaître nous a donné une œuvre de théâtre, le public a été plus amusé qu'ému : il a été charmé par la légèreté du dialogue, l'imprévu parfois risqué des situations, l'allure originale des personnages ; il a surtout admiré la langue qu'ils parlent, une merveille de finesse, d'élégance et de clarté. Seule, une impression a toujours eu du mal à se dégager de ses comédies et de ses drames : un sentiment sincère, une émotion vécue.

Les mêmes qualités et le même défaut se retrouvent dans la pièce représentée l'autre semaine au Gymnase. M. Jules Lemaître a, paraît-il, pris le sujet de son œuvre nouvelle dans la vie réelle, en Suisse. C'est l'histoire d'une famille protestante où l'austérité traditionnelle des mœurs n'empêche pas certaines audaces de conduite et de fâcheux écarts. Le pasteur Petermann est un père de famille modèle : son plus gros souci est de marier les cinq filles dont le ciel a embelli sa maison.

Toutes finissent par trouver l'époux de leur rêve ; seule, l'aînée, mademoiselle Lia est dédaignée : les fiancés qui se présentent lui sont tour à tour enlevés par ses sœurs rivales ; si bien qu'un jour le découragement et la colère l'exposent à une défaillance où sa vertu menace de sombrer.

Sur ce sujet bourgeois, M. Jules Lemaître a jeté toutes les richesses de sa fantaisie, toutes les ressources de son esprit sceptique et léger. Malheureusement, les demoiselles qu'il nous présente semblent avoir reçu une assez mauvaise éducation. Ce sont de petits anges de perversités que Mlles Norah, Dorothée, etc. Il n'y a que Lia qui pourrait être une belle âme, si elle était moins raisonneuse. Mais que voulez-vous! M. Jules Lemaître se retrouve toujours derrière ses personnages, et ce n'est pas leur faute s'ils ont plus de verve que de cœur.

*
* *

On a ri l'autre semaine à l'Odéon : l'événement est assez extraordinaire pour être signalé. *Mon enfant*, de M. A. Janvier de la Motte, est une aimable satire de certaines mœurs littéraires fréquentes en notre temps.

Un jeune écrivain fort ambitieux a l'honneur d'être protégé par une dame d'un certain âge : mais cette pro-

tection qui a servi ses premiers succès, lui semble un jour pesante à supporter. Pour y échapper, il se marie. Mais voilà que la respectable égérie ne le lâche point. C'est elle qui surveillera l'hygiène du nouveau ménage, donnera des conseils aux époux et exercera une autorité maternelle que le sort ne lui a pas permis de déployer à son propre foyer.

Beaucoup d'esprit, de belle humeur et de fantaisie dans ces trois actes dont la place était plutôt au Palais-Royal qu'à l'Odéon. CH. FORMENTIN

Opéra. — Reprise de *THAIS*, opéra de M. Louis Gallet, musique de M. J. Massenet.

On ne doit pas savoir mauvais gré à M. Massenet d'avoir cherché l'absolue perfection en remettant sur le métier le beau drame lyrique qui fut joué, il y a quatre ans, à notre Académie nationale de Musique. Il a cru devoir ajouter à *Thaïs* un ballet et un acte.

A-t-il réussi? — Oui et non. — Oui, en ce sens que les nouvelles pages de cette œuvre sont empreintes, comme leurs sœurs aînées, de ce charme exquis qui découle de la plume du maître ainsi que d'une intarissable source; — non, en ce sens que les proportions de l'œuvre première étaient justes et harmonieuses, et que point n'était besoin de leur donner plus d'ampleur.

C'est au deuxième acte que se trouve intercalé le ballet ajouté à *Thaïs*.

Ce ballet, très vivant et d'un riche coloris, a été pour Mlle Zambelli l'occasion d'un grand succès. L'*allegro*, où les violons et les flûtes sont traités en un rythme ingénieusement cadencé, a valu à la séduisante ballerine les honneurs du *bis*.

Douée d'une voix souple et facile qu'elle conduit avec beaucoup de virtuosité, Mlle B. Mendès se joue fort gracieusement, dans le pas de la *Charmeuse*, des doubles difficultés de la musique et de la danse.

Deux cantatrices de talent, Mmes Agussol et Beauvais, lui donnent la réplique avec charme et finesse.

Quant à l'acte nouveau, à part une belle prière à deux voix, il consiste uniquement en rappels des motifs antérieurs : tout cela est traité, comme le ballet, avec une grande habileté; mais l'œuvre ne gagne guère à ces additions, dont la nécessité ne se faisait nullement sentir.

Mlle Berthet a vaillamment supporté la lourde tâche que lui laissait la succession de Mlle Sibyl Sanderson. Elle a été très applaudie, ainsi que M. Delmas, excellent comme toujours, et MM. Vaguet et Delpouget, deux artistes d'avenir, que des rôles plus importants ne tarderont pas à placer au rang auquel ils ont droit.

Concerts d'Harcourt

M. E. d'Harcourt a donné, le 3 avril, son dernier concert, qui a été particulièrement brillant.

Le programme était, comme à l'ordinaire, merveilleusement composé, et M. E. d'Harcourt a conduit son admirable orchestre avec cette maestria qui l'élève, sans contredit, au niveau de ses deux célèbres prédécesseurs : MM. Colonne et Lamoureux. E. FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

L'Heure de France. — Un vote de la Chambre, émis en février dernier, la modifie et la fait concorder avec l'heure du méridien de Greenwich. En attendant que le Sénat ait confirmé ou infirmé ce vote, M. Bouquet de la Grye le combat devant l'Académie, en énumérant les graves inconvénients de l'adoption d'une pareille mesure. C'est la réfection forcée de toutes nos cartes de dépôts et des tables de marine, sans compter une blessure à notre amour-propre national : un tracas moral inutile et une formidable dépense à supporter.

M. Poincaré suggère gaiement à l'Académie un moyen d'adopter l'heure de Greenwich tout en ménageant le sentiment national : adoptons le méridien d'Argentan, qui est le même, et il ne nous restera à subir qu'une plaie d'argent... Le savant mathématicien soulève, comme on pense, les rires de l'assemblée; et il est décidé, sur la demande de M. Bertrand, qu'un rapport sur l'historique de la question serait soumis à l'Académie.

Académie de Médecine

La vaccine en Tunisie. — Une notice du directeur de l'Institut Pasteur à Tunis, M. Loir, est communiquée par M. Hervieux. Cette notice s'occupe des ravages de la variole dans la Régence protégée, et de la difficulté de faire adopter la vaccine par l'indigène musulman. L'intervention des autorités religieuses est indispensable; et celle-ci s'obtiendrait facilement. Il est en effet établi qu'une enquête sur cette matière a été faite près du haut clergé de Tunis, et que celui-ci a reconnu que le texte du Koran ne proscrit nullement la vaccine. Ce fait ressortirait d'une thèse soutenue naguère à Bordeaux par un médecin arabe. Dans ces conditions, M. Loir pense qu'on pourrait obtenir semblable consultation, la publier; après quoi les récalcitrants seraient frappés d'amende, et les collectivités, auxquelles ils appartiendraient, rendues solidairement responsables. On combattrait de la sorte efficacement cette maladie qui règne à l'état épidémique chez l'indigène, et frappe souvent l'Européen par contagion.

Les yeux des enfants. — M. Valude, médecin à l'hôpital des Quinze-Vingts, a traité la partie relative aux maladies des yeux dans le *Traité général des maladies des enfants*, publié sous la direction de M. le docteur Grancher. M. Valude, dont l'ophthalmie des nouveaux-nés et sa prophylaxie ont fixé tout particulièrement l'attention, examine avec soin les diverses affections oculaires du bas-âge, et indique une hygiène des yeux de l'enfant, préventive des maladies qui peuvent influer sur toute l'existence de l'individu. Nous signalons cet ouvrage aux mères, pour les services qu'il peut leur rendre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Le musée Condé. — M. Dieulafoy rend compte à l'Académie d'une démarche par lui faite près de la Compagnie du chemin de fer du Nord. Il se proposait d'obtenir des mesures qui facilitassent au public l'accès du musée Condé; et il a obtenu en effet la création de deux trains spéciaux faisant deux fois le trajet de Paris à Chantilly, et la réduction de moitié du prix des places. Ces trains auront lieu seulement les jours d'ouverture et de visite du musée, et effectueront leur premier parcours le 15 mai. Il va sans dire que cette excellente mesure a trouvé près des collègues de M. Dieulafoy un accueil reconnaissant. Le public, de son côté, ne manquera pas de profiter d'une décision qui met à sa portée, à des conditions exceptionnelles, une charmante villégiature et un musée incomparable.

BIBLIOGRAPHIE

Deux Patries, roman tiré du drame de M. Léon Hennique, par M. Félicien Pascal. — 1 vol. in-18, Flammarion, éditeur, 3 fr. 50.

C'eût été dommage de laisser susbsister sous sa seule forme dramatique, l'épisode qui a fourni le sujet de *Deux*

Patries. Après avoir félicité M. Hennique d'avoir mis au jour cette magnifique aventure d'un petit conscrit de la Révolution devenu maréchal de France, duc, puis prince d'Altemberg de par son mariage avec la souveraine de ce petit royaume allemand, il convient de dire que notre collaborateur, M. Félicien Pascal, a obéi à une heureuse inspiration en donnant à ce tragique épisode la forme qui lui permet de pénétrer partout où le théâtre n'arrive pas. Il s'est employé à le présenter sous un aspect sobre, laissant toute sa grandeur à la lutte qui se livre dans l'âme du prince d'Altemberg entre son culte pour la France et ses devoirs envers sa nouvelle patrie. Cette lutte, violente, a lieu pendant que gronde dans la coulisse le fracas de la bataille de Leipzig où se décide le sort de l'Europe, et aussi celui du maréchal-prince.

M. Pascal a reconstitué, autour de cet épisode, la vie du temps avec une fidélité et un relief saisissants. Il nous donne, par la simplicité et la vigueur de son exposition, l'impression de la vérité depuis le départ du petit conscrit d'un joli coin fleuri de l'Ile-de-France, jusqu'en ce palais allemand où l'attache sa couronne. Précis et ferme en ses peintures, il ne néglige pourtant aucune des grâces du récit, tant qu'elles servent à fleurir, sans l'étouffer, la grande idée sur laquelle repose l'œuvre entière. Ses héros sont des personnages sans forfanterie et sans emphase, se mouvant, dans la tragédie qui les emporte, avec une grandeur vraie, et marchant sans faiblir vers le dernier et sublime sacrifice.

Cette œuvre émouvante a ce charme de pouvoir passer dans toutes les mains. Elle ne met sous les yeux de ses lecteurs que d'excellents enseignements, et elle les présente en des tableaux sainement et puissamment composés. A la seule lecture du nom de M. Félicien Pascal, nos lecteurs l'ont compris : ils retrouveront en lui, cette fois comme toujours, l'esprit aux hautes visées morales, amoureux du bien, qu'ils ont connu chez le collaborateur de notre vieille revue. Le succès de ce roman, déjà affirmé, tient à cet ensemble de qualités; et il se continuera pour les mêmes raisons, parce qu'il deviendra pour beaucoup le livre ami qu'on garde sous la main pour revivre, aux heures d'ennui ou d'écœurement, ses épisodes héroïques.

JEAN LE FUSTEC.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Vasco de Gama. — De grandes fêtes se préparent à Lisbonne pour la célébration du quatrième centenaire de la découverte de la route de l'Inde par le célèbre navigateur Vasco de Gama.

Les 17, 18, 19 et 20 de ce mois (mai 1898) seront déclarés jours fériés sur tout le territoire portugais; des réjouissances publiques s'organisent partout pour commémorer avec éclat cet anniversaire.

En France, diverses manifestations ont eu lieu déjà, le 25 et le 27 du mois d'avril : une séance extraordinaire à la Société de Géographie; une grande séance à la Sorbonne.

L'arrivée dans l'Inde de la flottille de Vasco de Gama marque, en effet, une date dans l'épopée maritime des Portugais. Les découvertes faites par les explorateurs ont eu, en outre, une influence considérable sur le mouvement commercial du globe entier. Jusqu'à cette époque, les Arabes et les Vénitiens étaient les seuls dépositaires du commerce avec l'Orient. La découverte de la route de l'Inde par Vasco de Gama a déplacé la direction du commerce maritime en le faisant passer aux mains des Portugais, et par la suite, aux Européens.

Vasco de Gama naquit en 1469, à Sinès, petite localité maritime du Portugal. Ses vastes connaissances et sa réputation de marin habile le firent désigner au souverain du Portugal, le roi Emmanuel, pour le commandement d'une expédition à la recherche d'une route maritime de l'Inde. La flottille, montée par 160 hommes, se composait de trois navires de forme et de dimensions spéciales, leur permettant de lutter contre les vagues les plus terribles et de forcer, en même temps, les passages étroits des mers. Le départ eut lieu de Lisbonne, le 8 juillet 1497. Le 22 novembre, la flottille doubla le cap de Bonne-Espérance et découvrit les côtes du Natal. Le 1er mars 1498, elle était à Mozambique, et le 20 mai suivant, Vasco de Gama débarquait à Calicut, sur la côte du Malabar (Inde). Le retour fut contrarié par diverses circonstances douloureuses. Les fatigues, les maladies, notamment le scorbut, avaient anéanti une grande partie des équipages.

Le chef de l'expédition perdit en route son propre frère, Paul, qui commandait l'un des navires. Vasco revint à Lisbonne dans les premiers jours d'août 1499, et fut reçu avec les plus grands honneurs.

Vasco de Gama repartit pour les Indes au commencement de 1502, cette fois avec une flotte de 20 navires. Il revint à Lisbonne en décembre 1503, resta au Portugal pendant 21 ans et fut chargé seulement en 1524, du gouvernement de la nouvelle possession portugaise dans l'Inde. Il mourut, à Cochin, en décembre de cette même année. On sait que les cendres du grand navigateur sont déposées actuellement dans le temple Santa-Maria, à Belem, monument édifié par le roi Emmanuel dès le retour de Vasco de Gama, en 1498, et en mémoire du succès du voyage.

Vasco de Gama a eu son poète, Camoëns, qui, à l'instar de Virgile, chante, dans les *Lusiades*, les hauts faits du vaillant marin.

Chine. — *La part des Européens*. Quarante ans à peine se sont écoulés depuis que les flottes réunies de la France et de l'Angleterre ont imposé à la Chine l'ouverture au commerce européen de plusieurs ports. Une action diplomatique habilement dirigée suffit actuellement pour acquérir, sans le secours des canons, des territoires très vastes sur les points les plus importants de l'empire. Nous avons signalé, dans l'une de nos dernières *chroniques* (1er février 1898), la tendance des puissances européennes à s'assurer différents postes stratégiques et commerciaux sur le littoral de l'Empire chinois. Voici, à titre de récapitulation, les diverses concessions obtenues par ces puissances. Après la prise de possession de Kiao-Tchéou par les Allemands (voir la *chronique* précitée), la Russie est venue occuper — toujours du consentement de la Chine — l'importante position de Port-Arthur, dans le golfe du Petchili. Ce port se trouve, comme on sait, à l'extrême pointe d'une presqu'île qui rentre, de ce fait, dans la sphère d'action de la Russie. Pour bien marquer leur dessein d'occuper tout le territoire, les Russes n'ont pas hésité à s'emparer, tout récemment, de Kin-Chou, localité située au nord-est de Port-Arthur, à la partie naissante de la presqu'île. De cette position, elle pourra, en plus, surveiller la Corée.

Ces concessions accordées à des puissances étrangères devaient naturellement éveiller l'attention des Anglais, détenteurs de la plus large part de commerce dans la mer de Chine. Le Céleste-Empire dut faire une nouvelle concession et le gouvernement britannique obtint, entre autres avantages, la jouissance de la baie Weï-haï-Weï, dans le Chantoung méridional, réputé comme excellent abri aux navires de dimensions moyennes.

Pour avoir tardivement présenté ses revendications, la France n'a pas eu une moins bonne part dans ces largesses. Une baie qui commande le détroit de Haïnan, abritée par un vaste îlot, le Nao-Chou, assurée d'un *hinterland* des plus fertiles — telle est la baie de Koang-Tchéou qui vient de nous être cédée à bail par le gouvernement chinois. La France aura en outre le droit de relier par une voie ferrée le Tonkin à Yun-nan-Fou, capitale de la riche province du Yunnan. Le Céleste-Empire s'engage, aussi, à ne jamais aliéner les provinces limitrophes de nos possessions à d'autres puissances, ni céder à d'autres qu'à nous l'île de Haïnan.

On annonce, enfin, que l'Autriche, jalouse des succès remportés par les quatre grandes puissances européennes fait évoluer, en ce moment, ses navires le long de la côte chinoise dans le but ostensible de choisir un port dont elle se propose de demander la concession au gouvernement chinois.

Disons, pour terminer, que les Chinois eux-mêmes, depuis les désastres subis durant la guerre avec le Japon, cherchent en vain un refuge capable d'abriter leur propre escadre!

RECETTE UTILE

LE MEILLEUR CAFÉ.... est celui que l'on a suivi soi-même depuis le choix du grain jusqu'à la minute de l'absorption, à condition qu'il ne soit torréfié que jusqu'au brun clair, qu'il soit ensuite gardé à l'abri de l'air et de l'humidité, et que l'infusion en soit faite avec une eau pure. Cette dernière condition est peut-être la plus difficile à remplir avec les eaux naturelles. Celles-ci contiennent en effet, enplus ou moins grande quantité, du plâtre, du carbonate de chaux, etc., autant de matières funestes à la finesse du café.

La seule eau qui présente toutes les garanties désirables est l'eau distillée; et toutes les infusions possibles, aussi bien que celle du café, gagnent à son emploi.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

COMMENT IL FAUT FAIRE CUIRE LES VIANDES. — C'est une question fort importante pour l'hygiène de savoir quel est, des multiples modes de cuisson de viandes, celui qui détruit le plus sûrement les germes des maladies infectieuses, et souvent contagieuses, dont peuvent être atteints les animaux de boucherie. Le Dr Fiore a procédé à toute une série d'expériences dont il vient de communiquer les intéressants résultats à l'Institut d'hygiène de Palerme; et ces résultats ont été presque entièrement confirmés par les travaux entrepris depuis par le Dr Vallin et relatés par ce savant dans la *Revue d'hygiène et de police sanitaire*.

Le Dr Fiore, pour vérifier l'influence de la durée et de la température de cuisson sur la destruction des germes morbides contenus dans les viandes a fait cuire, d'après divers modes, des morceaux de viande injectés de cultures de bacilles et lardés de petites lames en métal flexible dont on connaît exactement le point de fusion. Il savait ainsi la température centrale de la viande dans les divers genres de cuisson; et il pouvait, en injectant le suc de cette viande à des cobayes, apprendre si la cuisson avait ou non détruit les germes morbides.

Le médecin italien est arrivé aux conclusions suivantes :

1° L'ébullition prolongée de la viande est le mode de cuisson le plus favorable pour la destruction des germes pathogènes, spores ou bacilles, contenus dans cette viande;

2° Dans les tranches minces grillées au feu nu ou dans les grosses pièces de viande rôties au four, la chaleur n'est pas suffisante pour détruire les spores; mais les bacilles sont détruits quand la cuisson est poussée assez loin, c'est-à-dire quand la viande n'est plus du tout saignante;

3° La cuisson à l'étuvée (viande braisée) ne détruit ni les spores ni les bacilles.

Le Dr Vallin a ratifié les conclusions de son collègue italien; pourtant il n'est pas aussi affirmatif que lui en ce qui concerne le danger de la cuisson à l'étuvée.

LES BALLES EN PAPIER. — Un officier français vient de proposer l'adoption des balles de fusil en papier à enveloppe d'aluminium.

Ces munitions, dernier modèle, supprimeraient, ou du moins réduiraient singulièrement la gravité des blessures que font les balles actuellement en usage et qui sont, comme on sait, en plomb, en acier ou en nickel. La précision du tir ne serait en rien diminuée par l'adoption des balles en papier; mais par contre, les blessures faites par ce projectile seraient très rapidement guérissables, sauf bien entendu le cas où un organe essentiel aurait été atteint.

La découverte de notre compatriote devrait être adoptée par toutes les nations, si les sentiments d'humanité dont font grand étalage les peuples et les souverains étaient sincères. Il importe, en effet, dans une guerre, non pas de tuer le plus d'adversaires possible, mais d'en mettre le plus grand nombre possible hors de combat. La balle en papier ferait autant de blessés que les balles en plomb ou en acier; mais elle ferait moins de morts.

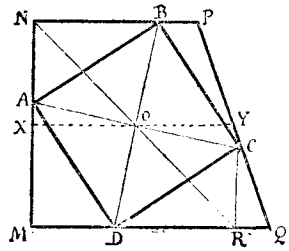
PROBLÈME

Plusieurs touristes conviennent de payer 240 francs pour une voiture qui doit les conduire à leur destination. Au moment du départ, trois d'entre eux renoncent à faire l'excursion projetée, et la dépense de chacun de ceux qui restent se trouve ainsi augmentée de 18 francs. Combien y avait-il de touristes en tout?

Solution du dernier problème

Soit A B C D le carré inscrit dans le trapèze rectangle M N P Q.

Soit O le centre du carré. Traçons les diagonales B D et A C, et observons que le point O se trouve sur la droite X Y qui joint les milieux de M N et de P Q, puisque O B = O D.



D'autre part le quadrilatère A N B O est inscriptible, car les angles A N B et A O B sont droits; il en résulte que l'angle A N O est égal à l'angle A B O; ces angles sont en effet terminés aux mêmes extrémités A et O.

L'angle A B O vaut 45°, donc l'angle A N O vaut aussi 45°; la droite N O pourra donc être construite et le point O sera déterminé.

Pour achever la construction, on prolongera N O jusqu'à la rencontre de M Q, au point R. La longueur O N est égale à O R, et par suite, la droite R C sera parallèle à M N, et pourra être construite; on a ainsi déterminé le point C, par suite le point A; la perpendiculaire menée à A C par le point O coupe N P et M Q aux points B et D qui sont les 2 autres sommets du carré.

N. B. — Pour que le problème soit possible, il faut et il suffit que le point R soit situé entre M et Q; c'est-à-dire que l'angle M N Q soit supérieur à 45°.

Ont résolu le problème: X. B. T., à Paris. — Loupiac, à Chartres. — Mandès, à Carcassonne. — Boissard, à Lunéville.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Opéra-Comique. — *FERVAAL*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

Le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy fut représenté pour la première fois le 12 mars 1897 à Bruxelles, où il obtint un grand succès. Trois ans auparavant, plusieurs fragments en avaient été exécutés dans les concerts de l'Opéra. M. Albert Carré a voulu nous en offrir à son tour l'audition intégrale, et nous tenons avant tout à reconnaître l'intelligence et le goût dont il a fait preuve dans la mise en scène de cet important ouvrage.

L'action de *Fervaal* se passe, pour le prologue et le premier acte, dans l'extrême midi de la France; pour les deuxième et troisième actes, au pays de Cravann, dans les hautes Cévennes, à l'époque légendaire des invasions sarrasines.

Fervaal, jeune guerrier que le druide Arfagard a initié aux mystères de la religion des Celtes, vient d'être blessé par des rôdeurs sarrasins dont les hordes féroces font dans la contrée de fréquentes apparitions. Arfagard, qui lui fait un rempart de son corps, va succomber sous le nombre, lorsque soudain intervient Guilhen, la fille de l'Émir. Séduite par la beauté de Fervaal, elle ordonne aux guerriers de son escorte de l'emporter au palais de son père. Tel est le prologue.

Le premier acte nous montre Fervaal guéri de sa blessure par les soins, et, plus encore, par l'irrésistible charme de Guilhen.

Fervaal est le dernier descendant des dieux celtiques et Arfagard compte sur lui pour défendre les mystères du culte des aïeux, que les dieux nouveaux menacent de renverser :

« Tzeus est mort;
« Esus dort;
« Yesus veille;
« Yesus vient ».

Ainsi s'est exprimé l'oracle. Mais qu'il survienne un chef resté sourd à la voix troublante de l'amour, ce sera le sauveur. Fervaal a oublié dans les bras de l'adorable Guilhen le serment qu'il avait fait d'être ce chef. et c'est le cœur navré qu'à l'appel d'Arfagard il quitte le palais de l'Emir, ce lieu de délices où il a vécu les plus belles heures de sa vie. Abandonné par Fervaal, Guilhen ne songe plus qu'à la vengeance, et elle déchaîne sur le riche pays de Cravann d'innombrables bandes de sarrasins malheureux et affamés.

Au deuxième acte, Fervaal, de retour à Cravann, dans la forêt sacrée, se désole et cherche vainement à chasser de son âme la radieuse image de l'aimée; ce n'est plus le dernier rejeton des dieux celtiques, l'amour a rompu le charme, et le héros divin n'est plus qu'un guerrier vulgaire. Arfagard, debout près de l'autel, invoque la déesse Kaito. De fantastiques apparitions traversent l'ombre épaisse de la nuit, et bientôt la déesse elle-même paraît au-dessus de l'autel.

Effrayé de ses prédictions, Arfagard n'ose en pénétrer le sens, il en appelle à Fervaal, qui, sur le point d'avouer sa faute, se ravise et prend une résolution suprême : puisqu'il n'a plus le droit de vivre, il saura du moins mourir au premier rang, et, par ce sacrifice, il obtiendra des dieux le salut de la patrie.

Élu Brenn par les chefs réunis en conseil, il marche avec son armée au-devant des envahisseurs. Arfagard est resté seul; Fervaal, au moment de partir, lui a ouvert son cœur, et un indicible désespoir est entré dans l'âme du druide. Rien ne peut plus sauver l'armée des Celtes, et c'en est fait du beau pays de Cravann.

Le dernier acte nous montre que les pressentiments d'Arfagard ne l'avaient pas trompé. La tourbe envahissante a tout broyé sur son passage. Fervaal a vainement cherché la mort : tous ses guerriers sont tombés autour de lui; lui seul est resté debout. Et il supplie le vieux druide Arfagard de l'égorger, espérant ainsi apaiser le courroux des dieux. Arfagard brandit le couteau du sacrifice, il va frapper, lorsqu'au loin se fait entendre la voix de Guilhen. L'amour renaît alors, plus ardent que jamais, au cœur de Fervaal; il ne veut plus mourir, et, reniant ses dieux, il tue Arfagard qui essaie de lui barrer le passage. Le voilà enfin dans les bras de sa bien-aimée, il a hâte de retourner avec elle

« Dans le chaud pays où naît le soleil,
« Où fleurit l'amour aux parfums mystiques. »

Hélas! c'en est fait de la pauvre Guilhen; le froid de ce dur pays de Cravann l'a pénétrée; elle frissonne, elle chancelle, elle tombe pour ne plus se relever. Fou de douleur, Fervaal a saisi dans ses bras le corps inanimé de celle qu'il aimait tant; il monte vers les sommets neigeux en chantant l'Amour vainqueur de la Mort, et disparaît enfin dans la cime brumeuse des monts qu'éclairent doucement les premières lueurs de l'aube.

M. Vincent d'Indy a composé sur ce poème, qu'à l'instar de Wagner, Berlioz, Mermet et Augusta Holmès, il a écrit lui-même, une partition d'une grande richesse symphonique, mais qui eût gagnée à être moins longue, moins complexe et surtout plus claire. Les beautés dramatiques qui y abondent, surtout au deuxième acte, n'en seraient que mieux mises en relief, et ne se perdraient pas dans le flot orchestral dont la houle incessante s'obstine à les submerger quand même.

Nous n'entendons pas nous livrer à une analyse minutieuse de cet important ouvrage; nous nous bornerons à en citer les passages qui nous ont le plus particulièrement frappé.

C'est d'abord le prélude du premier acte, d'une harmonie suave et d'un charme pénétrant; puis quelques phrases touchantes dans le duo d'amour, qui gagnerait, sans conteste, à être notablement réduit.

Le deuxième acte, lui, est superbe d'un bout à l'autre; la magistrale symphonie où s'encadrent les apparitions; les scènes imposantes du conseil et du sacrifice, puis enfin les impétueux chants et appels de guerre, tout cela est entraînant et impressionnant au plus haut point.

Nous n'en saurions dire autant du dernier acte, dont les splendeurs du décor et de la mise en scène aident seules à supporter les longueurs, jusqu'à la scène III, que traverse, à maintes reprises, le souffle puissant d'une réelle inspiration. Le passage où Fervaal, en proie au délire, et sentant passer en lui les affres de la mort, s'écrie : « *Ils dorment, tous ceux que j'aimais...* » est très saisissant. Puis c'est le chœur, dont les accents, lointains d'abord, et devenant graduellement plus distincts, laissent percevoir le thème du *Pange lingua...* » et le délire de Fervaal, emportant vers les sphères éthérées les restes glacés de Guilhen. Tout cela est traité de main de maître, et la phrase suprême qu'accompagnent les voix lointaines :

« Le jeune Amour est vainqueur de la Mort. »

couronne dignement le dénouement de cette émouvante *action musicale*.

L'orchestre a été dirigé par M. A. Messager avec un talent d'autant plus appréciable que la tâche était terriblement ardue ; Mme Jeanne Raunay s'est montrée, dans le rôle de Guilhen, superbe tragédienne et cantatrice de grand talent. Quant à MM. Imbart de la Tour et Beyle, ils ont supporté avec une vaillance vraiment digne d'éloges les rôles écrasants de Fervaal et d'Arfagard.

Tous les autres artistes, parmi lesquels Mme Dumont dans le rôle de la déesse Kaito, ont concouru brillamment au succès de ce bel ouvrage, destiné, nous l'espérons et le souhaitons, à une longue et fructueuse carrière.

ÉMILE FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

Le blé et ses parasites. — On sait que les feuilles du blé sont en proie à de nombreux parasites, champignons considérés comme inoffensifs, faisant leur apparition après que le mal s'est déclaré et non comme la cause déterminante de ce mal. Leur rôle n'est pas encore reconnu : mais on a constaté les ravages exercés par certains d'entre eux. Les blés d'hiver surtout en portent des traces ; et la saison où celles-ci sont le plus accentuées a toujours été un hiver doux et pluvieux, ou un printemps également marqué par des pluies fréquentes. M. Mangin, dans une note communiquée par M. L. Guignard, a analysé les méfaits de l'un de ces champignons : le *septoria graminum*. Son étude, faite pendant l'hiver 1897-1898, mentionne des procédés d'inoculation employés sur des blés sains, suit le développement et la préparation du parasite, et constate des résultats souvent funestes pour les blés.

Liquéfaction de l'air. — Dans une conversation tenue hors séance, M. d'Arsonval aurait entretenu ses collègues d'un important résultat par lui obtenu dans ses recherches sur la liquéfaction de l'air. Il aurait obtenu environ un litre d'air liquéfié ; mais il remettait à une autre séance la communication à l'Académie de sa solution de cette intéressante recherche.

Académie des Beaux-Arts

Le testament de Gustave Moreau. — La mort du peintre Gustave Moreau, membre de l'Académie des Beaux-Arts, a eu dans la presse un tel retentissement, qu'il ne nous semble pas utile de raconter à nos lecteurs l'œuvre du maître défunt. Le *Magasin Pittoresque* s'est déjà chargé de cette besogne, dans un de ses derniers volumes ; et l'étude qu'il contient est assez complète et définitive pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Il est cependant intéressant de signaler la destination de l'hôtel habité par le peintre, 14, rue de la Rochefoucault, ainsi que des richesses artistiques qu'il contient. Par son testament, il les donne à la Ville de Paris, et à son défaut, à l'Ecole des Beaux-Arts, à charge par le légataire de conserver à ces collections leur actuel caractère d'ensemble.

L'Académie des Beaux-Arts bénéficie d'une autre disposition lui léguant une somme de 100.000 francs destinée à fonder un prix triennal à accorder à l'œuvre d'art la plus remarquable exécutée au cours des trois années. Les arts du dessin et la musique pourront concourir pour ce prix.

Académie de Médecine

La tuberculose. — Elle est encore à l'ordre du jour cette poignante question de la prophylaxie de la tuberculose ; et elle aura peut-être longtemps la première place parmi les préoccupations de nos savants, aussi longtemps du moins que nos statistiques consacreront à cette maladie leurs chiffres les plus élevés.

Au nom d'une commission composée des plus grands noms de la médecine, M. le professeur Grancher donne lecture d'un travail traité avec la science consommée et la conscience qu'exigeait une question d'une telle gravité. Il étudie les causes de la contagion dans les milieux où la vie transporte l'individu : la famille, l'école, le magasin, l'atelier, l'armée et l'hôpital ; et partout constate le mal guettant ses victimes. La conclusion de son travail est consacrée aux mesures préventives, qui consisteraient à recueillir les crachats dans un crachoir de poche ou d'appartement contenant de l'eau phéniquée à 5 0/0 ; à substituer au balayage le lavage à l'aide d'un linge humide, pour éviter les poussières ; et à faire bouillir le lait, quelle que soit sa provenance.

Elle recommande d'isoler les tuberculeux en traitement dans les hôpitaux, d'assainir par des moyens antiseptiques les salles occupées par ces malades.

Elle propose ensuite la création d'une commission permanente chargée de coordonner et d'encourager les études faites en vue de combattre la tuberculose.

L'Académie a accueilli avec un chaleureux intérêt la communication de M. le professeur Grancher. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ses décisions.

BIBLIOGRAPHIE

Dernier Travail, Derniers Souvenirs, par M. Ernest Legouvé, à la librairie Hetzel. — M. Ernest Legouvé, d'après son propre témoignage, a atteint sa quatre-vingt-onzième année, le 14 février dernier. Il est le doyen de l'Académie française et aussi sans doute, le doyen de nos écrivains. Mais il porte allègrement le poids des années. Et la vive lumière de son intelligence demeure doucement radieuse, comme on peut en juger par son nouveau livre *Dernier Travail, Derniers Souvenirs*. Cet ouvrage est un ensemble de leçons sur les écrivains des trois derniers siècles de notre littérature, dont l'absence de pédantisme, la bonhomie souriante, une morale élevée mais toujours aimable sont les heureux agréments, autant que la sûreté du goût, l'ingéniosité attrayante des aperçus et la richesse variée de l'érudition. M. Ernest Legouvé a professé ces leçons à l'École Normale supérieure de Sèvres où s'est formé, depuis 1881, le personnel enseignant de nos lycées de jeunes filles. Toutes les anciennes élèves de M. Legouvé seront heureuses de retrouver dans ce livre le noble enseignement de leur vénéré maître. Et la lecture en est séduisante pour tous ceux qui ont le culte de notre littérature.

Écrivains et Penseurs Polytechniciens, par Gaston Pinet, à la librairie Ollendorf. — Ce livre de M. Gaston Pinet pourrait être considéré comme un plaidoyer en faveur de l'École Polytechnique. Il tend à disculper les mathématiques, dont elle est le sanctuaire par excellence, du reproche qu'on leur adresse couramment d'annihiler les facultés de l'esprit au profit exclusif du raisonnement et de le vendre spécialement à l'œuvre d'art et de littérature. Et comme M. Pinet, en bon logicien, connaît la supériorité des faits sur les arguments, il nous

offre, dans son livre, une véritable galerie de portraits d'écrivains et de penseurs qui ont reçu l'enseignement de l'École Polytechnique.

Son livre, très documenté, fait passer sous nos yeux, en des expressions parfois inédites, toute une série d'écrivains, depuis Paul-Louis Courier et le père Gratoy jusqu'à MM. Marcel Prévost, Armand Sylvestre et Édouard Estaunié, et des philosophes, des rêveurs comme Enfantin et Fourrier en qui la logique sévère des mathématiques n'avait certainement pas atrophié le sens du rêve et des vastes chimères.

Les Folles Navrances, poésies par M. François Peyrey, à la librairie du *Mercure de France*. — M. François Peyrey est un jeune poète qui prend avec la prosodie quelques-unes des licences vulgarisées par le symbolisme. Mais ces libertés dans la forme des vers ne l'empêchent pas de nous apparaître doué de la sensibilité délicate, de l'imagination féconde et de la mélancolie, mère des rêves qui distinguent les vrais poètes. Son inspiration nuancée de tristesse, par les douloureux assauts qu'ont livrés à ses rêves les premières atteintes de la vie, est élevée et attendrie. Des joies lui viendront, qu'il ne semble plus espérer, et qui le délivreront des angoisses que son imagination ardente lui a un peu exagérées.

FÉLICIEN PASCAL.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

États-Unis. *Un siècle d'indépendance*. — Lorsque, en 1783, les Anglais entreprirent une campagne de répression contre les treize États coalisés de l'Amérique du Nord, personne ne se fût douté qu'un jour viendrait où cette colonie, traitée en *insurgée* par la Grande-Bretagne, dicterait ses volontés à l'Europe et formerait l'État le plus puissant du globe tant par ses richesses naturelles que par son génie industriel et commercial.

En ce moment, tout le monde a les yeux tournés vers le nouveau continent. Là, encore, il s'agit d'une insurrection, mais ce sont les anciens révoltés d'Amérique qui cette fois combattent pour affranchir un autre peuple, les Cubains, du joug d'un État européen. Le moment nous a paru favorable pour donner un aperçu général sur la situation acquise par la grande République américaine depuis le commencement de ce siècle. Le recensement qui eut lieu en 1890 et dont les rapports paraissent successivement nous en fourniront les principaux éléments.

En l'année 1800, la République se composait de treize États situés, tous, le long de la côte de l'Atlantique. Elle comptait à cette époque environ 4 millions d'habitants. La République américaine s'étend actuellement d'un océan à l'autre, occupe une surface de 9.333.680 kilomètres carrés, soit à peu près l'étendue de l'Europe, et compte près de 70 millions d'habitants.

Les États, Territoires et Districts sont au nombre de 50. Il faut rendre cette justice aux Américains que l'acquisition des divers territoires s'est faite d'une manière pacifique. La première terre *rachetée* après l'Émancipation a été la Louisiane, cédée par Napoléon Ier *pour une chanson*, comme s'expriment les Yankees (80 millions de francs). D'autres territoires ont été achetés soit à leurs détenteurs américains (Californie, Nevada, Utah... au Mexique), soit aux Européens (Floride cédée par l'Espagne). La dernière terre annexée, l'Alaska, a été payée à la Russie la somme de 6 millions de dollars (1867). Les Indiens auxquels on avait pris divers territoires ont reçu des indemnités assez fortes pour assurer une rente individuelle à chacun des membres de leurs tribus. On sait, d'autre part, que les Américains ont offert, il y a quelques années, aux Espagnols la somme d'un milliard de francs pour l'île de Cuba, objet du conflit actuel entre les deux peuples.

Au point de vue démographique, on distingue aux États-Unis deux races principales : blancs et nègres. Au commencement de notre siècle, la proportion, eu égard à la population totale était de : blancs, 80.73 0/0 ; nègres, 19.27 0/0.

Elle est actuellement de 87.80 0/0 pour les blancs et 12.20 0/0 pour les hommes de couleur. Le nombre de ces derniers décroît donc, malgré le chiffre encore assez élevé de leur population : près de 8 millions d'individus.

Depuis 50 ans, l'immigration a fourni aux Etats-Unis environ 16 millions d'individus d'origine européenne. Dans ce chiffre on relève : 3 millions Anglais ; 3.500.000 Irlandais ; 1.500.000 Allemands ; 1 million Scandinaves ; 400.000 Italiens. La proportion est donc, sur 100 immigrés européens : 40 Anglais (ou Irlandais), 30 Allemands ; 30 0/0 représentent le contingent des autres peuples d'Europe. Une remarque a été faite à ce sujet : la plupart des immigrés européens étaient des artisans. L'Américain d'origine se dirige plutôt vers les professions libérales ou vers l'agriculture. Faut-il voir là une des causes principales de la supériorité industrielle de la grande république?

L'industrie est, en effet, à l'encontre de ce que l'on pourrait supposer dans un pays neuf, l'élément principal de richesse des États-Unis. Un système de protection habilement appliqué n'a pas peu contribué à sa rapide progression. Quelques chiffres en donneront l'aperçu. En 1850, le capital engagé dans les entreprises industrielles était de 533 millions de dollars (le dollar vaut environ 5 fr. 50). En 1890, il était douze fois plus grand : 6 milliards 534 millions. Le personnel ouvrier est monté de 957.000 à 4.712.000 ; les salaires ont presque centuplé : 237.000, en 1850 ; 2.282.000.000, en 1890. Enfin, les produits nets des œuvres industrielles qui étaient en 1850 de 464 millions, a atteint, en 1890, le chiffre de 4 miliards 211 millions de dollars

L'agriculture est loin d'avoir atteint tout son développement. A peine un cinquième du territoire (non compris l'Alaska) est soumis au labourage. La haute vallée du Mississipi, Ohio, Illinois, Iowa, sont les pays agricoles par excellence (environ 70 0/0 des terrains cultivés). Par contre, dans divers Etats de l'Ouest, les terres cultivées n'atteignent pas encore 1 0/0 du territoire.

Le commerce a suivi une progression analogue. On a constaté, durant l'année 1890, un mouvement sur les voies d'eau (mers, lacs et fleuves) de près de 8 millions de tonnes. Un million environ appartient au commerce extérieur, le restant compose la circulation intérieure des Etats.

On ne possède malheureusement que peu de données sur le mouvement intellectuel de ce vaste pays. Les statistiques établies sur l'instruction primaire (gratuite dans tous les États) indiquent trois catégories : population blanche d'origine américaine, 8.7 0/0 d'illettrés ; population blanche immigrée, 12 0/0 ; population de couleur, 70 0/0.

Disons enfin que, d'après les derniers calculs, la fortune générale du pays, qu'on évaluait, en 1850, à un peu plus de 7 milliards de dollars, atteindrait à l'heure actuelle 63 milliards ; ce qui indiquerait également une marche ascendante dans les fortunes individuelles ; il y a 50 ans, cette fortune s'élevait à 300 dollars par tête d'habitant ; elle dépasserait donc à présent le chiffre de 1.000 dollars, soit près de 5.500 francs par tête d'habitant des États-Unis !

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN ATTRAPE-MOUCHE PRATIQUE. — Avec les premières chaleurs apparaissent les insupportables mouches. Nous croyons donc être utile à nos lecteurs en leur signalant un nouveau piége à mouches, particulièrement simple.

Il suffit pour le confectionner de prendre une bobine en carton contenant de la glu, dont les deux fonds sont percés d'un trou central laissant passer un fil de raphia d'un mètre de longueur. Si on tire le fil à travers la bobine, il se charge de glu et en suspendant le petit instrument devant une fenêtre on voit les mouches attirées par la glu venir se coler au fil. Lorsque celui-ci est chargé de mouches, on lui fait traverser à nouveau la bobine en le tirant par l'autre extrémité; les mouches prisonnières sont arrêtées en tas dans le carton d'où il est facile de les enlever; et le fil chargé d'une nouvelle quantité de glu peut servir à une nouvelle opération qu'on peut renouveler indéfiniment jusqu'à épuisement de la glu.

NICKELAGE DU BOIS. — Voici un procédé commode pour nickeler le bois.

Avant de déposer le nickelage par électrolyse, on doit recouvrir les objets d'une pellicule de métal ainsi obtenu :

1° On dissout dans 10 grammes de sulfure de carbone 1 gr. 1/2 de caoutchouc, et on y verse 4 grammes de cire fondue;

2° On fond 5 grammes de phosphore dans 60 grammes de sulfure de carbone, et on mêle à 5 grammes de térébenthine et 4 grammes d'asphalte en poudre.

On mêle ces deux mixtures; et on y plonge l'objet à recouvrir, muni des fils conducteurs. L'objet séché est ensuite plongé dans une dissolution de nitrate d'argent au 300e, jusqu'à ce qu'il prenne une teinte métallique sombre. On rince et on le traite de la même façon par une solution de chlorure d'or au 60e. L'objet prend une couleur jaunâtre; et le bois est prêt pour l'électro-éposition du nickel.

Un autre procédé, à sec, consiste à verser sur l'objet une solution de collodion et d'iodure de potassium diluée dans son volume d'éther. Quand la surface est recouverte d'une couche régulière de collodion, on plonge l'objet dans une dissolution légère de nitrate d'argent à l'abri de la lumière. Quand le bois prend une teinte jaunâtre, on le lave, on l'expose au soleil et on le recouvre d'un dépôt cuivreux avant le nickel.

PRÉPARATIONS IGNIFUGES. —La catastrophe du Bazar de la Charité a rendu la Préfecture de police attentive à l'observation des précautions imposées aux théâtres contre l'incendie.

La question des décors ignifuges a été posée une fois de plus à ce propos.

Il est un procédé, primé par la Société d'encouragement il y a plusieurs années déjà, qu'il nous paraît utile de rappeler, et dont l'emploi pourrait assez aisément être généralisé, car il convient aussi bien pour le bois que pour les tissus de toute nature ou pour le papier.

La composition dont on fera usage pour rendre ininflammables les tissus légers, tels que la mousseline, sera la suivante :

Eau 1.000 parties.
Sulfate d'ammoniaque 80.
Carbonate d'ammoniaque 25.
Acide borique 30.
Borax 20.
Amidon, gomme ou dextrine 2 à 4.

Si on veut ignifuger des matériaux plus consistants : bois, papier, étoffes, on devra modifier la formule de la façon suivante :

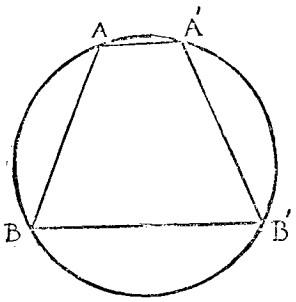
Eau 1.000 parties.
Chlorhydrate d'ammoniaque 150.
Colle de peau 15.
Craie pulvérisée, une pincée.

La craie devra être dissoute préalablement dans un peu d'eau renfermant de l'acide carbonique. Cette eau, chargée d'acide carbonique, peut être empruntée à un vulgaire siphon.

L'efficacité de ces formules a été expérimentée à maintes reprises. Rien n'est plus simple que de renouveler officiellement ces expériences; et si elles sont concluantes, l'incurie administrative n'aura plus aucune excuse si elle ne rend pas obligatoire, au moins pour les constructions légères et provisoires, l'emploi de matériaux ininflammables.

PROBLÈME

On donne sur une circonférence de rayon R deux points A et B distants d'une longueur *d*.



On demande de tracer par A et B deux cordes parallèles A A', B B' telles que B B' = 3 A A' et de calculer dans ces conditions l'aire du trapèze A A' B' B.

Solution du dernier problème

Représentons par x le nombre total des touristes.

Si tous avaient payé, ils n'auraient donné chacun que $\frac{240}{x}$

comme ils ne sont plus que $x-3$ pour payer les 240 francs chacun des $(x-3)$ touristes donnera : $\frac{240}{x-3}$

Puisque la dépense de chacun de ceux qui restent se trouve ainsi augmenté de 18 francs, on a :

$$\frac{240}{x-3} = \frac{240}{x} + 18.$$

Telle est l'équation du problème.

En chassant les dénominateurs, on trouve après simplification :

$$x^2 - 3x - 40 = 0$$

$$\text{d'où : } x = \frac{3 \pm \sqrt{9 + 160}}{2}$$

$$x = \frac{3 \pm 13}{2}$$

La racine négative est évidemment à rejeter; il y avait donc en tout 8 touristes.

Solutions justes : Societa dei commercianti à Lugano. — Mme G. de Keghel, à Gand — J. Thieury, à Chevilly-Seine. — A. S., à Lunéville. — Ed. Brard, à La Rochelle.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Académie nationale de musique : *LA CLOCHE DU RHIN*, drame lyrique en trois actes, poème de MM. Georges Montorgueil et P.-B. Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau.

Tous les deux ans, l'Institut dresse une liste de cinq anciens prix de Rome, parmi lesquels le Ministre des Beaux-Arts choisit un compositeur chargé de donner une œuvre lyrique à l'Opéra. M. Samuel Rousseau a eu la bonne fortune d'être désigné pour ce travail, et nous devons tout d'abord reconnaître que le succès qu'il vient d'obtenir a pleinement justifié le choix dont il avait été l'objet.

Maître de chapelle de Sainte-Clotilde, M. Samuel Rousseau est d'ailleurs loin d'être un inconnu pour le public ; c'est par ses compositions religieuses qu'il s'est fait particulièrement connaître. Sa *Messe de Pâques*, son *Libera* et sa *Messe de Sainte-Cécile* sont des œuvres de haute valeur que toutes les paroisses de Paris ont fait entendre fréquemment dans les grandes fêtes religieuses et que tous les dilettantes ont appréciées à leur juste valeur.

Au théâtre, il a fait jouer en 1879 *Dinorah*, un opéra-comique, dont M. de Chantepie avait écrit le poème, et deux drames lyriques : *Merowig*, représenté en 1892 et *La Cloche du Rhin*, dont nous soumettons aujourd'hui l'analyse à nos lecteurs.

C'est sur les bords du Rhin, dans un burg taillé dans le roc, que les auteurs du livret, MM. Gheusi et Georges Montorgueil, ont placé leur action. Là se sont réfugiés le chef germain Hatto, Konrad, son petit-fils, la prophétesse Liba et quelques indomptables guerriers, derniers défenseurs de la religion d'Odin. Pendant que Liba implore des dieux la victoire sur les chrétiens, dont la religion est de plus en plus florissante :

> Accorde à tes mâles guerriers
> La rouge moisson des victoires
> Et les captifs sanglants que nos fers meurtriers
> Egorgeront sur tes autels expiatoires.

les accents de l'*Ave Maria*, que les chrétiens chantent dans la vallée voisine, parviennent jusqu'au burg ; Hatto, malgre sa bravoure, frémit de terreur en entendant résonner la cloche du monastère, dont le funèbre glas prédit la mort des burgraves, et il s'écrie :

> .....Cette nuit, des sons funèbres
> M'ont poursuivi dans les ténèbres.....
> Et la cloche a sonné, la cloche au son maudit
> Qui prévient du trépas... ton père l'entendit !
> Tous les nôtres ont su que leur mort était proche,
> Quand du cloître, là-bas, résonnait cette cloche.

Liba console le vieux chef, dont l'espérance se réveille bientôt aux accents des trompettes annonçant l'heureux retour d'une expédition commandée par Hermann, son écuyer. Les guerriers, victorieux, étalent aux yeux de leur maître le butin conquis ; ils lui présentent une jeune fille qu'ils ont surprise dans la campagne au moment où elle priait le dieu des chrétiens. Hervine (c'est le nom de la captive) déclare à Hatto que la cloche du monastère a sonné la nuit précédente pour l'avertir au nom de Dieu que l'heure du repentir avait sonné pour lui. S'il résiste plus longtemps aux avertissements célestes, la cloche sonnera bientôt pour lui annoncer sa dernière heure.

Loin d'écouter cet avertissement prophétique, Hatto a cédé aux transports d'une sauvage fureur ; il a voulu tuer Hervine, malgré la généreuse intervention de Konrad, séduit par le charme de la jeune captive ; mais à ce moment la cloche du *moustier* voisin s'est fait entendre et le vieux chef germain est tombé pour ne plus se relever. En mourant, il lègue à son petit-fils Hatto sa haine pour la religion chrétienne.

Au deuxième acte, Konrad fait à Hermine l'aveu de son amour ; celle-ci, sur le point de céder, ne tarde pas à se reprendre en entendant vibrer dans les airs les pieux accents de la cloche mystérieuse : « Je suis la fiancée des noces éternelles, dit-elle à Konrad, et les amours charnelles n'ont pas de bague pour mon doigt ».

Sur ces entrefaites, on apprend que les chrétiens ont résolu de s'emparer du burg de Konrad. Celui-ci, furieux de voir son amour dédaigné, se met à la tête de ses guerriers et livre bataille à ses ennemis, qu'il repousse, tandis que la prêtresse Liba profite de son absence pour faire jeter Hervine du haut d'une tour dans le fleuve.

Au troisième acte, Konrad, affolé par la perte de celle qu'il aimait, erre sur les bords du Rhin, tandis que Liba et les Germains conduisent vers une pierre druidique un prisonnier chrétien qu'ils veulent offrir en holocauste à leurs dieux. Konrad survient, il s'oppose à ce meurtre, brave la prêtresse et profane l'autel en y brisant les vases sacrés. Il est aussitôt frappé de mille coups par la foule indignée d'un tel sacrilège ; on le laisse seul, mourant, appelant dans son délire celle qui n'est plus. Alors retentit une dernière fois la cloche mystérieuse, Hervine apparaît, elle vient recueillir le dernier soupir de Konrad : « Dieu permet que je t'aime dans les cieux éclatants, » dit-elle. Et ces mystiques époux, que la mort a réunis, disparaissent lentement dans les flots.

Tout en procédant de la nouvelle école, la partition écrite sur ce poème est de compréhension plus facile que ses congénères ; on n'y sent ni l'abus du thème, ni la recherche incessante et exagérée des dissonnances, et le compositeur s'y crée un genre très personnel dans les passages empreints de douceur et de sentimentalité.

Nous ne saurions d'ailleurs mieux faire que de reproduire ces quelques lignes que M. Samuel Rousseau a écrites dans *l'Eclair*, et où il explique sa manière de procéder :

« J'ai tenté, dans *La Cloche du Rhin*, dit-il, de conserver l'air, le duo, l'ensemble, le chœur, oasis dans la steppe musicale si justement chères à tant d'auditeurs, mais en les reliant à l'œuvre par un petit nombre de leit motiv (sept en tout) qui, fragmentés, transformés, alanguis ou serrés, forment la trame que brave en de capricieuses arabesques la mélodie libre et *dominatrice* : à l'orchestre, le commentaire incessant ; aux voix l'émotion, la passion et le charme ».

Excellente interprétation avec Mme Héglon, très dramatique dans le rôle de la prêtresse Liba ; Mlle Ackté très touchante dans celui d'Hervine, et MM. Noté, Vaguet et Bartet.

Quant aux auteurs, leurs noms ont été salués à la fin de la représentation d'une double salve d'aplaudissements.

Et nous savons tout particulièrement gré au compositeur d'avoir jeté, dans les brumes wagnériennes dont s'obscurcit depuis trop longtemps notre horizon, un clair rayon de soleil.

Opéra-Comique. — *LA VIE DE BOHÊME*, comédie lyrique en quatre actes, d'après la pièce de Théodore Barrière et Henry Murger, par MM. G. Giacosa et L. Illica, traduction de Paul Ferrier, musique de M. Giacomo Puccini.

Bien qu'on trouve parfois, dans l'œuvre lyrique de M. Puccini, une certaine tendance à s'inspirer de Massenet, il n'en est pas moins vrai qu'on y sent vivre, avec ses qualités comme avec ses défauts, l'école italienne, modernisée, il est vrai, mais animée quand même de cette passion vibrante qui va droit au cœur des auditeurs et ne tarde pas à provoquer d'unanimes applaudissements.

Nous n'avons pas ici à parler du livret : tout le monde connaît le roman de Murger, et Rodolphe et Mimi sont pour nous de vieilles connaissances.

Quatre actes courts et mouvementés : les Amours de Rodolphe et de Mimi; le Réveillon au Quartier-Latin; la Séparation des deux amants, puis, la Mort de Mimi. Voilà le bilan de cette pièce, si tant est qu'il y en ait une : ce sont plutôt des tableaux renfermant des situations intéressant le public par d'heureux contrastes : la mélancolique tendresse, la gaieté exubérante et folle, puis le noir chagrin qu'éclairent encore quelques lueurs d'un amour péniblement ravivé. Et, sur tout cela, une musique qui sait exprimer les sentiments avec une vérité scrupuleuse et une émotion sincère.

Nous ne voulons pas dire, malgré tout, que cette jolie œuvre soit exempte de défauts : si l'orchestration est le plus souvent ingénieusement traitée, on y remarque un considérable abus des harpes, un peu de mignardise dans les dessins trop répétés des violons et des flûtes, enfin quelques successions prohibées que le compositeur a sans nul doute placées à dessein dans la trame orchestrale, mais qui font tache au tableau.

Ces quelques restrictions que nous faisons ne nous empêchent pas d'apprécier comme il convient des pages charmantes, telles que les duos de Rodolphe et de Mimi au 1er et au 3e actes, les ensembles du 2e acte et la scène finale ; c'est-à-dire la plus grande partie de l'œuvre de M. Puccini.

Quant à l'interprétation, où pourrait-on trouver une Mimi plus intéressante que Mlle Guiraudon, une plus pimpante Musette que Mlle Tiphaine? Et si M. Maréchal est un Rodolphe accompli, MM. Fugère, Bouvet, Isnardon et Belhomme n'ont-ils pas ressuscité à souhait les personnages de Schaunard, Marcel, Colline et Benoît?

Nous n'avons pas besoin de parler des décors et de la mise en scène ; qu'il nous suffise de dire que M. Albert Carré a tout réglé comme il le sait faire, c'est-à-dire avec un goût exquis et un art parfait.

Concerts d'Harcourt. — Le splendide festival de musique classique donné en la Salle des fêtes du Trocadéro le 31 mai dernier a pleinement réussi, et il n'y a pas lieu de s'en étonner.

M. Eugène d'Harcourt ne possède-t-il pas au plus haut point les qualités d'un chef d'orchestre accompli : une impeccable précision dans la mesure; une stricte et délicate observation des nuances, une infatigable attention qui maintient sans cesse ses musiciens en éveil? Et n'a-t-il pas surtout ce culte fanatique de l'art, ce feu sacré qu'il sait si bien communiquer à ses artistes, d'où il résulte que tous les morceaux sont interprétés non seulement avec une correction parfaite, mais encore avec cette communicative émotion qui par degrés gagne le public, bientôt charmé, conquis et enthousiasmé?

Ces concerts sont d'ailleurs composés avec ce rare sentiment d'éclectisme qui a toujours assuré leur succès.

M. d'Harcourt sait fort bien choisir les artistes qu'il met en vedette. Ce furent, cette fois, M. Guilmant, le célèbre organiste, et M. Bleuzet, qui exécuta le solo de cor anglais dans le Largo de Haendel, une page admirable, dont l'immense effet a été dû en grande partie au savant arrangement orchestral de M. d'Harcourt lui-même, auquel nous adressons, de ce chef comme pour le reste, nos très vives félicitations. E. Fouquet.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

M. Perrotin, directeur de l'Observatoire de Nice, écrit à l'Académie que M. Jacobi vient de découvrir, à la station astronomique de cette ville, une nouvelle comète.

M. Moissan annonce la découverte faite par MM. Ramsay et Travers de deux nouveaux gaz, le « néon » et le « métargon » obtenus par ces savants par distillation fractionnée de l'argon liquide.

Le Conservatoire des Arts-et-Métiers a célébré le 24 juin le centenaire de la loi de son installation dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

Académie des Beaux-Arts

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire de la section de peinture en remplacement de M. Gustave Moreau, décédé.

La liste des candidats avait été dressée dans l'ordre suivant : en 1re ligne, M. Aimé Morot; en 2e ligne, M. Cormon; en 3e ligne, M. Humbert; en 4e ligne, M. Flameng et en 5e ligne, M. Dagnan-Bouveret.

Après deux tours de scrutin, M. Aimé Morot a été élu.

M. Frémiet, président, a fait part à ses confrères de la perte que l'Académie a éprouvée en la personne de M. Edward Burne-Jones, de Londres, qui était membre correspondant de la section de peinture depuis 1892.

L'Académie a décerné les prix suivants :

Prix Henri Lehmann (3,000 francs), fondé pour l'encouragement des bonnes études classiques en faveur d'un peintre, M. Louis Roger, pour son tableau le « Christ parlant à la foule sur les bords du lac de Tibériade ».

Prix Brizard (3,000 francs), destiné à récompenser l'auteur d'un tableau à l'huile admis à l'exposition des Beaux-Arts de Paris et représentant un paysage, à M. René His, pour son paysage « En Aiglard ».

Prix Maxime David (400 francs), destiné à récompenser la meilleure des miniatures présentées aux expositions nationales des Beaux-Arts, à Mlle Marguerite Delaroche, pour ses deux miniatures.

Prix Eugène Piot (2,000 francs), destiné à récompenser, en 1898, une production de sculpture représentant un enfant nu de huit à quinze mois, à M. Émile Laporte pour son ouvrage intitulé : « Jeune épave ».

Prix Antoine-Nicolas Bailly (1,500 francs), à décerner en 1898, à un architecte pour l'une de ses œuvres construite et achevée dans les six dernières années, à MM. Legros père et fils, pour leur « hôpital Boucicaut ».

Prix Desprez (1,000 francs), destiné à récompenser l'auteur d'une œuvre de sculpture, M. H. Vermare, pour son œuvre « Le Giotto » (marbre).

BIBLIOGRAPHIE

Cyclisme et Bicyclette, par le Dr Galtier-Boissière (Larousse). — Des médecins et des artistes de la pédale ont déjà écrit sur le cyclisme mais leurs ouvrages s'adressaient surtout aux professionnels. Notre collabo-

rateur, a voulu écrire, au contraire, un guide pratique pour Monsieur tout le monde. Après avoir rapidement indiqué ceux qui peuvent, doivent ou ne doivent pas faire de la bicyclette, il apprend au débutant le mécanisme de sa machine, de façon à le mettre à même de lui apporter les modifications nécessaires. Des chapitres sur l'historique et le code du cycle, les Sociétés et les courses complètent heureusement cet utile petit volume qu'illustrent 150 gravures.

Ollendorff publie aujourd'hui le nouveau roman de Jean Reibrach : **La Force de l'Amour** où l'auteur du *Poison* nous montre les ravages exercés dans les familles par les passions et les dangers surgis de la lutte pour l'argent. L'œuvre est remplie de scènes dramatiques et de situations poignantes au milieu desquelles fleurit un amour irréductible et touchant qui donne au livre une solution rassérénante et un magnifique dénouement.

Continuant l'amusante série des Souverains chez eux, voici **Félix Faure intime,** notre Président, raconté d'une plume alerte par notre spirituel confrère Paul Bluysen. L'homme privé comme l'homme politique sont finement et consciencieusement étudiés. Ce n'est point une œuvre de parti que l'auteur, a voulu faire, non plus qu'une biographie officielle, mais un livre indépendant. La lecture en est des plus amusantes et les très nombreux portraits et il lustrations photographiques dont le volume est rempli ajoutent encore à son attrait. Nul doute que le succès qui accueillit à leur apparition les deux premiers volumes de la série : *Guillaume II intime* et *Bismarck intime*, ne se renouvelle pour **Félix Faure intime**. 1 vol. grand in-16° de près de 300 pages, 80 illustrations. — F. Juven, éditeur, 10, rue Saint Joseph, Paris.

Pointes sèches. — C'est le titre d'un volume paru tout récemment chez Colin et où notre spirituel confrère Adolphe Brisson continue la piquante série de ses physionomies littéraires. On sait que l'auteur est doué d'un sens d'observation très délicat et très fin : il raille avec une grâce exquise et démolit les réputations surfaites d'une plume académiquement irrespectueuse. Sainte-Beuve, très en honneur en ce moment, eût volontiers signé quelques-unes de ces pointes sèches. Tel chapitre, par exemple, sur un sonnet de M. Mallarmé est d'une verve charmante. C'est léger, narquois et d'une fantaisie qui n'exclut pas la vérité. F.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Le Niger. — ***Histoire naturelle et politique d'un fleuve.*** — On a appris avec une réelle satisfaction la conclusion d'un arrangement mettant fin au conflit soulevé, il y a quelques années déjà, entre la France et l'Angleterre au sujet de ce fleuve que la grande compagnie à charte, la *Royal Niger Company*, a su capter entièrement à son profit et dont elle entendait exclure toute autre puissance européenne. L'entente survenue ces jours-ci entre les deux pays règle les droits respectifs de chacune des parties contractantes quant à la possession des territoires acquis et prévoit pour l'avenir une solution à l'amiable des difficultés pouvant surgir par suite du voisinage des deux États dans ce coin de l'Afrique.

Quelques mots d'abord sur le fleuve même, auquel les géographes ont donné le nom de Niger (fleuve Noir ou des Noirs) mais que les indigènes désignent par des nominations différentes : Dioli-ba, Kouara... Tributaire du golfe de Guinée, d'un parcours total de 4,000 kilomètres, le Niger fut révélé pour la première fois aux nations européennes par le voyage de Mungo Park (1795-1806), qui réussit à explorer, à différentes reprises, le cours moyen du fleuve, sans descendre à terre. C'est là aussi que le célèbre explorateur trouva la mort (1806), au cours d'un combat contre un chef indigène mécontent de ne pas recevoir de cadeaux suffisants de la part d'un voyageur blanc. Mungo Park se noya dans les rapides de Boussa en essayant de gagner, à la nage, une rive opposée. Le deuxième européen ayant entrevu le Niger est l'explorateur français René Caillé, qui visita Tombouctou en 1827. L'exploration rationnelle du grand fleuve africain ne commence toutefois qu'à la seconde moitié de notre siècle. Barth, voyageur allemand au service de l'Angleterre; les Français Mage, Galliéni (le gouverneur général actuel de Madagascar) et en particulier M. Binger, l'un des plénipotentiaires français pour la récente convention, ont parcouru les rives du fleuve et opéré des levés (1850-1885). Plus récemment, les explorateurs Mizon, Caron, Jaime ont également étudié le moyen Niger et déterminé sa topographie. Enfin, les voyages de MM. Toutée (1894-1895) et Hourst (1895-1897), de Tombouctou à la mer, ont contribué à faire connaître dans son entier, cette grande artère fluviale du continent noir qu'on pourrait dénommer le Mississipi africain et qui occupe, à juste titre, l'attention du monde colonial en Europe. Les sources du grand fleuve, dans les monts Loma, déterminées approximativement par MM. Zweifel et Moustier, agents d'une maison française (maison Verminck) de la côte occidentale d'Afrique, en 1880, furent fixées d'une manière définitive, dans le commencement de l'année 1896, par les membres de la commission franco-anglaise pour la délimitation de la Guinée. Ces sources sont à 9° 5′ 20″ latitude nord et 8° 26′ 40″ longitude ouest de Paris, à 1,000 kilomètres environ en ligne droite de son embouchure. L'immense boucle formée par le Niger qui coule du sud-ouest au nord-est pour descendre ensuite au sud, vers le golfe de Guinée, englobe un grand nombre de petits États nègres que les différentes missions françaises qui se sont succédées depuis vingt ans dans le pays ont réussi à placer d'une manière plus ou moins effective sous le protectorat de la France.

La prise de Tombouctou, les opérations plus récentes de MM. Baud, Vermeersch, Voulet et Chanoine, dans le Mossi et dans le Gouroumsi, celles du lieutenant de vaisseau Bretonnet le long même du fleuve, entre Boussa et Ilo (Niger moyen) devaient assurer à la France la possession de toute la *Boucle du Niger*, comprise sous le nom collectif de *Soudan central*.

Les débuts de cette occupation, particulièrement dans le bas fleuve, furent malheureusement défavorables à la cause française. Cette partie du Niger, la plus intéressante et la mieux accessible, puisque la navigation y est la plus facile, fut soumise, jusqu'en 1880, à une sorte de *Condominium* et occupée par des traitants des deux nationalités, française et anglaise.

Les comptoirs français faiblement soutenus, ne purent lutter contre les établissements similaires des Anglais, et ces derniers parvinrent, en 1884, à racheter les concessions françaises établies sur la côte et le long du fleuve. Une association se forma bientôt entre les traitants anglais qui obtinrent du gouvernement royal une charte leur garantissant le monopole des transactions sur l'em-

bouchure du fleuve et jusqu'à une certaine étendue dans l'intérieur. Tout le bassin du bas Niger et de la Besnié, principal affluent du Niger, devint bientôt la proie de cette puissante Compagnie qui s'efforçait d'éliminer du territoire tous ceux qui n'étaient pas plus ou moins directement affiliés à sa cause : même les sujets britanniques. Un congrès international réuni à Berlin en 1885 avait pourtant consacré la libre navigation sur le fleuve pour toutes les nations européennes. Maîtres du pays, les agents de la *Royal Niger Company* mettaient force entraves à toute tentative de pénétration étrangère. Tout le monde conserve le souvenir des mille embarras suscités par cette Compagnie à notre compatriote, M. Mizon, lorsqu'il essaya de pénétrer dans le Niger sur son navire le *Sergent Malamine*, en 1893. La libre navigation du Niger s'arrête en effet à Boussa, à environ 600 kilomètres de l'embouchure. De là jusqu'à Tombouctou, situé sur le point culminant de la boucle, le fleuve, obstrué par des rapides, n'est praticable qu'aux hautes eaux, et, à quelques exceptions près, par des embarcations de très faible tirant.

Un autre mobile poussait la Compagnie du Niger à s'opposer par tous ses moyens à l'entrée sur ses territoires de navires étrangers. Des pourparlers ont été engagé depuis quelque temps en vue de la concession des pays du bas Niger au gouvernement britannique ; la région administrée par la Compagnie deviendrait simple colonie anglaise. Or, les transactions de la Compagnie paraissaient subir, en ces derniers mois, un arrêt sensible, malgré le chiffre d'affaires énorme que les négociants font dans cette partie de la côte africaine : près de 60 millions de francs par an. Il s'agissait surtout, pour les administrateurs de la Compagnie, de bien marquer leur suprématie pour la possession d'un pays afin d'en tirer le plus de profit possible lors de la cessation.

En dehors du problème de libre trafic sur le Niger, le litige entre la France et l'Angleterre portait sur la possession de divers points tant sur les rives mêmes du fleuve, comme Liaba, Boussa, Ilo, que sur diverses localités qui, par leur position, constituaient des centres importants du Soudan : Nikki, Chari, etc. Tel était l'état de la question au commencement de l'année dernière, lorsque furent entamées les négociations qui viennent d'aboutir à la conclusion d'un arrangement qui donne satisfaction aux intérêts des deux pays.

La convention intervenue entre la France et l'Angleterre comporte onze articles et plusieurs annexes. Par cette convention, le gouvernement anglais s'engage à faire respecter le principe de la libre navigation sur le fleuve pour tous les pavillons. Seront révoqués ou annulés tous les décrets, règlements édictés par la Compagnie et susceptibles de gêner le libre exercice du commerce français dans la région. En outre, « et pour assurer sans contestations d'aucune sorte toute facilité à son commerce sur les importantes artères du centre africain, la France obtient, à bail, pour trente années au moins, deux enclaves, situées, l'une à l'embouchure du fleuve, l'autre sur le moyen Niger, au sud des cataractes de Boussa ». Ces deux enclaves communiquent avec les possessions françaises du Dahomey et avec divers affluents et embranchements du Niger, ainsi qu'avec Nikki, localité importante du Borgou qui reste définitivement acquis à notre pays. Par contre, la France fait abandon à l'Angleterre tout le pays de Sokoto y compris le port de Boussa. — La région ainsi reconnue à la France dans l'Afrique occidentale, s'étend sur une longueur de près de 3,000 kilomètres. Cet arrangement clôt la série de traités conclus successivement depuis une dizaine d'années, tant avec les chefs nègres qu'avec les diverses puissances européennes ayant des intérêts en Afrique : Portugal, Liberia, Angleterre, Allemagne, État indépendant du Congo, et qui assurent à la France la possession presque non interrompue d'immenses régions s'étendant de notre colonie méditerranéenne (Algérie et Tunisie) jusqu'à l'Océan, en passant par le lac Tchad, le Sénégal et une partie du bassin du Nil.

La croix de commandeur de la Légion d'honneur a été accordée à M. Binger, en récompense de sa collaboration à cette œuvre diplomatique, où les plénipotentiaires des deux parties ont fait preuve d'un grand esprit de conciliation et d'un véritable patriotisme.

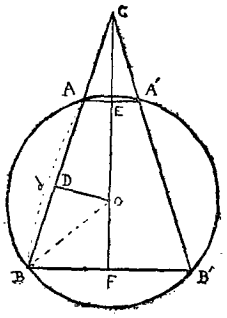
P. LOMOSOF

PROBLÈME

Sur un billard circulaire deux billes sont placées sur un même diamètre de telle sorte que l'une soit deux fois plus éloignée du centre que l'autre. Comment doit-on lancer la première pour que, après avoir touché une fois la bande élastique, elle vienne rencontrer la seconde bille.

Solution du dernier problème

Si nous supposons le problème résolu et si nous appelons C le point où A'B' coupe AB, on déduit de la similitude des triangles CAA' CBB'



$$\frac{CA}{CB} = \frac{AA'}{BB'} = \frac{1}{3}$$

d'où $CA = \frac{CB}{3}$

Ceci revient à dire que CA est égal à la moitié de AB. — De là la construction suivante : on prolonge AB d'une longueur

$$AC = \frac{d}{2}$$

et on prend la droite CA'B' symétrique de AB par rapport au diamètre CO.

Calcul de la surface. — La surface du trapèze est égale à

$$\mathcal{S} = \frac{1}{2}\left(AA' + BB'\right) EF = \frac{1}{2}\left(AA' + 3AA'\right) EF$$

c'est-à-dire $2\,AA'.\,EF$

Or EF est égal à 2 CE et AA' = 2 AE.

La question est ramenée à calculer CE et AE. Menons la perpendiculaire OD à AB, on forme ainsi deux triangles CAE. COD semblables. De cette similitude on déduit

$$\frac{CE}{CA} = \frac{CD}{CO}$$

$$\frac{AE}{CA} = \frac{OD}{CO}$$

multiplions membre à membre on aura

$$\frac{CE.AE}{AC^2} = \frac{CD.OD}{OC^2}$$

$$\text{d'où } CE.AE = \frac{AC^2\,CD.OD}{OC^2}$$

$$\text{par suite } \mathcal{S} = 8\,CE.AE = \frac{8\,AC^2}{OC^2}\,CD.OD$$

Or

$$CA = \frac{d}{2}\quad CD = d\quad OD = \sqrt{R^2 - \frac{d^2}{4}}$$

$$OC = \sqrt{CD^2 + OD^2} = \sqrt{R^2 + \frac{3\,d^2}{4}}$$

$$\text{par suite } \mathcal{S} = \frac{2\,d^3}{R^2 + \frac{3\,d^2}{4}}\sqrt{R^2 - \frac{d^2}{4}}$$

Ont résolu le problème : Les Deux Gosses. — J. Varenb, à Gand. — L. de C. — C. de B., à Gand. — Giovanni del Drago d'Antumi, à Rome.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Théâtre des Variétés. — Premières représentations : *SŒUR MARTHE*, drame lyrique en trois actes et cinq tableaux, poème de MM. Charles Epheyre et Octave Houdaille, musique de M. Frédéric Le Rey. — *LA MARTYRE*, nouvelle scénique en trois actes, de M. L. Illica, traduction française de M. E. Crosti, musique de M. S. Samara.

Messieurs Milliaud frères ont inauguré au théâtre des Variétés leur saison d'opéra populaire par la première représentation de *Sœur Marthe*. Sans doute, ils auraient pu débuter par une pièce du répertoire, comme cela se fait d'ordinaire, mais ils ont été plus audacieux, et le succès a couronné leur intelligente initiative. L'action de *Sœur Marthe* se déroule en Bretagne, en 1780. C'est l'histoire d'un jeune lieutenant de la marine française, Laurent de Kernac, qui, pris d'un fol amour pour une jeune novice, sœur Marthe, veut la détourner de sa sainte vocation. Ayant étudié la science du célèbre magnétiseur Mesmer, il n'hésite pas à se servir de la suggestion pour donner à l'infortunée jeune fille un rendez-vous où il lui ordonne de lire dans l'avenir. Mais l'épreuve a été trop forte pour cette frêle nature, et Marthe expire dans les bras de Laurent de Kernac, désespéré et en proie aux plus cuisants remords.

La musique de *Sœur Marthe* est tantôt élégante et gracieuse, tantôt passionnée et touchante, bien qu'un peu monotone. A citer la *Prière* de sœur Marthe au premier acte, le *duo* de Laurent et Marthe, la *Valse* du rêve et le *Final* ; tout cela soutenu par une instrumentation ingénieuse et fine, ne couvrant pas, même dans les passages dramatiques, la voix des chanteurs, ce qui est de nos jours une qualité fort appréciable.

La Martyre, tel est le titre de la deuxième pièce dont MM. Milliaud nous ont donné la primeur.

L'action en est des plus simples : il s'agit, dans les deux premiers actes, d'une ouvrière roumaine, Nathalie, que son mari, le portefaix Tristan, abandonne pour courir après Nina, la divette d'un café-concert, dont il est éperdument épris. Sa petite fille est malade, que lui importe ! Il suit en aveugle sa fatale passion, repousse sa femme Nathalie, et il irait même jusqu'à la frapper, si le pilote Mikael ne se dressait devant lui, prêt à l'écraser de sa juste colère.

Le dernier acte, d'un réalisme terrible, est bien l'un des plus poignants qui se puissent voir au théâtre. La scène où des voisins éplorés viennent mettre en bière le cadavre de l'enfant de Nathalie ; le violent désespoir de la mère, que ne peuvent apaiser les tendres paroles du pilote Mikael ; son suicide par le charbon ; sa longue agonie, l'arrivée du misérable Tristan, qui, à la vue de ses deux victimes, devient fou de remords et de douleur ; tout cela est éminemment scénique.

La partition n'offre rien de remarquable au premier acte, mais aux deux suivants, c'est tout autre chose. Le second acte est plein d'entrain, de verve et de gaieté. Trop triviales, dira-t-on, les scènes du café-concert où triomphe la belle Nina, mais cette trivialité donne, par contraste, un singulier caractère de grandeur à l'apparition soudaine de Nathalie, « la Martyre », lorsqu'elle vient annoncer à son misérable époux la mort de leur enfant.

Le troisième acte est animé d'un bout à l'autre d'un grand souffle dramatique. C'est à notre avis le meilleur de cette œuvre souvent inspirée, parfois originale, en tout cas très sincère et très émouvante.

En somme voilà deux bons débuts pour MM. Milliaud ; ils sont récompensés des efforts qu'ils font pour rompre en visière avec le snobisme, qui depuis trop longtemps nous impose des œuvres obscures, pour ne pas dire incompréhensibles.

E. Foucquet.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

La légende de Serlon. — Il ne s'agit pas ici d'une légende bien extraordinaire en soi, non plus que très répandue par le monde. Serlon de Wilton est une figure assez généralement ignorée, une de ces ombres dont le souvenir ne revient au jour qu'au fond des bibliothèques de savants très passionnés. Il est donc permis de ne pas savoir que ce nom appartenait à un maître de dialectique d'Oxford, et d'avoir à apprendre la légende qui s'y rattache.

Serlon de Wilton prétendait, vers 1153, peu après la mort d'un de ses élèves, l'avoir vu apparaître et avoir reçu de lui une révélation : le jeune homme était damné, et damné pour s'être livré à la scolastique. Voilà la légende. En resta-t-il dans l'esprit de Serlon une impression assez forte pour influer sur sa vie ? Toujours est-il que le maître de dialectique finit par se faire moine de l'ordre de Cîteaux, après quoi il devint abbé, aux environs de 1170.

Or, il existait chez les cisterciens des recueils de miracles, où l'on enregistrait régulièrement tous ceux qui avaient une apparence d'authenticité. On ne pouvait manquer de réserver une place à la vision de Serlon. Mais quand il fut procédé à l'interrogatoire de l'abbé, il se renferma dans un mutisme absolu, et la légende ne fut pas inscrite dans le recueil. Elle n'en vécut pas moins sur les lèvres des prédicateurs du siècle suivant, lesquels s'en servaient pour battre en brèche les études philosophiques.

Le Concile de Paris en 1398. — C'est dans ce concile qu'il fut décidé que l'Église de France se détacherait de Benoît XIII, pape d'Avignon, et lui refuserait obéissance. Mais la décision, quand on en vint aux voix, ne fut prise qu'à une faible majorité. Toutefois, comme il y avait un intérêt financier considérable à ce que la séparation fût obtenue avec des apparences qui la rendissent indiscutable, le gouvernement de Charles VI ne trouva rien de mieux que de falsifier le vote.

Déjà !

Mais aussi, pourquoi le pape lui refusait-il l'autorisation de faire payer au clergé la contribution des aides ?

Martres-Tolosane et les découvertes récentes. — La plaine de Martres-Tolosane est située, comme l'on sait, au point de jonction des vallées de la Garonne et du Salat, aux confins de la campagne toulousaine. Des fouilles entreprises sur ce point, sous la direction de M. Joulin, ont exploré une étendue d'environ trente kilomètres carrés, et donné de remarquables résultats. Des villas ont été reconnues à Coulin, Bordié, Chiarajan, la Chapelle, etc., où étaient de luxueuses habitations. En interrogeant les très nombreuses sculptures qui s'y trouvent, bustes d'empereurs et de ministres, motifs d'ornementation, masques, bas-reliefs politiques ou philosophiques, figurines, monnaies, etc., on a pu cons-

tater que cette région a été habitée pendant quatre siècles. Chiarajan aurait servi de résidence aux administrateurs des propriétés impériales situées dans les vallées du Salat et de la Garonne, et celà à partir du premier siècle. Et toute vie en aurait disparu dès le début de la période des grandes invasions.

Académie de Médecine

Élection. — On se souvient encore dans le monde scientifique du grand éclat que jetait en 1870 la belle école de Strasbourg. Les noms de Hirtz, Ritter, Sédillot, Schutzenberger, etc., sont en bonne place dans le mémorial de la science française. C'est encore un représentant de cette école qui vient d'être élu associé national, par 52 voix sur 59 votants. Le nouvel élu, M. Schlagdenhauffen, est directeur de l'École de pharmacie de Nancy. Il a publié d'intéressants travaux, d'une absolue rigueur scientifique, tant sur l'économie rurale que sur la chimie médicale et la toxicologie, et s'est fait une réputation de chimiste de talent. Il est agrégé de la Faculté de médecine de Strasbourg, de 1852.

Le strabisme. — Quelle est la cause déterminante du strabisme? Il faut tout d'abord écarter la lésion des centres coordinateurs des yeux; la nature des altérations ne permet pas de les attribuer à cette lésion. Des observations de M. Javal il résulte que dans les antécédents des strabiques on trouve des faits de nature à produire des paralysies de l'accommodation, telles que convulsions, angines, rougeole, etc. Les causes héréditaires trouvent encore un défenseur convaincu dans M. Fournier, qui cite, à l'appui de sa thèse, de nombreuses observations. Il est à noter que chez les strabiques l'influence de l'alcoolisme ou encore celle de la tuberculose se constatent fréquemment.

JARDIN D'ACCLIMATATION

M. Otto Bemberg, vient de faire don au Jardin zoologique d'acclimatation, d'un tamanoir de grande taille.

Cet animal, plus connu sous le nom impropre d'ours tourmilier, a été placé dans la galerie des Hamadryas où il excite vivement la curiosité des visiteurs.

Sa nourriture consiste en œufs battus, mélangés à de la viande crue finement hachée.

BIBLIOGRAPHIE

La première éducation du sourd-muet dans la famille et à l'école primaire (*Conseils aux parents et aux instituteurs*), par Édouard Drouot (Hachette, éditeur).

Afin de remédier dans la mesure du possible aux funestes conséquences de l'absence d'ouïe, la première éducation du sourd-muet devrait être, semble-t-il, plus soignée que celle de l'enfant doué de tous ses sens. Or, c'est généralement le contraire qui a lieu : soit ignorance ou même négligence de la part des parents, à de rares exceptions près, le petit infirme vit dans l'abandon le plus complet jusqu'au jour de son admission dans une école spéciale, c'est-à-dire jusqu'à sa dixième année. Ses facultés intellectuelles, à rester aussi longtemps inactives, perdent en partie leurs qualités les plus précieuses, entre autres la spontanéité et la vigueur qui permettent au petit entendant d'apprendre tant de choses en peu de temps et sans fatigue aucune. Du reste, ce ne sont point là les seuls inconvénients de cette coupable négligence.

Remédier à un état de choses infiniment préjudiciable aux intérêts de l'infirme en attirant sur ce point l'attention des parents et des instituteurs primaires, tel est le but de l'auteur qui indique, en outre, ce qu'il convient de faire pour parer, autant qu'on le peut, aux effets toujours fâcheux de la surdi-mutité.

Chez Calmann-Lévy, **le Vœu**, de notre distingué confrère, M. Adolphe Aderer. Ce sont plusieurs petits romans attachants et émouvants, dans lesquels l'auteur a fait preuve des mêmes qualités de pensée et de style qui l'ont déjà fait applaudir au théâtre. M. Aderer nous présente des personnages intéressants, vivants, avec lesquels on a plaisir à lier connaissance. Tout le monde peut lire **le Vœu**, et cela sans que l'auteur ait rien sacrifié de la tenue littéraire de son ouvrage. C'est un des succès de la saison.

Complications sentimentales, par Paul Bourget, Lemerre, éditeur. — M. Paul Bourget continue à se délasser de ses grandes œuvres de psychologie mondaine, dont *Idylle tragique* semble avoir clos le cycle, momentanément, dans des œuvres de moindre étendue, mais qui ne sont pas moins attachantes. Les préoccupations morales du grave romancier s'affirment davantage dans les trois *Nouvelles* où se déroulent les curieuses **Complications sentimentales** qu'il a imaginées, avec cette science profonde et sûre des mouvements de la passion qu'il dispose au gré de sa merveilleuse virtuosité.

A travers les tableaux éblouissants de la haute vie anglaise dont M. Paul Bourget évoque la correction suprême et les paisibles somptuosités, on est saisi, tout à coup, dans *L'Écran*, par les péripéties poignantes d'un drame intime qui se dénoue, sans catastrophe, par un de ces mensonges, comme en savent faire les très nobles âmes, même au prix de la ruine de leurs plus beaux rêves. L'*Inutile Science* est une étude de la perfidie féminine cruelle et terrible. Et *Un Sauvetage* expose un cas de conscience où le bien ne s'accomplit que par la violation des convenances mondaines. Mais chacune de ces trois études est une émouvante leçon des ravages moraux inhérents aux passions, même les plus élégantes et les mieux pavées de distinction. Et tout le livre est écrit d'une langue nourrie et robuste qui ne s'attache qu'à bien rendre sensibles les nuances sentimentales dont les personnages sont animés. C'est un des livres les plus savoureux et les plus nourris d'idées de M. Paul Bourget.

La Rançon, par Marcelle Tinayre, édition du *Mercure de France*. — Notre distinguée collaboratrice, Mme Marcelle Tinayre, vient de publier un roman qui a en feuilleton paru dans le *Temps* et a obtenu un grand succès. C'est un roman d'amour qui renouvelle dans une intrigue originale, l'éternel conflit du devoir et de la passion, et montre comment les âmes vraiment nobles peuvent trouver, dans leurs fautes mêmes, des raisons de s'élever et de s'affranchir. Il y a dans cette œuvre de la tendresse, de la douleur, une morale hardie qui ne se réclame point de la morale conventionnelle. **La Rançon** plaira aux femmes par l'émotion qui s'en dégage, aux hommes par le problème sentimental que l'auteur y a posé, aux lettrés par la fermeté et la grâce d'un style à la fois clair et original.

Les Chansons de Chez Nous, par Théodore Botrel, Georges Ondet, éditeur. — Il faudrait emprunter, pour parler convenablement de ce recueil pratique, à M. Anatole Le Braz l'étude justement enthousiaste qui sert de préface à ces **Chansons de Chez Nous**, ce chez nous, ce cher coin de terre dont M. Théodore Botrel a écrit lui-même :

« C'est toi l'aïeule aux grands yeux doux
Des Celtes aux fortes épaules,
Au cœur fort, aux longs cheveux roux.
Premiers fils des premières Gaules.

« C'est toi, la terre de granit
Et de l'immense et morne lande,
Pieuse Armor, au sol bénit
Par les grands Saints venus d'Irlande.

« Où l'on rencontre, à chaque pas,
Des menhirs près des Christs en pierre
Où le ciel est si bas, si bas,
Qu'on y voit monter sa prière!... »

Mais nous ne saurions nous permettre les proportions de la belle étude de M. Le Braz. Nous devons nous borner à signaler à nos lecteurs ces Chansons dignes de toute leur curiosité, par la poésie rude et franche, simple et toujours émue, si noblement différente de tant de chansons grossières dont on a trompé le goût du public pour les poèmes chantés. Toute la Bretagne rêveuse, doucement tendre, rude et virile, pensive et mélancolique, revit en ces chansons poétiquement illustrées des dessins de M. Hervé Vincent, et dont la vogue est aujourd'hui universelle.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Francis Garnier. — *L'œuvre d'un explorateur*. — Le 14 juillet dernier, jour de la Fête nationale, fut inauguré à Paris le monument érigé par souscription publique à la mémoire de Francis Garnier, l'un des principaux fondateurs de notre empire de l'Indo-Chine. Ce monument est à la fois un hommage rendu à l'un de nos plus vaillants marins et la consécration de la conquête de notre colonie du Tonkin.

Les débuts de l'explorateur datent de l'année 1860, lorsqu'il fut embarqué, à l'âge de 21 ans, pour prendre part à la guerre de Chine en qualité d'aspirant de première classe. Durant cette première traversée, il eut déjà l'occasion de faire preuve de son intrépidité en se jetant à la mer pour sauver un homme tombé accidentellement à l'eau. Deux années plus tard, Garnier fut nommé administrateur en Cochinchine, poste qui lui permit d'étudier les mœurs, la langue et la manière de vivre des indigènes. L'importance du fleuve Mékong, comme voie de pénétration vers la Chine, devait frapper l'esprit de Francis Garnier, toujours préoccupé de l'avenir de la colonie. Il fit paraître, en 1864, une brochure où il démontra la nécessité d'étendre la domination française et d'explorer ce cours d'eau qui conduit au cœur de la Chine. L'écrit eut un vif succès. Il exprimait, d'ailleurs, des idées qui étaient aussi celles du Ministre de la marine de l'époque, M. de Chasseloup-Laubat. Le jeune aspirant trouva également un chaud appui auprès de l'amiral de La Grandière qui commandait alors en Cochinchine.

L'opinion de ces marins prévalut, le gouvernement accorda les fonds nécessaires pour l'organisation d'une expédition sur le Mékong. Le commandement en fut confié à M. Doudart de La Grée; Francis Garnier, promu lieutenant de vaisseau, était désigné comme second. Le choix de de La Grée comme chef de la mission était très heureux. Cet officier avait la réputation méritée d'un marin habile et d'un savant archéologue. Il sut en outre inspirer à ses collaborateurs et à l'équipage une grande confiance et une vive affection. De La Grée avait la direction générale de l'expédition, l'entrée en relations avec les indigènes, les règlement des dépenses. Garnier était chargé des études géographiques et des observations météorologiques. L'enseigne Delaporte, les docteurs Joubert et Thorel, le premier, comme dessinateur topographe, les deux derniers, comme géologue et botaniste, complétaient la mission. Rectifier les cartes anciennes, sonder les rapides, relever le cours du fleuve, étudier sous tous leurs aspects les populations riveraines, recueillir les documents sur l'histoire et l'archéologie du pays — telle fut la tâche que la mission s'était imposée et qu'elle a su accomplir de la manière la plus satisfaisante. Les résultats de cette mémorable campagne sont consignés dans quatre gros volumes, textes et atlas, véritable monument géographique élevé à l'Indo-Chine. La part de Francis Garnier dans cette exploration fut considérable, sinon prépondérante. La mission prit fin, comme on sait, avec la mort du chef, survenue en mars 1868, au cœur de l'inconnu. Épuisée, à bout de ressources, la mission fut ramenée, en bon ordre, par Garnier à Saïgon. L'explorateur fut dignement fêté à son retour en Europe.

Une autre question surgit quelques années plus tard, en 1873. M. J. Dupuis, négociant français et agent du vice-roi du Yunnan, venait d'accomplir une importante exploration sur le fleuve Rouge et réussit à s'établir dans la ville de Hanoï. La prépondérance prise par l'élément français dans cette ville excita au plus haut point la jalousie de quelques mandarins annamites. Des difficultés surgirent entre nos compatriotes et la cour de Hué. Le maréchal annamite N'guyen, ennemi des Européens en général et des Français en particulier, déclara une guerre en règle à la colonie installée par M. Dupuis. Garnier reçut alors pour instructions de s'enquérir, sur place, des plaintes du négociant français et d'essayer d'obtenir satisfaction. Le langage modéré, l'allure pacifique de son intervention furent pris par les autorités annamites comme des actes de faiblesse, d'abdication. Il fallut un coup d'éclat pour montrer à ces peuples notre puissance. Francis Garnier s'en acquitta en prenant d'assaut, le 19 novembre 1873, avec une force de deux cent douze hommes, la citadelle d'Hanoï, citadelle défendue par une armée de sept mille combattants, et dont deux mille furent faits prisonniers. Les résultats de ce fait d'armes furent considérables.

Plusieurs autres villes sont successivement conquises par les lieutenants de Garnier : docteur Marmaud, actuellement ministre au Japon, Balny d'Avricourt. Un mois seulement après la prise de la citadelle d'Hanoï (21 décembre), Francis Garnier fut tué dans une embuscade près de Phu-Haï, à l'endroit même où devait trouver la mort, 10 ans plus tard, le 19 mai 1883, son émule, le commandant Henri Rivière. Ce fut la mort de ce dernier qui décida le gouvernement français à procéder à l'occupation définitive du pays. Des opinions diverses ont été émises, depuis, sur la valeur de la colonie et sur l'opportunité de son occupation. La conquête de ce pays par une poignée de Français dénote toutefois chez leurs auteurs une audace et une hardiesse d'entreprise peu compatibles avec les idées de dégénérescence attribuées par quelques esprits obtus à la grande nation française.

L'Abyssinie. — Le séjour que font en ce moment en France les ambassadeurs du Négus ajoute le mérite de l'actualité à une communication faite récemment sur l'Abyssinie, par M. Mondon. Français occupant les fonctions de conseiller d'État près de l'empereur Ménélik. M. Mondon insiste particulièrement sur la nécessité de créer dans l'Éthiopie des voies de communication. Le commerce de l'Abyssinie souffre surtout du manque de moyens de transport. Les principaux produits actuellement exportés sont : l'or, l'ivoire, le musc, les gommes, la cire et les cafés. Le commerce du café a pris dans ces derniers temps une grande importance, justifiée par son excellente qua-

lité. Au Harar, notamment, les cafés sont cultivés avec beaucoup de succès. Mais la véritable fortune de l'Abyssinie consiste dans ses céréales, ses chevaux, ses mulets. M. Mondon estime que d'ici trois ans, le chemin de fer entrepris par nos compatriotes, à partir de Djibouti, atteindra le plateau du Harar, l'une des provinces les plus riches de l'Éthiopie. Djibouti, notre porte sur la mer Rouge, en face d'Aden, et comme conséquence, le commerce de la Métropole, seront appelés à profiter, dans une large mesure, de cette nouvelle voie.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

Un moyen de s'orienter. — Un vieux bûcheron américain disait :

— Quand je suis dans les bois, je ne me sers jamais de boussole. Il y a, en effet, trois moyens sûrs de s'orienter. Vous remarquerez :

1° que les trois quarts de la mousse, sur les arbres, poussent sur le côté nord;

2° que les plus grosses branches des sapins se trouvent toujours sur le côté sud;

3° que le rameau le plus élevé des sapins penche vers l'est.

L'installation du bon perchoir. — Il en est des perchoirs dans les basses-cours comme des auges et des râteliers dans les étables; leur mauvaise installation cause aux volailles des déformations et des fatigues nuisibles à eur santé et à l'intérêt de l'éleveur :

M. Rouillier Arnoul, qui a étudié ce sujet, recommande pour les volailles un perchoir fait d'une branche de bois dur écorcée et imbibée de sulfate de cuivre ou de tout autre antiseptique pour éviter les maladies des pattes. Ce bois doit être raboté à six ou huit arêtes et avoir $0^m,04$, $0^m,05$ à $0^m,06$ de diamètre, suivant le volume des volailles. On les établit à une hauteur de $0^m,45$ à 1 mètre, et, suivant le volume des races, on les installe distants les uns des autres de $0^m,45$.

Pour conserver les olives vertes. — Prenez, pour 50 kilogrammes d'olives, 2 kilogrammes de sel de soude que vous ferez fondre dans de l'eau chaude, 8 kilogrammes de cendres de bois, et 2 de chaux. Mettez le tout dans de l'eau ordinaire mesurée de façon à ce que le mélange marque 8 degrés au pèse-sel. Dans cette lessive vous jetez vos olives, et les y faites séjourner de cinq à six heures ; c'est-à-dire jusqu'à ce que la chair du fruit soit attaquée jusqu'au noyau, ce que vous reconnaîtrez en l'entaillant. Il est alors temps de retirer les olives pour les plonger dans de l'eau claire. Celle-ci, pendant quatre jours, devra être renouvelée soir et matin.

Après cette opération, vous les jetez dans un dernier bain d'eau salée à 5 degrés et répartie dans les pots de conserve. Il est indispensable que les fruits soient constamment recouverts d'eau. Quelques personnes, désireuses d'aromatiser ce bain, le font bouillir d'avance en y mettant des clous de girofle, des écorces d'orange, des feuilles de laurier et quelques épices; puis laissent refroidir. Il est recommandé expressément de ne pas toucher les olives avec les mains, tant que dure l'opération.

La fabrication du vieux chêne. — C'est bien simple. On place les planches, moulures, panneaux et autres pièces à vieillir prématurément dans une pièce obscure hermétiquement close. Sur le plancher, tout à côté, on dépose un ou plusieurs vases, bols, plats ou assiettes contenant de l'ammoniaque liquide. Puis on laisse le tout en place pendant un ou deux mois, suivant l'âge que l'on veut donner au bois ; la profondeur de la coloration, en y mettant de la patience, peut atteindre trois ou quatre millimètres de profondeur.

Voilà ce qui explique comment l'on ne voit jamais que du vieux chêne en ébénisterie. Les forêts du moyen âge n'eussent pas suffi, malgré leur belle apparence, à fournir le bois des innombrables buffets et autres meubles dont sont remplis les intérieurs actuels, même modestes, et dont la matière première semble empruntée au musée de Cluny.

Nettoyage des mouvements d'horlogerie. — Pour nettoyer les roues de laiton, en horlogerie, sans attaquer les tiges et pignons en acier, il convient de les faire tremper dans le mélange suivant :

Eau.	80 grammes
Acide oxalique.	3 —
Alcool.	20 —
Ammoniaque liquide. . .	18 —
Savon noir.	15 —

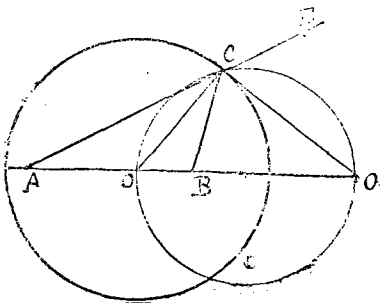
Après une immersion d'un quart d'heure, on brosse, on lave à grande eau, on fait sécher dans la sciure, puis on essuie au linge fin, après un dernier passage à l'alcool. Charles-Quint lui-même n'eut pas mieux opéré.

PROBLÈME

Un négociant a acheté 31 hectolitres de vin de diverses qualités; la première à raison de 54 francs l'hectolitre, la seconde à raison de 46 francs, la troisième à raison de 42 francs. Il les mélange, et en revendant 53 francs l'hectolitre, il réalise un bénéfice de 200 francs. On demande la composition du mélange, sachant qu'il y entre un *nombre exact* d'hectolitres de vin de chaque espèce.

Solution du dernier problème

Supposons le problème résolu. Soit C le point où la bille A doit toucher la bande circulaire pour aller rencontrer la bille B. On sait que les angles ACO et OCB sont égaux.



CO étant bissectrice de l'angle ACB, la perpendiculaire à OC, au point C, est bissectrice du supplément BCE de l'angle ACB, et, en désignant par O' le point où cette perpendiculaire coupe AB, on a :

$$\frac{OA}{OB} = \frac{CA}{CB}$$

$$\frac{O'A}{O'B} = \frac{CA}{CB}$$

et par suite $$\frac{O'A}{O'B} = \frac{OA}{OB} = 2$$

Le point O' peut donc être déterminé, et, puisque l'angle OCO' est droit, un lieu du point C est la circonférence décrite sur OO' comme diamètre. D'ailleurs le point C doit se trouver sur la circonférence qui figure la bande élastique. Donc le point C est à l'intersection de ces deux circonférences.

D'où la construction

On détermine le point O' en portant O'B = AB, on décrit la circonférence qui a OO' pour diamètre, et à l'intersection de cette circonférence avec la circonférence donnée, se trouve le point C.

Solutions justes : Giovanni del Drago d'Antuni, à Rome. — J. Varenh, à Gand. — X. Y. Z, à Paris. — Paul Bernard, à Marseille. — Louis Meurgère, à Lille.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Théâtre des Variétés (saison lyrique). — Première représentation, à ce théâtre, du *TROUVÈRE*, opéra en quatre actes et neuf tableaux, traduction française de Emilien Pacini, musique de M. G. Verdi.

Tout en donnant aux *Variétés* des représentations d'ouvrages nouveaux tels que *Sœur Marthe* et *La Martyre*, MM. Milliaud frères ne négligent pas l'ancien répertoire, dont ils ont remis à la scène plusieurs chefs-d'œuvre.

C'est ainsi qu'il nous a été donné d'entendre dernièrement *Le Trouvère*, cet opéra de G. Verdi qui obtint jadis un si retentissant succès, et dont la partition, bien qu'un peu vulgaire en maints endroits, renferme tant de pages animées d'un grand souffle dramatique, écrites sur un livret intéressant, à coup sûr, mais la plupart du temps obscur et invraisemblable.

Loin de nous l'intention de nous livrer à une analyse minutieuse de cette œuvre, dont bon nombre de morceaux sont gravés dans toutes les mémoires. La sérénade de Manrique : « Exilé sur la terre... » l'air du baryton : « Son regard, son doux sourire... », le « Miserere », la cantilène « Brise d'amour... », le duo de la prison : « O ma patrie, ô chère Espagne... » exciteront toujours l'admiration des auditeurs et continueront à consacrer à travers les âges la gloire du célèbre maître italien.

Ce dont il faut surtout louer MM. Milliaud, c'est d'avoir fait entendre au public une partie de l'œuvre que leurs collègues avaient jugé à propos de supprimer jusqu'ici.

Nous voulons parler du ballet que Verdi a placé au milieu de ce sombre drame, et qui y produit l'effet d'une riante éclaircie dans un ciel agité de violents orages.

L'esprit du spectateur, reposé par un pareil contraste, n'en est que plus apte à ressentir le poignant effet des scènes finales, et il est incontestable que ce ballet, clair rayon de soleil éclairant un si sombre tableau, met admirablement en relief l'horreur tragique de la situation.

Pourquoi les directeurs de nos différentes scènes n'ont-ils pas su comprendre l'idée de Verdi, nous n'avons pas à l'apprécier; contentons-nous de savoir gré aux directeurs du théâtre lyrique des *Variétés* de leur heureuse initiative.

Le ballet du *Trouvère* est un des meilleurs qu'ait produits une époque si féconde en chefs-d'œuvre mélodiques : pureté de style, couleur locale, originalité, vigueur et netteté dans la touche, telles sont les qualités de cette partie chorégraphique d'un ouvrage dont le succès fut si grand et eût été plus grand encore si on l'eût joué tel que Verdi l'avait écrit.

Le final de ce ballet est particulièrement remarquable; c'est une page d'une délicieuse inspiration, qui a valu à la ballerine, Mlle Alice Frassi, les honneurs du bis.

L'interprétation du *Trouvère* a été d'ailleurs très bonne : citons particulièrement M. Devoyod, qui a obtenu un éclatant succès dans le rôle du comte de Luna.

Souhaitons que le jour où nous aurons enfin l'opéra populaire tant réclamé, MM. Milliaud ne soient pas oubliés. Ils sont dignes de supporter cette lourde tâche, et nous sommes convaincu que l'art musical n'aurait qu'à y gagner.

E. FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie de Médecine

Berzélius. — Cette année échoit le cinquantième anniversaire de la mort de l'illustre savant scandinave Berzélius. A cette occasion de grandes fêtes vont être données en Suède, dont l'organisation est due aux corps savants de ce pays. L'Académie de Médecine a reçu d'eux une invitation à se faire représenter à ces fêtes, invitation rappelant que Berzélius fut pendant longtemps membre associé étranger de cette Compagnie.

Maladies de la peau. — L'origine nerveuse de ces maladies est toujours à l'ordre du jour, non pas seulement à l'état intéressant, la question devient passionnante. Depuis cinq ans M. Bouffé poursuit ses études et ses expériences sur la lèpre, le psoriasis, le cancer et autres maladies. Son traitement consiste en injections d'orchitine, destinées à pourvoir d'énergie le système nerveux affaibli et à lui rendre sa vigueur. Le résultat obtenu est remarquable : 77 pour 100 des sujets traités ont été guéris de ces maladies que l'on sait les plus rebelles. Dans des cas de lèpre tuberculeuse, les résultats se sont partagés par moitié en améliorations et guérisons.

La sanction scientifique de la théorie qu'il préconisait et appuyait de ces faits probants manquait encore. Elle vient d'être apportée à l'Académie par M. Bouffé, sinon complète, au moins constituant un commencement de preuve assez remarquable. Il a pu reconnaître, en analysant les excreta liquides des malades, une diminution de l'activité nerveuse chez ceux-ci. Elle se caractérise par des modifications dans le rapport de la quantité d'acide phosphorique présent dans l'urine, à la quantité totale d'azote qu'elle contient.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Les vases grecs et leurs figures décoratives. — Voici une conclusion curieuse d'observations faites par un dessinateur, M. Devillard, et présentées à l'Académie par M. Edmond Pottier, qui appartient au Louvre en qualité de conservateur-adjoint. Ces observations constituent un chapitre du « Catalogue du Louvre » de ce dernier, et d'une étude sur les figures noires qui décorent les vases grecs. Les théories d'art échafaudées et maintenues à grand'peine chez nous par une certaine école, vont en frémir sur leurs faibles bases; car rien n'empêchera désormais de recourir au procédé de recherche de M. Devillard pour explorer tous les arts grecs et autres, et trouver peut-être aux perfections qu'ils témoignent les causes les plus imprévues. Dans le cas présent, la découverte de M. Devillard tendrait à prouver que cette décoration des vases grecs relève plutôt de l'ingéniosité que du génie.

Avez-vous remarqué, dans ces décorations, combien est net et parfait le contour des figures, et quelles naïves incorrections se trouvent au contraire dans les détails de ces mêmes figures à côté de cette merveilleuse ligne de contour? Ce violent contraste a dû attirer l'attention d'un technicien aussi averti que M. Devillard. Il a pensé que les maladresses de détail, en logique, devaient se retrouver dans l'ensemble, ou s'appuyer sur un procédé facile pour s'envelopper de ce dessin étonnamment pur. Et voici ce qu'il a trouvé : les artistes grecs recouraient au procédé du silhouettage de l'ombre projetée sur un écran.

Et ils n'ont même pas eu le mérite de l'invention : ils ont dû l'emprunter aux Égyptiens, dont les fresques dénoncent exactement les mêmes qualités et les mêmes erreurs que les vases grecs.

Le Corail des Gaules. — Le mémoire de M. Salomon Reinach sur le corail dans l'antiquité ne peut se défendre de mettre au jour un nouvel art gaulois, uniquement gaulois, appartenant, paraît-il, à la région nord-est de notre pays, plus particulièrement à la zone du département actuel de la Marne. On y trouve en très grand nombre des objets de bronze rehaussés de corail, et appartenant aux quatrième et cinquième siècles avant J.-C. La domination romaine a fait disparaître cet art et l'invasion franque ne l'a pas relevé.

On peut en trouver l'explication dans ce fait relaté par Pline, que précisément au troisième siècle avant J.-C., l'Inde se prit de passion pour le corail, et que nos pêcheries du Midi furent ruinées à son profit par les commerçants grecs. Au corail succéda l'émail dans la décoration du bronze.

Académie des Sciences morales et politiques

Le siège de la Rochelle. — Le Vatican possède dans ses archives une relation du siège de la Rochelle. Elle fut rédigée au camp du roi même, par le nonce du pape, qui y séjourna. Ce fait explique qu'elle soit plus circonstanciée que les autres histoires connues, et plus abondante en détails pittoresques sur les dernières phases de ce siège. M Rodocanachi complète cette communication à l'Académie, en lui signalant un poëme en quinze chants et des notes curieuses que les événements de la Rochelle firent naître en Italie.

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires d'Outre-Tombe, de Chateaubriand, nouvelle édition, par M. Edmond Biré, à la librairie Garnier. — Peu d'ouvrages ont une aussi éclatante réputation que ces **Mémoires d'Outre-Tombe,** et peu sont aussi médiocrement connus. Lorsque l'auteur donna lecture des livres du début de son ouvrage et des livres de la fin, devant des amis choisis, dans le salon de Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, il provoqua un tel enthousiasme que toute la critique d'alors voulut s'en faire l'écho et obtint, des premiers auditeurs privilégiés, assez d'indiscrétions pour mettre en goût le public d'une œuvre qu'on lui disait, à bon droit, magnifique et qui ne devait lui être livrée qu'après la mort de l'auteur.

Le droit de publication de ces **Mémoires** donna l'idée d'une touchante spéculation. Pour libérer Chateaubriand de la gêne pécuniaire où il se débattait, ses amis fondèrent une Société par actions des **Mémoires d'Outre-Tombe,** lui versèrent 250 000 francs et lui assurèrent une rente viagère de 12 000 francs. Émile de Girardin acquit, de la Société, le droit de publier ces **Mémoires,** en feuilleton, dans *La Presse*, pour la somme de 96.000 francs. La publication dura du 14 octobre 1848 au 3 juillet 1850. L'édition qui suivit, se ressentit du désordre et du décousu que la forme du feuilleton avait imposée à l'ouvrage. M. Edmond Biré, d'une érudition si sûre et d'un goût si éclairé, a entrepris, dans une nouvelle édition, de rendre, aux **Mémoires d'Outre-Tombe,** les nobles proportions, la belle symétrie, tout l'art savant de composition que Chateaubriand leur avait donnés, comme à tous ses autres ouvrages. Dans cette nouvelle et définitive édition, l'œuvre du grand écrivain s'offre à notre admiration et à notre enthousiasme, avec toute la magnificence de poème que Chateaubriand lui-même avait tenu à lui imprimer.

Essai sur Chateaubriand par André Maurel, édition de *La Revue Blanche.* — Il semble que, sans l'avoir connue, M. André Maurel se soit inspiré de la préface de M. Edmond Biré, dans sa judicieuse et substantielle étude sur Chateaubriand. Il a été frappé, avant tout, lorsqu'il a eu soumis à son analyse, les œuvres et la figure de ce grand homme, de la disproportion entre sa légitime gloire et les limites où ses contemporains s'efforcèrent de la circonscrire. Chateaubriand avait eu trop conscience de sa grandeur et il la fit trop sentir à son entourage. Et cet orgueil pourtant si naturel, lui suscita des animosités secrètes d'où sont nées tant de mesquines critiques. Il n'y eut pas jusqu'à Louis XVIII qui ne prit ombrage du génie de son ministre. Et il l'arracha brutalement à ses magnifiques entreprises diplomatiques qui n'allaient à rien moins qu'à ruiner, au profit de la France, l'œuvre du Congrès de Vienne.

M. André Maurel admire Chateaubriand sans restriction dans son **Essai.** Il laisse parler son enthousiasme pour le grand homme dont il aime la belle âme ouverte à toutes les nobles passions et qui imprime à la sentimentalité française toute l'ardente générosité qui devait animer la littérature, l'art et la pensée de la période romantique. M. André Maurel écrit une langue nerveuse et substantielle qui donne, à son œuvre, tous les mérites de l'énergie, de la clarté et de l'éloquence, ces qualités si rares même dans la grande critique.

Morgane, par Charles Le Goffic, Colin, éditeur. — C'est un roman pour les jeunes filles, nous avertit la couverture. Mais c'est aussi un roman pour les grandes personnes et pour tous les esprits attentifs au mouvement des idées de leur temps. Les jeunes filles, à la lecture de ce chaste roman d'amour, sont assurées d'être doucement émues par le triomphe de la gentille Annette Lefoullon, qui finit par épouser son beau cousin Georges Leïzour de Kerduel, malgré les sortilèges employés, pour le lui disputer, par Son Altesse Royale Morgane, comtesse de Bangor, princesse de Galles. Et les hommes faits goûteront toute la saveur sincèrement bretonne de ce livre où M. Charles Le Goffic fait revivre, si poétiquement, dans l'âme de cette mystérieuse Morgane, toute une restauration idéale de l'âme celtique, en imaginant une sorte de reprise moins chimérique, peut-être, qu'on pourrait le croire, des traditions et des légendes qui survivent autour du souvenir du roi Arthur et de sa sœur Morgane, dans la mémoire rêveuse des Celtes de l'Ouest.

Le Comte Exelmans, maréchal de France, par Grenest. — Bar-le-Duc, la petite cité lorraine, la ville patriote qui a vu naître Oudinot, dont le monument se dresse sur l'une de ses places, vient d'élever une statue à un autre de ses glorieux enfants, héros, lui-même, des guerres de la République et de l'Empire, le maréchal Exelmans.

C'est la carrière de ce soldat, aussi grand par le cœur, l'élévation des sentiments, le désintéressement et la fidélité à ses affections que par la bravoure sur les champs de bataille, que retrace aujourd'hui Grenest, l'auteur de plusieurs volumes connus et appréciés d'histoire anecdotique sur nos armées de province en 1870.

Bien qu'appuyé de pièces et de documents, souvent inédits, qui en font un ouvrage sérieux et précis, ce petit livre n'a rien de l'aridité qui est trop fréquemment le

défaut de ces sortes d'études. L'auteur en a su faire une lecture facile et intéressante.

FÉLICIEN PASCAL.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Retour de voyageurs. — Signalons, pour cette fois, le retour en France de plusieurs voyageurs, tant d'Asie que d'Afrique, et dont les travaux sont de nature à augmenter d'une manière sensible nos connaissances sur des régions intéressantes et jusqu'à présent peu explorées.

En Asie. Pour l'Asie nous signalerons le retour de *M. et Mme J. Bel* qui avaient été chargés d'une mission à la fois scientifique et industrielle dans le Laos et en Annam. L'étude des voyageurs portait principalement sur le pays khas, dans le Laos, habité par les Khas (ou Moïs), peuple montagnard, complètement ignoré des Européens mais susceptible de progrès. La région se prêterait d'ailleurs aux cultures tropicales les plus variées ; le climat est plus tempéré que celui des autres parties de l'Indo-Chine à latitude égale.

M. Bel résumait ainsi, devant la Société de Géographie, les résultats de sa mission : la vaste région montagneuse comprise entre le littoral de la mer de Chine et le méridien d'Attopeu, renferme des ressources minérales considérables ; le sol permet des cultures tropicales les plus variées. La population intelligente et relativement nombreuse peut être assimilée à nos pratiques industrielles et fournirait une main-d'œuvre d'un prix infime. C'est, en somme, un vaste champ d'activité qui s'offre à nos jeunes gens, ingénieurs, agriculteurs ou commerçants... »

Le retour en France de *M. Marcel Monnier* est un véritable événement géographique. M. M. Monnier, voyageur de la haute école, avait déjà fait plusieurs fois le tour du monde, visité et décrit les régions presque inaccessibles des Andes, le nord de l'Amérique, les côtes de la Guinée.

Parti, il y a trois ans, pour une tournée d'exploration en Asie, M. Monnier visita successivement le Japon, l'Indo-Chine, la Chine, la Mongolie, la Sibérie, les régions encore ignorées du Turkestan (Asie centrale) et opère son retour par la Perse et le Caucase. C'est une chevauchée de plus de 30.000 kilomètres dont une notable partie à travers des pays neufs.

Une autre traversée du continent asiatique a été faite par une de nos compatriotes, voyageuse émérite, Mme Massieu, qui, durant quinze mois, visita successivement notre empire indo-chinois (Cochinchine, Cambodge, Tonkin), la Birmanie, la Chine, la Corée, la Mongolie, le Turkestan russe et le Caucase. ...« Ne prétendant pas faire autre chose qu'œuvre de vulgarisation, je tiens à prouver que ce qu'une femme seule peut entreprendre est à la portée de tout le monde, et nous avons tout intérêt à observer ce qui se fait au dehors, à étudier les initiatives des autres peuples...» Les observations de Mme Massieu portaient particulièrement sur la Birmanie, dont la partie méridionale ressemble à la Cochinchine et la partie septentrionale, plus sèche et moins peuplée, peut être comparée au Tonkin. Elle traversa seule, escortée seulement de cinq cavaliers, les états chans et le Laos, et put étudier les populations amphibies qui habitent les bords du lac Inle. Ce voyage aura le double mérite de nous faire connaître des pays et des peuples dignes d'intérêt ; il rehaussera aux yeux des étrangers le prestige de la femme française chez laquelle le charme et la grâce n'excluent pas toujours la vaillance.

Pour l'Afrique, nous avons à enregistrer le retour de deux missions également importantes, et dont l'une, la *mission Gentil*, par la hardiesse de sa conception et les résultats acquis, aura un grand retentissement dans le pays. Réalisant l'œuvre à peine ébauchée par le regretté Crampel, M. Gentil est parvenu au lac Tchad, but de tant d'explorations européennes, et a réussi à y lancer un petit vapeur, le *Léon Blot*, premier navire européen flottant sur cette petite mer de l'intérieur africain.

L'expédition avait été organisée, en 1895, sous les auspices de M. de Brazza, alors commissaire général du Congo français. Elle se composait de MM. Gentil, ancien officier de marine, Huntzbutler, Fredon et M. Vival, ce dernier décédé au début de l'expédition et remplacé ultérieurement par M. Prins. Des postes furent successivement fondés sur les rivières du haut Oubangui, sur le Gribingui, le Chari. C'est ce dernier cours d'eau, le plus important de la région, tributaire direct du Tchad, qui conduisit la mission au fameux lac, où elle ne séjourna d'ailleurs, faute de provisions, que pendant trois jours. Le retour se fit par le même chemin, et les voyageurs — point important — trouvèrent sur leur passage très bon accueil de la part des indigènes. Aussi, en dehors des résultats purement géographiques : la reconnaissance d'un pays qui n'avait encore été foulé par aucun Européen, la réussite de cette mission aura également une portée politique. Grâce aux traités d'amitié conclus avec les rois nègres, le grand lac africain se trouve relié à notre Soudan. Un débouché nouveau est ouvert à l'industrie française, au commerce de l'Algérie et de la Tunisie qui pourront se mettre en rapport direct avec les riverains du Tchad.

La seconde mission, la *mission de Bonchamps* revenue récemment d'Afrique, pour n'avoir pas réalisé entièrement le programme qu'elle s'était tracé, n'en a pas moins accompli une œuvre scientifique considérable.

La mission conduite par M. de Bonchamps et composée de MM. Bartholin, Poter, Fèvre, Veron, avait pour but d'atteindre le Nil et de rejoindre le capitaine Marchand qui se trouve dans la partie supérieure du grand fleuve La mission ne put parvenir jusqu'à M. Marchand et dut rebrousser chemin à partir de Djouba, l'un des affluents du haut Nil. Nasser, une ville du Soudan oriental occupée autrefois par les Égyptiens est aujourd'hui en ruines. La mission y parvint, épuisée, dénuée de tout, sans provisions, ni escorte. La plupart des Abyssins qui accompagnaient les voyageurs moururent en route ou désertèrent. Des 130 mulets qui avaient été amenés, 30 seulement résistèrent et purent être ramenés à la frontière de l'Abyssinie, en février 1898. Les 40 chameaux que l'expédition possédait ont tous péri à la tâche.

M. de Bonchamps méditait cependant de reprendre sa tentative et se diriger à nouveau vers le Nil, lorsqu'un accès de fièvre bilieuse le mit hors d'état d'exécuter son projet. Mais, comme nous venons de le dire, les résultats politiques et scientifiques de cette mission sont considérés dans les milieux coloniaux et géographiques comme fort importants. La plus grande partie de l'itinéraire de la mission Bonchamps s'est accompli en un pays neuf, et les renseignements nombreux que les voyageurs rapportent combleront un vide considérable dans la carte d'Afrique.

Amérique. Mentionnons, enfin, le retour en France de M. J. de Brettes qui vient d'accomplir sa 18e tournée dans l'Amérique du Sud, particulièrement en Colombie. Il rapporte, comme documents géographiques, près de 200 altitudes calculées à l'hypsomètre, de belles collections minéralogiques, 400 photographies, etc.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

La fortune mobilière de l'Europe. — Il s'agit d'une somme de 446 milliards, somme approximative évidemment, diverses raisons s'opposant à ce que l'on puisse déterminer très nettement cette partie de la fortune publique. Pour en donner un exemple, nous citerons les valeurs de bourse internationales qui reçoivent des cotes sur les diverses places. Pour cette raison, leur évaluation devient très délicate : on s'exposerait, en l'établissant, à commettre de doubles emplois.

Pourtant on peut dire qu'en fonds d'État, actions ou obligations diverses appartenant aux pays désignés ci-dessous, en valeurs cotées ou négociables sur les diverses places de l'Europe, il existe une fortune européenne d'environ 450 milliards. C'est du moins ce qui résulte des travaux de la commission de la propriété mobilière, dont le rapport vient d'être publié par l'Institut international de statistique. Son évaluation de la fortune mobilière des principaux pays est la suivante :

Angleterre	182	milliards	6
Allemagne	92	—	»
Autriche	24	—	5
Belgique	6	—	2
Pays-Bas	13	—	6
France	80	—	»
Russie	25	—	4
Italie	17	—	5
Roumanie	1	—	2
Norwège	»	—	7
Danemark	2	—	7

Notre pays y occupe le troisième rang immédiatement après l'Angleterre et l'Allemagne.

Coloration artificielle du café. — Voici une falsification qui prouve une fois de plus l'ingéniosité et la science que MM. les falsificateurs apportent à nous tromper. Ils doivent aussi y ajouter un certain savoir en matière de coloration, ce qui tendrait à les classer au rang des artistes. Les cafés qu'ils doivent revêtir d'une couleur à peu près semblable, sont, à l'origine, de nuances différentes. Il faut à chacun un dosage spécial des matières colorantes. Quand celles-ci sont obtenues, on les mélange aux grains en une poudre impalpable, dans un appareil rotatif qu'on met en mouvement et qui fait adhérer la poudre aux grains. Et la falsification est obtenue.

Pour la reconnaître et purifier son café, il est alors nécessaire de se livrer à une opération chimique qui peut présenter quelque charme aux oisifs. Les couleurs employées sont le blanc, le jaune, le noir, le vert et le bleu, et ont presque toutes pour base le chromate de plomb. On recherche d'abord le plomb et le chrome par les moyens qu'indique la chimie, et on consulte encore le même guide pour éliminer les autres produits qui concourent à la coloration et qui sont :

1° Le bleu de Berlin, le tannate de fer, l'aniline et l'outremer, pour le bleu ; 2° pour le blanc, le talc et le carbonate de chaux ; 3° la suie, le noir animal, le charbon de tilleul, pour le noir ; 4° les colorants de la houille, l'ocre et le chromate de plomb, pour le jaune ; 5° enfin pour le vert, la laque de vert malachite, les mélanges de bleu et de jaune.

Comment se font les « sous » a la Monnaie. — S'il faut en croire le *Temps*, les sous, les douloureux petits sous, demandent presque autant, sinon autant de soins pour être fabriqués, que les victorieuses pièces de 20 francs. Poinçons, matrices, coins, on trouve tout cela, au même degré de perfection, dans leur berceau, qui se nomme la frappe. Voici comment on procède finalement pour procréer les sous :

La matière première, liquéfiée dans des creusets en fer forgé, du fait d'une température que l'on porte jusqu'à douze cents degrés centigrades, est coulée dans des lingottières, où le métal est réduit en plaques de cinq à six millimètres d'épaisseur. On lamine ensuite ces plaques jusqu'à ce qu'elles soient arrivées aux proportions réglementaires, à un millième près. Il arrive souvent que des lingots sont trop durs pour subir ce laminage jusqu'au bout, et on leur fait subir un « recuit » dans un four spécial. Les lames arrivées à l'épaisseur voulue, on les découpe, en « flans » au moyen d'un balancier. Les flans sont les rondelles qui vont être frappées et elles doivent toutes présenter les dimensions et le poids officiel, d'où vérifications multiples, autrement, comme on dit, du flan !

Ces flans, une fois vérifiés, sont passés à la machine à cordonner, qui a pour but de refouler légèrement le bord extérieur, afin que celui-ci ayant un peu plus d'épaisseur que le centre puisse garantir la gravure intérieure de la face et de l'exergue, et donner ainsi aux pièces des qualités de durée.

PROBLÈME

Trois chevaux, Bigarreau, Cartouche et Roitelet prennent part à une course après laquelle on rendra 3 fois la mise si Bigarreau arrive premier, 4 fois la mise si Cartouche arrive premier, et 6 fois la mise si Roitelet arrive premier.

Quelles sommes dois-je mettre sur ces trois chevaux pour être sûr de gagner 600 francs ?

ERRATUM. — Une erreur typographique s'est glissée dans l'énoncé du dernier problème, il faut lire 53 francs au lieu de 54 francs. Les prix d'achat ne peuvent pas être tous les trois des nombres pairs, comme l'ont fait remarquer plusieurs de nos correspondants.

Solution du problème du 1er juillet arrivée trop tard pour être insérée : M. de K., à Orléans.

Solution du dernier problème

Désignons par $x\ y\ z$ le nombre d'hectolitres de vin à 53, 46 et 42 francs.

$$x + y + z = 31 \quad (1)$$

Le prix d'achat est égal à

$$53\ x + 46\ y + 42\ z$$

Le prix de vente est

$$(x + y + z)\ 52$$

Le bénéfice étant de 200 francs, on a

$$52\ (x + y + z) - 53\ x - 46\ y - 42\ z = 200$$
$$6\ y + 10\ z - x = 200 \quad (2)$$

Ajoutons (1) et (2) membre à membre, on obtient l'équation

$$7\ y + 11\ z = 231 \quad (3)$$

231 est divisible par 7 et par 11. Il en résulte : 1° que 11 z doit être divisible par 7. Pour cela il faut que z soit multiple de 7 ou $z = 7\ z_1$; 2° que 7 y doit être divisible par 11 et y est donc multiple de 11.

$$y = 11\ y_1$$

L'équation (3) s'écrira alors

$$77\ (y_1 + z_1) = 231$$
$$y_1 + z_1 = 3$$

Ce qui nous donne ou bien

$$y_1 = 1 \qquad z_1 = 2$$
$$y = 11 \qquad z = 14 \quad \text{et par suite } x = 6$$

Ou bien

$$y_1 = 2 \qquad z_1 = 1$$
$$y = 22 \qquad z = 7 \qquad x = 2$$

Ces deux solutions conviennent au problème.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES ET MUSICALES

Théâtre de la République (lyrique). — *LOVELACE*, drame lyrique en quatre actes, de MM. Jules Barbier et Paul de Choudens, musique de M. Henri Hirschmann.

Mettre un roman à la scène est une tâche singulièrement ardue, mais quand ce roman, comme *Clarisse Harlowe*, revêt la forme épistolaire, la difficulté devient incomparablement plus grande, et les auteurs qui sortent vainqueurs de l'épreuve peuvent dire qu'ils ont bien mérité de l'art dramatique.

Tel est le cas de MM. Jules Barbier et Paul de Choudens. Ils ont su adapter fort adroitement au théâtre le célèbre roman de Richardson, cette œuvre si vécue qui passionna tant de lecteurs et fit couler tant de larmes.

Aux environs de Londres, dans le château de Harlowe, où se déroule le drame de *Lovelace*, Clarisse Harlowe vit avec James, son frère, et M. de Solmes, un vieillard qui la poursuit de ses galantes obsessions et veut, malgré l'abîme que l'âge a creusé entre elle et lui, devenir son époux. James, que, seul, l'intérêt guide, veut contraindre sa sœur à contracter cette odieuse union. Elle s'y refuse énergiquement, mais que peut-elle contre la passion indomptable d'un vieillard et l'implacable volonté d'un frère? Le colonel Morden, son oncle, pourrait l'arracher aux mains de ces deux misérables, mais il est aux Indes, où la guerre le retient; la malheureuse Clarisse n'a donc plus d'autre alternative que de céder ou de fuir. C'est à ce dernier parti qu'elle s'arrête; elle écrit à miss Howe, sa meilleure amie, pour lui demander un asile où elle pourra se dérober sûrement à ses persécuteurs. Lovelace s'empare de cette lettre; il s'en sert pour enlever la jeune fille, qui, croyant aller chez miss Howe, est lâchement entraînée dans une hôtellerie dont les gens sont à l'entière discrétion de son ravisseur.

Clarisse a repoussé, avec une vertueuse indignation, les tentatives de séduction de Lovelace. Vaine résistance, hélas! Un narcotique la livre au misérable, qui, saisi de je ne sais quel scrupule, hésite devant un pareil attentat. L'amour, le véritable amour serait-il entré dans cette âme de libertin blasé et endurci? Non. Aux éclats de rire de ses compagnons de débauche, à leurs railleries impitoyables, son orgueil s'est réveillé; le séducteur reparaît, il s'élance vers Clarisse, il va l'emporter dans ses bras, lorsque soudain paraît le colonel Morden. Frappé d'un coup d'épée, Lovelace tombe aux pieds de Clarisse, qui pardonne au mourant, dont la bouche déjà glacée murmure encore de brûlantes paroles d'amour.

M. Hirschmann a écrit sur ce livret une partition intéressante, bien écrite, mais trop souvent dépourvue d'originalité.

Citons cependant l'introduction; le chœur des gueux; le prélude du deuxième acte; les airs « ô nuit sereine! » et « adieu maison chère et sacrée » le duo entre Lovelace et Clarisse au troisième acte; et le chœur « Chantons, brisons les verres. »

La pièce est fort bien interprétée par MM. Labis (Patrick), Paz (Lovelace), Mlles Marie Garnier (Clarisse) et Noelly (Bouton de Rose).

Voilà MM. Milliaud, grâce à leur zèle et à leur activité, installés sur une scène plus vaste que la précédente. C'est un titre de plus à la direction de l'Opéra populaire, que nous leur avons souhaitée dernièrement et que nous leur souhaitons encore. E. FOUQUET.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La Faculté de théologie de Paris de 1505 à 1533. — M. le duc de la Trémoïlle, possesseur d'archives de famille considérables, s'est mis en devoir de les dépouiller. Le travail qu'il s'est imposé a porté des fruits. Il vient d'y faire une découverte intéressante. Il a mis au jour un manuscrit disparu depuis le règne du Roi Soleil, et a résolu de ne pas le garder pour lui. Il l'a en conséquence offert à la Bibliothèque nationale, où le manuscrit est aujourd'hui à la disposition du public.

Ce document se rapporte à l'histoire religieuse du premier tiers du seizième siècle. Il consiste en une série de procès-verbaux des séances de la Faculté de théologie, écrite presque en entier par le bedeau de la dite Faculté, messire Jean Taveau. La période de crise, au cours de laquelle ils ont été dressés, est une phase intéressante de la lutte entre l'Orthodoxie et la Réforme, lutte acharnée s'il en fut, et qui donne son aspect tragique au règne de la dynastie des Valois. Ce qu'elle fut au début? Ce manuscrit vous le donnera à penser, en vous montrant l'attitude de François Ier et des siens entre les partisans et les ennemis de la messe. Le roi, d'après lui, voulut se tenir au-dessus de la querelle. Son rôle fut tout de modération. Quand il intervint, ce fut plus souvent pour soutenir les réformés que pour réchauffer le zèle des théologiens de la Faculté. En quoi l'imitèrent sa mère et sa sœur.

Les noms de Luther et d'Erasme reviennent souvent, comme on peut le penser, dans ces procès-verbaux, qui sont en somme l'écho au jour le jour de la lutte religieuse. Les délibérations de la Faculté ont pour objet l'examen des ouvrages nouveaux, des thèses et des prédications récentes. Elles y cherchent les erreurs, et ne se contentent pas de les signaler, elles les censurent et les condamnent. C'est ainsi que peu s'en fallut que le livre de la reine de Navarre : le Miroir de l'âme pécheresse, ne fut exécuté par la Faculté. Mais les théologiens ne s'en tenaient pas à la censure des écrits. Les événements leur fournissaient aussi une matière justiciable; et il n'est pas jusqu'au premier mariage du roi Henri VIII dont la validité ne fut chez eux soumise à discussion.

L'histoire du règne de François Ier s'éclaire à la lumière de ce document de première valeur; et c'est être prophète à bon compte que de lui prédire un grand succès de lecture à la Bibliothèque nationale. M. Léopold Delisle en a parlé à l'Académie, et sa notice établit l'authenticité de ces procès-verbaux.

Le bon roi René et les affaires. — Vous ne connaissez peut-être pas Gardane; mais vous êtes plus renseigné en ce qui concerne le bon roi René d'Anjou, de si douce et galante mémoire. Ce brave homme de monarque, dont la plus grande ambition était d'être appelé le père de ses sujets, eut le bonheur de la satisfaire à un point qu'on ne saurait dire, mais qui se lisait facilement sur les traits de la génération qui le suivit. Il y trouvait d'ailleurs la douce justification de la façon dont il procédait vis-à-vis de ses sujets en matière d'affaires, et se croyait parfois, sinon souvent, le droit de traiter les intérêts de ses sujets avec une aimable désinvolture.

L'archiviste du département du Rhône, M. Blancart, qui est aussi correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, étale ces procédés en une étude très

savante intitulée : *Le roi René dans l'intimité* Il y relate des documents absolument inédits, et nous fait suivre, par exemple, le bon roi dans l'acquisition et la jouissance du domaine de Gardane. Gardane est un bourg situé entre Aix et Marseille, bourg très ancien qui était, au début du quinzième siècle, le centre des propriétés de la famille de Rousset. Dans la seconde moitié de ce siècle, cette seigneurie était aux mains de Guillaume de Rousset, archiviste royal. Le bon roi René, l'ayant trouvée à son goût, la confisqua purement et simplement, et voulut bien donner pour raison à cet acte que le dit Guillaume, n'étant pas noble, ne pouvait posséder un bien noble. Guillaume de Rousset répondit en produisant ses titres de noblesse, et obtint gain de cause. Il rentra en possession de sa seigneurie, et paya une somme de mille florins, une fiche de consolation pour le roi.

Celui-ci, ne pouvant s'en emparer de par son bon plaisir, dut donc venir à composition. Ce qu'il fit d'ailleurs quelques années plus tard en offrant à l'archiviste royal de lui acheter Gardane moyennant une somme de quatre mille florins, portant, en cas de retard, un joli petit intérêt de deux mille florins. Cette marque de désintéressement fut donnée par le roi René en 1454. Et il l'eût, certes, donnée plus éclatante, si on l'avait désiré. La charge qu'il avait assumée lui fut si légère ! En 1480, à la date de sa mort, il n'avait, en vingt-six ans, payé ni un sol du capital, ni un denier des intérêts.

Ainsi l'attestent les comptes du domaine de Gardane, compulsés par M. Brancart. Ils donnent aussi d'intéressants renseignements sur l'économie agricole du temps.

Académie des Sciences morales et politiques

La Monnaie de Paris en 1893. — Le rapport annuel sur l'Administration des Monnaies et Médailles, que M. de Foville vient de remettre à l'Académie, est par son étendue une étude sur les divers régimes monétaires actuellement en vigueur. Il est suivi d'un nombre considérable d'annexes consacrées à la France, à l'Union latine, aux pays étrangers à l'Union et à des statistiques universelles. Il étudie encore le prix des métaux, la fabrication des monnaies, en établissant le mouvement de celle-ci à l'aide d'un diagramme. C'est ainsi qu'il établit la recrudescence d'activité de la Monnaie de Paris, très supérieure à ce qu'elle fut, par exemple, de 1885 à 1893; et énumère sa clientèle étrangère composée des États de l'Amérique du Sud en grande partie, et inscrivant en tête de liste la Suisse, la Russie, la Grèce, etc... En regard, il détermine le progrès de la production de l'or et de l'argent.

Un des plus intéressants documents de ce rapport est incontestablement la notation exacte des quantités d'or et d'argent monnayés que possède actuellement la France Elle est donnée par le tableau suivant :

	Monnaies françaises	Monnaies étrangères	Totaux
Or.	3.675 millions	525 millions	4.200 millions
Pièces de 5 fr. .	1.930 »	505 »	1.935 »
Monnaies divisionnaires. . .	205 »	35 »	240 »
Ensemble. .	5.[illegible]00 »	1.115 »	6.375 »

L'atelier des médailles, bien que la Monnaie ait renoncé à ce monopole, n'a eu nullement à souffrir de la liberté de fabrication. Son activité n'a pas diminué; et le volume atteste, par d'intéressantes reproductions d'œuvres de MM. Chaplain, Roty, etc., que la valeur artistique des modèles a considérablement augmenté.

BIBLIOGRAPHIE

La Duchesse Bleue, par Paul Bourget (Lemerre, éditeur). — Un nouveau livre de M. Paul Bourget est toujours une bonne fortune pour les gens de goût. Et, quoique nous ayons eu à leur signaler, il y a trois mois à peine, ses *Complications sentimentales*, ils ne nous sauront pas mauvais gré de leur annoncer aujourd'hui **La Duchesse Bleue**. Ils constateront, seulement, avec nous, que l'éloignement de Paris, où vit M. Paul Bourget, depuis quelque temps, est favorable à la fécondité et à la belle maturité de son talent. Et ils en apprécieront la saveur substantielle et saine.

La Duchesse Bleue est le surnom resté, à Mlle Camille Favier, du titre d'une comédie de Jacques Molan, dont elle a joué le principal rôle, durant les représentations de laquelle une intéressante aventure d'amour s'est nouée entre l'auteur et son interprète. C'est, à la vérité, une aventure douloureuse, telles que semblent devoir l'être, désormais, toutes les aventures d'amour minutieusement analysées par M. Paul Bourget, et, soit qu'il obéisse à des préoccupations hautement moralisatrices, soit que son expérience de la vie lui ait démontré la fatalité du malheur attaché nécessairement à tous les entraînements du cœur.

Tout le malheur de Mlle Favier lui vient, il est vrai, de la préférence qu'elle accorde à Jacques Molan, sur son ami, le peintre Vincent Lacroix, qui s'est épris d'elle silencieusement, respectueusement, tendrement. Jacques Molan, au contraire, n'a vu dans sa passion nouvelle qu'une source d'émotions inédites, une occasion de nouvelles expériences sentimentales dont il notera les impressions soigneusement, pour les utiliser dans ses pièces de théâtre et dans ses romans. Il est de ces artistes tellement absorbés par la passion de leur métier qu'ils ne s'abandonnent jamais à la spontanéité d'une émotion, sans en écouter en eux le retentissement. Ils sont ainsi des amoureux vite désabusés de leur passion, parce qu'ils en démontent, pour ainsi dire, instantanément, le mécanisme intérieur. Et ils rendent malheureuses les femmes qui ont l'imprudence de se donner à eux de tout leur cœur, tandis qu'ils se réservent et s'observent, comme à un jeu dont ils se donnent l'amusement.

Et M. Paul Bourget profite de cette situation romanesque pour établir qu'un artiste, un écrivain peuvent être fort différents de leurs œuvres et peindre puissamment des passions qu'ils n'ont éprouvées qu'en imagination. Comme Jacques Molan qui attendrit délicieusement ses lectrices, par les déchirements du cœur dont il excelle à leur donner la sensation, tandis qu'il demeure insensible au supplice que son insensibilité inflige à la femme dont il est ardemment aimé. Et le peintre Lacroix, sentant profondément, se livre, en toute sincérité, à la passion qui le consume, mais demeure impuissant à acquérir pleinement, dans ses œuvres, l'expression poignante et vibrante de tout ce qu'il sent avec excès.

On voit que M. Paul Bourget ne se contente pas d'employer le roman à bercer de beaux songes les imaginations. Il réussit toujours à nous donner à penser. Le roman, pour lui, n'est pas simple matière à frivolités; il en fait le véhicule d'idées toujours élevées et souvent propres à émouvoir la conscience. Et c'est à cela qu'est due la beauté magistrale et le grand intérêt de son art.

Beethoven et Wagner, par Teodor de Wyzewa, à la librairie Perrin. — On a toujours un plaisir délicat à lire M. de Wyzewa, et un plaisir exempt de frivolité,

puisque cet admirable écrivain n'emploie les ressources inépuisables de son talent qu'à nous apprendre des choses que nous n aurions jamais sues. sans lui. Il a l'intelligence la plus curieuse, la plus compréhensive et la mieux informée qui soit des choses européennes et même de celles du Nouveau-Monde, à l'occasion. Et la clarté parfaite du style tout classique, qu'il s'est donné, imprime, à son érudition, une amabilité sympathique. En sorte, qu'à les lire assidument, on peut se donner des notions sur tout, d'apparence originale, tant il excelle à nous offrir, sur les choses et les hommes dont il traite, des aperçus auxquels personne, avant lui, n'avait pensé.

Le procédé de M de Wyzewa, dans son étude sur Beethoven comme dans son étude sur Wagner et dans les trois esquisses de Hœndel, de Schubert et de Mozart qui terminent le volume est celui d'une affectueuse sympathie aux douleurs où ces grands hommes alimentèrent leur génie, et c'est bien le meilleur procédé pour nous les faire comprendre et nous les faire aimer. Nous apprenons, avec M. de Wyzewa, par quelles nuances précises les œuvres de ces hommes de génie peuvent contribuer au soulagement de nos peines et à leur oubli. Et n'est-ce pas la mission suprême de l'art, de nous dissimuler les laideurs de la vie et de nous en mieux faire savourer les enchantements?

Ernest Renan, par Mary Darmesteter, Calmann-Lévy, éditeur. — Le séduisant philosophe du doute systématique n'a guère perdu, depuis sa mort, de l'intérêt passionné qu'il excitait, de son vivant. Sa conscience a été comme un vaste champ d'expérience où s'est opérée, au grand jour, la transformation la plus complète et, doit-on dire, la plus sincère du sentiment religieux, dans l'âme contemporaine. Et les âmes demeurées en mal de ce sentiment, s'inquiètent volontiers encore des phases diverses par lesquelles a passé la grande âme d'Ernest Renan pour s'arracher aux douceurs paisibles du sanctuaire, afin de s'adonner virilement aux recherches infatigables de la science, qu'il a contribué puissamment à substituer à la religion abandonnée.

Le livre que Mme Mary Darmesteter vient de consacrer à cet indulgent et souriant philosophe est un lumineux et pieux commentaire de ses œuvres et de sa vie; il a le charme toujours inhérent à l'histoire véridique des grandes âmes. Après tant de controverses violentes et de critiques passionnées, dirigées contre Ernest Renan, cette étude, animée d'une respectueuse admiration, le montre enfin tel qu'il fut, sans doute réellement, une intelligence de premier ordre, toujours en quête de la vérité Si le culte d une chère mémoire dispose peut être Mme Darmesteter à une indulgence parfois systématique, il ne faut pas trop la lui reprocher. Il est naturel que Renan soit aveuglement aimé, puisqu'il a été si aveuglement haï. Et le penchant de Mme Darmesteter, à une admiration sans réserve, répand sur son livre la douceur qu'on éprouve toujours au recit d'une noble vie.

« Toute une année ». Sous ce titre « Toute une année », M. Emile Hinzelin vient de publier à la Société libre d édition des gens de lettres un nouveau recueil de poésies. Dans une préface de quelques lignes, notre excellent collaborateur explique ce qu'il a voulu faire. « Le livre sincère, écrit-il, est une sorte de synthèse humaine. Comme unité d'âme l'existence est peut-être trop longue; la journée, trop courte. L année semble la juste mesure. Afin de remplir cette année, j'ai tâché de multiplier les points de contact avec la terre, avec l'esprit, avec la douleur, avec la vie ».

M. Emile Hinzelin ne nous a pas trompé. Il suffit de parcourir ses poésies pour le constater. Tous les sentiments qui agitent l âme, toutes les passions qui étreignent le cœur, les sensations, les pensées intimes, sont là, en quelques courtes strophes, disséqués et analysés avec maîtrise, mois par mois, jour par jour, dirait-on, au hasard des méditations, des visions et des souvenirs.

Pas à pas, nous pouvons suivre le poète dans l'année écoulée; il nous tient au courant de toutes ses impressions; il voyage beaucoup et nous l'accompagnons dans ses pérégrinations où il nous initie à mille choses pittoresques et charmantes que nous n'aurions sans doute pas découvertes sans lui. Il faudrait citer ici quelques-unes de ses sensations d Alsace-Lorraine Car M. Emile Hinzelin est Alsacien-Lorrain; et il garde, toujours vivace au fond du cœur, le culte de la patrie perdue. Il visite souvent les villes où vécut son enfance, et quand il n'en rapporte pas des poésies frissonnantes de mélancolie et de tristesse, il nous offre des chroniques, des croquis, dans un grand quotidien où il collabore et où il publie actuellement des études exquises sur les paysages lorrains.

Il faudrait pouvoir citer aussi certaines poésies de philosophie sereine, certains tableaux champêtres, certains sonnets de pitié et d'amour qui montrent mieux que toute analyse la complexité, la diversité et l'étendue du talent de M. Hinzelin. Si l'inspiration est toujours élevée et originale, la forme est toujours impeccable et colorée. C'est un poète, et c'est pourquoi il faut lire et relire ce recueil ; et il faut aussi le méditer.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

La guerre hispano-américaine. — *Ses causes, ses conséquences, ses enseignements.* — On prête à un homme d'Etat anglais, à qui on demandait pourquoi ses compatriotes réussissaient mieux dans les colonies que les Français et les Espagnols, la réponse suivante : « Nouveaux arrivés dans une colonie, les Français bâtissent des casernes ; les Espagnols établissent des couvents; les Anglais installent des comptoirs ». Les religieux qui gouvernaient Cuba, les fils de famille que le gouvernement espagnol chargeait d'administrer les Philippines, par ignorance ou par cupidité ont rendu le maintien de ces possessions impossible en s'aliénant toute sympathie des indigènes. Dans la perle des Antilles, à Cuba, dont les Espagnols tiraient d'immenses richesses, aucune mesure ne fut prise en faveur de la population indigène. Hommes, femmes et enfants vivaient dans une promiscuité repoussante, engendrant des maladies qui firent périr, dans l'espace de quelques années, près du quart des habitants. Les mêmes reproches sont adressés aux Espagnols pour leur administration aux Philippines.

Voici, à titre de récapitulation, quel était l'état des colonies espagnoles avant la guerre avec les États-Unis. En Amérique : Cuba, 119.000 kilomètres carrés avec une population d'environ 1.300.000 habitants (elle dépassait autrefois le chiffre de 1.700.000) ; Porto Rico, 10.000 kilomètres carrés, population 750.000 environ. En Océanie : Philippines, 300.000 kilomètres carrés environ, population évaluée diversemment 8 à 10 millions d'habitants. Iles Soulou, Mariannes, Carolines, Palaos (5.000 kilomètres de territoire avec une population totale de 120.000). Autres possessions : Fernando Poo, Corisco, San Juan, 2.200 kilomètres environ, population 50.000 habitants. On voit d'après ce tableau quelle est l'importance des colonies auxquelles l'Espagne vient d'être obligée de renoncer. Le protocole de paix signé

par les deux belligérants le 12 août dernier stipule en effet, que « l'Espagne cédera aux États-Unis l'île de Porto-Rico et les autres îles qui se trouvent actuellement sous la souveraineté de l'Espagne aux Antilles... »

Un traité de paix, qui devra être signé dans le courant de ce mois (octobre), déterminera le contrôle et le genre de gouvernement qui sera appliqué aux Philippines Ces dernières îles, si elles passent sous une surveillance même limitée des Etats-Unis acquerront une valeur considérable. La situation des Philippines aux portes du Japon, de la Chine, de l'Indo-Chine, de Bornéo, la fertilité prodigieuse de ces pays qui produisent dès à présent pour plus de 50 millions de sucre par an, en feront, aux mains des Anglo-Saxons, l'une des régions les plus riches du globe.

Dépouillés de leurs plus belles colonies, les Espagnols devront chercher, dorénavant, à utiliser leur terre d'Europe, propre à rendre un peuple heureux et à lui assurer l'existence. La négligence apportée par les Espagnols dans l'exploitation du sol européen leur fut toujours amèrement reprochée. D'aucuns prétendent même que la perte de ses colonies ne manquera pas de produire un effet heureux et salutaire sur les esprits des hidalgos trop enclins à se reposer sur le travail de leurs sujets d'outre-mer. Un autre problème se pose : par leur évolution vers les idées colonisatrices, les peuples des Etats-Unis sont appelés à entrer en contact avec les pays européens. Quels moyens emploieront-ils pour conserver leurs nouvelles possessions?

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LA VIE PROBABLE ET LA VIE MOYENNE DANS LES DIFFÉRENTS PAYS. — L'Institut international de statistique vient de dresser une curieuse statistique indiquant la vie probable et la vie moyenne dans les différents pays.

D'après les résultats de la mortalité constatée de 1881 à 1891, la vie moyenne de la population italienne est de 37 ans et 2 mois, la durée de la vie moyenne en France est de 43 ans et 9 mois, en Angleterre, y compris le pays de Galles, de 45 ans et 3 mois, en Autriche, seulement de 33 ans et 8 mois, en Espagne, de 32 ans et 4 mois.

Les tableaux suivants donnent, pour différentes nations, la vie probable, calculée pour une génération entière, et la vie moyenne calculée tant pour la génération entière, c'est-à-dire considérée du moment de la naissance, que pour une génération arrivée à sa cinquantième année. Les résultats de ce dernier calcul représentent les conditions de vie des populations des différentes nations, sans tenir compte de la mortalité infantile.

Par vie probable on entend le nombre d'années, après lequel il ne reste plus que la moitié des individus de la génération qui a servi de base aux calculs.

La vie moyenne est le nombre d'années qu'une certaine quantité de personnes, nées à la même date, vivrait, si tous vivaient le même nombre d'années.

Vie probable	De 0 à 90 ans		De 5 à 90 ans	
	ans	mois	ans	mois
Italie	45	6	63	10
France	51	11	63	3
Suisse	53		61	10
Belgique	54		64	4
Hollande	53	1	65	2
Prusse	44	6	61	5
Bavière	38	11	62	2
Wurtemberg	45		63	
Autriche	31	7	58	1
Angleterre et Galles	53	7	62	6
Écosse	53	8	62	1
Irlande	56		62	9
Suède	61	1	67	9
Norvège	60	1	67	1
Danemark	58	5	65	10
Finlande	51	3	63	11
Espagne	27	2	58	3
Massachusets	50	4	63	2
Japon	51	11	60	10

Vie moyenne	De 0 à 90 ans		De 5 à 90 ans	
	ans	mois	ans	mois
Italie	39	3	52	
France	43	6	52	8
Suisse	44	4	52	
Belgique	44	11	53	10
Hollande	44		54	4
Prusse	39	1	51	2
Bavière	36	3	51	11
Wurtemberg	38	8	53	1
Autriche	33	8	48	1
Angleterre	45	3	53	1
Écosse	45	8	52	2
Irlande	48	3	52	5
Suède	50		55	11
Norvège	50		55	2
Danemark	48	2	54	7
Espagne	32	4	48	
Japon	44	6	50	11

PROBLÈME

Construire un triangle isocèle connaissant les deux hauteurs. On désignera par h la hauteur relative aux côtés égaux et par h' l'autre hauteur et on calculera la surface du triangle construit en fonction de h et de h'.

Solution du dernier problème

Soit x la somme que je mets sur le 1er cheval.
y — — 2e —
z — — 3e —

Pour gagner 600 francs, je devrai toucher après la course :

$$x + y + z + 600$$

Or, si Bigarreau arrive 1er, je toucherai $3x$.
si Cartouche arrive 1er, — $4y$.
si Roitelet arrive 1er, — $6z$.

Puisque l'un de ces trois cas doit nécessairement se présenter, il faut avoir :

$$\begin{cases} 3x = x + y + z + 600 \\ 4y = x + y + z + 600 \\ 6z = x + y + z + 600 \end{cases}$$

ou

$$\begin{cases} 2x - y - z = 600 & (1) \\ -x + 3y - z = 600 & (2) \\ -x - y + 5z = 600 & (3) \end{cases}$$

En éliminant x entre (1) et (2), puis entre (2) et (3), on a deux équations a deux inconnues :

$$5y - 3z = 1800$$
$$2y - 3z = 0$$

qui, avec l'équation (1), forment un système équivalent au précédent :

$$\begin{cases} 5y - 3z = 1800 & (4) \\ 2y - 3z = 0 & (5) \\ 2x - y - z = 600 & (1) \end{cases}$$

En retranchant (4) et (5), membre à membre, on a :

$3y = 1800$ d'où $y = 600$
puis $z = 400$

En remplaçant dans (1) on a enfin $x = 800$

RÉPONSE. — Je devrai mettre 800 fr. sur Bigarreau, 600 fr. sur Cartouche, et 400 fr. sur Roitelet.

VÉRIFICATION. — Si Bigarreau arrive 1er, je reçois 2.400 fr. Or, 2.400 = 1.800 + 600, etc.

Solutions justes : Pianella, à Clermont-Ferrand. — L. de C., à Paris. — Mme G. de Keghel, à Gand. — R. Roudeau, a Marseille. — Leroy, à Tours.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur. 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES

La saison théâtrale qui revient nous réserve-t-elle quelque chef-d'œuvre? Espérons-le, sans pourtant trop y compter. Je crois bien que nos auteurs dramatiques ont à peu près épuisé le fonds et le tréfonds de leurs provisions scéniques, car ils n'inventent plus guère et se contentent de recommencer.

Voici, par exemple, une très honorable pièce que l'Odéon nous a donnée et où il serait inutile de chercher une seule idée originale. *Colinette* n'est qu'un agréable reflet d'un genre déjà brillamment traité par un Maître. MM. Lenôtre et Martin ont moins d'invention que de mémoire. On pourrait leur reprocher d'avoir trop fréquenté chez M. Victorien Sardou, car *Colinette* rappelle avec excès *Madame Sans-Gêne*. C'est l'histoire d'une jolie personne qui accomplit des sauvetages sous Louis XVIII, comme l'ancienne blanchisseuse, devenue maréchale, en opérait sous Napoléon.

Colinette, simple fille de banquier, a épousé par amour le marquis Jacques de Rouvray, ancien officier de la garde impériale devenu commandant honoraire dans l'armée du roi. Le marquis est resté fidèle au régime qu'il a autrefois loyalement servi. On sait à la cour qu'il a des relations compromettantes avec le parti déchu. Un jour, Jacques de Rouvray a commis la généreuse imprudence de donner l'hospitalité à l'un de ses anciens chefs, le général Collières. Il n'en faudrait pas davantage pour le perdre, si Colinette n'employait à le sauver son intelligence et sa ruse de jolie femme. Louis XVIII a remarqué la beauté de la jeune marquise et même rimé en son honneur quelques madrigaux que la courtisanerie trouve parfaits. Jacques de Rouvray a été dénoncé comme ayant favorisé la fuite du général Collières ; il est sur le point d'être jeté en prison. Mais Colinette demande une audience au roi et met tant de grâce dans sa prière que les sévérités du monarque fondent à l'éclat de ses beaux yeux. Louis XVIII prêtera la main à une supercherie qui permettra au commandant de s'évader sous les vêtements de sa femme, et à celle-ci sous l'uniforme de l'officier.

Cette pièce, fort agréablement écrite, a des scènes d'un intérêt réel à côté d'autres languissantes. Les auteurs ont imité M. Sardou, mais n'ont pas su lui emprunter le mouvement endiablé et la vie intense dont toutes ses œuvres débordent.

*
* *

Faut-il signaler au Gymnase l'erreur d'un homme d'esprit ? M. Janvier de la Motte nous avait donné l'an dernier une œuvre où se révélaient un don d'observation et une verve comique de premier ordre. *Mon Fils*, que nous applaudîmes à l'Odéon, était en certains endroits de la bonne école de Molière. L'intrigue en était délicate, développée avec un art subtil. Avec *Marraine*, que vient de jouer le Gymnase, Molière n'a rien à voir ; tout au plus si Rabelais y trouverait son compte. M. Janvier de la Motte a cédé au plaisir d'écrire une pièce pour le monde qui s'amuse et n'est pas très difficile sur le choix des moyens. Telles scènes de *Marraine* sont plutôt une exhibition que de l'art.

M. Janvier de la Motte a voulu sans doute se permettre une fantaisie dans un domaine où de moins habiles que lui réussissent ; soyons indulgents pour cet écart exceptionnel.

CH. FORMENTIN.

SCIENCES, LITTÉRATURE BEAUX-ARTS

Académie de Médecine

L'anévrisme et la gélatine. — A la suite d'expériences accomplies depuis quelque temps, M. le docteur Lancereaux, présente à l'Académie deux sujets atteints d'anévrisme de la crosse de l'aorte. Ceux-ci ont été traités par un procédé nouveau, dont le résultat est appréciable. Non qu'il procure une guérison immédiate et sûre. Il a néanmoins apporté aux malades un soulagement certain, les préservant des crises d'angine de poitrine et de toute douleur.

Il est bien connu que l'anévrisme est une poche qui se forme dans les tuniques d'une artère. La rupture de la dernière entraîne une mort foudroyante. Le mode de traitement de M. Lancereaux, expérimenté également avec succès par M. Huchard, est l'injection d'une solution de gélatine, injection sous-cutanée, dont le but est de coaguler le sang dans la poche artérielle.

M. Huchard oppose cependant à cette méthode une hypothèse qui commande au moins la plus grande prudence dans son emploi. On a vu des exemples de caillots de sang rentrant dans la circulation et y déterminant une embolie. La coagulation opérée par le procédé de M. Lancereaux est-elle à l'abri de ce danger?

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le pèlerinage de Guillaume II à Jérusalem. — On sait que les musulmans, après s'être emparés de Constantinople, n'eurent rien de plus pressé que de faire disparaître sous une couche de chaux les richesses décoratives de Sainte-Sophie. Le même travail serait accompli, paraît-il, dans les mosquées de Jérusalem, en l'honneur de la visite de l'empereur d'Allemagne. Le procédé n'est pas nouveau. Il a la valeur d'une tradition dans la religion de Mahomet, tradition impérieuse, n'épargnant aucune richesse.

La mosquée d'Omar a reçu le badigeonnage obligatoire ; et M. Clermont-Ganeau révèle à l'Académie que la mosquée de Klanka a subi la même toilette. Seulement, en cours d'exécution, il fut découvert dans le vieil édifice (lequel est à moitié enclavé dans l'église du Saint-Sépulcre) une inscription latine datant des croisades. Vite le cadi de Jérusalem ordonna la destruction de ce texte ; et à peine fut-il possible d'en prendre une copie sommaire. Dans le peu qui en reste on a trouvé néanmoins des éléments suffisants pour reconnaître qu'elle est relative à la dédicace du monument au temps de Godefroy de Bouillon.

La chambre noire. — Quel est l'inventeur de la chambre noire? Cardan ? Alberti ? della Porta ? ou bien ces derniers n'ont-ils apporté à ce procédé d'optique que des perfectionnements ? Le colonel Laussédat, de l'Académie des sciences, attribue à Alberti la confection d'une sorte de diorama. Cardan aurait imaginé l'emploi d'une lentille. Quand à l'appareil portatif, son invention appartiendrait à della Porta. Tout cela n'implique pas la découverte et la première application du principe. Elle reste vacante après la citation de ces noms.

L'honneur de cette invention, comme de plusieurs autres, reviendrait à Léonard de Vinci. On trouve en effet dans ses écrits une description très nette du phénomène de la reproduction d'images que l'on obtient dans une

pièce obscure, en plaçant devant une ouverture ronde une feuille de papier blanc. Léonard fait d'ailleurs plusieurs allusions à ce principe, en le comparant au rôle de notre œil. On peut le constater dans la publication faite par M. Ch. Ravaisson-Mollien des manuscrits de la bibliothèque de l'Institut.

M. Muntz a porté cette matière devant l'Académie en une communication qui a pour titre : Léonard de Vinci et l'invention de la chambre noire, où il n'hésite pas à attribuer cette dernière au grand maître italien.

Académie des Sciences

Les fumiers. — M. Dehérain signale comme déplorable l'usage d'exposer les fumiers aux courants d'air. Il est pourtant à peu près universel dans notre pays, où on voit le fumier réparti en petits tas dans les champs. Les résultats de cette façon de faire sont ceux-ci : l'air emporte une bonne partie de l'azote, et les pluies une autre, de telle sorte que, l'heure venue d'engraisser la terre, on ne lui livre qu'une matière appauvrie, presque sans valeur.

Toutefois, comme on ne saurait consacrer au fumier des constructions quelconques, le plus sage est de l'employer aussitôt produit, de l'enfouir sans retard.

Reliefs pour aveugles. — M. Dussaud, dont le nom est bien connu de nos lecteurs, vient d'inventer un ingénieux dispositif, que M. Léauté présente à l'Académie. Le but de M. Dussaud, en créant cet appareil, était de donner aux aveugles-nés la notion du mouvement. A cet effet il a imaginé des reliefs mobiles appliqués sur une bande qu'il fait passer dans une ouverture. Chacun de ces reliefs remplit exactement cette ouverture, et en les remplaçant rapidement l'un par l'autre, le mécanisme qui les actionne donne au toucher l'impression du mouvement, au toucher inexpérimenté, et qui ne distingue pas encore la succession des reliefs.

BIBLIOGRAPHIE

Le Tribut passionnel, par *Jean Blaize*, librairie Plon et Nourrit. — La note des éditeurs, qui accompagne cet ouvrage, nous avertit que, par les éléments de drame qu'il contient, par les graves questions sociales et religieuses qu'il soulève, **Le Tribut passionnel** s'adresse au public de plus en plus nombreux qui, tout en attendant des émotions de la littérature, réclame d'elle des idées.

Le roman de M. Jean Blaize, en effet, met en conflit le trouble douloureux des âmes imprégnées des dogmes traditionnels assaillis dans leur conscience et battus en brèche par les objections obsédantes de la raison et de l'éloquence des faits, avec une ampleur et un sens précis des angoisses modernes qui en font une œuvre grave et poignante, une œuvre austère et pathétique, une œuvre d'émotion et de pensée.

Le cas qui sert de thème à M. Jean Blaize est le même que celui de *Phèdre* dont Racine a fait un des plus purs chefs-d'œuvre de passion et d'amoureuse mélancolie. Phèdre, dans **Le Tribut passionnel**, c'est Mme Diane Huël, née de Tréguern, restée veuve avec sa fille Marthe, à Ploubudoc, sur la côte dinanaise ; Hippolyte, c'est Robert Huël, fils aîné de défunt M. Huël, qui s'était remarié, passé la cinquantaine, avec une jeune fille de cinq ans à peine moins âgée que son fils d'un premier lit. En sorte que Mme Huël, demeurée dans toute la splendeur épanouie de sa beauté, à quarante ans, se trouve réaliser magnifiquement et uniquement le type de la femme que Robert, jusqu'à ses trente cinq ans, a vainement cherché parmi tant d'aventures parisiennes.

Une communion intellectuelle détermine, en eux, une si délectable harmonie de sentiments et de pensées, que leur tendresse s'épanouit, à leur insu. Mais Diane revenue de cette première surprise, se reprend et se refusera pour jamais au seul homme qu'elle ait jamais aimé et dont elle se sent désespérément aimée.

Une figure de vieux prêtre est peut-être la plus tragique de ce roman qui atteint aux plus douloureuses angoisses de l'âme. Ce prêtre a eu toutes les abnégations, tous les dévouements sublimes de la foi la plus sincère. Et il a perdu la foi. Et il continue à exercer son ministère aussi vertueusement qu'aux jours où il croyait, pour éviter, aux âmes simples dont il est environné, et à sa nièce arrachée, par la foi reconquise, à la honte de son péché, les tourments du doute qui l'ont conduit aux précipices de la folie.

Ce **Tribut passionnel** si émouvant, par les angoisses de la vie qui s'y trouvent évoquées avec une si puissante intensité serait tout à fait une œuvre de premier ordre, si le style y avait toujours la même grandeur tragique et la même ampleur que la pensée. Tel qu'il est, c'est un beau livre. Et M. Jean Blaize est un romancier qu'il faudra suivre avec intérêt.

Une nouvelle édition de **La Petite Fée,** de notre distingué collaborateur Albert Cim, poignante et véridique histoire des aventures d'une grande dame, vient de paraître dans la célèbre collection à 0 fr. 60 de l'éditeur Flammarion.

Sous cette nouvelle forme, d'un prix si aisément accessible, **La Petite Fée** verra renaître et s'accroître son grand succès d'autrefois.

De la même librairie : **Le Gabelou.**

Notre spirituel confrère Armand Grébauval se délasse de ses nombreux travaux de journaliste et de conseiller municipal, en des pages charmantes où s'amusent sa verve et sa fantaisie. **Le Gabelou** est une idylle qui se passe dans le monde des douaniers et des mariniers. L'attrait de ce petit livre, en dehors de l'intrigue qui en est attachante consiste dans l'observation délicate des mœurs de ces travailleurs modestes, et aussi dans le style qui les décrit. L'auteur de ce joli roman a tenu à nous prouver, semble-t-il, qu'on peut être un publiciste fécond et à l'occasion un écrivain délicat.

M. Adolphe Brisson, dans un piquant ouvrage intitulé : **Un coin du Parnasse,** analyse, avec la fine ironie qui lui est habituelle, le caractère et l'œuvre de quelques poètes qui ont gardé dans leur vie un peu de fantaisie et d'imprévu : Raoul Ponchon, Gabriel Vicaire, les chansonniers du *Chat Noir*, etc. Ce coquet petit volume, spirituellement et copieusement illustré par F. Fau, vient s'ajouter à la « Collection Parisienne » publiée par l'éditeur Fasquelle.

Le nouveau roman de Jean Rameau : **Plus que de l'Amour,** paraît chez Ollendorff. C'est l'un des livres les plus passionnés et les plus passionnants qui aient été écrits. Un homme qui s'efforce d'aimer une femme, même au delà de la mort : voilà le thème. Jean Rameau en a tiré des effets extraordinaires, des scènes d'une émotion neuve et inattendue. C'est un succès certain pour l'auteur de l'*Ensorceleuse*, du *Cœur de Regine*, de *La Rose de Grenade* et de tant d'autres romans aimés du public.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Pour répondre au désir exprimé par un grand nombre d'abonnés et de lecteurs du *Magasin*, nous donnons ci-dessous un aperçu succinct, des travaux accomplis par les divers explorateurs, français et étrangers, qui occupent en ce moment l'attention publique en Europe.

—

Andrée. — Voyageur suédois. Parti en ballon au mois de juin 1897, en compagnie de deux de ses compatriotes, MM. Fræ kel et Strimberg, pour une exploration du pôle nord. Quitta l'île aux Ours (côte nord-ouest du Spitzberg) le 11 juillet 1897, muni d'appareils photographiques et de provisions pour trois mois. Aucune nouvelle n'est encore parvenue au sujet de ces voyageurs. (Le *Magasin* a donné, dans son numéro du 1er mai 1898, une relation détaillée de cette hardie entreprise).

Binger. — La capture de Samory, l'ennemi le plus redoutable de l'influence française au Soudan, remet en relief les remarquables travaux accomplis par M. Binger dans cette partie du continent africain. M. Binger est, en effet, l'un des ouvriers de la première heure de la pénétration française au Soudan.

Officier d'ordonnance du général Faidherbe, Louis-Gustave Binger partit en 1887 pour le Sénégal avec l'intention d'explorer la vaste contrée qui s'étend dans la boucle du Niger. Il fut le premier Français qui se mit en contact avec le célèbre roitelet nègre. Son voyage de trois années (1887-1889) *du Niger au golfe de Guinée* fait époque dans l'histoire de l'exploration africaine.

Une nouvelle mission a été confiée au capitaine Binger en 1892, pour le pays de Kong. Nommé successivement gouverneur de la Côte-d Ivoire, puis directeur des Affaires d'Afrique au Ministère des colonies, M. Binger a fait partie de diverses commissions pour le règlement de litiges de frontières, et attaché son nom à la convention conclue l'année dernière avec l'Angleterre pour la délimitation des zones d'influences dans le bassin du Niger.

Bonvalot. — Gabriel Bonvalot, dont la famille est originaire de Lyon, s'adonna particulièrement à l'Asie.

On le trouve, vers 1880, dans la région de la Caspienne. Trois années plus tard il entreprend, en compagnie de MM. Capus et Pepin (ce dernier, artiste-peintre; M. Capus, docteur ès-sciences, occupe en ce moment les fonctions de chef du Service agricole en Cochinchine) un voyage à travers le Pamir La traversée, au cœur de l'hiver, des hautes cimes asiatiques, du *Toit du Monde*, aurait suffi pour aguerrir une âme moins trempée que celle de l'explorateur lyonnais. Il était donc tout indiqué au choix du duc de Chartres lorsque ce dernier décida de faire entreprendre à son fils, le prince Henri, un voyage lointain. La traversée du continent asiatique et l'exploration du Thibet par MM. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et le P. De Deken (1889-1890), marque une date dans l'histoire des grands voyages du siècle.

M Bonvalot fut chargé l année dernière d'une mission confidentielle du gouvernement français auprès du Négus d'Abyssinie. Il est président-fondateur du « Comité Dupleix » et déploie une grande activité en faveur de l'expansion française à l'étranger et aux colonies.

Brazza. — Pierre Savorgnan de Brazza est considéré, avec raison, comme le principal créateur du Congo français. D'origine italienne, de Brazza opta, en 1870, pour la nationalité française. Cinq années plus tard il fut investi, en qualité d'enseigne de vaisseau, d'une mission officielle et chargé de reconnaître le cours de l'Ogôoué. Ses compagnons de voyage étaient MM. Marche (mort subitement à Paris, il y a deux mois) et Ballay, actuellement lieutenant gouverneur du Congo. Ce premier voyage dura quatre années (1875-1879). Un second voyage entrepris l'année même de son retour en France, permit à l explorateur d'élargir ses connaissances sur les régions arrosées par le Congo et d'étendre l'influence française dans ces pays par l'installation d'un grand nombre de postes ou villages. M. de Brazza fut nommé par la suite commissaire-général de France au Congo, fonction qu'il conserva jusqu'à l'année 1897.

Curzon (George N.), nommé récemment vice-roi de l'Inde, ancien sous-secrétaire d'Etat au Ministère des colonies britanniques, est l'un des explorateurs les plus renommés du Royaume-Uni. Ayant passé plusieurs années dans les diverses possessions anglaises en Asie, qu'il connaît à fond, il visita en dernier lieu l'Indo Chine française, puis la Perse. Ses ouvrages sur ces différents pays jouissent d'une très grande autorité dans le monde des géographes.

Gentil — M. Gentil, ancien officier de marine et collaborateur de M. de Brazza dans la haute Sangha, eut l'honneur de faire flotter le premier bateau à vapeur sur le lac Tchad, but de tant d'expéditions européennes. Parti en juin 1895 en compagnie de MM. Huntzbutler, Fredon et Vival (ce dernier décédé dès le début de l'expédition à Loango), M. Gentil remonta l'Oubanghi, la Kemo et parvint au Chari qui se déverse dans le fameux lac africain. L'expédition dura trois années (1895-1898). Les voyageurs fondèrent plusieurs postes, conclurent des traités avec les chefs nègres et rapportent de précieuses collections de documents géographiques (levés de terrains, photographies, notes ethnographiques, etc.).

Gouraud (J.-H.-E.). — Le haut fait d'armes accompli par le capitaine Gouraud au Soudan, en faisant prisonnier l'almamy Samory, n'enlève rien à la valeur du brillant officier comme géographe et explorateur. Dans une communication faite à la Société de Géographie, le 4 juin 1897, M. Gouraud, alors lieutenant, trace d'une manière remarquable l'aspect physique du Soudan, le caractère ethnique des différentes races qui l'habitent : Maures, Arabes, Touaregs. M. Gouraud était au Soudan depuis 1894 et appartenait à l'état-major de Kayes. Il est âgé de 31 ans.

Hacquard. — Le P. Aug. Hacquard, sacré récemment évêque de Tombouctou (Afrique centrale), exerçait dans cette ville, depuis l'entrée des troupes françaises, son sacerdoce de missionnaire, lorsque le commandant Hourst fut chargé d'étudier le régime hydrographique du Niger. Le P. Hacquard fit dès lors partie de cette mission à laquelle il rendit des services signalés tant par son érudition linguistique, que par les connaissances qu il avait déjà acquises du pays, des gens et de leurs mœurs.

Landor (H. Savage), dont l'odyssée a défrayé la chronique dans tous les journaux d'Europe, n'a que 37 ans, étant né à Florence en 1861. Neveu d'un écrivain en renom, W.-S. Landor, H. Savage avait fait

d'abord des études en vue d'une carrière d'ingénieur. Il s'adonna ensuite à la peinture qu'il vint étudier à Paris et gagna bientôt une fortune assez considérable qui lui permettait de satisfaire à son goût pour les voyages.

Landor parcourut les diverses parties du monde ; il fit en dernier lieu un voyage dans le centre de l'Asie pour le compte d'un grand journal de Londres. Ayant tenté de pénétrer par ruse dans la ville de Lhassa, il fut fait prisonnier, mis aux fers, torturé et ne dut son salut qu'à l'arrivée inopinée d'un détachement indien.

Jules Leclercq, juge au tribunal de Bruxelles, et président de la Société royale belge de Géographie, est un voyageur de haute envolée. Observateur consciencieux et sagace, M. Leclercq a fait connaître par une série de nombreuses et excellentes publications, l'aspect physique des régions, la vie et les mœurs des habitants du Nouveau-Monde, de l'Océanie et de différentes parties de l'Afrique qu'il a visitées.

Liotard. — Victor Liotard, originaire de la Bretagne, est en ce moment l'homme du jour. Rentré il y a un mois en France, il y trouva un accueil chaleureux justifié par les services rendus à la cause française en Afrique. M. Liotard avait quitté la France en 1891 pour un poste d'administrateur au Congo. Trois années plus tard M. de Brazza, alors commissaire-général de la République française, chargea le jeune administrateur colonial de se rendre dans le Haut-Oubanghi et de relier par quelques postes ce dernier pays avec la colonie du Congo. Il s'agissait déjà, dans l'esprit du représentant de la France d'étendre notre influence sur une partie de la vallée du haut Nil. M. Liotard s'avança jusqu'au Bahr-el-Ghazal, affluent supérieur du Nil, réussit à fonder plusieurs postes et obtint la soumission de différentes tribus. Ce fut par la route ainsi tracée par M. Liotard que la colonne Marchand parvint à Fachoda.

M. Liotard vient d'être nommé gouverneur de 3e classe des colonies.

Marchand. — Le commandant Marchand, vers qui sont tournés en ce moment les yeux de tous les coloniaux français et des diplomates européens est né à Thoissey (Ain), en 1868. Déjà, durant les années 1892-1894, il se distingua par diverses opérations heureuses dans le Soudan, s'emparant du Thiassalé, explorait et soumettait à l'influence française divers territoires de la boucle du Niger. Son départ pour la région du haut Nil eut lieu en juin 1896. Il avait pour instruction de prendre pied sur l'un des affluents du grand fleuve. L'itinéraire était : Loango, Brazzaville, remonter vers l'Oubanghi et opérer le passage du bassin du Congo dans celui du Nil. On sait avec quelle vaillance le commandant s'est acquitté de cette mission.

Orléans (prince Henri d'). — Déclaré admissible à l'Ecole de Saint-Cyr en 1887 (le prince avait alors 18 ans), les portes de l'établissement militaire furent fermées pour lui à la suite des lois d'exil. Le jeune prince fit alors un voyage d'études dans l'Inde (1887-1888).

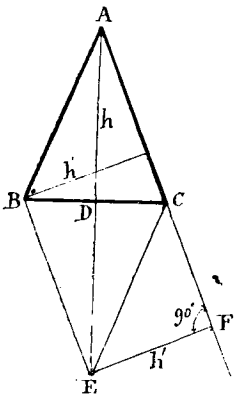
L'année suivante (1889), il entreprend, en compagnie de M. Bonvalot, une grande exploration à travers l'Asie et visite le Thibet. Ce dernier voyage fixe définitivement la vocation du prince. Il se rend l'année suivante (1891) seul cette fois, à Madagascar. De janvier 1895 à janvier 1896, Henri d'Orléans accomplit (avec l'enseigne de vaisseau Roux) une exploration des plus hardies à travers l'Indo-Chine française et les parties inconnues du Laos et du Siam. Cette nouvelle expédition classe le prince d'Orléans parmi les explorateurs les plus méritants de notre époque. Des ovations enthousiastes l'attendirent à son retour en France (février 1896) : réception triomphale par la Société de Géographie, croix de chevalier de la Légion-d'honneur. — Le prince Henri a accompli, depuis, un voyage en Abyssinie — toujours *avec la pensée et le désir de se rendre utile à sa patrie*. Il en prépare d'autres...

P. Lemozof.

PROBLÈME

Le rapide de Bordeaux part de Paris à 9 h. 35 m. du matin, avec une vitesse de 70 kilomètres à l'heure : l'express de Paris part de Bordeaux à 8 h. du matin avec une vitesse de 57 kilomètres à l'heure. A 8 h. 40 m. un accident arrête, pendant 2 h. 25 m. l'express, qui repart en accélérant sa vitesse de 50 mètres par minute. A quelle heure et à quelle distance de Paris les deux trains se croiseront-ils, en supposant que chacun d'eux marche avec une vitesse uniforme sans s'arrêter aux stations ? (Distance de Paris à Bordeaux-Bastide, 578 kilomètres.)

Solution du dernier problème



Prolongeons la hauteur AD d'une longueur DE qui lui soit égale.

La figure ABEC est un losange, par suite la distance EF de E au côté AC de ce losange sera égale à la hauteur h'. Le triangle AEF, dans lequel $AE = 2h$, $EF = h'$ et l'angle $AFE = 90°$, pourra être construit. La perpendiculaire BC élevée au milieu D de AE coupera AF au sommet C du triangle cherché dont la construction s'achèvera aisément.

Le problème n'est possible qu'autant que AE est plus grand que EF, c'est-à-dire qu'autant que

$$2h > h'$$

Calculons DC. Les deux triangles rectangles ADC, AEF sont semblables, par suite

$$\frac{DC}{EF} = \frac{AD}{AF}$$

Or :

$$AF = \sqrt{AE^2 - EF^2} = \sqrt{4h^2 - h'^2}$$

Donc :

$$DC = \frac{h'h}{\sqrt{4h^2 - h'^2}}$$

La surface du triangle ABC est égale à :

$$AD \times DC \text{ ou } \frac{h^2 h'}{\sqrt{4h^2 - h'^2}}$$

Ont résolu le problème : L. de C., à Paris. — Castille Alcide, à Elbeuf. — Un abonné de 30 ans, à Lyon. — Amyot, à Bruxelles. — Boudin, à Vincennes.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégore, 15.

NOUVEAUTÉS THÉATRALES

On ne dira plus, j'imagine, que la poésie se meurt, que la poésie est morte. Le mois dernier, les poètes appelés en plébiscite élisaient un prince, M. Léon Dierx. Et voilà que deux poètes viennent encore de triompher. Avec *Médée* à la Renaissance, avec *Struensée* à la Comédie-Française, MM. Catulle Mendès et Paul Meurice ont fait applaudir de beaux vers.

Il semblait difficile, après tant d'autres, de remettre à la scène l'antique fable de Jason et de Médée. Sur ce thème sanglant et farouche dont s'inspira le génie d'Euripide, bien des drames ont été construits qui depuis longtemps sont oubliés. M. Catulle Mendès n'a pas craint de ressusciter la vieille légende : il a fait revivre, en la rajeunissant presque, cette étrange figure de femme amoureuse et sauvage, à la fois magicienne, fille des dieux, héritière d'un roi. Il nous a dépeint, en des traits grandioses, la jalousie exaspérée de l'épouse dédaignée et se vengeant sur ses propres enfants. L'œuvre de M. Catulle Mendès n'est peut-être pas irréprochable au point de vue psychologique, car nous n'admettons pas facilement ces héroïnes d'une taille surhumaine, et dont les sentiments et les sensations nous révoltent; mais elle s'impose à l'admiration publique par la beauté d'art dont elle est enveloppée. L'auteur de *Médée*, on ne le sait pas assez, est un très grand poète; c'est un ciseleur incomparable du rhytme, un virtuose de l'image et de la couleur. La langue qu'il parle est magnifique, d'une éblouissante richesse, d'une richesse parfois touffue.

Il se peut que M. Dierx soit un prince : mais alors M. Catulle Mendès est un roi.

Struensée, joué avec éclat à la Comédie-Française, n'est pas seulement l'œuvre d'un poète habile, mais c'est aussi un hommage rendu à Victor Hugo. Qu'il le veuille ou non, M. Paul Meurice ne peut se soustraire à l'influence du Maître dont il fut près d'un demi-siècle le disciple, le confident et l'ami. Les trois premiers actes de *Struensée* accusent étrangement cette obsession irrésistible. On y retrouve des réminiscences souvent choquantes de *Ruy-Blas* : ce sont les mêmes situations renouvelées, la même structure dans les scènes, jusqu'à des hémistiches empruntés. Mais M. Paul Meurice se montre original et inspiré vers la fin de son drame. Quand il nous présente ce roi de Danemark, maladif et haineux, se vengeant du jeune et beau médecin dont il a fait un ministre, de ce Struensée amoureux de la reine et qui lui a pris son autorité, alors le poète atteint les plus hauts sommets de l'art. Ses vers vibrent d'un souffle généreux et superbe ; les idées qu'il chante sont nobles, puissantes, inspirées par la passion de la justice et de l'humanité. Paul Meurice n'est plus alors le trop docile élève de Victor Hugo, mais presqu'un émule de Shakespeare. CH. FORMENTIN.

Odéon. — *DÉJANIRE*, drame antique de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns.

Encouragé par le succès que lui valut son *Antigone*, M. Camille Saint-Saëns n'a point voulu s'arrêter en si bon chemin ; il vient, avec *Déjanire*, de prouver une fois de plus avec quel talent il sait encadrer, dans la symphonie grecque ressuscitée, ou, pour mieux dire, rajeunie, les scènes tragiques de l'antique fatalité.

Comme dans l'*Antigone*, le maître dédaigne les complications dissonnantes si chères à notre nouvelle école ; il se borne à employer les modes grecs dans leur primitive simplicité. Modelant son chant sur les sentiments qu'expriment les paroles, il n'a d'autre but que de donner le plus de relief possible au drame et d'en augmenter l'intérêt.

La musique de *Déjanire* est fort bien interprétée. Citons particulièrement Mlle Pacary qui a été très applaudie. Les chœurs et l'orchestre, sous la direction de M. Colonne, ont été irréprochables et ont largement contribué au succès de l'œuvre.

Que M. Camille Saint-Saëns ne s'absorbe pas trop cependant dans ses travaux de reconstitution archaïque, fort intéressants, à coup sûr, mais où l'érudition dicte fatalement ses lois à l'inspiration ; qu'il n'oublie pas que le public est en droit d'attendre mieux encore de l'auteur de *Samson et Dalila* et de *Phryné*.

ÉMILE FOUQUET.

BIBLIOGRAPHIE

Livres d'étrennes, à l'ancienne Librairie Furne. — Ces livres, où l'on instruit en amusant, qu'on a coutume de donner en étrennes, aux enfants et aux jeunes gens, ont été, dès son origine, une des spécialités de la maison Furne. Et les nouveaux ouvrages que cette librairie met en vente, pour cette fin d'année, soutiennent dignement son ancienne réputation par leur luxe typographique et leur bon goût autant que par l'heureux choix des sujets offerts à la curiosité de sa clientèle et par le talent consacré par le succès des auteurs qu'elle s'est attachés. M. Paul d'Ivoi s'est acquis, depuis des années déjà, la plus brillante réputation de conteur inventif, humoristique et adroitement vulgarisateur de notions spéciales, par la série amusante de ses *Voyages excentriques* qui comprenaient, jusqu'à présent, *Les Cinq Sous de Lavarède*, *Le Cousin de Lavarède*, *Jean Fanfare* et *Le Sergent Simplet*. Il donne, cette année, *Le Corsaire Triplex*, un roman d'aventures et de voyages, qui ne le cède en rien, en imagination et en gaieté, aux autres volumes de cette féconde série. Les lecteurs de M. Paul d'Ivoi, dans *Le Corsaire Triplex*, retrouveront le héros qui leur est cher, Robert Lavarède, aux prises avec sir Toby Allsmine, un audacieux criminel, protégé contre le châtiment de ses méfaits par les hautes fonctions de police qu'il exerce, pour l'Angleterre, dans toutes les possessions anglaises du Pacifique. Afin de démasquer ce criminel redoutable, Robert Lavarède n'hésite pas à se faire corsaire. Son inépuisable ingéniosité lui permet de réaliser ce prodige de menacer l'Angleterre sur trois points du globe différents, et, après avoir triomphé des dangers les plus terribles, à travers des aventures prodigieuses, dans des pays que M. Paul d'Ivoi nous apprend à connaître, de tenir à sa merci son puissant ennemi, qu'il livre au châtiment de ses forfaits, trop longtemps impunis.

La verve entraînante de M. Paul d'Ivoi, ses inépuisables ressources d'imagination, la bonne humeur dont il réussit à animer son récit font, du *Corsaire Triplex*, un des livres les plus captivants qu'on puisse lire aujourd'hui.

M. Tinayre a illustré le texte de M. Paul d'Ivoi de nombreux dessins d'un art ingénieux et délicat.

Des régions terrestres sur lesquelles M. Paul d'Ivoi nous promène, à la suite de ses personnages, M. Pierre Legendre, dans *Crackville*, nous entraîne, à la suite de son intrépide Marius Chambardac, dans un monde subterrestre, jusqu'à présent encore inconnu.

La convoitise légitime des trésors enfouis, au fond de la mer, par le Maëlstrom, ce gouffre dévorateur de tant de navires, entraîne l'audacieux Chambardac à s'abandonner, dans un tonneau spécialement aménagé pour ce voyage, à ces dangereux tourbillons.

Après s'être approprié les tonnes d'or qui gisent au fond de ce gouffre, Marius comptait remonter à la surface des eaux et revenir à Marseille tranquillement. Mais à peine a-t-il entrevu les trésors convoités qu'il rencontre un de ses anciens amis, grand navigateur comme lui, qu'on croyait mort, et qui l'introduit dans la féerique cité de Crackville, où l'organisation politique et sociale rêvée par nos plus hardis réformateurs fonctionne avec le concours des inventions scientifiques poussées à un degré de perfection pratique inaccessible encore longtemps à la surface de notre globe.

Petits et grands doivent lire — que disons-nous : lire ? — apprendre par cœur un ouvrage qui, sans crainte d'ébranlement cérébral, meublera leur esprit d'idées neuves, pratiques et toujours morales. De fantaisistes illustrations du maître Métivet leur feront d'ailleurs comprendre ce que le texte de P. Legendre pourrait avoir pour eux de trop transcendental.

M. Théodore Cahu continue la belle œuvre de son *Histoire de France racontée à mes Enfants*, par un nouveau volume où sont narrés avec le charme d'un belle simplicité et l'émotion communicative d'un sincère amour de notre pays, les hauts faits des héros qui font la gloire de notre histoire. Théodore Cahu est arrivé à la grande figure de Turenne. Dans le bel album que nous présentons à nos lecteurs et dont l'illustration a été brillamment exécutée par Paul Dufresne, ils rencontreront tous les épisodes populaires de l'enfance et de la vie de l'Émule du Grand Condé.

Après Jeanne d'Arc, après Du Guesclin, après Bayard, cette grande figure de Turenne devait naturellement trouver sa place dans cette galerie de héros et de grands hommes de guerre, que M. Théodore Cahu a entreprise pour apprendre aux enfants à connaître, de bonne heure, et à aimer la France. Turenne était de ces hommes de grand caractère, disciplinés en vue des plus difficiles devoirs. Et c'est lui qui rudoyait énergiquement son corps, saisi d'affres subites devant le danger par ces paroles viriles qu'il s'adressait à lui-même : « Tu trembles aujourd'hui, brute. Mais que dirais-tu si tu savais où je te mènerai demain? »

M. Arsène Alexandre est un de nos rares écrivains dont le talent ait su véritablement s'assouplir aux puérilités charmantes qui conviennent aux contes enfantins. Son imagination sait inventer les histoires merveilleuses qui captivent l'attention candide des enfants et découvre, avec le plus rare bonheur, les images de la vie un peu féerique qui allume dans leurs yeux des étonnements émerveillés. Il a inventé, cette année, pour les tout petits, les enchantements de ce conte délicieux, *Les Fées en Train de plaisir*, que M. Lucien Métivet a gracieusement illustré.

Portées sur le dos d'une Libellule, quatre mignonnes fées se sont mises en route. Mlles Candide, Violante, Mab et Colibri ont quitté le pays des étoiles et décidé de venir faire un tour à Paris. Et les voici dans la grande ville où leur capricieuse fantaisie accomplira des miracles. Nos jolies voyageuses ont en effet résolu de taquiner nos civilisations trop raffinées et de mettre bien des choses à l'envers. D'un coup de leur baguette malicieuse, elles opèrent des métamorphoses bizarres : c'est ainsi, par exemple, que dans les jardins publics on verra les mamans jouer au cerceau, et les papas, grondés par les enfants, pleurer comme des bébés.

Les *Fées en Train de plaisir* sont un livre exquis de forme, illustré de dessins qui semblent, avec le texte, rivaliser d'imagination et d'esprit.

Et M. Arsène Alexandre y prouve qu'il lui est aussi aisé de réussir dans les petits sujets que dans les plus hautes et les plus subtiles questions d'esthétique, qu'il traite avec une autorité incontestée, au *Figaro* et dans tant d'autres journaux.

Notre collaborateur et ami, Désiré Louis, publie chez l'éditeur F. Juven les **Souvenirs d'un Prisonnier de guerre en Allemagne (1870-1871).**

Nous recommandons à nos lecteurs ce curieux et intéressant volume qui évoque le drame de la guerre et de la captivité en des pages sobres et véridiques.

Felicien Pascal.

RECETTES ET PROCÉDÉS

M. Jules Salomé, artiste-peintre à Lille, nous signale un procédé de peinture au pétrole dont il serait l'inventeur. On sait que les tableaux peints à l'huile présentent l'inconvénient de jaunir quelques années après leur exécution, les impuretés contenues dans l'huile remontant à la surface. L'emploi du pétrole affranchit les peintures de cet inconvénient. Son mode d'emploi est le même que celui de l'huile.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Explorateurs modernes

Suite et fin. — Voyez page 42.

Ed. Foa (né à Marseille en 1862) occupe une place des plus honorables parmi les explorateurs français. Chargé de diverses missions par des Compagnies minières dans l'intérieur de l'Afrique, M. Foa parcourut, il y a quelques années déjà, le Zambèze et divers pays de l'Afrique sud-orientale (Natal, colonie du Cap). Chasseur émérite, Foa enrichit notre Muséum de divers spécimens de la faune africaine inconnus jusqu'à ce jour. Il s'est signalé en ces derniers temps par une traversée de part en part (la quatorzième effectuée par des Européens) du continent africain (du Zambèze au Congo, 1894-1897) et compte à son actif de nombreuses déterminations scientifiques d'un grand intérêt pour la cartographie de l'Afrique.

Fernand Foureau, parti il y a deux mois en compagnie du commandant Lamy pour le sud de l'Algérie, en est à sa dixième campagne dans le Sahara. Son premier voyage date de l'année 1876 (il n'avait alors que 26 ans) ; il se rendait à Ouargla. Depuis 1878, M. Foureau fait tous les ans ou tous les deux ans un voyage au Sahara avec l'intention de se rendre au Soudan et relier ainsi nos possessions du centre africain avec l'Algérie et la Tunisie. Disposant de ressources fort modestes, le voyageur se heurtait, à chacun de ses voyages, à l'hostilité opiniâtre des Touaregs. Une somme importante (250,000 fr.) a été allouée cette fois-ci à la mission de M. Foureau, par la Société de Géographie, sur des fonds qui lui avaient été légués à cet effet.

Le général **Gallieni**, qui vient de se révéler administrateur hors ligne, tant durant son séjour au Tonkin que dans le gouvernement général de Madagascar, possède également les titres d'un explorateur émérite. Né dans le département de la Haute-Garonne le 29 avril 1849, Gallieni fit la campagne de Prusse l'année même de sa sortie de Saint-Cyr. Durant les années 1878-1880, le jeune officier explore avec grand succès le Fouta-Djallon, territoire du Soudan presque inconnu à cette époque. En 1882, on le trouve sur le Niger. Sa nomination comme gouverneur au Tonkin est de 1891. L'habileté dont il fit preuve dans ses nouvelles fonctions lui valut le grade de général et le titre de gouverneur général de Madagascar.

Alfred Grandidier. — Une œuvre monumentale qui ne comporte pas moins de 45 vol. gr. in-4° : « *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* », en cours de publication, fera connaître aux générations futures les connaissances acquises sur la grande île africaine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette publication est l'œuvre personnelle de M. Grandidier, membre de l'Institut, qui s'est consacré depuis l'année 1865 à l'étude de Madagascar, y a séjourné pendant près de vingt années.

Sven Hedin, explorateur danois, a été fêté l'année dernière à Paris et dans diverses autres villes, à l'égal des plus grands explorateurs modernes. Malgré son jeune âge — il n'a que 34 ans, — le Dr Sven Hedin sut se faire un nom respectable dans l'exploration par un séjour de plusieurs années sur les hauts plateaux de l'Asie. De nombreux et importants travaux publiés par le savant explorateur lui ont assuré une grande réputation en Danemark et en Russie.

Hourst. — Une des places les plus marquantes parmi les explorateurs modernes de l'Afrique revient au lieutenant de vaisseau Emile Hourst, actuellement chargé de la défense mobile à Saint-Servan. Ce brillant officier, que le *Magasin Pittoresque* se félicite de compter parmi ses collaborateurs, conçut le projet de *réaliser* (comme il s'est exprimé lui-même) *le rêve de son regretté chef et ami, Jules Davoust* et descendre le Niger sur un vapeur. Il en soumit le plan au Ministre de la marine. L'idée était grandiose, l'exécution semblait impossible. Il reçut toutefois l'autorisation d'en tenter l'essai, et en juillet 1895, accompagné des lieutenants Baudry et Bluzet, du médecin de la marine Taburet et du R. P. Hacquard, il lança sur le Niger le bateau en aluminium le *Jules Davoust* (dénommé, dans une pieuse pensée, d'après son ancien chef) et deux grands bateaux, l'*Enseigne Aube* et le *Dantec*. Le voyage dura un an, et en octobre 1897, les explorateurs débouchèrent dans le golfe de Bénin. Cette remarquable campagne mit en relief à la fois la science du marin et l'habileté politique du chef de la mission. Les nombreux rapides du Niger furent traversés sans accidents notables. Les données géographiques recueillies par la mission combleront un vide considérable dans nos connaissances africaines. Le commandant Hourst est l'un des promoteurs du projet de traversée de l'Afrique en ballon.

Mizon. — Le nom de M. Mizon, ancien lieutenant de vaisseau, restera intimement lié à l'histoire de la pénétration française sur les rives du Niger. Doué d'une énergie peu commune, Mizon réussit à conduire des missions à la fois scientifiques et commerciales au cœur de l'Afrique, au Bornou et à Yola (Adamaoua). Les agissements de la Compagnie royale (anglaise) du Niger, qui voyait en notre compatriote un concurrent redoutable, firent échouer diverses entreprises du hardi explorateur. Des embarras personnels furent suscités au voyageur, qui eut souvent à opérer sur ses navires à la fois comme mécanicien, comme chauffeur, cuisinier, maître d'équipage et commandant.

Albert Ier, prince régnant de **Monaco,** est à la fois un mécène géographe des plus éclairés et un explorateur naturaliste de grand mérite. Entouré d'une pléïade de savants, zoologistes, océanographes, météorologistes, le prince de Monaco exécute depuis une dizaine d'années une série de croisières sur l'Océan Atlantique en vue de l'étude du régime des courants, de la profondeur des mers, de la vie animale au fond des eaux. Ses deux yachts, l'*Hirondelle* et la *Princesse-Alice*, conserveront leurs noms parmi les campagnes scientifiques les plus célèbres des deux derniers siècles.

Monteil. — Le nom de L. Monteil est devenu populaire en France à la suite d'un raid hardi accompli, en 1890-1892, à travers l'Afrique. Monteil fit ses premières armes — comme explorateur — en 1879 (il n'avait alors que 24 ans), où il avait été envoyé pour étudier le tracé du chemin de fer transsaharien. En 1888, on le trouve dans l'Indo-Chine. Le continent africain avait ses préférences. Son voyage de Saint-Louis (Sénégal) à Tripoli dura deux ans et trois mois (1890-1892). Le lac Tchad était encore une énigme pour les géographes ; Monteil suivit le Tchad sur la plus grande partie de ses contours. En 1894, une nouvelle mission politique et militaire fut confiée au commandant Monteil dans la région de l'Oubanghi. Une blessure reçue au cours d'une escarmouche obligea le chef de la mission à rentrer en France.

Nansen (Dr Fridtjof). — Des réceptions triomphales ont marqué les récentes tournées du Dr Nansen à travers les capitales de l'Europe. Le monde lettré fêtait en lui l'homme énergique qui réussit à atteindre, le premier, la plus haute latitude connue (86° 13') et de s'approcher du pôle à la distance relativement faible de 420 kilomètres. L'un des mérites de cette mémorable campagne polaire consistait dans la science technique de l'explorateur, qui conçut à la fois le plan du navire qui devait transporter la mission et la route que le bâtiment allait suivre dans les remotes régions boréales. Une fois pris dans les glaces, le *Fram* (navire de l'expédition) devait, d'après les calculs du voyageur, être emporté par les banquises mêmes qui forment habituellement l'obstacle principal de la navigation dans ces parages. Ces calculs furent pleinement justifiés. Le Dr Nansen, d'origine norvégienne, était préparé depuis longtemps aux voyages polaires. Il a accompli, le premier, quelques années auparavant (1888-1889), la traversée de l'Ouest à l'Est du Groenland, continent entièrement inconnu jusqu'alors.

Nordenskiold. — Le professeur A.-E. Nordenskiold est né à Helsingfors (Finlande), en 1832. Des circonstances particulières le firent opter, de bonne heure, pour la nationalité suédoise. Géographe érudit et naturaliste de grand mérite, Nordenskiold avait été chargé de plusieurs missions scientifiques dans l'extrême nord de l'Europe. Sa célébrité universelle lui fut acquise lors de sa campagne sur la *Vega* (juillet 1878-septembre 1879) durant laquelle il réussit à effectuer le *Passage nord-est*, c'est-à-dire traverser d'Europe en Asie (de Tromso à Yokohama) par la voie de la mer glaciale du Nord, le long des côtes de la Sibérie. Les travaux scientifiques remarquables (sondages, collections d'histoire naturelle) exécutés durant cette campagne consacrèrent une renommée justement méritée.

Robert E. Peary est le *champion* américain pour l'exploration polaire. Lieutenant de la marine des États-Unis, R.-E. Peary a déjà effectué, depuis 1891, plusieurs voyages à l'extrême nord, particulièrement aux côtes du Groenland, le plus récent (1895), en compagnie de sa jeune femme. Une chute malheureuse à la suite de laquelle il eut une jambe cassée, le força de revenir précipitamment en Amérique. Généreusement soutenu par ses compatriotes qui voient en lui le représentant autorisé de l'exploration polaire par les Américains, le lieutenant Peary vient de partir pour une nouvelle expédition, muni de provisions abondantes, et avec la ferme résolution d'atteindre coûte que coûte le pôle nord.

Rabot. — Charles Rabot représente avec autorité l'élément français contemporain dans la phalange d'explorateurs des régions boréales. M. Rabot a effectué lui-même plusieurs voyages fructueux au nord : Sibérie septentrionale, Laponie, cap Nord, Spitzberg, Jan Mayen. M. Rabot joint à ses connaissances d'histoire naturelle une profonde érudition linguistique. Très versé dans les langues scandinaves, M. Rabot a traduit ou résumé un grand nombre de publications en ces trois langues (suédois, norvégien et danois) ayant trait aux régions polaires et qui seraient restées lettre morte pour les géographes français privés de ce secours.

Stanley. — Un des aspects du journalisme contemporain, le *reportage*, doit son développement au célèbre explorateur anglais. C'était en qualité de *reporter* ou correspondant du journal *New-York-Herald* que Stanley se trouvait à Madrid lorsqu'il fut mandé télégraphiquement à Paris, *pour affaire urgente*. Il trouva son directeur, Gordon Benett, au lit (il était minuit et demi). — « Croyez-vous que Livingstone soit vivant? » lui dit ce dernier. — « Je le croirais. » — « Voulez-vous aller vous en assurer? » — « Volontiers. » — Tel fut le point de départ de la première grande exploration africaine qui devait ouvrir un continent à l'activité européenne. Livingstone se trouvait en ce moment (1872) à Oudjidji, au cœur de l'Afrique. Stanley le retrouva vivant. Ce premier succès l'enhardit; une nouvelle exploration au centre de l'Afrique (1874) devait mettre en relief les qualités remarquables, l'énergie de l'ancien journaliste. Une artère fluviale à peine soupçonnée, le Congo, est ouverte à la navigation. Il fut dès lors chargé de diverses missions ayant pour but de mettre en valeur les territoires qu'il avait découverts, mission dont il s'acquitta avec un égal bonheur.

Son dernier grand voyage à travers l'Afrique (1887-1889) *pour la délivrance d'Emin Pacha* prit une allure d'une véritable expédition militaire. Le voyageur disposait de ressources illimitées et commandait à une armée de près de 1.200 personnes. — Stanley eut le mérite de ne point cacher son origine obscure et se montrait souvent à côté de sa mère qui semblait par moments fort intriguée de voir des *gentlemens* si corrects (garçons de salle) au service de son fils. L'esprit d'à-propos et la rapidité de décision avaient déjà servi le *reporter* lorsque — pour assurer la primeur d'une information sensationnelle à son journal — il n'hésitait pas à dicter au télégraphe plusieurs pages de la bible à la seule fin d'occuper l'appareil et empêcher ses confrères de transmettre les nouvelles.

H.-M. Stanley, de son vrai nom John Rowlands, est né en 1840 à Denbigh (pays de Galles). Il avait quitté de bonne heure l'Angleterre et s'était fixé à New-York, où il exerça divers métiers. Les honneurs dont il fut comblé à la suite de ses fructueuses explorations le décidèrent à reprendre sa nationalité anglaise. Il fait partie actuellement du Parlement britannique.

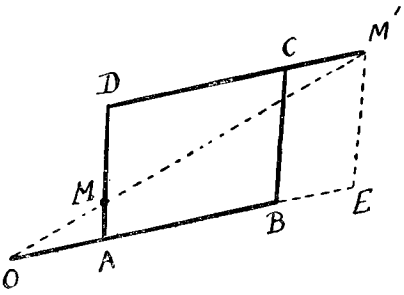
Madame **Isabelle Massieu.** — Il serait injuste de ne pas signaler dans une revue, même sommaire, consacrée aux voyageurs, la figure si noble et les mérites exceptionnels d'une femme vaillante, voyageuse de haute école, qui parcourt depuis nombre d'années les régions les moins fréquentées et les moins connues du globe. Mme Massieu a visité presque toutes les parties du monde et traversé, seule, l'île de Bornéo, le désert de Libye. Durant l'année 1896-1897, Mme Massieu a effectué un véritable voyage d'exploration à travers le continent asiatique. Partie de France au commencement de l'année 1896, elle visita successivement notre colonie indo-chinoise, la Birmanie, traversa la Chine, le Japon, la Mongolie, la Sibérie, le Turkestan, le Caucase. Les voyages de Mme Massieu ne restent pas stériles; ses observations, justes, profondes, sont consignées et serviront à la diffusion de nos connaissances sur les différents peuples qu'elle a visités. D'autres femmes ont suivi son exemple : Mme Cros, Mme Chantre ont également représenté avec distinction et avec charme la femme française dans les pays lointains. Puissent-elles trouver de nombreuses imitatrices!

P. Lemosof.

DESCRIPTION DU PANTOGRAPHE

On sait que si les points de deux figures (F) et (F') se correspondent de façon qu'un point M de la figure (F) et son correspondant M' de la figure (F') soient situés sur une droite OMM' passant par un point fixe O, et qu'on ait $\frac{OM'}{OM} = k$, k étant une quantité constante, les figures (F) et (F') sont semblables et le nombre k est appelé le rapport de similitude.

Le *pantographe* que nous allons décrire permet, en s'appuyant sur la remarque précédente, de construire une figure semblable à une figure donnée.



Cet appareil se compose d'un système de quatre tiges articulées en A, B, C, D, et telles que AB = DC et AD = BC. Il en résulte que dans toute déformation les quatre points ABCD seront les sommets d'un parallélogramme.

Les tiges BA et DC sont prolongées comme l'indique la figure. Supposons que l'on fixe la tige AB au point O, de sorte que le pantographe se déformera en tournant autour de ce point O. Marquons sur AD un point M et sur le prolongement de DC un point M' tel que :

$$\frac{MA}{MD} = \frac{OA}{M'D}$$

Dans ces conditions il est clair que les points M, M' et O seront en ligne droite. Traçons M'E parallèle à DA. La similitude des triangles OMA, OM'E nous donnera :

$$\frac{OM'}{OM} = \frac{OE}{OA}$$

Or dans la déformation de l'appareil la longueur OE = OA + DM' sera constante, le rapport $\frac{OM'}{OM}$ sera donc constant et les points M et M' décriront deux figures semblables.

Pratiquement l'un des points M ou M', le point M par exemple, sera réalisé par une pointe d'ivoire et le point M' sera la pointe d'un crayon; on fera suivre à M le contour d'un dessin, le point M' tracera le dessin semblable.

Solution du dernier problème

A 8 h. 40 l'express a parcouru les 2/3 de 57 kilomètres, ou 38 kilomètres. Après son arrêt de 2 h. 25, c'est-à-dire à 11 h. 5 m., il repart en accélérant sa vitesse de 50 mètres par minute ou de 3 kilomètres à l'heure. Sa nouvelle vitesse est donc de 57 + 3 ou de 60 kilomètres à l'heure.

Quant au rapide, de 9 h. 35 à 11 h. 5 m., c'est-à-dire en 1 h. 1/2, il a fait : 70 + 35 = 105 kilomètres.

Le problème est par suite ramené à celui-ci : deux trains partent à 11 h. 5 m. à la rencontre l'un de l'autre et sont séparés par 578 — (105 + 38) ou 435 kilomètres, à quelle heure se croiseront-ils ?

En une heure, ils se rapprochent l'un de l'autre de 70 + 60 ou 130 kilomètres, ils se rencontreront donc après un nombre d'heures représenté par :

$$\frac{435}{130} = 3 \text{ h. } 20 \text{ m. } 46 \text{ s.},$$

c'est-à-dire à 2 h. 25 m. 46 s.

Le rapide aura parcouru, pendant ces 3 h. 20 m. 46 s. :

$$\frac{70 \times 435}{130} = 234 \text{ kil. } 230 \text{ mètres.}$$

et les deux trains se croiseront à 234 kil. 230 mètres + 105 kil., ou à 339 kil. 230 mètres de Paris.

Ont résolu le problème : Henri et Marie, au Hâvre. — Jeanne Thieury, à Chevilly. — Thérèse de la Monnerie. — Docteur Kraaz, à Bonn. — G. de K., à Gand.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.